



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

s
76



George Bancroft

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE,

ANCIENNE ET MODERNE.

FR—GA.

NEW YORK
PUBLIC
LIBRARY

YROY WBN
OLLEN
YRASHU

BI O I E

UNIVERSELLE,
ANCIENNE ET MODERNE,

OU

HISTOIRE, PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE, DE
TOUS LES HOMMES QUI SE SOIENT DISTINGUÉS PAR LEURS
LEURS ACTIONS, LEURS TALENS, LEURS ÉCRITS, OU LEURS
VÉRITÉS.

OUVRAGE ENTièrement NEUF,

RÉDIGÉ PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES ET DE SAVANTS.

On doit des égards aux vivans; on ne doit, aux morts,
que la vérité. (Voltaire, première Lettre sur OEdipe.)

TOME SEIZIÈME.



A PARIS,
CHEZ L. G. MICHAUD, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
RUE DES BONS-ENFANTS, N^o. 34.

1816.



NYOY WOH
JUN 19
1948

SIGNATURES DES AUTEURS

DU SEIZIÈME VOLUME.

MM.

A. BARANTE (DE).
A. B. T. BEUCHOT.
A. D. R. AMAR-DURIVIER.
A. C. R. AUGER.
A. L. M. MILLIN.
A. R. Y. ABEL RENUSAT.
B. H. D. BERNHARD.
B. I. BERNARDI.
B. L. Y. BOUCHARLAT.
B. P. BEAUCHAMP.
B. S. BOCOUS.
B. SS. BOISSONADE.
B. Y. BIOT.
B. V. BEAULIEU.
B. Y. BOLLY (Madame).
C. CHAUMETON.
C. A. V. CATTEAU-CALLEVILLE.
C. H. Y. CHAMBERET.
C. M. P. PILLET.
C. T. Y. COQUEBERT DE TAISY.
D. B. S. DUBOIS (Louis).
D. G. O. DE GERANDO.
D. G. S. DESGENETTES.
D. L. DELAULNAYE.
D. V. DAMPMARTIN.
D. Y. DURDENT.
D. X. DECROIX.
E. EYRIÈS.
F. P. Y. FABIER PILLET.
G. C. E. GENÈVE.
G. É. GINGUENÉ.
G. F. R. FOURNIER fils.
G. O. GIRARD (P. S.).
G. N. GUILLON (Aimé).
G. S. GALLAIS.
J. D. T. JONDOT.

MM.

J. N. JOURDAIN.
J. T. JANNET.
L. IE. LASTEYRIE.
L. M. E. LAMOTE.
L. S. LANGLÈS.
L. S. E. LA SALLE.
L. U. LEDRU.
L. Y. LÉCUY.
M. D. J. MICHAUD jeune.
M. N. D. MONOD.
M. O. H. MARRON.
N. E. NICOLLE.
P. C. T. PICOT.
P. D. PATAUD.
P. E. PONCE.
P. N. T. PONCELET.
Q. R. Y. QUATREMÈRE-ROISSY.
R. D. N. RENAULDIN.
R. L. ROSSEL.
R. R. ROCHETTE.
S. L. SCHOELL.
S. M. N. SAINT-MARTIN.
S. S. I. SIMONDE-SISMONDI.
S. T. T. STASSART.
S. Y. SALABERRY (DE).
T. D. TABARAUD.
T. N. TÔCHON.
U. I. USTÉRI.
V. S. L. VINGENS-SAINT-LAURENT.
V. T. VITET.
V. VE. VILLENAYE.
W. N. WARDEN.
W. R. WALCKENAEER.
W. S. WEISS.
X. S. Revu par M. SUARD.
Z. ANONYME.



BIOGRAPHIE UNIVERSELLE.

F

FRÉ (JEAN), ecclésiastique anglais, né à Oxford en 1711, consacra une longue carrière à la prédication, à l'instruction de la jeunesse, et à la culture des lettres. Il dirigea l'école cathédrale de St-Sauveur (Southwark) à Londres, et occupa successivement plusieurs cures peu lucratives, savoir, ses talents, et les services qu'il rendit à la religion établie et à la patrie, lui valurent l'estime et l'approbation de quelques hommes puissants, qui négligèrent cependant son avancement, au point que dans sa vieillesse il était réduit en quelque sorte à solliciter la commisération publique. En 1768, il adressa à l'archevêque d'York une lettre, pour l'enlever à solliciter de M. Pitt quelque récompense en sa faveur; il y rappelait l'acte d'invasion en Normandie, qu'il avait proposé en 1756 dans les débats publics, plan qui avait été approuvé par le lord Chatam, le père de son ministère, et mis à exécution. Il ne paraît néanmoins, que ce ministre se préoccupât d'améliorer sa situation. Le sur Frée mourut le 9 septembre 1788. Il a publié un assez grand nombre de sermons, et d'écrits de controverse, la plupart dirigés contre les Unitariens, et des poésies diverses, dont nous ne citerons que ses ouvrages *l'Histoire de la langue anglaise*, en quatre parties, publiés vers 1753, qui ont eu plusieurs éditions; la 4^e en 1788.

X—1.

FRÉGOSE, FULGOSE, ou CAMPO-FRÉGOSE, famille génoise. La famille Frégose, de même que celle des Adornes, s'éleva au milieu du quatorzième siècle, du sein du parti populaire, au-dessus de la noblesse, qui était alors l'objet d'une jalousie et d'une haine universelles. Les Frégoses, de même que les Adornes, étaient gibelins et marchands: cependant une rivalité constante s'établit entre ces deux familles; et depuis l'an 1370 jusqu'à l'an 1528, elle entraîna la république dans plus de guerres civiles que n'aurait pu faire la dispute des droits les plus sacrés des peuples. S. S.—1.

FRÉGOSE (DOMINIQUE), doge de Gènes de 1370 à 1378. Dominique Frégose était un riche marchand gibelin de Gènes, qui, le 13 août 1370, se mit à la tête des Génois révoltés contre Gabriel Adorno. Il assiégea ce doge dans le palais ducal, le fit prisonnier, et l'envoya à Voltaggio, tandis qu'il se fit proclamer doge à sa place. Le massacre des Génois en Chypre le contraignit à porter la guerre dans ce royaume; il y envoya son frère Pierre, avec une armée considérable. L'île entière de Chypre fut conquise. Famagouste fut prise le 10 octobre 1373: cependant Frégose rétablit généreusement Pierre de Lusignan sur le trône, comme feudataire de la république; mais il envoya son oncle et ses cousins en otage à Gènes. Les victoires de Frégose, sa sagesse

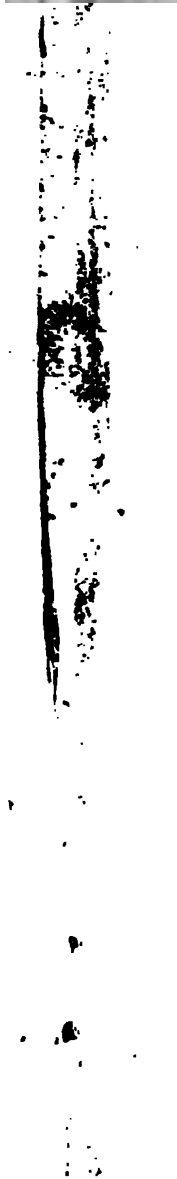
et sa modération, ne purent lui assurer long-temps l'autorité dans Gènes: une sédition le priva de sa place le 17 juin 1378. On le jeta en prison avec son frère Pierre, et Nicolas de Guarco lui fut substitué sur le trône ducal. Un fils de Dominique, nommé Jacques, fut à son tour doge de Gènes, en 1390, mais pour peu de semaines seulement. S. S.—1.

FRÉGOSE (THOMAS), doge de Gènes de 1415 à 1421, et de 1436 à 1443. Thomas Frégose fut élu doge le 4 juillet 1415 par les Adornes réunis aux Frégoses. Les deux factions étaient également ennemies de Barnabas Goano, qui occupait alors le trône ducal; mais elles n'eurent pas plutôt obtenu la victoire, qu'elles se divisèrent de nouveau. Thomas Frégose se vit bientôt attaqué par tous les partis: les factieux recoururent en 1417 à Philippe Marie Visconti, duc de Milan; et celui-ci conquit sur les Génois tout ce qu'ils possédaient au nord des Alpes liguriennes. En même temps, Alphonse, roi d'Aragon, envahit la Corse. Thomas Frégose, secondé par quatre frères, tous aussi vaillants que lui, résista long-temps aux efforts de tant d'ennemis. Baptiste Frégose, l'un de ses frères, fit lever aux Aragonais, après neuf mois, le siège de Bonifacio. Cependant Thomas Frégose fut enfin réduit à succomber. Le 2 novembre 1421, il céda Gènes et Savone au duc de Milan, pour se retirer à Sarzana, dont la souveraineté lui fut assurée par ce prince. Mais, dès qu'il vit quelque espérance de succès, il renouvela ses efforts pour délivrer sa patrie d'un joug étranger. Après plusieurs vaines tentatives, il y réussit enfin en 1436. Il fut élu doge une seconde fois, et il gouverna Gènes sept ans, avec l'appui de Baptiste Frégose, le plus brave de ses

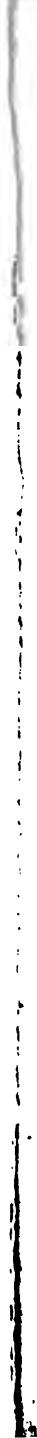
frères. Mais celui-ci étant mort, une conjuration dirigée par Jean-Antoine de Fiesque, contraignit Frégose à céder le trône ducal, le 18 décembre 1443. Ses concitoyens voulurent de nouveau, en 1450, le rétablir dans la haute dignité qu'il avait exercée deux fois; mais se sentant accablé par l'âge, il refusa de l'accepter. S. S.—1.

FRÉGOSE (JANUS), doge de Gènes en 1447 et 1448. Janus Frégose était exilé comme tous les membres de sa famille, tandis que les Adornes régnaient dans Gènes. Déterminé à recouvrer dans sa patrie, l'autorité que ses pères y avaient exercée, il entra dans le port de Gènes, le 30 janvier 1447, avec une seule galère; et débarquant pendant la nuit avec quatre-vingt-cinq jeunes gens dévoués à sa fortune, il attaqua le palais où le doge Barnabas Adorno était fortifié. Celui-ci, outre sa garde génoise, avait avec lui six cents Catalans, que le roi Alphonse d'Aragon lui avait fournis. Janus Frégose, dans ce combat inégal, perdit plusieurs de ses compagnons; tous les autres furent blessés; cependant il obtint enfin la victoire; il força Barnabas Adorno à renoncer à sa dignité, et il fut élu doge à sa place. La courte administration de Frégose fut signalée par la soumission des marquis de Final et de Carreto, toujours ennemis de la république. Il mourut à la fin de l'année 1448. S. S.—1.

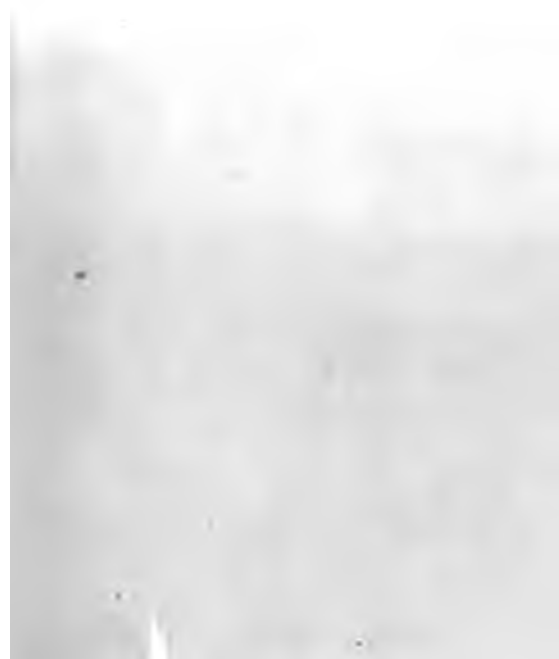
FRÉGOSE (PIERRE), doge de Gènes de 1450 à 1458. Lorsque le vieux Thomas Frégose refusa, en 1450, la dignité ducal qui lui était offerte par ses compatriotes, il indiqua lui-même son neveu Pierre, comme plus propre à ces fonctions. Pierre fut élu en effet, le 8 décembre; et il soutint l'honneur de sa république pendant huit ans, avec une activité et une













BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE,

ANCIENNE ET MODERNE.

~~~~~  
**FR—GA.**  
~~~~~

NEW YORK
PUBLIC
LIBRARY

ses admirables. Mais sans cesse et par Alphonse d'Aragon, et par l'ormes, épuisé par des combats in, et accusé par le peuple d'enir les guerres auxquelles il était f, il céda, en 1458, la seigneurie de Gènes à Charles VII, roi de s; et il y admit, comme son unt, Jean d'Anjou, fils de Reni portait le titre de duc de Ca-Mais, dès l'année suivante, se, trompé par les Français qui apaisaient aucune de leurs pro, se réconcilia, par l'entremise e de Milan, avec Ferdinand, Naples, qui sur ces entrefaites succéda à son père Alphonse. Il , le 13 septembre 1459, de ver de Gènes par escalade: il fit, en effet, maître du mur et des portes; mais il ne fut joint non de ses anciens partisans. s que ses soldats s'écartèrent de ur piller, laissé presque seul ion de ses ennemis, il donna urves incroyables de bravoure; versa toute la ville à cheval avec ses compagnons, pour appeler aux ses compatriotes: aucun d'eux rima pour le défendre; et l'is qui le poursuivaient, l'attei- g et le massacrèrent. — FRÉ- Louis) fut doge de Gènes, de à 1450, en 1461, et de 1462 3. (Voy. l'article suivant.)

S. S.—1.

FRÉGOSE (PAUL), archevêque, ge de Gènes à plusieurs reprises 1462 à 1488. A peine deux taient écoulés depuis la mort re Frégose, et déjà les Génois uient de ne l'avoir pas secondé s'il voulait les délivrer du joug rançais. Paul Frégose, frère de r, et archevêque de Gènes, avait été avec lui. Non moins bouil- t non moins ambitieux que son

frère, il était plus redouté encore. La justice, l'honneur, la religion, ne l'arrêtaient jamais dans ses projets de domination ou de vengeance. Mais, dans l'occasion, il ne montrait pas moins de souplesse que de courage. En 1461, s'étant réconcilié avec Prosper Adorno, il rentra dans Gènes avec lui, et y excita une sédition contre les Français. Les nobles préféraient un joug étranger à celui de ces deux chefs du parti populaire; ils cherchèrent à les brouiller pour les chasser tous deux: mais Frégose, cédant la dignité ducale à Prosper Adorno, dissipa les soupçons de celui-ci. Lorsque les Français, commandés par le roi René, attaquèrent Gènes le 17 juillet 1461, Frégose, malgré sa dignité ecclésiastique, prit le commandement de l'armée; et il assura aux Génois une victoire complète, tandis que le doge veillait à la tranquillité de la ville. Mais la jalousie de celui-ci s'accrut tellement après ce succès, qu'il interdit à Frégose de rentrer dans la ville avec son armée victorieuse. Frégose, se jetant dans une petite barque, se fit transporter dans le port, appela ses partisans aux armes, et, attaquant Adorno, le chassa de la ville avec tout son parti. Il n'osa pourtant pas encore réunir les fonctions de doge à celles d'archevêque, et il fit placer sur le trône son cousin Spineta Frégose. Quelque temps après, il lui substitua Louis Frégose, homme doux et modéré, qui avait déjà été doge de 1448 à 1450. Cependant ses satellites se plaignaient de ne point trouver, sous le gouvernement sage et juste de Louis, la licence ou les récompenses qui leur avaient été promises. Paul, de son côté, se lassait de n'occuper qu'un rang secondaire. Le 14 mai 1462, il attaqua son cousin à la tête des fac-

tiens, et se fit élire doge à sa place. Cette violence excita tellement l'indignation des Génois, que Paul, avant la fin du mois, renonça de lui-même à la dignité qu'il avait usurpée; et Louis fut, pour la troisième fois, proclamé doge. Mais Paul n'avait abdicé que pour se donner le temps de prendre mieux ses mesures. A la tête d'une troupe plus nombreuse de factieux, il s'empara de nouveau, en 1463, du pouvoir suprême : il se fit relever, par le pape, de toutes les lois ecclésiastiques qui interdisent aux prélats certaines magistratures; et il satisfit ensuite pleinement la rapacité de ses satellites, auxquels il permit de vivre à discrétion dans Gènes, presque comme dans une ville prise d'assaut. La conduite violente de Paul Frégose excita contre lui une haine universelle; de nombreux émigrés recoururent à François Sforza, duc de Milan, qui dès long-temps avait des projets sur Gènes. Lorsque l'armée de celui-ci s'approcha de la ville en 1464, Spineta Frégose, Prosper Adorno, et même Ibleto, et Fiesque, principal ministre des violences de l'archevêque, allèrent se joindre aux Lombards; et Paul Frégose sortit de la ville sans combat, suivi de trois galères avec lesquelles il exerça la piraterie pendant tout le temps que François Sforza et son fils Galeas gouvernèrent Gènes. Toutes les fois que la démocratie reprenait le dessus dans la république de Gènes, les Adornes et les Frégoses sentaient renaitre leur jalousie mutuelle, et ils ne tardaient pas à se combattre : mais lorsque leurs discordes avaient fait retomber Gènes sous le joug d'un prince étranger, ce prince, quel qu'il fût, s'appuyait de la protection de la noblesse, et en opprimant également les Adornes et les Frégoses, chefs du parti

populaire, il les réconciliait. Frégose, celui qui avait déjà été trois fois doge de Gènes, aida, en 1479, Prosper Adorno à secouer le joug du duc de Milan. L'année suivante, au contraire, Baptiste Frégose, qui avait aussi été doge, chassa Prosper, et se fit élire à sa place. Cette révolution permit à Paul Frégose de revenir à Gènes pour occuper le siège épiscopal. Le pape Sixte IV. créa cardinal; et comme la république envoyait, à la demande de ce prince, vingt-quatre galères pour combattre les Turks, Paul Frégose fut chargé de les commander. Après s'être distingué dans cette guerre, il revint à Gènes, et il fit déposer, en 1483, son neveu Baptiste, pour occuper la place : mais la haine de Baptiste, qu'il avait trompé avec tant de adresse, celle d'Ibleto et de Jean Fiesque, et celle enfin des Adornes ne pouvaient lui permettre de rester long-temps. Après une guerre civile, il fut obligé de se retirer à Rome, où il mourut le 2 mars 1488.

S. S.

FRÉGOSE (BAPTISTE), neveu de Paul Frégose, naquit à Gènes, vers l'année 1450. Le doge Prosper Adorno, pour ses cruautés, ayant été obligé de fuir en 1479, de Gènes, il fut élu doge, et pendant ses premières années d'administration, il avait été en libérateur, Baptiste fut élu doge, aux acclamations de tout le peuple. Enfié de ce triomphe, il traita ses amis avec une haute insolence; et bientôt ceux qui avaient le plus contribué à son élévation, se réunirent pour le renverser. A la tête de ce parti était son oncle Paul, que Baptiste avait personnellement obligé, et qui faisait céder toute considération au désir de reprendre une place qu'il n'avait quittée qu'à regret.

de admirables. Mais sans cesse par Alphonse d'Aragon, et par ses frères, épuisé par des combats, et accusé par le peuple d'entraîner les guerres auxquelles il était, il céda, en 1458, la seigneurie de Gènes à Charles VII, roi de France; et il y admit, comme son successeur, Jean d'Anjou, fils de René, qui portait le titre de duc de Calabre. Mais, dès l'année suivante, René, trompé par les Français qui ne lui offraient aucune de leurs propositions, se réconcilia, par l'entremise de Louis de Milan, avec Ferdinand, roi de Naples, qui sur ces entrefaites succéda à son père Alphonse. Il mourut le 13 septembre 1459, de la peste de Gènes par escalade: il fut tué, en effet, maître du mur et des portes; mais il ne fut joint à aucun de ses anciens partisans. Lorsque ses soldats s'écartèrent de lui pour aller piller, laissé presque seul au milieu de ses ennemis, il donna des preuves incroyables de bravoure; et il emporta toute la ville à cheval avec ses compagnons, pour appeler aux Français ses compatriotes: aucun d'eux ne se donna pour le défendre; et les Français qui le poursuivaient, l'atteignirent et le massacrèrent. — FRÉLOUS (Louis) fut doge de Gènes, de 1450 à 1461, et de 1462 à 1463. (Voy. l'article suivant.)

S. S.—1.

FRÉGOSE (PAUL), archevêque de Gènes à plusieurs reprises de 1462 à 1488. A peine deux ans étaient écoulés depuis la mort de Louis Frégose, et déjà les Génois se plaignaient de ne l'avoir pas secondé; il voulait les délivrer du joug des Français. Paul Frégose, frère de Louis, et archevêque de Gènes, avait été lié avec lui. Non moins bouillant et moins ambitieux que son

frère, il était plus redouté encore. La justice, l'honneur, la religion, ne l'arrêtaient jamais dans ses projets de domination ou de vengeance. Mais, dans l'occasion, il ne montrait pas moins de souplesse que de courage. En 1461, s'étant réconcilié avec Prosper Adorno, il rentra dans Gènes avec lui, et y excita une sédition contre les Français. Les nobles préféraient un joug étranger à celui de ces deux chefs du parti populaire; ils cherchèrent à les brouiller pour les chasser tous deux: mais Frégose, cédant la dignité ducal à Prosper Adorno, dissipa les soupçons de celui-ci. Lorsque les Français, commandés par le roi René, attaquèrent Gènes le 17 juillet 1461, Frégose, malgré sa dignité ecclésiastique, prit le commandement de l'armée; et il assura aux Génois une victoire complète, tandis que le doge veillait à la tranquillité de la ville. Mais la jalousie de celui-ci s'accrut tellement après ce succès, qu'il interdit à Frégose de rentrer dans la ville avec son armée victorieuse. Frégose, se jetant dans une petite barque, se fit transporter dans le port, appela ses partisans aux armes, et, attaquant Adorno, le chassa de la ville avec tout son parti. Il n'osa pourtant pas encore réunir les fonctions de doge à celles d'archevêque, et il fit placer sur le trône son cousin Spineta Frégose. Quelque temps après, il lui substitua Louis Frégose, homme doux et modéré, qui avait déjà été doge de 1448 à 1450. Cependant ses satellites se plaignaient de ne point trouver, sous le gouvernement sage et juste de Louis, la licence ou les récompenses qui leur avaient été promises. Paul, de son côté, se lassait de n'occuper qu'un rang secondaire. Le 14 mai 1462, il attaqua son cousin à la tête des fac-

tiens, et se fit élire doge à sa place. Cette violence excita tellement l'indignation des Génois, que Paul, avant la fin du mois, renonça de lui-même à la dignité qu'il avait usurpée; et Louis fut, pour la troisième fois, proclamé doge. Mais Paul n'avait abdiqué que pour se donner le temps de prendre mieux ses mesures. A la tête d'une troupe plus nombreuse de factieux, il s'empara de nouveau, en 1463, du pouvoir suprême: il se fit relever, par le pape, de toutes les lois ecclésiastiques qui interdisent aux prélats certaines magistratures; et il satisfait ensuite pleinement la rapacité de ses satellites, auxquels il permit de vivre à discrétion dans Gènes, presque comme dans une ville prise d'assaut. La conduite violente de Paul Frégose excita contre lui une haine universelle; de nombreux émigrés recoururent à François Sforza, duc de Milan, qui dès long-temps avait des projets sur Gènes. Lorsque l'armée de celui-ci s'approcha de la ville en 1464, Spineta Frégose, Prosper Adorno, et même Ibleto, et Fiesque, principal ministre des violences de l'archevêque, allèrent se joindre aux Lombards; et Paul Frégose sortit de la ville sans combat, suivi de trois galères avec lesquelles il exerça la piraterie pendant tout le temps que François Sforza et son fils Galeas gouvernèrent Gènes. Toutes les fois que la démocratie reprenait le dessus dans la république de Gènes, les Adornes et les Frégoses sentaient renaitre leur jalousie mutuelle, et ils ne tardaient pas à se combattre: mais lorsque leurs discordes avaient fait retomber Gènes sous le joug d'un prince étranger, ce prince, quel qu'il fût, s'appuyait de la protection de la noblesse, et en opprimant également les Adornes et les Frégoses, chefs du parti

populaire, il les réconciliait. Louis Frégose, celui qui avait déjà été trois fois doge de Gènes, aida, en 1478, Prosper Adorno à secouer le joug du duc de Milan. L'année suivante, au contraire, Baptiste Frégose, qui avait aussi été doge, chassa Prosper Adorno et se fit élire à sa place. Cette seconde révolution permit à Paul Frégose de revenir à Gènes pour occuper son siège épiscopal. Le pape Sixte IV le créa cardinal; et comme la république envoyait, à la demande de ce pontife, vingt-quatre galères pour combattre les Turks, Paul Frégose fut chargé de les commander. Après s'être distingué dans cette guerre, il revint à Gènes, et il fit déposer, en 1483, son neveu Baptiste, pour occuper sa place: mais la haine de Baptiste, qu'il avait trompé avec tant d'ingratitude, celle d'Ibleto et de Jean-Louis Fiesque, et celle enfin des Adornes, ne pouvaient lui permettre de dominer long-temps. Après une nouvelle guerre civile, il fut obligé d'abdiquer en 1488, et de se retirer à Rome, où il mourut le 2 mars 1498.

S.—1.

FRÉGOSE (BAPTISTE), neveu du précédent, naquit à Gènes, vers 1440. Le doge Prosper Adorno, détesté pour ses cruautés, ayant été obligé, en 1479, de fuir une ville où, quelques années auparavant, il avait été reçu en libérateur, Baptiste fut élu en sa place, aux acclamations de tout le peuple. Enfié de ce triomphe, il traita ses amis avec une hauteur déplacée; et bientôt ceux qui avaient le plus contribué à son élévation, s'unirent pour le renverser. A leur tête était son oncle Paul, que Baptiste avait personnellement obligé, mais qui faisait céder toute considération au désir de reprendre une autorité qu'il n'avait quittée qu'à regret. La

conspiration fut conduite avec tant d'adresse, que Baptiste n'en eut aucun soupçon. Un ordre du sénat le déposa le 24 novembre 1485, et l'exila à Fréjus. Il réussit à son tour à faire déposer et bannir son oncle en 1488 ; mais il ne put se faire élire en sa place. Depuis cette époque, il sembla renoncer sincèrement à tous les rêves de l'ambition, et trouva dans la culture des lettres et de la poésie un bonheur qu'il sut apprécier. Il n'habita pas toujours Fréjus. On a de lui des vers datés de Lyon, qu'il adressait à Platière ou *Piatiero*, gentilhomme milanais, son ami, pour lui en demander son avis. On peut présumer qu'il continua d'habiter la France jusqu'à sa mort, dont on ne peut fixer la date. On a de Frégose ; I. *De dictis factisque memorabilibus, illis exceptis quæ Valerius Maximus edidit*, Milan, 1509, in-fol. Il avait rédigé cet ouvrage en italien ; et il aurait désiré que Raimond de Sonecino, son précepteur, se chargât de le mettre en latin. Un accident empêcha Raimond de lui rendre ce service ; et ce fut Camille Ghilini (*Voy. GUILINI*) qui mit au jour la traduction qu'on vient de citer : mais on ne peut juger de son exactitude, puisqu'on ne connaît aucune copie de l'original. Cet ouvrage eut beaucoup de succès, et il s'en fit, dans le 16^e siècle, un grand nombre d'éditions in-8^o, à Paris, à Bâle et à Anvers (1). La plus récente de toutes est celle de Cologne, 1604, in-8^o. L'édition de Milan est très recherchée des curieux. On fait quelque cas aussi des réimpressions qui contiennent les notes de Juste Gaillard, avocat au parlement de Paris (1602, in-8^o). Frégose y décrit au livre IX, chap. 6, la perfidie de

son oncle Paul, avec une vigueur de style et des expressions qui prouvent qu'au moment où il écrivait, son ressentiment n'était point encore calmé. II. *La vita di Martino V, sommo pontefice*. Apostolo Zeno dit qu'il ignore si elle a jamais été imprimée. III. *Anteros sive de amore*, Milan, 1496, in-4^o ; ouvrage curieux et recherché. Il est écrit en italien, quoique le titre soit en latin. Ce sont deux dialogues entre Frégose et son ami Platière. Il a introduit dans le second un autre interlocuteur, qu'il nomme Claude de Savoie. L'amour est représenté, dans cet ouvrage, comme une passion dangereuse qui prive les hommes de leur raison et les conduit à leur perte. Il en existe une traduction française presque aussi rare que l'original, sous ce titre : *Deux livres du contr' amour de messire Baptiste Frégose, ou Dialogues de Baptiste et Platière contre les folles amours*, Paris, 1581, in-4^o. (2) Le traducteur, qui a été long-temps inconnu, est Thomas Sibillet. On attribue encore à Frégose, un traité *De Fæminis quæ doctrinâ excelluerunt* ; mais ce n'est qu'un chapitre de son livre *De dictis*, inséré par Ravisius Textor dans le recueil *De claris Mulieribus*, Paris, 1521, in-fol. Il a laissé en manuscrit des *Rime*. W—s.

FRÉGOSE (OCTAVIEN), doge, puis gouverneur de Gènes de 1513 à 1522. Octavien Frégose, avec le secours du pape Jules II et du cardinal de Sion, chassa les Français de Gènes en 1512. Il fit alors confier la dignité ducale à son frère Janus ; mais celui-ci fut chassé à son tour par les Adornes et les Français ; Octavien, ayant remporté une nouvelle

(1) Il a été en outre inséré dans un Recueil intitulé : *Sylloge exemplorum*, Bâle, 1556, in-fol.

(2) Ce titre a été défigurée par la plupart des bibliographes qui ont cité cette traduction sans l'avoir vue.

victoire sur eux, fut proclamé doge en 1513. Après un long siège, il enleva aux Français la citadelle du Phare, et il la fit raser. Il s'efforça, par sa modération et sa justice, de rendre la paix à sa patrie, et de calmer les factions qui la déchiraient depuis si long-temps. Mais la lutte des grandes puissances européennes avait déjà commencé en Italie; et les petits états de cette contrée n'avaient plus une existence indépendante. Octavien Frégose fut obligé, en 1515, de céder la souveraineté de Gênes à François I^{er}. Il resta cependant gouverneur de la ville, au nom du roi de France, jusqu'en 1522, que Gênes fut prise par Prosper Colonne et le marquis de Pescaire, généraux de Charles-Quint. Cinq ans plus tard, la révolution opérée par André Doria mit un terme, en 1528, aux longues rivalités des Adornes et des Frégoses : les derniers furent obligés de renoncer à leur nom; ils furent agrégés à la famille noble des Fornari, et ils perdirent dès-lors toute influence dans leur patrie. S. S.—1.

FREGOSE (FRÉDÉRIC), cardinal, frère du précédent, né à Gênes vers 1480, fut élevé par Gui Baldo, duc d'Urbain, son oncle maternel. Il embrassa l'état ecclésiastique, et fut nommé à l'archevêché de Salerne en 1507. Le roi d'Espagne refusa de le confirmer dans cette dignité, à raison de l'attachement qu'il avait montré pour la France durant les dernières guerres; et le pape Jules II lui donna, pour l'en dédommager, l'administration de l'évêché de Gubio. Pendant le séjour qu'il avait fait à la cour d'Urbain, il s'était lié d'amitié avec le célèbre Bembo et Balthazar Castiglione; et depuis il entretenait constamment avec eux une correspondance très active. Les intérêts de sa famille l'obligeaient à de fré-

quents voyages : mais ni la fatigue, ni les embarras inséparables d'un déplacement, ne changeaient rien au plan de conduite qu'il s'était tracé; et il consacrait plusieurs heures, chaque jour, à l'étude des langues, ou à la culture de la poésie. Les troubles qui éclatèrent à Gênes, en 1510, l'obligèrent de s'expatrier; il se réfugia à Rome, et il y passa quelque temps dans l'intimité de Bembo, de Sadolet et de Camille Paleotti. Son frère Octavien ayant été élu doge de Gênes en 1513, il revint dans cette ville pour partager avec lui les fatigues du gouvernement; et il déploya alors une fermeté de caractère qu'on aurait été bien loin de soupçonner dans un ecclésiastique et dans un homme uniquement occupé de littérature. Ce fut Frédéric qui prit le commandement des troupes de la république : il comprima les mouvements séditieux excités par les Adornes et les Fiesques; et après avoir assuré la tranquillité intérieure de l'état, il travailla à le faire respecter au-dehors. Un corsaire de Tunis, nommé Cortogoli, ravageait la côte de Gênes avec vingt galères; Frédéric se mit à sa poursuite, le surprit dans le port de Biserte et détruisit entièrement sa flotille. Gênes ayant été prise d'assaut, en 1522, par l'armée de Charles-Quint, le doge Octavien fut fait prisonnier; mais Frédéric se sauva à la faveur de la nuit. En passant de son esquif sur le bâtiment français qui devait le recevoir, il tomba dans la mer, et peu s'en fallut qu'il ne fût noyé. Il fut accueilli avec bienveillance par François I^{er}; et ce prince lui donna l'abbaye de St. Étienne de Dijon, où il demeura plusieurs années, trouvant dans ses livres des consolations supérieures à ses disgrâces. C'est dans ce temps-là qu'il se livra à l'étude de l'hébreu, avec un tel succès que Tiraboschi n'hésite pas à le

placer parmi les plus célèbres orientalistes de l'Italie. Frédéric eut, en 1529, la liberté de retourner dans sa patrie; et, s'étant démis de l'archevêché de Salerne, il alla prendre possession de l'évêché de Gubio, dont il fut nommé titulaire. L'abondance de ses aumônes et son inépuisable bonté lui méritèrent les titres de *père des pauvres* et de *refuge des malheureux*. Paul III le fit cardinal en 1539; mais il ne jouit que peu de temps de cette dignité, étant mort à Gubio, le 15 juillet 1541. Sadolet prononça son oraison funèbre à Carpentras. On a de cet illustre prélat: I. *Parafrasi sopra il pater noster in terza rima*. Tiraboschi dit que cette seule pièce suffit pour prouver que si Frégose eût continué de s'appliquer à la poésie, il serait devenu l'un des meilleurs poètes de l'Italie. II. *Trattato dell' orazione*, Venise, 1542, in-8°, et 1543, in-12. Cet ouvrage ayant été inséré malicieusement dans un recueil d'opuscules de Luther, il a été mis à l'*Index*. C'est-là ce qui a donné lieu de répéter que Frégose avait du penchant pour la réformation; mais rien n'est moins fondé. III. *Meditazioni sopra salmi* 130 e 145. IV. *Orazione a' Genovesi*. V. *De Lettres* dans les Recueils de celles de Bembo, de Sadolet et de Cortèse.

W—s.

FREGOSO (ANTOINE FILEREMO), l'un des poètes italiens qui fleurirent à la fin du 15^e siècle et au commencement du 16^e, était Génois et de la même famille que les précédents. Quant au nom de Filercino, qui signifie *ami du désert* ou de *la solitude*, il paraît qu'il ne le prit que lorsqu'il se fut tout-à-fait livré à son goût pour la retraite. Il brilla pendant quelques années, comme poète et comme chevalier, à la cour du duc de Milan, Louis Sforza, dit le *Maure*, en même

temps que deux autres poètes, distingués par leur naissance, Nicolas de Corregio, et Gaspard Visconte, qui étaient tous deux ses amis. Après la chute de ce duc, et lorsqu'il eut été envoyé prisonnier en France, c'est-à-dire en 1500, Fregoso se retira entièrement à la campagne, dans une terre appelée Colterano, à cinq milles de Milan, sur la route de Lodi. Il y fit, de la poésie, sa principale occupation; et son esprit, naturellement grave, choisit particulièrement des sujets de philosophie morale. Il ne négligea cependant pas de cultiver la bieuveillance de ceux qui gouvernaient l'état de Milan, sous les ordres du roi de France. On le voit par la dédicace du premier poème qu'il publia, laquelle est adressée au président du sénat de Milan (1). Il lui envoya, dit-il, un fruit de son loisir et de sa solitude, pour qu'il ne croie pas que dans sa retraite à la campagne, il soit devenu tout-à-fait sauvage. Cette lettre est datée de Colterano (2), 15 novembre 1505. On ne sait pas jusqu'à quelle année l'auteur vécut. Il était encore vivant et jouissait d'une grande réputation poétique en 1515: l'Arioste qui publia pour la première fois, cette année-là, son *Orlando furioso*, l'a mis (chant XLVI, stance 16), sous le nom d'Anton. Fulgoso, parmi les poètes de ses amis par qui il feint d'être attendu, au retour de son long voyage. Le succès qu'eurent dans leur temps les poésies de Fregoso, est prouvé par le nombre des éditions qui en furent faites. Elles ne sont point écrites sur le modèle de Pétrarque, et des lyriques de son école, mais dans ce style nouveau et un peu corrompu, qui régna

(1) *A Jofredo Carlo giurecondito eccellentissimo, presidente del Delfinato, e del regio senato di Milano sapientissimo moderatore.*

(2) *Ex villa Culturani.*

depuis 1490, style qu'avaient introduit le Tibaldeo, et après lui Cornazano, Panfilo Sasso, et quelques autres. Le Quadrio ne balance point à dire que Fregoso était meilleur philosophe que poète. D'autres critiques, et particulièrement Mazzuchelli (1), reconnaissent dans ses poésies, des rimes faciles, et de bonnes pensées exprimées avec clarté. C'est peu de chose, il en faut convenir, pour la renommée dont Fregoso jouit pendant sa vie et quelque temps après sa mort. Ses principaux ouvrages sont : I. *Riso di Democrito o pianto d'Eraclito*, Milan, sans date, in-4°. ; *ibid.*, 1506 ; Venise, 1511 et 1514, in-8°. ; Milan, 1515, in-4°. , et réimprimé plusieurs fois tant à Milan qu'à Venise. C'est ce poème qui est dédié au président du sénat de Milan ; il est en tercets ou *terza rima*, divisé en trente *capitoli*, de trente tercets chacun. Démocrite remplit les quinze premiers chapitres, et Héraclite les quinze autres. Le sujet est une vision, genre que le Dante avait mis à la mode. On croyait être poète comme lui, quand on avait fait comme lui une vision en *terza rima*. L'auteur est conduit par son bon génie, à travers la foule des hommes insensés et corrompus, au pied d'une montagne qu'il gravit avec le secours de son guide. Ils arrivent au temple de la philosophie, et y rencontrent d'abord Démocrite, qui rit de tout, des vices et des crimes, comme des ridicules. Il saisit toujours, dans les passions, et dans les folies humaines, le côté plaisant, et n'en laisse passer aucune sans de grands éclats de rire. Plus haut la scène change. Héraclite est là, dans une espèce d'antré, pleurant toujours, et fondant en larmes au sujet des moindres travers, comme

pour les plus grands désordres. Le poète tire de l'un et de l'autre philosophe, des leçons de modération et de sagesse. Cet ouvrage fut traduit en vers français, par Michel d'Amboise, Paris, 1547. II. *Contenzione di Pluto ed Iro*, Milan, 1507, petit poème moral en 41 octaves, dont le titre dit assez le sujet, dédié par l'éditeur au même Geoffroi Charles (Jofredo Carlo) que le précédent, et devenu excessivement rare, parce qu'il n'a pas été réimprimé. III. *Cerva bianca*, poème en octaves et en sept chants, quoique Mazzuchelli ait dit, *ubi supra*, qu'il était en huit ; Milan, par les soins de Domenico dalla Piazza, secrétaire de l'auteur, 1510, in-4°. ; 1512, in-8°. ; Ancone, 1516, in-4°. ; Venise, 1516, in-8°. , 1521, etc. C'est une allégorie très compliquée, sous le voile de laquelle l'auteur paraît raconter les aventures de sa jeunesse. Il s'engage dans une forêt, à la poursuite d'une biche blanche, lancée par ses deux chiens de chasse. Ces deux chiens sont le désir et le penser : la biche indique l'effet de la beauté seule ; mais il se trouve que c'était une nymphe de Diane, qui avait été ainsi métamorphosée par la déesse, pour avoir écouté les vœux d'un amant. Le poète chasseur rencontre cet amant dans sa poursuite ; et après bien des épreuves différentes, il est enfin conduit par la raison à la cité du véritable amour. La biche est rendue à son amant et à sa première forme. Le poète se trouve heureux d'être admis dans la cité ; mais il l'est bien davantage, quand il est conduit au temple qui domine la ville, et qui est celui de l'amour pur, de l'amour dégagé de toute impression terrestre, en un mot, du saint amour, dont l'autel est entouré et desservi par les sept divines sœurs, la charité, la foi, l'espé-

(1. *Raccolta di opuscoli scienzi e filologici, di Angelo Calogerà, tom. XLVIII.*

rance, la prudence, la force, la
 pérance et la justice. IV. *Selve*,
 in-4°, 1525; Venise, 1525, in-8°. C'est un recueil de
 sept petits poèmes de différents genres et
 sur différents sujets, les uns en
 vers rimés, les autres en octaves. Le
 Crescimbeni compte Fregoso parmi
 les premiers poètes italiens qui
 donnèrent, à l'exemple de Stace, le
 titre de *Selve* à ces sortes de mélanges.

G—É.

FREHER (MARQUARD) naquit à
 Augsbourg le 20 juillet 1565, d'une
 famille recommandable dans la litté-
 rature. Ses parents le destinèrent à la
 jurisprudence. Il fit son droit à Alt-
 dorf, où il soutint une thèse *De trans-*
actionibus; et vint ensuite à Bourges
 prendre des leçons du célèbre Cujas.
 De retour en Allemagne il devint con-
 seiller de Jean-Casimir, prince Pala-
 tin; et, en 1596, on le choisit pour
 professer le code à l'université d'Hei-
 delberg. Il fut, dans la suite, employé
 à diverses négociations auprès du roi
 de Pologne et d'autres princes. Freher
 mourut à Nuremberg, le 15 mai 1614.
 C'était un homme sage, d'un esprit
 subtil, à la fois savant et modeste.
 Il peignait très agréablement; et la
 science des médailles lui fut familière.
 Sa corpulence était extrême. Nicéron,
 tome XXI de ses Mémoires, compte
 quarante-neuf ouvrages composés ou
 publiés par lui, et cette liste n'est pas
 complète. Un petit nombre ont con-
 servé de l'intérêt; il suffira d'indiquer:
 I. *De fama publicâ*, Francfort, 1588,
 in-folio. II. *De existimatione acqui-*
rendâ, conservandâ, amittendâ,
 Bile, 1591, in-4°. III. *Origines*
Palatinæ, Heidelberg, 1599, in-
 fol.; ibid., 1615, in-fol., édition
 augmentée; ibid., 1686, in-4°, avec
 une description des antiquités d'Hei-
 delberg et d'autres pièces. IV. *Ger-*

manthiarum rerum scriptores aliquot
insignes, Francfort et Hanau, 1600-
 1602-1611, in-fol., 5 vol., et Stras-
 bourg, 1717, in-fol., édition aug-
 mentée et corrigée par Burcard Goth.
 Struvius. Le Recueil de Freher s'étend
 depuis Charlemagne jusqu'à Charles-
 Quint. Il est accompagné des glos-
 saires nécessaires pour l'intelligence
 du texte. V. *Rerum Bohemicarum*
scriptores aliquot antiqui, Hanau,
 1602, in-fol. Ce Recueil contient entre
 autres les ouvrages de Dubraw et
 d'Eneas Sylvius. VI. *Joannis Tri-*
themii opera historica, Francfort,
 1601, in-fol., 2 vol., relatifs princi-
 palement à l'histoire d'Allemagne.
 VII. *Rerum Moscovitarum auctores*
aliquot, Francfort, 1600, in-fol. VIII.
De re monetariâ veterum Romanor-
um et hodierni apud Germanos im-
perii libri, Ladebourg, 1605,
 in-4°; réimprimé dans les *Antiquités*
 de Grævius. IX. *De Numismate*
consulâ, à Pharisæis in questionem
vocato, Heidelberg, 1599, in-4°,
 et dans les *Critici sacri*. X. *Gem-*
marum bigæ sardoniz et sapphiris
explicata, ibid., 1681, in-4°; édi-
 tion donnée par H. Günt. Thulemar,
 de deux Traités particuliers de Freher,
 avec des augmentations. XI. *De Lupo-*
duno, antiquissimo Allemanniæ op-
pido, ibid., 1613, in-fol. XII. *De*
statura Caroli Magni, Nuremberg,
 1657; Heidelberg, 1662, in-4°. Freher
 prétend que Charlemagne avait
 sept pieds de haut. XIII. *Corpus*
Franciæ historiæ veteris et sinceræ,
 Hanau, 1613, in-fol.; recueil que celui
 d'André Duchesne a fait tomber en
 discrédit. XIV. *Parergon seu nova-*
rum observationum libri duo, quibus
varia juris civilis loca illustrantur,
 Nuremberg, 1622, in-4°, publ. par
 Jean Bosch. XV. *Directorium in om-*
nes serè quos superstites habemus

chronologos, annalium scriptores et historicos, ouvrage curieux qui parut d'abord dans le tom. 1^{er}. des *Scriptores aliquot rerum Germanicarum*, mais qui a été plusieurs fois réimprimé et augmenté. (Voy. J. D. KOELER.) XVI. *De secretis judiciis olim in Westphaliâ aliisque Germaniæ partibus usitatis, postea abolitis, commentariolus*, Helmstadt, 1663, in-4°. Rotisbonne, 1762, in-4°. avec d'autres opuscules, et une préface *De vitâ scriptisque Freheri*, par J. H. D. Göbel, mort le 5 avril 1771. Freher fut éditeur des OEuvres de droit de Leuclavus, Fraucfort, 1596, in-folio, 2 vol., grec.-lat., et y joignit une chronologie du droit civil et canonique depuis la mort de Justinien jusqu'en 1453. On a aussi de lui des poésies latines. — L'identité de nom a pu le faire confondre avec un autre Marguard FREHER, né à Augsbourg le 5 janvier 1542, mort à Nuremberg le 19 juin 1601, et qui n'est guère connu que par ses travaux pour mettre en meilleur ordre le code municipal de Nuremberg. C'est celui-ci qui était aïeul de Paul Freher. (Voy. le Dict. des savants Nurembergeois, par Wills et Nopitsch.) D. L.

FREHER (Paul), né à Nuremberg en 1611, y exerça la médecine et y mourut le 27 avril 1682; il n'est connu aujourd'hui que par son livre intitulé: *Theatrum virorum eruditione clarorum*, Nuremberg, 1688, in-folio de 1562 pages (plus la table), relié ordinairement en deux ou trois volumes. L'auteur avait laissé imparfait cet ouvrage, qui fut publié par Charles-Joachim Freher, son neveu (aussi médecin à Nuremberg, né le 29 août 1655, mort le 6 novembre 1690). Ce livre est orné d'environ 1500 portraits, dont seize font une page. Il y a, dans tout l'ouvrage, environ 2850 articles,

divisés en quatre sections, dont la première contient les papes, les cardinaux et archevêques, les évêques, abbés et autres théologiens; la seconde, les empereurs et les rois, les électeurs et les princes allemands et étrangers, les comtes et barons allemands et étrangers, les juriscousultes, professeurs, magistrats, avocats; la troisième, les médecins, chimistes, botanistes, anatomistes, etc.; la quatrième, les philosophes, philologues, historiens, antiquaires, poètes, mathématiciens. Freher a mis à contribution Paul Jove, Boissard, Melchior Adam et autres: il donne, à la fin de chaque article, le catalogue des ouvrages de l'auteur; mais le plus souvent ce catalogue est incomplet. Il a admis, dans sa Collection, des savants de tous les pays; mais il est diffus sur des personnages qui ne sont rien moins que célèbres, et trop bref sur beaucoup de savants illustres. Quant à la ressemblance des portraits, il est permis de s'en méfier; car dans la planche 66, par exemple, celui dont le buste annoncerait la plus grande taille, est Marcile Ficiu, qui *vix ad lumbos viri solitæ staturæ pertingebat*. D'après la nature de l'ouvrage de Freher, l'auteur aurait pu être admis dans les dictionnaires historiques; cependant Bayle, Moréri, Chauffepié, Ladvocat, Barral, Chaudon, Bonnegarde, Feller, le nouveau Dictionnaire historique, ne lui ont donné aucune place. Eloï lui a consacré cependant un petit article.

A. B—T.

FREIESLEBEN (CHRISTOPHE-HENRI), juriscousulte allemand, conseiller caméral de Saxe-Gottha, et conseiller des mines d'Altenbourg, ce qui lui fit quelquefois prendre, en latin, le nom de *Ferromontanus*, mourut vers l'an 1753. Il a laissé plusieurs ouvrages fort utiles pour l'étude du droit, entre

autres : I. *Corpus juris civilis academicum*. Cette édition du corps de droit, remarquable quant à la pureté, à la correction du texte, ne l'est pas moins par la méthode ingénieuse inventée par Freiesleben, pour mettre l'étudiant à portée de trouver en un instant les titres dont il a besoin ; ce qui, dans les éditions ordinaires, exige beaucoup de temps ; aussi est-elle, depuis près d'un siècle, d'un usage général dans toutes les universités de l'Europe. Elle parut pour la première fois à Altenbourg, 1721, in-4° ; et elle compte près de dix éditions subséquentes, toutes du même format : la plus récente est celle de Bâle, 1789. II. *Corpus juris canonici academicum* ; cette édition fort correcte aussi, est disposée avec le même procédé que la précédente : aussi n'a-t-elle pas joui d'un succès moindre. La première édition parut à Altenbourg, 1728, in-4° ; et la dernière à Bâle, 1773, in-4°. III. *Schutzius illustratus sive compendium juris Schutzio-Lauterbachianum ex complurium celeberrimorum jurisconsultorum scriptis ac notis illustratum*, Altenbourg, 1734, 2 vol. in-4°. Cette compilation, fort bien faite et fort utile, est destinée à expliquer l'abrégé fait par Schütz du *Collegium juris de Lauterbach* (Voy. LAUTERBACH et SCHÜTZ) ; abrégé qui jouit en Allemagne d'une grande réputation, et sur lequel se sont exercés une foule de commentateurs. IV. Une traduction allemande de l'*Homme de cour* de Balt. Gracian (d'après une version italienne), et quelques opuscules moins importants. — Chrétien-Henri FREIESLEBEN, autre jurisconsulte saxon, que la ressemblance des prénoms a souvent fait confondre avec le précédent, naquit à Glaucha, le 6 juin 1696 ; il professa le droit à Altdorf depuis 1730, et y mourut le 23 juin 1741. On

trouve le détail de ses ouvrages dans le *Dictionnaire des savants Nurembergeois*, par Wills et Nopitsch ; la plupart ne sont que des dissertations académiques : le plus important est son *Introduction à l'étude du droit coutumier de l'Allemagne*, Altenbourg, 1726, in-8°, en allemand. — Godefroi-Chrétien FREIESLEBEN, parent de ce dernier, naquit à Altenbourg en 1716, fut conseiller aulique et bibliothécaire du duc de Saxe-Gotha, et mourut le 24 juin 1774. On connaît de lui : En latin, une dissertation assez curieuse, intitulée, *Memoriae Weberorum virtute et eruditione clarorum*, Altenbourg, 1731. En français : *Maximes de morale tirées des poésies d'Horace*, Gotha, 1759, in-8° ; *L'amour jaloux de son cadet*, Leipzig, 1770, in-8°, et quelques pamphlets ou poésies de circonstance. En allemand : I. *Fausseté des nouveaux prophètes*, Altenbourg, 1751-58, 4 part. in-8° (publiées sans nom d'auteur.) II. *Notice d'un ancien manuscrit de la Bibliothèque de Gotha, contenant des gloses inédites sur le droit municipal de Hambourg*, insérée dans le *Thesaurus juris provincialis*, de Nettelblatt. III. *Nouvelles preuves en faveur de l'opinion qui attribue à Charlemagne l'institution du tribunal secret de Westphalie* ; cette pièce est insérée dans le Recueil de la société de Leipzig (*Leipziger Gesellschaft der freyen Künste*, 3^e part.). IV. Une traduction du *Micromégas*, de Voltaire, Dresde, 1752, in-8°, et quelques autres ouvrages peu importants. P—N—T.

FREIG (JEAN-THOMAS), philosophe, jurisconsulte et littérateur du 16^e siècle, né en 1543, à Fribourg en Brisgau, était fils de Nicolas Freig, habile jurisconsulte, mort à Ulm en 1550. Il étudia le droit dans sa patrie,

sous Ulrich Zasius, dont il réduisit en table le *Traité des fiefs*, et eut pour maîtres, dans les belles-lettres, Henri Glaréan, et Pierre Ramus. Son zèle pour la doctrine, de ce dernier et son attachement à sa personne furent inaltérables. Il enseigna lui-même à Fribourg, puis à Bâle, et succéda ensuite à Valentin Erythreus, premier recteur du collège d'Altorf; place dont il prit possession le 30 novembre 1575. Il la remplit avec la plus grande distinction; mais étant revenu à Bâle en 1582, il y mourut de la peste le 16 janvier 1583. On a de lui, entre autres ouvrages: I. *Liber tristium, seu elegiæ*, 1564, in-8°, réimpr. à Bâle, en 1583. II. La continuation des *Histoires de Paul Émile et de la Ferron*, Bâle, 1569, in-fol. Il les traduisit ensuite en allemand, Bâle, 1572, in-fol. Il est singulier que les nouveaux rédacteurs de la Bibliothèque historique de France ne se soient pas aperçus que le continuateur qu'ils nomment seulement *Jean-Thomas*, et le traducteur *Jean-Thomas Fren*, ne sont autres que notre *Jean-Thomas Freig*. III. Deux préfaces, l'une en tête du livre de Pierre Ramus, *De moribus veterum Gallorum*, Bâle, 1574, in-8°, et l'autre en tête de la 2^e. édition du *Ciceronianus*, du même, qu'il donna à Bâle, 1573, in-8°. IV. Une *Vie latine de Ramus*, imprimée au-devant de ses *Prælectiones in orationes octo consulares*, de Cicéron, dont Freig donna les éditions de Bâle, 1574 et 1580, in-4°. V. *Ciceronianus*, Bâle, 1579, in 8°. de 508 pages. Il y démontre, d'après des passages de Cicéron, la manière d'établir des lieux communs. VI. *Quæstiones physicae*, 1579, in-8°. de 1,295 pages. Il y donne les moyens de bien enseigner la physique. VII. *Grammatica latina cum præfatione*, sans

date, mais de Nuremberg, 1580, in-8°. de 254 pages. VIII. *Grammatica græca*, 1581, in-8°. de 182 pages. IX. Il a traduit en latin (d'après la version française), l'*Histoire de la guerre d'Afrique*, où périt, le 4 août 1578, le roi Sébastien, Nuremberg, 1581, in-8°; Rosstock, 1581, in-8°. (1) X. *Rhetorica, poetica, logica, ad usum rudiorum*, ibid., 1582, in-8°. de 169 pages. XI. *Pædagogus ostendens quâ ratione prima artium initia pueris quàm facillimè tradi possint*, Bâle, 1582, in-8°. de 366 pages. C'est un système abrégé de la méthode de Ramus, sur la manière la plus aisée et la plus courte d'enseigner les sciences et les arts. Baillet lui reproche d'être trop concis et trop maigre. XII. *Ciceronis Orationes omnes, perpetuis notis illustratæ*, Bâle, 1581, 3 vol. in-8°. , souvent réimprimés. XIII. *Quæstiones geometrica et stereometrica*, Bâle, 1583, in-8°. , XIV. *Petri Rami professio regia, hoc est septem artes liberales in tabulas perpetuas relatæ*, Bâle, 1576, in-fol. Il y réduit en tableaux synoptiques les leçons de philosophie que Ramus avait données à Paris au collège-royal. XV. C'est encore Freig qui a traduit, du français en latin, les *Voyages de Martin Forbisher*, Nuremberg, 1580, in-8°; Hambourg, 1675, in-4°. L'on a encore de lui des ouvrages de droit autrefois estimés, entre autres les *Prælectiones juris*, Bâle, 1571, in-fol.; et des éditions d'*Ovide* (Bâle, 1568, in-8°), de *Perse* (ibid., 1578, in-4°), l'*Énéide réduite en tableaux* (In XII Virgilio Æneidos li-

(1) On ne connaît pas l'original de cette histoire. Freig prétend qu'il était en portugais (ex Lusitano sermone primò in Gallicum inde in Latinum translata, etc.); mais l'édition française, Paris, 1579, in-4°, porte sur le titre: Traduite de l'espagnol en français.

bros tabulæ), Bâle, 1587; et un grand nombre d'autres ouvrages moins importants, dont Nopitsch donne le détail dans sa continuation du *Dictionnaire des savants Nurembergeois*, Altdorf, 1802, in-4°, 4 vol., en allemand. C. T—Y.

FREIND (JEAN), célèbre médecin anglais, naquit en 1675, à Croton, bourg du comté de Northampton. Son père, ministre de la religion réformée, l'envoya achever ses études à Oxford, où le jeune Freind, après s'être distingué par une grande application, et avoir cultivé, avec soin; les mathématiques, embrassa la carrière de la médecine. Nommé, en 1704, professeur de chimie à l'université d'Oxford, il quitta ce poste l'année suivante, pour accompagner le comte de Péterborough, qui allait porter la guerre en Espagne. Après y avoir fait deux campagnes en qualité de médecin de l'armée, il partit pour l'Italie, dont il voulait contempler les monuments antiques, et fut reçu à Rome, avec distinction, par les illustres Bogni et Lancisi. De retour dans sa patrie, Freind publia un *Exposé* (justificatif) *de la conduite du comte de Péterborough*, Londres, 1707, in-8°, et devint membre de la société royale de Londres en 1712. Cette même année, il partit encore comme médecin militaire, avec le duc d'Ormond, qui allait commander, en Flandre, les troupes anglaises. La paix le ramena à Londres l'année suivante. Jusqu'alors Freind avait joui du bonheur que procure une vie consacrée à l'étude et à des voyages instructifs. Il paraît qu'il passa quelque temps en Irlande en 1715(1). Mais, en 1725, ayant assisté au parlement comme député du bourg de Launceston, il s'éleva, avec tant de

force, contre les prétentions du ministère, que l'acte d'*habeas corpus* se trouvant alors suspendu à cause des troubles qui menaçaient l'état, Freind fut renfermé dans la tour de Londres, accusé, à ce qu'il paraît, de haute trahison. Il était en prison depuis trois mois(2), et y serait, sans doute, resté plus long-temps, lorsqu'il dut son élargissement à un trait peu commun de générosité du docteur Mead, son ami, trait qui honore également le bienfaiteur et l'obligé, et d'autant plus remarquable qu'ils étaient comme brouillés, en ce moment, par leur différence d'opinion politique. (Voy. MEAD.) Dans quelque position qu'il se trouvât, Freind mettait à profit ses loisirs pour la composition de ses ouvrages. Ce fut même pendant sa détention qu'il commença le plus important de tous, son *Histoire de la Médecine*. Une pratique heureuse et très étendue, des écrits judicieux et pleins d'érudition, ayant fait oublier, à la cour, la vivacité patriotique qui, en 1723, avait emporté Freind au-delà des bornes, il fut nommé premier médecin de la reine, à l'avènement de George II au trône d'Angleterre, en 1727. Mais il ne jouit pas long-temps de cet honorable emploi. Le travail avait épuisé ses forces; et, malgré une consultation ordonnée par le roi et la reine, qui prenaient un vif intérêt à son rétablissement, Freind mourut le 26 juillet 1728, à l'âge de 53 ans. Entre autres dispositions de bienfaisance, il laissa, par son testament, 1000 liv. sterl. pour la fondation d'une chaire d'anatomie au collège de Christ-Church, à Oxford. Il fut généralement regretté: le roi, en particulier, prouva l'estime qu'il avait pour les talents et les ser-

(1) Bolingbroke, lettre du 3 décembre 1715.

(2) Arrêté le 15 mars 1723 (N. S.), Freind fut admis à donner caution le 21 juin, et acquitté définitivement en novembre de la même année.

vices de Freind, en prenant soin de sa veuve et de son fils. Ce médecin a publié les ouvrages suivants : I. *Descriptio hydrocephali cum mensuris*, inséré dans les *Transactions philosophiques*, année 1699. II. *Emmenologia, in qua fluxus muliebris phaenomena, periodi, vitia, cum medendi methodo, ad rationes mechanicas rediguntur*, Oxford, 1703, in-8°; Rotterdam, 1711, in-8°; Amsterdam, 1726, in-8°; Paris, 1727, in-12; traduit en français par Devaux, Paris, 1730, in-12. Freind n'était que bachelier, lorsqu'il mit au jour ce traité, dans lequel il a eu le tort, fort commun, à cette époque, de fonder ses explications sur les lois de la mécanique, reconnues aujourd'hui inapplicables à la science de la vie. III. *Praelectiones chemicae*, Oxford, 1709, in-8°; Amsterdam, 1710, in-8°; Paris, 1727, in-12, avec l'*Emmenologia*; en anglais, Londres, 1729, in-8°: c'est le recueil des leçons qu'il avait données à l'université d'Oxford. IV. *Hippocratis de morbis popularibus liber primus et tertius*, gr. lat., cum notis de febribus commentarius, Londres, 1716, 1717, in-8°; Amsterdam, 1717, in-8°. Dans la préface de cet ouvrage, Freind rend hommage à l'exactitude des anciens, et surtout au génie d'Hippocrate; mais, tout en se montrant l'ennemi des subtiles hypothèses des modernes, il n'est pas lui-même exempt de ce défaut, comme le prouvent plusieurs passages de ses commentaires. V. *Depurgantibus in secundâ variolarum confluentium febre, epistola ad Meadium*, Londres, 1719, in-8°; Amsterdam, 1720, in-8°. VI. *Oratio anniversaria Herveiana*, Londres, 1720; discours où il est d'usage de louer l'auteur de la découverte de la circulation sanguine. VII.

De quibusdam variolarum generibus, epistola ad Meadium, Londres, 1723, in-8°: Freind était en prison lorsqu'il écrivit cet ouvrage. VIII. *History of physic from the time of Galen to the beginning of the sixteenth century*, Londres, part. I, 1725; part. II, 1726, in-8°: cette Histoire eut trois éditions dans une année, et a été réimprimée dans la même ville, en 1751, 2 vol. in-8°; traduite en latin par J. Wigan, Londres, 1734, 2 vol. in-12; et en français, par Étienne Coulet, Leyde, 1727, in-4°, et 3 vol. in-12. La version française, quoique revue par Freind, qui y ajouta même quelques observations, est extrêmement défectueuse, tant à cause des nombreuses fautes de langue qu'à cause de l'orthographe baroque adoptée par le traducteur; ce qui en rend la lecture fatigante. Cette *Histoire* est le plus beau titre de Freind au souvenir de la postérité. Elle donna lieu à de vives discussions; d'abord Clifton Wintringham l'attaqua sous le voile de l'anonyme dans une brochure qui parut sous ce titre: *Observations on Freind's history of physic, showing some false representations of ancient and modern physicians*, Londres, 1726, in-8°. Puis vint la querelle suivante: on sait que Daniel Leclerc a écrit une Histoire de la médecine, qui, prenant l'art à son berceau, le suit dans tous ses détails jusqu'à l'époque de Galien inclusivement; mais le temps ayant manqué à l'auteur pour compléter son travail, il s'était contenté de le terminer par l'*Essai d'un plan pour servir à sa continuation jusqu'au milieu du dix-septième siècle*; lequel *Essai* ne comprend que cinquante-six pages in-4°. Freind ayant relevé plusieurs fautes de chronologie, qui se trou-

activement de
 sion, fut att
 1, qui, dans le
 iothèque ancienne et moderne,
 s à justifier son frère Daniel
 proches du médecin anglais.
 lui-ci fut soutenu avec chaleur
 Bayle qui, dans une brochure
 e, *A defense of D. Freind*
is history of physic, etc.,
 es, 1727, in-4°; 1733, in-8°;
 réponse très âcre aux réflexions
 a Ledere, et démontra, mais
 en peu de ménagement, qu'en
 mes s'était trompé sur plusieurs
 importants de chronologie
 de. Si l'on considère que ce
 n'avait donné qu'une sorte
 e, et que sans doute un tra-
 les métri lui aurait ouvert les
 sur ses erreurs, on conviendra
 la part et d'autre, l'attaque et la
 e furent sans mesure: car on ne
 suser, à l'ouvrage de Daniel, le
 d'avoir été composé, pour tout
 e, d'après la lecture des origi-
 (Voyez Daniel LECLERC.)
 il y eut de remarquable dans
 dispute, c'est la modération de
 l, qui garda un silence absolu,
 ms toutefois qu'il n'ait parlé
 bouche de J. Bayle. Quoi qu'il
 t, l'*Histoire* de Freind prouve
 une érudition: on peut la regar-
 ainsi que celle de son compéti-
 comme un ouvrage classique:
 tant la continuation de l'autre,
 évalue que leur réunion devien-
 ensemble pour suivre le fil histo-
 de l'art. Ce sont deux monu-
 qui ont immortalisé chacun son
 e, et que ne fera même point
 r, quoiqu'il leur soit supérieur,
 mt travail de l'illustre Kurt-
 gel. Les OEuvres de Freind ont
 nies et imprimées en latin par
 e d'Opus q, s,

1730, in-4°; Londres, 1753, in-
 fol., édition soignée par J. Wiggan,
 qui l'a enrichie de la vie de l'auteur;
 Venise, 1733, in-4°; Paris, 1735,
 in-4°.

R—D—N.

FREINSHEIM (JESU), littérateur
 savant et laborieux, naquit à Ulm en
 1608. Après avoir terminé ses études,
 il fréquenta plusieurs années les cours
 des universités de Marpurg et de Gies-
 sen, et vint ensuite à Strasbourg avec
 le projet d'y prendre ses degrés en
 droit. Quelques pièces de vers qu'il
 avait composées en allemand, l'ayant
 fait connaître de Mathias Bernegger,
 ce zélé protecteur des lettres lui offrit
 un logement dans sa maison, et lui
 confia le soin de sa riche bibliothè-
 que. Ce fut alors que Freinsheim put
 enfin satisfaire librement sa passion
 pour l'étude, et qu'il acquit, par une
 lecture réfléchie des bons auteurs de
 l'antiquité, cette variété de connais-
 sances et cet esprit de critique qu'on
 remarque déjà dans ses premières
 productions. Il venait de donner une
 édition de *Horus*, enrichie d'utiles
 remarques, lorsqu'il fit un voyage en
 France. Il demeura trois ans à Paris,
 au milieu des savants; et il y aurait
 prolongé son séjour, si Bernegger ne
 l'eût rappelé à Strasbourg en 1637,
 pour lui faire épouser sa fille. Quel-
 que temps après on lui offrit la chaire
 d'éloquence à l'université d'Upsal; et
 après l'avoir occupée pendant cinq ans
 avec le plus grand succès, il la quitta
 pour la place de bibliothécaire de la
 reine Christine. Cependant sa santé
 s'affaiblissait; l'excès du travail pou-
 vait en être la cause: les médecins
 jugèrent que l'air du pays lui était peu
 favorable, et il renonça à tous les
 avantages qu'il trouvait en Suède,
 pour venir chercher sa guérison à
 Strasbourg. L'électeur Palatin le nom-
 ma, en 1656, professeur honoraire à

Heidelberg, et lui accorda en outre le titre de son conseiller intime : mais il ne jouit pas long-temps de ces nouveaux honneurs ; il mourut à Heidelberg, le 31 août 1660, à l'âge de cinquante-deux ans. Freinsheim possédait également bien le latin, le grec et l'hébreu ; et dans ses loisirs, il avait appris les principales langues de l'Europe. Il osa s'élever contre l'autorité d'Aristote, qui régnait encore en maître dans les écoles d'Allemagne, et prouver que la confiance aveugle avec laquelle on admettait ses principes, était la cause du peu de progrès de la saine philosophie. Mais ce qui a le plus contribué à étendre la réputation de Freinsheim, ce sont les travaux auxquels il s'est dévoué avec une ardeur et une patience presque incroyables, pour éclaircir plusieurs auteurs latins, corriger les fautes qui s'étaient glissées dans leurs ouvrages par l'ignorance des copistes, et enfin remplir les lacunes qu'y ont faites les ravages du temps et des barbares. Le premier livre sur lequel il entreprit ce travail, fut l'*Histoire d'Alexandre* par Quinte-Curce : il en publia une édition avec un savant commentaire, et un ample index, Strasbourg, 1640, 2 vol. in-8°. Les *Suppléments* (1) de Freinsheim furent reçus avec de grands éloges, et ils ont reparu dans la plupart des éditions de Quinte-Curce. Letellier (préface du Quinte-Curce *ad usum*) a sans doute exagéré le service rendu par Freinsheim, en disant qu'il a

rétabli si heureusement le de cet historien, qu'on doit être bien aise qu'il ait eu occasion de montrer son savoir ; mais il faut convenir acquitté de cette tâche très-avec plus de succès qu'on avait l'espérer. Le *Commentaire* de Freinsheim est très-supérieur. Tannegui Lefé juge dans cette partie, ne croit pas qu'on ait jamais recueilli aussi bien fourni de choses, et qu'il est digne de la postérité la plus reculée. Freinsheim s'occupait ensuite de remplir les lacunes qui existent dans les éditions de Tite-Live. Il en publia le *Commentaire* (*lib. xi ad xx*), à Strasbourg, 1649, in-12. Cet essai fut suivi d'une édition in-4°, Strasbourg, 1650, qui contient soixante livres. Doujat réunit les quatre-vingt livres dans son édition de 1711, à l'usage du Dauphin : l'impression en fut peu soignée, et le clerc se plaint que cet ouvrage est bon et très-agréable à lire, par tant de fautes. Jusqu'au chapitre du livre LXII, Freinsheim imite strictement la manière de Tite-Live, et affecte d'éviter les matériaux qui pourraient troubler l'époque plus récente : depuis ce livre, la pénurie des sources oblige le traducteur à perdre de vue la force de parler en son propre nom, comme il nous en avertit lui-même. Il a d'ailleurs le mérite de citer le plus grand soin les auteurs auxquels il a puisé, et se servir qu'il est possible de leurs expressions. Les *Suppléments* de Tite-Live ne sont pas aussi estimés que ceux de Quinte-Curce : ils ont cependant été réimprimés, dans les éditions de Jean Leclerc et par Crévier ; ils ont été traduits en français par

(1) On avait déjà des *Suppléments* de Quinte-Curce, tirés d'un manuscrit de l'abbaye de Tullien, et que Scaliger attribue à Pétrarque ; d'autres, de M. Brunon, professeur à Munich. Depuis la publication de ceux de Freinsheim, Christ. Cellarius en a donné, que Fabricius trouve concis et élégants ; et enfin Christian Juncker en a fait paraître encore de nouveaux, Dresde, 1700, in-8°. On a pensé que quelques détails sur ces *Suppléments* seraient placés plus naturellement à l'article de Quinte-Curce.

et Dureau-de-la-Malle. Outre ces sur Florus, dont on a parldoit encore à Freinsheim de et de judicieuses explications te, sur Florus, et un excellent des fables de Phèdre, par Jean Scheffer. Parmi ses auctions on citera seulement : *Udo potu dissertatio*, Strasbourg, 1636, in-8°, et dans le *Theatrum antiquitatis Græcarum* de Grotom. IX. II. *Orationes cum am declinationibus*, ibid., in-12. III. *De præcedentiæ et Cardinalium*, ib. 1663, on peut consulter, pour plus de détails, son *Oraison funèbre*, par ab. Freinsheim, 1661, in-4°.

W—s.

FRE DE ANDRADA. Voy. ANDRADA.

FRETAG. Voy. FREYTAG.
FRELLON (JEAN et FRANÇOIS), libraires à Lyon de 1530 à 1570, connus de la célébrité par leurs correcteurs éditions. Le fameux Mirvet, dégoûté de Paris par la querelle qu'il eut à soutenir en 1536 avec les médecins, partit de la capitale et vint à Lyon, où il demeura quelque temps chez les Frelon, en qualité de correcteur d'imprimerie. Sous Saurius qui y remplissait son emploi en 1559 et 1560. Cette date est celle que l'on assigne à une prédication de St.-Ambroise, que les Frelon auraient imprimée, et sur laquelle on a fait un conte ridicule. David Clément, I, 259, remarque en 1570. François Frelon s'appela en latin *Frellonius* et *Frellæus*. On écrit de ce dernier nom la préférence à la tête des *Historiarum veteris Testamenti*, M. et G. Paris, 1559, in-4°; on lit au contraire *Frellonius* dans l'édition du même ouvrage, donnée sous le titre de *Ico-*

nes historiarum veteris Testamenti ad vivum expressæ, Lyon, J. Frelon, 1547, in-8°, avec les figures de Holbein, témoin ce distique :

Cernere vis, hospes, simulacra simillima vivis?
 Hæc opus Holbini nobile cernere munda.

Un des livres les plus remarquables des Frelon est leur édition du *Nouveau Testament*, 1553, in-12, citée par Maittaire : la bizarrerie des gravures l'a fait rechercher; le Diable tenant Jésus-Christ est représenté en habit monacal, avec des pieds fourchus. Jean Frelon, ami de Servet et de Calvin, fut l'intermédiaire de leur correspondance. Ce fut Jean Frelon qui se chargea d'envoyer à Francfort des exemplaires du rare ouvrage de Servet, intitulé : *Christianismi restitutio* (imprimé à Vienne, en Dauphiné), 1553, in-8°. Lamounoye, dans ses notes sur Baillet, dit que François Frelon était le cadet, et que Jean était l'aîné. Il ajoute que ce dernier était mort en 1559. Il est de fait, cependant, que l'*Histoire naturelle de Pline* (*C. Plinii secundi Historiæ mundi libri xxxviii*), 1561, in-fol., porte le nom de J. Frelon. Pernetty dit que la marque de ces imprimeurs était un frêlon. Il est dans l'erreur : le fleuron qui orne leurs livres, représente un crabe, les pattes étendues, prêt à atteindre avec ses deux serres, un papillon vu en entier; au-dessous est le mot *matura*. Cette marque fut aussi celle de Paul Frelon, libraire à Lyon, de 1593 à 1626, et encore de P. Ravand, libraire dans la même ville, en 1637. Baillet dit que les Frelon ont imprimé le catalogue de leurs éditions. Nous n'avons pu nous en procurer un seul exemplaire. Maittaire n'avait pas été plus heureux; mais du moins d'après Gesner, il en donne un dans ses *Annales*, III, 143 : toutefois ce catalogue ne va que de

1539 à 1543. Nicolas Bourbon adresse la pièce 167, liv. VII, de ses *Nugæ*, « *Johanni et Francisco Frelleis germanis fratribus* »; et l'on en a conclu qu'ils étaient allemands. Lacaille, dans son *Histoire de l'imprimerie* dit que Jean Frelon, après avoir imprimé à Paris en 1515 et 1516, alla s'établir à Lyon. L'imprimeur de Paris doit être distingué de celui de Lyon: celui de Paris exerçait dès 1508; et il n'est guère probable que ce soit lui qui existait à Lyon en 1561. Le prénom de ces deux imprimeurs est bien le même; mais leur marque est différente: le Jean Frelon de Paris était logé rue des Mathurins, à l'enseigne des deux renards; son chiffre, soutenu par deux renards, est adossé à un arbre, dans le feuillage duquel on voit deux frêlons.

A. B.—T.

FREMENTEL (JACQUES), avocat au présidial de Tours, y naquit le 22 mars 1698, et mourut le 10 juillet 1777. On a de lui un *Commentaire sur les coutumes de Tours*, 1786, 4 vol. in-4°, publié par son fils; ouvrage qui de jour en jour devient plus inutile. Il a laissé aussi plusieurs Mémoires dans différentes causes, et plusieurs actes de notoriété sur les articles les plus difficiles de la coutume de Tours.

A. B.—T.

FREMENTEL (JACQUES), chanoine prébendé et prévôt d'Anjou en l'église de Saint-Martin de Tours, licencié ès-lois, avocat au parlement, de la société d'agriculture de Tours, né à Tours le 28 janvier 1728, est connu par quelques ouvrages: I. *Almanach historique et géographique de Touraine*, 1758 et années suivantes, in-24. II. *Carte géographique du diocèse de Tours*, gravée par R. de Vaugondy, 1762. III. *Tableau généalogique et historique de la maison de Brossard*, 1765, in-4°.

IV. Plusieurs Mémoires imprimés sur les antiquités et curiosités de la Touraine. La *France littéraire* de 1769, tom. I, pag. 270-271, annonce qu'il avait sous presse l'*Architecte bourgeois ou l'économie du bâtiment*, et qu'il travaillait à une *Description historique et géographique de la Touraine*. Il ne paraît pas que ces deux ouvrages aient vu le jour.

A. B.—T.

FREMIN (RENÉ), sculpteur, naquit en 1675, à Paris; après y avoir appris les premières leçons de son art, il passa à Rome pour se perfectionner. De retour dans sa patrie, il s'y distingua bientôt par divers ouvrages, tels que *la Samaritaine du Pont-Neuf*; *le bas-relief de la chapelle de Noailles*, à Notre-Dame; *la matre-autel de Saint-Louis*, dans la chapelle du Louvre; *la statue de sainte Sylvie*, dans celle des Invalides, et qui méritèrent tous l'approbation des plus habiles connaisseurs. Dans ce moment, Philippe V faisait construire, à la *Granja* (St.-Ildefonse), des jardins à l'imitation de ceux de Versailles; et ce prince n'épargnait aucune dépense pour que la copie fût au moins égale au modèle. Parmi le grand nombre d'artistes fameux que sa munificence attira en Espagne, il n'oublia pas Fremin; il se chargea, conjointement avec Thierry, de la direction de cette vaste entreprise. Fremin travailla, soit dans le palais de la Granja, soit dans les jardins adjacents, depuis l'an 1722 jusqu'en 1729. On a de lui une statue d'*Apolon assis*, dans la chambre où sont celles des Muses anciennes; les bustes en marbre de *Philippe V* et de *la reine*, de *Louis I son fils* et de *son épouse*; et dans les jardins, un *Groupe d'enfants* et de *Sphinx*, fondus en plomb; huit statues en marbre, représentant

les *Quatre Éléments*, la *Poésie lyrique*, *pastorale*, *héroïque* et *satirique*; le groupe en plomb de la *Fontaine de Persée*, où l'on voit ce héros les ailes aux pieds, un cimenterre et la tête de Méduse dans les mains, qui accourt déivrer Andromède attachée à un rocher, et, non loin d'elle, le monstre qui vient la dévorer, et qui jette, de la bouche, une colonne d'eau jusqu'à 115 pieds de hauteur; du côté opposé, paraît *Minerve armée de sa lance et de son bouclier*. On admire, près de la *grande cascade*, plusieurs statues du même artiste, qui représentent l'*Afrique*, la *Fidélité*, la *Magnificence*, l'*Asie*, un *Berger*, une *Nymphe avec son chien*, un *daim*, un *Sanglier*, et plusieurs *Chevaux marins*; *Èole qui enchaîne les vents*, dans la *fontaine* du même nom; et dans un parterre, dit *des huit rues*, les statues de *Saturne*, *Vesta*, *Nephtune*, *Cérès*, *Mars*, la *Paix*, *Hercule* et *Minerve*; au milieu du parterre, on remarque le groupe d'*Apollon et Pénélope*. Mais l'ouvrage qui lui fit le plus d'honneur, ce fut celui de la *Fontaine dite des Grenouilles*, où sont les statues de *Latone*, *Apollon* et *Diane*, qui implorent les dieux contre les *moissonneurs*, au nombre de huit, qui leur refusent le moyen de satisfaire leur soif: vingt-quatre *grenouilles*, et tant de *mascarons*, jettent l'eau à une grande hauteur, ce qui forme une perspective des plus agréables. Quoique cette *Fontaine* ait été terminée par Dumandre, elle est due, dans la plus grande partie, au talent de Fremia. On loue, dans cet artiste, l'élégance et la facilité avec laquelle il exécutait ses ouvrages, en même temps qu'on critique l'attitude de ses statues, et le caractère qu'il imprimait à ses *Dieux* et à ses *Nymphes*, qui manquent de cette simplicité grecque dont

il aurait dû se pénétrer dans son séjour à Rome. Quoi qu'il en soit, il jouit de la bienveillance spéciale de Philippe V, qu'il accompagna, en 1729, aux frontières du Portugal, lors du mariage du prince Ferdinand (Ferdinand VI), et resta à Séville, près du roi, jusqu'en 1733 qu'il reprit les travaux de la Granja. Onze ans après, il demanda, avec Thierri, la permission de venir passer quelque temps à Paris, et il y mourut comblé d'honneurs et de richesses, en 1745. Il fut remplacé, près de Philippe V, par Bousseau, artiste assez renommé, mais qui ne l'égalait pas en mérite. B—s.

FREMINET (MARTIN), peintre, né à Paris en 1567, fut élève de son père, artiste médiocre; mais la nature avait doué le fils des plus heureuses dispositions: il les perfectionna par les grandes études qu'il fit en Italie, principalement à Rome et à Venise, pendant un séjour de quinze ou seize ans. Sa réputation lui mérita, à son retour en France, la place de premier peintre de Henri IV; et il fut chargé, par ce prince, de décorer la chapelle de Fontainebleau. Cette entreprise considérable, dont l'exécution lui fit beaucoup d'honneur, ne fut achevée que sous Louis XIII, qui récompensa l'auteur en le créant chevalier de Saint-Michel. Peu de temps après, il tomba malade à Fontainebleau; et transporté à Paris, il y mourut en 1619, à l'âge de cinquante-deux ans. Ce maître excellait dans la composition: l'on remarque, dans son dessin, combien les connaissances de la perspective, de l'architecture et de l'anatomie, lui étaient familières; mais, quoique très correct dans l'ensemble de ses figures, il pêche quelquefois par l'exagération des contours, et par le mouvement trop prononcé des muscles qu'il faisait paraître, même à travers les draperies.

Ses défauts, comme ses qualités, tiennent, en général, du goût de l'école florentine : il avait recherché la manière de Michel-Ange et du Parmesan ; mais la sienne est plus lourde que celle de ces habiles peintres, et elle s'éloigne de la belle nature. Son coloris est aussi trop noir, et souvent un peu dur. L'ouvrage le plus considérable de Fréminet est le plafond de la chapelle de Fontainebleau, où l'on voit représentés, en cinq grands tableaux, divers sujets de l'Histoire-Sainte : les plus estimés sont ceux de la *Création* et de l'*Arche de Noé*, ainsi qu'une *Annonciation*. Philippe Thomassin, et Crispin de Passe, ont gravé, d'après ce maître, neuf estampes, dont les sujets sont également puisés dans l'Écriture-Sainte.

V—T.

FRÉMINVILLE (EDME DE LA POIX DE) naquit en 1680, à Verdun, en Bourgogne. Il était fils du lieutenant-général de cette ville, et il fut lui-même bailli de la Palisse. Il s'occupait beaucoup des matières féodales, où il devint fort habile. On lui doit, entre autres ouvrages : I. *La Pratique des terriers*, etc., 1748-57, 5 vol. in-4°. On y joint, comme 6°. volume, le *Traité général du gouvernement des biens et affaires des communes*, Paris, 1760, in-4°. II. *Traité historique de l'origine des âmes*, Paris, 1762, in-12. III. *Traité de la police*, extrait de l'ouvrage de la Marre, 1758, in-4°, et réimprimé en province, in-8°. IV. *Les vrais principes des fiefs, en forme de dictionnaire*, Paris, 1769, 2 vol. in-4°. Fréminville mourut à Lyon, le 14 novembre 1773, à quatre-vingt-treize ans. B—1.

FRÉMIOT (ANDRÉ), archevêque de Bourges, frère de madame de Chantal, fondatrice de la Visitation (Voy. CHANTAL), et grand-oncle de madame

de Sévigné, naquit à Dijon en d'une famille noble et illustre : magistrature. Son père, Bénigniot, seigneur des Buttes, était mortier au parlement de gogne, et avait rendu de grands services à Henri III et à Henri IV, pendant les guerres civiles et les troubles de la ligue. André Frémiot eut pour précepteur Claude Robert, archidiacre de Chalon-sur-Saône, auteur du *Gallia christiana*, publié en 1619, et qu'ont depuis si utilement et si considérablement augmenté MM. Marthe, et les PP. bénédictins St.-Maur. Robert voyagea avec son élève, en Italie et en Allemagne, et ne négligea rien pour perfectionner son éducation. André Frémiot obtint la jurisprudence à Padoue, et y fut docteur : de retour dans sa province, il fut pourvu d'un poste de conseiller au parlement de Dijon, puis appelé au conseil d'état, et nommé ensuite à l'abbaye de St.-Étienne de Dijon, et en 1602 à l'archevêché de Bourges, où il fit son entrée le 10 octobre 1604. On prétend que le roi IV demanda pour Frémiot le cardinalat, qu'il n'obtint point. Frémiot administra sagement son évêché, et persuada aux corps réguliers, et persuada qu'on pouvait en tirer parti pour le bien de la religion, le maintien des mœurs, et les progrès d'une éducation chrétienne. Il appela dans son diocèse de nombreux religieux et des religieuses de différents ordres, notamment des minières, des visitandines, et il en établit des communautés dans plusieurs villes de Berri. Il mit aussi une attention particulière à se former un clergé fidèle, et qui se distinguât par l'exactitude de la discipline et des vertus ecclésiastiques. Il y parvint au moyen de ses réglemens, et de l'exemple qu'il même donna d'une conduite ré-

avoir gouverné pendant vingt ans l'église de Bourges, il se démit de son évêché, en faveur de Claude de La Roche-Beaucourt, et se retira à Paris. Louis XIII, reconnaissant son talent et son expérience dans les négociations, l'envoya en qualité d'ambassadeur extraordinaire, à la cour d'Urbain VIII, qui avait d'importantes affaires à régler. Le pape fut si content de cet ambassadeur, qu'il en écrivit au roi une lettre de satisfaction, dans laquelle, en parlant de ce prélat, il l'appelle *l'orne de l'église gallicane*. En revenant de Rome, Frémont passa par Valteline et la Suisse. Il resserra les liens qui unissaient les Vénitiens à la France, et raffermir l'alliance avec les cantons. Zélateur éclairé des choses ecclésiastiques, il les introduisit dans son abbaye de Ferrières, en y faisant la congrégation de St.-Maur. Il mourut à Paris le 13 mai 1641, à l'âge de soixante-huit ans, et fut enterré dans l'église du monastère de la rue St.-Antoine. Son corps fut porté dans l'église de St.-Nicolas de Dijon. On a de lui des *Réflexions faites dans l'assemblée générale en 1608, aux états-généraux en 1614; des ordonnances ecclésiastiques et Statuts synodaux, de Bourges, 1608, in-8°.*, et des discours ou autres ouvrages de circonstance. Il revit aussi et fit imprimer, dans une meilleure forme, avec de nombreuses corrections, les *livres rituels de la diocèse*.

L—Y.

FREMONT (Dom CHARLES), religieux et réformateur de l'ordre de St.-Maur, né à Tours, en 1610, d'une famille considérée dans la bourgeoisie, entra dans l'ordre de Grammont, et prit l'habit dans l'abbaye de St.-Maur à l'âge de dix-huit ans. Sa maison, quoique sous l'inspection de l'abbé-général, qui en était ti-

tulaire, était déchuë de son ancienne régularité; et le jeune Fremont y était venu avec une vocation et des sentiments qui lui rendaient pénible le relâchement qu'il voyait y régner. Néanmoins, se croyant fermement appelé à cet état, il ne se rebuta point. Il fit son noviciat avec une exactitude exemplaire et digne de meilleurs temps. Son année de probation étant révolue, il prononça ses vœux, et, ayant achevé ses cours de théologie, reçut les ordres sacrés. Il s'était conduit d'une manière si édifiante que George Barni, élu en 1635 abbé-général, le fit prieur de l'abbaye de Grammont, quoiqu'il fût encore fort jeune: ce n'était point à quoi aspirait dom Fremont; il aurait voulu vivre dans une maison où la règle fût mieux observée, et il avait eu lieu de se convaincre que pour y déterminer ses confrères, son exemple ne suffisait pas. Ayant obtenu de son abbé-général d'être envoyé à Paris au collège que l'ordre y avait dans l'université, pour y faire ses cours et y prendre ses grades, il parvint à se faire connaître du cardinal de Richelieu, et à lui faire agréer le plan qu'il avait dressé. L'abbé de Grammont, son supérieur général, auquel il communiqua ce plan, s'y opposa formellement. Fremont, persuadé qu'il travaillait à l'œuvre de Dieu, ne perdit pas courage. Le cardinal-ministre lui ayant fait donner le prieuré d'Epoisse, près Dijon, il y jeta les premiers fondements de sa réforme avec dom Joseph Baboul, son confrère. Pour éviter l'inculpation de rigorisme et de singularité, il se contenta de remettre en vigueur la règle que le pape Innocent IV avait mitigée. En 1650, la réforme s'accrut d'une maison formée à Thiers en Auvergne, où S. Étienne, premier

instituteur de l'ordre de Grammont avait pris naissance, et à l'établissement de laquelle, par respect pour la mémoire de ce saint, les habitants de Thiers voulurent contribuer. Louis XIV ayant autorisé cette réforme par des lettres-patentes, elle s'étendit dans six ou sept maisons. Dom Fremont avait dressé les statuts qui devaient s'y observer, et réglé l'emploi du temps. Les religieux s'obligeaient à l'abstinence perpétuelle de la viande, hors le cas de maladie et d'infirmité. Au reste, en reprenant une vie plus austère, ils n'affectèrent point l'indépendance, ni ne rompirent l'unité, comme avaient fait quelques autres réformateurs. Les maisons réformées demeurèrent soumises à l'abbé chef d'ordre, et ne formèrent point une congrégation à part. Cette réforme s'est parfaitement soutenue, mais n'a point fait de progrès depuis la mort du réformateur. Après avoir gouverné pendant trente ans le prieuré de Thiers, dom Fremont mourut saintement en 1689, dans la 79^e. année de son âge. On a de lui : *La Vie, la Mort et les Miracles de S. Etienne, confesseur, fondateur de l'ordre de Grammont, dit vulgairement des Bons-Hommes*, Dijon, 1647, in-8^o.; à la suite de cette Vie se trouve celle du bienheureux Hugues de Lacerta, disciple de S. Étienne. Fremont a aussi composé quelques Livres de piété adressés à ses confrères.

L—Y.

FREMONT D'ABLANCOURT (NICOLAS), né à Paris vers l'an 1625, était neveu du célèbre Perrot d'Ablancourt, qui se chargea lui-même de son éducation. Admis très jeune dans les sociétés les plus distinguées, il en faisait les délices par son esprit; et, quoiqu'il ne parlât qu'avec une extrême réserve des objets de ses étu-

des, on le regarda bientôt comme un homme d'un rare savoir, et des emplois les plus importants. Les princes allemands cherchèrent près sa réputation, à se l'acquiescer par des offres avantageuses. Turenne, qui s'était déclaré sectateur, et qui désirait que les talents fussent utiles à son parti, procura l'ambassade de Portugal sur son retour, Fremont eut le plaisir de résider à Strasbourg; et fut chargé, en 1675, d'entrer en négociation avec les magistrats de cette ville pour la cession à la France sur le Rhin : affaire importante, mais que Bayle et les amis de Fremont ne jugèrent point d'occuper un si habile homme. Il revint à Paris après la mort de Turenne; et il y passa quelque temps partageant ses loisirs entre la lecture des lettres et la société des beaux esprits. La révocation de l'édit de Nantes l'obligea de s'expatrier : il se retira en Hollande, où il fut accueilli avec distinction par le prince d'Orange, qui lui accorda une pension et le nomma de son historiographe. Il mourut à Haye, au mois de novembre 1697. Fremont était en correspondance avec Rich. Simon, qui le cite souvent dans ses lettres, sous le nom de Fremont. Il a ajouté à la traduction de Lucien, par d'Ablancourt, un *Supplément à l'histoire véritable de Lucien*, logue des lettres de l'alphabet. Il a revu sa traduction de l'histoire de Marmol. Il avait entrepris, sur le conseil de Ménage, un *Dictionnaire de rimes*; il s'associa à ce travail, Richelet, qui, vu le succès de cet ouvrage, le continua sur un nouveau plan, et en publia une seconde édition très augmentée (*Voy. RICHELET*). On a, de Fremont : 1. *Dialogue*.

noté, Amsterdam, 1684, in-12. Cet ouvrage est anonyme. Bayle, pour qui le nom de l'auteur n'était pas un secret, l'a annoncé avec éloge dans ses *Nouvelles de la république des lettres*. II. M. Perrot d'Ablancourt *renégé*, ou *Amelot de la Housaye convaincu de ne pas parler françois, et de mal expliquer le latin*, ibid., 1686, in-12; réponse beaucoup trop vive à la critique judiciaire qu'Amelot avait faite de la traduction de Tacite par d'Ablancourt. III. *Mémoires concernant l'histoire de Portugal, depuis le traité des Pyrénées (1654) jusqu'en 1668, avec les révolutions arrivées, pendant ce temps-là, à la cour de Lisbonne*, Paris, 1701, in-12; réimprimés la même année en Hollande. On attribue enfin à Fremont, un *Catechisme à l'usage des églises protestantes*; et l'*Épître dédicatoire, à Bossuet, des cérémonies et coutumes qui s'observent parmi les Juifs*, par Rich. Simon. W—s.

FRENCH (JEAN), médecin, né vers la fin du 16^e siècle, à Broughton, dans la province d'Oxford, pratiqua son art avec succès à Londres. Il fut nommé par Fairfax, médecin en chef de l'armée du parlement; et il continua d'être employé dans les hôpitaux militaires jusqu'à sa mort, arrivée à Boulogne en 1657. On a de lui quelques ouvrages, en anglais, parmi lesquels on cite un *Traité de la distillation*, et des *Observations sur les eaux minérales de l'Yorkshire*. — FRENCH (NICOLAS), curé de Wexford, en Irlande, sa patrie, fut député au conseil souverain des catholiques confédérés, à Kilkenny, et fut évêque de Fern en 1643, en récompense du zèle qu'il avait montré pour le maintien de la foi. Il alla ensuite à Rome pour solliciter des se-

cours en faveur des Irlandais catholiques; il chercha aussi à mettre dans leurs intérêts le duc de Lorraine, Charles IV: mais les succès de Cromwell firent échouer tous ses projets; et il se vit obligé de se réfugier en Espagne, où il devint suffragant de l'archevêque de Compostelle. Il repassa en Flandre en 1666, et mourut à Gand, le 23 août 1678, à l'âge de soixante-quatorze ans. Il a publié, en anglais, quelques ouvrages dirigés contre le duc d'Ormond et les partisans de Cromwell, et a laissé, en manuscrit, un *Cours de philosophie* en latin, et plusieurs écrits de controverse. — FRENCH (PIERRE), célèbre missionnaire, né à Gallway, en Irlande, mort dans sa patrie, en 1693. Après avoir terminé ses premières études, il fut envoyé en Espagne pour y faire un cours de théologie, et recevoir les ordres sacrés. Son zèle pour les progrès de la foi le détermina à passer en Amérique, où il demeura trente ans, uniquement occupé de répandre les lumières de l'Évangile. Il avait composé, en langue mexicaine, un *Catechisme ou exposition des principales vérités du christianisme*. W—s.

FRENCHIE (NICOLAS), poète français, né à Paris en 1600, s'appliqua, dès sa première jeunesse, à la culture des lettres. Ce n'était pas, si on l'en croit, l'amour d'une vaine renommée qui avait déterminé son penchant, mais le besoin d'exprimer son admiration pour les beautés de la nature, et de célébrer le bonheur dont il jouissait à la campagne. Cependant on sait qu'il fit des démarches pour être reçu à l'académie française: elles furent inutiles, quoiqu'il eût l'appui de Colletet, et surtout de Chapelain, qui jouissait alors d'un grand crédit. Chapelain, dans ses notes sur les

écrivains de son temps, a porté ce jugement de Frenicle : *Il écrit purement; et, par ses ouvrages en vers, il a fait voir une veine aisée, mais sans fonds et sans élévation.* Frenicle avait acquis la charge de conseiller à la cour des monnaies, par son mariage avec la fille de Jacques Cartais. Cet emploi ne pouvait contrarier en rien son goût pour la littérature; et il s'y livra toute sa vie avec plus d'ardeur encore que de succès. Sur le retour de l'âge, il eut du regret de s'être plutôt appliqué aux fables du Parnasse qu'aux vérités du Calvaire; et il chercha à réparer ce tort par la composition de quelques poésies chrétiennes. Il mourut en 1661, dans de grands sentimens de piété. Son portrait a été gravé par Mathieu. On lit, au bas, un quatrain, qui lui promet l'immortalité pour avoir relevé les autels d'Apollon. On a de Frenicle : I. *Premières Oeuvres poétiques*, Paris, 1625, in-8°. Ce volume renferme trente-six élégies, où Frenicle dit, avec assez d'esprit et dans un style assez coulant, beaucoup de sottises galantes; il contient aussi des stances, des odes, des sonnets et des rondeaux. Frenicle retoucha ces différentes poésies, et les fit réimprimer avec des hymnes, des églogues, etc., Paris, 1629, in-8°. Desforges-Maillard dit qu'on trouve de l'esprit et du feu dans les hymnes de Frenicle, des grâces et de la douceur dans ses églogues; mais qu'il est diffus, inégal, et qu'il néglige souvent l'exactitude et la pureté de l'expression. II. *Palémon*, fable bocagère et pastorale, en cinq actes et en vers, avec des chœurs, Paris, 1632, in-8°. C'est une imitation du *Pastor fido*, très inférieure sans doute à l'original, mais cependant assez bien écrite. III. *La Niobé*, tragédie en cinq actes et en vers, *ibid.*,

1632, in-8°. Cette pièce n'a point été représentée. IV. *Les Entretiens des illustres Bergers*, *ibid.*, 1634, in-8°. Il paraît avoir choisi ce cadre pour y faire entrer dans la 1^{re}. partie les églogues et les madrigaux qu'il n'avait point encore publiés. La seconde partie contient une comédie pastorale en cinq actes, intitulée : *La fidèle Bergère*; pièce, dit le rédacteur de la *Biblioth. du Théâtre françois*, sagement et froidement écrite, et qui n'offre aucun intérêt. V. *Jesus-Christ crucifié*, poème, *ibid.*, 1636, in-12. VI. *Hymne de la Vierge*, *ibid.*, 1641, in-4°. VII. *Paraphrase des Psaumes de David*, *ibid.*, 1661, in-8°. VIII. *Hymne de St. Bruno, fondateur des Chartreux*, sans date, in-4°. C'est la vie en abrégé et le panégyrique de ce saint. Frenicle annonçait encore un poème de la *Conversion de Clovis*, mais qui n'a point paru. W—s.

FRENICLE DE BESSY, frère du précédent, s'acquît la plus grande réputation dans la science des nombres. Les géomètres françois et anglais, ses contemporains, se faisaient alors mutuellement des défis sur des questions numériques; et Frenicle, avec sa seule arithmétique poussait à bout tous ses rivaux. Fermat, Descartes, Roberval, Wallis, qui avaient donné des preuves d'une si grande capacité dans la solution de ces sortes de problèmes, furent eux-mêmes contraints, plusieurs fois, de reconnaître sa supériorité en ce genre. Fermat, dans une de ses lettres, s'exprimait en ces termes : « Je vous déclare ingénument » que j'admire le génie de M. Frenicle » qui, sans algèbre, pousse si avant » dans la connaissance des nombres; » et ce que j'y trouve de plus excellent, » lent, consiste dans la vitesse de ses » opérations. » Fermat, dans une au-

itance, ayant trouvé le nœud difficile presque insurmontable à l'un de ses amis : « Il n'en de plus difficile dans toutes les mathématiques; et, hors M. de Fermat, et peut-être M. Descartes, aucune personne en connaît le secret. » L'illustre géomètre, au lieu de ne donner ainsi que le nom de Fermat, Descartes lui-même, par une lettre adressée au père Merseune, en parlant de Frenicle : « Cette méthode arithmétique doit être excellente, puisqu'elle conduit à une solution de l'analyse à bien de la peine sans le secours de la règle. » Cette méthode arithmétique fut long-temps très enviée par les mathématiciens, et surtout de Fermat, qui plus que personne tout l'avantage peut donner au génie un peu de nouveauté en mathématiques. Un grand géomètre écrivit plusieurs fois au père Merseune de tenter de faire arracher son secret, s'en méconnaître publiquement l'auteur de cette précieuse méthode, et proposa de le dédommager en lui faisant connaître quelque autre invention de Frenicle, toujours glacé, mais qui ne daigna rien dire, à part que les propositions, et semblait que pour faire le tourment de ceux qui les lui exposaient. Son refus leur était si cruel, qu'il les exposait à la mort de se voir vaincus par une méthode qui, le plus souvent, leur fait perdre l'avantage d'une méthode arithmétique. Enfin ce secret fut découvert à la mort de Frenicle, par la découverte de ses papiers. La méthode de Frenicle, qui ne consiste que dans une méthode de tâtonnement, fut appelée méthode d'exclusion, qu'en effet ce n'est qu'en tâtonnant les nombres qui ne jouissent

pas des propriétés requises, qu'on parvient au résultat demandé. Leibnitz parle d'un procédé à peu près semblable, imaginé par Pell, géomètre anglais, et qui présentait des conséquences remarquables. Au reste, depuis que l'algèbre indéterminée s'est perfectionnée, cette méthode ingénieuse n'est devenue qu'un objet de curiosité. Frenicle en rendit l'application plus facile par des propositions auxiliaires, dont les plus relevées, trouvées d'abord par induction, ont été ensuite démontrées par Lagrange et Euler. Nous avons encore de Frenicle un *Traité des Triangles rectangles en nombres*, dont la première édition parut en 1676, in-12, et la seconde en 1677, à la suite des problèmes d'architecture de Blondel. On trouve dans ce *Traité* un grand nombre de propositions curieuses sur les propriétés constitutives des triangles. Par exemple, Frenicle a démontré qu'il n'y a aucun triangle rectangle en nombres entiers dont l'aire soit un carré ou un double carré. Ce *Traité des Triangles rectangles* est précédé d'un autre sur les combinaisons : mais là où Frenicle a fait preuve encore de beaucoup de sagacité, c'est dans son *Traité des Carrés magiques*. On appelle ainsi des carrés composés d'une certaine quantité de nombres disposés de telle manière que tous ceux qui sont dans une même bande, parallèle à l'un des côtés, fassent toujours la même somme. L'invention des carrés magiques remonte au 14^e siècle, où les empiriques, confondus avec les savants, profitèrent de l'ignorance des peuples pour composer des talismans d'après des vertus secrètes que l'on attribuait aux nombres. Frenicle, dans son ouvrage, apprend à construire ces carrés, et surpasse, dans cet art, tous ses prédécesseurs. Quelques mathématiciens

ciens, cherchant combien on pourrait former de carrés magiques avec les 16 premiers nombres de notre échelle arithmétique, n'avaient pu trouver tout au plus que 16 arrangements différents : Frenicle démontra qu'on en pourrait donner 880, et eut la patience de les tous calculer. Peu satisfait encore, il ajouta une nouvelle difficulté au problème par cette condition que, si l'on ôte les bandes extrêmes qui entourent le carré, celui qui restera soit aussi un carré magique : c'est ce que certains mathématiciens, dans leur admiration, appelaient des carrés magiquement magiques. On ne doit pas juger des mathématiques par ces questions futiles, qui sont à l'analyse de nos grands géomètres, ce que pourraient être des acrostiches ou des bouts-rimés à de la belle poésie. Les ouvrages de Frenicle, que nous avons cités, ont été réunis, par Lahire, dans le 5^e. volume des Mémoires de l'Académie des sciences. On regrette seulement de ne pas trouver dans ce Recueil le *Traité des nombres premiers* de Frenicle, ouvrage inédit qui, après son décès, tomba entre les mains de l'abbé Picard, ainsi qu'un *Traité des nombres polygones* du même auteur. Picard les conserva long-temps à l'Observatoire, avec les autres pièces dont nous avons fait mention, et les remit à Lahire lorsque celui-ci obtint un ordre du roi pour faire imprimer, aux frais du gouvernement, les pièces les plus originales des académiciens. Frenicle s'occupa aussi de la botanique. Il a laissé, sur les insectes, des observations qui n'ont jamais été imprimées. Il est un de ceux qui, lorsque le système de Newton était dans sa nouveauté, s'occupèrent le plus de la cause de l'attraction : il regardait ce phénomène comme provenant d'un instinct particulier à chaque particule maté-

rielle, qui la faisait chercher à rejoindre le corps dont elle était séparée. Frenicle fut reçu à l'Académie des sciences en 1666, et mourut en 1675. Condorcet a écrit son éloge.

B - L - T.

FRENZEL (JOACHIM) naquit en 1611, à Camentz, dans la Haute-Lusace. Obligé, par les troubles de la guerre, d'abandonner le gymnase de Görlitz, il se rendit, en 1652, à l'université de Francker, où il étudia la médecine. Peu favorisé des dons de la fortune, il accepta l'emploi de précepteur de Guillaume et Ernest van Haren, jeunes gentilshommes, avec l'un desquels il voyagea pendant deux années en France. Il alla ensuite terminer son éducation médicale à Padoue ; et après y avoir obtenu le doctorat, il revint en Hollande, et fut nommé médecin-physicien de Grave-sur-Meuse. Son ancien élève Guillaume van Haren, alors curateur de l'université de Francker, fit donner, en 1651, la chaire de médecine et d'anatomie à Frenzel, qui l'occupa jusqu'à sa mort, arrivée le 27 mars 1669, à Groningue, où il avait été appelé pour administrer les secours de son art à la femme d'un magistat. Quand on réfléchit que, dans le cours de 18 ans de professorat, ce médecin n'a publié qu'un mince opuscule sur le *mésentère*, on est surpris de voir l'université de Leyde jeter les yeux sur lui pour remplacer l'illustre Jean-Antonides van der Linden. Frenzel refusa cette offre brillante, grâce à l'augmentation de ses appointements à Francker. Philippe Matthæus a prononcé une oraison funèbre, et Abraham Sleidam a publié l'éloge (*Programma funebre*) de ce professeur, qui dut toutes ces distinctions à sa place plutôt qu'à des talents supérieurs.

C.

FRENZEL (JEAN), dit l'ancien,

chroniqueur allemand, né dans le 16^e siècle, mort en 1624. On connaît de lui : I. *Generalis chronica ab initio mundi usque ad annum 1592*, Leipzig, in-folio. II. *L'Histoire de l'Église romaine* (en allemand), Eisleben, 1600; Leipzig, 1602, in-folio. — Jean FRENZEL le jeune, poète allemand, né en 1602, dans la petite ville d'Annaberg en Saxe, se fit, dans son temps, une certaine réputation par son talent pour l'épigramme, le sonnet et l'anagramme, si cela peut faire l'objet d'un talent. Il obtint la couronne poétique, un canonicat au chapitre de Zeitz et une chaire de poésie à l'université de Leipzig, où il mourut le 24 avril 1674. — Michel FRENZEL, pasteur de l'église réformée, né dans la Lusace, en 1633, fit ses études avec distinction à l'université de Wittemberg, et obtint ensuite la cure de Postwitz, dans la Haute-Lusace. Il mourut le 25 juin 1706. Il passe pour avoir le premier écrit avec élégance et correction dans la langue wende, dialecte du sclavon, qui se parle en Lusace. On connaît de lui : I. *Les trois Symboles œcuméniques et les Évangiles de St.-Mathieu et de S.-Marc*, traduits en sclavon, Bautzen, 1670, in-12. II. *Sermon sur le Baptême*, en allemand, avec une version sclavonne en regard, *ibid.*, 1688, in-4°. III. Une traduction, dans la même langue, des *Épîtres de Saint-Paul aux Romains et aux Galates*, *ibid.*, 1693, in-8°. IV. *Le Catéchisme de Luther*, traduit en wende, *ibid.*, 1693, in-8°. V. Des traductions en la même langue, des *Épîtres et Évangiles*, *ibid.*, 1695, in-8°, et du *Nouveau-Testament*, Zittau, 1706, in-8°. VI. *Kirchen-Agenda*, ou Cantiques en sclavon, Bautzen, 1703, in-8°. VII. Il a eu part à la version wende du Psautier, *ibid.*, 1703, in-8°.

VIII. *Dissertationes tres de idolis Sclavorum Wittebergæ habitæ*; insérées dans les *Scriptor. rerum Germanicar.* par Ch. Godef. Hoffmann, tom. II. — FRENZEL (Abraham), fils du précédent, né à Kosel, en Lusace, obtint la cure de Schoënau, et ensuite celle de Postwitz, et mourut vers 1713. Il est auteur des ouvrages suivants : I. *De originibus linguæ sorabicae liber primus*, Bautzen, 1693; *liber secundus*, Zittau, 1695, in-4°. Ces deux livres ont été réunis en un volume portant au frontispice ces mots : Zittau, 1696, tom. I^{er}. C'est le seul qui ait paru. Cet ouvrage est curieux, mais trop rempli de digressions étrangères au sujet. Frenzel prétend prouver que la langue sorabique ou sclavonne est entièrement formée de l'hébreu et du chaldéen; mais ce système a paru insoutenable aux savants qui l'ont examiné. La préface contient des détails intéressants sur la littérature sorabique et sur les différents ouvrages publiés dans cette langue. II. *Lusatiaë utriusque nomenclator*; inséré dans les *Scriptor. rerum Germanicar.* d'Hoffmann, tom. II. Adelung confond cet ouvrage avec le précédent. III. *Commentarius de Diis Soraborum aliorumque Slavorum*; imprimé à la suite du précédent. IV. *Etymologica vandalica et slavica Megapolitana, ex litteris ad B. Georgium Westphalium scriptis eruta*; insérés dans le tome II des *Monumenta inedita rerum Germanicar.*, publiés par Ernest-Joach. de Westphalen. V. *Medicina lingua pro iis tantummodò qui contra Origines Sorabicas nuper disputarunt*, Bautzen, 1694, in-4°. VI. *Historia populi ac rituum superioris Lusatiaë*, et autres Mémoires sur le même sujet, demeurés manuscrits du même que son *Dictionnaire de la langue wende* ou de la Haute-Lusace,

cité par M. Vater, dans le tom. II, pag. 684, du *Mithridates*. On doit d'autant plus regretter que ce dernier n'ait pas été publié, qu'il n'existe point de dictionnaire imprimé de ce dialecte. (Idem, pag. 685.) W—s.

FRÈRES (THÉODORE), peintre hollandais, naquit à Enckhuysen, en 1643. Une excellente éducation et les avantages de la fortune favorisèrent son goût pour les arts. Il alla fort jeune en Italie, et s'y livra à l'étude de la peinture avec une ardeur et une assiduité exemplaires. Guidé par les conseils de gens instruits, dont il recherchait la société, il prit pour modèles les ouvrages des grands maîtres; et il acquit une manière facile et noble de dessiner et de composer qui fait le caractère principal de son talent. De retour dans sa patrie, il soutint sa réputation par plusieurs grands ouvrages, qu'il exécuta pour les villes d'Amsterdam et d'Enckhuysen. Ce peintre avait du génie, de l'élégance et de la finesse: mais il n'excella point dans le coloris; c'est pour cela que ses dessins sont recherchés, par les connaisseurs, préférentiellement à ses tableaux. Il mourut en 1693. V—r.

FRÉRET (NICOLAS), pensionnaire et secrétaire perpétuel de l'académie des belles-lettres, naquit à Paris, le 15 février 1688, de Charles-Antoine Fréret, procureur au parlement. On peut dire de cet homme extraordinaire qu'il n'eut pas d'enfance, puisque, chez lui, l'âge destiné aux études élémentaires fut rempli tout entier par les travaux de l'âge mûr. Il avait à peine atteint sa 16^e. année, que déjà il possédait parfaitement les ouvrages chronologiques de Scaliger, de Dodwell, d'Ussérius; il avait même, dès cette époque, commencé, pour son usage particulier, un *Dictionnaire*

mythologique, qui s'est trouvé parmi ses papiers. L'établissement des académies, si favorable au progrès des lumières et au commerce des esprits, excitait alors une émulation universelle; et le goût des sociétés littéraires était devenu à la mode, par la même raison qui fait, de nos jours, tomber les mêmes institutions dans l'indifférence et le mépris: elles étaient nouvelles, et elles ne le sont plus. Fréret, admis en 1707 dans l'une de ces sociétés, y produisit successivement neuf Mémoires concernant des points d'antiquité grecque, tels que les cultes de Bacchus, de Cérés, de Cybèle et d'Apollon. Ces travaux auraient honoré la vie d'un homme ordinaire: ils sont perdus dans la sienne. Il semble qu'il soit de la destinée de tous ceux que la nature a distingués de leurs semblables par de grandes qualités, que la société les exerce à son tour par de grandes épreuves. Le goût dominant qui entraînait Fréret vers les lettres, fut violemment combattu par celui de ses parents, qui l'avaient destiné à la profession du barreau: mais, dans ces sortes de luttes, la victoire reste toujours au génie, et les forces qu'on lui oppose ne servent qu'à redoubler la sienne.

Après quelques essais infructueux, auxquels l'avait obligé sa soumission aux volontés d'un père, il sortit d'une carrière ingrate; et le seul fruit qu'il recueillit de ses efforts, fut d'avoir confirmé sa vocation naturelle, en essayant d'en suivre une autre. Rendu aux études qu'il aimait, il ne le fut pas encore à lui-même. Il avait plutôt arraché qu'obtenu une tolérance, qu'on lui faisait acheter chaque jour par des contrariétés nouvelles: mais les charmes d'une passion satisfaite en font oublier les entraves. Il puisa dans ses livres, avec les connaissances dont son esprit était avide, les res-

es propres à fortifier son caractère. Bientôt il n'eut plus d'autre souci que celle des auteurs qu'il avait pris pour guides et pour modèles ; son enceinte de son cabinet devint pour lui le monde. La voix de quelques amis, qui l'encourageaient dans ses études, du comte de Boulainvilliers surtout, qui, habile à connaître les hommes, sut de bonne heure apprécier le mérite de celui-ci, pouvait s'ouvrir un accès vers cette solide, inaccessible au bruit des plaisirs et des tracasseries domestiques. Cependant, en s'oubliant lui-même dans cette retraite profonde, il put dérober aux autres la connaissance de ses travaux ; et la renommée, cette déesse capricieuse et changeante, qui recherche souvent ceux qu'elle évite, avec le même soin qu'elle cherche ceux qui la poursuivent, sut le servir à travers l'obscurité dont il voulait s'envelopper. Désigné, par l'opinion publique, au choix d'un titre éclairé et aux suffrages de l'Académie des inscriptions, Fréret y fut admis le 23 mars 1714. Il n'y fut d'abord reçu qu'en qualité d'élève ; et si ce titre était convenable à son âge, on peut dire qu'il était précieux pour son érudition, surtout pour son caractère. Son entrée à l'Académie fut signalée par une aventure étrange à cet âge, que le talent seul lui avait obtenue. Dans un discours sur l'Origine des Français, prononcé en séance publique, Fréret chercha à établir deux opinions, qui n'étaient que raisonnables, si elles parurent alors audacieuses. Il soutenait, 1°. que les Français étaient une nation, ou plutôt une ligue de différents peuples de la Germanie ; que ces mêmes Français servaient dans les troupes romaines, et que les rois ou chefs, lorsqu'ils étaient

reconnus par les empereurs, recevaient d'eux le titre et les ornements de *patrice*, avec le diadème, etc. Ce système, moins favorable peut-être que celui de l'abbé Dubos à la vanité française, était du moins appuyé sur des fondements plus solides. Cependant il excita l'indignation d'un des membres de l'Académie, de l'abbé de Vertot, qui crut devoir dénoncer Fréret à l'autorité souveraine, et celui-ci fut mis à la Bastille. On a peine aujourd'hui à se rendre compte des motifs qui purent produire un pareil excès de zèle. On conçoit difficilement en quoi l'honneur de la monarchie pouvait être intéressé dans une opinion purement scientifique, et comment l'erreur spéculative d'un écrivain pouvait porter atteinte aux droits de la couronne, ou bien à ceux de la nation. Quoi qu'il en soit, si ce genre de réfutation n'était pas le meilleur, il fut certainement le plus efficace. Fréret se réduisit au silence sur des matières où il était si peu permis d'avoir même une opinion systématique : son Mémoire fut supprimé, et il n'a vu le jour qu'environ un demi-siècle après sa mort. Cette retraite, au reste, fut aussi avantageuse à Fréret que la première, quoiqu'elle n'eût été rien moins que volontaire. Il sut mettre à profit le loisir forcé dont on l'y faisait jouir ; il relut, avec une attention dont rien ne pouvait désormais le distraire, la plupart des auteurs grecs et latins. Il trouva des consolations où, jusqu'alors, il n'avait cherché que des connaissances, et sortit, avec une mémoire plus riche et mieux ornée, d'un lieu d'où les autres hommes ne remportaient que de tristes et affligeants souvenirs. Des faiseurs de dictionnaires, qui recueillent tout sans examen, ont affirmé que Fréret, pendant son séjour à la Bastille, réduit à la seule

lecture de Bayle, s'était nourri des idées de cet écrivain, si tranchant dans son scepticisme et si déterminé dans ses doutes : c'est une erreur, qui serait sans conséquence, si M. de Sainte-Croix, en la répétant, ne lui eût ajouté l'autorité de son nom. Mais ce savant, si respectable d'ailleurs, était imbu, comme tout le monde, d'une opinion aussi fautive et plus injuste encore, que nous combattons dans cet article. C'est donc uniquement au témoignage de Bougainville, disciple et successeur de Fréret, qu'il faut s'en rapporter sur ce point ; et la vérité est que Fréret s'attacha surtout, pendant sa captivité qui fut de peu de durée, à l'étude des ouvrages de Xénophon, et que ce fut l'examen approfondi qu'il en fit alors, qui produisit dans la suite l'excellent *Mémoire sur la Cyropédie*. Les événements de la vie de Fréret, depuis l'époque où il fut rendu à la liberté, sans avoir cessé d'appartenir aux lettres, n'offrent rien de remarquable ; ou plutôt, ses travaux forment les seuls événements de sa vie ; et, dans cette suite uniforme de travaux non interrompus, la diversité des connaissances qu'il embrassait, répand seule quelque variété sur le cours de ses actions. Jamais existence ne fut tout à la fois plus simple et plus pleine que celle de Fréret ; et jamais il n'y en eut qui justifiât mieux cette observation si vraie, que l'éloge des savants n'est que l'histoire de leur esprit. Voué tout entier à l'académie qui l'avait adopté, il lui consacra tous les fruits de sa plume, tout l'honneur de ses productions. Oubliant le soin de sa réputation, pour étendre la gloire du corps auquel il appartenait, il renonça à la propriété de ses écrits ; il confondit sa renommée dans celle de ses confrères, comme s'il n'eût pu

l'acquérir par ses talents personnels, et, sacrifiant les intérêts de sa vie à ceux de l'académie, il ne vint avoir d'autre célébrité que celle qu'il tira de la réunion de ses membres, et qu'elle rendait à chacun d'eux, pièce de désintéressement littéraire, sans doute, obtiendra de nous plus d'estime qu'il ne trouva d'imitateurs. Fréret embrassa d'un coup d'oeil tout le plan de ses travaux, l'antiquité entière, et réunit en lui seul les différents genres de connaissances que composent les branches nombreuses dont se compose : tour à tour chronologie, géographe, philosophe, mythologie, grammairien, il passait sans interruption d'une étude à une autre, et se servait des lumières de toutes pour éclaircir chacune d'elles. On aurait pu croire que tant de travaux différents ne fussent l'ouvrage d'un seul homme ; dans cette variété presque infinie, on ne retrouvait partout le même esprit de critique, la même profondeur de réflexion, la même supériorité de vues, la même méthode de raisonnement toujours uniforme. Mais il ne faut point porter la confusion ; Fréret sut répandre l'ordre et la netteté dans tous les ouvrages qu'il nous serons obligés de séparer, et nous a réunis, et de considérer isolément des travaux dont l'ensemble, insaisissable à exécuter pour tout autre homme, serait même difficile à concevoir pour nos lecteurs. Dans ses études chronologiques, Fréret s'attacha surtout aux siècles de la primitive histoire, par la rareté et l'imperfection de nos monuments, présentent le plus d'obscurité et d'incertitude. En parcourant les routes où les pas des Scythes et des Marsham, étaient récemment imprimés, il sut se remplir de leur histoire : mais s'il se proposa le but, il suivit une méthode différente. Sans préjugés, sans projet forcé

restait que les vestiges
 des, tous les fragments d'an-
 , séparant avec soin les té-
 s originaux, des glozes d'une
 postérieures ou d'une main
 , il remarqua, dans ces débris
 une histoire, choisie et rap-
 une harmonie et un accord
 loin de soupçonner, et dont
 nait lui-même. Après avoir
 caractères auxquels on doit
 re les traditions histori-
 celles qui ne sont que fabu-
 t posé, pour ainsi dire, les
 être les domaines si voisins
 vent confondus de la fiction
 érité, il passa à l'application
 principes. Il démontra que
 nements des siècles reculés,
 ainsi des traditions mytho-
 , offraient la suite et la liai-
 caractérisaient l'histoire véri-
 mais qu'aucun d'eux ne re-
 jusqu'au temps vers lequel la
 vie du manuscrit samaritain
 les Septante placent le repeu-
 de la terre par la famille de
 , deux conséquences résultent
 remment des dissertations qu'il
 écrites sur l'histoire des *Assy-
 r Niavo*, sur la chronologie
*Aldéens, des Egyptiens, des
 de l'Inde, et sur l'origine des
 rs habitants de la Grèce*. Ainsi,
 en donner qu'un seul exem-
 plaire d'Égypte, la plus an-
 du toutes, ne commence, se-
 set, qu'à l'an 2900 avant J.-C.;
 donc postérieure de plusieurs
 à la dispersion des hommes,
 se dans les livres saints comme
 s et la cause de la formation des
 s humaines. Il restait encore,
 surmonter les relations diverses,
 un obstacle à surmonter. Un
 contemporain des plus an-
 s monarchies, et tel aujour-

d'hui qu'il était du vivant de Séso-
 tris, l'empire chinois, opposait au
 témoignage de l'Écriture, des an-
 nales qui semblent placer son ber-
 ceau au-delà des temps du déluge
 universel. Fréret résolut d'achever
 son ouvrage par un examen appro-
 fondi de la chronologie chinoise, afin
 d'ôter à l'irréligion et à l'incrédulité
 leurs arguments les plus redoutables
 et leurs armes les plus familières. Tel
 était le zèle qu'il portait dans ses re-
 cherches, qu'il voulut même entre-
 prendre un voyage à la Chine, pour
 être sûr de puiser à la source de la
 vérité. Contrarié dans l'exécution de
 ce projet par des liens de famille, il
 y suppléa par une correspondance
 active avec les plus habiles mission-
 naires, particulièrement avec le père
 Gaubil, et par ses liaisons étroites
 avec un Chinois lettré, Arcadio Hoang-
 ji, qui avait été amené en France
 vers 1712. Il joignit à tous ces secours
 étrangers, ceux que lui procuraient
 ses propres recherches; et à force de
 calculs et de combinaisons il parvint à
 connaître le véritable système de la
 chronologie chinoise. Le résultat fut
 encore le même que celui qu'il avait
 obtenu pour l'histoire des autres
 anciens peuples: il fut prouvé que
 l'histoire des Chinois ne remontait
 point au-delà de l'an 2575 avant J.-C.,
 et que dès-lors elle cadre parfaite-
 ment avec le récit de Moïse. Ainsi
 s'évanouirent, au flambeau d'une saine
 critique, les rêves de la vanité na-
 tionale ou de l'imagination déréglée
 de quelques peuples; et ces préten-
 tions chimériques, dont la philoso-
 phie moderne avait voulu s'armer
 pour combattre l'autorité des livres
 saints, furent enfin appréciées à leur
 juste valeur. En travaillant à détruire
 tous les systèmes fondés sur une an-
 tiquité fabuleuse, Fréret sut se ga-

rantir de l'excès opposé , celui de réduire à une durée beaucoup trop courte l'existence des monarchies primitives. C'était dans cet excès qu'était tombé Newton ; et son hypothèse , établie sur des arguments spécieux , était encore appuyée de l'autorité d'un si grand nom. Tout le système de Newton reposait sur deux points fondamentaux ; sur une évaluation nouvelle de la durée des générations , et sur l'époque de Chiron , rapprochée par une méthode astronomique du siècle des Ptolémées. Fréret avait toutes les lumières nécessaires pour découvrir le vice de ces suppositions (*V. CONTI*, IX, 519) : il eut le courage de les combattre. Mais pour lutter contre un pareil adversaire , on sent qu'il dut mesurer long-temps ses forces , et s'assurer de la trempe de ses armes. La réfutation fut aussi complète que l'attaque avait été sérieuse ; et cependant l'ouvrage de Fréret , intitulé , *Défense de la chronologie contre le système de M. Newton* , ne parut que plusieurs années après la querelle qui y avait donné lieu , et même après la mort de l'auteur : soit que Fréret ait cru devoir cette déférence d'abord à la haute renommée , et ensuite à la mémoire de Newton ; soit que lui-même , satisfait d'avoir rempli sa tâche , et enveloppé dans des occupations toujours renaissantes , ait été plus empressé de composer de nouveaux ouvrages , que de publier ceux qu'il avait produits. En effet , au milieu des calculs astronomiques que dut exiger de sa part la réfutation du système de Newton , il écrivit un grand nombre de Dissertations chronologiques , et entre autres , celles qui roulent sur les calendriers des Chaldéens , des Perses , des Romains. L'objet et le résultat de tous ces mémoires furent de ramener les différentes espèces d'années , par diffé-

rents moyens , au même but , à celui de mesurer la durée du temps par les révolutions de la lune ou du soleil , ou par la réunion de ces astres avec certaines étoiles fixes , dans des points déterminés de leur éclipse. On peut juger , par les idées générales que nous venons d'exposer , de l'importance et de la difficulté des travaux chronologiques entrepris par Fréret. On en prendrait encore une opinion plus avantageuse , si l'on connaissait la méthode et les principes qu'il a constamment suivis dans des discussions si épineuses. Il suffira de lire , pour cet objet , ses *Réflexions sur l'étude des anciennes histoires , et sur le degré de certitude de leurs preuves*. C'est là , c'est dans ce discours éminemment philosophique , que Fréret , déroulant le fil qui le conduit à travers le labyrinthe de la chronologie ancienne , en marque tous les détours , en signale toutes les issues , et , pour mieux assurer sa marche , trace à ses successeurs la route qu'ils doivent tenir eux-mêmes. Sans les monuments nombreux qu'il nous a laissés de ses autres études , ce qui nous reste de ses travaux géographiques ferait croire que ce genre de recherches a seul rempli tous les instants d'une vie longue et laborieuse. L'auteur de l'Éloge de Fréret , qui , formé par ses soins et préparé de bonne heure à recueillir son héritage académique , fut mieux que personne à portée de connaître et d'apprécier toute la valeur d'un pareil trésor , Bougainville assure que son maître avait tiré d'une multitude d'auteurs , soit anciens , soit du moyen âge , tout ce qu'ils contenaient de relatif à la géographie ; qu'aux extraits de la plupart des voyageurs , des journaux de pilotes , de tous les portulans , de tous les itinéraires connus , il avait

joint des recueils d'observations astronomiques, et des tables de presque toutes les longitudes et latitudes, fixées avec la précision et la justesse que l'état de la science pouvait alors comporter. Le nombre prodigieux des cartes que Fréret avait construites, justifie ces assertions de son panégyriste; il s'en trouva parmi ses papiers *treize cent cinquante-sept*, toutes de sa main : c'étaient les suites de descriptions, concernant la Gaule, l'Italie, la Grèce et les îles de l'Archipel, l'Asie mineure, l'Arménie, la Perse et l'Afrique. A ce détail immense de presque toutes les parties de la géographie positive, il avait joint des recherches profondes sur la géographie historique, naturelle et systématique; et, dans ces régions si diverses d'une même science, dont la plupart avaient été jusqu'alors imparfaitement connues, ou même étaient restées presque absolument ignorées, il repandit une grande abondance de vues nouvelles, et fit plusieurs découvertes importantes. On pourra s'en convaincre en lisant sa *Description de la Grèce*, qui forme un des principaux articles du *Traité sur l'origine des Grecs*; son *Mémoire sur la prétendue élévation du sol de l'Egypte par les débordements du Nil*; ses savantes *Dissertations sur les mesures itinéraires des anciens*; et même un écrit intitulé, *Observations générales sur la géographie ancienne*, et divisé en trois parties. Dans le premier, l'auteur examine la forme des cartes dressées par les anciens, et fixe l'époque des premiers travaux de ce genre. Dans le second, il fait l'histoire de leurs connaissances géographiques, depuis les temps d'Homère, jusqu'à ceux de Pline et de Ptolémée. Le troisième, enfin, renferme une comparaison de

leur géographie astronomique avec la nôtre. Ce parallèle fait voir que les anciens savaient déterminer les latitudes et même les longitudes, avec plus de précision qu'on ne le croit communément. Cet ouvrage, un des plus solides et des plus curieux de Fréret, est cependant resté manuscrit jusqu'à ce jour. Mais nous l'avons lu tout entier (1); et nous pouvons joindre notre suffrage à celui de l'académicien dont nous venons de rapporter l'opinion. Un esprit aussi habitué à la méditation que celui de Fréret, un savant aussi exercé dans les discussions philosophiques, ne pouvait négliger une étude qui se liait si étroitement à ses autres travaux : nous voulons parler de celle de la philosophie ancienne. Il porta dans ce genre de recherches la même élévation d'idées, la même sûreté de doctrine. Personne, et c'est encore un juste hommage que son panégyriste rend à sa mémoire, personne ne connaît mieux que lui, les systèmes de cette philosophie, quelquefois si obscure pour ceux même qui en étaient les docteurs, souvent si incompréhensible pour tout le reste; elle avait peu de mystères dont ses yeux n'eussent percé la profondeur. Il avait surtout étudié les hypothèses des anciens sur la formation de l'Univers, parce qu'il les regardait comme la source de tous les systèmes philosophiques adoptés dans les temps postérieurs. Nous trouvons dans ceux de ses ouvrages que nous avons déjà mentionnés, l'exposition de la plupart des cosmogonies orientales, notamment de celles des

(1) Il nous avait été communiqué par un savant, entre les mains duquel il était tombé après plusieurs successions académiques. Ce savant est M. de la Porte du Theil, dont la perte encore récente sera long-temps sensible dans la république des lettres, et dont la mémoire, chère à tous ceux qui l'ont connu, ne sera précieuse à personne plus qu'à l'auteur de cet article.

Phéniciens, des Chaldéens, des Égyptiens, et des peuples de l'Inde; et un mémoire particulier, qu'il a intitulé, *Observations générales sur la philosophie ancienne*, est encore un monument précieux et original de ses connaissances philosophiques. C'est dans la même classe que nous rangerons la plupart de ses recherches sur la mythologie des anciens. En effet, remonter à la source de l'idolâtrie, en considérer les progrès, en parcourir toutes les branches chez les différents peuples; découvrir la naissance de tant de cultes divers, suivre leurs établissements chez des nations étrangères, marquer leurs conquêtes et leurs usurpations réciproques; reconnaître une même divinité sous les différents noms, sous les divers attributs qu'on lui donnait en Égypte, en Phénicie et dans la Grèce; percer le voile des mystères, expliquer les fables, et distinguer dans les allégories celles qui renfermaient des idées physiques ou morales, d'avec celles dont le fonds est historique ou réel; en un mot, porter le jour dans cet amas obscur, dans cet abîme impénétrable de traditions et de mensonges, n'est-ce pas étudier la mythologie en philosophe? Et c'est ainsi que Fréret l'a constamment étudiée. Dans son *Mémoire sur l'année persane*, il expose les dogmes des sectateurs de Zoroastre. Dans celui *sur les antiquités de Babylone*, il explique la théogonie chaldéenne. Ses *Dissertations sur la chronologie des peuples de l'Inde* offrent une analyse lumineuse de la théogonie indienne, telle qu'on pouvait la connaître alors. Son *Traité de l'origine des Grecs* est rempli de détails neufs et curieux sur la religion de ce peuple; et des mémoires détachés, tels que celui qui a pour objet *le culte de Bacchus*, font connaître

des points particuliers de mythologie si riante et si poétique. L'ouvrage où Fréret a consacré la chronologie de Newton, il révoque en doute la hypothèse d'Evhémère, et développe son système religieux des Égyptiens. La connaissance influe sur le paganisme moins grossier, que les nouveaux platoniciens voulurent aux progrès du christianisme. Mais pour développer cela il faudrait des détails qui seraient déplacés. Enfin, comme tout dans la chaîne immense de la civilisation, il avait éclairci les domaines moins intelligibles de la religion des Celtes et des Germains; et les livres de la mythologie septentrionale n'avaient pas échappé au flair de son érudition philosophique. Ses travaux de genres si divers n'auraient été entrepris qu'à l'aide d'une connaissance des langues; et les instruments, si longs à acquérir, si faciles à manier, même pour les exercices, Fréret les avait trouvés dans la sienne, sans confusion et sans effort. Les remarques ajoutées à plus de trente dictionnaires différents, ou tirés d'étrangers, ou composés par lui, suffiraient seules pour montrer que point il possédait les principes de la grammaire générale. Sa science bornait pas à ces règles fondées sur les des langues. S'il s'était agi d'apprendre la grammaire grecque et de l'Orient, quelques autres auraient été l'objet particulier de son étude. Il possédait, outre les langues française, l'anglais, l'italien, et le castillien, le pagnol auquel il s'était singulièrement appliqué. Ses entretiens avec Hoang-ji, lui ouvrirent, dit-on, le sanctuaire de la langue chinoise; et il fut l'un des premiers

comprendre en le vrai
 re (Voy. For r), dans
 Dissertation, (" 6 dé
 e 1718, sur les principe
 mix de l'art d'écrire, et par
 venant sur ceux de l'écriture
 ise (1). La plume se lasse de trans-
 les titres seuls de tant de con-
 nées, qu'un même homme a pu
 à un égal degré d'étendue et
 sfendeur, de variété et de pré-
 Cependant, les divers points de
 us lesquels nous venons de l'on-
 r, ne donneraient encore qu'un
 incomplète de ce prodigieux mé-
 et, pour ce qui nous reste à
 nous n'avons point de témoi-
 plus sûr à rapporter, que ce-
 nt nous avons plus d'une fois
 né l'autorité. « Tous ceux, dit
 gainville, qu'une liaison plu-
 ime a mis plus à portée de l'ag-
 fupair, savent qu'il a fait un
 de particulière de la tactique de
 iens; qu'il s'occupait avec plai-
 de l'histoire naturelle et du do-
 des arts; qu'il avait assez de
 métrique pour devenir physicien;
 il aurait pu comparer entre elles
 moeurs et les lois de toutes les
 tions; qu'il était très versé dans
 istoire et dans la littérature mo-
 rne; enfin, qu'il connaissait tous
 romans et les théâtres de pres-
 e tous les peuples, comme si ses
 sures n'avaient jamais eu d'autre
 jet. Tous les ouvrages dramati-
 es, anciens, modernes, français,
 liens, anglais, espagnols, étaient
 isents à sa mémoire. Il faisait

fourment fit imprimer les Clefs chinoises
 9. et en distribua quelques exemplaires; il
 qu'avant cette époque aucun homme en
 ne connaissait ces 215 clefs, qu'Arradle
 5. ne les avait jamais enseignées, et que
 retourna son mémoire, qui ne fut imprimé
 1722, dans le tome VI de l'Académie des
 1722. Catalogue des ouvrages de M.
 ou l'Acad. 1711, pag. 70.) Férret n'a
 pouda à ces assertions.

» sur-le-champ l'analyse d'une pièce
 » de Lopez de Vega, comme il aurait
 » fait celle d'une tragédie de Corneille;
 » et l'on était surpris de s'entendre ra-
 » conter les anecdotes littéraires et
 » politiques du temps, par un hom-
 » me que les Grecs, les Romains,
 » les Celtes, les Chinois, les Péru-
 » viens, auraient pris pour leur com-
 » patriote et leur contemporain. »
 L'imagination se trouble et se confond,
 quand on réfléchit à cette multitude
 de travaux, qu'une seule tête put
 embrasser, qu'une seule main put
 exécuter; et l'étonnement redouble,
 s'il est possible, quand on apprend
 qu'un pareil homme poussa l'indiffé-
 rence pour la renommée, aussi loin
 que la passion pour la science, et que
 presque tous ces ouvrages, qui lui
 firent une réputation immortelle,
 restèrent inédits jusque plusieurs an-
 nées après sa mort. Il jouit, cepen-
 dant, de l'admiration de ses contem-
 porains, quoiqu'il ne l'eût pas recher-
 chée autrement que par ses travaux;
 et telle fut même l'opinion que son
 siècle eut de son mérite, qu'indé-
 pendamment des ouvrages qu'il avait
 composés pour l'académie, et de
 quelques autres productions moins
 importantes, qui, pour ne point
 porter son nom, n'en sont pas moins
 certainement de sa main (1), on crut
 pouvoir lui attribuer encore plusieurs
 écrits imprimés clandestinement après
 sa mort. Le plus considérable de ces
 ouvrages posthumes est intitulé :
*Examen critique des apologistes de
 la religion chrétienne*; il parut en
 1767, en un vol. in-8°, et a été réim-
 primé plusieurs fois depuis. D'autres
 écrits conçus dans les mêmes prin-
 cipes, et probablement sortis de la

(1) M. de Saint-Croix en a donné la note, avec
 un sommaire des objets qui y sont traités, dans
 un article inséré au *Magasin encyclopédique*,
 deuxième année, tom. V, pag. 233-234.

même main, furent également imputés à Fréret; et l'un d'eux, la *Lettre de Thrasybule à Leucippe*, se lit en entier à l'article *Fréret*, de l'Encyclopédie (*Philosophie ancienne et moderne*, tome II, 2^e partie, pag. 482-539). On ignore sur quel fondement, et d'après quelle autorité, ces productions, si improprement appelées philosophiques parce qu'elles étaient impies, ont été mises sous le nom d'un homme qui, constamment occupé des études les plus graves, professa toujours, dans sa conduite et dans ses écrits, les sentiments les plus religieux. Il faudrait, pour justifier un procédé pareil, que quelque révélation authentique, ou quelque manuscrit original, eût fait connaître l'intention qu'on suppose à l'auteur d'avoir voulu se cacher durant sa vie : mais on n'allègue aucune preuve de ce genre. Naigeon, éditeur de la *Lettre de Thrasybule*, ne rapporte que des bruits vagues, qui n'offrent aucun caractère de certitude; et Sainte-Croix, qui a eu la faiblesse de déclarer cet ouvrage authentique, en anathématisant tous les autres (1), n'était pas mieux autorisé que Naigeon. Il se fonde sur le témoignage de Fonce-magne, qui, lié intimement avec Fréret, et confidant de ses plus secrètes pensées, avait vu, nous dit-on, cette *lettre* écrite de la propre main de Fréret. Un pareil témoignage, s'il était réel, serait assurément d'un grand poids; mais il ne saurait prévaloir sur celui de M. Dacier, qui, instruit de toutes les traditions académiques par ce même Fonce-magne, dont il fut l'élève et le fils adoptif, nous a assuré que ce respectable collègue de Fréret lui avait toujours tenu, relativement à ces ouvrages

(1) Dans le *Magasin encyclopédique*. Voyez la note précédente.

anonymes, un langage tout contraire à celui que Sainte-Croix met dans sa bouche, et qui nous permet d'objecter en ce moment à cette imputation l'omnieuse, la dénégation la plus positive. Nous pourrions, d'ailleurs, opposer Sainte-Croix à lui-même, et avouer que, devenu dépositaire des papiers de Fréret, il n'y a trouvé la moindre trace de *seules lettres écrites, après des recherches exactes et répétées*. Il paraît bien prouvé que ces ouvrages attribués à Fréret ne sortirent pas de sa plume, mais de celle de quelqu'un des auteurs obscurs de l'école philosophique n'était jamais embarrassée, et chacun sait, de procurer à ses opérations clandestines l'autorité d'un nom célèbre, et qui ne se faisait point scrupule d'employer à la ruine de la religion les mêmes manœuvres frauduleuses que les mêmes dévotes impostures. Elle accusait ses ministres (1). Fréret mourut à Paris, le 8 mars 1749, à sa 61^e année. Sa constitution était saine et robuste; mais les excès continuels du travail l'avaient ruiné à une bonne heure, et le régime le plus austère ne put jamais la rétablir. Sa santé influa même sur son caractère, elle le rendit sauvage et dur, et l'habitude de vivre seul, ou de n

(1) On a souvent montré le danger et l'inconvénient de ces exhumations littéraires, qui compromettent toujours ou le mérite ou l'honneur de ceux qui prétendent ainsi recommander la mémoire. On n'a point exprimé suffisamment, ce nous semble, l'indignation que doivent inspirer ceux qui, sous ce spécieux prétexte, s'efforcent souvent de dénigrer la plus pure, la plus respectable, en attribuant aux morts des caractères qu'ils n'ont jamais professés, une conduite qu'ils n'auraient jamais tenue, et qui leur auraient blâmé eux-mêmes. Un écrivain que nous ne voulons pas nommer, après avoir, avec éloges, le soin qu'avait pris Naigeon de publier les différents manuscrits de la *Lettre de Thrasybule*, afin de s'assurer de la pureté et de l'intégrité du texte, ajoute: « Ces corrections ne peuvent être regardées comme un service rendu à la mémoire de Fréret. » Nous pensons, au contraire, que ce zèle officieux est déshonoré si cela eût été possible, ou si Naigeon en eût été capable.

qu'avec des livres. Le ton d'au-
 u'il mettait dans toutes ses dis-
 s, était encore un fruit de sa
 , autant que de sa science.
 et extérieur philosophique ,
 ous servir de ce mot dans l'ac-
 que lui donne l'usage du
 , et ces formes peu attrayantes,
 nt un esprit droit et juste, un
 haritable et bon : car il eut et
 ra toujours des amis. Fréret
 ère connu maintenant de notre
 ion ignorante, que par les ou-
 impies, qui ne sont pas de lui :
 numents de sa plume savante
 nde seront à jamais l'honneur
 odèle de l'érudition française.
 éda le génie de la science,
 haut degré peut-être où il soit
 à l'intelligence humaine d'at-
 . Il est incontestablement le
 r, dans un genre où la France
 sit une foule d'hommes supé-
 et nous ne savons si, Leibnitz
 , les nations étrangères pour-
 lui opposer un rival. Ses ou-
 sont tous disséminés dans le
 ecueil de l'académie des belles-
 , à l'exception de la *Défense*
Chronologie, qui fut imprimée
 nent, Paris, 1758, in-4°, et
 lques dissertations dont nous
 parlé, et qui parurent sans le
 leur auteur. Ses *Œuvres com-*
 ont été recueillies et publiées
 pchènes, en 20 vol. in-12 ,
 1796. Mais cette édition, si
 sement intitulée, est extrême-
 éfectueuse et incomplète. L'au-
 a fait usage d'aucun des manus-
 : Fréret qui étaient alors entre
 ns de Sainte-Croix, et dont plu-
 sont restés inédits. Elle ne
 ne de neuf que le *Mémoire sur*
le des Français, qui était resté
 rit; encore M. de Grace en
 déjà publié plusieurs longs

extraits dans l'*Introduction à l'his-*
toire universelle, de Puffendorf. Nous
 ne parlons point de l'édition des
Ouvrages philosophiques de Fréret,
 donnée en quatre volumes in-8°,
 par le libraire Bastien, de Paris,
 parce que ces ouvrages ne sont point
 de l'écrivain dont ils portent le nom.
 Encore moins devons-nous par-
 ler de ces *productions frivoles, par*
lesquelles Fréret cherchait à se dé-
lasser des travaux de l'érudition,
mais qui plairont moins aux gens
sages, qu'un dictionnaire attribué à
 cet illustre académicien. L'impudence
 et l'absurdité d'une pareille imputa-
 tion ne méritent en effet que le silence
 et le mépris. Le *Mémoire sur l'ori-*
gine des Grecs n'a vu le jour, pour
 la première fois, que dans le tome
 XLVII des *Mémoires de l'Académie*
des belles-lettres, publiés par l'ins-
 titut de France, Paris, 1808, de
 l'imprimerie impériale. Le lecteur, cu-
 rieux de connaître les manuscrits de
 Fréret, pourra consulter la notice dé-
 taillée qu'en a donnée Sainte-Croix,
 dans le *Magasin encyclopédique*.
 (Deuxième année, tome V, pag. 228
et suiv.) Nous ajouterons seulement
 que ces manuscrits, après avoir ap-
 partenu successivement à Bongain-
 ville, à l'abbé Barthélemy et à Sainte-
 Croix, qui tous y ont probablement
 puisé, se sont dispersés, à la mort de
 ce dernier, en des mains différentes,
 où nous ignorons ce qu'ils sont
 devenus. Mais si jamais ils voient la
 lumière, il y aura peut-être plus d'une
 réputation qui souffrira de cette pu-
 blication tardive. Au reste, nous sup-
 primons nos conjectures par respect
 pour tous ces morts, dont la cendre
 est à présent confondue. R. R.

FRÉRON (ELIE-CATHERINE), Ga-
 meux critique du 18^e siècle, né à
 Quimper, en 1719, était allié, par sa

mère, à la famille de Malherbe. Dès sa première jeunesse, il entra chez les jésuites. fut dirigé dans ses études par le P. Brumoy et le P. Bougeant, et professa quelque temps, avec succès, au collège de Louis-le-Grand. Voltaire nous montre Fréron, *De Loyola chassé pour ses fredaines*. Il est certain que Fréron quitta cet institut en 1739; et le jésuite Feller convient que *quelques mécontentements* l'obligèrent d'en sortir. Il se produisit dans Paris, d'abord comme *abbé*, ensuite en qualité de *chevalier*. L'abbé Desfontaines tenait alors le sceptre épique de la critique littéraire, et publiait ses *Observations sur les écrits modernes*. Le jeune Fréron (il n'avait que vingt ans) offrit d'associer ses travaux à ceux de l'Aristarque; et ce fut, au sortir du collège, sa première ressource. Élève de Desfontaines, il voulut être son successeur. Cet héritage promettait peu de gloire et beaucoup d'ennemis. Comment attaquer sans cesse les grandes réputations sans compromettre la sienne? Fréron était né avec beaucoup d'esprit; il l'avait cultivé par de bonnes études. Son style était pur et correct, quoique trop souvent chargé d'épithètes oiseuses, de métaphores recherchées; mais l'ironie lui était familière, et il connaissait toutes les ruses du genre polémique. Il eût pu réussir dans d'autres genres de littérature. Son *Ode sur la Bataille de Fontenoi*, 1745, in-4°, est supérieure au poème de Voltaire sur le même sujet, et Rousseau ne l'eût pas désavouée: mais la destinée des gens de lettres dépend souvent, ainsi que leur gloire du hasard et des circonstances. Si Fréron eût été éconduit par Desfontaines, au lieu de faire imprimer deux cent cinquante volumes destinés à n'avoir qu'une édition, et dont déjà on trouverait à peine, en France,

cinquante exemplaires complets, il eût composé quelques bons ouvrages, qui auraient pu vivre et rester dans la mémoire des hommes. Collaborateur de Desfontaines, pour ses *Observations sur les écrits modernes*, et pour les *Jugements sur quelques ouvrages nouveaux* (1755-1746, in-12, 45 vol.), il voulut s'essayer seul dans la critique littéraire, et publia, en 1746, un petit journal, sous le titre de *Lettres de M^{me}. la comtesse de ****; mais comme, sous le nom de cette comtesse, il déchirait les écrivains les plus célèbres, il se forma contre lui un orage qu'il ne put conjurer, et sa feuille fut supprimée. En 1749, il commença ses *Lettres sur quelques écrits de ce temps*, et les continua jusqu'au commencement de 1754 (15 vol. in-12). Il s'était adjoint l'abbé de La Porte, pour la rédaction de cette feuille périodique, qui contenait une critique vive et piquante des ouvrages du jour, et dont la publication fut plusieurs fois interrompue par le crédit de quelques amours-propres blessés. Le roi Stanislas, qui aimait à lire Fréron, protégea l'ouvrage, et préserva l'auteur de la détention dont on le menaçait pour deux couplets qu'on l'accusait d'avoir faits contre mademoiselle Clairon. On doit remarquer, comme une singularité, que, dans tous ses ouvrages, qui ne furent que des entreprises, Fréron se mit presque toujours, avec d'autres écrivains, en communauté de travail et de profit. C'est ainsi qu'il s'associa l'abbé de Marsy, pour une *Histoire de Marie Stuart*, qu'il publia en 1742, 2 vol. in-12; et La Beaumelle, pour le *Commentaire sur la Henriade*, Berlin (Paris), 1775, in-4°, ou 2 vol. in-8°. Il fit imprimer, en 1755, ses *Opuscules*, Amsterdam, 3 vol. in-12. On y trouve des poésies qui ne sont pas

ans mérite, quoique la plume correction pénible et laborieuse et plusieurs bons articles de sa plume : mais le *Parallèle de La Fontaine et du Lutrin* est de l'abbé de Forbonnais qui a fait le chapitre. En 1748, Fréron publia une imitation, en prose, d'une ode du cavalier Marino, faite et par le duc d'Estouteville, intitulée : *Les vrais Plaisirs, ou les courses de Vénus et d'Adonis*, cette imitation a été réimprimée sous le titre d'*Adonis, poème*, Paris, in-8°. Fréron est encore auteur et éditeur de plusieurs ouvrages qui n'ont pas obtenu beaucoup de succès, mais peut être un excellent critique et un grand savoir composer un bon livre. Harpe et Palissot ont pu faire passer cette vérité ; Desfontaines, et Geoffroy l'ont prouvé. La réputation littéraire de Fréron ne s'effaça point pendant sa vie, et resta intacte après sa mort, à l'*Année littéraire*, feuille périodique, qu'il commença en 1754, et qu'il continua jusqu'en 1776, c'est-à-dire, jusqu'à sa mort. Il s'adjoignit, pour collaborer à son journal, l'abbé de La Porte, Sautreau de La Motte, Daillant de la Touche, d'Arbousset, Jourdain, etc. (1). L'*Année littéraire* paraissait, par cahiers de dix jours, et formait, par an, six volumes. (2) A la même époque où commença son *Année littéraire*, parut le *Journal étranger* ; et en fut un des principaux rédacteurs. (3). Ainsi, à peine sorti du monde, il se mit à régenter les poètes,

depuis 1776 jusqu'au milieu de l'année 1780, c'est-à-dire, jusqu'à la fin de l'année 1780, elle a eu pour rédacteurs Fréron fils, Royou, Geoffroy, Dumouchel, Hérivaux, etc. La collection complète de ce journal est en 290 vol. in-12. La première année n'en a que sept.

Journal étranger, depuis 1754 jusqu'au

tes, les savants, les artistes, et il ne cessa de juger, pendant quarante ans, tous les ouvrages de littérature, de sciences et d'arts. « Un pareil métier », dit Palissot, « exigerait un homme tel qu'il n'en existe pas : un homme universel, d'un savoir profond, d'un goût infailible, et de l'impartialité la plus sage. » Or, Fréron n'était ni universel, ni profond, ni impartial. Il déclara la guerre à tout ce que la littérature avait de plus distingué, et crut s'illustrer lui-même en se faisant d'illustres ennemis. Il attaqua surtout, avec acharnement, Voltaire et tous les encyclopédistes ; mais, par un travers singulier, il essaya d'élever des pygmées, et prodigua l'éloge aux productions les plus faibles ; dans une de ses feuilles, il prétend justifier cette fatale indulgence, en disant « qu'il avait à craindre le mécontentement de plusieurs *Mécènes* pleins d'entrailles pour leurs chers petits romanciers ou leurs insipides romanciers ; que ses amis venaient cent fois le trouver, lorsqu'il paraissait un ouvrage nouveau, pour l'engager à n'en pas dire du mal, parce que l'auteur était vivement protégé par tel prince, ou tel duc, ou telle dame, qui ne manqueraient pas d'employer contre sa personne et son journal toutes les ressources du crédit. » Une telle justification pourrait excuser quelques indulgences, mais rendrait ridicule le journaliste qui, prônant sans cesse les Cotins et les de Pure du 18^e. siècle, se serait sans cesse attaché à prouver que Voltaire n'était pas poète, que Marmontel,

depuis le mois de novembre de la même année, et depuis janvier 1755 jusqu'au mois de septembre inclusivement, forme 45 vol. in-12. Il fut successivement dirigé par Toussaint, l'abbé Prévost, Deleyre, M. Suard ; et il comptait parmi ses rédacteurs J.-J. Rousseau, Fréron, l'abbé Arnaud, l'abbé Beraud, Favier, La Marche, Hernandez, etc.

d'Alembert, Diderot et La Harpe étaient de misérables écrivains. Bientôt Fréron devint l'objet de toutes les satires, de toutes les calomnies; et si quelquefois il parut échapper à la haine, ce ne fut que par le ridicule dont tous les amours-propres irrités s'efforcèrent de le couvrir. Voltaire ne cessa de l'attaquer dans sa prose et dans ses vers : il le traduisit en 1760 sur le théâtre, dans la comédie de *l'Écossaise*, pièce remplie de personnalités révoltantes (1). Le philosophe de Ferney ne cessa d'accabler le journaliste d'épigrammes, d'injures, et de l'assaillir sans relâche des invectives les plus grossières : il répéta si souvent que Fréron avait été condamné aux galères, que la moitié de l'Europe savante finit par le croire, et l'autre moitié par en douter. Cependant le philosophe irascible et malin avait quelquefois des accès de justice. Un seigneur de la cour de Turin l'ayant invité à lui indiquer un correspondant littéraire à Paris : « Adressez-vous », dit Voltaire, à ce coquin de Fréron ; il n'y a que lui qui puisse faire ce que vous demandez. » Le seigneur, qui avait lu les diatribes de Voltaire, s'étonnant d'un tel avis : « Ma foi oui, répliqua le philosophe, c'est le seul homme qui ait du goût ; je suis forcé d'en convenir, quoi que je ne l'aime pas, et que j'aie de bonnes raisons pour le détester. » Il serait peut-être permis de révoquer en doute cette anecdote, car celui qui la rapporte est Fréron lui-même. On sait

(1) Il est remarquable que la même année vit paraître deux pièces de théâtre dans le genre de celles d'Aristophane : l'une de Voltaire (*l'Écossaise*) contre les ennemis de la philosophie, et l'autre de Palissot (*les Philosophes*), contre la secte des encyclopédistes. *L'Écossaise* fut représentée sur le Théâtre-Français, le 26 juillet 1761; *les Philosophes* y avaient été joués le 2 mai précédent.

que le seul nom du journaliste suffisait pour mettre le philosophe en fureur. Fréron ne laissait échapper aucune occasion de prouver que Voltaire était injuste dans ses critiques, indécent dans ses diatribes; que ses opéras étaient détestables, ses comédies mauvaises, plusieurs de ses tragédies médiocres, et ses histoires des mensonges imprimés. En même temps, il accusait les encyclopédistes d'être intolérants, égoïstes, pleins de morgue et vindicatifs. Il leur reprochait de corrompre le goût par leurs paradoxes, et les mœurs par des principes qui tendaient au renversement de l'ordre social : il avait le courage de dire que les philosophes ne respectaient, dans leurs écrits, ni la religion, ni les lois, ni le trône; et il semblait prédire les malheurs de la révolution. Cependant il ne pouvait s'empêcher de rendre quelquefois justice à son plus cruel ennemi. En 1775, ayant réuni à souper plusieurs gens de lettres, le poète Gilbert se mit à déclamer contre Voltaire; et croyant faire sa cour au maître de la maison, il voulut prouver que l'auteur de *l'Écossaise* était un poète médiocre. Fréron se leva soudain, récita avec enthousiasme plusieurs tirades de *la Henriade*, et s'adressant ensuite aux convives : « Est-ce, s'écria-t-il, un mauvais écrivain, celui qui a fait ces vers? Est-ce vous, M. Gilbert, qui en feriez de semblables (1)? » Tous les auteurs qu'attaquait Fréron se déchaînaient contre lui. Palissot, dans sa *Dunciade*, lui donna des ailes à l'envers. J. Et. Lebrun, frère du poète, publia, en 1761, *l'Ane littéraire*, ou *les Aneries de maître Aliboron*, dit Fr.; et la même année, la

(1) Nous tenons cette anecdote de M. Ponce, artiste et littérateur estimable, qui se trouvait à ce souper.

Wasprie, ou *l'ami Wasp* (Fréron), non et corrigé, 2 vol. in-12. Si le bruit pouvait être pris pour de la gloire, Fréron était en France l'homme qui occupait le plus, après Voltaire, les cent bouches de la renommée; et nous avons vu, de nos jours, le même prodige, ou, si l'on veut, le même scandale : après l'homme du destin, qui publiait les *bulletins* de la grande armée, le personnage le plus fameux était un rédacteur de *feuilletons* (Voy. GEOFFROY). On ne peut nier que Fréron n'ait rendu des services aux lettres, en démasquant, et signalant des écrivains médiocres, des novateurs dangereux, des réputations usurpées; en défendant les principes de la saine littérature; en se montrant l'ennemi du néologisme, du style emphatique, des drames qui menaçaient de ramener la scène où brillaient Corneille, Molière et Racine, vers la barbarie des premiers temps de l'art, que les Allemands et les Anglais appellent la littérature *romantique*. Les ennemis de Fréron avaient enfin obtenu du garde-des-sceaux (Mironmesnil), la suspension du privilège de l'*Année littéraire*. Fréron avait une attaque de goutte au moment où on lui annonça cette nouvelle : la goutte remonta, et l'étoffa, le 10 mars 1776. On rapporte qu'il dit en mourant : « C'est un mal-
» heur particulier qui ne doit détour-
» ner personne de la défense de la
» monarchie; le salut de tous est atta-
» ché au sien. » Fréron était membre des académies d'Angers, de Montauban, de Nancy, de Marseille, de Caen, d'Arras, et des Arcades de Rome. Les ouvrages de Fréron, dont il n'a pas encore été parlé dans cet article, sont : I. *Description du mausolée érigé dans l'église de Saint-Denis, pour les obsèques de*

Mgr. le duc de Bourgogne, 1761, in-12. II. *Description du catafalque exécuté pour le service de la feuë reine d'Espagne*, 1761, in-4°. III. *Histoire de l'empire d'Allemagne, et principalement de ses revolutions, depuis son établissement par Charlemagne jusqu'à nos jours*, Paris, 1771, 8. vol. in-12; ouvrage peu estimé. IV. Une édition des *Contes de La Fontaine*, avec une vie de l'auteur, 1757, 2 vol. petit in-12. V. La seconde édition des *Lettres au prince royal de Suède*, traduites du suédois, du comte de Tessin, par Roger, 1755, 2 vol. in-12. Fréron avait traduit le poème de Lucrèce, en partie du moins; mais il renonça à ce travail en voyant paraître la traduction de Lagrange. C'est à tort qu'un *Dictionnaire universel* attribue à Fréron une *Vie de Thamas Koulikan*, ouvrage de Declaustre. Une grande facilité de caractère déranger souvent la fortune de Fréron : mais ses ennemis ne purent s'empêcher de rendre justice à ses mœurs, que Voltaire attaqua dans d'indignes pamphlets. Le témoignage de l'abbé Sabathier de Castres paraîtrait peut-être suspect; celui de Palissot ne peut l'être : ce grand ennemi de Fréron reconnaît en lui « beaucoup d'esprit naturel, une
» éducation cultivée, un caractère
» facile et gai, et (quoi qu'en aient
» dit ses ennemis), des mœurs plus
» douces que ses ouvrages ne le fe-
» raient penser. » Le jésuite Feller se montre plus sévère envers lui : « Fréron, dit-il, était très peu con-
» séquent dans l'attachement qu'il
» affichait pour les bonnes mœurs;
» diverses analyses, qu'on voit
» dans l'*Année littéraire*, en sont
» la preuve. » Fréron a eu le sort de ceux qui ont beaucoup écrit : on les

lit pendant leur vie ; on les néglige après leur mort. 250 volumes de critiques, de jugements et d'analyses, ne peuvent trouver place que dans de grandes bibliothèques, et n'y figurent même que comme des *Mémoires à consulter*.

V—VE.

FRÉRON (LOUIS - STANISLAS), fils du précédent, naquit à Paris, et fut le continuateur, ou plutôt le prétenom de *l'Année littéraire* ; car il n'eut ni les talents ni les principes de son père. Les véritables auteurs de cet écrit périodique, après la mort de celui-ci, furent l'abbé Royou, oncle maternel du jeune Fréron, et le professeur Geoffroy (*Voy. ces noms*). Insouciant et dissipé, Fréron ne s'occupait que de ses plaisirs, et il laissait le travail aux deux professeurs. C'était ainsi qu'il passait sa vie lorsque la révolution arriva. On dut croire que dans cette guerre contre l'autorité royale, Fréron embrasserait le parti monarchique : son père, en mourant, lui avait laissé avec ses leçons, de puissantes protections à la cour, notamment celle de M^{me}. Adélaïde, tante de Louis XVI ; et le roi de Pologne Stanislas lui avait donné son nom sur les fonts de baptême ; enfin le roi lui avait accordé la continuation du privilège de *l'Année littéraire*. Malgré tous ces bienfaits il suivit un autre système : ni la reconnaissance, ni les conseils, ni l'exemple de ses deux oncles, ne purent le contenir ; il se jeta dans le parti révolutionnaire avec une fureur telle, que dès la première époque de ce grand désastre, il devint l'émule de Marat, dans une petite feuille périodique intitulée, *L'Orateur du peuple*, qu'on distribuait dans les rues, particulièrement à la classe des ouvriers. *L'Orateur du peuple* de Fréron, fut comme *L'Ami du peuple* de Marat,

une véritable torche incendiaire. On s'étonne que cet homme, d'un talent médiocre, pût avoir autant d'influence, surtout quand on se rappelle qu'il était d'un naturel doux, incertain dans ses projets, si toutefois il en exécuta jamais qui fussent à lui ; enfin qu'il était né sans intentions perverses. La vérité est, qu'il ne fut que le mannequin du parti révolutionnaire, qu'il le servit sans savoir où il allait et ce qui arriverait. Il est même certain qu'il n'eut que très peu de part à la rédaction de *l'Orateur du peuple*. Fréron avait été élevé au collège Louis-le-Grand avec le fameux Robespierre ; ils renouvelèrent connaissance lorsque celui-ci vint à Paris comme député aux états-généraux. Ainsi ce fut Robespierre qui l'entraîna le premier, dans cette démagogie impure, où le sang qu'on versait centuplait chaque jour les fureurs de ceux qui l'avaient fait répandre. Il n'est pas vrai, comme on l'a publié, que Fréron ait, dans le commencement de la révolution, fourni alternativement des articles aux journaux monarchiques et aux journaux démagogiques ; Fréron n'avait pas assez de talent pour jouer un pareil rôle. D'ailleurs, dès les premières années des troubles, il se fit agréger au club des Cordeliers ; et s'il eût fait un tel métier, il eût certainement été dénoncé et assommé par ses confrères. Jusqu'au voyage de Varennes (1791), *l'Orateur du peuple* ne fut guère qu'un tribun populaire, dont les déclamations occupaient les groupes et alimentaient leur rage ; son audace augmenta lors de l'arrestation du roi, et il marcha à découvert vers le but où l'on voulait arriver, demandant la mort de Louis XVI, et participant avec les autres cordeliers à la conspiration du Champ-de-Mars. Après

stie il recommença son journal, et révéla ses déclamations avec une exubérance sans mesure. Son *patriotisme* n'est ainsi qu'on appelait l'épouse du système qu'il avait embrassé, nommé membre de la municipalité, dite *du 10 août*, et élu député de Paris à la Convention où il vota la mort de Louis XVI et l'exécution dans les vingt-quatre heures. En prononçant cette sentence fatale, il se vanta « d'avoir condamné, deux ans auparavant, le supplice du tyran, et d'être allé l'attacher jusque dans son palais. » Il n'était d'ailleurs très rarement à la tri-

On le chargea de plusieurs missions dans les départements; et de cette époque surtout que date sa remarquable célébrité. La ville de Marseille, indignée des atrocités qui se commençaient alors, s'était révoltée contre la Convention; et elle avait formé une autorité indépendante pour la nouvelle république. La Convention avait mis hors la loi, les membres de cette autorité, qui, de son côté, avaient frappé du même décret même la Convention nationale. Les députés, dans le combat qui s'engagea, les conventionnels furent les plus braves, et les Marseillais se virent obligés d'ouvrir leurs portes et de demander grâce: ce fut en vain. La Convention maintint son décret de mise hors la loi, et elle envoya à Marseille Barras, Salicetti, le frère de Pierre et Ricord pour le faire exécuter. Tous les témoins oculaires, dans les écrits du temps, accusent Barras d'avoir été le principal auteur des excès dont les Marseillais furent les victimes: il ne persécuta pas seulement les chefs de l'autorité locale; il s'en prit à tous les habitants, à tous les hommes de cette ville qui jouissaient de quel-

que fortune: des échafauds furent dressés, et les exécutions commencèrent. Fréron résolut même de démolir les plus belles maisons, comme des *repaires de contre-révolutionnaires*, et d'appeler, *ville sans nom*, l'ensemble des habitations qu'il laisserait subsister. Cette dénomination extravagante fut réellement donnée à Marseille: mais pendant que ces furieux commençaient à détruire ainsi l'une des cités les plus opulentes du royaume, les Anglais et les Espagnols s'emparèrent de Toulon. La Convention ordonna à ses commissaires de rassembler le plus de forces qu'ils pourraient, et de faire le siège de cette ville: ils obéirent d'abord, et Marseille respira. Mais la quantité de troupes qu'ils voyaient devant eux, les intimida. Ils écrivirent à la Convention que, ne pouvant plus recevoir d'approvisionnements par mer, pour nourrir le nombre de soldats qu'ils avaient ordre de réunir, le succès de l'opération devenait plus que difficile; et ils proposèrent d'abandonner aux Anglais tout le terrain depuis les bords de la mer jusqu'à la Durancc. Cette proposition fut fort mal reçue: le comité de salut public fut même sur le point de faire arrêter ses commissaires; mais il se contenta de leur prescrire l'exécution de l'ordre qu'ils avaient reçu. La crainte qu'on leur avait inspirée, redoubla leur zèle et leur fureur: Toulon fut pris; les commissaires y commirent des atrocités qui surpassèrent tout ce qui s'était déjà fait de plus cruel; et ce fut encore Fréron qui s'en montra le principal ordonnateur. Il commença par changer le nom de Toulon en celui de *Port-la-Montagne*. Les commissaires avaient ordre de détruire la ville, et de ne conserver que le port; Fréron et ses collègues crurent qu'il fallait

faire précéder cette opération par la destruction des habitants : ils leur ordonnèrent de se rendre au Champ-de-Mars, sous peine de mort, pour recevoir des instructions qu'on avait à leur donner : huit cents d'entre eux s'y rendirent. Quand ils furent rangés dans l'ordre qu'on leur indiqua, on fit arriver une batterie de canons, qui tira sur eux à mitraille. Ceux qui ne furent pas atteints, se jetèrent à terre, et feignirent d'être morts. Les commissaires parcoururent alors ce théâtre de carnage; et l'un d'eux (c'est encore Fréron qu'on fait parler dans cette circonstance) dit à haute voix : « Que ceux qui ne sont pas morts se » lèvent, la république leur fait grâce. » Ces malheureux se levèrent en effet, et ils furent, à l'instant même, tués à coups de sabre et de fusil, par les ordres de l'odieux proconsul. C'est cette dernière atrocité que le poète Delille a si bien exprimée dans son poème de *la Pitié*, par les vers suivants :

Que dis-je? aux premiers coups du foudroyant orage,
 Quelque coupable eueor peut-être est échappé :
 Annonce le pardon ; et , par l'espoir trompé ,
 Si quelque malheureux en tremblant se relève ,
 Que la foudre redouble, et que le fer achève !

Une circonstance bien remarquable de cette horrible exécution, c'est qu'elle fut commandée par Buonaparte, alors jeune officier d'artillerie. Voici comment Fréron rendit compte de cet événement dans une lettre à un de ses collègues, nommé Moïse Bayle : « Nous avons requis douze mille ma- » çons pour raser la ville : tous les » jours, depuis notre arrivée, nous » faisons tomber deux cents têtes ; il » y a déjà huit cents Toulonnais de » fusillés. Toutes les grandes mesures » ont été manquées à Marseille par » Albitte et Carteaux : si l'on eût fait » fusiller, comme ici, huit cents cons- » pirates, dès l'entrée des troupes, » et qu'on eût créé une commission

» militaire pour condamner le reste » des scélérats, nous n'en serions pas » où nous en sommes. » On trouve encore ce qui suit dans sa correspondance : « Les fusillades sont ici à l'or- » dre du jour : la mortalité est parmi » les amis de Louis XVII ; et, sans » la crainte de faire périr d'innocentes » victimes, telles que les patriotes dé- » tenus, tout était passé au fil de l'é- » pée ; comme, sans la crainte d'in- » cendier l'arsenal et les magasins, » la ville eût été livrée aux flammes ; » mais elle n'en disparaîtra pas moins » du sol de la liberté. Demain et jours » suivants, nous allons procéder au » rasement..... Fusillades jusqu'à ce » qu'il n'y ait plus de traitres. » Cependant la ville ne fut pas rasée ; et Fréron retourna à Marseille avec ses collègues, pour y suivre ses œuvres de destruction : ils y mirent encore à mort quatre cents personnes, et recommencèrent les démolitions. Mais la Convention interrompit elle-même ce brigandage, en rappelant ses commissaires : ils revinrent à Paris. Fréron se présenta aussitôt au club des Jacobins, qui lui donna le titre de *sauveur du Midi*. La mésintelligence commençait à se manifester entre les divers partis. Robespierre attaquait la secte des athées, dont Hébert et Chaumette étaient les chefs ; il les fit périr, et bientôt il attaqua les clubistes cordeliers, auxquels Fréron appartenait : il fit chasser celui-ci du club des jacobins, et se contenta alors de cette expulsion. Craignant davantage Danton, qui était la colonne de cette faction, il dirigea tous ses efforts contre lui, et parvint à le faire monter sur l'échafaud. Les autres clubistes, prévoyant qu'on les traiterait incessamment de la même manière, concertèrent leurs moyens de défense ; et ils parvinrent à renverser leur ennemi

fameuse journée du 9 thermidor (juillet 1794), au succès de Fréron contribua beaucoup. Il eut pour convention l'adjoignit à Barras; et il fut l'un de ceux qui dirigèrent l'attaque de la maison commune où Robespierre s'était réfugié. Toujours possédé par la rage des démolitions, on lui vint un jour proposer à la Convention de démolir ce bâtiment. De cette révolution, Fréron changea tout de système; il pourvint à outrance ceux dont il avait commis les crimes et souvent même à leurs intentions. Quand il fut chargé de composer un nouveau triennat révolutionnaire, Barère demanda qu'on continuât Fouquier-Tinville dans les fonctions d'accusateur public. Fréron s'y opposa avec la plus grande énergie. « Tout Paris, s'écria-t-il, réclame son supplice; je demande pour lui le décret d'accusation, et ce monstre aille couver dans ses fers, tout le sang dont il s'est étouffé. » Fouquier-Tinville fut arrêté. Fréron continua de poursuivre ceux qu'on appelait les *terroristes*, et fut chargé impitoyablement des horreurs dont lui-même avait été l'auteur. Ils récriminèrent inutilement; Fréron avait toujours une certaine opinion qui lui servait de sauveur. Ses accusateurs élus furent vain la voix; elle fut constamment étouffée. Les jeunes gens exercés par son *Orateur du peuple*, qu'il faisait revivre, parcouraient les places publiques en chantant des hymnes, appelées le *Réveil du peuple*, et criaient *haro* sur les jacobins. Par ces rassemblements que le club fut dissous. Les jacobins pleuraient leurs ennemis la *jeunesse dorée de Fréron*; et ce qu'il y avait de plus remarquable dans tout cela fut de voir la révolution atta-

quée précisément par ceux qui l'avaient provoquée avec le plus de violence, par ceux-là mêmes qui avaient commis, en son nom, les plus incroyables attentats. Fréron parut alors souvent à la tribune, et il y montra quelque talent; mais ceux qui le connaissaient, savaient que ses discours n'étaient pas de lui: il en était de même de l'*Orateur du peuple*, où il fit encore l'éloge de Marat; quelquefois même il y invoqua ses mânes. Cependant ce journal avait une direction bien différente de celle qu'avaient eue l'*Orateur* et l'*Ami du peuple*, à l'époque où ces deux journaux marchaient sur la même ligne. On a reproché au jeune écrivain plein de talent, qui rédigeait alors l'*Orateur du peuple*, sous le nom de Fréron, d'avoir prostitué sa plume à d'aussi honteux éloges; mais on doit se rappeler que de pareilles concessions étaient souvent nécessaires, et que ce fut en criant, *vive la Convention!* qu'on parvint à détrôner les conventionnels, et à jeter les restes de Marat dans l'égoût de Montmartre. En flattant l'idole, on dévoilait tous les crimes de l'inférieure divinité, et c'était le seul moyen de la renverser. Fréron figura en première ligne dans tous les mouvements révolutionnaires de cette époque. Il accusa souvent les agents de la tyrannie conventionnelle; et ceux-ci lui répondirent par des tableaux trop exacts de ses propres excès. Envoyé avec Barras et Laporte pour désarmer les habitants du faubourg S.-Antoine, après les événements du 1^{er} prairial (20 mai 1795), il convint avec eux, que pour éviter à l'avenir de pareilles révoltes, il fallait mettre le feu à ce faubourg; et ils en donnèrent l'ordre au général Menou, qui commandait la force armée: mais ce général refusa de leur obéir. Jusque-là Fréron s'était

conduit en réparateur de ses torts ; il avait demandé l'amnistic pour tous les délits, la liberté de la presse, dont la suppression était à son avis la cause de tous les crimes, et enfin l'établissement d'un gouvernement régulier : mais les événements du 13 vendémiaire (5 octobre 1795), le rejetèrent dans la tourbe conventionnelle. On le vit, à cette époque, aller chercher des secours dans ce même faubourg Saint-Antoine, qu'il avait résolu de faire incendier quelques mois auparavant ; mais il ne fut suivi que de quelques misérables : le peuple le méprisait, et fut sourd à ses exhortations. Fréron ne fut point membre des conseils législatifs qui succédèrent à la Convention. Il essaya bien de faire valoir une prétendue élection de la Guiane ; mais il fut repoussé et envoyé de nouveau dans le midi, en qualité de commissaire extraordinaire du nouveau gouvernement. Cette fois, il ne fit ni démolir les villes, ni assassiner les habitants ; il se contenta de paraître au milieu d'une force armée imposante, et avec un faste ridicule. On l'accusa encore ; il se défendit avec arrogance, publia un mémoire sur la réaction du midi, et ne fit plus de sensation : son rôle était fini. Il avait été fort lié avec Buonaparte, depuis les massacres de Toulon, auxquels ils avaient l'un et l'autre concouru avec tant d'activité : mais celui-ci sembla vouloir l'écartier après son élévation au consulat ; et Fréron n'en put obtenir qu'un emploi subalterne dans l'administration des hospices. Cependant il fut alors sur le point de s'allier à cette famille qui devait bientôt commander au monde : la sœur du consul, qui, depuis, veuve du général Leclerc, a épousé le prince Borghèse, vivait avec lui dans une grande intimité, et sa main lui avait été promise.

Le mariage allait être conclu qu'une première femme de Fréron se voyant ainsi délaissée, vint présenter ses plaintes à Buonaparte, et faire rompre tous les engagements. Il fut alors l'éloigner ; et ce fut dans ce moment qu'on le nomma sous-préfet de plusieurs des arrondissements de St.-Louis : il refusa long-temps de se rendre ; mais il partit enfin, en 1796, avec l'armée qu'on envoya dans la colonie, sous les ordres du général Leclerc. Fréron ne put résister à l'influence du climat, et il mourut peu de temps après son arrivée, dans un âge peu avancé. *L'Orateur du Midi* parut d'abord sous le pseudonyme de Martel vers décembre 1789, continué jusqu'au n°. 15 du tome (1791). La rédaction, pendant laquelle Fréron se cacha, fut confiée à Labenette, qui y a travaillé pendant au n°. 18 du tome XIV. Après la chute de Robespierre, Fréron reprit son Journal, qu'il cota tome VII l'air de désavouer le travail continué. Cette reprise a été faite dans les premiers numéros du tome VIII. On attribue à M. Dussault la totalité des articles qui les composent. On a encore de Fréron : I. *Mémoires historiques sur la réaction du midi et sur les massacres du Midi*, 2 vol. in-8°. II. *Notes et des pièces justificatives*, 1^{re} partie (il n'en a pas paru d'autre), an IV, in-8°. de 35, 299 et 300 pages. C'est en réponse à cette brochure qu'il en parut une intitulée, *à Fréron*, an IV, in-8°. de 12 pages, dont voici le début : « homme qui, jeune encore, a atteint l'immortalité du criminel, etc. » Cette diatribe d'ailleurs aussi brûlante qu'un fer ardent a marqué Fréron, « au front » un signe ineffaçable. Deux lettres non moins curieuses, sont li-

intitulés : I. *Moyse Bayle au souverain et à la Convention*, II. *Réflexions sur les hôpitaux, particulièrement sur ceux de Paris : l'établissement d'un mont-de-piété*, 1800, in-8°. B—U.
ESCHOT (CASIMIR), écrivain, naquit au commencement du 18^e. siècle et sur lequel on n'a que des renseignements très incomplets. Il vint en France, de parents protestants, et se réfugia en Hollande, après la révocation de l'édit de Nantes. Il chercha à se faire une ressource de sa plume, et publia plusieurs pamphlets, qui lui firent une espèce de notoriété, mais lui attirèrent aussi plusieurs désagréments. On connaît les ouvrages suivants : I. *Histoire abrégée de la ville et province d'Utrecht*, Utrecht, 1713, in-8°; superficiel. II. *Actes, mémoires et autres pièces concernant la paix d'Utrecht*, ibid., 1714-15, 6 vol. III. *Histoire du congrès et de la paix d'Utrecht, comme aussi de celle de Rastadt et de Bade*, ibid., in-12. On a réuni ces deux ouvrages, qui ne sont plus guère cités depuis la publication des Mémoires de Dumont et de Rousset (DUMONT et ROUSSET). IV. *Le jeu d'écritures, ou l'histoire d'une affaire d'amour et de badinage pendant les négociations de la paix d'Utrecht*, ibid., in-12. Des personnes offensées de ce que l'auteur leur faisait jouer de cette histoire, le firent maltraiter avec des coups de bâton. Il porta plainte au procureur général; mais on l'apaisa avec quelque argent, et cette affaire n'eut plus de suite. On a confondu quelquefois cet écrivain avec dom Casimir Eschot, bénédictin (V. FRAICROT). Augustin FRESCHOT a publié sur l'histoire de Bohême deux ouvrages par le P. Erber, jésuite, dans *Notitia regni Bohemæ*, d'après

la *Biblioth. Mencken*, pag. 379 : I. *Insulæ Pragensis ornamenta, seu vitæ episcoporum et archiepisc. Pragensium*, Nuremberg, 1716, in-fol. II. *Ducum et regum Bohemæ coronæ seu vitæ*, ibid., 1717, in-fol. W—s.

FRESEN (JEAN-PHILIPPE), théologien protestant, né en 1705, aux environs de Creuznach, dans le Palatinat, fut l'un des professeurs les plus estimables de l'académie de Giessen, et mourut dans cette ville, le 4 juillet 1761. On connaît de lui, en allemand : I. *Pensées sur le Christ*, Zullichau, 1745, in-8°. II. *Notice exacte sur la doctrine des hernhutes*, avec une préface et des notes, Francfort, 1746-51, 4 parties in-8°. III. *Notice de l'établissement fondé à Darmstadt pour les juifs convertis au christianisme*, Darmstadt, 1758, in-fol. Il avait eu la plus grande part à cet établissement. IV. *Notice de la vie, de la mort et des écrits de J. Alb. Bengel*, Francfort, 1753, in-8°. V. *Le Triomphe de la vérité sur l'incrédulité, ou Conversion du baron G. Ch. de Dyhern*, ibid., 1760, 1766, in-8°, et beaucoup d'autres écrits théologiques. W—s.

FRESNAIS (JOSEPH-PIERRE), né à Fretteval, près de Vendôme, s'est rendu utile aux lettres en faisant passer dans notre langue les chefs-d'œuvre de Sterne, de Wieland, et d'autres compositions agréables. Ses traductions sont élégantes sans manquer à l'exactitude; et il sait assez bien conserver, à chaque auteur, le caractère qui lui convient. On a de Fresnais : I. *La Sympathie des âmes*, traduite de Wieland, Amsterdam (Paris) 1768, in-12. II. *Histoire d'Agathon, ou Tableau philosophique des mœurs de la Grèce*, imitée du même, Paris, 1768, in-12, 4 vol. III.

Coup-d'œil rapide sur les progrès et la décadence du commerce et des forces d'Angleterre, traduit de l'anglais, Amsterdam (Paris), 1768, in-12. IV. *Chrysal*, ou *les Aventures d'une guinée*, traduites de l'anglais, Paris, 1768-69, in-12, 2 vol. V. *L'Abbaye*, ou *le Château de Barford*, traduit de l'anglais de miss Munnif, Paris, 1769, in-12. VI. *Histoire d'Agathe de St.-Bohaire*, Lille, 1769, in-12, 2 vol. VII. *Histoire d'Emilie Montague*, traduite de l'anglais de M^{me}. Brooke, Paris, 1770, in-12, 4 vol. VIII. *Le Guide du fermier*, traduit de l'anglais d'Arthur Young, Paris, 1770-82, in-12, 2 vol. Dans cet ouvrage, se trouvent deux traités de Fresnais; l'un sur l'art de faire la bière, l'autre sur la fabrication du pain de pomme-de-terre. IX. *Le Voyage sentimental*, traduit de Sterne, Londres (Paris), 1784, in-12; plusieurs fois réimprimé. X. *La Vie et les opinions de Tristram Shandy*, traduites du même, en société avec M. de Bonnay, Paris, 1785, in-12, 4 vol. Z.

FRESNAYE (JEAN VAUQUELIN DE LA), né en 1536, à la Fresnaye en Normandie, d'une famille noble et ancienne de la province, perdit son père de bonne heure, et hérita de plusieurs terres endettées, que sa mère parvint à dégager. Il étudia sous les maîtres qui avaient alors le plus de réputation, se lia d'amitié avec la plupart des poètes du temps, et bientôt prit rang parmi eux, en donnant au public, en 1555, ses *Foresteries*, ouvrage très mauvais, de son propre aveu. Il alla ensuite faire son droit à Bourges, et retourna dans sa patrie, où il fut d'abord nommé avocat du roi, au bailliage de Caen, puis lieutenant-

général, et enfin président au dical de cette ville. Ce fut dans l'intervalles de loisir que lui laissent les affaires, qu'il composa son *Art poétique françois*, en trois chants fort longs; et ses cinq livres de *Épigrammes*. On voit qu'il fut vraiment précurseur de Boileau. Celui-ci pendant dédaigné de le nommer dans son *Art poétique*, et même les *Satires* de l'un et de l'autre, offrent de nombreux traits de ressemblance, qu'ils ont puisé aux mêmes sources, c'est-à-dire, dans les satiriques latins. Les autres poésies de la Fresnaye sont des idylles, des sonnets, des épigrammes et des épitaphes. Le recueil a été recueilli et imprimé à Caen en 1612, in-8°, six ans après la mort de l'auteur, arrivée, à ce qu'on croit, en 1606. Il était père de Nicolas Vauquelin des Yveteaux, qui fut le précepteur de Louis XIII, et fit aussi vers (V. DESYVETEAUX). La Fresnaye a presque tous les défauts du temps, et ils n'y sont point cachés par le mérite des pensées; son style, sans force, sans élévation, est encore défectueux par beaucoup d'expressions particulières.

A—G

FRESNE. Voy. CANGE (DUFRESNE) et TRICHET.

FRESNOY (DU). V. DUFRÉTEAU et LENGLET.

FRESNY (DU). V. DUFRÉTEAU DE SAINT-EM.-M.-P.), l'un des premiers auteurs de la révolution de France, était conseiller de grand-chambre au parlement de Paris avant cette révolution. Beau-frère de Dupaty, il lui communiqua les pièces d'un procès-verbal dont il était rapporteur, et qui se fit lieu aux plaidoyers par lesquels le magistrat se fit une espèce de réputation (V. DUPATY.) Fréteau, voué à la

se mêla, en 1788, des a parlement avec la cour, à exaspérer ceux de ses qui s'opposaient aux innovations par les ministres. Il ar suite de ces événements, après la disgrâce de MM. ion et de Brienne. Député généraux par la noblesse en 1789, il protesta conérations que cet ordre avait es sans attendre le duc alors occupé de faire vation. Fréteau passa er la minorité, à la cham-s-état; il avait espéré jouer rôle dans cette assemblée: dès le commencement, coulicule par Mirabeau, qui le la *commère Fréteau*. Bers par le reste de la faction il essaya de jouer le rôle de r entre les différents partis, us successivement, et finit ir l'objet du mépris général. re 1789, il proposa de don- XVI le titre de roi des appuya ensuite la deman- te-rouge, et réclama la com- n du registre des dons sur ublic. Le 2 janvier 1790, ies *bastilles secrètes*, de- bilité des ordres religieux des biens du clergé; il vota sur que le droit de paix et appartient à la nation et u son, adhéra à l'abolition esse dans la séance du et fit, le 7 septembre, nte sortie contre les en- la constitution: mais ce sa de le perdre, fut un pu'il fit, le 11 juin 1791, de la France et des puis- sines. Il y exagéra, avec que pusillanimité, la situa- use du royaume, les vues

hostiles des grandes puissances, et surtout les forces du prince de Condé, rassemblées à Worms. Ce fut à la suite de ce rapport, qui lui attira une foule de sarcasmes, qu'on rendit un décret qui ordonnait au prince de Condé de rentrer en France. Le 28 juin, il fit encore rendre le décret qui interdisait à tous les Français de sortir du royaume. Le 31 juillet, il pré-senta un nouveau rapport sur les ar-mements qui se faisaient en Allema-gue, se plaignit des ministres, et de-manda leur comparution à la barre. Fréteau fut nommé, après la session, juge du tribunal du 2^e arrondissement de Paris. Il n'avait jamais marché sur la même ligne que les jacobins, quoiqu'il les eût quelquefois eueusés; ils le firent arrêter comme suspect, en 1793, et finirent par l'envoyer à l'échafaud. Il fut condamné, le 26 prairial an 2 (14 juin 1794), par le tribunal révolutionnaire de Paris, comme *contre-révolutionnaire*. Fré-teau était alors âgé de quarante-neuf ans. Il fut, sinon un révolutionnaire exalté, au moins un réformateur très prononcé. Il avait des principes reli-gieux; mais, comme tous ceux du parti des parlements, il était fort op-posé à la cour de Rome, et il contri-bua beaucoup à faire adopter la fu-neste constitution civile du clergé. Z.

FRETON (Louis), seigneur de Servas, né probablement à Calvisson, vers 1578, prit le parti des armes, et signala son courage dans un grand nombre d'occasions en Hollande, en Italie et en France, sous le duc de Rohan, qui l'avait fait son maréchal-de-camp. Il s'était précédemment at-taché aux ducs de Châtillon et de Lesdiguières, et avait été employé par eux dans des négociations et dans des intrigues, où il montra toujours autant d'intelligence que d'activité. Il

a laissé, sous le titre de *Commentaires*, des mémoires assez curieux de toutes les entreprises militaires et de toutes les affaires auxquelles il prit part depuis 1600 jusqu'en 1620. Cet ouvrage, ignoré pendant plus de cent trente ans, fut publié, il y a un demi-siècle, dans le recueil de *Pièces fugitives pour servir à l'Histoire de France*, de Menard et Aubais. Fretton vécut cinq ans encore après l'époque où finissent ses *Commentaires*, constamment occupé des intérêts des protestants, ou les défendant à main armée. Il péta et prit Sommières dans la nuit du 5 au 6 juillet 1625; mais, attaqué à son tour dans la place, et forcé de se retirer avec précipitation, il fut blessé dans cette rencontre, et alla mourir à Lezan, le 29 du mois d'août suivant. V. S. L.

FREUDENBERGER (URIEL), né à Berne, en 1712, se voua à l'état ecclésiastique, et mourut pasteur à Gleresse, en 1768, dans un âge peu avancé. C'était un homme savant, versé dans les antiquités et dans l'histoire de la Suisse. Son goût le portait à des singularités; c'est ce qui produisit son traité dans lequel il attaqua la vérité de l'*Histoire de Guillaume Tell*, 1760, in-8°. (Voy. EGILL.) On a aussi de lui une dissertation *De origine cultus serpentum apud antiquos*; une *Description du Munsterthal*, 1758, in-8°, en allemand; et la traduction allemande de l'*Histoire de la confédération Helvétique*, par M. de Wattenwyl, Heilbronn, 1768, in-8°. — FREUDENBERGER (SIGISMOND), né à Berne, en 1745, y mourut en 1801. A vingt ans il se rendit à Paris, où il fit un assez long séjour, cultivant la peinture, et fréquentant les artistes les plus distingués de la capitale. Il s'appliqua aux portraits, et surtout aux scènes de so-

ciété. Il composa de préférence des dessins, coloriés avec un grand soin, qui furent recherchés. De retour dans sa patrie, il suivit le même genre, et choisit les sujets de ses pièces parmi la nature des Alpes. La délicatesse de son goût, la justesse de son dessin, la vérité et l'aimabilité de ses compositions, ont rendu célèbres ses ouvrages. On y distingue, entre autres, *le Départ et le Retour du soldat suisse*; *la Balanceuse*; *les Chanteuses du mois de mai*, et surtout, *la Visite au Chalet*. Il a fourni les dessins pour la belle édition de l'*Hoptameron français*, qui a paru à Berne, en 1793, ainsi que pour une partie des estampes servant à l'*Histoire des mœurs et coutumes des Français dans le 18^e. siècle*. D'un caractère doux et aimable, d'un esprit cultivé, et d'une société agréable, Freudenberger fut estimé et regretté par ses amis. Depuis sa mort, c'est le peintre Lafond, à Berne, qui fournit les suites des dessins de Freudenberger, coloriés avec la délicatesse et la netteté dans lesquelles avait excellé leur auteur. U—1.

FREUNDWEILER (HENRI), né à Zurich en 1755, fut peintre d'histoire et de portraits, d'un grand mérite. Il se rendit, en 1777, à Dusseldorf, pour cultiver son art d'après les modèles qu'offrait la galerie célèbre qui s'y trouvait alors; de là il passa, dans le même dessein, à Manheim. En 1782, il voyagea en artiste dans la Suisse italienne. Deux ans après, il entreprit un second voyage d'Allemagne, et séjourna quelque temps à Dresde et à Berlin. Le prince de Dessau voulut l'attacher à sa cour; mais Freundweiler préféra l'indépendance, et revint en Suisse; il y cultiva surtout le genre historique. La plupart des pièces qu'il composa, sont

l'histoire suisse : on loue la leurs détails et la beauté de oris. Homme vertueux, et ellement caractère, bon époux, e, et bon ami, il mourut à dans la fleur de son âge, en U—1.

JX (ANDRÉ DES), en latin , nom sous lequel il est plus naquit à Chartres au com- ent du seizième siècle, em- état ecclésiastique, et obtint le Thiverval, qu'il administra plusieurs années avec beau- sagesse. La haute réputation Ignace l'engagea à faire le le Rome, pour entendre cet confesseur de la foi, qui ve- ce l'autorisation du St.-Siège, les fondements de la compa- Jésus. Frusius obtint l'hon- re admis dans cette société, ; et après avoir, par l'ordre supérieurs, fait un nouveau : théologie à Parloue, il revint , où St. Ignace l'employa quel- ps comme secrétaire. Il rem- ite différents emplois, et con- à former des établissements société, à Parme, à Venise, plusieurs autres villes d'Italie cile. Frusius fut le premier jé- si enseigna la langue grecque à ; et il fit ensuite des leçons es sur les Saintes - Écritures à l'avait été nommé depuis peu du collège des Allemands, en lie, lorsqu'il y mourut, le 25 1556, trois mois et six jours t mort de St. Ignace. Frusius ait des connaissances très va- l'avait étudié, avec un égal suc- théologie, la médecine et le l'était bon mathématicien, ex- musicien, et il faisait des vers avec une facilité telle, qu'il en sait à l'instant même sur toutes

sortes de sujets : mais ces vers n'é- taient sans doute, ni aussi élégants, ni aussi harmonieux que l'assure Ale- gambe, puisqu'il ajoute que ce n'é- tait qu'avec une attention soutenue qu'on parvenait à les distinguer de la prose. Frusius a traduit de l'espagnol en latin les *Exercices spirituels* de St.-Ignace. On a en outre de lui : I. Deux opuscules en vers, *De verborum et rerum copiâ*; *Summa latinæ syn- taxeos*, Rome, 1556; Vienne en Au- triche, 1561, et Anvers, 1574, in- 12. II. *Theses collectæ ex interpreta- tione Geneseos*. III. *Assertiones theologicæ*, Rome, 1554, in-8°. IV. *Poëmata*, Cologne, 1558, in- 12 : ce recueil, souvent réimprimé à Lyon, à Anvers, à Tournon, con- tient deux-cent-cinquante-cinq épi- grammes contre les hérétiques, au nombre desquels Frusius place Éras- me ; un poëme *De agno Dei*, et enfin un autre poëme qui a pour titre, *Echo de præsentî christianæ religionis calamitate*, qu'on cite quelquefois comme un exemple d'une grande diffi- culté vaincue. L'édition de Tournon contient, en outre, un poëme *De sim- plicitate*, dont Alegambe parle avec éloge : le P. Vavasseur a jugé d'une manière plus impartiale les poésies de son confrère, en convenant que le style en est faible et plein de négligences. Frusius joue souvent sur les mots, et n'épargne pas les injures à ses adversaires. On lui doit encore une édition des *Épigrammes de Martial*, purgées de toutes les obscénités qui les déparent : François Sylvius et Conrad Gesner avaient fait avant lui un semblable travail sur cet auteur ; et, depuis Frusius, trois autres jésuites les PP. Auger, Math. Rader, et Ro- deille, ont essayé de lui rendre le même service. (Voy. MARTIAL.)

FREVAL (CLAUDE-FRANÇOIS-GUILLEMEAU DE), conseiller au parlement, né à Paris le 26 juillet 1745, membre des académies de Bordeaux, de la Rochelle, de Villefranche et de Lyon, est mort le 2 octobre 1770. Il est connu dans la république des lettres par une *Histoire raisonnée des discours de Cicéron*, 1765, in-12; ouvrage justement estimé, dont l'édition est due à Goulin, qui corrigea les épreuves et fit une table (1). — Il paraît que c'est à un autre FREVAL qu'appartiennent les *Essais métaphysico-mathématiques sur la solution de quelques problèmes importants*, tome I et unique, 1764, in-8°, publié en Hollande.

A. B—T.

FREVIER (CHARLES JOSEPH), jésuite, né à Rouen le 11 novembre 1689, entra jeune dans la société, et, après les études ordinaires, y fut employé à l'enseignement. Il mourut en Normandie dans un âge fort avancé, et après la suppression de son institution. Il vivait encore en 1770, et avait alors près de quatre-vingts ans. Il paraît qu'il survécut peu à cette époque. Le premier supplément de *la France littéraire*, imprimé en 1778, le met au nombre des auteurs morts, sans donner la date de son décès. Il est connu par un ouvrage intitulé: *La Vulgate authentique, authentique dans tout son texte, plus authentique que le texte hébreu, que le texte grec qui nous restent; Théologie de Bellarmin, son Apologie contre l'écrit annoncé dans le journal de Trévoux*, art. 85, juillet, 1750; Rome, 1753, in-12. Ce

long titre indique assez le but de l'ouvrage; mais il ne sera peut-être inutile de faire connaître ce qui na occasion. Le P. Widenholts, suite allemand, et docteur en théologie à Wurtzbourg, passant à Rome vers 1748, remarqua beaucoup de manuscrits de Bellarmin dans la bibliothèque des jésuites de cette ville; dans ce nombre une dissertation sur la Vulgate. Son idée le porta à faire une espèce d'abrégé; mais, en retour à Wurtzbourg, il trouva à propos de faire imprimer l'ouvrage en entier. Il écrivit au P. Jean-François Holvoët, bibliothécaire de Metz, pour obtenir une copie collationnée de ce manuscrit, avec un certificat de sa main; ce qui lui ayant été envoyé, le fit imprimer sous ce titre: *graphus ex mss. autographis rabilis Dei servi Roberti Bellarmini à societate Jesu, S. R. E. curâ de editione Vulgatâ, quo s. concilio Tridentino definitum ea pro authenticâ haberetur*. Un exemplaire de cet écrit ayant été voyé aux journalistes de Trévoux, P. Berthier, qui alors rédigeait le journal, en rendit compte, art. 85 du 17 de juillet 1750. Il établit, comme digne de tout le respect et du véritable sentiment de Bellarmin, le partage, et qu'il attribue aussi à cardinal Pallavicin, que bien qu'on ne peut juger la Vulgate exempte de toute erreur en matière de foi et de morale, et qu'elle seule doit être conservée dans l'usage public des églises et des écoles; cependant il peut s'y trouver des fantes, et qu'en la déclarant authentique le concile de Trente n'a prétendu autre chose que de prétendre, et n'a prétendu autre chose que de déclarer cette opinion. Le concile, selon ce qu'il est déclaré la Vulgate authentique tout son texte; elle est aujourd'hui d'après la décision solennelle

(1) La qualité de l'auteur et la date de son ouvrage nous faisaient croire qu'il y avait erreur dans la date de sa naissance; mais le bibliographe qui la donne (*La France littéraire*, 1778, III, 561), ajoutant qu'il est mort âgé de vingt-cinq ans onze mois et six jours, a fait erreur du moins dans ce dernier calcul, et aurait dû dire deux mois au lieu de onze.

glise, le seul texte *pur*, et ni le texte hébreu, ni le texte grec, ne partagent cette prérogative. En soutenant cela, il fallait montrer encore que ce sentiment était celui des cardinaux Bellarmin et Pallavicin, et infirmer l'autorité de l'écrit nouvellement publié. C'est ce qu'essaie de faire Frevier. D'abord, il ne regarde l'écrit publié par le jésuite allemand, que comme une sorte de mémorial, « tel qu'au temps de ses premières études, le fait un jeune théologien pour se rendre compte à lui-même de ce qu'il a lu... comme une pièce... jetée au rebut dans quelque coin du cabinet de Bellarmin, que quelque demi-savant aura recueillie, » mais abandonnée par son auteur, comme indigne de lui. Frevier appuie cette idée de textes tirés des écrits des deux cardinaux, lesquels prouvent que tous deux ont regardé les sources, c'est-à-dire les textes hébreu et grec, comme corrompues, et la *Vulgate* comme le seul texte auquel, d'après le décret du concile, il n'y eût nul reproche à faire. C'est au reste, bien moins pour combattre le P. Berthier, son confrère, que Frevier dit avoir composé son livre, que pour ôter aux incrédules un moyen puissant d'attaque contre la religion, en laissant toutes nos écritures exposées au soupçon de corruption. L.—Y.

FREY (JEAN-CÉCILE), médecin, né vers 1580, à Keisersstühl, dans le comté de Bade, après avoir terminé ses études, vint à Paris, et obtint au concours la chaire de philosophie du collège de Montaigu. Il y introduisit la méthode de faire soutenir des thèses en langue grecque, avant que cet usage ne fût adopté par l'université. Son traitement suffisait à peine pour le faire vivre : une maladie acheva d'épuiser ses ressources ; et il fut obligé de demander qu'on lui accordât

ses grades en médecine, sans frais. Il dicta un cours de médecine au collège de Boncourt en 1622. Il prend, à la tête d'un ouvrage qu'il fit paraître la même année, le titre de médecin de la reine-mère ; et si, comme on le croit, ce titre était purement honoraire, il suffit du moins pour prouver que ce professeur se livrait à la pratique. Frey mourut de la peste le 1^{er} août 1631, à l'hôpital Saint-Louis de Paris, dans un âge peu avancé. Jean Balesdens, son ami, rassembla ses ouvrages, et les publia, Paris, 1645 et 1646, 2 vol. in-8°. Cette collection est très rare ; Vogt n'en a connu que le second volume. On trouvera la liste des ouvrages qu'elle renferme, dans les *Mémoires de Niccron*, tom. XXXIX, et dans le *Dictionnaire de Moreri* ; l'on se bornera à indiquer ceux qui peuvent mériter l'attention des curieux ou donner lieu à quelques remarques : I. *Admiranda Galliarum compendio indicata* ; il avait déjà été imprimé, Paris, 1628, in-8° : l'auteur y rapporte des choses qui prouvent peu de discernement, et une excessive crédulité. II. *Via ad divas scientias artesque, linguarum notitiam, sermones extemporaneos, nova et expeditissima*. Cet ouvrage, plus curieux qu'utile, dont Morhof donne un aperçu dans son *Polyhistor*, semble tiré, en partie, des méthodes de Raimond Lulle ; il en existait déjà une édition de Paris, 1628, in-16, et il a été réimprimé à Lépa, 1674, et à Waldembourg, 1715, in-12. III. *Philosophia Druidarum*. Il divise les druides en trois classes : les bardes, les eubages, et les simples druides. Ce sont, suivant lui, les plus anciens philosophes de l'univers ; et il cherche à prouver que les fées étaient des vierges qui enseignaient la même

doctrine. IV. *Cribrum philosophorum qui Aristotelem superiore et hac ætate oppugnârunt*. Frey, qui se déclare ici le défenseur d'Aristote, attaque, sans aucune espèce de ménagement, Ramus, Campanella, Gassendi, Pomponace, Bernardin Telesio, Patrice et Bacon. Aux deux volumes qu'il a publiés des œuvres de Frey, Balesdens se proposait d'en ajouter un troisième, qui aurait contenu ses poésies : elles consistent en anagrammes, échos, et autres bagatelles, qui n'ont d'autre mérite, si c'en est un toutefois, qu'une grande difficulté vaincue. Il avait débuté, dans ce misérable genre, par deux espèces de *panégyriques* en latin, adressés, l'un au P. Callier, cordelier, dont tous les mots commencent par la lettre C, et l'autre au P. Mahuet, dominicain, dont il retrancha les lettres R et S : ces deux pièces ont été imprimées, Paris, 1616, in-4°, et se trouvent à la bibliothèque du Roi. Mais on y chercherait vainement un *Éloge de Gaston de France*, cité par Marolles, et dont chaque mot commence par la lettre G. Frey a encore composé, dans le même goût, deux ouvrages en vers intitulés : I. *Mariæ Medicæ Augustæ reginæ ologia ex dictionibus quæ omnes ab initiali regii nominis et cognominis litterâ M incipiunt, ad historiæ fidem, pictasque in Mariali tabellas concinnata*, Paris, 1628, in-4°. II. *Panegyris triumphalis, à J. C. Frey, obeliscum hieroglyphicis regii et cardinalitii nominis litteris depictum dedicante dicta Ludovico regi; Tumulus Rupellæ; Epigraphæ parallelæ*, ibid. 1629, in-4°. Toutes les poésies de Frey, dont on trouve les titres dans Moreri, sont au-dessous du médiocre. Mais il a mieux réussi dans l'ouvrage suivant : *Recitatus veritabilis super ter-*

ribili esmeutd paysanorum de Ruelio; auctor Janus Faillyena, sans date, in-12. Cette pièce, qui est assez rare, passe pour une des meilleures du genre macaronique. Le professeur Rod. Wedekind a publié : *Diatriba de Jani Cæcili Freii philosophid Druidum, ejusque vitæ et opusculis*, Göttingue, 1760. W—s.

FREY (JEAN-JACQUES), graveur, né à Lucerne en 1681, apprit son art chez Van Wersterhout : s'étant appliqué à l'étude du dessin, il fit le voyage de Rome pour y étudier l'antique; le charme qu'il trouvait à copier les chefs-d'œuvre qu'il rencontrait à chaque pas dans cette ville célèbre, le déterminait à s'y fixer. Un des principaux mérites des ouvrages de cet artiste, c'est une parfaite imitation du caractère et de la touche du maître qu'il traduit, et avec lequel il semble s'identifier. Son œuvre s'élève à plus de cent planches : outre l'estampe appelée, *In conspectu angelorum psallam tibi*, qui passe pour son chef-d'œuvre, on y distingue le *Char de l'Aurore*, d'après le Guide; *Bacchus et Ariadne*, d'après le même; *l'Enlèvement d'Europe*, d'après l'Albane; *Saint-Charles-Borromée*, d'après Cortoue; un *Repos en Egypte*; un *Martyre de St.-André*; *Auguste faisant fermer le temple de Janus*; une *Sainte-Famille*; une *Assomption*; la *Mort de St.-François Xavier*; la *Clémence accompagnée de plusieurs autres vertus*, tous ces sujets d'après C. Maratti; beaucoup d'autres estampes d'après le Dominiquin, André Sacchi, le Guerchin, Pietro Bianchi, Balustra, etc. Frey a gravé aussi la *Sainte-Famille* de Raphaël, de même grandeur que celle d'Edelinck; mais il ne faut pas voir ces deux estampes l'une à côté de l'autre : celle de Frey ne peut pas soutenir.

la comparaison. Quoi qu'il en soit, cet artiste avait beaucoup de talent; ses ouvrages ont de la couleur et de l'harmonie; son style est moelleux, son dessin correct: plusieurs graveurs italiens, tels que Kilian, Wagner et quelques autres, ont adopté sa manière. Frey est mort à Rome en 1752. Pie VI avait acheté de sa veuve les planches de ses gravures, pour les joindre à la bibliothèque du Vatican. — Il a existé un autre FREY (J. M.), graveur allemand, dont on a différents sujets d'après Wagner, Grosman, etc.

P—E.

FREY (JEAN-LOUIS) naquit en 1682, à Bâle, d'une famille distinguée. Dès ses premières années, il annonça de grandes dispositions pour les lettres, et non seulement il apprit avec rapidité ce qu'on enseigne dans les premières écoles de l'enfance, mais il acquit dès-lors les connaissances d'un âge plus avancé. Par la seule force de son intelligence, il se rendit, dès l'âge de dix ans, la langue hébraïque familière. En 1696, il put se passer de maître, se livrer à l'étude de la philosophie; et il lut les meilleurs auteurs de l'antiquité, dans toutes les langues, s'appliquant en même temps à la dialectique, à la métaphysique et aux mathématiques. Reçu maître ès-arts en 1699, il commença ses cours de théologie, et se perfectionna dans l'hébreu sous Jacques Buxtorf. De l'étude de cette langue il passa à celle du chaldéen, du syriaque et de l'arabe. En 1703, après avoir subi des examens, auxquels il répondit d'une manière qui justifiait les espérances conçues de ce jeune savant, il prit rang parmi les ministres du St.-Évangile. Pour accroître et perfectionner ses connaissances, il se mit à voyager dès la même année, et parcourut les académies les plus renommées. A

Paris, il fit connaissance de l'abbé de Longuerue, qui le perfectionna dans l'arabe, et il expliqua sous cet habile érudit la vie de Tamerlan d'Ibn Arabschah. Après avoir parcouru la France, les Pays-bas et l'Allemagne, il revint dans sa patrie; et voulant y être utile, il ouvrit des cours de théologie et de philologie, s'attachant principalement à l'enseignement de l'hébreu: bientôt, d'après l'ordre du sénat, il professa l'arabe, le persan, etc. En 1711, il allait se rendre à Huningue, dont il venait d'être nommé pasteur, lorsqu'il obtint la chaire d'histoire dans l'académie de Berne, et le titre de professeur extraordinaire de théologie. Les fonctions de ces deux emplois absorbèrent toutes ses facultés, et lui donnèrent lieu de déployer son rare mérite. Le sénat de Bâle lui donna, en 1737, la chaire de professeur ordinaire du V.T. dans la même académie; et Frey la conserva jusqu'à sa mort, arrivée le 28 fév. 1759. Frey se distingua également par ses vastes connaissances, et la sagesse de sa critique, en théologie, en histoire sacrée et profane, en philologie grecque et orientale, en philosophie, en sorte qu'il serait difficile de déterminer dans laquelle de ces branches il excella. Voici la nomenclature de ses principaux ouvrages: I. *Dissertatio de naturâ humanâ*, Bâle, 1699. II. *Disputatio in quâ Mohammedis de Jesu Christo sententia expenditur*, ibid., 1705, in-4°. Frey paraît n'avoir point connu la *Dissertation* de Warner sur le même objet; et au surplus, il suit une autre marche que ce dernier: il n'avait pas sous les yeux l'édition de l'Alcoran, de Marracci, et il s'est servi de celle de Hinckelmann. III. *De conjungendo studio ling. orient. cum studio ling. græcæ*, 1705. IV. *De officio doctoris christiani disserta-*

tionnes IV, *ibid.*, 1711-15. V. *Excerpta ex commentario msc. R. Aharonis hebr. et lat. cum notis*, Amsterdam, 1705. On doit encore à Frey une édition des *Opuscula* de J. Grynæus, accompagnée d'une *Notice biographique* sur la vie et les ouvrages de ce savant, Bâle, 1746, in-8°; une édition corrigée et augmentée du *The-saurus ecclesiast.* de Suicer, Amsterdam, 1728, 2 vol. in-fol.; des *Notes* employées dans l'édition des *Patres apost.* donnée à Bâle en 1742, in-8°, à laquelle on peut joindre sa *Lettre apologétique à F. Kriehout*, 1754, in-4°. Frey desira encore être utile à la science, même au-delà du tombeau. En mourant, il laissa une somme de cent florins, destinée à accroître la bibliothèque des élèves du collège supérieur de Bâle, et voulut qu'un homme habile, désigné par des curateurs choisis, donnât, chaque semaine, quelques leçons gratuites de théologie et de philologie aux élèves en théologie; et qu'ensuite ce même professeur publiât quelque dissertation ou discours, ayant pour objet, ou la démonstration de la vérité comme de l'origine divine de la Ste.-Écriture, ou la défense de cette double démonstration, ou enfin la paix et l'union des chrétiens. A cette fondation généreuse il joignit le don de sa propre bibliothèque, composée de plus de 8000 volumes, et estimée 20,000 florins, avec un lieu vaste et commode pour la placer. On trouvera de plus amples détails sur la vie et les ouvrages de Frey, dans les *Athenæ Rauricæ sive Catalogus profess. acad. Basileensis*, et dans la *Notice* sur Grynæus, dont nous avons parlé plus haut. Jacques-Christophe Beck a célébré sa mémoire dans une pompeuse oraison funèbre, *De vitâ et meritis philologi et theologi incomparabilis*

Jo. Lud. Frey, etc., Bâle, 1760, in-4°. J—n.

FREY. Voy. NEUVILLE.

FREYBERG (CHRISTIAN - AUGUSTE), recteur de l'école de Ste-Anne à Dresde, né à Stolpen en 1684, mort le 15 janvier 1743, a publié une *Dissertation* en allemand sur l'établissement de l'imprimerie dans la ville de Dresde, Dresde, 1740, in-4°. Cette pièce renferme des détails curieux sur d'anciens imprimeurs peu connus, et sur les ouvrages sortis de leurs presses. Parmi les autres ouvrages de Freyberg, qui ne sont pour la plupart que des dissertations ou pièces académiques, nous indiquons seulement les suivants : I. *Lettres des missionnaires B. Ziegenbalg et H. Pleitscho, avec des Notes* (sous le nom de C. G. de Bergen), Pirna, 1708, in-4°. II. *Trois spécimens d'un Dictionnaire civil saxon* (Sächsischen Bürgerlichen Lexici), *ibid.*, 1737, in-4°. III. *Histoire de l'église de Plauen*, *ibid.*, 1737, in-4°. IV. *Sur les savants de Wolkenstein et d'Elterlein*, *ib.*, 1758 et 1759, in-4°. V. *Histoire de la ville de Spandau sur l'Elbe*, *ib.*, 1759, in-4°. VI. *Sur les savants de Geyer*, *ib.*, 1741, in-4°. VII. *Notice sur la ville de Stolpen*, *ib.*, 1723, in-4°. VIII. *Bibliothecæ Stolpensi justa persoluta*, *ib.*, 1723, in-4°. Tous ces ouvrages sont en allemand, à l'exception du dernier.

W—s.

FREYDANK. C'est le nom réel ou, très probablement, supposé, d'un poète allemand, qui paraît avoir vécu dans la première moitié du 13^e. siècle, et de qui l'on a un poème moral, ou, plutôt, un recueil de sentences détachées, réunies sous le titre de *Bescheidenheit* (modestie, ou modération), parce que cette vertu

le sujet principal. Ce sont de vers rimés, la plupart limes, de six pieds, au nombre de quatre-vingt-trente-huit. Cet ouvrage, remarquable cependant par le caractère poétique que par la force des vers, est regardé par les Allemands comme un des monuments les plus précieux de leur ancienne poésie. Il appartient à cette époque célèbre des poètes de la maison de Souabe, où l'Allemagne méridionale eut ses troubadours et ses Trouvères, sous le nom de *Minnesingers* (chansons d'amour). Il a été imprimé plusieurs fois dans le 16^e siècle; la meilleure édition est celle donnée par Chr. H. Müller, dans son *recueil de poèmes allemands* 12^e, 13^e et 14^e siècles, Berlin 1784-85, in-4^o. Les anciens auteurs de proverbes moraux, comme la Fontaine, les commentateurs de Reuchlin, Fuchs, etc., citent souvent, et ils l'appellent, ou Frydank, ou Frydank; tous ces noms signifient, *chanteur*. Mais ils ne donnent aucune particularité sur sa personne et sa vie. Les recherches plus récentes sur ce sujet, n'ont pas fourni de nouvelles lumières. Tout ce qu'on a dit à cet égard a été rassemblé dans le recueil intitulé : *Monuments de la poésie allemande*, Brême, 1784, 4^e numéro. Voyez aussi Jörres, *Dictionnaire des poètes et chanteurs allemands*, Leipzig, 1806, 6 vol. in-8^o. (en allemand.) — On confond quelquefois Freydank avec Jacob FREYDANK, qui vivait trois ans plus tard, à Altenhofen en Saxe, et qui écrivit un abrégé de l'histoire de l'ancien et du nouveau testament, en vers, intitulé, *Der neuen-Biblia* (la Bible des laïcs), imprimé avec des gravures en bois

à Francfort sur le Mein, 1569, in-fol.

M—N—D.

FREYLINGHAUSEN (JEAN-ANASTASE), théologien luthérien, de la secte des Pietistes, né le 11 décembre 1670, à Gandersheim, dans la principauté de Wolfenbüttel, fréquenta les universités de Jéna, d'Erfurt et de Halle, et s'y lia d'une étroite amitié avec le fameux Aug.-Herm. Franke, qui l'appela, en 1715, auprès de lui, comme son adjoint dans ses fonctions pastorales et dans la direction de la maison des orphelins de Halle. Freylinghausen lui succéda dans cette dernière place, qu'il remplit avec zèle jusqu'à sa mort, arrivée le 12 février 1758. Il a publié, tant en latin qu'en allemand, un grand nombre d'ouvrages ascétiques et mystiques, dont nous citerons seulement ses *Méditations sur la Passion de N. S. J. C.*, qui ont été traduites de l'allemand en latin et en russe. Le chancelier Ludwig a donné, dans le J. litt. de Halle de 1759, des *Pensées approfondies sur la vie et la mort de J. A. Freylinghausen* (en allemand). — Théophile-ANASTASE FREYLINGHAUSEN, fils du précédent, professeur de théologie à l'université de Halle sa patrie, depuis 1755, et directeur de la maison des orphelins depuis 1771, mourut le 18 février 1785. Parmi ses ouvrages, nous indiquerons : I. *Memoria Negriana, h. e. Sal. Negri Damasceni vita, cum ejusdem tractatu critico de Guil. Seaman versione N. T. turcica*, etc., Halle, 1764, in-4^o. II. *Nouvelle Histoire de l'établissement des missions évangéliques (des luthériens), pour la conversion des païens dans les Indes-Orientales* (Voy. CALLENBERG); ouvrage périodique dont il a paru 28 cahiers, de 1770 à 1784, in-4^o. III. *Notices de quelques églises évangéliques, en*

Amérique, et particulièrement en Pensylvanie, ouvrage périodique, écrit en allemand, de même que le précédent : le n°. 14 parut en 1774.
C. M. P.

FREYMON (JEAN-WOLFGANG), juriconsulte allemand, né à Oberhausen, en Bavière, fut reçu docteur à Ingolstadt, en 1572; assesseur du tribunal de la chambre impériale, en 1575, et conseiller d'empire en 1581. Il remplit aussi quelques missions diplomatiques auprès des électeurs de Saxe et de Brandebourg. Freymon est auteur des ouvrages suivants : I. *Enchiridion LL. CC. ex principis contractuum, ultimarum voluntatum et judiciorum materiis congestum*, Francfort. II. *Schematismorum de Processu Libri duo*, Ingolstadt, 1570. III. *Observationum juridicarum crepundia*, Munich, 1576, in-8°. IV. *Elenchus omnium scriptorum qui in jure tam civili quàm canonico, vel commentando vel quibuscumque modis explicando et illustrando ad nostram ætatem usque claruerunt, nomina et monumenta complectens*, Francfort, 1579, in-4°. La première édition avait paru au même lieu, en 1574. Cette espèce de bibliothèque est une réimpression du catalogue publié par Ziletti (Jean-Baptiste), à Venise, en 1558, sous le titre d'*Index librorum omnium juris tam pontificii quàm Cæsarei*, et successivement augmenté par les soins de Gomès, Fichard et Nevizan. Freymon a profité de leurs travaux, sans que son ouvrage y ait beaucoup gagné. Cet *Elenchus* est rédigé par titres, sous chacun desquels sont rangés des livres aujourd'hui tous fort anciens et fort oubliés, et dont Freymon n'a pas même eu le soin d'indiquer les éditions. Cependant il mérite encore

d'être consulté, parce qu'on y trouve deux petites dissertations fort curieuses de Jean Nevizan, auteur du *Sylva Nuptialis*, sur les moyens de diminuer le nombre des livres imprimés, et sur la question de savoir s'il importe de posséder beaucoup de livres. V. *Symphonia juris utriusque chronologica*, Francfort, 1574, in-fol. Cet ouvrage passe pour le meilleur de tous ceux de Freymon, quoique l'auteur n'eût que vingt-sept ans lorsqu'il le rédigea. C'est une liste chronologique des juriconsultes et des principales lois contenues dans le Corps de droit, liste disposée par olympiades, avec la concordance des années romaines et de l'ère chrétienne. Il est fâcheux qu'elle ne s'étende point au-delà de Justinien. Un extrait de cet ouvrage, en ce qui concerne les lois du Code, a été réuni à un semblable travail, fait par Labitte et Antoine Augustin, sur les lois du Digeste, dans les *Indices juris varii*, imprimés à Genève, en 1585, in-8°. Wieling s'est aussi beaucoup servi de l'ouvrage de Freymon dans sa *Jurisprudentia restituta seu Index chronologicus in totum juris Justiniani Corpus*, Amsterdam, 1727, in-8°. (Voy. WIELING.) P—N—T.

FREYTAG (JEAN), médecin allemand, mais originaire de Groningue, né à Wesel en 1581, fit ses premières études à Osnabruck, à Cologne, à Helmstadt; les malheurs des temps contraignait continuellement ses parents à changer de domicile, pour se soustraire aux persécutions que leur attirait leur attachement aux principes de la réformation. Pendant le cours de ses humanités, on lui reconnut de grandes dispositions pour la poésie latine. S'étant consacré à l'art de guérir, il visita différentes universités du Nord; et, de retour à Helm-

stadt, il y vécut dans la maison du célèbre Henri Meibomius, qui l'avait attaché à l'éducation de son fils. Il faisait de plus les fonctions de répétiteur de médecine, et donnait des cours particuliers de cette science, jusqu'à ce qu'en 1604, n'ayant pas encore vingt-trois ans, il en fut nommé professeur extraordinaire. Il ne prit le bonnet de docteur qu'au bout de quatre ans, et passa alors à la cour d'Osnabruck, où il fut premier medecin et chambellan du prince-évêque pendant dix-sept années consécutives. Il jouissait d'une grande réputation comme praticien : il refusa, en 1622, le titre de premier medecin d'Ernest, duc de Holstein, et la première chaire de médecine à l'université de Bintel, et ne se détacha, à la fin, de la cour d'Osnabruck, où sa qualité de protestant ne cessait, depuis quelque temps, de lui attirer des tracasseries, qu'en 1651, quand la ville de Groningue lui offrit la chaire de professeur vacante par la mort de Nicolas Desmulliers. Il la remplit avec distinction le reste de ses jours, jouissant d'un état considérable, consulté de tous les côtés, comblé de gratifications par les grands et les princes, chacun confiant le soin de leur santé. Cependant la sienne s'altérait de la manière la plus déplorable. Toutes les infirmités qu'il avait combattues dans les autres, semblèrent se liquer contre lui : il les attribuait lui-même au peu de régime que la table des riches et la vie de cour l'avaient mis dans le cas de suivre. Il ne haïssait pas, en effet, la bonne chère, et savait égayer la pratique de son état par son humeur joviale. Assailli des maux les plus compliqués, du moins il donna une grande preuve de confiance en son art par sa docilité à prendre tous les remèdes possibles, jusqu'à ce qu'enfin il succomba à ses souffrances

au mois de février 1641. L'académie de Groningue lui fit les plus honorables obsèques ; et l'un de ses collègues, Henri Welman, prononça son oraison funèbre. Freytag s'est signalé dans la plupart de ses ouvrages, comme un antagoniste zélé de la philosophie de Descartes, qui commençait à détrôner celle d'Aristote. Les empiriques avaient aussi en lui un redoutable adversaire. Voici les titres de ses principales productions : I. *Nuctes medicæ*, ouvrage essentiellement dirigé contre les charlatans pseudo-chimistes, uromantes, etc., Francfort, 1616, in-4°. II. *Aurora medicorum galeno-chimicorum, seu de rectâ purgandi methodo, lib. IV*, ib., 1630, in-4°. III. Des Thèses, successivement soutenues par ses disciples : *De morbis substantiæ et cognatis questionibus*, Groningue, 1652. — *De calidi innati essentiâ*, ib., 1652. — *De opii naturâ et medicamentis opiatîs*, ib., 1652. — *De formarum origîne*, ib., 1653. IV. *Detectio et solida refutatio novæ sectæ Senner-to-Paracelsicæ*, Amsterdam, 1656, in-12. V. Quelques Consultations : *Casus ægritudinis per Jac. Ottonis cum Freitagio communicatus*, Groningue, 1652, in-12. — *Consilium in catarrho calido*, ib., 1652, in-8°. — *De Lithomiâ, seu calculi vesicæ sectione Consultatio*, insérée dans le Traité de Jean de Beverwyck (Beverovicus) *de calculo*, Leyde, 1658, in-12. VI. *Oratio panegyrica de personâ et officio pharmacopœi*, Groningue, 1655, in-4°. VII. *Pœmata juvenilia*, Francfort, 1616, in-4°. — Il y a eu d'autres médecins distingués du nom de FREYTAG, tels que, Arnold, né à Emmerick, vers 1500, et que Foppens fait professeur de médecine à Groningue, dans un temps où cette ville n'avait pas d'université.

On a de lui : I. *Mythologia ethica*, Anvers, 1579, in-4°. II. Quelques traductions latines, comme du *Traité italien de Balthasar Pisanelli des aliments et des boissons*, Herborn, 1593, in-12; de l'ouvrage de Duplessis-Mornay sur la vérité de la religion chrétienne, *ibid.*, 1602, in-12; d'un Opuscule espagnol, intitulé : *La Médecine de l'ame, ou l'Art de mourir*, Brème, 1614, in-12. Le traité de *Unguento armario* lui a été attribué par erreur; il est du précédent. — Jean FREYTAG, différent du premier, né aux environs de Wittenbergen 1587, mort en 1654, pratiqua avec distinction la médecine à Ratisbonne; il a laissé un *Traité De melancholiâ hypochondriacâ*. — Jean-Henri FREYTAG, qu'on croit avoir résidé à Quedlinbourg, en Saxe, a écrit : *Catalogi testium veritatis chymiatricæ prodromus*, Quedlinbourg, 1655, in-4°. M—ON.

FREYTAG (FRÉDÉRIC GOTTHELF), savant bibliographe, naquit en 1725, à Pforta, dans la Haute-Saxe. Il fit ses études sous la direction de son père, recteur du célèbre gymnase de cette ville, et très versé dans la science des antiquités (1). Destiné à parcourir la carrière de l'administration, il fut envoyé à Leipzig pour y suivre les leçons de l'université; mais le goût extraordinaire qu'il avait montré dès son enfance pour les livres, n'avait fait que s'accroître avec l'âge, et il employait tous ses moments de loisir à visiter les bibliothèques et les boutiques des libraires. Lorsqu'il était par-

(1) Freytag le père, nommé aussi Frédéric Gotthelf, né à Burkhardtstorf en 1687, mort le 9 juillet 1761, a donné une traduction latine des *Caractères de Théophraste* (Leipzig, 1726, in-8°), et publié un grand nombre de Dissertations académiques. *De Alexandro M. Cornigero*, *ibid.*, 1715, in-4°; *De Merlino britannico*, Naumbourg, 1737, in-fol.; *De M. C. Frontone*, *ibid.*, 1731, in-fol.; *De compendiaris linguis docendi ratione*, etc.

venu à se procurer quelques catalogues, il prenait sur les heures de son sommeil pour les lire et en faire des extraits raisonnés. Après avoir pris ses degrés en droit, il se trouva plus maître de son temps, et il rechercha alors l'amitié des Schelhorn, de Franck, de Walch, et des autres littérateurs qui partageaient ses goûts pour les recherches bibliographiques. Le cardinal Quirini ayant vu, pendant son séjour en Allemagne, les essais de Freytag, lui en témoigna sa satisfaction par une lettre, qui fut, pour lui, un nouveau motif d'encouragement. Sa passion pour des connaissances étrangères à sa profession ne nuisit point à sa fortune. Après avoir exercé quelque temps l'état d'avocat, il fut fait bourgmestre de Naumbourg, et mourut en cette ville, le 12 février 1776. Il était membre des académies latine et allemande de Léna. Voici ses principaux ouvrages : I. *Rhinoceros veterum scriptorum monumentis descriptus*, Leipzig, 1747, in-8°. II. *S. Augustini de civitate Dei membranæ descriptio*, *ibid.*, 1747, in-4°, réimprimée dans l'*Adparatus litterarius*, tom. II. Ce précieux manuscrit était conservé dans la bibliothèque de Pforta. III. *Analecta literaria de libris rarioribus*, *ibid.*, 1750, in-8° : c'est un catalogue alphabétique des ouvrages sur lesquels Freytag avait découvert quelques particularités; chaque article est suivi de notes savantes et de l'indication des sources où l'auteur avait puisé. IV. *Adparatus litterarius, ubi libri partim antiqui, partim rari recensentur*, *ibid.*, 1752, 1755 et 1756, 3 vol. in-8°. C'est une suite de l'ouvrage précédent; mais il n'y a pas conservé l'ordre alphabétique, de sorte que, malgré les tables qu'il y a ajoutées, l'usage n'en est pas aussi commode. V. *Ora-*

Rhetorum Græcorum quibus honoris causâ positæ fuerunt, b. d., 1752, in-8°. Cet ouvrage est dédié au savant cardinal on y trouve des recherches érudition. Les dix orateurs dont il donne la vie, sont : Andronicus, Gorgias, Isocurus, Iphicrates, Démocritus, Phocion et Démocritus. I. *Notices de livres rares et*, t. I, Gotha, 1776, in-8°, ouvrage posthume, dont l'a point paru. VII. *Specimen litterariæ quo virorum femine* *μνημόνεον* *memoriam* Leipzig, 1765, in-8°. VIII. Il t. en allemand, le *Bramine* d'après la version française par Lescallier (Voy. DODSLEY), t. I, et l'*Histoire de Manon*, de l'abbé Prévost, ibid., in-8°. IX. Il a été l'éditeur *sai sur l'homme*, de Pope, en allemand par J. G. E. t. 1756, in-8°. X. Enfin il beaucoup de morceaux plus intéressants à un grand nombre d'ouvrages littéraires et de périodiques; il a été l'un des collaborateurs de la *Gazette d'Erfurt*. W—s.

ZIER (AMÉDÉE-FRANÇOIS), juriste et voyageur, naquit à Chambray en 1687. Sa famille descendait des Frézier d'Écosse, dont une branche vivait, à la fin du 16. siècle, en Savoie, à cause des troubles religieux. Frézier, destiné au barreau, monta en 1700, dans un régiment d'infanterie française, il fit un voyage en Italie, parcourut une partie de France, et profita ensuite des leçons qu'il avoit eues dans les sciences; il obtint une place dans le

corps du génie, en 1707. Il se trouva à dans son véritable élément; ce qu'il prouva, en publiant, peu de temps après, un *Traité des feux d'artifice*. On l'envoya ensuite à Saint-Malo, où il coopéra efficacement aux travaux que l'on exécutoit pour l'agrandissement de la ville. La réputation qu'il acquit, fit jeter les yeux sur lui en 1711, pour aller prendre connaissance des colonies espagnoles de l'Amérique méridionale. A son retour, en 1715, il présenta au roi le résultat de son voyage, et lui expliqua les principales parties de son travail. Louis XIV, juste appréciateur du mérite, lui témoigna sa satisfaction, et lui accorda une gratification. Frézier fut encore employé trois ans à Saint-Malo, puis fut fait, en 1719, ingénieur en chef de Saint-Domingue. Il s'y occupa d'une carte de l'île et de ses débouchements, et il y joignit un plan de la ville de Santo-Domingo. Quoique sur une petite échelle, cette carte, gravée en 1724, a été fort utile aux géographes. La santé de Frézier l'ayant forcé à demander son rappel en France, il fut nommé ingénieur en chef à Philisbourg et à Landau, et enfin directeur des fortifications de Bretagne en 1740. Il demanda et obtint sa retraite en 1764, et mourut à Brest le 26 octobre 1775, dans sa 92. année. Il avoit eu la croix de St-Louis en 1728; mais il n'avoit parvenu qu'au grade de lieutenant-colonel, parce que, dans son arme, l'avancement dépend du nombre des sièges auxquels l'on a assisté, et que les différentes missions auxquelles il avoit été employé au-dehors, avoient mis obstacle à ce qu'il en vît plus de deux. On a de Frézier: I. *Traité des feux d'artifice*, in-12, fig., Paris, 1706; La Haye, 1741; augmenté, Paris, 1747, in-8°, fig. II. *Relation du voyage de la mer*

du Sud aux côtes du Chili et du Pérou, fait pendant les années 1712, 1713 et 1714, Paris, 1716, in-4°, avec cartes et fig.; 2^e. édition, augmentée, ibid., 1732, in-4°; Amsterdam, 1717, 2 vol. in-12: traduit en allemand, Hambourg, 1718, in-8°; 2^e. édition, avec un supplément, tiré du Voyage d'Anson, ibid., 1749, in-8°, fig.; en anglais, avec un supplément, par Edmond Halley, et une Relation des jésuites du Paraguay, Londres, 1718, in-4°; en hollandais, Amsterdam, 1718, 1727, in-4°. Frézier s'embarqua, le 6 janvier 1712, à Saint-Malo, sur un navire marchand; il passa le détroit de la Maire, le 8 mai, et aborda à la Conception au Chili, le 16 juin. Il visita ensuite les divers ports et les capitales du Pérou et du Chili, partit de la Conception le 19 février 1714, et après avoir abordé au Brésil et aux Açores, arriva à Marseille le 17 août. Il s'occupa principalement de ce qui concernait le gouvernement, les mœurs, le commerce et l'industrie des pays qu'il avait vus, et fit des observations sur les erreurs des cartes, sur la position des ports et des rades où il avait abordé. Il existe des différences quelquefois assez considérables entre les plans de Frézier et ceux du P. Feuillée. Le premier, tout en relevant des inexactitudes qui se trouvent dans ceux du religieux, rend justice à ses connaissances; il s'est efforcé de ne pas redire les choses dont Feuillée a parlé. S'il est meilleur ingénieur que lui, d'un autre côté il lui est inférieur pour ce qui a rapport à l'histoire naturelle. Attaqué par le P. Feuillée, qui, dans la préface de sa relation, avait inséré contre lui une véritable diatribe (V. FEUILLÉE), Frézier ne prit la plume pour se défendre, que parce que ce religieux avait voulu le faire passer pour un

malhonnête homme et un méchant. Sa Réponse au P. Feuillée parut en 1727, in-4°, et fut ajoutée à l'édition de 1732 du Voyage à la mer du Sud. Des cartes qui ornent cette relation la plus importante est celle des côtes de la Terre du Feu, depuis les îles de la Terre du Feu, depuis les îles de l'Océan. Frézier y rectifie ce qui avait été publié auparavant, et donne de premiers, de bons détails sur cette étendue de mer. Il avait aussi dans un autre endroit, que les cartes de la Trinidad est bien distinguée de l'île de l'Ascension, puisqu'il a été donné à cette dernière, et que les positions diffèrent; son assertion est égard est regardée au moins comme douteuse. Il ne cessa de s'occuper de recherches géographiques. Prévost dit, dans son Histoire des Voyages, qu'il a reçu de Frézier quelques bons avis sur les premiers de son recueil. III. *Dissertation sur les ordres d'architecture*, Paris, 1738, in-4°. de 68 pages. On l'a réunie à l'ouvrage suivant. IV. *La Théorie et Pratique de la coupe des pierres et des bois, ou de la stéréotomie à l'usage de l'architecture*, Strasbourg, 1737-38, 3 vol. in-8°, avec 114 planches. L'ouvrage est fort estimé, plus savant et plus commode que celui de La Rue. 5^e édition, imprimée loin de Paris, offre beaucoup de fautes typographiques; l'Errata du tome II^e. a plus de 5 pages. On préfère la réimpression de Paris, 1769. V. *Eléments de la coupe des pierres et de la stéréotomie à l'usage de l'architecture pour la coupe des pierres*, Paris, 1759, 1760, in-8°, fig. C'est un abrégé de l'ouvrage précédent. L'auteur a retranché ce qui n'est qu'à la pratique. VI. *Lettre conçue pour l'Histoire des tremblements de terre de Lima*, et quelques autres mo-

dans le journal de Verdun, de 1755, et avril 1756. VII. *Reques sur le Traité d'architecture de Cordemoy*, dans les Mémoires érooux, de sept. 1709, pages 1640, et sept. 1711, p. 1569; il y discute les grands principes de l'architecture des églises, et celle de St.-Pierre de Rome. Ses réponses insérées aux cahiers de sept. 1710, et de juill. 1712 dans le même journal, l'abbé Cordemoy a plus d'aménité dans la discussion, mais Frézier y déploie bien plus de précision et de connaissance de l'art. *Lettre concernant les Observations de M. Leblanc, sur l'architecture des églises anciennes et modernes*, et autres morceaux imprimés à Paris, chez Mercure de France, en 1754, et 1755. C'est Frézier qui a accompagné en France la grosse fraise du *Voy. l'Histoire naturelle des insectes*, par Duchesne, pag. 181).

E.—s.

FREZZA (JEAN-JÉRÔME), graveur en eau-forte et au burin, naquit à Marino, près Tivoli, en 1659. Il vint à Rome, sous Arnold de Caracciolo, et y fit des progrès assez rapides. Cet artiste a gravé un grand nombre d'estampes d'après les plus grands maîtres italiens, parmi lesquelles on distingue une *Vierge assise sur un arbre*, d'après Louis Carracci; le *Jugement de Paris*; une *Vierge et une Assomption de la Vierge*, d'après Carlo Maratte; le *Paradis*, ou *Repos en Egypte*, d'après le Corrège; la *Descente du Saint-Esprit*, d'après le Guide; une suite de dix estampes, y compris le *Jugement de Dieu*, représentant les tableaux de la chapelle de Sainte-Anne, dans l'église de S. Maria in Monte-Santo, peints par Gio. Berrettoni; les *Fables de Virgile*, d'après le Dominiquin. Il a

gravé aussi une suite de dix-sept estampes, d'après les tableaux que l'Albane a peints dans la galerie Verospi; deux sujets de *Polyphème*, et d'*Acis et Galatée*, d'après Badalucci; les *Centaures*, connus sous le nom de *Furietti*, tirés du musée Clémentin à Rome. Le faire de cet artiste est simple et peu chargé de travaux; ce qui le rend un peu mou. Il vivait encore en 1728. — FREZZA (Horace), peintre napolitain, a cherché à imiter Lanfranc et le Dominiquin; ayant ensuite voulu voler de ses propres ailes, il adopta une manière sèche et dure, qui lui fit perdre le fruit des succès qu'il avait d'abord obtenus. Cet artiste, mort à 50 ans dans l'indigence, florissait vers 1680. P.—E.

FREZZI DE FOLIGNO (FRÉDÉRIC), poète italien du 14^e siècle, était né dans cette ville de l'Ombrie, dont on joint toujours le nom avec le sien. On ne connaît ni la date de sa naissance, ni l'emploi qu'il fit des premières années de sa jeunesse. Étant entré dans l'ordre de S.-Dominique, il y fut maître en théologie, provincial de la province romaine, et enfin, le 17 octobre 1405, évêque de Foligno sa patrie, dont il gouverna l'église avec un zèle exemplaire, pendant environ treize ans. Toute sa carrière est celle d'un bon religieux et d'un digne évêque: il ne parut dans le monde, comme poète, qu'après sa mort. Envoyé au concile de Pise en 1409, il le fut aussi à celui de Constance. Son zèle pour le bien de l'Église, l'engagea à établir dans le couvent des dominicains de Foligno, et sous la protection de S.-Thomas, une académie des conciles, dont les travaux et les conférences littéraires n'avaient point d'autre objet que la connaissance historique de tous les conciles précédents, et la discussion des matières de droit ca-

non, de dogme, de discipline ou d'éducation ecclésiastique, qui avaient été agitées dans leurs sessions. Il mourut en 1416, à Constance même, lorsque le concile durait encore. Il n'est resté d'autre ouvrage de Frezzi, qu'un long poème divisé en quatre livres, et chaque livre, en plus ou moins de chapitres, sous le titre singulier de *Il Quadriregio o poema de' quattro regni*. Le premier de ces quatre règnes, est celui de l'amour; le second, est celui de Satan; le troisième, celui des vices, et le quatrième est le règne des vertus. L'auteur est imitateur de Dante et dans l'idée et dans la forme de son poème; et, quoique loin d'approcher de ce grand modèle, il s'en écarte moins qu'aucun autre poète du même temps. Dans le premier livre, c'est l'amour qui lui apparaît, qui le conduit dans différentes parties de son empire, et qui lui fait connaître, par plusieurs épreuves, le bonheur qu'il procure, et les maux auxquels on s'expose en se livrant à lui. Du règne de l'amour ou de Cupidon, que l'auteur fuit pour toujours, il veut se rendre au règne des vertus; mais il faut auparavant qu'il traverse ceux de Satan, et des vices dont Satan est le père. Une déesse à laquelle on ne s'attend pas, se présente pour l'y conduire; c'est Minerve. Elle traverse avec lui le règne de Satan et celui des vices, en lui apprenant à en connaître les détours, les profondeurs, et les dangers. Malgré la force prodigieuse de Satan, elle lui apprend aussi à le vaincre, à le terrasser, et à poursuivre malgré lui sa route. Arrivé enfin au règne des vertus, il se trouve que c'est le paradis terrestre. Minerve le remet entre les mains d'Énoch et d'Élie qu'ils y rencontrent; et ce sont eux, qui lui en expliquent et lui apprennent à en contempler les mer-

veilles. Les disparates et la bizarrerie d'une pareille fable ne doivent pas surprendre. Il n'y en a pas beaucoup moins dans la *Divina comedia* même, que l'auteur avait prise pour modèle, et dont il parvient souvent à imiter le style aussi bien que les intentions. La première édition du *Quadriregio* parut à Pérouse, dès les premiers temps de l'imprimerie, avec un long titre, moitié italien et moitié latin, qui commence ainsi: *Incominciato el libro intitulado Quatriregio decursu della vita humana de ser Federico*, etc., et à la fin: *preso a Peruscio, per maestro Francesco Arnò Almano, nel 1481*, fol., à deux colonnes, et en caractères tirés sur le gothique. Il s'en fit, moins de trente ans, cinq autres éditions de même format et avec le même titre, ce qui prouve le grand succès qu'eut alors cet ouvrage: Bologne 1494; c'est la plus estimée de ces anciennes éditions, qui sont toutes que également rares; Venise, 1508, et une autre sans date; Venise, 1511. Pendant plus de deux siècles, ce poème n'a point été réimprimé. Enfin l'académicien Foligno se détermina à en donner une nouvelle édition, plus correcte que toutes les précédentes, d'après les meilleures de ces éditions, et près d'anciens manuscrits: elle parut à Foligno, 1725, en 2 vol. in-4. Le second volume contient des notes, des observations historiques, des observations grammaticales, une dissertation apologétique sur le poème et son auteur, etc. Cette édition n'est pas plus curieuse aux yeux des bibliomanes; mais elle est de beaucoup la plus utile, et quand on veut bien contempler ce singulier monument de la première poésie italienne, c'est celle qu'il faut avoir. G-

URGER. Voy. GERING.

HE (DU). V. DUFRISCHE et

FRICK (MELCHIOR), en latin *Fric-* médecin allemand, exerçait seulement sa profession à Ulm, du 17^e. siècle. Comme la plupart des compatriotes souabes, il ne parut que par des productions utiles, et nous ne possédons aucun ouvrage de lui d'une importance exacte sur sa personne. I. *De podagrae, repræsentans podagrici historiam, causas, signa et curationem*, Ulm, in-12. II. *Dissertatio medica de podagra, seu nova methodus cognoscendi et curandi pestem*, ibid., 1684, in-12. III. *De colicâ scorbuticâ*, Ulm, 1696, in-12. IV. *Paradoxa de podagra, in quibus plurima curiosa et contra communes medicopinionis pertractantur*, etc., Ulm, 1701, in-8°. V. *Tractatus de venenorum medicâ*, Ulm, 1710, in-8°. Ces deux derniers ouvrages, auxquels Frick doit sa principale renommée, contiennent des observations nouvelles, ingénieuses, dont plusieurs ont été adoptées par les médecins modernes, tels que Swieten, Störck, Fowler, et tirées en parti. Mais il faut bien se garder d'adopter aveuglément la doctrine de l'auteur, et de suivre ses conseils sans restriction. Il prétend que la morsure des serpents et la piqûre des scorpions, produisent souvent le contraire. Il ne les craint et apprécie, quelquefois avec une saine réserve, plus généralement une hardiesse intempestive, dans l'usage des poisons naturels, minéraux, végétaux, animaux, puis de ceux que l'art prépare. Cette longue liste, entre autres, l'arsenic, le mercure, la ciguë, l'opium, la mandra-

gore, la noix vomique, les cantharides, le sublimé corrosif, le beurre d'antimoine. On ne saurait trop répéter que si les substances vénéneuses, administrées par un médecin habile et prudent, sont parfois un remède héroïque, elles deviennent bien plus souvent un poignard meurtrier dans les mains du charlatan effronté. Il est du devoir d'un gouvernement sage d'en limiter l'emploi par les mesures les plus sévères.

C. FRICK (ELVE), théologien luthérien, né à Ulm en 1673, exerça les fonctions du ministère évangélique dans sa patrie, où il fut assesseur du consistoire, premier bibliothécaire et professeur de théologie; il mourut le 7 février 1751. On lui doit : I. Une traduction, en allemand, de l'*Histoire du luthéranisme* par Louis de Seckendorf, Leipzig, 1714, in-4°. Il a enrichi cette traduction d'une préface dans laquelle il combat plusieurs assertions du P. Maimbourg; il y a joint un grand nombre de pièces peu connues et servant à éclaircir des faits controversés, et enfin trois indexes, dont l'un contient le catalogue chronologique des ouvrages de Luther, avec l'indication de l'ordre qu'ils occupent dans les différentes collections qui en ont été publiées. II. *Schediasma de curâ veterum circa hæreses à Scripturâ sacrâ et antiquissimorum patrum monumentis collectum, ac adjunctâ oratione de catechisatione veteris et recentioris Ecclesiæ*, Ulm, 1704, in-4°; 2^e. édition, augm., 1736, in-8°; 3^e. édition, ibid., 1756, in-4°, avec une notice sur la vie de l'auteur, par son neveu Albert Frick. Il y établit que toute erreur touchant le dogme, est une hérésie, et prouve, contre l'opinion de Dodwell, qu'il y avait déjà des hérétiques au temps des

Apôtres, puisque ceux-ci convoquèrent un concile à Jérusalem pour la condamnation des fausses doctrines. III. *Description de l'église cathédrale d'Ulm*, ibid., 1718, 1731, in-4°. IV. *Ordonnances ecclésiastiques d'Ulm*, ibid., 1747, in-4°. Ces deux ouvrages sont en allemand. — FRICK (Jean), frère du précédent, né à Ulm le 30 décembre 1670, professa d'abord la philosophie à l'académie de Leipzig, et ensuite (en 1712) la théologie à Ulm, avec distinction. Il joignit à cette charge celle de premier bibliothécaire et d'autres fonctions honorables. Sur la fin de sa vie il se démit de ses emplois; mais il n'en continua pas moins de se livrer à l'étude avec beaucoup d'ardeur. Ce savant laborieux mourut dans sa patrie le 2 mars 1739. De ses nombreux ouvrages, tant en latin qu'en allemand, nous n'indiquerons que les suivants: I. *Pensées philosophiques et théologiques sur la comète* (en allemand), Ulm, 1681, in-4°. Son but est de prouver que l'apparition de ces astres est un signe de la colère céleste. II. *De ortu philosophorum apud Græcos*, Leipzig, 1695, in-4°. III. *Vetus Testamentum græcum ex versione LXX interpretum, cum libris apocryphis; juxta exemplar Vaticanum; accessit novum Testamentum juxta Oxoniensem edit.*, ibid., 1697, in-8°. Cette édition est très estimée pour sa correction. IV. *Epistolica diatribe de fide Lutheranorum in romanam ecclesiam minimè pronâ*, Ulm, 1709, in-4°. V. *De fide Constantini magni dissertatio*, ibid., 1713, in-4°. VI. *Inclementia Clementis XI examinata*, ibid., 1714, in-4°. Il y reprend la sévérité avec laquelle le pape avait condamné les *Méditations* du P. Quésnel sur le Nouveau-Testament. Le P. Ch. Léopold, jésuite d'Augs-

bourg, justifia la conduite du saint pontife; Frick lui répliqua l'ouvrage suivant: VII. *Zozin Clemente XI redivivus, sive dissertationes*, etc., ibid., 1718, in-4°. VIII. *De curâ Ecclesiæ v. circa canonem sacre Scripturæ*, ibid., 1728, in-4°: ouvrage dans lequel il soutient que le canon des livres saints a commencé dès le temps de Moïse, et qu'il a été conservé dans toute son intégrité jusqu'à présent que la primitive Église a fait plusieurs cas des livres deutero-canoniques. Les autographes des écrivains du Nouveau-Testament ont été long-temps conservés dans les différentes éditions. On doit, en outre, à J. Frick plusieurs additions importantes au *Polybiblion* de Jean Morhof, insérées dans la 2^e édition de cet ouvrage, publiée par Moller, Lubeck, 1707, in-4°. Une autre édition du *Thesaur. antiquit. teutonicarum* de Jean Schilter, 1727, in-fol., enrichie d'une préface très-savante; enfin, il est l'un des premiers auteurs des *Acta erudit.* de Gœtten a publié la vie de Jean Frick dans sa *Litterata nostri temporis Europa*, 2^e partie. — FRICK (George), fils du précédent, pasteur de l'église de la Sainte-Trinité d'Ulm, professeur de poésie et l'un des instituteurs du gymnase de cette ville, membre de l'académie allemande de Leipzig, né en 1703, est mort le 17 mars 1739. On a de lui: I. Une *Dissertation sur la loi salique* insérée dans le *Thesaur. antiquit. teutonicar.* de Schilter. II. *De Jo. Morono cardinali observatio*; dissertation curieuse insérée dans le *Thesaur. antiquit. teutonicar.* de Schilter. III. *Commentatio de Druidis dentalium populorum philosophorum*, Ulm, 1731; réimprimée avec plusieurs additions et quelques opuscules s

même sujet, *ibid.*, 1744, in-4°. Il s'est beaucoup servi, pour cet ouvrage, de la *Religion des Gaulois*, par dom Martin. — FAUCK (Albert), frère du précédent, lui succéda dans la place de professeur de poésie au gymnase d'Ulm, et fut l'un des conservateurs de la bibliothèque publique de cette ville. Né en 1714, il mourut dans sa patrie en août 1776. C'était un littérateur aussi modeste qu'éclairé. Il a pris soin de l'édition de l'ouvrage de son frère sur les *Druides*, et y a ajouté plusieurs morceaux intéressants. Il a encore publié : I. Deux dissertations *De traditoribus*, Leipzig, 1737, in-4°. II. *Historia traditionum ex monumentis Ecclesie christianæ*, Ulm, 1740, in-4°. III. *Jo. Frickii Meletema varia, cum vitæ auctoris*, *ibid.*, 1757, in-4°. W—s.

FRIDERIGI (VALENTIN), théologien et philologue allemand, fils d'un couteleur de Smalkalde, né le 28 avril 1630, fut professeur de langue hébraïque à Leipzig, et mourut le 25 avril 1702. Il fonda, par son testament, une caisse de secours pour les veuves des professeurs de la faculté de philosophie. Il a publié : I. *Shapah achad, vel collectio phrasium è veteri Testamento descriptarum*, Leipzig, 1665, in-4°. II. *Responsio Andreae Golabach de filiâ vocis*, *ibid.*, 1670, in-4°. C'est une défense des preuves de la révélation. III. *Responsio Erdmann. de ideâ seu causâ exemplari*, *ibid.*, 1675, in-4°. IV. *De capillamentis, vulgò Pærucken*. Cette dissertation sur les perruques, soutenue en 1675 au grand collège de Leipzig, pouvait offrir quelque intérêt jusqu'à la publication de celle de Scobai, qui, au moins dans la traduction française de ses *Recherches historiques sur les perruques*, l'attribue à Valentin Erfurth, et dit qu'elle

n'annonce qu'un fort mauvais compilateur. — FRIDERICI (Jean-Balthasar), est auteur d'un ouvrage en allemand, intitulé : *Cryptographia, ou l'Art d'écrire en chiffres*, Hambourg, 1684, 1685, in-4°. de 288 pages, avec 5 planches en taille-douce et 20 figures en bois; ouvrage curieux et plus complet que tout ce qui avait été publié jusqu'alors sur les écritures secrètes. Quoiqu'il y ait encore quelques rêveries tirées des alphabets cabalistiques de Trithème, on y voit des procédés ingénieux et peu connus; mais la plupart de ceux qu'il indique, sont trop compliqués. Il donne ensuite les vrais principes de l'art de déchiffrer, mais d'une manière trop peu développée. Breithaupt est le premier qui les ait donnés avec un détail satisfaisant, dans son *Ars deciffratoria*. (Voy. BREITHAUPT.) — FRIDERICI (Jérémie), pasteur de l'église du Lazareth à Leipzig, sa patrie, né en 1696, mort le 6 septembre 1766, est auteur d'une savante dissertation, *De tutoribus fanaticis*, Leipzig, 1750, in-4°, dans laquelle il prouve que l'état sédentaire des cordonniers et la faculté qu'ils ont de suivre, pendant leur travail, les mouvements de leur imagination, les rendent plus susceptibles que d'autres de tomber dans des écarts singuliers, témoin le fondateur des Quakers (Voy. G. Fox). Ses autres ouvrages les plus importants sont : I. *De bibliothecâ compendiosâ exegetico-homileticâ schediasma*, Leipzig, 1720, in-4°. II. *Dictionnaire historique des professeurs jubilaires, ou qui ont enseigné pendant cinquante ans ou davantage*, *ibid.*, 1741, in-fol., en allemand; brochure de trois feuilles, adressée au docteur Adrien Steger, nommé bourgmestre à l'âge de 80 ans. W—s.

FRIDRICHOWITZ, religieux polonais de l'ordre des dominicains; Zaluski, dans sa Bibliothèque des poètes polonais, l'appelle *Scriptor insignis*, et indique un de ses ouvrages sous le titre suivant : *XXVIII Kleinolow*, etc., *seu poema de totidem monarchiæ Russicæ sceptro Petri Alexovicii Moschoviæ Czari parentibus provinciis.* C—AU.

FRIEDEL (ADRIEN-CHRÉTIEN), né à Berlin le 31 mars 1753, fut professeur en survivance des pages du roi à Paris, et y mourut le 8 décembre 1786. On a de lui : I. *La Piété filiale*, comédie, traduite de l'allemand de J.-J. Engel, Paris, 1781, in-8°. Amsterdam, 1781, in-8°. II. *Le Page*, comédie, traduite de l'allemand, du même, 1781, in-8°. III. (Avec M. Moline) *La Discipline du Nord ou le Comte de Waltron*, drame, trad. de l'allemand, 1781, in-8°. IV. (Avec N. Bonneville) *Le Comte d'Olbourg*, drame en cinq actes, traduit de l'allemand, 1784, in-8°. V. *Nouveau Théâtre allemand*, ou *Recueil des pièces qui ont paru avec succès sur les théâtres des capitales de l'Allemagne*, 1782-85, 12 vol. in-8°. Le nom de M. Nicolas Bonneville est associé à celui de Friedel sur le frontispice, depuis le 7^e. volume seulement; M. Bonneville cependant y a travaillé depuis le 3^e. MM. Junker et Liébault avaient donné, dix ans auparavant, le *Théâtre allemand*, 1772, 2 vol. in-8°. Le *Nouveau Théâtre allemand* contient les pièces suivantes : *Emilie Galotti*, tragédie de Lessing; *Clavigo*, tragédie de Goethe; *Jules de Tarente*, tragédie de Leisewitz; *le Comte d'Olsbach ou la Probité récompensée*, comédie de J. Ch. Brandes; *Menzikow ou l'Ennemi généreux*, drame en un acte de J. K. Wezel; *Atrée et Thyeste*,

tragédie de F. C. Weisse; *Le voilà pris! Le voilà pris!* comédie en deux actes de Wezel; *Stella, drame pour les ames aimantes*, par Goethe; *Agnès Bernau*; *le Ministre d'état*, drame par le baron de Gëbler; *l'Homme à la minute*, comédie en un acte, de C. Th. Hippel; *Diego et Léonor*, tragédie, et *la Nouvelle Emma*, comédie en trois actes, par J. C. Unzer; *l'Hôtel garni*, comédie par Brandes; *le Père de famille allemand*, drame par le baron de Gemmingen; *Nathan le sage*, drame, et *Philotas*, tragédie en un acte, de Lessing; *Elfride*, tragédie en trois actes, de Bertuch; *Walwais et Adélaïde*, drame, par le baron de d'Alberg; *le Créancier*, comédie en trois actes, par J. Richter; *Gœtz de Berlichingen avec une main de fer*, drame historique, par Goethe; *la Mort d'Adam*, tragédie en trois actes, par Klopstock; *Miss Sara Sampson*, tragédie de Lessing; *l'Attelage de poste*, comédie en deux actes, par C. d'Ayrenhoff; *Otto de Wittelsbach*, tragédie, par le chevalier de Steinberg; *Pas plus de six plats*, *Tableau de famille*, par F. G. W. Grossmann; *les Voleurs*, tragédie, par Schiller; *le Bon Fils*, comédie en un acte, de J.-J. Engel. En tête du premier volume de cette collection, Friedel a mis une *Histoire abrégée du Théâtre allemand*. VI. *Tables pour faciliter l'étude de la langue allemande*, mentionnées par Friedel lui-même, à la page 4 du tome XII de l'ouvrage précédent. Friedel avait annoncé une autre collection, faite aussi en société avec M. Bonneville, sous le titre de *Choix de petits Romans, Contes, Anecdotes, Pièces agréables*, traduit de l'allemand, en 6 vol.; la mort de Friedel empêcha l'exécution de cette entreprise. Il a paru, en 1786, un seul volume in-12, intitulé : *Choix*

de petits Romains imités de l'allemand, etc., sous le nom de M. Bonneville.

A. B—T.

FRIES (JEAN), en latin *Frisius*, théologien et littérateur, naquit en 1505, à Gryffensée, dans le canton de Zurich. Il eut, pour compagnon d'études, le célèbre Conrad Gesner; et il s'établit, entre les deux jeunes gens, une amitié qui dura autant que leur vie. Après son admission au saint ministère, il fit un voyage en Italie, et profita de son séjour à Venise pour s'appliquer à l'étude de la langue hébraïque, dans laquelle il fit des progrès très rapides. De retour à Zurich, il fut placé à la tête du collège de cette ville. Ce fut lui qui y mit en honneur les langues orientales, et qui contribua à former cette foule d'élèves distingués qu'on vit depuis briller dans les universités de France et d'Allemagne. Fries cultivait la musique, et il fit tourner ce talent à l'avantage de ses élèves, en composant des airs à plusieurs parties, sur les plus beaux morceaux des poètes grecs et latins. Ce savant professeur mourut à Zurich, en 1565. On a de lui : I. Des traductions, en allemand, du Traité de Mathurin Cordier, *De corrupti sermonis emendatione*; et d'une partie des *Commentaires* de H. Bullinger sur les *Évangiles de Saint-Mathieu et de Saint-Jean*. II. Une édition corrigée et augmentée du *Compendium grammaticæ græcæ* de Jacq. Cœperus. III. *Isagoges musicæ, cui accesserunt omnia Horatii carminum genera*, 1554. IV. Des *Notes* sur les *Écoliques* et les *Géorgiques* de Virgile, Zurich, 1561, in-8°. V. Une version latine des *Œuvres d'Hérodote*, avec des notes ajoutées à celles de Cœperus, ibid., 1579, in-8°. VI. *De thesaurio latino-germanicum completissimum*. C'est, sans contre-

dit, le plus important de ses ouvrages, et celui qui lui a coûté le plus de recherches et de travail, quoiqu'il se soit beaucoup servi du *Thesaurus ling. latin.* de Rob. Estienne. La meilleure édition et la plus complète de ce Dictionnaire est celle de Zurich, 1574, in-fol. — **FRIES (Jean-Jacques)**, fils du précédent, né à Zurich dans le 16^e. siècle, professa la philosophie et la théologie dans différentes académies de Suisse et d'Allemagne, avec beaucoup de distinction, et mourut de la peste en 1611, à l'âge d'environ soixante-cinq ans. C'est à lui qu'on doit l'édition de la *Bibliothèque* de Gesner, Zurich, 1583, in-fol., la plus ample de toutes. On a aussi de lui : I. *Bibliotheca philosophorum classicorum chronologica*, Zurich, 1592, in-4°; ouvrage utile, mais qui reste encore à faire. P. Lambecius en a donné une édition, corrigée et augmentée, sans pourtant être exempte d'erreurs : suivant Struvius, cette édition n'a été tirée qu'à cent exemplaires. II. *Bibliotheca patrum minor ab anno christi 50 ad annum 1140*, ibid., 1592, in-4°. Jean Gruter a inséré ces deux ouvrages dans son *Chronicon chronicorum ecclesiastico-politicum*, tom. II. — **FRIES (Jean Conrad)**, membre du sénat de Zurich et peintre habile de portraits, mourut dans cette ville en 1693, à l'âge de 75 ans. W—s.

FRIESE (MARTIN), premier professeur de théologie à l'université de Kiel, né à Ripen en 1688, mort le 15 avril 1750, a publié, en latin, un assez grand nombre d'écrits théologiques, à l'usage des luthériens. Nous indiquerons les suivants : I. *Fundamenta theologiæ theticæ*, Hambourg, 1724, in-8°. II. Trois dissertations *De erroribus picturam contra historiam sacram*, Copenhague, 1703.

1705, in-4°. III. *Theologicae gentilis Cimbricæ purioris specimen I*, Kiel, 1725, in-4°. Il y prouve que les Cimbres païens croyaient à l'immortalité de l'âme et à la résurrection. IV. *Demonstratio exegetica de nonnullis valdè notatu dignis modis quibus vetus Testamentum in novo adlegatur*, etc., Hambourg, 1730, in-4°. V. *De usu et abusu græcorum in primis scriptorum in illustrandis N. T. vocabulis*, ibid., 1733, in-4°. Il annonçait une nouvelle édition du Cours de théologie de Jeger, sous ce titre : *Jugerus illustratus, emendatus et auctus*; mais on ne sait si elle a paru. — FRIESE (Christian-Théophile), bachelier en philosophie, né en Saxe, se fixa ensuite pour quelque temps à Varsovie, sous le nom de Jean-Boguslas PROSECHOWSKI : il y publia, sous ce nom, la *Notitia libri græci omnium primi in Polonia typis excusi*, in-4°. (vers 1750); et quelques années après, il fit paraître le premier volume d'un *Journal littéraire de Pologne, contenant un récit exact des livres nouvellement publiés dans ce pays, avec des remarques utiles et curieuses*, 1754, in-8°. Ce volume ne porte pas le nom du lieu de l'impression, qu'on croit être Varsovie; et l'auteur n'a signé la préface que des initiales F. Z. L. Ce journal, dont il devait paraître deux volumes par an, n'a pas été continué. Friese a aussi été l'éditeur du *Peregrinus, sive læsæ virtutis querela*, de Stanislas Socolovius (avec une vie de l'auteur), Varsovie, 1759, in-4°. — Meusel croit qu'il est différent de Christian-Théophile FRIESE, président du consistoire évangélique ou luthérien à Varsovie, mort en mars 1795, âgé de soixante-dix-huit ans, auteur d'une *Histoire ec-*

clésiastique du royaume de Pologne, Breslau, 1786, 3 tom. en 2 vol. in-8., en allemand. W—s.

FRIGIMELICA (FRANÇOIS), né à Padoue le 15 janvier 1491, professa pendant quarante ans la médecine à l'université de cette ville, et acquit une grande réputation dans la pratique et dans l'enseignement de son art. Pressé d'accepter la charge de médecin du pape, alors très recherchée, et qui lui fut offerte en vain plusieurs fois, il s'excusa long-temps sur sa mauvaise santé; mais il céda enfin aux instances de Jules III, qui lui écrivit à ce sujet, le 5 janvier 1555, une lettre très flatteuse, où il lui faisait les offres les plus avantageuses, et lui manifestait un vif désir de l'avoir auprès de sa personne. Frigimelica se rendit donc à Rome, et y remplit les fonctions délicates de sa nouvelle charge jusqu'à la mort de ce pontife, qui eut lieu quelques années après. Soit que son âge lui rendit alors le repos nécessaire, soit que les honneurs et la pompe de la cour de Rome n'eussent pu lui faire oublier Padoue ni les paisibles occupations de toute sa vie, ce médecin sollicita la permission de retourner dans sa patrie. Elle lui fut accordée à regret par le nouveau pape, qui n'avait pas moins d'estime pour lui que son prédécesseur; et, peu de temps après son retour à Padoue, il y mourut, le 11. avril 1559, à l'âge de soixante-huit ans. Il passe pour avoir, le premier, fait usage et établi la réputation des eaux du *Monte-Ottone*, dans le territoire de Padoue. Les plus remarquables de ses ouvrages sont : I. *Variarum rerum medicinalium, tractatus triginta*, dont les principaux, *de morbo gallico, de capillorum defluvio*, se trouvent dans la collection de Venise,

Aphrodisiaci, seu de lue venered, Venise, 1599, in-fol. II. *Tractatus de Balneis metallicis arte parandis*, Padoue, 1659, in-8°. III. *Pathologia parva in qua methodus Galeni practica explicatur*, publiée par Gaspard Hoffmann, Iéna, 1640; Paris, 1617, in-8°. Fallope (*De therm. aquis*, préf. et chap. 18) parle, en outre, d'un traité *De pulsibus*, et cite avec beaucoup d'éloges un Traité général sur les bains, qui n'a jamais été imprimé. — FRIGIMELICA (Jérôme), médecin, de la famille du précédent, né le 18 février 1611, et mort en 1683, acquit de bonne heure des connaissances qui sont rarement le partage même d'un âge avancé, et se distingua par la précocité de ses talents. Il n'avait encore que dix-neuf ans, lorsqu'il fut reçu docteur en médecine; et à vingt-deux ans, il fut nommé professeur à l'université de Padoue. L'empereur Leopold avait pour lui beaucoup d'estime, et il lui en donna plusieurs marques. Mais les faveurs des princes ne sont pas toujours une preuve certaine de vrai mérite; et l'on trouve des témoignages moins équivoques et de plus sûrs garants de celui de ce médecin, dans l'éclat avec lequel il remplit la première chaire de médecine protopie de la ville de Padoue, depuis 1655 jusqu'à sa mort, et dans le grand nombre d'avis et de consultations de médecine qu'il a laissés. — Un autre FRIGIMELICA (Antoine, ou, selon d'autres biographes, Jérôme), de la même famille que les précédents, se distingua dans la littérature. On a de lui des discours, des tragédies, et un livre qui a pour titre : *Dele' onore Cavalleresco*. CN—T.

FRIS: JEAN, chancelier du royaume de Danemark, naquit en 1494, et mourut de bonne heure de grandes

dispositions pour l'étude. Après avoir fréquenté les écoles d'Odensée, d'Aarhus et l'université de Copenhague, il se rendit à Cologne, où il prit le degré de maître ès-arts. De Cologne il passa en Italie; et revenu en Danemark l'année 1520, il fut placé à la chancellerie danoise. Ayant fait, quelque temps après, un voyage à Wittemberg, il se lia avec Luther et Melancthon; et de retour dans son pays, il y devint un zélé propagateur du luthéranisme. Nommé vice-chancelier du royaume sous Frédéric I^{er}, il fut revêtu de la charge éminente de chancelier sous Christian III; et, en 1559, il devint le premier curateur de l'université de Copenhague, depuis l'établissement de la réforme. Ses talents et son patriotisme lui firent obtenir une grande confiance, et il fut employé dans les affaires les plus importantes. Il mourut dans la petite ville de Kioege, en 1570, laissant une dotation considérable à l'université de Copenhague. On a de lui : *Disp. ethica de virtute heroica*, Cologne, 1514. — FRIS (André), né en Fionie, fut un des premiers professeurs de l'université de Copenhague : on le revêtit aussi de plusieurs dignités ecclésiastiques. En 1505, il fut nommé syndic de cette université. Il mourut en 1526. On a de lui deux ouvrages curieux : I. *Missale Hafniense, continens calendarium eccles. exorcismum salis, exorcismum aquæ, missam, collecta*, etc. Copenhague, 1510. II. *Diurnale Roeskildense*, qui se termine par ces mots : *Diurnale horarum canonicarum de tempore et de sanctis, ad usum Roeskildensis ecclesie, Parisiis impressum, juxta correctionem atque emendationem ven. viri magistri Andr. Fris cantoris ecclesie hafniensis, additis*

quibusdam raris lecturis et orationibus per honor. virum magistrum Christiernum Petri Lundensis ecclesie canonicum, 1511. — FRIIS (Christian-Lodberg), né, en 1699, à Wisbye, dans le diocèse de Ripen. Il s'appliqua avec succès à l'étude de la médecine, dont il devint professeur à Copenhague, en 1747. On a de lui plusieurs Dissertations en latin et en danois, publiées séparément, ou insérées dans des recueils académiques. — FRIIS (George-Pierre), philosophe et poète, mort en 1740. Son fils, Pierre FRIIS, a publié ses *Œuvres poétiques* à Copenhague, 1752. Il y a eu en Danemark plusieurs autres savants et littérateurs du même nom (Voy. le *Diction. de Worm*). C—AU.

FRISCH (JEAN-LÉONARD), né à Sulzbach, le 19 mars 1666, commença dès son enfance la vie errante qu'il mena pendant long-temps. Après avoir fait ses études à Nuremberg, Iéna et Strasbourg, il parcourut, en 1690, la France et la Suisse. L'année suivante, il se rendit en Hongrie, et fut nommé ministre du Saint-Évangile, à Neusol. Forcé de quitter cette résidence, il passa en Turquie, accompagnant plusieurs bataillons de volontaires auxquels il servait d'interprète. Au retour de cette espèce de caravane, Frisch visita la belle Italie; et, en 1693, il revint en Allemagne, où il exerça tour à tour, auprès de divers gentilshommes, l'emploi d'économe, d'intendant et de précepteur. En 1698, il fit un voyage en Hollande, et revint, par Hambourg, à Berlin, où il fixa décidément sa carrière jusqu'alors vagabonde. Protégé par l'illustre Leibnitz, auquel il avait enseigné la langue russe, Frisch obtint des dignités honorables et des places lucratives. Reçu, en 1700,

membre de l'académie des sciences de Berlin, il fut choisi, en 1725, par celle des Curieux de la nature, sous le nom de *Végèce*. Devenu recteur de la société prussienne en 1726, il fut chargé, en 1731, de diriger la classe historico-philologico-germanique, et remplit ces fonctions jusqu'à sa mort, arrivée le 21 mars 1743. Les nombreux ouvrages qu'il a publiés, attestent la variété de ses connaissances; il suffira de signaler les plus importants : I. *Specimen Lexici germanici*, Berlin, 1725, in-8°. II. *Dictionnaire allemand-latin, dans lequel on trouve non seulement les mots radicaux vulgaires, avec leurs dérivés et leurs composés, mais encore tous les termes relatifs aux arts, métiers et manufactures, ainsi qu'à l'économie rurale et domestique, avec l'étymologie, des observations critiques, et un vocabulaire latin-allemand*, Berlin, 1741, in-4°. Il n'avait point encore paru, en Allemagne, de dictionnaire grammatical et technologique aussi universel, aussi complet, aussi savant. III. *Nouveau Dictionnaire des passagers, françois - allemand et allemand-françois*, Leipzig, 1712, in-8°; très souvent réimprimé, avec des additions nombreuses, tantôt en un, tantôt en deux volumes in-8°, 1755, 1746, 1771, etc. IV. *Programma de origine characteris slavonici, vulgò dicti cirulici*, Berlin, 1727, in-4°. V. *Continuationes historie lingue slavonicæ*, ibid., 1727, 1729, 1754, in-4°. Les *Miscellanea Berolinensia* contiennent une foule d'articles philologiques qui attestent la vaste érudition de Frisch. Il a publié la Grammaire grecque à l'usage des écoles prussiennes; traduit en allemand le *Catéchisme russe*; enrichi de notes et de supplé-

le *Glossaire teutonique* de Schilter, celui de la moyenne et latinité de Ducange, les *Principes de la langue allemande*, par Bœdicker. Ces travaux glossologiques n'empêchaient pas Frisch de s'occuper avec ardeur l'histoire naturelle. Le Brandebourg lui doit les premières plantations de mûriers, et il a écrit deux grands ouvrages allemands, dignes, au jugement de Frisch, d'être recommandés aux étrangers, bien qu'ils aient été surpassés par ceux de Linné. VI. *Description de tous les insectes de l'Allemagne*, Berlin, 1758, 13 cahiers in-4°. Cette description de la zoologie germanique, réimprimée en 1766, est ornée de 59 planches gravées par le fils aîné de l'auteur, Ferdinand-Helfreich Frisch, né à Berlin en 1707, mort en 1758. Le premier volume présente l'histoire assez fidèle de trois cents insectes, l'intéressant surtout par la description de leurs habitudes curieuses, et de leurs admirables métamorphoses. C'est un fort bon ouvrage. VII. *Description et figure des oiseaux de l'Allemagne*, in-fol. Cette description ornée de gravures germanique, dans laquelle l'auteur trouve cependant quelques oiseaux étrangers, a été commencée en 1755, par Jean-Léonard Frisch, continuée, depuis la cinquième partie, par son fils Josse-Léopold, et terminée en 1765. Les figures sont coloriées, et au nombre de 256 : elles ont été gravées, comme celles des autres ouvrages de Frisch, par Ferdinand-Helfreich Frisch, qui étant mort avant la complète exécution de cette belle entreprise, fut remplacé par son fils. Jean-Wippel a publié, en allemand, une longue *Notice sur la vie et les écrits de Jean-Léonard Frisch*, Berlin, 1744, in-4°. C. FRISCH (JOSSE-LÉOPOLD), fils de celui du précédent, naquit à Berlin

le 29 octobre 1714. Il hérita de son père le goût de l'histoire naturelle et de la philologie. Après avoir fait de bonnes études à Berlin et à Halle, il fut reçu, dans l'université de cette dernière ville, docteur en théologie, puis nommé successivement ministre du Saint-Évangile, à Cottwitz, en 1742; à Schwenitz, en 1747; à Sabor, en 1752; et en 1765, à Grünberg, où il mourut en 1787. Ses principaux ouvrages ont pour objet la minéralogie et la zoologie. I. *Musei Hoffmanniani petrefacta et lapides*, Halle, 1741, in-4°. Cette description de la partie lithologique du cabinet de Frédéric Hoffmann, est écrite en allemand, ainsi que toutes les autres productions de Frisch. II. *Recherches d'histoire naturelle*, Berlin, 1742, in-4°. Il n'en a paru qu'un cahier, lequel est une classification très incomplète des fossiles et des pierres figurées. III. *Tableau systématique des quadrupèdes, distribués en ordres, genres et espèces*, Glogau, 1775, in-4°; mince opuscule, offrant peu d'intérêt et d'utilité. IV. *Des avantages et des inconvénients que présentent les quadrupèdes*, Bunzlau, 1776, in-8°. V. *Sur la différence de couleur des poils et des plumes des animaux dans l'un et l'autre sexe*. Flatté de l'accueil dont fut honoré ce mémoire, publié en 1772, l'auteur compléta cet intéressant travail dans trois articles insérés dans le journal allemand le *Naturforscher*, Halle, 1775-78. Les connaissances étendues de Frisch en histoire naturelle, le portèrent souvent à sacrifier une partie de ses veilles aux plus subtiles lucubrations théologiques. Tantôt il cherche, en examinant la créature, à pénétrer les intentions du créateur; et il aperçoit dans un vil insecte, dans un ver dégoûtant, les

armes de Dieu contre ses ennemis, 1742. Tantôt il veut expliquer les rêves en général, et même les songes prophétiques dont la Bible fourmille. Son livre devrait avoir pour épigraphe : *Egri somnia*. Ce n'est pas tout : Frisch porte des regards *per-cants* sur la fin du monde, la résurrection des morts, le jugement dernier ; et quelques-uns des livres dans lesquels il discute ces importants problèmes, sont enrichis de gravures destinées à faciliter l'intelligence du texte, non moins qu'à l'édification des fideles, Sorau, 1745-52, in-8°.

G.

FRISCHE (DOM JACQUES DU), bénédictin, de la congrégation de St.-Maur, né en 1640, à Séz, en Normandie, d'une des meilleures familles de cette ville, était parent du savant P. Bougis, l'un des plus estimables supérieurs généraux de cette congrégation. Après avoir achevé ses études, il entra à l'abbaye de Jumièges, à l'âge de vingt-un ans. Ses supérieurs l'envoyèrent à l'abbaye de Tyron, pour y professer la rhétorique ; emploi qu'il exerça pendant plusieurs années à leur satisfaction. Il avait naturellement l'esprit souple et vif, la conception aisée, le jugement sûr et le travail facile. Son commerce était doux, et sa conversation agréable. La culture des lettres avait encore perfectionné en lui ces heureuses qualités. On lui offrit, dans la congrégation, des places qu'il refusa, parce qu'elles l'auraient détourné de ses occupations favorites. Son ancien maître, dom Merroille, étant devenu supérieur général, l'appela à Paris, à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, où il le chargea d'abord des fonctions curiales et de la pénitencerie, que les religieux avaient droit d'exercer dans leur enclos. Dom du Frische se con-

sacra tout entier à la pénible tâche de revoir les passages des anciens PP., sur les manuscrits et les anciennes éditions. La congrégation avait déjà recueilli d'amples et d'utiles fruits de ses veilles. Elle avait lieu d'en attendre davantage, lorsqu'il fut moissonné à un âge où il peut encore rester de longues espérances. Il mourut à St.-Germain-des-Prés, d'une fièvre violente et maligne, le 15 mai 1693, ayant à peine cinquante-deux ans. On a de ce savant religieux : I. *La Vie de S. Augustin* (avec dom Hugues Vaillant). Cette vie, composée en latin sur les Mémoires de Tillemont, était destinée à la belle édition bénédictine de S. Augustin, et se trouve dans le XIII^e. volume des œuvres de ce père. Dom Bonaventure d'Argonne dit qu'on avait promis cette vie en français. Il paraît que le projet n'a pas été réalisé. Elle a été traduite en italien, en 1729 ; mais on la dit tronquée en plusieurs endroits, et bien différente de l'original. II. *S. Ambrosii Mediolanensis episcopi opera ad manuscriptos codices nec non ad editiones veteres emendata, studio et labore monachorum S. Benedicti ex congregatione S. Mauri*, Paris, 1686 et 1690, 2 vol. in-fol. (avec dom Nicolas Lenourry.) Il y avait plusieurs éditions de S. Ambroise. La première remonte à 1485, et reparut en 1490. On en a une de Bâle, de 1492, réimprimée en 1506. Érasme en a donné une. Il y en a une autre de Paris, 1558. Enfin, le cardinal de Montalte qui, depuis, fut Sixte V, en a publié une en 5 volumes, de 1580 jusqu'en 1585, laquelle fut réimprimée à Paris, en 1586, et l'a été souvent dans la suite : mais toutes ces éditions étaient plus ou moins defectueuses. Les savants chargés de celle-ci, après avoir recherché les vices des édi-

perfectionnés, et
 leur profice,
 la perfection
 les ouvrages qui sont de S. An
 te, de ceux qui lui sont attribués
 ont rejeté ceux-ci à la fin. Le
 on, d'ailleurs, est enrichie de
 s et de remarques, soit sur les
 toutes leçons, soit sur les en
 n difficiles; et tel a été le succès
 leur travail, qu'elle passe pour
 des plus estimées de celles que
 doit à cette célèbre congrég.
 Les exemplaires en sont devenus
 n. Lorsque cette édition fut achevée,
 dom du Frische entreprit celle
 i *Grégoire de Nazianze*. Il en
 n deux ans à recueillir les va
 ries des différents manuscrits et à
 parer ses matériaux. Une mort
 prématurée ne lui permit pas d'en
 l'emploi. Pinsson, avocat au
 ment, a fait l'éloge de dom du
 che, dans une lettre imprimée en
 4.

L—Y.

FRISCHLIN (NICODÈME), célèbre
 ologue allemand, naquit le 22
 eptembre 1547, à Balingen, dans
 le duché de Wurtemberg. Son père,
 ministre de la religion luthérienne,
 fit faire ses premières études, et
 le voya ensuite à l'université de Tu
 bingen, où il acquit, en fort peu de
 temps, une connaissance parfaite des
 langues grecque et latine. Il fréquenta
 plusieurs écoles pendant quelques an
 nées, et revint à Tubingen, où il
 obtint le grade de maître ès-arts à l'âge
 dix-huit ans. Il n'en avait que
 six lorsqu'on l'invita à faire le cours
 de belles-lettres, en l'absence du pro
 fesseur; et il s'en acquitta d'une ma
 nière si brillante, que les magistrats
 du conseil académique se réunirent
 pour le prier de conserver cette chaire.
 Frischlin, dans ses loisirs, avait étudié
 les mathématiques et l'astronomie; et

il y avait fait des progrès tels, qu'A
 pian, son collègue à l'université,
 étant tombé malade, il s'offrit pour le
 suppléer momentanément, et montra
 dans ses leçons qu'il n'était pas moins
 habile astronome que savant huma
 niste. Des succès si éclatants exci
 tèrent la jalousie de ses confrères, et
 il se vengea de leurs tracasseries par
 des épigrammes. Ils attaquèrent alors
 ses mœurs, qui, effectivement, n'é
 taient pas irréprochables. Il craignit
 qu'on n'en vint à examiner de près sa
 conduite; et pour éviter un éclat, il
 sollicita une chaire dans une autre
 académie. Le duc de Wurtemberg
 eut connaissance des projets de Fris
 chlin; et voulant conserver un sujet
 aussi précieux, il se déclara son pro
 tecteur, et lui accorda même un trai
 tement plus considérable. Chaque an
 née, la réputation de Frischlin s'ac
 croissait par quelques nouveaux ou
 vrages. Une lecture assidue des poètes
 anciens l'avait tellement familiarisé
 avec le mécanisme de la versification,
 qu'il exprimait ses idées, en vers,
 avec plus d'élégance et de facilité qu'en
 prose. Il fut admis à réciter, devant
 l'empereur Rodolphe, à la diète de
 Ratisbonne, une comédie intitulée :
Rebecca; et ce prince en fut si satis
 fait, qu'il lui décerna la couronne
 poétique avec le titre de chevalier.
 Quelques années après il fut fait comte
 palatin, pour avoir composé trois
 panégyriques des empereurs de la
 maison d'Autriche. La haine de ses
 ennemis s'en augmenta. Frischlin fit
 paraître, à cette époque, un éloge de
 la vie champêtre, dans lequel il in
 séra une peinture si vive des tracas
 series qu'on lui faisait éprouver, que
 plusieurs personnes notables s'en of
 fensèrent, quoique rien ne prouvât
 que l'auteur les avait eues en vue. Il
 craignit l'effet de leur ressentiment,

et se hâta de partir pour Laybach, où on venait de lui offrir la direction du collège. Le séjour de cette ville lui déplut bientôt; sa femme et ses enfants y tombèrent malades: il en conclut que l'air de ce pays ne leur convenait point; et au bout de deux ans, il revint à Tubingen, où l'attendaient de nouveaux désagréments. A peine y fut-il de retour que ses ennemis l'accusèrent d'avoir entretenu un commerce criminel avec une servante. Vainement il représenta que la faute qu'on lui reprochait était ancienne: on lui donna le choix de se soumettre à l'humiliation d'un jugement public, ou de quitter la ville. Il n'hésita pas; il partit pour Francfort; et après avoir erré dans différentes villes d'Allemagne, il s'arrêta à Maïence pour y publier le recueil de ses ouvrages. L'imprimeur lui demandait quelques avances: Frischlin n'avait pas d'argent; et se souvenant qu'il lui en était dû à Tubingen, il s'adressa au duc de Wurtemberg pour se faire payer. Le duc, excité par les ennemis de Frischlin, lui répondit avec dureté. Dans son désespoir celui-ci répliqua par une lettre injurieuse; et le prince irrité le fit arrêter et conduire dans un château du Wurtemberg, d'où il le fit transférer, les yeux bandés, dans la forteresse d'Aurach. Frischlin chercha inutilement à le fléchir par toutes les marques de soumission et de repentir. Réduit au désespoir, il chercha à s'évader en attachant à sa fenêtre ses draps coupés par bandes: les bandes se rompirent; il tomba sur des rochers, où il fut brisé dans la nuit du 29 novembre 1590. Il était alors âgé de quarante-trois ans. On trouvera la liste de ses ouvrages dans les Mémoires de Nicéron, tom. XIX. On indiquera seulement ici les principaux: I. *Carmen de astronomico horologio*

argenteratensi, Strasbourg, in-4°. (V. DASYPODIUS.) On tu à la suite de ce poème, des reques de Guillaume Xilander sur fameuse horloge. II. *Quæst grammaticarum libri octo e: batissimis auctoribus collecti* nise, Alde, 1584, in-8°; r estimé. III. *Strigilis grammatistarum quorū sordes arti liberalissimæ as deteguntur*, ibid., 1584, in Cet ouvrage, dans lequel il avec beaucoup de force cont mauvais grammairiens de son t échauffa la bile de Martin Cu l'un de ses confrères à l'uni de Tubingen, qui lui oppo *Anti-Strigilis*. Frischlin ré et il s'ensuivit une guerre de qui ne s'éteignit que par la mo des deux adversaires. On ne j faire une idée des injures qu prodiguèrent l'un et l'autre, a de quelques règles peu impor et à l'égard desquelles ils ne raient que par l'ordre à leur dans une grammaire. IV. *Coma et tragœdia II*, Strasbourg, in-8°. Les cinq comédies con dans ce recueil, sont: *Rebecca sanna*, *Les Hauts-Faits d' garde*, *Jules ressuscité*, et *P correcteur*; et les deux tra *Venus* et *Didon*. Les œuvr matiques de Frischlin ont été primées dans la même ville e et en 1604, in-8°. Ces éditio tiennent une sixième coméd intitulée: *les Suisses - Allema Nicéron en cite une septième: P. hoc est comœdia posthuma d. heresibus et heresiarchis*, in-8°. V. *De astronomicum doctrinâ cœlesti et r philosophiâ, congruentiâ*, l Fraucfort, 1586 et 1601, in-

atum pars epica continens heroicorum carminum libros, Hambourg, 1598, in-8°. VII. *Hærg, continens XII libros, quibus regum judaicorum et israelitica historia, carmine virgiliano rito describitur*, ibid., 1599, VIII. *Nomenclator trilinguis latino-germanicus*, Francfort, in-8°. IX. *Id., adjectoidiomate cano*, ibid., 1622, in-8°. X. *nam poëticorum pars elegiaca; odorum libri tres; anagrammatus unus*, ibid., 1601, in-8°. XI. *stia selectiores*, ibid., 1603, I. Ces licéties ont été réimprimées avec celles de Bebelius et du même, en 1609, en 1615, in-12, plusieurs fois depuis. XII. *Orationes insigniores aliquot*, ibid., 5, in-8°. ; 3°. édition, 1618, 2°. George Pflueger, qui en fut l'auteur, a mis en tête une vie de Callimachus, estimée pour l'exactitude des faits. XIII. *Operum poëticorum Alipomena*, Darmstadt, 1610, 2°. Frischlin a, en outre, traduit en grec en latin, les hymnes de Callimachus, les comédies d'Aristophane, le livre de Tryphiodore sur la chute de Troie. Il avait fait aussi la traduction d'Oppien; mais elle n'a point été publiée. Ses notes sur les Satires de Perse, et sur les Bucoliques et les Géorgiques de Virgile, méritent d'être consultées. C. H. Hege a publié à Brunswick, en 1727, une notice détaillée sur Frischlin, intitulée : *Frischlinus vita, familia, scriptis et vitæ exitu memorabilis*.

Jacques FRISCHLIN, son frère, a écrit : *Nicodemus Frischlinus reus*, Strasbourg, 1599, in-8°. est encore un ouvrage dirigé contre lui.

W—s.

FRISCHMUTH (JEAN), philologue et orientaliste, né en 1619, à

Wertheim en Franconie, s'adonna à l'étude de la littérature orientale et de la théologie, dans les universités d'Altorf et de Iéna. Ayant été appelé au gymnase de Hambourg, il refusa de s'y rendre, devint recteur du collège de Iéna, professeur extraordinaire, et enfin, en 1654, professeur ordinaire de langues sacrées. Il mourut le 19 août 1687. On doit à Frischmuth, entre autres ouvrages, soixante dissertations philologico-théologiques, parmi lesquelles on distingue les suivantes : I. *De græcâ 70 interpr. versione*. II. *De pontificum Ebræorum vestitu sacro*. III. *De sacrificiis*. IV. *De decimis*. V. *De meditatione mortis, et memoriâ clarissimorum quorundam in re sacrâ et literariâ virorum*. VI. *De pontificatu Mosis, contra Barth. Nihusium*. VII. *Programma quo arabicæ linguæ usum amplissimum commendat, et florentissimam in illustri Salanâ juventutem ad ejusd. studium invitât J. Frischmuth, Iéna, 1667*. L'auteur nous apprend, dans ce programme, qu'il avait étudié l'arabe sous Hackspan.

J—N.

FRISI (L'abbé PAUL) mathématicien et physicien célèbre d'Italie, mort le 22 novembre 1784, à Milau, y était né le 13 avril 1728, d'une famille plébéienne, originaire de Strasbourg. Entré, à l'âge de quinze ans, dans la congrégation des clercs de St.-Paul, dits Barnabites, il y fut d'abord condamné à étudier la géographie sur de vieilles cartes appliquées aux murs des corridors : le mot *géométrie*, qu'ensuite il entendit prononcer par hasard chez des religieux qui ne faisaient alors aucun cas de la science de ce nom, l'enflamma tout à coup pour elle; il chercha à l'apprendre, et y fit, presque sans autre secours que quelques livres, des progrès rapides

et surprenants. Les Barnabites, qui la regardaient comme inutile, se hâtèrent de l'envoyer à Pavie pour y suivre un cours de théologie. Il s'y distingua sans abandonner les mathématiques, auxquelles il s'appliquait beaucoup en son particulier. On le fit passer à Lodi pour y enseigner la philosophie; et ce fut là qu'à vingt-deux ans, déjà singulièrement familiarisé avec les principes de Newton, il se mit à composer cette lumineuse dissertation *sur la figure de la terre*, qui le fit regarder, bientôt après, comme l'un des plus habiles mathématiciens de son temps. Mais alors il n'avait pas de moyens pour la faire imprimer; et les Barnabites avec lesquels il vivait, n'étaient point disposés à lui rendre un tel service. Le comte Donat Silva, qui en eut connaissance, en fit l'édition à ses frais (*Voy. D. SILVA*). La considération qu'obtint Frisi, imposa tellement à ses supérieurs, qu'ils n'osèrent plus le contrarier dans ses études favorites; et même il en résulta, parmi ses confrères, une telle ambition de la même gloire, que leur maison de Milan devint, dans la suite, une pépinière de mathématiciens. Le roi de Sardaigne le choisit pour la chaire de philosophie de leur collège de Casal. Frisi leur déplut par les liaisons intimes qu'il contracta, dans cette ville, avec le comte Radicati, mathématicien et philosophe, qui lui inspira le goût de la littérature moderne. Pour l'en détourner, ses supérieurs le firent passer à Novare, en lui enjoignant d'y remplir les fonctions de prédicateur. Sur ces entre-faites, l'académie des sciences de Paris, qui avait dû apprécier la dissertation de Frisi, le nomma son associé correspondant (en 1753); d'autres compagnies savantes se disposaient à

lui faire le même honneur: les nabites de Milan crurent de rappeler, et lui conférer la ch philosophie dans leur grand de St.-Alexandre. Il vit alors sertation attaquée par l'écrit de suite, qui la trouvait purement thétique, nullement concluar reprochait à l'auteur de faire nérer l'antique gloire de l'Itavante par l'adoption des systènglais et français, et d'être f de la manie de soutenir les idglaises. Frisi répliqua victorieux en disant et prouvant que cet saire n'était pas assez géomètr le comprendre, et moins encoi le critiquer. Dès-lors éclatèrer mauvaise humeur et ce mépri dans plusieurs de ses ouvrages a manifestés contre les jésuites néral. Il en fit même un exprè démontrer la médiocrité de le lents dans tous les genres; m frère, Antoine-François, le di prudemment de le faire impi se trouvait ainsi, naturellement cause commune avec la plup savants étrangers, et surtout cyclopédistes, dont les jésuite suraient vivement les écrits. s sertation l'avait déjà lié avec c bert; il le fut bientôt avec Com Bailly, Kéralio, la Condamine telet, Thomas, etc., etc.; et c chaire de St.-Alexandre, il se combattre la foi qu'on avait e dans Milan, à la magie et a ciers. Il fit même courageu soutenir, contre cette erreur thèses publiques, malgré le qu'il pouvait encourir de la p l'inquisition, dont il heurtait le jugés, et qui exerçait avec in dance un pouvoir très redoutab fut contenue par la célébrité de et par la faveur dont il jouiss

les grands, et même du duc qui craint alors. Accueilli par les meilleures sociétés, il les fréquentait avec eux : ses ennemis en prirent occasion de dire qu'il ne vivait pas en retraite. Craignant les résultats que pourraient amener ces inculpations, il se fit procurer une chaire sous le titre d'ingénieur étranger, qui le mit hors de dépendance immédiate des supérieurs, et obtint (en 1756) l'archiduc Léopold, grand-duc de Toscane, la place et le traitement de professeur dans l'université de Pise. Il passa huit ans, durant lesquels il commença à se faire une petite fortune par les honoraires de sa place, dont le premier semestre, payé par anticipation, fut le premier argent qu'il gagna : il y joignit les prix qu'il obtenait dans diverses académies, savoir, en 1756, à celles de Berlin et de Pétersbourg, et en 1758, à celle de Vienne, dont il était correspondant. Il fut associé de celle de Pétersbourg et de la société royale de Londres, depuis 1756. Il le devint, en 1761, de l'académie de Berlin. L'insigne de Bologne le comptait, depuis plus de cinquante ans, parmi ses membres : en 1766, il fut agrégé à l'académie de Berlin, et en 1770, à celles de Vienne et de Berne. L'archiduc Joseph, depuis empereur, lui avait offert, en 1759, un collier avec une médaille en or : le roi de Prusse et le roi de Danemark lui firent des présents du même genre. Le pape Clément XIII récompensa généreusement ses conseils et ses travaux dans une mission que, lors de son voyage à Naples et à Rome, en 1760, il lui donna d'examiner, sur les lieux, les effets d'une vive contestation qui existait entre les Ferrarais et les Bolognais, relativement à des fleuves et des canaux.

Le sénat de Venise se mon-

tra reconnaissant de la même manière pour les services que Frisi rendit aux commissaires chargés d'obvier aux ravages de la Brenta. L'impératrice Marie-Thérèse finit par lui assigner une pension annuelle de cent sequins (environ 1,200 fr.). Il avait été rappelé dans sa patrie, en 1764, par sa nomination à la chaire de mathématiques, dans les écoles palatines, avec l'attribution d'honoraires égaux à ceux dont il jouissait à Pise. Consulté de toutes parts dans les difficultés qui s'élevaient sur les canaux de navigation, sur les moyens de prévenir les ravages causés par les débordements des fleuves, et autres objets relatifs à l'hydraulique, il se porta partout où les cas l'exigeaient, et fit partout admirer son savoir et les ressources de son génie. Cependant il y trouva des contradicteurs, et s'y fit des ennemis parmi ceux dont les intérêts étaient blessés par ses décisions libres et franches, qu'aucun égard politique ne savait tempérer. Elles lui attirèrent des propos durs et insultants de la part de quelques ingénieurs et de quelques patriciens milanais, contre lesquels il soutenait qu'il était ridicule et dangereux d'ériger cette très haute aiguille, alors seulement en projet, que l'on voit aujourd'hui sur le dôme de la cathédrale de Milan. Il y avait deux années qu'il enseignait dans les écoles palatines, lorsqu'il partit pour voir la France et l'Angleterre, où les savants l'accueillirent avec la plus grande distinction. Le ministre de Portugal, qui était alors à Paris, fit ce qu'il put pour l'engager à passer à Lisbonne, afin de seconder les vues du marquis de Pombal, qui s'y occupait de la restauration des études : Frisi ne voulait pas renoncer à sa patrie. En 1768, il alla à Vienne, où les gens de la cour, les hommes d'état,

et particulièrement le prince de Kaunitz, le comblèrent de marques d'estime, au point qu'on ne dédaigna pas de le consulter sur les controverses alors existantes entre le pape et l'empereur. Son avis fut conforme aux principes qui dictèrent la loi par laquelle y fut proscrite la bulle *In cœnâ Domini*. Revenu à Milan, il habita encore quelque temps, mais sans être asservi à aucune règle monastique, le collège barnabite de St.-Alexandre : mais étant déterminé, par quelques dispositions de l'administration publique, à se loger ailleurs, il vint demeurer au sein de sa famille ; et le pape Pie VI lui permit de prendre l'habit de prêtre séculier, en le mettant tout-à-fait hors de la domination des moines. De même que c'était lui qui avait commencé à délivrer ses compatriotes de la crainte des sorciers, ce fut lui qui, le premier, leur apprit qu'il existait des paratonnerres ; il en fit même établir un sur les archives du gouvernement. Les services qu'il rendit à sa patrie, surtout en attirant sur elle les regards de l'Europe savante et littéraire, sont dignes de mémoire. Ardent à faire connaître dans l'étranger ceux de ses amis qui honoraient son pays par leurs lumières, il prenait plaisir à transmettre leurs ouvrages à d'Alembert. Le premier exemplaire du Traité de Beccaria *Sur les délits et les peines*, auquel d'Alembert procura une si grande vogue, lui avait été envoyé par Frisi, qui en agit aussi de même en faveur d'autres membres de la société dite du *Café* (*Voy. BECCARIA*), et surtout du comte Pierre Verri, dont les écrits soit historiques, soit économiques, soit de jurisprudence, sont tous marqués au coin de la philosophie moderne. En 1778, Frisi voulut voir la Suisse ; et ce fut là qu'il conçut l'idée du

Traité *De' fiumi sotterranei*, qu'il composa à son retour, et qu'il publia avec d'autres dissertations, sous le titre d'*Opuscoli filosofici*. Enfin, après avoir vécu jusqu'à quarante-huit ans sans éprouver aucune maladie, il sentit les premières atteintes d'une fistule hémorroïdale, qui, huit ans après, nécessita une cruelle opération : la gangrène survint ; et, après avoir demandé et reçu les sacrements de l'Eglise, il mourut, à l'âge de cinquante-six ans sept mois et quelques jours, au moment où l'académie des sciences de Paris allait le mettre au nombre de ses huit associés étrangers, et où celle de Harlem lui accordait le prix mérité par son Mémoire sur l'inégalité des satellites de Jupiter. Son corps fut inhumé dans l'église de St.-Alexandre ; et les Barnabites eux-mêmes honorèrent sa tombe d'une épitaphe latine, surmontée de son portrait en médaillon. Le comte Verri écrivit son éloge sous le titre de *Memorie appartenenti alla vita ed agli studj del signor dom Paolo Frisi, etc.*, in-4°. Milan, 1787, et en dédia l'édition au marquis de Condorcet. Les ouvrages de Paul Frisi, qui écrivit quelquefois en français, souvent en latin, et ordinairement en italien, sont : I. *Disquisitio mathematica in causam physicam figure et magnitudinis telluris nostræ*, Milan, 1751 : il y démontre d'une manière nouvelle, plus péremptoire encore que celle de Newton, que la terre est un sphéroïde aplati vers les pôles. II. *Estratto del capo quarto del quinto volume della storia letteraria d'Italia, con varie annotazioni*, etc., Milan, 1755 : c'est une réponse aux objections faites, dans cet ouvrage, contre quelques propositions de la dissertation précédente. III. *Saggio della morale filosofia*, etc., Lu-

gano, 1755. IV. *Nova electricitatis theoria*, etc., Milan, 1755. V. *De motu diurno terræ, dissertatio, quæ à regis Berolinensi scientiarum academiâ præmium anno 1755, tum rursus anno 1756 propositum obtinuit*, Pise, 1758. VI. *Dissertationes selectæ Jo. Alberti Euleri, Pauli Frisii, et Laurentii Besand, quæ ad imperialem Petropolitana academiâ anno 1755 missæ sunt, cùm electricitatis caussa et theoria præmio propositum quærentur*, Lucques, 1757. VII. *De atmosphærad cælestium corporum*, dans le tom. I^{er}. des *Dissertationes variæ*, Lucques, 1750. VIII. *De inæqualitatibus motibus planetarum omnium*, etc. dans le même recueil, tom. II, ib., 1761. IX. *Piano de' lavori da farsi per liberare e assicurare dalle acque le provincie di Bologna, di Ferrara, di Ravenna, con varie annotazioni, e riflessioni*, etc., ibid., 1761. X. *Del modo di regolare i fiumi e torrenti principalmente del Bolognese, e della Romagna, libri tre*, etc.; quatre éditions, savoir : à Lucques, en 1762 et en 1768; la troisième, avec des additions et le traité des canaux navigables, à Florence, en 1770, d'après laquelle fut faite une traduction française, imprimée à Paris, en 1774; et enfin la quatrième, à Parme, dans la collection des *scrittura delle acque*. XI. *Prælectio habitæ Mediolani VIII idus maji*, 1763. XII. *Saggio sopra l'architettura gotica*, Livourne, 1766. XIII. *Lettre du P. Frisi à M. d'Alembert*, Paris, 1767. XIV. *De gravitate universali libri tres*, Milan, 1768. D'Alembert et Bezout, en rendant compte de cet ouvrage à l'académie des sciences, dirent « qu'il renfermait des idées nouvelles, et que les objets y étaient traités avec un

» mode tout nouveau. » L'auteur y parle accidentellement de plusieurs points astronomiques, en relevant même quelques inexactitudes de Newton; ce qui a fait dire par Bernoulli que cet ouvrage était « un des plus » profonds et des plus utiles qu'il y eût sur la science astronomique » (*Recueil pour les astronomes*, tom. II, pag. 205); et par Bailly, qu'il était « le seul où le système du monde eût » été développé dans toutes ses parties » (*Hist. de l'astr. moderne*, tom. III, pag. 208). XV. *Danielis Melandri et Pauli Frisii alterius ad alterum de theoriâ lune commentarii*, Parme, 1769. XVI. *Cosmographiæ physicæ et mathematicæ*, etc., Milan, 2 vol. in-4^o, 1774 et 1775. Cet ouvrage est regardé comme le chef d'œuvre de Frisi. XVII. *Elogio del Galileo*, Livourne et Milan, 1775 (Voyez FLONCEL). XVIII. *Della maniera di preservare gli edifizj dal fulmine*, Milan, 1768. XIX. *Dell' architettura statica e idraulica*, Milan, 1777. XX. *Elogj di Galileo Galilei, e di Bonaventura Cavalieri*, Milan, 1778. L'Éloge de Cavalieri fut réimprimé à Pise, en 1779. XXI. *Elogio del cavaliere Isacco Newton*, Milan, 1778, in-8^o. XXII. *Elogio del conte Donato Silva*, Milan, 1779, sans le nom de l'auteur. XXIII. *Elogio di Tito Pomponio Attico*, Milan, 1780. C'est un éloge allégorique du ministre comte de Firmian. XXIV. *Opuscoli filosofici*, Milan, 1781. Il y est question des influences météorologiques de la lune, des conducteurs électriques, de l'action de l'huile sur l'eau, de la chaleur superficielle et centrale de la terre, des fleuves souterrains. XXV. *Pauli Frisii operum tom. I, Algebram et geometriam analyticam continens*, Milan,

1782; et tom. II, *Mechanicam universam et mechanicæ applicationem ad aquarum fluentium theoriam*, ibid., 1783. Le III^e. tome, imprimé seulement en partie, à la mort de l'auteur, a été publié par ses deux frères; il traite de la cosmographie. XXVI. *Elogio di Maria Teresa imperatrice*, Pise, 1783, sans le nom de l'auteur. XXVII. *Lettera intorno agli studj del signor Tommaso Perrelli*, Pise, 1784. XXVIII. *Lettera di risposta a Daniele Melander sopra il passaggio di venire sotto il sole*, sans indication de lieu ni d'année. XXIX. *L'Eloge de d'Alembert*, écrit en italien, dans les derniers temps de la vie de Frisi, et publié par ses deux frères, depuis sa mort, à Milan, 1788. On trouve, en outre, beaucoup d'opuscules de cet auteur, imprimés dans les actes des académies de Bologne et de Sienne, comme aussi de la société patriotique de Milan. Il a de plus laissé entre les mains de ses frères, dont l'un nous a communiqué des notes qui ont été employées dans cet article, beaucoup d'ouvrages en manuscrit, savoir : 1^o. *Della mediocrità de' Gesuiti in fatti di scienze*; 2^o. *Elementa algebrae Cartesianae introductionis loco ad analysim clarissimi Bouganvillii conscripta*, gros in-4^o, avec figures; 3^o. *Instituzioni meccaniche ossia introduzione al primo libro della gravità universale de' corpi*, in-4^o, avec figures; 4^o. *Della maniera di restituire la navigazione perduta da Milano a Pavia, e di riaprire la comunicazione col Pò, e col mare*, in-4^o; 5^o. *Institutiones hydrometricæ*, trois cahiers in-4^o, avec figures; 6^o. *Instituzioni d'Idrodinamica, ossia introduzione al trattato de' fiumi e de' torrenti, e all'opera del Guglielmini sulla na-*

tura de' fiumi, in-4^o, avec 7^o. *Institutiones hydraulicae* un petit Traité sur le niveau in-4^o, avec fig.; 8^o. *Mém. voyages de l'auteur, en France et en Angleterre*; 9^o. Son *Catégorie, de métaphysique géométrique, d'éléments de géométrie*, pour les leçons de sa Pise; 10^o. Le Cours des leçons *spiritibus eorumque in corpore*, par lesquelles il combats la foi qu'on y avait aux sciences de leur invulnérabilité. 11^o. Différentes Dissertations sur divers sujets, comme l'inégalité des tellures de jupiter, la précession de la lune, la navigation dans les canaux et rivières, le déluge, l'observatoire de Bréscian, etc., etc. — Paul Frisi et ses frères, qui tous ont acquis à l'estime des amis de la science. 1^o. Son aîné, Antoine, médecin et chimiste distingué, la fleur de l'âge, sans laisser écrit imprimé; 2^o. Antoine chanoine et théologal de St.-Étienne, auteur d'un ouvrage d'érudition, intitulé *antichità Monzesi*, 3 vol. Milan, 1794; d'une partie de volume, in-4^o, de la *Storia* de Pierre Verri, de l'Institut, est sur le point de publier une traduction jusqu'au règne de Thérèse (*Voy. Agnesi*); 3^o. chanoine de St.-Ambroise très versé dans la science théologique et dans la mécanique; et 4^o. Philippe, qui, mort dans sa jeunesse, fut professeur de philosophie, fut professeur royal à Milan, et nous a laissé un livre savant et profond public, sous le titre de *Dissertatio de imperio et jurisdictione J*

lippi Frisii ex regis judicentis in dominio Mediolani, in-8°, in, 1777.

G—N.

FRISIUS (SIMON), dessinateur et graveur, né à Leuwarde en Frise, en 1580, est un artiste qui a fait un pas à la gravure dans le genre le feu-forte. Abraham Bosse, dans un traité sur cet art, en fait une mention particulière. Quoique Frisius n'ait au verus mou, ses hachures la pureté et la fermeté du burin. Ses estampes sont devenues rares : les petites figures qu'il a fait dans ses paysages, sont toutes avec esprit. Ses principaux ouvrages sont, un recueil de 25 vues de paysages, d'après Mathieu Bril, intitulé, *Topographia variarum regionum, aeri incisa à Simone Frisio, ab J. Fisschero excusa* ; une suite de douze têtes de saintes et sibylles, gravée d'après ses dessins ; une autre de douze pièces, contenant des oiseaux et des papillons, d'après Marc Gérard ; plusieurs pages d'après Goltzius, d'autres d'après ses dessins, et une suite de portraits d'après Hondius. — **FRISIUS** (Jean Estart), qu'on croit parent, du moins compatriote de Simon, a gravé plusieurs portraits. P—E.

FRISIUS. Voy. FRIES, FRIESE, FRISA.

FRISNER (ANDRÉ), né à Wunsiedel ou Bunsiedel, en Bavière, corsetier chez J. Sensenschmidt, premier imprimeur de Nuremberg, imprimé en société avec lui de 1474 à 1478. Il avait fait ses études à Leipzig et Érasme Frisner, dominicain, son parent. Il y obtint en 1479 une licence de théologie. Il transporta dans cette ville sa presse et ce qui en dépend, et il peut être regardé à son tour comme le premier imprimeur de Leipzig. De cette ville, dit M. Peignot,

» Frisner passa à Rome, et devint, » sous Jules II, *primus ordinarius* » *papæ et sedis apostolicæ*. En 1504, » il fit son testament, par lequel il » fonda un collège à Wunsiedel pour » l'éducation et l'entretien de plusieurs » jeunes écoliers de la famille des » Frisner. Il leur laissa aussi son *Historia Lombardiæ*, qu'il avait imprimée à Leipzig. Il légua son imprimerie aux dominicains de cette ville ; voici les termes de cette disposition du testament : *Item, je donne et lègue mon coffre de fer, mes presses, mes instruments et mes autres ustensiles et meubles d'imprimerie, avec vingt florins pour prier Dieu pour mon ame, et pour procurer aux religieux, le jour qu'ils feront la cérémonie de mes obsèques, un meilleur dîner qu'ils n'ont coutume d'avoir dans le réfectoire du prieur.* » A. B—T.

FRITSCH (ANASVER), l'un des savants les plus laborieux et les plus féconds que l'Allemagne ait produits au 17^e. siècle, était né à Micheln, au duché de Magdebourg, le 16 décembre 1629. Il exerçait la profession d'avocat, et devint successivement, conseiller intime, chancelier, et président du consistoire de la petite principauté de Schwarzbourg-Rudolstadt. Il s'appliqua particulièrement à l'étude du droit public de l'Empire, et des coutumes qui en régissaient les divers états. Le nombre des ouvrages qu'il a publiés sur cette matière, est si considérable, que la liste en remplirait plusieurs colonnes. Lipenius en a indiqué cinquante dans la *Bibliotheca juridica realis*. Jöcher en donne le catalogue complet, mais sans désigner les dates et lieux d'impression. On y voit, que sans compter neuf ouvrages ou collections dont Fritsch n'a été qu'éditeur (V. Ant. Favre, XIV,

229, col. 2), il en a composé deux cents, dont soixante-quatre concernent, pour la plupart, la jurisprudence, et sont écrits en latin : les cent-trente-six autres, sont des livres ascétiques ou de morale ; cent sont écrits en allemand, et trente-six en latin. Cet infatigable écrivain a fait aussi quelques recherches sur l'histoire et les antiquités de l'Allemagne, surtout dans leur rapport avec le droit public : mais il travaillait trop vite pour épuiser un sujet ; et Struvius, en rendant justice à son érudition, ou plutôt à son immense lecture, lui reproche avec raison, d'être trop superficiel. Fritsch mourut à Rudolstadt, le 24 août 1701, âgé d'environ soixante-dix ans. Ses ouvrages de jurisprudence étant aujourd'hui sans aucun intérêt, on croit inutile d'en rapporter les titres, que l'on trouvera d'ailleurs dans l'édition de la *Bibliotheca* de Lipenius, augmentée par Aug.-Fréd. Scholts, et dans le *Supplément* de M. Senkenberg. Parmi les autres productions de Fritsch, on se bornera à indiquer celles dont les sujets paraissent le plus piquants, et qui, sous ce rapport, peuvent mériter encore l'attention des curieux. Ce sont : I. *Diatrise de origine, vitâ et moribus Zigenorum*, Iéna, 1660, in-4°. Il croit que ces vagabonds, que nous connaissons sous le nom de bohémiens, sont les anciens habitants de la Circassie. II. *De palatiis et domibus dominicis*, ibid., 1661, in-4°. III. *Dissertatio de abusibus typographiæ tollendis*, Arnstadt, 1662 ; à la suite de la dissertation de *Zigenis*, Iéna, 1664, in-4°, et dans les *Monumenta typographica* de Wolf, tom. II, pag. 428-55 : ouvrages superficiels, mais curieux. Fritsch y exagère les abus de l'imprimerie, dont l'un des principaux, à son avis, est la trop grande multiplicité des li-

vres ; il se plaint ensuite de la négligence des imprimeurs, du peu de soin qu'ils apportent à la correction des ouvrages, et surtout du prix excessif auquel ils les vendent : il finit par demander l'établissement de censeurs, chargés d'examiner les manuscrits, et d'en permettre ou d'en défendre l'impression ; et enfin la réduction des imprimeries qu'il trouvait déjà trop nombreuses, et qu'il croit ne devoir être tolérées que dans les villes où elles peuvent être assujéties à une surveillance continue. IV. *Kalendæ sive de votorum oblatione*, Rudolstadt, 1668, in-4°. V. *Minister peccans sive de peccatis ministrorum*, Iéna, 1673, in-8°. VI. *De peccatis principum, et de peccatis ministrorum principis*, ibid. 1674, in-8°. VII. *De cavendâ in refutandis aliorum scriptis acerbitate*, ibid., 1674, in-4°. VIII. *De typographis, bibliopolis, chartariis et bibliopégis*, ibid., 1675, in-4°. La partie relative aux imprimeurs a été insérée dans les *Monumenta typograph. de Wolf*, tom. II, pag. 503-49. Il annonce d'abord, que son projet n'est pas d'écrire l'histoire de l'imprimerie, ni de faire l'éloge de cet art, dont il reconnaît l'utilité, en ce qu'il facilite l'étude des sciences et la propagation des découvertes. Il passe ensuite aux abus de l'imprimerie, et fait l'énumération du tort qu'elle a causé à la religion et aux gouvernements, en reproduisant sans cesse des ouvrages impies ou séditieux au milieu de peuples déjà corrompus. Ce qu'il dit à cet égard, quoique vrai au fond, est plutôt d'un déclamateur que d'un historien. C'est ainsi, par exemple, qu'à l'article des livres contre la religion, il cite le traité *De tribus impostoribus* qu'il souhaite de voir livrer aux flammes avec son auteur ; et l'on sait

que ce traité, à I, n'a jamais existé (oy. L. OYE). Il parle en suite de pas- quades; et de son temps en Allemagne, tous les carrefours étaient couverts par les annonces de productions de ce genre. I, après avoir tracé les devoirs d'impôts, il propose de taxer de chaque volume, en donnant p exemple ce qui s'était pratiqué dans à cet égard en 1625. IX. *De boscanadi sive lignandi*, Léna, 1070, in-4°. curieux et estimé. X. *De vitis arundinarum*, ibid., 1677, in-4°; réimprimé avec d'autres ouvrages du même auteur, Nuremberg, 1731, in-fol. Le sujet était piquant; is il le traité avec trop de négligence. XI. *Guntherus schwarzburgicus imperator romanus discursu historico exhibitus*, Leipzig, 1677, in-4°. Gunther de Schwarzbourg, fut élu empereur en 1349 après la mort de Louis IV; mais il n'a jamais occupé le trône, ayant vendu ses droits à Charles IV, son compétiteur, pour une somme d'argent. Gunther mourut à Francfort, trois mois après son élection, de poison, suivant quelques historiens, mais plus vraisemblablement d'apoplexie. XII. *Medicus peccans, sive tractatus de peccatis medicorum*, Nuremberg, 1684, in-12. C'est encore un sujet intéressant et mal rempli. On en peut dire autant de deux autres de ses traités, l'un sur les devoirs de l'avocat, *Advocatus peccans*, Ratisbonne, 1678; et l'autre sur ceux du soldat, *Miles peccans*, Osterode, 1682, in-8°. Fritsch avait donné de cette manière les examens de conscience de presque tous les états, *Aulicus peccans*, 1678; *princeps, nobilis, quæstor, senator, etc.*, au nombre de dix-neuf, dont seize avaient déjà paru en allemand,

parmi ses ouvrages ascétiques. Fritsch a publié *Corpus juris venatorio-forestalis romano-germanici*, Leipzig, 1702, in-fol. avec une préface de Sam. Stryck; un *Supplément* au traité de Jean Limnæus, *De jure imperii romano-germanici*, et des *Notes* sur les traités de paix de Nimègue et de Ryswick. Il avait donné lui-même une édition d'une partie de ses ouvrages de jurisprudence en 1690, sous le titre d'*Opuscula juris publici et privati*, Nuremberg, in-fol. M. G. Griebner en donna une plus complète sous ce titre: *Opuscula varia ad jus publicum, ecclesiasticum, civile, feudale, necnon historiam, politicam et morum doctrinam spectantia*, Leipzig, 1731-32, 2 vol. in-fol. Fritsch avait fait imprimer le catalogue de ses ouvrages à Ratisbonne, en 1656, in-4°, sous le titre de *Scripta varia tam sacra quàm politica hactenus edita*, qu'il fit réimprimer ensuite, augmenté de tout ce qu'il avait publié depuis cette époque, sous le titre de *Catalogus scriptorum suorum tam sacrorum quàm profanorum latinorum*, Leipzig, 1692, in-12.—Son fils, Jean-Christien FRITSCHE, médecin du duc de Saxe-Weimar, a publié sous le titre de *Seltsame dochwahrhafft... Geschichte*, Leipzig, 1729 et années suivantes, une collection en 6 vol. in-4°, de tous les cas rares ou extraordinaires, qui intéressent la médecine, l'anatomie, la physique, la théologie morale ou la médecine légale, tirée des historiens anciens et modernes, et enrichie de ses observations. Il paraît que cette compilation a eu peu de succès.

W—s.

FRITZ (SAMUEL), jésuite, né en Bohême en 1655, alla, comme missionnaire, au Pérou, en 1685. Les bords du Marañon, ou fleuve des

Amazones, étaient habités, à l'est de la Cordillère des Andes, par des Indiens aussi grossiers que les bêtes. Fritz, dès 1685, commença ses travaux avec tant de succès, qu'en peu de temps il convertit des peuplades entières. Mais les fatigues de son ministère lui causèrent une maladie qui l'obligea de se faire transporter au Para, colonie portugaise à l'embouchure du fleuve, plutôt qu'à Quito, où le voyage eût été plus difficile à cause des montagnes qu'il eût fallu traverser, et eût même été plus long; car les conquêtes spirituelles de Fritz s'étendaient déjà jusqu'au confluent du Rio-Negro et du Marañon, à six cents lieues à l'est de Borja dans le Pérou. Il partit le 31 janvier 1689, et ne put arriver au Para que le 11 septembre suivant. Le gouverneur de cette ville, le prenant pour un espion, le fit emprisonner, et le tint étroitement enfermé jusqu'au mois de juillet 1691. Il le mit enfin en liberté, sur les ordres réitérés de la cour de Lisbonne, qui le blâma de sa conduite, et lui enjoignit de faire reconduire le P. Fritz, avec de grands honneurs, à sa mission de Pevas, au-dessous de l'embouchure du Napo; ce qui fut exécuté. Fritz reparut au moment où l'on ne s'attendait plus à le revoir. Comme l'on n'avait pas eu de ses nouvelles depuis plus de deux ans, car il ne revint qu'au mois d'octobre, on avait cru qu'il avait péri dans les eaux, ou que les barbares l'avaient massacré, et l'on avait ordonné pour lui, dans la compagnie, les prières pour les défunts. Après avoir visité plus de quarante villages, Fritz arriva au bourg de la Laguna, à l'embouchure du Guallaga: il remonta cette rivière, puis le Paranura; traversa les Andes, passa par Moyomamba, Caxmalca et Tuxillo, et arriva à

Lima; pour communiquer au comte de la Moncloa, vice-roi du Pérou, les observations qu'il avait faites dans son voyage le long du grand fleuve. Ce zélé missionnaire retourna sur le Marañon en 1693, et prit sa route par Jaen de Bracamoros, pour s'instruire du cours des rivières qui viennent du sud. Ses observations le mirent à même de dresser une carte du Marañon. Il fit ensuite, pour les besoins de ses ouailles, divers voyages pénibles à Quito et en d'autres endroits, et devint supérieur général des missions du Marañon. Doué d'une aptitude extrême pour tous les arts, il s'y était rendu habile en peu de temps: il était devenu architecte, charpentier, sculpteur et peintre. Plusieurs églises des missions étaient ornées de tableaux qu'il avait peints. Il passa quarante-deux ans au milieu des peuplades qu'il avait converties à la foi, et mourut le 20 mars 1728, dans la mission des Xeberos, près de la Laguna. Sa grande carte du Marañon fut gravée en petit à Quito, en 1707, et parut pour la première fois en France en 1717, dans le *tome XII des Lettres édifiantes*, première édition (*Voy. DE TRÉ). On la trouve dans le tom. VIII de la seconde avec un abrégé de ses Mémoires sur le fleuve dont elle décrit le cours. Ulloa dit qu'elle manque d'exactitude, parce que Fritz n'avait pas eu les instruments nécessaires pour observer les latitudes et les longitudes, ni pour connaître la direction des rivières et déterminer les distances; mais que, comme on n'en avait point encore publié d'autre où l'origine et le cours des eaux qui se jettent dans le Marañon et le cours même de ce fleuve fussent marqués jusqu'à la mer, elle ne laissa pas d'être bien reçue. La Condamine, qui a parcouru la même route que le P.*

Fritz, à qui il
 du Marañon, a
 de missionnaires : un n pré-
 cieux et usiq : et qu prouve
 l'habileté de son auteur. Ailleurs il
 « Le P. Fritz, sans pendule et sans
 « lunette, n'a pu déterminer
 « point en longitude. Il n'avait pu un
 « petit demi-cercle de bois de trois
 « pouces de rayon pour les latitudes ;
 « enfin il était malade quand il des-
 « cendit le fleuve jusqu'au Para. Il ne
 « sut que lire son journal, dont j'ai
 « une copie, pour voir que plusieurs
 « obstacles alors, et à son retour à sa
 « mission, ne lui permirent pas de
 « faire des observations nécessaires
 « pour rendre sa carte exacte, sur-
 « tout vers les parties inférieures du
 « fleuve. Cette carte n'a été accompa-
 « gnée que de quelques notes : la
 « même feuille, sans presque aux un dé-
 « tail historique. » La copie du jour-
 nal de P. Fritz avait été tirée sur
 l'original déposé dans les archives du
 collège des jésuites de Quito. L'origi-
 nal de la carte où les degrés du grand
 cercle ont près d'un pouce, était heu-
 reusement tombé entre les mains de la
 Comandante, à la veille d'être consumé
 par le temps, l'humidité et les insectes
 qui détruisent tout dans les pays
 chauds. Ce savant académicien, en
 publiant sa carte du Marañon, mar-
 qua, par des lignes ponctuées, les
 erreurs qui se trouvaient sur celle du
 P. Fritz, et rendit par-là un double
 service à la géographie. Ce mission-
 naire avait montré que le Napo, qui
 passait encore pour la vraie source du
 Marañon, du temps du P. d'Acunha,
 n'était qu'une rivière subalterne qui
 grossissait de ses eaux celle des Ama-
 zones; mais il plaça la source de
 celle-ci dans le lac de Lauricocha,
 près de Guanuco, à trente lieues de
 Lima, d'où elle sort en portant d'abord

le nom de Tunguragua. Les auteurs du
Mercurio Peruano ont pensé qu'il
 avait commis une erreur, et que la
 rivière qui devait porter le nom de
 Marañon, comme ayant en sa faveur
 le cours le plus long, le volume d'eau
 le plus considérable à sa jonction avec
 l'autre, enfin l'histoire, la tradition et
 les observations des voyageurs, était
 l'Ucayal, formé lui-même de deux
 branches, dont l'Apurimac est la plus
 forte, et prend sa source dans un
 chaînon des Andes, à peu de distance
 au nord d'Arcquipa. Le crédit que les
 jésuites avaient justement acquis parmi
 les savants, explique pourquoi la no-
 menclature du P. Fritz avait été géné-
 ralement et implicitement adoptée.

E—s.

FRIITZE (JEAN-THÉOPHILE),
 né à Magdebourg le 9 janvier 1740,
 fut d'abord destiné à l'état ecclésiasti-
 que; mais il abandonna bientôt la
 théologie pour la médecine, qu'il étu-
 dia à l'université de Halle. Dans la dis-
 sertation qu'il soutint, en 1764, pour
 obtenir le doctorat, il ébauche l'his-
 toire de la sécrétion du lait, et in-
 dique les principales maladies aux-
 quelles sont exposées les femmes,
 lorsque cette fonction importante est
 altérée ou interrompue. Après avoir
 fait quelques voyages pour compléter
 son éducation médicale, Fritze vint
 exercer sa profession dans sa ville
 natale. En 1771, il alla s'établir à
 Halberstadt. En 1776, le roi de
 Prusse le nomma conseiller aulique;
 en 1778, médecin de l'état-major de
 l'armée, et en 1785, inspecteur géné-
 ral des hôpitaux du royaume. Dégagé
 de ces fonctions honorables, mais pé-
 nibles, Fritze se retira, en 1787,
 avec une pension, à Halberstadt,
 dont il fut choisi médecin-physicien,
 professeur d'accouchements, et mem-
 bre du collège médical. Il mourut le

11 avril 1795, avec la réputation d'un homme pénétré de la dignité de son art, et plein de zèle pour l'accomplissement de ses devoirs. Il n'a composé qu'un petit nombre d'ouvrages, dans lesquels on chercherait vainement des conceptions vastes, des idées neuves ou brillantes; mais ils se distinguent par un style simple et correct, des observations exactes, des réflexions sages et philanthropiques. I. *Annales de médecine*, Leipzig, 1780, in-8°. Au grand regret du public, il n'a paru qu'un seul volume de ces annales, rédigées en allemand avec beaucoup de discernement. On peut toutefois regarder comme supplément, l'opuscule intitulé, *Charlatanisme*, Leipzig, 1782, in-8°. II. *Considérations sur les hôpitaux militaires prussiens*, Leipzig, 1780, in-8°. Le frontispice de ce livre, écrit en allemand, ne porte point le nom de l'auteur, pour des motifs qu'il est aisé de deviner, et difficile de ne pas approuver. L'ex-médecin en chef signale avec énergie, mais sans aigreur, les abus et les vices de l'administration hospitalière, et propose des moyens efficaces d'amélioration. Fritze a traduit du français en allemand, et enrichi d'additions intéressantes, le Manuel de la méthode d'inoculation suttonienne, par le docteur Jacques François de Villiers. Il a inséré, dans la Gazette économique de Halberstadt, des articles curieux sur les devoirs réciproques du médecin et du malade; sur des catarrhes épidémiques, etc. C.

FRIZON (PIERRE), docteur en théologie de Paris, né dans le diocèse de Reims, entra jeune chez les jésuites. Il y enseigna pendant plusieurs années, les humanités et même la rhétorique, et s'y rendit savant dans les lettres grecques et latines. Ne s'étant

point lié à cet institut par les derniers vœux, il en sortit avec la permission des supérieurs, et vint à Paris, où après avoir fait dans l'université son cours de théologie, il fut agrégé en 1624 à la maison et société de Navarre. Il y fit son cours de licence, et y prit le bonnet de docteur. Launoy qui a écrit l'histoire de cette maison, nous apprend que Frizon fut pourvu, dans l'église de Reims, du canonicat auquel était attachée la pénitencerie, et qu'après l'avoir possédé pendant quelque temps, il le permuta pour un autre bénéfice. En 1652, Charles Loppe (*Loppæus*) grand-maître de Navarre, se trouvant hors d'état de remplir les fonctions de cette place, Frizon lui fut donné pour coadjuteur, avec l'assurance de lui succéder. Il ne tarda pas à être grand-maître en titre: Loppe mourut l'année suivante; et Frizon exerça les fonctions de cet emploi depuis 1652 jusqu'en 1635. Il s'en démit alors, pour passer à des occupations plus paisibles, par le conseil ou du moins du consentement du cardinal François de la Rochefoucauld, à qui le roi avait donné l'administration de ce collège, et qui étant grand-aumônier, attacha Frizon à la grande aumônerie, en qualité de vicaire général. Frizon mourut en 1651, avec une sorte de réputation d'inconstance, causée peut-être par tous ses changements d'état. Voici les ouvrages qu'on a de lui: I. *Gallia purpurata*, ou Histoire des cardinaux français, 1629, in-fol. Il y en eut une seconde édition en 1658, considérablement augmentée, et à laquelle l'auteur a ajouté la liste de tous les grands-aumôniers de France. Ce livre, qui eut d'abord beaucoup de succès, est moins estimé, depuis que Baluze, qui n'avait alors que vingt-deux ans, y releva beaucoup de fautes dans son *Au-*

1, et plus encore dans son *des papes d'Avignon*. II. *de la Bible des d'eurs* ; avec les sommaires des , tirés de Baronius, et les de discerner les bibles fran- tholiques, des bibles hugue- uris, 1621, in-fol. « On pré- lit dom Calmet, que cette bi- est pas encore bien purgée eurs du calvinisme, Frizon t pas eu assez de lumière s découvrir ou d'exactitude s corriger. » III. *Continua- s suite des Annales de Ba- par Henri Sponde*, depuis qu'en 1630, précédée de la onde, Paris, 1659. I.—Y. ON (NICOLAS), jésuite, né , quoique quelques biogra- disent Lorrain, peut-être dom Calmet l'a placé dans blique de Lorraine, ou parce a la plus grande partie de ns cette province, enseigna olégés des jésuites un assez mbre d'années. Ses supé- ayant accordé sa retraite, le loisir qu'elle lui procure « pour s'instruire et pour l'édification des personnes be » ; ce sont ses expressions. : point l'époque de sa mort : u'elle eut lieu dans la pré- itié du 18^e. siècle. Les ou- il a donnés, sont : I. *La Vie Berckmans, jésuite*, Nanci, 1-8°. Il la composa pour l'instruction des novices de . II. *La Vie du cardinal* . Il eut en vue, dans la pu- ce livre, ceux de ses con- « déjà formés et éprouvés ortants ministères », et il dans le savant cardinal un I. *Les Méditations du R. P.*

Louis Dupont (abrégées), en fran- çais, Châlons, 1712. Par cet ouvrage il voulut, dit-il, satisfaire la dévotion de ceux qui dans son ordre étaient chargés des offices domestiques, et répondre au désir d'un grand nombre de personnes de piété qui le lui avaient demandé. IV. *L'Histoire d'Eléonore d'Autriche, mère du duc Léopold I, et épouse du duc Charles V*, Nanci, 1725, in-8°. V. *La Vie de Sigisbert*, 1725, in-8°. VI. *La Vie de la mère Elisabeth de Ransaing, institutrice des religieuses du Refuge à Nanci*, Avignon, 1735, in-8°. Collet en a inséré un extrait dans ses *Histoires édifiantes*. (Voy. DUCHÉ DE VANCY.) VII. Il a revu et publié les *Voyages d'un missionnaire de la compagnie de Jésus* (le P. Jacques Villotte, mort le 14 janvier 1743) *en Turquie, en Perse, en Arménie, en Arabie et en Barbarie*, Paris, 1730, in-12 de 647 pag. — FAZON (Léonard), aussi jésuite, et poète latin, né à Périgueux en 1628, entra chez les jésuites à l'âge de seize ans, et y enseigna les humanités pendant quinze années. Il professa ensuite la rhétorique, puis s'étant engagé à la société par les quatre vœux, il fut chargé d'expliquer l'Écriture-Sainte, emploi qu'il exerça pendant trois ans : enfin il fut proposé à la direction du noviciat à Bordeaux. A ces occupations il joignit le culte assidu des Muses latines, et laissa dans ce genre un grand nombre d'ouvrages, dont on peut voir le détail dans Moréri. Nous indiquerons seulement : I. *Sylvarum libri IV*, Paris, 1653, in-12. II. *Musæ Parthenicæ libri tres, accessit fidei triumphus*, Paris, 1657, in-12. III. *De nostrorum temporum rebus clarissimis poemata varia*, Poitiers, 1661, in-12 ; avec une con-

tinuation, sous le titre de *Corollaria poetica*, ibid., 1666, in-12. IV. *Poëmatum libri sex*, Lyon, 1666, in-12. V. *Panegyricus in Franciscum Salesium*, prononcé en 1662, et inséré avec les Panégyriques de Ste. Radegonde et du comte Sérin dans le recueil des Panégyriques choisis de la société, Lyon, 1667, in-12. VI. Diverses Poésies de circonstance qui, après avoir paru séparément, ont été réunies en 4 volumes in-8°, sous le titre d'*Opera poetica*, Paris, 1676. VII. *De poemate librites, ad usum familiarem et christianum accommodati*, Bordeaux, 1682, in-12. L'auteur y donne sur l'art poétique des règles qu'il a voulu mettre à la portée de la jeunesse. Il y exprime le désir que ce soit principalement sur des sujets chrétiens que la poésie s'exerce. Il y fait quelques critiques, mais sans aigreur, et plutôt sous la forme oratoire que sous celle du genre. VIII. *Furstembergiana, libri IV*, Bordeaux, 1684, in-12. Ce sont des pièces relatives au prince Ferdinand de Furstemberg, évêque de Munster. Frizon y a joint une *Dissertation sur les critiques anciens et modernes*: cette Dissertation passe pour un morceau estimable (Voy. *Oeuvres diverses de Bayle*, t. 349). Moréri se trompe en attribuant à Léonard Frizon la Vie de Bellarmine, qui est de Nicolas. Il y a dans les écrits de Léonard de la facilité et de l'élégance, de la douceur dans ses vers, un choix heureux dans les sujets qu'il traite, de la fécondité dans l'invention et de la clarté dans l'expression. Quelques critiques lui ont reproché de n'être pas toujours assez châtié, et d'avoir beaucoup puisé dans Lucain. Il mourut à Bordeaux le 22 février 1700. L.—r.

FROBEN (JEAN), né à Hermsel-

bourg, en Franconie, dans la dernière moitié du 15^e. siècle, y fit ses études, puis passa à l'université de Bâle. Il s'établit imprimeur en cette ville, et y exerça cette profession dès 1491; « il est, dit M. Peignot, » un des premiers qui aient fait con- » naître en Allemagne le caractère » romain, et il l'y a perfectionné. » Froben était instruit dans les langues anciennes, et lié avec les savants de son temps. Il était l'ami d'Érasme, qui en fait un grand éloge dans ses lettres, et loue surtout son désintéressement et sa générosité. J. Froben mourut en 1527, après avoir donné les éditions de plusieurs PP. latins; savoir: *S. Jérôme*, 1516, 9 vol. in-fol.; 1520, 9 vol. in-fol.; 1524, 6 vol. in-fol. (mentionnés dans le *Catalogue* de la bibliothèque de Berne, 1764, in-8°); *S. Cyprien et Rufin*, 1520, in-fol.; *Tertullien*, 1521, in-fol., réimprimé en 1525; *S. Hilaire*, évêque de Poitiers, 1523, in-fol., réimprimé en 1526; *S. Ambroise*, 1527, 4 tom. in-fol. Érasme, qui fut éditeur de ces collections, n'a pas craint de dire de la première: *Intra triginta annos nullum opus excussum typis pari fide, pari cura, pari impendio*. Froben avait projeté des éditions des PP. grecs; et l'année de sa mort, il avait publié le livre de S. Chrysostôme, de *Babila martyre*, in-8° (grec). J. Froben avait imprimé le *Novum Testamentum* d'Érasme, grec et latin, édition donnée par J. OEcolumpade et Nicolas Gerbel, 1516, in-folio, qu'il réimprima en 1519; 4^e édition, 1527, in-fol. Jean Froben a mis une préface aux *Concordantie majores*, 1523, in-fol. — Jérôme et Jean FROBEN (1) continuèrent la profession de

(1) Jérôme naquit en 1501; les députés de la

leur père : ils réimprimèrent plusieurs des auteurs latins mentionnés ci-dessus, mirent au jour le *S. Augustin*, 1528-1529, 10 vol. in-fol., dont il est à croire que leur père avait commencé l'impression ; donnèrent leur *S. Chrysostôme*, 1550-1553, 5 vol. in-fol. (édition notée par Fabricius, d'après Gesner) ; *S. Basile*, en 1552, in-fol. (grec). C'est de l'imprimerie de Jérôme Froben que sortirent les Oeuvres d'Érasme, 1540, 8 vol. in-fol. L'édition de *S. Jérôme*, 1557, 9 vol. in-fol., porte les noms de Jérôme Froben et de N. Bischof, son beau-frère : ce fut la même association qui donna le *S. Augustin* de 1541, 11 vol. in-fol., et de 1556, 10 vol. in-fol. — Ambroise et Aurèle Froben frères, imprimeurs à Bâle, y réimprimèrent encore ce Père en 1569, 10 vol. in-fol. La marque des Froben est un pigeon perché sur un toit entouré de deux basilics.

A. B—T.

FROBEN (GEORGE-LOUIS), libraire à Hambourg, né dans la principauté de Wurtzbourg, en 1566, est de la même famille que les illustres imprimeurs dont on vient de parler. Il avait hérité de leur amour pour les lettres, et il réunissait des connaissances dans plus d'un genre. Il mourut le 31 juillet 1645. On connaît de lui : I. *Epistolæ consolatorie regum, principum, comitum, baronum, nobiliumque ad Henr. Rozcovium regis Danie producem cimbriarum, ac ipsius ad plerosque responsiones*. Francfort, 1595, in-8° ; 1595. in-8°. Froben a orné ce recueil d'une bonne préface, et a fait précéder les lettres les plus intéres-

santes d'une analyse des objets qui y sont traités. II. *Penu Tullianum sive indices copiosissimi in Ciceronem*, Hambourg, 1618, in-fol. On réunit ce volume à l'édition des œuvres de Cicéron, publiée dans la même ville par Jean Gruter. III. *Cyclometria verè et absolute in ipsâ naturâ circuli cum rectilineo inventa..... cui accessit introductio ad canonem trigonometriæ sub initium et finem quadrantis circuli instaurandum*, ibid., 1627, in-4°. Ce volume est daté, par erreur, de 1527. Froben dit que le manuscrit lui en a été remis par une personne avec laquelle il avait suivi les leçons du célèbre Tycho-Brahé. IV. *Clavis universæ trigonometricæ cum tabulis sinuum, etc., hisque adjunctorum logarithmorum*, Hambourg, 1634, in-4°. Parmi les ouvrages qu'il a laissés inédits, on peut regretter un manuscrit grec de l'Almageste de Ptolémée, avec une version latine. — **GEORGE FROBEN**, né à Hirschberg, en Silésie, pasteur à Gronovic près de Liognitz, mort en 1612, a publié, sous le titre d'*Anagrammatopœia*, l'*Art de faire des anagrammes*, futilité dont il paraît qu'on s'occupait beaucoup à cette époque. W—s.

FROBEN. Voy. FORSTER.

FROBES (JEAN-NICOLAS), professeur de métaphysique à l'université d'Helmsstadt, l'un des savants les plus laborieux que l'Allemagne ait produits au 18. siècle, naquit à Golsmar le 7 janvier 1701, et mourut le 11 septembre 1756, sans avoir pu réaliser tous ses projets. Il a publié un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels nous distinguerons les suivants : I. *Delineatio systematis metaphysici Wolfiani*, Helmsstadt, 1729, in-4°. La métaphysique de Wolf y est analysée et réduite à un petit nombre de prin-

Le présent ouvrage a été imprimé par la Société de la Librairie de la Ville de Paris, qui se trouvoient présents à l'impression, et ont donné le serment de fidélité de cette Société, le 15 Mars 1775, et ont été agréés en corps, le 15 Mars 1775, par les Juges de la Cour de Paris, comme il est porté sur les livres de baptême, comme il est porté sur les livres de baptême, comme il est porté sur les livres de baptême, comme il est porté sur les livres de baptême.

bleaux, de manière que l'ensemble de son système peut être saisi avec la plus grande facilité. Le succès de cet ouvrage l'engagea à appliquer cette méthode au cours complet de philosophie du même auteur. II. *Brevi ac dilucida systematis philosophiæ Wolfianæ delineatio*, ibid., 1734, in-4°. Cet ouvrage, dans lequel le précédent se trouve refondu, fut accueilli très favorablement. Il en détacha la *Logique*, qu'il publia séparément en 1742, précédé d'une *Bibliographia logica singularis*; catalogue assez complet, mais peu utile, parce qu'il n'y indique pas les livres ni les éditions qui méritent d'être préférés. III. *Nova et antiqua luminis atque auroræ borealis spectacula*, ibid., 1739, in-4°. Il annonce dans la préface un traité complet sur les *auroræ boreales*, enrichi d'un grand nombre d'observations nouvelles, et orné de figures en taille-douce; mais cet important ouvrage n'a point paru. IV. *Catalogus bibliothecæ Meibomianæ*, ibid., 1742, in-8°; bon catalogue, précédé d'une savante dissertation, *de rectè ordinandâ bibliothecâ*; matière sur laquelle il promettait un travail plus étendu. V. *Mathematicorum Helmstadensium memoriæ*, ibid., 1745-1747, 2 parties, in-4°; essai intéressant d'un ouvrage qui n'a point été terminé. VI. *Bibliographia selenographorum, exegetica et critica*, ibid., 1748, 6 parties, in-4°. C'est la liste de tous les auteurs qui ont écrit sur la lune. Frobes, dans sa préface, démontre la nécessité d'une Bibliographie physique et mathématique. VII. *Historica et dogmatica ad mathesin introductio, quâ succincta matheseos historia cum cæteris ejus præcognitis continetur*, ibid., 1750, in-4°. de 290 pages: autre essai qui n'a pas eu de suite.

VIII. *Recensus heliographæ* ibid., 1753, in-4°. de 32 pages: un catalogue très étendu de ceux qui ont traité du soleil et de la lune. IX. *Encyclopædiæ mathematicæ memorialis*, ibid., 1756, 6 parties, in-8°. X. *De Buridano ejusque asino diatriba historica et philosophica*, ibid., in-4°. XI. *Rudimenta mathematicæ*, ibid., 1751, 3 parts., in-4°. de 108 p. La première partie traite des mathématiques précédé Thalès de Milet; la deuxième de Thalès et de ses contemporains; la dernière, des mathématiques de la Grande-Grèce qui ont précédé Euclide. Entre les différents ouvrages qu'annonçait Frobes, on travaillait encore à l'*Histoire universelle de Helmstadt (A Julia)*; mais on ignore le son contenu.

FROBISHER (1), ou plus exactement FROBISER (SIR MARSHALL), navigateur anglais du dix-huitième siècle, naquit à Doncaster, dans le Yorkshire. Formé de bonne heure à l'école de marine, il ne tarda pas à distinguer, et fut le premier à proposer d'essayer de trouver un passage au nord-ouest, pour aller à la Chine. Cette expérience lui avait fait connaître qu'il devait y avoir, pour arriver à ce pays, une route plus courte que celle du cap de Bonne-Espérance. Il communiqua, en conséquence, à plusieurs de ses amis le dessin d'aller chercher cette route, et démontra que les tentatives pour avoir lieu par le nord-ouest de l'Asie, sans en faire le tour, se passeraient à ses dépens, et que les moyens d'effectuer ce des-

(1) Le nom de ce marin est écrit de plusieurs manières différentes. L'orthographe que j'ai suivie dans cet article est fondée sur la lecture de ses lettres autographes, dont plusieurs se trouvent dans la bibliothèque barliemienne.

par tous les négociants auxquels dressa, Frobiser trouva un accueil favorable auprès de Dudley, et de Warwick, favori d'Élisabeth. D'autres personnages éminents ignirent à lui. Frobiser forma une compagnie, recueillit l'argent qu'il avait besoin, et acheta deux bâtiments de vingt-cinq tonneaux, et une pinasse de dix tonneaux, avec lesquels il partit de Deptford, le 8 juin 1576. Frobiser gouverna au nord, prit son point de départ des îles Shetland, et, ayant fait route au nord-ouest, il vit, le 11 août, par le 61°. degré de latitude septentrionale, une terre qu'il supposa être l'Island de Zéno. Les glaces l'empêchèrent d'y aborder : il alla ensuite au sud-ouest, puis vers le nord. Le 28 août, il eut la connaissance de la côte occidentale : le 31, il aperçut une nouvelle terre ; et le 11 août, il se trouva, entre deux terres, par 62° 50'. Frobiser emmena son nom à ce détroit, dans lequel il fit cinquante lieues : il eut plusieurs rapports avec les naturels, qui ressembloient aux Tartares. Cinq hommes de son équipage qui allèrent à terre, ne reparurent plus : Frobiser ramena d'un naturel du pays, qui demeura avec lui. Malgré une tempête affreuse, il arriva à Harwich, le 10 octobre. Il avait donné à un capitaine de la reine Élisabeth, pris possession du pays, et, en témoignage de cette formalité, il avait ordonné à ses gens d'emporter tout ce qu'ils trouveraient. L'un de ses mates apporta une pierre noire, brillante, très ressemblante à la houille la plus pesante : Frobiser en distribua plusieurs morceaux ; on les mit à l'essai ; on vit qu'ils contenaient de l'or. Dès ce moment, l'on ne rêva plus que de richesses d'or ; et la société se détermina, en 1577, à expédier de nou-

veau Frobiser : il partit le 26 mai. Depuis le 7 juin qu'il quitta les Orcades, il ne vit aucune terre ; mais il rencontra une grande quantité de bois flottants : ses remarques sur les courants qui charient ces bois du sud-ouest au nord-est, ont depuis été fréquemment confirmées. Enfin, le 4 juillet, il eut connaissance du Friesland ; et, bientôt après, il relâcha dans le détroit qui portait son nom, et où tout était couvert de neiges et de glaces. Il ne pouvait cependant se persuader que le froid fût assez fort pour faire geler l'eau de la mer, parce que la différence entre le flux et le reflux était de dix brasses. La glace qu'il trouva à plus de dix milles de terre, était formée d'eau douce ; il en conclut que des torrents rapides d'eau douce, ou du moins une grande inondation, avaient dû détacher ces masses énormes, et les charier à la mer. N'osant, à cause de ces glaces, s'approcher de terre avec son bâtiment, il y alla dans sa chaloupe, reconnut le pays, qui était hérissé de montagnes pelées. Il supposa qu'elles recelaient de grandes richesses, s'empara d'un naturel, et l'emmena à bord : il essaya, en d'autres endroits, de prendre des habitants ; mais ils se défendirent avec le plus grand courage. Comme les instructions de Frobiser lui enjoignoient de laisser de côté les découvertes pour ne s'occuper que de la pierre qui contenait de l'or, il en prit un chargement dans une île du détroit, et, le 23 août, fit voile pour l'Angleterre, où il arriva heureusement vers la fin de septembre, après avoir été séparé des autres vaisseaux par une tempête affreuse. La reine Élisabeth, très satisfaite des découvertes de Frobiser, fit examiner son rapport, ainsi que la possibilité du passage au nord-ouest, et les avan-

tages que l'on pourrait retirer de la mine dont il avait apporté des échantillons. Sur le rapport des commissaires, il fut résolu que l'on bâtirait un fort dans le pays nouvellement découvert, et auquel la reine avait donné le nom de *Meta incognita* (borne inconnue); qu'on y laisserait une garnison et des ouvriers, avec des navires pour explorer les parages voisins, et que l'on poursuivrait la découverte du passage à la Chine. Indépendamment des trois bâtimens qui composaient la flotte de Frobiser, il fut suivi de douze autres, qui devaient, à la fin de l'été, revenir avec leur chargement en minerai d'or. Frobiser, qui avait pour lieutenant-général le capitaine Fenton, navigateur renommé (Voy. FENTON), appareilla d'Harwich, le 31 mai 1578. Le 20 de juin, il découvrit le Friesland occidental; il lui donna le nom d'Angleterre occidentale, alla à terre, et en prit possession au nom de sa souveraine. Les cabanes des habitans ressembloient à celles qu'il avait rencontrées sur la côte du *Meta incognita*. Les glaces l'empêchèrent d'entrer dans le détroit qui portait son nom : une violente tempête mit la flotte dans le plus grand danger, et la dispersa; trois bâtimens furent brisés sur la côte, d'autres considérablement endommagés par les glaces. La saison était trop avancée pour que l'on pût songer à laisser personne dans ce pays sauvage : d'ailleurs, une partie du bois de charpente avait été employée à radouber plusieurs navires. Frobiser, pendant que l'on chargeait les bâtimens, remonta le détroit, et reconnut qu'en plusieurs endroits la côte qui le bordait était partagée en un grand nombre d'îles. Les Anglais, avant de partir, bâtirent une maison où ils laissèrent différentes bagatelles

pour les naturels du pays; ils n'allèrent à la voile le 31 août, et arrivèrent dans leur patrie vers le commencement d'octobre. Le prétendu minerai dont on avait chargé cinq cents navires, se trouva n'être qu'une espèce de pierre de nulle valeur. Il paraît que le peu de succès de cette troisième expédition dégoûta le gouvernement anglais d'en entreprendre une nouvelle. Frobiser commanda, en 1583, un vaisseau dans l'expédition de Drake aux Indes-Occidentales; et, en 1585, dans le combat livré à la fameuse *mada*, il montait le *Triumph*, l'un des trois plus grands vaisseaux de la flotte anglaise. Le 26 juillet, le capitaine Frobiser, pour le récompenser de sa bravoure, l'arma chevalier, et le fit partir de son bâtiment en mer. En 1588, Frobiser fut envoyé, avec dix vaisseaux de guerre, au secours de l'Espagne, contre un corps d'Espagne de ligueurs qui occupaient une position près de Crozon, en Bretagne. Dans un assaut qu'il donna à ce corps le 7 novembre, il fut blessé d'une balle à la cuisse, et mourut, quelques jours après, à Plymouth, où il avait ramené son escadre. Les documens relatifs aux voyages de Frobiser se trouvent dans le tome III du *Journal de Hackluyt*, et dans d'autres relations anglaises; ils consistent en plusieurs journaux, et en une relation qui comprend ses trois voyages : le journal du premier a été rédigé par le capitaine Thomas Hall, capitaine du navire qui accompagnait Frobiser; le second par Denis Settle; le troisième par Thomas Ellis. La relation a été abrégée par George Best, employé dans les trois voyages. Les meilleurs lieux de seignements se trouvent dans le journal du premier voyage, et dans la relation du second; ce sont les seuls lieux où les latitudes soient indi-

sont, en général, avec clarté; et il est avec soin, et ces observations ont obtenu un résultat. Plusieurs îles ont placé dans le Groënland le détroit de Frobiser, fait à noter que le Friesland de ce nom n'est lui-même que le land. Quelques-uns même ont vu ce détroit comme ayant été obstrué par les glaces. Eggleston a raison que ce n'est pas sur les côtes du Groënland qu'il se trouve; il doute de la vérité de ces points de la relation de Frobiser. Le navigateur Fox a supposé à tort l'intention de s'approprier le détroit et la prétendue mine d'or, puisque l'on ne donne pas de latitudes. Ellis a fait placer les découvertes du navigateur à la côte est du Groënland, et ses latitudes d'irrégularité: cependant plus que vraisemblables sont très exactes; et il révoque en doute leur indication que le détroit de Frobiser est un passage existant entre le groupe d'îles qui se trouve à l'entrée du détroit d'Hudson: là qu'il faut placer toutes les îles auxquelles il a donné des noms. Il n'est pas aussi facile de décider si le navigateur a pénétré jusque dans la mer intérieure, appelée improprement Baie d'Hudson. La relation des voyages de Frobiser est traduite en français dans le recueil des voyages au Nord. E — 3.

FROELICH (GUILLAUME), colonel suisse, naquit à Zurich, en 1492, de parents pauvres, qui lui firent prendre l'état de charpentier. Il fut, à près de vingt-huit ans, lorsqu'il entra dans un régiment qu'on levait en France; et, dès la première campagne, il se distingua tellement, qu'il obtint le grade de sous-officier. Lorsque la réforme fut introduite dans

le canton de Zurich, il renonça à son droit de bourgeoisie, par attachement pour la religion catholique, et vint s'établir à Soleure; circonstance qui a fait penser à quelques biographes qu'il était né dans cette ville. Doué d'un sens très droit, Froelich était parvenu à suppléer à son défaut total d'éducation, par la lecture de quelques bons livres, et surtout par la fréquentation des personnes instruites: sa propre expérience lui avait fait d'ailleurs acquérir des connaissances précieuses dans l'art de la guerre; ce fut donc autant à son mérite qu'à son courage, qu'il dut le rang de capitaine. Il partagea, en 1544, avec le baron de Hohensax le commandement des Suisses; et il faisait les fonctions de colonel-général à la journée de Cérisoles, où son régiment se couvrit de gloire. En récompense de la conduite qu'il avait tenue, il fut créé chevalier sur le champ de bataille; et François I^{er}. lui fit expédier des lettres de noblesse, avec le brevet de lieutenant dans la compagnie des cent-suisse de sa garde. Froelich fit les campagnes du Piémont, sous les ordres du duc de Brissac, et se distingua aux sièges de Verceil et de Casal. Il commandait un corps de troupes en Italie, lorsqu'on apprit la nouvelle de la perte de la bataille de Saint-Quentin; et il reçut l'ordre de repasser en France avec son régiment, pour couvrir la frontière de Picardie. Le désintéressement de Froelich n'était pas moins remarquable que sa valeur; il savait maintenir la discipline la plus exacte parmi ses soldats, en pourvoyant à tous leurs besoins, à ses frais, quand les magasins étaient trop éloignés. Ce brave capitaine mourut à Paris, le 4 décembre 1562, et fut inhumé dans l'église des Cordeliers, où son neveu lui fit élever un

tombeau. Il laissa deux fils capitaines, qui périrent ensemble à la bataille de Die, en 1575.

W—s.

FROELICH (DAVID), mathématicien, né à Krasmark, dans la Haute-Hongrie, fit ses études sous la direction de son père, recteur du collège de Leibitz, et dont il parle avec une profonde vénération. Ses progrès dans les sciences furent très remarquables; et il était encore jeune, lorsque l'empereur lui accorda le titre de son mathématicien en Hongrie. Abdias Trew, professeur d'Altdorf, peint Frœlich comme un homme d'un génie universel; à l'en croire, il possédait toutes les langues, et était également savant en histoire, en théologie, en médecine et en jurisprudence. Il faut savoir apprécier de semblables éloges et les réduire à leur juste valeur. On connaît de lui les ouvrages suivants : I. *Medulla geographiæ practicæ*, Barthfeld, 1639, in-8°. II. *Des anciens habitans allemands de la Hongrie, du comté de Zips et de la Transylvanie*, Leutschau, 1641, in-4°. de 44 pages, en allemand; on l'a traduit en latin, sous le titre de *Prodromus majoris chronici Hungariæ*, 1742, in-fol., dans le grand ouvrage de Belius. III. *Bibliotheca seu Cynosura peregrinantium, h. e. viatorum*, Ulm, 1640-1644, 2 vol. in-12. Le premier volume contient des avis aux voyageurs sur la conduite qu'ils doivent tenir pour profiter de leurs voyages; une double table des distances, l'une géométrique et l'autre vulgaire; l'indication des foires principales, et le rapport des monnaies des différens états. Le deuxième renferme des éléments de géographie et d'histoire, un calendrier perpétuel avec des observations météorologiques et physiognomoniques, et enfin des prières à l'u-

sage des voyageurs. IV. *Logium in computum ecclesiasticæ sive Calendarium perpetuum*, 1644, in-4°. Frœlich a une *Histoire chronologique Hongrie*, qu'il se proposait d'écrire aussitôt qu'il aurait trouvé un qui fit les frais de l'impression; mais il paraît que personne n'en a voulu s'en charger, puisque l'ouvrage n'a point paru.

W

FROELICH (ÉRASME), savant allemand, et l'un des plus célèbres numismates du siècle dernier, né à Gratz, en Styrie, l'an 1700, après avoir fait ses études à Vienne et à Leoben, il entra dans la compagnie de Jésus, et enseigna ensuite dans les collèges de son ordre, les mathématiques, les belles-lettres et la philosophie. Le collège Thérésien qu'il a fondé à Vienne en 1746, où il a été nommé bibliothécaire, et fut chargé d'y enseigner l'histoire et l'arabique; fonctions qu'il exerça jusqu'à sa mort, arrivée le 7 juillet 1771. Il a suffi de parcourir la longue série d'ouvrages numismatiques qu'il a publiés pour nous rendre nous devons à ses veilles, pour nous rendre compte de son mérite; mais il fut un des hommes les plus laborieux de son temps, et ses savantes recherches attestent qu'il fut un des plus érudits. Ce que l'Allemagne doit le plus à son talent de cette illustration qu'il a acquise par son talent numismatique. Eckhel et Neumann ont succédé à son talent agrandi et perfectionné la science, qu'il avait cultivée avec tant de succès. Personne n'a mieux su profiter de son talent que Frœlich, de quelle manière elle peut être pour l'histoire, et de quelle manière elle doit presque tous ses progrès à son premier ouvrage porteur de tant d'avantages qu'on peut en dire. Nous allons donner le titre de l'un des ouvrages qu'il composa :

d'une vie livrée toute entière à la plus approfondie de son *Utilitas rei numaria veteris* natio proposita; accedit *Apule ad numos colaniarum*. *Vaillantius editus à C. F. Vindobonensi ejusdem à (Car. Graevii)*, Vienne, in-8°. II. *Appendicula ad Augustorum et Caesarum, libris grecè loquentibus cum Cl. Vaillantius oblectamentata à Cincio Finni ejusdem S. J. (Graevii)*, ibid., 1734, in-8°. III. *Notio de numis monetariorum culpat vitiosis, ibidem*, in-8°. Ces Dissertations sont ensemble sous ce titre : *et tantum in re numaria* ; I. *Dissertatio compendiaris rei numaria veteris; appendicula, etc.*, ibid., 1737, réimprimée en 1750, in-4°. *numadversiones in quosdam veteres urbium*, ibid., 1738, *idem*, nouvelle édition augmentée, imprimée par les soins de Florence, 1750, in-8°. V. *dicula dua nove ad numos arum altera, altera ad numos Augustorum et Caesarum ab i. grecè loquentibus per*, Vienne, 1744, in-8°. Les ces ouvrages comprennent la description des médailles des villes libres et des colonies, qui n'avaient encore été publiées par Vaillant ; servent de supplément à ce qui est mis au jour par ce célèbre numismate, avec des explications et des commentaires sur chacune d'elles. La Dissertation est écrite avec un style ordinaire de l'auteur ; le titre sert à en indiquer l'objet. Les nos 4 et 5 sont des recueils de médailles inédites tirées de plu-

sieurs cabinets. VI. *Annales compendiaris regum et rerum Syriac, numis veteribus illustrati, deducti ab obitu Alexandri M. ad Cn. Pompeii in Syriam adventum ; cum amplis prolegomenis*, Vienne, 1744, in-fol., fig.; *idem, editio altera, cui accessere nota compendiaris et monogrammata numismatum Graecorum, item mappa geographica*, ibid., 1754, in-fol. : ouvrage précieux dans lequel le P. Frelich a classé chronologiquement la suite riche et nombreuse des rois de Syrie, depuis Séleucus Nicator, jusqu'à Antiochus XIII (*Callinicus*), son dernier roi, avec plus de méthode et de soins qu'on ne l'avait fait jusqu'à lui. Déjà nous devons à Vaillant une Histoire des rois de Syrie, par les médailles ; mais l'ouvrage du P. Frelich est beaucoup plus important et plus complet ; il se trouve enrichi de plusieurs monuments inconnus à Vaillant, répandus dans les différents cabinets de l'Europe, et des médailles insérées dans le *Treasure britannique* de Haym. Il est précédé de prolegomènes fort étendus sur l'histoire de ces princes, et sur celle des Juifs, à laquelle elle se trouve étroitement liée. Nous devons cependant remarquer que l'érudition du P. Frelich l'a quelquefois entraîné dans des erreurs qui ont été relevées par les antiquaires qui sont venus après lui (Boileau, Pellerin et Eckhel). Nous pensons que son opinion sur l'époque de la mort d'Antiochus VII (*Evergetes*) peut être combattue avec succès. C'est une question qu'il est d'autant plus nécessaire d'examiner, que son sentiment a été suivi par les auteurs qui ont écrit après Frelich sur ce sujet. VII. *Dubia de Minisari, aliorumque Armenia regum numis, et Arsacidarum epocha super*

vulgatis proposita, ibidem, 1754, in-4°. Frœlich réfute, dans cette dissertation, l'opinion d'Edouard Corsini, rapportée dans un ouvrage imprimé l'an 1754, sous ce titre : *De Minnisari aliorumque Armeniæ regum nummis*, etc. Corsini avait lu sur une médaille le nom d'un roi, Minnisar, et était parti de ce point pour établir une chronologie erronée des Parthes. Frœlich a prouvé qu'il fallait lire AANNIFAO, et a fait crouler tout le système de Corsini, qui cependant a cru devoir répondre, mais infructueusement, aux solides objections de Frœlich. (Voy. CORSINI.) VIII. *Numismata Cimelii cæsarei regii Austriaci Findobonensis quorum rariora iconismis, cætera catalogis exhibita*, ib., 1755, 2 voi. gr. in-fol. Cet ouvrage, entrepris et achevé avec un grand luxe, fut mis au jour par Frœlich, Valentin Jamerai-Duval et le P. Khell, qui eurent part à ce travail. Le premier tome comprend les médailles indiquées dans le titre ; le deuxième contient la gravure des médaillons des empereurs romains, qui provenaient du cabinet des Chartreux, à Rome. IX. *Regum veterum numismata anecdota, aut perrara, notis illustrata, collata operâ et studio F. A. comitis de Kevenhüller*, ibidem, 1752, in-4°. X. *Ad Numismata regum veterum anecdota aut rariora accessio nova*, ibidem, 1755, in-4°. C'est dans le premier de ces deux ouvrages, que le P. Frœlich a fixé, avec certitude, la véritable époque d'où part l'ère des rois du Bosphore : nous avons déjà eu l'occasion de remarquer dans l'article de CARY, qui s'est occupé des mêmes recherches, que l'un et l'autre sont parvenus, sans s'être communiqué leur travail et même sans se connaître, à obtenir le même résultat ;

chose tentée inutilement par plusieurs antiquaires avant eux, et bien digne de remarque (V. CARY). XI. *Notitia elementaris numismatum antiquorum illorum quæ urbium liberarum, regum et principum, ac personarum illustrium appellantur*, ibidem, 1758, in-4°. Cet ouvrage n'est pas moins intéressant que les précédents. L'auteur s'est borné, dans la première partie, à donner la nomenclature des villes autonomes ou libres dont nous avons des médailles : mais la seconde contient la description de plusieurs médailles de rois qu'il a divisées par classes, afin de pouvoir donner, d'une manière plus précise et plus claire, des notices exactes sur l'époque et la durée de leur règne, et sur les monuments numismatiques qu'on leur attribue. Enfin, après la mort du P. Frœlich, le P. Khell fit paraître un ouvrage posthume de ce savant, sous ce titre : XII. *De familia Vaballathi numis illustrata*, Vienne, 1762, in-4°. Le P. Frœlich donne, dans cet opuscule, l'histoire des princes de Palmyre, et la description de leurs médailles. Ses recherches, quoique précieuses, et celles de plusieurs numismates qui ont traité le même sujet, ne satisfont pas pleinement les antiquaires : il reste sur ce point quelque incertitude et quelque obscurité, que le temps et de nouveaux monuments peuvent seuls éclaircir et faire disparaître. A la tête de cette édition se trouve un Éloge de Frœlich, par Khell, que l'on peut consulter. C'est par cet ouvrage que le P. Frœlich a clos sa carrière numismatique : mais il ne s'est pas borné à l'étude de cette science ; et les ouvrages suivants sont encore dus à ses travaux. XIII. *De fontibus historiæ Syriæ in libris Maccabeorum prolusio Lipsiæ*

edita, in examen vocata, Vienne, in-4°. (F. WEARSDORF.) XIV. *Tentamen genealogico-chronologicum promovendæ seriei comitum Goritiæ, conscriptum à Rudolpho S. R. I. Comite Coronini de Quisca, L. B. à Cronberg Goritiensi*, ibid., 1752, in-4°. ; *idem*, corrigé et augmenté, ibid., 1759, in-fol. XV. *De figurâ telluris Diallogus*, Vienne, 1745, in-8°. ; *idem*, Passau, 1757, in-4°. XVI. *Diplomataria sacra ducatus Styriæ, olim collegii Sigism. Pusch, è soc. Jes. ; editu, auxilique E. Frœlich, etc.*, Vienne, 1757, 2 vol. in-4°. XVII. *Specimen archontologiæ Carinthiæ*, ibidem, in-4°. ; et plusieurs autres dissertations et opuscules moins importants, dont on trouve la liste dans les bibliographes allemands. T—N.

FROES (Louis), jésuite et missionnaire portugais, naquit dans la ville de Beja, en 1528. Il suivit le P. Bargeo dans son voyage aux Indes en 1548. Arrivé à Goa, il y continua ses études au collège de la Société ; mais il fut obligé de les interrompre pour aller à Malaca, où il demeura une année, occupé aux travaux de la mission. Il revint ensuite à Goa, et ayant été ordonné prêtre, il partit, accompagné d'un seul de ses confrères, et, après une navigation aussi longue que périlleuse, aborda au Japon en 1555. Il se tint d'abord quelque temps dans un petit village, pour s'instruire des coutumes et apprendre la langue du pays. Le changement d'air et la mauvaise nourriture le rendirent malade ; et il n'était pas encore guéri, lorsqu'après avoir catéchisé et baptisé quelques infidèles à Omura, il se mit en route pour Méaco, ville capitale du Japon. Dans la crainte d'être reconnu, il suivait le jour des chemins écartés, et passait la nuit dans des

grottes. Dès qu'il fut arrivé à Méaco, il s'occupa de l'objet de sa mission, et chercha, par tous les moyens qui étaient en lui, à répandre les lumières de la foi. Mais les Bonzes, envieux de la faveur dont il jouissait près du monarque, lui suscitèrent toutes sortes de traverses, et le firent envoyer dans la ville de Sacay, où il convertit un grand nombre d'idolâtres. Ayant obtenu, en 1569, la permission de retourner à Méaco, il y fut reçu favorablement par l'empereur Nabunanga, maître de dix-huit couronnes, qu'il devait à sa valeur et à ses talents militaires. Il disputa, en présence du monarque, contre le bonze Nequijo Xaniva (appelé, par les fidèles, l'antechrist du Japon), et confondit sa vaine éloquence. Les intrigues du bonze, qui jouissait d'une certaine réputation parmi le peuple, ne purent parvenir à faire chasser le P. Froes de la capitale ; et il ne s'en éloigna, pour lors, que par ordre de ses supérieurs, qui l'envoyèrent dans le royaume de Bungo. Il y fit beaucoup de conversions ; et de retour à Méaco, en 1581, l'empereur l'accueillit avec une bonté toute spéciale, lui permit de bâtir une église, et de faire ses missions publiquement. Froes se flattait, non sans fondement, de convertir à la fois le grand monarque ; et son exemple n'aurait pas manqué de produire un favorable effet sur les autres infidèles : mais Nabunanga ayant été assassiné, son successeur Taycosama, se déclara contre les chrétiens, qui, jusqu'à l'an 1597, eurent à souffrir la plus cruelle des persécutions ; et plusieurs reçurent la couronne du martyre. Froes n'y échappa que par une maladie dangereuse, dont il mourut à Nangazaqui, le 8 juillet de la même année. On a de lui : I. Un grand nombre de Lettres écrites à ses supérieurs et à

ses confrères d'Europe, traduites en latin et en italien, et imprimées successivement (depuis 1555, jusqu'en 1595) à Evora, Rome et Venise, et qu'on trouve dans le livre intitulé : *Cartas do Japon e China* (1). II. *Relaçao da embarada do rei da China*, Relation de l'ambassade du roi de Chine à *Taycosama*, empereur du Japon, dans l'année 1596, et des grands événements qui eurent lieu avant cette ambassade; traduite en italien par le P. Mercati, Rome, 1599, in-8°. III. *Historica relatio de gloriosa morte XXXI crucifixorum pro Christo in Japonia die V februarii anni 1597 sub Taicosama rege*, Maïence, 1599, in-8°; traduite en italien par le P. Spitilli, Rome, 1599; et en français, par le P. Bordes, Paris, 1604, in-4°. IV. *Historia do Japon*, en trois parties. Dans la première, il est parlé du climat et de la latitude; des mœurs, qualités, etc., et de l'origine du Japon; dans la deuxième partie, l'auteur rend compte de ses missions; et la troisième traite de la conversion du roi de Bungo, et de la vie de ce monarque. Ce livre, qui coûta à Froes six ans d'un travail assidu et dans lequel il écrivait souvent dix heures par jour, est aussi recommandable par le style que par les notices curieuses et exactes qu'il contient. Il paraît que ce grand ouvrage est demeuré manuscrit : Alegambe et Sotwel n'en parlent que vaguement, et semblent croire que ce n'est autre chose que la collection des Lettres, au nombre de plus de 50, indiquées au N°. 1. B—s. et W—s.

(1) C'est par ces lettres que l'Europe a eu les premières notions de la terre du léço et de ses habitants. Dans celle du 15 février 1565, il parle d'un grand pays situé au nord du Japon, et habité par des sauvages fort velus, qui viennent trafiquer avec les Japonais. « Les lézi, nation tartare, ajoute-t-il dans une lettre de l'an 1566, viennent du continent pour commercer avec les Japonais à Matsumai. Ces lézi sont très barbares, de couleur brune et très velus. »

FROGER (FRANÇOIS), ingénieur français, n'était âgé que de dix-neuf ans, lorsqu'en 1695 il s'embarqua sur l'escadre de M. de Gennes, qui allait faire une expédition dans le grand Océan. Cette escadre, composée de six vaisseaux, partit de la Rochelle le 3 juin, s'empara, sur les Anglais, du fort James dans la Gambie, se ravitailla à Rio-de-Janeiro, et, le 11 février 1696, entra dans le détroit de Magellan. Des coups de vent d'une violence extrême forcèrent les Français de renoncer à leur entreprise : ils n'allèrent que jusqu'au port Gallant, un peu au-delà du cap Forward; et se trouvant déjà à court de vivres, ils rentrèrent, le 11 avril, dans l'océan Atlantique. Après avoir abordé à San-Salvador au Brésil, à Caienne, à la Martinique, et croisé dans les parages des petites Antilles, ils mouillèrent devant la Rochelle, le 21 avril 1697. Froger, voyant que tous ceux qui avaient accompagné M. de Gennes dans cette expédition gardaient le silence, résolut de publier la relation qu'il avait composée, dit-il, pour son instruction particulière. Elle parut sous ce titre : *Relation d'un Voyage fait en 1695, 1696 et 1697, aux côtes d'Afrique, détroit de Magellan, Brésil, Cayenne et îles Antilles, par une escadre des vaisseaux du roi, commandée par M. de Gennes*, Paris, 1698, in-12, avec des cartes et des figures; ibid., 1700; Amsterdam, 1699, 1702, 1715. Froger, que la lecture des voyages avait familiarisé avec l'histoire du monde, était parti dans le dessein d'observer tout ce qui mérite l'attention du voyageur : il s'appliqua surtout à faire des cartes particulières des ports et des rivières. On fait cas de ses descriptions et de ses plans : il a retranché de sa rela-

tous les détails inutiles ; elle est te , et se lit encore avec intérêt , parce qu'elle est écrite avec facilité parce qu'elle est la première longue les détails d'un voyage au lit de Magellan , entrepris par des espais . Le plus grand des Patagons vit Froger ne lui parut pas avoir pieds de haut : une baie du dé- de Magellan a conservé le nom ue Française , qui lui fut imposé de Genes ; et la rivière qui s'y , a été nommée d'après ce navigateur.

E — s.

ROIDMOND ou **FROMONT** , *nundus* (**LIBERT**) , docteur en ogie de l'université de Louvain , en 1587 , à Hackoër sur Meuse , : Liège et Maëstricht , avait étudié soin les langues savantes , sur- l'hébreu et le grec , et connaissait bien les saintes Ecritures . Ces es n'avaient point empêché qu'il : livrât aux sciences physiques , r'il n'y obtint des succès . Il avait dans les mathématiques , des res assez considérables pour y être habile à Descartes lui-même , s'estimait pas moins le savoir de lionnel que sa personne . Froid- l n'était pas non plus étranger belles-lettres : son style prouve , seulement qu'il les aimait , mais re qu'il les avait cultivées avec . Il avait commencé par professer ilosophie au collège de Faucon , l'université de Louvain . Jansé- , docteur comme lui de cette ersité , y était dans le même temps sseur-interprète de l'Écriture- te : les mêmes études , la con- ute de profession et de sentiments , irent , entre les deux person- s , un commerce d'amitié étroite . que Jansénius fut promu à l'évê- d'Ypres , Froidmond lui succéda sa chaire . Il avait été nommé ,

en 1633 , c'est-à-dire environ deux ans auparavant , au doyenné de St.-Pierre de Louvain , bénéfice qu'il conserva jusqu'à sa mort . Jansénius ayant été chargé , par le nonce de Bruxelles , de répondre au défi de quatre ministres protestants , envoyés par leur gouvernement à Bois-le-Duc pour y prêcher la religion réformée , et quelques raisons ne lui permettant pas d'accepter cette commission , Froidmond le suppléa , à la satisfaction des catholiques . La confiance qui régnait entre le docteur Froidmond et l'évêque d'Ypres , porta celui-ci , après avoir légué son trop fameux ouvrage (*l'Augustinus*) à Reginaldus Lamæus , son chapelain , à mettre dans son testa- ment la condition qu'il conférerait avec Libert Froidmond et Henri Calenus , archidiacre de Malines , et depuis évê- que de Ruremonde , afin d'en faire une édition exacte ; ajoutant que , « si le Saint-Siège exigeait qu'on y » fit quelque changement , il était et » mourrait fils de l'Église . » Calenus et Froidmond firent imprimer l'ou- vrage à Louvain , chez Zegers . Que de maux ils auraient épargné à la reli- gion , que de disputes funestes n'au- raient pas eu lieu , s'ils avaient été fidèles aux intentions de l'auteur , annoncées d'une manière si solennelle à son lit de mort ! Froidmond termina sa carrière à Louvain , en 1655 , à l'âge de soixante-six ans , regretté pour ses vertus et son savoir , qui faisaient de lui un des principaux ornements de la célèbre université dont il était membre . Un vers chronogrammatique , tiré d'un éloge de Froidmond , mis à la tête de son Commentaire sur les Actes des apôtres , fixe l'époque de sa mort ; le voici :

ANNO 1655 CALENUS OBIIIT.

Il fut inhumé dans l'église de Saint- Pierre , siège de son chapitre , avec

une épitaphe honorable. Les ouvrages sortis de sa plume sont : I. *Saturnalia*. II. *Dissertatio de cometâ anni 1618*. III. *Meteorologicorum libri VI*. IV. *Brevis anatomia hominis*, Louvain, 1641, in-4°. V. *Querimonia Jacobi regis*. VI. *In Actus apostolorum Commentarii*, Paris, 1670, avec d'autres Commentaires du même auteur. Dom Calmet fait du Commentaire sur les *Actes* un bel éloge. Les autres Commentaires de Froidmond sont : *Sur le cantique des cantiques*, imprimé à Louvain en 1657; *Sur les épîtres de St.-Paul*, ibid., 1665, in-fol. Ce livre est un excellent abrégé des Commentaires d'Estius sur les mêmes épîtres, et passe pour un des meilleurs ouvrages de Froidmond. VII. *Chrysippus sive de libero arbitrio*, 1644. VIII. *Novus Prosper contra novum collatorem*; contre l'écrit intitulé: *Collatio Antverpiensis*. IX. *Vincentii Lenis Theriaca adversus Petavium et Ricardum*, Paris, 1648, contre le P. Petau et le P. De Champs, qui avaient publié, en 1646, le dernier, sous le nom de *Richard*, un ouvrage sur le libre arbitre. Les mêmes jésuites, en 1648, firent une réponse, en latin, à l'ouvrage intitulé, *Theriaca*; Froidmond y répliqua sous ce titre : *Vincentii Lenis epistola prodroma gemella ad Petavium et Ricardum*. X. *Homologia Augustini hipponensis et Augustini yprensis*. XI. D'autres écrits sous des titres bizarres, tels que : *Lucerna Augustiniana, emunctorium Lucernæ* (Lampe de Saint-Augustin, et mouchettes de cette lampe). Tous ces ouvrages polémiques ont perdu l'intérêt que leur donnaient les circonstances. XII. *Quelques écrits de controverse contre Voëte*, Louvain, 1665, in-4°. — Froidmond a eu, de son nom, un neveu et un petit-neveu,

dont quelques biographies font mention. I.—r.

FROILA I^{er}. de ce nom, roi d'Espagne, fils d'Alphonse I^{er}., commença à régner en 757. Il possédait l'Oviédo, les Asturies et Léon, tandis que les Maures occupaient tout le reste de la péninsule. Dans ces siècles d'ignorance, ce prince ne manquait cependant pas de talent, et il se distingua surtout par sa bravoure. Il fit de très sages ordonnances pour corriger les mœurs, et établir une exacte police dans son royaume; et il battit plusieurs fois les Maures, qui tentèrent en vain de pénétrer dans ses états. En 760, il remporta une victoire signalée sur Omar, prince sarrasin, en Galice; et avec une petite armée, il tua près de cinquante mille infidèles. Froila était sobre, juste, laborieux, vaillant, et rendit ses sujets heureux; mais il ternit ces belles qualités par le meurtre de son frère Wimazan, dont la popularité et la valeur lui donnaient de l'ombrage. Sa cruauté ne resta pas impunie; et son autre frère, Amicie, le priva du trône et de la vie, l'an 768. — FROILA II (ou FROELA), fils du roi Veremond, naquit vers l'an 845. Il était comte de Galice. Né avec une ambition démesurée, il usurpa la couronne de Léon sur son neveu Alphonse III, qui avait succédé à Ordoño I^{er}., et qui régnait avec gloire. Alphonse n'ayant pu se mettre en garde contre l'attentat de son parent, qui le surprit à Oviédo avec une assez forte armée, fut obligé de descendre du trône; mais il y remonta en 875, après avoir trouvé le moyen de faire poignarder l'usurpateur. — FROILA III, roi de Léon, succéda à son frère Ordoño en 925, les enfants de ce dernier n'étant pas en âge de régner. Il avait tous les vices de son prédécesseur, sans posséder

aucune de ses bonnes qualités : injuste et cruel comme lui, Froila était plutôt l'ennemi que le roi de ses peuples, qui le détestaient. A l'exemple d'Ordoño, il fit mourir, sur de vagues soupçons, les enfants d'un grand seigneur, nommé don Osmond, très estimé de ses compatriotes et par sa valeur et par sa vertu. Ce meurtre acheva d'irriter les Espagnols, qui, ne gardant plus de ménagements, chassèrent Froila du trône, érigèrent ses états en république, et élurent pour les gouverner, deux magistrats qu'ils appelèrent *jueces* (juges). Froila mourut de la lèpre en 924, ayant régné à peine un an. B—s.

FROISSART (JEAN), historien et poète français, naquit à Valenciennes vers l'an 1335. Une des nombreuses copies manuscrites de sa chronique lui donne le titre de chevalier ; mais comme lui-même ne dit rien de son origine, et semble indiquer que son père était peintre d'armoiries, on peut croire que c'est le copiste qui, de son autorité, a donné cette marque de distinction et de respect à l'historien dont il transcrivait les récits. Froissart fut, dès l'enfance, destiné à l'église, et reçut l'éducation lettrée qu'on donnait alors aux clercs. Ses premiers penchans, qui furent ceux de toute sa vie, étaient peu conformes à cet état austère et réglé. Il n'avait pas douze ans, que tous ses goûts étaient pour les danses, les ménestrels, les jeux déduits ; quand on le mit à l'école, il lui sembla déjà qu'il n'avait pas plus grand'prouesse, que de servir et obliger les jeunes puceliettes et acquiescer leur grâce :

Le bon ne venoit à part lui,
 Mais il se devoit à le temps pour lui,
 Que d'amour il pourroit aimer.

Dans ce bon temps de nature et de jeunesse, on pouvait fort bien devenir

prêtre, et garder néanmoins, presque sans les combattre et se les reprocher, ces dispositions douces et faciles d'une âme indulgente à elle-même plutôt que corrompue, et qui se laisse aller à goûter les plaisirs de la vie, comme par une sorte d'insouciance enfantine. Tel fut Froissart. Tout en lui est un miroir naïf et fidèle de son temps ; ses aventures, ses amours, ses poésies, ses récits, offrent, sous des formes diverses, l'expression d'un homme qui porte le caractère de nos anciennes mœurs, de notre littérature originale, du tour d'esprit de nos Français avant leur nouvelle civilisation, d'un confrère de Marot, de Rabelais et de La Fontaine. Sa passion de savoir et de faire des récits, passion qui est aussi française, fut en lui aussi précoce et aussi naturelle, que l'amour des dames, des vers, des fêtes et des plaisirs. Il sortait à peine de l'école (il avait vingt ans), qu'à la prière de son cher maître et seigneur, messire Robert de Namur, il commença d'écrire l'histoire des guerres de son temps. Cette occupation, les voyages qu'il faisait pour aller visiter le théâtre des exploits qu'il racontait, pour interroger les témoins oculaires, servaient à le distraire du violent amour dont il était épris. Un jour, une demoiselle, qui probablement était d'un rang très illustre, puisqu'elle faisait ses plaisirs de la lecture, lui avait fait lire avec elle, le roman de Cleomades : à ce roman en avaient succédé d'autres ; ici l'on se souvient du Dante et de Françoise de Rimini, et l'on se trouve reporté aux effets enivrants et sympathiques que doivent produire ces premiers essais dans l'art de peindre les passions, ces récits qui révélaient au cœur ce qu'il éprouvait, et ce que dans sa simplicité, il ne savait encore, ni

s'avouer à lui-même, ni exprimer : tels furent les succès et les récompenses des premiers troubadours. Il semble que la dame de Froissart ne fut pas entraînée aussi loin que la tendre Française : comme Pétrarque, il a chanté dans ses vers un amour constant et pur, qui a fait le sort de sa vie, qui long-temps encore après se rallumait « sous ses cheveux blanchis et sa tête chenue », et qui, semblable aussi à l'amour de Pétrarque, a pu quelquefois concilier d'autres séductions passagères, et des jouissances sensuelles, avec un sentiment plus vrai, plus profond et plus idéal ; car alors on ne se piquait pas beaucoup de résister aux contradictions de la nature humaine ; l'on n'était pas rude à soi-même, et l'on n'ajoutait guère les combats intérieurs de l'âme aux rigueurs du sort : le pauvre Froissart, quand sa maîtresse se maria, tomba dans un tel chagrin, qu'il devint malade et ne pouvait tenir en France ; il s'en alla, toujours faisant des vers d'amour, et écrivant des histoires, à la cour d'Angleterre, où les chevaliers, les dames, les demoiselles le comblèrent de caresses et d'amitié. La bonne reine madame Philippe de Hainaut, femme d'Édouard III, se fit surtout sa protectrice, le prit pour son écrivain, se plut à lui faire composer des poésies d'amour ; mais voyant, par ses chants mêmes, combien il était triste et inconsolable, elle y compatit, lui ordonna de retourner auprès de la dame de ses pensées, et lui donna des chevaux et de l'argent pour faire sa route. Il jouit pendant quelque temps du bonheur de voir celle qu'il aimait, sans pouvoir vaincre ses rigueurs. Alors il revint auprès de la reine Philippe, et passa cinq années de suite en Angleterre, toujours poète et toujours historien. Lui-même rapporte

comment se passait sa vie, et se composaient ses ouvrages : « Et considéré rez entre vous autres qui me lirez, » avez lu ou m'ouïrez lire, comment » je puis avoir su et rassemblé tant » de faits pour vous informer de la » vérité. J'ai commencé jeune de l'âge » de vingt ans, et suis venu au monde, en même temps que les faits et » aventures, et si y ai toujours pris » grand'plaisance plus qu'à autre » chose ; et si Dieu m'a donné la grâce » que j'ai été bien de toutes parties, » et des hôtels des rois, et par especial du roi Édouard, et de la noble » reine, sa femme, madame Philippe de Hainaut, à laquelle en ma » jeunesse je fus clerc ; et la desservais de beaux dits et traités amoureux ; pour l'amour du service de la » noble dame à qui j'étais, tous autres grands seigneurs, ducs, comtes, » barons et chevaliers, de quelque nation qu'ils fussent, m'aimaient et » me voyaient volontiers. Ainsi au » titre de la bonne dame et à ses côtés, et aux côtés des hauts seigneurs, » en mon temps, j'ai recherché la » plus grande partie de la chrétienté. » Partout où je venais, je faisais » enquête aux anciens chevaliers et » écuyers qui avaient été dans les faits » d'armes et qui proprement en savaient parler ; et aussi aux anciens » héraults d'armes pour vérifier et » justifier les matières. Ainsi ai-je rassemblé la noble et haute histoire, » et tant que je vivrai par la grâce de Dieu, je la continuerai ; car plus j'y » suis et plus y labore, plus me plaît. » Car ainsi comme le gentil chevalier » ou écuyer qui aime les armes, en » persévérant et continuant, se nourrit et perfectionne ; ainsi en labourant et ouvrant, je m'habilité et me » délecte. » Possédé de cette passion de voir et d'apprendre les aventures,

art était aussi errant que les liers d'alors, qui parcouraient l'Europe, et cherchaient partout à braver, s'illustrer et s'avancer. Il alla en la sauvage Écosse; il suivit en suite et à Bordeaux le prince qui voulut aller avec lui à l'expédition d'Espagne contre Henri de Castille, retourna en Angleterre, en Italie avec le duc de Clarence, et il alla épouser la fille de Galeazzo Visconti, vit et dirigea même les fêtes de Charles VI, de Savoye, connu sous le nom de le comte Vert, donna au duc de Bourgogne. Ayant perdu sa bonne renommée, Froissart quitta ses relations avec l'Angleterre, et fut pourvu d'un autre pays de la cure de Lestines; le repos, les devoirs et la vieillesse allaient assez mal à Froissart. Peu de temps, les taverneurs de Lestines eurent 500 francs de plus d'argent. A une autre époque de sa vie, on ne saurait assigner précisément, il essaya aussi de quitter sa vie légère et facile de troubadour, pour entrer en la marchandise, où je le vois, dit-il, « aussi bien de taille, que d'être entré en une bataille. » Soit que la marchandise venilleici dire commerce, ou plutôt par une acception naïve de ce mot-là, il soit question de négociations diplomatiques, Froissart revenait à ses occupations naturelles occupées et à son caractère. On voit aussi à ce passage, que cet Horace des gothiques ne savait pas non plus porter le bouclier. Il est vrai qu'il est alors qu'une forte éducation physique eût préparé les hommes au dur usage des armes. Froissart devint le vassal de Venceslas, duc de Brabant, et fut lui-même poète; il fit faire recueillir de ses chansons par Froissart qui mêlant ses poésies à celles de son maître, en forma une sorte de roman sous le titre de *Meliador*. Mais

Venceslas mourut avant la fin de l'ouvrage. Froissart passa alors chez Gui, comte de Blois, et charma cette cour par ses vers. Le comte l'ayant engagé à continuer ses histoires, il voulut aller chez Gaston Phébus, comte de Foix, pour se faire conter, par tous les chevaliers béarnais et gascons, le détail de leurs aventures. Il partit à cheval, menant quatre levriers, de la part du comte de Blois, au comte de Foix, s'arrêtant dans les châteaux, dans les abbayes, trouvant sur sa route quelques amours passagères: vers la fin de son voyage, il rencontra un bon chevalier, messire Espaing du Lion, qui avait fait toutes les guerres du temps, et traité les grandes affaires des princes. Ils se mirent à voyager de concert, et à se faire mutuellement des récits. Froissart lui demandait l'histoire de chaque château, de chaque ville de la route; et le bon chevalier racontait ce qu'il en savait. C'est sous cette forme pleine de grâce et de naturel, que sont écrits plusieurs chapitres de Froissart: en les lisant, on se croit transporté à ce bon vieux temps; on le comprend mieux, on entre mieux dans son esprit que par de laborieuses recherches. L'accueil que Froissart reçut du comte de Foix, la peinture de cette cour, les lectures qu'il faisait de son *Meliador* et de ses histoires, les récits qu'il obtenait du prince et des vieux chevaliers, sont une des parties les plus vivantes des chroniques de Froissart. Enrichi par les dons de Gaston, il partit à la suite de la comtesse de Boulogne, sa nièce, qui allait épouser en Auvergne le duc de Berri. A Avignon, il se laissa voler; et, comme Marot, il peignit en vers, un malheur qui lui faisait à peu près les mêmes impressions. La vie de Froissart continue à être toujours errante et variée. Son active curiosité

le fait sans cesse chercher les divers princes du temps, leurs cours, leurs fêtes, leurs tournois. Tantôt il veut voir les lieux où se sont passés les événements; tantôt il voyage pour interroger ceux qui y ont pris part. En 1595, il retourna en Angleterre, où régnait alors Richard II, fils du prince Noir, qui reçut avec une grande bonté le serviteur favori de son aïeule la reine Philippe. Bien peu après, arriva la triste catastrophe qui précipita Richard du trône: c'est à peu près le dernier événement que raconte Froissart, d'une manière touchante et vraie. Lui-même ne vécut pas long-temps après. Ses récits sont interrompus à l'année 1400; ce qui fait croire que sa vie finit aussi à cette époque. C'est en Flandre qu'il mourut. Ces détails sur la vie de Froissart, montrent assez quel doit être le caractère de ses ouvrages. Il n'est pas un historien qui ait plus de charme et de vérité; son livre est un témoignage vivant du temps où il a vécu: aucun art ne s'y fait voir; la candeur des sentiments y égale la naïveté de l'expression; on y retrouve la couleur et le charme des romans de chevalerie, cette admiration pour la valeur, la loyauté, les beaux faits d'armes, pour l'amour et le service des dames; en même temps, le désordre, la cruauté, la rudesse de mœurs de ces temps barbares, les guerres sans cesse renouvelées et renaissantes, l'incendie des villes, les massacres des peuples, les provinces rendues désertes, les compagnies de gens de guerre devenues étrangères à toute patrie, et ne vivant que de rapine; et pourtant au milieu de tant d'horreurs, les hommes paraissent remplis de grandeur, de franchise et de force: ils sont cruels, ils sont variables dans leurs affections politiques, mais sincères et esclaves de leur pa-

role. Tout est vrai dans les discours et dans cet amas de calamités, torien qui en fait le tableau fidèle donne jamais l'idée de la corru et de la bassesse. Froissart, et on le penser ainsi, est souvent incohérent et surtout incomplet; les dates, noms-propres, la suite des événements ne se trouvent pas, dans son livre aussi bien établis que dans un livre moderne. Il a souvent besoin d'être éclairci et commenté. Son langage ne semble pas trop vieillesse difficile à ceux qui ont la moindre habitude de lire le français non classique: il a plutôt un ton général de naïveté qui plaît et séduit, que des expressions vives et heureuses. Il écrivait et sans intentions fortes; son style est absolument le même que celui des romans de ce temps. Il existe un grand nombre de copies de Froissart, et présentent des diversités peu importantes au fond, mais que les bibliographes ont dû rechercher. Le plus beau de ces manuscrits est à Breslau en Silésie; il est en quatre volumes de vélin, d'une écriture nette et élégante, enrichi de vignettes superbes. Lors de la prise de Breslau par les Français en 1806, les Prussiens s'étaient bien qu'on leur demandât ce beau et célèbre Froissart, et n'avaient à son intention un article de capitulation, pour que la bibliothèque publique fût respectée. Les manuscrits de Froissart sont manuscrits de la Bibliothèque du roi, et n'ont jamais été imprimés. Ste.-Palaye a écrit une notice sur Froissart (*Mémoires de l'acad. des inscr.* tom. x et xi) et en a donné des fragments, qui ont servi à en faire un abrégé. C'est dans ses poésies, plus encore que dans ses Chroniques, qu'on trouve des détails sur sa vie; on voit un caractère aussi vrai qu'

et sont co
rage de l'art,
toute naïve
s remarquables est son *Horlo-*
gèreuse. On y trouve de très
détails sur l'état de l'horloge
4^e. siècle. M. Leprince, jeune,
sère une grande partie dans le
des savants (juillet, 1785),
le manuscrit 7214, in-fol.,
Bibliothèque du roi. L'édition
de la *Chronique de France,*
le terre, d'Écosse, d'Espa-
de Bretagne, etc. par J. Frois-
sart, par l'an 1326 jusqu'en 1400
écrite par un auteur anonyme
de 1498), est en 4 vol. in-fol.,
Ant. Vêrad, sans date. On
imprimée à Paris en 1503, 1514,
1530 : l'édition de 1514 con-
tinue jusqu'à l'an
Denis Sauvage en donna une
revue et corrigée sur divers
manuscrits et suivant de bons au-
teurs. Lyon, 1559-61, in-fol.; réim-
primée à Paris en 1574. M. Dacier
commença une nouvelle édition
de la *Chronique de Froissart*; mais la
guerre interrompit ce travail, dont
il n'a eu d'imprimé que les soixan-
te premières feuilles du tom.
I. Le roi VIII fit traduire cette his-
toire en anglais, par J. Bouchier,
Londres, 1553-25, 2 vol. in-
fol. Cette version est très recherchée
car les noms-propres passent
à être moins défigurés que dans
la française: il en a paru une
nouvelle édition, par W. Middleton,
Londres, troisième par E. V. Uttersen,
Copenhague, 1812, 2 vol. in-4^e, avec
nombreuses corrections. M. Th.
Lafleur a donné une nouvelle traduc-
tion française de Froissart, avec le plus
luxu typographique, imprimée
à Paris (dans le Cardiganshire),

1803-7, 4 vol. in-4^e, avec un supplé-
ment publié en 1810. On cite aussi une
traduction flamande par Gerrit Potters
Van-der-Loo. La chronique de Frois-
sart a été abrégée en français par
Belleforest sous le titre de *Recueil di-*
ligent et profitable, etc. Paris, 1572,
in-16; l'abrégé latin donné par Sleid-
den, Paris, 1537, in-8^e, a été sou-
vent réimprimé, et traduit en anglais
par P. Golding, Londres, 1608,
in-4^e.

FROLAND (Louis), avocat au par-
lement de Rouen, vint s'établir à Paris,
où il plaida pour le fameux Law, qui
lui donna, pour les honoraires d'une
cause, cent mille francs en billets de
banque. Il publia un excellent Mémoire
de son père, avocat de la plus haute
réputation à Rouen, sur le *tiers et*
danger, auquel il ajouta de bonnes
notes. Retiré, vers 1735, à sa terre
des Portes en Normandie, il s'occupa
dans sa retraite d'un grand ouvrage,
intitulé : *Mémoires historiques et de*
jurisprudence, du parlement de Nor-
mandie, etc. Il y suit l'ordre chrono-
logique, soit pour l'histoire, soit pour
la jurisprudence. Il a laissé en manus-
crit de judicieuses corrections pour
une nouvelle édition du Commentaire
de Henri Basnage. Ses ouvrages imprimés
sont : I. *Mémoires concernant le*
comté-pairie d'Eu, et ses usages pré-
tendus locaux, Paris, 1722, in-4^e.
II. *Mémoire sur la prohibition d'évo-*
quer les décrets d'immeubles situés
en Normandie, Paris, 1722, 1729,
in-4^e. III. *Recueil d'arrêts de régle-*
ment, et autres arrêts notables du
parlement de Normandie, Paris,
1740, in-4^e. IV. *Mémoire sur la na-*
ture et la qualité des statuts, Paris,
1729, 2 vol. in-4^e. Froland mourut
en 1746.

Z.

FROMAGE (PIERRE), né à Laon,
le 12 mai 1678, d'une famille très

considérée dans cette ville, entra, le 3 novembre 1693, au noviciat de la compagnie de Jésus, à Nanci; et, après y avoir suivi le cours de ses études, enseigné les humanités pendant plusieurs années, et achevé sa théologie, il fut ordonné prêtre, et se livra dès-lors à son goût pour les missions. Au bout d'un séjour de quelques années en Égypte, il vint en Syrie, et y resta jusqu'à sa mort, arrivée le 10 décembre 1740, à l'âge de soixante-cinq ans. Non content de servir la religion par ses pieuses et ferventes prédications, il voulut aussi propager la connaissance de ses dogmes, et en faciliter l'étude. Ce fut dans cette intention, qu'il se livra, sans relâche, à la traduction arabe de divers ouvrages de piété, et qu'il établit une imprimerie arabe au monastère de Saint-Jean-Baptiste, dit Chovair, dans la montagne des Druzes, faisant venir à grands frais, de Rome, des caractères, des presses et des ouvriers. Le P. Fromage nous apprend lui-même, dans une lettre adressée au P. Oudin, et dont parle le Dictionnaire de Moréri, que les ouvrages ou les traductions écrites par lui en arabe, s'élevaient au nombre de vingt-cinq. Il serait impossible de déterminer, avec précision, ceux de ces ouvrages qui ont été imprimés; car nous n'avons point de liste complète des volumes sortis des presses de Chovair. Voici toutefois la nomenclature des traductions imprimées dont nous ayons connaissance : 1. *La Balance du temps et le Trébuchet de l'éternité de l'homme*, in-4°. de 362 pag. On lit à la fin du volume : « Imprimé » dans le monastère de Saint-Jean-Baptiste, dit Chovair, en la montagne des Druzes, préfecture de Saïda, dans l'année 1733. » Cet ouvrage avait été écrit originellement

en espagnol par le P. Eusèbe de Nieremberg, jésuite, puis traduit italien, en latin, et en français sous ce titre : *La Différence du temps de l'éternité*, traduite de l'arabe latin du Traité composé en espagnol par J. E. Nieremberg. *Guide du Prêtre*, au monastère Marhanna (Saint-Jean-Baptiste), in-4°, 1760. Le P. Fromage traduisit cet ouvrage à Alep, en 1739, de l'italien du P. Segneri, dont le titre portait pour titre : *Il paroco istruttore*. III. *Guide du Pécheur dans le sacrement de la pénitence et de la confession*, au monastère de Marhanna; traduction d'un autre ouvrage du P. Segneri, intitulé, *Il peccatore a ben confessarsi*, et inséré dans les œuvres de ce jésuite, tom. pag. 946. La première édition de cette traduction a paru en 1740, la seconde en 1794. Nous croyons qu'on doit encore attribuer au P. Fromage : 1°. la traduction arabe de *Dévotion à la Sainte Vierge*, ouvrage du P. Nieremberg, et imprimé à Rome, en 1765, in-12; 2°. *Guide du Chrétien*, Marhanna, 1738, in-4°, traduit en arabe de l'italien du P. Segneri; 3°. *Introduction à la Vie dévote de François de Sales*, in-8°. Par la lettre ci-dessus indiquée, le P. Fromage nous apprend qu'il avait aussi traduit en arabe : la *Vie de saint François de Sales*, et celle de M^{me}. de Chantal, composées par J. Marsollier; les *des Saints pour toute l'année*, 2 in-fol.; les *Histoires de l'ancien et du nouveau Testament*; la *Pénitence chrétienne et religieuse*, de Alphonse Rodriguez; la *Dévotion sacrée cœur de Jésus*; la *Theologia seminarii Pictaviensis*; les *Exercices spirituels* de saint Ignace, etc. On peut consulter, à cet égard, le

le Moréri, où l'on trouve de toutes les traductions de P. Fromage. On lit, dans aux Mémoires des missions de la compagnie de Jésus dans le tom. VIII de l'ancienne édition. II de la seconde, une notice de Tripoli de Syrie, le 1736, dans laquelle le Fromage donne l'histoire du rite des Maronites, et rappelle les discours qu'il prononça à la fin de ce synode. A la fin de ce rite on lit une note dont voici le contenu : « Une douceur inaltérable est la vertu dominante du P. Fromage ; et cette douceur ne put être ébranlée par les angoisses et les douleurs de sa dernière maladie. La pureté de ses lumières lui avait acquis une si grande autorité dans la ville d'Alep, qu'on n'osait rien en dire de considérable sans le consulter. Il avait le talent d'élever les élèves jusqu'à la plus haute perfection ; et on reconnaît, parmi cent autres, les disciples qu'il a formés dans sa patrie. Sa mémoire vivra longtemps en bénédiction. Il a enrichi la France de trente-deux de nos meilleurs ouvrages, qu'il a traduits en arabe ; il a établi des catéchismes dans les trois églises d'Alep ; pris aux prêtres maronites à Alep ; il a érigé deux congrégations qui entretiennent la ferveur dans cette grande ville, et il a contribué à l'érection d'un monastère, qui sera à jamais un asile pour l'innocence et la piété. » J — N.

FROMAGE DES FEUGRÉS (FRANÇOIS - MICHEL - FRANÇOIS), né à Lisieux, le 31 décembre 1791, après avoir fait à Lisieux d'excellentes études, et y avoir professé la philosophie, de 1791 à 1793, il fut élève de l'école normale en

1794, puis de l'école vétérinaire d'Alfort, où il devint professeur des maladies, des opérations chirurgicales, de la médecine légale, etc., de 1801 à 1805. Il fut ensuite vétérinaire en chef de la gendarmerie de la garde impériale. Il était membre de la Légion d'honneur et de plusieurs académies : il avait été reçu médecin à Leipzig. Il mourut à Paris, malheureusement, pendant la désastreuse retraite de Moscou, à la fin de 1812 : il était toujours vétérinaire dans l'armée. Outre plusieurs brochures sur diverses parties de son art, il a fourni une foule d'excellents articles à la *Continuation du Cours complet d'agriculture de Rozier*, 2 vol. in-4°, et à la nouvelle édition de ce Cours entier, mais abrégé, en 6 vol. in-8°, sous le titre de *Cours complet d'agriculture pratique*, Paris, Buisson, 1809, etc. Il entreprit, en avril 1810, un journal intitulé, *Correspondance sur la conservation et l'amélioration des animaux domestiques*, qu'il conduisit jusqu'à la fin de 1811, 4 vol. in-12, avec fig., et qui renferme beaucoup d'articles importants ainsi que d'observations curieuses. Il a publié plusieurs ouvrages en société avec Chabert, tels que : I. *De la garantie dans le commerce des animaux*, Paris, 1805, in-8°. II. *Traité de l'engraissement des animaux domestiques*, ibid., 1805 ; 2^e édition, ibid., 1806, in-12. III. *Importance de l'amélioration et de la multiplication des chevaux en France*, ibid., 1805, in-8°. IV. *Moyens de rendre l'art vétérinaire plus utile*, ibid., 1805, in-8°. V. Il a encore fourni quelques articles plus ou moins étendus, à différents journaux ou recueils périodiques.

D—B—S.

FROMAGEAU (GERMAIN), théologien et casuiste, né à Paris, de parents riches et alliés à plusieurs familles

distinguées dans la magistrature, fit ses études avec succès. Se destinant à l'état ecclésiastique, après avoir achevé sa théologie et soutenu sa tentative, il se fit recevoir de la maison et société de Sorbonne, le 9 août 1661, fit son cours de licence d'une manière brillante, et prit le bonnet de docteur en 1664. Les honneurs académiques ne firent qu'accroître en lui le désir et le besoin de savoir : il étudia surtout la morale, la discipline ecclésiastique, et les écrits des canonistes. La conformité d'études et de goûts le lia d'une amitié étroite avec Adrien-Augustin De Lamet, aussi docteur, et alors retiré en Sorbonne, où il s'était voué à l'emploi de répondre aux consultations qu'on lui adressait de toutes parts sur les cas de conscience (*Voy. LAMET*). De Lamet étant venu à mourir, Fromageau se chargea de cette tâche, qu'il remplit avec le même zèle que son prédécesseur. Sa charité lui fit s'imposer une tâche plus pénible encore. La maison de Sorbonne s'était chargée de fournir, parmi ses membres, des confesseurs aux criminels condamnés à mort. Fromageau rechercha cette triste et respectable fonction : il l'obtint, et l'exerça jusqu'à la fin de sa vie. Cette sainte ambition, s'il est permis de s'exprimer ainsi, est la seule qu'il ait jamais eue : il ne voulut ni bénéfices ni dignités ecclésiastiques. Il mourut en Sorbonne, en 1705, avec la réputation d'un prêtre humble, pieux et savant. Ses décisions ont été recueillies sous le titre de *Résolutions de cas de conscience, touchant la morale et la discipline de l'Eglise*, 1714, in-8°, avec de Lamet : ce volume devait être suivi de quatre autres. Simon-Michel Trouvé, théologal de Meaux sous le grand Bossuet, et docteur de Sorbonne, en publia deux sous ce

titre : *Le Dictionnaire des consciences, décidés suivant les usages de la morale, les usages de la discipline ecclésiastique, et la prudence du royaume*, par De Lamet et Fromageau Coignard et Guérin, 1733, l'ouvrage est précédé d'une préface de P. Fabre, de l'Oratoire, et de faire, mais qui fut ensuite pour être refondue, à l'abbé lequell y fit des changements dans l'état où elle est (*Voy. Dictionnaire des anonymes*, n°). On joint ordinairement cet ouvrage aux trois volumes de Pontaléon sur le même sujet. Il existe un autre ouvrage de Lamet et de Fromageau analysés.

FROMAGEOT (JEAN-BA) avocat au parlement de Dijon, naquit à la même ville, y naquit le 10 août 1724. Il eut plusieurs querelles avec le président Boubier (*Voy. BOUBIER*). En 1745, il remporta le prix de l'académie de Dijon, et fut couronné par l'académie tauban. Outre les dissertations qu'il fit imprimer, on a de lui : *Discussions ecclésiastiques tirées des sermons de saints*, 1753, in-12. Ce n'est que le commencement d'un plus grand ouvrage, que la mort l'a empêché d'achever, et où il eût opposé les principes des lois primitives de l'Eglise à la multiplicité de réglemens et de coutumes que le temps a fait naître. Fit mourut à Besançon, le 14 août 1780.

A. I FROMAGET, auteur dramatique, mort en 1759, est aussi connu par quelques romans : I. *Le Cousin homet*, 1742, 2 vol. in-12, licencieux. II. *Kara Mustaph* in-12. III. *Mirima, impératrice*

1745, in-12. IV. *La Promesse de Saint-Cloud, ou la Confi-éciproque*, 1756-57, 3 vol. réimprimée en 1757, 3 vol. Quant aux pièces de théâtre saget, aucune n'a été imprimée. On n'en trouve l'analyse ni dans *Mémoires pour servir à l'histoire des spectacles de la foire*, *l'Histoire du théâtre de l'Opéra*; on en a seulement constatés : *Les Noms en blanc*, *l'Épreuve dangereuse*, 1740; *l'Atan*, *le Magasin des choses*, 1758; avec Lesage, *les Noms rajoués*, 1758. On croit un part au *Nouveu supposé* et aux *Frères*, pièces de Lesage. *Épiscopat*, des trois premiers a été partie de la bibliothèque de Veale.

A. B.—r.

FROMENT (GABRIEL), naquit à Uzès le 20 janvier 1570 : ses parents, riches, s'occupèrent du soin de lui procurer les avantages qui sont le fruit de l'éducation. La délicatesse de son caractère ne lui permit pas ces prompts succès et l'éclat fixa les regards et les applaudissements. Une extrême modestie fut le seul trait qui le distinguât de ses compagnons d'étude. À l'âge de vingt ans, il fut admis parmi les chanoines réguliers de Ste.-Geneviève, qui formaient le chapitre de la cathédrale d'Uzès. Studieux et pieux, il vécut dans une retraite qui ne déroba ni à l'estime de ses supérieurs ni à l'affection de ses confrères : aussi une voix unanime le choisit pour prévôt. Les orages de la prétendue réforme dévastèrent les entrailles de l'Église, et furent la cause de son entière ruine et de la longue suite de siècles à rendre sacré. Le prévôt gémit dans ces troubles, prononça des paroles de sagesse, et dut le respect des deux

partis à son indulgente tolérance. En 1565, Saint-Gelais, évêque d'Uzès, aveuglé par une passion violente, se rendit coupable d'apostasie pour contracter des engagements sacrilèges avec une religieuse des Ursulines du St.-Esprit. L'exemple de leur chef égara plusieurs chanoines. Froment pénétré dans l'amour de sa religion un courage, une énergie, un enthousiasme dont ne le soupçonnaient pas susceptibles ses plus intimes amis : il court à l'église transformée en un lieu de scandale, fend les flots d'une foule agitée, brave les menaces des protestants, monte dans la chaire, lance les foudres de l'excommunication contre l'évêque, et ranime le courage abattu des catholiques. La cour de France et celle de Rome se réunirent dans le vœu que Gabriel occupât le siège qu'il venait de défendre avec gloire. Des refus irrévocables coûtèrent peu à un ecclésiastique que sa piété rendait insensible aux attraits de l'ambition : des sentiments plus nobles occupaient ses pensées et enflammaient son zèle. Avec cette douceur et cette persévérance, filles de la charité chrétienne, il surveillait la destinée des malheureux que son devoir l'avait contraint de frapper d'anathème. Les désordres de conduite, cause de l'apostasie de Saint-Gelais, le conduisirent au dénuement. En horreur à son ancien troupeau, objet du mépris de ses nouveaux frères, et poursuivi par les reproches de ses complices, il traîna son existence dans un triste abandon, et en proie aux remords. Froment accourut près de cet infortuné, lui donna des secours, lui porta des paroles consolantes, et, par un plus grand bienfait, le ramena aux voies d'une salutaire pénitence. Rentré au sein de l'Église catholique, et l'âme soulagée de blessures cruelles, Saint-Gelais ne se serait

point soustrait à la pauvreté sans les soins de son bienfaiteur, qui obtint pour lui le fermage de l'un des moulins que le chapitre de la cathédrale d'Uzès possédait sur la rivière d'Eure. A ces vicissitudes singulières, dans la vie de Saint-Gelais, remonte l'expression proverbiale : *D'évêque devenir meunier*. Gabriel de Froment parvint à une vieillesse fort avancée. Un souvenir honorable lui est encore conservé dans sa patrie. — D—N.

FROMENT (ANTOINE), ministre de la religion réformée, né en 1509 à Tries, près de Grenoble, fut l'un des premiers disciples de Farel, qui l'envoya à Genève pour y préparer secrètement les esprits à recevoir la nouvelle doctrine. Cette mission n'était pas sans danger pour celui qui s'en chargeait. L'évêque et son conseil avaient les yeux ouverts sur les novateurs ; et Farel lui-même avait éprouvé qu'il n'était pas facile d'échapper à leur surveillance. Froment s'annonça comme professeur de grammaire, et il fit circuler des billets dans lesquels il s'engageait d'enseigner à lire et à écrire dans un mois aux personnes qui suivraient ses leçons. Cette promesse était bien faite pour lui attirer des élèves ; aussi en eut-il une foule : mais au lieu de leur enseigner les éléments de la grammaire, il leur expliqua les points principaux de sa doctrine. Le nombre de ses prosélytes s'accroissant chaque jour, il céda à leurs instances en se rendant sur la place publique, où il lut à haute voix différents passages de l'Évangile, qu'il interpréta ensuite d'une manière conforme à ses vues. Cette hardiesse ne pouvait pas rester impunie ; il se tint caché pendant quelques jours, et s'enfuit de Genève en traversant le lac. Il y revint l'année suivante (1534) avec Farel et Viret, les seconda uti-

lement dans leur projet d'état réformé, et, en récompense de son zèle, fut nommé pasteur de l'église de Saint-Gervais en 1537. Froment passa au ministère en 1541, et fut reçu notaire la même année, en 1559 membre du consistoire de deux-cents. On conserve dans la bibliothèque de Genève plusieurs ouvrages manuscrits, des *Series des Mémoires pour servir à l'histoire de la réformation*, et un *Manoir des chroniques de Savoie*. Il avait publié, en 1554, un livre sous ce titre : *Deux Pièces paratoires aux histoires et à la doctrine de Genève*, in-8°. — FROMENT (ANTOINE), avocat au parlement de Grenoble, et conseiller en l'élection de Briançon, sa patrie, est auteur d'un ouvrage intitulé : *Essai sur l'origine de Briançon* (1^{re} édition, 1624) ; *Les singularités des coutumes ou la principauté du Briançon avec plusieurs autres remarques curieuses sur le passage de Louis XIII en Italie ; les loupes, pestes, famines, épidémies, lanthes et embrasements de plusieurs villages y servant de préface* (Grenoble, 1637, in-4°. Cet ouvrage, dit Fontette, n'est qu'un ramas d'érudition. Il est plein de faits qui font disparaître à tout moment la suite de la narration. Le style de l'auteur est diffus, et le récit, pour ne pas dire inintelligible à cause de ses expressions figurées.

W
FROMENTEAU. Voy. FROMENTEAU.

FROMENTIÈRES (JEAN-DE), évêque d'Aire, naquit en 1610 à Saint-Denis de Gastines, en Bas-Maine, et mourut en 1684. Fromentières, dès sa plus tendre jeunesse, attirait une attention particulière à écou-

surs, et une copie de leurs discours. Le père, et de ces heures un peu négligées rien pour les cul-journe Fromentières commença, son éducation, qu'il mener à Paris. Ses parents le sut à entrer dans l'ordre de auquel sa naissance lui donnait; mais une piété affectueuse, ses douces, le goût de l'étude retraite, déterminèrent sa vocation l'état ecclésiastique. Il en-1648, au séminaire des Oratoire de Saint-Magloire, sous le du père Senaut. Il n'avait pas lorsqu'il prononça son sermon. Les succès qu'il obtint dans les principales chaires de de, lui procurèrent l'honneur cher, à la cour, l'avent de et le carême de 1680. Bossuet, Louis, Fléchier, imprimaient un ministère de la chaire, cette et cette dignité qui les ont des modèles classiques dans e d'éloquence. Fromentières, voir l'élevation des deux premi-le coloris brillant du troi-se fit remarquer par la solidité principes et la pureté de sa mo-ces lui, une action noble et des expressifs commandaient l'at- Nommé à l'évêché d'Aire en il gagna l'affection de tous ses pas par le charme irrésistible cœur et le ton paternel de ses tions. Livré tout entier au mi-de la parole, souvent il inter-t l'office divin pour adresser de des instructions familières. dant de ses vertus épura les Il ramena plusieurs calvinistes le l'église catholique, convertit t l'homme, depuis long-temps par ses crimes, et vint à bout

de faire abolir les combats de tau-reaux, restes impurs des spectacles sanglants de l'ancienne Rome. Fromentières, sentant approcher sa fin avant d'avoir eu le temps de revoir ses discours, défendit qu'on les imprimât après lui. Ils furent néanmoins publiés l'année même de sa mort (1684) en 6 vol. in-12, et réimprimés en 4 vol. in-8°, Paris, 1689 et 1690: on y trouve des oraisons funèbres, des panégyriques et des sermons. Parmi les premières, on remarque celle de la reine Anne d'Autriche (1666), et celle de la princesse de Conti, où il a esquissé un portrait édifiant de cette nièce de Mazarin, qui fut, jusqu'à sa mort, la plus belle comme la plus vertueuse femme de la cour. L'oraison funèbre du P. Senaut, en 1672, est la meilleure qu'ait prononcée l'auteur, parce qu'elle lui fut inspirée par la reconnaissance. Chargé, en 1674, de haranguer la duchesse de la Vallière, lorsque cette tendre pénitente prit le voile aux Carmélites, Fromentières, dans cette circonstance délicate, sut ménager toutes les bienséances sans trahir la sévérité de son ministère. Ses sermons prouvent qu'il possédait bien les Livres saints et les Pères; mais il a souvent négligé l'harmonie des périodes, l'élégance et la pureté du style.

L—v.

• FROMOND (JEAN-CLAUDE), physicien, né à Crémone le 4 février 1705, était d'une famille originaire de Franche-Comté, et dont une branche y subsiste encore honorablement. Il avait reçu au baptême les noms de Guillaume - Joseph: ceux de Jean-Claude qu'avait portés son aïeul paternel, lui plaisaient davantage. Il les substitua aux premiers, lorsqu'en 1718 il entra dans l'ordre des Camaldules, en leur maison de Ravenne, d'où, après qu'il eut prononcé ses

vœux l'année suivante, on le fit passer au couvent de Sainte-Croix, *di Fonte Avellana*, dans le diocèse de Gubbio. Il se fit bientôt remarquer de ses supérieurs par la vivacité de son esprit. Il étudia d'abord les systèmes d'Aristote et de Descartes ; mais il ne tarda pas à en reconnaître le peu de solidité, et il le faisait sentir à ses condisciples par des raisonnements qui étaient le fruit de ses propres réflexions, ou du petit nombre d'expériences qu'il avait été à même de tenter. Envoyé à l'université de Pise, il s'appliqua à l'étude des mathématiques par le conseil et sous la direction du père Grandi, son compatriote. Ses progrès, dans cette science, furent si remarquables, que Grandi, ayant été obligé de s'absenter momentanément, chargea Fromond de le suppléer dans ses leçons. Les talents de ce jeune religieux ayant été connus du grand-duc de Toscane, ce prince le nomma à la chaire de logique de l'université de Pise et ensuite à celle de philosophie. Il les remplit toutes les deux, pendant vingt ans, de la manière la plus brillante. L'histoire naturelle, dont il faisait ses délices, remplissait ses moments de loisir ; et, toutes les années, pendant les vacances, il allait parcourir la chaîne de montagnes qui forme ce qu'on appelle le *monte Pisano*. Non content de les observer sur leur surface, il pénétrait dans leurs antres, et descendit même dans la très profonde caverne qui est sous le mont Lugnano, à sept milles de Pise. Il ramassa, dans ces courses scientifiques, une grande quantité de fossiles, dont la collection forme une des richesses du Musée de l'électeur Palatin. Ce fut Fromond qui, dans l'université où il professait, commença d'associer à l'enseignement de la physique, les lumières que fournit la chimie expéri-

mentale. Il eut la gloire de fixer manière aussi précise que savaient caractères des forces mécaniques des forces physiques, en faisant remarquer leurs différences, de l'intention de réfuter les principaux systèmes de la médecine mécanique imaginé par Laurent Bellini, et cité par Boerhaave. La physique même était aussi ardemment cultivée que l'autre par Fromond, qui, par ses observations, crut devoir attribuer la contraction du cœur à une cause physique : opinion nouvelle qu'Haller a démontrée ensuite par la dernière évidence. Le P. Fromond fut le premier, en Italie, à proposer de rappeler les noyés à la vie ; ce fut en 1750, il s'occupa de cet objet, et l'atteste Targioni-Tozzetti dans sa *Raccolta di teorie per dissipatione*, etc. Sa réputation de physicien était aussi étendue qu'elle le méritait ; elle le mit en correspondance avec Fox, Nollet, J. B. Beccaria, Lami, Vitaliani, le prince de Sansevero, et plusieurs autres. Ce dernier le consulta plusieurs fois avant de publier ses curieuses découvertes. Fromond adressa, sur ses lampes perpétuelles, un avis qui est une véritable dissertation. La plupart des académiciens d'Italie voulurent se faire agréger des sciences de Paris le nom d'associé correspondant en 1755 fut d'après ses instances que le valier Bartolini sollicita et obtint de l'empereur François I^{er}, l'instaurer de la chaire de chimie expérimentale qui existe dans l'université de Pise, depuis 1757. Jusqu'à la mort de son ordre, *St.-Michèle di Borgo*, éloigné de l'université d'une distance qui en séparait notre

voir, devenu
 âge, ses sup
 prendre un l
 : il y
 vivait comme dans son cloître ; et ce
 fut là, qu'atteint d'une lente et pro-
 gressive inflammation au foie, il mou-
 rut le 29 avril 1765, à l'âge de soixante-
 deux ans. L'abbé Bianchi, professeur
 de morale à Crémone, a publié un
*Elogio storico del P. D. Gio-
 Claudio Fromond publico profes-
 sore nell' università di Pisa*, Cre-
 mone, 1781, in-4°. Les ouvrages im-
 primés de Fromond sont : I. *Due
 lettere sopra l'ottica del P. Castel* :
 ces lettres, écrites pour la défense de
 Newton, furent insérées sans nom
 d'auteur, par Lami, dans les *No-
 velle letterarie di Firenze*, en 1741.
 II. *Lettera al signore Orazio... S...
 in cui si esamina il taglio della mac-
 china di Fiaroggio*, Pise, 1759 : s'il
 ne la fit pas en entier, il y eut du
 moins la plus grande part. III. *Ris-
 poste apologetica ad una lettera
 filosofica sopra il commercio degli
 oli navigeti procedenti da luoghi
 appetati, con l'esposizione e l'es-
 ame di essa, arricchito di fistole
 Osservazioni*, Lucques, 1745, in-8°.
 On y trouve des observations in-
 terminées : les exemplaires en furent en-
 levés si promptement que, cinq ans
 après sa publication, l'on n'en trouvait
 plus, même en Italie. Le pape Benoît
 XIV, auquel l'auteur adressa un exem-
 plaire de cet ouvrage, qui peut être
 regardé comme la principale de ses pro-
 ductions, lui envoya, en réponse, un
 manuscrit fort honorable et très flatteur.
 IV. *Lettere di reconciliazione, del
 P. D. Fromond, e del sig. Dott. Gio-
 vanni Gentili medico della sanità di
 Livorno*, Florence, 1746. V. *Nova
 et generalis introductio ad philoso-
 phiam*, Verone 1712, in-8°. VI.
Della fluidi corpi, trattato, Li-

vourne, 1754. VII. *Examen in pra-
 cipua mechanicæ principia*, Pise,
 1758. VIII. *De Ratione philoso-
 phicæ, quæ instrumenta mechanicæ
 generatim potentiarum actionibus
 corroborandis vel enervandis, etc.*,
 Pise, 1759. W—s et G—n.

FRONDIN (ÉLIE), professeur
 d'histoire à Upsal, naquit en 1686,
 et mourut en 1761, laissant un grand
 nombre de dissertations historiques
 en latin, et un discours dans la mê-
 me langue, prononcé en 1744, dans
 la grande salle de l'université, lors-
 que le prince royal, Adolphe-Fré-
 déric, se rendit à Upsal. — Élie
 Frondin eut un fils, nommé Berge
 FRONDIN, qui devint bibliothécaire
 de l'université, et qui joignait à une
 grande érudition, une critique lumi-
 neuse et un goût éclairé. Louise Ul-
 rique le plaça sur la liste des mem-
 bres de l'académie des belles-lettres,
 qu'elle avait fondée à Stockholm ; et
 il fit insérer dans les Mémoires de
 cette académie, des *Recherches* inté-
 ressantes sur l'état des lettres en
 Suède, pendant le règne de Christine.
 Berge Frondin mourut en 1783.

C—AU.

FRONSPERG ou plutôt FRUNDS-
 BERG (GEORG), gentilhomme lu-
 thérien, d'une valeur et d'une force
 de corps extraordinaires, était né à
 Mundelheim, près de Memmingen,
 dans la Souabe. Il servit, en qualité
 de colonel, dans les armées de l'em-
 pereur Charles-Quint, et se distingua
 en plusieurs occasions, notamment
 à la bataille de Pavie. Son zèle pour
 la réforme était un véritable délire,
 qui allait jusqu'à lui faire commettre
 de sang-froid les plus grandes atro-
 cités. Il ne parlait jamais du pape
 ni des prêtres sans entrer en fureur.
 Il accepta avec joie la commission qui
 lui fut donnée, en 1526, de lever des

troupes pour faire le siège de Rome ; il réunit en assez peu de temps une armée de dix-huit mille hommes, attirés par l'espoir du pillage, et entra à leur tête en Italie, vers la fin de janvier 1527 : mais, au moment où il venait d'opérer sa jonction avec le connétable de Bourbon, il fut frappé d'apoplexie, et transporté à Ferrare, où il mourut peu de jours après. Brantome rapporte que Fronsberg avait fait faire une belle chaîne d'or, exprès, disoit-il, pour pendre et étrangler le pape de sa propre main, « parce qu'à tous seigneurs, tous » honneurs ; et puisqu'il se disoit le » premier de la chrétienté, il lui fal- » loit bien déférer un peu plus qu'aux » autres. » — Gaspard FRONSPERG, son fils, chef d'un corps de lansquenets, s'acquit aussi la réputation d'un vaillant militaire, et mourut en 1536. La *Vie* de ces deux capitaines a été publiée en latin, par Adam Reisner, Francfort, 1568, in-fol., et traduite en allemand, *ibid.*, 1599, in-fol. — FRONSPERG ou FRONSBERGER (Léonard-Tatius), ingénieur, a publié, en allemand, deux ouvrages relatifs à son art : *L'Ordonnance de guerre*, Francfort, 1555 et 1614, in-fol. ; et le *Livre de guerre*, *ibid.*, 1573 et 1596, in-folio. On lui doit aussi une traduction allemande des *Stratagèmes* de Frontin, Francfort, 1578, in-fol. W—s.

FRONTE (PIERRE DE), magistrat florentin pendant la révolte des Ciampis, en 1378. A cette époque, marquée par une effroyable révolte des dernières classes du peuple, qui renversèrent la constitution, tandis que tous les autres magistrats tremblaient enfermés dans le palais, que les maisons des citoyens les plus distingués étaient livrées aux flammes, et que les chefs des séditieux faisaient au gou-

vernement les demandes les plus sultantes, Pierre de Fronte, osa suivre à cheval les attroupe du peuple, menacer les séditieux faire arrêter et punir plusieurs archers, calmer enfin le tumulte par le respect qu'il inspira, mais, comme membre de la magistrature suprême, sa charge expira de jours après, et la sédition se rallia bientôt avec une nouvelle force. S

FRONTEAU (JEAN), chanoine régulier de Sainte-Geneviève, et celier de l'université de Paris, né à Angers en 1614. Il étudia de bonne heure le latin et le grec, de manière qu'il traduisait sur-le-champ le français dans l'une et l'autre langue ; ce qui lui donna la facilité d'écrire en latin avec plus de pureté que grâce qu'il ne l'eût fait peut-être en français. Après avoir continué ses études à Angers, chez les Oratoires, il entra chez les chanoines réguliers de Saint-Augustin, en 1630. Il fut envoyé de suite à la Flèche, pour achever son cours d'humanités et de philosophie. Une thèse qu'il soutint et qu'il dédia au supérieur de la congrégation de France, le fit appeler à Paris en 1636. Dès l'année suivante il fut chargé de professer la philosophie, et deux ans après, la théologie à l'abbaye de Ste.-Geneviève. L'usage de la dialectique ancienne, joint à son goût pour la discussion, avait fait suivre, dans l'enseignement de la philosophie, la méthode de Descartes. Il s'était aussi attaché aux principes de Saint-Thomas-d'Aquin ; la théologie scolastique : mais il avait un bon esprit d'y réunir l'étude des sciences et celle de l'histoire, auxquelles il était amené insensiblement par le progrès de l'instruction elle-même. Il fit la base de ses leçons, et, par la suite, de ses discussions, qu'a-

ir la connaissance de la bibliographie et des langues. On doit à sa connaissance, ainsi qu'à son formation de la bibliothèque de Sainte-Geneviève. La place de professeur de l'université de Paris devenue à vaquer, en 1648, par la mort de P. Guillou, il fut nommé à cette fonction ; mais l'université refusait de l'admettre : elle n'avait pas voulu que le P. Fronteau avait soulevé les droits qu'elle contestait à la congrégation de France, d'établir des écoles dans les maisons régulières de l'ordre, et il avait obtenu l'interdiction en confirmation de ces droits. Il fallut, pour le faire recevoir, que le président Molé interposât son veto. C'est sous la même égide que le P. Fronteau se signala, en défendant l'ordre de son ordre, dans la contestation relative à l'auteur de l'*Imitation de J.-C.* Le bénédictin Cajétan avait mis au jour, d'après la description d'un manuscrit jugé appartenir à un certain abbé Gessen ou Gessen, substitué à la place de Jean de Rosweyde, dans ses *Vindiciæ Kempenses*, avait réduit son auteur au silence. Mais après la mort de Rosweyde, le bénédictin Fronteau, reprenant les moyens de défense, et les appuyant de nouveaux manuscrits, qu'il alléguait sans les présenter comme faux et interprétant le principal témoignage porté en faveur de Kempis. Le P. Fronteau défendit le droit du pieux auteur régulier, son confrère, en montrant que cette allégation et cette défense, sous le voile de l'anonyme, n'étaient, dans une épître dédiée à un magistrat qu'il ne nomma pas, le jugement d'une cause qui se rapportait à celle de l'enfant que disputaient les deux femmes dont

parle l'Écriture. Quelques années après, vint de Rome une apologie volumineuse pour Gersen, dans laquelle Cajétan rapportait un procès-verbal de ces manuscrits. L'impression produite par cette défense, sortie des presses de la Propagande, engagea le P. Fronteau à rentrer en lice. C'est alors que, se nommant dans sa *Dissertation*, dédiée au président Molé, il publia en tête la Relation de Naudé, de laquelle il résultait que ces mêmes manuscrits, après un mûr examen, avaient été reconnus falsifiés. Ce fut là le signal du combat : dom Quatremaire prit la défense des bénédictins inculpés ; et Valgrave et lui rejetèrent l'accusation sur Naudé même. Le P. Fronteau soutint avec chaleur, et Naudé avec amertume, la falsification des manuscrits. Nouvelle récrimination des premiers : la querelle, de littéraire qu'elle était, devient judiciaire. Naudé rend plainte au parlement. Les chanoines de Sainte-Geneviève et de Saint-Victor d'un côté, les congrégations de Saint-Maur et de Cluni de l'autre, interviennent dans la cause. Le P. Fronteau la défend contre Quatremaire : il y met plus de mesure et fait moins d'excursions que son adversaire ; il pérorait avec tant d'esprit et d'éloquence, qu'enfin, le 12 février 1652, est rendu un arrêt par lequel la cour fait droit à sa demande, et défend d'imprimer dorénavant le livre de l'*Imitation* sous le nom de Jean Gersen. Ce jugement n'a pas été sans appel, et plusieurs éditions depuis ont paru sous ce nom. Mais aucun titre nouveau n'ayant été produit (*Voy. Gersen*), l'opinion a confirmé sur ce point les motifs du jugement. L'éloquence du P. Fronteau n'eut pas toujours le même succès : pendant que l'orateur triomphait, on attaquait le théologien. Lorsque l'*Augustin* de

Jansénius fut publié en 1640, le professeur n'avait rien trouvé dans ce livre qui s'écartât des sentiments du Docteur de la grâce. Cet avis fut aussi dans la suite celui d'Arnauld. Invité à faire l'ouverture d'une séance de théologie au collège de Clermont, après un discours éloquent et docte, Fronteau s'était élevé contre une proposition sur la prédestination, qui lui paraissait contraire à la doctrine de St. Augustin; ce qui l'avait fait suspecter de Jansénisme. Cependant, quoiqu'il eût déferé aux lumières du P. Petau à ce sujet, l'impression était faite; elle se renouvela. Il quitta sa chaire de théologie; et, sans néanmoins cesser d'exercer les fonctions de chancelier, il accepta le prieuré de Benay, au diocèse d'Angers, où il s'occupa d'études littéraires et pieuses, en continuant de correspondre avec des savants et des amis. S'étant conformé ensuite, par amour pour la paix, à la décision de la Sorbonne, il fut rappelé à Paris en 1662, mais nommé de suite à la cure de Sainte-Madeleine de Montargis. Il alla prendre possession de cette cure; et ayant mis, dans l'exercice de ses fonctions pastorales, pendant la quinzaine de Pâques, le même zèle qu'il mettait dans toutes ses actions, il succomba à l'excès de la fatigue, et mourut le 17 avril de la même année, à l'âge de quarante-huit ans. Ses principaux ouvrages sont : I. *Summa totius philosophiæ ex D. Thomæ Aquinatis doctrinâ*, Paris, 1640, in-fol. Cet extrait, revu et augmenté d'après celui de Cosme Alamauni, jésuite de Milan, n'en est pas plus connu. II. *Thomas à Kempis vindicatus, per unum à canonicis regularibus congregationis gallicanæ*, Paris, 1641, in-8°. C'est une première défense dirigée contre les *Animadversiones apologeticæ* de

Valgrave, publiées en 1638. Il n'y eut point de réponse directe de Valgrave. Mais Cajétan, à l'occasion d'une Supplique des chanoines réguliers, adressée à la congrégation de *Propagandâ fide*, donna son *Gersen restitutus* ou sa *Responsio apologetica*, Rome, 1644, in-8°. Fronteau répliqua, en publiant : III. *Thomas à Kempis vindicatus, per P. Joannem Frontonem, canonicum regularem etc., cum evictione fraudis quâ nonnulli usi, id operis cuidam Joanni Gersen adscribere*, Paris, 1649, in-8°. Cette dissertation n'est pas simplement une seconde édition de la précédente, comme l'a dit Nicéron : elle attaque les arguments et les manuscrits produits par Cajétan; et elle est accompagnée d'une édition de l'*Imitation*, sous le nom de Kempis; édition néanmoins formée indifféremment du texte des éditions diverses. La dissertation du P. Fronteau donna lieu à deux réponses très vives, l'une de dom Quatremaire, *Joannes Gersen, etc. author assertus*, Paris, 1649; l'autre de Valgrave, *Argumentum chronologicum contra Kempensem*, Paris, 1650. Ces écrits firent naître la réfutation suivante : IV. *Refutatio eorum quæ contra Thomæ Kempensis Vindicias scripsere D. Quatremaire, D. Launoy, etc. in quâ sustinetur evictio fraudis, etc.*, Paris, 1650. D. Quatremaire produisit en réponse, dans une énorme dissertation, son *Joannes Gersen, etc., author iterùm assertus*, Paris, 1650; et le docteur Launoy, qui avait aussi défendu la cause de Gersen, mais d'une manière grave et générale, répondit en particulier à Fronteau la même année. Celui-ci se contenta d'ajouter un supplément à ses preuves : V. *Argumenta duo nova, primum Theophili Eustathii D. T., alterum J.*

tois, etc. Paris, 1651. L'autre argu au P. on- Le prénom de Fronton a fait penser que ce pouvoit être Philé Reynauld; mais le P. ne y désigne un sieur Constantin. *De nomine suo latine vertendo, Egidium Menagium.* Cette pièce serve à la suite de la Réfutation V. Fronteau s'y justifie d'avoir son nom en latin par *Fronto*, que par *Frontellus* ou *Fronton*; c'est néanmoins ce qui l'a fait adre avec *Fronto Ducæus* (Fronton Duc). Il entre d'ailleurs dans les plus curieux sur l'origine des noms, l'orthographe des noms, la manière de les traduire, VII. *Yvonis Carnotensis episcopi opera, edente J. Frontone*, Paris, 1647, in-fol., avec une Vie de Fronton, adoptée par les Bollandistes. Fronteau eut, au sujet de cette édition, une querelle avec l'abbé Souchet, chanoine de Chartres, auteur des notes qui le contiennent. Celui-ci avait fait beaucoup de recherches sur les ouvrages de lettres d'Yves, et avait prié le P. Fronteau de publier ses notes avec le titre et une dédicace à l'évêque de Chartres; ce qui fut fait. Mais la dédicace ayant paru sous le nom seul de Fronteau, l'abbé Souchet se plaignit au P. Fronteau de plagiat, et composa contre l'épître dédicatoire. Plusieurs personnes, à la vérité, entre autres Arnould, furent trompés par le titre, et citèrent les notes de Souchet, sans se rendre compte si elles étaient du P. Fronteau. Fronteau et Valgrave ne manquèrent pas de relever l'inculpation. Fronteau inséra, à la suite de la Réfutation citée, une lettre apologétique à l'abbé du Puy. L'abbé Souchet ce pendant y répondit par l'écrit: *De re Carnotensi veritatis defensio,*

Chartres., 1651. VIII. *Antithesis Augustini et Calvini*, Paris, 1651, in-16. Nicéron et Moréri ont inexactement cité le titre de cet ouvrage. L'auteur y met en parallèle les passages de Saint-Augustin et de Calvin sur les matières de la grâce, et y joint des remarques piquantes. L'abbé de Sainte-Geneviève, craignant que ce livre ne fit trop de bruit, en supprima presque tous les exemplaires, de sorte que ceux de l'édition originale sont très rares. IX. *Kalendarium Romanum nongentis annis antiquius, ex manuscripto monasterii Sanctæ Genovesæ Parisiensis in monte, aureis characteribus exarato, edidit, notis illustravit, et duplicem præterea dissertationem adjunxit P. Joannes Fronto, etc.*, Paris, 1652, in-8°. Les Dissertations intéressantes, jointes à cet ouvrage, traitent, 1°. *De diebus festivis gentilium, hebræorum, christianorum*; 2°. *De cultu sanctorum*: sujet que n'avait qu'effleuré Martin de Roa. C'est là que le P. Fronteau développe et applique ses connaissances dans les langues hébraïque, syriaque, etc., à l'appui de ce précieux monument de l'antiquité, auquel il a ajouté des notes savantes, faites en commun avec le P. Sirmond. X. *Oratio in obitum Mathæi Molé, et Epistola consolatoria ad Bignonios fratres de morte patris*, Paris, 1656, in-12. XI. *Epistolæ, etc.*; ces lettres roulent sur des sujets plus ou moins importants. On en trouve la liste dans les Mémoires du P. Nicéron. Le Recueil des *Epistolæ et dissertationes* a eu plusieurs éditions: la dernière est de Vérone, 1733, in-8°; quelques unes des pièces ont été traduites en français. Voy. à ce sujet, la Note bibliographique de M. Barbier, dans le catalogue qui est à la suite de sa Dissertation

sur les Traductions françaises de l'*Imitation*. Le P. Lallemand, chancelier de Ste.-Geneviève, a publié en latin l'*Éloge* du P. Fronteau son prédécesseur, Paris, 1663, in-4°.

G—CE.

FRONTIN (SEXTUS JULIUS FRONTINUS), né d'une famille patricienne, florissait dès le temps de Vespasien. Tacite n'en fait mention, comme préteur de la ville, que vers l'an 823 de Rome (70 de J.-C.) Il fut trois fois consul, commanda les armées romaines, en qualité de proconsul, dans l'expédition d'Angleterre, l'an 828, et mourut vers l'an 859 (106 de J.-C.) Il ne nous reste de lui que trois ouvrages : I. Ses quatre livres de Stratagèmes, imprimés avec les *Veteres de re militari scriptores*, Wesel, 1670, 2 vol. in-8°, et plusieurs fois séparément. Nous indiquons seulement les éditions de Leyde, 1751, in-8°. avec des notes, et de Leipzig, 1772, in-8°, *idem*. Cet ouvrage est écrit d'un style pur, simple et concis. Il a été traduit dans les principales langues de l'Europe; en italien, par Marc-Ant. Gandini, Venise, 1574, in-4°; en français, avec le texte latin et des recherches sur Frontin, Paris, 1772, in-8°. (*Voy.* aussi FERROT D'ABLANCOURT.) II. *De aquæductibus urbis Romæ*, dont les meilleures éditions sont celles de Padoue, 1722, in-4°, et Altona, 1792, in-8°, avec les notes de J. Poléni. Frontin composa cet ouvrage lorsqu'il fut chargé par l'empereur Néron du soin des eaux de Rome. On y trouve plusieurs lois ou sénatus-consultes très curieux sur ce sujet; et sans les lumières qu'il y fournit, une grande partie des antiquités romaines serait encore dans l'obscurité. III. Le traité *De qualitate agrorum*, qu'on lui attribue, ne nous est parvenu

qu'interpolé. C'est d'ailleurs un fruit de la vieillesse de l'auteur, qui mourut sans y avoir mis la dernière main; il a été inséré dans le Recueil des auteurs qui ont écrit sur les limites. La première édition des Oeuvres de Frontin est de Bologne, 1494, in-fol., rare. C. T—Y.

FRONTON (M. CORNELIUS), célèbre orateur latin, fut un des maîtres de Marc-Aurèle. Ce prince philosophe lui donna le consulat, et lui fit élever (l'an 161), une statue dans le sénat; mais il lui a lui-même élevé, dans ses *Commentaires* (I, § 2), un monument plus durable : « C'est à Fronton, » dit-il, que je dois d'avoir su remarquer tout ce que la royauté enferme » de jalousie, d'astuces, d'hypocrisie, » et combien, en général, il y a peu » d'affection dans le cœur de ces hommes qu'ici l'on appelle Nobles. » Euménis, dans son *Panegyrique de l'empereur Constance* (chap. XIV), a loué Fronton dans des termes qui paraissent fort hyperboliques; il en fait un autre Cicéron. Il ne lui donne pas la seconde place; à ses yeux ils sont tous deux sur la même ligne, et se partagent l'empire de l'éloquence latine : *Fronto romanæ eloquentiæ non secundum sed alterum lumen*. Au reste, ce rival de Cicéron avait, au jugement de Macrobe (Sat. V, 1), un caractère de style tout opposé à celui du défenseur de Milon et de Marcellus. Cicéron est riche et abondant : Fronton était *sec*; et par *sec*, on ne peut pas entendre qu'il était concis; car Macrobe distingue la *brièveté*, la concision de Salluste, de la *sécheresse* de Fronton. Aulu-Gelle parle plus d'une fois de Fronton dont il était contemporain, et dans la société duquel il avait quelque temps vécu : « Dans ma première » jeunesse, dit-il (XIX, 8), quand

âtres et les co
ent du bair, j

Cornelius Fronton, pour
le son langage si pur, de sa
ration nourrie de toutes les
doctrines. Jamais il ne m'est
de le voir et de l'entendre,
venir chez moi et plus poli
savant. » Tous les ouvrages
auteur sont perdus, à l'excepti-
quelques mots cités par d'an-
maïriens (1). B—ss.

FRONTON D'ÉMÈSE, rhéteur,
Rome du temps d'Alexandre-
Il enseigna l'éloquence dans
, et s'y montra le rival du
Philostrate; il eut encore
succrément, dans la carrière de
ement, Apisines de Gadare,
us est resté quelques produc-
ts dans cette ville qu'il mou-
lant le règne de l'empereur
agé d'environ soixante ans.
ne Longin était son neveu.
d'Émèse avait composé un
mbre de discours; il ne nous
lui que quelques morceaux
l'économie domestique, écrits
1°. Sur la manière de con-
vin sans altération; 2°. Mé-
ar rendre le vin limpide; 3°.
peut sans inconvénient souf-
ong contact avec les olives;
les chiens. Ces fragments ont
illis, par les soins de J. Alex.

Non princeps des fragments de son
differentiis verborum, fut donnée
de J. Parrhasius, dans sa collec-
maïriens anciens, en 1603. L'on
reproduit dans les réimpressions de
ion et dans les recueils de G. Fa-
9. in-8°. de E. Putschius, 1665,
etc. M. Angelo Mai a découvert,
la bibliothèque ambrosienne de Milan
es deux ouvrages de Symmachus et de
il vient. ajouta-t-on (novembre 1815),
les intéressants manuscrits de ces
sims. Cette édition, sortie de l'impri-
de Milan, acquiert un nouveau
à certain nombre de lettres inédites
vers Antonin-le-Pieux, Marc-Aurèle
Nous n'avons pu nous procurer cette

Brassicans, d'après un manuscrit
dont Lambécus a donné l'histoire
dans ses *Commentaires*. On les trouve
dans les diverses éditions des *Géoponi-
ques*. (Voy. CASSIANUS.) G. F—r.

FRONTON DU DUC. Voy. DUC.

FRORIEP (JUST-FRÉDÉRIC), orien-
taliste allemand, né à Lubeck en 1745,
fit ses études dans cette ville et à
Leipzig; il fut reçu maître en philoso-
phie en 1767, bachelier en théolo-
gie en 1768, et devint prédicateur
du matin dans le temple de l'univer-
sité de Leipzig. Bientôt après il obtint
la chaire de professeur extraordinaire
de théologie; en 1771, celle de pro-
fesseur ordinaire de la même faculté
dans la communion d'Augsbourg; et
ensin la chaire de professeur de lan-
gues orientales dans l'université d'Er-
furt. Il remplit diverses fonctions re-
ligieuses dans cette ville: en 1781,
il fut fait surintendant et premier
pasteur du temple luthérien de Bucke-
burg. Il perdit ces places en 1792, et
vécut retiré et sans emploi à Wetz-
lar, jusqu'en 1796, qu'il y fut nom-
mé prédicateur. Froriep est mort le
26 janvier 1800. Ce savant est auteur
d'un grand nombre d'ouvrages, rela-
tifs soit à la critique du texte sacré,
soit à la littérature orientale, soit à la
théologie. On en trouve la nomencla-
ture dans Meusel. Nous indiquerons
les suivants: 1. *De utilitate linguæ
arabicæ in defendendis nonnullis
locis S. Script., specimen primum*,
Leipzig, 1767, in-4°. II. *Corani
caput primum et secundi priores
versus, arabicè et latinè, cum ani-
madversionibus historicis et philo-
logicis*, 1768, in-8°. III. *Arabische
Bibliothek*, Francfort et Leipzig,
tom. I^{er}. IV. *Sentiments sur les écrits
théologiques les plus remarquables
de notre temps*, en allemand: les
dernières parties du II^e. et plus de

la moitié du III^e. volume sont de lui , Lubeck, 1769, in-8°. V. *Bibliothèque des connaissances théologiques*, en allemand : I^{er}. vol., 6 parties, Lemgo, 1771-73; II^e. vol., 6 parties, ibid., 1774-1787. VI. *Dissertat. inaug. de novâ ratione conjungendi theologiam dogmaticam cum theologia morali*, Helmstadt, 1772, in-4°. VII. *Discours sur les dogmes les plus importants de la religion chrétienne*; I^{er}. vol., Erfurt, 1773; II^e. vol., ibid. 1775, in-8°. VIII. *Diss. de emendandâ Lutheri versione Bibl.*, ibid., 1778. IX. *Bibliothèque de littérature théologique*, 2^e. partie, ibid., 1779. X. *Des Observations sur les Prælectiones isagogicæ de Gessner*. XI. *Des Sermons*. XII. Plusieurs *Articles* insérés dans les *Acta eruditorum*, et les *Gazettes* de Leipzig et d'Erfurt. J—N.

FRORIEP (AMÉLIE-HENRIETTE-SOPHIE), femme du précédent, née à Rostock en 1762, et morte à Gotha en 1784, se livra à la littérature, et publia les ouvrages suivants : I. *La nouvelle Clémentine*, ou *Lettres de Henriette de Berville*, traduites du français (de Léonard) en allemand, Weimar, 1782, in-8°. II. *Correspondance de Rollin avec le roi de Prusse*, traduite de la même langue, Gotha, 1785, in-8°. III. *Amélie de Nordheim*, ou *la Mort prématurée*, ibid., 1783, 2 vol. in-8°, en allemand. J—N.

FROTHAIRE, 27^e. évêque de Toul, qui florissait vers l'an 850, était né dans le diocèse de Trèves. Il fut élevé à l'abbaye de Gorze, ordre de S. Benoît, à quelques lieues de Metz, prit les ordres et devint abbé de Saint-Evre à Toul. Le siège épiscopal de Toul étant venu à vaquer, Frothaire fut élu pour le remplir, et

sacré le 22 mars de l'an 813. Suivant le *Gallia christiana*, il s'éleva des difficultés sur son ordination, prises de ce que le nombre des évêques n'avait pas été suffisant pour sa consécration. Cela a peine à s'accorder avec le récit des auteurs de l'*Histoire littéraire de France*. Selon eux, cette ordination se fit dans un concile qui se tenait à Reims, où, sans doute, il ne manquait pas d'évêques; et elle fut faite par Vulphaire, archevêque du lieu, en l'absence d'Amalaire de Trèves, métropolitain de Toul, alors en ambassade à Constantinople; à moins que, peut-être, ce ne soit sur l'absence du métropolitain que portaient les difficultés. Quoi qu'il en soit, elles furent levées; car Frothaire prit l'administration de son diocèse qu'il gouverna saintement, et les écrivains du temps louent sa sollicitude pastorale. Louis-le-Débonnaire avait Frothaire en grande estime. Il paraît que cet évêque était habile en architecture, puisque ce prince le chargea de conduire quelques nouveaux bâtiments dont il voulait agrandir son palais d'Aix-la-Chapelle. L'évêque fit ce que Louis souhaitait; mais, comme cela le détournait des occupations réclamées par son ministère, il écrivit à Hilduin, archichapelain de l'empereur, pour le prier de faire en sorte qu'il fût déchargé de ce soin. Bernard, roi d'Italie, s'étant révolté contre Louis-le-Débonnaire son oncle, Frothaire partit pour l'Italie, et marcha contre lui. On sait que les évêques, comme détenteurs de fiefs, étaient alors obligés au service militaire. Frothaire assista au concile de Thionville en 821, et à un autre concile qui se tint dans le même lieu en 835, pour faire le procès aux évêques qui avaient trempé dans la conspi- ration de Lothaire, et où Elbon,

èque de Reims déposé. Il
 va encore, en 840, à l'assemblée
 Ingelheim, où ce : Ebb
 abbi. Peut-être aussi avait-il
 au concile indiqué à Maïence
 l'année 829, puisque son mé-
 tain devait s'y trouver avec
 s suffragants. Aux soins spiri-
 s'exigeait son ministère, Fro-
 joignait un grand zèle pour la
 tion des édifices religieux. Il
 a magnifiquement son église
 ma de peintures précieuses.
 ye d'Evres, dont il avait été
 e, attira aussi son attention ;
 tablit la discipline, une bonne
 stration temporelle, et con-
 toujours pour elle beaucoup
 ion. Frothaire, après trente-
 s d'épiscopat, mourut en 848,
 réputation d'un homme sage,
 jet dévoué à son prince, et
 un évêque. On a de lui un
 l de lettres : elles sont au
 e de trente-cinq ; mais il y en
 qui ne sont point de Frothaire.
 e toutes contiennent quelque
 de curieux qui peut servir à
 re de ce temps-là, et nous en
 connaît les mœurs et les usages :
 ont adressées aux personnages
 s considérables d'alors. On
 recueil de ces lettres à André
 se, qui, après les avoir tirées à
 s de la poudre de quelques
 s, les a fait imprimer dans le
 l de ses *Historiens de France*.

L—Y.

FROTTE (Le comte LOUIS DE),
 s royalistes de la Normandie,
 homme de cette province, servit
 infanterie avant la révolution
 se. Jeune, ardent, et d'un
 e décidé, il s'en montra de
 heure l'adversaire, et prit le
 : l'émigration. Mais la guerre
 re n'ayant point rempli son

attente, et voulant signaler son dé-
 vouement pour la cause des Bour-
 bons, il sollicita vivement, à Lon-
 dres, en 1794, auprès de M. de
 Puisaye, chargé des intérêts du roi en
 Bretagne, l'autorisation de passer en
 France pour faire insurger la Norman-
 die où il avait des intelligences. Il
 reçut ses pouvoirs, ainsi qu'un brevet
 de colonel. Débarquant sur la côte de
 Saint-Malo au commencement de
 1795, avec plusieurs autres gentils-
 hommes, il y soutint un combat
 contre les troupes républicaines, leur
 échappa, et parvint en Normandie
 à travers mille dangers. Il y appor-
 tait, avec un grand courage, une pa-
 tience à toute épreuve, des talents
 militaires naturels, mais peu exercés,
 et une suite imperturbable dans ses
 desseins. Dévoré d'ailleurs du besoin
 de se faire un nom, il se précipita
 dans la carrière de la guerre civile,
 la seule qui fût ouverte à son audace.
 Mais il était question alors, dans la
 Vendée et en Bretagne, d'un rappro-
 chement et d'une suspension d'armes
 entre les républicains et les royalistes.
 La Convention nationale se flattait de
 diminuer le nombre de ses ennemis
 intérieurs par un système pacifique,
 repoussé jusqu'alors par les révolu-
 tionnaires. Tout était employé pour
 désarmer les royalistes : la corrup-
 tion, la séduction et les menaces.
 Opposé à toute pacification, Frotte se
 rendit, le 1^{er} avril 1795, aux confé-
 rences de la Mabilais en Bretagne.
 Là, refusant de signer le traité négoc-
 cié par Cormatin, il déclara qu'il ne
 ferait jamais fléchir ses principes, et
 qu'il n'y avait, pour les royalistes,
 de sécurité que dans les armes. Il
 regagna aussitôt la Normandie ; et
 organisant pour l'insurrection les can-
 tons limitrophes du Calvados et de la
 Manche, il parvint à établir une ligne

de correspondance avec Jersey par les îles Saint-Marcou. Il chercha ensuite, par les districts de Domfront et de Tinchebray, à lier ses opérations avec celles des royalistes du Maine. Frotté n'eut d'abord que trois cents hommes sous ses ordres, et encore étaient-ils peu aguerris. Mais sa persévérance et son infatigable activité lui valurent des succès partiels et répétés contre les nombreux cantonnements républicains. Il s'efforçait de gagner la confiance des habitants des campagnes, et augmentait chaque jour le nombre de ses partisans. Sa correspondance avec l'Angleterre et les princes français fut bientôt en pleine activité. On lui envoya de Londres plusieurs officiers émigrés; et des transfuges vinrent grossir son parti. Ayant refusé de poser les armes, il vit avec joie, au mois de juillet 1795, le renouvellement des hostilités entre les royalistes et les républicains dans presque tous les départements de l'ouest. Il fit, vers cette époque, une incursion dans le Maine, où, réuni à d'autres chefs, il s'empara momentanément de la petite ville de Maïenne. Au retour de cette expédition, il ramena en Normandie le fameux Picot, chef secondaire, qu'il eut l'art d'employer. Il s'efforça de coordonner ses opérations avec celles des autres chefs de l'Anjou, du Maine et de la Bretagne; mais la malheureuse issue de l'expédition de Quiberon vint arrêter l'essor de ses vastes projets. Le 15 novembre, il fut attaqué dans son quartier-général par la garnison de Mortain; il la repoussa, se porta aussitôt sur le poste du Tilleul, et, à la suite d'un engagement très vif, y fit mettre le feu, forçant ainsi les républicains à la retraite. Il les tint en échec en se montrant par tout, étendit son organisation dans la Basse-Normandie, cut

un état-major, des chefs de division, et s'efforça d'introduire une discipline sévère parmi ses troupes qui, toutes réunies, auraient pu former un corps de quatre à cinq mille hommes; mais la nature de cette guerre ne permettait presque jamais de réunion générale. Frotté, cependant, joignit aux environs de Maïenne les colonnes de Scépeaux et de Rochecotte; il attaqua, de concert, plusieurs bataillons républicains qui furent d'abord enfoncés, mais qui, renforcés ensuite par la garnison de Maïenne, revinrent à la charge, et culbutèrent à leur tour les royalistes. Ceux-ci se rallièrent pourtant après leur déroute; et les chefs tinrent conseil pour statuer sur leurs opérations ultérieures. Mais comment concilier tant de prétentions et d'intérêts divers? Les généraux royalistes préféraient agir isolément dans leurs arrondissements respectifs; et les expéditions combinées n'avaient presque jamais d'heureux résultats. Rochecotte, Scépeaux et Frotté se séparèrent; chacun reentra dans son territoire. De retour en Normandie, Frotté fut joint par son père, qui venait de débarquer avec des dépêches et des subsides du ministère anglais. Ainsi encouragé, il redoubla d'efforts; il forma une compagnie, organisée sous le nom de *gentilshommes de la couronne*; son système d'insurrection s'étendit et se propagea. Frotté devint redoutable aux républicains, qu'il inquiétait et harcelait sans cesse. Il forma, à cette époque, un rassemblement nombreux dans la forêt d'Halouze, où il tenait d'ordinaire son quartier-général; et il marcha avec environ mille cinq cents hommes pour attaquer la petite ville de Tinchebray, dont il avait à se plaindre. La garnison n'était pas nombreuse; mais un grand nombre de

icaïns, renfermés dans la ville, et les armes à la main. La ville était d'ailleurs paisible; le clocher et l'église étaient surs et entourés de meurtrières. Frotté fut vive et le combat sans Frotté y montra de l'intrépidité sans-froid; il était partout: mais différents assauts, il fallut battre retraite. Le résultat de l'expédition fut qu'à faire redouter les royalistes et ce succès moral fut presque réel. L'insurrection gagnait de plus en plus en Normandie. Dans tous les cantons avaient des chefs qui obéissaient à Frotté. Mais dans la Vendée, sur les bords de la Loire, en Bretagne et dans le Maine, les chefs des royalistes étaient désespérés. Le général Hoche souleva tout, en employant tour à tour les armes, la politique et la religion; il couvrait déjà toute la Bretagne de ses nombreux bataillons. Malgré la résistance opiniâtre, Frotté se vit contraint de se rembarquer pour l'Angleterre, refusant toute espèce d'adhésion ou de soumission personnelle au gouvernement républicain. Avant son départ, il avait licencié ses divisions jusqu'à nouvel ordre, et chargé le conseil royal de Normandie des mesures de la pacification, recommandant à ses soldats de conserver leurs armes, et établissant entre la France et l'Angleterre deux points de correspondance, l'un par les îles de Jersey, l'autre par le Carteret. Arrivé à Londres en 1796, il fut élu par le comité royaliste établi dans cette ville, à MONSIEUR, comte de Paris, alors à Edimbourg, pour servir S. A. R. à tenter une expédition en Bretagne. Les circonstances ne furent pas favorables. Ce ne fut qu'après la rupture du congrès de

Rastadt et pendant la guerre de 1799, que les royalistes de l'ouest purent reprendre les armes. Frotté débarqua en Normandie vers la fin de septembre, avec le grade de maréchal-de-camp, des pouvoirs très étendus, et le commandement en chef des royalistes de la Normandie et du Perche. La guerre civile prit alors un caractère plus important. Des forces au moins égales étaient opposées aux royalistes. Frotté attaqua Vire sans succès; il prit plusieurs bourgs, mais qui furent repris ensuite. Il délivra sa mère, et un grand nombre de royalistes qui venaient d'être emprisonnés en exécution de la loi des otages. Il fit ensuite, dans le midi du département de la Manche, une expédition, assez heureuse d'abord, puis mêlée de revers. Cependant, au milieu de cette guerre active, sa troupe s'exerçait, se disciplinait; et Frotté lui-même parvenait à étendre son influence sur presque toute la Normandie. Le contrôle de ses divisions, que nous avons eu sous les yeux, élevait son armée à près de onze mille hommes. Mais l'avènement de Buonaparte au suprême pouvoir dans la journée du 18 brumaire, devint funeste au parti royaliste armé. Frotté fut peut-être celui de tous les chefs qui pressentit, avec le plus de justesse, les conséquences de l'usurpation de Buonaparte; et dans une de ses proclamations il retraça avec les couleurs les plus vives cette journée de Saint-Cloud. Il y représentait Buonaparte tombant presque défaillant dans les bras de ses grenadiers, et à la veille d'échouer dans son usurpation. Un semblable manifeste ne pouvait être oublié par un homme tel que Buonaparte. Dès ce moment, la perte de Frotté fut résolue. On commençait à dissoudre la confédération royaliste

avec des paroles de paix. Dans les conférences de Moutfaucou, Frotté fut constamment pour la continuation de la guerre. Presque tous les autres chefs avaient déjà capitulé, et il résistait encore, rejetant toute espèce de pacification. Voulant rallier sous ses drapeaux les insurgés du Maine, dont les chefs venaient de se soumettre, il se porta, avec plusieurs colonnes, sur la route d'Alençon. Il livra à Mortagne, à Chaux, et au Mésle sur Sarthe, au cœur de l'hiver, trois combats sanglants, où il perdit ses meilleurs officiers, tandis que son lieutenant, Hinguant-de-Saint-Maur, menaçait Evreux et répandait l'alarme aux environs. Mais abandonné par son parti, et accablé par des forces toujours croissantes, Frotté écrivit au général Hédouville, chargé de la pacification, qu'il souscrivait aux lois acceptées par les autres chefs royalistes ; et il l'annonça, le 28 janvier 1800, au général Guidal, qui commandait le département de l'Orne. On lui envoya aussitôt un sauf-conduit pour se rendre à Alençon, afin de négocier son accommodement ; mais des ordres secrets de Buonaparte le vouaient à la mort. Frotté était en route quand, au mépris de la foi jurée, il fut arrêté avec six de ses officiers, et traduit devant une commission militaire formée à Verneuil. L'officier qui l'avait fait tomber involontairement dans le piège, se tua de désespoir à l'instant où il vit les suites de son imprudente confiance. Frotté parut devant ses juges avec l'audace qui l'avait toujours caractérisé. On produisit contre lui une lettre interceptée, par laquelle il annonçait à un de ses amis qu'il fallait se soumettre à tout hors au désarmement. Au milieu des débats il se fit apporter du vin ; et sur son invitation, ses coaccusés crièrent

avec lui, en buvant, *vive le roi* ! le lendemain il fut conduit à pied à où il devait recevoir la mort. Un nadier de son escorte lui fit observer qu'il ne marchait point au pas : « as raison, reprit Frotté, je n'ai pas attention » ; et il reprit son pas. Il ne souffrit pas qu'on lui battît les yeux, et attendit les coups de la guillotine debout, et avec sérénité. Telle fut la mort de ce chef célèbre, âgé d'environ quarante-cinq ans. Frotté était simple et doué d'un caractère de fer, invariable dans ses principes, devenu plus tard, s'il n'eût pas été arrêté dans sa carrière, l'un des plus fermes appuis du trône des Bourbons. Buonaparte marqua ses premiers pas dans le suprême pouvoir, par la dégrâce de Frotté ; et ce fut l'un de ses premiers crimes politiques. B.

FROULLAY-TESSÉ (CHARLES-LOUIS DE), évêque du Mans, né à St.-Denis-de-Gastines, dans le Maine, en 1687. Quoique issu d'une famille illustre, et proche parent d'un maréchal de Tessé, il dut moins sa naissance qu'à ses qualités personnelles les dignités qu'il obtint dans l'Église. Successivement, comte de Lyon, vicaire-général de Toul, évêque de Toul, etc., il fut nommé à l'évêché du Mans en 1723, et signala son administration, dans ce vaste diocèse, par un esprit de sagesse et de charité, et une bienfaisance qui honorent sa mémoire. Les querelles du jansénisme agitaient son clergé. Le chapitre avait résolu de publier une bulle, par laquelle les prêtres, des sentiments pacifiques, seraient déterminés à accepter cette fautive bulle, non comme règle de foi, mais comme une simple ordonnance de discipline, pour éviter le schisme et conserver l'unité. On se rappela encore que ces misérables qui avaient empoisonné les dernie-

prédéceseur, l du Crevy.
 ce prélat, le et
 qui disait, en 1714, dans u
 blée de trente évêques accep-
 : « Si nous mettons la foi à cou-
 , nous n'y mettons pas la bonne
 ». Le Maine doit à Froullay plu-
 établissements importants. Il
 isa un collège-séminaire dans la
 ville de Domfront, fonda une
 de retraite pour les prêtres
 nts et infirmes, et employa une
 s considérable à la construction
 hôtel-dieu. Deux cimetières,
 dans les quartiers du Mans les
 peuplés, y entretenaient, de-
 plusieurs siècles, des foyers de
 pestilentiels : il s'empres-
 sa à les supprimer. Lorsqu'en 1738
 59, le Maine éprouva, comme
 la Touraine, une grande
 occasionnée par l'indiscrete ex-
 tion des grains de 1736 et par la
 mise récolte des années suivantes,
 l'oy ordonna une quête générale
 qui réunisit 74,000 francs, et obtint,
 à, un prêt de 50,000 francs.
 Ces deux sommes, ou acheta
 cinq mille quintaux de froment
 et de seigle, qui furent transportés, par
 de Nantes jusqu'au Mans. Un
 de charité, organisé sous ses
 auspices, ouvrit des ateliers de tra-
 vail, établit des soupes économiques,
 et fournit aux besoins de dix mille
 personnes, que renfermait la ville. On
 voit de ce prélat, un trait qui prouve
 l'efficacité de son zèle. Une religieuse
 malade devient enceinte : Froullay
 l'instruit ; il prétexte une visite
 pastorale, et se rend au couvent.
 Là, tandis qu'il converse amicalement
 avec l'abbesse, Vetillard, médecin du
 couvent, averti d'avance du rôle qu'il
 jouait, vient l'y trouver. « Doc-
 teur, avant de partir, rendez-vous
 utile ; la plupart de ces bonnes

» sœurs ont un teint maladif : visitez-
 » les séparément dans leurs cellules. »
 Le médecin revient une heure après,
 et dit gravement à l'abbesse : « Ma-
 » dame, plusieurs de vos religieuses
 » n'ont que des indispositions légères ;
 » mais l'une d'elles est menacée d'obs-
 » tructions que les eaux de Balaruc
 » seules peuvent guérir. — Eh bien !
 » dit l'évêque, qu'on la fasse partir à
 » l'instant pour le Languedoc : doc-
 » teur, chargez-vous du voyage..... »
 La nonne fut secrètement conduite, non
 à Balaruc, mais au Mans, d'où elle
 revint ensuite dans sa communauté.
 L'anecdote n'a été connue que long-
 temps après le décès de cette victime
 de l'amour. Froullay mourut le 30
 janvier 1767. Ce prélat, qui joignait
 le zèle à la science, a publié un Man-
 dement volumineux contre le *Traité*
 des *Ordnations anglaises*, du père
 Courayer, 1727, in-4°; des *Ordnances*
synodales, 1747, in-8°, et
 un nouveau *Bréviaire*, que l'on cite
 comme un des meilleurs de France,
 Paris, 1748, 4 vol. in-8°. L'abbé le
 Coute, chanoine de l'église du Mans,
 prononça son oraison funèbre, *ibid.*,
 1767, 28 pag. in-8°. I.—v.

FROUMENTEAU (NICOLAS),
 nom sous lequel s'est caché un écri-
 vain protestant du 16^e siècle, qu'on
 n'est pas encore parvenu à découvrir.
 Le seul ouvrage en tête duquel on
 lit ce nom, est intitulé : *Le Secret*
des finances de France, découvert
et départi en trois livres, et main-
tenant publié pour ouvrir les moyens
légitimes et nécessaires de purger
les dettes du roi, décharger les
sujets des subsides imposés depuis
trente un ans, et recouvrer tous les
deniers pris à sa Majesté, 1581,
 3 tomes réunis ordinairement en un
 vol. in-8°. M. Brunet (*Manuel du*
libraire) assure qu'il en existe deux

éditions sous la même date, et qui ne diffèrent que par le plus ou le moins de beauté du papier. Au revers du frontispice est un avis de l'imprimeur qui demande grâce pour les fautes qu'il aura pu commettre dans l'impression d'un livre si impatiemment attendu, que les feuilles en étaient enlevées de dessous la presse. Vient ensuite l'épître dédicatoire à Henri III, roi de France et de Pologne; cette pièce est datée de Paris, le 1^{er}. janvier 1581. L'auteur y annonce au roi qu'il se propose de lui prouver, par des preuves authentiques, que, dans l'espace de trente-un ans, il a été payé, par le pauvre peuple, quinze milliards deux cent quarante-six millions trois cents et tant de mille écus, qui ne sont point entrés dans les coffres de l'état; et il lui demande, au lieu de créer de nouveaux impôts pour acquitter les dettes du royaume, qui se montent à cent millions de livres, de répartir cette somme entre les familles qui se sont nouvellement enrichies. Je m'offre, ajoute-t-il, à faire le département, et de le égaliser, s'ils veulent, et que vous me le commandiez, si justement que pas un d'eux n'aura occasion de se plaindre. Cette épître est suivie d'une espèce d'introduction qui contient le sommaire des cahiers présentés aux états de Blois par les députés des différents ordres, lesquels, après de longs débats, prient Froumentau (1) de rassembler leurs plaintes et d'en former un tableau pour être mis sous les yeux du roi. Suit l'état des recettes et des dépenses légalement faites depuis 1549 jusqu'à 1581, dont il

(1) L'un des personnages qui a, dans cette assemblée, les fonctions de calmer les députés des provinces, porte le nom de *Baranque*. dans lequel on retrouve celui de Barnaud; ce qui semble encore appuyer les conjectures que l'on s'est permises sur le véritable auteur des ouvrages indiqués dans cet article.

résulte que, dans cet espace de temps, il a été perçu quatorze cent cinquante-trois millions; qu'il en a été en neuf cent vingt-sept millions cent six mille francs; et que conséquemment, au lieu d'un déficit, devrait rester en caisse cinq cent cinquante millions sept cent quatre-vingt-quatorze mille livres. On doit remarquer que cet état n'est revêtu d'aucune signature; mais il est daté du 5 janvier 1581. Le second et le troisième tomes contiennent le tableau, par chapitres, des impôts ordinaires et extraordinaires levés sous le règne de Henri III, et comparés à ceux qui existaient sous Louis XII, de manière à présenter l'accroissement rapide de toutes les charges publiques. La suite de chaque article, est une description des villages incendiés, ruinés ou détruits, et des individus massacrés depuis l'origine de la guerre de religion. Ces détails suffisent pour faire apprécier cet ouvrage vraiment curieux, qui serait très important si l'on connaissait les sources où l'auteur a puisé, et le degré de confiance qu'on peut ajouter à tous ses calculs. II. *Le cabinet du roi de France, dans lequel il y a trois perles d'inestimable valeur*, etc., 1581, in-8°. ; 2^e. édition, 1582, in-8°. Cet ouvrage, rédigé dans le même esprit que le précédent, est dédié au roi, par une épître datée de novembre 1581. La ressemblance du style et la conformité des principes l'ont fait attribuer, par quelques écrivains, à Froumentau. Lamonie pense qu'il est de Nicolas Baranque Du Crest; et les initiales N. D. qu'on voit au frontispice, appuient cette conjecture. (Voy. BARNAUD, tom. III, pag. 390.) Ainsi, en rapprochant que les deux ouvrages ont été écrits de la même plume, il paraît que c'

ad qu'on en doit faire hon-
 Une seule difficulté se présente,
 ici : comment Barnaud aurait-
 : procurer des renseignements
 détaillés et aussi exacts, en ap-
 e, sur la situation des finances
 yenne ? Mais cette objection
 aitra si l'on réfléchit que, par
 station dans le parti des réfor-
 Barnaud a pu et dû même se
 r en rapport avec des hommes
 , qui lui auraient fourni les
 aux dont il a fait usage. III.
 i de la Polygamie sacrée :
 e titre d'un troisième ouvrage
 croit sorti de la même plume
 s précédents, et dans lequel
 r s'efforce, comme dans le Ca-
 , de prouver qu'il serait très
 eux de réunir à la couronne
 p grandes richesses des moines
 clergé. Le Duchat qui le cite,
 es *Notes sur la Confession de*
 r, en l'attribuant, avec les deux
 , à Froumentau, ne dit pas s'il
 imprimé ; mais on ne le croit
 ar il n'est indiqué dans aucun
 goe.

W—s.

OVA (JOSEPH), savant pié-
 us, chanoine régulier de Saint-
 de Verceil, et historiographe
 congrégation, vivait dans le 18^e.
 Il aila d'abord professer la
 gie à Rome, où il se lia d'amitié
 le célèbre littérateur bavarois,
 e Amort, son confrère. Il re-
 nsuite à Verceil, où il ne cessa
 occuper de la recherche des mo-
 nts ecclésiastiques du moyen âge,
 raant sa patrie. Pendant le cours
 discussions sur l'auteur de l'*Imi-
 de J. C.*, renouvelées par les
 itins, en Italie et en Allemagne,
 24 à 1729, et ensuite de 1760 à
 , une correspondance s'établit
 usieurs points historiques de la
 ion, entre Frova, et Amort, alors à

VI.

Polling en Bavière. La *Deductio cri-
 tica*, et la *Moralis certitudo*, de cet
 auteur, qui écrivit, non une seule
 dissertation (comme on l'a dit par
 erreur à son article), mais neuf dis-
 sertations au moins en faveur de
 Kempis contre les partisans du pré-
 tendu Jean Gersen abbé des béné-
 dictins de Verceil, contiennent sur-
 tout plusieurs lettres du docte Frova,
 de 1760, 61 et 62, d'où il résulte,
 entre autres, que, d'après des recher-
 ches exactes faites dans les anciennes
 chartes des abbayes de Saint-Étienne
 et de Saint-André de Verceil, il n'y
 est fait mention d'aucun religieux ou
 abbé du nom de Gersen (V. GERSEN).
 Cependant le système opposé s'est re-
 produit de nos jours en Italie : M. Na-
 pione, et d'après lui l'abbé Cancellieri,
 ont allégué une note que Jacques Du-
 randi tenait de Joseph Frova, et qui
 portait précisément le contraire de ces
 lettres. Mais cette allégation, purement
 verbale, et sans authenticité, n'a point
 détruit le fait de la dénégation directe
 du même Frova, consignée dans sa
 correspondance. On doit, en outre, à
 ce savant religieux, deux ouvrages : I.
 Une dissertation *De sacris imaginibus*,
 Venise, 1750, in-12. II. *Vita
 et gesta Guaiæ Bicchieri card.*
collecta à Philadelpho Lib. co.
 Milan, 1767, in-8^o. Tiraboschi et
 Denina nomment avec éloge l'auteur
 de cette vie du zélé fondateur de l'ab-
 baye de Saint-André de Verceil, où
 furent appelés, pour la desservir et
 y professer, des chanoines réguliers
 de la célèbre abbaye de Saint-Victor
 de Paris (1).

G—CE.

(1) Les renseignements que nous avons pu nous
 procurer, principalement dans les lettres de Frova,
 sur le cardinal Bicchieri, ne peuvent faire que la
 matière d'une note. Jacques Guai Bicchieri,
 chanoine de l'église cathédrale de Verceil, car-
 dinal prêtre titulaire de St-Martin *in montibus*,
 légat du Saint-Siège en France, en Angleterre et
 dans le Piémont, fonda en 1219 l'église et l'abbaye

FROWDE (PHILIPPE), poète anglais, issu d'une très bonne famille, mort à Londres, le 19 décembre 1738, était l'ami et le protégé d'Addison, dont il avait fait la connaissance à l'université d'Oxford. On a de lui quelques ouvrages de poésie, dont plusieurs, en latin, se font remarquer par la pureté et l'élégance, et ont mérité d'être insérés dans le Recueil publié par Addison, sous le titre de *Musæ anglicanæ*. Il a aussi écrit deux tragédies, la *Chute de Sogonte*, 1727, et *Philotas*, 1751, qui eurent peu de succès au théâtre; elles en eurent davantage à la lecture, et obtinrent alors les suffrages des critiques éclairés; la dernière surtout, dont l'auteur peint la destinée, dans sa dédicace, par ces mots de Juvénal: *Laudatur et alget*. X—s.

FRUGONI (CHARLES-INNOCENT), l'un des poètes italiens les plus célèbres et les plus féconds du 18^e siècle, naquit à Gènes, le 21 novembre 1692, d'une noble et ancienne famille, dont il fut le dernier rejeton. Il avait deux frères aînés; la fortune du père était considérable: pour avantager les deux aînés, il fut décidé que le plus jeune des trois prendrait l'état ecclésiastique, et renoncerait à la succession en faveur de ses frères. Charles entra, sans autre vocation, à quinze ans, dans la congrégation des frères Somasques, commença son noviciat à Gènes, en 1708, et fit ses vœux à Novi, l'année suivante. Il avait annoncé dès l'enfance une vivacité d'esprit et d'imagination extraordinaire. Ses progrès dans les sciences et dans les belles-lettres furent rapides. Lorsqu'il fut envoyé à Brescia, en 1716, pour y

professer la rhétorique, il avait déjà la réputation d'élégant écrivain en prose et en vers, dans les deux langues, latine et italienne. Il y établit, la même année, une colonie arcadienne, où il reçut le nom de *Comante Eginetico*: mais ce fut à Rome, où il alla un an après occuper la même chaire, dans le collège Clémentin, que son génie poétique, excité par la grandeur des objets et par l'exemple des bons poètes qu'il y trouva rassemblés, commença de prendre tout son essor. Il s'y lia particulièrement avec Rolli et Metastase. En 1719, il retourna de Rome à Gènes, chargé d'enseigner les jeunes religieux de son ordre, emploi qu'il remplit encore avec distinction à Bologne, les deux années suivantes; mais sa santé, alors très faible, en ayant beaucoup souffert, il alla se reposer à Plaisance et ensuite à Parme. A Modène, où il avait repris ses travaux, il fut attaqué de la petite vérole; il y termina, pendant sa convalescence, la traduction en vers italiens du *Rhadamiste* de Crébillon. Dans toutes ces villes, il forma des liaisons d'amitié avec tous les hommes distingués qui y florissaient. Il en contracta surtout avec le cardinal Cornicille Bentivoglio, alors légat pontifical dans la Romagne; il eut d'abord en lui un zélé protecteur, qui finit, si l'on en croit le bruit public, par avoir de grandes obligations à ce poète. Frugoni fut, assure-t-on, le principal auteur du succès de la belle traduction de Stace, qui a fait la réputation poétique du cardinal. (Voy. CORNICILLE BENTIVOGLIO.) Le comte de la Torre Rezzonico, dans ses mémoires sur la vie et les ouvrages de Frugoni, soutient que ce bruit est faux; que le cardinal se servit des conseils du poète, mais non de son talent; que le premier livre de la *Thébaïde* était

des chanoines de St.-André de Vereuil, leur donna les biens qu'il possédait dans le territoire de cette ville, et mourut à Rome en 1727. On trouve son loge, par Donina, dans les *Scenicheste illustri*.

ne achevé, que Frugoni cessa
 ger à Ravenne le cardinal,
 e le reste fut fait lorsqu'il en
 fort éloigné; que les connaisseurs
 rquent facilement une grande dif-
 ce entre le style de cette traduc-
 et celui des *Versi sciolti* de Fru-
 ; il ajoute enfin, dans une note,
 avait plusieurs fois entendu Fru-
 lui-même assurer qu'il n'avait
 aucune part à la belle traduction de
 . Cela est positif : mais le comte
 a Torre était homme de cour ;
 lui, qui était simplement homme
 lettres, mais très instruit des
 dotes littéraires, et qui écrivit,
 ans après que cette Vie fut pu-
 , un éloge de Frugoni, y dit non
 us positivement, en parlant de
 reprise que le cardinal avait for-
 de traduire la *Thébaïde* : « Fru-
 mi fut l'Apollon de cette entre-
 prise; ce fut lui qui y ajouta cette
 perfection et cette richesse de style
 auxquelles ne peut jamais atteindre
 un homme de génie, quand le soin
 des affaires politiques toujours diver-
 s comprime et dissipe la chaleur
 : sa verve, etc. » Quoi qu'il en soit,
 cardinal Bentivoglio, ou par recon-
 sance, ou par pure amitié, rendit
 Frugoni un grand service, en le
 faisant à la cour de Parme, qui
 fut pour lui un honorable asile.
 C'est l'asile qu'on trouve dans une
 cour; c'est souvent un esclavage. Il fal-
 que le génie libre de Frugoni,
 principalement porté à la poésie lyri-
 que, se plîât à des compositions dra-
 matiques, à des pièces de commande,
 des traductions d'anciennes pièces
 françaises, et à des refontes d'ancien-
 nes pièces italiennes, pour des fêtes,
 et des ballets, pour des spectacles
 de musique, qui faisaient peu pour sa
 gloire, et le détournaient sans cesse
 de ses travaux de son choix. Le duc

François Farnèse régnait alors à Par-
 me; ce fut au prince Antoine, son
 frère, que Frugoni fut présenté, en
 1725. Deux ans après, François mou-
 rut; et notre poète, qui était aussi bon
 orateur, fut choisi pour prononcer
 son oraison funèbre. D. Antoine, ayant
 succédé à son frère, épousa la prin-
 cesse Henriette d'Este; et Frugoni dut
 composer et publier pour ce mariage,
 en 1728, un recueil entier de poésies.
 Il dut, presque dans le même temps,
 écrire en prose élégante, les mémoires
 historiques de la maison Farnèse, les
 voyages du duc Antoine, et l'éloge de
 ses vertus. Ils parurent vers la fin de
 1729; et le titre d'historiographe
 royal, inscrit sur le frontispice, fut
 la récompense de l'auteur : mais, dès
 le commencement de 1731, le duc
 Antoine mourut. On croyait sa veuve
 enceinte, et cette espérance se soutint
 pendant huit mois. (F. Antoine FAR-
 NÈSE, 8^e. duc de Parme, XIV, 175-6).
 Frugoni, très intéressé à ce qu'elle eût
 un heureux succès, appela ce succès
 de tous ses vœux, le prédit, le célébra
 d'avance, dans une *Chaine* de vingt-
 cinq fort beaux sonnets, qui prouvè-
 rent que le titre de poète n'est plus
 synonyme de devin. Il se trouva comme
 étranger dans la nouvelle cour de l'in-
 fant d'Espagne, D. Carlos, encore
 mineur, et soumis à la tutelle et à la
 régence de la duchesse Dorothee, son
 aïeule, maternelle. La *Chaine* qu'il
 avait dédiée peu auparavant à l'une
 des deux duchesses, n'était pas un ti-
 tre de faveur auprès de l'autre; aussi,
 quoiqu'il fût son devoir de poète en
 chantant l'arrivée de l'infant, et son
 entrée solennelle, et le gouvernement
 de la régente, il ne manqua pas d'en-
 nemis qui excitèrent contre lui les
 plus fortes préventions, et il ne put
 trouver aucun accès auprès du nou-
 veau pouvoir. Il prit le sage parti de

céder à l'orage, et se retira au bout de trois mois à Gènes, laissant aux amis qu'il avait à Parme, le soin d'agir pour lui et de ménager son retour. Au chagrin de cette disgrâce se joignit celui qu'il éprouvait de plus en plus des vœux qu'on lui avait arrachés presque dès son enfance. Il portait toujours l'habit et était soumis à la règle, chaque jour plus insupportable pour lui, de l'ordre des frères Somasques. Le cardinal Bentivoglio avait fait inutilement les démarches les plus actives, auprès du vieux pape Benoît XIII, pour le faire relever de ces vœux. Il les avait renouvelées auprès de Clément XII, et le duc Antoine avait écrit au même pape en sa faveur. Ce ne fut qu'en 1733, après la mort du cardinal et du duc, que Clément consentit enfin à séculariser Frugoni, et encore à certaines conditions qui ne furent entièrement levées que sept ou huit ans après, par Benoît XIV. Une occasion éclatante vint enfin rendre à notre poète, la force qu'il lui convenait le mieux d'employer, celle de son génie. La prise d'Oran, précédée d'une sanglante victoire, remportée par l'armée espagnole sous les ordres du comte Montemar, lui inspira la grande ode ou *canzone*, remplie d'enthousiasme et de feu poétique, qui commence par ces deux vers :

Non oggi si staranno
Taciti e cheti gli animosi carmi.

D'autres poésies qu'il adressa vers le même temps, au roi Philippe V et à la reine d'Espagne, Elisabeth Farnèse, n'eurent pas moins de succès ; et D. Carlos, parvenu à l'âge de dix-huit ans, s'étant déclaré majeur et ayant pris les rênes de l'état, Frugoni reçut de ce prince le plus favorable accueil, et fut de nouveau fixé à la cour avec un traitement honorable. La

guerre s'alluma bientôt après en lie, entre la maison de Bourbon l'empereur Charles VI. L'infant de Parme, nommé généralissim l'armée catholique, partit pour la quête du royaume de Naples. C conquête rapide, et surtout la de Bitonto, faite sur les Autrich par le comte Montemar, le vainq d'Oran, dictèrent encore à Frug entre autres heureux fruits de son nie, la belle ode pindarique :

Grido d'alta vittoria
Celesti Muse, per Italia venne.

Mais une armée autrichienne, et en Lombardie, s'avança jusque les murs de Parme; le général M qui la commandait, menaçait de truire cette ville, où le poète qui immolé, dans son ode, la gloire armes impériales à celle des espagnoles, se trouvait comme agé. Il vit du haut des murs la bataille sanglante et douteuse, qui se livra entre les deux armées, française et trichienne (1); et il en fit en prose description animée et rapide, adressa à l'ambassadeur de France près du roi de Naples. Les succès vers de la guerre, la paix de 1713 qui remit le duché de Parme à l'empereur, la guerre qui s'alluma de nouveau en 1742, et qui fit passer plusieurs fois Parme de la domination espagnole à la puissance autrichienne, tous ces divers événements influèrent fort tristement sur la fortune de Frugoni, le mirent plus d'une fois dans la position la plus gênante, et l'obligèrent à des déplacements dont la nécessité ne lui donnait pas toujours de bons moyens. Il opposa aux coups du sort les secours généreux et délicats de ses amis, l'insouciance de son caractère, et l'essor qu'il donna à

(1) 29 juin 1734.

et temps-là, plus que jamais, au talent particulier qu'il avait pour la poésie burlesque et satirique, talent auquel on pourrait croire que les devoirs imposés à un poète de cour servaient ordinairement de frein. La composition, en 1734, du 10^e. chant de ce poème si original de *Bertoldo, Bertoldino e Cacasenno*, auquel vingt poètes travaillèrent, et qui parut en vingt chants, en 1736; sa querelle, en 1737, avec le père Luc-ca, dominicain, célèbre improvisateur; celle qu'il eut, en 1740, avec le college des medecins, à l'occasion d'un mot qui leur avait déplu dans un de ses sonnets, plusieurs autres sujets de cette espèce, produisirent un grand nombre de pièces où brille, d'une manière piquante, cette partie de sa verve qui n'était pas la moins fertile. Dans le plus fort de ses disgrâces, il s'était retiré à Venise, où il passa plusieurs années, à des distractions qui n'étaient pas propres à rétablir ses affaires, et dont il s'accuse ainsi lui-même dans une de ses épiques familières:

M'è au talor sedotto un poco
D'una vazzetta, amore e giuoco.

Il était réduit par ces deux peccadilles (*vizzetti*), à un état voisin de la misère. lorsqu'il eut une maladie qui acheva de l'y plonger. Il en fut généralement retiré par la main d'un homme célèbre lui-même dans les lettres et dans les arts. Le comte Algarotti, se trouvant à une maison de campagne sur la Brenta, apprit l'état où était tombé le malheureux Frugoni. Il vint à Venise, au logement du malade, à son lit, lui ouvrit sa bourse, lui donna son medecin pour le soigner, ses domestiques pour le servir, établit enfin un tel ordre dans sa maison, qu'à tout moment le malade était servi et soigné, comme l'eût été Al-

garotti lui-même. Dès qu'il fut rétabli, Algarotti le présenta comme son ami à milord Holdernesse, ambassadeur anglais auprès de la république. Ce seigneur prit à tâche de faire passer agréablement à Frugoni, dans son hôtel, plusieurs mois qu'il passa lui-même à Venise. L'ambassadrice étant alors accouchée d'un premier enfant, Frugoni se surpassa lui-même, en célébrant la naissance de ce fils, dans une grande pièce en vers libres (*sciolti*), où il évoque et fait parler l'ombre de Pope, mort depuis peu (1744), dans un style que ce grand poète eût envié. De retour à Parme en 1745, Frugoni fut de nouveau balotté par toutes les vicissitudes qu'éprouva ce duché jusqu'en 1748, où la paix d'Aix-la-Chapelle fixa enfin le sort de Parme, Plaisance et Guastalla, dont l'enfant D. Philippe prit possession l'année suivante. Notre poète reprit, bientôt après, toute l'ancienne faveur dont il avait joui. Elle lui fut d'abord annoncée par une gratification de la cour: il y répondit par des vœux prophétiques sur la naissance d'un prince, que faisait espérer la grossesse de la duchesse. Le prince naquit, et Frugoni fut nommé son instituteur de belles-lettres italiennes. La fortune avait commencé à lui sourire. On sait qu'il avait renoncé, à l'âge de seize ans, à la succession de son père, en faveur de ses deux aînés. L'un était mort peu d'années après; l'autre mourut en 1752. Il avait disposé, par son testament, de tous ses biens; et tandis qu'il léguait à son valet de chambre une somme infiniment plus forte, il en laissait seulement à son frère une de 6000 l. à placer dans les tontines de France, sous la condition expresse que, s'il réclamait contre le testament, cette somme même lui serait ôtée. Frugoni

se rendit à Gènes pour cette affaire : il voulait du moins pouvoir placer cette somme dans les fonds de sa patrie, et la faire passer sur la tête d'un de ses neveux, qui l'avait libéralement secouru dans ses malheurs, tandis que l'autre, comme le disait Frugoni lui-même, l'aurait plutôt vu pendre que de lui donner un sou. Il voulait aussi obtenir, sur la masse de la succession, quelque provision pour payer ses dettes. N'osant, d'après la teneur du testament, intenter d'action judiciaire, il présenta au sénat une première supplique en vers, en style familier, dans laquelle il explique très clairement sa triste situation et ses demandes. Il obtint une première dérogation au testament ; et, après quatre autres suppliques du même genre, la libre disposition du legs, et une somme de mille sequins sur l'héritage. Il revint très content à Parme, et se rendit de plus en plus agréable par différentes productions poétiques, et par les soins qu'il donna aux spectacles pompeux qui firent à cette paisible époque la principale occupation de la cour. Le directeur des bâtiments, Dutillet, parvenu au plus grand crédit par l'élégance de ses goûts, et par son intelligence à varier les plaisirs de ses maîtres, devint bientôt après marquis de Felino et premier ministre. Il admit Frugoni dans sa familiarité la plus intime, et lui ouvrit la source des grâces et des honneurs, ou du moins des assujétissements décorés de ce titre. Ce fut le prix du temps qu'un homme de génie donnait à des corrections ou rédactions de vers faits pour être mis en musique, à des dédicaces, à des prologues, et à d'autres minuties peu dignes de lui. Il fallut qu'il traduisît, par ordre du ministre, qui voulait introduire sur son théâtre le goût de

l'opéra français, *Titon et l'Aurore*, *Hippolyte et Aricie*, *Castor et Pollux*. Quand l'infante de Parme épousa l'archiduc Joseph, en 1760, il fallut que Frugoni composât *Les fêtes d'hyménée*, divertissement en trois actes, sur trois différents sujets, à la française, ce qu'on appelait alors des fragments. Ce qui dut le flatter davantage à cette époque de sa faveur, ce fut d'être nommé secrétaire perpétuel de l'académie royale des beaux-arts, créée par le ministre, sous la protection de l'infant D. Philippe, à la fin de 1757. Dans cette position heureuse, Frugoni fut inopinément et brutalement attaqué par un critique, sans mesure, sans décence, et qui n'avait point encore les titres qu'il put avoir dans la suite, pour prononcer sur les talents et les réputations. Baretti, caché sous le nom d'*Aristarco Scannabue*, lui livra les plus rudes attaques, dans un style assorti à ce nom burlesque. Le poète s'en vengea d'abord par quelques sonnets satiriques lancés d'une main ferme, que l'âge n'affaiblissait pas ; mais il s'en vengea beaucoup mieux en produisant, dans peu de temps, plusieurs morceaux en vers libres, qui sont justement regardés comme des chefs-d'œuvre d'imagination et de style poétique. L'un est intitulé : *Le génie des vers libres*, à l'occasion d'un mariage ; l'autre, *La colombe* (de Vénus), pour un premier né de la maison Sanvitale, dont le chef était l'un de ses plus généreux Mécènes ; le troisième est, en quelque sorte, consacré à la gloire de la philosophie française, dans la personne de l'abbé de Condillac, alors instituteur du prince de Parme, et qui venait d'être, en 1765, violemment attaqué de la petite vérole. Cette pièce suffirait, dit avec raison le comte de la Torre,

pour placer F i p
 qui ont su le ax re r de ues
 images la phosoc , et c
 ars secrets d'une etoucouon brilla
 Comme pasteur d'Arcadie, il invoque
 le dieu Pan, et rappelle que ce dieu
 fut, chez les anciens, l'emblé de
 toute la nature, en particul nt
 avec une élégance admirable cna
 de ses attributs. C'était Pan qu'il avat
 imploré pour le salut du grand i
 sophe qu'il désigne sous le
 d'Aronte; c'est à lui qu'il rend es
 de sa guérison. Il ne craint po
 suite de caractériser, dans un ie
 par, simple, et gracieux à l
 les ouvrages métaphysiques de
 d'Alc, l'Essai sur l'origine des con
 naissances humaines, le Traité des
 systèmes, celui des sensations, et
 celui des amimeux : il les désigne
 par des traits qui leur sont propres,
 qu'il tire de ces traités mém ; et
 jamais il n'oublie qu'il est poète. Le
 bonheur dont il jouissait en vieillis
 sant, lui avait rendu une santé ro
 buste, une gaité inaltérable, une
 verve et une fécondité poétiques qui
 ra laissaient l'âme de toutes les fêtes,
 des réunions académiques, des repas,
 des villegiature ou parties de cam
 pagne. On croyait, il croyait lui
 même qu'il atteindrait jusqu'à l'âge
 centenaire, lorsqu'il fut attaqué sub
 itement d'un endurcissement d'artères
 dont il mourut le 20 décembre 1768,
 âgé de soixante-seize ans. Très peu
 de poètes italiens ont fait plus de sen
 sation que Frugoni pendant leur vie,
 et ont été plus loués après leur mort.
 L'abbé Pellegrino Salandri lui cou
 sacra presque aussitôt un éloge ora
 toire. Le comte Antoine Cerati en
 publia un autre en 1776, plus savant,
 plus philosophique, et enrichi de
 notes curieuses, qui fut reproduit en
 tête de l'édition des Poésies de Fru

goni, Lucques, 1779, et ensuite
 tome III des *Elogi italiani*, imprimés
 à Venise en 1782. Le comte de
 la Torre Rezzonico plaça des *Mé
 moires historiques et littéraires sur
 la vie et les ouvrages de Frugoni*,
 devant la belle édition de ses *Œuvres
 poétiques*, qu'il fit paraître à Parme,
 1779, en 9 vol. in-8°. Enfin, Angelo
 Fabroni a inséré un nouvel éloge de
 lui dans le tome 1^{er}. de ses *Elogi
 d'illustri Italiani*, Pise, 1786, in-8°.
 Cette bonne édition de Parme, en
 9 vol., des Poésies de notre auteur,
 en contient trop pour que tout puisse
 être également bon. Elles y sont di
 visées par genres de poésies; sonnets
 héroïques, sacrés, lyriques, ana
 créontiques, amoureux, burlesques
 ou satiriques; ils remplissent les
 trois premiers volumes, et il y en a
 plus de mille. Le 4^e. contient des
 Poésies diverses, eudécasyllabes,
 églogues, épîtres, stances ou oc
 taves, les unes en vers planes ou ordi
 naires, les autres en *versi sdruccioli*,
 parmi lesquelles il y en a d'ad
 mirables; enfin, la première partie
 des odes ou *canzoni*, celles du genre
 héroïque. Les odes lyriques de toute
 espèce remplissent les 5^e. et 6^e. vo
 lumes; il y en a plus de deux cent
 cinquante: le 7^e. est presque entiè
 rement occupé par les poèmes et les
 épîtres en vers libres (*sciolti*), l'un
 des genres où l'auteur a le plus ex
 cellé, et dont il y aurait le moins à
 retrancher dans le choix le plus sé
 vère de ses œuvres; le reste du vo
 lume renferme des vers *martelliens*,
 c'est-à-dire, à rimes plates, de deux
 en deux vers, comme nos alexandrins,
 et une dizaine de cantates: dans le
 8^e. sont les poésies familières, par
 mi lesquelles un assez grand nombre
 sont d'une grâce et d'une facilité
 charmantes; elles remplissent encore la

première moitié du 9^e. , dont la seconde est composée de bacchantes, de dithyrambes, de pièces improvisées, et de *brindisi*, ou poésies de table. On sent que dans une telle surabondance, il y aurait bien des réductions à faire : elles tomberaient principalement sur les sonnets pour des fêtes de cour, pour des mariages, des naissances, des prises de voile ; en su pour toutes ces petites ou grandes solennités qu'on célèbre toujours en Italie par des déluges de vers, mais qui peuvent rarement en inspirer, même à un Frugoni, de meilleurs qu'aux poètes les plus vulgaires. On a donné une édition choisie de ses œuvres, en 4 volumes, Brescia, 1782, in-8°. C'est avoir beaucoup gagné pour la gloire du poète : elle pourrait gagner encore ; mais, dans un dernier choix fait avec goût, l'on aurait au moins deux volumes des plus beaux vers que le Parnasse italien ait produits. On leur reproche un peu d'enflure, des périodes trop longues, et quelquefois embarrassées : mais dans un grand nombre de sonnets, d'odes, d'octaves, et surtout de *versi sciolti*, on est entraîné par l'abondance et la richesse des images, la justesse et la vigueur des épithètes, la hardiesse des figures, et le charme de l'harmonie. Frugoni a peut-être été trop vanté pendant un certain temps : mais on l'a peut-être aussi trop déprécié dans la suite ; et quelque défauts qu'on lui reproche, on ne peut méconnaître en lui un de ces poètes que la nature a le plus heureusement doués, et qui ont le plus ajouté par l'étude et la pratique de l'art à ces heureuses dispositions. G—É.

FRUITIERS (PHILIPPE), peintre, né à Anvers vers 1625. On sait peu de chose sur cet artiste. Il quitta la peinture à l'huile pour la miniature et

la gouache, où il se montra grand dessinateur. Il composait et drapait bien : ses airs de tête étaient gracieux. La plus grande preuve du mérite de ce peintre, est que Rubens lui fit faire en un seul tableau, son portrait et celui de toute sa famille. Le biographe Weyermans, qui avait vu cette composition, lui donne de grands éloges, et va jusqu'à dire que Rubens lui-même n'en aurait pas désavoué la couleur. On ignore l'année de la mort de Fruitiers. D—T.

FRUMENCE (S.), *Frumencus*, apôtre d'Éthiopie, vivait au commencement du 4^e siècle. Il naquit à Tyr, et fut élevé par Mèropius, son parent, qui professait la philosophie, et faisait le commerce. Mèropius étant parti pour l'Abyssinie, y conduisit Frumence avec un autre jeune homme de sa famille, nommé Edésins. Bientôt les deux disciples se trouvèrent privés de leur maître et de leur appui, Mèropius ayant été tué peu de temps après son arrivée : mais leur science et leur sagesse attirèrent l'attention du roi d'Abyssinie. Il les accueillit, leur donna sa confiance, et leur laissa en mourant la tutelle de son fils. Frumence profita de son crédit pour favoriser l'entrée des marchands chrétiens, et l'établissement du christianisme dans cette contrée reculée. À la majorité du roi, il revint en Égypte, et instruisit S.-Athanasie des succès qu'il avait obtenus. Le patriarche d'Alexandrie lui donna aussitôt l'épiscopat, en 351, et le renvoya dans l'Éthiopie pour y propager la foi. Frumence s'établit à Axum, et fonda plusieurs églises ; on croit qu'il mourut vers 360. L—S—E.

FRUSIUS (ANDRÉ). *Voy.* FREUX (DE).

FRYDANCK. *Voy.* FREYDANCK.

FRYE (THOMAS), artiste né en

Irlande en 1710, vint de bonne heure à Londres, et s'y fit de la réputation par son talent comme peintre, particulièrement dans le genre du portrait. On lui attribue l'invention de la porcelaine en Angleterre; et l'on rapporte que l'ardeur avec laquelle il s'attacha, pendant quinze années, à perfectionner cette composition dans une fabrique établie à Bow, altéra sa santé au point de faire désespérer de sa vie. Il se retira alors dans le pays de Galles; et sa constitution paraissant raffermie, il revint à Londres, exercer de nouveau son talent pour la peinture, en y ajoutant la gravure en taille-douce. Il peignait avec succès à l'huile, et en miniature. On cite de lui des portraits de Frédéric prince de Galles, du chanteur Leveridge, et autres, qui parurent aux expositions de peinture de 1760 et 1761; et des têtes gravées, de grandeur naturelle, parmi lesquelles on remarque son propre portrait. Il mourut le 2 avril 1762. X—s.

FRYTH (JEAN), martyr du protestantisme en Angleterre, sous le règne de Henri VIII, était fils d'un aubergiste de Stenoaks, au comté de Kent. Il étudia à Cambridge, et ensuite à Oxford. Vers 1525, ayant eu occasion de connaître Guillaume Tyn-dal, celui-ci le gagna à la doctrine luthérienne, qu'il commença bientôt à professer ouvertement. Il fut arrêté, interrogé, et confiné dans son collège: ayant obtenu sa liberté en 1528, il quitta l'Angleterre, où il revint deux ans après, plus affermi que jamais dans ses principes religieux. Il fut arrêté comme vagabond à Reading, et mis en prison (*in the stocks*): délivré par l'humanité d'un maître d'école de cette ville, il se rendit à Londres, et les efforts de son zèle attirèrent l'attention du grand chancelier Th.

Morus, qui le fit mettre à la Tour. Il fut traduit devant un conseil d'évêques; et rien n'ayant pu l'ébranler dans ses principes, il fut condamné à être brûlé vivant, et subit sa sentence à Smithfield, en 1533. Ses ouvrages, tous dirigés contre la doctrine catholique, et dont plusieurs furent composés pendant sa détention à la Tour, ont été réimprimés ensemble, Lond. 1573, in-fol. X—s.

FUCA (JEAN DE), pilote, né dans l'île de Céphalénie, dans le 16^e siècle, et dont le vrai nom était Apostolos Valerianos, avait servi sur les vaisseaux du roi d'Espagne, dans les Indes-Occidentales, pendant plus de quarante ans. Il avait perdu, par la prise du galion de Manille enlevé par Cavendish, sa fortune qui, selon son témoignage, était de soixante mille ducats; frustré de la récompense à laquelle il s'attendait pour ses longs services, il prit le parti de retourner dans sa patrie, pour y finir ses jours au milieu de sa famille. Il rencontra à Florence, en arrivant d'Espagne, en 1596, un Anglais, nommé Jean Douglas, et alla avec lui à Venise, où ce dernier le présenta à Michel Lock ou Lok, qui avait été consul à Alep. Fuca raconta à Lok qu'il avait été expédié, par le vice-roi du Mexique, en qualité de pilote, avec trois petits vaisseaux, pour aller à la découverte du détroit d'Anian, à la côte occidentale d'Amérique, afin de trouver un passage qui menât du grand Océan à l'Océan Atlantique: cette entreprise manqua par l'inhabilité du capitaine et la mutinerie de l'équipage. Il fut expédié de nouveau, en 1592, du port d'Acapulco, avec une petite caravelle et une pinasse. Il vit, entre le 47^e et le 48^e degré de latitude boréale, que la terre courait au nord-est, et présentait une large ouverture, dans laquelle il entra.

Il navigua plus de vingt jours dans ce détroit : en quelques endroits, la terre s'étendait vers le nord-est, dans d'autres vers le nord-ouest; le passage devenait beaucoup plus large qu'il n'était à son ouverture, et contenait plusieurs îles. Fuca mit souvent à terre, et vit nombre d'habitants vêtus de peaux de bêtes. Le pays lui parut aussi fertile que la Nouvelle-Espagne: il abonde en or, en argent et en perles. Il parvint ainsi jusqu'à l'océan Atlantique. Il avait reconnu que le détroit, sur toute sa longueur, est d'une largeur suffisante pour la navigation. L'embouchure par laquelle il était entré, lui avait paru avoir trente à quarante lieues de large. Deux motifs le déterminèrent à faire son retour par le même passage. D'une part, l'objet de sa mission était rempli; la communication des deux mers, à travers le continent de l'Amérique, était découverte: de l'autre, il craignait que, s'il venait à être attaqué par les sauvages, ses forces ne fussent pas suffisantes pour leur résister. En repassant par l'entrée du détroit, il reconnut de nouveau que la pointe qui le terminait au nord était très élevée, et surmontée d'un rocher très haut et semblable à une colonne. Il revint donc à Acapulco: il espérait recevoir une récompense du vice-roi; mais il l'attendit en vain pendant deux ans. Il se rendit en Espagne, où le ministre le berça de même, pendant long-temps, de promesses qui ne furent pas effectuées. Alors Fuca partit pour l'Italie: il supposait que les Espagnols l'avaient si mal récompensé, parce qu'ils savaient que la nation anglaise avait abandonné toute idée de poursuivre la découverte du passage au nord-ouest. Il ajouta que, connaissant le caractère grand et généreux de la reine d'Angleterre, il était disposé à lui offrir ses

services pour la découverte du passage tant désiré; qu'il ne demandait, pour l'effectuer, qu'un navire de quarante tonneaux et une pinasse, et qu'il comptait aller, en trente jours, d'une extrémité du détroit à l'autre. Il espérait que, pour récompense, la reine l'indemniserait de la perte qu'il avait essuyée en revenant des Philippines. Il finit par engager Lok à écrire en Angleterre. Ce dernier se rendit à cette invitation, et écrivit en conséquence au grand-trésorier Burleigh, à sir Walter Raleigh et à Hakluyt le cosmographe. Il représenta combien il était intéressant pour l'Angleterre de s'attacher un homme tel que Fuca, et demanda cent livres sterling pour lui payer les frais de son voyage. On applaudit au projet; mais des obstacles empêchèrent d'envoyer la somme demandée. Cependant Fuca, quinze jours après son entrevue avec Lok, était parti pour Céphalénie; il s'établit entre eux une correspondance, dans laquelle Fuca annonçait toujours le dessein de remplir sa promesse. Lorsque Lok eut terminé un procès qui le retenait depuis long-temps à Venise, il alla à Zante, en 1602, et apprit que Fuca était malade et à l'article de la mort. A son retour en Angleterre, il publia les détails que l'on vient de donner, regrettant que les circonstances eussent empêché de profiter des offres de Fuca. Il dit que ce navigateur paraissait avoir soixante ans, et que, lorsqu'il lui parla de ses découvertes, il les indiquait sur une carte. Purchas a inséré, dans le tome III de son Recueil, le récit des découvertes de Fuca. Elles ont pendant long-temps fourni un sujet de discussion aux géographes. Quelques-uns, tels que De'isle, Ph. Buache, D'Anville, les admettaient, et les signaient sur leurs cartes; d'autres les

»jetaient ces
 »voyages entre
 »siècle, à la ci
 »tique, ont fournis les moyens d'asseoir
 »une opinion raisonnée sur ce sujet,
 »quoique les navigateurs n'aient pas,
 »même à cet égard, été d'accord ei
 »eux. Le capitaine Méares, qui v
 »la côte nord-ouest de l'Amérique
 »1793, est persuadé de la vé
 »rité de Fuca; il a reconnu l
 »du détroit par les 48° 49', et
 »par ses yeux, la preuve que le r
 »désigné par le pilote grec exi
 »qu'il l'a dépeint: à la vérité, la l
 »de détroit n'a que 12 à 14 lie
 »largeur. Il en prit possession au n
 »du roi de la Grande-Bretagne; sa
 »chaloupe y pénétra, et parcour
 »un
 »espace de 30 lieues: les bords
 »sont
 »habités par des hommes sembl
 »es à
 »ceux que Fuca avait décrits. Il rejette
 »sur la politique ombrageuse de la cour
 »de Madrid le silence qu'elle garde
 »constamment sur les découvertes faites
 »par les navigateurs qu'elle a employés.
 »Ces particularités fixèrent l'attention
 »du gouvernement anglais. L'amirauté,
 »dans les instructions qu'elle donna à
 »Vancouver, lorsqu'il fut chargé d'al
 »ler reconnaître la côte du nord-ouest
 »de l'Amérique (*Voy. VANCOUVER*),
 »mit cet article: « Il vous est enjoint
 » d'examiner avec une attention par
 » ticulière le détroit supposé de J.
 » Fuca. » Le navigateur anglais aper
 »çut l'entrée de ce détroit le 29 avril
 »1792; mais il ne vit pas, comme
 »Méares et d'autres capitaines de vais
 »seaux marchands, le roc pyramidal
 »dont Fuca avait fait mention. Ce pro
 »montoire, sans être très haut, s'élève
 »brusquement, et rien de remarquable
 »n'y frappe la vue. Vancouver s'engagea
 »dans le détroit, qui le conduisit dans un
 »bassin resserré entre le continent et
 »d- grandes îles, et finit par arriver à

» une autre partie du grand Océan.
 » « En supposant, dit-il, après avoir
 » parlé de la reconnaissance de l'Ar
 » chipel qui borde la côte, que Fuca
 » et Fonte, à qui on attribue le mérite
 » d'avoir visité ces régions les pre
 » miers, y ont réellement fait des
 » découvertes, leur étendue s'est
 » trouvée fixée depuis le 48° 23', jus
 » qu'au 56° 2' de latitude boréale.
 » Mais à l'est, la côte du continent
 » n'offre nulle part un passage pour
 » pénétrer jusqu'à la mer d'Hudson. »
 » Il a conservé à l'entrée le nom de
 » Fuca, « mais seulement pour se con
 » former aux idées reçues; car, au
 » lieu d'être entre le 47° et le 48°, elle
 » est entre le 48° et le 49°, et ne con
 » duit pas à une mer méditerranée
 » qui soit beaucoup plus spacieuse. On
 » ne peut, ajoute-t-il, excuser par
 » l'ignorance du siècle de Fuca et par
 » l'inexactitude des observations as
 » tronomiques, l'erreur d'un degré en
 » latitude. Sir Francis Drake, qui
 » l'avait précédé, n'est jamais tombé
 » dans une méprise pareille. » Les na
 » vigateurs espagnols, que Vancouver
 » avait rencontrés dans les parages de la
 » côte du nord-ouest, et qui venaient,
 » comme lui, pour les explorer, loin
 » d'être plus instruits que les Anglais
 » sur les découvertes de Fuca, atten
 » daient de lui des renseignements sur
 » la vérité de ces traditions. On peut
 » penser avec Vancouver qu'elles n'of
 » frent qu'un résultat vague, et que l'on
 » ne doit les admettre qu'avec de
 » grandes restrictions: mais les obser
 » vations de cet habile navigateur ont
 » fixé toutes les incertitudes sur ce
 » point. Il existe bien réellement un
 » détroit qui donne entrée dans une
 » manche ou petite mer intérieure, que
 » les anciennes cartes désignent sous le
 » nom de Mer de l'ouest. Fuca, après
 » avoir parcouru 150 à 160 lieues dans

ce bassin, n'aura pas mis en doute qu'il ne dût le conduire dans l'océan Atlantique. Cette mer n'a pas, il est vrai, la largeur que lui donne Fuca : « Mais, dit Fleurieu, qui ne connaissait pas alors le voyage de Vancouver, s'il y a de l'exagération dans le rapport de Fuca, est-il bien certain que ce soit à lui que doive être fait le reproche d'avoir ajouté à sa découverte ? » L'assertion relative à la communication d'une mer à l'autre aura peut-être, ainsi que ce qui concerne les richesses du pays situé autour de la mer intérieure, été ajoutée au récit original de Fuca, afin d'exciter les Anglais à multiplier les efforts et les recherches qui pouvaient les conduire à cette découverte.

E—s.

FUCHS (LÉONARD), célèbre médecin et botaniste allemand, naquit en 1501, à Weimdingen en Bavière. Bien que privé de son père à l'âge de cinq ans, son éducation ne fut point négligée : sa mère cultiva les heureuses dispositions qu'il avait reçues de la nature ; et les progrès de l'enfant furent tellement rapides, qu'il fut créé bachelier à l'université d'Erfurt, avant d'avoir atteint sa quatorzième année. De retour à Weimdingen, il donna pendant dix-huit mois des leçons de langue latine et de littérature ; et le jeune instituteur eut constamment un grand nombre d'écouliers. Loin d'être enorgueilli d'un pareil succès, il sentit qu'il avait lui-même besoin de s'instruire encore ; et il se rendit à Ingolstadt, où il fut reçu maître ès-arts en 1521. Séduit par l'éloquence de Luther, entraîné par la force de ses arguments, il adopta sans réserve, et pour toujours, la doctrine de ce hardi réformateur. Passionné pour l'histoire naturelle, et jaloux d'être utile à ses semblables,

il n'hésita point dans le choix d'une profession. La médecine devint l'objet de ses études, et il obtint le doctorat le 1^{er} mars 1524. Revêtu de ce titre, il alla exercer sa profession à Munich. Appelé en 1526 à Ingolstadt pour y occuper une chaire, il quitta en 1528 cet honorable emploi pour celui de médecin du margrave d'Anspach. Ce fut dans cette ville qu'il eut occasion d'observer, de décrire et de traiter heureusement une maladie épidémique fort dangereuse, qui, sous le nom de *suette*, ou de *sueur anglaise*, a infecté presque tous les pays de l'Europe. Léonard Eccius, recteur de l'université d'Ingolstadt, détermina Fuchs à venir, en 1531, reprendre sa chaire : mais les catholiques ne lui permirent pas même d'entrer en fonctions. Il retourna donc à Anspach, dont le margrave l'avait vu partir à regret. Cependant la vie académique convenait mieux à Fuchs que celle des cours. Il possédait l'art de s'énoncer avec méthode, éloquence et précision. Le duc de Wurtemberg lui procura les moyens de tirer parti de ce talent précieux, en le nommant professeur à l'université de Tubingue. Fuchs contribua puissamment à la restauration de cette école, dont il fut pendant trente-cinq années le plus digne soutien. Il mourut le 10 mai 1566, après une maladie douloureuse, dans laquelle il montra une patience et une résignation inaltérables. Il avait été anobli par l'empereur Charles-Quint, et avait refusé une chaire de médecine à l'université de Pise, avec six cents écus d'appointements. Ses ouvrages sont nombreux ; presque tous renferment des idées neuves et des observations intéressantes : 1. *Epitome de humani corporis fabrica, ex Galeni et Andree Vesalii libris concinnata*, Tu

lingue, 1551, in-8°. II. *Institutionum medicinae, ad Hippocratis, Galeni, aliorumque veterum scripta recte intelligenda mirè utiles libri quinque*, Tubingue, 1565, in-8°. Cette édition, qui était déjà la sixième, fut suivie d'un grand nombre d'autres posthumes, parmi lesquelles on donne la préférence à celle qui parut en 1618, à Bâle, par les soins d'Emmanuel Stupan. III. *Medendi methodus, seu ratio compendiarie perveniendi ad veram solidamque medicinam; item de usitata hujus temporis componendorum miscendorumque medicamentorum ratione libri tres*, Bâle, 1541, in-fol.; Lyon, 1541, in-8°; Paris, 1550, in-8°. IV. *De sanandis totius humani corporis ejusdemque partium tam externis quam internis malis libri quinque*, Bâle, 1542, in-8°; Lyon, 1547, in-16. Le supplément, consacré à la chirurgie, parut en 1548. V. *Errata recentiorum medicorum LX numero, adjectis eorum consultationibus*, Haguenau, 1530, in-4°. VI. *Paradoxorum medicorum libri tres, in quibus multa à nemine hactenus prodita arabum, ætatisque nostræ medicorum errata non tantum indicantur, sed et probatissimorum authorum scriptis, firmissimisque rationibus ac argumentis consultantur*, Bâle, 1555, in-fol.; Zurich, 1540, in-8°; Paris, 1555, in-8°; Francfort, 1567, in-fol. VII. *Opera didactica*, Francfort, 1566, in-fol.; ibid., 1604, in-fol. Ce recueil contient en totalité, ou par extrait, les divers ouvrages dont nous venons de parler. VIII. *De historia stirpium commentarii insignes, maximis impensis et vigiliis elaborati, adjectis earundem vivis plus quam quincentis imaginibus nunquam antea à naturæ imitationem artificio-*

sius effectis et expressis, Bâle, 1542, in-fol., fig. Cette botanographie a été réimprimée un grand nombre de fois, tantôt avec le texte seul, tantôt avec les figures : Paris, 1547, in-12; Lyon, 1547, in-12; ibid., 1551, in-8° : elle a été commentée, Paris, 1543, in-8°; abrégée, Bâle, 1545, in-8°; enrichie de tables et d'une synonymie, Lyon, 1555, in-12; traduite dans la plupart des langues de l'Europe : en allemand, Bâle, 1543, in-fol.; en hollandais, Amsterdam, 1547, in-fol., fig. (1); en français, Lyon, 1545, in-fol., fig.; ibid., 1558, in-4°, fig.; Rennes, 1675, in-8°; par Guillaume Gueroult, Paris, 1548, in-4°, fig.; par Éloi Magnan, Paris, 1549, in-fol., fig.; en espagnol, par Jean Jarava, Anvers, 1557, in-8°, fig. Indépendamment de ces productions majeures, Fuchs a composé divers opuscules : il a réduit les principaux points de la médecine en tableaux synoptiques, Bâle, 1538, in-4°; il a traduit en latin et commenté plusieurs Traités d'Hippocrate et de Galien, entre autres, les *Aphorismes* et le 6^e. livre des *Epidémiques*; il a également donné une version latine, enrichie de notes, du fameux Dispensaire de Nicolas Myrepsus. Il a souvent trempé sa plume dans le fiel pour combattre les opinions et repousser les attaques de ses nombreux adversaires. Un des plus acharnés fut Jean Cornarius, qui lança contre lui la virulente diatribe : *Vulpecula excoriata* (Voy. CORNARIUS). Fuchs lui répliqua par son *Cornarius furens*, Bâle, 1555, in-8°. Il ne traita pas avec beaucoup plus de ménagement ses confrères Sébastien Dumont, Guil-

(1) Le *kruidboek* de Dodoens, n'est lui-même qu'une version hollandaise augmentée de l'ouvrage de Fuchs. Voy. DODOENS.)

Jaume Dupuy, Jérémie Drivère, Jean Bretschneider, Gautier Herman Ryff, et le libraire Chrétien Egenolf (Voy. EGENOLF). Il s'agit maintenant d'apprécier le mérite de Fuchs; et certes on doit lui assigner un des premiers rangs parmi les restaurateurs de l'art de guérir en Europe. S'il a porté trop loin la haine contre les Arabes, il a du moins fixé l'attention sur les écrits des Grecs, qui sont en effet la source la plus pure de la vraie médecine. Il a donné des préceptes judicieux sur les purgatifs, et sur la manière de les administrer; il a recommandé l'usage des bains dans diverses maladies, et notamment dans les affections fébriles; il a signalé les caractères distinctifs de la lèpre des Grecs et de celle des Arabes. Il a fait voir que la syphilis était une maladie récente, apportée, en 1493, du Nouveau-Monde sur notre continent, et qu'on avait tort de la confondre avec diverses altérations cutanées décrites par les anciens. Considéré comme naturaliste, et surtout comme botaniste, Fuchs tient une place encore plus distinguée: il a répandu une vive lumière sur la science des végétaux. Il s'attache principalement à faire connaître avec exactitude ceux dont se sert la thérapeutique; et ses planches, bien que dessinées au simple trait, sont généralement très fidèles. Il fait voir qu'on a mal connu et mal comparé les plantes et leurs produits mentionnés par Théophraste, Dioscoride, Hippocrate et Galien. Il esquisse l'histoire littéraire, naturelle et médicale de l'aloès, de la rhubarbe, de la casse, de la manne, de l'aigremoine, de la centaurée, de l'aconit, de la ciguë, du jadanum, du mézéréon, du sang-dragon, des cubèbes, de la bourrache, du sucre. C'est lui qui a débrouillé en quelque sorte la descrip-

tion, auparavant si confuse, de la digitale pourprée, et lui a imposé le nom qu'elle porte encore aujourd'hui. Plumier a consacré à la mémoire de cet illustre botaniste, sous le titre de *Fuchsia*, un genre de plantes, de la famille des myrtes, analogue au grenadier, et dont presque toutes les espèces, originaires du Nouveau-Monde, se distinguent par l'élégance de leur feuillage et la beauté de leurs fleurs écarlates. Le professeur de littérature George Hizer a publié: *Oratio de vitâ et moribus Leonhardi Fuchsii*, Tubingue, 1566, in-4°.

C.

FUCHS ou FUSCH (REMACLE), fréquemment désigné sous le nom de Remacle de Limbourg, naquit dans cette ville, et fit ses premières études à Liège. Il passa ensuite en Allemagne, où il cultiva l'histoire naturelle et la médecine. De retour de ses voyages, en 1553, il se fixa à Liège; et son frère Gilbert lui résigna le canonicat qu'il y possédait. Remacle consacra au travail du cabinet, sa longue existence, qu'il termina le 21 décembre 1587, après avoir publié un assez grand nombre d'ouvrages. I. *Illustrium medicorum qui superiori sæculo floruerunt ac scripserunt vitæ, ut diligenter ita et fideliter excerptæ*, Paris, 1541, in-8°. A cette notice biographique très incomplète, l'auteur en a joint une beaucoup plus incomplète encore, publiée isolément par Symphorien Champier, quelques années auparavant. II. *Morbi Hispanici, quem alii Gallicum, alii Neapolitanum appellant, curandi, per ligni indici, quod guaiacum vulgò dicitur, decoctum, exquisitissima methodus*, etc., Paris, 1541, in-4°. Fuchs signale les causes, les symptômes, les récidives, souvent occasionnées par l'ignorance du guérisseur; il

indique le trai-
 zant; il connai-
 d'exciser les e-
 semble pas av-
 pre expérience ces moyens éner-
 III. *De plantis arteâ ignotis, nuno
 studiosorum aliquot nootericum
 summas diligentia inventis, et in lu-
 com-datis, libellus.* Ce mince vo-
 de soixante pages non chiffré a
 été, malgré son faible mérite, ré-
 mé plusieurs fois, sous ce titre, qu'il
 est loin de justifier : *Plantarum
 nium quarum hodiè apud pha-
 coplas usus est magis frequens,
 nomenclature, juxta Græcorum, La-
 tinorum, Gallorum, Italicorum, Ger-
 manorum, sententiam collectæ, or-
 dine alphabetico*, Paris, 1541, in-
 8°; Venise, 1542, in-8°; Anvers,
 1544, in-8°. IV. *De herbarum no-
 tibus, naturâ atque viribus*, Anvers,
 1544, in-12. V. *Historia om-
 nium aquarum que in communi uti-
 proferuntur sunt usu, vires et
 tate distillandi ratio*; Paris, 1542,
 in-8°; Venise, 1542, in-8°. L'au-
 teur décrit communément les plantes
 qui fournissent les eaux médicinales;
 il n'oublie pas l'eau de melisse, qui,
 dès cette époque, jouissait d'une gran-
 de renommée : enfin le livre est ter-
 miné par un court traité des conser-
 ves, des électuaires, et des espèces
 aromatiques. VI. *Pharmacorum om-
 nium que in communi sunt practi-
 cantium usu tabulæ decem*, Paris,
 1546, in-8°; Lyon, 1574, in-8°;
 Venise, 1598, in-fol. — Gilbert
 Fucus, frère de Remacle, est connu
 sous le nom de Gilbert de Limbourg,
 et plus encore sous celui de Gilbert
 Phalarète. Il naquit à Limbourg en
 1504, étudia la médecine avec autant
 de zèle que de succès, la pratiqua pen-
 dant trente-six années à Liège, rem-
 plit les fonctions d'archidiacre auprès

des trois princes-évêques, George
 d'Autriche, Robert de Berghes et Gé-
 rard de Grosbecque. Pourvu d'un ca-
 nonicat dans la collégiale de Saint-
 Paul, il le résigna à son frère Rema-
 cle. Il ne fut séduit, ni par les offres
 d'Émanuel-Philibert, duc de Savoie,
 qui désirait l'attirer dans ses états, ni
 par celles des magistrats de Louvain,
 qui le choisirent pour occuper la pre-
 mière chaire de médecine, vacante par
 la mort de Jérémie Drivère. Fuchs
 mourut le 8 février 1567, laissant
 quelques écrits médiocres : I. *Conci-
 liatio Avicennæ cum Hippocrate et
 Galeno*, Lyon, 1541, in-4°. II. *Ge-
 rocomica, hoc est senes ritè edu-
 candi modus et ratio*, Cologne, 1545,
 in-8°; ibid., 1551, in-8°. III. *De
 acidis fontibus sylvæ Ardennæ, et
 præsertim de eo qui in Spâ visitur
 libellus*, Anvers, 1559, in-4°. fig.
 Il en parut la même année, sous le
 même format et dans la même ville,
 une version française, et une seconde
 à Liège, en 1517, in-8°. Fuchs a
 traduit en outre, du grec en latin,
 et enrichi de commentaires, le Traité
 sur le régime, attribué à Polybe de
 Cos, gendre et disciple d'Hippocrate :
De salubri ratione victus, Anvers,
 1543, in-12. C.

FUCHS (THÉOPHILE), poète beau-
 coup moins connu par ses ouvrages
 que parce qu'il fournit à un autre poète
 célèbre l'occasion d'un acte de bien-
 faisance qui eut quelque éclat en Alle-
 magne, naquit, en 1720, à Leppers-
 dorf, dans l'Erzgebirge (Haute-Saxe),
 d'un pauvre paysan. Jusqu'à l'âge de
 dix-huit ans, il assista son père dans
 les travaux des champs, sans rece-
 voir d'autre instruction que celle d'un
 simple villageois. Ayant manifesté une
 envie irrésistible de faire des études, il
 obtint, à la fin, de pouvoir se rendre
 à l'école de Freiberg, qu'il fréquenta

jusqu'en 1745. Son frère lui remit alors, d'avance, sa part de la succession paternelle, consistant en 7 florins et demi. Avec ce trésor, sans aucune protection, mais plein de confiance en la Providence divine, Fuchs se mit en route pour Leipzig. Chemin faisant, il s'amusa à faire un poème en vers alexandrins, dans lequel il chanta le contraste entre sa mère actuelle et ses espérances. Ce poème devint l'origine de sa fortune et de ses succès littéraires. Leipzig possédait alors un fameux Aristarque, le professeur Gottsched, qui régnait avec un sceptre de plomb sur le Parnasse germanique, faisant et défaisant à son gré les réputations. Fuchs lui présenta le poème qu'il avait composé en route, avec quelques autres opuscules : ils eurent le bonheur de plaire au maître ; et Gottsched les inséra dans une espèce de journal ou d'anthologie, qu'il publiait sous le titre de *Neuer Büchersaal der schönen Wissenschaften und freyen Künste* (Nouvelle Bibliothèque des sciences et des arts), en recommandant l'auteur comme un jeune homme plein de talents, mais manquant de tout moyen pour continuer ses études. Le numéro où ces poésies se trouvaient étant tombé entre les mains de Hagedorn, un des restaurateurs du bon goût et de la poésie lyrique en Allemagne, cet homme aimable et bienfaisant envoya à Fuchs un présent de 25 écus de Saxe ; en même temps il fit, parmi ses concitoyens de Hambourg et ses amis, une collecte, qui produisit 700 écus, et fournit à son protégé le moyen de continuer, pendant cinq ans, ses études à Leipzig. Fuchs embrassa la théologie sans négliger la poésie. Après avoir achevé son cours, il alla passer quelque temps à Dresde, et fut nommé, en 1751, diacre ou second pas-

teur à Zehren, près Meissen, où il épousa, en 1752, la fille du bourgmestre Hübner, de Dresde. Pendant la guerre de sept ans, qui dévasta la Saxe, Fuchs éprouva beaucoup de désastres, et fut pillé trois fois. La vocation qu'il reçut, en 1769, comme prédicateur à Taubenheim, près Freiberg, mit fin à sa misère. Il remplit cette place jusqu'en 1787, qu'il obtint sa retraite. Il choisit alors pour demeure la ville de Meissen, où il vivait encore en 1808. L'année de sa mort nous est inconnue. Comme poète, Fuchs n'occupe que le troisième rang. Il s'attacha surtout à imiter Hagedorn ; et il faut convenir qu'à l'exception des anciens, il ne pouvait, à l'époque où il vivait, choisir de meilleur modèle. Ses ouvrages, qui sont la plupart du genre lyrique, ne manquent pas de naturel ni d'esprit ; mais ils n'ont pas cette correction et cette élégance que l'auteur leur aurait pu donner, s'il avait vécu dans un autre cercle que celui que lui offraient les villages et les petites villes où il passa sa vie. Cependant le sévère Ramler et Matthisson ont admis quelques-unes de ses odes dans leurs anthologies lyriques, non toutefois sans les corriger. Un plus grand nombre a été inséré dans le Recueil de Christ. - Henri Schmid. Fuchs lui-même avait publié en 1750, à Leipzig, in-4°, sans nom d'auteur, vingt-cinq de ses odes, mises en musique par Doles. En 1752, il réunit trois poèmes un peu plus longs, et parmi lesquels se trouvait celui qui, le premier, l'avait fait connaître, en un Recueil qu'il intitula : *Poésies d'un fils de paysan*, Dresde, in-8°. Ossenfelder en donna une nouvelle édition, augmentée de quatre autres morceaux, sous le titre de *Poésies d'un fils de paysan qui a fait ses études à Leipzig*, Dresde, 1771 ;

préface renferme une notice
ique sur l'auteur. Fuchs pu-
1796, une petite brochure
: *Ma vie jusqu'à l'âge de*
 brièvement racontée pour
 de Dieu et la consolation
 res. S—L.

IS (JEAN-CRISTOPHE), né à
Jermersleben, dans le duché
ebourg, le 1^{er} mars 1726,
rneur des pages du roi et de
de Prusse, depuis l'année
qu'à sa mort, arrivée le 28
e 1795. Amateur éclairé des
physiques, il était membre de
des Scrutateurs de la nature,
dans les Mémoires de cette
, ainsi que dans d'autres re-
fériodiques, divers articles,
iques-uns ne sont pas dénués
: 1°. Sur l'histoire des fossiles
trifications; 2°. Sur un os ma-
et une défense d'éléphant,
en 1774, auprès de Potsdam;
ription et figures d'urnes et
des allemands antiques, pro-
le fouilles faites en 1768 près
lam; 4°. Notice sur un estur-
is dans le voisinage de Pots-
. Sur les paratonnerres; 6°.
ractère et les écrits de Jean-
Rousseau; 7°. Sur le mérite
littéraire de Voltaire. C.

LLE (JEAN-BAPTISTE-
DE LA), né en 1691 à Bu-
gros bourg de Champagne,
de maternel de Baudin des
es, qui s'est fait un nom en sa
le député à la Convention. De
le fit ses études à Paris avec
et y épousa, vers l'an 1722,
noiselle Mesnager. Il demeura
ue capitale, vivant avec des
lettres, et s'occupant de litté-
jusqu'en 1727. Ayant alors été
d'une place de receveur par-
des finances à Sedan, il alla

s'établir dans cette ville, et y exerça
sa charge jusqu'au 22 novembre 1747,
époque de sa mort. Il est auteur d'une
Dissertation sur l'antiquité de Chaillot
, pour servir de Mémoire à l'his-
toire universelle, Paris, Prault père,
1756, in-8°. de seize pages; 2°. édi-
tion (Paris, Prault, même année), la-
quelle n'est que la première avec un
titre rasfralchi. Cet écrit, fruit d'une
plume légère et badine, est une plai-
santerie contre ceux des antiquaires
et des étymologistes modernes, qui,
bon gré malgré, abusent des mots,
et les tourmentent pour en appuyer
leurs conjectures sur les origines
des lieux, et les plier à leurs idées
systématiques. L'auteur de la disser-
tation rapporte le sentiment vrai ou
supposé de quelques savants, sur l'o-
rigine du nom de Chaillot; et feint
d'en avoir découvert la véritable sour-
ce dans un manuscrit syriaque. Il y a
trouvé, dit-il; qu'un juif, nommé
Chalol, de la tribu de Lévi, et musi-
cien, ayant épousé une femme étran-
gère d'une grande beauté, forcé par
la loi à la renvoyer, pour ne point
obéir passa de la Suisse dans les
Gaules, sa patrie: les deux époux
s'étant établis sur les bords de la
Seine, au lieu où est Chaillot, le lé-
vite Chalol lui donna son nom; ce que
l'auteur appuie de motifs et de notes
critiques, à la manière des commenta-
teurs. Cette petite pièce dans le genre
du *Mathanasius* de Saint-Hyacinthe,
pleine de sel et de railleries fines sur
une des manies de l'esprit humain,
fut jugée assez spirituelle pour être
attribuée à l'abbé Desfontaines. D'au-
tres la donnèrent à Coste, de Tou-
louse (Voy. COSTE): elle est mise
sous ce dernier nom dans le *Diction-*
naire des anonymes, sous le numéro
1398. Des recherches faites par M.
Bouillot, ancien professeur de l'ordre

de Prémontré, qui prépare une *Histoire littéraire du département des Ardennes*, l'ayant mis à portée de découvrir, depuis la publication du *Dictionnaire des anonymes*, le véritable auteur de ce petit ouvrage, De la Fueille en a été remis en possession; et l'erreur du numéro 1398 est rectifiée dans la table des matières, à l'article *Coste de Toulouse*. La dissertation sur Chaillot, fut dans le temps insérée dans le *Glaneur français*, 10°. brochure, pag. 293. C'est encore dans le même genre qu'est l'*Histoire générale du Pont-Neuf*. (Voy. DUPUY DEMPORTES.) L—r.

FUENTE (JEAN-LÉANDRE), peintre espagnol, oublié par Palomino, Pons, et autres biographes, naquit à Grenade, le 28 août 1600. On ignore le nom du maître sous lequel il apprit son art; mais il paraît, par ses tableaux, qu'il s'attacha à l'école vénitienne. Il se distingua par l'exactitude du dessin, la beauté du coloris, et la force du clair-obscur. Il a laissé plusieurs tableaux, qui tous ont mérité l'approbation des connaisseurs. On voit à Grenade, dans l'église de S.-Jean, un tableau où ce saint est représenté à genoux devant l'enfant Jésus, qui lui apparaît sur une montagne, entouré de groupes d'anges de différentes grandeurs, et couronné de nuages, sur lesquels plane le Père Éternel, dont la tête est un modèle parfait de l'art. Dans l'église des Augustins, on trouve du même artiste, huit grands tableaux fort estimés, représentant la *Passion de J.-C.* L'église des Capucins possède aussi un grand tableau qui représente *Notre-Dame remettant l'enfant Jésus entre les mains de S.-Félix de Cantalice*. En 1658, Fuente peignit à Séville, pour l'église de S.-Laurent, une *Naissance du Seigneur*, dont on a

fait un grand nombre de copies. Mais le tableau qui lui fit le plus d'honneur, est celui qu'on voit à Madrid (à S.-Philippe *el Real*), peint aussi en 1638, et qui représente la *Charité*, de grandeur naturelle, emportée au ciel par plusieurs groupes d'anges, et tenant dans sa main un vase avec un cœur enflammé. Ce tableau est d'un grand mérite, autant par le dessin que par l'expression et le coloris. On a aussi de ce maître d'autres tableaux, qui ne seraient pas indignes des peintres les plus habiles; mais Fuente, sans intrigue, sans ambition, n'eut point l'art, si nécessaire, de se faire valoir, et mourut pauvre dans sa patrie, le 10 novembre 1654. B—s.

FUENTES ou FONTE (BARTHELEMI DE), navigateur espagnol ou portugais, dont les voyages réels ou imaginaires ont occasionné de longues discussions entre les savants, et dont l'existence même n'a pu être clairement prouvée. Le récit des voyages de Fuentes, prétendu amiral au service d'Espagne, est contenu dans une lettre de sept pages in-4°. Selon cette relation, Fuentes partit du port de Lima le 3 avril 1640: après un long trajet sur la côte nord-ouest d'Amérique, il découvrit un grand archipel, qu'il nomma Archipel Saint-Lazare. Il entra dans une rivière située à 53 degrés de latitude, en tenant constamment une route qui le portait vers l'est, et parvint, par d'autres rivières et des lacs d'une grande étendue, jusqu'à rencontrer le vaisseau du capitaine Shapely, qui venait de Boston, et conséquemment de l'est; ce qui démontrait la certitude d'une communication ouverte entre les deux Océans, par le nord de l'Amérique. Cette lettre parut pour la première fois en anglais, à Londres, dans un ouvrage périodique, intitulé, *Mémoires des curieux*,

feuilles des mois d'avril et de mai de l'année 1708. Le chevalier Arthur Dubbs la publia de nouveau dans sa *Relation des pays qui environnent la baie d'Hudson*, qui parut à Londres, 1744, in-4°; et il apprit en même temps au public, que par des informations qui avaient été faites en Amérique, il existait en effet à Boston un capitaine Shapely, lors de la date du voyage de l'amiral Fuentes. Cette relation fut publiée une troisième fois, dans un Voyage à la baie d'Hudson, composé par l'écrivain du vaisseau appelé la *Californie*, Londres, 1749, tom. II, pag. 504. Joseph-Nicolas Delisle (1) composa deux savantes dissertations, pour concilier ce qu'il avait appris des découvertes des Basques, avec la relation de l'amiral Fuentes, qu'il traduisit en français. La première de ces dissertations est intitulée : *Explication de la carte des nouvelles découvertes au nord de la mer du Sud*, in-4°, 1752; et la seconde : *Nouvelles cartes des découvertes de l'amiral de Fonte et autres navigateurs* etc. (2), in-4°, 1753. Philippe Buache qui avait dessiné les cartes de ces mémoires, publia, la même année, *Considérations géographiques et physiques sur les nouvelles découvertes au nord de la grande mer, appelée vulgairement, la mer du Sud* (3), in-4°, 1753, où il sout-

nait le même système que Delisle. Robert de Vaugondy le combattit dans un petit écrit de vingt-trois pages, intitulé : *Observations critiques sur les nouvelles découvertes de l'amiral Fuentes*, Paris, in-8°, 1753. Les Espagnols ont généralement gardé le silence sur le voyage de Fuentes; cependant l'auteur d'un ouvrage espagnol ayant pour titre, *Noticia de California*, Madrid, 1757, in-4°, pag. 436, en nie formellement l'existence. Le docteur Forster, dans son *Histoire des découvertes au nord*, le range parmi les voyages imaginaires. M. Fleurieu, dans son *Introduction au Voyage de Marchand*, pag. xxx, penche à le croire véritable; et cette opinion acquiert encore plus de probabilité, depuis la publication des voyages de Ferrer-Maldonado (*Voy. MALDONADO*). Nous n'ignorons pas les objections que l'on a faites aussi contre la réalité du voyage de ce dernier, principalement fondées sur les erreurs en latitude et en longitude, et sur les invraisemblances du récit de ce navigateur. Mais il serait facile de faire de semblables observations sur les navigations d'Améric Vespuce et de Christophe Colomb. Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans cette discussion; il nous suffira de rapporter l'autorité imposante de Vancouver, qui, dans le cours de son livre, s'est souvent attaché à combattre la relation de Fuentes, et qui, cependant, a cru devoir terminer par les réflexions suivantes :
 « Je ne prétends pas, au reste, nier
 » positivement les découvertes de
 » Fuentes; il me suffit d'avoir prouvé
 » l'invraisemblance de sa narration.
 » Il faut se souvenir que la reconnais-
 » sance de la côte nord-ouest de l'A-
 » mérique n'est pas achevée, et qu'il

1 M. Fleurieu, p. xvi de l'Introduction au Voyage du capitaine Marchand, dit Guillaume de L'Isle, et. en donnant le titre exact de la dissertation de Joseph-Nicolas Delisle, il met : *par Louis de l'Isle*. C'est une erreur. Guillaume Delisle le géographe était mort en 1726; et Joseph-Ferdinand Delisle son frère lut sa dissertation sur Fuentes à l'Académie des sciences en 1750. Ce fut Philippe Buache qui en dessina la carte. Joseph-Nicolas Delisle était plus astronome que géographe.

2 Nous aurions omis les titres de ces dissertations, s'il n'y avait eu à cet égard erreur et omission dans la liste des ouvrages de Joseph-Nicolas Delisle, tom. XI, p. 6 de cette *Biographie*.

3 Dans les éclaircissements de cet ouvrage, Philippe Buache a inséré un Mémoire de Guillaume Delisle qui était resté manuscrit; mais il

n'y est pas question de Fuentes. Le Mémoire de Guillaume Delisle est accompagné d'une carte.

» n'est point encore prouvé que les
 » navigateurs français, qui ont placé
 » l'Archipel de S. - Lazare par le 63°. »
 » degré de latitude nord, sont dans
 » l'erreur. Il est sûr que la prodigieuse
 » barrière des montagnes ne
 » paraît pas former au nord de l'ex-
 » trémité intérieure de l'entrée de
 » Cook, une chaîne aussi haute et
 » aussi compacte que dans le sud-est ;
 » et il est possible qu'en cette partie,
 » elle laisse ouverte avec la contrée
 » de l'est, une communication qui
 » semble impraticable plus au sud.
 » Cette conjecture emprunte même
 » quelque probabilité de la ressem-
 » blance qu'on remarque entre les ha-
 » bitants des bords de la baie d'Hud-
 » son, et ceux des parties nord de la
 » côte ouest d'Amérique. » (*Voyages de Vancouver*, traduct. franç. in-4°. tom. III, pag. 526.) W—R.

FUENTES (Le comte DE), général espagnol, naquit à Valladolid le 18 septembre 1560. Il fut page de Philippe II, et fit ses premières armes sous le fameux duc d'Albe dans la campagne de Portugal. En 1580, lorsque cet habile général soumit ce royaume après deux seules batailles et en moins de trois semaines, la valeur et l'intelligence que le jeune comte de Fuentes fit paraître dans cette occasion lui gagnèrent l'estime du duc, qui lui confia aussitôt une compagnie de lanciers. S'étant distingué ensuite dans la Flandre sous les ordres d'Alexandre Farnèse, il passa en 1591 en France avec ce prince, que Philippe avait envoyé pour favoriser Maïenne et la ligue. L'abjuration de Henri IV ayant fait avorter tous les projets ambitieux du roi d'Espagne, Fuentes retourna dans ce pays avec le duc de Parme; et comme il était également doué de talents politiques et militaires, il fut employé

dans les missions les plus importantes près de plusieurs cours étrangères. Philippe II étant mort en 1598, son fils, Philippe III, continua la guerre de Flandre que cinq généraux des plus habiles n'avaient pu parvenir à terminer. Le comte de Fuentes, avide de gloire, courut aussitôt se ranger sous les drapeaux du marquis de Spinola, et se trouva au siège d'Ostende. Dans les fréquentes sorties des ennemis, il fit des prodiges de valeur : le jour du dernier assaut, à la tête des troupes qu'il commandait, il fut un des premiers qui montèrent sur la brèche, où il planta l'étendard de Castille; il contribua beaucoup et par son intrépidité et par son talent à la reddition de cette place importante, qui eut lieu en 1606, après trois ans d'un siège dans lequel avaient péri près de 60,000 hommes. Nommé général d'infanterie, Fuentes servit toujours avec distinction sous le règne de Philippe III et sous celui de Philippe IV, qui, par la mort de son père, fut élevé au trône en 1621. Une trêve de douze ans conclue avec les Hollandais ayant expiré, la guerre se ralluma avec plus de fureur. Fuentes y obtint un des premiers commandements : mais, malgré les victoires de Spinola, Philippe fut obligé de conclure une paix peu avantageuse pour l'Espagne; et quelques années après (en 1635) il s'éleva une autre guerre aussi longue et aussi cruelle entre la France et l'Espagne. Fuentes y commandait en chef l'infanterie. L'Espagne eut d'abord des succès; mais la fortune l'abandonna ensuite : la bataille de Rocroy décida du sort de cette guerre, et devint l'époque de la gloire du grand Condé. « Ce fut lui, » dit Voltaire, qui, avec de la cavalerie, attaqua cette infanterie espagnole jusqu'alors invincible, aussi

» forte, aussi serrée que la pha-
 » lange ancienne si estimée, et qui
 » s'ouvrait avec une agilité que la
 » phalange n'avait pas, pour laisser
 » partir la décharge de huit canons
 » qu'elle renfermait au milieu d'elle.
 » Le prince l'entoura, et l'attaqua
 » trois fois. A peine victorieux, il ar-
 » rêta le carnage. » La bataille fut si
 » terrible qu'un des chefs de l'armée
 » française ayant demandé à un offi-
 » cier espagnol combien ils étaient avant
 » la bataille, « il n'y a qu'à compter,
 » répondit-il fièrement, les morts et
 » les prisonniers. » C'était le vieux
 » comte de Fuentes qui commandait
 » cette fameuse infanterie, et qui tour-
 » menté de la goutte se faisait porter
 » en chaise au milieu du carnage, où
 » il mourut percé de coups, le 19 mars
 » 1643, étant alors âgé de quatre-
 » vingt-deux ans. Condé, en apprenant
 » sa mort, dit qu'il aurait voulu mourir
 » comme lui s'il n'avait pas été vain-
 » queur.

B—s.

FUESI (PIR), dominicain hongrois, né en 1703, à Comaron, en Hongrie, de parents protestants. Il fit ses études dans sa patrie; et après avoir passé à l'église catholique, il entra dans l'ordre des dominicains. Il mourut à Waitzen, en 1769, laissant les ouvrages suivants : I. *Oïa poetica*, Vienne, 1744. II. *Tribunale confessoriorum et ordinandorum Martini Wigardt in breve compendium collectum*, ibid., 1745. III. *Fasciculus biblicus, seu selecta S. S. effata metricè pronuntiata*, Bude, 1746. IV. *Vie de S. Vincent Ferrier*, en hongrois, OEdenbourg, 1749. V. *Catonis moralia disticha ad hungaricos versus magnè elegantia redacta*, imprimés plusieurs fois, et la dernière à Bude, 1772.

C—AU.

FUESSLI (JEAN), né à Zurich, en

1477, protégea beaucoup la réformation. On a de lui une *Chronique suisse* estimable, continuée jusqu'en 1519. — PIERRE, son frère, fit plusieurs campagnes en Italie, et un voyage dans la Terre-Sainte, dont il laissa une description. On conserve de lui l'*Histoire de la guerre civile en Suisse, de 1531*, à laquelle il assista, et l'*Histoire de la prise de Rhodes*. Il mourut en 1548. U—1.

FUESSLI (MATHEU). Cet habile peintre naquit à Zurich, en 1598. Cédant à son goût précoce, son père le donna pour élève à Gotthard Ringgli, peintre célèbre; Fuessli fit, sous sa direction, des progrès étonnants. Génie original, il ne s'abassa point à copier le travail d'autrui. Il passa à Venise, où il s'acquit l'estime de Tempesta et de l'Espagnolet. De retour dans sa patrie, il s'occupa de son art; il se distingua dans la représentation de scènes effrayantes, telles que batailles, combats navals, incendies, pillages, etc. : il sut se procurer même quelquefois les moyens de faire naître des scènes d'effroi, pour les dessiner d'après nature. Il travailla aussi en émail, en miniature et à fresque. Le burin lui fut également familier : il l'exerçait d'après la manière de Callot. Il mourut en 1664. Son fils et son petit-fils, de même nom, se sont fait connaître comme peintres de portraits. Celui-ci mourut en 1739. U—1.

FUESSLI (JEAN-MELCHIOR) naquit à Zurich, en 1677, et y mourut en 1736. Graveur habile et laborieux, il a dessiné et gravé un grand nombre de planches : on distingue celle qui représente la *Cérémonie des Serments*, par lesquels fut consacrée l'alliance de la république de Venise avec les deux cantons de Zurich et de Berne. La plupart des planches de

la Bible de Scheuchzer ont été gravées d'après ses dessins. U—1.

FUESSLI (JEAN-GASPARD) naquit à Zurich en 1707. Il apprit les éléments de l'art sous son père, qui fut un peintre médiocre. A dix-huit ans, il partit pour Vienne, où il se distingua bientôt par ses progrès, et sut s'acquérir l'amitié des artistes, ainsi que des gens de cour. Le prince de Schwarzenberg l'engagea à se rendre à Rastadt, chez son gendre. Il passa ensuite au service du duc de Wurtemberg. Il fit des portraits, voyagea en Allemagne, se lia d'amitié avec Kupetzki, à Nuremberg, ainsi qu'avec Rugendas et Riedinger, à Augsbourg : il cultiva la théorie et l'histoire des arts. La guerre qui désolait l'Allemagne, l'engagea à retourner en Suisse : il y revint à l'âge de trente-quatre ans, s'y maria, et occupa pendant quelque temps la place de chancelier. Son génie embrassait plusieurs branches de connaissances ; et il fut en correspondance avec les savants et les artistes les plus distingués de différents pays. Néanmoins, fidèle à son art, il ne discontinua point de l'exercer ; et il lui a rendu des services non moins essentiels, par d'excellents ouvrages. Son premier essai littéraire fut la *Vie de Rugendas* et celle de *Kupetzki*, ses deux bons amis, dont la mort l'avait affecté douloureusement. Cet essai parut à Zurich, en 1758 (en allemand), in-4° ; et le succès qu'il obtint, engagea l'auteur à écrire l'*Histoire des meilleurs peintres de la Suisse* : il en a paru 4 volumes de 1755 à 1774, auxquels il faut joindre un Supplément de 1780. La vie de chaque peintre est ornée de son portrait, et de vignettes ingénieuses analogues à son caractère et à ses talents. Le célèbre Mengs lui remit, en manuscrit, son *Traité*

sur le beau et sur le goût en peinture. Fuessli en soigna l'édition, qui parut à Zurich en 1762. En 1771, il a publié le *Catalogue raisonné des meilleurs graveurs, et de leurs œuvres*, qui a servi de base au Manuel plus ample qu'ont donné depuis MM. Huber et Rost ; lui-même avait rassemblé une collection de gravures, riche et précieuse. En 1778, il a fait imprimer les *Lettres de Winkelman, adressées à ses amis, en Suisse*. L'ouvrage numismatique de Hedlinger a été gravé par Haid, d'après ses dessins. Doué d'un excellent caractère, Fuessli a surtout bien mérité, et de son art et de sa patrie, par l'amitié affectueuse avec laquelle il accueillit les jeunes gens qui venaient s'instruire chez lui : il les aidait et les encourageait également par ses conseils et par ses moyens. Il mourut à Zurich, le 6 mai 1782. Toute sa famille avait hérité de ses talents et de son génie. Ses deux filles, Rose et Lise, qui n'ont point survécu à leur père, avaient excellé dans la peinture des fleurs et des insectes. U—1.

FUESSLI (JEAN-RODOLPHE), fils aîné du précédent, naquit à Zurich, en 1737, et mourut à Vienne, en 1806. Il étudia sous son père, et fut également habile dans le dessin, dans la peinture et dans la gravure. En 1765, il se rendit à Vienne, et fut détourné, quelques années après, de son art, par des travaux de géométrie et par des occupations de chancellerie, auxquels il se voua en Hongrie. Il revint en 1790 à Vienne, pour reprendre ses premières études, et s'y occupa surtout de l'histoire de l'art, dans deux ouvrages, que malheureusement il ne put achever : l'un est un *Journal de l'art, destiné pour les états autrichiens*, dont quelques cahiers ont

paru depuis 1801; l'autre, plus considérable, est le *Catalogue raisonné des meilleures estampes, gravées d'après les artistes les plus célèbres de chaque école*. Les quatre volumes qui ont paru de ce grand ouvrage (publié en allemand, à Zurich, de 1798 à 1806) comprennent les écoles flamande et italiennes. Les portraits et les vignettes de l'*Histoire des peintres suisses* de son père, ont été dessinés et gravés par lui. U—1.

FUESSLI (GASPARD), troisième fils de Jean-Gaspard, naquit à Zurich en 1745, et y mourut en 1786. Il s'étoit d'abord destiné, comme ses frères et sœurs, aux arts du dessin; il embrassa ensuite l'état de libraire, et cultiva l'entomologie: il a donné de très bons ouvrages dans cette partie de l'histoire naturelle. En 1775 parut son *Catalogue raisonné des insectes de la Suisse* (fig., in-4°). Depuis 1778, il publia 3 volumes in-8° du *Magasin d'entomologie*; et de 1781 à 1786, 6 cahiers des *Archives d'entomologie* (fig., in-4°), traduites en français (Winterthour, 1744); en anglais et en français (Londres, 1795, in-4°). Son caractère aimable et officieux le fit chérir et regretter de ses amis. U—1.

FUESSLI (JEAN-RODOLPHE) naquit à Zurich en 1709, et y mourut en 1795. Il apprit les principes de l'art chez Melchior Fuessli, et se perfectionna ensuite à Paris, sous Lautherbourg l'ainé, dans la miniature. De retour dans sa patrie, il cultiva l'histoire littéraire des arts. Sa bibliothèque, très riche dans cette partie, et sa collection presque complète de portraits d'artistes, sont conservées et continuées par son fils, qui fait paraître, de même, la suite du grand *Dictionnaire des artistes*, que son père avait publié d'abord in-4°,

de 1763 à 1777, et dont la nouvelle édition in-folio parut en 1779. (Voy. G. L. ECKHARD, XII, 460, col. 2.) Il fut sénateur à Zurich. U—1.

FUESSLI (JEAN-CORRAD) naquit, en 1704, à Wetzlar, où son père, originaire de Zurich, fut pasteur; et il mourut à Veltheim, village du canton de Zurich, en 1775. Il fit ses études à Zurich, et se distingua bientôt par ses connaissances et par son goût pour la littérature ancienne et classique. Il passa plusieurs années comme instituteur de la jeunesse; et l'établissement de la librairie, accrédité depuis son origine, des Orell et Fuessli à Zurich, l'engagea dans la carrière littéraire, qu'il a suivie avec succès. Dès l'an 1734, il donna une édition de l'*Histoire helvétique* de Simler, en latin, avec la continuation jusqu'à son temps; il fit paraître simultanément le programme du *The-saurus scriptorum historiae helveticae*, qui fut imprimé l'année suivante (à Zurich, vol. in-fol.): comme agent de la nouvelle librairie, il fit alors un voyage en France et en Allemagne. En 1740, il publia la première centurie des *Épîtres des réformateurs*. Les *Mémoires pour servir à l'histoire de la réformation en Suisse*, dont il fit paraître cinq volumes (en allemand), de 1741 à 1753, sont estimés des protestants. Sa *Description géographique et politique de la Suisse* (en 4 vol. in-8°, Schaffhouse, 1770 à 1772, en allemand), eut un assez grand succès. De 1770 à 1774, parut, à Leipzig, en 3 volumes, son *Histoire de l'Eglise, durant le moyen âge*. Il travailla à différents journaux littéraires. Les écrits polémiques qu'il a publiés contre Breitinger et d'autres hommes lettrés de sa patrie, firent beaucoup de bruit, et sont oubliés

maintenant. Fuessli était renommé pour sa causticité; il ne le fut pas moins pour sa bienfaisance et pour ses vertus. Curé à Veltheim depuis 1742, il s'est occupé d'encourager et de perfectionner l'agriculture de cette commune. Il ne se maria pas; et il a légué sa collection de livres et de manuscrits, qui est précieuse pour l'histoire ancienne et moderne de l'Helvétie, à la bibliothèque de Zurich. U—r.

FUET (Louis), l'un des meilleurs canonistes du 18. siècle, naquit à Orléans en 1681. Sa famille, peu favorisée des biens de la fortune, ne put long-temps lui donner cette première éducation convenable aux talents qu'il devait faire valoir. Le jeune Fuet balança sur le genre de vie qu'il adopterait, quand, pour le fixer, ses amis lui donnèrent le sage conseil d'apprendre les éléments de la langue latine. Sa jeunesse avancée, car il touchait à sa vingtième année, ne l'épouvanta pas. Il se mit sous la direction d'Ambroise Pacori, à qui le cardinal de Coislin, évêque d'Orléans, avait confié la direction de ses écoles ecclésiastiques de Meung-sur-Loire. Dès les premiers mois, Pacori jugea, d'après les rapides progrès de son élève, qu'une vive lumière avait été trop d'années cachée sous le boisseau. Il en prit un soin particulier. A la fin de ses humanités, Fuet voulait entrer dans la maison des PP. de l'Oratoire de la rue Saint-Honoré. Le P. Baugin, son compatriote, qui lui connaissait plus de penchant à l'érudition qu'à l'éloquence, lui conseilla d'entrer chez les bénédictins, comme moyen de contenter son amour pour l'étude, déjà devenu sa passion dominante. En 1709, Fuet entra au noviciat de l'abbaye de Vendôme, qu'il quitta quelques mois après, non par inconstance, mais pour céder aux larmes de son père, qui, dans un

âge avancé, ne voyait d'autre moyen, pour ses nombreux enfants, que les talents que Louis Fuet pouvait faire valoir. Un court séjour dans la ville d'Angers, détermina ses dispositions en faveur de l'étude du droit canon. Après avoir pris ses degrés, il céda aux conseils de l'évêque d'Angers, en se décidant pour l'état ecclésiastique. L'évêque d'Orléans, Fleuriau d'Armenonville, prompt à rejeter quiconque se prononçait contre la bulle *Unigenitus*, non content de lui refuser un démissaire, ne voulut pas même lui donner un certificat de bonne vie et de mœurs, quoique la seule plainte qu'il articulât vivement contre le prosélyte de l'évêque d'Angers, fût qu'il lisait l'*Augustinus* de Jansénius. Fuet, forcé d'abandonner une carrière où, dès le début, il rencontrait des persécutions, se fit recevoir avocat au parlement de Paris, le 20 juillet 1716. Il s'acquit, dans sa profession, la réputation la mieux méritée. Sans doute qu'il serait devenu le conseil général du clergé de France, s'il n'eût pris trop chaudement parti dans les querelles théologiques qui divisaient alors la France. Ses consultations en faveur des appelants, firent gronder sur lui quelques orages que ses protecteurs ne tardèrent pas à dissiper. On lui permit de travailler paisiblement au grand ouvrage qu'il préparait sur la jurisprudence ecclésiastique, lorsqu'en 1737 il se vit obligé de suspendre ses travaux à raison d'une maladie à laquelle il n'échappa que pour tomber dans une mélancolie profonde, qui l'enleva le 4 septembre 1739. Son article biographique serait, sans doute, plus étendu si les mémoires manuscrits qu'il a laissés sur les principaux événements de sa vie ne se fussent perdus. On peut le louer d'avoir été le bienfaiteur et l'ami de sa famille.

Louis Fugère est : I.
sur l'injustice
dont on mena 1712, 1719. II. *traus des ma*
beneficiales, Paris, 1721. III.
moires et Consultations relatifs aux
égnités collégiales de Saint-P
de Fole, 1726. C'est sur
 meism que fut rédigé le *Recu*
Jurispndences canonique, par
 son de Lacombe, 1743-1750.

P—D.

FUGÈRE (ALEXANDRE-CONRAD), né à Paris, en 1721, était fils d'un conseiller à la cour des aides : il perdit son père étant encore fort jeune; et son aïeul, qui se chargea de son éducation, le confia à des mains p... Il fit ses cours de philosophie sans succès; mais tout à la fin de l'étude se développa et il s'y livra avec une telle ardeur, que ses progrès eurent quelque chose de prodigieux. Admis, à l'âge de vingt ans, à la cour des aides, il se montra digne de siéger parmi les magistrats qui composaient alors cette cour célèbre. La sagacité naturelle de son esprit lui avait fait deviner l'enchaînement qui existe entre les différentes parties des connaissances humaines, et il les avait toutes étudiées. Mathématicien, jurisconsulte, philosophe, il joignait à une érudition immense le goût le plus sûr et le plus délicat. Il se délassait des ouvrages de Newton par la lecture des odes de Pindare et des traités de Platon; et il avait fait passer dans notre langue des morceaux choisis de ses auteurs favoris. L'illustre président de Malesherbes sentit tout le mérite de Fugère; et, après la mort de De Boze, il lui confia la direction du *Journal des savants*. L'excès du travail avait déjà détruit sa santé délicate : il fournit cependant au journal quelques articles, bien faits pour d'oc-

ner une idée de la variété et de la profondeur de ses connaissances. Le premier est une analyse de la Lettre de J. J. Rousseau sur la musique française; le second, l'examen critique d'une nouvelle traduction des Olympiques de Pindare; et le troisième, un tableau du change des monnaies dans les principales villes de l'Europe, morceau rempli de vues nouvelles sur nos rapports commerciaux avec les étrangers. Une étroite amitié unissait Fugère avec Goguet, depuis son enfance; le chagrin qu'il éprouva de la perte de ce savant respectable, abrégea ses jours : il mourut à Paris, le 5 mai 1758, à trente-sept ans, et fut inhumé dans l'église de Saint-André-des-Arts. On ignore le sort de ses manuscrits. Son éloge a été imprimé dans l'*Année littéraire*, 1758, tom. IV, et dans le *Journal des savants*, mois d'août, même année. W—s.

FUGGER, famille de riches négociants d'Augsbourg (1), qui furent anoblis par l'empereur Maximilien, en récompense des services qu'ils lui avaient rendus, et dont la postérité subsiste, avec éclat, dans la branche des comtes de Fugger, établis en Souabe, et alliés aux plus illustres maisons de l'Allemagne. Dominique Custos, graveur d'Anvers, a publié une suite de portraits des principaux personnages de cette maison, sous le titre suivant : *Fuggerorum et Fuggerarum quæ in familiâ nata, quæve in familiam transiverunt, quot extant, ære expressæ ima-*

(1) Babelais a donné une bien haute idée de l'opulence de cette famille, en disant qu'après les Fougères d'Augsbourg, Philippe Stroum est estimé le plus riche marchand de la chrétienté. On rapporte qu'à son retour de Tunis, Charles-Quint, passant à Augsbourg, logea chez les Fugger, et qu'entre autres magnificences dont ils le régalerent, ils firent servir sous la chemise de sa chambre un fagot de canelle, et l'allumèrent avec la promesse d'une somme très considérable qu'il s'en était portée à l'empereur.

gines, in-fol. (1) Ce volume contient 127 portraits, très bien gravés sur cuivre, avec de courtes descriptions des titres et des qualités des personnes qu'ils représentent. Ce Recueil a paru pour la première fois vers 1593 : les exemplaires du second tirage portent la date de 1618; ceux du troisième, celle de 1620 : les descriptions sont en allemand, et l'on y a ajouté deux portraits; enfin les planches ont été retouchées, et l'on en a fait un quatrième tirage à Ulm, en 1754, sous le titre de *Pinacotheca*. Le plus ancien personnage dont le portrait se trouve dans ce Recueil, est Jacques Fugger, dit *le Vieux*, mort le 14 mars 1469. — FUGGER (Huldrich), l'un des hommes les plus distingués qu'ait produits cette illustre famille, naquit à Augsbourg, en 1528; il embrassa l'état ecclésiastique, et devint camérier du pape Paul III : après avoir demeuré pendant quelque temps en Italie, il revint en Allemagne, où, ayant eu plusieurs conférences avec les nouveaux réformateurs, il finit par adopter leurs principes. Il se démit alors de son emploi, et s'appliqua entièrement à l'étude des lettres. Ce fut un protecteur éclairé des savants; et il contribua à faire donner de meilleures éditions des auteurs grecs et latins. Sa libéralité ne s'étendit pas seulement sur les écrivains qui honoraient alors l'Allemagne; on sait qu'il vint au secours du célèbre imprimeur Henri Estienne, et qu'il lui donna une somme considérable. Il avait formé lui-même une collection très précieuse d'anciens manuscrits; et il consacrait, chaque année, pour l'augmenter, des sommes si fortes, que

(1) C'est ce livre, sous le titre de *Fuggerarum Imagines*, que d'ignorants bibliographes ont quelquefois classé, dans des Catalogues, parmi les ouvrages de botanique, comme s'il traitait des fourbes.

ses parents, craignant qu'il ne finit par dissiper leur patrimoine, firent prononcer son interdiction. Ce trait lui fut sensible : mais il parvint à faire annuler le jugement rendu contre lui; et le testament de son frère, qui l'instituait héritier, fut confirmé. Il se retira à Heidelberg, où il mourut au mois de juin 1584, laissant à l'électeur Palatin sa riche bibliothèque. Il légua aussi une somme pour les pauvres, et une autre pour l'entretien de six écoliers à l'académie (1). — FUGGER (Jean-Jacques) partageait le goût de son frère pour les livres; il avait formé une riche bibliothèque, dont Jérôme Wolfius a été le conservateur. Il était en correspondance avec le cardinal de Grandvelle; et l'on a inséré une de ses lettres à ce prélat dans le *Traité de la Tolérance des religions* par Pellisson. Il avait composé, en allemand, une *Vraie description historique de la maison d'Habsbourg et d'Autriche*, 1555, 2 gros vol. in-fol.; manuscrit enrichi de plus de trente mille figures d'armoiries, sceaux, portraits, etc. On en conserve des copies dans les bibliothèques de Vienne et de Dresde. Lambécus et Kollar en ont publié des fragments; et Sigismond de Birken en a donné, en allemand, un extrait peu estimé, sous le titre de *Miroir d'honneur de la maison d'Autriche*, 1668, in-fol. — FUGGER (Antoine et Raimond), frères, furent, au 16^e siècle, les fondateurs de l'église St-Maurice d'Augsbourg, où ils firent placer, à grands frais, un jeu d'or-

(1) Quelques auteurs, étonnés de sa richesse inépuisable, ont dit sérieusement qu'il était en possession de la pierre philosophale, et qu'il en a laissé la preuve dans quelques écrits (*Merkhof. Polyhistor*, tom. I, pag. 31). On regarda avec plus de raison comme une des principales sources de la fortune de ces négociants, les mines de mercure d'Almaden, dont ils obtinrent la concession, et dont les produits étaient indispensablement nécessaires pour l'exploitation des mines de Potosi.

plus grand qu'on
en Allemagne. La vne u
sur doit d'a

apportants, entre autres un
pour les incurables, et un
sur les pauvres bonteux. Rai-
rait formé un cabinet d'an-
t une galerie de tableaux des
maîtres. Il avait aussi établi
botanique, où l'on cultivait
belles plantes de l'Italie. —

(Othon-Henri), comte de
erg et de Weissenhorn, né
, entra au service d'Espagne,
t colonel en 1617, eu récom-
le sa belle conduite devant

Il leva des troupes à ses
our marcher contre la Bo-
évolée, et fut ensuite envoyé
s Pays-Bas, où il assista au
e Bréda en 1624. Les nou-
troubles de l'Allemagne lui
ent de nouvelles occasions de
aler; il aida le général Tilli à
tre la Franconie en 1632, eut
mandement en chef de l'armée
e d'agir en Souabe, et fut fait
grand-maître de l'artillerie. Il

le siège de Ratisbonne en
s'empara de cette place, et se
à la bataille de Nordlingen.
ie suivante, il prit Augsbourg,
le sénat luthérien, et en créa
tre catholique. L'empereur l'a-
evé au rang de comte de l'Em-
t le roi d'Espagne, Philippe IV,
ra de l'ordre de la Toison d'or.
ut en 1644. Vv—s.

HRMANN (MATHIAS), savant
vieux moine autrichien, mort
ue, en 1773, appartenait,
t Adelung, à l'ordre de Saint-
premier ermite, et était défi-
général de la province d'Au-
. Il a publié, en allemand : I.
riche ancienne et moderne,
e, 1734—37, 4 part. in-8°.

II. *Vienne ancienne et moderne*,
ibid., 1738, 2 part. in-8°. III. *Vie
et miracles de St.-Séverin, apôtre
du Nordgau ou de l'Autriche, et
abbé de Heiligenstatt, près de
Vienne*, ibid., 1746, in-8°. IV.
*Dissertation sur deux questions his-
toriques* : 1°. *Vienne est-elle bâtie
sur l'emplacement de l'ancienne
Vindobona, frontière de l'Empire
romain?* 2°. *L'ancienne ville était-
elle aussi grande que la Vienne
moderne?* ibid., 1764, in-8°. Ces
deux questions furent vivement agi-
tées. Le P. Léopold Fischer, jésuite,
essaya de réfuter le P. Fuhrmann
dans une *Brevis notitia urbis Vin-
dobonæ*, 1764, in-4°; ouvrage qui
eut beaucoup de succès, dont il parut
successivement quatre parties, suivies
de trois suppléments de 1771 à 1775.
Le même jésuite avait publié, en alle-
mand, un *Avis aux lecteurs de la
Dissertation du P. Fuhrmann, sur
deux questions historiques*, ibid.,
1764, in-8°. Le P. Fuhrmann soutint
son opinion, avec de nouveaux déve-
loppements, dans l'ouvrage suivant :
V. *Description historique de la ville
et des faubourgs de Vienne*, 1^{re}.
partie, où l'on prouve qu'elle occupe
l'emplacement de l'ancienne Vindo-
bona, et avec la même étendue, ib.,
1766, in-8°, avec 4 pl.; 2^e. part.,
1766—67, 2 vol. in-8°, avec 7 pl.
VI. *Histoire générale ecclésiastique
et civile des Etats héréditaires de
la maison d'Autriche, depuis Au-
guste jusqu'à l'an 337 de J. C.*, ib.,
1769, in-4°, avec 13 planch. VII.
Le P. Fuhrmann a encore publié,
en latin, *Historia sacra de bap-
tismo Constantini Max. Aug. col-
loquiis familiaribus digesta*, 1^{re}.
partie, Rome, 1743; 2^e. partie,
Vienne, 1747, in-4°, fig.; ouvrage
curieux, plein d'érudition, mais dont

le second volume est défiguré par de nombreuses fautes d'impression. VIII. *Dux viæ angelicus ad urbem Romanam*, ibid., 1749, in-8°; traduit en allemand, la même année. W—s.

FUIREN (GEORGE), médecin danois, naquit à Copenhague en 1581. Après avoir acquis des connaissances assez étendues dans les belles-lettres, les mathématiques et la théologie, non seulement au gymnase de sa ville natale, mais encore à Wittenberg et à Rostock, il se livra plus spécialement à l'art de guérir, qu'il étudia d'abord à la célèbre université de Leyde, puis à celle de Padoue, enfin à celle de Bâle: il soutint dans cette dernière une thèse sur la *syncope*, en 1606, pour obtenir le doctorat. Revêtu de ce titre, il continua pendant quatre années le cours de ses voyages, et ne revint dans sa patrie qu'en 1610. Chargé par le roi de recueillir les plantes que fournit le Danemark, il ébaucha l'histoire de ses excursions, laquelle fut insérée par Thomas Bartholin dans sa *Cista medica*, sous ce titre: *Index plantarum indigenarum quas in itinere suo observavit*. Ce catalogue est précédé de la Vie de l'auteur, qui mourut le 25 novembre 1628. La notice biographique est extraite du *Programma funebre*, publié par le recteur Wolfgang Rhumann. Le savant botaniste danois, Chr. Fr. Rottböll, a dédié à la mémoire de son compatriote, sous le nom de *Fuirena*, un genre de plantes graminées, de la division des souchets, et dont les sept espèces jusqu'à présent connues sont exotiques. C.

FUIREN (HENRI), fils de George, hérita de son père l'amour de l'étude, le goût de l'histoire naturelle, de la médecine, et la passion des voyages. Il naquit à Copenhague en 1614, commença dans cette ville le cours de

ses humanités, qu'il termina à Sorée. L'université de Leyde jouissait déjà d'une brillante renommée: Fuiren s'y rendit; et pendant quatre années, il étudia les diverses branches de l'art de guérir, sous les auspices des professeurs Falkenburg, Vorst, Heurn et Schrevel. Il visita les plus fameuses écoles de France, surtout celles de Paris et de Montpellier. Mais il retourna pour l'université de Padoue une telle prédilection, qu'il y resta six années. Il parcourut ensuite l'Italie toute entière; et au retour de ce voyage, non moins utile qu'agréable, il fit une excursion en Suisse, s'arrêta quelque temps à Bâle, y disserta de la manière la plus distinguée sur l'*Hydropisie ascite*, et fut proclamé docteur le 14 octobre 1645. Il desira revoir la France, dont le séjour lui avait extrêmement plu. Enfin, après treize années d'absence, il revint dans sa patrie, rapportant de ses longues courses des connaissances variées, des livres rares, et une foule d'objets curieux d'histoire naturelle. Sa faible santé ne lui permit pas de se livrer avec autant d'ardeur qu'il l'aurait désiré aux travaux du cabinet. Ce fut probablement pour la même cause, plutôt que par la crainte des embarras du ménage, comme le prétendent ses biographes, qu'il demeura célibataire. Une gêne de la respiration, qu'il éprouvait depuis son enfance, devint par degrés, comme cela arrive que trop souvent, un véritable asthme, auquel il succomba prématurément le 8 janvier 1659. Il légua à l'université de Copenhague et à la faculté, outre des sommes d'argent considérables, son cabinet et sa bibliothèque, dont Thomas Fuiren, mort en 1673 à cinquante-sept ans, a rédigé les notices: *I. Rariora musæi Henrici Fuireni quæ academiæ Hafniensi legavit*,

logue, 1003, in-4°. II. *Catalo-
bibliotheca Historici Fulren-
sis academia nata*, Co-
mo, 1660, in-4°. L'éditeur ne
se point à mettre au jour ce
ne; il réunit sa bibliothèque à
son frère, et en fit pareille-
ment à l'académie. Thomas Bar-
nabé a publié, d'abord isolément,
9, puis inséré dans sa *Cista-
ria*, l'éloge suédois de Henri
son condisciple, son ami,
son parent. On retrouve cet éloge dans
*moribus medicorum nostri sæ-
cularissimorum*, de Witte, et
*Bibliotheca scriptorum me-
dicorum*, de Manget. C.

FULBERT (1), 54^e. évêque de Char-
tres, de son temps, l'un des prin-
cipaux ornements de l'église gallicane.
On ne sait le lieu de sa naissance : sui-
vant M. de Tillemont, il était Romain ou
un Italien. La *Bibliothèque des
saints chartreux* le fait naître en
Normandie; d'autres veulent qu'il ait vu
le jour à Chartres ou dans les environs :
on apprend, avec une humilité
digne d'un évêque, qu'il était d'une
famille obscure et né en bas lieu,
et de sorte levatus. Il racheta
l'obscurité de la fortune par son
talent : de quelque part que lui vint
ce talent plus précieux que la nais-
sance, celui d'être mis dès l'enfance
dans les mains de bons maîtres, il a
qu'on n'ignorât point qu'il avait
le bonheur (2). A l'âge convenable,
il vint étudier à Reims, sous le célèbre

Gerbert, qui devint pape sous le nom
de Silvestre II, et dans l'école duquel,
Robert, fils de Hugues Capet, et de-
puis roi de France, étudiait en même
temps. Fulbert devint bientôt lui-
même en état d'enseigner. Soit qu'un
nommé Herbert, son condisciple à
Reims, et natif de Chartres, l'ait en-
gagé à venir dans cette ville et à y
ouvrir une école, soit, comme d'autres
le disent, qu'Odon, évêque de Char-
tres, l'ait, sur sa réputation, appelé
pour lui confier les écoles de son égli-
se, dont il le fit chanoine et chancel-
lier, il est certain qu'il en fut chargé,
et que le bruit de son savoir lui attira
de toutes parts un grand concours de
disciples, qui se répandirent ensuite,
non seulement dans toute la France,
mais encore en Italie et en Allemagne.
Rien ne prouve que Fulbert ait été
moine, comme quelques-uns l'ont pré-
tendu; mais il était lié avec tout ce que
le clergé régulier avait alors de person-
nages les plus distingués, tels qu'Odil-
lon de Cluni, Abbon de Fleury, et plu-
sieurs autres saints et célèbres abbés.
Aux connaissances qu'il avait acquises
dans l'école de Reims, il joignait celle
de la médecine, et il exerçait cette
profession, qui s'alliait alors avec la
cléricature; il cessa de s'en mêler
lorsqu'il devint évêque, croyant devoir
tout son temps à ses nouvelles fonc-
tions. C'est en 1007, qu'il fut élevé sur
le siège épiscopal de Chartres, après la
mort de l'évêque Rodolphe. Le roi Ro-
bert, qui, depuis les écoles de Reims,
avait conservé pour lui une grande es-
time, contribua à son élévation : mais
le mérite de Fulbert, sa science et la
sainteté de sa vie, y contribuèrent plus
encore. Il eut, au reste, occasion de té-
moigner sa reconnaissance à ce prince,
en déterminant Lautheric, archevêque
de Sens, à remettre entre ses mains la
ville de Sens, qui lui était importante.

1. *Manuscrit de l'Histoire Littéraire de France*
dans lequel on trouve la différente manière de pronon-
cer le nom de Fulbert si tellement fait varier son
orthographe et a rendu ce nom si méconnaissable,
qu'on ne peut attribuer à différents personnages
qui n'ont appartenu qu'à un seul. Au lieu
de Fulbert, on lit dans des manuscrits et dans des
livres, Fulbert, Fulbert, Libert, et même
quelques fois Fulbert, Fulbert et Fulbert.

2. *Manuscrit de l'Histoire Littéraire de France*
(Paris de 1750.)

Fulbert assista à l'assemblée que le roi Robert tint dans son palais de Chelles, en 1008. Quelques auteurs ont cru qu'il avait été chancelier de Robert: ils ont confondu la chancellerie de l'église de Chartres avec celle de France. On est peu instruit des particularités de l'épiscopat de Fulbert: on sait seulement qu'étant évêque, il continua d'enseigner au moins quelques années, et qu'en 1010, sa cathédrale ayant été entièrement consumée dans un incendie qui embrasa la ville de Chartres, il entreprit de la rétablir, et la reconstruisit en effet avec beaucoup de magnificence. Estimé, comme il l'était, des princes et des grands, il trouva, dans leur amitié et leur munificence, des ressources que ses moyens n'auraient pu lui offrir. Il fut puissamment aidé par Guillaume d'Aquitaine, dont il était fort considéré, et qui lui avait donné la trésorerie de St-Hilaire de Poitiers, et par Caut, roi de Danemark. Malgré son assiduité à remplir ses devoirs d'évêque, Fulbert craignit d'être mal entré dans l'épiscopat, et il songeait à se démettre de son siège. Il fit part de ses scrupules à Odilon de Cluni, qui lui conseilla de demeurer évêque. Après avoir mis la dernière main à la restauration de son église, il voulut y donner plus de majesté au culte: Gui d'Arezzo venait d'inventer la musique à parties; le pieux prélat fut un des premiers qui l'introduisit dans le chant de l'office, et la fit exécuter par un chœur de musiciens. Fulbert prit part aux affaires de son temps, auxquelles les évêques n'étaient point étrangers, faisant alors partie du conseil du prince; mais ce ne fut jamais que pour donner à l'autorité légitime des témoignages de fidélité, et pour empêcher les abus ou en demander la répression. Après l'assassinat de Hugues, favori de Robert, tramé par

Foulques-Nerra, comte d'Anjou, pour servir l'ambition et la vengeance de Constance, d'Arles, épouse de Robert, écrivit à ce comte, et lui avec fermeté l'énormité de sa vengeance, et il prit le parti du jeune Hugues, le fils aîné de Robert, déjà couronné et persécuté par la reine sa mère, qui lui présenta à Robert que ce prince se plaignait extrêmement; qu'il ne pouvait rien faire de tout, et ne pouvait aller à la cour, où il n'y avait pour lui aucune considération. Il osa lui proposer des vues injustes de vengeance sur le favori de Robert, le troisième fils, et rejeta les conseils de plusieurs évêques *courtisans*, qui l'avaient averti du danger d'être plus juste qu'il ne fallait, *plus æquè justus*, au lieu de se brouiller non seulement avec la reine, mais encore avec quelques-uns de ses confrères, sans des complaisants qu'il ne voulait pas. Courvaisier, dans l'histoire des ducs du Mans, écrit que Fulbert dit des différends élevés entre lui et gaud, l'un d'eux, et Herbert, de Maine: il le fut aussi d'un différend survenu entre les moines de Nogent et Adéolde de Nogent. Ce saint évêque, un des plus beaux esprits et une des principales lumières de son siècle, mourut plein de bonnes œuvres, le 14 d'avril, c'est-à-dire, le 10 d'octobre 1029, après vingt-un ans d'épiscopat (1). C'est le senti-
ment de plusieurs auteurs du *Gallia christiana* et ceux de l'*Histoire littéraire* de France. Cette date, au reste, est contestée par les uns avançant la mort de Fulbert qu'ils placent en 1027, les

(1) Si on devait ajouter foi à une liste des évêques de Chartres, mise à la tête de l'Œuvre de Fulbert, par Devilliers, ce serait monté sur le siège épiscopal qu'en 1017, et n'aurait été évêque que la même liste date de 1031 l'épiscopat de Thierri, successeur de Fulbert.

en 1031 : il fut inhumé
 de St-Pierre-en-Vallée,
 plusieurs évêques ses pré-
 . Quoiqu'il soit qualifié de
 us, et même de *saint* par
 auteurs ecclésiastiques, l'E-
 moins ne lui a décerné au-
 Seulement M. de La Roche-
 èque de Poitiers, a inséré
 dans les litanies de son dio-
 de Fulbert des Lettres, des
 des Poésies, quelques Hym-
 Proses, des parties d'Offices
 iques. Les poésies se ressen-
 la barbarie du temps : elles
 imes néanmoins, en ce que,
 les prières pour les morts, et
 tends aux reliques, elles at-
 sur ces points religieux, con-
 tentations survenues depuis,
 mes de ce temps-là. Les ser-
 ms nombre de cent onze, dont
 sont extrêmement courts,
 ont une saine doctrine, et sont
 ut une saine doctrine, et sont
 ut du savoir et de la piété de
 ur. Les hymnes et proses pa-
 ux contemporains avoir assez
 le pour qu'on les adoptât, et
 chantât dans plusieurs églises.
 qui vaut le mieux des œuvres
 est, ce sont les lettres; on en
 134, dont 102 sont de lui, et
 de différentes personnes, la
 l'un haut rang. Ces lettres, en
 sont courtes, mais écrites avec
 pureté, d'un grand intérêt
 naire et pour la connaissance
 et des usages de ces temps
 Dès 1595, Papire Masson
 né une édition des *œuvres de*
 Paris, Dupré, petit volume
 en 1608, Charles Devilliers,
 de la faculté de théologie de
 donna une nouvelle sous ce
Fulberti Carnutensis epis-
missimi opera varia, Pa-
 ris, in-8°; quoique plus com-

plète que la précédente, et annoncée
 pour être faite d'après de bons manus-
 crits, elle passe pour très fautive :
 malheureusement ses défauts ont passé
 dans les Bibliothèques des Pères de
 Cologne, de Paris et de Lyon; ce qui
 a fait souhaiter à quelques savants qu'on
 en fit une plus soignée et plus correcte.
 Depuis l'édition de Devilliers, on a
 retrouvé différents écrits de Fulbert.
 Dom d'Achery, dans l'addition au 2.
 tome de son *Spicilege*, a publié une
 lettre de ce prélat à Hildegair, son
 disciple, et écolâtre de Poitiers,
 qui le consultait sur l'administration
 des biens ecclésiastiques. Dom Mar-
 tène, dans son *Thesaurus anecdo-*
torum, en a fait imprimer une autre,
 adressée au même, sur l'usage prati-
 qué par quelques évêques, d'aller à la
 guerre; conduite que Fulbert désap-
 prouve et condamne sévèrement. Enfin
 Casimir Oudin a aussi fait imprimer un
 Commentaire du même Fulbert, trouvé
 à l'abbaye de Longpont. Il est probable
 que des recherches soigneuses feraient
 retrouver d'autres pièces encore, dont
 s'enrichirait une nouvelle édition. On
 attribue à Fulbert la *Vie de S. Aubert*,
 évêque d'Arras et de Cambrai, publiée
 par Surius : de bons critiques, néan-
 moins, doutent qu'elle soit de lui. —
 L'histoire fait mention d'autres per-
 sonnages du même nom, qui ont eu
 quelque célébrité : FULBERT, archi-
 diaque de Rouen, conseiller de l'arche-
 vêque Maurille, et *sophiste*, c'est-à-
 dire, selon le langage du temps, ins-
 truit dans les lettres et la philosophie,
 florissait vers 1060; on lui attribue :
 I. Une *Vie de St. Romain, archevê-*
que de Rouen, dont Nicolas Rigault a
 donné une édition, 1609, in-8°; cette
 vie est assez bien écrite, suivant De
 Thou : *Tota illa narratio, dit-il, non*
inculto sermone scripta. II. Une *Vie*
de St. Remi, archevêque de Rouen,

mort en 771 ; elle a été insérée dans le *Thesaurus anecdotorum*, tome 5^e.
 III. Deux petits *Fruités*, l'un de l'ordre et la manière de célébrer le concile ; l'autre, de la manière d'ordonner un évêque : dom Mabillon les a fait imprimer au tome 2^e de ses *Analectes*, à la suite des actes des archevêques de Rouen ; mais on n'est pas très certain qu'ils soient de cet auteur.
 — FULBERT, aussi archidiacre de Rouen, mais en même temps doyen de la cathédrale de cette ville, ne florissait qu'à la fin du 11^e siècle, et au commencement du 12^e. ; et par conséquent il ne doit pas être confondu avec le précédent, qui lui est antérieur d'un assez grand nombre d'années. Odeur Vital, historien contemporain, en parle comme d'un ecclésiastique doué d'éminentes qualités. Se voyant attaqué d'une maladie qui menaçait sa vie, il voulut, suivant l'usage du temps, mourir dans un habit monastique, et se fit revêtir de celui de Saint-Benoît. Il fut enterré dans le cloître de Saint-Ouen, devant le chapitre, où l'on voyait son épitaphe qui nous a été conservée. Elle fixe le jour de sa mort au 21 décembre, et ne fait aucune mention de l'année. — FULBERT, religieux de Saint-Ouen, vivait sous la discipline de l'abbé Nicolas, sous la direction duquel il avait entrepris ses ouvrages. Il se donne, en termes très positifs, pour religieux de ce monastère ; d'où il suit qu'il doit être distingué des deux autres. Il a laissé : I. Une *Histoire des miracles de Saint-Ouen, patron de son monastère* ; elle est fort bien écrite, et en bon style, quoique différent de celui du premier Fulbert. II. Une *Vie de Saint-Aicadre, vulgairement Saint Achard, abbé de Jumièges*, laquelle on dit n'être qu'une plus ancienne de deux siècles, retouchée et repolée. III.

Dom M. Billon avait attribué à ce Fulbert, la deuxième lettre de Fulbert de Chartres, sur l'*Hostie consacrée* ; mais il paraît qu'il n'a point persisté dans ce sentiment, qu'on n'ont pas adopté ses doctes confrères. L—r.

FULCO. Voy. FOULQUES.

FULCOIUS. Voy. FOULCOTE.

FULDA (FRÉDÉRIC - CHARLES), pasteur luthérien, et l'un des savants de l'Allemagne moderne qui se sont le plus distingués dans les recherches sur les langues, naquit en 1724, dans la petite ville impériale de Wimpffen, en Souabe, où son père était diacre. Demeuré orphelin dès l'enfance, les parents qui prirent soin de son éducation, lui mirent de bonne heure entre les mains des crayons et des boîtes à couleurs ; et ce qui n'était d'abord pour lui qu'un amusement, développant son goût naturel pour le dessin, déterminait peut-être la direction de son esprit vers les idées d'ordre et de méthode : sur quelque objet que son esprit se soit exercé dans la suite, il ne manquait jamais de le figurer en tableaux synoptiques. Il s'essaya même à peindre la figure ; et sans avoir eu de maître de dessin, il fit, à quinze ans, un portrait de son grand-père, qui fut trouvé très ressemblant, et que sa famille conserve encore. Après avoir suivi, à Stuttgart et à Tübingen, le cours de ses études pendant quelques années, la mort de cet aïeul le força de les interrompre. Un comte de Leutrum, au frère duquel il servit quelque temps de précepteur, désira l'avoir pour aumônier d'un régiment qu'il levait pour le service de Hollande : Fulda prit les ordres, suivit le corps à Deventer, et chercha l'occasion de s'embarquer pour les Indes, le régiment ayant été licencié peu de temps après. Une fièvre violente l'empêcha d'exécuter ce projet. Sans appui, sou-

ans ressources, il parcourut les principales villes de la Hollande et de la Prusse occidentale, portant par l'œil d'un observateur éclairé, quelques cours sous les meilleurs professeurs de Göttingue, et revint en 1750, dans sa patrie, où il obtint la haute place de pasteur de la paroisse du château de Hohen-Asperg. Ne pouvant se consacrer à ses fonctions, il se bornant à en esquisser quelques-uns le canevas. Père de treize enfants, il recommença pour l'éducation de sa famille, les travaux qu'il avait faits pour sa propre éducation, des ouvrages encyclopédiques, une histoire naturelle réduite en vers mnémoniques, en tables synoptiques, etc. Sa *Thésaurisation* sur les deux dialectes de la langue allemande, ayant remporté, en 1771, le prix proposé par la société de Göttingue, cette honorable distinction lui fit tourner toutes ses vues sur le mécanisme de la parole, l'histoire générale des langues et de leur enseignement, enfin, sur tout ce que les Allemands modernes ont apporté de linguistique. Il concourut encore en 1774, et remporta le deuxième prix sur cette question: *Tracer le plan d'un dictionnaire qui pût être à l'usage de toute l'Allemagne?* De concert avec son ami M. Nast, l'aîné, professeur à Stuttgart, il travailla en 1777 et 1778 au *Scrutateur de la langue allemande* (*Deutsche sprachschauer*), dans lequel les deux collaborateurs se déclarèrent hautement contre la prétention exclusive des habitants de la Haute-Saxe, qui affectent de ne regarder les autres dialectes de l'Allemagne que comme des

patois (1). Il s'occupait en même temps du projet de publier d'une manière plus correcte, et avec les commentaires que pouvait lui fournir sa profonde érudition, les plus anciens monuments de la langue allemande; mais la continuité de ses travaux altéra sa santé à un tel point, qu'il fut plusieurs fois condamné par les médecins. Dans les loisirs d'une de ses convalescences, il traça, en 1781, le plan d'une espèce de pasigraphie ou langue universelle (*sprachcharacteristick*), qui, comme l'écriture chinoise, aurait pu se lire dans toutes les langues. Le duc Charles de Wurtemberg, voulant récompenser son mérite, lui donna en 1787, la cure d'Ensingén, une des meilleures de tout le duché; mais Fulda n'en put jouir long-temps: il y mourut le 2 décembre 1788. Il avait été reçu membre de l'académie des sciences de Göttingue en 1776, de la société allemande d'Anhalt-Bernbourg en 1778, et de l'académie de Manheim en 1779. Actif et infatigable, ce savant ne cherchait de relâchement que dans le changement d'occupations, et dans les travaux mécaniques, pour lesquels son génie industriel lui avait suggéré différents perfectionnements. Il avait inventé, et exécuté lui-même, un métier à faire les franges; ses rideaux de lits et de croisées, ses chaises, ses tables, sofas et autres meubles, étaient son ouvrage. Voici le détail de ses écrits, tous en allemand: I. *Mémoire sur les deux dialectes principaux de la langue allemande*, Leipzig, 1775, in-4°; réimprimé l'année suivante dans le premier volume du grand dictionnaire d'Adelung. II. *Recueil étymologique des principaux mots ra-*

(1) Les *Regles fondamentales de la langue allemande*, que Fulda publia à Stuttgart en 1778, in-8°. ne sont qu'un morceau détaché de cette collection, comme on le reconnaît à la pagination cotée de 113 à 220.

dicaux de la langue germanique, publié par J. G. Meusel, Erlang, 1776, grand in-4°. Il fait suite à l'ouvrage précédent. III. *Geschicht-chartre* (*Carte de l'histoire du monde*), en douze feuilles, Bâle, 1782; on y joint une explication (*Uebersicht*), imprimée à Augsbourg, 1785, in-8°. Dès 1753, l'auteur avait commencé ce tableau, d'un détail immense et qui lui coûta vingt années de travail. Seybold le fit le premier connaître au public, dans le *Muséum allemand* de juillet, 1779. IV. *Essai d'un recueil général des idiotismes allemands*, Berlin, Nicolai, 1788, in-8°. (1) V. *Histoire naturelle du peuple germanique*, servant de commentaire au livre de Tacite, *De moribus Germanorum*, Nuremberg, 1794, in-8°, publié par F. D. Græter. VI. *Des Observations sur le vocabulaire de la petite peuplade de prétendus Cimbres, établis dans le Véronèse, insérées dans le tome 8 du Magasin hist. et géogr.* de Büsching, 1774, in-4°; et plusieurs autres morceaux insérés dans divers ouvrages périodiques, et dont on peut voir le détail dans Meusel. VII. Une *Version interlinéaire du texte du Codex argenteus*, avec une *Grammaire mæso-gothique*, et un *Glossaire* plus complet que celui de Junius, et supérieur à tous égards (*Voy. ULPILAS*). Ce beau travail a été publié en 1805, par J. C. Zahn, dans son *Ulfilas*. L'éditeur y a joint une notice de la vie et des ouvrages de Fulda, avec le détail des nombreux manuscrits qu'il a laissés. Une partie est passée entre les mains des professeurs Franz et Hausleutner, qui en ont fait paraître des extraits dans quelques ouvra-

(1) C'est par erreur que dans la Vie de Fulda, insérée à la tête de l'*Ulfilas*, on suppose que cet *Essai* fut publié en 1778.

ges périodiques.—Jean-Chrétien DA, pasteur à Hildesheim, et e à Hambourg, né dans la principauté de Waldeck en 1740, mort le 11 juillet 1784, a publié, en allemand, quelques discours ou opuscules littéraires. — Jean-Jules-Chrétien DA, autre pasteur luthérien, Gotha en 1734, exerça les fonctions de son ministère à Leipzig, et quelques paroisses des environs mourut le 26 novembre 1796. Il donna, aussi en allemand, un grand nombre d'ouvrages théologiques ou ascétiques, des poésies de circonstance, tant en allemand, et une dissertation *De crucis signaculo precum tianarum comite*, Leipzig, 1740, in-4°.

C. M.

FULGENCE (St.), *Fabius Gordianus Fulgentius*, évêque de Ruspe, né à Lepte, dans la Libye, vers l'an 463 (d'autres disent 467), appartenait à une famille sénatoriale de Carthage tombée dans l'abaissement depuis l'invasion des Vandales. Son père s'appelait Claude. Mariée, sa mère fut veuve, lorsque Fulgence était encore en bas âge, prit soin de son éducation, et lui donna des maîtres habiles, sous lesquels il fit de grands progrès. Il acquit en peu de temps une connaissance parfaite des langues grecques et latines. Son mérite lui valut la charge de procureur de la ville, ou receveur des deniers publics. Les rigueurs auxquelles il se livrait à l'exercice de cet emploi envers les familles pauvres, le lui rendirent odieux, et il le quitta. Élevé par son père, et touché de la lecture d'un sermon de S. Augustin sur la vanité du monde, il résolut d'y renoncer. L'évêque Fauste, retiré dans un monastère voisin, l'admit dans sa

maintenue, après quelques épreuves. Mariane au désespoir courut au monastère, redemandant son fils avec des cris déchirants. La vocation de Fulgence eut à soutenir un rude assaut; mais la grâce l'emporta. La persécution qu'éprouvaient alors les catholiques, ayant forcé Fauste de quitter son monastère, Fulgence, par son avis, se retira dans un autre, dont l'abbé se nommait Félix. Celui-ci trouva Fulgence si avancé dans la vie spirituelle qu'il se l'associa dans le gouvernement, et le chargea de l'instruction des moines. Mais bientôt tous deux furent obligés de fuir. Ils se retirèrent à Sirca-Venerca. Ils eurent à y souffrir de cruels traitements en haine de la foi de Nicée, par les ordres d'un prêtre arien. Peu de temps après, ils se séparèrent. Fulgence forma le projet d'aller visiter les solitaires d'Égypte; mais Eulalius, évêque de Syracuse, lui ayant dit que ces moines ne vivaient point dans la communion de Rome, il renonça à ce voyage. Cependant, avant de retourner en Afrique, il voulut aller saluer le tombeau des Saints - Apôtres. Il paraît qu'alors il était abbé, sans qu'on sache quand il avait été élevé à cette dignité. Il arriva à Rome l'an 500, justement lorsque Théodoric, roi des Goths, y faisait son entrée solennelle. Fulgence fut frappé de l'éclat de cette pompe, mais comme un saint pouvait l'être, en comparant la gloire mondaine qui passe en un peu de temps, avec la part réservée aux enfants de Dieu, laquelle ne passera point. Après avoir satisfait sa dévotion, Fulgence retourna en Afrique, et fut quelques années après ordonné, malgré lui, évêque de Ruspe. Son élévation ne lui fit rien changer à sa manière de vivre. Il conserva la même simplicité dans son vêtement, la même humilité dans son

maintien, la même austérité dans son régime de vie, continuant à s'abstenir de viande, et ne se permettant qu'un peu de vin mêlé de beaucoup d'eau. Il fut, avec les autres évêques africains, exilé en Sardaigne, par Thrasimond, roi des Vandales, Arien et persécuteur des catholiques. Ce prince, néanmoins, ayant entendu parler du grand savoir de Fulgence, l'appela à Carthage, et lui fit remettre un recueil d'objections touchant l'arianisme, auxquelles il lui ordonna de répondre. Fulgence obéit. Mais quoique Thrasimond admirât la force et la clarté des réponses, il resta dans ses préjugés, et renvoya le saint en exil. En 525, Hilderic, ayant succédé à Thrasimond, rappela les évêques. Leur arrivée à Carthage fut un triomphe. Fulgence, de retour à Ruspe, continua d'édifier son diocèse, et de servir l'Église par ses écrits. Il mourut en 533. Le martyrologe romain fait mention de St. Fulgence, comme confesseur, au 1^{er} janvier. Sa vie a été écrite par un auteur contemporain, et attribuée au diacre Ferrand, son disciple. Quoiqu'elle se trouve dans plusieurs manuscrits parmi les œuvres de Ferrand, il est aujourd'hui reconnu qu'elle n'est point de lui. St. Fulgence a beaucoup écrit; voici ses principaux ouvrages : I. *Libri tres ad Monimum*; il y traite de la prédestination, de l'oblation du sacrifice de Jésus-Christ à son Père, et réfute quelques objections des Ariens. II. *Contra Arianos libri unus*; c'est la réponse aux dix objections du roi Thrasimond. III. *Ad Thrasimundum regem Wandalorum libri tres*. Fulgence y répond à d'autres objections de ce roi arien, sur la médiation du Fils, sa divinité, et le mystère de sa Passion. IV. *Ad Donatum contra Arianos libri unus*. Donat,

jeune seigneur, attaché à la vraie doctrine, était embarrassé d'une difficulté qui lui avait été faite par les Ariens; Fulgence lui en donne la solution. V. *Libri de fide ad Petrum diaconum*. Cet ouvrage était attribué à St. Augustin, et avait été mis au nombre de ses œuvres; Jean Molanus l'a fait restituer à St. Fulgence. VI. Des *Lettres* à diverses personnes sur différents sujets. VII. Des *Sermons* et des *Homélies*. VIII. *Liber de Trinitate ad Felicem notarium*, publié par Sirmond, en 1612. IX. *Contra sermonem Fastidiosi ad Victorem liber*: ce Fastidiosus était un Arien, dont les mœurs n'étaient pas moins corrompues que la doctrine. X. *Ad Ferrandum diaconum epistola de baptismo Ethiopis moribundi*. Ferrand, disciple de St. Fulgence, lui exposait ses doutes sur le baptême d'un Éthiopien qui avait désiré de le recevoir, mais qui ne le reçut qu'après avoir perdu l'usage de ses sens; Fulgence en reconnaît la validité. XI. *Epistola ad Reginum comitem*: ce comte avait demandé à Fulgence si le corps de Jésus-Christ était corruptible, et l'avait prié de lui donner un règlement de vie, propre à un homme engagé dans la profession des armes. Fulgence ayant été surpris par la mort avant que cette réponse fût envoyée, Ferrand suppléa à ce qui y manquait. XII. *De incarnatione et gratiâ D. N. J. C. ad Petrum diaconum et alios qui in causâ fidei Romam missi sunt*; ce traité est une réponse à des députés des moines de Scythie, qui consultèrent les évêques d'Afrique relégués en Sardaigne, sur des questions relatives à l'incarnation et à la grâce. XIII. *Libri duo ad Euthymium de remissione peccatorum*. Fulgence y prouve qu'il n'y a point de rémission des péchés hors de l'Église et sans une pénitence sincère. XIV. *Libri tres de*

prædestinatione et gratiâ. Dupin ne croit pas que ce traité de S.-Fulgence. Il n'y trouve ni son nom ni sa doctrine. Il faut aussi retracer des œuvres de S.-Fulgence, et répondre à l'évêque Pinta, Arien qu'elle porte le nom du saint d'Arles. Il avait, en effet, adressé un sermon à cet évêque; mais on ne l'a point trouvé une ample analyse des sermons de S.-Fulgence, dans la *Bibliothèque ecclésiastique* de Dupin, tome 1. Les écrits de ce père sont fort peu connus. Il connaissait bien l'Écriture-Sainte, et il s'en sert à propos. Il est peut-être quelquefois un peu diffus. On l'appela l'Augustin de son siècle, parce que sa doctrine sur la grâce est celle de S.-Augustin, et qu'il le peut, il se rapproche de son style. On a imprimé à différentes fois des parties de ses œuvres. Elles ont été réunies en un vol. in-4°, en 1684; édition dont Casimir Oudin a fait l'éloge. (Voy. FOGGINI.) L. S. FULGENCE. Voyez FERDINAND GORDIEN.

FULGENCE (PLACIADÈS) auteur d'un ouvrage en trois volumes sur la mythologie, adressé à un philosophe nommé Catus, est regardé par les biographes comme un évêque de Sicile, qui vivait dans le 6^e siècle; mais il règne à cet égard beaucoup d'incertitude, et Trithème l'a confondu avec St. Fulgence, évêque de Russe. Son ouvrage sur la mythologie a été imprimé en 1599, par les soins de Jérôme Commelin; il l'avait été précédemment à Augsbourg, avec les autres œuvres de Placide, par les soins de Jacques Locher, et à Bâle en 1543. Baillet attribue à Placide un livre de commentaires sur les allégories de Virgile, adressé à un grammairien Chalcedoine. L. S. FULGINATE (GENTILE). Voyez GENTILE.

FULGOSE. Voyez FRÉGOSE.

FULIGATTI (JULES), jésuite italien, né à Cesène, vers l'an 1549. Après avoir parcouru la carrière de l'enseignement, il se voua à la prédication et à la direction des âmes, entre-mêlant ces occupations de travaux relatifs aux sciences. Étant, à l'âge de quatre-vingt quatre ans, tombé dans une défaillance à laquelle il survécut peu, on lui trouva sur le corps un rude cîcic; il mourut le 2 octobre 1633. Il est auteur d'un traité *Degli horiuoli a sole*, Ferrare, 1616, in-4°. — Jacques **FULIGATTI**, jésuite, né à Rome, entra dans la société en 1595, et courut la carrière de la chaire. Après avoir prêché dans la plupart des villes d'Italie, il revint à Rome, et y mourut le 15 novembre 1655, après avoir composé plusieurs ouvrages en italien et en latin. On a de lui : I. *Vita di Roberto Bellarmino cardinale*, Rome, 1624, in-4°. Cette Vie fut traduite en Latin et publiée avec des augmentations, par Silvestre Petra-Sancta, Liège, 1626, in-4°. Pierre Morin a donné, de cette même Vie, une traduction française imprimée à Paris, 1625, in-8°. II. *La Vie de Pierre Camillus, jésuite*, aussi en italien, Rome, 1649, in-8°. III. *La Vie de Bernardin Reatino*, Viterbe, 1744, in-8°. IV. *La Vie de sainte Elisabeth, reine de Portugal*. V. Une *Édition des Lettres de Bellarmin*. VI. *Compendio della vita di S. Francesco Xaverio*, Rome, 1657, in-8°.

L—Y.

FULKE (GUILLAUME) naquit à Londres, vers le milieu du 16^e siècle. Il fut élevé au collège de St-Jean de Cambridge. Destiné par son père à l'étude des lois, il les cultiva à Londres pendant près de six années ; mais se sentant plus de penchant pour la carrière ecclésiastique,

il retourna ensuite à l'université pour y suivre des études de théologie; ce qui irrita tellement son père, qu'il refusa de contribuer à son entretien. Reçu membre du collège de Saint-Jean en 1564, il en fut exclu l'année suivante, en raison des principes puritains qu'il avait adoptés; et fut réduit, pour subsister, à donner des leçons particulières. Mais revenu probablement, dans la suite, à des sentimens plus modérés, il obtint, en 1571, par la protection du comte de Leicester, le bénéfice de Warley, dans le comté d'Essex, et, en 1575, celui de Kedington, dans le comté de Suffolk : rentré à l'université, il fut nommé chapelain de l'ambassade d'Angleterre en France; puis, à son retour, principal du collège de Pembroke. Il mourut en août 1589. On a de lui un assez grand nombre d'ouvrages de controverse, qui le firent regarder en Angleterre comme un des plus redoutables adversaires des théologiens catholiques. Le plus considérable est le *Commentaire sur le Testament de Reims*, 1580, in-fol., dont l'objet est d'attaquer la version des livres saints, donnée par le séminaire de cette ville. La seconde édition de ce *Commentaire*, publiée en 1601, a pour titre : *Texte du nouveau Testament de J.-C., traduit de la vulgate latine par les papistes du traitre séminaire de Reims*. Cet ouvrage fut imprimé de nouveau en 1617 et en 1633, in-fol. X—s.

FULLEBORN (GEORGE-GUSTAVE), professeur des langues hébraïque, grecque et latine, à Breslau, naquit le 2 mars 1769, à Glogau, où son père exerçait les fonctions de conseiller de bailliage. Il commença ses études au collège de sa patrie, et sous la direction d'un père distingué lui-même par ses connaissances : il les continua

à l'université de Halle, où il se fit connaître avantageusement par une Dissertation latine sur le livre de *Xénophane*, *Zénon et Gorgias*, ordinairement attribué à *Aristote*, imprimée à Halle, en 1789. Livré spécialement à l'étude de la philologie et de la philosophie, il s'attacha à connaître les nouveaux systèmes que ces sciences avaient vus naître depuis peu en Allemagne, et les compara avec ceux des anciens et des modernes. En 1789, il prêcha avec succès dans l'église luthérienne de Glogau, et fut nommé ensuite troisième diacre de la même église. Bientôt après, il succéda au célèbre Gedicke, dans la chaire que celui-ci occupait à l'*Elisabethanum* de Breslau, lorsque ce dernier fut appelé au rectorat de Bautzen. Mais, dès 1795, la santé de Fullehorn commença à s'altérer; il s'affaiblit insensiblement malgré tous les secours de l'art, et il succomba, le 16 février 1803, à une maladie du cœur, laissant une veuve et une famille sans fortune. Quoique enlevé si jeune à la philosophie et aux lettres, il a donné au public un assez grand nombre d'ouvrages. Nous connaissons de lui les suivants : I. *Encyclopædia philologica*, (Breslau, 2^e édition, 1803, 1 vol. in-8°.) II. *Fragments de Parménide*, avec une traduction et des notes, en allemand (Zullichau, 1795, in-8°.) III. *Georgii Gemisthi S. Plethonis et Mich. Apostolii, orationes funebres duæ, in quibus de immortalitate animi exponitur, nunc primum è mss. editi*, Leipzig, 1795 (1792), in-8°. IV. Une édition des Satires de Perse, avec une traduction et des notes, en allemand (Zullichau, 1794). V. *Théorie abrégée du style latin*, en allemand, Breslau, 1793, in-8°. VI. Quelques Contes populaires (*Folkmärchen*), dans la

même langue, (1791 à 1793. Des Mélanges sous le titre de *F. diverses* (Bunte Blätter, etc.) *d'walde Justus*, (1795.) VII. Essais sous le titre de *Kleinen für Unterhaltung*, Br. 1797 (1796), in-8°. IX. Quatre cahiers d'un ouvrage périodique allemand, sous le titre de *Stunden* (Délassements), 1799. X. L'ouvrage périodique, auquel il commença à rédiger dès 11ⁿ. en 1800, et qu'il suivit jusqu'à sa mort, dictant encore les derniers mots de son lit, sous le titre de *Conteur de Breslau*, et qui paraissait chaque semaine. XI. Un recueil de notes et des dissertations sur la Traduction de la politique d'Aristote, publiée par Garve, à Breslau, 1799 à 1800, in-8°. XII. Il fit paraître le 3^e vol. des OEuvres posthumes du célèbre Lessing, (Berlin, in-8°.) XIII. Une *Rhétorique* sur l'usage des hautes classes, en allemand, in-8°, Breslau, 1802. XIV. Des *Sermons*, ibid., in-8°. XV. *Sur le Dialecte silésien*, morceau inséré dans la *Feuille provinciale silésienne*, in-8°, et un assez grand nombre de morceaux insérés dans divers recueils allemands. XVI. Mais ce qui est remarquable de ses ouvrages, c'est celui qu'il a publié, en allemand, sous le titre de *Fragments pour servir à l'histoire de la philosophie*, en 5 parties, et 5 vol. in-8°. (Zullichau et Freystadt, 1791); ce recueil renferme plusieurs morceaux curieux par l'originalité des idées, l'abondance des vues, la sagacité des rapprochements, la partialité des jugements. Comme philosophe, on lui accorde du jugement sain; et ses écrits sont connus pour très utiles, alor

qu'il n'est pas remonté aux premières sources. Comme penseur, il a eu constamment le mérite, trop rare, de concevoir d'après lui-même, sous des points de vue qui lui étaient particuliers, et de s'approprier tous les fruits de ses vastes études. Il a marqué avec beaucoup de justesse quelques-uns des *desiderata* les plus importants de la philosophie. Comme professeur, il avait le talent de se mettre à la portée de ses élèves, de faire un choix judicieux des objets, et de les présenter sous la forme la plus convenable. Comme homme privé, il joignait à des mœurs douces le goût de la plaisanterie; il goûtait le commerce de l'amitié intime, et il obtint en effet des amis dévoués parmi les littérateurs les plus distingués de l'Allemagne.

D. G—o.

FULLER (NICOLAS), théologien et critique anglais, naquit à Southampton, en 1557. Après ses premières études dans l'école de cette ville, le docteur Horne, évêque de Winchester, le prit chez lui, les lui fit continuer, et l'employa en qualité de secrétaire. En 1584, après la mort de cet évêque, et celle de son successeur le docteur Watson, auprès duquel il avait rempli les mêmes fonctions, il accompagna à Oxford les fils d'un gentilhomme du Hampshire; et poursuivant ses propres études en même temps qu'il dirigeait leur éducation, il acquit de la réputation pour son érudition dans la littérature sacrée, et pour sa sagacité comme critique. Nommé à un petit bénéfice dans le Wiltshire, il y passa une partie de sa vie, entièrement occupé de travaux littéraires. Il fut nommé, sur la fin de ses jours, prébendier de Salisbury et recteur de Bishop Waltham. Il mourut en 1622. On a de lui, *Miscellanea theologica*, imprimés

d'abord en trois livres à Heidelberg, 1612, in-8°. , ensuite en 1616 à Oxford, avec l'addition d'un 4°. livre, puis à Londres en 1617. Il y ajouta en 1622 deux nouveaux livres, sous le titre de *Miscellanea sacra*, Leyde, in-4°. Tous ces mélanges se trouvent dans le 9°. volume des *Critici sacri* et dans le *Synopsis criticorum* de Pool. Il a laissé d'autres savants ouvrages de philologie en manuscrit, qui se trouvent dans la bibliothèque Bodléienne à Oxford. — Un autre Nicolas FULLER, qui vivait dans le même temps, s'attira le ressentiment de l'archevêque Bancroft, pour avoir défendu contre lui un ministre et un marchand d'Yarmouth, accusés de non-conformité. Représenté au roi comme défenseur des non-conformistes, il fut mis en prison, où il demeura jusqu'à sa mort. On a de lui son plaidoyer (*Argument*) à cette occasion, imprimé en 1607, in-4°. , et réimprimé en 1641. X—s.

FULLER (THOMAS) naquit en 1608, à Aldwincle dans le comté de Northampton. Il eut pour père un ecclésiastique respectable; et il étudia à Cambridge, sous la direction de son oncle maternel le docteur Davenant, depuis évêque de Salisbury. Destiné au ministère de l'Évangile, son penchant pour la littérature et tout ce qui plaît à l'imagination, le tourna vers la poésie sacrée; et ce penchant, qui se fit un peu trop sentir par la suite dans ses ouvrages historiques, se manifesta d'abord par un poème intitulé: *Odieux péché, sincère repentir, et sévère châtement de David*, Londres, 1631, in-8°. ; ouvrage assez rare aujourd'hui, où l'on trouve autant d'esprit que de mauvais goût, c'est-à-dire, de goût du siècle. Il se fit connaître, à peu près dans le même temps, d'une manière plus utile,

comme prédicateur, et fut nommé, en 1631, prébendier de la cathédrale de Salisbury, et bientôt après, recteur de Broad Windsor dans le Dorsetshire. En 1640, parut à Cambridge, in-folio, son *Histoire de la guerre sainte*, comprenant toute l'histoire des croisades depuis le commencement de la première, vers l'an 1096, jusqu'à la dernière inclusivement, en 1291. Cet ouvrage obtint beaucoup de succès, et eut plusieurs éditions; la 3^e. est de 1647. Fuller, s'étant ensuite rendu à Londres, y fut nommé prédicateur de l'établissement nommé *The Savoy*, et continua, comme à Cambridge, à attirer la foule. Il avait été nommé, en 1640, membre de la convocation assemblée à Westminster pour la réformation des canons de l'église anglicane: mais lorsque les troubles excités par le long parlement eurent obligé, en 1641, le roi à quitter Londres, Fuller se vit exposé à quelques dangers par son attachement à la cause royale; et ses ennemis ont publié qu'il avait alors acheté sa sûreté par des complaisances, qui cependant, à ce qu'il paraît, ne furent dans le cas ni de satisfaire les rebelles, ni de mécontenter la cour; car, en 1643, ayant quitté Londres, et rejoint le roi à Oxford, ce prince desira l'entendre prêcher. A la vérité, celui qu'on avait jugé trop royaliste à Londres, fut jugé à Oxford ne l'être pas suffisamment; preuve assez sûre de la sagesse de ses opinions. Cependant, nommé chapelain de sir Ralph Hopton, qui commandait une partie des troupes royales, il se rétablit dans l'opinion des royalistes par la conduite qu'il tint à la suite de ce lord, principalement par le courage et le succès avec lequel il anima les soldats à la défense de la forteresse de Basinghouse, que sir William Waller vint

assiéger, en l'absence de lord Hopton, qui s'était rendu à Oxford. Il fit si bien que sir William Waller, après avoir perdu beaucoup des siens, fut obligé de lever le siège. Fuller fut nommé, quelques mois après, chapelain de la jeune princesse Henriette-Marie, à laquelle il demeura attaché jusqu'au moment où la famille royale se réfugia en France. Alors Fuller se rendit à Londres, où il paraît qu'il exerça, sans beaucoup d'empêchement, les devoirs de son ministère: il fut seulement privé, durant plusieurs années, de ses revenus ecclésiastiques; ce qui ne l'empêcha pas de soutenir, avec son modique patrioisme et les secours qu'il pouvait se procurer, de pauvres ministres, privés comme lui de leurs bénéfices, et des royalistes dépourvus de leurs biens. Il était, vers 1648, chapelain du comte de Carlisle, qui lui fit obtenir la cure de Waltham dans le comté d'Essex. Ses fonctions et ses travaux littéraires occupaient tout son temps. Il n'avait pas cessé, malgré sa vie errante, de composer et de publier divers ouvrages dont nous citerons quelques-uns. En 1656, parut son *Histoire ecclésiastique de la Grande-Bretagne, depuis la naissance de J. C. jusqu'en l'année 1648*; à laquelle sont jointes *l'Histoire de l'université de Cambridge, depuis la conquête, et l'Histoire de l'abbaye de Waltham, comté d'Essex, fondée par le roi Harold*, un gros volume in-folio. Cet ouvrage, estimé pour les faits curieux dont il est rempli, mais où sa situation l'empêcha d'apporter assez d'exactitude, est souvent consulté et cité. On lui a reproché trop peu de gravité dans le choix et le rapprochement des faits, de l'abus d'esprit, et un désir trop constant et trop marqué de di-

verber ses lecteurs. A la restauration, Fuller fut réintégré dans ses bénéfices, et nommé chapelain extraordinaire du roi Charles II. Il paraissait destiné à l'évêché; mais il mourut le 13 août 1661, âgé de cinquante-trois ans. On a de lui, outre les ouvrages cités : *The history of the worthies of England*, etc., c'est-à-dire, *Histoire des grands hommes d'Angleterre, essayée*, dit le titre, par Thomas Fuller, et qui n'est pas, en effet, aussi soignée que ses autres ouvrages. Elle ne parut qu'après sa mort, en 1662, in fol., avec son portrait. Cet ouvrage a été réimprimé à Londres, en 1810 ou 1811, en 2 vol. in-4°, par J. Nichols, qui l'a accompagné de notes explicatives. Fuller a laissé aussi un grand nombre de sermons et de petits ouvrages ou traités, particulièrement sur des sujets de dévotion. Ils sont tous écrits d'une manière piquante, mais dans le goût de ce temps-là, où il était impossible qu'un homme qui avait de l'esprit n'en abusât pas. Nous ne citerons que deux de ses ouvrages : 1°. *L'Etat saint* (Holy state), recueil de caractères, essais, et notices biographiques, Cambridge, 1642. 1648. Une partie a été réimprimée dans un livre intitulé : *Choix des écrits de Fuller et South*, avec un précis sur la vie et le caractère du premier, par Arthur Broome d'Oxford, 1815, in-12. 2°. *Abel redoublé*, 1651, in-4°. C'est une suite de vies de réformateurs, de martyrs, d'évêques, etc. Fuller avait une mémoire prodigieuse, qu'il aidait encore par des méthodes artificielles. Cependant il avait coutume de dire que *l'art de la mémoire peut fort bien en corrompre la nature*. C'était un homme d'un esprit agréable et tourné à l'épigramme. Il avait composé une satire sur la femme acariâtre. Un jour

qu'il la lisait dans une société nombreuse, un de ses auditeurs lui en témoigna sa satisfaction, et le pria de lui en donner une copie : « Vous n'en avez pas besoin, lui répondit Fuller; en rentrant chez vous, vous y trouverez l'original. » X—s.

FULLER (ISAAC), peintre anglais du 17^e siècle, reçut pendant plusieurs années, en France, les leçons de Perrier. Il se livra à la peinture d'histoire, et avec plus de succès et de profit à celle du portrait : ceux qu'il a faites se distinguent par l'expression de la physionomie, et par une touche vigoureuse et hardie. Ses grandes compositions prouvent peu d'invention et de goût dans l'ordonnance des parties; et son coloris n'est ni harmonieux, ni naturel. Addison a composé un poème latin, en éloge d'un tableau d'autel de l'église de la Madeleine à Oxford, où Fuller a imité la manière de Michel-Ange, mais sans beaucoup de succès. On raconte qu'il y a introduit, parmi les damnés, le portrait d'un aubergiste dont il avait eu à se plaindre. S'il a mal saisi la manière de peindre de son modèle, ce trait est au moins dans le tour de son caractère. On cite aussi de lui, un devant d'autel qu'on voit au collège Wadham à Oxford, et qui se distingue par un grand mérite d'exécution; son propre portrait, placé dans la galerie d'Oxford, et cinq grands tableaux représentant les circonstances qui accompagnèrent la fuite de Charles II, tableaux qu'il exécuta après la restauration, et qui furent présentés au parlement d'Irlande et placés dans une des salles de cette assemblée à Dublin : ils en furent depuis déplacés, et relégués dans un coin, où ils restèrent oubliés, jusqu'à ce que le feu comte de Clanbrassil, en étant devenu possesseur, les fit restaurer et trans-

porter à sa résidence de Tullymore-Park, comté de Down, où on les voyait il y a peu d'années. On reproche au lord Orford d'avoir rabaisé le mérite de ces divers ouvrages, et, qui pis est, sans les avoir vus. Isaac Fuller mourut à Londres le 17 juillet 1672. X—s.

FULLER (THOMAS), médecin et moraliste anglais, né en 1654, étudia à l'université de Cambridge, où il prit le degré de docteur en 1681, et exerça ensuite sa profession à Sevenoak dans le comté de Kent, avec une grande réputation de savoir et d'humanité. Il publia les ouvrages suivants, fort estimés de son temps : I. *Pharmacopeia extemporanea*, 1702 et 1714, in-8°. ; Rotterdam, 1709, in-8°. ; Amsterdam, 1717, in-8°. ; Paris, 1768, in-12. II. *Pharmacopeia Bateana*, 1718, in-12. III. *Pharmacopeia domestica*, 1723, in-8°. IV. *Introductio ad prudentiam, ou Directions, conseils, et instructions pour se conduire sagement dans la vie privée*, rédigés par Fuller en faveur de son fils, 1727, in-12. Il y ajouta une seconde partie, 1731-32, in-12, sous ce titre : *Introductio ad prudentiam, ou l'Art de bien penser, à l'aide des idées que des hommes sages et éclairés ont répandues dans leurs écrits, dans le but d'extirper l'erreur et d'inculquer la science*. V. *Des fièvres éruptives, de la rougeole et de la petite vérole*, 1730, in-4°. Thomas Fuller mourut le 17 septembre 1734. — On l'a souvent confondu avec un autre médecin, François FULLER, également élevé à Cambridge, et qui publia, en 1704, avant d'avoir embrassé sa profession, un ouvrage intitulé : *Medicina gymnastica, ou Traité sur l'influence de l'exercice sur l'économie animale, et sur la nécessité*

d'y avoir recours dans le traitement de nombre de maladies. C'est le fruit de l'expérience même du docteur, dans le cours d'une maladie longue et douloureuse. L'objet principal de ce livre est de substituer l'exercice à la médecine ; et il donne la préférence à l'exercice du cheval sur tout autre, en ce qu'il exige moins de force. Cette même opinion a été développée par le docteur Cheyne, dans son traité de la *Maladie anglaise*, publié six ans après celui de Fuller. La *Medicina gymnastica* fut réimprimée en 1705, avec des améliorations ; le fut, pour la cinquième fois, en 1718. On ne connaît point l'année de la mort de Fr. Fuller. X—s.

FULLER (JEAN), chirurgien anglais, mort dans ces derniers temps, a donné au public un ouvrage intitulé : *A popular Essay on the structure, etc.* (Essai populaire sur la structure, la formation et la conservation des dents), accompagné de six planches gravées. On en a donné une troisième édition, Londres, 1780, in-8°, avec des observations supplémentaires par Richard Downin. X—s.

FULLONIUS. Voy. FOLLON.

FULRADE, 14^e. abbé de Saint-Denis, et l'un des plus célèbres écrivains de ce siècle, vivait au commencement du 8^e. siècle. Issu d'une famille qui possédait de grands biens en Alsace, occupa, dans la monarchie, plusieurs grands emplois, et s'acquitta avec honneur de négociations très importantes. Il était déjà abbé de Saint-Denis avant que Pepin montât sur le trône ; et on croit qu'il contribua beaucoup à la révolution qui enleva Childéric III, pour y placer Pépin. C'est lui, du moins, qui, avec Charlemagne, évêque de Wurtzbourg, trouva le pape Zacharie, pour

salier de la part de la nation, et qui en reçut cette réponse plus fameuse que conforme à l'étrange justice, « qu'il lui sembla meilleur, d'appeler ce-lui-là roi, qui avait en mains l'au-torité souveraine. » Fulrade jouit, sous le nouveau monarque, du crédit dû au zèle avec lequel il avait servi sa cause, et fut décoré de la dignité de maître de la chapelle royale. Si l'abbé Fulrade rendit de grands services à Pepin, il n'en rendit pas de moins importants au Saint-Siège. Astolphe, roi des Lombards, ne cessait d'inquiéter le pape Étienne, et menaçait la ville de Rome et le territoire en dépendant. Pepin, après avoir forcé Astolphe à en venir à un accommodement, et à réparer le tort qu'il avait fait à l'Église, chargea Fulrade de traiter avec ce prince de la restitution de l'Exarcat et de la Pentapole, dont il s'était emparé. Astolphe ayant manqué aux conditions, et Pepin l'ayant de nouveau réduit par la force des armes à en accepter de plus désavantageuses encore, l'abbé Fulrade fut derechef chargé de faire exécuter ce nouveau traité. Vingt places furent livrées, dont il alla, de la part de Pepin, déposer les clefs sur le tombeau de St.-Pierre, avec la donation qu'en faisait à l'Église le prince français, toujours néanmoins sous la suzeraineté des rois de France. Par ce moyen, le pape Étienne et ses successeurs se trouvèrent en possession paisible de Ravenne, Rimini, Pesaro, Césene, et de plusieurs autres villes et cités. Fulrade n'eut pas moins de succès dans une autre négociation, dont il fut chargé par le pape Étienne. Astolphe étant mort, et Didier, duc des Lombards, ayant levé des troupes pour se saisir de ses états, le pape, dans les intérêts duquel était la réussite de cette expédition, envoya Fulrade à Didier.

L'abbé de S.-Denis ménagea si bien l'esprit de ce prince, qu'il l'amena à ce que désirait Étienne. Il fit plus, il mena un renfort de Français au duc Didier; et tant par son entremise, que par les secours qu'il lui procura, il le fit reconnaître roi des Lombards; en sorte que le pape rentra en possession de certains territoires qu'Astolphe avait retenus, et notamment de Faënza, de quelques places fortes et de tout le duché de Ferrare. Après d'aussi heureux succès, Fulrade revint en France, comblé de remerciements et de faveurs de la part du pape, qui lui accorda, pour lui et pour son monastère, plusieurs beaux privilèges (1): il eut aussi le plaisir de trouver Pepin satisfait de sa conduite. Vers l'an 765 ou 64, Fulrade demanda au roi et obtint la permission de faire encore un voyage à Rome. A son retour, son âge lui permettant une vie plus tranquille, il s'occupa de l'achèvement et de l'embellissement de son église et de son monastère. Il assista à une assemblée de la nation, à Attigny-sur-Aisne. Par son testament, daté d'Héristal, la 9^e. année du règne de Charlemagne, c'est-à-dire de 777, il légua tous ses biens à son abbaye, pour le salut de son âme, pour le repos de celles de Riculfe son père, d'Esmengarde sa mère, et de ses autres parents. Avant de mourir, il obtint de Charlemagne, et du pape régnant, la confirmation de tous les privilèges de son monastère. Il mourut à S.-Denis, et fut enterré dans son église. Le célèbre Alcuin fit son épitaphe. Dans la suite son corps fut transporté à Lobe-

(1) On cite parmi ces privilèges la faculté d'avoir dans l'abbaye de St.-Denis un évêque, c'est-à-dire, sans doute, un religieux élevé à l'épiscopat, chargé de remplir dans l'intérieur de la maison et pour l'utilité du monastère les fonctions réservées aux évêques. Ce privilège a paru si extraordinaire, que des savants venaient dans les matières ecclésiastiques en ont contesté l'existence.

raw, monastère d'Alsace, qu'il avait fondé, et qui depuis fut réuni à la primatiale de Nauci. Cet illustre abbé était honoré à Loberaw, le 17 février, jour de sa translation. — **FULRADE**, abbé de S.-Quentin, dans le Vermandois, monastère devenu depuis une célèbre collégiale, était oncle paternel de Charlemagne, frère de S.-Folcuin, évêque de Terrouane (*Voy. FOLCUIIN*). Soit que la construction de l'église de son monastère n'eût point été finie, soit qu'elle eût souffert de quelque accident, les annales du temps rapportent qu'il la rebâtit ou la restaura en 814, et qu'il eut la consolation de la voir achevée avant de mourir. Il fut aussi abbé de Lobes.

L—Y.

FULTON (ROBERT), célèbre mécanicien américain, naquit vers l'année 1767, dans le comté de Lancastre, état de Pensylvanie. Son père n'était pas riche; et, après qu'il lui eut procuré toute l'éducation qu'on pouvait recevoir au lieu de sa naissance, il l'envoya à Philadelphie pour y apprendre la profession de joaillier. Dans le cours de cet apprentissage, le jeune Fulton montra du goût et du talent pour le dessin; mais l'indigence, trop souvent compagne du génie, aurait étouffé ces heureuses dispositions et l'aurait condamné probablement à l'obscurité d'un artisan, si le hasard ne lui eût procuré la protection d'un de ses compatriotes, Samuel Turbitt, qui, généreusement, lui fournit les moyens de se rendre à Londres pour y étudier la peinture, sous le célèbre West, peintre américain. Après quelques années d'une application suivie, Fulton, peu satisfait de ses progrès, et désespérant d'obtenir jamais dans cet art une grande célébrité, tournait ses vues vers d'autres objets, lorsqu'il forma une liaison avec M.

Rumsey, Américain distingué par de grands talents pour la mécanique, qui était allé à Londres avec le projet de transplanter en Virginie, son pays natal, la machine à vapeur et d'autres inventions utiles dans les arts. Fulton, qu'une situation gênée et dépendante effrayait plus qu'un autre, jeta ses pinceaux, et suivit un exemple qui lui promettait des avantages pécuniaires dans un pays neuf, où les inventions nouvelles et les procédés avantageux trouvent toujours quelque citoyen entreprenant pour les exécuter aussitôt qu'ils sont conçus. Tandis qu'il s'occupait de ces études mécaniques, Joët Barlow, le même qui, depuis, a été ambassadeur des Etats-Unis en France, et qui habitait déjà Paris, l'y attira pour y travailler à un panorama. Cette heureuse application des pouvoirs de la peinture fixa l'attention du public, et procura des bénéfices considérables : circonstance heureuse pour Fulton, qui ne devait pas seulement recevoir des honoraires comme artiste, mais à qui l'on avait assuré, en société avec M. Barlow et avec un consul américain dans l'un des ports de France, une part dans l'entreprise. Ce succès resserra les liens d'amitié qui unissaient les parties intéressées : Fulton, dès-lors, habita la maison de Barlow; le pinceau de l'artiste consacra les traits du poète, qui, en retour, lui dédia son poème épique de la Colombiade, et orna son livre d'une gravure de son portrait. Cette faveur de la fortune permit à Fulton de séjourner à Paris, et d'y suivre l'étude des mécaniques à laquelle il se voua exclusivement. M. Barlow le mit en relation avec des savants de l'Institut, et des ingénieurs civils et militaires, dont la conversation et les écrits étendirent beaucoup le cercle de ses idées. Nous

n'avons que peu de détails sur ses travaux, durant la résidence assez prolongée qu'il fit à Paris. De retour aux États-Unis, il publia les découvertes suivantes : I. *Un Moulin pour scier et polir le marbre*. II. Un Système de canaux de navigation, qu'il avait déjà fait connaître à Londres, sous ce titre : *On the improvement of the Canal navigation*, 1796, in-4°, orné de 17 planches. III. *Une Machine à faire des cordes*. IV. *Un bateau pour naviguer sous l'eau*. V. *Le Torpedo, ou Moyen de faire sauter en mer les navires ennemis*. VI. *Le Steam-boat, ou Bateau à vapeur*, et finalement, *la Frégate à vapeur*, qui n'en est qu'un développement. Pour la première de ces inventions, il reçut une médaille de la société anglaise pour l'encouragement des Arts utiles et des Manufactures. Quoique son système de canaux navigables n'ait pas été, dans son ensemble, adopté aux États-Unis, il a été d'une très grande utilité dans ses détails. Au lieu d'écluses, il propose des plans inclinés, sur lesquels de petits bateaux, de la contenance de huit à dix tonneaux, sont élevés ou descendus d'un niveau dans l'autre par des machines à vapeur : ces bateaux, enchainés les uns aux autres, peuvent être traînés par des bœufs ou par des chevaux. Dans une lettre, adressée à ce sujet au secrétaire d'état des États-Unis, Fulton observe que la dépense qu'occasionne le transport du poids d'un tonneau (deux milliers) à la distance de 500 milles (cent lieues) sur une route ordinaire, s'élève à 100 dollars (450 francs) ; sur les grandes routes, à 42 dollars ; sur des routes entretenues par des péages particuliers, à 35 dollars ; et que ce même transport sur des canaux, sans d'autre péage que celui que nécessite l'entre-

ten des canaux, ne revient qu'à 5 dollars (13 à 14 francs). L'invention pour la fabrication des cordes consiste en une machine dans laquelle les brins dont la corde doit être faite, sont mis sur des bobines, et l'opération est terminée à l'aide d'une personne seule. Ce mécanisme, que l'eau peut mettre en jeu, n'exige pas un espace de plus de quarante pieds en carré. Les expériences sous-marines de Fulton furent faites au Havre. L'objet qu'il se proposait, était d'attacher sous le flanc d'un vaisseau, pour le détruire, une machine à laquelle il donna le nom de *torpedo*. Il demeura sous l'eau, sans renouvellement d'air, pendant trois heures ; et, par le moyen de quelques autres perfectionnements, cinq hommes furent mis en état d'y rester six heures, et d'en ressortir 15 milles (cinq lieues) plus loin. Le *torpedo*, dont Fulton a donné une description détaillée avec des gravures (1), consiste en une boîte de cuivre assez grande pour contenir de quatre-vingt à cent livres de poudre à canon ; cette boîte contient une platine de fusil, qui fait feu dans un temps donné : le tout est attaché à l'extrémité d'une corde de soixante pieds ou davantage, qu'on passe dans une poulie fixée sous l'eau contre le flanc du bâtiment. On attache une espèce de harpon à l'autre extrémité de la corde ; et le mouvement du navire suffit alors pour attirer le *torpedo* contre le navire. Lorsque le mouvement d'horlogerie a fini son temps, l'explosion se fait ; et l'effort se porte tout entier contre le vaisseau en raison de la propriété qu'a l'eau d'être incompressible. Comme cette opération exigeait le concours de 20 ou 30 bateaux, Fulton imagina ensuite deux ma-

(1) Cet ouvrage porte pour titre : *Torpedo war and submarine explosions*, New-York, 1810.

nieres plus simples et moins dangereuses, comme aussi moins dispendieuses, pour atteindre le même but : l'une consiste à diriger le *torpedo* contre les bâtiments à l'ancre, par le moyen du courant ; l'autre à le fixer à une profondeur de douze ou quatorze pieds au-dessous de la surface de l'eau, avec une détente qu'il suffit que le navire touche légèrement, en passant, pour produire l'effet désiré. Mais le *steam-boat*, ou bateau à vapeur, est surtout ce qui immortalisera le nom de Fulton. Ce fut sur la Seine, à Paris, qu'il en fit la première expérience (1) : le peu de profondeur de cette rivière et les nombreux circuits qu'elle décrit, empêchèrent qu'on y attachât beaucoup d'importance. Son succès dans l'application paraissait même incertain à plusieurs mécaniciens distingués de France et d'Angleterre. L'orgueil exclusif de la Tamise commença par rejeter le présent du bateau à vapeur : cette rivière n'a pas moins fini par se parer de cet ornement américain. Le premier bateau fut construit, sous la direction de Fulton, par MM. Brown, de New-York. Il avait cent cinquante pieds de longueur et seize de large. Une machine à vapeur à double effet faisait tourner des aubes qui, plongeant de chaque côté dans l'eau, imprimaient au bâtiment un mouvement dont la rapidité excédait celle d'un paquebot ordinaire ou d'une voiture en poste. Contre le vent et la marée, un *steam-boat* parcourt 4 milles par

(1) Cette invention avait déjà été proposée avant lui. On trouve dans les *Lettere di Finca sperimentale di D. Serafino Seriati* (Florence, 1787, in-12) la description d'un petit bateau à feu, qui va par lui-même sans le secours du vent; et dès 1783, le marquis de Jouffroy avait fait sur la Saône à Lyon de nombreuses expériences avec un bateau de 150 tonneaux, dont la pompe à feu était l'unique moteur : la révolution seule l'empêcha de poursuivre le privilège exclusif qu'il sollicitait. (V. le *Journal des Débats* du 3 janvier 1816.)

heure; et si la brise est favorable, il va quatre fois plus vite. Le même procédé fut appliqué aux bacs sur lesquels, à défaut de ponts, on traverse fréquemment les rivières en Amérique. Enfin, Fulton conçut le projet de construire, pour la défense des ports en temps de guerre, une espèce de frégate qu'on pût manœuvrer de même par la machine à vapeur. Le gouvernement américain le seconda dans ce projet, et ordonna que l'on construisît à New-York, d'après ses plans, un bâtiment de guerre long de cent quarante-cinq pieds, large de cinquante-cinq : ce bâtiment, par le moyen d'une machine semblable, dont la force égale celle de cent vingt chevaux, se meut avec une vitesse de 3 ½ milles (un peu plus d'une lieue) par heure. La roue à aubes est entièrement protégée, étant placée au centre du bâtiment, qui porte trente canons, dont plusieurs sont de cent livres de balles. Des instruments tranchants, mis en mouvement par la machine, arment les bords du vaisseau et préviennent l'abordage. Des tubes vomissent, dans le même but, des colonnes d'eau bouillante, et contribuent à rendre impossible l'approche de ce vaisseau, qui, par ses bouches à feu, peut détruire tout autre bâtiment à sa portée. Les avantages qu'on peut retirer des *steam-boats*, dans un vaste pays coupé de grandes rivières navigables, et abondant en combustibles, sont presque incalculables : ils sont déjà multipliés sur la rivière d'Hudson, sur la Delaware, l'Ohio, la Susquehannah, le Mississipi; et les habitants contemplant, avec étonnement et avec joie, cette navigation, qui défie les vents et les marées. Après avoir, plusieurs années de suite, en différents pays, lutté contre les vieilles habitudes et les pré-

Fulton vit son expé- au-delà de ses espé- et les applaudissements es qui étaient venus s sa non-réussite, des istifier leur opposition. tement nommé membre hilosophique de Phila- : la société militaire et des États-Unis. En ngrès avait accordé à ollars pour le mettre à tinuer ses expériences t son plus vif desir était rec toute la force de son génie, au moment où imaturéc l'enleva le 24 Il eut, dans les derniers vie, le chagrin de voir :*steam-boats* semblables r les mêmes rivières où le privilège exclusif de se : un procès s'ensuivit, 'avocat de sa partie ad- qu'à contester les droits cette immortelle décou- : injuste assertion, à la- trop d'attention, devint cause éloignée de cette mmatoire, à laquelle il a uelles que soient les idées jets antérieurement for- avoir suggérées à Fulton *steam-boat*, il n'en est pas que, le premier, il a su sicultés qui, jusque-là, osées à leur exécution, lisé un véhicule nouveau si se multipliera chaque étant le nom de son au- ciétés savantes, tous les truits de New-York hono- mérailles, et portèrent le it trente jours. Il avait nièce de M. Livingston, mbassadeur en France. qualités personnelles de

Fulton, il y a peu de chose à en dire, si ce n'est que son caractère entreprenant, tempéré par un jugement sain et par un esprit de suite et infatigable, défiait presque tous les obstacles. La fortune, en lui souriant, ne l'enivra point. Il était républicain par principes, et répétait souvent que la liberté, de même qu'un *steam-boat*, exigeait une vigilance soutenue. Du reste, il laissait couler les événements, et n'avait nulle ambition. « Le » perfectionnement des arts utiles, » écrivait-il, suffit à ma fortune et à » mes plaisirs. Le président des États- » Unis n'a pas une place à donner » que je voulusse accepter; et tout ce » que je demande à mes concitoyens, » c'est de me seconder de leurs vœux. » On a reproché à Fulton d'avoir offert son projet d'abord à la France, ensuite à l'Angleterre, et finalement à son pays. Il a avoué le fait, mais en observant que la nation qui adoptait une semblable invention, forçait toutes les autres à l'imiter; que l'usage qu'on pouvait en faire, était toujours contraire à l'attaque et favorable à la défense. Plusieurs des principales découvertes de Fulton ont été décrites en français, dans les *Annales des arts et manufactures*, et dans le *Bulletin de la société d'encouragement*. Son système de canaux a été traduit (par M. de Récicourt) sous ce titre : *Recherches sur les moyens de perfectionner les canaux de navigation, et sur les nombreux avantages de petits canaux, dont les bateaux auraient depuis deux jusqu'à cinq pieds de large, et pourraient contenir une cargaison de deux à cinq tonneaux, avec des dessins de constructions nouvelles d'aqueducs et de ponts en bois et en fer*, Paris, an VII (1799), in-8°, avec 7 planches.

FULVIE. Ce fut une Romaine intrigante et méchante, qui eut deux maris non moins intriguants et méchants, Clodius et Marc-Antoine. On ne la voit pas figurer dans l'histoire avant la mort de Clodius (*Voy. CLODIUS*). Quand le corps de ce fameux démagogue assassiné eut été rapporté à Rome, Fulvie le fit placer dans le vestibule de sa maison, et donna au peuple, qui accourut en foule, le spectacle de la plus grande douleur; elle comptait, devant lui, les blessures que le corps avait reçues. Veuve de Clodius, elle épousa Marc-Antoine. Tous deux étaient ennemis de Cicéron. Ce grand homme ayant été proscrit et tué, sa tête fut portée à Antoine, qui la donna à Fulvie. Cette femme plaça la tête sur ses genoux, l'insulta lâchement, et eut la cruauté inutile de percer la langue avec ses aiguilles. Elle ajouta à la liste des proscrits, pour satisfaire sa vengeance ou sa cupidité. Un sénateur de ses voisins n'avait pas voulu autrefois lui vendre sa maison : quoique depuis il la lui eût donnée, il fut proscrit et mis à mort. Sa tête présentée à Antoine n'en fut pas connue; il l'envoya à sa femme, soupçonnant que cet assassinat venait d'elle. Pendant qu'Octave et Antoine étaient absents, après s'être partagé la république, Fulvie, belle-mère de l'un et femme de l'autre, était toute-puissante à Rome. Ce fut par son crédit que Lucius, frère d'Antoine, obtint un triomphe qu'il ne méritait pas. Il était alors consul. Elle se ligua avec lui pour détruire Octave. Ils intriguèrent à cet effet auprès des vétérans et des peuples de l'Italie, dont les dépouilles étaient assignées à ces avides soldats. Octave, pour se tirer d'embarras, offrit des conditions de paix à Lucius et à Fulvie. Plus il paraissait la desi-

rer, plus la faction d'Antoine la guerre. Ce qui animait Fulvie qui la portait à tout boule c'était l'idée qu'il fallait un désordre pour rappeler Antoine retenu en Orient sa passion Cléopâtre. Les prières du s des principaux citoyens, l'invocation des vétérans, rien ne gagnait Lucius et Fulvie. Lucius para vivement à la guerre: se étaient considérables. Il s'int dans Rome, où il fut maître temps. Il devait aller en Gaule les circonstances le servant vint se renfermer dans la fo de Pérouse, où il fut bientôt par les lieutenants d'Octave Octave lui-même. Dans cette Fulvie montra une force et une rage au-dessus de son sexe voyait, au milieu des soldats d'une épée, donner le signal de la place fut enfin prise par famine. (*Voy. ANTOINE, AUGUSTE et LUCIUS.*) Ainsi finit la guerre de Pérouse, qui avait été l'œuvre de Fulvie, contre le gré de Marc-Antoine. Fulvie mourut à Sicione, l'an 712; il paraît que la douleur de sa maladie et sa mort vint de la passion que lui donna la passion pour Cléopâtre. Elle eut un fils d'Antoine. Q. R.

FULVIUS (MARCUS), romain, fut un des hommes distingués de la noble famille. On le voit commencer sa carrière politique par l'édilité, l'an de Rome 559, il fut envoyé en Espagne ultérieure: il y fit la guerre aux Celtibériens, et prit un grand nombre de villes. Fulvius, en qualité de consul dans cette même partie d'Espagne, eut de nouveaux succès, des villes, des châteaux, s

à Tolède, ville petite alors, mais en fit le siège et s'en rendit maître. Il fut récompensé par l'honorable triomphe. Élu consul en 563, le vainqueur d'Étolie lui échut par le sort. Étant passé dans l'Épire, il se fit à faire le siège d'Ambracie, qui tenait pour les Étoliens, ennemis des Romains. Cette place était défendue par la nature et par l'art : un profond fossé, après en avoir fait la confection, l'attaqua de cinq côtés, et les assiégés battirent les murs avec le bélier. Les assiégés se défendirent par des tours, et par tous les moyens que leur offrit l'industrie humaine. Des machines au nombre de cinq cents, dirigées par un chef, parvinrent à s'introduire dans la ville. Ils firent une sortie et attaquèrent les ouvrages des assiégés avec des torches enflammées et des matières combustibles; mais furent vigoureusement repoussés, et furent contraints de rentrer dans la place. Les assiégés avaient fait avec le secours de la nature des brèches à plusieurs endroits des murs, sans pouvoir s'ouvrir un passage. Le consul imagina de s'introduire dans la ville par un souterrain. Des monceaux de terre subitement élevés devant les travaux des assiégés, firent soupçonner aux assiégés qu'il se faisait quelque excavation; ils déjouèrent ce moyen par une contremine, et rendirent toute tentative des assiégeants inutile. Les assiégés en étaient là, quand les Romains qui se trouvaient avoir plusieurs ennemis sur les bras, firent prier le consul de leur accorder la paix. Les députés des Athéniens et des Ithaciens sollicitaient pour eux. Amyntas, roi des Athamaniens, s'était rendu sur ce sujet dans le camp de Fulvius. Il prenait intérêt surtout aux Athéniens. Il les pressa de se rendre à Rome, et de se remettre entre

les mains du consul: ils y consentirent. Fulvius dicta aux Étoliens de sévères conditions de paix. Ils se virent forcés de les accepter. Le sénat ensuite les ratifia. Les Ambraciens firent présent au consul d'une couronne d'or du poids de cent cinquante livres. Il réduisit aussi à l'obéissance l'île Céphallénie, sans trouver de résistance que dans Samos, qui soutint un siège de quatre mois. Fulvius avait dans Æmilius Lépidus, qui fut consul deux ans après lui, un ennemi capital. A l'instigation de ce dernier, des députés d'Ambracie vinrent accuser le proconsul devant le sénat, d'avoir porté la guerre dans leur patrie, au mépris de la paix; de l'avoir ruinée par l'incendie et le pillage; d'avoir mis en captivité leurs femmes et leurs enfants; d'avoir enlevé les statues de leurs dieux, etc. Flaminius, collègue d'Æmilius au consulat, prit lui-même la défense de Fulvius, et déclara qu'il ne souffrirait pas qu'on décidât rien en l'absence du proconsul. Fulvius revint d'Étolie; et après avoir rendu compte au sénat, de ce qu'il avait fait pendant son commandement, il demanda que le triomphe lui fût décerné. Un tribun, partisan d'Æmilius, s'opposa à son tour à ce que le sénat statuât sur la demande de Fulvius, pendant que le consul était dans son département. Tibérius Gracchus, tribun lui-même, s'éleva avec tant de force contre l'opposition de son collègue, qu'il se désista; et Fulvius eut l'honneur du triomphe. L'an 573, il fut élu censeur avec Æmilius Lépidus. Les principaux du sénat, sentant l'effet que l'animosité vive et ancienne de ces deux magistrats, devenus collègues, pouvait produire, se rendirent en grand nombre au Champ-de-Mars, où venait de se faire l'élection: Q. Cæcilius Métellus prit la parole, et les

conjura d'abjurer, dans le temple même de Mars, une inimitié qui pourrait être plus fâcheuse pour la chose publique que pour eux-mêmes; de souffrir qu'on unit par une réconciliation sincère, ceux qu'avaient unis les suffrages du peuple romain, etc. Vaincus par les accents patriotiques de Métellus, par le concert de toutes les voix qui ne formaient qu'un vœu pour leur réconciliation, Fulvius et Æmilius se donnèrent la main, protestant que leur haine était finie. On croit que la concorde régna entre eux pendant leur magistrature. Fulvius fit élever des monuments publics, construire un port, une basilique, un forum, etc. L'histoire n'apprend pas ce qu'il fit dans la suite, ni comment il finit sa carrière. Q—R—Y.

FULVIUS (ANDRÉ), antiquaire italien, né aux environs de Palestrine vers la fin du 15^e. siècle, fut dès son enfance élevé à Rome, et il en témoigna sa reconnaissance à Léon X, en lui dédiant ses *Antiquaria urbis Romæ*, Rome, Mazocchi, 1513, in-4^o. C'est un poème en deux chants, qui fait plus d'honneur à l'érudition qu'à la verve de l'auteur. On l'a confondu à tort avec un autre ouvrage de Fulvius, sur le même sujet, mais en prose et en cinq livres, intitulé, *Antiquitates urbis*, in-fol. petit format, sans date, ni nom de ville, mais qui doit avoir paru à Rome vers 1527. Il en existe une seconde édition in-8^o, 1545; et Paul del Rosso en a donné une traduction italienne à Venise, 1543, in-8^o. A la suite du dernier ouvrage, l'auteur a placé un poème en vers hendécasyllabes, *in laudem populi romani*, et une églogue sur l'exposition de Romulus et Rémus aux bords du Tibre. On a encore de Fulvius, *Imperatorum et illustrium virorum et mulierum vultus*, d'après

la collection de médailles de Jac. Mazocchi, Rome, 1517, in-8^o. J. Simler a eu tort de faire deux hor différents d'André Fulvius Sabir d'André Fulvius Prænestinus, son *Epitome Biblioth. Gesner.* — *Deliciæ poetarum italorum* off. tom. I, pag. 1164-1169, que pièces assez médiocres d'un Pu Fulvius, qui vivait sous le pont de Paul V, c'est-à-dire, au commencement du 17^e. siècle. M—

FULVIUS URSINUS. Voy. SINT.

FUMAGALLI (ANGE), historien de la Lombardie, et abbé de l'ordre de Cîteaux, mort à Milan le 12 mars 1804, était né dans cette ville, en 1728. Il entra dès sa jeunesse dans l'ordre que nous venons de nommer, et y associa aux études de profession monastique et de scolastique, celles des langues orientales et de l'histoire de sa patrie. Il trouva beaucoup de ressources pour sa dernière, dans les riches archives de son couvent, qui était l'antique et célèbre abbaye de St.-Ambroise, laquelle appartenait encore des siècles de souveraineté sur plusieurs villes de la Lombardie. Les premiers fruits de ses études furent deux dissertations publiées lorsqu'il n'avait encore que vingt-neuf ans : l'une traitait de *rigine de l'idolâtrie*, et l'autre était un manuscrit grec de la Liturgie ambrosienne. L'érudition du jeune Fumagalli embrassait également les sujets profanes et les sujets religieux : s'il faut en croire la vie de François Ciccerio, vivant du 16^e. siècle, il écrivait celle du père abbé Rancati, qui prit une si grande part aux épineuses questions du jansénisme. Ses confrères l'envoyèrent à Rome, où il enseigna tout à la fois, comme professeur, la théologie et la diplomatie.

dan , en 1773, il y fut
 or en son monastère ; et
 i devint abbe, exerçant
 té les droits souverains
 vons parlé tout à l'heure.
 oits, était celui d'une pa-
 ne imprimerie, indépen-
 mtorité des ducs de Mil-
 li en profita, mais seu-
 l'intérêt et l'instruction
 triotes. Il y fut impr-
 eu nent les ouvrages d'é-
 isto que qu'il composait
 mais e, ore ceux que d'au-
 ns estab-les avaient com-
 le même enre. Ce fut ain-
 resses de'imprimerie de
 e enrichire. l'Italie d'une
 édition de *l'histoire des*
usin chez les anciens, de
 un, traduite de l'original
 italien par l'abbé A. oretti,
 gnée des savantes nos de
 La prospérité territoria de
 cupa ses méditations autau-
 re de la province lombar-
 s mémoires intéressants et
 l'irrigation des prairies,
 ains de la Lombardie qui
 plantés d'oliviers depuis
 au 10^e. siècle, et sur d'au-
 d'économie rurale. Dans
 tion, il ne s'y désignait
 ne auteur, soit pour en
 goire à sa congrégation,
 tre parceque les réglemens
 re ne le permettaient pas.
 modestie se remarqua au
 de son important ouvrage
tions diplomatiques, sujet
 pas encore été traité en
 in aussi grand détail, et que
 exposa d'une manière tel-
 érieure, que cet ouvrage y
 regardé comme classique.
 l'auteur est vaste et pro-
 us ses écrits ; on y admire

son courage infatigable dans les pén-
 ibles recherches qu'il a faites, et dont
 il donne l'important résultat. Son sty-
 le enfin n'est pas moins élégant que
 pur et correct. Lors de la création de
 l'institut des sciences, lettres et arts
 du royaume d'Italie, Fumagalli fut
 choisi des premiers, pour donner de
 l'illustration à cette compagnie nais-
 sante ; et il y était un des trente mem-
 bres que pensionnait le gouvernement.
 La suppression de son ordre devint
 pour lui la cause d'un chagrin mor-
 tel ; il n'y survécut que très peu de
 temps. Plein de vertus comme de lu-
 mières, aimé et estimé de ceux-là
 mêmes qui ne le connaissaient pas
 personnellement, il les laissa inconsolables de sa perte, en mourant à
 l'âge de soixante-seize ans. Ses ouvra-
 ges sont : I. *Sull'origine dell'idola-*
tria, imprimée dans la *Raccolta mi-*
lanese per l'anno 1757. II. *Sopra*
un codice greco della liturgia ambro-
siana, dans la même *Raccolta*. III.
La vita del padre abate Rancati,
Verescia, presso Bossini, 1762. IV.
La vita del celebre letterato del se-
colo XVI, Francesco Cicercio, tra-
 duite de latin en italien par Fumagalli,
 et publiée avec les lettres de Cicercio
 par le P. abbé Casati, en douze livres,
 Milan, 1762. V. *Le Vicende di*
Milano durante la guerra di Fede-
rico I, imperatore, illustrate con per-
gamene e con note, vol. in-4^o. impr-
 mé nell'imperiale monistero di S.-
Ambrogio maggiore, 1778. Cet ou-
 vrage très curieux, détruit, par des
 pièces authentiques, les fables de Pa-
 radin et de plusieurs chroniques alle-
 mandes, répétées par le *Dict. hist. de*
 MM. Chaudon et Delandine (*Art. Frédé-*
ric Barberousse), sur les causes et les
 suites de la guerre de Frédéric Barbe-
 rousse contre les Milanais. VI. *Storia*
delle arti del disegno presso gli an-

tichi, di Giovanni Winkelman, con note, deux tom. in-4°, Milan, nell'imperiale monistero di S. Ambrogio maggiore, 1779. VII. *Delle antichità Longobardico - Milanese illustrate con dissertazioni*, 4 vol. in-4°, ibid. 1791. VIII. *Delle istituzioni diplomatiche*, 2 vol. in-4°, Milan, 1802. Cet ouvrage et le suivant, ayant été imprimés après la destruction de l'ordre des Cisterciens, portent le nom de l'auteur. IX. *Codice diplomatico Sant'Ambrosiano, contenente i diplomi e le carte de' secoli VIII e IX che esistevano nell'archivio del monistero di S. Ambrogio*, vol. in-4°, Milan, 1805. Cette collection, accompagnée d'un très grand nombre de notes judicieuses et très érudites, n'a été publiée qu'après la mort de Fumagalli. L'abbé Amoretti, à qui il l'avait laissée, la donna au public, en y ajoutant un éloge de l'auteur. X. *Memoria storica ed economica sull'irrigazione de' prati*, insérée dans le 2° tome des actes de la société patriotique d'agriculture de Milan. XI. *Memoria storica sull'esistenza degli ulivetti in alcuni luoghi della Lombardia dal secolo quarto al decimo*, dans le même recueil au 3° tome. Ces deux mémoires in-4°, sortirent en 1789 et 1792 des presses de l'imprimerie de S. Ambroise. XII. *Abozzo della polizia del regno Longobardico ne' due secoli VIII e IX*, Bologne, 1809, in-4°, et dans le tom. I^{er} des *Memorie di letteratura dell'Istituto italiano*.

G—K.

FUMANI (ADAM), poète latin, né à Vérone au commencement du 16^e siècle, étudia les langues anciennes sous le célèbre professeur Romulo Amaseo, et y fit de très grands progrès. Il embrassa l'état ecclésiastique, fit pourvu d'un canonicat à la cathédrale de Vérone, et partagea dès-

lors de ses loisirs entre ses devoirs et l'étude. Il était en correspondance avec le Berni, Fracastor, et les autres poètes les plus célèbres de son temps. Le pieux et savant évêque Girolamo lui témoignait une affection particulière. Ce prélat étant mort en 544, Fumani se chargea de prononcer son oraison funèbre ; mais, à la vue du cercueil qui renfermait le corps de son bienfaiteur, il ne put contenir ses larmes, et son émotion ayant gagné ses nombreux auditeurs, il en résulta une scène extrêmement attendrissante. Fumani accompagna le cardinal Polo, nommé légat en Sardaigne ; il le suivit ensuite au concile de Trente, et il fut élu l'un des secrétaires de cette fameuse assemblée. Il tomba malade en 1564 ; et Aug. Negrini célébra son rétablissement par un poème latin, qui a été imprimé. Fumani mourut en 1577, dans un âge avancé. On a de lui : I. *D. Basilii magni moralia et ascetica* à græco in latin. conversa, Lyon, 1540, in-fol. II. *In creationem Sixti V. carmen*, Vérone, 1585, in-4°. III. *De veritaliens, dans les recueils du temps ; et des vers latins dans les Deliciae italicorum poëtar.*, 1^{er} tome. IV. *Logices libri quinque* ; ce poème a été imprimé, pour la première fois, dans la 2^e édition des *Œuvres de Fracastor*, publiée par Comini, Padoue, 1739, in-8°. Toutes les règles de la logique y sont expliquées avec une clarté et une élégance admirables. On doit être étonné, dit Tiraboschi, que Fumani ait pu réussir à faire, sur un sujet si aride, un poème aussi agréable et aussi bien écrit. On a réuni, à la suite de cet ouvrage, des poésies grecques, latines et italiennes du même auteur : ces dernières prouvent qu'il possédait toutes les finesses de sa langue, et qu'il ne la maniait

FUM

mais heureusement que le la-
W—s.

MARS (ÉTIENNE), littérateur
e, naquit le 22 octobre 1743,
a bourg des environs de Mar-
A l'âge de quinze ans, il fut
f à Paris, pour y achever les
qu'il avait commencées dans
ys natal, sous la direction d'un
ocdes. Il entra chez les Orato-
et y resta plusieurs années.
de cette retraite studieuse, il se
lit dans la société, et se lia inti-
avec Imbert, Dorat, Lemierre,
er. Chargé d'abord de l'éduca-
es enfants du comte de Grave,
it ensuite de celle des enfants
rquis de Vérac, qui fut peu
nommé ministre plénipoten-
m Danemark : Fumars l'y sui-
fit, à Copenhague, une liaison
fixa pour toujours dans le Nord.
sa la jeune personne qui avait
é son cœur, et qui était fille du
r Eyraud, attaché à l'église
ise protestante de la capitale.
d'abord, comme professeur de
ure française à l'université de
il fut appelé ensuite aux mêmes
us à celle de Copenhague. Fu-
avant montré de bonne heure
ositions heureuses pour la
, et il s'attacha surtout au
de la fable. Il fit insérer dans
rmaux, et lut dans plusieurs so-
, quelques fables de sa compo-
, qui annonçaient du talent; et
nt la réputation d'un bon fabu-
Le recueil complet de ses Fables
, après sa mort, à Paris, en un
-8^e. et in-12, l'année 1807. On
uve plusieurs qui joignent à la
du style l'originalité des idées;
es sont faibles d'invention et de
r. Les éditeurs ont joint à ces
un choix de poésies légères,
écritent de l'intérêt, et sont la

FUM

181

plupart ton-
quelque temps, Fumars se plaignait
d'une incommodité qui paraissait ce-
pendant assez légère. Sa famille et ses
amis étaient sans inquiétude, lorsque,
le 30 novembre 1806, il fut trouvé
mort dans une des rues de Copenha-
gue, où il avait été saisi, en peu
jour, d'une attaque subite. Il était
aussi estimé pour ses mœurs et son
caractère, que pour ses connaissances
et ses talents. On doit le placer parmi
les Français qui, par leur zèle et leurs
travaux, ont contribué à répandre,
dans l'étranger, le goût des lettres
françaises. La chaire de littérature fran-
çaise de Copenhague avait été remplie,
avant Fumars, par le fameux la Beau-
melle, et par le savant Mallet, au-
teur de l'Histoire de Danemark, et de
plusieurs autres ouvrages historiques.

C—AV.

FUMÉE (ADAM), seigneur des
Roches, était né en Touraine vers
1430. Il étudia la médecine à l'uni-
versité de Montpellier, et l'exerça
ensuite avec un tel succès que, sur
sa réputation, le roi Charles VII le
nomma son premier médecin, avec
un traitement considérable. Après la
mort de ce prince, il resta attaché à
la personne de Louis XI, qui récom-
pensa ses services par une place de
maître des requêtes. Il fut ensuite
chargé de différentes commissions
importantes, dont il s'acquitta tou-
jours avec honneur. Après la mort du
chancelier Guillaume de Rochefort,
il eut la garde des sceaux, et mourut
à Lyon en 1494. Astruc a publié une
Notice sur Adam Fumée, dans ses
*Mémoires sur la faculté de Mont-
pellier*. — Adam FUMÉZ, fils du pré-
cédent, fut reçu, en 1492, conseiller
au parlement de Paris, et succéda à
son père dans la place de maître des
requêtes. Il fut commis pour tenir les

sceaux aux grands jours de Poitiers, en 1531, et mourut vers 1536. — Adam FUMÉE, fils du précédent, conseiller-clerc au parlement de Paris, 1^{er} conseiller-lai en décembre 1548, fut ensuite maître des requêtes. C'était, dit Lacroix-du-Maine, un homme docte ès langues, etc. français, mathématicien, jurisconsulte, orateur, historien et philosophe. Il mourut le 17 octobre 1575, à l'abbaye de la Couture du Mans, dont son frère, Nicolas Fumée, évêque de Beauvais, était titulaire. — Martin FUMÉE, sieur de Genillé, frère d'Adam, chevalier des ordres du roi, est auteur des ouvrages suivants : I. *Traité pour l'union et concorde entre ceux qui se disent chrétiens*, Tours, 1591, in-8°. II. *Histoire générale des troubles de Hongrie et de Transylvanie, contenant la pitoyable perte et ruine de ces royaumes*, Paris, 1594, in-8°; avec la continuation de N. de Montreux, *ibid.*, 1608, in-4°; traduit en allemand, Cologne, 1596, in-4°. Le fonds de cet ouvrage est intéressant; mais le style en est mauvais. III. *Du vrai et parfait amour, contenant les amours honnêtes de Théagènes et de Charicle, de Phérecide et de Mélangénie*, traduit du grec d'Athénagoras, *ibid.*, 1599, 1612, in-12. On sait que cet ouvrage n'est point traduit du grec: mais la supercherie employée par Fumée, fit alors quelques dupes, parce qu'elle était moins commune qu'elle ne l'est devenue depuis. On dit qu'il avait encore composé, avec son frère, des facéties, qu'il publia sous le nom du genre d'*Alcosribas* (l'un des masques de Rabelais); mais on n'est pas parvenu à les découvrir. IV. *Histoire des guerres faites par l'empereur Justinien*

contre les Vandales et les Goths, traduite du grec de Procope, Paris, 1587, in-fol. Il a aussi traduit, du même auteur, les six livres de *Ædificiis*, si l'on en croit Fabricius. — Martin FUMÉE, sieur de Marly-le-Châtel, neveu des précédents, a traduit de l'espagnol de F. Lopez de Gomara, l'*Histoire générale des Indes occidentales et Terres-Nouvelles*, Paris, 1578, in-8°. On connaît encore plusieurs écrivains de la même famille: — Antoine FUMÉE, sieur de Blandé, conseiller au parlement de Paris, président à Rouen, et enfin maître des requêtes. On lui attribue trois traités: *De eo quod interest, De substitutionibus*, Lyon, 1536, in-4°, insérés depuis dans les *Tractatus juris universi*; un *Panégyrique au roi de France et de Pologne*, Paris, 1574, in-8°; et les *Histoires de la constitution du monde, contenant les interprétations des docteurs ecclésiastiques sur les premiers chapitres du premier livre de Moïse*, *ibid.*, 1574, in-fol. — Gilles FUMÉE a publié *Le miroir de loyauté, ou l'Histoire déplorable de Zerbin, prince d'Écosse, et d'Isabelle, infante de Galice*, sujet tiré de l'Arioste et mis en vers français, Paris, 1575, in-8°. — Jacques FUMÉE a laissé les ouvrages suivants: *De l'origine et progrès des chevaliers de Malte*, Paris, 1604, in-8°; *L'Arsenal de la milice française*, *ibid.*, 1607, in-8°.

W—s.

FUMEL (JEAN-FÉLIX-HENRI DE), évêque de Lodève, naquit à Toulouse en 1717, et fut fait évêque en 1750. Sa conduite fut conforme à l'éducation ecclésiastique qu'il avait reçue dans le séminaire de Saint-Sulpice. Il visita son diocèse, tint des synodes, et s'unit aux démarches de plusieurs de

gues, dans les disputes qui eurent lieu de son temps sur les droits de l'Église. On a de lui, entre autres, deux *Instructions pastorales*, l'une du 21 novembre 1759, et l'autre du 25 mars 1765, où il s'articule particulièrement contre l'incrédulité et donne des avis relatifs aux erreurs qui alors débattaient. Il condamna par sa première dix-huit écrits. De sa plume est publié *Le culte de l'amour et de la dévotion au sacré cœur*, qui a été réimprimé plusieurs fois. Ses sermons de cette dévotion attachent beaucoup dans ce livre, spécialement dans un intitulé : *Dissertation dogmatique et morale, ou Lettres d'un évêque à un ami*, 1777, in-12; et cette lettre alors répandue critiquée par la manière fort aigre les différends de M. de Fumel, parce qu'il n'était pas du parti qu'elle favorisait. Mais ce prélat n'en fut pas estimé des gens de bien, et dans son diocèse pour sa piété, sa sagesse, et ses largesses. Il mourut le 22 janvier 1790, après avoir institué pour héritier l'hôpital de sa ville épiscopale, qu'il était parvenu, à force de soins, à rendre l'un des plus utiles et des plus utiles établissements de ce genre. P—c—r.

FUNCK (MATTHIAS), philosophe allemand, né dans le Hanovre vers le milieu du 15^e siècle, est auteur d'un ouvrage intitulé : *De genuino vitæ philosophicæ calle ex pythagoricâ tractata*. On cite encore de lui, un *Discours à la louange de Ste. Anne*; une *Genealogie de la Ste. Vierge*; une *Épître de Ste. Edwige*, en vers; et enfin une *Satire* contre les vices des hommes en général. Il vivait encore en 1514; il avait été nommé *Fabius*, qui a laissé plusieurs autres ouvrages, un *Poème* en français, sur la *philosophie*,

et un autre sur les *sept arts libéraux*. W—s.

FUNCK (JEAN), en latin *Funcius*, ministre luthérien, né à Werdau, près de Nuremberg, en 1518, épousa la fille d'Osiander, et se trouva engagé par-là à prendre la défense de ses erreurs. Il s'attira des ennemis nombreux par ses discours, et passa en Prusse, où le duc Albert le fit son aumônier. Mais quelques démarches inconsidérées l'ayant rendu suspect, il fut arrêté avec deux de ses amis, Horstius et Snellius; et l'instruction de leur procès ayant démontré qu'ils avaient eu l'intention d'exciter des troubles dans l'état, ils furent condamnés à mort. Funck eut la tête tranchée à Königsberg, le 28 octobre 1566, à l'âge de quarante-neuf ans. On dit que peu d'instants avant d'aller au supplice, il composa un distique dans lequel il souhaite que son exemple soit utile à ceux qui seraient tentés de l'imiter. On connaît de lui les ouvrages suivants : I. *Chronologia cum Commentariis chronologicis ab initio mundi ad resurrectionem Christi*, Nuremberg, 1545, Königsberg, 1552, in-fol.; avec une continuation jusqu'à l'année 1553, Bâle, 1554; continuée jusqu'à l'année 1560, Wittemberg, 1570; et continuée enfin par un anonyme jusqu'en 1578, Wittemberg, 1578, 1601, in-fol. Cet ouvrage est assez bon pour le temps où il a été composé; mais il est tombé dans l'oubli depuis qu'on l'a surpassé. II. Une *Traduction* en allemand de l'oraison funèbre de Luther, par Philippe Melancthon, Strasbourg, 1546, in-4°. III. Des *Commentaires sur Daniel* (en allemand), Wittemberg, 1565, in-fol.; très rares. IV. Des *Commentaires sur l'Apocalypse de S. Jean*, publiés par Michel Sachsen,

Francfort-sur-le-Mein, 1596, in-4°. Cet ouvrage est orné de petites gravures en bois, par Jean Spies; il est extrêmement rare. V. Des *Vies*, en latin, de *Gui Dieterich* (Vitus Théodoricus), et d'*André Osiander*, son beau-père. — Théodore FUNCK a publié une *Vie de Scanderbeg*, 1606. — Melchior FUNCK, né à Cologne au commencement du 17^e. siècle, est auteur d'une *Arithmétique pratique* en allemand, 1635 et 1637, 2 part. in-8°. — FUNCK (Thomas), ministre protestant à Ulm, a donné une bonne édition de la *Gnomologia patrum* de Jean Menckel, Ulm, 1651, in-4°. — FUNCK (George), astronome, est auteur de l'ouvrage suivant : *De galactiâ seu circulo lacteo*, Rostock, 1686, in-4°. — FUNCK (Christian), savant professeur, né en 1626 à Ditmamsdorf, près de Friedberg, dans la Haute-Saxe. Après avoir terminé ses études au collège de Friedberg, il y régenta la troisième, pendant plus de quinze ans, avec beaucoup de succès. Il fut nommé recteur du collège d'Altenbourg en 1660, et, dix ans après, passa avec le même titre au gymnase de Görlitz. Il mourut en cette ville le 19 juillet 1695. Le duc de Saxe l'avait fait admettre dans la société des Fructifiants; et il y reçut de ses confrères le surnom de *scintillans*, par allusion à son nom de Funck (étincelle), en allemand. Il a laissé plusieurs ouvrages, entre lesquels on citera : I. *Viales Altenburgenses, h. e. testimonia scholastica*, Görlitz, 1670, in-8°. II. *Orbis hodiernum imperantis breviarium*, ibid., 1675, in-12. C'est un tableau abrégé de l'état politique de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique à la fin du 17^e. siècle. Comme cet ouvrage était uniquement destiné aux jeunes gens, l'auteur l'a rédigé en

forme de dialogues pour leur faciliter l'étude. III. *Introductiva ad Orbis imperantis not* Leipzig, 1690, in-8°. C'est le ouvrage refondu, et mis dans l'ancien ordre. IV. *De cœnobii gœtici Gorlicensis ortu et progressu*. Cette Dissertation a été insérée dans le 2^e. tome des *Scriptores rhenanici* d'Hoffmann. — FUNCK (Christian-David), fils du précédent, a publié : I. *Vindiciæ sæculi nostri, hoc est, tractatus de conditione sæculi nostri à naturæ imperio et imbecillitate vitæ posterioris idem sæculum prudenter in linguâ et a moribus et conversatione exhibet*, Francfort, 1692, in-4°. II. *Historia infallibilis* (en allemand); c'est une traduction de l'*Historia infallibilis* publiée par G. H. de Freyburg, in-4°. III. *Dissertatio de rebus antiquis veterum*, Leipzig, 1694, in-4°. — FUNCK (Christian), de l'église d'Aurick en Westphalie, né à Lubeck en 1659, mort en 1720, eut de fréquents démêlés avec les piétistes d'Allemagne, composa plusieurs écrits théologiques en allemand, des poésies sacrées, etc. Il publia une *Chronique* en latin de la ville d'Aurick, ouvrage imparfait et que Van Seelen assurait être terminé en 1720. Le catalogue des ministres de la réforme qui ont été dans cette ville, en a été inséré dans le tome I^{er}. de la *Bibliotheca historico-philologica*, Bremen, 1718. Il avait une fille nommée *Charlotte*, célèbre par son esprit et par son érudition, surtout dans le grec; elle mourut dans sa vingt-troisième année. — FUNCK (Jean-Gaspard), petit-fils de Thomas Funck,

Ulm vers 1680, partagea ses loisirs entre l'étude de la théologie et celle des sciences exactes, fut reçu maître ès-arts à l'université de Leipzig en 1706, obtint ensuite la direction d'une église d'Ulm, et enfin la chaire de mathématiques du collège de cette ville, et mourut le 2 février 1729. On connaît de lui : I. *De coloribus cæli ; accedit oratio inauguralis de Deo mathematicorum principe*, Ulm, 1716, in 8°. II. *Histoire abrégée de la réforme de Luther* (en allemand), ibid., 1717, in-8°, écrite avec plus d'impartialité qu'on ne pouvait l'attendre d'un homme de son état. III. Un grand nombre de Dissertations académiques sur divers sujets de physique ou d'astronomie : *De quodam phænomeno antiæ pneumaticæ ; De incolis planetarum ; De horologiis*, etc. W—s.

FUNCK (JEAN-NICOLAS), l'un des savants les plus utiles que l'Allemagne ait produits au 18^e siècle, naquit à Marbourg, le 29 mars 1693. Après avoir fait d'excellentes études à l'université de cette ville, il alla suivre les leçons des plus habiles professeurs que comptaient alors les différentes universités. En 1730, il obtint la chaire d'éloquence de l'école de Rhintel, fut nommé, la même année, conservateur de la bibliothèque léguée à cet établissement, et s'acquit une réputation très étendue par ses travaux. Il mourut, le 26 décembre 1777, dans sa quatre-vingt-cinquième année. On a de lui : I. *De origine linguæ latinæ tractatus*, Giessen, 1720, in-4°. Il essaie, dans cet ouvrage, de prouver que l'Allemagne est le pays de l'Europe le plus anciennement peuplé, et que par conséquent c'est dans la langue de ses habitants qu'on doit trouver l'origine de la langue latine. Il cherche ensuite à justifier ce sys-

tème par une suite assez étendue de mots latins et allemands qui ont la même racine et la même signification dans les deux langues ; mais il lui resterait à démontrer que les Latins ont reçu ces mots des Allemands au lieu de les leur donner. Au surplus, l'ouvrage, quoique paradoxal, n'en est pas moins curieux et plein d'érudition. II. *De pueritiâ latinæ linguæ tractatus*, Marbourg, 1720, in-4°. L'auteur y fait voir que les Latins n'ont perfectionné leur langue que lorsqu'ils ont eu des relations fréquentes avec les Grecs. Il rapporte les morceaux les plus intéressants de l'ancienne langue latine : ce sont des fragments des lois de Romulus et de Numa, des hymnes des Saliens, de la loi des douze Tables, d'une harangue de Duilius, et d'un discours de Scipion. Cet ouvrage et le précédent ont été réimprimés ensemble avec des additions, Marbourg, 1735, in-4°. III. *De adolescentiâ latinæ linguæ tractatus*, Marbourg, 1723, in-4°. Il comprend, sous ce titre, le temps qui s'est écoulé entre la seconde guerre punique et les premières harangues de Cicéron. Les seuls ouvrages qu'on ait entiers, de cette époque, sont les Comédies de Plaute, celles de Térence, et le Poème de Lucrèce. IV. *De virili ætate latinæ linguæ tractatus*, 1^{re} partie, ibid., 1727, in-4° ; 2^e partie, ibid., 1730, in-4°. Après avoir prouvé que ce fut à l'émulation que leur inspirèrent les chefs-d'œuvre des Grecs, et à la magnificence avec laquelle ils récompensèrent leurs écrivains, que les Romains durent la marche rapide de leur langue vers la perfection, Funck passe en revue les ouvrages qui ont rendu le siècle d'Auguste l'une des époques les plus brillantes de l'esprit humain. Dans la 1^{re} partie, les chapitres qui traitent des Poèmes de

Virgile, d'Horace et d'Ovide, méritent surtout d'être lus. La 2^e. partie est réservée aux orateurs, aux historiens, aux philosophes et aux grammairiens. V. *De imminente latinæ linguæ senectute*, ibid., 1756, in-4°. L'auteur y examine les productions littéraires qui ont paru depuis la mort d'Auguste jusqu'au règne d'Adrien. VI. *De vegetâ latinæ linguæ senectute*, ibid., 1744, in-4°. C'est la continuation depuis la mort de Trajan jusqu'au règne d'Honorius: tous les ouvrages des écrivains ecclésiastiques depuis St.-Ambroise jusqu'à Tertullien y sont analysés avec le plus grand soin. VII. *De inerti et decrepitâ latinæ linguæ senectute*, Lemgow, 1750, in-4°.; ce volume contient l'histoire des écrivains du moyen âge jusqu'à Charlemagne. La collection de ces sept ouvrages est rare et fort estimée des savants. VIII. *Publica illustris Ernestinæ Rintalensium academïe Bibliotheca*, Rintel, 1753; Supplément, 1751, in-4°. Ce catalogue est peu estimé; mais le discours préliminaire contient des détails intéressants sur les pertes que les lettres ont éprouvées en Allemagne pendant la guerre de trente ans. IX. *De litterarum studio earumque tradendarum certâ ratione consultationes scholasticæ*, Marbourg, 1742, in-8°. X. *De scripturâ veterum*, ibid., 1745, in-8°. Il y est traité, en huit chapitres, de l'origine de l'écriture, de la forme des premiers caractères; des matières sur lesquelles les anciens ont écrit, des instruments dont ils se sont servis, et enfin de leurs bibliothèques. XI. *Leges XII Tabularum, suis quotquot reperiri potuerunt fragmentis restitutæ*, Rintel, 1744, in-4°.; ouvrage très estimé et plein d'érudition. XII. *De comparandâ latinæ Linguæ facultate, et lectione classico-*

rum, Lemgow, 1745, in-4°. XIII. *Dissertationes academicæ*, Marbourg, 1746, in-8°. C'est un recueil de quatre-vingt six mémoires, programmes, éloges, lus et publiés séparément par l'auteur. On distingue, dans le nombre des programmes: *De morali Sinensium philosophiâ*, Rintel, 1751, in-4°.; *De antiquissimo litterarum in Hassiâ statu*, ibid., 1736, in-4°.; *De eruditorum miseriâ*, ibid., 1757, in-4°. XIV. *Pro Phædro ejusque fabulis apologia*, Leipzig, 1747, in-8°.; ouvrage estimé. XV. *De veterum monumentorum sub ascia dedicatione*, Rintel, 1773, in-4°. — Son neveu Jean-Nicolas FUNCK, né en 1715, mort le 2 avril 1758, à Marbourg, où il était professeur d'éloquence, a publié en latin douze ou treize pièces académiques, dans le nombre desquelles nous indiquerons seulement ses dissertations *De lauro apollini sacrâ*, 1752, in-4°.; *De veterum acclamationibus et plausu*, 1755, in-4°.; et sa *Lucubratiuncula de acroamatibus inter cœnandum oblectamentis veterum Romanorum ad illustranda quædam auctorum classicorum loca*, insérée dans les *Symbol. litter.*, de Conrad Iken, tom. II, 5^e. part. W—s.

FUNÈS (MARTIN DE), jésuite espagnol, né à Valladolid en 1560, entra, en 1577, dans la compagnie de Jésus, à Salamanque, où il fit profession et enseigna la philosophie. Sa piété et sa science le firent appeler dans d'autres contrées. Il professa huit ans la théologie scolastique en Allemagne à l'académie de Gratz, et trois ans la théologie morale à Milan, avec beaucoup de succès. Quoique doué de mœurs douces et paisibles, il était plein de ferveur et de zèle pour le salut des âmes, et rigoureux observateur des règles de son institut. Étant

parti d'Italie pour l'Espagne, dans le cœur de l'hiver, il mourut à Colle, près de Florence, non en 1611, comme le dit Sotwel, mais en 1617, la même année que le célèbre théologien de Grenade, François Suarès. On a de Martin de Funès : I. *Disputatio de Deo uno, et de vitiis et peccatis*, Gratz, 1589. II. *Speculum morale practicum*, Constance, 1598; Cologne, 1610. III. *Methodus practica utendi libro Thomæ à Kempis de Imitatione Christi*. Cet ouvrage fut composé, à Milan, à la prière du vicaire général D. Albergati, et publié sous le voile de l'anonyme. Il a été traduit en italien par Barthélemy Zucchi, et publié dans cette ville en 1603. Constantin Cajétan a inséré la *Methodus practica* en tête de son édition de l'Imitation, en 1616: Horstius l'a fait aussi servir d'introduction à la sienne, en 1643; et l'abbé de Bellegarde l'a donnée en français comme l'ouvrage d'Horstius, dans sa traduction de l'Imitation, en 1698.

G—CE.

FUNK. Voyez FUNCK.

FURBITY (GUY), religieux dominicain, docteur de Sorbonne, qui, en 1553 ou 1554, s'opposa avec courage à l'introduction, dans Genève, du protestantisme, et employa tout ce qu'il avait de forces et de talents pour y maintenir la religion catholique. Il était de Montmélan, ou du moins religieux du couvent établi dans cette ville. Dès-lors, les habitants de Berne avaient embrassé les idées de Zuingle, leur compatriote, et cherchaient à les répandre; ils faisaient tantôt par lettres, tantôt par des députations, tout ce qui dépendait d'eux pour engager les Genevois à les imiter. Guillaume Farel, zélé partisan, et apôtre de cette doctrine, était venu à Genève muni de lettres de recommandation

des Bernois, pour la prêcher. Cette première tentative ne réussit point; et Farel fut obligé de se retirer. Peu de temps après, Antoine Froment, sous prétexte d'une nouvelle méthode pour apprendre à lire aux enfants dans un mois, s'introduisit dans Genève, et profita de sa vogue et de sa prétendue invention pour dogmatiser. (Voy. FROMENT.) C'est dans ces conjonctures difficiles que Furbity, appelé à Genève pour y prêcher l'avant, s'éleva avec force contre les nouvelles opinions. Comme la doctrine zuinglienne affranchissait du jeûne, de l'abstinence, de la confession, et qu'elle renversait les pouvoirs hiérarchiques, il tonna contre les novateurs, et ne ménagea pas les Bernois, iustigateurs des innovations. Quelques-uns de ceux-ci, présents à ses sermons, se prétendirent insultés. Berne en prit fait et cause, demanda que Furbity fût puni, et menaça, si on ne lui donnait satisfaction, de rompre l'alliance faite avec les Genevois, alors fort nécessaire à ceux-ci, à cause des différends qu'ils avaient avec leur évêque. Les syndics ordonnèrent à Furbity d'entrer en dispute avec Farel, Viret et Froment, prédicateurs zuingliens. La conférence eut lieu devant le conseil des deux-cents, et dura du 29 janvier au 13 février. Furbity y repoussa vigoureusement, et les arguments de ses adversaires, et les imputations de ceux de Berne. Néanmoins le conseil ordonna qu'il se rétracterait des paroles dont les Bernois s'étaient trouvés offensés: on lui donna par écrit ce qu'il devait dire, et l'on arrêta que la rétractation se ferait dans le lieu où l'injure avait été faite, c'est-à-dire en pleine église. Le dimanche suivant, Furbity fut conduit dans l'église de Saint-Pierre, où il monta en chaire:

mais au lieu de lire la rétractation qui lui avait été dictée, il fit son apologie avec force, et commença à attaquer la nouvelle doctrine. Les députés de Berne, de plus en plus irrités, et les protestants de la ville, l'empêchèrent de continuer, et le firent descendre de la chaire en l'en arrachant avec rudesse. Furbity fut resserré dans une prison plus étroite; mais sa constance n'en fut point ébranlée. Les Bernois voulaient qu'on le mit en jugement. Sur ces entrefaites, le roi de France écrivit aux Genevois pour demander sa liberté. Les syndics, malgré cette puissante recommandation, et la complaisance que le roi avait eue de faire relâcher deux protestants qu'on avait arrêtés à Lyon pour y avoir prêché leur doctrine, ne voulurent point rendre Furbity, à moins que les Bernois n'y consentissent. Enfin, après un an d'emprisonnement, il fut échangé contre le ministre Saunier, que le duc de Savoie avait fait arrêter en Piémont; et, en février 1556, il fut permis à ce fidèle confesseur de la foi de ses pères, de retourner dans son couvent, où il mourut en 1541.

I.—Y.

FURETIÈRE (ANTOINE), né à Paris en 1620, se livra d'abord à l'étude du droit civil et du droit canon, se fit recevoir avocat, et exerça la charge de procureur fiscal de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés. Il abandonna cette profession pour l'état ecclésiastique, et obtint l'abbaye de Chalivoy. Reçu membre de l'académie française en 1662, dans le temps que cette compagnie s'occupait de la rédaction de son Dictionnaire, il entreprit d'en faire un pour son compte. L'Académie l'accusa d'avoir profité du travail de ses confrères, et d'avoir surpris un privilège sur un faux exposé: elle opposa le privilège exclusif qu'elle

avait elle-même, fit supprimer celui de Furetière, et, en 1685, vingt-trois ans après sa réception, le bannit de son sein, où elle ne le remplaça point de son vivant. Il plaida contre elle, fit des *factums* et des *libelles* en vers et en prose, où plusieurs de ses membres étaient personnellement maltraités. Ces divers écrits, réunis en 1694, 2 vol. in-12, eurent beaucoup de vogue dans le temps, et ont aujourd'hui dans l'oubli. Furetière ne vit point la fin de son procès et il n'eut point la satisfaction de voir paraître son Dictionnaire, qui ne fut publié en Hollande que deux ans après sa mort, arrivée le 14 mai 1688, dans sa 68^e. année. Cet ouvrage, singulièrement augmenté depuis par Bagnage et quelques autres savants, jouit encore de quelque estime. La dernière édition est en 4 vol. in-fol., Amsterdam, 1725. Les autres ouvrages de Furetière sont: I. *Le Roman bourgeois*, Paris, 1666, in-8^e, fig.: les mœurs de la classe inférieure de son temps y sont peintes avec une vérité assez plaisante; mais il y a beaucoup d'allusions et de traits satiriques qui ne sont plus compris aujourd'hui. II. *Un Recueil de Poésies*, Paris, 1666, in-8^e; l'on y distingue cinq satires contre les marchands, les procureurs, les poètes, etc., lesquelles sont très médiocrement versifiées. III. *Des Fables uorales et nouvelles*, dont les sujets sont tous de son invention, mais dont le style est sans grâce et sans force. IV. *Une Nouvelle allégorique, ou Histoire des derniers troubles arrivés au royaume d'Eloquence*, Amsterdam, 1702, in-12; plaisanterie qui a perdu presque tout son sel. V. *Le Voyage de Mercure*, satire en cinq livres, et en vers, qui est une censure des diverses conditions, et particulièrement du charlatanisme des gens de lettres et des sa-

ris, 1673, in-12. VI. Le *ma*, 1696, in-12 (1); l'un mauvais recueils de ce genre, ait indigne de paraître sous le nom d'un homme d'esprit. Furetière beaucoup; mais sa malignité aimait faire un fâcheux usage de ce qui est lié avec Boileau, Racine et Molière. Un jour que le prelat lisait une de ses satires, il dit : *est bon*, disait-il avec un air de moqueur; *mais cela fera* Boileau fut frappé de ces traits et surtout de l'air qui les accompagnait. La Fontaine s'étant trompé de différence du bois de grume et de marmiteau, il l'en railla avec patience, que le fabuliste, avec patience, fit contre lui une satire où, parlant de coups de grume et de Furetière avait reçus pour ses propos, il lui disait :

« Ce bois-là, étoit-ce bois de grume,
Ou du bois de marmiteau ? »

répliqua par une autre épigramme :
« Voici la fin :

« Ce bois de plus d'une manière ;
Mais senti celui que vous citez :
« Ressemblance est entière,
« Sentez point celui que vous portez.

lie de *Chaplain décoiffé*, dans les Œuvres de Boileau, presque entièrement de lui, quelque part à la comédie des Femmes.

A—G—R.

AULT (NICOLAS) naquit, le 10 août 1705, à Saint-Urbain, à une lieue de Troyes, diocèse de Châlons-sur-Marne. Après avoir fait ses études à Troyes avec succès, il vint à Paris, où il perfectionna le goût qu'il avait pour les langues latine et grecque. Il entra d'abord au collège Mazarin,

« des exemplaires dont le titre est
L'éditeur fut Guy-Marais. Le Furetière
réimprimé dans le premier volume
de son intitulé *Ana*, 1789 et années
suivantes in-8°. On a réimprimé à la
suite de l'Académie.

la chaire de sixième, et bientôt après, celle de troisième, qu'il conserva jusqu'au temps où il devint professeur émérite de l'université. Très zélé pour les progrès de ses élèves, il enseigna avec distinction, et s'acquit l'estime générale. Malgré son air sévère, il ne manquait pas d'une certaine aménité qui souvent tempère l'austérité de l'enseignement, tant pour le maître que pour la jeunesse. Sur la fin de sa vie les troubles révolutionnaires ayant éclaté, les Vandales modernes détruisirent l'université, et en dissipèrent les biens. Furgault, ainsi que la plupart de ses collègues, se vit donc obligé de quitter Paris : il se retira dans le lieu de sa naissance, où il passa le reste de ses jours avec une de ses nièces, qui lui prodigua tous les soins que demandait son grand âge. Il l'avait priée de lui faire tous les jours, après son dîner, une lecture de quelques morceaux de Sénèque, en lui recommandant de l'éveiller si elle voyait qu'il se fût endormi. Elle eut cette complaisance pendant un assez long temps. Mais un jour qu'elle lui lisait un passage du Traité de ce philosophe sur la brièveté de la vie, elle crut s'apercevoir qu'il dormait un peu plus qu'à l'ordinaire, et s'approcha de lui pour le tirer de son sommeil : il avait cessé d'exister. Ainsi s'éteignit ce vieillard respectable, le 21 décembre 1795, après avoir parcouru une longue et honorable carrière. Les ouvrages qu'il a donnés au public pour l'instruction de la jeunesse, sont : I. *Nouvel Abrégé de la Grammaire grecque*, Paris, 1746, in-8°; réimprimé plusieurs fois depuis jusqu'en 1789. L'université en fit constamment usage jusqu'au moment de sa suppression, parce qu'elle en trouva les principes très clairs et très méthodiques. II. *Abrégé de la Quantité ou Mesure*

des Syllabes latines, ibidem, in-8°. Quoique l'auteur ait donné à cet ouvrage le titre modeste d'*Abrégé*, il n'en est pas moins vrai qu'il renferme tout ce qui est indispensable, non seulement pour connaître la structure d'un vers, mais encore pour sentir toute l'énergie et tous les différents genres de beautés de la poésie latine. Les autres Prosodies qui ont paru depuis, sont plus qu'insuffisantes, et très souvent fautives. Cet ouvrage eut beaucoup de cours dans l'université pendant plus de 50 ans. III. *Dictionnaire d'Antiquités grecques et romaines*, Paris, 1768 et 1786, petit in-8°. Le rédacteur de cet article, qui s'honore d'être l'un des anciens disciples de Furgault, en fit paraître une 3^e. édition augmentée en 1809, gr. in-8°, comme il avait donné, en 1807, la 9^e. édition de l'*Abrégé de la Quantité*, et en 1813, une édition, de même fort augmentée, de la *Grammaire grecque*, réimprimée en 1815, Paris, veuve Nyon, in-8°. IV. *Dictionnaire géographique, historique et mythologique portatif*, ibidem, 1776, petit in-8°. V. *Les principaux Idiotismes grecs, avec les ellipses qu'ils renferment*, Paris, 1784, in-8°; cet ouvrage fait suite à sa Grammaire grecque. VI. *Les Ellipses de la langue latine, précédées d'une courte analogie des différents mots appelés parties d'Oraison*, Paris, 1780, in-12, chez madame Nyon. J—T.

FURGOLE (JEAN-BAPTISTE), célèbre juriconsulte, naquit à Castelferrus, diocèse de Montauban, le 24 octobre 1690. Son père, notaire estimé, lui fit, après d'excellentes études, faire son cours de droit à Toulouse, où il fut reçu avocat en 1714, au bout de trois années de travaux si assidus qu'on lui voyait consacrer jus-

qu'à dix-huit heures par jour à l'étude de la jurisprudence. Le jeune Furgole porta au barreau le même zèle et la même exactitude dans ses devoirs. Pendant plus de cinq années il fut chargé de toutes les causes qui lui furent offertes à plaider, pour suivre un plan qui s'était tracé, et qui, avec l'assiduité des audiences, remplissait tous ses vœux. Il ne s'agissait rien moins que de compiler et de réunir en un corps de doctrine, l'ensemble du droit civil et du droit canon, des ordonnances, des arrêtés et auteurs du parlement de Toulouse; d'ailleurs, en un mot, la théorie avec la pratique. Ce grand travail l'occupait huit ans, et ce ne fut qu'après l'avoir entièrement terminé que Furgole crut possible de s'adonner enfin à l'exercice de sa profession: aussi les premiers pas qu'il fit dans sa carrière, le signalèrent comme un savant juriconsulte, assignèrent le rang distingué qu'il occupa dans le barreau. Sa santé, ébranlée par l'excès du travail, ne lui permit pas de se livrer long-temps à la plaidoirie; il se retira dans son cabinet, et devint, en peu de temps, l'avocat consultant le plus occupé de Toulouse. La réputation dont il jouissait dans cette ville, fut telle qu'en 1729 le chancelier d'Aguesseau, dans le dessein de donner à la France le bienfait d'une législation uniforme, envoya plusieurs questions à résoudre, sur la matière des donations, au parlement de Toulouse, les conseillers de cette cour ne crurent point de voir mieux faire que de charger Furgole de les traiter. Il s'acquitta de cette commission avec tant de succès, lorsqu'en 1731 l'ordonnance sur les donations eut été rendue, il fut nommé, par le chancelier d'Aguesseau, à rédiger un commentaire en forme de observations sur les principales

pouvait faire naître son . Furgole s'empressa de dée invitation : il ne se borna ter les questions qui nais- exte même de la loi ; il y tes celles qui n'avaient été , ni décidées par elle , et le approfondie de ses dis- si avait fait découvrir. Le son travail parut en 1733, : , en un vol. in-folio , sous rdonnance de Louis XV, des observations autori- ss ordonnances , le droit les arrêts du parlement. is après , Furgole en donna lle édition , qui parut en i à Toulouse , 2 vol. in-4° , ditions très considérables. unanime qu'obtint cet ou- s encouragements du chan- nesseau , qui honorait Fur- correspondance suivie , dé- it celui-ci à vaincre la répu- léprouvait à livrer au public ses veilles ; et il fit paraître ouvrage sur des matières , sous le titre de *Traité primitifs, où l'on examine se , les différentes causes donné lieu , leurs droits* , ouse , 1766 , 1 vol. in-4° . partageait ses occupations ins qu'exigeait le travail de t , et ceux qu'il donnait aux qu'il destinait à mettre au ns long-temps il travaillait é des testaments et à des i sur les substitutions , qui rvir de base à une ordon- ralesur cette matière. Après iné ces deux ouvrages , il se aris pour les présenter au d'Aguessseau , qui les lui ndés. C'est dans cette ville ia son *Traité des Testa- nt le premier volume parut*

en 1745, in-4° , et fut suivi de trois autres qui parurent successivement. Cet ouvrage fut reçu avec autant d'ap- plaudissement que les précédents , et marqua dès-lors la place que Fur- gole doit occuper parmi les plus sa- vants jurisconsultes français. La nou- velle édition de Paris , 1779 , est beaucoup plus complète que la précé- dente , quoiqu'en 5 vol. in-4° . seu- lement. Furgole , de retour à Toulouse , y reprit ses travaux ; il mettait la der- nière main à un commentaire sur l'or- donnance des substitutions qui avait été rendue en 1747 , et préparait un traité du franc -alleu , lorsqu'il fut appelé par le roi à la place de capitoul de Toulouse. Le surcroît d'occupations que cette charge lui imposait , acheva d'altérer sa santé déjà chancelante ; on le vit cependant continuer encore , malgré ses infirmités , à employer jusqu'à dix ou douze heures par jour au travail ; mais enfin il succomba , au mois de mai 1761 , emportant , avec l'estime générale , la réputation d'un des plus habiles jurisconsultes dont la France s'honore. Après sa mort , son *Commentaire sur les Substitutions* fut publié par les soins de Poncet de la Grave , en 1 vol. in-4° , Paris , 1767 ; et son *Traité de la Seigneurie féodale universelle et du franc -alleu naturel* , parut à la même époque , en 1 vol. in-12. On se tromperait fort si l'on rangeait ce dernier ouvrage dans la classe de ceux que l'abolition des fiefs a rendus entièrement inutiles. Il en est peu , au contraire , qui , dans un cadre aussi resserré , offre autant de recherches et de matériaux histori- ques à ceux qui étudient les antiquités françaises : l'origine des fiefs surtout y est discutée d'une manière aussi neuve que savante. Furgole , dans ses écrits sur les donations , sur les testa- ments et sur les substitutions , se mou-

tre partout maître de la matière qu'il développe ; son style adapté au sujet qu'il traite , est en général d'une extrême clarté : il n'embrasse aucune question , ne pose aucun principe qu'après avoir soigneusement recherché les sources et la décision que les lois romaines, les anciennes ordonnances , le droit coutumier, les cours souveraines et les auteurs les plus estimés y appliquent. Quant aux points les plus difficiles, il a soin de tracer, en quelque sorte, une histoire chronologique de la manière dont les juriconsultes les ont successivement envisagés ; il fait remarquer, avec soin, les variations que les législations différentes leur ont fait éprouver, et ne donne jamais son avis sans l'entourer des autorités les plus imposantes. Une édition des *OEuvres complètes de Furgole* a paru sous ce titre à Paris, 1775 et 1776, en 8 vol. in-8^o : les 4 premiers sont consacrés au Traité des testaments, les 5^e. et 6^e. à l'Ordonnance sur les donations et au Traité du franc-alleu, le 7^e. à l'Ordonnance sur les substitutions, et le 8^e. au Traité des curés primitifs. Cette édition, d'un format peu commode pour les ouvrages de cette nature, n'est pas non plus fort correcte; on doit lui préférer celles que nous avons indiquées de chacun de ces traités séparément. Nous ne parlerons pas de deux éditions du Traité des testaments, publiées l'une à Lyon, l'autre à Nîmes, parce que ce sont deux contrefaçons, non plus que de deux vol. in-4^o, publiés il y a quelques années sous le titre de *Nouveau Furgole*, parce que l'on sait quel est en général le cas qu'il faut faire de ces réimpressions tronquées et mutilées de juriconsultes anciens. P—N—T.

FURIETTI (JOSEPH-ALEXANDRE) naquit à Bergame, en 1685. Sa famille, qui était noble et désirait son

avancement, le fit étudier à Milan, puis dans sa ville natale, et le dirigea vers la science des lois, dans laquelle il fit de grands progrès : mais son goût le portait principalement vers l'érudition. Il alla à Rome, où il suivit la carrière de la prélature. Furietti profita de sa résidence dans cette ville, pour publier les œuvres de deux de ses plus célèbres compatriotes, Gasparino Barziza et Guiniforti, son fil. (Voy. GASPARINO ET GUINIFORTI.) La vie de Gasparino, qui est en tête du volume, est regardée comme une excellente biographie; et cette édition a obtenu les suffrages de Foscarini, de Muratori et des plus célèbres critiques. Les services et les talents de Furietti auraient dû le conduire plutôt à la pourpre : mais il n'y parvint qu'après une longue attente. Des mécontentements secrets que Benoit XIV avait conçus contre lui, l'en tenaient éloigné; et, quoique ce pontife rendit justice à son mérite, il refusa toujours de l'élever à la dignité de cardinal. On attribue la défaveur dans laquelle Furietti était tombé, à une cause bien légère et honorable pour lui : il avait fait une étude particulière de la *Villa Adriana*, à Tivoli; le plus agréable délassement des travaux et des embarras que lui causait son office de président des tribunaux, était d'y suivre les fouilles qu'on y faisait à ses frais. Il eut le bonheur de découvrir, en 1756, deux superbes *Centaures*, ouvrages d'Aristeus et de Papias, sculpteurs grecs d'Aphrodisée, dont les noms étaient encore inconnus. Le pape, dans le noble désir de contribuer à la magnificence de Rome, les voulut avoir pour le musée Capitolin : mais la passion de Furietti pour les arts l'attachait à la possession de ces statues. Ce fut surtout, en 1750, que la contestation prit un caractère plus

rietti, âgé alors de soixante-cinq ans, n'aurait pu, par une cession, obtenir le dernier objet de l'ambition de tous les prélats; il répondit à ceux qui blâmaient ses refus : « Je ne suis pas l'esprit du pays; je ne suis pas qu'on m'appelle le *cardinal Centaure*. » Jusqu'à cette époque, Furietti, toujours occupé de science et de l'observation des mœurs, n'avait fait qu'un dévouement de la littérature, ainsi que de l'observation des mœurs : il fut nommé secrétaire-rédacteur des deux signatures, et secrétaire de la congrégation du concile de Trente, de la résidence des évêques. Ses emplois lui laissaient un loisir qu'il sut profiter pour suivre ses goûts : il publia les poésies de son compatriote Publio Fontana, dont il a fait la vie; cette édition parut à Rome, en 1752. (Voy. FONTANA, t. 87.) Il témoigna aussi sa reconnaissance à Benoît XIV, en lui offrant son *Traité De Musivis, vel de arte mosaïca artis origine*, Rome, 1752, in-4°. Un monument de ce genre, que sa persévérance et sa fortune lui avaient fait découvrir encore dans la *villa Adriani*, en 1752, (1), avait fourni l'occasion des recherches qu'il avait faites sur ce sujet. Furietti traite, dans cet ouvrage, de l'origine de la Mosaïque depuis son invention jusqu'à sa décadence; et qu'on voit de nombreux monuments qui ont été découverts et publiés dans la seconde moitié du dernier siècle, beaucoup augmenté les connaissances qu'on avait sur ce sujet, l'ouvrage de Furietti est toujours regardé comme un corps de doctrine et comme

1 Cette belle mosaïque représente quatre figures qui se jouent sur le bord d'un vase plein d'eau. Furietti la reconnaît pour celle-là même qu'on attribue à Sosus de Pergame, célèbre par sa habileté en ce genre de peinture dont il fut l'inventeur. (*Hist. Nat.* xxxvi, 25.)

fondamental. Clément XIII, qui fut élu au pontificat en 1758, ne partagea pas les préventions de son prédécesseur contre Furietti; et, dans l'année suivante, celui-ci fut fait cardinal; mais le temps où cet honneur aurait pu lui être plus agréable, était passé. Furietti avait alors soixante-quatorze ans; son âge et son assiduité à ses travaux lui ôtèrent bientôt l'usage de ses facultés morales, et il mourut en 1764, le 14 janvier, dans un état absolu d'imbécillité. Les deux *Centaures* furent achetées de ses héritiers pour le musée Capitolin, où ils sont connus sous le nom de *Centaures de Furietti*; et la mosaïque, dite *des quatre Colombes*, fut déposée dans le musée profane du Vatican : le tout fut payé 14,000 écus romains. On rendit à Furietti, après sa mort, les honneurs qui étaient dus à son savoir et à ses vertus. Il a été inhumé dans l'église de Saint-Barthélemi-des-Bergamasques; et une belle inscription y rappelle les services qu'il a rendus aux lettres et à l'Église. Filippo Buonamici, dans le dialogue qui précède son *Traité De claris epistolarum pontificiarum scriptoribus*, introduit Furietti avec Gaetano Forli et monsignor Lucchesini, et il le comble d'éloges dans plusieurs passages. A. L. M.

FURIUS (MARCUS), surnommé *Bibaculus*, ancien poète latin, naquit à Crémone, l'an 102 ou 103 avant J.-C. Le P. Kircher a pensé, sans raison, qu'il était Romain; peut-être l'aura-t-il confondu soit avec Furius Antias dont parle Aulugelle, soit avec le Furius Bibaculus dont il est question dans Tite-Live et dans Valère-Maxime. Tacite l'associe à Catulle, en disant qu'ils composèrent, l'un et l'autre, des vers épigrammatiques contre César. Il paraît que notre poète s'exerça dans le genre satirique et mordant, et qu'il

adopta dans ses compositions le mètre piquant d'Archiloque et d'Hippocrate. Quintilien et le grammairien Diomède le mettent au rang des poètes *iambiques*. Furius Bibaculus, qui n'est plus guère connu, de nos jours, que par les vers d'Horace qui l'ont rendu ridicule auprès de la postérité, était, de son temps, redoutable à cause de son esprit caustique. La mordante épigramme, jaillissant avec une cruelle profusion de ses malins iambes, allait enfoncer au loin son trait acéré. Messala Corvinus, dans une lettre conservée par Suétone, se félicite de n'avoir point affaire à Bibaculus. Jaloux d'asservir la muse épique à une cadence inusitée, cet écrivain moqueur avait composé en vers iambiques un poème sérieux; il avait pour titre, *De bello gallico*, et commençait, dit-on, par ce vers, qui suffirait pour faire la réputation d'un poète burlesque :

Juppiter hybernas canâ nive conspuat Alpes.

Le bon goût du favori de Mécène ne pouvait laisser passer une aussi étrange métaphore; aussi l'a-t-il relevée avec les verges de la satire, dans cette parodie :

*Sen rubra canicula findet
Infantes statuas, sen pingui tenuis omaso
Furius hybernas canâ nive conspuat Alpes,*

où la personne de Bibaculus n'est pas plus épargnée que ne le sont ses productions. Il ne faut voir dans cette plaisanterie d'un grand poète, que le résultat d'un mouvement d'humeur, causé par l'extrême irritabilité d'un goût fort délicat. Lilio Giraldi parle d'un poème de Furius Bibaculus, qui aurait eu pour titre : *Pragmatia*. Pierre Crinitus, et d'autres modernes, ont beaucoup loué, sur la foi de Macrobe, le talent ingénieux de Bibaculus. Macrobe fait mention d'un ouvrage de cet auteur dans le genre

badin, sans qu'on puisse précisément déterminer quel en était le sujet. Suétone rapporte quelques vers de Bibaculus, qui nous instruisent de l'amitié qu'avaient pour lui le poète Gallus, et M. Valerius Caton. Baillet, qui s'est trompé sur l'époque à laquelle il faut rapporter la naissance de cet écrivain; G. J. Vossius, Olaus Borrichius, Michel Foscarini, et d'autres savants, faisant à Furius Bibaculus l'application d'un passage de Macrobe, qui regarde sans doute Furius Antias, lui ont attribué, mal à propos, une imitation de Virgile, rédigée sous la forme d'*Annales*, et que nous présumons avoir été composée de centons. Des divers ouvrages de Furius Bibaculus, il ne nous est resté que peu de fragments : ils ont été recueillis, et successivement publiés dans les collections d'*anciens auteurs*, par Robert Estienne, Henri Estienne, Pierre Scriverius, Joseph Scaliger, et Maittaire. G. F.—a.

FURIUS (FRÉDÉRIC), originaire de la capitale du royaume de Valence, et qui a pris quelquefois le surnom latin de *Cæriolanus*, florissait dans le 16^e siècle. Après avoir étudié à Paris sous Turnèbe, Ramus et d'autres célèbres professeurs, il vint à Louvain, où il publia, en 1544, une *Rhetorique* en trois livres. Il eut à Louvain une controverse avec un des docteurs et des recteurs de cette université, Jean de Bononia, Sicilien, depuis archidiacre de Palerme, et chapelain de l'empereur Charles-Quint. Le sujet de leur dispute était la permission de traduire les livres sacrés en langue vulgaire : Bononia soutenait la négative; Furius l'affirmative. Furius a rendu compte de cette controverse, en ne dissimulant pas qu'il en a pu broder un peu le récit, dans un ouvrage intitulé, *Bononia, sive de libris sacris in vernaculam*

nam convertendis libri duo, et assés au cardinal Francesco Bova-de Mendoza, archevêque de Bure. Le 1^{er}. livre expose les arguments on adversaire; le 2^e. les siens: il de la bonne foi dans l'un, de la e dans l'autre. Furius le fit imprimer à Bâle, en 1556, in-8^o. de 355. L'ouvrage lui attira des ennemis, traite de scribes et de pharisiens; l'assimile à Judas, à Caïphe, à te, et contre lesquels, dans trois pbes assez peu poétiques, il im- e la protection du cardinal, en de son livre, dont la latinité est leurs recommandable. Mais l'ou- e n'en fut pas moins mis à l'In- . Sur le bon témoignage qui fut lu à Charles-Quint du mérite et qualités personnelles de Furius, rince, après l'avoir renvoyé dans Pays-Bas, l'attacha, avec le titre storien, à la personne de son fils, ippe II, sous lequel il parait avoir un rôle assez considérable dans affaires publiques, et dans celles Pays-Bas en particulier. Le présit De Thou donne le précis d'un jet de paix que Furius présenta en 5, et dont il protesta que le roi spagne ratifierait les conditions: is le prince d'Orange les jugea tar- es et suspectes, et se conduisit d'a- s la maxime « qu'après avoir tiré épée contre son souverain, il faut eter le fourreau. » Il est étonnant l'historien Wagenaer, si recom- ndable pour son exactitude et sa rité, n'ait rien dit, à cette époque, de la personne, ni des services de rius, sur lesquels De Thou offre i détails assez remarquables. On a ore de Furius un Traité écrit en gue espagnole, et intitulé: *Del asejro y Consejo*, Anvers, 1559, 8^o. Il est dédié à Philippe II, et ble avoir appartenu à un plus grand

ouvrage sur l'*Institution du prince*. Simon Schardius l'a traduit en latin, d'après une version italienne: il y en a une autre traduction latine par Christophe Warsevicius. Furius vécut célibataire, et il mourut à Valladolid, dans un âge avancé, en 1592. Quoique De Thou l'ait fait « marcher de pair avec Montaigne », il y a bien de la différence dans la célébrité qu'ils ont obtenue. M—ON.

FURMER (BERNARD-GERBRAND), né à Leeuwarde, en Frise, florissait vers la fin du 16^e. et au commencement du 17^e. siècle. Il était docteur en droit, et historiographe ordinaire de sa province. Sicama et Winsemius, ses contemporains, en faisaient grand cas; mais Ubbø Emmius, qui apportait un peu plus de critique dans ses connaissances historiques, ne s'est point trouvé de leur avis, et il a écrit contre lui. Nous avons de Furmer: I. Neuf livres d'*Annales de la Frise*, en latin; ils ont paru successivement trois à trois, 1609, 1611 et 1617, in-4^o. II. *Pro antiquitate Frisiae apologia contra U. Emmium*, Franeker, 1613, in-4^o. III. Il a publié, avec un Appendice de *Suffridus Petri*, son maître, la Chronique latine des évêques d'Utrecht et des comtes de Hollande, par Jean de Beka, allant de 1345 à 1574; 1612, in-4^o. C'est dans la même année, 1612, qu'est mort Furmer. M—ON.

FURST. V. GUILLAUME TELL.

FURSTEMBERG (FERDINAND), évêque de Paderborn, d'une ancienne famille d'Allemagne, mais différente de celle des évêques de Strasbourg de ce nom, naquit à Bilstein en Westphalie, le 21 octobre 1626. Il fit ses études à l'université de Cologne; et ce fut dans cette ville qu'il connut le nonce Chigi, prélat d'un grand mérite, qui sachant apprécier ses talents, résolut de les

faire tourner à l'avantage de l'Église. Chigi ayant été fait cardinal en 1652, invita Ferdinand à venir le joindre à Rome ; et trois ans après, ayant été élu pape sous le nom d'Alexandre VII, il le fit l'un de ses camériers secrets, et le pourvut de riches bénéfices. Le siège épiscopal de Paderborn étant devenu vacant en 1661, Ferdinand y fut nommé par le chapitre, et sacré à Rome le 6 juin de la même année. Il en prit possession quelque temps après, et s'appliqua avec beaucoup de zèle à faire fleurir la foi dans son diocèse. L'évêque de Munster, sur sa réputation, desira de l'avoir pour coadjuteur ; et Ferdinand lui succéda en 1678. Le pape l'honora du titre de son vicaire général pour les pays du Nord ; et il s'en montra digne par ses qualités vraiment apostoliques. Il s'attacha à ramener dans le sein de l'Église tous ceux que de fausses doctrines en avaient éloignés ; mais ce ne fut que par la douceur et la persuasion qu'il voulut les combattre, et ses efforts furent couronnés des plus heureux succès. Il établit, dans son diocèse, des missionnaires chargés de distribuer les secours de la religion aux peuples des campagnes, et de répandre ses bienfaits sur tous les malheureux sans exception. Il fit reconstruire les églises ruinées par les guerres, en dota les pasteurs, fonda des écoles pour l'instruction de la jeunesse, des hospices pour les vieillards et les malades, et légua aux jésuites cent mille florins pour l'entretien d'une mission dans les Indes. Au milieu de ses travaux, il trouvait les loisirs nécessaires pour se livrer à l'étude de l'histoire, et pour cultiver la poésie. Il encourageait, par ses bontés, les jeunes gens qui annonçaient d'heureuses dispositions, les soutenait à ses frais dans

les universités, et faisait éprouver ses largesses à tous ceux que leurs talents en rendaient dignes. Pierre Franck, Nicolas Heinsius, les frères Larue, Commire, Daugières, etc., ou l'ont célébré dans quelques pièces de vers, ou lui ont dédié quelques-uns de leurs ouvrages. Cet illustre prélat mourut, par suite d'une opération de la taille faite maladroitement, le 26 juin 1685, à l'âge de cinquante-six ans. Il fut inhumé à Munster, dans l'église des Cordeliers qu'il avait fondée, et où l'on voyait son tombeau. On a de lui : I. *Monumenta Paderbornensia ex historia Romanâ, Francicâ et Saxonica eruta et notis illustrata*, Paderborn, 1669, in-4°, fig. ; Amsterdam, Elsevir, 1672, in-4° ; cette édition est augmentée de plus d'un tiers, et elle est ornée d'un plus grand nombre de planches que la première : l'édition de Francfort, 1713, in-4°, ne diffère de la précédente que par l'addition de plusieurs pièces relatives à la maison de Furstemberg, et d'un grand nombre de vers à la louange de l'auteur. (V. Léonard FAIZON, xvi, 90.) C'est Rinck, professeur d'Aldorf, qui a pris soin de cette édition. II. *Poëmata*. Les vers de Ferdinand, suivant Baillet, sont élégants, polis et nombreux ; les pensées en sont belles, et le style a le goût de la bonne latinité. Ils ont été imprimés, pour la première fois, à Rome, en 1656, dans un recueil intitulé : *Poëmata septem illustrium virorum*. Ces sept écrivains qu'on désigne quelquefois sous le titre de *Pleias alexandrina*, parce que leurs poésies ont paru sous les auspices du pape Alexandre, sont, outre Ferdinand : Alex. Pollini, Noël Rondinini, Virgin. Césarini, Jean-Roger Torck, Aug. Favoriti, et Etienne Gradi. Ce recueil a été réimprimé à Anvers,

t, 1662, et à Amsterdam, 1672, l. Les poésies de Ferdinand ont été publiées séparément, à l'imprimerie de Paris, 1684, in-fol. Ferdinand a eu une édition des poésies du Alexandre, sous ce titre : *Philomuse juveniles*, Auvers, 1654, etc. — Son frère, Guillaume de FURSTENBERG, chanoine de Trèves à Munster, avait le premier publié un recueil.

W—s.

FURSTENBERG (FRANÇOIS), évêque de Strasbourg, de la famille des landgraves de ce pays, naquit le 27 mai 1626 (1). Il eut sur sa tête un grand nombre de dignités ecclésiastiques : il fut un des principaux ministres de Milien-Henri, électeur de Cologne et rendit à la France de grands services, au moyen du crédit dont il jouit près de ce prince. Attaché à son roi et de reconnaissance à la mémoire de Louis XIV, il avait, dès 1663, donné des marques de son dévouement aux intérêts de la France, et contribué efficacement à former une association qui, sous le nom de *du Rhin*, fut signée entre le roi et plusieurs électeurs ou princes de l'Empire, pour le maintien de la paix de l'Allemagne. En 1661, il se jura d'assaut entrevoir à l'électeur de Cologne qu'on pourrait le faire rentrer en possession du Rheinberg, si les Hollandais s'étaient emparés de ce lieu, et vint à faire signer à ce prince un traité par lequel il livrait au roi de France, Nuiz et Kaiserswerdt, places qui étaient nécessaires au roi pour établir des magasins sur le Bas-Rhin. Le 27 novembre 1663, il fut élu prince-évêque de Strasbourg, et se démit de l'évê-

ché de Metz, auquel il avait été nommé en 1658. Une partie des biens de l'église de Strasbourg était entre les mains des luthériens. Le premier soin de François-Égon, en prenant l'administration du diocèse, fut de travailler à rentrer en possession de ces domaines. Il dépensa plus de trois cent mille écus pour retirer le bailliage d'Oberkirch, et d'autres biens qui faisaient la dotation de sa cathédrale. Le 30 septembre 1681, la ville de Strasbourg ayant ouvert ses portes au roi de France, par capitulation, sa cathédrale fut aussitôt rendue au culte catholique ; et les chanoines furent rappelés. Ce prélat survécut peu à un événement que, depuis long-temps, il hâtait non seulement de ses vœux, mais encore de tous les moyens qu'il avait à sa disposition. Il mourut à Cologne le 1^{er} avril 1682, à l'âge de cinquante-six ans. — Son frère, Guillaume Égon DE FURSTENBERG, connu d'abord sous le nom du *Prince Guillaume*, naquit en 1629. Il faisait aussi partie du conseil de l'électeur de Cologne, Maximilien-Henri, et ne fut pas moins attaché que François-Égon aux intérêts de la France. Il les soutint même avec tant de fermeté, que l'empereur, irrité contre lui, le fit enlever à Cologne le 14 février 1674, quoique revêtu du titre de ministre plénipotentiaire de son maître le prince électeur, aux conférences de la paix qu'on avait ouvertes dans cette ville. On le transféra dans les prisons de Vienne, et ensuite dans celles de Neustadt, et il fut question de le mettre au ban de l'Empire. On commença même son procès ; mais on n'osa y donner de suite. Louis XIV fut vivement indigné de cette violation du droit des gens. Le prince Guillaume ne recouvra sa liberté qu'à la paix de Nimègue. Le roi l'avait

1. Ce fut en faveur de François Égon, d'Henri de Guillaume Égon ses deux frères, que Louis XIV obtint des patentes du 22 mai 1663, le comté de Furstenberg fut érigé en principauté de l'Empire.

nommé à l'évêché de Metz en 1665, après la démission de son frère ; mais lui-même s'en démit en 1664. A la mort de François-Égon en 1682, le prince Guillaume lui succéda au siège épiscopal de Strasbourg. A peine en fut-il en possession, qu'il y établit un séminaire dont il confia la direction aux jésuites. Il appela les mêmes pères dans un collège qu'il fonda en 1685. A l'exemple de son frère, il travailla à faire rentrer l'église de Strasbourg dans différentes propriétés situées en deçà du Rhin ; et il y réussit par la protection du roi, qui lui donna aussi plusieurs abbayes. Sur la nomination de ce prince, Innocent XI créa Guillaume-Égon cardinal en 1686. Les hontes du roi à son égard, ne se bornèrent pas là. Il agit si puissamment près de l'électeur de Cologne, Maximilien-Henri, que celui-ci consentit à le prendre pour coadjuteur, et que, le 7 janvier 1688, le chapitre l'élut en cette qualité ; mais le pape Innocent XI, alors en différend avec la France, au sujet des franchises, lui refusa les bulles de la coadjutorerie. L'électeur Maximilien-Henri étant mort sur ces entrefaites, le chapitre de Cologne dut procéder à une nouvelle élection. Le cardinal avait pour concurrent le prince Clément de Bavière, à peine âgé de dix-sept ans, et déjà évêque de Ratisbonne. L'intérêt que Louis XIV prenait au cardinal de Furstemberg, lui nuisit. Innocent XI, pour se venger du monarque qui avait fait occuper le comtat d'Avignon, donna au prince Clément un brevet d'éligibilité, et fit si bien agir près des chanoines de Cologne, que ce jeune prince l'emporta. On célébra en Allemagne cet événement comme une victoire. L'année suivante, la diète de Ratisbonne déclara la France et le cardinal de

Furstemberg ennemis de l'Empire. Louis XIV, pour dédommager le cardinal autant qu'il était en lui, commandeur de ses ordres, nomma à la riche abbaye de Germain-des-Prés, où il vint habiter. Il en restaura le palais abbatial. Il assista au conclave pour l'élection d'Alexandre VIII. Le cardinal Furstemberg mourut à Saint-Germain-des-Prés le 10 avril 1704, et fut inhumé dans l'église de ce monastère, où, avant la révolution, une épitaphe honorable se lisait près de son tombeau. I.—

FURSTENAU (JEAN-HERMANN) médecin allemand, naquit au mois de mai 1688, à Herford en Westphalie. Après avoir terminé le cours de ses humanités au gymnase de sa patrie, sous les auspices du professeur Thomas Muller, il choisit pour profession la médecine, qu'il alla étudier successivement dans les trois universités de la Saxe, Wittemberg, et Halle. Ce fut à cette dernière ville illustrée par Hoffmann et Stahl qu'il termina son éducation médicale. Docteur le 18 avril 1709, il se consacra pendant deux années l'art de guérir à Herford. Jaloux de voir et de consulter les savants de la Hollande et de l'Allemagne, il fit en 1711 un premier voyage, et en 1716 un second voyage qui lui procurèrent, outre de nombreuses naissances littéraires et scientifiques, l'estime et l'amitié de Leibnitz, Ruysch, de Rœu, de Commelin, de meloveen, de Bidloo, de Boerhaave, de Verdries, d'Uffenbach, de Kamerling, d'Heister. Revenu à Herford, il s'y maria en 1717 ; et son intention était de s'y fixer pour toujours, lorsqu'il fut appelé, en 1720, par le landgrave de Hesse-Cassel, à occuper, à l'université de Rinteln, la chaire de médecine : celle d'

nie, fondée en 1730, lui fut pareillement confiée. L'université de Göttingue lui adressa, en 1752, le diplôme de maître ès arts; l'académie des Curieux de la nature l'admit dans son sein, et trouva en lui un collègue dont le zèle égalait le talent. Furstenau mourut le 7 avril 1756. Aucun de ses ouvrages ne présente une grande étendue; aucun ne renferme des conceptions vastes ou des idées neuves: mais la plupart se distinguent par des réflexions judicieuses; on y trouve réunis des préceptes sages et utiles, puisés dans une foule d'écrits où ils étaient disséminés et comme perdus. I. *Desiderata medica*, Leipzig, 1727, in-8°. Cette production intéressante est destinée à faire connaître les nombreuses lacunes qui restent à remplir dans chaque branche de l'art de guérir: elle se compose de neuf chapitres ou sections, que l'auteur avait publiés isolément à diverses époques, sous forme de thèse, de programme, de lettre, de discours inaugural, et qu'il a revus et enrichis d'observations nouvelles: 1°. *Desiderata anatomico-physiologica*; c'est la dissertation que Furstenau soutint, sans président, pour obtenir le doctorat; 2°. et 3°. *Desiderata pathologico-semiotica sive circa morbos eorumque signa, dissertatio epistolaris ad Theodorum Jansson ab Almeloëen*, 1712; 4°. *De iis quæ desiderantur in praxi medicâ, ad Godofredum Thomasium*, 1721; 5°. *Desiderata in materiâ medicâ*; c'est le discours que prononça l'auteur, quand il fut nommé, en 1724, professeur de l'université; 6°. *Desiderata physico-chemica, oratio solennis*, 1721; 7°. *Desiderata chirurgica, resp. J. Vincent*, 1723; 8°. *Desiderata medico-forensia*, 1725; 9°. enfin,

le recueil est terminé par un court programme intitulé: *De doctâ medicorum ignorantia*. Parmi les autres opuscules relatifs à la médecine, il suffira de citer les plus curieux: II. *De religione medici, programma*, 1720. III. *De fatis medicorum, oratio inauguralis*, 1720. IV. *De morbis medicorum, resp. J. H. Lange*, 1732. V. *De morbis jurisconsultorum, epistola ad Zachariam-Conradum Uffenbach*, 1720. VI. *De brutorum morbis, resp. L. C. Engel*, 1733. VII. *De valetudine principum, Propempticon*, 1724. VIII. *De Indorum morbis et medicinâ, resp. J. P. Paxmann*, 1735. IX. *De sancti Viti salu, sive choreâ*: cette thèse sur la danse de St. Guy fut discutée en 1750, par J. L. Gercke, sous la présidence de Furstenau, qui l'accompagna d'un programme sur les inconvénients des préjugés en médecine, et sur les moyens de les éviter. X. *De medicamentorum viribus ritè æstimandis, resp. Riemer*, 1751. XI. *De usu et abusu acidularum in affectibus spasmodicis et hypochondriacis*: cette dissertation, soutenue en 1731 par D. A. Forster, est en quelque sorte l'ébauche, le préambule des *Remarques sur l'usage et l'abus des eaux minérales en général, et en particulier de celles de Pyrmont*, Lemgo, 1751, in-8°. En prenant possession de la chaire d'économie, Furstenau prononça et fit imprimer un discours *De analogiâ academiæ et œconomiæ*, qui fut suivi de nombreux opuscules sur cette science utile, dont il débuta par indiquer les lacunes, comme il avait indiqué celles de la médecine. XII. *Desiderata œconomica, resp. P. C. Casselmann*, 1751. XIII. *De meritis Lutheri in œconomiam publicam et privatam*,

resp. C. G. Furstenau, 1749. XIV. *Programma de festorum imminutione dierum œconomiae publicae profuturæ*, 1754. XV. *Introduction à l'économie domestique, avec une notice bibliographique*, Lemgo, 1756, in-8°. XVI. *Instruction sur la manière de soigner les animaux domestiques*, Wolfenbüttel, 1747, in-8°. Ce petit manuel est en allemand, ainsi que le précédent. On doit à Furstenau les Oraisons funèbres de Herman Zoll, 1725; de J. H. Schminck, 1725; de C. Phil. Dohm, 1726; de Fréd.-Guil. Bierling, 1728. Il a inséré, dans le *Recueil de Breslau*, des Observations météorologiques et médicales. Il a enrichi les Mémoires de l'académie des Curieux de la nature, d'une foule d'articles, dont plusieurs méritent d'être signalés : 1°. Sur un pissement de sang purulent; 2°. Sur la complication du virus siphilitique avec diverses maladies, et sur les modifications qu'il leur imprime; 3°. Sur les causes multipliées des morts subites; 4°. Pleurésie mortelle, produite par des saïnes : l'étiologie admise par l'auteur est au moins suspecte, si elle n'est pas complètement fautive; 5°. De la chute du vagin chez une jeune fille. On trouve une notice détaillée, sur la vie et les écrits de Furstenau, dans les *Nachrichten* de Frédéric Bœner. C.

FURSTENAU (JEAN-FRÉDÉRIC), fils du précédent, naquit à Rinteln le 31 octobre 1724, et suivit la même carrière que son père. Il montra dès son enfance les plus heureuses dispositions : avant l'âge de quatorze ans, il avait achevé le cours de ses humanités et appris les langues grecque, hébraïque et arabe. A seize ans, il soutint avec distinction deux thèses présidées par son père; l'une, *De methodo medendi*; l'autre, *De initiis*

typographiæ physiologicis. En 1744, il fit, pour augmenter ses connaissances et compléter son instruction, un voyage en Hollande et en Allemagne. Il fréquenta, durant six mois, les hôpitaux, les leçons et la clinique des plus célèbres médecins et chirurgiens d'Amsterdam. Il ne passa qu'un mois à l'université de Leyde; mais chaque jour fut consacré à l'étude la plus assidue. Il visita ensuite les écoles et les savants d'Utrecht, de Nimègue, de Cologne, de Bonn, de Francfort, de Wurtzbourg, de Nuremberg, d'Altdorf, d'Erlangen, de Léna, d'Erfurt, de Leipzig, de Halle, de Wittemberg, de Berlin, de Helmstadt, de Brunswick et de Hanovre. De retour à Rinteln, en 1745, il disserta, sous les auspices de son père, sur le *spasme de la vessie*, et fut proclamé docteur. L'académie des Curieux de la nature l'admit au nombre de ses membres en 1747, sous le nom de Faustin III, et il obtint en même temps la chaire d'anatomie et de chirurgie à l'université où il avait pris ses grades. Il ne jouit pas longtemps des dignités dont sa jeunesse avait été honorée; car il fut moissonné avant d'avoir terminé son sixième lustre, le 22 mars 1751. Ses écrits se bornent à quelques articles peu saillants, insérés dans le 8°. volume des Curieux de la nature, et à quelques minces dissertations sur l'alun, sur l'antimoine, sur l'épine ventueuse (maladie des os), et sur l'empyème. C.

FÜRTEMBACH ou FURTTENBACH (JOSEPH), ingénieur allemand, naquit en 1591, à Leutkirch, en Souabe, où son père occupait une place dans la magistrature. A l'âge de quinze ans, il alla à Milan pour apprendre l'italien, et passa près de vingt ans en Italie. Il s'y occupa principalement de

et fréquenta les maîtres dans cet art. Quelques biographes ont dit qu'il fut en France, il eut le commandement d'un vaisseau, et qu'il revint bien des accidents de son retour en Allemagne, il devint architecte de la suite d'autres emplois, le 17 janvier 1667. Ulm est le siège de plusieurs édifices, construits d'après ses plans et ses directions. Il possédait une collection de toutes sortes de productions des arts : ce recueil fut publié en 1660, par Schultes imprimeur et Rembold graveur. Les numéros dont cet ouvrage est gravé par Rembold, sont de J.J. Campanus : c'est une description de la maison de son père, qui subsiste encore et dont la construction fait honneur à sa habileté et de son bon dessin. Le 1641, à Augsbourg, en 1649, sous le titre d'*Architectura* : il a ajouté à cet ouvrage un supplément sur la manière de polir le marbre, les coquilles et le cuivre, et de faire des statues en plâtre et en employant ces substances à la construction des grottes. On a encore de lui un ouvrage allemand : I. *Nouveau dictionnaire de l'architecture italienne*, avec une carte et un plan de Rome, Ulm, 1627, in-4°. II. *Le titre de ce livre pour être transcrit en un volume*, dans sa relation sur les distances des lieux en France, qu'il trouva que cette relation n'était pas déterminée avec précision ; il a, en conséquence, employé les jours de marche et les lieues à usé de même pour la relation jointe à son voyage, les milles soient aussi indi-

qués sur l'échelle. Furtembach s'est particulièrement attaché à donner une description succincte des édifices d'Italie : il ne parle des autres objets remarquables qu'avec une brièveté encore plus grande ; de sorte que sa relation est d'un très mince intérêt. Il y a, sans nécessité, intercalé un si grand nombre de mots italiens, qu'elle est fatigante à lire : au reste il n'a parcouru l'Italie que jusqu'à Rome. II. *Halinitro-pyrobolia*, Ulm, 1627, in-fol. ; c'est un traité d'artillerie, en allemand. III. *Büchsen meisterey*, ibid., 1645, in-fol. IV. *Architectura civilis*, ibid., 1628, in-fol. V. *Architectura navalis*, ibid., 1629, in-fol. VI. *Architectura martialis*, ibid., 1630, in-fol. VII. *Architectura universalis*, ibid., 1635, in-fol. VIII. *Architectura recreationis*, ibid., 1640, in-fol. IX. *Architectura privata*, ibid., 1641, in-fol. X. *Gottes-Ackers-Gebau* (construction des cimetières), Augsbourg, 1643, in-4°. XI. *Kirchen-Gebau* (Construction des églises), Augsbourg, 1649, in-4°. XII. *Meyershoffs-Gebau* (construction des métairies), ibid., 1649, in-4°. XIII. *Pass-Verwahrung* (garde des passages), ibid., 1651, in-4°. XIV. *Garten-Pallastleins-Gebau* (construction des pavillons, kiosques, etc., dans les jardins), ibid., 1667, in-4°. — FURTEMBACH (Joseph), fils du précédent, se fit un nom par son habileté dans le dessin, la peinture et la gravure ; il écrivit sur l'architecture. Ses ouvrages, qu'il ne faut pas confondre avec ceux de son père, sont enrichis de gravures qu'il avait lui-même exécutées. Le plus curieux, intitulé *Feriae architectonicae*, commencé en 1649, ne fut mis au jour que par les soins de son père, en 1662 ; c'est un in-4°. oblong, orné de 20 planches. On y trouve de

grandes recherches sur l'arche de Noé, différens projets d'architecture civile et militaire, de mécanique, etc., et même une machine destinée à étouffer les bombes, pour en prévenir l'explosion. Furtembach le fils mourut le 8 mars 1655. Son père ou lui s'étaient aussi appliqués à la recherche de la transmutation des métaux. Fontenelle nous apprend que Leibnitz, une heure avant d'expirer, raisonnait encore sur la manière dont le fameux *Furtembach* avait changé la moitié d'un clou de fer en or. (*Eloge de Leibnitz.*)

E—s.

FUSCUS. *Voy.* FOSCO.FUSÉE. *Voy.* AUBLET.FUZELIER. *Voy.* FUZELIER.

FUSI (ANTOINE), issu, dit-on, d'une famille noble, était né en Lorraine. Après avoir pris ses degrés à Louvain, il vint à Paris, et s'y fit recevoir docteur de Sorbonne. Il devint successivement protonotaire apostolique, prédicateur et confesseur de la maison du roi, curé de Saint-Barthélemi, et de Saint-Leu qui en était une annexe. En 1609, les marguilliers de cette dernière paroisse lui intentèrent un procès criminel; ils l'accusaient d'hérésie, de sorcellerie, et de tenir enfermée chez lui une fille de laquelle il avait un enfant. L'Etoile, qui parle de Fusi, le dit honnête-homme, et prétend que toute cette intrigue était une suite de la haine des jésuites, irrités de ce que Fusi ne voulait point les laisser prêcher dans son église, et s'était déclaré contre eux dans l'affaire d'Edmond Richer. Nous observerons encore, à son avantage, qu'en 1610 il fut du petit nombre de ceux qui prêchèrent la paix aux Parisiens. Le plus acharné de ses ennemis était un nommé Vivien, maître des comptes: Fusi le vena à la risée publique dans un écrit bizarre, en-

core aujourd'hui recherché des rieux. Cependant Vivien continua poursuites, et obtint contre son adversaire un décret de prise de corps (juillet 1612). Fusi est enfermé au Châtelet; l'affaire portée à l'officier qui le prive de ses bénéfices, l'interdiction de ses fonctions, et le condamne à une réparation publique. Fusi en appela d'abord au présidial, qui confirma la sentence de l'officialité, puis à Paris, puis à Lyon. Partout il est décliné sa demande: il ne peut cependant se déterminer à en appeler à Rome, « parce que, dit-il, il ne faut pas acheter un petit fusil pour allumer un grand feu. » Au bout de quatre ans, il se couvre enfin sa liberté. Ne sachant où donner de la tête, il se retira à Genève, embrassa la religion protestante, et se maria. Scuebier dit, d'après l'opinion de Nicéron, que Fusi obtint gratuitement le droit de bourgeoisie à Genève, en 1620; qu'il fut reçu au ministère, et qu'il l'exerça encore, en 1633, dans le pays de Vaud: du reste, l'époque de sa mort est inconnue. La Sorbonne l'avait inscrit dans ses registres en 1619; et, trois ans après, ses enfans furent déclarés illégitimes, sur le réquisitoire de l'avocat-général. L'un d'eux, s'il faut en croire la Boullaye-Goulz, se fit mahométan. On ne sait pas si Fusi était un prêtre de très-peu réguliers; et telle fut sans doute la source des disgrâces qu'il éprouva, mais elles furent singulièrement aggravées par l'acharnement de ses ennemis. Du reste, il avait une imagination bizarre et fantastique, de nombreuses pressions originales, et beaucoup de crédulité. Il se qualifie de fantassin, de Muses, arbalétrier de Minerve, de carabin de la religion réformée, et tâche à réformer le pape. On l'appelle Fusi: J. *Le Mastigophore*, p

du *Zodiaque*, auquel, par une apologétique, sont brisées des à veaux de Juvain Solais, pénitent repent, seigneur viddrect et d'Amplademus en , du costé de la Moue, trad. en fr., par Victor Grevé, *opé microcosmique*, 1609, C'est l'écrit dirigé contre Victor Grevé est Fusi, et Juvain coques, Vivien : « Ce dernier, si, est d'une cuvée si folle et, que ce n'est que vesse, lie et lin. » On trouve, dans ce livre, les plus ridicules et les plus raxales. Suivant l'auteur, le feu utôt froid que chaud; les mens-les femmes éteignent les incen-ça ne voit pas une seule mouche l'année dans les boucheries de e, phénomène que l'on applique à la ville de Prague, à Troyes ampagne, etc. Le *Zodiaque*, cé dans cet ouvrage, n'a point II. *Factum pour M. Antoine contre Nicolas Vivien et au-narguilliers de Saint-Leu, et uerite Riblet*, in-8°. de 22 pag. *Le franc Archier de la vraye e, contre les abus et énormités fausse*, 1619, in-8°. Ce livre, à Jacques I^{er}., est principale-dirigé contre les jésuites, que appelle Marianistes, du nom . Mariana. On y trouve l'éloge vocat-général Servin. Le procès isi a donné lieu aux écrits sui-: 1°. *Déclaration et décret* (en) *de la Sorbonne de Paris, e les impiétés d'Ant. Fusi*, in-8°. 2°. *La Vie de M^e. Ant., maintenant apostat*, 1619, , tirée en partie de l'écrit pré-it. 3°. *La Banqueroute de M^e. Fusi, ensemble le Jugement contre le franc Archier*, 1619, . Une des opinions de Fusi était

que les enfants morts sans baptême n'étaient point privés de la vision béatifique de Dieu. 4°. *Monitorium ad Fusi hæreticum*, auct. C. J. M., Paris, 1620, in-8°. 5°. *Arrêt de la cour du parlement, du 21 juillet 1612, contre M^e. Antoine Fusi*, Paris, 1620, in-8°. On peut consulter sur cet auteur les *Mémoires de Nicéron*, tom. 34. D. I.

FUST (JEAN), orfèvre à Maïence, au milieu du 15^e. siècle, l'un des citoyens notables de cette ville, et distingué par ses richesses non moins que par ses connaissances dans les arts, partage, avec Guttemberg et Schoeffer, la gloire d'avoir inventé l'imprimerie. Il vint au secours de Guttemberg, qui passe généralement pour le premier inventeur de cet art. Suivant les uns, Fust n'aïda Guttemberg que de son argent: suivant les autres, au contraire, ce fut de ses fonds et de son industrie. Quoi qu'il en soit, il y eut société entre eux en 1450. Il paraît que ces deux associés pratiquèrent successivement trois sortes d'impressions: 1°. la *tabellaire*, c'est-à-dire, en tables ou planches sculptées, comme aujourd'hui les gravures en bois; 2°. la *xylographique*, ou en caractères mobiles de bois; 3°. enfin l'impression en caractères, tirés de *matrices fondues*. L'emploi de matrices dans la stéréotypie de M. Hérlan, et plus encore les planches qui sont le résultat soit de ses procédés, soit de ceux de MM. Didot, ont donc fait dire, avec une apparence de raison, que la stéréotypie avait été l'enfance de l'art. On a lieu de croire, au reste, que Fust, malgré ses connaissances, mit peu de chose de son invention dans les opérations de la société contractée avec Guttemberg, puisqu'il est assés généralement reconnu que ce dernier eut le premier l'idée d'appliquer à des

écrits de longue haleine ce qui se pratiquait depuis long-temps au bas des gravures pour leur explication; et que Schoeffer, en inventant le poinçon, compléta la découverte, si toutefois ce n'est pas là tout ce qui la constitue. (Voyez FOURNIER, GUTTENBERG et SCHOEFFER.) Fust, du moins très zélé pour ce qui regardait son art, fut si ravi de l'invention de Schoeffer, qu'il lui donna sa fille en mariage. La *Biblia sacra latina*, sans date, in-fol. de 637 feuillets, est très probablement la première production de l'imprimerie : elle a dû être exécutée de 1450 à 1455, et pendant l'association de Fust et Guttemberg; mais quelques-uns pensent qu'elle le fut avec les caractères de l'invention de Schoeffer. Des difficultés s'élevèrent, en 1455, entre Fust et Guttemberg; et par suite, ils se séparèrent (6 novembre 1455). Fust, en remboursement des sommes qu'il répétait, resta propriétaire de l'établissement, qu'il exploita avec Schoeffer. C'est à cette nouvelle société que l'on doit le Psautier (*Psalmorum codex*), de 1457 (14 août), le plus ancien des ouvrages imprimés avec date (1), et réimprimé en 1459 (29 août) avec les mêmes caractères (2), qui ont encore servi pour les réimpressions de 1490, 1502 et 1516; le *Durandi rationale divinorum officiorum*, 1459 (6 octobre) (Voy. DURAND, XII, 340); les *Constitutiones Clementis quinti*,

1460; la célèbre *Biblia latina*, de 1462, la première Bible avec date, et le traité *De officiis de Cicéron* (Voy. CICÉRON, VIII, 546). Fust et Schoeffer exercèrent l'imprimerie jusqu'en 1466 : à cette époque, Fust vint à Paris, et l'on croit qu'il y mourut de la peste qui ravagea cette ville. On a quelquefois confondu Fust avec Faust le magicien (Voy. DURAND et FAUST). A. B—T.

FUSTAILLER (FRANÇOIS). Voy. BUGNYON (Philibert).

FUZELIER (LOUIS), né à Paris, vers 1672, travailla pour tous les théâtres de la capitale. Il donna à l'Opéra, les *Amours déguisés*, *Arion*, les *Âges*; les *Fêtes grecques et romaines*; la *Reine des Péris*; les *Amours des dieux*; les *Amours des déesses*; les *Indes galantes*; l'*École des amours*; le *Carnaval du Parnasse*; les *Amours de Tempé*; *Phaëtuse*; *Jupiter et Europe*: au théâtre Français, *Momus fabuliste*; les *Amusements de l'automne*; les *Amazones modernes*; les *Animaux raisonnables*, et le *Procès des sens*: au théâtre Italien; l'*Amour maître de langue*; le *Mai*; la *Méridienne*; la *Mode*; la *Rupture du carnaval*; le *Faucon*; *Mélusine*; *Hercule filant*; *Arlequin Persée*; le *Vieux monde*; les *Noces de Gamache*; le *Serdeau des théâtres*; la *Parodie*; les *Saturnales*; les *Débris des Saturnales*; *Amadis le cadet*; *Momus exilé*, et la *Bague magique*; enfin, à l'Opéra-comique, et même aux marionnettes de la foire, tantôt seul, tantôt en société, avec Lesage, d'Orneval, etc., un grand nombre de pièces dont il serait trop long de rappeler les titres. On donna aux Français, sous son nom, *Cornélie vestale*, tragédie, jouée avec peu de succès, dont l'auteur est le président Hénault, qui se plaint

(1) M. G. Fischer a découvert à Mayence en 1804 un almanach pour 1457. La nature d'un almanach laisse supposer que celui de l'an 1457 a pu être imprimé vers la fin de l'année précédente.

(2) On croit communément que les caractères du Psautier n'ont servi que pour les cinq éditions que nous citons de ce livre. C'est ce que dit Lambinet, *Origine de l'imprimerie*, I, 162. Cela n'est pas rigoureusement exact; il n'existe aucun ouvrage imprimé en entier avec les caractères du Psautier; mais ces caractères ont servi pour les premières lignes dans quelques ouvrages, et entre autres pour le Commentaire de Turresemata sur le psautier, 1474. etc.

art, des changements que l'était permis d'y faire. *Mobiliste*, qui réussit bien dans une critique des fables de La Harpe, dans son *Cours de Littérature*, représente Fuzelier un homme dont les prétentions sont fort au-dessus du mérite, le plus froid et le plus sûr, le bel esprit le plus et le plus glacé, qui ait fait à l'Opéra des fariboles diaboliques; » il emploie huit pages à parler par des exemples tirés de son ouvrage. Fuzelier fut rédacteur du *Journal de Littérature*, conjointement avec La Motte, autre faiseur d'opéras, depuis le mois de novembre 1744 jusqu'en septembre 1752. Fuzelier était grand, trapu, et avait le cou court. Il se servait ordinairement d'un épée, et appelait l'homme de son cheval baptisé. Souvent il disait : « Mon ami, quand tu seras étendu sur le carreau de la chambre, c'est que je serai à quelque chose de sérieux; tu n'osera pas m'importuner. » (19 septembre 1752), ce jour-là même montait chez Fuzelier, et livra vivement le nez contre terre : « Maître, dit-il aux voisins, ne me parlez pas sérieusement. » Fuzelier mourut le 19 septembre 1752.

A—G—R.

ou FÉYAZ-ALY, docteur de la secte des *Nour-Bakhsoufys* illuminés, florissait au commencement du 18^e siècle, et survécut au commencement de la Perse, célèbre et respecté aujourd'hui des Persans, comme de Kérym-Khân (*Voyage en Perse*). C'était le premier disciple de Myr Maïssoum. Voici un dix-sept articles de foi en religion : 1^o. N'adorer aucune chose, aucune autre per-

mandements du Prophète et des douze imâns; 3^o. Se conserver toujours pur au moyen des ablutions, et conjurer la colère de Dieu; 4^o. et 5^o. Observer les heures des cinq prières, et être attentif aux leçons qui doivent les suivre; 6^o. Dire son chapelet; 7^o. Avoir constamment une direction pour les circonstances difficiles; 8^o. Regarder tous les malheurs et les tribulations comme un bienfait du Ciel; 9^o. Ne chagriner ni soi ni les autres; 10^o. Écrire chaque matin sur son front le nom du Prophète et ceux des douze imâns, faire la même chose sur sa poitrine le 1^{er}. de chaque nouvelle lune; 11^o. Ne se nourrir que d'aliments permis par la loi, et observer dans ses vêtements la pureté légale; 12^o. Avoir pour ses parents un respect religieux; 13^o. Garder les secrets de sa secte; 14^o. Avoir toujours son cœur élevé à Dieu, quelque part que l'on soit; 15^o. Se montrer bienveillant envers tous les hommes, ne chagriner et n'avoir pas l'intention de chagriner personne; 16^o. Se résigner à la volonté de Dieu en toute chose; 17^o. Ne jamais se plaindre, et se montrer reconnaissant de tout ce qui peut arriver. Féyâz-Aly mourut vers le commencement de l'hégire (1781-2 de J.-C.), et eut pour successeur Nour-Aly-Châh, qui, quoique très jeune encore, était déjà, suivant l'expression des écrivains soufys, « très vieux en piété. » L.—s.

FYENS (JEAN), en latin *Fienus*, naquit à Turnhout, en Brabant. Élevé parmi les enfants de chœur de la cathédrale de Bois-le-Duc, il acquit des connaissances musicales très étendues; mais bientôt la médecine devint l'objet spécial de ses études. Revêtu du doctorat, il exerça sa profession à Auvers, où il obtint l'emploi de médecin pensionnaire. Le duc de Parme ayant mis le siège devant cette ville en 1584, Fyens se retira à Dordrecht,

et y mourut le 2 août de l'année suivante. Nous ne possédons de lui qu'un ouvrage intitulé : *De flatibus humanum corpus molestantibus Commentarius novus ac singularis, in quo flatuum natura, causæ et symptomata describuntur, eorumque remedia facili et expedita methodo indicantur*, Anvers, 1582, in-8°.; Heidelberg, 1589, in-8°.; Francfort, 1592, in-12, avec les notes de Lievin Fischer; Hambourg, 1644, in-12; traduit en hollandais, Amsterdam, 1668, in-12; en allemand, Schneeberg, 1759, in-8°. L'auteur discute longuement les opinions des anciens, en commençant par Hippocrate, dans les œuvres duquel on trouve un petit traité sur la même matière. Il tombe dans un défaut que les écrivains les plus distingués de nos jours savent rarement éviter; c'est de rapporter à la maladie dont il s'occupe, une foule d'affections hétérogènes, qui souvent n'ont avec elle aucune analogie, aucun trait de ressemblance. C.

FYENS (THOMAS), fils du précédent, suivit comme son père, et d'une manière encore plus brillante, la carrière médicale. Né à Anvers, le 28 mars 1567, il fit d'excellentes études à l'université de Leyde et à celle de Bologne. De retour dans sa patrie, il fut appelé, en 1593, à Louvain, pour y remplir l'une des deux premières chaires de médecine; et le 9 novembre de la même année, il y reçut le doctorat. Appelé, en 1600, à Munich, par le duc Maximilien de Bavière, il ne resta qu'une année à la cour de ce prince. Son séjour fut plus long à Vienne, où l'archiduc Albert l'avait nommé son premier médecin. Jaloux de continuer les honorables fonctions de l'enseignement, il passait à Louvain tout le temps dont il lui était permis de disposer. Mais voyant l'impos-

sibilité d'exercer simultanément deux emplois, il donna la préférence à celui de Louvain. Toutefois l'Université n'était pas le seul mobile de la carrière de Fyens : il ne fut pas insensible aux faveurs de la fortune, à l'appât du gain, si l'on en croit Reunnon et Stolle, il aurait accepté, à Louvain, une chaire à laquelle étaient attachés mille ducats d'appointements, et il n'aurait pas hésité à se faire inscrire à la Faculté de médecine de Louvain, si l'on ne se fût empressé de l'en empêcher. Retenu par ce puissant motif, il continua constamment un des plus fertiles professeurs de l'université, qui le choisit plusieurs fois pour recteur. Il mourut le 15 mars 1631, laissant des écrits nombreux, dont quelques-uns ont une réputation méritée, tant par leur érudition que par leur style. Plusieurs autres sont frivoles, de théories et de dissertations. I. *De vi formatrice fœtus liquo ostenditur animam rationem infundi tertiâ die*, Anvers, 1608, in-8°. Rien de plus difficile, mais aussi rien de plus inutile, que la solution de ce problème, auquel on attache une importance majeure sur lequel il argumente à perte de vue. L'auteur trouva des incrédules à sa doctrine, les ménagea pas. Il défendit son opinion contre deux adversaires, l'un flamand, l'autre espagnol. II. *De vi formatrice fœtus liber secundus adversus Ludovicum Du Guesclin in quo prioris doctrina plene refutatur et defenditur*, Louvain, 1624, in-8°. III. *Pro sua doctrina de formatione fœtus tertiâ die, apologia, adversus Antonium de Santa Cruz*, Louvain, 1628, in-8°. Fyens montra le même esprit critique dans la discussion d'une autre matière traitée mille fois, et ce livre est encore d'un voile épais. IV. *De viribus imaginationis tractatus*, Louvain, 1608, in-8°; Leyde,

Leipzig, 1657, in-12; Lon-1657, in-12; Amsterdam, in-12. V. *De cauteriis libri e, in quibus vires, materia, locus, numerus, tempus potum cauteriorum, ex veterum Arabum, Latinorum, meoticorum sententiâ, quàm le explicantur*, Louvain, 1598, Cologne, 1607, in-8°. Le plus ge qu'on puisse faire de cette sion, réellement savante, c'est : que l'auteur a dignement rem-âche qu'il s'était imposée. VI. *Præcipuis artis chirurgicæ consiis libri duodecim*. Ce recueil ax de traités chirurgicaux a blié dix-huit ans après la mort ens, par le célèbre Herman g, Francfort, 1649, in-4°. ; es, 1733, in-4°; traduit en dars, avec des notes par Étien- lankaart, Amsterdam, 1685, P.; en allemand, Nuremberg, , in-8°. L'auteur montre une le érudition, et paye un juste eux chirurgiens qui ont enrichi rt de quelque découverte. C'est qu'il proclame Galien l'inventeur stériotomie; c'est ainsi qu'il pré- e la méthode employée d'abord alabre, et surtout mise en vogue e Bolognais Tagliacozzi, de repla- les nez entièrement coupés, et e d'en refaire de nouveaux, avec fragments de chair pris au bras à la cuisse. Fyens assure avoir émoi des succès de cette opéra- angulaire, que les chirurgiens leres, moins heureux, ont com- ément abandonnée. VII. *Semeio- ; sive de signis medicis tracta- ; opus accuratissimum, omnibus licinæ studia amplexantibus sum- necessarium, in duas partes di-* am, Lyon, 1684, in-4°. Les élo- que Keimmanu prodigue à cet ou-

vrage, sont exagérés sans doute: ce- pendant il renferme des observations utiles, des préceptes judicieux; et l'éditeur, en le publiant, s'est acquis des droits à la reconnaissance des médecins. On regrette de ne pas avoir deux autres traités, l'un sur les fiè- vres, le second sur les urines, égale- ment recueillis de ses leçons, mais restés manuscrits. La Bibliothèque royale de Paris, possède plusieurs lettres autographes de Fyens. Il a semblé superflu d'indiquer deux opus- cules astronomiques de ce professeur, parce que la doctrine en est évidem- ment erronée. C.

FYOT DE LA MARCHE (CLAU- DE), abbé de Saint-Étienne de Di- jon, était né dans cette ville le 9 oc- tobre 1630, d'une famille ancienne et considérée. Destiné à l'état ecclé- siastique, il tourna toutes ses études vers la théologie, et soutint avec éclat ses thèses pour le doctorat: cé- rémonie qui fut honorée de la pré- sence de Louis XIV, alors à Dijon. Nommé aumônier du roi en 1651, il obtint, dix ans après, l'abbaye de Saint-Étienne, l'une des plus illustres de France par son antiquité, en fit reconstruire l'église, et la décora avec autant de goût que de magnificence. Il acheta, en 1672, la riche biblio- thèque de Godeau, évêque de Vence, l'augmenta d'un grand nombre d'ou- vrages rares et précieux, et la trans- mit à ses neveux, comme la plus belle portion de son héritage. Il mou- rut le 27 avril 1721, à l'âge de quatre- vingt-onze ans, et fut inhumé dans le chœur de son église abbatiale. Il était conseiller d'état honoraire depuis 1669. Il a publié l'*Histoire de l'É- glise de Saint-Étienne de Dijon, avec les preuves et le pouillé des bénéfices dépendants de cette ab- baye*, Dijon, 1695, in-fol. Cette

histoire, dit le bibliothécaire de Bourgogne, est bonne et bien écrite; sa dissertation sur Dijon est ce qu'on a de meilleur, de plus exact et même de plus étendu sur l'histoire de cette ville. L'abbé Fyot s'est beaucoup servi des recherches du P. André de Saint-Nicolas. (*Voy. ANDRÉ*, tom. II, p. 150.)—C'est par erreur que, dans le Dictionnaire de Moréri, on a confondu ce pieux et savant prélat avec l'abbé FYOT DE VAUGIMOIS, son petit-neveu, né à Dijon en 1689, abbé de Notre-Dame du Tronchet, docteur en théologie, supérieur du séminaire de St.-Irénée de Lyon, mort en cette ville vers 1750, et qui a publié quelques livres ascétiques. — FYOT DE LA MARCHE (François), baron de Montpont, neveu de Claude, naquit à Dijon le 1^{er} décembre 1669, acquit une charge de conseiller au parlement de Paris, et partagea sa vie entière entre les devoirs de son état et la culture des lettres. Il mourut d'apoplexie à Paris, le 4 juillet 1716, à l'âge de quarante-sept ans, sans avoir été marié. Il a publié, en gardant l'anonyme, les ouvrages suivants : I. *Les Qualités nécessaires au juge, avec la résolution des questions les plus importantes sur sa profession*, Paris, 1700, in-12. Il s'en fit deux éditions dans la même année; et une troisième parut en 1702. II. *Le Sénat romain*, ibid., 1702, in-12; réimprimé sous ce titre : *Tableau de l'ancien sénat romain*, 1713, in-12; ouvrage estimable, mais qui a été surpassé. III. *L'Éloge et les devoirs de la profession d'avocat*, ibid., 1713, in-12.

W—s.

FYROUZ ou FEYROUZ, mot persan qui se prononce *Pyrouz* en pehlvy, et qui signifie *victorieux et invincible*, est un nom assez commun

parmi les Asiatiques. Nous n'osons citer ici deux moi de la Perse et trois autres de qui l'ont illustré.—FYROUZ I^{er}. Valas ou Palach, paraît être le que le Pacorus, fils de Volo roi Arsacide, mentionné par q écrivains grecs et latins qui n transmis le très petit nombre cuments que nous possédons règne de ce prince. Nous savo succéda à son père, sur le tr Parthes, vers l'an 83 de J. épigramme de Martial nous a qu'il inspira de vives inquié pusillanime et sanguinaire Do en publiant qu'il allait ramer même à Rome l'empereur Néron avait, disait-il, fausseme blié la mort. Pour confirmer ce velle, il montrait un personn avait, en effet, la plus frappa semblance avec le monarque cide. Pacorus ne poussa pas p l'effet de ses menaces; et il e les moments de paix qu'elles curèrent de la part des Rom orner et à agrandir plusieurs villes, principalement Ecbat il passait l'hiver. Il vendit le r d'Edesse à Abgare, qui lui com somme immense pour obtenir de roi. Tandis que de paisil cupations absorbaient son a et une partie de ses finances troubles et des séditions éc dans différentes parties de la Les Romains pénétrèrent sar culté jusqu'à Babylone, dont viron n'étaient pas même g cause de la dépopulation géne royaume. Pacorus fut chassé lait commencer une guerre s pour reconquérir ses états, q mort prévint l'exécution d'un qui aurait probablement cons ruine de la Perse. Il mourut y

364 de l'ère des Arsacides ; J.-C., et bien certainement l'an 112. Son fils fut écarté de la cour, où l'on plaça son jeune neveu, le Chosroes I^{er}. des grecs. — FYROUZ II, de la dynastie des Saçanydes, fils de Kerdjerd II, succéda à son frère vers 457, après l'avoir mis à mort avec trois princes du sang. Ce trait d'une scélératesse bien connue, on prétend qu'il se conduisit pendant tout le cours de son règne avec modération et justice. Un jour s'étant pas écondu depuis son avènement au trône, quand une sécheresse sans exemple affligea la Perse, bientôt éclata une horrible peste : ces deux fléaux se prolongèrent pendant sept ans entiers ; et, par l'expression de l'historien grec, les sages et les astronomes conservaient le souvenir de la forme circulaire des pains que l'observation des corps célestes annonçait l'événement et la sollicitude de l'empereur épargnèrent à son peuple de nombreux malheurs : on cite même le nom d'un très peuplé d'Ardechyr, où périrent, par la faim, qu'un seul jour. A peine la Perse était-elle guérie des deux fléaux dont elle avait souffert, que Fyrouz en provoqua un troisième, non moins dévastateur que les précédents. Méconnaissant les bienfaits, et oubliant les secours que lui avait procurés le roi des Hayatey (les Huns blancs) monter sur le trône, il résolut de déclarer la guerre. Vainement les vœux de sa cour lui firent-ils les représentations les plus justes et les plus pressantes ; la campagne s'ouvrit et ne fut pas de longue durée : le prince Tatar, faisant porter au roi d'une pique le traité d'alliance conclu entre lui et Fyrouz, marcha

à sa rencontre : ensuite, feignant de fuir devant l'armée des Persans, il les engagea dans un désert, d'où la plus grande partie d'entre eux ne put sortir. Fyrouz s'estima heureux d'avoir échappé, avec quelques serviteurs fidèles, au désastre général. Ce revers épouvantable ne fit qu'irriter l'orgueil de Fyrouz, et il jura de venger ce qu'il appelait l'honneur de ses armes : une expédition, non moins formidable que la première, épuisa les dernières ressources de ses malheureux sujets. Attiré dans un long défilé par le rusé Tatar, il fut dupe d'une fuite simulée ; et ses meilleures troupes se poussèrent, s'engloutirent dans d'immenses fosses, légèrement recouvertes d'herbages, et dont le fond était hérissé d'énormes pieux de fer. Le monarque périt lui-même dans cette terrible catastrophe, vers 488. Sa défaite et sa fin malheureuse n'empêchèrent pas qu'on ne lui donnât le nom de *Merdanèh* (courageux). Il eut pour successeur son fils Palach ou Palas, le Balasien des historiens grecs et romains, qui fut contemporain de l'empereur Zénon. — FYROUZ était aussi le nom d'un des fils du malheureux Yezdedjerd III. (Voy. FYROUZAN et YEZDEDJERD.) Après la mort tragique de son père en 652 de J.-C., il se réfugia d'abord dans le Tokharistan, d'où il demanda des secours à l'empereur de la Chine ; mais Kao-tsong lui répondit que malgré le vif intérêt que devait lui inspirer le malheureux sort d'un monarque exclus du trône de ses ancêtres, la distance qui séparait la Chine de la Perse ne lui permettait pas d'entreprendre une expédition aussi lointaine et aussi hasardeuse. Il essaya pourtant d'adresser au Khalyfe quelques sollicitations en faveur du prince fugitif. Ces sollicitations ne furent pas écoutées ;

et Fyrouz fut obligé de se contenter du vain titre du roi de Pa-sse (Perse) que lui décerna l'empereur de la Chine en 662. Il en jouit jusqu'à sa mort arrivée en 679, et le transmit à son fils. Celui-ci, à cette époque, se trouvait, ainsi que son père, à la cour de l'empereur de la Chine, qui le gardait comme une espèce d'otage à cause des secours donnés à sa famille. Il en partit après avoir reçu de Kao-tsoung le diplôme qui lui conférait un titre bien superflu, et se rendit à l'armée que les Chinois entretenaient dans le Tourfaou, pays moins éloigné de la Perse que la Chine, et conséquemment plus favorable à l'exécution des projets du jeune prince; mais ses espérances furent trompées: on sait qu'il mourut dans l'exil loin de sa patrie, loin du trône de ses ancêtres; mais on ignore l'époque de sa mort, et quel fut le sort de sa postérité à la Chine. Les historiens chinois consultés par le P. Gaubil, nomment ce prince *Nianiché* (Ninus); et dans le Tong-Kien-Kang-Mou, il porte le même nom que son père, *Pi-lou-ssé*, c'est-à-dire Fyrouz. L—s.

FYROUZ-CHAH I^{er}. (ROCN-ÉD-DYN), 21^e. souverain musulman de l'Inde, fils d'Altmich, fut, dès l'an 625 (1228), nommé gouverneur de Boudaoun, et, après la réduction de Gouâlyor, promu à la vice-royauté de Lâhor. Il se trouvait à Dêhly au moment de la mort de son père, arrivée le 20 chaâbân 633 (mars 1236); et aussitôt il reçut les présents et les hommages des grands de la cour. Uniquement occupé de ses plaisirs, le nouveau monarque abandonna les soins de l'administration à sa mère, esclave turkomane, qui avait tous les vices de sa hontense origine. Bientôt éclatèrent des troubles intestins: Fyrouz marcha en personne contre les rebelles,

et se vit successivement abandonné par tous ses officiers; enfin il mourut ainsi que sa mère, entre les bras de sa sœur aînée, le 18 de rebégh 634 (15 novembre 1236). — **thâne Rézyah** (c'était le nom d'une courageuse princesse), fit et mourut son stupide frère dans une étreinte, où il trouva promptement la mort; et elle monta elle-même sur le trône de Dêhly, où elle déploya son courage et des talents administratifs rares parmi les personnes de son pays même en Europe. — **FYROUZ-CHAH** (Djélâl-éd-dyn), surnommé *guy*, c'est-à-dire, originaire de Dêhly, et 28^e. roi de Dêhly, fit assassiner le prince heureux Key Cobâd, dernier prince de la dynastie des Ghourides, pour lui enlever la couronne en 688 (1295 de J.-C.), et prit, le jour de sa coronation, le titre de *Djélâl-éd-dyn* (gloire, majesté de la religion). Il se donna à veiller, avec le plus grand soin, sur le sort d'un enfant en bas âge, son prédécesseur, et le fit périr qu'il ne le crut plus utile à ses vues, et qu'il vit sa propre autorité sagement consolidée. Quand ce prince couronné commit ces atrocités, il était âgé déjà de soixante-dix ans; dès-lors il affecta une clémence et une bonté qui se démentirent rarement, mais qu'on ne doit attribuer qu'à son adresse et sage politique. Ce prince ne put échapper aux conjurés, et vainement il montra envers eux une clémence inconnue en Orient; il ne put jamais trouver les moyens qui lui avaient servi à monter sur le trône. Il fut enlevé par ordre d'un rebelle à qui il avait rendu grâce, et il laissa le trône à ce rebelle Fyrouz périt près de Mânikpore, sur les bords du Gange, en l'année 705 de l'hégire (1295-6 de J.-C.)

IZ-CHAH III (MOAZEM-), 34^e. souverain musulmehly, s'était fait connaître sagement, dans le gouvernement capitale, dès 748 (1347 : Mohammed III, son oncle, it confié. Ce dernier l'avait our son successeur en mouge conduite et les libéralités : secondèrent puissamment la dernières de ce monarque; roclamé empereur de l'Hindans les derniers jours du noharrem, 752 de l'hégire 351). Malgré ses goûts pale nouvel empereur fut obligé rer les premières années de : à réprimer les rebellions ont élevées dans différentes : il consentit même à reconyrennant une faible redevance , l'indépendance du gouveru Bengale et de celui du Défrouz se trouvait amplement gé de ces sacrifices, ordinai- lus pénibles pour l'amour- es souverains, que nuisibles ks des provinces qui leur res- es, en s'occupant de travaux lité publique. Il construisit, (1354), la ville de Fyrouz- mmée aussi Hissar-fyrouzèh, le coss ou quarante lieues Dèhly; il fit creuser un canal ville jusqu'au Setledje, une rivières du Pendj-âb, pour de l'eau et établir une navitérieure dans le pays stérile de désert qui s'étend de Dèhly -âb. Quoique la distance du au Setledje ne soit, selon le nel, que de cent cinq milles iques ou cinquante lieues, dont il s'agit ne devait pas sins de deux cent quarante lographiques, ou cent vingt longueur : mais nous igno-

rons si cette vaste opération a été cutièrement terminée, et nous doutons surtout que ce canal ait jamais été navigable. Fyrouz fut plus heureux pour celui qu'il creusa, du Djemnah, près des montagnes septentrionales, jusqu'à Sofédoun, rendez-vous de chasse royale : ce canal pouvait avoir trente lieues de long. La construction de Fyrouz-âbad, ou Hissar-fyrouzèh, fut terminée en deux ans et demi; et le monarque indien s'occupa encore de creuser deux canaux, dont l'un n'était que la prolongation de celui de Sofédoun, qui acquit alors une étendue de cinquante-sept lieues, et qui fut, par la suite (vers 1626), nettoyé et continué jusqu'à Dèhly, par le grand Moghol Châh-Dji-han: cette prolongation de trente lieues lui valut le surnom de *Nahr-behecht* (fleuve du Paradis). Fyrouz-châh ne se fit aucun scrupule, ou plutôt crut donner une marque eclatante de son dévouement à l'islamisme, en dénaturant un ancien monument des Hindous, situé près de Dèhly, et connu encore aujourd'hui sous le nom de *lâthy Fyrouz-châh* (canne de Fyrouz-châh). Une grande partie de ce monument ainsi que la mosquée et autres édifices qui l'accompagnaient, furent détruits par Tymour (Tamerlan). Nous ne pourrions, sans excéder de beaucoup les limites d'une simple notice, faire ici l'énumération des travaux entrepris par ce sage monarque, pour faciliter les communications entre les provinces de son empire, et augmenter la fertilité de leur sol. Il ne dédaignait pas non plus la culture des lettres; car il fit traduire plusieurs ouvrages samskrits en persan. L'historien Ferichtah cite même un recueil de ces traductions, intitulé *Preuves ou arguments de Fyrouz*. Les soins utiles et pacifiques dont il était occupé, ne lui permettaient

pas de surveiller les trames ourdies à sa cour : dominé par un ministre aussi perfide qu'ambitieux, il allait sévir contre son propre fils, quand celui-ci fut assez adroit pour prouver à la fois son innocence et la trahison du vézr. Fyrouz, désespéré de son injustice, ne crut pouvoir mieux la réparer, qu'en abdiquant et remettant la couronne à son fils, au mois de chaabân 789 (août 1387) : mais le jeune monarque succomba bientôt sous les efforts de ses compétiteurs ; et le vieil empereur se vit contraint de remettre le sceptre au prince Toglouk, fils de l'ainé de ses enfants. Ces différentes secousses altérèrent la santé d'un prince affaibli par l'âge ; et il mourut en 790 (1388), âgé de quatre-vingt-dix ans lunaires, après un règne de trente huit ans et neuf mois, laissant de nombreux monuments de sa magnificence, parmi lesquels on cite cinquante grandes écluses, quarante mosquées, trente écoles, vingt karavansérays, cent palais, cinq hôpitaux, cent tombeaux, dix bains, dix colonnes, cent cinquante puits publics, cent ponts, et des jardins de plaisance sans nombre. L — s.

FYROUZABADY. Voyez **FIROUZABADY.**

FYROUZAN, le plus brave des généraux du malheureux Yezdedjerd III, fut chargé de commander la belle armée que ce dernier monarque de l'empire persan avait rassemblée, pour s'opposer à l'invasion des invincibles

et fanatiques Musulmans. qui décida du sort de la Perse auprès de Néhâvend. Nom en chef de l'armée des Aï au commencement de l'acte il l'avait prédit lui-même l'armée n'en fut pas moins Trente mille Persans signés par les lances musulmanes vingt mille autres furent dans le fossé qui servait de rempart à leur camp, et Fyr général, regagna les montagnes seulement de quatre mille. Poursuivi par un corps de Perses au plus, il fut défait, et la manière la plus misérable de l'hégire (ou 642 de J.-C.

FYT (JEAN), peintre vers 1625 à Anvers. Il a avec succès des *Animaux vivants*, des *Fleurs* et c. Son dessin est correct, vraie et vigoureuse ; sa touche est tantôt légère et tantôt hardie les objets tels que la plume et le poil des animaux, et le musée royal possède de ce peintre plusieurs tableaux représentant du genre des animaux, qui justifient les éloges qu'on lui a faits, et prouvent qu'il n'est pas digne d'associer son pinceau à des maîtres les plus estimés de ce temps, tels que J. Jordans lui-même. La plupart des ouvrages de Jean Fyt sont dans le Pays-Bas. On ignore la date de la mort de cet artiste.

G

GAAL (BERNAERT), peintre, natif d'Harlem, fut élève de Wouwermans, et, comme son maître, dont il imitait la manière, peignit des *Manèges* et des *Batailles*. Ses tableaux eurent une certaine vogue : quoiqu'il

ne se soit pas élevé au premier rang, il avait une bonne couleur et peignait assez correctement. Il n'a rien d'originalité, et surtout de caractère qui lui fit un grand nombre d'ennemis, mirent obstacle

ait ni l'époque de sa naissance de sa mort : on sait qu'il florissait vers le milieu du 17^e. siècle. P—E.

GABOTO (SÉBAS-GABOT.

GABOYER ou **GABELKOLZ**), médecin et historien natif de Tubingue en 1538.

Le duc de Wurtemberg le choisit pour leur art libéralement pour leur bibliothèque. Ce fut par les soins de ses auspices de ces qu'il composa les deux ouvrages : I. *Nützlich Artzney*, Tubingue, 1589, in-4^o. II. Manuel de médecine, dont le duc de Wurtemberg a fourni l'édition, si l'on en croit Haller, et son faible mérite; des éditions de Tubingue, 1596, Strasbourg, 1594; Francfort, 1755. Il a été traduit en hollandais par le docteur Batt, Londres, 1599; en français par le docteur Claude Riboung, 1598, in-8^o. II.

Encyclopédie du Wurtemberg. Gabelchover mourut, le 51 1616, il n'avait rédigé que de cette production importants sont conservés dans la bibliothèque du prince : une source précieuse, à laquelle ont puisé divers historiens et écrivains, notamment Philippe-Frédéric et Martin Crusius. —

GABELCHOYER, fils d'Oswald, natif de Stutgard. Médecin, le père, de la cour de Wurtemberg. Il joignit à la pratique de la médecine la culture de l'histoire naturelle et la philologie. On consulte son ouvrage intitulé : *Methodus et observationum medicinarum sex*, dont les

quatre premières centuries ont été mises au jour par Jean Berner, et les deux autres par Brunnius, Tubingue et Francfort, 1611-1627, in-8^o. Schelhammer blâme l'auteur, et Kestner le loue au contraire avec raison, d'avoir préféré à des histoires rares et insolites des faits qui se présentent chaque jour dans l'exercice de la médecine. Le célèbre André Bacci avait publié trois Traités italiens, l'un sur la licorne et ses vertus, l'autre sur l'élan et ses propriétés, le troisième sur les pierres précieuses. (Voyez BACCI.) Gabelchover donna une version latine de ces opuscules, sous ces titres : I. *Tractatus de monocerote seu unicornu, ejusque admirandis viribus et usu; accedit De magnâ bestiâ ab antiquis alce vocatâ tractatus*, Stutgard, 1598, in-8^o. La Monocérographie avait déjà été traduite par André Marini, Venise, 1566, in-4^o. II. *De gemmis et lapidibus pretiosis tractatus; accedit Disputatio de generatione auri et ejus temperamento*, Francfort, 1603, in-8^o; ibid., 1645. C.

GABETS (DES). V. DESGABETS.

GABIENUS servait comme soldat sur la flotte d'Auguste, lorsque, dans un combat contre Sexte Pompée, fils du grand Pompée, il fut blessé mortellement, et resta tout le jour exposé sur le rivage. Le soir, il parut se ranimer, et demanda à voir Pompée. Il dit qu'il revenait des enfers, d'où Pluton le renvoyait pour annoncer au général que sa cause avait trouvé grâce devant les dieux, et qu'il obtiendrait la victoire; que, pour preuve de la vérité de sa mission, il allait expirer aux yeux de tout le monde: en effet, il rendit l'âme en prononçant ces mots. L'événement toutefois ne justifia point la prédiction de Gabienus. Le jeune Pompée

fut défait complètement deux ans après, et perdit la vie par ordre de Marc-Antoine, l'an 719 de Rome. On peut consulter, sur Gabienus, Dion, liv. XLIX; Appien, liv. v; et Pline, liv. VII.

Z.

GABILLON (FRÉDÉRIC-AUGUSTE) naquit à Paris dans le 17^e. siècle. Après avoir terminé ses études, il embrassa la vie religieuse dans l'ordre des Théatins. Se repentant bientôt d'avoir fait le sacrifice de sa liberté, il s'enfuit de son couvent, et se réfugia en Hollande, où, au bout de quelque temps, il fit profession ouverte de la religion réformée. Mais relégué dans un pays étranger, sans ressource et sans fortune, il se mit aux gages des libraires, et travailla à des compilations qui ne lui rapportèrent que peu d'argent: il avait fait des dettes, et il était dans l'impossibilité de les payer. Pour se soustraire aux poursuites de ses créanciers, il passa en Angleterre; et s'y étant annoncé sous le nom de Jean Leclerc, l'un des plus célèbres journalistes de Hollande, il y fut accueilli par plusieurs personnes de distinction, et, sous différents prétextes, leur emprunta des sommes assez considérables. La fourberie se découvrit; il repassa en Hollande, et il eut l'effronterie d'intenter un procès en calomnie à Leclerc, qui se plaignait qu'il eût pris son nom, et de publier son *Apologie*, en forme de lettre, à MM. les députés-conseillers de la province de Hollande, 1699, in-4^e. de 16 pages. La police, dit Bayle, défendit la vente de cette pièce, qui est assez bien écrite, et où l'auteur garde beaucoup de modération contre ses parties. La mauvaise conduite de Gabillon ne l'empêcha pas de se mettre sur les rangs pour obtenir la direction d'une église. Il fit précéder sa demande par un petit

ouvrage intitulé: *La religion réformée, proscrite par la religion-Sainte et par l'Écriture-Sainte et par le Concile de Trente pour servir de réponse pastorale de Mgr. l'archevêque de Paris* (aux nouveaux pasteurs), La Haye, 1701, in-12. Il y montre pour la réforme à diminuer l'impression qu'elle avait donnée de lui; le wallon refusa de l'admettre dans le nombre des proposants. Il publia, en 1702, l'*Oraison funèbre* de Guillaume III, roi d'Angleterre, elle a été insérée dans un discours sur la mort de Louis XIV, Leipzig, 1703, in-8^e. On croit que cet aventurier est de cette époque. L'article qui lui est accordé dans le dernier Dictionnaire de Moréri est gé d'une manière si concise qu'il est difficile d'y comprendre rien de précis.

GABINIUS (AULUS) consulair, eut une sorte de réputation comme intrigant et factieux du premier triumvirat. En l'an 685 de Rome, il proposa de faire une loi, pour donner un commandement illimité sur les côtes et sur les mers contiguës avec le pouvoir de choisir les principaux du parti. On ne put empêcher que cette loi ne fût un des lieutenants, qui furent nommés, dont il était la créature et même le demandeur. Letout doute récompensé d'une aune car il était alors, dit Cicéron, par le besoin et si corrompu que la loi n'eût pas passé, il fut lui-même pirate. L'année suivante il fut porté au consulat, et obtint le gouvernement de Syrie, avec un million de l'argent, par le crédit

a ainsi de lui comme d'un
 pour perdre Cicéron. Quand
 incendiaire eut fait rendre
 teur romain cette fameuse
 it tout le sénat en deuil ;
 chevaliers et toute la jeune
 nirent se jeter aux pieds de
 cet insolent consul les reçut
 té, traita avec dérision le
 de Cicéron et son consulat,
 les chevaliers de leur faire
 la garde qu'ils avaient faite
 lors du procès de Catilina.
 : prouver son pouvoir, il
 00 milles de Rome Lancia,
 . Aidé de son collègue, il
 squ'au bout Clodius dans la
 et l'exécution de sa loi. Ci-
 et s'éloigna ; mais son rap-
 devenu l'affaire de tout ce
 avait de plus grand, Clodius
 subs furent forcés de céder
 r. A l'expiration de son con-
 binus se rendit à son gou-
 t de Syrie. Il s'y conduisit
 ière la plus arbitraire, dé-
 guerre à ceux dont il atten-
 des dépouilles. Il fit une ex-
 contre les Juifs, qui s'étaient
 avec Aristobule, et les défit
 combat, non loin de Jérus-
 condé par Marc-Antoine,
 anduit sa cavalerie, il tua
 mis trois mille hommes et
 tant de prisonniers. Aris-
 arda pas à se rendre à lui.
 adressa une lettre publique
 , pour lui faire part de sa
 et demander un décret de
 on ou actions de grâces aux
 sénat, assemblé, ne tint au-
 ste de sa lettre, et rejeta sa
 ; ce qui n'était arrivé à au-
 onsul. Il rendit ensuite un
 ur rappeler Gabinus ; mais
 elui-ci ne reconnaissait au-
 rité, il conserva son com-

mandement au-delà du terme prescrit.
 Il se préparait à marcher contre les
 Arabes et contre les Parthes, quand
 Ptolémée, roi d'Égypte, chassé de ses
 états, vint le trouver avec une lettre
 de Pompée : Gabinus fut touché de
 cette puissante recommandation, et
 plus encore de la promesse de 10,000
 talents que lui faisait le roi détrôné.
 Mais, sortir des limites de son gouver-
 nement, et faire la guerre sans en
 avoir reçu l'ordre du peuple, c'était
 violer les lois : il le sentait. Aller contre
 un décret rendu récemment d'après
 les livres Sibyllins, décret qui défen-
 dait de mener une armée en Égypte,
 cela le faisait trembler : il tint con-
 seil. Marc-Antoine, avec l'audace d'un
 jeune guerrier, se déclara pour l'expé-
 dition, et contribua beaucoup à son
 succès. Le proconsul se hâta de passer
 en Égypte : il défit, dans deux grandes
 batailles, les habitants d'Alexandrie,
 et fut, en peu de mois, maître de la ca-
 pitale et de tout le royaume d'Égypte.
 Ptolémée se retrouva ainsi en posses-
 sion de ses états. Le bruit du réta-
 blissement de ce prince, dont Gabi-
 nus craignait d'informer le sénat,
 s'étant répandu à Rome, l'indignation
 et la douleur furent au comble. Le
 respect pour la religion et les lois,
 l'autorité du sénat et du peuple, tout
 avait été foulé aux pieds. Des plaintes
 de la province et des chevaliers ro-
 mains étaient portées contre Gabinus.
 Les Syriens et les fermiers des reve-
 nus publics accusaient le proconsul de
 spoliations, d'opérations arbitraires
 et ruineuses pour eux. Le rétablisse-
 ment du roi Ptolémée, contre le vœu
 de la religion, causait un grand mou-
 vement dans Rome. Gabinus, forcé
 de venir rendre compte de sa con-
 duite, s'attendait à un jugement sé-
 vère. La crainte qu'il avait du peuple
 le fit entrer, de nuit, dans la ville, à

la fin de septembre 698. Le lendemain, il fut accusé de lèse-majesté devant le préteur. Pompée et les amis de César firent une brigue si forte en sa faveur, qu'il fut absous, au grand déshonneur des juges : trente-deux, cependant, sur soixante-douze, votèrent sa condamnation. Aussitôt après, Gabinus fut accusé de concussion au tribunal de Marcus Caton : il fut moins heureux cette fois ; les juges, qui craignaient le peuple, et qui n'avaient rien reçu de l'accusé, le condamnèrent à un bannissement perpétuel. Les charges étaient si fortes, si évidentes, que les démarches de Pompée, ses discours, des lettres de César, ne purent rien pour lui. chose singulière dans cette affaire, Cicéron, contre son opinion, sa résolution et sa dignité, se trouva forcé, par les importunités de Pompée et les instances de César, de défendre Gabinus. Il paraît que ce dernier resta attaché au parti de César. Après la bataille de Pharsale, il eut ordre de ce général de se rendre en Illyrie avec les légions de nouvelle levée, qu'il commandait, pour, de là, passer en Macédoine, s'il y avait lieu. Gabinus, militaire expérimenté, et d'une audace heureuse jusque-là, fut si abandonné de la fortune, qu'il ne réussit dans aucune de ses entreprises, et qu'après avoir perdu une grande partie de son armée, il se trouva à peine en sûreté dans Salone, place où il s'enferma. Il eut alors une maladie, qui parut causée par le chagrin, et dont il mourut, l'an de Rome 704.

Q—R—Y.

GABIO (JEAN-BAPTISTE), savant helléniste, né à Vérone au commencement du 16^e siècle, professa la littérature grecque à Rome, avec une grande distinction, et mourut en cette ville, vers 1590, dans un âge avancé. Il avait des connaissances très étendues

en mathématiques et en astronomie. On a de lui des traductions latines : I. *Des Tragédies de Sophocle*, avec des notes, Venise, 1543, in-8^o ; cette traduction est si rare, que Jean Lalemant (*Lalemantius*) annonça celle qu'il publia à Paris, en 1557, comme la première qui eût paru des œuvres de ce prince des tragiques. II. La traduction du *Commentaire de Théodoret sur la vision du prophète Daniel*, Rome, Paul Manuce, 1562, in-fol. ; et celle du *Commentaire*, du même auteur, sur *Ezéchiel*, ibid., 1565. Le père Sirmond les a insérées dans son édition des Œuvres de Théodoret. III. La traduction de l'*Histoire de la cour de Constantinople* par George Scilitza Curopalate, ibid., 1570, in-fol. Gabio a en outre traduit en grec le *Calendrier grégorien avec les Tables de J. B. Santi*, Rome, 1583 ; et Maffei ajoute, d'après Panvini, qu'il avait traduit du grec en italien l'*Histoire de Zozyrne*, et de l'hébreu les *Psaumes de David* ; mais ces dernières traductions n'ont point été publiées. W—s.

GABIOT (JEAN-LOUIS), auteur dramatique, né en 1759, à Salins, en Franche-Comté, fit de très bonnes études chez les PP. de l'Oratoire, qui dirigeaient alors le collège de cette ville, et vint à Paris à l'âge de dix-huit ans, sans autre ressource qu'un fonds assez grand d'instruction, et une légère somme qu'il avait reçue de ses parents pour les frais de son voyage. Sa jeunesse, et la naïveté avec laquelle il parlait de ses projets, intéressèrent, en sa faveur, plusieurs personnes, qui lui procurèrent une place d'instituteur dans une maison d'éducation. Il avait apporté avec lui quelques essais qu'il communiqua à ses nouveaux amis, et il reçut d'eux des conseils et des encouragements.

abord, dans ses mo-
 , de refondre une co-
 actes et en vers, in-
 nt d'honneur; et, après
 se, il la présenta au
 ais : mais il ne put pas
 qu'on en fit une lecture;
 clama son manuscrit,
 était perdu. Ce contrac-
 couragea point : mais
 irviendrait très diffici-
 ouer ses pièces sur un
 il, résolut de travailler
 Ambigu-Comique, qui
 vogue extraordinaire.
 it le directeur : il ac-
 fut satisfait de ses es-
 a à son théâtre, en lui
 ploï qu'il conserva pen-
 ingt années. Dans cet es-
 Gabiot fit représenter
 uite comédies, qui eu-
 outes du succès : mais
 en devenait pas meil-
 ssant de travailler pour
 ut obligé de reprendre
 pénibles d'instituteur.
 à Paris, le 12 septem-
 cinquante-deux ans. Il
 de donner la liste com-
 uvrages dramatiques,
 un grand nombre qui
 été imprimés. On se
 r les principaux : I.
 ulevards (en vers),
 in-8°. ; l'Année lit-
 le cette pièce un compte
 x. II. *Le Gôuter, ou
 st jamais perdu*, pro-
 in-8°. III. *Les deux*
 édie en deux actes,
 IV. *Le baron de*
prisonnier prussien,
 en un acte et en vers,
 l. *Estelle et Némorin*,
 deux actes, tiré du
 lan, 1788, in 8°. VI.

*Paris sauvé, ou la conspiration
 manquée*, drame national en trois
 actes, 1790, in-8°. : c'est le même
 sujet que la tragédie de *Maillard*,
 par Sedaine. VII. *L'Auto-da-fé, ou
 le tribunal de l'inquisition*, comédie
 en trois actes, 1790, in-8°. VIII.
*L'Orgueilleuse; la Lanterne ma-
 gique, ou les pourquoi; l'Aveu
 délicat; le Portefeuille; la Lai-
 tière prussienne; la Mort d'Her-
 cule; l'Enfant du bonheur; le Pro-
 dige*; comédies en un acte; *la Bas-
 cule*, comédie en un acte, mêlée
 d'ariettes; *l'Île des Amazones; le
 Forgeron*, en deux actes; *Claud-
 ine, ou la jolie Savoyarde; le
 Soufflet*; comédies en trois actes,
 etc. IX. *Le Duel*, poème, suivi
 de *l'Origine de la gaze et des bouf-
 fantes*, Paris, 1777, in-8°. : ce
 poème est au-dessous du médiocre.
 X. Une Traduction française (en so-
 ciété avec M. Voiron, depuis profes-
 seur à Saint-Cyr) du *Poème des
 Jardins*, du P. Rapin, Paris, 1782,
 in-8°. et avec un nouveau frontispice,
 1805. Elle est très supérieure à celle
 de Gazon-Dourxigné : le style en est
 cependant un peu enflé; et les ima-
 ges du poète latin n'y sont pas tou-
 jours rendues fidèlement. Clément,
 tout en louant le talent et le zèle des
 deux traducteurs, a relevé quelques
 fautes qui leur ont échappé. (Voy.
*Essais de critique sur la littérature
 ancienne et moderne*, tom. I^{er}.) —
 Jean GABOT, jésuite de la même fa-
 mille, fut recteur du collège de Be-
 sançon. On a de lui un ouvrage inti-
 tulé : *Mariæ pro acceptis à Deo in
 sacrâ et illibatâ conceptione benefi-
 ciiis votiva congratulatio*, Lyon,
 1651, in-8°. W —s.

GABOR. Voy. BETHLEM-GABOR.

GABRIAS. Voy. BABRIUS.

GABRIEL, fils de Bakhuchua, et

petit-fils de George, Syrien, nestorien de religion, exerça, comme ses pères, l'art de guérir, servit les khalyfes, et acquit une réputation brillante et des richesses considérables. Il fut introduit à la cour de Haroun par son père. Le célèbre vézyr Djafar le Barmecide (F. YAHYA) ayant demandé à Baktichua de lui donner un médecin, celui-ci lui proposa son fils, qui, disait-il, le surpassait en habileté et en science. Gabriel, devenu médecin du ministre, du plus intime confident de Haroun, fit une fortune rapide. Une cure merveilleuse, opérée sur une des femmes de ce khalyfe, le mit en grande faveur : il devint le premier médecin de la cour; son crédit était tel, que lorsque les officiers de Haroun voulaient obtenir quelque chose, ils s'adressaient à Gabriel. Le voyage de Thous, qui termina la vie de ce célèbre contemporain de Charlemagne et d'Alfred-le-Grand, vit finir cette faveur prodigieuse. Haroun, étant tombé malade à Thous, fit appeler Gabriel, qui ne lui cacha point le danger de sa situation, et lui répéta, peut-être trop vivement, que c'était contre son gré qu'il avait entrepris ce voyage. Les représentations de Gabriel furent très mal reçues. Haroun lui répondit que, puisqu'il ne pouvait le guérir, il aurait recours à un grand magicien qui possédait la science au suprême degré; et en même temps il ordonna l'emprisonnement, et ensuite la mort de Gabriel. Haroun mourut; et Gabriel, conservé par l'amitié de Fadl ben Rébi, recouvra sa liberté, et devint le médecin de Aryn, fils et successeur de Haroun. A l'avènement de Mamoun, il fut de nouveau mis en prison. Le gouverneur du pays où il était, ayant échappé à la mort par ses soins, le fit mettre en liberté en 202

de l'hégire (818) : 'mais, toujours poursuivi par la haine de Mamoun, il fut de nouveau privé de sa liberté, et il n'en jouit pleinement qu'en 210 (826). Cette fois-ci, comme les précédentes, il ne sortit de sa prison qu'à la faveur de ses cures merveilleuses; car Mamoun, près de succomber à une grande maladie, le rappela près de la cour, et le rétablit dans tous ses emplois : il les conserva jusqu'en 213 (829) qu'il mourut. On l'enterra dans le monastère de Saint-Sergius à Modain. Gabriel a composé plusieurs ouvrages; les principaux sont : I. *Introduction à la logique*. II. *Lettre à Mamoun, touchant le boire et le manger*. III. *Petit Traité de médecine*. IV. *Traité sur la médecine, de l'espèce de ceux appelés Kénachéh (Pandecta)*. Ce médecin avait coutume de dire que quatre choses abrégeaient la vie : 1°. faire un second repas avant que le premier soit digéré; 2°. boire à jeûn; 3°. épouser de vieilles femmes; 4°. voir des femmes dans le bain. J—N.

GABRIEL (JACQUES), architecte, né à Paris en 1667, était fils de Jacques Gabriel, mort en 1686, architecte du roi, qui avait bâti le château de Choisy, et commencé la construction du Pont-Royal, achevée par le frère Romain Giordano. Gabriel le fils étudia l'architecture sous les yeux de Jules-Hardouin Mansard, son parent. Cet artiste a été chargé de donner les plans des places publiques et des embellissements faits au siècle dernier, dans les villes de Nantes et de Bordeaux. Il construisit aussi l'hôtel-de-ville de Rennes, la cour du Présidial, ainsi que la Tour de l'horloge de la même ville. La maison commune, la salle et la chapelle des états de Dijon, sont faites d'après ses dessins :

Paris lui doit le projet de ce monument aussi bien que la salubrité de cette capitale par sa propreté. Tant qu'il n'est pour sa propreté. Tant qu'il n'est pas resté sans réputation : l'Académie d'architecture et ses portes ; il obtint la place de directeur-général des bâtiments du royaume, arts et manufactures ; Gabriel y joignit aussi celle de directeur-général des ponts et chaussées du royaume ; enfin, il fut nommé chevalier de l'ordre de Saint-Louis. Il mourut à Paris, en 1742.

P—E.

GABRIEL (JACQUES-ANGE), fils de Gabriel, né à Paris, vers 1710, aux différentes places de son père, fut l'un des architectes français les plus employés dans le 18^e. Il fut chargé de l'achèvement du plan de la place de la Concorde et fit élever, sur les dessins de Lescot, une partie de l'intérieur de la place, tant du côté de la rue du Palais-National que de celui de St.-Germain-l'Auxerrois. Il est fâcheux que la hauteur de la colonnade et celle de la face du Nord l'aient empêché, et que ses successeurs, d'exécuter la totalité le projet de Lescot, l'est dans la partie où est placé le monument : quant à la décoration, qui est l'ouvrage de Gabriel, elle ne se compare pas à celle de Lescot. Gabriel fut chargé aussi de construire les deux colonnades qui bordent la place de la Concorde, du côté de la porte Saint-Martin ; et l'on ne peut disconvenir que ces colonnades ne fassent un assez bon effet. Mais les colonnades paraissent un peu petites, cela par rapport à l'immensité de la place. On peut-être reprocher à cet architecte d'avoir donné trop de maigreur aux colonnes, et de les avoir trop espacées. Si ce monument, terminé en 1763, n'a pas un caractère plus mar-

qué, cela vient de ce qu'il a été élevé sans que l'on en eût déterminé l'usage. Le monument qui, sans contredit, fait le plus d'honneur à Gabriel, est celui de l'École militaire, dont la construction fut ordonnée en 1751, et qui, depuis, a changé de destination. L'ensemble du plan, les entours, la façade, les distributions intérieures, la commodité des issues, tout concourt à le rendre l'un des plus beaux de la capitale. Gabriel est mort vers 1782.

P—E.

GABRIEL-SÉVÈRE, né à Monembasias, dans la Morée, fit ses études à Padoue, et fut nommé, en 1577, archevêque de Philadelphie. Voyant qu'il y avait peu de Grecs de sa communion dans l'étendue de son diocèse, il se retira à Venise, où les Grecs non unis se mirent sous sa conduite ; ce qui le fait regarder comme le fondateur de l'église schismatique de cette ville. On a de lui plusieurs ouvrages dans lesquels il s'attache à la forme scolastique des Latins, qu'il avait apprise à Padoue, quoiqu'il montre partout beaucoup de vivacité contre eux, à l'imitation de Marc d'Ephèse, dont il était grand sectateur. Le plus connu de ses écrits est une *Apologie* contre quelques docteurs catholiques qui avaient accusé l'Église grecque d'idolâtrie, parce que les Grecs semblent adorer les symboles eucharistiques lorsqu'ils ne sont encore que bénis, et avant la consécration. Cet ouvrage, imprimé en grec à Venise, en 1604, fut traduit en latin, par le P. Simon de l'Oratoire, et imprimé dans les deux langues, avec de savantes notes, à Paris, 1671, in-4^o, sous le titre de *Fides Ecclesie orientalis*, etc. ; il y est suivi de deux autres petits traités du même auteur, l'un des *Particules*, et l'autre des *Colybes*, l'un et l'autre

sur la même matière. L'éditeur et traducteur l'avait entrepris pour servir de supplément au 1^{er}. vol. de la *Perpétuité de la foi* contre les vaines chicanes du ministre Claude. La créance des sociétés chrétiennes du Levant s'y trouve exposée d'une manière solide et judicieuse. Gabriel y emploie, en divers endroits, le terme de *transsubstantiation*, pour marquer le changement qui se fait dans l'Eucharistie, en vertu des paroles de la consécration ; il y établit également l'adoration des symboles, après que ces paroles sont prononcées, et il ne diffère en rien de la doctrine des Latins sur ce grand mystère. Le même archevêque avait publié, en 1600, à Venise, un *Traité des sacrements*, dont le P. Morin a donné plusieurs extraits dans ses *Traités de la pénitence* et des *ordinations*. Gabriel y est partout d'accord avec les Latins sur les sacrements, tant en général qu'en particulier. Il avait encore composé contre le concile de Florence, un écrit très vif en grec vulgaire, qui a été imprimé en Angleterre, et dont Allacci a donné des extraits.

T — D.

GABRIEL DE CHINON, capucin, fut pendant plus de vingt ans missionnaire à Ispahan, où il était allé vers 1640. Il parlait avec tant de grâce et de facilité l'arménien, le turc, le persan et d'autres langues de l'Orient, que les grands du pays le recherchaient pour le seul plaisir de s'entretenir avec lui. Il avait le don de se faire aimer de tous ceux qui le fréquentaient ; et au milieu des controverses qu'il soutenait avec beaucoup de vigueur, il contraignait ses adversaires à avoir du respect pour sa personne et pour sa doctrine, parce qu'il alliait la prudence au zèle, et qu'il ne s'engageait que rarement

dans des disputes publiques. Il se faisait un grand nombre de disciples partout où il prêchait et catéchisait ; ce qui donna de la jalousie aux prélats arméniens de Djulfa. Leurs émissaires suscitèrent tant de tracasseries aux catholiques convertis, que, voulant les faire cesser, le P. Gabriel alla à Tauris, où il fut bien accueilli : mais il se contenta d'y gagner les Arméniens par des entretiens familiers. S'étant acquis, notamment par son savoir dans les mathématiques, les bonnes grâces du vice-roi, qui aimait les sciences, il commença de faire sa mission un peu plus ouvertement. Il établit une maison de son ordre à Tauris, et fonda ensuite des missions dans les montagnes du Courdistân et à Tiflis. Cependant le résultat de ses travaux ne fut pas très fructueux. « J'ai vu (dit Poulet, voyageur fran- » çais) le kam de Tauris disputer de » l'Alcoran avec le P. Gabriel, et lui » dire naïvement qu'il ne désespéroit » pas de son salut, puisque Dieu l'avoit » fait venir de si loin en Perse, assu- » rément pour y être converti, et qu'il » vouloit travailler lui-même à sa con- » version. — Les enfants de ce kam » venoient souvent voir ce Père ; ils » le traitoient du nom de *Baba*, qui » veut dire *mon père*, et ils lui par- » loient avec le même respect que » s'ils eussent parlé aux plus respec- » tables d'entre les religieux mahomé- » tans : mais toutes ces choses n'opé- » rèrent rien qu'à rendre ces gens » plus obstinés ; les schismatiques » étoient dans le même sentiment. » En 1670, le P. Gabriel fut envoyé dans le Malabar par le supérieur des missions des Indes. Il vint à Teli-chéri. L'arrivée de ce bon religieux donna bien de la joie et de la consolation aux Européens établis dans ce pays. Quelques mois après, il fut attaqué d'une

ne si violente, qu'elle le ré-
 ientôt à l'extrémité. Dellon,
 français, lui donna ses soins :
 nt, dit ce voyageur, qu'il ne
 oit pas tout le soulagement que
 moi aurions souhaité des res-
 dont je me servois, il desira
 appelé un pandite, ou mé-
 indien, se flattant qu'il pour-
 voir quelque remède spéci-
 pour sa maladie, qui est com-
 dans les Indes, et qui n'y
 as moins dangereuse qu'aïl-
 » Le pandite vint, et promit
 ir le malade en trois jours. Il
 un remède (c'était un narco-
 qui assoupit d'abord le Père
 et le soulagea un peu, mais
 it tellement qu'il mourut le 27
 70, quatre jours après que le
 eut vu. « Il nous laissa,
 nue Dellon, encore plus affligés
 perte, que nous n'avions été
 les de son arrivée dans le Ma-
 . C'étoit un saint religieux dont
 ; et la conduite étoient si ad-
 bles, que les gentils et les ma-
 ans n'avoient guère moins de
 et pour lui que les chrétiens. »
 son séjour en Perse, le P. Ga-
 ait écrit ses observations, afin
 opposer aux fausses relations
 ait vues autrefois tant estimées
 ace. Le manuscrit destiné par
 teur à Picquet, protonotaire
 ique et ancien consul de France
 ie, fut remis par ce dernier à
 , avec recommandation ex-
 de le publier. Moréri retoucha
 ge en plusieurs endroits, et le
 itre sous ce titre : *Relations*
les du Levant, ou Traité de
zion, du gouvernement et des
ies des Perses, des Armé-
t des Gaures, avec une des-
n particulière de l'établisse-
t des progrès qui y font (sic)

les missionnaires, et diverses dis-
putes qu'ils ont eues avec les Orien-
taux, Lyon, 1671, in-12. Ce livre
 ne contient que ce qui est annoncé
 par le titre. On y trouve d'assez
 bonnes choses. Il y a trop de détails
 de controverse ; et l'auteur ne s'y
 montre pas toujours très judicieux.

E—s.

GABRIEL SIONITE ou DE SION,
 savant Maronite, naquit à Edden,
 bourgade du mont Liban, et vint à
 Rome, dès l'âge de sept ans; il y fit
 ses études dans le collège des Maro-
 nites, apprit le latin et le syriaque,
 s'appliqua à la théologie, prit le degré
 de docteur dans cette faculté en 1620,
 et fut ordonné prêtre deux ans après.
 En 1614, Savary de Brèves, connu
 par ses longs voyages dans le Levant
 et son ambassade à la cour Ottomane,
 ayant été rappelé en France pour sur-
 veiller l'éducation de Gaston, frère
 du roi, se fit accompagner à Paris par
 Gabriel Sionite et Jean Hesronite, qu'il
 avait connus à Rome, et dont le pre-
 mier lui avait fait plusieurs traductions
 de l'arabe. Le roi leur accorda à chacun,
 par l'entremise du président de Thou,
 une pension de 600 livres. De plus,
 Gabriel fut choisi pour remplir, au
 collège de France, la chaire de pro-
 fesseur de langue arabe, alors va-
 cante par la mission dont Hubert était
 chargé près le roi de Maroc ; et sa
 pension fut portée à 2000 livres en
 1618. L'intention de M. de Brèves
 était de mettre à exécution le projet
 formé par Raimondi de donner une
 Bible polyglotte (V. RAIMONDI); mais
 la difficulté de se procurer les textes
 des versions syriaques, et la lenteur
 que Gabriel Sionite mettait dans ses
 travaux, forcèrent de Brèves à aban-
 donner cette entreprise. Les deux Ma-
 ronites présentèrent alors une requête
 à l'assemblée du clergé, réunie à Blois,

et obtinrent une somme de 8000 liv. pour la publication de leurs travaux. Mais, en 1626, l'impression de la Bible n'avançant point, et Gabriel n'ayant point d'élèves à ses cours, on lui retrancha ses pensions. Il était dans la plus fâcheuse position, ne pouvant retourner à Rome par l'opposition que la chambre des comptes mettait aux bienfaits du roi à son égard, lorsque Michel le Jay lui proposa de publier les textes syriaques et hébreux dans la Polyglotte qu'il allait entreprendre. Nous n'entrerons point dans le détail des querelles qui s'élevèrent entre le Jay et Vitre, d'une part, et Gabriel Sionite, de l'autre, et dont on trouve le récit dans les *Dissertations* sur les Bibles en plusieurs langues, du P. le Long. De tout ce que dit ce savant oratorien, il est facile de conclure que Gabriel Sionite, connaissant l'utilité dont il était pour cette entreprise, voulut en profiter pour mettre à ses travaux un prix excessif, mais que sa paresse l'emportait encore sur son sordide intérêt : au surplus, ces querelles eurent une issue peu honorable pour lui. Le cardinal de Richelieu qui désirait faire mettre son nom à la Polyglotte, étant intervenu dans l'affaire, le Jay obtint une prise de corps contre Gabriel Sionite, qui fut arrêté et conduit à Vincennes. Après une captivité de trois mois, il obtint sa liberté, en souscrivant toutefois un engagement envers le roi, dans lequel il s'obligeait à remettre à le Jay sa version entière de la Bible arabe et syriaque, et en donnant la caution de plusieurs personnes. Sionite ne survécut que quelques années à ces tracasseries, et mourut en 1648, âgé de soixante-onze ans. On a de ce Maronite divers ouvrages, dont trois ont été faits en société avec Jean

Hesronite, et Victor Scialac ; les voici : I. *Liber Psalmorum Davidis ex arabico idiomate in latinum translatus*, Rome, 1614. La traduction arabe est faite, selon Assemani, d'après une autre version syriaque : la traduction latine est de Victor Scialac et de Gabriel Sionite. L'ouvrage a été imprimé dans la typographie orientale, élevée à Rome par de Brèves ; quelques exemplaires portent la date de 1619 : on a tiré, de ce Psautier, des exemplaires purement arabes, qui étaient probablement destinés pour le Levant. II. *Grammatica arabica Maronitarum in libros V divisa*, Paris, 1616, in-4°. ; également de l'imprimerie de M. de Brèves, transportée à Paris. Gabriel fit cette grammaire avec Jean Hesronite. Le contenu de l'ouvrage ne répond pas à son titre ; car le volume ne renferme que le premier livre, qui donne des préceptes de lecture. III. *Geographia Nubiensis*, etc., Paris, 1619, in-4°. : c'est la traduction latine de la Géographie de l'Edrisi, faite par les mêmes Maronites, sur l'édition arabe donnée à Rome en 1592. Dans cet ouvrage, Gabriel Sionite prend le titre de professeur et d'interprète royal pour l'arabe et le syriaque. A la suite de cette traduction, les mêmes Maronites ont ajouté un petit Traité, *De nonnullis orientalium urbibus necnon indigenarum religione ac moribus*, qui a été réimprimé dans l'*Arabia* de Blaeu, Amsterdam, 1655, et ailleurs. Les auteurs orientaux qu'on y trouve cités, sont : Jacob ben Siddy Ali, Joseph ben Abd-Allatif, et Mohammed ben Cassem. IV. *Liber Psalmorum ex idiomate syro in latinum translatus*, Paris, 1625, in-4°. V. *Veteris philosophi syri de sapientia divina, poema ænigmaticum*, in-4° de 36

lat. VI. *Testamentum inter Mohammedem et dei cultores*, Paris, Voy. JEAN FABRICIUS, Les trois pièces suivies dans les *Dissertations sur les Bibles en grec* : 1°. *Factum de te contre maître Michel xat*; 2°. *Apostille au atoire, sous le nom du , imprimeur, intitulé, ÉRALES*, etc.; 3°. *Dissertation de réponse au libelle intitulé, PREUVES LITTEAIRES*, aujourd'hui fort e 1640 à 1642. VIII. e Gabriel Sionite, dans le Jay, se composent, vision et de la correction de tous les textes arabes : 2°. de la traduction d'après le texte arabe à l'exception de celle rangiles, qu'il a seulete, et du livre de Ruth, Abraham Ecchellensis; duction latine du texte l'ancien Testament, le e Ruth et les livres saceptés, ainsi que celle se. Les matrices des cas ont été faites sur les otre Maronite. Suivant le ionite était un esprit lent t; il aimait plus le repos ue l'honneur, la bonne e travail. Vitré rapporte réponse qu'il avait faite personnes de qualité qui : porter à finir la Bible, if de la gloire qu'il en réponse ordinaire était : : faire d'honneur; je ne point de peinture, et je anté et les douceurs de la : les choses du monde. »

Cette réponse, rapportée par un ennemi de Sionite, ne doit pas être reçue sans restriction. Quoiqu'on puisse justifier l'accusation de lenteur et de paresse dirigée contre lui, en observant que, pendant un séjour de vingt-six ans en France, il ne donna seul au public que le Psautier syriaque et les traductions de la Polyglotte; on doit faire remarquer cependant le rapport qu'il y eut, sinon pour l'érudition et la moralité, du moins pour les événements de la vie, entre Edmond Castell, le plus ardent coopérateur de la Polyglotte de Walton, et Gabriel Sionite: l'un et l'autre se sont plaints de n'avoir point reçu une récompense promise et proportionnée à leurs travaux, qui furent si longs et si grands que tous les deux ont été, par la suite, privés de la lumière du jour; tant leur vue s'était affaiblie. J—N.

GABRIELLE. Voy. ESTRÉES et TALMONT.

GABRIELLI. Famille illustre d'Agobbio ou Gubbio, dans la marche d'Ancone. Au lieu de suivre la carrière des armes, la famille Gabrielli se consacra, pendant le 14^e. siècle, à l'étude des lois. Toutes les républiques d'Italie avaient alors pour premier magistrat, pour juge suprême et pour commandant de leurs troupes, un étranger, qui devait être gentilhomme et jurisconsulte, et qui ne pouvait demeurer plus d'une année en place. Aucune famille n'a fourni plus de magistrats semblables, aux villes guelfes d'Italie, que celle des Gabrielli. En 1302, Cante de Gabrielli, podestat de Florence, porta des sentences de proscription, qui enveloppèrent tout le parti des Blancs, et entre autres le Dante et le père de Pétrarque. Jacob Gabrielli fut revêtu à Florence, en 1336, d'un pouvoir presque illimité; mais il y exerça une tyrannie si

odieuse, qu'à sa sortie de charge on défendit par une loi de confier jamais à la famille Gabrielli, ou aux habitants d'Agobbio, aucune magistrature. Cependant le même Gabrielli fut rappelé à Florence en 1340, pour réprimer d'un bras plus vigoureux les ennemis de l'ordre public : il suscita, par sa dureté, tant d'ennemis au gouvernement, qu'il facilita au duc d'Athènes les moyens d'établir sa tyrannie. En 1350, Jean de' Cantaccio de' Gabrielli s'empara de l'autorité souveraine dans sa propre patrie, tandis que tous les citoyens distingués de sa ville et de sa famille exerçaient, en pays étranger, les emplois de podestat ou de recteur. Quoique Guelfe d'origine, il rechercha l'alliance du chef des Gibelins, Jean Visconti, archevêque de Milan ; mais en 1354, il fut dépouillé de son autorité par le cardinal Egidio Albornos, qui soumit Agobbio à l'Église. — Enfin Cante II de' Gabrielli a laissé un souvenir plus honorable que tous les précédents. Nommé, en 1379, capitaine du peuple à Florence, pendant la fureur de la révolution des Ciompi, il résista courageusement aux menaces du peuple, qui voulait le forcer à verser un sang innocent ; et tandis que de tous côtés des forcenés menaçaient de le mettre en pièces, s'il ne condamnait au supplice Pierre Albizzi et ses collègues, Gabrielli fit dire à ces magistrats prisonniers qu'ils songeassent seulement à répondre avec courage, et que pour lui il n'avait aucune peur (Voy. ALBIZZI, I, 436). La même famille a donné ensuite plusieurs cardinaux à l'Église, et plusieurs hommes distingués à la littérature. S. S — 1.

GABRIELLI (PIERRE-MARIE), né à Sienne, le 1^{er} avril 1643, d'une des nobles familles de cette ville, montra, dès son jeune âge, une grande

ardeur pour l'étude et du goût pour les sciences ; il semblait que son cœur voulût tout embrasser : il s'occupa d'abord à la jurisprudence et à la philosophie ; les sciences naturelles attirèrent ensuite son attention. Il cultiva le savoir l'anatomie et la médecine ; la chimie piqua aussi sa curiosité ; il cultiva même, pendant quelque temps, l'astrologie judiciaire. La justice de son jugement lui découvrit la vanité de cette science et la fausseté des horoscopes ; il abandonna ces vaines conjectures pour des recherches plus utiles et plus vraies. L'astronomie et la botanique attirèrent alors son temps, et il se livra à l'étude de ces deux sciences avec un dit fort habile. Devenu professeur de cette dernière science, et de médecine théorique à Sienne, dans cette ville, en 1696, l'académie *Fisiocritica*, sous le titre de *arcadica fisiocritica*, et finit aux frais de Jérôme Landi consulte célèbre, dans la salle de l'académie s'assemblait, une bibliothèque méridienne, à laquelle il donna le nom de *Heliometro fisiocritico*. L'usage de cette machine expérimentale commença à être connu par le docteur Landi. Gabrielli forma, pour l'usage de l'académie, un riche cabinet de livres propres aux expériences. C'est à Sienne qu'il mourut le 19 décembre 1717, de soixante-deux ans. On a de lui *Heliometro fisiocritico ovvero meridiana sanese dedicata al lustre signore cavaliere A. Biringucci*, Sienne, 1703. Il commença un travail sur la machine pneumatique, avec la description des expériences qu'il avait faites avec cet instrument ; il s'occupait d'un *Traité des éphémérides* ; mais il n'eut le temps d'achever ni l'un ni l'autre. I

GABRIELLI (JEAN-MARIE), cardinal, naquit à Castello, en

janvier 1654, de parents si s qu'ils purent à peine lui faire es premières études. Son goût es sciences et l'amour de la re e déterminèrent à solliciter son ion dans la congrégation des nts. Ses supérieurs ayant cou- heureuses dispositions, lui fan- les moyens de s'instruire ; rendit, en peu de temps, très . Après avoir rempli successi- : les différentes charges de l'or- en fut élu supérieur-général. t le temps qu'il demeura à Rome e qualité, il se lia d'une étroite avec le célèbre Fabroni : ce le recommanda au pape In- XII, qui donna plusieurs mar- e son estime à Gabrielli, et le a enfin cardinal le 14 novembre Gabrielli est bien moins connu s ouvrages, presque tous restés nuscrit, que par le rôle qu'il a ans l'affaire du quietisme, en se tant le défenseur du livre des nes des Saints de Fénelon , *Modus prædestinationis de rato.* (*Voy. FÉNELON et FON-* .) Il mourut à Capréole, le ptembre 1711. — Charles-Ma- ABRIELLI, oratorien, né à Bo- en 1667, après avoir terminé es, fut fait secrétaire de l'abbé ieri, dont la protection lui fut ile dans la suite. Ayant embrassé ecclésiastique, il reçut l'ordre prêtrise en 1692, et se fit bien- nnaire par son talent pour la . Le célèbre Manfredi de Bolo- éunissait chez lui, plusieurs fois emaine, un certain nombre de nes pour s'occuper en commun sciences et des arts : Gabrielli vité d'assister à ces assemblées ; ne fut pas sans une espèce de ise qu'on l'y entendit lire succes- ent des mémoires très importants

sur différentes questions de philoso- phie, d'histoire naturelle et même de médecine. Deux ans après, il entra dans la congrégation de l'Oratoire ; et dès-lors il se borna à l'étude des scien- ces qui tenaient à son état. Il fut hon- oré de l'amitié de plusieurs prélats, et entre autres du cardinal Lamber- tini, depuis pape sous le nom de Benoît XIV ; mais il dédaigna tous les moyens de fortune qui lui furent offerts, et mourut dans la maison de l'Oratoire à Bologne, en 1745, à l'âge de 78 ans. C'est à Gabrielli qu'on doit l'édition de la *Bibliotheca legalis am- plissima*, d'Aug. Fontana, Parme, 1698, 5 vol. in-fol. (*Voyez FON- TANA*, xv, 193.) On a encore de lui : I. *Des Vies*, en italien, de César Bianchetti, fondateur de l'associa- tion de Saint-Gabriel, Bologne, 1731 ; du P. Philippe Certani, de l'Oratoire, 1737 ; des PP. Gaspard Linder et Jean Galiazzi, de la même congrégation ; de la vénérable mère Marie-Gaëtane-Scholastique Mura- tori, 1749. II. *Des Sermons*. En italien, et quelques ouvrages théolo- giques ou ascétiques. W—s.

GABRIELLI (CATHERINE), fa- meuse cantatrice italienne, née à Rome le 12 novembre 1730. Son père (dont on ignore le nom) était cuisinier du prince Gabrielli. La nature avait doué Catherine d'une très belle voix ; mais son père, n'ayant pas les moyens de lui faire apprendre la musique, se contentait, pour entretenir son goût pour le chant, de la mener quelque- fois à l'opéra ; Catherine saisissait à l'instant les meilleurs morceaux, et les chautait ensuite avec un talent merveilleux. Un jour qu'occupée à son ouvrage elle chantait, pour se délasser, une ariette très difficile de Galuppi, qu'elle avait entendue la veille au théâtre d'Argentina, le

prince Gabrielli, qui se promenait dans son jardin, l'ayant écoutée, demanda, tout surpris, comment se trouvait, dans sa maison, une aussi habile *virtuose*? On lui apprit que ce n'était que la fille de son cuisinier: *S'è così, il mio cuoco deverrà presto un asino d'oro.* « S'il est vrai, » dit-il, mon cuisinier va devenir bientôt un âne d'or. » Il fit venir Catherine en sa présence, et lui fit chanter plusieurs morceaux qu'elle savait par cœur, et qui le surprirent de plus en plus. Catherine n'avait alors que quatorze ans: elle était très vive et jolie; et quoiqu'elle louchât un peu de l'œil droit, ce défaut semblait ajouter au piquant de ses traits. Le prince se chargea de son éducation: le premier maître qu'elle eut, fut Garcia (dit *lo Spagnoletto*), qui était alors à Rome; et ensuite, le fameux Porpora la perfectionna dans le chant. Le prince donnait souvent des concerts chez lui, pour faire entendre à ses amis cette merveille. Bientôt on ne parla, dans la ville, que de la *cochetta di Gabrielli* (la petite cuisinière, ou la fille du cuisinier de Gabrielli); d'où ce dernier nom lui est toujours resté. En 1747 (1), elle débuta pour la première fois à Lucques, en qualité de *prima donna* dans l'opéra de la *Sofonisba*, de Galuppi, où elle eut un succès étonnant. Guardagni, qui chantait sur le même théâtre, eut beaucoup de peine à soutenir sa réputation près d'elle. Cependant ce célèbre *soprano* forma le goût de la Gabrielli, qui ne fut pas ingrate, dit-on, aux soins de son nouveau maître. Après avoir parcouru plusieurs théâtres de l'Italie, elle passa à Naples en 1750, où elle

(1) Le *Dictionnaire hist. des Musiciens* la fait débiter en 1745; mais il est prouvé que la Gabrielli ne parut pas au théâtre avant l'âge de dix-sept ans.

débuta dans l'opéra de la *Didon* Métastase. La Gabrielli causa étonnement dans la fameuse aria *son regina e sono amante*, et fixa pour jamais la grande réputation dont elle a joui dans la suite. Métastase s'empressa alors de la faire venir à la cour de Vienne, où François I^{er} déclara chanteuse de la cour (quoiqu'il n'allait au spectacle que lorsqu'elle chantait). Elle gagna un grand coup par les leçons de Métastase; elle se perfectionna dans la déclama- tion. Il paraît même qu'il ne put pas résister à son insensibilité aux charmes de cette jeune reine; mais il fut bientôt obligé de borner à la simple amitié, à cause de son caractère inconstant. Il y eut peu de femmes aussi capricieuses que la Gabrielli; elle a toujours aimé, de préférence, ses propres marades, qui étaient ses héros de chambre et au théâtre: cependant elle admettait, par ambition, les faux seigneurs; et, tandis qu'elle agissait ainsi très familièrement avec les premiers, elle était bien moins familière avec les autres, qui, pour avoir le plaisir de la saluer, ne se rebu- taient pas quelquefois de faire une tournée dans l'antichambre: ce qui, pendant un certain temps, a été le ton des plus célèbres cantatrices italiennes (2). A cause de son caractère léger et versatile, il quitta de lui arriver, à Vienne, un fâcheux accident: l'ambassadeur de France lui faisait la cour, et elle admettait secrètement les avances de l'ambassadeur de Portugal, dont la générosité lui avait fourni

(1) Cela prouve que quand ce monarque fit son bibliothécaire Duval, le Gabrielli n'était pas bien (Voy. Duval, XM, 416), il l'était par pure plaisanterie. D'ailleurs François I^{er} et l'empereur Joseph et Léopold, ont été de bons amateurs.

(2) La Basti, à Naples, avait souvent de l'antichambre trois ou quatre seigneurs qui se disputaient qu'elle fût visible.

les grandes richesses. Chacun des deux ; mais le Fils, se contentant d'être trahi, trouva le moyen de se cacher dans un endroit secret de la maison de son amante : il ne put être à voir sortir un rival de la chambre de la Gabrielli. Emporté par la jalousie, il s'élança sur celle-ci, et fut percée de son épée sans la voir. Ce qu'elle opposa au coup le justifie qu'elle portait ; ce qui fit qu'elle ne reçut qu'une légère blessure. Le Français, rentrant en lui-même, se jeta à ses genoux pour lui demander pardon de son emportement, et l'obtint, sous la condition de lui rendre son épée. L'intention de la Gabrielli était de conserver ce trophée, et d'y faire graver cette inscription : *M...., qui osa frapper Gabrielli, tel jour....*, etc. ; l'ambassadeur intéressa Métastase à cette affaire, et put, par le crédit de ce dernier, avoir son épée, près avoir gagné à Vienne des sommes immenses, la Gabrielli passa, le 5 (1), à Palerme, où son séjour produisit le même enthousiasme qu'à Rome, et où elle fit aussi connaître son caractère capricieux. Le vice-roi lui donna un repas de cérémonie ; elle y invita la Gabrielli ; l'heure de ce repas était passée, et la Gabrielli n'étant pas encore, le vice-roi envoya un de ses valets-de-chambre aller chercher la Gabrielli ; le valet-de-chambre le trouva au lit, qui lisait tranquillement ; et, malgré les recherches qu'on lui fit, elle ne voulut pas quitter sa chambre, sous le

(1) *Dictionnaire des Musiciens* place dans le monde, 1775, la Gabrielli à Pétersbourg. On n'a pu être en même temps dans deux lieux, séparés d'ailleurs par une énorme distance, plus que la Gabrielli resta dans sa chambre.

prétexte qu'elle se trouvait un peu incommodée ce jour-là. Le soir, au théâtre, elle chanta fort négligemment et toujours *sotto voce*. Le vice-roi, qui avait bien voulu passer le premier affront, ne voulut pas souffrir ce nouveau caprice ; il l'envoya menacer de la mettre en prison, si elle s'obstinait à ne pas chanter à sa manière accoutumée : « Il me fera crier, dit-elle à celui qui lui apportait le message, mais chanter, jamais. » Quand le spectacle eut fini, on l'envoya en prison, mais avec tous les égards qu'on aurait mis avec une personne de la plus haute distinction. Pendant douze jours qu'elle resta en prison, elle donna de grands repas, paya les dettes de tous les détenus, et distribua beaucoup d'argent par charité. Le soir, elle faisait réunir chez elle tous les prisonniers, et leur chantait, de la meilleure grâce du monde, les morceaux les plus choisis. Ils en étaient si extasiés, que plusieurs d'entre eux, dont les dettes étaient payées, ne voulurent point quitter la prison tant que la Gabrielli demeura dans ce lieu, qui, par ses largesses, sa magnificence et son chant, s'était transformé en un séjour enchanté. Le vice-roi fut contraint de céder aux vœux du public ; et quand la Gabrielli sortit de prison, elle était attendue à la porte par une foule de pauvres qui l'accompagnèrent, en triomphe, chez elle. En 1767, elle se rendit à la cour de Parme. L'infant don Philippe devint si follement épris de la Gabrielli, qu'il lui passait tous ses caprices. Il la tourmentait, en revanche, par la plus aveugle jalousie, telle que, bien des fois, il la tenait pendant plusieurs jours renfermée, chez lui, dans une chambre dont il gardait la clef : cela entraînait de fréquentes disputes, dans lesquelles la Gabrielli ne gardait au-

cune mesure dans ses expressions, et allait jusqu'à apostropher le prince sur ses défauts naturels (1), *gobbo maledetto*. Un soir, comme à son ordinaire, il lui prit fantaisie de ne pas chanter : dans ce moment, l'infant était furieusement jaloux d'un lord anglais, qui avait fait de riches propositions à la cantatrice. Le prince, saisissant le premier prétexte, la fit mettre en prison le jour suivant : en y entrant, la Gabrielli fut très étonnée d'y trouver un appartement garni des tapis les plus magnifiques et des meubles les plus somptueux, et un grand nombre de domestiques, prêts à obéir à ses moindres ordres ; c'était une galanterie de l'infant, qui vint bientôt lui rendre visite *incognito* : mais la Gabrielli était vivement piquée, et il n'obtint qu'avec bien de la peine qu'elle sortit de prison. Pour se soustraire à sa jalousie, elle s'évada secrètement de Parme (en 1768), et alla en Russie, où, depuis long-temps Catherine II l'appelait. La czarine voulut la voir aussitôt qu'elle fut arrivée : lorsqu'il s'agit de fixer ses honoraires, elle demanda 10,000 roubles. — « Je ne paye pas, dit l'impératrice, sur ce pied-là mes feld-maréchaux. » — En ce cas-là, répond la Gabrielli, « V. M. n'a qu'à faire chanter ses feld-maréchaux. » Elle resta plusieurs années à Pétersbourg, où elle jouit toujours de la protection de Catherine, et y reçut les plus grands honneurs : elle revint en Italie chargée de diamants, et son porte-feuille rempli de lettres-de-change ; ce qui la mit en état de se faire un revenu de 4000 écus romains (20,000 fr.) La Gabrielli pouvait, ainsi, se passer du théâtre ; mais la vanité l'y entraînait. En 1777, elle chanta à Venise, sur le théâtre

S. Benedetto, avec le *ca* chiaro, qui se croyait pe tant avec elle, ce jour-là première fois. Elle exécuta de bravoure, très analogue qu'elle déploya d'une manière, que Pacchiarotti s'arrière les coulisses, en criant : *me ! povero me ! questa tento !* — « Malheureux qu'« c'est un prodige ! » (Ce Gabrielli avait alors cinquante ans. Ce ne fut pas sans peine qu'elle engagea le chanteur à reparaitre : il chanta avec tant d'air tendre qu'il adressa à la Gabrielli, qu'elle en fut toute émue. Ce fut tous les spectateurs. Si elle un peu balancé à Milan (en 1777) celui de Marchesi, qui chanta le même genre. Il se forma un parti qui, comme il arrivait, sifflaient et applaudissaient au spectacle, et se battaient dans les rues et dans les cafés. Cette époque, la Gabrielli vint à Rome avec sa sœur aînée, qui l'avait toujours accordé en qualité de *seconda donna* ; elle n'avait jamais voulu aller en France. « Sur le théâtre de Londres, » elle, je ne pourrais chanter, » pas chanter selon ma voix, » populace me sifflerait et » merait. J'aime mieux mourir » bonne santé, quand mérit » en prison. » Ses énormes succès avaient réduit ses revenus à 10,000 fr. La nature avait donné à la Gabrielli une voix d'opéra prodigieuse et d'une étendue prodigieuse ; elle brillait surtout dans les aigus : ses airs, tels qu'elle les chantait, ne pouvaient être comparés par un violoniste très habile, mais par un violoniste très habile, M^{me}. Catalani pour être comparée ; cette ran-

(1) Le duc de Parme était un peu bossu.

ne peut-être la première dans le *bel* et l'expression. La Gabrielli n'est pas une excellente actrice. Peu d'actrices ont joui d'une égale considération. Elle vivait et voyageait avec une grande magnificence, ayant toujours plusieurs domestiques à sa suite, un courrier qui la précédait : l'Italie était remplie de son nom. L'expression suivante était passée en proverbe quand quelqu'un voulait étaler sa vanité ou ses prétentions, on disait uniquement : *Chi è? ... la Gabrielli?* (Qui est-il donc?... la Gabrielli?) Malgré son inconstance et ses caprices, la Gabrielli avait le bon sens; elle a fait beaucoup de bien dans toutes les villes où elle a séjourné, et partout les pauvres la considéraient comme leur protectrice. Elle n'a jamais oublié ses parents, et elle a encouragé son frère, à qui elle procurait une éducation soignée, mais qui, malheureusement, n'en a pas profité. Elle était d'une conversation agréable et spirituelle, et par elle se voyaient des traits originaux. Elle se conduisait dans sa chambre comme au théâtre, et elle avait sa conduite extérieure d'après ses prétentions : elle haïssait les punitions, mais les punissait assez dément. Un seigneur florentin étant allé lui rendre visite, une de ses domestiques s'attacha à une épingle de la Gabrielli, et se déchira. Les florentins passent pour être fort mesquins, et ce seigneur parut très surpris de cet accident. La Gabrielli perçut : le lendemain, elle lui fit apporter six bouteilles de vin d'Espagne, et, à la place des bouchons, elle mit les plus riches dentelles d'Espagne. La Gabrielli menait, à son époque, une vie assez régulière; elle donnait souvent des concerts, mais elle ne chantait rarement. La princi-

pal noblesse des deux sexes la visitait, et avait pour elle toute espèce de considération. Elle mourut d'un rhume mal soigné, en avril 1796.

B—s.

GABRIELLI (FRANÇOISE), dite la *Gabriellina*, pour la distinguer de la précédente, naquit à Ferrare en 1755. Étant douée d'une jolie voix, son père l'envoya à Venise, où elle entra dans le conservatoire de l'Ospedaletto en 1770, et prit des leçons de Sacchini. Dans une des fêtes de ce conservatoire, dans lesquelles les demoiselles élèves chantaient à l'office divin, Françoise fut entendue par l'entrepreneur du théâtre Saint-Samuel, qui la demanda, et l'obtint pour *seconda donna*. Elle débuta en 1774, eut du succès, et parut aussitôt comme *prima donna buffa* dans plusieurs théâtres de l'Italie, et notamment à Florence, en 1778 : elle quitta depuis l'opera buffa, et chanta à Naples, en 1782, en qualité de premier *soprano*. C'est dans ce rôle qu'elle chanta à Londres, en 1786, avec la célèbre Marra : la Gabriellina resta dans cette ville plusieurs années. De retour en Italie, elle débuta au Théâtre-Royal de Turin, se retira du théâtre quelque temps après, et, se trouvant assez riche, fixa sa demeure à Venise, où elle mourut en 1795. Cette cantatrice était une excellente musicienne : sa voix était douce et flexible, et de la qualité de celles que les Italiens appellent *voce di testa*. Sa principale force était dans les sons aigus, dans lesquels elle avait une grande rapidité : son chant manquait cependant d'expression, et elle était assez médiocre actrice. La Gabriellina était fort jolie ; et on lui attribue beaucoup de protecteurs et d'aventures galantes.

B—s.

GABRINO (COLAS). *V. RIENZO*.
GABRINO. *Voy. FONDOLO*.

GABRINO (AUGUSTIN), fanatique brescien, vers la fin du 17^e. siècle, se qualifiait de monarque de la Sainte-Trinité, prince du septenaire, chef suprême de tous les nombres mystérieux : il se disait appelé à combattre l'Antechrist, dont le règne était prochain, et qui devait être universellement adoré. Il avait réuni, au nombre d'environ quatre-vingts, une troupe d'imbécilles, fanatiques comme lui, la plupart artisans, auxquels il donnait le titre de chevaliers de l'apocalypse, et qui exerçaient leur profession l'épée au côté. Les armes de ces chevaliers de nouvelle fabrique étaient une étoile flamboyante, environnée des noms des archanges Raphaël, Michel, Gabriel, un bâton de commandeur et un glaive en sautoir. Le dimanche des Rameaux de l'an 1694, Gabrino entra dans une église de Brescia, et fondit, l'épée à la main, sur des prêtres qui entonnaient le chant, *Quis est iste rex gloriæ ?* en leur criant d'une voix formidable : « C'est moi. » Il fut pris et mis en prison, et sa secte facilement dissipée : c'était, autant qu'on peut en juger, une espèce de maçonnerie cabalistique. Z.

GABY (JEAN-BAPTISTE), supérieur du couvent des cordeliers-observantins de Loches, fit, en 1686, comme missionnaire, un voyage au Sénégal. A son retour, il publia le résultat de ses observations, sous le titre suivant : *Relation de la Nigritie, contenant une exacte description de ses royaumes et de leurs gouvernements, la religion, les mœurs, coutumes et raretés de ce pays, avec la découverte de la rivière du Sénégal, dont on a fait une carte particulière*, Paris, 1689, 1 vol. in-12. L'auteur partit de Paris le 11 mars, s'embarqua au Havre, et dé-

barqua au Sénégal le 5 juin. On ne sait pas en quelle année il revint. Sa relation est très concise; on ne trouve pas de détails assez intéressants sur les mœurs et les usages. Il compare les divers royaumes de leur pays est composé, à la manière du Mogol. Il fait de bonnes observations sur le climat et sur les productions de la saison des pluies : mais il ne donne pas des productions de la terre que, dit-il, elles sont connues dans le monde. Il combat l'opinion qui font dériver le fleuve Nil : il suppose qu'il sort de Bornou, et qu'il se divise en plusieurs branches, telles que le Niger, le Grand, etc. On reconnaît dans son opinion erronée une tracrité, puisque ces fleuves ne forment pas la même chaîne de montagnes. On ne trouve que quelques notions assez vagues sur le pays de Tombouctou; il est évident que la difficulté pour les Européens de parcourir l'Afrique avec une troupe de plusieurs personnes, et quelquefois crédule, et se laisser enlever un jour bon et plein de confiance, est son prochain.

GACE ou **GASSE**. V. GACE.

GACÉ (CHARLES-ANTOINE), fils du célèbre maréchal de Matignon, naquit à Paris le 10 mai 1655. Il fit ses premières armes sous le duc de la Feuillade, le suivit à la bataille de Candie, où il fut blessé dans une sortie, et revint en France. Après la perte de cette ville, revint en France où il obtint un régiment de cavalerie. Il se distingua à la bataille de Fleurus, et fut nommé gouverneur de Mons et de Namur, par le roi en personne. Nommé lieutenant-général en 1695, il fut en 1708, d'accompagner le roi, et son petit-fils de Jacques II, qu'

li puissant : cette tentative (*Voy. FORBIN*) par des coups qu'on n'avait pu prévoir, l'activité du ministère anglais ; et que Gacé qui y gagna. Ayant dit Voltaire, les ordres de la pleine mer, il y vit les prodres de maréchal de France, rése de ce qu'il voulut et ne put e comte de Gacé continua de n Flandre, avec distinction, la fin de la guerre ; il fut ensuite gouverneur de l'Aunis, et à Paris, le 6 décembre 1729, de quatre-vingt-trois ans. Son *funèbre*, par Luc d'Arger, de la Rochelle, a été im- en cette ville, 1731, in-4°.

W — 3.

ON (FRANÇOIS), né à Lyon 7, était fils d'un négociant de ille. Nous avons eu de plus s poètes que Gacon, nous n'en pas eu de plus méprisés ; son t devcnu une injure, et l'on ne isconvenir, en lisant ses épi- es, ses turlupinades, ses li- qu'il n'ait mérité le déshonneur a mémoire reste chargée. Ce as pour avoir composé des sa- ce n'est pas même pour avoir uvent fait de méchants vers, icon s'est déshonoré. Tous les de satire ne sont pas blâmables ; est pas donné à tous les poètes ussir : l'auteur qui s'y exerce iccès (s'il respecte, d'ailleurs, ars et la religion), ne s'expose qu'au désagrément d'être raillé x qu'il voulait rendre ridicules : lorsqu'une basse méchanceté a plume du satirique ; lorsqu'il : sans sujet et sans pudeur les es les plus vertueux, les talents s distingués ; lorsqu'enfin il a e spéculer, pour vivre, sur le le et la calouanie, eût-il, d'ail-

leurs, un esprit supérieur, il ne peut espérer d'échapper au juste mépris de ses concitoyens. De quel opprobre ne se couvre-t-il donc pas, lorsqu'à la bassesse de l'ame il a le malheur de joindre, comme Gacon, la grossièreté de l'esprit ? C'est en vain que l'abbé Trublet veut excuser les torts de Gacon, en nous parlant de sa franchise, et en nous le repré- tant comme un homme qui avait *moins de fiel que Boileau*. Il faut, ou que l'auteur de cette bizarre apo- logie n'ait pas lu l'*Anti-Rousseau*, l'un des ouvrages les plus dégoûtants qui aient été publiés dans le dernier siècle, ou qu'il ait été singulièrement disposé à l'indulgence envers les en- nemis de notre célèbre poète lyrique. On peut juger de la candeur, du goût et de l'esprit de Gacon, par cette stance contre Rousseau :

Il est marqué d'un mauvais coin ;
Son poil roux s'aperçoit de loin ;
Il vous montre une bouche torse ;
Avec l'honneur il fait divorce,
Et l'estime moins que du foie.

Quelque grossiers que soient ces vers, ce sont encore les seuls de l'*Anti-Rousseau* que la décence nous ait permis de citer. Dans le reste du livre, on ne trouve que des injures et des accusations odieuses. Nous devons le dire cependant, tous les autres ou- vrages de Gacon ne sont pas aussi méprisables. Dans son recueil de sa- tires, qu'il publia sous le nom du *Poète sans fard*, et qui lui attira la peine d'une détention de plusieurs mois, on rencontre, parmi des pièces du plus mauvais goût, un certain nombre de vers heureux, notamment ceux qu'il fit contre Rivière-Dufresny, au sujet de la comédie du *Chevalier joueur*. Cette épigramme, qui com- mence ainsi,

Un jour Regnard et de Rivière,

est trop généralement connue pour

que nous croyions devoir la transcrire. Cette autre, dirigée contre Rousseau, au sujet de la comédie du *Flatteur*, eut, dans le temps, quelque succès :

Cher Rousseau, ta perte est certaine ;
Tes pièces désormais vont toutes échouer :
En jouant le *Flatteur* tu t'attires la haine
Du seul qui te pouvait louer.

Gacon s'était, dit-on, vendu à Regnard, qui l'employa plusieurs fois à mettre en vers quelques scènes de comédie. Si l'on en croit même les mémoires du temps, le second de nos poètes comiques n'était pas fâché d'avoir à sa disposition un homme de cette espèce, qu'aucune considération n'arrêtait, et avec lequel les écrivains les plus estimables craignaient toujours de se compromettre (1). Le silence du mépris était la seule vengeance qu'on pût tirer de ce nouvel Arétin : il y était extrêmement sensible ; et l'on rapporte, à ce sujet, une anecdote qui aurait dû servir d'exemple à un bon nombre de nos gens de lettres. Gacon, ayant publié contre Lamotte une satire violente, intitulée *Homère vengé*, excita dans le monde une grande rumeur ; Lamotte seul parut n'y pas faire attention : « Vous ne voulez donc pas me » répondre, lui dit un jour l'impudent satirique ; c'est que vous craignez ma réplique : mais n'espérez pas en être quitte. Je vais composer une brochure qui aura pour titre : *Réponse au silence de M. Lamotte*. » Quelqu'un demandait à ce dernier pourquoi il n'avait pas répondu aux injures de Gacon : « On n'a rien à gagner, dit le paisible Lamotte, avec ceux qui n'ont rien à perdre. » Gacon avait été quel-

(1) Gacon a fait des satires contre Boileau ; et l'on a quelque sujet de croire qu'il les a faites sous l'influence de Regnard, alors brouillé avec le journaliste du *Parnasse*.

que temps père de l'Oratoire ; cette congrégation pour se librer à ses goûts satiriques vers la fin de sa vie, il fut ecclésiastique, et eut le bonheur de tenir le prieuré de Baillymont-sur-Oise : ce fut dans ce lieu qu'il mourut le 15 novembre 1701. Cet auteur avait remporté l'académie française en 1701, qui lui valut cet honneur extrême de platitude, et il se fit de croire qu'il n'avait pas de courants. Les académiciens couronnant, en furent très honteux, qu'ils se hâtèrent de lui offrir le prix à l'auteur, pour lui délivrer solennellement en public les remerciements d'un pareil homme. Cette anecdote est beaucoup, dans le temps, de l'aréopage littéraire ; sujet de plusieurs chansons et de plusieurs écrits de Gacon : *Poète sans fard*, recueil d'épigrammes, 1696 (2° 1701). II. *Traduction de l'Anti-Rousseau*, en vers français, 2 vol. in-12, 1712. III. *L'Anti-Rousseau*, in-12, 1715. IV. *Les Fautes de Lamotte, traduites en vers au café du Parnasse*, Plusieurs *Brevets de la Calotte* (Voy. les Mémoires pour l'histoire de la Calotte.) V. *Mes ou Devises chrétiennes*, in-12, 1718. VIII. Plus de cinquante Inscriptions en vers gravés par Duroc, *Secrétaire du Parnasse*, in-12. Il y eut pendant long-temps d'épigrammes entre les poètes et Gacon. On n'a rien vu de plus durier que les grosses injures qu'ils se firent ; et le public

ment satisfait de voir que
adversaires se rendaient
trainant alternativement
F. P — T.

GADBURY (JEAN), astrologue
mit, le 31 décembre 1627,
près d'Oxford. Son père,
bonnête fermier, le mit
à l'apprentissage chez un tailleur : le
Gadbury, qui se sentait destiné
à une profession plus élevée, quitta
à l'âge de 644, et alla à Londres,
sous la direction de Guil-
y, fameux astrologue. Il fit
des progrès si rapides sous cet habile
maître qu'il fut bientôt en état de
exercer son art. Il se mit à dire la
fortune, à tirer des horos-
copes, à dresser des thèmes de nati-
vité, à faire des almanachs enrichis
de prophéties, pronostications, his-
toires, prodiges, etc. Tous ses ou-
vrages imprimés se trouvent indiqués
dans le nouveau catalogue du Muséum
national. La plupart des astrolo-
gues se bornent à faire jouir leur pa-
trien du bienfait de leur savoir : Gad-
bury étendit sa générosité plus loin ;
il publia un *Almanach des Indes*
orientales ou de la Jamaïque, pour
l'année 1674. Une jalousie de métier
s'éleva avec Lilly, son ancien
maître, contre lequel il écrivit son
Merlinus anglicus. Lilly le
trouva de monstre d'ingratitude, et de
faible reproché, lui reprochant
ses mœurs dissolues. Il le fit même,
sans autorité privée, disparaître de
la scène du monde ; car il annonça
qu'il s'était embarqué pour
l'Inde, Gadbury était mort dans
l'indigence. L'étoile de celui-ci fut
si malheureuse que la malice de son rival,
qui mourut le premier. Gadbury était
un homme de lettres : des réflexions politiques,
qu'il inséra dans ses *Almanachs*,
font voir que l'on s'occupait du com-

plot dénoncé par Titus Oatès, lui atti-
rèrent quelques désagrémens. Il mou-
rut vers 1691 ; mais son nom, de
même que nous le voyons par l'al-
manach de Liège, qui est toujours
supputé par Mathieu Laensberg,
continua plusieurs années encore à
parer le frontispice d'un almanach
semblable à celui qu'il publiait pen-
dant sa vie. Un autre astrologue,
nommé Partridge, écrivit sa vie sous
ce titre : *La vie ténébreuse de Jean*
Gadbury, Londres, 1693, in-12
(en anglais). Ce titre fait voir que
tous ces devins sont très disposés à
se dénigrer mutuellement. L'ouvrage
le plus important de Gadbury est :
La doctrine des horoscopes, expli-
quant toute la science des directions
et des révolutions, avec des tables
pour calculer la maison de chaque
planète, pour les temps passés,
présents et futurs, et la doctrine
des questions horaires ajoutée par
forme d'appendix, Londres, 1657,
in-fol. Il y a de lui, à la bibliothèque
du Roi, un ouvrage intitulé : *Thème*
de nativité du feu Roi Charles I^{er},
dressé fidèlement et conformément
aux règles de l'astrologie, et dans
lequel les causes des fortunes di-
verses et des malheurs de toute sa
vie sont déduites des règles de l'art,
ce qui forme occasionnellement une
histoire abrégée de nos dernières et
malheureuses guerres ; auquel sont
jointes les thèmes de nativité de la der-
nière reine et des princes, et leur an-
tipathie ou sympathie comparées avec
cet illustre thème, Londres, 1659,
in-12. Ce titre détaillé fait assez con-
naître le contenu du livre, dont la pré-
face est datée du 5 février 1658-9 ; ce
qui rend remarquables les réflexions
qui terminent l'ouvrage : « Si quelque
» personne, d'un caractère inquiet et
» ombrageux, m'objecte malicieuse-

» ment que j'ai parlé trop avantageu-
 » sement des personnes dont je pu-
 » blie les thèmes de nativité, je leur
 » réponds qu'il est généreux de par-
 » ler modestement de nos ennemis,
 » surtout quand ils sont hors d'état
 » de répondre à nos paroles ou à nos
 » actions. En injuriant les personnes
 » dont j'ai écrit les horoscopes, je
 » n'aurais fait que donner cours à ma
 » mauvaise humeur, je me serais
 » montré plutôt méchant que spirituel,
 » plutôt cruel que chrétien..... Dans
 » le cas où j'eusse pu m'excuser de-
 » vant les hommes, je n'eusse pu me
 » justifier aux yeux de Dieu, qui
 » nous recommande d'aimer nos en-
 » nemis, et de faire du bien à ceux
 » qui nous haïssent. » Ces passages
 seraient croire que Gadbury avait de
 l'élevation dans l'âme, et de la recti-
 tude dans les idées; qu'enfin il exer-
 çait de bonne foi le métier de faire
 des dupes. Très zélé pour la gloire et
 les progrès de son art, il fut l'éditeur
 des OEuvres de George Wharton,
 son ami. — Job GADBURY, élève et
 successeur du précédent, propagea la
 renommée de ce nom par la publi-
 cation d'Almanachs à prophéties, et
 mourut en 1715. E—s.

GADD (PIERRE-ADRIEN), profes-
 seur de chimie à l'université d'Abo,
 mort vers la fin du dernier siècle. Il
 joignit à l'étude de la chimie, celle de
 la minéralogie et de la botanique:
 ayant été nommé directeur des plan-
 tations en Finlande, il fit connaître,
 dans ce pays, un grand nombre de
 plantes et d'arbres utiles, qui enri-
 chirent le sol et augmentèrent le com-
 merce. Ses voyages et ses correspon-
 dances dans ce même pays, lui donnè-
 rent occasion de recueillir des observa-
 tions géographiques, physiques et géo-
 logiques, qu'il fit connaître dans des
 mémoires et des dissertations, rédi-

gés en suédois. Gustave III lu
 corda l'ordre de Wasa; et l'acad
 des sciences de Stockholm le
 parmi ses membres C—

GADDESSEN (JEAN DE),
 quelquefois désigné sous le nom de
 l'Anglais, vivait à Oxford au
 commencement du 14^e. siècle. Plus
 latin que médecin, et digne de
 rer, à beaucoup d'égards, par
 plus méprisables empiriques, il
 parti de tout ce qui pouvait contri-
 à sa réputation et à sa fortune. Il
 tendait avoir, pour chaque mal
 des remèdes qu'il vantait comme
 secrets importants, et qu'il ve-
 toujours fort cher: il surcharge
 dinairement ses ordonnances d'
 taines pratiques extérieures, ex-
 dinaires, plus ou moins absu-
 mais propres à en imposer aux
 du vulgaire, et malheureusement
 plus utiles pour acquérir une g
 considération et la réputation s
 vent usurpée de grand médecin
 de vrais talents et un mérite réel
 mêla non seulement de l'art des
 chements, mais il débita des rem-
 pour rendre les femmes fécond
 pratiqua aussi la chirurgie, et f
 même ouvertement la plupart
 maximales qui étaient adoptées
 temps: il vante surtout son bi-
 pour la réduction des luxatio
 parle d'un secret qu'il avait p
 maladies des yeux: enfin, il
 l'extravagance jusqu'à ouvrir u
 reau de chiromancie, où il débi-
 rêveries les plus absurdes. L'ét-
 toyable dans lequel se trouvaie
 les sciences physiques, et la mé-
 en particulier, ne pouvait que f
 ser les succès d'un pareil chi-
 nisme. Gaddessen devint, en
 médecin du roi d'Angleterre,
 qui, avant lui, n'avait été oc-
 que par des étrangers; et son

ir fut prodigieux. On peut se ne juste idée de sa manière de les maladies, par le remède commande contre l'épilepsie, consiste à entendre la messe de messe pendant le jeûne des Quinze, et à porter ensuite autour un verset de l'évangile du crit sur un ruban de papier. Il fut appelé pour traiter le fils ard II, atteint de la petite-vérole, et il ordonna que tout ce qui touchait le lit du malade fût coulé de la même couleur. C'est par de ces pratiques, et par l'espèce de tige dont il cherchait à s'envelopper dans toutes les occasions, qu'il fut, qu'il étonnait les courtisans, et excitait l'aveugle admiration du pape. En qualité de clerc, Gadjouissait d'une prébende dans de Saint-Paul, sorte de bénéfice que les princes avaient alors coutume de gratifier ceux à qui ils étaient obligés de quelques services particuliers. Il avait eu dessein d'écrire sur la chiromancie; mais le seul ouvrage qu'il a laissé, a pour titre: *Rosa* de Pavie, 1492, in-fol.; Venise, 1506, in-fol.; Naples, Philippe Schopsius en a donné une nouvelle édition, corrigée et mise dans leur ordre, Augsbourg, 1595. Cet ouvrage, curieux par le mélange des choses qu'il traite, est divisé en quatre parties, sous les titres de maladies particulières, des fièvres, de la chirurgie, et de la pharmacopée: il s'étend sur toutes les parties de l'art, tel qu'il était à l'époque d'ignorance et de superstition. A l'exception de quelques détails curieux, propres à l'auteur, faits auxquels on ne s'attendrait pas à la distillation indiquée comme le moyen de rendre douce et potable

l'eau de mer, tout ce que ce livre singulier renferme, est tiré des Arabes et des médecins latins antérieurs au 14^e. siècle: les fables et les erreurs y sont bien plus nombreuses que les vérités; et, sous tous les rapports, il mérite bien moins les éloges que quelques auteurs lui ont prodigués, que le jugement qu'en a porté Gui de Chauvilliac, par ces mots: *Ultimò insurrexit una fatua Rosa anglicana, quæ mihi missa fuit et visa; credidi in eâ invenire odorem suavitatis, et inveni fabulas Hispani, Gilberti et Theodorici.* CH — T.

GADDI (GADDO), peintre florentin, né en 1239, mort en 1312: compatriote et ami de Cimabué, il s'attacha à imiter la manière de ce père de la peinture moderne, et il acquit la réputation du meilleur dessinateur de son temps (réputation qu'il dut évidemment à la comparaison de ses ouvrages avec ceux de ses contemporains). Il avait un talent particulier pour la mosaïque; et le pape Clément V le chargea d'exécuter, dans ce genre de peinture, des ouvrages considérables, qui servirent d'ornement à l'ancienne basilique de Saint-Pierre de Rome. Vers la fin de sa vie, il se retira dans sa ville natale, où il ne s'occupa plus qu'à faire de petites mosaïques avec des coquilles d'œufs de diverses couleurs. Ces productions de sa vieillesse étaient d'un fini très précieux, et furent longtemps recherchées. — Il ne faut pas le confondre avec TADDO DI GADDO-GADDI, son fils et son élève, né en 1300, mort en 1352. Celui-ci, trop jeune et trop peu avancé dans l'art de la peinture lorsqu'il perdit son père, se perfectionna sous Giotto, et composa un grand nombre de tableaux, qui passèrent long-temps pour des chefs-d'œuvre. Taddeo se distingua

également comme architecte ; il fut, dit-on, choisi pour achever la fameuse tour de *Santa-Maria del Fiore*, à Florence ; et ce fut sur ses dessins que l'on construisit le pont de cette ville appelé *Ponte Vecchio*. Tadeo-Gaddi-Gaddo paraît être le premier peintre italien qui ait étudié l'effet visible des mouvements de l'ame, et qui ait su donner de l'expression à ses figures. — Son fils, Angelo GADDI, né en 1324, et mort en 1387, fut aussi un peintre renommé. On dit qu'il aurait fait un plus grand nombre de bons tableaux, si son père Tadeo lui avait laissé moins de biens. Nous ne croyons pas, au surplus, qu'il soit facile de faire à chacun de ces deux artistes, la part de gloire qui lui revient. On n'a sur la vie des peintres des 13^e. et 14^e. siècles, que des traditions peu certaines : quelques biographes donnent à Angelo Gaddi, les beaux ouvrages de tout genre que d'autres attribuent à Tadeo ; et tous les jours, nos plus savants connaisseurs confondent ensemble les tableaux des divers élèves de Cimabué et de Giotto. F. P.—T.

GADDI (JACQUES DE), philologue, né à Florence au commencement du 17^e. siècle, membre de l'académie de *Svegliati* de cette ville, a composé une foule d'ouvrages en prose et en vers, en latin et en italien, sans avoir obtenu la réputation qui paraît avoir été l'unique but de ses travaux. L'espèce de mépris avec lequel il a parlé, dans une de ses compilations biographiques, de plusieurs littérateurs allemands, qui lui étaient effectivement très supérieurs par l'érudition et l'esprit de critique, lui a mérité l'animadversion de Dan. Morhof. Mais le désir de venger ses compatriotes a sans doute emporté Morhof beaucoup trop loin ; car on ne peut supposer que, si Gad-

di eût été aussi ignorant que son adversaire l'assure, il aurait pu trouver autant d'approbateurs parmi les savants d'Italie. La plupart de ses ouvrages sont très rares et peu connus en-deçà des Alpes. On se bornera à citer ceux qui ont été imprimés : *rollarium poeticum sive poetarum libri duo*, Padoue, 1628 ; Flo. 1656, in-4°. Barlée dit que les éloges qu'il a composés sont agréables, et que l'auteur a réussi particulièrement dans le genre de pièces où il a fait entrer plusieurs mesures, à l'instar de Pindare. II. *Adlocutiones et exemplaria, cabbalistica, or mixta, sepulcralia*, Florence, in-4°. III. *Elogia historica tum cum vincula numeris orationum cripta et notis illustrata*, ibid. in-4°. ; traduit en italien par les soins de l'académie de *Svegliati*. 1659, in-4°. IV. *Elogiographi licet elogia omni genere*, ibid., in-4°. V. *Corona elogiastica*, Fermo, 1645, in-4°. N. cite une édition de Bologne, 16 *Trattato istorico della famiglia Gaddi*, Padoue, 1642, in-4°. *scriptoribus non ecclesiasticis, latinis et italicis ; criticum et bipartitum opus*, 2 vol. le premier imprimé à Florence 1648, et le second à Lyon, en 1650. C'est cet ouvrage qui échauffa le jugement de Morhof. Le titre, dit-il, est magnifique ; mais on y trouve des mots que de choses. Philippe Labbe en porte un jugement encore plus sévère ; il accuse Gaddi d'avoir écrit des choses qu'il ne savait pas, et

(1) C'est dans son livre *De scriptoribus italicis*, que Ph. Labbe a porté un jugement désavantageux de l'ouvrage de Gaddi ; il n'avait pas toujours pensé de la même manière car il le cite avec éloge dans sa *Bibliotheca*.

son ouvrage autant de
ue de mots. David Clé-
roche d'avoir parlé très
nent des auteurs dont il
nenclature, et de n'indi-
nent ni les titres, ni les
urs ouvrages. Comment,
expliquer les éloges que
Ghilini, Gregorio Leti,
judicieux Tiraboschi, qui
au nombre des meilleurs
ru dans le 17^e. siècle?
ici lusus, Venise, 1655,
conservait dans la biblio-
famille les ouvrages qu'il
nuscrits, et dont on trou-
dans l'*Historia degli scrit-
ni*, du père Negri, pag.
W—s.

JSCHE (FRÉDÉRIC - CON-
e 29 janvier 1719, à Al-
dans l'île de Rügen, fit
es études, et ensuite son
roit à Hambourg, Greifs-
nigsberg; il obtint en 1750
e greffier d'un tribunal du
Dorpat, en Esthonie. Un
nt élevé entre le magistrat
geoisie de Dorpat, Gade-
nommé secrétaire de la
chargée d'examiner cette
1765, on lui offrit les fonc-
effier du tribunal établi
Oesel; mais les ayant refu-
int, en 1766, la place de
ur les affaires ecclésiasti-
rpat, et fut peu après nom-
de cette ville. L'impératrice
qui savait distinguer le
out où il se trouvait, le dé-
767, comme un des mem-
la commission législative
it établie à Moscou. Gade-
pta une mission si honora-
il paraît qu'il se convain-
à que cette assemblée, an-
ec pompe à une époque où

toute l'Europe parlait de la réforme
de la jurisprudence, et de la néces-
sité de faire participer le peuple à la
confection des lois, n'aurait pas de ré-
sultat; car il s'en retira vers la fin de
la même année, et retourna à Dorpat.
Il fut nommé, en 1768, membre du
consistoire de cette ville; en 1771,
chef de la justice, et en 1773, un
des anciens ou notables de la bour-
geoisie. Il mourut le 8 juillet 1788.
Gadebusch a été un écrivain laborieux
et utile; il a recueilli un grand nom-
bre de matériaux précieux pour l'his-
toire de la Livonie et du Nord. Ses
principaux ouvrages sont : I. *Mémoi-
re sur les historiens de la Livonie*,
Riga, 1772, in-8°. II. *Essai sur la
vie du comte de Fermor*, Reval,
1773, in-8°. III. *Bibliothèque livo-
nienne par ordre alphabétique*, Riga,
1777, 3 vol. in-8°. IV. *Essais sur
l'histoire et la jurisprudence de la
Livonie*, neuf livraisons in-8°, Ri-
ga, 1779 à 1785. V. *Annales livo-
niennes*, depuis 1030 jusqu'en 1761,
en 4 tom. ou 8 vol. in-8°, qui paru-
rent à Riga depuis 1780 jusqu'en
1785. C'est le plus important de ses
ouvrages. Gadebusch a laissé un bien
plus grand nombre de manuscrits sur
l'histoire et la jurisprudence de la Li-
vonie, et sur l'histoire littéraire, qui
probablement ne seront jamais im-
primés : le journal de son voyage à
Moscou, et des travaux de la commis-
sion de législation dont il était membre,
ainsi qu'un nobiliaire de la Livonie,
en 8 vol. in-fol., sont de ce nombre.
Tous les ouvrages de Gadebusch sont
écrits en allemand. S—L.

GADEN-DAM, ou plutôt GADEN
(JEAN-GUILLAUME), né à Lauen-
bourg vers la fin du 17^e. siècle, fit
ses études à Kiel, et fut nommé, en
1742, professeur de droit et d'his-
toire à l'académie de Bayreuth. Le

margrave ayant fondé, en 1743, l'université d'Erlang, Gaden en fut le premier vice-chancelier. La même année, il fut revêtu de la dignité de comte du palais impérial : titre honorifique tenant à la constitution germanique, et auquel étaient attachées diverses prérogatives, comme d'accorder des lettres de légitimation, de créer des notaires, des bacheliers, maîtres ès-arts, et même quelquefois des licenciés, etc. Par des raisons qui nous sont inconnues, il reçut, en 1745, sa démission, et se rendit à Kiel, où il fut successivement nommé avocat du fisc, conseiller de justice, professeur de droit, et vice-chancelier de l'université : mais il fut encore destitué en 1754, arrêté pour on ne sait quel crime, et condamné à être pendu. Cependant le jugement ne fut pas exécuté : Gaden fut remis, en 1763, en liberté ; et son procès ayant été revu en 1764, il fut déclaré innocent, et rétabli dans sa chaire. Il mourut en 1771. Ses ouvrages consistent principalement en dissertations juridiques. En 1744, il publia : *Historia academice Fredericiane Erlangensis*, in-fol. ; et en 1745, en allemand, des *Recherches sur les dignités héréditaires du margrave de Nuremberg, dont les margraves de Brandebourg en Franconie étaient revêtus*, in-8°. S—L.

GADIFER. Voy. BÉTHENCOURT.

GADROIS (CLAUDE), Parisien, mort en 1678 à l'âge de trente-six ans, se livra, pendant plusieurs années, avec ardeur, à la théologie et à la philosophie scolastique ; il s'attacha ensuite d'une manière particulière à la philosophie de Descartes, dont il devint un des plus habiles et des plus zélés partisans. Il fit à ce sujet un grand nombre d'expériences qui ne présentent plus aujourd'hui

aucun intérêt. Encore fort jeune, il fit imprimer des tables pour servir à l'étude de la logique. On a de lui : I. Un petit traité *sur les influences des astres*, Paris, 1671, in-12, où, entre autres questions curieuses, il s'occupe des talismans et de leurs effets. II. *Système du monde*, Paris, 1675, in-12, qu'il dédia à l'académie des sciences : il y donne de nouvelles démonstrations du mouvement de la terre, et y traite diverses questions de physique, relatives à la pesanteur, à la lumière, etc. Ces ouvrages, reçus alors avec un grand empressement, ont perdu tout leur mérite à la chute du système ingénieux et des hypothèses brillantes qui leur servaient de base ; et ils sont aujourd'hui peu dignes d'être lus. Par la délicatesse et la vivacité de son esprit, par la douceur de ses mœurs, et par les qualités du cœur les plus estimables, Gadrois sut se faire beaucoup d'amis. Il devint secrétaire d'un sieur Bazin, intendant de l'armée d'Allemagne, qui, deux ans après, lui donna la direction de l'hôpital militaire de Metz, où il mourut à la fleur de l'âge, victime de son zèle et de son dévouement pour le service des militaires malades. C—T.

GAELEN (ALEXANDRE VAN), peintre hollandais, né en 1670, mort en 1728. On a de lui des tableaux de batailles, de chasses et d'animaux, qui lui firent une grande réputation. Son génie était vif et fécond. Après avoir long-temps travaillé pour l'électeur de Cologne, il voyagea dans la plupart des cours d'Allemagne, et finit par se fixer en Angleterre. Celui de tous ses ouvrages qui eut le plus de succès, à Londres, fut un tableau représentant la reine Anne dans un carrosse à huit chevaux, accompagnée des grands de sa cour et de sa

. Van Gaëlen était
 gtenburch. F. P.—T.
 BERNARD-AUGUSTE),
 8 octobre 1719, fut
 sultes distingués du
 il se rendit plus utile
 des fonctions impor-
 bliaut des écrits, car
 es ouvrages est peu
 evenu de l'université
 nenta le barreau dans
 ut nommé, en 1754,
 régence et du consis-
 le, et, en 1755, avo-
 i principauté de Mar-
 charge il réunit, de-
 le de membre de la
 principauté. Chargé,
 re de sept ans, de la
 administration de la
 mmené comme otage
 t français, et conduit
 près le rétablissement
 l'employa d'une ma-
 e la confiance qu'on
 mières et en sa pro-
 f de la commission
 blir les finances déla-
 ersité de Marbourg,
 a députation qui, en
 accommoda les diffé-
 leux principaux bran-
 n de Hesse. En 1773,
 choisit son subdélégué
 tion des dettes de la
 s-Braunfels. En même
 ice lui confia la direc-
 ce et du consistoire,
 1782, du titre de son
 e. Il mourut le 28
 deux principaux ou-
 de la réduction, en
 , des capitaux placés
 valeurs : le premier
 rurg en 1771, et fut
 1783; le second en
 S—L.

GÆRTNER (CHARLES-CHRISTIAN)
 fut un des hommes auxquels la litté-
 rature allemande doit le degré de per-
 fection qu'elle a atteint; et cependant
 la génération actuelle connaît à peine
 son nom. Il naquit le 24 novembre
 1712, à Freiberg en Saxe, où son
 père était maître de poste. Il trouva
 à l'école de Meissen, où il fit ses
 études préparatoires, deux jeunes
 gens qui devinrent, par la suite, les
 principaux ornements des lettres alle-
 mandes, et avec lesquels Gærtner se
 lia de l'amitié la plus intime. Ce furent
 Gellert et Ramler. L'union qui se
 forma entre ces trois étudiants, fait
 époque dans l'histoire littéraire ger-
 manique. Ils se retrouvèrent tous les
 trois à l'université de Leipzig, où
 Gottsched s'était érigé en réformateur
 du goût. Les trois amis travaillèrent
 pendant quelque temps sous les ban-
 nières de ce chef, qui chargea Gærtner
 de coopérer à la traduction du *Dic-
 tionnaire* de Bayle, et de l'*Histoire
 ancienne* de Rollin; car Gottsched,
 qui manquait de génie, avait assez
 de discernement pour sentir que sa
 nation, avant de prétendre à une lit-
 térature qui lui fût propre, devait
 s'enrichir de celle de ses voisins. Il
 faisait en même temps publier, par
 son ami Schwabe, un ouvrage péri-
 odique intitulé, *Amusements de la
 raison et de l'esprit*, qui, oublié
 aujourd'hui, n'a pas été sans utilité,
 en excitant l'émulation des jeunes
 écrivains, et leur fournissant l'occa-
 sion d'essayer leurs forces. Gærtner
 inséra ses poésies dans ce recueil; et
 elles sont du nombre des meilleurs
 morceaux qu'il renferme. Mais Gært-
 ner et ses amis avaient trop de goût
 pour être satisfaits des progrès que
 leur maître faisait faire à la littérature,
 et qui se bornaient à l'épuremeut du
 langage. A cette époque il s'éleva contre

En Suisse, un parti d'écrivains qui, remontant à la source du beau, recommandaient l'étude et l'imitation des anciens, et firent voir qu'une froide correction ne peut pas tenir lieu de génie. Leurs critiques raisonnées firent la plus vive impression sur les trois amis qui, réunis à Cramer, Schlegel, Ebeal, Giseke, Zacharie, Conr. Arn. Schmid et Klopstock, publièrent les *Nouveaux matériaux pour les jouissances de la raison et de l'esprit*, qui opérèrent une révolution en Allemagne. De tous ces amis, Gærtner est le moins célèbre : mais, à cette époque au moins, il les surpassait tous en esprit critique ; et ses jugemens prononcés avec la plus grande candeur, et avec une sévérité adoucie par les grâces de l'esprit, avaient à leurs yeux le plus grand poids. A l'âge de trente-trois ans il quitta Leipzig, pour conduire deux comtes de Schœnberg à Brunswick, où il plut tellement, que deux ans après, en 1747, on le nomma professeur de morale et de rhétorique au collège Carolin, célèbre école qui a été détruite de nos jours, sous le gouvernement français. Gærtner remplit cette place pendant quarante-trois ans avec un zèle qui ne lui laissa pas le temps de s'occuper d'autres travaux. Cette raison, peut-être aussi la sévérité dont il usait envers lui-même comme envers les autres, ne lui permirent-elles pas de publier ses productions. Il fut nommé, en 1775, chanoine du chapitre de St-Blaise à Brunswick, et obtint, en 1780, le titre de notable aulique du duc de Brunswick. Il mourut le 14 février 1791. Il était parvenu à l'âge de quatre-vingt-un ans sans ressentir les incommodités de la vieillesse. Il dut cette santé à la régularité de sa vie, et sans doute aussi à ce caractère bicueillant et joyal qui lui

concilia tant d'amis. S bornés ; et il en triompha dans les sciences, et dans la société qui était un modèle de simplicité. Nous l'avons vu dans ses ouvrages de Gærtner ne breux. Il publia en 1747 in-8°, un recueil de sermons qu'il avait prononcés solennels du Carolin pour la pastorale, la *Fidélité* était regardée, en son temps, un chef-d'œuvre d'éloquence. *Rosette*, comédie et une imitation très libre de *du temps passé* de Lezard. Le principal mérite de Gærtner est la direction du Journal que nous avons parlé, et dans la littérature allemande il est connu sous le titre de *Bremischer Intelligenzblatt* qu'il paraissait à Brunswick. Ses ouvrages sont en morceaux que ses contemporains taient pour y être soumis à sa critique en perfection.

GÆRTNER (Jean) botaniste allemand dans le duché de Brunswick le 17 mars 1732. Eucher perdit son père, et fut destiné d'abord à la théologie. Il consacrait tout son loisir aux sciences naturelles, lesquelles il eut un goût décidé. Sa répugnance qu'il éprouva à devenir prêtre, lui fit choisir le jeune Gærtner pour son directeur. Il fut d'abord théologien, et l'autre pour la médecine. Il se distingua par son point les mérites de la médecine, il se fit recevoir à l'université, j

assisté, pendant deux ans les leçons de Brendel, de Carl Røderer, et surtout de Carl Haller. De retour à Tübingen, en 1753, sous les auspices de Jean-George Gmelin, sur sa recommandation, et obtint le doctorat.

Connaître les hommes les plus distingués, et les plus fameux savants scientifiques de l'Europe courut d'abord la brillante route de la France, s'arrêta quelques semaines à Lyon, six mois à Gênes, et autant à Paris, où il passa plusieurs mois, après s'être rendu en Angleterre durant toute l'année 1755. La physique expérimentale était devenue son étude principale. Réunissant à la théorie supérieure la pratique à la main, il exécuta un beau télescope, un microscope solaire, et divers autres instruments d'optique et d'astronomie. En 1759, il fit un voyage en Hollande, et s'attacha principalement à l'illustre Van Royen. Il s'embarqua de nouveau pour l'Angleterre, pour terminer un travail qu'il avait commencé sur les poissons et les vers. Après un an de séjour dans ce pays, Gærtner retourna dans sa patrie et fut nommé professeur d'anatomie et de botanique à l'université de Strasbourg; l'académie des sciences lui donna au nombre de ses membres; l'impératrice lui confia la direction du jardin et du cabinet d'histoire naturelle, dont il publia le catalogue. Le climat rigoureux de la Moselle altéra notablement sa santé. Il partit d'abord, avec le comte Orloff, pour un voyage en Ukraine, dont il rapporta une quantité considérable de plantes inconnues; puis il quitta la Moselle à la fin de l'été de 1770, alla à Göttingue et se maria dans la ville où il

avait pris naissance. Entièrement occupé de son beau travail carpologique, qu'il avait commencé sur les bords glacés de la Néwa, il sentit le besoin de retourner une troisième fois en Angleterre et en Hollande, pour obtenir une foule de renseignements qui lui manquaient; ses espérances ne furent point trompées: Banks et Thunberg, arrivés récemment, l'un de son voyage autour du monde, l'autre du Japon, lui communiquèrent tous les fruits dont ils avaient fait une ample récolte. Si cette multitude d'objets, vivement désirés, fut pour lui une source de jouissances, elle devint la cause d'une maladie grave: excédé par des veilles trop prolongées et par l'usage continuel du microscope, il fut saisi d'une affection nerveuse, qui le força de garder presque constamment le lit pendant vingt mois. Désespérant en quelque sorte de sa guérison, et craignant de perdre la vue, il renonça aux remèdes, et laissa agir la nature, qui le rétablit beaucoup plus promptement et plus sûrement que les drogues pharmaceutiques. Il se remit à l'œuvre avec une application telle, qu'au bout de deux ans, le manuscrit et les dessins du premier volume furent totalement achevés. En le méditant avec soin, il y aperçut des omissions, des hypothèses, et même des erreurs: il résolut en conséquence de le laisser pendant dix-huit mois en portefeuille, de consacrer ce temps à des travaux d'un autre genre, puis de l'examiner avec l'œil sévère de la critique; alors, il employa neuf mois à perfectionner ce premier volume, dessina les figures des 79 planches, et le fit imprimer à ses frais, sous ce titre: *De fructibus et seminibus plantarum; accedunt Seminum centuriæ quinque priores*, Stuttgart, 1789, in-4°. Le manuscrit du second volume,

renfermant cinq centuries, comme le premier, fut terminé au mois d'avril 1791, et remis à l'imprimeur, qui le publia dans le cours de l'année, à Tubingue. Gærtner travailla sans relâche à un supplément, dont il espérait former un troisième volume; et la veille de sa mort, 13 juillet 1791, quoique sa main fût tremblante et sa faiblesse extrême, il acheva la description et le dessin de l'*halleria lacida*. Ce supplément a été mis au jour par son fils. La *Carpologie* est un traité fondamental et classique. L'académie des sciences de Paris, ayant à juger l'ouvrage qui, depuis plusieurs années, avait été le plus utile aux sciences, assigna la seconde place à celui de Gærtner. En effet, Césalpin, Morison, Ray, Knaut, Hermann, Boerhaave, Hebenstreit, avaient proposé des méthodes de classification basées sur les diverses parties du fruit; Gærtner alla beaucoup plus loin: il analysa, figura, et décrivit ces parties, trop superficiellement considérées par ses prédécesseurs; il fit connaître plus exactement la structure et la position respective de l'ovaire, du placenta, de l'embryon, et particulièrement du périsperme, qu'il nomme *albumen*. Sa division générale, fondée sur le nombre des cotylédons, n'est pas à l'abri de la censure: la quatrième classe, par exemple, composée des polycotylédones, doit être réunie à la troisième; car les lobes de ces plantes ne sont réellement qu'un nombre de deux, dont chacun est seulement partagé en plusieurs découpures. Cette observation, faite par Jussieu, a été confirmée par le professeur Richard, qui a singulièrement perfectionné l'analyse du fruit. On rencontre, dans la *Carpologie*, certaines remarques qui, pour être plus vulgaires, n'en sont pas moins utiles:

on voit que la grosseur des fruits n'est pas toujours proportionnée à la grosseur des végétaux qui les fournissent; rampante et herbacée donne des fruits énormes et pulpeux, tandis que le frêne, l'érable, ne portent que de petits fruits secs, dont la petitesse est étonnante. Les fruits les plus gros se trouvent dans la famille des cucurbitacées et dans celle des cucurbitacées; les plus longs appartiennent aux légumineuses. Gærtner indique les meilleurs moyens de sécher et de conserver les fruits et les semences. En un mot, l'ouvrage de Gærtner est un monument de science aussi long-temps que la langue allemande elle-même. Il n'est pourtant pas le seul titre de gloire: pendant son séjour en Angleterre, il fit un ouvrage sur les mollusques, inséré dans les *Transactions philosophiques* de la société royale de Londres, dont il était membre: à Pétersbourg, il en fit un second, sur les zoologiques, dont Pallas enrichit ses *zoologica*; puis un *Fraque classification systématique des plantes*, qui se trouve dans le *botanique* de Jean-Jacques Schreber. Quelques-uns de ses précieux écrits ont été mis au jour par son fils, mais on regrette de ne pas avoir un Vocabulaire botanique par lequel il avait long-temps travaillé, dont tous ceux qui cultivent la botanique sentent l'extrême importance. Le docteur allemand Jean-Chrétien Schreber a consacré, à son compatriote, sous le nom de *Cucurbitacées*, un genre de plantes, de la famille des malpighiacées. Cependant, ce genre est créé aux dépens d'un genre déjà établi, et que l'espèce qui en est le type était précédemment admise. Certains botanogra-

désigner sous le titre de *micapsulaire*. L'abbé Carient qu'elle doit faire un lier, qu'il enlève à l'imner, pour le dédier à sa. Ainsi, l'un des plus ralistes qui aient existé, ; carpologistes, se verra mmage que l'on prostitue à la médiocrité, et même titrée! M. Deleuze a pu le premier volume des *Musée d'histoire natu-* vie et les écrits de Gært- xcellente notice, qui a mbreux matériaux pour on de cet article. C.

FR A ROHRSDORF
VILLAUME noble (1) DE),
le 1^{er}. décembre 1700,
it à Leipzig et à Francfort
fut nommé, en 1722,
le jurisprudence à l'uni-
ipzig, et en 1733, membre
d'appel de l'électorat de
esde. Pendant les inter-
1740 à 1745, il siégea
unal suprême que l'élec-
e, en sa qualité de vicair
, établit pendant la va-
rône impérial, pour les
l'Allemagne régies par le

Ces fonctions conduisi-
er à la place de membre
ulique impérial, une des
charges auxquelles l'am-
jurisconsulte, surtout s'il
tant, pût aspirer alors.
mplit cette place jusqu'à
qui eut lieu le 13 mars
ublia un grand nombre de
s pendant qu'il professait
cipzig, ainsi que des *Ins-*
uris criminalis, qui, de

le noble indique en Allemagne un
aire entre le simple gentilhomme

1729 à 1765, eurent trois éditions. Il fit imprimer, en 1730, en 1 vol. in-4°, *Saxonum leges tres quæ extant antiquissimæ, ætate Caroli M. confectæ; accessit lex Frisiorum*. On lui doit la meilleure édition du *Miroir des Saxons* (Voy. ECKO DE REFGOW), et un recueil de pièces concernant les négociations de Munster, en 9 vol. in-8°, qu'il donna de 1731 à 1738, sous le titre de *Westphalische Friedens Canzley*. S—L.

GAETAN, famille illustre de Pise. Les Gaetani furent une des sept familles qui s'établirent à Pise vers l'an 962, et qui dès-lors demeurèrent pendant plusieurs siècles à la tête de la république et du parti Gibelin. Cette famille a donné à l'Église Gé-lase II, qui fut pape en 1119, dans le temps des démêlés du siège de Rome avec l'empereur Henri V.

S. S—1.

GAETAN ou CAIETAN, famille illustre de Rome, qui a donné à l'Église, en 1204, le pape Boniface VIII. La famille Gaetani, l'une des plus puissantes de Rome, avait, pendant le troisième siècle, changé en forteresse le tombeau de Cécilia Métella : les armoiries qui s'y trouvent encore ont fait donner à ce beau monument le nom de *Capo di bove*. Vers le temps de Boniface VIII, cette famille acquit les comtés de Caserte et de Fondi. Ses différentes branches, qui se sont alliées à toute la noblesse de Rome et de Naples, ont formé les ducs de Trajetto, de Laurenzano et de Sermonetta.

S. S—1.

GAETAN (S.), en latin *Caietanus*, naquit à Vicence en 1480, d'une famille illustrée dans la robe et dans l'épée, et connue dans la république de Venise sous le nom de *Thieni*. Ses parents lui donnèrent le surnom de *Gaëtan*, en mémoire de celui que

portait un de ses grands oncles, chanoine de Padoue, célèbre par sa piété autant que par ses vastes connaissances, et auteur d'un Commentaire sur les 4 livres d'Aristote sur les *Météores*, Padoue, 1476, in-fol. L'éducation du neveu répondait à ces pieuses intentions : il fut élevé dans la crainte de Dieu et dans les principes de la charité chrétienne. Ses exercices de piété ne l'empêchèrent pas de faire de grands progrès dans les sciences humaines. Il se distingua dans toutes ses études, prit le bonnet de docteur à Padoue, et revint dans sa patrie exercer l'honorable fonction de jurisconsulte, qui, en Italie, et à cette époque, pouvait s'allier avec la plus haute naissance. Il en prenait même le titre, comme on le voit par une inscription qu'on lit dans l'église de la Madelène du village de Rampazzo, que son frère et lui firent bâtir à frais communs, en 1505 : *Baptista et Cayetanus de Tienæis fratres jurisconsulti à fundamentis erexerunt anno Dom. M. D. V. Die X. Julii. D. O. M. ac divæ Magdalenæ.* Le jeune Gaëtan cependant devenait de plus en plus célèbre par ses lumières et par ses vertus : mais en cherchant la science, il fuyait la célébrité. Il se retira tout à coup à Rome, avec l'intention de se perdre dans la foule au milieu de cette grande ville, et de s'y livrer sans distraction à l'étude des livres saints : mais Jules II, qui se connaissait en mérite, avait entendu parler du sien : il voulut le voir, et l'attacher à sa personne ; et, nonobstant ses refus, il lui confia la place importante de *protonotaire participant*. Gaëtan prit les ordres sacrés ; et, tant dans l'exercice de son ministère que dans celui de sa charge, il offrit au sein de la corruption générale, dont Rome était alors le scandaleux

théâtre, le modèle de la vertu exemplaire. La mort de sa mère le bligeant de retourner à Vicence, il saisit cette occasion de reparaître au pape la prélatrice dont il avait été honoré, et rentra dans la ville avec plus de plaisir qu'il n'en avait sorti. Là, il partagea son temps entre l'étude et les œuvres de miséricorde ; il allait tous les jours visiter les malades, consoler les affligés, donner des secours aux indigents, et fut nommé directeur, à Vicence, par le cardinal nommé J.-B. de Cricca, lui trouvant de grandes dispositions pour la chaire, lui persuada que pour la retraite, à l'édification de son âme et à la conversion des âmes, Gaëtan prêcha donc avec succès non seulement à Vicence et dans le vicentin, mais à Rome, qui, dans le siècle des Médicis, était redevenue la capitale du monde. Ce fut dans cette ville qu'il tourna le dessein de réformer les mœurs du clergé, et de rétablir la pureté de la doctrine, avec la pureté de la morale, et sans affectation, mais avec la puissance de l'exemple, et en établissant un nouvel ordre religieux, dont les statuts et les règlements devaient, suivant lui, opérer une réforme salutaire. Il communiqua son projet à trois de ses amis, Boniface Colle et Paolucci, et à Agostino Ghieri, étaient membres, ce dernier de la confrérie de *l'Amor di Dio*, alors célèbre en Italie ; et le projet était de faire venir à Rome un évêque de Chieti, qui de son temps avait gouverné avec tant de pureté l'Église avec tant de pureté sous le nom de Paul IV. Ce projet fut approuvé par le pape, qui le confirma par un bref du 24 juin 1524, les statuts sous le titre de *clercs rég*

aféra les privilèges des charréguliers de la congrégation au. Ce ne fut cependant pas sans difficulté que le souverain pontife consentit à leur établissement, que plusieurs des cardinaux assistèrent au consistoire où il fut décidé, représentèrent avec force, les statuts du nouvel ordre et tentèrent la Providence, et, par leur raison, ne pouvait être approuvé par le Saint-Siège. D'après ce statut, les religieux devaient non seulement être sans fonds et sans revenus, mais les enfants de St.-François, qui étaient obligés encore à ne jamais se marier, et à toujours compter sur la Providence pour leurs repas. Clément VIII convint que cet article paraissait déraisonnable, et en demanda l'explication : mais Gaëtan et ses religieux représentèrent si bien que la Providence de vivre qui en résultait, était tout à fait conforme à celle des autres ordres et des premiers disciples de St.-François qu'ils obtinrent l'approbation du pape. Les quatre fondateurs firent leurs vœux solennels, le 25 novembre 1524, entre les mains de l'évêque de Capoue, commis à cet effet par Sa Sainteté. Ils furent ensuite pour superieur à Caraffa, qui avait prononcé ses vœux le premier, et à qui le pape avait conservé le titre d'archevêque de Theate (en latin *Theate*), du nom duquel le nouvel ordre prit celui de Theatins. Ils s'établirent d'abord dans une maison du Champ-de-Mars, où ils partagèrent leur temps entre les occupations de la vie active et celles de la vie contemplative. Peu après, ils firent un second établissement sur le mont Pincio, qu'ils furent bientôt obligés d'abandonner, lors de la prise de Rome par le connétable de Bourbon, à la tête de son armée, composée de ces hautes

si redoutables dans le 16^e. siècle, commit d'épouvantables dégâts dans la ville. Gaëtan et ses religieux firent, à cette occasion, des actes héroïques de charité chrétienne, allant de tous côtés, au péril de leur vie, soit pour modérer la fureur des soldats, soit pour porter des consolations dans l'âme de leurs victimes ; eux-mêmes en augmentèrent le nombre ; car les soldats, ne trouvant pas dans leur maison les trésors qu'ils y croyaient cachés, les maltraitèrent horriblement, et les jetèrent dans le fond d'un cachot. Gaëtan ayant trouvé le moyen d'en sortir, se réfugia à Venise, où la sérénissime république lui offrit un établissement pour son ordre, et il y fut nommé supérieur général, à la place de Caraffa, qui s'était démis de cet emploi. Les théatins ne tardèrent pas à se répandre dans toute l'Italie, en Espagne, en Pologne, et même en Orient : mais ils n'eurent jamais qu'une seule maison en France ; et voici à quelle occasion ils y vinrent. Le cardinal Mazarin, qui leur avait confié la direction de sa conscience, fut si satisfait de leur insinuation, qu'il sollicita et obtint pour eux un établissement à Paris, fit acheter, à cet effet, une maison sur le bord de la Seine, dont le quai a pris depuis le nom de ces pères, et leur légua, en mourant, une somme de 300,000 fr. pour bâtir leur église ; ce fut un des religieux, nommé Camille Guarini, qui en donna les dessins : elle fut commencée en 1662, et le prince de Conti en posa la première pierre, au nom de Louis XIV. Ce grand roi voulut poser lui-même, sur le portail de la maison, la croix que nous y avons vue jusqu'au moment où toutes les croix disparurent avec la religion de la surface du royaume. S. Gaëtan mourut à Naples, le 7 août 1547, dans la soixante-septième

année de son âge, et la vingt-troisième de la fondation de son ordre. Vers la fin de sa vie, le médecin qui le soignait, le voyant exténué de faiblesse et de macérations, l'invita à se coucher dans un lit : « Jésus-Christ, lui » répondit-il, est mort sur la croix ; » laissez-moi mourir sur la cendre. » Il fut béatifié en 1629, et canonisé par Clément X en 1675. On garde ses reliques dans l'église de St.-Paul à Naples, ville qui l'honore comme un de ses principaux patrons, et qui avait jusqu'à six couvents de son ordre, sans compter deux monastères de religieuses théatines. On a de S. Gaëtan 16 *Lettres* qui ont été publiées par l'abbé Barral en 1786, in-8°. de 169 pag. : elles sont très édifiantes et remplies d'une solide dévotion. Sa vie a été écrite par le P. Castaldo, Modène, 1612, in-4°; par Antoine Caraccioli, Cologne, 1612, in-4°. (insérée dans le Recueil des Bollandistes), et par plusieurs autres auteurs : la plus estimée est celle qu'a donnée le P. de Tracy, Paris, 1774, in-12. L'ordre des théatins, dont le P. Silos a composé en latin les *Annales* (Rome, 1650-66, 3 vol. in-fol.), a donné à l'Église un pape, et environ 200 évêques; aux missions de l'Arménie et des Indes-Orientales (dont le P. Ferro a donné l'histoire, Rome, 1704, 2 vol. in-4°), beaucoup d'ouvriers évangéliques; et à la république des lettres, des auteurs distingués, dont le P. Ant.-Fr. Vezosi, général de la même congrégation, a écrit l'histoire littéraire sous ce titre : *I scrittori de' cherici regolari detti Theatini*, Rome, 1780, 2 vol. in-4°; ouvrage très bien fait, et dont l'abbé de Saint-Léger a donné une notice détaillée et fort intéressante dans le *Journ. des sav.* de déc. 1782. G—6.

GAETAN (JEAN), pilote naviguait au service d'Esp partit du port de la Nativité côte du Mexique, le 1^{er}. n 1542, pour aller aux M Après avoir fait route à l'ou dant trente jours, on décou sœurs îles dont les côtes étai dées de bancs de corail. L tant, pauvres et grossiers, rent les Espagnols. On abord à plusieurs des Philippines, à Tidore, puis à Gilolo. Les gais, qui voyaient avec pe leurs voisins et rivaux en vinsent partager les profits donnait le commerce des é protestèrent contre l'établisse Castillans aux Moluques, di ces îles et celles qui se trouvaie cents lieues au-delà, appar au roi de Portugal. Il para commandant se laissa, ou il ou gagner par les Portugais; fusa d'accepter la proposition le roi de Timor de donner a gnois un navire tout neuf, en cement de celui sur lequel il venus, qui fut reconnu hors tenir la mer. Ce prince offrit de se reconnaître vassal du roi gne. Cependant tout l'équipage autres Gaetan, voulaient reto Mexique. Le capitaine l'em tint à un accord qui le mettait position des Portugais. Les E furent menés à Malacca. Gaeta dans la traversée tant de pr son habileté pour la navigati les Portugais l'invitèrent à e service de leur roi. Il rejeta le brillantes qu'on lui fit, disa resterait toujours attaché à reur son souverain. De retou rope, il publia la relation voyage. Elle est insérée dans 1^{er}. du Recueil de Ramusio,

Relation de Jean Gaetan, pillan, de la découverte des routes par la voie des Indes orientales. Cette relation très succinctorie annonce un bon observateur. Elle est remplie de remarques curieuses et de vues dans la route, sur la navigation et sur les cartes marines arabes et persanes. Gaetan déclare qu'elle est fondée sur des observations positives en plusieurs points.

E—s.

GAETANO ou **CAJETANO** (D'ABRUZZO) grammairien, né à Gaëtan vers le milieu du 15^e siècle, fonda dans cette ville une école qui fut très renommée. Sur le bruit de sa naissance, François-Marie Sforza vint à Milan, où il professa la littérature avec succès pendant plusieurs années, mais ce prince ayant été obligé de quitter ses états, Gaëtan, par le secours de son protecteur, revint à Gaëtan, où il essaya vainement de continuer son école. Ses ressources s'épuisèrent; il tomba dans la plus grande misère, et mourut de chagrin vers l'âge de 30 ans. On connaît de lui : I. Des *Comptes* sur les tragédies de Sénèque, traduits avec ceux de Bernartini, dans les éditions de ce poète publiées à Venise, 1483, 1505, 1522, in-fol.; et Paris, 1717, 2^e édition, 8^eme format. II. Des *Eclaircissements* sur Priscien, insérés dans des ouvrages de ce grammairien. Venise, 1496, in-fol. III. *Cours* des Commentaires de Juvénal sur Sabinus sur Virgile, laquelle il annonce son projet de faire lui-même de nouvelles éditions sur ce grand poète. IV. *Cours* en latin et des *Pièces* dont Arisi rapporte un grand nombre de fragments dans sa *Critique*.

W—s.

GAETANO (HONORÉ), comte de Gaëtan, vivait à la fin du 14^e siècle.

Ayant eu à se plaindre du pape Urbain VI, qui lui refusait le paiement d'une dette contractée par son prédécesseur, il alla joindre, à Anagni, les cardinaux mécontents de ce pontife; il excita leur ressentiment, leur offrit un asile dans ses forteresses, et les conduisit à Fondi, au mois d'août 1378. Là, ils élurent, par ses conseils, un nouveau pape, qui prit le nom de Clément VII; et ils commencèrent le grand schisme d'occident, qui, pendant trente-sept ans, divisa toute la chrétienté. S. S—r.

GAETANO (OCTAVE), savant jésuite, naquit à Syracuse, le 22 avril 1566, de parents issus des illustres maisons de Sortini et de Carrari. Il montra, dès son enfance, une dévotion très vive, et passait en prières le temps que ses camarades donnaient aux divertissements de leur âge. Une vision qu'il eut à seize ans dans l'église des jésuites, déterminait sa vocation: il sollicita sur-le-champ, avec le consentement de son père, son admission dans la société; mais ce ne fut que vingt ans après, qu'il prononça ses derniers vœux. La sagesse de sa conduite, sa douceur et ses talents, lui avaient acquis l'estime de ses supérieurs. Après avoir administré, plusieurs années, les collèges de Messine et de Palerme, avec autant de zèle que de succès, il fut mis à la tête de la maison professe de cette dernière ville. Ce fut alors que voulant mettre à profit ses loisirs, il s'occupa de rechercher et de réunir les actes des saints de Sicile. L'excès du travail le fit tomber malade; mais regrettant de laisser imparfait un ouvrage auquel il attachait un grand prix, il demanda à Dieu la santé, et la reconvra presque aussitôt. Enfin, épuisé de fatigues, le P. Gaetano mourut à Palerme, le 8 mars 1620, à cinquante-quatre ans,

dont il en avait passé trente-neuf en religion. Son portrait fut gravé à Rome par l'ordre du supérieur général, avec une inscription qui renferme l'éloge de son savoir et de la sainteté de ses mœurs. Le P. Alegambe, et Mongitore, dans la Bibl. de Sicile, rapportent plusieurs faits miraculeux arrivés au P. Gaetano. On a de lui : I. *De die natali S. Nymphae virginis et martyris panormitanæ*, Palerme, 1610, in-4°. II. *Idea operis Siculorum sanctorum summae sanctitatis illustrium*, ibid., 1617, in-4°. C'est le plan du grand ouvrage auquel il travaillait, qu'il n'eut pas la consolation de terminer entièrement, et qui ne parut que trente-sept ans après sa mort, par les soins de ses confrères, sous le titre suivant : III. *Vite SS. Siculorum ex antiquis grecis, Latinisque monumentis et ut plurimum ex mss. codicibus nondum editis collectæ*, ibid., 1657, 2 vol. in-fol.; ouvrage savant et très estimé. Le P. Tamburini en détacha l'*Histoire des églises de Sicile dédiées à la Sainte-Vierge*, la fit imprimer séparément, Palerme, 1665, in-4°, et en publia, l'année suivante, une traduction italienne, avec quelques additions et des figures. (Voy. FRONTON.) IV. *Isagoge ad historiam sacram siculam*, ibid., 1707, in-4°. Cette introduction à l'Histoire ecclésiastique de Sicile est pleine d'érudition, et a été insérée dans le tom. X du *Thesaur. antiq.* de Grævins. On a encore du P. Gaetano, une *Oraison funèbre de Philippe II, roi d'Espagne*, en italien, prononcée dans la cathédrale de Palerme, en 1601. Cette pièce eut deux éditions la même année; et elle fut réimprimée, pour la troisième fois, en 1619. — GAETANO (Alphonse), frère du précédent, naquit à Syracuse, en 1578, et entra dans la compagnie

de Jésus en 1593; il suivit les de son frère, et, après avoir avec distinction différents et mourut à Palerme le 7 janvier. On a de lui : *Vita di Francesco Gaetano della compagnia di Palerme*, 1657, et réimprimée quelques additions, Bologne, in-12. Cette vie a été traduite en français par le P. Toussaint Bridoul, 1641, in-8°. W—

GAFFAREL (JACQUES), hébreu et orientaliste, né, en 1601, à Nîmes en Provence, embrassa l'état ecclésiastique et prit ses degrés en théologie à l'université de Valence; ensuite à Paris, où il fut reçu en droit canon. Il s'appliqua particulièrement à la lecture des ouvrages des rabbins, et acquit par-là une multitude de connaissances singulières. Il fut envoyé à Rome, en 1632, par le cardinal de Richelieu, pour acheter des livres rares et des manuscrits. Cependant, il est difficile de croire que le cardinal eût mis sa confiance dans un homme si jeune, si l'on n'était alors connu que de Gabr. Naudé et de quelques autres erudits. Il retourna à Rome, en 1652; et à cette époque qu'il se lia d'amitié avec Léon Allacci, bibliothécaire de la bibliothèque du Vatican. L'année suivante, il se rendit à Venise: il y demeura quelque temps à l'hôtel de M. de la Thuillerie, ambassadeur de France, et qui aimait beaucoup les gens de lettres. L'ambassadeur désiré avoir la liste complète des livres qui traitent de la politique; Gaffarel, ne se sentant pas en la faire, pria Naudé de lui rendre service. Telle est l'origine de son *bibliographia politica*. (Voy. Naudé.) Gaffarel profita de son séjour à Venise, pour faire un voyage en Grèce et visiter les côtes d'Asie; il acquit une grande quantité de

avait publié, dès 1629, *les inouïes*; et on apprend, *face de ce livre*, qu'à cette époque il avait déjà tant souffert de sa santé qu'il avait pris la résolution, de ne plus écrire, du moins de ne publier que ses productions au jour. L'ouvrage fut pour lui la source non moins cuisants que les autres; il fut dénoncé à la Sorbonne malgré la précaution qu'il avait prise d'annoncer qu'il n'ajoutait rien de ces curiosités qu'autant que le permet, ou l'obligeaient les rétractations, la précaution ne fut pas suffisante. A Paris, en France, l'orage formé par son livre était apaisé; il obtint des bénéfices et le titre d'auteur. Se livrant alors à son état, il chercha, par ses prédications, à ramener le sein de l'Église, les calvinisme. En 1641, il fut évincé, l'avent et le succès. Un chatte ville, jaloux des applaudissements qu'il recevait, publia, sous le nom de Bayle, une lettre dans laquelle il l'accusa d'avoir débité des paroles injurieuses aux protestants: il se contenta de déclarer en public qu'il pardonnait sincèrement à l'auteur; mais le parlement, qui ne pardonnait rien, condamna l'écrit à être brûlé, et en fit pour l'exemple. C'est-là cependant la cause des injustes soupçons qui existaient contre Gaffarel; et c'est ce qui fit que Bayle à dire que, pour ramener les protestants, il avait été torturé, par le cardinal de Richelieu, à prêcher contre le purgatoire, et que le ministre desirait l'effacement des communions; et Gaffarel a publié un ouvrage sur ce but: mais ni l'un ni

l'autre n'ont jamais eu la pensée de faire à cette réunion le sacrifice d'un dogme enseigné par l'Église. Gaffarel, sur la fin de sa vie, se retira dans son prieuré de Sigonce, en Provence; il y mourut en 1681, à 80 ans. Léon Allacci a donné, dans ses *Apes urbanæ*, une liste très étendue des ouvrages de Gaffarel; elle n'est cependant pas complète. On ne citera ici que les principaux: I. *Les tristes Pensées de la fille de Sion sur les rives de l'Euphrate*, paraphrase du *psalme* 136; Paris, 1624, in-12. II. *Abdita divinæ cabalæ mysteria contra sophistarum logomachiam defensa*, ibid., 1625, in-4°. Ce fut là, sans doute, l'ouvrage qui lui attira les premières persécutions dont il se plaignit. III. *Dies Domini sive de fine mundi ex hebr. Elcha ben David in latin. conversa*, ibid., 1629, in-12. IV. *Curiosités inouïes sur la sculpture talismanique des Persans, horoscope des patriarches et lecture des étoiles*, ibid., 1629, in-8°. Il s'en fit, dit Bayle, une édition à Rouen, 1651, et deux sans nom de ville, 1657 et 1650, in-8°. On doit trouver, à la fin, deux planisphères dans lesquels, au lieu des constellations, les assemblages d'étoiles forment des caractères hébraïques, d'après le système d'Hamahzel, traduit du persan en hébreu par le R. Khomer. Grégoire Michaelis en a donné une traduction latine, Hambourg, 1676-78, 2 vol. in-8°, dont le second renferme les notes. Fabricius en a publié une nouvelle édition, augmentée d'une notice sur la vie et les ouvrages de l'auteur, Hambourg, 1706, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage contient des choses très singulières, et qui prouvent, dans Gaffarel, autant de crédulité que d'érudition. Ch. Sirey en publia, sous le nom de

Delisle, une réfutation, intitulée : *Des Talismans ou figures faites sous certaines constellations*, Paris, 1636, in-8°. : elle eut assez de succès. V. *Nihil, ferè nihil, minus nihilo, sive de ente non ente et medio inter ens et non ens positiones XXVI*, Venise, 1635, in-8°. ; titre bizarre et qui ne donne pas une haute idée de la métaphysique de l'auteur. VI. *Mariales gemitus*, Paris, 1638, in-4°. ; pièce de vers. VII. *Quæstio pacifica, num orta in religione dissidia componi et conciliari possint per humanas rationes et philosophorum principia, per antiquos christianorum libros rituales, et per propria hereticorum dogmata*, ibid., 1645, in-4°. C'est dans ce livre, dédié au cardinal Mazarin, que Gaffarel indique les moyens qu'il croit les plus propres à amener la réunion des communions chrétiennes. VIII. *Index codicum cabalisticorum mss. quibus Joan. Mirandulanus comes usus est*, ibid., 1651, in-8°. ; réimprimé dans la *Biblioth. hebraïca* de J. Ch.-Wolf. Il ne paraît pas que la Mirandole ait jamais possédé tous les manuscrits dont Gaffarel donne la liste, et encore moins qu'ils lui vinssent d'Esdras. IX. *Histoire universelle du monde souterrain, contenant la description des plus beaux antres et des plus rares grottes, caves, voûtes, cavernes et spélonques de la terre. Le prospectus en fut imprimé à Paris, 1666, in-fol. de 8 feuillets : il est très rare. Gaffarel chargea, par son testament, l'avocat Chorier, de Grenoble, de l'exécution de ses dernières volontés, et on espérait qu'il ferait paraître cet ouvrage ; mais l'attente du public a été trompée. C'eût été, dit J.-B. Michault, un monument de folie et d'érudition. Il voulait y traiter les matières les plus singulières et de la*

façon la plus ridicule ; il voit d partout. L'homme lui paraît tout engrotté, dont le corps mille cavités. Il parcourait l'nes sulfureuses de l'Enfer, gatoire et des Limbes : il se | de faire une description topog et exacte de la vallée de J qu'il trouvait trop petite pour la millième partie des habita moindre rue de Jérusalem l'avait conduit à rechercher du jugement dernier, sur donnait trois opinions diffé

V

GAFFARELLI ou CAFF (GAETAN), célèbre chanteur naquit à Bari le 16 avril était fils d'un pauvre pays lé *Majorano*. Dès son enf montra un goût décidé pou sique : on le voyait s'ext son d'un instrument ou d'u voix. Son père, qui le de l'état de laboureur, le punis sévérité de ce qu'il quittait se travail des champs, dans commençait à l'exercer, po suivre, dans les rues de I joueur de luth ; mais toute: nitions furent inutiles, m jeûnes auxquels son père damna. Toutes les fois qu'il se dérober aux regards patc allait parcourir les églises, et dans celle où il entendait Un musicien de la cathédr. remarqué ce petit paysan ve assez de régularité les jours tenait chapelle ; il l'avait enten vent joindre sa voix à celle d musiciens, et chanter en mes une parfaite intonation. Un voulut connaître de plus près chanteur qui avait attiré so tion ; il l'amena chez lui, et, a sérentes questions, il lui dem

à entendre chanter : *Ah, mon-*
répondit Majorano, avec toute
mité de son âge, senza pane
ma senza musica ; plutôt sans
 ne sans musique. Le musicien,
 appelait Caffaro (1), lui fit chan-
 diapason sur le clavecin, et
 et il ne douta pas que cet enfant
 int un des premiers chanteurs de
 : il s'informa de la demeure et
 m de son père, qu'il alla voir ;
 à bien le persuader des avan-
 qu'il pouvait attendre de son
 il lui faisait apprendre la mu-
 que ce dernier, suivant en
 s conseils du musicien, envoya
 1, à Norcia, subir la grande opé-
 (2). Quand le petit Majorano
 à Bari, le musicien Caffaro le
 et lui, lui fit apprendre à lire
 écrire, et lui enseigna les pré-
 éléments de la musique; un an
 il l'envoya à Naples, recom-
 à Porpora, maître aussi fa-
 par ses compositions que par les
 ats élèves qu'il avait formés à
 e chanter. Le jeune Majorano
 la depuis lors Gaffarelli ou Caffa-
 l'imitatif du nom de son protec-
 pendant cinq ans, Porpora ne lui
 que la même page, où il n'y avait
 d que les éléments les plus sim-
 il y ajouta progressivement des
 des groupes, des cadences, etc.;
 ème année fut consacrée à lui
 r des leçons d'articulation et de
 ociation. Gaffarelli, déjà arrivé
 ingtième année, et n'ayant par-
 , pendant cinq ans, qu'une seule
 se croyait un bien médiocre
 ien; mais Porpora le désabusa
 disant : *Va, mon fils, tu n'as*

plus rien à apprendre ; tu es le pre-
mier chanteur de l'Italie et du monde.
 Gaffarelli, ainsi que tous les *soprano*,
 commença sa carrière musicale par
 les rôles de femme, et il débuta pour
 la première fois à Rome, en qualité de
prima donna buffa, au théâtre della
 Valle, où il obtint le plus grand
 succès. Il parcourut ensuite les prin-
 cipaux théâtres d'Italie, excitant par-
 tout l'enthousiasme et l'admiration.
 En 1728, il revint à Rome, et chanta
 sur le théâtre d'Argentina, dans le
 rôle de *prim' uomo* (premier chan-
 teur). Gaffarelli avait une jolie figure,
 chantait parfaitement; et avec ces
 deux qualités il ne pouvait manquer
 de bonnes fortunes. Dans une occa-
 sion cependant, il faillit en être la
 victime : s'étant introduit dans une
 maison des plus distinguées, il se vit
 contraint, pour fuir la colère d'un
 mari jaloux, de se tenir caché, jusqu'à
 nuit close, au fond d'une citerne vide,
 qu'il trouva dans le jardin, et d'où il
 ne sortit qu'avec un terrible rhume,
 qui le retint au lit pendant plus de trois
 semaines; la dame qui le protégeait,
 connaissant jusqu'où pouvait aller le
 ressentiment de son époux, mit Gaf-
 farelli sous la sauve-garde de quatre
sgherri (spadassins), qui le sui-
 vaient de loin, partout où il allait.
 Cette aventure n'eut pas de plus fâ-
 cheuses conséquences; et Gaffarelli
 put sortir de Rome en toute sûreté,
 pour aller à Londres l'année suivante,
 1730. Il resta dans cette capitale
 plusieurs années, et il revint en Ita-
 lie chargé de richesses. Il ne voulut
 cependant pas quitter la scène, et
 chanta sur plusieurs théâtres, jusqu'à
 ce que, se trouvant à Naples, il enten-
 dit parler du mérite extraordinaire
 de Gizziello, qui était alors à Rome,
 où il devait débiter dans deux jours.
 Gaffarelli prend aussitôt la poste,

ne faut pas le confondre avec le célèbre
 le ce même nom.
 rmi tous les chanteurs, ce sont les *soprano*
 ye le plus en Italie; et c'est dans Norcia
 souvent les plus habiles opérateurs pour
 u cuneques. Le patient ne doit pas avoir
 a treize ans.

voyage toute la nuit pour arriver le soir à Rome, où l'on devait donner un grand opéra. Enveloppé dans son manteau, il se glisse dans la foule; et lorsqu'il eut entendu Gizziello, *bravo, bravissimo, Gizziello*, s'écrie-t-il, *é Gaffarelli che te lo dico* (bravo, bravo, Gizziello, c'est Gaffarelli qui te le dit). Il quitte sur le champ le théâtre, reprend la poste, et retourne à Naples avec la même précipitation. Il eut à peine le temps de s'habiller pour paraître sur le théâtre, où l'on faisait mille conjectures, ne sachant ce qu'il était devenu. En 1740, il chanta à Venise. Il avait 600 sequins d'appointements pour les trois mois du carnaval. Outre cela, dans une représentation qu'il donna à son bénéfice, il gagna plus de 700 sequins. Durant quelques années, Gaffarelli semblait avoir renoncé au théâtre; mais il y reparut à Turin, en 1746, et passa ensuite à Florence et à Milan. La grande dauphine de France, princesse de Saxe, qui aimait beaucoup la musique, fit venir Gaffarelli à Paris, en 1750; et il y chanta plusieurs fois dans les concerts spirituels. Ayant plu généralement à toute la cour, Louis XV chargea un de ses gentilshommes de lui faire un présent. Le gentilhomme envoya à Gaffarelli, par un de ses secrétaires, une boîte d'or de la part du roi. « Comment! dit Gaffarelli, tout surpris, le roi de France m'envoie cette boîte? Tenez, Monsieur (et il ouvrit son secrétaire), en voilà trente, dont la moindre a plus de valeur que celle-là. Si du moins il y avait le portrait du monarque?...—Monsieur, répondit le secrétaire, S. M. ne fait présent de son portrait qu'aux ambassadeurs. — Cependant, Monsieur, de tous les ambassadeurs du monde on ne ferait pas

un Gaffarelli. » On rapporte conversation au roi, qui en ricoupa, et le dit à la dauphine princesse envoya chercher le sien, lui fit présent d'un bracelet, et lui remit en même un passeport. « Il est signé, » dit-elle, c'est un grand homme pour vous; mais il faut en prendre car il n'est valable que pour quelques jours. » Gaffarelli partit de assez mécontent, disant qu'il n'avait pas gagné pour les frais de son voyage. Il avait amassé de grandes richesses qui le mirent à même d'acheter un fief de Santo-Dorato, dont il prit le titre, qu'il laissa après sa mort à son neveu, avec un revenu de quatre mille ducats (près de 45,000 francs). Pour agrandir son titre, il ne quitta pas sa patrie, et M. de Mousseigneur le duc de Savoie dans les égises pourvu qu'on lui fût assez généreusement. Peu de temps avant sa mort, il avait fait bâtir un hôtel, où on lisait cette inscription : *Amphyon Thebaïdomun*. Gaffarelli mourut à terre de Santo-Dorato, le 30 octobre 1783. Il fut un des chanteurs les plus étonnants qui aient paru sur la scène. Voix expansive et mélodieuse, égale force dans tous les tons, qu'il assujétissait à la mesure grave et la plus soutenue, et dans lesquels il savait donner une prodigieuse rapidité. Il excellait dans les cadences; et c'est le premier qui ait osé exécuter des *volutes* de demi-tons, avec l'instrument la plus parfaite. Musicien comme il jouait parfaitement du clavier, chantait, impromptu, les airs les plus difficiles. Son orgue pendant, était égal à son maître, peut-être le surpassait. Il était hautain sur la scène, que dans le monde était modeste au milieu d'un

blait de faveurs. Ce dernier é son condiscipule chez Porcuffarelli l'avait pendant quelques années dans la cathédrale; ainsi ce fut Gaffarelli premier, orna le chant de tous mes de la musique. Le fameux qui l'avait précédé, n'avait mérite que celui d'une très vix. Pacchiarotti, Rubinelli, si, ont sans doute surpassé li; mais ce dernier leur a, par son exemple, que la ut imiter les instruments les difficiles comme les plus mélo-

B—s.

FRANCIO (FRANCINO) naquit, le 14 janvier 1451, d'un bergamasque. Il fut destiné à ecclésiastique, étudia la compo-musicale sous un moine carme, seigna successivement la musi-phonocello, à Bergame, à Milan. ordonné prêtre, et nommé, en maître de chapelle (*phonascus*) athédrale de Milan. Il mourut, r'il paraît, dans cette fonction, 525. Gafforio s'était principale-occupé de la théorie musicale; ce L. Sforce l'avait mis à la tête école de musique qu'il avait e exprès pour lui. Ses ouvrages peu instructifs, sans doute, arativement à ceux que nous ons aujourd'hui; mais ils ont oins le mérite d'être les pre- d'auteur moderne, qui aient ubliés. Ce sont : I. *Theoricum harmonicae disciplinae*, Naples, 7 Milan, 1492, in-fol. II. *Prac-musicae*, Milan, 1496; Brescia, 7, 1502; Venise, 1512. III. *alicum ac divinum opus musice rnae lingua scriptum*, Milan, rd Dupont, 1508, in-fol. On lit, : frontispice : *Franc. Gasfurius mis tria de musicis volumina*

theoricam ac practicam et harmoniam instrumentorum accuratissime conscripsit. Cet ouvrage est composé de cinq traités : le premier, sur les intervalles; le second, sur la notation, les consonances et les divers tons; le troisième, sur les mesures et les valeurs des notes; le quatrième, sur le contre-point; le cinquième, sur les proportions musicales. L'auteur y définit l'harmonie, *concordia discors*. IV. *De harmonica musicorum instrumentorum opus*, etc., Milan, 1518. L'inscription placée en tête du livre précédent prouve que celui-ci était composé depuis long-temps lorsqu'il fut publié. V. Jean Spataro, de Bologne, attaqua vivement Gafforio dans son *Trattato di musica*, publié à Venise, 1531, in-fol. : ce dernier se défendit par une *Apologie* et par une *Epigramme*, où il rappelle que son adversaire faisait jadis des fourreaux d'épée. Gafforio cultiva aussi la poésie. Les continuateurs du Dictionnaire de Moréri lui attribuent encore la publication des ouvrages de Maffeo Vegio, et d'un Discours de Jacopo Antiquario à la louange de Louis XII. D. S.

GAGE (THOMAS), voyageur, était né, vers la fin du 16^e siècle, en Irlande, d'une famille catholique qui tenait un rang distingué. Son père l'envoya, en 1612, en Espagne, pour faire ses études chez les jésuites, espérant qu'il entrerait dans leur société: mais le jeune Gage, qui avait conçu pour eux une aversion mortelle, prit l'habit de l'ordre de Saint-Dominique à Valladolid. Il était, en 1625, au monastère de Xerez, en Andalousie, quand un commissaire de son ordre lui inspira le désir d'aller, comme missionnaire, aux Philippines. On voit, par le récit de Gage, qu'il se décida à prendre ce parti, moins par zèle pour le salut des âmes, que par la perspective de jouir

des douceurs d'une vie agréable, et d'amasser de la fortune dans ces contrées lointaines; enfin il redoutait les effets de la colère de son père, qui lui mandait qu'il aurait mieux aimé le voir simple marmiton dans les cuisines des jésuites, que général de tout l'ordre de Saint-Dominique, le menaçant de le déshériter, et de susciter contre lui les jésuites, s'il remettait les pieds en Angleterre. A peine était-il arrivé à Cadix, qu'on y publia un ordre du roi, pour empêcher qu'aucun Anglais passât aux Indes; de sorte qu'il fallut le conduire secrètement à un vaisseau, et le cacher dans une barrique, dont on avait exprès vidé le biscuit. Ce moyen ayant rendu vaines toutes les recherches que l'on fit pour le découvrir, il partit, le 2 juillet 1625, avec vingt-sept de ses confrères. Une surprise que les Espagnols éprouvèrent dans une relâche à la Guadeloupe, de la part des Indiens, qui leur tuèrent plusieurs matelots ainsi que des jésuites et un dominicain, ralentit le zèle de quelques missionnaires; tellement qu'en débarquant le 12 septembre à la Guadeloupe, ils eussent voulu retourner en Espagne. Cependant ils continuèrent leur route, et entrèrent, le 8 octobre, à Mexico. Gage resta, jusqu'au mois de février de l'année suivante, à la campagne, dans un monastère où l'on faisait séjourner les religieux pour les remettre des fatigues du voyage. Les discours d'un de ses confrères, nouvellement revenu des Philippines, le dégoûtèrent entièrement de l'envie de continuer le voyage; et la vie agréable que l'on menait à la Nouvelle-Espagne le décida à y rester. En conséquence, la veille du jour où l'on devait partir pour Acapulco, il s'échappa avec trois autres dominicains, et se mit en route pour Chiapa. Il y fut bien reçu par le

provincial: les preuves qu'il fit de son habileté le firent choisir pour enseigner le latin aux enfants de ville, et le mirent en crédit l'évêque et du gouverneur de six mois, on le laissa aller à Guatemala, où il courut de théologie, s'appliqua à la prédication, et fut nommé professeur de philosophie. Malgré le succès qu'il avait acquis, l'idée de retourner en Angleterre l'occupait sans cesse; il demanda la permission au roi et au gouverneur; elle lui fut accordée parce qu'un ordre exprès du conseil défendait de laisser en Espagne aucun prêtre, pendant son séjour dans les Indes. Alors la résolution de quitter l'Espagne prit son cours; il alla d'abord dans une campagne, pour apprendre l'indien, prêcher en quelque lieu, et amasser du bien. Après avoir été pendant cinq ans, le curé dans deux villages, le général de son ordre le permit de retourner en Angleterre: le père Gage s'y opposa à ce qu'il en profitât; voyant qu'il ne pouvait rien y faire, il se voyant un an après, se déterminant à profiter de la mission du général: il échangea sa part de son argent contre des pierres précieuses, et d'Amatitlan, le 7 janvier 1631, se rendit dans la province de Nicaragua, suivant la côte du grand golfe, alla s'embarquer dans un port de la province de Costa-Rica, des Caraïbes. A peine le navire fut en mer, qu'il fut pris par un vaisseau hollandais; et Gage se vit en possession de 8000 piastres. « Cet événement », dit-il, me fit appliquer à moi-même le proverbe, que *bien m'a valu ce que j'ai perdu, ne profite jamais*, voyez

; tout d'un coup ce que l'a-
 dévotion des Indiens m'avait
 quérir parmi eux pendant
 ans. » Il retourna à Car-
 nuis à Nicoja sur le grand
 y profita d'un bâtiment qui
 uama, traversa l'isthme, et
 Porto-Bello par la flotte es-
 qui arriva heureusement à
 r, le 28 novembre 1637. Sa
 pensée fut de quitter l'habit
 ; puis il retourna dans sa pa-
 ets vingt-quatre ans d'ab-
 avait presque totalement ou-
 lais. Son père était mort, et
 as fait mention de lui dans
 ment : son frère et ses pa-
 ent de la peine à le reconnai-
 ndant il en fut bien reçu. A
 1639, il partit pour l'Italie,
 soudre quelques doutes qui
 dès son séjour en Amérique,
 ns son esprit sur la religion.
 ju'il vit dans cette contrée ne
 as satisfait, il retourna à
 , où il abjura le catholicisme
 ermon qu'il prononça dans
 : Saint-Paul : cette démarche
 a avec sa famille. Voyant en-
 les catholiques étaient favo-
 rdsford, dont son frère était
 ur, et dans d'autres villes atta-
 : cause royale, il embrassa le
 arlement, et reçut en récom-
 rectorat de Déal. Ce fut alors
 ia la relation de ses voyages
 Indes-Occidentales. Les lu-
 elle fournit sur les richesses
 onnaissance d'un pays dont les Es-
 pagnols donnaient aux An-
 se de tenter contre ces pays
 litions qui leur promettaient
 s faciles. Gage s'embarqua
 lotte, qui échoua néanmoins
 entreprises qu'elle essaya
 ra-Cruz et la Havane, mais
 t à s'emparer de la Jamaïque

en 1654 : il mourut dans cette île
 l'année suivante. On a de lui : I. *A
 new Survey of the West-Indies*,
 etc. *Nouvelle Description des Indes-
 Occidentales, ou les Voyages de
 l'Anglais-Américain, par terre et
 par mer, contenant le journal d'une
 route de 3300 milles dans l'intérieur
 du continent de l'Amérique, dans
 lequel est raconté son voyage d'Es-
 pagne à Saint-Jean de Ulloa et à
 Mexico, la description de cette
 grande ville; aussi son voyage de
 Mexico par les provinces de Guaxa-
 ca, etc., et son séjour de douze ans
 dans les environs de Guatemala,*
*et notamment dans les villes in-
 diennes de Mixco, de Pinola, de
 Petapa et d'Amatitlan, avec son
 retour par la province de Nicara-
 gua, etc.; et une grammaire, ou
 quelques rudiments de la langue in-
 dienne, appelée Poconchi ou Po-
 coman, Londres, 1648, in-fol; ibid.,
 1655, 1677. La première édition est
 dédiée à Cromwel; la seconde à Fair-
 fax : il dit à ce général d'armée par-
 lementaire qu'il lui offre un nouveau
 monde à conquérir; il assure qu'il ne
 parle que des choses qu'il a observées
 par lui-même, et ajoute que si l'on
 trouve de la différence entre sa rela-
 tion et celles qui l'ont précédée, c'est
 que depuis cent ans qu'il n'a été rien
 écrit sur l'Amérique, les choses y ont
 bien changé. Ce livre eut un succès
 étonnant, parce que l'auteur était le
 premier étranger qui eût parlé avec
 connaissance d'un pays dont les Es-
 pagnols fermaient soigneusement l'en-
 trée. Quelques écrivains ont prétendu
 que Gage avait copié ce qu'il disait du
 Mexique dans une traduction du livre
 de Gomara. Quand même cette asser-
 tion serait vraie pour les faits géné-
 raux relatifs à l'histoire du pays, on
 ne peut nier que le dominicain irlan-*

dais n'ait parlé de beaucoup de choses qu'il a vues, ayant traversé l'intérieur du pays, qu'il décrit très bien, et dans lequel il a fait plus de onze cents lieues : de plus, il est, jusqu'à ce moment, le seul qui donne des lumières sur l'intérieur de la province de Guatimala et des contrées voisines. Labat, qui lui reproche amèrement de n'être pas allé cueillir au Japon la palme du martyre, et qui le maltraite à cause de ses sorties contre les moines et de son apostasie, convient qu'il donne des Mémoires très amples et très instructifs de tout ce qu'il avait remarqué dans le pays où il avait habité, et qu'il fait connaître une infinité de choses que l'on avait ignorées jusqu'alors, parce que l'on n'avait de documents que sur les côtes de ces régions éloignées. Ce témoignage prouve que l'on ne peut raisonnablement révoquer en doute la bonne foi de Gage : c'est un écrivain exact, mais qui n'est pas toujours assez judicieux. Il déplore l'aveugle superstition dans laquelle on entretenait les Indiens; et, d'un autre côté, il raconte des choses qui annoncent chez lui une crédulité puérile. D'ailleurs il narre d'une manière qui attache, de sorte que son livre se lit toujours avec plaisir. Colbert, jugeant que les documents qu'il contient pouvaient être utiles, ordonna d'en faire une traduction en français; elle parut sous ce titre : *Nouvelle Relation contenant les Voyages de Thomas Gage dans la Nouvelle-Espagne, ses diverses aventures, et son retour par la province de Nicaragua jusqu'à la Havane, etc.*, traduite par M. de Beau lieu ou Hues O-Neil, avec fig., Paris, 1676, 2 vol. in-12; Amsterdam, 1680, 1699, 1720, 1722; traduite en hollandais, Utrecht, 1681, 1 vol. in-4°; en allemand, Leipzig, 1693, 1 vol. in-12 : c'est la traduction fran-

çaise qui a servi d'original à la version. Plusieurs bibliographes tendent que Baillet est l'auteur de la traduction française : Camus ne sait pas sur quelles bases l'idée, puisqu'en 1676, Baillet était encore au séminaire, et se contentait de prendre les ordres. Le fait convient qu'il a corrigé le titre et tranché du corps de l'ouvrage les digressions qui ne convenaient au principal dessein de l'auteur, qu'il n'a pas suivi la division en chapitres. Les retranchements sont principalement sur les passages où Gage combat la croyance romaine : mais tout ce qui concerne la peinture des mœurs dissimulées des moines en Amérique, est laissé intact. Le dernier chapitre où Gage raconte son voyage en Italie et de sa conversion, est totalement supprimé. On n'a pas inséré dans quelques éditions d'Anquetil la grammaire de la langue Nahuatl, c'est dans cet idiome, le plus commun de ceux des environs de Guatemala, que Gage prêchait aux Indiens. Cette grammaire le *Pater*; elle est composée de mots que renferme cette prière; elle a l'avantage de fournir l'occasion de les faire connaître dans le plus grand détail. Anquetil a donné dans le tome II de son recueil, un morceau intitulé : *du Mexique et de la Nouvelle-Espagne, par Thomas Gage*, qui annonce l'avoir traduit de l'anglais, mais que des extraits. On a vu Gage le Sermon prêché le jour de la purification, Londres, 1642, intitulé : *entre un jésuite et un dominicain, commencé à Paris, livré à la vente et terminé à Londres*, 1642, quelques bibliographes attribuent à Gage le mérite de nous avoir fait connaître les hiéroglyphes mexicains, qui se trouvent dans le recueil

que Thevenot a tirés de cet L'erreur vient de ce que, dans il de ce dernier, le titre est çu : *Histoire de l'Empire n, représentée par figures ; du Mexique ou de la Noupagne, par Thomas Gage.* de lire l'avis tiré du recueil bas, que Thevenot a traduit en tête de l'explication de ces pour se convaincre qu'elles nt en Europe long-temps naissance de Gage. E — s.

3S (JEAN-BONAVENTURE DUCOMTE DE), né à Mons en le 27 décembre 1682, entra carrière des armes en 1703, cause de Philippe V, roi ie, et fut d'abord officier aux rallones. Sa bravoure et son ice lui méritèrent l'estime de s : il parvint, de grade en celui de lieutenant-général, en cette qualité sous le comte es dans l'armée de Catalo- stinée à l'expédition de l'île rque en 1740. Il prit le com- ent de l'armée espagnole à septembre 1742, et s'avança me de Naples, à la tête de hommes, vers la Lombardie, rsant les terres du St.-Siège. ses quartiers dans le Bolo- les bords du Reno, passa o le 5 février 1743, et le 8 née de Campo-Santo il en- Autrichiens 4 pièces de ca- lrapeaux, 4 étendards, 180 de blé, et fit 400 prison- ais après s'être rendu maître p de bataille, il crut devoir, urer ses subsistances, repas- naro; ce qu'il effectua dans ur ordre. Cette campagne de celle de 1744 firent le plus onneur au comte de Gages. haroclé sans cesse par des

forces supérieures, il sut conserver, pour ainsi dire, intacte sa petite armée : dirigeant ses attaques toujours à propos, il ne se laissa jamais euta- mer, et, ménageant ses retraites avec beaucoup d'art, il parvint à se maintenir dans la Romagne, jusqu'à ce que les Napolitains fussent en me- sure de le secourir. Pour lors, il prit à son tour l'offensive, de concert avec le duc de Modène, qui était venu prendre le commandement en chef de l'armée. Les Autrichiens, com- mandés par le prince de Lobkowitz, éprouvèrent des pertes considérables, et furent contraints de battre en re- traite. Nocera et Lodi tombèrent au pouvoir des Espagnols, ainsi que Serravalle, Tortone, Alexandrie, Asti, etc. Le comte de Gages, par une suite de savantes manœuvres, réussit à faire sa jonction avec les troupes que commandaient l'infant don Philippe et le maréchal de Maille- bois. La ville de Milan leur ouvrit ses portes, le 19 décembre 1745. Le 8 février 1746, le comte de Gages effectua le passage du Tésin avec un corps de 22,000 hommes, et força le prince de Lichtenstein d'abandon- ner Olleggio, et de se replier der- rière la Secchia : mais bientôt les Au- trichiens prirent leur revanche. L'in- fant don Philippe repassa le Pô, et perdit le fruit des dernières campa- gnes : cependant le comte de Gages ne montra jamais plus d'habileté que dans cette retraite et dans celle que nécessita la perte de la bataille de Campo-Freddo, mais principalement à la journée du 10 août, après le passage du Tidon, où le marquis de Botta, croyant surprendre en désor- dre les armées combinées, fut re- poussé avec perte de 6000 hommes. Peu de temps après la mort de Phi- lippe V, le comte de Gages remit le

commandement de l'armée espagnole (le 15 août 1746) au marquis de las Minas, et revint à Madrid, où il fut comblé d'éloges par le roi Ferdinand VI, qui lui conféra la commanderie de Vittoria (ordre de S. Jacques) et celle de Pozzuello (ordre de Calatrava). Il avait obtenu le collier de la Toison d'or l'année précédente. En 1748, on voulut mettre de nouveau le comte de Gages à la tête des armées espagnoles en Italie : mais son grand âge, sa santé très altérée par les fatigues de la guerre, et peut-être aussi la crainte de se voir encore gêné dans ses opérations comme il l'avait été précédemment en diverses circonstances, ne lui permirent pas d'accéder à cette proposition; et il fut nommé vice-roi, gouverneur et capitaine-général de la Navarre. C'est à son ardente sollicitude pour le bien-être des peuples, et aux soins de son administration éclairée, que sont dues les belles routes du royaume de Navarre. Il mourut à Pampelune, le 31 janvier 1753, dans sa 73^e année. Le roi d'Espagne Charles III fit élever à ses frais, dans l'église des Capucins de Pampelune, en 1768, à la mémoire du comte de Gages, un superbe monument, pour lequel il composa lui-même cette inscription :

Joanni Bonaventuræ Dumont
comiti de Gages
sabaudicis austriacisque
ad Velitras et Tanarum copiis
fugatis
regni neapolitani
clarissimo assertori
reique militaris peritiz
duci supra famam præclarissimo,
tandem regni Navarre
proregi solertissimo
et in publicis viis struendis
inventori mirifico.
Decedenti prid. kal. febr. anni 1753
ætatis 73
Carolus III Hispaniarum rex

monumentum hoc dicitur
bene merenti.

S

GAGLIARDI (DOMINIQUE) professeur de médecine à Rome, proto-médecin de l'état ecclésiastique à la fin du 17^e. siècle et au commencement du 18^e., acquit beaucoup de réputation comme médecin et anatomiste : I. *Son Anatomie novis inventis illustrata*, 1689, in-8^o., est un ouvrage de réflexions originales, et d'une exactitude remarquable pour l'époque. Les os, à la vérité, n'y sont décrits que dans l'état sec; mais les détails curieux dans lesquels l'auteur est entré sur les rapports et la structure de ces organes, sont dignes des éloges et de l'attention de tous les anatomistes. II. *L'Idée del vero fisico e morale firmata se documenti ed operazioni create*, Rome, 1718, in-8^o.. Cet ouvrage, dans lequel Gagliardi donne des instructions aux jeunes gens qui se font une affaire de faire des progrès dans la médecine, est plein des préceptes les plus sages et les plus utiles, soit sur la pratique, soit sur la morale des médecins. III. *L'Inferno istruito nella sc disinganno; opera composta dal medico di chi desidera vivere sano e felice*, Rome, 1719, in-8^o., et *ibidem*, 1720, in-8^o., II. pour objet les abus préjudiciables à la santé, et les moyens susceptibles de procurer une longue vie. IV. Il naît encore de Dominique Gagliardi un traité *De educatione juvenum*, Rome, 1723, in 8^o.. — JEAN GAGLIARDI, médecin de Milan, mort dans le 17^e. siècle. Il n'est connu que par les biographies que par les ouvrages suivants : I. *Nova ratio un medendi febribus humoralibus*, Jan, 1652, in-4^o. II. *Consu-*

logne, 1637. III. *Cognita di morbi communi æstivi mali*, Milan, 1643. IV. *De uso in uso nella medicina*, 165. L'auteur s'occupe spécialement dans cet ouvrage, de l'acier dans le traitement des chroniques. — Hubert, médecin milanais, père de l'acier, florissait à la fin du 16^e et au commencement du 17^e siècle. *Della ragione e quantità, nelle febbri pestifere ed acute*, Milan, 1643, est le seul ouvrage qu'on ait

CH — T.

GAGLIARDI (PAUL), savant italien, né à Brescia en 1695, obtint le doctorat et le canonicat à la cathédrale de Brescia, et s'appliqua avec beaucoup de succès à recueillir toutes les données relatives à l'histoire de sa patrie. Les talents de Gagliardi étaient si distingués, que sa réputation dans toute l'Italie le fit élire par le sénat de Venise, et par le pape, à l'académie de S. Zeno et Tiraboschi le plus grand éloge : Fontanini souhaitait une édition des *Memorie storiche di Ottavio Rossi*, ne lui paraissant plus capable de porter cet ouvrage à sa perfection. Gagliardi mourut en 1742. Œuvres : I. *Oratio pro adventu archiducis ad episcopatum Veronensem ecclesie*, Venise, 1715. II. *Parere intorno all' antico stato di Canomani ed a i loro consuetudini*, 1724, in-8°; réimprimé dans les *Memorie istoriche di Canomani intorno all' antico stato dei consuetudini*, par Sambuco, Brescia, 1742, in-8°. Il cherche à prouver, dans une dissertation, que Brescia est la capitale du pays des Cénomans, et en fixe l'étendue d'après les passages de Polybe, de Strabon. III. Les vies de St. Philastre et de St.

Gaudence, évêques de Brescia au 4^e siècle, Brescia, 1738, in-4°. Il a fait précéder cette édition, des Vies des deux saints évêques; et il y combat avec autant de force que de justice les réflexions trop sévères que Dupin s'était permises sur leurs écrits. Il avait publié précédemment, avec quelques autres opuscules: *S. Gaudentii sermones cum opusculis Ramperti et Adelmani Brixie episcoporum, recensuit et notis illustravit Paulus Galeardus*, Padoue, 1710, in-4°. IV. Des *Notes* pleines d'érudition, sur la liste des évêques de Brescia publiée dans l'*Italia sacra* d'Ughelli, et insérées à la suite de cette liste dans la seconde édition de l'ouvrage.

W—s.

GAGLIARDO ou GAGLIARDI (ACHILLE), jésuite italien, né à Padoue vers 1537, entra en 1559, à l'âge de vingt deux ans, au noviciat de cette société. Elle fit en même temps une triple acquisition dont elle eut lieu de s'approuver : deux frères cadets de Gagliardi imitèrent l'exemple de leur aîné, et embrassèrent, en même temps que lui, l'institut des jésuites qui venait de s'établir. Les trois frères appartenaient à une famille distinguée et riche. Ils préférèrent la pauvreté évangélique aux avantages que pouvaient leur procurer la fortune et leur naissance. La nature, d'ailleurs, les avait doués si heureusement, que le jésuite Simon Rodriguez, l'un des dix premiers compagnons de St. Ignace, disait que si on lui avait donné à choisir trois sujets dans toute l'Italie, il n'eût pu rencontrer mieux. Achille avait à peine vingt-cinq ans, que ses supérieurs le jugèrent capable de professer la philosophie dans leur collège de Rome. Il enseigna ensuite la théologie à Padoue et à Milan; et s'y

acquies la réputation d'un homme versé dans cette science. Il eut successivement à gouverner, en qualité de recteur, les collèges de Turin, de Milan, de Venise, et enfin de Brescia. Il mettait un soin particulier à former à la vie spirituelle ceux de ses jeunes confrères qu'il avait sous sa direction; et pour cela, il les réunissait tous les dimanches dans des conférences qu'il faisait lui-même. Son zèle n'était pas moins infatigable que sa vie était exemplaire. A l'âge de plus de soixante ans, il lui arrivait souvent de prêcher le matin, de faire une leçon dans l'après-midi, et le soir une exhortation à des personnes distinguées, qui se rassemblaient dans un oratoire pour l'entendre. Il avait établi des exercices spirituels pour tous les états, et il y présidait. Retiré à Modène dans ses dernières années, il y fut attaqué d'une maladie cruelle qui lui ôta la mémoire, le priva de la vue, et lui causa pendant vingt-deux mois les plus vives douleurs: il les supporta avec patience; enfin, il expira dans de grands sentiments de religion, le 6 juillet 1607, âgé de soixante-dix ans, dont il en avait passé quarante-deux dans la Société, constamment occupé de services utiles et de bonnes œuvres. Il est auteur de plusieurs ouvrages religieux, dont voici les titres: I. Un Catéchisme en langue italienne, Milan, 1584, in-4°. Ce catéchisme fut fait à la demande de St.-Charles Borromée, qui avait pour l'auteur la plus grande estime, et qui voulut l'avoir pour compagnon lors de la dernière visite qu'il fit de son vaste diocèse. II. *De disciplina hominis interioris*; opuscule où l'érudition se réunit à la piété. Philippe Chifflet a mis en tête de son édition de l'*Imitation de J. C.*, un chapitre du P. Gagliardo, où se trouve une

exposition abrégée de la doctrine de cet excellent livre. III. *diuum christianæ perfectiōnis praxim uniendi ani Deo*. Ce livre, écrit d'abbé de Liechtenstein, fut traduit en latin, Autriche, 1655. IV. *Des taires sur les écrits de St. Augustin*. V. *Explication de l'institution de la Société de Jésus*. VI. *De la morale pour tous les états*. VII. *De la morale des manières de méditation*. VIII. *De la morale de la Société de Jésus*. Trois éditions de *Combat spirituel* (C. Lucques, 1691; et Parme, 1701) attribuent cet ouvrage au P. Gagliardi de l'abbaye de S. Théophile Raynaud, intitulé *temata de malis ac bonis*. Édition de Lyon, 1665; un autre (dit Mercier Saint-Léger, *J. Sav.*, décembre 1782, p. 100) défend cette opinion n'a pas été défendue par les jésuites et qui l'ont abandonnée: en ne compte pas le *Combat spirituel* parmi les ouvrages de Gagliardi. (SCUPOLI.)

GAGNI (1) ou GAGNIER, en latin, *Gagnæus*, docteur de la maison de Savoie, dont les soigneuses et savaiches contribuèrent beaucoup à la restauration des lettres au commencement du 16^e. siècle, et dans les environs. Il entra de boursier au collège de la Trinité, où il commença à y étudier l'année vers 1524. Il s'y était par une étude approfondie des langues grecques, latines et hébraïques, le célèbre Pierre Danes, l'un des premiers professeurs du Collège de la Trinité. Ses progrès dans les sciences

(1) Quelques-uns écrivent *Gagnæus*.

rapides. Dès l'an 1529, il fut jugé capable de les enseigner; l'année même il expliquait les *sentences* au collège de Navarre.

La même année, il fut reçu en théologie, et fit à Navarre des publications publiques des *Épîtres de S. Paul*. En 1533, il publia un *Commentaire sur l'épître aux romains*, à la sollicitation du roi Jean de Lorraine, et aidé de Boary, évêque de Saint-Malo, qui procura des Commentaires à plusieurs seigneurs inconnus. Le cardinal de Lorraine le fit connaître à François I^{er}, ami des lettres et des sciences, qui l'appela près de lui. Il y fit d'abord les fonctions de lecteur du prince, qui, pendant ses repas, se faisait lire et expliquer des livres choisis, et prêtait à cette lecture beaucoup d'attention. C'est par ses soins d'une de ces lectures, le roi fut extrêmement satisfait, et lui dit qu'il existait dans le royaume un grand nombre de ces livres, trésors précieux, mais qui, sans utilité, parce qu'ils étaient comme perdus dans les chartriers, chapitres ou dans les bibliothèques des monastères, dont, par quelques motifs, les chanoines et religieux ne permettaient point d'être consultés. Sur-le-champ, François I^{er} fit rédiger à Gagni un diplôme par lequel il était ordonné que dans toutes les bibliothèques, et tous les lieux où il y avait des livres, lui fussent réservés. Gagni savait trop combien les avantages pouvaient résulter de cette mesure pour la négliger. Dans ses fréquents voyages où il allait voir le roi, il se faisait inscrire dans les bibliothèques qu'il avait sur son chemin. Il en avait les manuscrits, en tirait

des copies, et les publiait, ou les communiquait à des personnes qui se chargeaient de les publier. Plus de cent ouvrages importants sortirent ainsi de la poudre où ils seraient demeurés ensevelis. François I^{er}. récompensa les services de Gagni en le faisant son premier aumônier et son prédicateur ordinaire. Le crédit dont Gagni jouissait ne fut point inutile à l'université à laquelle il devait son éducation et son premier lustre: elle recourut plusieurs fois à lui, avec succès, dans des circonstances difficiles, et pour le maintien de ses privilèges. En 1546, il joignit à ses autres titres celui de chancelier de l'église de Paris. Il était lié avec les hommes de son temps les plus doctes et les plus célèbres. Il entretenait un commerce de lettres avec plusieurs, notamment avec Marcel Cervin de Monte-Pulciano, qui, depuis, fut pape sous le nom de Marcel II. Peironius, Sixte de Sienna, Barthélemy Faïus, Possevin, parlent de Gagni comme d'un théologien habile, d'un savant versé profondément dans les lettres divines et humaines, d'un prédicateur accompli, *absolutissimus*, et d'un personnage non moins distingué par sa piété que par son érudition. Il mourut en 1549, et fut enterré dans la chapelle du collège de Navarre. Il est éditeur ou auteur des ouvrages suivants: I. *Commentarius Primasii Uticensis in Africâ episcopi, in epistolas S. Pauli*, lat. et franç., Paris, 1537, réimprimé à Lyon dans la même année. C'était un des livres que Gagni lisait et expliquait à François I^{er}. pendant ses repas. Ce Commentaire a été inséré dans la Bibliothèque des Pères. II. *Alcimus Avius et Claudius Marius Victor poetæ christiani in lucem emissi*, Lyon, 1556, in-8°. (*Voy. AVIT.*) III. *Petri Apolloni Collatii*

presbyteri Novariensis excidii hierosolymitani libri IV, Paris, 1540. IV. *Sermons de Guerric, abbé d'Igny*, traduits du latin en français. (Voy. GUERRIC.) V. *Hendecasyllabus de sanctissimo Christi corpore in Eucharistia*. VI. *Davidici psalmi, in lyricos diversorum generum versus, adjectis unicuique brevibus argumentis, descriptisque ad latera paginarum ipsis psalmorum verbis ex vulgata editione, cum hebraica veritate illustrati*, Paris, 1547. VII. *Paraphrasis in epistolam ad Romanos*, Paris, 1533; *ibid.* 1633, in-8°. VIII. *Scholia in Evangelia quatuor et in actus Apostolorum*, Paris, 1552; *ibid.* 1631, in-8°, etc. Dom Calmet et le docteur Launoï font l'éloge des commentaires de Gagni sur le nouveau Testament. Ses Scholies sur les quatre Evangiles, sur les actes des Apôtres, et sur l'Apocalypse, ont été insérées dans la grande Bible, *Biblia maxima*, de Jean de la Haye, Paris, 1643, 5 vol. in-fol. L—Y.

GAGNIER (JEAN), orientaliste célèbre, naquit à Paris vers l'an 1670, et fit ses études au collège de Navarre. Il eut pour maître le P. Le Bossu, auteur du *Traité sur le Poème épique*. Ce père, montrant un jour à ses élèves la Polyglotte de Walton, leur dit : « Voilà, mes enfants, un livre que vous devriez estimer. » Ces paroles firent une grande impression sur l'imagination du jeune Gagnier; et dès ce moment, il se livra avec ardeur à l'étude de l'hébreu et de l'arabe. On connaît peu de particularités touchant la vie de ce savant. On sait seulement qu'il reçut les ordres sacrés de M. l'évêque de Meaux, et qu'il devint chanoine régulier de Ste.-Geneviève. Peut-être avait-il suivi malgré lui la carrière religieuse; car, peu de temps après, il sortit de son couvent, se maria, et alla

chercher un asile en Angleterre, où il embrassa la religion protestante, vers le commencement du 18^e. siècle. Il fut très favorisé par plusieurs amis qui l'encouragèrent, entre autres l'archevêque de York et le lord chancelier Macclesfield, qui lui dédia son édition d'*Aboulphar*, et reçut à Cambridge le degré de docteur en arts; et étant ensuite allé à Oxford pour suivre ses travaux dans la bibliothèque Bodléienne, il fut élu avec le même degré dans l'université, où il se soutint en latin et en hébreu. Ayant été choisi pour chapelain par l'archevêque de York, William Lloyd, évêque de Worcester, l'avait accompagné à Oxford d'après l'ordre de Sharp, archiduc de York, il assista Græbe dans la collation de men des manuscrits arabes dans la bibliothèque Bodléienne, et fut élu aux *Constitutions clémentines*, lesquelles ce prélat avait engagé à écrire un *Traité contre les erreurs des déistes*. Gagnier lut et traduisit tout ce qui pouvait servir à la collation de cet ouvrage. En 1700, il remplit la chaire d'arabe dans l'université d'Oxford, pendant l'absence de Wallis. Mais il parut, d'après une lettre de J.-Ch. Wolff au comte de Croze, que, dès 1715, il fut nommé professeur de langues orientales dans l'université de Cambridge. Il mourut le 2 mars 1740. Œuvres de ce savant : I. *Instruction pour les déistes*, Amsterdam, 1700. II. *Lettre sur les Médailles antiques*, dans les *Nouvelles Mémoires de l'Académie publique des lettres* et le *Journal de Trévoux*, 1705. III. *Joseph ben Gorionis Hitaica, lib. V. ex hebraeo vertit, præfatione et notis* de J. Gagnier, Oxford, 1700.

édicace à l'archevêque de
 1, Gagnier annonce qu'il
 iblier divers autres ouvra-
 ques des Juifs : sa traduc-
 'est point accompagnée du
 eu, ainsi que quelques bi-
 s l'ont écrit, est faite d'a-
 ion hébraïque de Venise,
 . *L'Eglise romaine con-*
l'idolatrie et d'anti-chris-
La Haie, 1706, in-8. V.
va et accurata exhibens
ata omnium conjugatio-
nicarum, Oxford, 1710.
 , qui est fort méthodique,
 osée par l'auteur en faveur
 liers ; elle est contenue en
 odes feuilles : Gagnier y
 e nouvelle grammaire hé-
 et celle du célèbre rabin
 raig, l'un des plus anciens
 ens juifs, dont il a trouvé
 crit à Oxford en hébreu et
 VI. *Vindiciæ Kircheria-*
animadversiones in novas
rommii concordantias græ-
nis LXX, ibid. 1718. Cette
 mère d'un ouvrage estima-
 Gagnier s'écarta souvent
 de cette urbanité que les
 evraient toujours observer
 discussions littéraires, dé-
 bricius, à Wolf et à La
 omnius était dans un âge
 xé ; et ses *Concordances*,
 à celles de Kircher, lui
 de justes éloges. VII. *De*
rebus gestis Mahomedis,
to Abul-Kasem ben Ab-
smiticæ religionis autoris,
perii saracenicifundatoris,
uo, videlicet Abulfeda et
s, historicorum arabum
 ... *Latine vertit et notas*
 . Gagnier ; *accedunt accu-*
rbicæ triplicis geographiæ
eodem Abulfedâ, al Edri-

sio, aliisque etc., cum præfatione
et indicibus copiosissimis, ibid.,
 1723, in-8°. Gagnier ayant entrepris
 d'expliquer, dans son cours d'arabe,
 l'Histoire universelle d'Aboul-feda, la
 vie de Mahomet écrite par cet histo-
 rien plut tellement à ses auditeurs,
 qu'elle leur parut digne d'être tra-
 duite et publiée. Les notes qui ac-
 compagnent cette traduction, sont
 pleines de citations d'auteurs arabes :
 « Ce n'est point, dit Reiske, l'étude
 » et l'érudition qui manquent à l'au-
 » teur, mais une connaissance plus
 » approfondie de la langue. » Kohler
 a donné quelques corrections pour cet
 ouvrage, dans ses *Notæ et emendat.*
ad Theocritum, Lubec, 1767, in-8°.
 VIII. *Is. naelis Abulfedâ principis*
Hamah, geographia universalis, in
tabulas secundum climata et regio-
nes digesta, cum longitud. et latit.
urbium locorumque celebriorum.....
Arabice denuò descripsit, latine ver-
tit, mappis geographicis adorna-
vit, notasque adjecit, ibid. in-fol.,
 1726 ou 1727. Gagnier entreprit
 après Schikard et Greaves de donner
 une traduction latine de la Géogra-
 phie d'Aboul-feda. Vers 1725 ou
 1726, il en publia le prospectus dans
 lequel il annonce qu'il se servira, pour
 faire la traduction et publier le texte
 arabe, des manuscrits employés par
 Greaves, Erpenius, Golius, S. Le
 Clerc, H. Wild, et surtout des colla-
 tions faites par Guillaume de Guise :
 l'ouvrage, y compris les notes et les
 diverses leçons, devait former un vol.
 in-fol. de 160 feuilles ; mais il n'en a
 paru que les 72 premières pages qui
 contiennent, 1°. l'*Arabie* ; 2°. une dis-
 sertation où Gagnier traite de l'origine
 du nom des Arabes et de l'Arabie ; de
 l'ancienne division de cette contrée,
 etc. : ce qu'il dit touchant l'étymologie
 du nom de Sarrasin, ne saurait du-

truire l'opinion de Pococke, qui fait venir ce nom du mot arabe *cherkiyn* (*Orientaux*); 3°. le commencement de la description de l'Égypte: on peut voir, sur ce fragment extrêmement rare, le *Muséum hist., philos., théolog.*, vol. 1, p. 2, pag. 355, le *Journal des savants* de 1727, p. 373, et la *Bibl. arab.* de M. Schnurrer, p. 124 et suiv. IX. En 1727, Gagnier promit une traduction du *Sefer emunoth*, ou *Livre des articles de la foi judaïque*, composé en arabe par le célèbre rabin Saadia. Il en publia même un *specimen* qui contenait, outre le texte arabe, la version latine et des notes, le texte de la traduction hébraïque de cet ouvrage faite par Juda, fils de Saül. Cette entreprise n'a point eu de suite. X. *La Vie de Mahomet, traduite et compilée de l'Alcoran, des traditions authentiques, de la Sonna, et des meilleurs auteurs arabes*, Amsterdam, 1732, 2 vol. in-12. Gagnier ayant composé cette histoire pour les personnes qui ne pouvaient lire la traduction latine d'Abou-l-feda, publiée précédemment, l'envoya à Samuel Le Clerc, qui la fit imprimer. Il en a été fait une réimpression en 3 vol. in-12, sous la rubrique d'Amsterdam 1748, mais qui n'est point estimée. XI. *Animadversiones in novam Josephi Gorionidis editionem*, à Jo. Frid. Breithaupto *publicatam*, dans la *Bibl. choisie de Le Clerc*, t. 25. Gagnier y garde aussi peu de mesure que dans ses *Vindicia Kircherianæ*. XII. *Traité de la petite Vérole*, traduit de l'arabe de Rhazis, à l'invitation du docteur Mead. Nous ignorons si cette traduction a vu le jour. XIII. *Fragmenta ex Catend in Pentateuchum arabicæ syriacis descripta litteris et latinè versa*, dans le tom. 3 de l'édition de S. Hippolyte, donnée par J.

Alb. Fabricius. Le *Thesaurus* de La Croze fournit plusieurs particularités touchant le savoir de Gago et le savoir de Gago apprend qu'il s'était livré à la langue copte, et qu'il prit de donner les écrits de Juda Khiug et de Jonas deux grammairiens très anciens avec une traduction latine. Gago a laissé un fils, Thomas qui fut élevé au collège de St. Edmund à Oxford, et prit le degré de docteur en arts en 1743. Etant entré dans les ordres sacrés, il obtint le bénéfice de March-Gibbon, et passa en Angleterre chez lui de Stranton près Hartlepool, où il fut évêché de Durham. Il y vécut jusqu'en 1766. On ignore l'époque de sa mort.

GAGO (BALTHASAR) missionnaire portugais, né à Lisbonne en 1515, entra dans l'ordre de S. François en 1546, et partit pour le Japon deux ans après, sous la conduite du fameux P. Barceo. Arrivé au Japon, il fut captif de S. François Xavier, qui l'envoya prêcher l'Évangile à Funayama. Parvenu à Funayama, de ce petit royaume, il reçut un favorable accueil du roi, qui lui donna la permission de prêcher dans tout le pays. En fort peu de temps, il convertit plus de quinze cents personnes. De si rapides progrès excitèrent l'envie des bonzes, qui se mirent à persécuter celui-ci à toutes sortes de manières. Mais le roi, aussi juste que pieux, entremit son autorité pour leur faire cesser. Les bonzes alors, voyant s'opposer directement à leurs succès de la prédication de Gago, cherchèrent à prouver l'infirmité de sa doctrine, en s'efforçant de démontrer que la religion j.

seulement sur quelques rites, les chrétiens. Après avoir réfuté cette erreur, le missionnaire, sur ce sujet, un traité tellement au roi, que ce prince opposer le sceau de ses armes de son approbation. Les bonnet par cesser leurs attaques; entre eux reçurent le baptême devinrent de zélés missionnaires, après avoir opéré un grand de conversions à Firando, et Salsete, revint à Funay, où la mort du roi, son protecteur prince qui lui avait succédé, la plus cruelle persécution des chrétiens. Gago fut aussitôt et condamné à mort le 9 janvier 1552. On a de lui plusieurs lettres 1552 à 1562; elles traitent ses missions: les plus remarquables sont, une de Firando, septembre 1555, traduite en imprimée à Louvain, 1570, et en italien, Venise, 1559 in-8°; et une autre, datée de 11^e. novembre 1559, traduite en latin, Louvain, 1569, in-8° et en italien, Venise, 1562, B—s.

GUIN (ROBERT), 20^e. ministre de l'ordre de la Rédemption des captifs, dit des Mathurins, à Colline, petit bourg du diocèse d'Artois, et fit ses premières études au monastère de Préavins, de St.-Omer. Il entra jeune dans l'ordre des Trinitaires. Après sa mort, il fut envoyé par ses supérieurs dans la maison des Mathurins à Paris, pour y étudier la théologie à l'université. Il ne borna pas ses études à cette science: il s'occupa particulièrement au droit et chercha à se perfectionner dans les lettres humaines. Guillaume

Fichet professait alors la rhétorique aux Mathurins (Voy. FICHET): ce bel art ne faisait que de renaitre, et l'université de Paris, livrée jusqu'alors aux disputes scolastiques, n'avait point de régentes attitrés qui l'enseignassent. Gaguin suivit assidument les leçons de Fichet, auquel il voua un attachement qui ne se démentit point; et il profita si bien sous ce maître, que Fichet, ayant été emmené à Rome par le cardinal Bessarion, en 1463, Gaguin lui succéda dans sa chaire. Il fut reçu docteur, et nommé professeur en droit canon; il en prit le titre à la tête de quelques-unes de ses lettres et de ses harangues, et devint même doyen de cette faculté. Le mérite de Gaguin, la réputation dont il jouissait dans l'université, de laquelle il était regardé comme un des plus beaux ornements, l'élevèrent aux premiers emplois de son ordre: il en fut élu général en 1473. Il vécut sous trois rois de France, qui l'employèrent à des négociations importantes. Louis XI, en 1477, le fit passer en Allemagne, avec ordre d'y prendre, s'il trouvait lieu à quelque négociation, le caractère de son ambassadeur, pour empêcher le mariage de Marie de Bourgogne avec Maximilien, fils de l'empereur Frédéric III: il devait représenter aux électeurs et princes de l'Empire, que l'héritière de Bourgogne, étant du sang de France et sujete du roi, elle ne pouvait se marier sans le consentement de son souverain et du chef de sa maison. La négociation n'eut aucun succès. Quoique ce ne fût point la faute de Gaguin, et qu'il eût gagné la goutte dans ce voyage, il fut, à son retour, reçu du roi avec une indifférence dont il se plaint dans une de ses lettres avec assez d'amertume. Charles VIII l'envoya en ambassade à Rome, et le

chargea aussi, en 1486, de soutenir en son nom, près des Florentins, les intérêts de René de Lorraine contre Ferdinand, roi de Naples. Enfin, en 1491, Gaguin fut envoyé par le même roi en ambassade en Angleterre, avec François de Luxembourg, vicomte de Martigues, et Charles de Marigny. Gaguin y porta la parole dans le conseil des ministres; et son discours, au moins celui que lui prête un de nos historiens (1), est un modèle d'adresse et de précautions oratoires, lesquelles, quoi qu'on en dise, prouvent qu'il ne manquait point d'éloquence. Le goût de la littérature, qui commençait à revivre, donna lieu à ces mêmes rois de mettre le talent et les connaissances de Gaguin à profit sous un autre rapport. Quelques-uns prétendent que Charles VIII et Louis XII lui confièrent la garde de la Bibliothèque royale, et que ce dernier, qui aimait passionnément les livres et les lettres, lui fit donner des sommes considérables, au moyen desquelles il enrichit cette bibliothèque de manuscrits rares et précieux. Ce titre de bibliothécaire du roi est contesté à Gaguin par Gabriel Naudé, mais, ce nous semble, sans preuves suffisantes. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'il fut employé par ces deux monarques à d'importants travaux littéraires, notamment à écrire l'histoire et à débrouiller le chaos de nos antiquités. On le consultait aussi dans les conjonctures difficiles. En 1482, il fut appelé à un conseil convoqué par le gouverneur de Paris, pour aviser aux moyens de soulager la misère de la ville, occasionnée par un froid d'une rigueur extraordinaire et par d'autres calamités. Il jouissait, dans l'université, d'une très grande considération : si

elle avait à envoyer quelque chose près des ministres, il ordonnait la partie, et lui-même portait la parole. En compliment, au nom de sa compagnie, l'évêque de Meaux venait de succéder à Charlevoix en qualité de gouverneur de Paris. Cet événement ne peut être cité, s'il n'était précédé de cette harangue dans le style ancien (1) : « commence plus par un texte que par une sentence et commente plus que ne fait le maître scolastique, et qu'il porte au plan des compositions. » Changement qu'on doit à Gaguin. Le créancier jouissait près des grands de la réputation de rendre à l'université de coups de services : il s'empara du succès pour elle près du Bourbon et du chancelier Guillaume de Rochefort était estimé. Il eut pour protecteurs de grands princes, et les hommes les plus célèbres de son temps, parmi lesquels on doit compter Érasme; quelques-uns de leurs ouvrages. Beaucoup de lettres sont adressées aux plus illustres personnages, même à des rois. Tous ceux qui ont écrit de lui, louent sa reconnaissance et sa fidélité en amitié. Ce savant religieux mourut à Paris en 1501. On a porté divers jugements sur son mérite littéraire : le sent médiocre orateur et mauvais historien courtisan et crédule aux fables, et adoptant des opinions vraies et sans fondement comme par exemple la croyance dans la petite ville

(1) *Histoire de France de Velly*, t. XX, p. 191.

(1) *Histoire de l'Université par Velly*, pag. 875.

a parlé le premier sans
 ures. (Voy. GAUTIER,
 ot.) Ils lui reprochent
 l'envers sa nation, de
 justice à l'égard des na-
 tures, d'en parler le plus
 s connaissance de cause,
 immer dans un style lourd
 autres, à ces jugements,
 t d'aussi favorables que
 rigoureux : en avouant
 res et les écrits de Gaguin
 t sans défauts, ils appela-
 tation de partialité et de
 que dit Gaguin de Louis
 tel et avec lequel il avait vé-
 rairement il attribue beau-
 s et fort peu de vertus. Le
 Legendre dit que « l'His-
 tory fait plaisir à lire,
 s agréablement et parle
 sement des choses de son
 il le représente comme
 sli, également docte et
 me, dont le suffrage est
 tel que poids, quoiqu'il
 le mérite littéraire de son
 plus bel éloge, non seule-
 ment et de la fidélité qui rè-
 on histoire, mais encore
 . S'il nous était permis
 une opinion sur cette
 e sentiments, il nous sem-
 eux qui ont jugé Gaguin
 le rigueur n'out pas fait
 on, qu'au temps où il
 bonnes lettres ne faisaient
 tre; que l'université de
 pas même encore dans
 e chaire de rhétorique;
 à des disputes scolasti-
 t étouffé le génie, et qu'à
 d'un siècle plus éclairé
 à poindre. Les défauts
 ebe à Gaguin, doivent
 moins lui être attribués
 ips, au-dessus duquel il

avait même su s'élever. Dans une
 lettre à Fichet, il se inoque avec assez
 de gaieté, et de la secte des *nominaux*,
 et d'une ordonnance royale rendue
 en forme contre leurs malheureux
 livres. Il parle de l'astrologie judiciaire
 avec un mépris qu'un grand nombre
 de ses contemporains, même éclairés,
 ne partageait pas. Aussi l'historien
 de l'université ne balance-t-il
 pas à le comprendre parmi ceux qui
 y ont été les restaurateurs des lettres.
 On doit à Gaguin les ouvrages suivants:
 I. *Compendium supra Francorum
 gestis à Pharamundo usque ad an-
 num 1491*, Paris, André Bocard,
 1497, in-4°. Cette première édition
 ne contient que 3 livres, et renferme
 seulement l'espace de 1200 ans. L'au-
 teur en donna une 2°. corrigée, et qui
 va jusqu'en 1499, Paris, Durand
 Gerlier, 1500; réimprimée en 1504
 in-fol.; et en 1507, 1511, 1514,
 in-8°. : une autre édition avec un su-
 pplément sous ce titre, *Annales rerum
 gallicarum seu compendium usque
 ad annum 1499, cum Supplemento
 Huberti Velleii senatorii advocati
 usque ad annum 1520*, Paris, 1521,
 in-4°; 1522, 1524, in-4°; Lyon,
 1524, in-fol. : ce qu'il y a de Gaguin
 dans cette édition va jusqu'à Louis XII;
 Hubert Velleius a continué l'histoire
 jusqu'à François I^{er}, c'est-à-dire jus-
 qu'en 1515, Lyon, 1550; Paris,
 1554. : une autre édition, *cum sup-
 plemento ad Henricum II*, Franc-
 fort-sur-le-Mein, 1577, in-fol.; Paris,
 1578, in-fol.; Douai, 1586, in-8°. ,
*cum appendice Jacobi Bourgerii
 ejusdem ordinis*. Ces annales ont été
 traduites; elles ont aussi servi à la
 composition d'autres ouvrages, telles
 que la *Chronique Martiniane*, et les
Grandes chroniques de Saint-Denis,
 etc. II. *Chroniques et histoires faites
 et composées par R. P. en Dieu*

Turpin, archevêque de Reims, l'un des pairs de France, contenant les prouesses et faits d'armes advenus en son temps, du roi Charlemagne et de son neveu Rolland, traduites du latin en françois, par R. Gaguin, par ordre de Charles VIII, Paris, 1527, in-4°, en lettres gothiques; Lyon, 1583, in-8°. : ouvrage qui est moins une histoire qu'un roman, et qui a enfanté tous ceux de chevalerie où il est question de Charlemagne, de son neveu Rolland, et des douze pairs. III. *Epistolæ et orationes*, Paris, Durand Gerlier, petit in-16, gothique, contenant 27 lettres, dont la dernière est du 1^{er} octobre 1497, Paris, 1497, in-4°; ibid., Bocard, 1502, in-4°, gothique. Cette dernière édition, dédiée à l'université, contient les pièces suivantes : 1°. *Roberti Gaguini juris canonici interpretis Epistolæ*; ces lettres sont au nombre de 37, outre lesquelles, à la tête du volume, il s'en trouve une à Josse Badius, et une autre au libraire Durand Gerlier. 2°. Des harangues (*Orationes*) au nombre de 9, et mêlées parmi les lettres. 3°. Une pièce en vers élégiaques, sous ce titre : *Circumseptam esse diversis periculis vitam humanam Gaguinus Fausto poetæ regio*. 4°. Un traité *De puritate Conceptionis, adversus Vincentium de Castro-Novo, Gaguini ordinis sanctæ Trinitatis de redemptione captivorum generalis ministri concertatio*; cet écrit est en vers élégiaques latins sous cette inscription : *Sacro theologorum doctorum Parisiensium academix collegio*, avec la date du 1^{er} octobre 1497. Gaguin y réfute le dominicain Vincent de Château-Neuf, qui avait soutenu, comme on le faisait dans son ordre, que la sainte Vierge n'avait pas été exempte du péché originel.

Suivant Érasme, Gaguin ce traité en français. 7 Gesner après lui attribue deux traités sur la Conception en vers adressé à *Arnoldus* carme de Gand, et un autre Le frontispice de l'édition indique aussi deux écrits sur le même sujet; l'un *in conceptione Virginis de jure, De eadem conceptione sui ordinis oratio. sancti Ricardi martyris* 6°. Diverses pièces de voici les titres : *De variis Dei ordinibus Jacobo Petro* — *De hospitâ Vernonen* on, moins décente qu'il à un chef d'ordre. On rej au Traité de la Conception sions du même genre, mais sent peut-être le sujet, la Gaguin se servait, et le t il écrivait, où, avec moi tesse dans le langage, il de simplicité et où il y a mœurs (1). — *Artium studiosis*, 1493. — *De misericordione, et ad eam c Petro Buryo*. — *Ad divinam orationem, asclepiadæ car Faustum Andrelinum Succurribili doctori theodivum Paulum oratio. Sixtus IV. P. M. Fide Romam accersivit*. — *U ad maritum mœrentem. in desides et ignavos*. — *divos Cosmam et Damaguin* parle de ces prières l'oraison à la Vierge, da à *Arnoldus Bostius*, et composées pour en obtenir gement dans ses doule

(1) Voyez ce que dit à ce sujet Liger dans le *Journal des Savans* pag. 443.

sur la mort de Charles VIII, France, et une épigramme sur son état dont ses infirmités et

l'obligeaient de se servir. L'épigramme du même recueil fait mention d'une pièce intitulée, *metrificandi præcepta* : elle se trouve point dans l'édition; elle fut imprimée à Pfortzheim, par Jérôme Carinthus, en 1505.

Delaunay, mathurin et mineur supérieur de la maison de Bourbon, à la fin du 17^e. C'est une nouvelle édition des Lettres de Gaguin avec des additions : il y fit entrer quelques harangues jusque-là inédites et des ouvrages attribués à Gaguin. Valère André fait mention, dans son *De variis conditionis humanæ commodis elegia*, sans date.

Commentaires de César translatés par Gaguin et Etienne de Beauvais, Paris, 1 vol. in-8^o; les mêmes, revus par Étienne Dumoulin masconnais, Lyon, in-8^o, et 1555, 2 vol.

Gaguin n'a traduit que les Commentaires de la Guerre des Gaules. I. *Chronique de l'ordre des chevaliers*, manuscrite. IV. *Contrafraternité contre les ennemis du monde*, in-8^o, sans date; c'est la traduction d'une lettre de J. Pic de la Mirandole. V. *La royne de bon conseil ou le passe-temps d'oisiveté*, en français. VI. *Glossarium*

de R. Gaguini ad Ludovicum XII. Une édition de Lucain, dans laquelle Gaguin fait mention dans une lettre.

I.—Y. GAGUINI (ALEXANDRE), historien de Pologne, était né à Vérone. Il chercha de l'emploi en Pologne et fut fait capitaine d'infanterie. On récompensa ses services dans les

guerres de Livonie, de Moldavie et de Russie, par l'indignat et le commandement de Witepsk. Il mourut à Cracovie en 1614. On a de lui: *Rerum Polonicarum tomus tres*, à Lecho primo duce usque ad Stephanum, Francfort, 1584, in-fol. Les divers traités et les diplômes que ce livre renferme, sont des pièces importantes et extrêmement curieuses : quelques-uns des morceaux portent le nom de leurs auteurs; mais, ou Gaguini s'est fait honneur des autres, ou bien on les a crus de lui, sur la réputation qu'il s'était acquise, en s'appropriant un excellent ouvrage qu'il publia sous ce titre: *Alexandri Gaguini Sarmatiae Europaeae descriptio, quæ regnum Poloniae, Lithuaniam, Samogitiam, Russiam, Masoviam, Prussiam, Pomeraniam, Livoniam, et Moscoviae Tartariaeque partem complectitur*, Spire, 1581, in-fol. Ce livre, qui n'est pas commun, a pour auteur Mathias Strykowski, chanoine et archidiacre de Samogitie. Gaguini n'y a eu d'autre part que de l'avoir traduit de polonais en latin. On en trouve une traduction italienne dans le tome II de Ramusio. E—s.

GAHAGAN (USHER), littérateur, né en Irlande, était d'une bonne famille de ce pays. Il surveilla l'impression des auteurs classiques latins publiés par Brindley, et traduisit en vers latins l'*Essai sur la Critique* de Pope. Il paraît que sa mauvaise conduite lui causa des embarras auxquels il voulut remédier en rognant les espèces d'or. Enfermé à Newgate pour ce délit, il s'y occupa de la traduction en vers latins du *Temple de la Renommée* de Pope, et d'un autre poëme anglais, et dédia ces deux ouvrages au duc de Newcastle, premier ministre, dans l'espoir d'obtenir sa grâce. Il adressa aussi des vers au

prince George, aujourd'hui roi; mais rien ne put le soustraire à la rigueur des lois, et il fut pendu à Tyburn en février 1749.

E—s.

GAICHIES (JEAN), prêtre de l'Oratoire, naquit à Condom en 1647, d'une famille honnête. Après avoir, en différents lieux, rempli, d'une manière distinguée, les divers emplois d'enseignement public confiés à sa congrégation, il devint, en 1684, supérieur de la maison d'Avignon. Ce fut dans cette retraite qu'il se prépara au ministère de la parole divine. Le chapitre de la cathédrale de Soissons, touché des vertus, des talents et des qualités sociales dont il avait donné des preuves pendant qu'il enseignait la rhétorique dans cette ville, le fixa dans son sein, en le faisant nommer théologal en 1692. Là, il s'appliqua au ministère de la chaire, d'où il alla prêcher des stations d'aveu et de carême à Paris, et dans plusieurs grandes villes du royaume. Sa composition était soignée, élégante, pleine d'instruction; une vie évangélique donnait un grand poids à ses discours. En 1705, il fut reçu membre de l'académie de Soissons. Cette compagnie, dont il était le plus bel ornement, le chargea souvent du discours qu'elle envoyait tous les ans à l'académie française; et il s'en acquittait ordinairement par des pièces ingénieuses qui méritèrent toujours les éloges de cette dernière académie. Le P. Gaichies avait eu la confiance de M. de Libelli, archevêque d'Avignon, qui l'avait fait son exécuteur testamentaire, conjointement avec les cardinaux Altieri et Carpegna. Il eut également celle de M. de Sillery, évêque de Soissons, qui l'emmenait toujours avec lui dans la visite de son diocèse, pour l'employer à l'instruction des pasteurs et des peuples.

Après la mort de ce prélat par M. Languet, prévoyant qu'il pourrait convenir à la nomination du diocèse, de sa théogale, et se 1723, dans la maison de de Paris, rue St-Honoré, mina sa carrière le 5 mai 17 quatre-vingt-trois ans et six tait un homme affable, d'un liant, d'une piété éminent n'avait rien de trop sévère dait aimable par un fonds de ne l'abandonna jamais. A d'un excellent théologien, chies réunissait le goût de la térature. Il est du nombre de qui se sont fait une réputation par la composition ouvrage, les *Maximes sur tère de la chaire*. Ce petit venu classique parmi nous pour la première fois à Paris sous le voile de l'anonyme seconde édition fut publiée à en 1711, sous le nom de lon, parce qu'on avait cru naître l'empreinte de son célèbre orateur désavoua d'œuvre en disant: « Je vois voir fait. » La troisième édition publiée à Paris en 1759, de Lavarde, sur le manuscrit lequel il avait ajouté quelques velles maximes. Cet ouvrage Chr. Messerschmidt a donné une traduction allemande, au homme apostolique, consacré l'exercice de l'art sur lequel des préceptes. Quoique ces maximes y paraissent isolées, ment cependant un système et bien ordonné dans toutes les parties: elles sont vives et concises, et leur expression en est toujours justifiée par le style toujours d'un goût ex

revue par l'abbé de Bernis, et enrichie de divers morceaux, la plupart sans nom d'auteur; il y a de plus un éloge d'un auteur, en style lapidaire. Quant aux pièces de vers latins et français, ils accompagnent quelques-uns des discours à l'occasion desquels elles ont été faites, Gaichbiers ne les a adoptées sans doute, à raison de leur mérite, mais par un sentiment de reconnaissance.

T—D.

GAIDERISE était fils d'une fille Adalgise, prince de Bénévent. Il lui succéda en 879, lorsqu'Adalgise fut assassiné par ses courtisans. Gaiderise mourut probablement par un meurtre deux ans après, il en fut puni par les supplices de son crime. Il fut décapité et mis en prison par ses parents, au mois de janvier 881. Ce pendant il s'échappa de sa captivité; on le rendit à Bari, et ensuite à Consantinople, où l'empereur Basile l'accusa avec bonté. Ce monarque lui confia ensuite le gouvernement de l'île d'Orta, où Gaiderise mourut.

S. S.—1.

GAILLARD (GABRIEL - HENRI) naquit à Ostel en Picardie, le 26 mai 1726. Après avoir fait d'excellentes humanités, il étudia en droit, et reçut avocat. Il quitta bientôt le barreau pour les lettres; et à l'âge de dix-neuf ans, en 1745, il publia son premier ouvrage, la *Rhétorique française à l'usage des demoiselles*. Ce livre est un de ceux qu'on a le plus réimprimés. La *Poétique française à l'usage des dames*, publiée quatre ans après (1749), fut moins utile, et eut beaucoup moins de succès. Ces deux ouvrages furent suivis d'un *Parallèle des républiques Electre* (1750); et d'un petit ouvrage intitulé *Mélanges littéraires* (1756), où l'on donna pour la Lettre

sur l'épopée française, et une Vie de Gaston de Foix, qui était comme le prélude des grands travaux historiques auxquels l'auteur allait se livrer. Le premier fut l'*Histoire de Marie de Bourgogne, fille de Charles-le-Téméraire, femme de Maximilien, premier-archiduc d'Autriche, depuis empereur*. Cet ouvrage, qui parut pour la première fois en 1757, sans nom d'auteur, reçut de justes éloges, et a été réimprimé en 1784, avec une préface historique et critique du nouvel éditeur. En 1766, Gaillard donna au public les quatre premiers volumes de son *Histoire de François I^{er}*, et, trois ans après, les trois derniers. Le règne de François I^{er}, l'un des plus brillants de la monarchie, et des plus féconds en grands événements, offrait une riche matière à l'historien: on convint généralement qu'il n'était pas resté au-dessous d'un si beau sujet; mais on lui reprocha d'avoir préféré, en quelque sorte, l'ordre de matières à l'ordre chronologique, et d'avoir divisé l'histoire de ce règne en histoire civile, politique, militaire, ecclésiastique et littéraire, etc. Quoiqu'on eût justement blâmé cette méthode, qui n'est point celle des maîtres de l'art, l'auteur n'y resta pas moins fidèle; et il l'employa de nouveau dans son *Histoire de Charlemagne*, publiée en 4 volumes, Paris, 1780. On eut encore, cette fois, un autre reproche à lui faire: celui d'avoir placé son héros entre deux longues dissertations, intitulées: l'une, *Considérations sur la première race*; l'autre, *Considérations sur la deuxième race*. Cependant l'ouvrage fut lu avec intérêt, et obtint le suffrage de deux grands historiens, Gibbon, et M. Hegewisch, auteur lui-même d'une His-

toire de Charlemagne en allemand. La plus célèbre, et la meilleure sans doute, de toutes les compositions historiques de M. Gaillard, est son *Histoire de la rivalité de la France et de l'Angleterre*, dont les trois premiers volumes parurent en 1771, les quatre suivants en 1774, et les quatre derniers en 1777. L'auteur ne s'est pas borné à considérer la rivalité des deux nations sous les seuls rapports de la politique et de la guerre; il les a encore envisagées dans tous les autres objets de concurrence et de parallèle : tels que l'administration intérieure, les discordes civiles et religieuses, la gloire personnelle des monarques, les progrès des sciences, des lettres et des arts. La forme de l'ouvrage est simple : chaque chapitre offre un roi de France et un roi d'Angleterre en opposition, et se termine à la mort de l'un ou de l'autre. En 1801, M. Gaillard publia une *Histoire de la rivalité de la France et de l'Espagne*, en 8 vol. in-12, faite sur le même plan, dans les mêmes principes et avec le même talent que la précédente : elle a sur celle-ci un grand avantage; c'est d'être plus neuve et plus nécessaire pour des lecteurs français : nous n'avions dans notre langue aucun livre où il fût facile et agréable d'apprendre l'histoire d'Espagne. On fait grand cas de l'Introduction qui précède ce dernier ouvrage, dont il a été donné, en 1807, une seconde édition, accompagnée d'une Notice biographique et littéraire sur l'auteur. Ses autres travaux historiques sont : Le *Dictionnaire historique dans l'Encyclopédie méthodique*, 6 vol. in-4°; des *Mémoires* insérés dans les tomes 1, 2, 30, 35, 39 et 43 du Recueil de l'académie des inscriptions et belles-lettres; des articles fournis à la Notice des manus-

crits de la bibliothèque de *Vie ou Eloge historique Malesherbes, suivie de premier président de La son bisaieul, écrites d'ap moires du temps et les famille*, 1805, in-8°; de *tions sur l'Histoire de Velly, Villaret et Garnie* 4 vol. in-12. Il partagea av le prix d'éloquence pour Descartes(1); ses Éloges de de Henri IV, de Corneille lière, de Massillon et de B: Discours sur les avantages et des pièces de vers sur sujets, obtinrent des prix cessit, tant à l'académie que dans les académies de Ces morceaux font partie des *académiques, poétiques, l philologiques, critiques e ques*, publiés en 4 vol. in-8 1806, peu de mois après sa y trouve aussi un choix d de critique qu'il avait insér *Journal des savants* et da *ture de France*. En 1779, en 6 volumes in-8°, une é *OEuvres de Belloi*, son ami, gnée d'une vie de l'auteur, de tions et de remarques sur ch gédie. Il fut reçn en 1760 mic des inscriptions; en 177 démie française; en l'an IV, d'histoire et de littérature an l'Institut. Retiré, dans ses années, à St. Firmin, près C il s'enfonçait dans la forêt, pain et quelques fruits pour sa et travaillait au pied d'un a qu'à la nuit. Ce genre de vi vint funeste : il eut d'abord taque de paralysie; la gou

(1) Son *Éloge de La Fontaine* a primé qu'en 1813 dans les *Études p taines* (par M. Solvet).

joindre, se pe
et l'enleva le 13
de quatre-ving
M. de Malesherbes, il avait
les vertus sur lesquelles une
liaison pouvait être fondée. Il
et laborieux, et avait une mé-
prodigieuse : en plusieurs gen-
avait tout lu et tout retenu ;
était-il trop souvent au plaisir
r. Les citations et les digres-
trop nombreuses sont à peu
seuls défauts de ses ouvrages,
ont tous l'empreinte d'un es-
lairé et d'une ame philantro-
Ses principales qualités, com-
rivain, sont la clarté, la cor-
l'élégance et la facilité.

A—G—N.

GAILLARD-LONJUMEAU
(de), naquit à Aix, le 22 mai
il embrassa l'état ecclésiasti-
madame de Gaillard de Venel,
r, qui était sous-gouvernante
saints de France et dame de la
l'attira à Paris, et le fit connaî-
cardinal Mazarin. Il fut nommé
rés à l'archidiaconé de Baïeux,
l'évêché d'Apt en 1673. Il a
lettres et les sciences, et pro-
les savants. C'est lui qui forma,
nier, le vaste projet du grand
naire historique universel :
re à cette occasion des recher-
ans tous les pays, et particu-
nt dans la bibliothèque du
1. Ne voulant pas faire paraître
ouvrage sous son nom, il re-
amples collections à Moréri,
son aumônier ; et celui-ci lui
comme à son Mécène, la pre-
dition de son dictionnaire, im-
à Lyon en 1674. Moréri déclara
l'épître dédicatoire, la part
prélat avait eue à ce grand ou-
et lui en témoigne sa recon-
ce. M. de Gaill reçut aussi

1.

du pape, une lettre de compliment à
ce sujet ; et le prince Colonne qui avait
épousé Marie Mancini, nièce du cardi-
nal Mazarin, par l'entremise de ma-
dame de Gaillard de Venel, sœur de
l'évêque d'Apt, avait obtenu pour ce
prélat, la promesse d'un chapeau de
cardinal : mais la mort du pape ren-
dit cette promesse sans effet. M. de
Gaillard refusa l'évêché de Limoges,
et mourut à Apt, le 10 février 1695.

Z.

GAINAS, général romain, était
Goth de naissance. Ami de Stilicon,
général d'Honorius, il servait dans
son armée en 395, lorsque Stilicon
marchait au secours d'Arcadius, em-
pereur d'Orient, dont les états étaient
envahis par les barbares. Les intrigues
de Rufin, ministre d'Arcadius, ayant
entravé la marche et les plans de Stil-
licon, celui-ci remit le commande-
ment d'une partie de ses troupes à
Gainas, en le chargeant de le venger
du perfide Rufin. Ce ministre ayant
accompagné Arcadius, à la rencontre
de l'armée que lui envoyait son frère,
Gainas les fit entourer comme pour
rendre hommage à l'empereur ; mais
à un signal donné, les soldats se jetè-
rent sur Rufin, et le mirent en pièces.
Gainas obtint de l'eunuque Eutrope,
qui succéda au crédit de Rufin, le
commandement général de la cavale-
rie et de l'infanterie romaines en
Orient : mais bientôt, impatient du
joug de son vil protecteur, il forma
le dessein de le perdre ; et pour y
parvenir, il engagea Tribigilde, com-
mandant d'un corps nombreux d'Os-
trogoths et de Greutongues, à se ré-
volter et à demander la tête d'Eutrope.
A cette nouvelle, le faible Arcadius
chargea Gainas lui-même de s'oppo-
ser à Tribigilde : Gainas eut soin de
faire battre un des corps de sa propre
armée ; et grossissant le danger, il

18

écrivit à l'empereur, que le seul moyen de détourner l'orage était de livrer la tête d'Eutrope : l'impératrice Eudoxie joignit ses larmes aux insinuations de Gaïnas, et l'orgueilleux eunuque fut sacrifié (*Voy. EUTROPE et EUDOXIE*). Gaïnas feignit alors de conclure un accommodement avec Tribigilde; et tous deux s'approchèrent de Constantinople en commettant les plus grands excès. Gaïnas exigea d'Arcadius, qu'il lui fit livrer trois sénateurs illustres, Aurélien, Saturnin et Jean, auxquels il fit éprouver toutes les horreurs de la mort : lorsque le glaive était levé sur eux, il révoqua leur sentence et les envoya en exil. Non content de cette déférence, il voulut que l'empereur lui-même vînt traiter avec lui à Chalcedoine, et lui jurât de le maintenir dans ses honneurs, de lui donner les ornements consulaires, et de le laisser à la tête de ses Goths. Arcadius consentit à tout. Gaïnas, après avoir mis le trouble dans l'état, voulut aussi agiter l'Église; il demanda, pour les Ariens, une église dans la capitale: la fermeté de St.-Jean Chrysostôme, et l'indignation publique, déjouèrent ce projet. Gaïnas, furieux, s'absenta de Constantinople, pour aller chercher de nouvelles troupes, et laissa l'ordre à ses Goths de saccager la ville à son approche. Cette odieuse trame fut découverte; Arcadius le déclara ennemi public : on fit main-basse sur les Goths. Gaïnas, trompé dans ses projets, se jeta sur la Thrace, la ravagea long-temps sans trouver d'obstacles; enfin, lorsqu'il se disposait à passer en Asie, il fut atteint par Fravitas, général de l'armée romaine. Gaïnas perdit une bataille sanglante : forcé de se replier en Thrace, il éprouva un nouvel échec, et ne vit d'autre parti à prendre que de traverser le

Danube, pour trouver un nouvelles troupes dans l' des Goths. Uldin, roi des y régna paisiblement, fu l'arrivée d'un pareil hôte posa des forces considéra nas, désespéré, dédaigna la retraite; et après avoir lement de se faire jour dai ennemis, il y périt avec gnons. Uldin envoya sa ti tantinople. On célébra la belle par des fêtes et de tions; les poètes en firent leurs chants, entre autre scholastique, contempora monius, quarante ans plu cadius, délivré de la fray avait causée Gaïnas, sul lament le joug paisible de la belle et artificieuse.

I.
GAINSBOROUGH (T) lèvre peintre anglais, et drapier, et naquit en 172 ry, dans le comté de Suffol de bonne heure une imagi bile, un tour d'esprit bru ginal, et surtout un goût pour le dessin. Avant sa née, on le voyait, dédaign de son âge, s'enfoncer d des environs, pour imiter le souriaient à son imaginatio nait alternativement une arbre desséché, un tro cidé à se vouer à la peintu vue de soulager sa famill des frais de son entretien tiver les dispositions qu'il il vint à Londres à treiz reçut des leçons de Grav témoigna de l'intérêt. Il par peindre le portrait, acquit un degré de perfec mit en vogue, et qui l'a fai quelques-uns de ses comp

le ligne que Van-Dyck. Marié à sa femme, il alla établir sa résidence à Bath, où il fit la connaissance de Thomas Gainsborough, qui lui proposa l'occupation, et le décida à habiter Bath. Il s'attacha ensuite à la peinture du paysage, où il s'est acquis une réputation plus étendue et plus solide. L'académie royale de peinture, nouvellement fondée, le choisit parmi ses premiers membres : son ton arrogant qu'il prit avec ses succès, et la susceptibilité de son caractère, rendirent leurs rapports rares. Gainsborough mourut à Bath, le 2 août 1788. Ses portraits distinguent particulièrement par leur ressemblance frappante, qu'il saisit avec une grande facilité. La comédie mobile de Garrick, et le comédien Foote, échappèrent à son habileté. Il expliqua cet échec de son talent, par une remarque aussi juste que piquante : « Les hommes-là, disait-il, ont la figure de tout le monde, excepté la leur. » On cite surtout avec éloge, ses portraits peints par Gainsborough, ceux de presque toute la royauté d'Angleterre, du musicien Abel et de Quin, le comédien. Ses paysages se font remarquer par la vérité des sujets, par le naturel avec lequel y sont rendus les sites et les objets qu'il y a rassemblés, par la vigueur du coloris et la juste distribution de la lumière. Il a imité avec succès la manière de Winants, de Claude Lorraine, de Watteau, de Teniers, etc. Les petits paysans qu'il aime à introduire dans ses tableaux, ont sous son pinceau toute la grâce et la vérité de la nature. On a distingué de ses tableaux suivants : *Le petit Berger (the Shepherd's boy)*; — *La Fille qui garde les cochons*; — *Le comédien et les petits garçons et des chiens*;

et surtout *Le Bucheron surpris par l'orage (the Woodman in the storm)*, très estimé pour l'expression, le caractère et le coloris, et qui était un ouvrage de ses dernières années. Sir Joshua Reynolds lui avait fait quelques avances de politesse; mais il n'éprouva, pour toute réponse, que des caprices et une grande froideur. Cependant Reynolds ne laissa jamais échapper une occasion de rendre justice au mérite de Gainsborough, qui ne s'y montra sensible que peu de moments avant de mourir. Peu de temps après, sir Joshua prononça un discours dans une leçon publique, où il s'attacha à apprécier le genre et le degré du talent de Gainsborough : « Si jamais cette nation, dit-il entre autres choses, produit assez de talents pour nous conquérir l'honorable distinction d'une école anglaise, le nom de Gainsborough sera transmis à la postérité, dans l'histoire de l'art, parmi les premiers de cette école nouvelle. » Gainsborough avait une sorte de passion pour la musique, et il prétendait que la nature l'avait destiné à être un musicien plutôt qu'un peintre. Il donnait à cet art tous les moments que ses travaux journaliers ne réclamaient point. Mais il portait d'étranges jugements sur cet objet. Suivant le rapport d'un de ses amis, M. Jackson d'Exeter, dans un ouvrage intitulé, *Les quatre âges*, il paraissait s'être imaginé que le talent du musicien était inhérent à l'instrument dont il jouait; et après avoir fait l'acquisition d'un violon ou d'une basse de viole qui avait appartenu à un habile virtuose, il se trouva fort *désappointé* de n'en pouvoir tirer que des sons vulgaires. Il avait cependant du goût et de l'oreille; mais il attendait trop de la nature seule. Il ne s'appliqua jamais assez à

l'étude pour connaître la note; et il était généralement fort peu instruit. Gainsborough était d'un caractère impétueux, mais désintéressé et généreux, même jusqu'à l'excès. Par le prix qu'on mettait à ses travaux (1), il aurait pu acquérir une grande aisance : mais, outre que ses parents et des amis indigents étaient presque uniquement soutenus par lui, s'il rencontrait sur son passage quelque petit paysan d'une figure intéressante, il l'emmenait chez lui pour lui servir de modèle, en l'introduisant dans un de ses tableaux; et dès-lors toute la famille villageoise pouvait espérer d'avoir part au produit de l'ouvrage. Son esprit original se montrait également dans la conversation et dans ses lettres, qu'on croirait, dit-on, imitées de celles de Sterne, si on pouvait supposer qu'il les eût jamais lues. Ses dernières paroles furent celles-ci : *Nous allons tous au ciel, et Van-Dyck est de la partie.* X—s.

GAIUS. *Voy.* CAIUS.

GALAND. *Voy.* GALLAND.

GALANUS (CLÉMENT), zélé et savant missionnaire théatin, naquit à Sorrento, dans le royaume de Naples. Il passa douze ans en Arménie, occupé aux travaux des missions et à des recherches sur l'histoire civile et religieuse de ce pays. À force de soins et de peines, il parvint à recueillir un grand nombre d'actes, d'écrits, de monuments et de pièces originales, qu'il traduisit de l'arménien en latin, qu'il mit en ordre, et qu'à son retour à Rome, de 1650 à 1661, il fit imprimer en deux gros vol. in-fol., à l'imprimerie de la Propagande, sous ce titre : *Conciliation de l'Église arménienne avec l'Église romaine sur*

Les témoignages des Pères docteurs arméniens. L'ouvrage est en arménien et en latin. Il est joint des observations, et dans laquelle il remarque une pleine opposition des traditions arméniennes, contradictions et aux dogmes catholiques d'après les conciles et les décrétaux. Il a paru préférable à des décisions de ces controverses, et bien que l'on craint de venir à amener ces peuples à la réformation, d'autant plus qu'ils évitent toute discussion avec eux, qu'ils regardent comme des hérésies et des artifices subtils, et des artifices, au moyen desquels on passe pour des vérités les plus palpables. Les prières que Galanus attribue aux peuples, d'après Jean Herrac catholique, sont de ne pas nier que le Saint-Esprit est du fils, de rejeter le pur confirmation, l'extrême-onction. L'ouvrage de Galanus eut une seconde édition à Cologne, en 1661. Galanus, dans son séjour à Rome, fut point inutile au peuple arménien : il se chargea de la théologie aux Arméniens, et de leur propre langue. On lui doit une *Grammaticæ et logicæ in linguæ litteralis armenicæ vocabulario armeno-latino scholasticarum*, F. Propag., 1645, in-4°.

GALAS (MATHIAS). *Voy.* GALAS.

GALATEO. *Voy.* FERRELLI.

GALAUP DÉ CHAUVENET (LOUIS DE), issu d'une famille noble et ancienne, originaire de Montpellier, et de son nom quelques-uns, mais qui se sont établis à Aix en Provence.

(1) Il avait fixé le prix de son tableau de *la petite Fille qui garde les cochons*, à 60 guinées; Reynolds, qui l'acheta, en donna 100 guinées.

te, naquit dan
 50. Son père et
 ués dans la car
 ies s.
 emier avait acheté la terre de
 ail, dont la famille prit le nom.
 eux cultivèrent les lettres, goût
 irtagea Louis, et qui fut com-
 ses descendants. Louis fit de
 études, et devint un des
 es les plus savants de son temps.
 it des vers avec facilité; et son
 brillait surtout dans les ins-
 ns et les devises. Charles-Éma-
 I^{er}., duc de Savoie, l'honorait
 estime, et en recevait volon-
 es conseils. Il rendit à Henri IV.
 le temps de la ligue, d'utilité
 es, que ce prince reconnut par
 arge de conseiller d'état. Il mou-
 lix, l'an 1598, n'étant âgé que
 arante-huit ans. On lui doit : I.
 uction en vers de plusieurs
 es, Paris, 1595, in-4°, im-
 e aussi sous le nom de *Péni-
 royale*. II. Divers recueils d'é-
 d'épithames, de pièces de vers.
 Histoire généalogique en vers
 maison de Savoie, sous le titre
 ours d'*Apollon et Cassandre*,
 à Charles-Émanuel I^{er}. L'éru-
 résident Fauchet faisait cas du
 de Louis de Galaup, et lui dé-
 n *Discours des armes et bâ-
 les anciens chevaliers*. — GA-
 DE CHASTEUIL (Jean), fils du
 dent, étudia la jurisprudence ci-
 t canonique, apprit les langues
 tes, et cultiva le champ de l'é-
 on. La conformité d'études le
 rec le docte Peirese, alors con-
 au parlement de Provence, qui
 nt le consultait. Ni l'art oratoire,
 lui des vers, ne lui étaient étran-
 Il fut l'ami de Malherbe et de
 laume Duvair, et mourut en août
 5. Il est auteur de poésies, et
 criptions, que leur mérite a fait

comparer à celles des anciens, et
 d'un *Discours fait par ordre de
 Louis XIII, sur les arcs triom-
 phaux dressés à Aix* pour l'entrée
 de ce monarque, Aix, in-fol., 1625.
 Il laissa trois fils, qui tous eurent as-
 sez de célébrité pour qu'on en fasse
 mention. — HUBERT, l'aîné, fut pro-
 cureur général de la chambre des
 comptes et avocat général au parle-
 ment d'Aix, charge qu'il perdit pour
 s'être engagé dans le parti du cardin-
 al Mazarin. — FRANÇOIS prit la pro-
 fession des armes, et servit successi-
 vement sous la bannière de Malte,
 sous les ordres du grand Condé, et
 dans les troupes du duc de Savoie,
 qui lui confia l'éducation de son fils.
 Il s'occupa de deux traductions dans
 un genre bien différent; l'une des pe-
 tits Prophètes, l'autre de Pétrone. Il mit
 en vers quelques livres de la *Thébaïde*
 de Stace, et laissa des poésies restées
 manuscrites. Il mourut à Verceil en
 1672, dans sa 52^e. année. — PIERRE,
 le plus jeune des trois, courut aussi
 la carrière militaire et celle des lettres.
 Il fit ses premières armes en Candie,
 fut lié avec Furetière, Lafontaine,
 Boileau et M^{me}. de Scudéri. On lui
 doit : I. Une *Ode provençale* sur la
 prise de Maëstricht; ses amis n'ont
 pas craint de la comparer aux plus
 belles odes d'Horace. Il y a du père
 Bougerel, oratorien, une lettre sur
 cette ode, et elle a été insérée dans le
 8^e. tome des *Mémoires de littérature*,
 recueillis par le P. Desmolets. II. *His-
 toire des troubadours et des poètes
 provençaux*, composée sur les an-
 ciens manuscrits et sur des mémoires
 particuliers, restée inédite. III. *Apo-
 logie des poètes provençaux*, Avi-
 gnon, 1704, in-12. Pierre de Chas-
 teuil mourut en juillet 1727, âgé de
 84 ans.

I.—Y.

GALAUP DE CHASTEUIL.

(FRANÇOIS DE), surnommé le *Solitaire provençal*, est devenu fameux par sa piété, par sa connaissance profonde des Livres saints, et surtout par sa vie pénitente. Il était fils de *Louis* et oncle des trois derniers. Né à Aix, en Provence, le 19 août 1586, il montra, dès ses premiers ans, des inclinations vertueuses et un goût naturel pour les pratiques de piété. Après avoir étudié, avec soin, les langues grecque, latine et la philosophie, il reçut, à l'université d'Aix, le bonnet de docteur en droit, apprit ensuite l'hébreu sous le père de Villa, minime, et s'y perfectionna par les leçons d'un habile rabin. Il joignit à ces connaissances celle des mathématiques. On s'étonnera qu'un si bon esprit ait eu, pendant quelque temps, la passion de l'astrologie, et qu'il ait donné dans la vanité des horoscopes; mais les conseils d'un pieux religieux en eurent bientôt désabusé Galaup, et le rappelèrent à des études plus dignes des progrès qu'il avait déjà faits dans les langues saintes. Il reprit cette étude avec une ardeur nouvelle, s'attachant principalement à l'intelligence du sens littéral. S'étant retiré à la campagne avec Peirese, l'ami de sa famille, auquel le P. Minuti, minime, avait rapporté du Levant un exemplaire du Pentateuque samaritain, ils firent ensemble, sur ce texte, un grand nombre de savantes observations, qu'ils envoyèrent à Gabriel Sionite, occupé alors à Paris de la Polyglotte de le Jay. Mais l'édition étant trop avancée, l'on ne put en faire usage. Gabriel inséra seulement à part, les endroits de ce texte différents du texte imprimé. La lecture des Livres saints attacha tellement Galaup, qu'elle le dégoûta entièrement de toute autre occupation, et lui fit prendre la résolution de quitter sa famille et son pays

pour aller en Orient consulter les hommes les plus versés dans les langues originales, espérant d'en recevoir des éclaircissements sur les difficultés qui l'arrêtaient. Il ne tarda point à exécuter cette résolution. Le comte de Marcheville, ambassadeur du roi à Constantinople, devait s'embarquer à Marseille. Galaup lui demanda place, sur son vaisseau, pour lui et le père Théophile, qui consentait à le suivre. Ils partirent le 20 juillet 1631, visitèrent, en route, Cerigo, Delos, Chio, et arrivèrent à Constantinople le 27 septembre. Le premier soin de Galaup fut d'y rechercher les plus habiles rabbins, pour conférer avec eux et en tirer des lumières. Après dix mois de séjour dans cette capitale, il partit, avec le P. Théophile, pour le Mont-Liban, où il prit l'habit de maronite. De là il se rendit à Héden pour y voir George Amira, qui en était archevêque, et le patriarche des Maronites. Il leur communiqua son dessein de vivre parmi eux : ils y applaudirent. Il s'en félicita d'autant plus que ces peuples sont catholiques, et qu'il trouva chez eux une simplicité chrétienne et une ferveur qui le charmèrent. Il s'établit d'abord chez les récollets d'Héden, et prit, pour son directeur, le P. Hélie, curé du lieu. Ici commence, de la part de François de Galaup, une vie si pénitente qu'on aurait peine à en trouver quelque exemple depuis les anciens solitaires. Il congédia son valet, distribua aux pauvres ce qui lui restait d'argent et de linge, et se vêtit d'un grossier doliman, qui ne lui couvrait que la moitié du corps. Une pauvre cellule fut sa demeure; et il réduisit tellement sa nourriture qu'il en était venu à se priver de vin, de viande et de poisson. Son sommeil était court, et souvent interrompu par la prière; sa retraite rigoureuse, à moins qu'il ne

servit pour ces enfants : cet homme , si il , ne dédaignait pas de s'abaisser jusqu'à ces humbles leçons. Dans ses dernières années, il jeûnait presque continuellement. Sa patience fut éprouvée par des maladies, et plus d'une fois sa solitude troublée par les incursions des Turcs. Dans une de ces invasions il fut obligé de s'enfuir, avec le P. Hélie, dans les montagnes, où ils furent sur le point de périr de faim et de soif. Une autre fois toute la population de reinites et les religieux du monastere de Saint-Serge, où il s'était retiré, ayant pris la fuite, il demeura presque seul et dénué des choses les plus nécessaires. Une vie si austère, des tribulations supportées avec une résignation si édifiante, lui avaient tellement attaché les Maronites, que leur patriarche étant mort, ils crurent ne pouvoir mieux le remplacer qu'en lui donnant Galaup pour successeur. Il refusa l'honneur qu'on voulait lui faire, et fit nommer le P. Hélie, qui auparavant avait été élevé à la dignité d'archevêque d'Héden. Galaup se retira alors dans la vallée Sainte, à Mar-Eirba, au vallée des Carmes-Déchassés. Il y couronna une sainte vie par une mort exemplaire, la nuit de la fête de la Pentecôte, 15 de mai 1644. La vie de François de Galaup a été écrite par Marcheti, prêtre de Marseille, sous le titre de *Vie de M. de Chasteuil*, Paris, Pierre Lepetit, 1666, in-12 : elle fut revue par Actoine Arnauld. Elle est devenue très rare, le magasin de Pierre Lepetit, placé au collège de Montaigu, ayant été consumé dans un incendie. Selon Fontette, outre cette édition, il y en eut une première, Aix, 1658, in-12, sous le titre du *Solitaire provençal au Mont-Liban*, ou *Vie*, etc. Ce titre est le même que celui d'une autre *Vie*

de Chasteuil par Gaspar Augeri, Aix, 1671, petit in-12. Jean de la Roque a fait un abrégé de l'ouvrage de Marcheti, qu'il a inséré dans son *Voyage de Syrie et du Mont-Liban*, Paris, Cailleau, 1722, 2 vol. in-12.

L.—Y.

GALAUP. Voy. LAPÉROUSE.

GALBA (SERGIUS ou SERVIUS SULPICIUS) fut un Romain consulaire, plus distingué par son éloquence que par sa conduite militaire et politique. Il était préteur, et avait un commandement en Lusitanie, l'an de Rome 601, quand il fit, pour venir au secours d'alliés assiégés, une marche de vingt de nos lieues, en un jour et une nuit. De suite, sans laisser prendre de repos à ses troupes, il les mena à l'ennemi, afin de tomber sur lui à l'improviste. L'ennemi, surpris, fut culbuté au premier choc : mais la victoire échappa aux Romains. La longueur qu'ils mettaient dans la poursuite des fuyards, avertit ces derniers de leur lassitude et de leur faiblesse. Ils revinrent contre les vainqueurs, fatigués d'une marche forcée et du combat, et en tuèrent jusqu'à 7000. Le préteur, ayant pris avec lui la cavalerie qui l'entourait, se sauva par la fuite. Il rassembla tout ce qui était échappé au carnage ; mais il n'osa plus rien tenter. Ce fut Lucullus qui, la même année, vainquit les Lusitaniens et les soumit. Galba alors reprit cœur, et mit, par le pillage, la désolation dans le pays. Ce malheureux peuple, repentant de sa défection, députa à Galba, pour lui demander à être reçu comme allié, aux conditions qu'Attilius leur avait faites l'année précédente. Le propréteur accueillit les députés avec une feinte bienveillance. Il leur dit qu'il était persuadé que c'était la disette, causée par la stérilité de leur pays, qui les avait forcés à se porter

sur un territoire étranger; qu'il leur donnerait des demeures convenables, s'ils consentaient à se diviser en trois. Les Lusitaniens, se fiant à Galba, abandonnèrent leurs maisons, et se rendirent à un lieu indiqué par lui. Le propréteur les partagea en trois corps, assez éloignés l'un de l'autre; ensuite, les traitant d'amis et d'alliés, il leur ordonna de quitter leurs armes. Les barbares obéirent sans crainte; mais bientôt les trois corps furent enveloppés par des troupes nombreuses, et massacrés impitoyablement. De tant d'hommes très peu échappèrent à cette perfide exécution. Viriathe échappa pour en être un jour le vengeur. Galba vendit, comme esclaves, ceux qu'il fit prisonniers. Les mois se montèrent à environ 9000. Le propréteur se montra aussi avare qu'il avait été cruel. De tout le butin qu'il fit, il en donna un peu à ses amis et à ses soldats: tout le reste fut pour lui. Avec d'immenses richesses Galba était toujours pauvre; et sous la toge, il trafiquait du mensonge et du parjure, toutes les fois qu'il en espérait du profit. Sa conduite à l'égard des Lusitaniens donna lieu, l'an 605, à une accusation contre lui, portée devant le peuple par Scribonius Libon. Ce tribun demandait qu'il fût condamné à rendre la liberté aux prisonniers Lusitaniens qu'il avait vendus dans la Gaule. Caton le censeur, qui, depuis le commandement qu'il avait eu en Espagne, était consul, devenait le patron de cette province, appuya la demande du tribun avec chaleur, quoiqu'il eût alors près de 90 ans. Galba, se voyant près d'être condamné, employa auprès du peuple, pour le fléchir, son éloquence, qui le mettait au dessus de tous les orateurs de son temps. Il eut recours aussi à l'adresse pour exciter sa pitié. Prenant dans ses bras ses deux fils et

le fils de Sulpicius Gallus, dont il était le tuteur, il dit qu'il ne demandait rien pour lui; qu'il recommandait au peuple Romain ses deux fils, et son parent, fils d'un citoyen illustre; qu'il priait le peuple d'être le tuteur de ces enfants quand ils l'auraient perdu. L'assemblée se laissa toucher, et l'arracha, en quelque sorte, à des ennemis puissants, et à Caton, le plus dangereux de tous. On dit que ses richesses le servirent en cette occasion; mais Caton a écrit que, sans ses enfants et ses larmes, il aurait été condamné. Galba publia trois discours dans cette affaire. En l'année 608, il fut nommé consul avec Aurelius Cotta. Ces deux magistrats, ayant eu de vifs démêlés au sujet du commandement d'une armée en Espagne, il fut décidé, par le sénat, qu'aucun des deux n'y serait envoyé. Scipion l'Africain fut de cet avis, parce que l'un n'avait rien, et parce que l'autre, qui était Galba, n'avait jamais assez. Une affaire particulière donna occasion à Galba, comme orateur, de déployer ses talents. Quelques hommes connus avaient été tués. Une famille et des enfants d'une société à qui les censeurs avaient affirmé des pacages, étaient accusés de ces assassinats. Les consuls furent chargés, par le sénat, de l'instruction de ce procès. Les accusateurs ayant été entendus, et Lælius ayant parlé, avec force, pour les fermiers, ses clients, l'affaire fut remise par les consuls. Peu de jours après, Lælius porta la parole avec plus de succès, et l'affaire fut encore remise. Ses clients le reconduisant et le priant de ne se point fatiguer, Lælius, qui était la probité même, leur dit qu'il avait plaidé leur cause avec tous les moyens qui étaient en son pouvoir, mais qu'il croyait qu'elle serait mieux défendue par Galba, qui avait plus d'éloquence

ni. Par le conseil de Lælius la dé-
des accusés fut confiée à Galba.
it qu'il plaida avec tant de force
solidité, que presque toutes les
es de son discours furent cou-
s d'applaudissements, et que, le
même, les accusés furent absous
l'approbation de tout le monde.
on fait, dans plus d'un endroit
i ouvrages, l'éloge de l'éloquence
alba. Il dit qu'il fut le premier
rateurs latins qui commença à
, à toucher et à plaire. Il le met
ssus de Caton le censeur.

Q—R—Y.

ALBA (SERVIUS-SULPICIUS),
teur romain, successeur de Né-
naquit le 24 décembre de l'an
de Rome (quatre ans avant l'ère
ire). Sa famille était aussi an-
e que la ville de Rome; et l'his-
en parle, avec distinction, dès
remiers jours de la république.
ère, *Mumma Achaïca*, était
de Mummius, vainqueur de Co-
e, et avait pour aïeul Q. Lutatius
us, l'un des ornements de la ré-
que romaine, qui aurait été plus
ant que César et Pompée, s'il
eu moins de vertu. Galba, pro-
ur Livie, femme d'Auguste, dont
it proche parent, parvint aux
eurs avant l'âge prescrit par les
Il fut consul sous Tibère, l'an de
: 784, et fut envoyé par Caligula
la Germanie, dont il prit le
andement, et où il s'acquit la
e réputation d'habileté dans la
e, et de sévérité dans le main-
le la discipline : on pourrait ajou-
v'il y donna une grande preuve
gesse, en rejetant les sollicita-
de ceux qui l'invitaient, après
ort de Caligula, à songer à l'em-
; il ne fut pas toujours aussi bien
ré. Claude, qui lui sut bon gré de
modération, lui confia le gouver-

nement de l'Afrique, alors agitée par
des dissensions intestines et par les
incursions des barbares: il y resta deux
ans, pendant lesquels il eut le bon-
heur de concilier les intérêts des peu-
ples et la faveur du prince; il s'y
montra constamment ami de la jus-
tice et du bon ordre. Son attention se
portait jusqu'aux plus petits détails,
dont il était beaucoup plus capable
que des grandes vues: Suétone en cite
deux traits, dont l'un est d'une sévé-
rité louable, et l'autre prouve beau-
coup de présence d'esprit. Galba sou-
tint sa gloire militaire en Afrique; et
quelques avantages qu'il remporta sur
les barbares, qui troublaient cette
province, ayant rappelé ses exploits
en Germanie, il obtint les ornements
du triomphe. De retour à Rome, il fut
décoré des trois grands sacerdocs,
qui jusqu'alors avaient été séparément
le partage de trois grands dignitaires
de l'état; il passa ensuite plusieurs
années dans l'obscurité d'une vie pri-
vée, rangé dans ses mœurs, économe
dans sa dépense, se piquant d'une
frugalité antique, qui lui attira des
éloges tant qu'il fut simple particulier,
mais qui parut petitesse et avarice,
lorsqu'il fut élevé au rang suprême.
Au reste, la simplicité de ses goûts et
la prudence de sa conduite lui épar-
gnèrent bien des dangers, le sauvèrent
des fureurs de Messaline et des ven-
geances d'Agrippine. Cependant il ne
se croyait pas tellement exempt de
péril dans ces temps orageux, qu'il
ne prît, toutes les fois qu'il sortait,
la précaution d'emporter avec lui un
million de sesterces en or (125,000 f.),
comme une ressource utile et néces-
saire, soit qu'il fallût fuir et se cacher,
soit qu'il espérât gagner ceux qui se-
raient chargés de le tuer. Il vivait ainsi
dans la crainte et l'obscurité, lorsque
Néron le nomma au gouvernement

d'Espagne, l'an de Rome 812 : Burrhus et Sénèque vivaient encore, et se servaient du peu de crédit qui leur restait, pour placer les hommes de mérite. Galba gouverna d'abord cette province avec son activité accoutumée; il poussa même la sévérité jusqu'à la rigueur. Il fit couper les mains à un banquier infidèle; et, pour rendre l'exemple plus éclatant, il les fit clouer sur le bureau du coupable : il condamna au supplice de la croix, un tuteur qui avait empoisonné son pupille dont il était l'héritier; et, comme ce malheureux invoquait son titre de *citoyen romain* pour éviter cette mort ignominieuse, Galba ordonna qu'on lui dressât, par distinction, une croix plus haute que de coutume : c'est ainsi, et avec la même rigueur, qu'il remplissait toutes les fonctions de sa charge. Mais voyant que Néron, livré à lui-même, devenait de jour en jour plus cruel et plus ennemi de toute vertu, il craignit d'irriter les soupçons de ce monstre, en faisant trop bien son devoir; il se laissa donc aller à une négligence volontaire. Il se renferma dans son palais, évitant les regards, ne rendant plus la justice, disant « qu'on ne forçait personne à rendre compte de son inaction. » Dans cet état de choses, on sent que sa fidélité n'était pas inébranlable. Vindex, gouverneur des Gaules, supportant impatiemment le joug de Néron, écrivit à Galba pour lui offrir l'empire : celui-ci, par réserve ou par crainte, ne lui répondit pas, mais lui garda le secret. Vindex entendit son silence, et, comptant sur lui, redoubla de zèle et d'activité : il souleva les Éduens, les Séquanais et les Averniens; et, se voyant à la tête de ces forces respectables, il écrivit une seconde fois à Galba, et lui renouvela ses offres. Galba était alors à Cartha-

gène, où il tenait les grandes sa province; il assembla, secret, ses amis et ses plus confidants, et prit leur avis sur ce qu'il convenait de faire. On balançait, et voulaient que la nouvelle de l'impression levée des Gaules devint connue à Rome, lorsque T. Vinius se présenta et proposa la question par un argument que : « Délibérer, s'écria-t-il, nous demeurerons fidèles à Néron déjà lui avoir manqué ; nous n'avons plus que l'empire ou de la mort. » Galba fut proclamé empereur le 15 juin de l'an 68 de J.-C.; mais, pour le moment, de titre modeste de *lieutenant et du peuple romain* : il avait soixante-douze ans. Arrivé à Rome, il ne tarda pas à perdre la confiance qu'il s'était acquise comme empereur. Le peuple, qui lui donnait des spectacles. Le sénat craignait de recouvrer sa liberté sous un empereur âgé, et plus amoureux de sa vie que de son autorité; mais se laissa gouverner par trois hommes qui ne le quittaient jamais : il appelait ses *pédagogues* affranchi, plus avertis que ceux de Néron; Vinius méritait la mort par ses conseils; Laco, qui faisait rejeter tous les conseils qui ne passaient pas de lui-même. Les soldats ne tenaient pas les promesses qu'on leur avait faites : Galba leur répondait qu'il ne choisissait ses soldats, et qu'il ne les achetait pas. Mot courageux qui ne convenait ni à son âge ni au temps où il vivait. Ses ministres abusaient de sa faiblesse, et semblaient profiter d'un règne qui

es provinces étaient livrées
 lions des soldats et aux ra-
 gouverneurs. Les plaintes
 t de tous côtés : Galba les
 ou ne prenait pas la peine
 miner. D'un autre côté, il
 esprits par des actes de ri-
 de cruauté au moins iou-
 rit la casaque militaire, com-
 vait une guerre à soutenir :
 ntre les villes d'Espagne et
 es qui avaient balancé à se
 en sa faveur ; il punit les
 doublant leurs impositions,
 es, en faisant démolir leurs
 . Il fit mourir, sans les en-
 les intendants et autres offi-
 fic, avec leurs femmes et
 nts : mais rien ne le rendit
 ux que le massacre des sol-
 marine. Ces soldats, formés
 de légion, sous le règne de
 llerent au-devant de Galba
 ont Milvius, à trois milles
 et là, demandèrent, à grands
confirmation des privilèges
prédécesseur leur avait ac-
alba, rigidement attaché à la
, les remit à un autre temps :
irent que ce délai équivalait
); ils insistèrent d'une ma-
respectueuse ; quelques-uns
rent leurs épées : cette in-
érait une punition ; mais
sa toutes les bornes, en or-
la cavalerie de son escorte
min-basse sur tous ces mal-
 Ils furent inhumainement
un nombre de plus de quatre
horrible exécution excita de
ntes, et frappa de terreur
es qui en avaient été les
Les preuves qu'il donna de
e, achevèrent de le rendre
le mépris pour le peuple.
nts de Tarragone lui avant
couronne d'or pesant quinze

livres, il la fit fondre, et fit rede-
 mander aux Tarragonais trois onces
 qui manquaient au poids. Il cassa une
 cohorte de Germanie, que les Césars
 avaient introduite dans leur garde, et
 dont la fidélité ne s'était jamais dé-
 mentie, et renvoya ces étrangers dans
 leur pays, sans solde et sans récom-
 pense. Il fit donner cinq deniers à un
 fameux joueur de flûte, nommé Ca-
 nus, qui l'avait amusé, en jouant
 pendant son repas : il eut la preuve
 de l'impression que ces petites
 avaient produite sur le peuple. Dans
 un spectacle, les acteurs ayant en-
 tonné un air fort connu, dont les pre-
 mières paroles signifiaient : « Voici
 » le vieil avare qui arrive de sa mé-
 » tairie....., » tous les spectateurs
 achevèrent la chanson, en firent l'ap-
 plication à Galba, et la répétèrent
 plusieurs fois. Il n'y eut pas jusqu'à
 ses bons desseins qui, par la manière
 dont il les faisait exécuter, ne tour-
 nassent contre lui. Pour faire rentrer
 des fonds dans le trésor public, il
 avait ordonné qu'on fit une recherche
 des sommes immenses que son pré-
 décesseur avait prodiguées à des affran-
 chis, des débauchés, des courtisans
 avides ; et ces sommes s'élevaient à
 550 millions de notre monnaie : mais
 la plupart de ces misérables, ou avaient
 placé leur fortune sous des noms em-
 pruntés, ou avaient vendu les mai-
 sons et les terres qu'ils avaient reçues.
 Galba ordonna que la recherche s'é-
 tendrait jusque sur les recéleurs et les
 acheteurs. On ne vit pendant quelque
 temps, à Rome, que des biens mis en
 vente, achetés à vil prix, et rachetés
 par des compagnies de fripons ; ce
 qui excita une grande inquiétude dans
 les esprits, et un grand bouleverse-
 ment dans les propriétés. Ce fut dans
 ces circonstances qu'il apprit que les
 légions du Haut-Rhin avaient brisé

ses images, et qu'elles invitaient le sénat et le peuple à proclamer un autre empereur : le danger était pressant. Pour s'en garantir, Galba résolut d'adopter et d'associer à l'empire un homme dont les vertus ôteraient tout prétexte aux rebelles ; il choisit Pison. Ce ne fut pas dans le sénat, mais dans le camp, qu'il fit cette adoption : c'était reconnaître dans les soldats le droit d'élire les empereurs ; cette conduite était très imprudente. Othon, depuis long-temps attaché à Galba, Othon, criblé de dettes, et qui, comme César, ne voyait de salut pour lui que sur le trône, avait toujours espéré que Galba l'adopterait. Il devint furieux en apprenant que son choix était tombé sur Pison ; et résolu de s'en venger, il confia son dessein à Onomastus, l'un de ses affranchis. Celui-ci gagna, par présents et par promesses, Barbius-Proculus et Vétorius, deux sergents des gardes prétoriennes. « Deux soldats, dit Tacite, entreprirent de détrôner le maître du monde, et d'en substituer un autre à sa place ; et chose étonnante ! ils réussirent. » Le 15 janvier de l'an 69 de l'ère chrétienne, jour choisi pour l'exécution de ce complot, Othon vint le matin, suivant son usage, faire sa cour à l'empereur, qui le reçut, comme de coutume, en lui donnant le baiser ; il assista ensuite au sacrifice qu'offrait l'empereur, et entendit, sans manifester aucun trouble, ni joie, ni chagrin, celui qui consultait les entrailles des victimes, annoncer à Galba des présages de la colère céleste, un danger pressant, un ennemi domestique. Dans ce moment, son affranchi, Onomastus, vint lui dire que *l'architecte et les maçons l'attendaient*. C'était le mot convenu pour signifier que les apprêts de la conjuration étaient terminés, et

qu'on n'attendait plus que se déclarer. Othon partit. L'empereur, lui ayant demandé où il allait, pondit, avec beaucoup de saqu'étant sur le point d'achever sa maison de campagne, il allait visiter avant d'en consommer. Appuyé sur le bras de son valet, il gagna la colonne érigée sur la place publique, et trouva vingt-trois soldats, et un seul empereur. Effrayé de ce petit nombre, il voulut se retirer et renoncer à une entreprise concertée : les soldats ne lui laissèrent pas la liberté ; et, l'empereur dans une chaise, ils l'escortèrent au camp, tenant en main des épées nues. Le tribun qui en avait la garde, la livra sans résistance à l'empereur. Les officiers et les soldats saluèrent Othon. « Quelque chose desireraient, tous le souffrir », dit Tacite. Galba était occupé de son sacrifice, lorsqu'il apprit cette nouvelle. Il fatiguait, dit l'historien, il fatiguait par ses tardifs, les Dieux déjà déclinés son rival. On délibéra s'il se présenterait dans son palais, ou au-devant des séditeurs : il se présenta devant le premier parti, la condition de Galba, qui ne manqua ni de courage, se déclara le parti le plus généreux. Un faux bruit se répandit qu'un tel avait été tué dans le camp. Il se présenta même devant l'empereur tenant en main une épée ensanglantée et se vantant d'avoir tué Othon. « T'en a-t-il donné l'ordre ? » s'écria Galba ; et il continua de marcher sur la place publique, que remplissaient des flots de la populace inquiète. Les soldats d'Othon périrent en même temps dans la ville au poing, dissipant la popu-

eds le sénat, courant bride comme des furieux, pour leur empereur, faible, sans respectable par son âge à la vue du Capitole, ni la des temples, ni la majesté suprême, ne furent des motifs de les retenir, et de les leur commettre le plus grand crime que ne manque jamais engager celui qui succède au trône. Galba tendit la gorge à Suetonius, et mourut avec courages le 16 janvier 69, à l'âge de **seize ans**, après un règne de **et quelques jours** (1). « Il **Suetonius**, de moyenne taille; **tête chauve**, les yeux bleus, **qu'il**, et les mains et les **travillés** par la goutte, qu'il ne **ni** feuilleter un livre, ni **de** chausure. » G—s.

(**THÉOPHILE**), théologien **romain** anglais, né en 1628 à **Leighton**, dans le comté de **Bedford** à Oxford pendant **civile**, et y fut particulièrement **visité** par les officiers du **parlement** qui s'était rendu maître de **versité**. La lecture du livre **De la vérité de la Religion chrétienne** lui inspira dès-lors **son** principal ouvrage *The* **the gentiles** (la Cour des **païens**, où il s'attache à prouver **par** les plus célèbres du **parlement** emprunté des Ecritures- **saintes** seulement leur théologie **et** même leur philosophie

1. Galba n'eût pas régné huit mois, on **trouve** des médailles grecques indiquant la **fin** de son empire, parce que l'usage, **antique**, était de commencer l'année en **le** premier jour de celle où il était **sur** le trône. Les médailles grecques de **ces** colonies sont plus rares que **elles**. Les médailles d'Egypte lui donnent **aussi** les prénoms de Lucius et de Li-

et leur philologie. Il s'établit en 1657 à Winchester, où il se distingua également par sa conduite exemplaire et par ses talents comme prédicateur. L'acte d'uniformité publié en 1661 par Charles II l'ayant, d'après ses principes rigides de puritanisme, privé de ses différents emplois, il passa en 1662 à Caen en Normandie, comme gouverneur des fils de Philippe, lord Wharton. Lorsqu'il revenait à Londres en 1666, il vit de loin cette capitale en proie à l'incendie terrible qui en dévora une grande partie. Il allait perdre le fruit d'un travail de beaucoup d'années, ayant déposé avant son départ les matériaux de son ouvrage entre les mains d'un ami; mais quoique la maison de cet ami eût été la proie des flammes, ses papiers avaient été préservés, on ne sait comment. Il reprit alors son travail avec ardeur. La première partie de l'ouvrage, publiée à Oxford en 1669, fut très bien reçue du public; elle fut suivie de trois autres, dont la dernière parut en 1677. On le nomma cette même année **co-pasteur** d'une congrégation secrète de **non-conformistes** dans Holborn; il partageait les loisirs que lui laissaient ses fonctions, entre ses travaux littéraires et l'instruction de quelques jeunes gens. Il mourut en mars 1678, âgé d'environ cinquante ans, manifestant jusqu'à sa mort son zèle religieux, en léguant tout son bien à de jeunes étudiants de sa doctrine, et destinant sa bibliothèque à répandre les lumières dans la Nouvelle-Angleterre, où cette doctrine était dominante. On peut dire cependant à sa louange que ce zèle n'excluait pas en lui un esprit de bienveillance et de charité envers tous les hommes, quelle que fût leur croyance. Outre sa *Cour des Païens*, on a de lui d'autres ouvrages moins

importants, soit en latin, soit en anglais, où l'on trouve également du talent et beaucoup d'érudition. X—s.

GALIE (THOMAS), savant Anglais, né en 1636 à Scruton, au comté d'York, se distingua surtout comme helléniste, et fut nommé en 1666 professeur royal de langue grecque à l'université de Cambridge. Il résigna cette place en 1672, pour celle de maître de l'école de St.-Paul, à Londres, qu'il dirigea vingt-cinq ans avec beaucoup d'habileté ; il y forma un grand nombre d'excellents élèves, entre autres le célèbre astronome Halley. Gale fut promu en 1676 à une prébende dans l'église de St.-Paul, et en 1697 au doyenné d'York, où il mourut le 8 avril 1702, âgé de soixante-sept ans. Il était membre de la Société-Royale, qui le choisit en 1685 pour un de ses secrétaires honoraires. Ses travaux littéraires nous ont valu de bonnes éditions d'anciens auteurs grecs, avec une version latine et des notes, et des éditions d'anciens historiens anglais. Nous ne citerons que les principales : I. *Opuscula mythologica, ethica et physica*, Cambridge, 1671, in-8°. et Amsterdam, 1688, même format. Cette collection, encore estimée et recherchée aujourd'hui, contient Paléphate, Héraclite, Phurnutus, Salluste le philosophe, Ocellus Lucanus ; les caractères de Théophraste, les fragments des Pythagoriciens, la vie d'Homère, et les *Allegoriæ homericæ* d'Héraclide. II. *Historiæ poeticæ scriptores antiqui*, Paris, 1675, in-8°. Cette édition d'Apollodore, Conon, Ptolémée, Parthenius et Ant. Liberalis, a reparu sous le titre de Londres avec la date de 1676. III. *Rhetores selecti*, Oxford, 1676, in-8°. On y trouve le prétendu Demetrius de Philère, *Tiberius rhetor*, et le traité

anonyme *De figuris*. IV. *de Mysteriis*, grec et latin de Porphyre sur le Oxford, 1678, in-fol.

Anglicanæ scriptores quford, 1687, en un vol. devait être suivi d'un s l'auteur n'eut pas le temp VI. *Historiæ Britannicæ Anglodanicæ scriptores* Oxford, 1691, in-fol. était destiné par Gale à f premier volume d'un recue genre qui avait été publié man en 1684, sept ans mais qui était composé d' modernes. C'est à Th. Ga les inscriptions gravées s ment élevé à Londres en fameux incendie de 1666 relation avec les hommes vants en Angleterre et d pays, tels que Mabillon, L vius, Huet, etc. Ce deri son *Comment. de rebus pertinent.* qu'il n'avait ja un homme aussi mode savant. — GALE (Tho rurgien anglais, né en 15 de Richard de Ferris, éi chirurgien de l'armée de devant Montreuil, et en 1 gien de l'armée de Phil d'Espagne, au siège de St s'établit ensuite à Londre d'une grande réputation. point la date de sa mort. core en 1586. On a de Traités élémentaires de cl bliés depuis long-temps.

GALIE (ROGER), fil: d'York, représenta le bou Allerton dans le parleme terre, et fut ensuite nom saire de l'excise. Il était la Société-Royale, et fut vice-président de celle des

ut en 1744, âgé de soixante-ans. On a de lui, entre autres
 1. *Antonini Iter Britanniam commentariis illustratum Th. opus posthumum revisit, didit R. G.; accessit anonymi atis Britanniae Chorographici conjecturae plures*, Londres, 1709, in-4°. *connaissance des Médailles*, par François de F. Jobert, 1697, in-8°, sans le nom du traducteur.
 III. *Registrum honoris de Leland*, Londres, 1722, in-fol., discours sur les quatre voies de la Grande-Bretagne, imprimé dans le 6^e. volume de l'œuvre de Leland. V. Quelques Mémoires dans les *Transact. philosophiques*, dans l'*Argus Britannica* et autres ouvrages.
 Une partie de sa correspondance épistolaire avec les savants a été imprimée dans les *Reliquiae Galeanae*.
 X—s.

GALE (SAMUEL), antiquaire aîné, frère du précédent, né à Londres le 1682, exerçait les fonctions de directeur à l'hôtel des douanes de cette ville, lorsqu'il mourut le 10 janvier 1754. Il fut un des restaurateurs de la société des Antiquaires de Londres le 1717, et en fut le premier secrétaire. Le peu de ses ouvrages qui ont été imprimés, prouvent beaucoup de sagacité. Ils se bornent à une *Histoire de la cathédrale de Winchester*, Londres, 1715, continuée par Henri, comte de Clarendon, et continuée jusqu'à ce jour, avec des planches; et à quelques mémoires imprimés dans l'*Archæologia* et la *Bibl. Top. britannica*.
 X—s.

GALE (JEAN), théologien anglais conformiste, naquit à Londres le 30, et étudia d'abord à Leyde

avec tant de succès, qu'il reçut à dix-neuf ans les degrés de maître ès-arts et de docteur en philosophie. Il alla achever ses études à Amsterdam, sous le professeur Limborch, et y fit la connaissance de Leclerc, dont il défendit par la suite le caractère avec autant de chaleur que de talent. De retour en Angleterre, son ouvrage qu'il publia en 1711 sous le titre de *Réflexions sur l'Histoire du baptême des enfants*, du docteur Wall, lui obtint un grand crédit parmi les anabaptistes: c'est, à ce qu'on a dit, la meilleure réponse qui ait été faite au meilleur ouvrage que l'on eût écrit sur ce sujet; et ce fut sa lecture qui détermina le savant Guillaume Whiston et le docteur Foster à se faire anabaptistes. Gale, nommé un des ministres de la congrégation de sa secte établie à Barbican, se distingua par une certaine éloquence populaire, qui attirait à ses sermons un grand concours d'auditeurs de toutes les communions. Il avait une connaissance profonde des langues anciennes, et surtout des langues orientales et de la littérature sacrée; et il était occupé de divers projets pour en ranimer l'étude, et en répan- dre le goût, lorsqu'il mourut en décembre 1721, âgé de 42 ans. On a publié après sa mort un *Recueil de ses Sermons*, qui a été réimprimé en 1726, en 4 vol. in-8°, précédés d'une Notice sur sa vie.
 X—s.

GALEANO (JOSEPH), savant médecin de Palerme, né vers l'an 1605, et mort le 28 juin 1675, fut distingué de son temps comme philosophe, médecin, théologien et poète. Il se livra néanmoins plus particulièrement à la médecine, et passe généralement pour un des plus grands hommes que l'Italie ait produits dans le 17^e. siècle. Les rois, les grands et les pré-

lats le recherchaient avec empressement ; et ses contemporains le regardaient comme un second Galien. Il exerça long-temps la médecine dans les hôpitaux de Palerme avec le plus grand succès ; et pendant vingt-cinq ans, il y enseigna cette science avec des applaudissements unanimes, au milieu d'un grand concours de disciples, dont plusieurs devinrent par la suite des médecins très distingués. La confiance qu'on avait dans son savoir était si grande, que ses avis étaient reçus partout comme des oracles : ses éloquentes leçons lui avaient donné une réputation si étendue, que, de toutes les parties de l'Italie, de l'Espagne, de la France et de l'Allemagne, on lui adressait des éloges et on lui demandait des conseils. Familiarisé avec tous les genres de connaissances cultivées de son temps, il aimait à se délasser de ses travaux par la culture de l'éloquence et de la poésie. Il n'était pas moins considéré dans l'académie des Reacenzi de Palerme, dont il était un des membres les plus illustres, que dans la faculté de médecine de cette ville, où il a obtenu les honneurs auxquels un homme de son mérite pouvait aspirer. Cependant, avec tant de gloire et une si grande réputation, Galeano, constamment inaccessible aux prestiges de la vanité et de l'orgueil, fut toujours philanthrope et compatissant. Toute sa vie, il mit au rang de ses devoirs les plus chers et les plus sacrés, de secourir les malheureux : il prit sans cesse un soin particulier des pauvres, et leur fournissait gratuitement les secours dont ils avaient besoin dans leurs maladies. On dit que s'étant fait saigner, un ignorant chirurgien lui appliqua sur la veine, avec une bande mouillée, une ligature serrée avec tant de force, qu'il mourut

des suites de cette funeste opération, victime d'un art si savants et utiles travaux perdus par une vive lumière. Les plus remarquables ouvrages sont les I. *Epistola medica, in demica febre theoreticè agitur*, Palerme, 1648. II. *Oratio de medicinæ præfatione*, 1649, in-4°. III. *Hippodivivus paraphrasibus*, Palerme, 1650, 1665, in-4°. IV. *Smilacis asperæ et riliæ causa*, Palerme, 1665, in-4°. V. *La lepra unita colicose*, Palerme, 1656. VI. *Politica medica pro lepra*, Palerme, 1657, in-4°. VII. *De cavar sanguis*, Palerme, 1662, in-4°. VIII. *Del vero metodo de servir la sanità e di curar morbo col solo uso dell'acqua*, Palerme, 1667, in-12, sous le nom de *Bruno Cibaldi*. IX. *Il corso della medicina esaminado*, 1674, in-4°. Galeano est auteur d'un grand nombre d'ouvrages littéraires, de poésie.

GALEAZ DE MANTOUA, général formé à l'école d'Albéric de Barbiano, 14^e siècle. Il servit avec les Vénitiens, et il combattit l'armée au siège de Padoue par François de Carrare, et cette ville, en capitulant, lui donna sa liberté, la parole de ne pas être repris sur Mantoue. Mais le conseil de ne pas observer la capitulation, supporta impunément les reproches que lui adressèrent les Vénitiens, pour son manque de fidélité. Il fut probablement empoisonné.

mourut au bout de peu de
S. S—1.

EN (JEAN VAN), un des
stres marins hollandais, né à
ms la Westphalie vers 1600,
au service de sa patrie adop-
dernier grade à celui de chef
e, et, dans le cours d'une la-
carrière, signala successive-
courage contre les Espagnols,
kerquois, les Barbaresques,
contre les Anglais. Il rem-
ar une forte escadre de ces
, devant le port de Livourne,
ars 1655, une victoire com-
mais qui lui coûta la vie. Ayant
nbe droite fracassée par un
le canon, il continuait à se
On lui représente le danger
ose la perte de son sang. « Il
ux de mourir pour sa patrie
in de la victoire, » répliqua
; Van Galen. Cependant on
le; l'amputation a lieu, et, au
neuf jours, elle lui devient
Son corps, transporté à Ams-
y fut enterré avec pompe;
ats-généraux lui érigèrent un
ent dans l'église neuve de cette

M—ON.

EN (CHRISTOPHE - BERNARD
prince-évêque de Munster, né
107, s'éleva, d'une condition
ès de l'infortune, à cette riche
nente dignité ecclésiastique.
e la maison dont il était issu
enne et considérée en West-
il n'était néanmoins qu'un
gentilhomme (1). Son père
prison, lorsqu'il vint au mon-

éri, et d'autres après lui, ont écrit que
était d'une des maisons les plus consi-
le Westphalie. L'auteur de sa Vie dit po-
t qu'il a été: qu'un *simple gentilhomme*,
re, grand chasseur, et accoutumé à me-
surs sur les terres d'autrui. fut maltraité
ral Murien, qu'il tua en duel; meurtre
mettre en prison, et occasionna la con-
le ses biens.

de; et il n'avait pas six ans, lorsqu'il
resta, sans aucuns biens, orphelin
de père et de mère, leurs terres ayant
été confisquées. La tutelle du jeune
Van Galen échut à Bernard de Ma-
linkrot, son oncle, doyen du noble
chapitre de Munster, lequel le fit
élever. Des biographes disent qu'au
sortir de ses études il voyagea, ser-
vit, et même commanda un régiment
de l'électeur de Cologne. On ne sait
quelle foi il faut donner à des cir-
constances dont l'auteur de sa Vie ne
parle point. Selon lui, Van Galen
montra, dès son jeune âge, un goût
décidé pour l'état militaire: mais Ma-
linkrot, découvrant dans son neveu
beaucoup d'ambition et des vues qui
s'accordaient mal avec sa fortune, lui
déclara que son intention n'était point
de le pousser dans la carrière des ar-
mes, et que ce qu'il avait de mieux
à faire était d'entrer dans l'état
ecclésiastique. Soit persuasion, soit
impossibilité de faire autrement, Van
Galen se mit à l'étude. Malinkrot lui
fit avoir quelques bénéfices. De grade
en grade, il devint chanoine de Muns-
ter, et même, suivant quelques-uns,
prévôt de cette église. Le prince-
évêque étant mort en 1650, le doyen
Malinkrot aspirait à lui succéder:
mais, à son grand dépit, il se vit
préférer son neveu par les chanoines
à qui appartenait le droit d'élire, et
qui, ayant été souvent réprimandés
par cet homme naturellement dur, ne
l'aimaient point. L'oncle de Van Ga-
len ne lui pardonna jamais cette pré-
férence; il intrigua contre le nouvel
évêque, qui se crut enfin obligé de
le faire arrêter et enfermer dans un
château fort. Van Galen, devenu prin-
ce et même souverain, sentit renaitre
ses anciennes inclinations guerrières,
et se vit, sans doute avec joie, dans
une situation qui lui permettait de

s'y livrer. Ses premiers faits d'armes furent contre sa ville épiscopale : il y existait des mutins, dont Malinkrot avait, autant qu'il lui fut possible, augmenté le nombre. Le nouveau prince n'était pas d'un caractère à souffrir les oppositions. Il assiégea Munster en 1657, avec neuf mille hommes, tant infanterie que cavalerie, et une artillerie formidable. Après l'avoir impitoyablement bombardée, il la reçut à composition ; et pour la tenir désormais en respect, il y bâtit une citadelle, où il mit une garnison nombreuse. Quelques années après, il s'offrit au prince-évêque une occasion de satisfaire son humeur martiale d'une manière un peu moins opposée à la sollicitude pastorale. L'empereur ayant, en 1664, levé une armée contre les Turcs, choisit l'évêque de Munster pour en être un des directeurs. Celui-ci se rendit en Hongrie ; mais il y était à peine arrivé, que l'empereur fit la paix avec le grand-seigneur. Impatient de son loisir, l'évêque alors redemanda aux états-généraux la seigneurie de Borculo, qu'il prétendait avoir été enlevée sur ses domaines. Il s'ensuivit quelques difficultés qui finirent par un arrangement, parce que Van Galen ne se trouvait point en force. Mais le roi d'Angleterre ayant, en 1665, déclaré la guerre aux Hollandais, le prince-évêque, ravi d'avoir une occasion si favorable d'entrer en campagne, s'unit à lui, se jeta sur les Provinces-Unies, et y enleva plusieurs places fortes. Il resta ainsi en armes jusqu'en 1674, que l'empereur l'obligea de faire la paix. Le repos lui pesant, et n'ayant point d'affaires personnelles, il prit parti dans celles de ses voisins. Il avait presque toujours été heureux dans ses entreprises. Uni avec la France

contre les Hollandais, i core dans quelques expé la fortune l'abandonna nique, dont il fut obligé siège. Depuis ce temps, que des malheurs : on l villes qu'il avait conqu lui en enleva même de états. Cela ne diminua leur guerrière : il eut avec le duc de Brunswick princes, quitta le parti pour unir ses armes à c pereur, se ligua avec le inark contre la Suède peut dire de sa vie entieus littéral, que ce fut *continue*. Ce prélat g rut à Huys, le 19 septé âgé de soixante-onze ans huit ans de règne et d' taires. On ne s'étonnera point été regretté : à fermé les yeux, que s pillée, et surtout sa cha le laissa presque nu. Il pour coadjuteur et eut seur Ferdinand de Furs que de Paderborn, prit qui gouverna avec sage et consola ses sujets de avaient eu à souffrir so conquérant. Sa Vie, écri nyme, a été traduite et Lorrain, plus connu d'abbé de Vallemont, F in-16. J. Ab. Alpen en plus étendue, *De vitâ tis Chr. Bern. de Gal* 1694, 2 vol. in-8°, d eu allemand un abrégé 1790, in-8°.; et un aplet, Ulm, 1804, in-8

GALEOTTI (ALBE jurisculte, né à Pa 13^e. siècle, était enco lorsqu'il ouvrit une éc

1231. Il ne resta que en cette ville; les offres qu'on lui fit, le déterminèrent à Bologne, et il y alla en 1235. L'attachement à sa patrie, l'engagea. Il était enfermé dans la ville en 1247; il parvint à s'en échapper, et se réfugia à Padoue, où il vécut avec beaucoup de tranquillité. Trois ans après, il revint à Padoue, et y reçut les témoignages de l'estime et de l'affection que lui en firent les habitants. On ignore la cause de sa mort, que quelques auteurs placent à l'année 1257. I. *Aurea ac verè Margarita seu summula, in quâ omnes quaestiones in foris proponuntur et magistrantur*: c'est le plus important ouvrage. Guill. Durand en a fait un abrégé en entier dans son *Practica juris*; il a été imprimé à Paris, 1667, et Cologne, 1585: que du Roi en possède plusieurs manuscrits. II. *Tractatus de rebus*, manuscrit, dans la bibliothèque royale de Turin. III. *Tractatus de rebus iudiciorum*. IV. *Tractatus de consiliis habendis*. V. *Responsa super codice*, etc.

W—s.

GALATI (MARZIO), littérateur à Narni, dans l'Ombrie, professa d'abord les belles-lettres à l'université de Bologne, avec succès. Un ouvrage qu'il publia à cette époque, et dans lequel il soutenait qu'on peut être sauvé par ses œuvres sans la foi, attira sur lui un cri général. Obligé de quitter Bologne, il se réfugia à Venise, jeta dans les prisons, et fut condamné à se

rétracter publiquement. On croit qu'il aurait été traité avec moins de ménagement encore, sans la protection du pape Sixte IV, son élève, et qui intervint au procès. Il se retira alors en Hongrie, et y ouvrit une école publique, qui fut bientôt très fréquentée. Sur sa réputation, le roi Mathias Corvin lui confia l'éducation de son fils, et le nomma directeur de la bibliothèque de Bude. Après la mort de ce prince, Galeotti revint en Italie; mais le souvenir des persécutions qu'il avait éprouvées, et la crainte de les voir se renouveler, l'empêchèrent d'y faire un long séjour. Il passa en France; et il était à Lyon en 1494, lorsque Charles VIII traversa cette ville pour se rendre dans le Milanais. Galeotti se joignit au cortège qui allait au-devant de ce prince, et étant arrivé près de lui, il voulut descendre précipitamment de cheval pour le saluer; mais son pied s'embarrassa dans l'étrier, et, comme il était d'un embonpoint excessif, il tomba si rudement à terre qu'il se tua. Paul Jove prétend que Galeotti mourut étouffé par la graisse, à Agnani; mais ce fait, qu'il n'appuie d'aucune preuve, a été révoqué en doute par des critiques dont le sentiment nous paraît préférable. On connaît de lui les ouvrages suivants: I. *De homine et ejus partibus*, in-fol., sans date et sans indication du lieu de l'impression: Maittaire regarde cette édition comme la première; Milan, 1490, in-fol.; Turin, 1517, et Bâle, même année, in-4°; ces deux dernières éditions sont augmentées des Observations critiques de George Merula, et de la réponse apologétique qu'y fit Galeotti. Freytag croit que l'Apologie de Galeotti a été imprimée séparément, pour la première fois, Venise, 1476, in-4°. II. *De doctrinâ promiscuâ*, Florence,

1548, in-8°; Lyon, 1552, in-12; Francfort, 1602, in-12; et traduit en italien, Florence, 1615, in-8°. C'est une espèce d'*Ana*, curieux, amusant et instructif. III. *De egregiè, sapienter et jocosè dictis ac factis Mathiæ I, regis Hungariæ*, Vienne, 1563; réimprimé dans la *Collectio Hungaricarum rerum scriptorum*, par Jacq. Bongars : ouvrage curieux et intéressant. IV. *De rebus vulgo incognitis*. Fabricius rapporte que le manuscrit de cet ouvrage fut soustrait à Oporin, au moment où il allait le mettre sous presse, et que c'est celui qui est actuellement dans la bibliothèque du Roi de France. V. *De excellentibus*. L'abbé Rive a publié une *Notice* sur cet ouvrage, Paris, 1785, in-8°. de 16 pag. (Voy. RIVE.) J. M. König cite un autre ouvrage de Galeotti : *De verborum significatione*, regretté par les savants; et enfin c'est peut-être à lui qu'on doit attribuer une *traduction* italienne de la Rhétorique de Cicéron, sans date, in-4°, coté dans le *Catalogue de la bibliothèque du Roi, Belles-Lettres*, 1^{re} vol., X, n°. 1780. W—s.

GALEOTTI (NICOLAS), jésuite italien, d'une maison noble de Pise, né à Vienne en 1692, professa en 1725 la physique à Macerata, et, de 1728 à 1749, la rhétorique à Rome, où il mourut en 1758. Il était versé dans les antiquités grecques et latines. Outre des Éloges funèbres, et des Extraits d'écrivains grecs, il a publié : I. *Museum Odescalcum, sive The-saurus antiquarum gemmarum*, etc. cum commentariis, Rome, 1747 ou 1751, in-fol. en deux parties. C'est la description de la superbe collection d'antiques du prince Odescaschi; les figures, en 103 plaques, sont gravées par le fameux Pietro Sante-Bartoli : les explications du P. Galeotti sont

estimées des savants. II. *Imagines prepositorum generalium Soc. Jesu delineatæ et œneis formis expressæ ab Arnold. Westerhout*, ibid., 1748, in-fol. maj. Ce volume renferme quinze portraits gravés avec soin, et accompagnés de courtes notices, en latin et en italien, par le P. Galeotti. Ce savant religieux a aussi enrichi de notes les *Gemmæ antiquæ litteratæ*, de Ficoroni, Rome, 1757, in-4°. W—s.

GALÈRE (CAIUS-GALERIUS-VALERIUS-MAXIMIANUS) reçut le jour aux environs de Sardique, dans la nouvelle Dacie, de parents d'une condition obscure. Lui-même fut occupé, dans son enfance, à garder des troupeaux, et fut, pour cela, surnommé *Armentarius*. Le surnom de Valerius lui vint de Dioclétien, qui l'adopta. Du rang de simple soldat il passa, par tous les degrés de la milice, aux postes les plus importants. Il donna des preuves de valeur et de bonne conduite sous les empereurs Aurelius et Probus. L'an de l'ère chrétienne 292, il fut adopté par Dioclétien, qui le fit César, et lui donna Valeria sa fille en mariage. Il devint l'associé de Constance-Cléopâtre, que Maximien, collègue de Dioclétien, adopta dans le même temps. Galère eut, pour son département, l'Illyrie, la Thrace, la Macédoine et la Grèce. N'ayant rien de grand à faire contre les ennemis de l'Empire, il fit défricher, dans la Pannonie, plusieurs forêts considérables, et fit écouler un lac dans le Danube; ce qui donna l'être à une nouvelle province, qui, du nom de sa femme, fut appelée Valeria, et dans les siècles suivants Pannonia Secunda. Narsès, roi de Perse, s'étant emparé de l'Arménie, et s'avancant dans la Mésopotamie à la tête d'une puissante armée, Galère fut chargé, par Dioclétien, de marcher contre lui. Il le rencontra entre Callinique et

mais il se pressa trop d'en venir aux mains avec les ennemis qui étaient supérieurs en nombre. Ils furent forcés de lâcher pied, et de rendre la fuite. Dioclétien, alla rendre compte de son succès au prince, et ce prince, revêtu de la gloire qu'il était, marchât quel que pied, auprès de son char. Cette victoire ne découragea pas les ennemis. Ayant obtenu, de Dioclétien la permission de lever une armée, il rassembla toutes les troupes qui étaient dans l'Illyrie et bientôt il entra en Ardenne avec des forces considérables. Le premier soin fut de reconnaître le camp des ennemis. Il se présenta à propos et avec tant de confiance qu'il força leurs retranchemens. Il tua plus de 20,000 hommes et considéra de prisonniers lesquels se trouvèrent les sœurs et les filles de ces princesses avec les autres. Narsès, qui s'était présenté au combat, s'enfuit au fond de la mer, d'où il envoya un vaisseau demander la paix à Dioclétien, que ce fût, et la liberté de ces princesses. Galère se rendit auprès de Dioclétien, pour conférer avec lui sur les conditions. Les conditions de la paix de Perse, furent qu'il lui restât les provinces ; que le Tigre fût la limite aux deux empires ; que la ville de Tigris fût une place commune ; etc. Narsès sous ces conditions, l'article de la paix fut accepté. La paix se fit, et ce fut dix ans. Galère, qui était devenu fier, s'enorgueillit de sa victoire jusqu'à prendre les noms de roi de Perse, d'Arménie, et d'Adirbénique. Dioclé-

tien commença, avec raison, à le craindre. A l'orgueil Galère joignait la férocité et du penchant à la cruauté. Ce fut lui qui, d'après la haine pour le christianisme dans laquelle il avait été nourri par Romula sa mère, poussa Dioclétien à persécuter les chrétiens à outrance, comme il le faisait lui-même. Pour irriter l'empereur et l'effrayer, il fit mettre deux fois le feu à son palais de Nicomédie, s'il faut en croire un historien, et chargea les chrétiens de ce crime. Cette atroce persécution, qui commença l'an 303, dura dix ans, et donna, à Dioclétien et à Galère, une malheureuse célébrité. Environ deux ans après, Dioclétien fut attaqué d'une maladie qui dégénéra en langueur et affecta sa tête. Galère, qui était impatient de régner, profita de la circonstance. Après avoir obtenu, par des menaces, du faible Maximien, qu'il abdiquerait la puissance, il vint trouver Dioclétien à Nicomédie ; et il le força, en le menaçant d'une guerre civile, de renoncer à la dignité impériale, et de consentir à la nomination de deux nouveaux césars. (Voy. **DIOCLETIEN.**) Ces deux césars, créatures de Galère, furent Sévère et Maximin. Ce fut l'an 305, que Galère et Constance-Chlore furent reconnus empereurs. Galère eut, pour sa part de l'Empire, l'Illyrie, la Panuonie, la Thrace, la Macédoine, la Grèce, l'Asie mineure et toutes les provinces orientales. Il avait éloigné de la place de César, Constantin, devenu depuis si célèbre, parce qu'il le redoutait. Il ne manquait aucune occasion de le perdre, en l'exposant aux plus grands dangers. Il fallut que ce jeune prince s'échappât pour aller trouver Constance son père qui le demandait. Cet empereur étant mort, Galère ne conféra à Constantin que le titre de César, quoique son père lui eût légué

sa part de l'Empire, et que son armée se fût empressée de le proclamer auguste. De son côté, Maxence, fils de l'ex-empereur Maximien, irrité contre Galère de ce que, lors de la promotion des césars, il ne l'avait pas nommé, se fit proclamer empereur. Le vieux Maximien reprit la pourpre, donna sa fille Fausta à Constantin, et se liguait avec lui contre Galère. Pendant qu'ils étaient tous deux dans les Gaules, Galère entra en Italie avec une forte armée. Il avait dessein d'assiéger Rome, qu'il n'avait jamais vue. Aussi se trompa-t-il dans les mesures qu'il prit, et fut-il obligé de se retirer de devant cette ville immense, qu'il ne pouvait pas seulement investir de tous côtés. Il rentra dans ses états. Constantin ne voulut point lui faire la guerre. On ne trouve plus de faits importants qui soient personnels à Galère avant l'horrible maladie dont il fut frappé, l'an 310; maladie du genre de celle qui fit périr Sylla. Il paraît que Galère, effrayé par le mal qui le consumait, en vint à l'attribuer à la vengeance du ciel contre lui, à cause de ses cruautés envers les chrétiens. Il fit publier un édit pour arrêter le cours des persécutions. Cet édit fut donné en son nom et au nom des empereurs Constantin et Licinius, le 1^{er} mars 311. Galère mourut vers le 1^{er} mai de cette même année, après avoir régné six ans et quelques jours comme empereur. Il ne laissa point d'enfants de Valeria sa femme. Il nous reste un assez grand nombre de médailles de Galère en tous métaux. Q—R—Y.

GAL.ESINI (PIERRE), historien, né à Ancone vers l'année 1520, embrassa l'état ecclésiastique, fut pourvu de plusieurs bénéfices, et enfin nommé protonotaire apostolique à Milan. Il vécut dans l'intimité de St.-Charles Borromée, archevêque de cette ville,

qui avait en lui une confiance entière, et lui soumettait la décision des points épineux de discipline. C'était, en effet, un homme très versé dans la science des antiquités; il joignait à une vaste érudition, une piété solide et des qualités estimables. Il mourut vers 1590, dans un âge avancé. Galesini a traduit du grec en latin des *Sermons* de Saint-Grégoire de Nysse, Rome, 1563, in-4^o.; et la *Lettre* d'Isidore de Péluse à Palladius, *touchant les devoirs d'un évêque*, imprimée à la suite de l'*Episcopus descriptus*, par Augustin Valerio. Il a publié des éditions des *Oeuvres* de St.-Eucher, Rome, 1564, in-fol.; du *Traité de la Providence* de Salvian; des *Homélies* de St.-Maxime de Turin; du *Livre de la pénitence* de Pacian; de l'*Histoire sacrée* de Sulpice Sévère; de celle d'Haymon, et enfin, de l'*Histoire abrégée des prophètes et des disciples par* Dorothee de Tyr, avec des notes sur ces trois derniers ouvrages, Rome, 1564, in-fol. Il a eu part au *Recueil des actes de l'église de Milan*. On a, en outre, de lui: I. *Martyrologium Romanum in singulas dies anni accommodatum*, Milan, 1578, in-4^o. Ce martyrologe n'eut point l'approbation des censeurs, qui le trouvèrent trop long pour être récité dans l'office canonial; le texte en est d'ailleurs peu correct et les notes insignifiantes: enfin, il a été entièrement effacé par celui qu'a publié le cardinal Baronius. (Voy. BARONIUS.) II. *Ordo dedicationis obelisci quem Sixtus V in foro Vaticano crexit cum brevi historia*, Rome, 1586, in-4^o. III. *Dedicatio columnæ cochlidis Trajani ad honorem Sti.-Petri*, ibid., 1587. IV. *Commentarius brevis de Bibliis grecis interpretum LXXII, sub Sixto P. Pont. max. editis*, ibid., 1587, in-4^o. V. Un *Discours sur le*

au tombeau que le pape Sixte fit élever à Pie V. Galesini a un manuscrit une *Histoire des* sous le titre de *Theatrum icale*, et une *Histoire des de Milan*. W—s.

ALFRID, ou GEOFROI, his-anglais, né à Monmouth au commencement du 12^e siècle, em- l'état ecclésiastique, fut nommé ecre de St.-Asaph, et ensuite de cette ville en 1151. Il se quelque temps après à la cour ri II, roi d'Angleterre, qui iit avec distinction, et le s de lui par le don d'une ribaye. Les chanoines de St., ayant invité inutilement Gal- revenir dans son diocèse, prot de la décision d'un synode ndres, pour l'engager une des- fois à reprendre l'administra- e son église, ou à permettre lui désignât un successeur. Il nit de son évêché en 1175: il eut lieu de s'en repentir, il perdit les bénéfices que lui onnés Henri II. On croit que mourut vers 1180. On a de . *Origo et gesta regum et um Britanniae sive historia um ab Æneâ et Bruto*. Gal- : flatte d'être le premier qui ait histoire des temps qui ont pré-établissement de la religion chré- en Angleterre; et il avertit que ce qui concerne les rois d'ori-axone, il s'est contenté de tra- en latin un ouvrage que lui envoyé Gualterus ou Gauthier, liacre d'Oxford. Cette histoire a rd été publiée par Ives Cavel-Paris, Badius, 1517, in-4^e., et le par Jér. Comelin dans les *Bri- car. rerum scriptores*, Heidel- 1587, in-fol.; mais les deux édi- ue se sont pou t accordés sur

la division de l'ouvrage : Cavellat l'a partagé en neuf livres, et Comelin en douze, en en faisant quatre du premier. Pontico Virunio, de Trévise, a purgé cette histoire des fables qu'elle renfermait, et l'a réduite à six livres. Ainsi abrégée, elle a été imprimée à Augsbourg en 1554; à Heidelberg en 1542; à Londres en 1585, in-8^e., et insérée aussi dans les *Britannicar. rerum scriptores*. Quelques critiques la regardent comme un tissu de faits contouvés et d'anecdotes fabuleuses. Jean Twin et Whear nomment Galfrid l'Homère anglais et le père des mensonges; mais d'autres bons juges n'en donnent pas une opinion aussi défavorable. Pits et Nicolson assurent que Galfrid mérite beaucoup de confiance pour tous les événements dont il a été le témoin, ou sur lesquels il a pu obtenir des renseignements exacts. II. *Versio prophetiarum Ambrosii Merlini*. Ces prophéties du fameux enchanteur Merlin forment le 4^e livre de son histoire dans l'édition de Cavellat, et le 7^e dans celle de Comelin; elles ont été imprimées séparément, avec des explications d'Alain de Lille, Francfort, 1603, in-4^e. III. *Vita Merlini Caledonii*. C'est une pièce de vers adressée à Robert de Lincoln. IV. *Commentarius in prophetias Merlini utriusque*. V. *Epistolæ ad Gualterum Oxoniensem archidiaconum*. VI. *De exilio ecclesiasticorum*. VII. Un *Abrégé de l'histoire de Gildas*. VIII. *Des Vers latins* sur différents sujets. On lui attribue encore un traité *De corpore et sanguine Christi*; mais Fabricius croit que cet ouvrage a pour auteur Guillaume, abbé de St.-Thierry de Reims. W—s.

GALFRID (ou GEOFROI) de WINESALE; l'un des poètes les plus distingués du 13^e siècle, naquit en

Angleterre, de parents originaires de Normandie, et qui jouissaient, selon toute apparence, d'une fortune assez considérable. Le goût des lettres lui inspira le desir de voyager; et il avait déjà visité les principales villes de France, lorsqu'il suivit le roi Richard à la conquête de la Terre-Sainte. Au retour de cette expédition, il vint à Rome, où il fut accueilli avec bonté par Innocent IV. C'est à ce pontife qu'il dédia sa *Poétique*, ouvrage très remarquable pour le temps où il a été composé, et qui lui fit une grande réputation. Un passage de ce poème semble prouver que Galfrid enseignait alors les belles-lettres à Bologne; et cette opinion a été adoptée par le P. Fattorini et par Tiraboschi. On voit par un autre de ses ouvrages qu'il s'était appliqué à l'agriculture, et qu'il avait fait une étude particulière de la culture de la vigne et de la manutention des vins. Oudin conjecture, avec beaucoup de vraisemblance, que c'est de là qu'il a été surnommé de *Winesalf* ou de *vino salvo*. Ce qu'on sait encore de Galfrid se borne à des conjectures, sur lesquelles les critiques ne sont pas d'accord. On a de lui : I. *Poëtica nova sive carmen de arte dictandi, versificandi et transferendi*. P. Leyser a publié le premier cette poétique dans son *Historia poematum mediæ ævi*, Halle, 1721; elle a été réimprimée ensuite séparément, Helmstadt, 1724, in-8°. Selden en avait déjà inséré le prologue dans la préface de son Recueil, *Hist. anglicar. scriptores decem*. Quelques critiques, trompés par les différents titres qu'a cet ouvrage dans les manuscrits, ont cru qu'il fallait le distinguer du traité *De arte dictaminis*, du même auteur; mais il est bien reconnu qu'il ne s'agit que d'un seul ouvrage. II. *Historia seu itinerarium Richardi Anglo-*

rum regis in Terram sanctam anno 1177 ad 1190. Elle est primée d'après un manuscrit fructueux, dans les *Gesta Francos* de Bongars, et est une meilleure copie dans le *hist. angl.* de Th. Gale; mais l'éditeur l'attribue à Gauthier d'opinion entièrement conjecturale qui n'a point prévalu. III. *Oratione arborum et consuetudine fructuum, ubi de modo arborum aromaticarum fructuum vendi, vitis et vinea cognoscendi, vinea inversa seu deteriori vendi*. Il en existe une copie Bibl. de Cambridge. IV. *Grammaticæ; liber de rebus de promotionibus et personis Galfridi Eboracensis archiepiscopi*. Ces trois ouvrages sont indiqués dans Bale et Pits comme existants dans différentes bibliothèques d'Angleterre, Oudin, Cave et Fabricius en ont encore à Galfrid de Winesale. La dernière est intitulée : *De statu curiæ*. Les deux éditeurs de ce recueil, ont en un sens opposé : le premier, Mathewitz, l'un des plus sages critiques du 16^e siècle, la regardait comme une satire de la cour de France, puisqu'il l'a insérée dans son *De corrupto ecclesiæ statu*, 1557, in-8°. Dom Mabillon ne connaissait pas l'édition de Mathewitz, y a vu, au contraire, une copie de l'Église romaine, et l'a insérée, sur un manuscrit d'Église, dans le tome IV de ses *Annales*. P. Leyser l'a réimprimée dans son Recueil déjà cité, avec les deux éditions. Tiraboschi ne croit pas que Galfrid soit l'auteur de l'épigramme, et il appuie son sentiment sur de très bonnes raisons. En effet, l'épigramme qui est relative à la cou-

par les cardinaux, prouve qu'elle a pu être composée qu'après 1245; or Galfrid, étant parti pour le roi Richard pour la Terre-Sainte en 1190, il avait alors au moins 60 ans: il en aurait eu plus de 70 en 1245; et, par conséquent, il ne soit pas absolument impossible de faire des vers à un si grand âge, cette circonstance seule ne peut faire douter que Galfrid soit l'auteur de cette pièce. W—s.

RICHARD DE BEAULIEU, religieux de Chartres, fut confesseur de St.-Louis, et accompagna ce saint roi dans ses deux expéditions à la Terre-Sainte. Il eut à remplir le triste devoir de lui annoncer la mort de sa mère; et St.-Louis ayant renvoyé ses autres députés, Galfrid resta seul pour le consoler dans une si grande affliction. Il assista ce saint roi dans ses derniers moments, reçut sa confession et écrivit de sa main. Il revint en France sur le bâtiment qui portait les restes du monarque, et ne mourut que lorsqu'ils eurent été déposés à St.-Denis. Sur l'invitation du roi Philippe le Hardi, il composa la vie de St.-Louis, et mourut vers 1274.

Le poème de Galfrid est intitulé : *sancta conversatio piæ memorie Ludovici IX quondam regis Francie*. Cl. Ménard l'a publié, d'après un manuscrit de la bibliothèque des Bénédictins d'Evreux, à la suite de son édition de *la vie de St.-Louis*, par Joinville. Il est inséré ensuite dans le tome V de *l'histoire des Francs* par Duchesne; et enfin dans *la vie des saints* de Bollandus, par le même. On en conservait, dans la bibliothèque du collège de Navarre, un manuscrit contenant plusieurs variantes importantes, et un chapitre qui manque dans les imprimés.

Galfrid rapporte fidèlement les actions vertueuses de St.-Louis, et les discours qu'il a recueillis de sa bouche; mais il ne donne aucun détail sur son administration ni sur ses guerres en Afrique. W—s.

GALHEGOS (MANOEL DE), poète portugais, naquit à Lisbonne en 1597. Après avoir terminé ses études, il se livra entièrement à la poésie; et, dans ses premiers essais, il fit espérer qu'il égalerait bientôt les meilleurs poètes de sa nation. Le premier ouvrage qu'il publia, suffit en effet pour établir sa réputation; ce fut: I. *La Gigantomachie*, ou *Guerre des Géants contre Jupiter*, Lisbonne, 1628, in-4°. Dans ce poème, partagé en 5 chants et en octaves, Galhegos donna tout l'essor à sa brillante imagination, et y étala une élégance et une pureté de style dignes des plus grands maîtres.

II. *Templo de memoria*, Lisbonne, 1650. Ce second ouvrage, composé à l'occasion du mariage d'un seigneur de la cour, et rempli d'images vives de bon goût, et de pensées originales, lui mérita aussi l'approbation unanime du public. Galhegos possédait plusieurs langues, était très versé dans la littérature portugaise et espagnole. Admirateur enthousiaste des talents et de la fécondité du génie de Lope de Vega, il fit exprès le voyage de Madrid pour connaître personnellement ce poète célèbre, et obtint bientôt son amitié et son estime. Témoin du succès étonnant qu'obtenaient ses comédies, il essaya de l'imiter, et entra dans la carrière théâtrale. Il donna au public plusieurs pièces en vers, qui furent très applaudies. Lope de Vega, loin d'être envieux des progrès de son émule, l'encourageait lui-même; il le présenta au duc d'Oliveras, qui lui accorda sa protection, et le retint près de lui dans le palais

de *Buen-Retiro*. C'est dans ce séjour que Galhegos composa un volume de ses poésies, sous ce titre : III. *Poesias varias*, 1657, in-8°, qu'il dédia à ce ministre. Parmi le grand nombre de comédies écrites par Galhegos, on n'en connaît, de nos jours, que huit, dont les plus remarquables sont : *El hombre honrado y prudente*, ou l'Homme d'honneur et prudent ; *la Reyna Maria Estuarda* (Marie Stuart). La première de ces pièces est aussi intéressante par le sujet que par l'action ; les caractères sont bien soutenus, et le but est très moral. La seconde pièce renferme en elle tous les matériaux d'une bonne tragédie ; mais, dans plusieurs endroits, elle se ressent du mauvais goût du temps. Les auteurs dramatiques croyaient plaisir d'autant plus qu'ils outraient davantage le pathétique des situations, la noblesse et l'énergie des sentiments et la sublimité des pensées. Galhegos, après avoir été comblé d'honneurs à la cour de Philippe IV, retourna dans sa patrie. Étant devenu veuf, il embrassa l'état ecclésiastique, et mourut le 9 juillet 1665. Sa-de-Miranda fait beaucoup d'éloges de cet auteur, ainsi que Lope de Vega dans son *Laurel de Apolo*. B—s.

GALI (FRANÇOIS), navigateur espagnol, fut, à cause de son habileté dans sa profession, chargé, en 1582, d'une mission dont le résultat intéressait la marine de la Nouvelle-Espagne. On sentait, depuis long-temps, la nécessité d'avoir, sur la côte de Californie, un port, où les navires, qui venaient des Philippines, pussent, après une longue traversée, trouver les secours dont ils auraient besoin : ils avaient, jusqu'alors, été obligés de revenir au port d'où ils étaient partis ; ce qui causait un grand préjudice au commerce et à la navigation. Pedro

Moralès de Contrerar, archevêque de Mexico et vice-roi provisoire de Nouvelle-Espagne, pensa, en conséquence, qu'il fallait reconnaître la côte de l'Amérique septentrionale que quelques-uns croyaient sans interruption jusqu'à la latitude 40°, tandis que d'autres pensaient qu'elle était coupée par le détroit de L'archevêque fit donc construire deux frégates à Acapulco, et en donna le commandement à Gali : il fut reçu, dans les conférences qu'ils eurent ensemble, qu'indépendamment des reconnaissances relatives aux objets mentionnés plus haut, on ne négligerait pas les îles de Looe et celles du Japon, et tâcherait de découvrir en latitude le plus qu'il pourrait. Il partit d'Acapulco le 10 mai 1582, après avoir eu connaissance de la situation méridionale des îles de Looe et alla aux Philippines, puis à Canton, qu'il quitta le 24 juillet 1582. Les Chinois, qu'il avait à bord, lui fournirent des renseignements sur les îles près desquelles ils passèrent, et sur les côtes de ces îles à l'est du Japon. Gali garda de cet empire comme s'il y avait été, et dit : « Quand nous fûmes, ajoute-t-il, à 300 lieues dans l'est $\frac{1}{4}$ nord du Japon, nous trouvâmes une mer très profonde, avec un courant du nord et du nord-ouest ; les vagues étaient longues et élevées ; quelque côté que le vent souffrait, le courant et les vagues suivaient toujours la même direction ; nous parcourûmes ainsi sept cents lieues, ce ne fut qu'à deux cents lieues de peu près de la côte du Mexique que nous commençâmes à ne plus voir cette mer et ce courant ; ce qui fait présumer que l'on trouve un canal ou détroit entre le Mexique de la Nouvelle-Espagne et l'Inde d'Asie et de Tartarie : nous

es d'ailleurs, dans cet inter-
de sept cents lieues, un grand
bre de baleines, ainsi que des
es et autres poissons sembla-
comme il y en a toujours dans
troit de Gibraltar, car ils choi-
nt, pour frayer, les parages où
de forts courants; ce qui me
irme encore dans l'opinion qu'il
un détroit. » Gali vint atterir
côte d'Amérique par 57° 30'
tude nord : il vit une terre
bien boisée, et entièrement
vée de neige; puis, suivant sa
nqu'à Acapulco, il vit, le long
ôte, des feux pendant la nuit,
la fumée dans le jour, ce qui
résumer que tout ce pays était
Au retour de Gali, l'archevêque
plus en fonction: son successeur
vit pas le projet d'établir un
la côte de Californie. La rela-
e Gali, écrite en espagnol, fut
te au vice-roi des Indes; elle
entre les mains de J. H. Lins-
qui la traduisit en hollandais,
era dans son Routier des Indes,
rdam, 1695, un vol. in-fol.
oyt en inséra une traduction dans
lection; et on la trouve aussi
la traduction française de Lins-
1). C'est de cette dernière ver-
pelle a été extraite par les au-
espagnols qui ont publié la re-
du voyage fait par les goëlettes
bule et la Mexicaine en 1792,
reconnaitre le détroit de Jean
oca, etc., Madrid, 1802, un
in-4°. Dans l'introduction, l'au-
qui passe en revue tous les
ges faits à la côte du nord-ouest
Amérique septentrionale, dit que
vint atterir à 57° 30' de latitude
; il doit cette indication à la tra-
n française, qui donne cette hau-

teur. En y réfléchissant, on voit que
la route de Macao à Acapulco ne per-
mettait pas à Gali de s'élever autant
dans le nord : d'ailleurs, étant parti
de la Chine à la fin de juillet, il ne
pouvait pas aborder à la côte d'Amé-
rique avant l'équinoxe d'automne,
époque où le temps est ordinairement
très mauvais dans ces hautes latitudes,
et le pays couvert de neige. Ainsi tout
porte à croire que l'on doit s'en tenir
à la latitude de 57° $\frac{1}{2}$ qui se trouve dans
l'original hollandais et dans Hackluyt.
L'auteur espagnol convient que c'est
Linschot qui a fait connaître la navi-
gation de Gali; et l'on voit, par une
note, qu'il n'en a connu que la traduc-
tion française. Gali comptait donner
un journal plus ample; on doit regret-
ter qu'il n'ait pas pu exécuter ce pro-
jet, ou bien que ce qu'il aura écrit ait
été perdu : en effet, on reconnaît dans
sa relation un navigateur expérimenté
et doué du talent de bien observer.
Il avait avec lui Juan Jayme, habile
astronome, qui, dans ce voyage, fit
l'essai d'un instrument de son inven-
tion, propre à trouver la variation de
l'aiguille aimantée. E—s.

GALIANI (DOM CÉLESTIN), né à
Foggia, dans la Pouille, le 27 septem-
bre 1681, entra, dès ses plus jeunes
ans, dans la congrégation des céles-
tins de Lecce. Il sut de lui-même,
dans ses études, s'affranchir des té-
nèbres de la philosophie et de la théo-
logie scolastique. Il lut et comprit
Descartes, Locke et Newton. Il étu-
dia les lettres hébraïques et grecques,
la diplomatique, les antiquités sacrées
et profanes, et fut nommé, quoique
fort jeune, à une chaire de professeur
dans sa congrégation. Il composa bien-
tôt de nouvelles institutions philoso-
phiques et théologiques, qu'il exposa
et soutint publiquement avec tant de
succès, que l'estime des savants et

Dans tous ces ouvrages Gali est appelé Gualle.

la considération des souverains lui confirmèrent la réputation d'avoir été l'un des restaurateurs les plus éclairés de la philosophie, en Italie. Le pape, la république de Venise, le duc de Savoie, l'appelèrent pour enseigner les sciences dans leurs académies respectives. Il préféra de vivre à Rome avec ses livres et ses amis, et se contenta d'une chaire d'histoire ecclésiastique dans le collège de la Sapience. Sa congrégation l'avait élu son procureur-général auprès de Clément XI. Mais, peu d'années après, il fut nommé successivement, archevêque de Tarente, premier chapelain du roi des Deux-Siciles, archevêque de Thessalonique, et préfet des études royales de Naples. Le roi ne tarda pas à le créer son conseiller, et ensuite grand-chancelier de l'ordre de S.-Charles. Il fut, de plus, employé pour concilier les différends entre l'empereur Charles VI et Benoît XIII, et entre le roi de Naples et Clément XII. Malgré ces emplois et ces distinctions, il n'ambitionna ni les honneurs, ni la fortune : il mettait tout son bonheur dans l'occupation active de l'esprit. Les mathématiques et la physique étaient chez lui les délassements de la théologie et de la philosophie. Aucun genre de littérature et d'histoire ne lui était étranger; et il semblait tellement avoir embrassé l'universalité de la science, qu'Eustache Manfredi disait de lui, « que les mathématiques, dans lesquelles il excellait, » n'étaient que la moindre de ses connaissances (1). » Mais le savant et modeste Galiani était en même temps inaccessible à la vaine gloire dont les lettrés sont si jaloux. Il aimait mieux être instruit que de le paraître; et

quoique très communicatif et à répandre l'instruction, il ne lut jamais rien publier. Galiani fut à Naples, le 25 juin 1728 : l'âge de soixante-douze ans. Il fit ses héritiers Bernard et Ferdinand ses deux neveux, qui lui durent outre, l'éducation qu'ils avaient et dont le dernier, surtout, sut profiter. G—

GALIANI (FERDINAND), du précédent, naquit à Chiéti, l'Abruzze citérieure, le 2 décembre 1728 : ce fut le hasard qui naître. Mathieu Galiani, son père, trouvait alors en qualité d'aide-royal, et passa peu de temps à l'audience de Trani, dans la Pouille où il s'établit avec sa famille. Ferdinand fut envoyé, dès l'âge de dix ans, à Naples, chez son oncle, qui alors premier chapelain du roi; ses premières études avec son oncle Bernard, son aîné de peu d'âge. Cet oncle, chargé en 1740 d'aller à Rome une négociation politique, plaça ses deux neveux chez les Marescalchi, pour leur faire continuer leurs études : ils y apprirent, pendant six ans, la philosophie, les mathématiques, et les autres sciences qui se traitent dans une bonne éducation. L'archevêque, de retour à Naples, prit dans son palais : ils y firent leurs cours de droit; mais surtout ils firent des fréquentes réunions, tout ce que l'université de Naples comptait alors de savants distingués : Ferdinand, dont les dispositions brillantes et la vivacité d'esprit se développaient chaque jour, cultivait à la fois les antiquités, la philosophie, les lettres, l'histoire, et avec une prédilection marquée, le commerce et l'économie politique. Dès l'âge de seize ans, dans une académie des sciences, dont il était membre, il pri-

(1) On lui a attribué un *Art des combinaisons des jeux de hasard*, avec des *Remarques sur l'Art de conjecturer*, de Jacques Bernoulli.

es travaux académiques, l'émonnaie au temps de la Troie : sa dissertation obffrage des académiciens les és dans ces matières ; et ce lui donna la première idée rand ouvrage sur les montraduisit aussi de l'anglais le Locke sur la monnaie et sur le de l'argent, sans dessein de , et seulement pour s'exercer cctionner dans les deux lanlix-huit ans , il entreprit un r l'ancienne histoire des na-de la Méditerranée : en les fictions des poètes et les de la fable , il y éclaircisui regarde les mœurs et le e des peuples qui bordaient dans l'antiquité la plus re-a retrouve, dans son grand une partie de ces matériaux és dans une si grande jeunesse nus rare discernement. Une ntur académique le détourna emps de ces graves occupa-on frère Bernard, membre re académie, avait été chargé oncer un discours sur la conle la Vierge, protectrice de été ; obligé de faire un voyage, on frère de le suppléer. Fer-mploya plusieurs jours à come loquente harangue, et se au jour marqué. Le président, t que son âge, et qui ne conas ses talents, ne voulut pas e à un si jeune orateur de levant une assemblée nomt choisie, et lut lui-même un qu'il avait préparé. Ferdinand, vif, ne tarda pas à se ven-e fit avec plus d'esprit que de . L'usage était dans cette a-comme dans plusieurs autres, qu'il mourait à Naples quel-d personnage, tous les aca-

démiciens publiassent à sa louange un recueil de pièces en prosè et en vers. Le bourreau de Naples mourut : Galliani saisit cette occasion de tourner l'académie en ridicule. Avec l'aide d'un ami, il ne lui fallot que peu de jours pour composer ; sur la mort du bourreau, un recueil de pièces très sérieuses, qu'ils attribuèrent à chacun des académiciens, en imitant si bien leur manière et leur style, que l'un d'eux avoua qu'il y aurait été trompé lui-même, s'il n'était pas aussi sûr qu'il l'était de n'avoir pas fait le morceau signé de son nom. Ce malin et piquant petit volume parut, en 1749, sous ce titre : *Componimenti varj per la morte di Domenico Jannacone, carnefice della gran corte della vicaria, raccolti e dati in luce da Gian. Anton. Sergio avvocato napoletano.* Ce Sergio était le président de l'académie. A cette publication, ce fut un bruit, un succès, et un scandale, que les auteurs n'avaient pas prévu : ils gardèrent quelque temps l'anonyme ; mais voyant que la rumeur allait toujours croissant, et craignant d'être découverts par le libraire, ils allèrent directement au ministre Tanucci, avouèrent le fait, en dirent la cause, et le trouvèrent d'autant mieux disposé à l'indulgence, que le roi et la reine avaient lu le recueil, et en avaient ri les premiers. Les deux jeunes gens en furent quittes pour des *exercices spirituels* (c'est ainsi qu'on les nommait), auxquels ils se soumirent pendant dix jours. Faute de savoir cette anecdote, on ne conçoit pas comment un esprit aussi solide qu'il était fin et brillant, avait commencé sa carrière par un éloge du bourreau. Il ne tarda pas à effacer l'impression de cette folie de jeunesse, en publiant son grand traité sur la monnaie, auquel il travaillait depuis plusieurs années. Les

changements heureux arrivés dans le gouvernement du royaume de Naples y avaient subitement amené, avec une grande affluence d'étrangers, une quantité prodigieuse de numéraire. La surabondance de l'or et de l'argent d'Espagne, de France et d'Allemagne avait produit tout-à-coup dans le prix de toutes les denrées un surhaussement qui effrayait le public inexpérimenté, et le gouvernement même. On proposait des remèdes qui auraient augmenté le mal : l'un voulait des lois sur le change, ou la fixation du prix des marchandises; l'autre, l'altération des monnaies; un autre, l'introduction d'une monnaie de compte; d'autres, divers moyens qui n'étaient pas moins désastreux. L'ouvrage de Galiani, publié à Naples en 1750, fut comme un coup de lumière qui surprit d'abord, éclaira ensuite, et empêcha peut-être, par les idées saines qu'il répandit, et par les sages mesures qu'il fit adopter, la ruine entière de l'état. L'auteur n'avait que vingt-un ans : il garda encore l'anonyme, et ne se fit connaître que quand le succès de son livre fut décidé. L'archevêque de Tarente en profita pour lui faire obtenir quelques bénéfices, qui l'engagèrent à prendre les premiers ordres, que l'on nomme les ordres mineurs. Son oncle le fit ensuite voyager dans toute l'Italie. Ferdinand visita les académies, fut présenté dans les cours, et se trouva partout précédé par sa réputation naissante. Le pape Lambertini, à Rome, le roi Charles Émanuel III, à Turin, l'accueillirent avec une bonté particulière, et s'entretenirent avec lui de son ouvrage. A Florence, l'académie de la Crusca, et celle des antiquaires, qui avait pris le titre de *Colombaria*, le reçurent parmi leurs membres. Les savants qu'il trouva rassemblés à Bologne, à Venise, ceux

que réunissait alors la célèbre université de Padoue, se montrèrent pressés de le connaître, et de lui envoyer des correspondances. Ce fut sa première occupation dès son retour à Naples en 1753; et il s'y livra sa vie avec tant de suite, qu'il mourut, en mourant, huit fort volumes de lettres de savants italiens, et de savants étrangers, qui, réunies avec ses lettres, contiendraient, en plus grande partie, l'histoire littéraire et politique de son temps. La bibliothèque qu'il fréquentait le plus à Naples était celle du respectable abbé Intieri, un excellent mécanicien, alors plus qu'un autre, et chez qui se réunissaient tous les jours des savants et de grands hommes de lettres. Intieri désirait rendre la république, par la voie de l'impression, l'ingénieuse machine de l'éducation qu'il avait inventée plus de vingt ans auparavant, et qui avait été employée avec avantage pour l'état dans plusieurs endroits du royaume : il imprima la plume brillante de Galiani, qui rédigea, avec son élégance habituelle, les idées de l'inventeur. L'ouvrage parut en 1754, in-4°. Le titre : *Della perfetta coltivazione del grano, discorso di Galiano Intieri*. Les planches étaient gravées d'après les dessins de son frère Bernard; c'est ce que Bernard affirme dans une lettre dont Galiani est le sujet, et il ajoute que le nom de ce frère se lisait au bas des planches dans l'édition italienne. L'ouvrage de Diderot, tom. IX, pag. 100, Ferdinand portait à la fois l'empreinte de son esprit sur plusieurs objets de son esprit sur plusieurs objets de son esprit, sur les antiquités, sur la physique naturelle : il entreprit le projet de former une collection des pierres de toutes les matières volcaniques de la Vésuve. On avait plusieurs fois

ptions de ce volcan , et les dé-
 dont elles étaient la cause : per-
 n'avait eu la même idée que lui.
 vit, sur ce sujet nouveau, une
 ation savante, qui ne fut impr-
 e quinze ans après; et il fit hom-
 u pape Benoît XIV, de la dis-
 m manuscrite, et de la collec-
 ème, distribuée en sept cais-
 où elle était rangée sous les
 numéros que dans l'ouvrage.
 ne en fut si satisfait, qu'il vou-
 cette collection fût placée dans
 le muséum de l'institut de Bo-
 dont elle forme encore une
 les intéressantes divisions. Le
 ne fit point à Galiani un remer-
 stérile; il y joignit un canon-
 malfi, qui valait 400 ducats
 ste. Il est vrai que Ferdinand
 spirituellement provoqué cette
 en écrivant sur l'une des cais-
 près ces mots, *Beatissime pa-*
trax-ci tirés de l'Évangile, *fac*
ides isti panes fiant. Déjà du
 de son oncle, qu'il eut le cha-
 e perdre en 1755, il avait un
 ce de 500 ducats, qui lui don-
 plus la mitre et le titre de mon-
 ur, et un autre moins honori-
 mais qui lui valait 600 ducats.
 sa fortune croissait en même
 que sa renommée. Il obtint la
 tion d'orateur éloquent, en fai-
 araire une oraison funèbre de
 XIV, son bienfaiteur, qui mou-
 1758. Ce discours (1), dicté par
 reconnaissance, était l'un
 ouvrages qu'il estimait le plus.
 et nous l'apprend encore dans
 tre déjà citée. « Je connais cette
 ison funebre, ajoute-t-il, et
 it, à mon avis, un morceau plein
 loquence et de nerf. » Peu de
 auparavant, Galiani avait fon-

Dalle lodi de Papa Benedetto XIV,
né à Naples, 1751, in-4°.

dé sur des titres solides, sa réputation
 de savant antiquaire. Les produits
 aussi précieux qu'abondants des fouil-
 les qu'on faisait alors à Herculanium,
 à Pompéïa, à Stabia, avaient engagé
 le roi Charles III à établir l'académie
 d'Herculanium, composée de savants
 qu'il chargea d'expliquer et de publier
 ces restes admirables des arts des an-
 ciens. Ferdinand fut du nombre de
 ces savants, et fournit plusieurs Mé-
 moires insérés dans le 1^{er}. volume des
Antiquités d'Herculanium, qui parut,
 magnifiquement imprimé, en 1757.
 Le roi, pour encourager de plus en
 plus ces travaux, fit à chacun des aca-
 démiciens, ainsi qu'à lui, une pension
 de 250 ducats. Cependant la cour
 n'oubliait pas les preuves qu'il avait
 données de sa capacité dans d'autres
 matières. Il fut nommé, en janvier
 1759, secrétaire d'état et de la mai-
 son du roi, et, quelque temps après,
 secrétaire d'ambassade en France : il
 partit aussitôt pour Paris, où il arri-
 va au mois de juin suivant. On s'y
 souvient encore des succès qu'il y ob-
 tint, du piquant et de l'originalité de
 sa conversation, de ses réparties spi-
 rituelles, et de cette vivacité gesticu-
 lante, que rendaient encore plus re-
 marquable l'extrême petitesse de sa
 taille et l'excessive mobilité de ses
 traits. Il avait pour ambassadeur le
 comte de Cantillanne, marquis de
 Castromonte, seigneur espagnol, qui
 joignait beaucoup de paresse à peu de
 capacité. Mais le ministre Tanucci cort
 respondait directement avec le secré-
 taire d'ambassade : l'ambassadeur en
 était jaloux, et se plaignait au minis-
 tre; celui-ci en informait lui-même
 le secrétaire, et en plaisantait avec lui.
 Pendant un voyage de six mois que
 le comte eut la permission de faire en
 Espagne, Galiani resta chargé d'aff-
 aires, fut présenté au roi, jouit de

tous les avantages attachés à ce titre, et en remplit tous les devoirs; il fut quelquefois, par sa petite taille et par ses autres singularités, l'objet des plaisanteries des courtisans; mais il y répondit par les siennes, et eut souvent les rieurs pour lui. Rentré dans les fonctions de secrétaire au retour de l'ambassadeur, il partageait son temps entre sa correspondance avec le ministre de Naples, ses correspondances particulières qui étaient aussi intéressantes que nombreuses, la culture des lettres, à laquelle il ne cessa jamais de donner quelques heures chaque jour, et la fréquentation de sociétés choisies où il trouvait beaucoup de charmes, et dont il augmentait les agréments. Il s'exerçait assidument à écrire en français (1); et ce fut alors qu'il commença son Commentaire sur Horace, commentaire savant et original comme tout ce qui sortait de sa plume, et qui ressemble si peu au travail des autres commentateurs. L'abbé Arnaud, avec lequel il était intimement lié, en inséra plusieurs morceaux dans sa *Gazette littéraire*, volumes 5, 6 et 7 de l'année 1765, après avoir obtenu, avec peine, la permission de l'auteur, mais sans avoir celle de le nommer. Galiani était parti pour Naples, dès le commencement de cette année, pour prendre les eaux d'Ischia. Son congé n'était que de six mois; il y resta jusqu'au mois d'octobre de l'année suivante, retenu par son gouvernement, qui l'employa et le consulta dans des

(1) Parmi les morceaux qu'il a écrits en cette langue, on doit distinguer le très piquant dialogue intitulé : *Les Femmes*. Cet opuscule de 15 ou 16 petites pages, qui paraît avoir été inconnu à Diolati, auteur de la *Vie de Galiani* (Naples, 1-88, in-8°), a été réimprimé dans les *Opuscules philosophiques et littéraires, la plupart posthumes ou inédites*, 1796, in-8°. et in-12, et dans *Les Tablettes d'un curieux*, 1789, 2 vol. in-12. L'abbé Mercier de Saint-Léger (*Journ. de Paris* du 14 avril 1789) n'hésite pas à regarder Galiani comme auteur du *Dialogue sur les femmes*.

affaires importantes, et qui se t bien des lumières qu'il avait t lui, qu'il le nomma membre seil, ou de la magistrature sup commerce. Revenu à Paris nouveau titre, il obtint, un a la permission de faire un vo quelques mois en Angleterre; appelé par le marquis Cara alors ambassadeur de la c Naples à Londres, qui le puis à Paris, et avec lequel i tenait depuis plusieurs ann correspondance suivie. Le m logea dans son hôtel, et lui tout ce qui, dans cette capital rite les regards d'un philos revint par la Hollande, où i maitière à d'utiles observatio de temps après son retour en il écrivit en français un ouv fit beaucoup de bruit, et qui généralement apprécier l'espi talent de son auteur: ce sont : *logues sur le commerce des* sait que l'édit du roi, de 17 la libre exportation des grain d'un renchérissement et d'un dont les uns affirmaient et le niaient que cet édit fût la ca le sujet de cet ouvrage. L'abb ni, sous le nom du chevalier s'y range de la première c contre les économistes, qu naient la seconde. Il le fait raisons, il le fait aussi avec santeries; et le style en est si même si élégant, qu'on ne de jamais que c'est l'ouvrage d'u ger. Quoique l'auteur n'ait d'a tème que de rejeter tout s quoiqu'il ne se déclare pas d' nière absolue contre l'export qu'il vaille seulement qu'elle mise à des conditions qui en seules, selon lui, prévenir le vécients, la fermentation oi

sprits, le détourna, tandis qu'il était en France, de publier ses ouvrages. Mais, en 1769, ayant été appelé à Naples pour aller en remplir la place de conseiller du comte de S. S. Il laissa son manuscrit entre les mains de Diderot, qui se chargea de l'imprimer. L'ouvrage parut en 1770, sous la date de Londres, sous le nom d'auteur. Il fit une sensation : il eut un grand nombre de lecteurs ; il trouva aussi de nombreux antagonistes dans les partisans de l'exportation illimitée : on se disputait sur ce point ; mais on fut bientôt d'accord sur la forme que l'auteur avait su donner à son ouvrage sur ce sujet, et sur la manière spirituelle dont il l'avait traité. Ce juge sur ce modèle parfait de la bonté, des grâces, de l'esprit de l'ouvrage, écrivait à Diderot, qui lui avait envoyé un exemplaire : « Je que Platon et Molière se réunissent pour composer cet ouvrage. Je n'en ai encore lu que les premiers livres. J'attends le dénouement de l'ouvrage avec une grande impatience. On n'a jamais raisonné ni plus plaisamment..... Ce premier livre, le charmant ouvrage des Dialogues sur le comble des blés ! » Il écrivait encore, *Questions sur l'Encyclopédie* à l'article *bled* ou *blé* : « Galiani, napolitain, réputation sur l'exportation des blés, trouva le secret de faire, en français, des dialogues amusants que nos meilleurs auteurs, et aussi instructifs que nos autres livres sérieux. Si cet ouvrage ne fit pas diminuer le prix du blé, il donna beaucoup de plaisir à la nation ; ce qui vaut beaucoup pour elle. » Pendant que ce

livre instruisait et amusait Paris, l'auteur était entré à Naples dans les fonctions de sa charge. Il joignait bientôt, à la place de conseiller, celle de secrétaire du même tribunal : il faisait à la fois les deux services ; et, après avoir éclairé, par ses sages avis, les délibérations du conseil, il les rédigeait avec la précision et la clarté qui n'appartiennent qu'à une plume exercée et à un esprit supérieur. Ces deux places lui valaient ensemble environ 1600 ducats par an. En 1777, il fut fait l'un des ministres de la *junte* des domaines royaux, à qui était confié tout ce qui regardait le patrimoine privé du roi ; ce qui accrut encore de 200 ducats son revenu. Ce surcroît d'occupations n'interrompit point son commerce avec les Muses. Sa passion constante pour Horace lui donna l'idée d'un traité *Des instincts ou des goûts naturels et des habitudes de l'homme, ou Principes du droit de la nature et des gens, tirés des poésies d'Horace* : il se mit aussitôt à l'écrire, et il l'a laissé presque complet. Ce traité, encore inédit, est divisé en trois livres : le premier traite des goûts naturels de l'homme ; le second, de ses habitudes ; le troisième, des lois primitives. Le système entier, les faits, les maximes, les théories, sont démontrés par des passages d'Horace, sans l'intervention d'aucun autre auteur, d'aucun philosophe, d'aucune autre autorité quelconque : il est précédé d'une vie d'Horace, également tirée de ses poésies, beaucoup meilleure et plus complète que celle qu'on trouve dans les Œuvres d'Algarotti. Les amours d'Horace, le catalogue de ses maîtresses, ses aventures et ses mésaventures galantes avec des dames ou des suivantes ou des femmes publiques, forment, entre autres, un morceau des plus originaux

et des plus piquants. Le projet qu'il eut d'une académie dramatique, qui eût été très avantageuse pour les théâtres et les conservatoires de Naples, le conduisit à vouloir composer lui-même un opéra-comique sur un sujet neuf et bizarre : c'était *le Socrate imaginaire*, représenté par un homme ridicule et borné, devenu fanatique d'admiration pour Socrate, et qui applique et imite burlesquement sa philosophie et ses actions : il donna le plan de la pièce au poète Lorenzi, qui en fit les vers ; le célèbre Paisiello la mit en musique ; et cet opéra-bouffon, d'un nouveau genre, eut le plus grand succès dans toute l'Italie, en Allemagne, et jusqu'à Saint-Pétersbourg. L'abbé Galiani cultivait lui-même et aimait passionnément la musique, qu'il avait apprise dès sa jeunesse ; il chantait agréablement, s'accompagnait, et jouait fort bien du clavecin : il avait rassemblé un cabinet curieux de musique, composé des meilleures partitions. Sa bibliothèque était plus choisie que nombreuse, riche surtout en bonnes éditions des auteurs classiques grecs et latins : il avait aussi un musée de monnaies antiques, de médailles rares, de pierres gravées, de camées, et de quelques statues, l'un des plus considérables et des plus précieux qu'aucun particulier eût eu à Naples. Il entretenait, de plus, les correspondances les plus actives, surtout avec les amis qu'il avait laissés en France ; et suffisant à tout, aux délassements comme aux occupations et aux études, on le voyait tous les soirs donner quelques heures, soit aux théâtres, soit aux sociétés les plus distinguées de la ville et de la cour. Le 8 août 1779, une terrible éruption du Vésuve jeta l'effroi dans Naples ; toutes les plumes s'exercèrent sur ce redoutable sujet : chaque jour

voyait paraître des descriptions nouvelles du phénomène, et des causes par les pierres lancées, autres matières volcaniques et lave ; on vendait publiquement des dessins coloriés, des gouaches, tableaux, qui représentaient, d'une manière effrayante, ce funeste événement : les têtes s'exaltaient, et se troublaient de plus en plus ; on dispaissait ces fâcheuses impressions pour égayer ses concitoyens, Galiani vit, en une seule nuit, un pamphlet sur cette éruption : il y faisait un auteur connu dans la ville par sa ridicule simplicité ; il imitait ment la naïveté de ses idées et son style ; et il fit imprimer, dès le lendemain, sa production nocturne sous ce titre, qui annonçait le genre de l'ouvrage, et qui ne trompait que le faux nom de l'auteur : *Spississima descrizione dello spavento, che ci spaventò tu per l'eruzione delli 8 di agosto d'rente anno, ma (per grazia à durò poco, di D. Onofrio Galiani poeta e filosofo all'impronto.* d'un bout à l'autre, sur un si ridicule sujet, un écrit à mourir de rire : on rit, et l'on oublia ses mélancoliques et ses terreurs. Galiani aimait beaucoup et prenait plaisir à parler le dialecte napolitain. Il publia la même année, et selon son goût sans se nommer, un ouvrage intitulé *Del dialetto napoletano* (1779). Il y donne, pour la première fois, la grammaire et l'histoire de ce dialecte, ou plutôt de cette langue, qu'il prétend avoir été la langue italienne primitive, et dont il recherche et montre les traces dans les écrits des premiers écrivains italiens ; il y promet, et il exécute en effet, presque aussitôt, un dictionnaire des mots particuliers à la langue napolitaine : on en commença l'im-

nis elle fut suspendue, et reprise. L'ouvrage existe : on le dit assaisonné de anecdotes, de proverbes sots, qui en feraient un livre utile que savant. Un ouvrage bien différent l'occupa après. Dans la guerre terminée en 1778, entre l'Angleterre, la France et l'Espagne, Naples et quelques autres puissances belligérentes, n'entendaient pas la même manière qu'elles les autres en neutralité. La Méditerranée couverte de vaisseaux de guerre, le cours de Naples craignait les intentions et ses droits, par les prétentions et par les ouvertures des cours étrangers et les devoirs de la cour et d'écrits dans toute l'Italie. Galiani entreprit de les servir sur de véritables bases dans son ouvrage *Sur les devoirs neutres envers les princes, et de ceux-ci envers les princes*, publié à Naples en 1782, où il réussit, en employant, un publiciste ne l'avait en usage, la méthode des géomètres, et des raisonnements déduits posés en principe : la clarté et la force n'en ont pas été reconnus, depuis, et ces devoirs. La même année, nommé premier assesseur général des finances : place qu'il occupa avec plaisir à ses autres occupations qu'elle était particulièrement favorable à ses études, mais il n'osa de toucher les émoluments : le roi ne voulut point se laisser par ce refus, et lui donna,

un mois après, l'abbaye de Scuroli, qui valait, toutes charges et pensions déduites, 1200 ducats de rente. La place d'assesseur d'économie dans la surintendance des fonds de la couronne, à laquelle il fut nommé en 1784, lui imposa encore de nouveaux soins, et ajouta aussi à son revenu 600 ducats. Sa santé, naturellement faible, déclina pendant tous les jours, et succombait sous le poids des travaux et sous cette action continuelle de toutes ses facultés, qui lui laissait à peine la nuit quelques heures de sommeil, et dans le jour presque aucun instant de repos. Il eut, le 15 mai 1785, une première attaque d'apoplexie : pour en prévenir le retour, il voyagea l'année suivante dans la Pouille ultérieure et citérieure ; il fit, en 1787, un plus long voyage, et alla jusqu'à Venise, où il fut accueilli par tous les savants, comme il le fut à Modène par Tiraboschi, et par Césarotti à Padoue. Depuis son retour à Naples, au mois de juin, il fit, pour ainsi dire, chaque jour, un pas vers sa fin ; il la vit approcher sans rien perdre de la liberté, de la gaieté de son esprit, ni de son penchant à tourner tout en plaisanterie : il remplit cependant avec beaucoup de gravité, de décence, et même de solennité, les devoirs de la religion, et il mourut paisiblement, le 30 octobre 1787, âgé de cinquante neuf ans. Ce que nous avons dit, dans le cours de cet article, de chacun de ses ouvrages imprimés, suffit pour donner une idée de leur mérite, de la variété de connaissances que réunissait l'auteur, et de la prodigieuse activité de son esprit ; il en a laissé un assez grand nombre d'inédits, dont il est à regretter que le public ait été privé si long-temps : ils restèrent, à sa mort, entre les mains de D. Francesco Azzariti, son héritier.

Nous ignorons si M. Azzariti vit encore, ou si c'est d'un autre possesseur, qui lui aurait succédé, qu'entend parler l'auteur de la notice sur Galiani, qui précède son *Traité della moneta*, dans la collection des auteurs classiques italiens qui ont écrit sur l'économie politique (Milan, 1803, partie moderne, tom. III), lorsqu'il dit dans une note : « Si je réussis à obtenir » ces manuscrits, comme je n'en désespère pas, je pourrai peut-être » les publier, en donnant séparément une collection complète des » œuvres de cet auteur. » Il est à désirer que cette espérance se réalise, si elle ne s'est déjà réalisée, et que ce projet s'exécute. Les manuscrits dont on doit surtout désirer la publication, sont : I. Le Commentaire sur Horace ; la Vie d'Horace, tirés de ses poésies ; et le *Traité des penchants naturels de l'homme, de ses habitudes, et du droit de la nature et des gens*, tirés aussi de ses ouvrages : il paraît qu'il manque si peu de chose à cette dernière partie, que ce ne pourrait être un motif de faire perdre entièrement au public cet ingénieux travail. II. Le Vocabulaire des mots du dialecte napolitain, qui s'écartent le plus du dialecte toscan, avec quelques recherches étymologiques, etc. III. Une traduction en vers de l'Anti-Lucrèce. IV. Un Recueil de poésies sur différents sujets. V. Plusieurs volumes remplis de lettres facétieuses, de mots plaisants, de nouvelles et d'historiettes, qu'il aimait à raconter, et qu'il a écrites avec toute la liberté de la conversation. VI. On y pourrait ajouter sa correspondance épistolaire, qui formerait une assez volumineuse collection, si l'on prenait soin de rassembler toutes les lettres qui existent sans doute de lui tant en Italie qu'en France : ce serait un des recueils de cette es-

pèce le plus curieux et le plus précieux. On en peut juger par une vingtaine plus ou moins, de ses lettres, de Naples à M^{me}. d'Épinay, ont été insérées dans la *Correspondance de Grimm*, d'après des copies que cette dame en avait sans avoir laissé prendre à quelques-uns de ses amis. L'auteur de cet article possède l'original autographe toute cette correspondance, qui embrasse le cours de douze années : il a été plusieurs fois tenté d'en faire jouir le public ; mais l'article même renouvelé en lui de qui l'y détermineront peut-être. Le marquis Bernard GALIANI, frère de Ferdinand, est avantageusement connu par sa traduction de Vitruve accompagnée de commentaires, primée à Naples, en 1758, gravée avec 25 gravures. G -

GALIEN (CLAUDE), le plus célèbre médecin de l'antiquité après Hippocrate, naquit sous l'empire d'Adrien vers l'an 131 de l'ère chrétienne à Pergame, ville de l'Asie mineure, célèbre par son temple d'Esculape. Le prénom de Claude, que lui donnèrent les éditeurs de ses œuvres, lui a fait attribuer par erreur la famille Claudii ; mais il ne le prend jamais dans ses écrits. Galien nous apprend lui-même que son père, qui se nommait Apollonius, était doué de toutes sortes de talents et jouissait d'une fortune considérable et possédait des connaissances étendues en philosophie, en astronomie, en géométrie, et surtout en architecture, dont il faisait sa principale occupation : il nous apprend aussi que sa mère, vertueuse d'ailleurs, mais avare et d'une humeur acariâtre, que dans ses emportements, elle traitait ses servantes, et que, non content de Xantippe, elle rendait son mariage malheureux. Nicomède se chargea de

de l'éducation de son fils, Galien, c'est-à-dire, après lui avoir donné de bons principes de justice, de désintéressement et de sagesse, il le mit entre les mains de ses maîtres, pour l'instruire en philosophie et les belles-lettres. À l'école des Stoïciens, dans laquelle Galien étudia d'abord, il passa sous la direction des Académiciens, des Péripatéticiens et des Épicuriens. Il s'attacha d'abord à la secte péripatéticienne, sans toutefois en suivre aveuglément les principes; car, dans plusieurs de ses ouvrages, il reproche à Aristote, et reproche même à son école d'avoir tiré d'Hippocrate ce qu'il y a de meilleur dans sa doctrine. C'est dans ces écoles qu'il acquit cette force de dialectique dans la suite le rendit si redoutable à ses antagonistes. Ses études terminées à dix-sept ans, Galien se consacra à la médecine par un songer, qui lui recommanda néanmoins de ne point abandonner la culture de la philosophie. À vingt-un ans, il avait déjà écrit quelques livres sur la médecine légale. À vingt-deux ans, il perdit son père; et peu de temps après, il se rendit à Smyrne, à Corinthe, pour entendre les leçons des médecins et des philosophes les plus célèbres. Parmi les maîtres qu'il suivit, il s'attacha surtout à ceux qui avaient été disciples de Quintilien, que ce dernier avait joui d'une grande réputation, et que Galien avait laissé aucun écrit, il s'était efforcé de transmettre verbalement à ses auditeurs, des connaissances très exactes pour le temps. Avidement d'instruction, Galien consacra à l'étude une grande partie de sa vie. C'est aussi dans la vue d'augmenter la somme de ses connaissances,

qu'il voyagea beaucoup dans sa jeunesse, et qu'il parcourut la Phénicie, l'Égypte, la Bithynie, l'Asie, la Palestine, l'Italie, la Thrace, la Macédoine, les îles de Crète, de Chypre, de Lemnos, etc. Il regardait les voyages comme absolument nécessaires aux personnes de sa profession; quoique né dans une sorte d'opulence, il les faisait souvent à pied, non par avarice, mais afin de mieux voir et de multiplier ses observations. La diversité des langues est souvent, pour les voyageurs philosophes, un fâcheux obstacle: Galien ne l'éprouva pas. Il connaissait non seulement tous les dialectes de la langue grecque, quoique dans ses écrits il ait constamment préféré l'attique, mais encore la langue latine, l'éthiopienne et la persane; il possédait même si parfaitement ces deux dernières, qu'après avoir balancé leur mérite respectif, il donna la préférence à celle des Perses. Il s'arrêta plusieurs années à Alexandrie, ville fameuse par son école de médecine, et où florissaient encore toutes les sciences. C'est là surtout qu'il fit, en anatomie, des progrès qui lui donnèrent tant de supériorité sur ses rivaux. À l'âge de vingt-huit ans, Galien retourna à Pergame, où il fut seul chargé, par le pontife, de donner des soins aux gladiateurs blessés. Une sédition excitée dans cette ville lui fit prendre l'alarme, et le conduisit à Rome, où il quitta en partie la pratique de la chirurgie, pour exercer plus spécialement la médecine interne. Arrivé à trente-quatre ans dans la capitale du monde, Galien ne tarda pas à se faire connaître par des succès éclatants, qui lui valurent l'estime et la confiance des personnages les plus considérables. Comme tous les hommes de génie, il fut bientôt poursuivi par la jalouse médiocrité; d'envieux ri-

vaux l'abreuvèrent de dégoûts ; ils l'appelaient grammairien, dialecticien, médecin raisonneur (λογίτρος), plus savant en théorie qu'en pratique : ils tournèrent même contre lui l'éclat de certaines cures, en l'accusant de les obtenir par des moyens magiques. Ces persécutions, jointes aux ravages de la peste qui désolait toute l'Italie, le forcèrent de quitter Rome, après y avoir séjourné quatre ans environ, et de revenir dans sa patrie, dont les troubles étaient d'ailleurs apaisés. Quelques mois après, les empereurs Marc-Aurèle et Lucius Verus, informés de ses talents, le firent appeler à Aquilée, d'où une horrible peste les força de fuir précipitamment, avec une suite peu nombreuse. Lucius Verus mourut en route d'un coup de sang. Galien se rendit à Rome ; et pour ne point suivre Marc-Aurèle dans une expédition contre les peuples de la Germanie, il donna pour prétexte un songe dans lequel Esculape l'avait averti de ne point quitter la capitale. L'empereur, en l'y laissant, lui confia la santé de son fils Commodus. C'est principalement alors, que Galien s'occupa de la rédaction de nombreux livres de médecine et de philosophie, dont une grande partie périt dans l'incendie du temple de la Paix, lieu fréquenté par ceux qui cultivaient les arts libéraux, et où Galien déposait ses ouvrages et faisait des démonstrations publiques d'anatomie (1). C'est alors aussi que sa juste réputation parvint à son comble. Mais, en même temps, la haine de ses confrères croissait à proportion : pour se soustraire

(1) On ne doit pas inférer de là qu'il y eût à Rome une école spéciale d'anatomie ; mais Galien, passionné pour cette branche de l'art médical, l'avait mise en vogue, au point que beaucoup de philosophes, et même des personnages très éminents, se faisaient un plaisir d'assister à ses leçons.

à leurs mauvais procédés, il se retirait assez souvent hors de Rome dans le lieu qu'habitait le dieu Esculape. Les biographes ne s'accordent point sur le lieu et l'époque du mort de Galien. Les uns croient qu'il retourna dans sa patrie, à l'âge de quarante ans, et qu'il n'en revint plus ; d'autres, avec plus de vraisemblance, croient qu'il n'alla y terminer sa vie qu'à un âge très avancé, et qu'il le font mourir en Palestine. On ne peut porter aucune preuve à leur assertion. On diffère sur l'espace de temps qu'il vécut en Palestine. Suidas lui donne soixante ans de vie ; Lud. Cæll. non content de lui en accorder quarante, ce qui est exagéré, prétend qu'il vécut exempt de maladie jusqu'à l'âge de quatre-vingt ans ; mais ce fait est faux ; car Galien raconta même qu'il fut souvent malade tout dans sa jeunesse, et qu'il se livra à la lutte. Galien (*Biblioth. escur.*) fait vivre au-delà de quatre-vingt ans. La supputation la plus vraie est celle de Suidas, comme on voit le P. Labbe. La patrie de Galien n'est pas la même que celle de lui avoir donné la sagesse (Montfaucon, *Ant. expi.*) avait le talent de la parole et de la plume avec éloquence sans cesse. Il composait également avec facilité dont il a en quelque sorte comme l'atteste le nombre des livres qu'il a écrits. Il employa deux, seulement l'énumération de ses divers ouvrages (*De libris propriis*), il indique quel temps et à quelle occasion rédigea quelques-uns, et signale qu'on doit tenir en les *ordine librorum suorum* : sa vie s'est déchainée contre C

à l'empêcher de r d'une gran-
 time : son con orain, Athé-
 lui témoigna toute la sienne, en
 admisant dans son Banquet des
 sts, et en faisant l'éloge de ses
 ts et de son élocution : Eusèbe,
 écut environ cent ans après lui,
 e qu'on avait pour le médecin de
 une une vénération presque re-
 se : Alexandre d'Aphrodisée le
 à côté des plus grands philoso-
 de l'antiquité. Les médecins pos-
 urs à Galien n'ont guère donné
 les extraits de ses ouvrages : tels
 Oribase, Aëtius, Paul d'Égine,
 andre de Tralles, et les arabes
 rme, Averrhoès, etc. On repro-
 Galien, et avec raison, d'avoir
 pré de courage dans certaines cir-
 ances, comme lorsqu'il fuit une
 te populaire, qu'il se dispense
 ompagner Marc-Aurèle dans une
 dition, et surtout lorsqu'il s'é-
 précipitamment à la vue des ra-
 de la peste, dont il fut néan-
 s atteint, par une sorte de puni-
 le Providence. On l'accuse aus-
 avoir un peu terni sa gloire, en
 festant hautement la bonne opi-
 qu'il avait de lui-même, et en
 issant ceux de ses contemporains
 e partageaient point ses senti-
 ts. Mais si l'on songe qu'il avait
 ent affaire à des charlatans, à
 hommes médiocres et de mauvai-
 si l'on se rappelle la confiance
 ée dont l'honorèrent les empe-
 s Marc-Aurèle, Lucius Verus,
 mode, Pertinax, Sévère ; si en-
 la passé pour le seul médecin de
 temps, qui méritât d'en porter le
 , on peut bien pardonner à Ga-
 quelque mouvement d'orgueil.
 justice à lui rendre surtout, c'est
 reconnaître sa vénération pour le
 e d'Hippocrate, qu'il disait avoir
 rt la vraie route de la médecine,

On a encore reproché à Galien une
 sorte de superstition relative aux son-
 ges qu'il prétendait lui être envoyés
 par Esculape : mais il ne croyait point
 à la vertu de certaines plantes dites
 sacrées, ni aux paroles magiques,
 comme l'a avancé sans preuves Ale-
 xandre de Tralles. Pour se faire une
 idée des services que Galien rendit à
 l'art médical, dont il parcourut le cer-
 cle entier, il faut se rappeler que,
 lorsqu'il parut à Rome, les médecins
 étaient partagés en différentes sectes,
 dont chacune avait un système particu-
 lier qu'elle s'efforçait de soutenir,
 à défaut de bonnes raisons, par toutes
 les subtilités de la dialectique : ainsi,
 il y avait des médecins dogmatiques,
 des empiriques, des méthodiques,
 des épisynthétiques, des pneumatiques,
 des éclectiques. Fort de son sa-
 voir et de son éloquence, Galien sentit
 bientôt le vide des théories dominan-
 tes ; et, pour s'opposer au torrent de
 l'ignorance et de la médiocrité, il tenta
 de ramener à son premier état le dog-
 matisme dégénéré du vieillard de Cos,
 renversa toutes les sectes qui étaient
 alors en vogue, et éleva sur leurs dé-
 bris un système raisonné, dont l'au-
 torité se maintint pendant l'espace de
 treize cents ans. D'abord, passionné
 pour l'anatomie, dont il fit toute sa
 vie son occupation favorite, Galien
 avança tellement cette science, qu'il
 en fut regardé comme l'oracle jusque
 vers le 15^e. siècle. On a mis en ques-
 tion si Galien a disséqué des cada-
 vres humains. Quoique de son temps
 il fût fort difficile de se procurer ce
 premier moyen d'instruction médicale,
 à cause de la sévérité des lois romai-
 nes, qui défendaient de toucher et de
 mutiler les morts, il paraît néan-
 moins que Galien profita de quelques
 occasions, rares à la vérité, de se li-
 vrer à des recherches anatomiques

sur l'homme même. Déjà il avait vu, à Alexandrie, les deux squelettes humains que l'on y conservait. Mais c'est sur différentes espèces d'animaux, et principalement sur des singes qu'il établit la plupart de ses dissections. Il conseillait aux jeunes médecins de s'exercer spécialement sur ces derniers, parce que leur organisation se rapproche le plus de celle de l'homme, et que cette connaissance préliminaire devenait surtout avantageuse dans les occasions, qui alors se présentaient si rarement, d'étudier en secret et avec rapidité la nature humaine sur ses dépouilles mortelles. Aussi s'aperçoit-on que, dans quelques-unes de ses descriptions anatomiques, Galien confond parfois le corps des singes avec celui de l'homme. Néanmoins les cadavres des enfants exposés par leurs parents, ont pu aussi lui fournir des sujets de dissection; car il dit, quelque part, que ceux qui anatomisent souvent des enfants abandonnés, savent que le corps de l'homme et celui du singe se ressemblent beaucoup. Quoi qu'il en soit, Galien est le premier qui ait disséqué un grand nombre de muscles, et qui ait démontré leur figure, leur situation et leur direction, quoiqu'il en ignorât la structure. Il a introduit dans l'anatomie une foule de termes qui s'y sont conservés. Plusieurs de ses nombreux ouvrages relatifs à cette science, ne sont point parvenus jusqu'à nous. Parmi ceux qui nous restent, on doit remarquer ses neuf livres *De anatomicis administratibus*, qu'il composa deux fois, son premier manuscrit ayant été détruit dans l'incendie du temple de la Paix: on doit surtout regarder comme un chef-d'œuvre, pour le temps où il a été composé, l'ouvrage intitulé, *De usu partium, libri XIII*. C'est dans ce

dernier, que Galien, tout païen qu'il était, reconnaît un Dieu bon, sage, tout-puissant, créateur de l'homme et des autres animaux. Voici un passage remarquable de cette production: « En » écrivant ces livres, dit Galien, je » compose une hymne à celui qui » nous a faits. Je pense que la solide » piété ne consiste pas tant à lui sa- » crifier plusieurs centaines de tau- » reaux, et à lui offrir les parfums » les plus exquis, qu'à reconnaître et » annoncer sa sagesse, sa puissance, » sa bonté. Avoir mis toutes choses » dans l'ordre et la disposition les » plus propres à les faire subsister, » avoir voulu que tout se ressentît de » ses bienfaits, c'est une marque de » sa bonté, qui mérite nos actions de » grâces: on voit briller sa sagesse, » en ce qu'il a trouvé le moyen d'é- » tablir ce bel ordre que nous admi- » rons; et il a signalé sa toute-puis- » sance, en faisant tout ce qu'il lui a » plu. *Lib. III.* » Dans un autre en- » droit du même ouvrage, Galien combat les sectateurs d'Épicure, qui voulaient que la formation du monde fût un effet du concours fortuit des atomes. Il regardait avec raison l'anatomie comme la base de la médecine: aussi ne perd-il aucune occasion d'en recommander l'étude approfondie. Pour tout ce qui concerne l'hygiène, Galien se rapproche beaucoup de la doctrine d'Hippocrate, dont il a commenté plusieurs livres relatifs à ce sujet. C'est avec beaucoup de détails qu'il examine l'influence des six choses improprement appelées non-naturelles: qu'y a-t-il en effet de plus naturel pour l'entretien de la vie et la conservation de la santé, que l'air, les aliments, le mouvement et le repos, le sommeil et la veille, les excréments divers, et les passions de l'âme? En parlant de la médecine en général,

établit d'abord les différences qui existent entre ces deux arts : il expose ensuite la doctrine de Galien, qui est l'auteur. Le but de la médecine (*De constitutione artium*), étant de conserver les fonctions du corps humain dans leur état naturel, et de rétablir leurs fonctions lorsque ces dernières ont été lésées, il est indispensable que le médecin commence par avoir une connaissance exacte de tous les organes qui concourent dans la composition de la machine. Celle-ci est formée de parties similaires ou simples, et de parties organiques ou composées. Les premières ont pour premiers principes le feu, l'eau, l'air et la terre, et leurs qualités sont le chaud, le froid, l'humide et le sec. Tant que ces éléments, ou l'une de ces parties, ne prédomine pas sur les autres, les parties similaires jouissent de leur propre température, et exercent librement leurs fonctions : le médecin ne rétablit que l'équilibre, lorsqu'il arrive à un certain degré de dérangement du trouble ou de la cessation des fonctions. Quant aux parties organiques, leur bonne disposition dépend de l'intégrité de leur forme, de leur grandeur, de leur nombre et de leur situation. Tels sont les principes sur lesquels repose la connaissance de l'état sain et de l'état malade. Il est clair, d'après cette doctrine, que le devoir du médecin est, avant tout, d'entretenir la température naturelle, de corriger l'intempérie ; de conserver l'étendue, la figure, le nombre, la situation, l'union des parties, et de faire cesser les dérangements qui altèrent cette étendue, ce nombre, etc. De là, cette maxime relative à la conservation de la santé : *faut entretenir les parties dans leur état naturel, par des moyens*

qui aient du rapport avec cet état ; et cette autre, relative au traitement des maladies : *Qu'on doit corriger l'intempérie et les désordres qui en résultent, par tout ce qui est contraire à ces désordres et à cette intempérie.* Ainsi, par exemple, lorsqu'une partie naturellement chaude est devenue froide, il faut la réchauffer ; lorsqu'elle se trouve déplacée par un certain mouvement ou quelque violence, on doit employer, pour la remettre en place, une violence opposée à la première, etc. ; ce qui, en définitif, revient à ceci, que *les contraires se guérissent par leurs contraires.* Galien reconnaissait avec Hippocrate, quatre humeurs principales, le sang, la pituite, la bile et l'atrabile, qui lui servent à établir autant d'espèces de tempéraments ; trois sortes d'esprits, les esprits naturels, vitaux et animaux, lesquels correspondent à autant d'espèces de facultés, d'où dérivent également trois sortes de fonctions. Il admettait encore d'autres facultés particulières aux organes ; il regardait la nature comme le premier mobile de toutes ces facultés, et le médecin comme le ministre de la nature. C'est avec le secours des quatre humeurs et des quatre qualités élémentaires, dont il généralisa l'application, qu'il expliquait non seulement la nature et l'origine de toutes les maladies, mais encore la propriété de toutes les substances naturelles et les vertus des médicaments : système commode sans doute, mais mal fondé, et aujourd'hui complètement oublié. Galien excellait dans le diagnostic et dans le pronostic des maladies : il se vante même de posséder ce dernier, au point de ne s'être jamais trompé dans ses prédictions. Son esprit observateur lui faisait quelquefois annoncer des crises singulières, contre

Pavis des autres médecins. Un jeune homme allait être saigné : Galien s'y opposa, en prédisant une hémorrhagie nasale, qui eut effectivement lieu lorsqu'à peine il cessait de parler. Il reconnut un jour que la mélancolie d'un esclave provenait de la crainte de voir son crime dévoilé. Une autre fois il donna la même preuve de sagacité qu'Hippocrate et Erasistrate, en découvrant qu'une dame noble, que l'on disait dangereusement malade, n'avait d'autre mal qu'un amour violent pour un baladin nommé Py-lade. Dans les cas graves, lorsque l'exactitude des serviteurs lui était suspecte, Galien avait coutume de passer les nuits chez les malades. Il définit les symptômes, des affections contre nature, qui dépendent des maladies mêmes, et qui les accompagnent de la même manière que l'ombre suit le corps; comparaison pleine de justesse, et qui sert à établir une distinction exacte entre le symptôme et le signe. Le meilleur des ouvrages pathologiques de Galien est sans contredit celui qu'il avait composé dans la maturité de l'âge, et qui est intitulé : *De locis affectis, libri VI*. Il y fait preuve d'une admirable sagacité pour découvrir le siège des maladies. Mais, dans la description de ces dernières, il approche rarement de la simplicité hippocratique. Il est peu de sujets sur lesquels Galien se soit plus exercé que sur le pouls, auquel il a consacré dix-sept livres : mais il a introduit, dans cette matière, tant de distinctions minutieuses et subtiles, qu'on est fondé à regarder toute sa théorie, plutôt comme le fruit de méditations spéculatives, que comme le résultat d'observations faites au lit des malades. Les difficultés sans nombre qu'il a créées sur l'art sphygmique, lui faisaient dire qu'il fallait la vic

entière d'un homme pour une connaissance parfaite de et des indications qu'il fournissait pour le traitement des maladies. Quant à la chirurgie, Galien, à l'exemple des autres médecins de l'antiquité, a exercé une partie de l'art, mais principalement dans sa jeunesse, à l'époque où le pontife de Pergame lui confia de panser les gladiateurs. Avec ce qu'en passant, et comme par occasion, qu'il a écrit sur les tumeurs, les plaies, les ulcères, les fractures, les luxations et autres maladies chirurgicales. Il avait coutume d'écrire une chirurgie complète, mais on ne voit paraître qu'il ne l'exécuta point, ce qu'on ait reproché à Galien et qui est d'ailleurs d'origine naturelle qui lui donna une répugnance pour les opérations de main, la lecture de ses ouvrages montre qu'il en pratiqua quelques-unes de très délicates dont le succès dépendait de ses connaissances anatomiques, rare talent pour la dissection. Galien a écrit fort au long sur les propriétés et la composition des médicaments; et en appliquant à la tête, comme aux autres parties de l'organisme, sa théorie des quatre éléments, il a prouvé jusqu'à un point un homme de génie. On ne saurait garantir en partant d'un faux. De même que tous les médecins de ce temps, il avait une officine particulière, où il conservait et lui-même des médicaments pour les malades. C'est lui qui composa le traité de Marc-Aurèle et Sévère, la pharmacopée dont ces empereurs faisaient usage journalier. Le luxe pharma-

(1) Il portait ce talent jusqu'à détacher d'un animal vivant sans blesser le plus inconcevable que Galien a fait des expériences physiologiques très difficiles. Il est dit près cela, qu'il n'a point découvert l'existence du sang.

as les ouvrages de Galien , lui être imputé que sous le de sa compilation, dont l'étendue a pourtant le mérite faire connaître beaucoup d'auteurs de matière médicale. On a même que les formules de ention sont beaucoup moins nées que celles des autres s qu'il nous a conservées (1). ne donnait à ses malades des ents nouveaux ou inconnus, en avoir fait l'essai sur lui. Sa méthode thérapeutique a pde rapports avec celle d'Hip-, qu'il prend souvent pour mo-our guide. Galien était surtout de la saignée, comme on le s son livre *De curandis ratione gnis missionem*. Il n'agis-rtant pas en aveugle ; et il toujours en considération le la saison, l'âge du sujet, ses son tempérament et l'état du Il est le premier qui ait fait de la quantité de sang qu'il r. Il employait fréquemment s ventouses, les scarifications, ratifs, les auodins, et comme ques les bains et les frictions. te différence essentielle entre ode thérapeutique d'Hippo- celle du médecin de Pergame, première est entièrement sou- l'expérience, tandis que la se- repose sur une foule de rai- ents spéculatifs, qui tendent ins, en partie, à confirmer nce de la doctrine hippocrati- alien eut plusieurs disciples, s il dédia quelques-uns de ses mais qui n'acquirent aucune

célebrité. Si l'on en excepte la chimie, qui n'existait point alors, il n'est aucune partie de la médecine sur laquelle Galien n'ait écrit: de tous les anciens, il est le seul qui ait fourni un corps complet de l'art de guérir. C'est à son immense érudition que nous devons la connaissance de la doctrine de divers médecins de l'antiquité, dont les ouvrages originaux sont perdus. La saine critique dont il a porté le flambeau sur les ouvrages d'Hippocrate qu'il a commentés, est peut-être un des plus grands services qu'il ait rendus à la science. C'est dommage que, pour lier ses conceptions systématiques, Galien ait souvent mis son imagination à la place des faits, et que ses ingénieuses théories portent sur des fondements plus brillants que solides. Ses écrits sont verbeux et prolixes. A l'imitation d'Aristote, il a prodigué partout les définitions et les divisions; et l'on a souvent besoin d'une patience à toute épreuve, pour le suivre dans ses conjectures, ses subtilités et ses logomachies. Il est vrai que ces défauts sont ceux du genre polémique, que Galien fut souvent contraint d'adopter, soit pour réfuter ses adversaires, soit pour faire triompher la cause d'Hippocrate: il croyait même la diffusion nécessaire à son but, qui était d'avoir des lecteurs dans toutes les classes de citoyens. Durant l'espace de treize siècles, le système de Galien régna successivement en Europe, en Afrique, dans une partie de l'Asie, parmi les médecins arabes, et il jouit d'un culte, en quelque sorte superstitieux, dans les écoles de médecine, comme l'autorité d'Aristote dominait dans celles de philosophie. On croyait l'art de guérir arrivé à son période de perfection : aussi le temps qu'on employait à lire, interpréter, méditer religieuse-

que l'application de la chimie à la con- s médicaments eut donné naissance à la ' chimique, et qu'on voulut assigner un territoire à celle des anciens, on lui a de *pharmacie galénique*, qui lui est

ment les énormes volumes de Galien, était-il perdu pour la recherche de vérités, de découvertes nouvelles. On doit avouer pourtant, que malgré ses défauts, Galien a réuni bien des genres de mérite. En parcourant l'histoire des médecins de l'antiquité, nul, si ce n'est le vieillard de Cos, n'est en droit de contester le premier rang au médecin de Pergame. Ces deux grands hommes ont cela de commun, que, doués l'un et l'autre d'un vaste génie, ils ont pénétré fort avant dans les secrets de la nature, surtout de l'économie animale; qu'ils ont montré tous deux une égale ardeur à la recherche de la vérité, plutôt par amour pour elle, que par l'attrait des richesses et des avantages personnels, et qu'ils ont mérité la première place, soit parmi les écrivains, soit parmi les praticiens d'un art dont ils sont en quelque sorte les créateurs. Mais ils diffèrent par la manière d'écrire et d'enseigner. Le style d'Hippocrate est concis, laconique, nerveux, parfois obscur; celui de Galien, au contraire, est diffus, abondant, oratoire, chargé de répétitions. Cette prolixité de Galien provient, sans doute, de ce que d'abord il vécut dans un siècle de sophistes et de rhéteurs, et ensuite de ce que les bases de la médecine ayant été posées par Hippocrate, cet art n'avait plus besoin que d'éclaircissements, d'explications, de commentaires, de perfectionnements. Sous le rapport de la doctrine, Hippocrate est resserré et enveloppé, Galien étendu et plus facile à pénétrer: le premier paraît avoir principalement en vue la pratique de l'art; le second, la théorie et la méthode: les préceptes de l'un sont presque toujours fondés sur des faits, sans être appuyés de démonstrations, au lieu que celles-ci sont souvent la base des écrits de

l'autre: aussi Hippocrate avait la logique dans son propre sang sans le secours d'aucun maître; Galien, au contraire, s'était bien appliqué à la dialectique scolastique. Il y a encore cette différence entre l'un et l'autre, qu'Hippocrate a traité étroitement la médecine et la philosophie, ce que Galien n'a point fait. En fin, l'on peut dire que le vieillard de Cos marche avec plus de simplicité et de gravité, et le médecin de Pergame, avec plus d'élégance et de pompe. Les injures du temps et le changement des mœurs ont respecté plusieurs points de son système du père de la médecine, qu'entièrement renversé celui de son compétiteur; mais l'esprit philosophique de Galien, les observations nouvelles, les découvertes anatomiques, dont il a enrichi la science, et ses livres, remplis d'une science profonde et d'une véritable érudition, lui donneront toujours une prééminence dont est privé le reste de ses nombreux volumes. Aucun auteur de l'antiquité n'a été aussi fécond que Galien. Le nombre des livres de sa collection n'allait pas à moins de cent sur la médecine seule; et il a écrit environ deux cent cinquante autres sciences, particulières à la philosophie, la géométrie, la physique et même la grammaire, que tous ces derniers, et plus récemment des premiers, sont perdus. Les ouvrages médicaux de Galien qui ne sont point parvenus jusqu'à nous, on connaît, d'après l'indication même de l'auteur, les titres suivants: *De experientia medicorum secta*; *De empiricorum traditis*; *In primum Erasmi febribus libri III*; *De Erasmii therapeutice libri V*; *De T*

stali sectâ ; De Herophilo us ; De fine medicinæ ; Epidemicorum comment. 3, 4, 5 et 6 ; In lib. VI 7, 8 ; In lib. de naturâ libri III ; De symptomatibus ; De methodicâ sectâ ; de usus ; Diagnosis morbi ; Exhortationes ad arcam ; Ad sectas ; Archiulsuum negotio expositio, Une foule de médecins, sur le 16^e. siècle, se sont exercés comme traducteurs, les uns éditeurs et commentateurs les productions, soit en latin isolées, de Galien. Il se doit citer ici les innombrables des divers traités par ce laborieux écrivain : nous contenterons d'indiquer brièvement ses œuvres complètes sont de trois sortes : I. Les grecques : Venise, 1525, 5 vol., par Alde et André Assemani édition ; Bâle, 1538, fol., par les soins de Jérôme Ismaeus, de Léonard Fuchs et de Camerarius, édition plus récente que la précédente. II. Editions : les plus anciennes que nous bibliographes, sont celles de 1490, 1502, 1522, 3 vol. ; P. Doue, 1515, 3 vol. Les éditions sont moins nombreuses amples que les suivantes : 1529, 1551, 1541, 1542, 3 vol. in-fol., la dernière par de J. Cornarius et de J.-B. de ; ibid., 1562, excellente édition enrichie par C. Gesner d'une préface, et de divers éclaircissements pour faciliter l'intelligence des ouvrages, qui sont divisés en 5 ou en 7 volumes ; Paris, 3, 4 vol. in-fol., édition fau-

utive ; Lyon, 1550, 4 vol. in-fol., plus correcte et plus ample que la précédente : les Juntas ont donné dix éditions de Galien, Venise, 1541, 1550, 1556, 1563, 1570, 1576 (celle-ci par les soins de Mercuriali, qui y a ajouté une préface sur la vie et les écrits de Galien), 1586 (par J. Costé), 1600 (très élégante), 1609, 1625, en 4, 5, 7 et 8 vol. in-fol., les deux dernières sont les plus complètes ; ibid., 1562, chez Vinc. Valgrisi, 5 vol. in-fol., avec les corrections de J.-B. Rasario ; ibid. 1545, chez J. Farraeus, 10 vol. in-8^o., avec les notes d'Augustin Ricchi. III. Édition grecque-latine : il n'en existe qu'une seule, laquelle renferme en même temps les œuvres d'Hippocrate, également dans les deux langues, Paris, 1659-1679, 13 tom. in fol., reliés ordinairement en 9 ou 10 vol. ; magnifique monument élevé par René Chartier aux deux princes de la médecine (*Voy. CHARTIER*). Il faut rapporter aux œuvres du médecin de Pergame, les divers abrégés, tables ou dictionnaires qui en ont été faits, tels que le *Speculum Galeni* de Symphorien Champier ; l'*Epitome* d'And. Lacuna ; le *Theatrum Galeni* de Mundella, pour l'édition donnée en 1562 par C. Gesner ; l'*Index* d'Ant. Musa Brasavoli (1), qui est joint aux 9^o. et 10^o. éditions des Juntas, etc. Parmi les biographies de Galien, on doit distinguer celles de Lacuna, de Gesner, de Chartier et du P. Labbe, qui sont toutes en latin. Le dernier a aussi publié dans cette langue, un

(1) Nous observons, en passant, que ce médecin, appelé par les uns Brassavola, par les autres Brasavolo, a pour véritable nom *Brasavoli*, comme le prouve l'opuscule suivant de Baruffaldi, qui était son compatriote. opuscule non cité dans l'article consacré à ce littérateur : *Commentario all' iscrizione eretta in Ferrara an. 1704, in memoria del famoso Ant. Musa Brasavoli, Ferrara, 1704, in-4^o.*

Éloge chronologique de Galien, Paris, 1660, in-12. R—D—N.

GALIEN (JOSEPH), né en 1699, à Saint-Paulien, à deux lieues du Puy, entra chez les dominicains, au couvent de cette dernière ville. Il professa, avec distinction, la philosophie et la théologie dans l'université d'Avignon. Le goût qu'il avait pour la physique, et ses réflexions, lui firent concevoir la possibilité de s'élever dans les airs, au moyen d'une sorte de vaisseau plus léger que ce fluide; et il présagea la découverte des ballons, qui, plus tard, honora les frères Montgolfier. Il s'occupa aussi de la nature et de la formation de la grêle. En 1755, il publia un ouvrage sur ces deux objets. Deux ans après, il en donna une seconde édition corrigée, sous ce titre : *L'Art de naviger dans les airs, précédé d'un Mémoire sur la nature et la formation de la grêle*, Avignon, 1757, in-16. Les physiciens qui, postérieurement, ont écrit sur les aérostats, l'ont souvent cité. Il mourut au Puy, dans le monastère de son ordre, en 1762. Z.

GALIGAI (ÉLÉONORE). *Voy. ANCRE*, tom. II, p. 107.

GALILÉE GALILEI, le créateur de la philosophie expérimentale, naquit en 1564 à Pise, d'une famille noble, mais nombreuse et sans fortune. Dès sa plus tendre enfance, il montra une aptitude singulière pour les inventions mécaniques, imitant, avec une adresse infinie, toutes sortes de machines, et en imaginant de nouvelles, ou, quand il manquait de quelques-uns des matériaux nécessaires, ce qui était fort ordinaire, ajoutant de nouvelles pièces aux anciennes, jusqu'à ce qu'enfin il eût le plaisir de les voir marcher et opérer en réalité. Son père, Vincent Galilei, lui fit faire ses études littéraires à Florence, où il demeurait;

mais, peu riche et chargé de famille, ne put lui donner qu'un maître vulgaire. Heureusement le jeune Galilée, connaissant la difficulté de son travail, entreprit d'en sortir à force de travail. Il se livra, avec tant d'assiduité à l'étude des modèles classiques, qu'il acquit bientôt une littérature étendue et solide, à laquelle il dut, dès lors, la netteté de ses discours et l'élégance de ses écrits. Son père, versé dans la musique théorique et pratique, le rendit aussi fort dans cet art, qui ne cessa jamais de son délassement favori, au profit d'études plus sérieuses. Enfin, prit aussi à dessiner; il y excella, et acquit un goût si parfait, que plusieurs peintres de son temps n'ont pu reconnaître qu'il avait beaucoup à ses conseils. Galilée était à dix-huit ans, le jour où son père, qui découvrait de jour en jour l'étendue de son génie, l'envoya, non sans de pénibles sacrifices, étudier la médecine à Padoue, espérant que ce genre de connaissances pourrait lui procurer une existence aisée et honorable. Mais un jeune homme, ne voulant rien perdre d'une si belle occasion de s'instruire, suivit en même temps des cours de médecine, et de philosophie péripatéticienne, telle qu'on l'enseignait à Padoue. Mais appelé par la prédestination de son génie, à dévoiler aux hommes une foule de merveilles de la nature, que leur confiance fanatique ne leur permettait pas de croire, et de vaincre les opinions d'Aristote les empêchant même de voir, il ne put jamais coutumer ainsi à jurer sur l'autorité d'un maître, dans des discussions que le raisonnement et des expériences sensibles pouvaient décider. Aussi, ayant osé plusieurs fois dans les discussions académiques

hardiment les plus fermes de l'idole aristotélique, il a réputation d'esprit obstiné dictateur ; car les autres ne pas non plus s'accoutumer à renverser, si fièrement et par des moyens si nouveaux, des principes qui leur avaient paru jusqu'à ce jour d'une solidité inébranlable. Mais que Descartes, quelques années plus tard, ouvrait la même route en France, comme Bacon en Angleterre : tant il est vrai que les explosions de l'esprit humain sont véritablement amenées par la découverte de nouvelles choses et le progrès naturel des sciences générales ; de sorte que les esprits de génie qui attachent leur gloire à des révolutions mémorables, sont eux-mêmes portés par leur siècle, à braver seulement de quelques observations, qui, pour le dire en toute simplicité, épargnerait, dans tous les siècles, beaucoup de persécutions et de malheurs à des idées si elle était exactement et sagement appliquée. Ce fut vers cette époque, en 1582, et à l'âge de dix-huit ans, que Galilée fit la première de ses plus belles découvertes. Se trouvant un jour dans la métropole de Pise, il remarqua le mouvement réglé et périodique d'une lampe suspendue au haut du dôme. Il reconnut l'égalité de durée de ses oscillations, et la confirma par des expériences répétées. Aussitôt il se demanda quel pouvait être l'usage de ce phénomène, pour la mesure exacte du temps ; et cette idée ne lui étant venue de la mémoire, il en fit l'essai cinquante ans après, en 1633, par la construction d'une horloge fondée sur les observations astronomiques. On ne sait pas exactement de quelle manière cet instrument était construit, mais il paraît constant qu'il

fut employé ; et cela suffit, à ce qu'il nous semble, pour qu'on doive attribuer à Galilée le premier honneur de cette application, devenue depuis si importante pour l'astronomie : car Huyghens, qui, à la vérité, la rendit incomparablement plus parfaite, en faisant servir la pendule seulement comme régulateur des horloges, et non pas comme premier moteur, ne publia ses recherches sur cette matière, qu'en 1658. Jusqu'à l'époque de sa jeunesse où nous venons de le conduire, Galilée n'avait encore aucune connaissance des mathématiques ; et même il n'avait pas le moindre desir de les apprendre, ne concevant pas en quoi des triangles et des cercles pouvaient servir à la philosophie. Néanmoins, comme son père lui répétait souvent que la musique, et le dessin dont il était fort passionné, avaient leurs principes dans les rapports de nombres et de position que les mathématiques enseignent, il eut envie de s'y essayer, et pria plusieurs fois son père de lui en montrer quelque chose ; mais celui-ci, craignant qu'une étude si forte, et qui attache tant quand on s'y plaît, n'affaiblît son zèle pour la médecine, lui répondit d'attendre qu'il eût achevé ses cours. Cela ne tranquillisa point du tout Galilée ; et comme parmi les personnes qui venaient habituellement chez son père, il se trouvait un certain Ostilius Ricci, professeur de mathématiques des pages du grand-duc, il le supplia de lui donner en cachette quelques leçons de géométrie. Ce professeur y consentit, après avoir toutefois demandé et obtenu le consentement secret du père. Mais le jeune homme ne fut pas plutôt entré dans ce genre de spéculations, auquel la nature l'avait destiné, que tout son esprit fut saisi par ce charme nouveau de la possession certaine et

entière de la vérité. Dès-lors, la médecine, la philosophie, tout fut oublié pour Euclide. Son père, qui s'en aperçut, tenta de le ramener à des occupations qu'il croyait plus utiles : il lui fit, à ce sujet, de vives remontrances; il alla même jusqu'à lui défendre d'entretenir aucun commerce avec Ricci. Mais l'impulsion était donnée; tout fut inutile. Le jeune Galilée en avait assez appris pour étudier seul. Il continua donc, en secret, la lecture d'Euclide, tenant toujours ouvert, à côté, un Galien ou un Hippocrate, pour cacher le livre favori quand son père entra. Enfin, étant ainsi arrivé jusqu'au sixième livre, et transporté de l'utilité qu'il découvrait à cette belle science pour donner à l'esprit de la force et de la méthode, il se résolut d'aller avouer ses progrès à son père, en le conjurant de ne pas s'opposer davantage à un penchant aussi décidé. Son père l'entendit; et voyant, à de tels signes, qu'il était né pour les mathématiques, il permit, enfin, ce que son fils souhaitait avec tant d'ardeur. Alors, Galilée abandonnant tout-à-fait la médecine, lut avidement les ouvrages des anciens géomètres; et parvenu au traité d'Archimède sur les corps qui nagent dans des fluides, il fut si charmé de la méthode avec laquelle ce grand homme avait déterminé les proportions d'un alliage d'argent et d'or, par des pesées successivement faites dans l'eau et dans l'air, qu'il chercha les moyens d'en multiplier les applications; et il imagina pour cela un instrument pareil, pour les usages, à celui que l'on appelle aujourd'hui balance hydrostatique. Cette invention, jointe à sa précédente découverte sur le mouvement oscillatoire, et sa manière libre et neuve de discuter les matières de philosophie,

avaient déjà commencé à lui une réputation, lorsqu'il se le marquis Guido Ubaldi, g instruit, et, ce qui n'était point diocre circonstance, personne admis auprès du grand-duc engagea le jeune philosophe des recherches sur le centre vité des solides. Frappé de veilleuse facilité pour traiter sujets, il le recommanda viv Jean de Médicis et au grand-dinand, qui s'empresèrent cueillir; et bientôt la chaire de matiques de l'université de Pis venue à vaquer, ils la lui doi Galilée avait alors à peine vingt-accomplis. Excité par une telle il ne négligea rien pour la just concevant que la connaissance du mouvement est la base étude solide de la nature, il e de les établir, non par des rments hypothétiques, comm faisait dans l'école, mais] expériences réelles. Il démont que tous les corps, quelle leur nature, sont également : par la pesanteur, et que, s'il différences entre les espaces qu courent dans leur chute en égaux, cela tient à l'inégale re que l'air leur oppose, selon le férents volumes. Il compléta importante proposition, long après, dans un ouvrage : *Dialoghi delle scienze nuov* acheva d'établir la véritable du mouvement uniformément. La nouveauté et la beauté de mières expériences, faites de immense concours de spectate citèrent un grand enthousiasm elles aigriront en même temps | sité des partisans de l'ancien sophie, qui, voyant par-là to science attaquée, cherchèrent.

lans l'esprit des personnes sages, et firent naître contre lui de cruelles persécutions; tellement qu'il fut obligé de se soustraire, et de quitter la chaire de Pise. Il vint donc à Florence sans emmener avec lui son fils, et son fils ne se présenta dans la ville que par le sacrifice de sa vie pour lui. Mais par le régal de Guido Ubaldi, de la recommandation pour un homme de Florence, de la recommandation de ses Salviati, qui l'accueillit avec une extrême bienveillance, et lui donna les moyens de continuer ses études en attendant qu'il pût trouver un emploi. Dans le dessein de servir, Salviati le fit connaître au vénitien de ses amis, Sagredo, homme très éclairé et d'un grand crédit, qui, bientôt après, vint au jeune philosophe à Padoue, et lui offrit pour six ans. C'est pendant l'absence de ces bienfaits que furent donnés les noms de Sagredo aux deux interlocuteurs de Galilée qui soutiennent la vraie philosophie. Plus libre dans une ville où il n'y avait point de sénat de Venise, Galilée professeur continua, avec un succès plus brillant encore, ses leçons et ses recherches expérimentales. Il construisit, pour le service de la république, diverses machines d'une grande utilité; et il écrivit, sur les machines, des Traités de gnomonique, de mécanique, d'astronomie, et même de fortification, et de ce temps, où l'on réunissait les progrès des connaissances de Galilée.

Galilée restèrent probablement ignorés, puisque Drebbel obtint et conserva l'honneur de l'invention de la machine à vapeur. (Voyez DREBBEL.)

appela compas militaire, parce qu'il l'avait principalement destiné à l'usage des ingénieurs. (Voyez BYRGE.) En 1599, sa commission étant expirée, le sénat la renouvela pour six autres années, avec une augmentation de traitement, dont il s'acquitta envers la république par de nouvelles découvertes. En 1604, une étoile inconnue, et d'un éclat extraordinaire, ayant paru tout à coup dans la constellation du serpentaire, Galilée démontra, par ses observations, que cet astre était fort au-delà de ce que les péripatéticiens appelaient la région élémentaire, qu'il était même beaucoup plus éloigné que toutes les autres planètes, contre l'opinion formelle et inflexible d'Aristote, qui prétend les cieux incorruptibles et à l'abri de toute mutation. Il fit aussi diverses recherches sur les aimants naturels, et trouva le moyen d'augmenter considérablement leur force par des armures. Sa commission de professeur fut renouvelée une seconde fois en 1606, avec de nouveaux avantages, dont il témoigna sa reconnaissance de la même manière. Mais l'envie, qui ne le perdait pas de vue, ne le laissa pas en paix : déjà, en 1604, à propos de ses recherches sur la nouvelle étoile, il avait été indignement déchiré dans un écrit publié par un certain Baltasar Capra, de Milan. Ce même homme eut l'audace de publier un Traité latin sur le compas de proportion, où il s'en donnait pour le véritable auteur; mais cette fois, la calomnie était si grossière, qu'elle ne put tromper personne : Galilée confondit son adversaire; et l'ouvrage de Capra fut prohibé comme libelle diffamatoire. Ce ne fut pas là le seul débat qu'il eut à soutenir pour la propriété de ses travaux; et il se trouva plus d'une fois mal récompensé de la facilité avec laquelle il les communiqua.

quait : mais il s'élevait toujours, par de nouvelles découvertes, au-dessus de ces honteuses tentatives. Il en fit une, en 1609, qui doit être regardée comme un des plus solides fondemens de sa gloire : vers le mois d'avril ou de mai de cette année-là, le bruit courut à Venise qu'un Hollandais avait présenté, au comte Maurice de Nassau, un instrument au moyen duquel les objets éloignés paraissaient comme s'ils étaient voisins ; et l'on n'en sut pas davantage. Sur cela seul, Galilée se mit à chercher comment la chose était possible, d'après la marche des rayons lumineux dans des verres sphériques de diverses formes. Quelques essais tentés avec les verres qu'il avait sous la main produisirent l'effet désiré ; le lendemain, il rendit compte du succès à ses amis : ce n'était rien moins que l'invention du télescope ou lunette de longue vue. Peu de jours après, il présenta plusieurs de ces instruments au sénat de Venise, avec un écrit où il en développait les immenses conséquences pour les observations nautiques et astronomiques : on l'en récompensa en lui continuant sa commission de professeur pour sa vie, avec un traitement triple de celui qu'il avait précédemment. Galilée ne négligea rien pour ajouter aux titres qui lui avaient mérité ces faveurs. Infatigable dans ses recherches, il inventa un microscope ; il perfectionna aussi son invention du télescope, et le mit enfin en état d'être tourné vers le ciel. Il vit alors ce que jusque-là n'avait vu nul mortel : la surface de la lune, semblable à une terre hérissée de hautes montagnes, et sillonnée par des vallées profondes ; Vénus, présentant comme elle, des phases qui prouvent sa rondeur ; Jupiter, environné de quatre satellites qui l'accompagnent dans son cours ; la voie lactée ; les nébuleuses ; tout le

ciel enfin parsemé d'une multitude finie d'étoiles, trop petites pour être aperçues à la simple vue. Quel plaisir ; quelle volupté ne dut pas en lui le premier aspect de merveilles, et quelle admiration furent-elles pas produire quand furent connues ! Quelques jours suffirent pour les passer en revue ; il les annonça au monde dans un intitulé, *Nuncius sydereus*, le courrier céleste, qu'il dédia aux papes Médicis, et dont il continua successivement la publication, à mesure qu'il découvrait de nouveaux objets ; il observa ainsi, que Saturne qui se présentait sous la forme d'un simple disque, quelquefois accompagné de deux appendices qui semblaient deux petites planètes ; mais il se réserva à un autre de démontrer que ces apparences étaient l'effet d'un anneau qui environne Saturne. (Huygens.) Galilée découvrit des taches mobiles sur le globe du soleil, que les péripatéticiens croyaient incorruptible ; et il n'eut pas à en conclure la rotation de cet astre (1). Il remarqua cette même tache dans le premier et le dernier quartier de la lune, non visible au télescope la partie du disque qui n'est point alors directement éclairée par le soleil ; et cela avec raison que cet effet est dû à la lumière réfléchie vers la lune par le globe terrestre. L'observation des taches de la lune lui prouva que cet astre nous présente toujours la même face ; mais il y remarqua aussi une espèce d'oscillation périodique qu'il nomma libration, et Dominique Cassini a fait connaître les lois exactes. Enfin, non moins curieux à suivre les conséquences des

(1) Ces taches avaient déjà été aperçues par Galilée. (Voy. Jean FABRICIUS, XIV, 40.)

is, que subtil à
t l'utilité dont l
lipes des sateli
nt être pour la mesure ues
les; et il entreprit même de
assez grand nombre d'obser-
de ces astres pour en cons-
les tables qui pussent servir
rigateurs. Après tant et de si
des découvertes, on a droit de
r que l'on ait voulu contester
de l'invention du télescope,
quel il les a faites, comme si,
il cas, l'inventeur n'était pas
si, guidé par des règles cer-
t par de grandes vues, a su
s merveilles de ce que le ha-
vait jeté brut en d'inhabiles
Si celui qui, en Hollande, joi-
r hasard des verres d'inégale
re, fut réellement l'inventeur du
re, pourquoi donc ne le tourna-
vers le ciel, la plus belle et la
blème application de cet instru-
Pourquoi laissa-t-il à Galilée le
ir et la gloire de renverser, aux
e tous, les préjugés antiques, de
der, par des preuves évidentes,
e de Copernic, et d'agrandir
aces célestes au-delà de tout ce
avait supposer l'imagination?
n'il en soit, on comprend aisé-
usqu'à quelle hauteur tant et des
s découvertes durent élever les
le Galilée; il sentit toutes les
puences qui en résultaient, rela-
nt à la constitution de l'uni-
et comment lui auraient-elles
pé, à lui qui, toute sa vie,
it voulu prendre que la nature
guide, avait conservé son génie
t à toute la pureté de ses impres-
? Il ne cacha donc rien de ces
s conséquences; il en fit l'ame
écrits, de ses discours, et se
n droit de mépriser des erreurs
mais trop grossières pour être

rir,

soutenues de bonne foi. Mais par mal-
heur pour lui, il n'était plus sous
l'égide de Venise: cédant aux instances
du grand-duc de Toscane, qui l'avait
nommé son mathématicien extraordi-
naire, et qui le comblait de faveurs, il
avait quitté Padoue, où il était libre,
pour Florence, où il était beaucoup
moins. Honoré par le sénat de Venise,
et lié des nœuds de l'amitié avec plu-
sieurs des sénateurs les plus considé-
rés, ses opinions, dans cette républi-
que, étaient sans aucun danger pour
lui-même. L'expérience lui prouva,
dans la suite, qu'il ne pouvait pas y
avoir autant de sécurité à la cour d'un
prince obligé de garder avec Rome
plus de ménagements. Outre le nombre
inévitables d'envieux que devait natu-
rellement lui attirer son mérite, ses
découvertes lui avaient donné pour
ennemis tous ceux qui, jusque alors,
avaient enseigné sans contestation les
doctrines anciennes; ce qui comprenait
la plupart des ecclésiastiques. Les uns
répandaient que ses découvertes dans
les astres, étaient de pures visions,
comparables au voyage d'Astolphe;
d'autres assuraient qu'ils avaient en le
télescope en leur possession pendant
des nuits entières, et qu'ils n'avaient
rien vu de tout ce que Galilée annon-
çait; il se trouva même un prédica-
teur qui, pour lui faire une dange-
reuse allusion, prit pour texte ce pas-
sage de l'Évangile: *Viri Galilæi,
quid statis aspicientes in cælum?*
C'était ainsi que les compatriotes de
Copernic l'avaient joué publiquement
sur un théâtre; et c'était ainsi qu'un
peu plus tard, les réformés de Hol-
lande persécutèrent Descartes, réfugié
chez eux. Le plus sûr moyen d'attein-
dre Galilée, c'était de faire d'abord
prohiber la doctrine de Copernic,
qu'il soutenait et propageait avec tant
d'éclat: elle fut représentée comme

contraire à l'Écriture et dénoncée au Saint-Siège. Galilée essaya en vain de calmer la tempête en publiant, en 1616, une lettre adressée à la grande duchesse de Toscane, dans laquelle il entreprenait de prouver théologiquement, et par des raisons tirées des Pères, que les termes de l'Écriture pouvaient se concilier avec ses nouvelles découvertes sur la constitution de l'univers. Cet écrit ne fit que donner plus beau jeu à ses adversaires; car ils le dénoncèrent lui-même comme soutenant une opinion erronée dans la foi. Il fut cité à Rome en personne, et contraint de venir s'y défendre. Ni les raisons qu'il apportait, ni la justice que l'on fut forcé de rendre à ses lumières, à son mérite et à sa catholicité, ne purent empêcher qu'une assemblée de théologiens, nommée par le pape, ne portât la déclaration suivante : « Soutenir que le soleil est placé, » immobile, au centre du monde, est » une opinion absurde, fausse en » philosophie, et formellement hérétique, parce qu'elle est expressément » contraire aux Écritures; soutenir » que la terre n'est point placée au » centre du monde, qu'elle n'est pas » immobile, et qu'elle a même un mouvement journalier de rotation, c'est » aussi une proposition absurde, fausse » en philosophie, et au moins erronée dans la foi. » Galilée, confondu d'étonnement, employa tous les arguments que la vérité lui suggérait, pour défendre une doctrine que ses observations lui rendaient indubitable; tout fut inutile : on ne fit aucun cas de ses raisons; et comme il se montrait un peu trop récalcitrant à la décision du St.-Office, on lui fit personnellement défense de professer désormais l'opinion qui venait d'être condamnée. Il revint donc à Florence, en 1617, et

reprit, on peut juger avec quel leur, le cours de ses travaux astronomiques. Mais son amour pour ces sublimes, dont il se regardait le dépositaire, l'enflammant davantage par les efforts qu'il entreprenait pour les éteindre, il entreprit de braver, s'il ne pouvait persuader ses adversaires, en rassemblant, et seul corps, toutes les preuves qu'il avait du mouvement de la terre et de la constitution des cieux : il se mit à cette œuvre mémorable pendant plusieurs années entières. Tout ce que l'on peut plus finement imaginer de dévouement à tout ce que le goût le plus pur peut mettre d'agrément, il l'employa à rendre la vérité plus attrayante; n'est point un savant traité qui se présente; ce sont de simples dialogues entre deux personnages distingués de Florence et de Venise, un troisième interlocuteur qui prend le nom de Simplicius, se charge de reproduire les arguments invincibles des péripatéticiens : chacun joue parfaitement son rôle. Les deux hommes du monde ont de l'instruction, sans système et sans préjugé discutent; ils examinent; ils sentent des doutes, et ne se résignent qu'à des raisons évidentes. Simplicius, au contraire, est un homme scolastique; il ne veut, il n'entend rien de son Aristote; il ne juge les vérités vraies ou fausses, que selon qu'elles sont conformes ou opposées aux assertions de son maître : la plaisanterie sur ce sujet lui est insupportable, et il ne cède à aucun argument de conviction. Le style de ces deux interlocuteurs est parfaitement adapté à son caractère, sans cesse occupé de conserver, au milieu de ces discussions, une élégance exquise, et le plus heureux d'expressions. Il fallait beaucoup d'esprit pour

ouvrage, il n'en fallait pour obtenir la permission : Galilée entreprit d'obtenir par Rome même. Dans cette ville en 1650, le maître du sacré palais, gardant son ouvrage avec un œil de quelques nouvelles scientifiques; le prie d'examiner avec scrupule tout ce qui lui est, enfin de le censurer avec la même sévérité. Le prélat, ne voyant rien, lit l'ouvrage, le donne à juger à ses collègues, et, n'y voyant rien, y met de sa propre approbation. Mais cela ne suffisait pas encore; pour servir, il aurait fallu que l'ouvrage à Rome; et les collègues, très nombreux n'auraient pas manqué de dire qu'il allait faire du bruit. Prenant donc pour une difficulté de communication élevée entre Rome à cause d'une maladie qui régnait alors, il écrivit au maître du sacré palais de lui donner la permission de son ouvrage à Florence dans la condition de le faire publier dans cette ville. Le prélat peut-être commençait à quelque ruse, fit des difficultés bien à Galilée un jour; mais en même temps demanda l'approbation précédemment donnée, et il, revoir les termes de l'ouvrage elle était conçue. Une fois tint, il ne voulut plus de réponse; si bien que Galilée n'aurait pas fait toutes sortes de démarches pour qu'elle lui fût renvoyée; avoir fait même deman-

der par l'ambassadeur de Toscane, ne trouva d'autre ressource que de s'en passer; et se contentant de la nouvelle approbation du censeur de Florence, il publia son ouvrage en 1652. Toutefois, pour se mettre, autant qu'il le pourrait, à l'abri des poursuites, il imagina un singulier expédient : ce fut de présenter ses dialogues comme une apologie du jugement de Rome qui avait condamné la doctrine de Copernic : « Ou a, dit-il, » avancé en pays étranger que ce » jugement avait été rendu par des » gens ignorants et passionnés; mais » moi, qui ai eu l'occasion de con- » naître à fond les motifs de cette dé- » termination prudente, je crois de- » voir rendre ici témoignage à la vé- » rité. Je me trouvais à Rome à cette » époque: j'ai obtenu non seulement » des audiences, mais même des ap- » plaudissements à ce sujet des pre- » miers prélats; et si le jugement a » été rendu, ce n'a pas été sans m'a- » voir auparavant demandé plusieurs » informations : c'est pourquoi j'ai » voulu, par ce nouvel écrit, montrer » aux étrangers qu'on en sait autant » qu'eux en Italie sur ces matières, » et que l'on n'en juge qu'avec connais- » sance de cause. » On sait aisément à quoi s'en tenir sur cette déclaration de Galilée, lorsqu'on a lu seulement quelques pages des dialogues; et aussi, ceux qu'il prétendait justifier lui en montrèrent peu de reconnaissance. Mais ce que l'on ne saurait se figurer, c'est la véritable fureur que cette apparition excita parmi les théologiens de Rome, presque tous ardents péripatéticiens. Vainement Galilée essaya d'échapper en alléguant qu'il avait soumis son livre au jugement du Saint-Siège; vainement, pour dernière ressource, il protesta qu'il avait seulement voulu exposer les deux

systèmes de Ptolémée et de Copernic
 d'une manière philosophique, sans
 prétendre adopter l'un plutôt que l'autre : ses ennemis ne permirent pas
 qu'on écoutât rien. Il lui restait quelque
 espérance dans l'estime personnelle
 du pape Urbain VIII, dont il avait
 reçu l'accueil le plus gracieux dans un
 autre voyage, et qui même avait fait
 assez de cas de ses découvertes astro-
 nomiques pour les chanter dans d'as-
 sez mauvais vers : mais on persuada
 au saint Père que c'était lui que Ga-
 lilée avait voulu jouer sous le person-
 nage de Simplicius ; et l'amour-propre
 aigri rendit sa sévérité inexorable (1).
 Malgré l'intercession du grand-duc
 de Toscane, malgré les vives instan-
 ces que ce prince fit faire par son am-
 bassadeur, l'ouvrage de Galilée fut
 déferé à l'inquisition, et lui-même
 assigné à comparaître devant ce tri-
 bunal. Le pouvoir de Rome était alors
 suprême : il fallut obéir. Ni la faiblesse
 de sa santé, ni les douleurs rhumatis-
 males qui le tourmentaient, ne pu-
 rent l'exempter de ce triste voyage.
 C'était en 1653, et il avait alors soi-
 xante-neuf ans. « J'arrivai à Rome,
 » dit-il dans une de ses lettres, le 10
 » de février, et je fus remis à la clé-
 » mence de l'inquisition et du souve-
 » rain pontife, Urbain VIII, qui
 » avait pour moi quelque estime,
 » quoique je ne susse pas rimer l'é-
 » pigramme et le petit sonnet amou-
 » reux. Je fus mis en arrestation dans
 » le délicieux palais de la Trinité-du-
 » Mont, séjour de l'ambassadeur de
 » Toscane. Le lendemain, je reçus la
 » visite du P. Lancio, commissaire
 » du Saint-Office, qui me prit avec lui
 » dans son carrosse. En chemin, il

» me fit diverses questions
 » montra un grand désir que
 » rasse le scandale que j'avai
 » à toute l'Italie, en soutena
 » nion du mouvement de la t
 » à toutes les raisons mathém
 » que je pouvais lui opposer, i
 » répondait pas autre chose,
 » *Terra autem in æternu*
 » *bit, quia terra in æternu*
 » comme dit l'Écriture. En
 » rant ainsi, nous arrivâmes a
 » du Saint-Office. Je fus prés
 » le commissaire à l'assesseu
 » lequel je trouvai deux religi
 » minicains. Ils me prévirent
 » ment, que je serais admis
 » quer mes raisons devant la
 » gation, et qu'ensuite on en
 » mes motifs d'excuse si j'éti
 » coupable. Le jeudi suivant
 » rus en effet devant la congr
 » et je me mis à exposer mes p
 » Mais, pour mon malheur,
 » furent pas saisies ; et, q
 » peines que je me donnasse
 » pus jamais venir à bout de t
 » comprendre. On coupait te
 » raisonnements par des élan
 » ou l'on ne me parlait plus
 » scandale que j'avais donné,
 » m'opposait toujours le pas
 » l'Écriture, sur le miracle
 » sué, comme la pièce victori
 » mon procès. Cela me fit si
 » d'un autre endroit, où le l
 » des livres saints est évid
 » conforme aux idées popu
 » puisqu'il est dit que *les cie*
 » *solides et polis comme un*
 » *de bronze*. Cet exemple m
 » venir bien à point, pour prou
 » le mot de Josué, pouvait être
 » prêté ainsi ; et la conséque
 » semblait parfaitement juste. I
 » n'en tint compte ; et je n'e
 » toute réponse que des hauss

(1) Lettre écrite d'Ascatri par Galilée, le 26 juin
 1636, citée par Targioni-Toscani, dans l'*Histoire*
des Sciences en Toscane, tom. II, pag. 147.

s (1). » Le 30 avril, c'est-à-dire vingt jours, on renvoya l'ambassadeur, avec déshonneur de l'enceinte du palais, lui permettant toutefois de se promener librement dans les vastes jardins qui en faisaient partie. Il fut renvoyé nouveau au tribunal, le 22 mai, et y prononça son abjuration. On lui dicta à peu près en ces termes : « Moi, Galilée, dans la 70^e année de mon âge, étant constitué défendeur, et à genoux devant vos juges, ayant devant mes yeux les saints Évangiles, que je touche de mes propres mains... j'abjure, je réprouve, et je déteste l'erreur et l'hérésie du mouvement de la terre, etc. » L'abjuration achevée, on prohiba à Galilée de parler de la terre qui se meut; on le condamna à la prison pour un temps indéfini, et on le condamna, pour punition salutaire, à se faire une confession, une fois par semaine, les larmes sur ses yeux, pendant un an. Telle fut la récompense que l'on donna aux plus grands génies qui aient jamais existé. On dit qu'après avoir prononcé son abjuration, Galilée, dans un sentiment de l'injustice que l'on lui faisait, il ne put s'empêcher de dire à demi-voix, en frappant du pied la terre : *E pur si muove* (elle se meut). Sans doute elle se meut, et ce doit être la réponse que ceux qui évaluent la justice, doivent en tout temps faire à leurs injustes détracteurs. En effet, l'opinion des hommes quand la nature parle? Que valent les préjugés, qu'est leur sagesse, à côté de ses lois? Pour user d'impudence l'observation de Dieu? Au reste, tel est aujourd'hui le sentiment des personnes éclairées en matière de

théologie : le mouvement de la terre et l'immobilité du soleil ne sont point contraires aux paroles de l'Écriture, l'Esprit saint ayant dû parler aux hommes le seul langage qu'ils pouvaient comprendre. Il est vrai que cette interprétation, admise aujourd'hui, ne paraît pas bonne du temps de Galilée, puisque nous avons vu qu'il fut lui-même repris pour avoir essayé de la faire valoir. Mais, d'après ce que nous avons raconté de l'histoire de sa vie, on a pu voir que la persécution exercée contre lui, fut l'effet, malheureusement trop ordinaire, de l'envie qui s'attache toujours à une grande célébrité. Il y a des armes propres à chaque pays. Galilée en Italie fut hérétique, comme Descartes en Hollande fut athée. Toutefois en maudissant dans la postérité, l'horrible injustice faite à un si grand homme, il faut reconnaître que le tribunal redoutable auquel il fut soumis, n'exerça pas envers lui ses dernières rigueurs. On a prétendu, sans aucune vraisemblance, qu'il avait été mis à la question. Il est vrai, que dans le style inquisitorial, cela semblerait indiqué par ces mots, *rigorosum examen*, qui se trouvent dans le texte de son jugement; et de plus, par une rencontre qui peut être fortuite, on dit que depuis lors il commença à souffrir d'une hernie intestinale, suite ordinaire de l'espèce particulière de torture à laquelle on suppose qu'il aurait été appliqué (1). Mais heureusement pour l'honneur de l'humanité, ces inductions semblent complètement détruites par tout le reste de la conduite que l'on tint à son égard. Il est certain, par les lettres de l'ambassadeur, qu'il ne fut pas jeté dans les cachots du Saint-Office,

(1) de Galilée, citée par Tirabouchi.

(1) Ce que l'on appelle alors *il tormento della corda*.

quoique le jugement le dise aussi : on lui donna, pour prison, le logement même d'un des officiers supérieurs du tribunal, avec la permission de se promener dans tout le palais. On lui laissa son domestique : il ne fut pas même mis au secret ; et il put, tant qu'il le voulut, recevoir des visites et écrire à ses amis : c'est ce que confirment de nombreuses lettres de lui, datées de cette époque, et que l'on a conservées. S'il ne recouvra pas d'abord une entière liberté, du moins sa captivité fut aussi douce qu'elle pouvait l'être, puisqu'il eut pour prison le palais même de l'archevêque de Sienne, Piccolomini, son ami et son élève, palais magnifique et entouré de superbes jardins. Enfin, au commencement de décembre 1633, le pape lui donna la permission de venir librement résider à la campagne près de Florence ; et plus tard, l'entrée de cette ville lui fut accordée quand ses infirmités l'exigeaient. Néanmoins, ces restrictions prouvent qu'il resta sous la surveillance de l'inquisition ; et les écrivains italiens disent même qu'il reçut plusieurs fois, de ce tribunal, des lettres menaçantes à cause des études auxquelles il s'appliquait encore, et sous le prétexte des liaisons trop intimes qu'on l'accusait de conserver avec les savants d'Allemagne. C'était trop faire souffrir un pauvre vieillard, qui n'avait eu d'autre tort que d'avoir dévoilé des vérités inconnues. On le voit, avec douleur, découvrir ces amertumes profondes, dans la préface de deux nouveaux Dialogues sur le mouvement et sur la résistance des solides, qu'il confia en manuscrit, en 1636, au comte de Noailles, lorsque ce dernier revint en France, de Rome, où il avait été ambassadeur. « Confus, lui dit-il, et affligé du mauvais succès

» de mes autres ouvrages, et
 » résolu de ne rien publier d'
 » tage, j'ai voulu au moins re-
 » en des mains sûres, quelque
 » de mes travaux ; et comme l'
 » tion particulière que vous m'
 » dez, vous fera sûrement sou-
 » de les conserver, j'ai voulu
 » remettre ceux-ci. » Le comte
 pressa de les communiquer aux
 virs, qui les imprimèrent (L
 1628, in-4°.) ; et il est présu-
 que cette publication ne fit
 Galilée autant de peine que V
 son disciple, mais écrivant c
 lui très près de Rome, a vo
 faire penser. C'est ce que confi
 très bien plusieurs lettres écrit
 lui à ses amis intimes, et qu
 sont parvenues. Dans ces dex
 logues, Galilée créait une s
 tout-à-fait nouvelle, celle de la
 tance des solides, et il établissai
 une sagacité admirable les lois
 moins nouvelles, du mouveme
 célébré des corps graves, soit en
 libre, soit sur des plans inclin
 n'est pas le seul ouvrage que les
 çais aient sauvé des mains d'
 ennemis. Ce fut un Français,
 Mersenne, qui publia le prem
 mécanique de Galilée, livre q
 peu de pages, renferme, entre
 découvertes, la démonstratio
 lois de l'équilibre sur le plan in
 et cet autre principe si fécond,
 depuis *le principe des vitesse*
tuelles, qui consiste à ce que
 une machine quelconque, la pu
 et le poids qui se font mutuel
 équilibre, sont inversement p
 tionnels aux espaces que l'un et l'
 parcourraient en un temps infin
 petit, si l'équilibre était tant se
 troublé. Accablé d'années et d'
 tunes, Galilée observait enco
 travaillait avec un courage

nable à continuer ses tables des satellites de Jupiter, lorsqu'il perdit la vue à l'âge de soixante-quatorze ans. Mais sa pensée survivant à tous ses sens, il ne cessa de méditer sur la nature, désormais cachée à ses yeux. Entouré d'élèves attentifs et respectueux, visité par tout ce que Florence renfermait de plus distingué, il vécut encore quatre ans dans cet état; après quoi, une fièvre lente termina sa longue carrière, le 9 janvier 1642, à l'âge de soixante-dix-huit ans, l'année même de la naissance de Newton. Son corps fut transporté à Florence, où depuis on lui érigea un mausolée. Mais son esprit ne s'éteignit point. Il reparut dans ses savants disciples, Viviani, Torricelli, auxquels on peut ajouter Newton même, et nous tous qui, après lui, étudions la nature, puisque c'est Galilée qui a montré l'art de l'interroger par l'expérience. On a souvent attribué cette gloire à Bacon; mais ceux qui lui en font honneur, ont été (à notre avis) un peu prodigues d'un bien qu'il ne leur appartenait peut-être pas de dispenser. Nous citerons, en faveur de Galilée, un témoignage irrécusable; c'est celui de Hume: « Si Bacon, dit-il, est considéré simplement comme auteur et comme philosophe, quoique très estimable sous ce point de vue, il est fort inférieur à Galilée, son contemporain. Bacon a montré de loin la route de la vraie philosophie: Galilée l'a non seulement montrée; mais il y a marché lui-même à grands pas. L'Anglais n'avait aucune connaissance des méthodes. Le Florentin y excelle, et il est le premier qui l'ait appliquée aux expériences et à la philosophie naturelle. Le premier a rejeté dédaigneusement le système de Copernic; l'autre l'a fortifié de

» nouvelles preuves empruntées de la raison et des sens. Le style de Bacon est dur et empesé. Son esprit, quoique brillant par intervalles, est peu naturel, et semble avoir ouvert le chemin à ces longues allégories qui distinguent les auteurs anglais. Galilée, au contraire, est vif, agréable, quoiqu'un peu proluxe. Mais l'Italie, n'étant point unie sous un seul gouvernement, et rassasiée peut-être de cette gloire littéraire qu'elle a possédée dans les temps anciens et modernes, a trop négligé l'honneur d'avoir donné la naissance à un si grand homme; au lieu que l'esprit national qui domine parmi les Anglais, leur fait prodiguer à leurs éminents écrivains, entre lesquels ils comptent Bacon, des louanges et des acclamations qui peuvent souvent paraître partiales ou excessives. » A ce jugement d'un écrivain si éclairé, nous n'ajouterons qu'une simple réflexion. Si Bacon a eu tant de part aux découvertes qui se sont faites après lui dans les sciences, qu'on nous montre donc un seul fait, un seul résultat de son invention, qui soit de quelque utilité aujourd'hui; ou, si ses principes généraux sont tellement féconds, qu'ils aient pu, comme on l'assure, lui faire pressentir un grand nombre de découvertes modernes, il est présumable qu'on n'a pas encore épuisé tout ce que contient son livre, et dans ce cas, ceux qui disent que nous lui devons tant de choses, devraient essayer d'en tirer d'avance quelques-unes des découvertes dont la méthode de Galilée nous enrichit tous les jours. Hume a caractérisé parfaitement le style de Galilée, style si élégant et si pur, qu'il est devenu une autorité classique. Nous

avons vu par quelle heureuse préparation ce savant homme l'avait acquis. Il aimait beaucoup la littérature, surtout les vers; et il était passionné pour l'Arioste qu'il savait par cœur: cette prédilection alla si loin qu'elle lui fit méconnaître le mérite du Tasse, du moins si l'on en juge par un écrit de sa jeunesse, qu'il n'avait pas destiné à voir le jour, et qui fut imprimé après sa mort. Mais si la manière dont il y parle de la *Jérusalem délivrée* n'est pas toujours conforme aux égards que méritait un si grand poète, il semble qu'on peut pardonner quelque chose à la liberté d'un esprit qui, croyant ne s'entretenir qu'avec lui-même, n'est point obligé de garder les ménagements que la publicité exigerait. Il est vraisemblable que Galilée eût adouci sa critique s'il l'eût publiée; et l'on peut croire que lorsque son goût fut formé, il jugea convenable de la supprimer entièrement; car dans plusieurs passages de ses lettres, il rend justice au talent du Tasse, quoique l'Arioste lui semble toujours supérieur. Nous sommes entrés dans ce détail, parce que l'on aime à connaître toutes les particularités qui concernent les hommes célèbres. Par le même motif, nous ajouterons que Galilée était d'un caractère aimable et gai, d'un aspect agréable, surtout dans sa vieillesse, d'une taille moyenne et d'un tempérament assez fort: il aimait à vivre à la campagne, où ses délassements favoris étaient la culture de son jardin et la conversation de ses amis. Il ne se maria point; mais il laissa trois enfants naturels, un fils et deux filles: celles-ci se firent religieuses. Le fils se maria et eut des enfants; mais sa postérité s'éteignit bientôt. Le P. Frisi a donné à Livourne, 1775, in-8°, un *Elogio del Galileo*, qui a été traduit en français (V. FLONCEL).

La Vie la plus étendue qu'on illustre philosophe, est celle écrite par Louis Brenna, par Fabroni, en 1778, dans l'une de ses *Vita Italorum*. On trouve beaucoup de renseignements dans Tiraboschi, et dans l'ouvrage de Targioni-Tozzetti sur les sciences en Toscane. L'abbé a publié un *Saggio della fil Galileo*, Mantoue, 1776. On a plusieurs éditions des œuvres de Galilée: la première, par Charles Manolesi, Bologne, 2 vol. in-4°, est fort incomplète; celle de Florence, 1718, 3 volumes par Bottari, ne l'est guère; celle de Padoue, 1744, 4 volumes est la première où l'on trouve le système du momenté d'après l'exemplaire: la plus complète est celle de Milan, 1808, 13 vol. in-8°. Les bibliophiles recherchent encore les éditions originales de plusieurs ouvrages de Galilée; nous indiquons seulement les suivants: I. *nunciarius*, Florence, 1610, réimprimé la même année: in-4°, et à Francfort, in-8°, 16 pages. L'auteur y fait l'histoire de ses découvertes astronomiques; il explique sa méthode pour mesurer le champ de la lune, et conséquemment les distances terrestres; on y voit comment il a évalué la hauteur des montagnes de l'Étna qu'il évaluait, pour quelque chose quatre milles d'Italie. Képlér, après avoir reçu cet ouvrage, se bâta de faire les observations de l'éclipse de 1609, confirma ses découvertes, et publia la même année deux ouvrages qui font comme la suite de ce premier ouvrage. II. *Il saggiatore, non con bilancia esquisita e giustamente derano le cose contenute, et*

n-4°. C'est une réfutation de la *astronomica*, que le P. Horace li, jésuite, avait publiée, sous donyme de Sarsi, contre le système Galilée sur les comètes : cette passe pour un chef-d'œuvre de force et de finesse, et ne fit qu'exagérer la haine des ennemis du philosophe. III. *Dialogi quattro in due massimi sistemi del Sole, Tolemaico e Copernicano*, Venise, 1632, in-4°; traduit en français par Bernegger, avec d'autres ouvrages sous le titre de *Systema cosmographicum*, Strasbourg (*Augustæ Trilinguæ*), 1635, in-4°, et de plus dans *Antiqua SS. Patrum et promissa theologorum doctrina de S. Augustini testimoniis in conclusionibus naturalibus temerè non recipiendis*, italien et latin, ib., 1636, in-4°, à la suite de la traduction de l'Ant. Foscarini sur le système Copernicien (Voyez. Paul-Ant. Foscarini, 309), à laquelle est joint un traité de Galilée, *Del compasso geometrico e militare*, traduit de l'italien en latin par Bernegger. IV. *De tres de conciliatione sacræ scripturæ cum systemate telluris motuum duæ posteriores nunc in curâ M. Nevæi prodeunt*, Venise, 1649, in-4°, à la suite de l'ouvrage de Petri Gassendi in Morini librum cui titulus *De motu telluris fractæ*. V. *Considerazioni sopra il Tasso*, imprimées pour la première fois en 1793, Venise, in-8°, Rome, in-4°. VI. *Les Lettres de Galilée à ses contemporains*, Florence, 1773, in-8°, contiennent quelques lettres inédites de Galilée; et les *Novelle letterarie de Galilée* en ont donné une autre, Venise, 1609, dont on trouve l'exemplaire dans le *Journal des savants de*

décemb. 1784, pag. 821. Son *Traité de fortification et d'architecture militaire* se conserve en manuscrit dans la bibliothèque Riccardiana, dont J. Lami a publié le catalogue en 1756.

B—T.

GALILEI (VINCENT), gentilhomme de Florence, non moins distingué par les qualités de l'esprit que par les dons de la fortune, épousa, en 1562, Julie, fille de Cosme Venturi, de l'illustre famille des Ammannati de Pistoie; et de ce mariage naquit le célèbre Galileo Galilei, l'un des hommes dont s'honore le plus justement l'Italie moderne. Vincent se chargea de veiller sur l'éducation de son fils, et lui inspira le goût des mathématiques; il les avait cultivées lui-même avec succès : mais c'est principalement à ses talents comme musicien qu'il dut sa réputation. Il joignait la théorie la plus étendue à la pratique de ce bel art : cependant, dans la contestation qui s'éleva entre lui et Jos. Zarlino, au sujet de la musique des anciens, l'avantage resta tout entier à son rival. Apostolo Zeno, dans ses notes sur Fontanini, les met tous les deux sur la même ligne, et les appelle *i duo gran-maestri*. Vincent Galilei mourut vers la fin du 16^e siècle. On connaît de lui les ouvrages suivants : I. *Dialogo della musica antica e moderna in sua difesa contra Giuseppe Zarlino*, Florence, 1581, 2^e édition, 1602, in-fol., fig. II. *Il Fronimo, dialogo sopra l'arte del bene intavolare et rettamente sonare la musica*, Venise, 1585, in-fol. III. *Discorso intorno all'opere di Gius. Zarlino e altri importanti particolari attenenti alla musica*, Florence, 1589, in-8°.

W—S.

GALILEI (VINCENT), fils naturel de l'illustre Galileo Galilei, ctudia

les mathématiques avec succès, et aida son père à vérifier plusieurs expériences, notamment celles qui avaient pour but l'application du pendule aux horloges. Galileo mourut avant d'avoir pu connaître les résultats de cette ingénieuse idée; et Vincent était occupé de faire construire une machine sur le plan qu'en avait laissé son père (*Voy. Hist. des Mathém.*, par Montucla, tom. II, pag. 195; et Tiraboschi, *Hist. littér. d'Italie*, tom. VIII, pag. 178), lorsqu'il fut enlevé aux sciences en 1649. Ainsi c'est Huygens qu'on doit regarder comme le véritable auteur d'une découverte à laquelle on doit le perfectionnement de l'horlogerie (*Voy. HUYGENS*). Vincent Galilei n'avait pas seulement des talents pour les sciences; il cultivait aussi la littérature, et Tiraboschi dit qu'il était bon poète. On conservait de lui, dans la bibliothèque Nani, à Venise, une traduction italienne, *in quarta rima*, des prétendues *Prophéties de Merlin*. W — s.

GALINDES DE CARAVAJAL (LAURENT), jurisconsulte et historien espagnol, naquit à Placentia, dans l'Estramadoure, en 1472. Il obtint le grade de docteur à Salamanque, où il occupa pendant plusieurs années la première chaire de droit. Galindes était également reconnu pour un des plus habiles jurisconsultes de l'Espagne, et pour un homme d'une vaste érudition: aussi Ferdinand le Catholique l'appela à sa cour, et le nomma membre de son conseil d'état, dont bientôt Galindes obtint la présidence. Après le court règne de Philippe d'Autriche, il fut le premier qui, attendu l'état d'incapacité de la reine Jeanne, veuve de Philippe, insista, dans le conseil, sur la nécessité de remettre les rênes du gouvernement de Castille entre les mains habiles

de Ferdinand. Son avis fut suivi par tous les conseillers, et par la principale noblesse du royaume. Galindes avait l'honneur de travailler plusieurs heures du jour avec son souverain, dont il mérita constamment la confiance. Ferdinand étant mort en 1516, Galindes se retira de la cour, malgré les instances que fit le cardinal Ximènes pour l'y retenir, et mourut à Burgos en 1532. On a de lui *Additions*, supplément aux hommes illustres de Perez Gusman, avec une histoire, assez estimée, de Jean II, roi de Castille, Valladolid, 1517, in-fol. On conserve, dans la bibliothèque royale de Madrid, deux ouvrages manuscrits du même auteur, savoir: une histoire des événements arrivés après la mort de Ferdinand V; et des notes très savantes sur l'histoire d'Espagne. Ces deux ouvrages ont fourni beaucoup de lumières aux écrivains qui lui ont succédé. B — s.

GALINDO ou **GALINDON**, plus connu dans l'histoire ecclésiastique sous le nom de Prudence (Saint), et surnommé *le jeune*, pour le distinguer de Prudence l'ancien ou le poète, fut évêque de Troyes en Champagne, et l'un des prélats les plus savants et les plus célèbres de son temps. Il était Espagnol, et florissait au 9^e siècle, sous le règne de Charles-le-Chauve. On croit qu'il était de la même famille que Galindo, deuxième comte d'Aragon: il est certain qu'il avait en Espagne, où le nom de Galindo est fort commun, un frère qui était évêque. Ayant passé en France avec un grand nombre de ses compatriotes, lors de l'invasion des Musulmans, et fuyant avec eux le joug et les persécutions de ces infidèles, il prit le nom de Prudence. On ne sait rien de ses premières années. Cependant on trouve dans le *Gallia christiana*,

obligé de servir dans les gardes rois, *in excubiis palatinis*; et l'acte de lui, écrite à son frère, nous apprend qu'il essuya les revers de fortune, sans sache quels furent ses malheurs. Vivet dit qu'il passa plusieurs années à la cour des rois de France, et que c'est là qu'il reçut son éducation : elle dut avoir été soignée, et sous son savoir, par les lumières qu'il manifesta dès les commencements de son épiscopat, et les écrits qu'il a laissés. Il succéda à Adalbert sur le siège épiscopal de Troyes, au plus tard en 847, puisque cette année il souscrivit, en cette qualité, le privilège accordé par le concile de Troyes à Paschase Ratbert, abbé de Saint-Étienne. En 849, Prudence assista à un autre concile, assemblé dans la ville de Troyes, au sujet de la révolte de Raoul, duc de Bretagne, contre Charles-le-Chauve. Dans celui de Soissons en 853, telle était l'opinion qu'on avait de son habileté et de ses connaissances en matière de discipline ecclésiastique, qu'on s'en rapporta à son jugement sur la validité des ordinations qu'Ebbon, archevêque de Reims, avait faites depuis sa déposition. Prudence avait qu'alors il régnait entre Prudence et Hincmar de Reims, une étroite liaison et beaucoup de confiance, et c'est au rapport de Flodoard, Hincmar lui écrivit pour avoir son avis sur certains points de discipline, et sur la conduite à tenir à l'égard de Gotescalc. On croit que, dans sa conversation, Prudence invitait Hincmar à faire de plus d'humanité à l'égard de Gotescalc captif. La même année un concile fut assemblé à Quiercy, par le roi Charles-le-Chauve, sur la question royale en Picardie. On y agita la question de la prédestination, qui occasionna la condamnation de

Gotescalc. Hincmar y présenta quatre articles opposés à la doctrine professée par ce religieux; ils furent souscrits par le roi Charles, par plusieurs évêques et abbés, et même, dit-on, par Prudence lui-même : mais, soit que les expressions n'en fussent pas assez précises, soit qu'un plus mûr examen ait fait craindre à Prudence qu'on n'en tirât des inductions contre la doctrine de Saint Augustin, il dressa quatre autres articles qu'il proposa au concile de Sens. Ceux d'Hincmar furent réfutés par Remi de Lyon, et rejetés au concile de Valence, en 855, comme reçus, disent les Pères de Valence, *par le concile de nos frères, avec peu de précaution*. Pour soutenir ses articles, Hincmar employa la plume de Jean Scot Érigène : c'était un Irlandais aussi lettré qu'on pouvait l'être alors, d'ailleurs sophiste adroit. Charles-le-Chauve, par le goût qu'il portait pour l'instruction, l'avait accueilli et admis à sa cour. Scot écrivit donc en faveur des articles d'Hincmar : mais il alla bien plus loin que ce prélat, et fit un livre manifestement infecté de semi-pélagianisme. Venilon, archevêque de Sens, en détacha dix-neuf propositions, qu'il envoya à Prudence pour les réfuter : celui-ci voulut voir l'ouvrage entier afin de le mieux juger. Venilon le lui fit passer; et quoique Prudence fût alors malade, il s'empressa de l'examiner, le trouva tissu d'erreurs, et le réfuta solidement. Un grand nombre de monastères étaient tombés dans le relâchement; et le zèle de Charles-le-Chauve lui en faisait désirer la réforme : il confia cette importante commission à Prudence, et à Loup, abbé de Ferrières, qui s'en acquittèrent à sa satisfaction. Tant d'affaires ne firent négliger à Prudence, ni ses devoirs d'évêque, ni le soin de son diocèse : il prêchait

régulièrement dans son église, administrait lui-même les sacrements, et maintenait une discipline exacte parmi ses clercs. Aimé de ses collègues, cher à ses diocésains, estimé des princes et des grands, ce saint et savant évêque mourut le 6 avril 861, à la suite d'une longue maladie : c'est ce même jour que l'Église l'honore. On a de lui : I. *Un recueil des passages des Pères*, pour prouver la double prédestination : cet écrit, composé avant le concile de Paris de l'an 849, fut communiqué à cette assemblée, et ensuite, de l'avis des évêques qui y étaient présents, envoyé à Hincmar, et à Pardule, évêque de Laon ; Hincmar essaya d'y répondre : le P. Cellot, jésuite, l'a inséré dans son *Histoire de Gotescalc*, d'où il a passé dans la *Bibliothèque des Pères*. II. *Traité sur la prédestination, contre Jean Scot, surnommé Érigène*. Prudence, après avoir achevé cet ouvrage, l'envoya à Venilon, qui l'avait engagé à l'entreprendre : il y suit Érigène pied à pied, le ramène à la question quand il s'en écarte, et accable ce subtil dialecticien sous une foule de passages des Pères. Cet ouvrage parut vers 852 : il est inséré au 1^{er} vol. des *Vindiciæ prædestinationis* du président Mauguin, et dans la *Bibliothèque des Pères*, édition de Lyon. III. Une *Récapitulation* de ce même ouvrage, à la suite de l'ouvrage entier dans les éditions citées, et dans les manuscrits sur lesquels elles ont été faites. IV. Une *Lettre* écrite à Venilon, archevêque de Sens, et aux évêques de la province, assemblés à Paris, en 856, pour l'ordination d'Énée, évêque de cette ville : elle est intitulée *Tractoria*. On croit qu'elle fut présentée à Charles-le-Chaube comme un correctif aux quatre articles d'Hincmar :

ce prélat l'a insérée en entier son grand ouvrage sur la prédication. V. Une autre *Lettre* adressée à son frère, en Espagne : on en a la publication à Dom Mabillon, insérée au t. IV de ses *Analec*. Un *Sermon sur sainte Maur*, l'oraison funèbre de cette morte à Troyes, à l'âge de vingt ans, et que Prudence assista ses derniers moments : elle est précieuse pour la tradition, par où est fait mention textuellement des sacrements de pénitence, d'euc et d'extrême-onction, administrés mourants dans ces temps. L'abbé Breyer l'a traduite en français et en a prouvé l'authenticité le ministre Daillé. (*Voy. la L de l'église de Troyes*, Paris, VII. Des *Annales de France* par Hincmar, que plusieurs croient être les mêmes que celles qui ont le nom de Saint-Bertin, par lequel le manuscrit se trouvait dans l'abbaye. Dom Rivet n'est point d'avis, et croit qu'elles sont par VIII. Un *Poème* de cinquante vers élégiaques, publié par Camus, inséré par Barthius dans ses *Sarria* : c'est un précis des évangélistes. IX. Des *Instructi ordinandos* : ce sont des extraits de l'Écriture-Sainte. Cette pièce se trouve dans un manuscrit de la bibliothèque de la reine Marie-Thérèse, qui appartient ensuite à la reine Marie-Antoinette, et passa dans la bibliothèque du Vatican. X. *Traité ascétique, abrégé des psaumes en faveur d'une noble dame affligée de diverses infirmités et autres peines*, inséré dans la bibliothèque du Roi. XI. Un *Pénitencier, ou Pontifical*, dans lequel Dom Martène cite plusieurs textes, et dont Prudence est le présent à l'abbaye de Moutier de son diocèse : mais il n'y a p

certaine qu'il soit l'auteur de
age.

L—Y.

ANDO (BÉATRIX), appelée la
savante Espagnole, naquit
à Ande en 1475, d'une au-
t illustre famille. Dès l'âge de
s, elle fit paraître un pen-
sément pour l'étude; et déda-
s ouvrages de son sexe, elle
s'occupait que de la lecture de li-
vres latins. Voyant ses heu-
reuses dispositions, un de ses oncles,
un homme instruit, lui apprit la
latine, dans laquelle elle fit
de grands progrès, qu'à sa sei-
gnée Béatrix était un des plus
s latinistes de l'université. Elle
fit les passages les plus obs-
curs auteurs classiques avec une
facilité et une élégance qu'admi-
rent les plus habiles professeurs de
latine : elle parlait, en outre,
françois avec la même élégance et
la pureté que sa langue naturelle.
C'est la cause de cette facilité, si éton-
nante à son âge et dans son sexe,
qui donna le surnom de *La-
pandante* à Béatrix ne se con-
tint d'être habile grammairien-
ne; s'appliqua, avec une égale ar-
deur, à l'étude de la philosophie, et
obtint de nouveaux succès. A une
époque où les sciences commerçaient
à se relever du joug de la barbarie,
Béatrix fut regardée comme un pro-
duit de savoir. Aussi le bruit de sa
sagesse parvint jusqu'aux oreilles
du roi de Castille, qui ordonna
qu'on l'amènât à sa cour. Ga-
liot fut donc présentée; et la
reine, admirant ses grâces et ses ta-
lens, lui fit l'accueil le plus favo-
rable. Elle nomma sa demoiselle d'hon-
neur, et lui accorda bientôt toute sa
confiance. En 1495, cette princesse
épousa Don François Ramirez,
frère de Ferdinand V. Après avoir

perdu son mari à l'âge de trente-un
ans, Béatrix obtint la permission de se
retirer de la cour, afin de se livrer en-
tièrement à l'étude. Se trouvant sans
enfants, unique héritière de son père
et de son mari, et possédant des biens
immenses, elle voulut les employer,
presque tous, à l'avantage de la re-
ligion et de l'humanité. Elle fonda en
1506 un hôpital qui existe encore
à Madrid, et conserve toujours le nom
d'hôpital de la Latine. Suivant le goût
de son temps, elle fonda aussi plu-
sieurs maisons religieuses, dont l'une
était consacrée à l'éducation des jeunes
demoiselles sans fortune : elle con-
serva pendant le reste de ses jours
la principale direction de cet établis-
sissement. Partageant sa vie entre l'étude
et les devoirs qu'elle s'était imposés,
conservant constamment les mœurs
les plus exemplaires, et ayant été la
gloire et l'honneur de son sexe, cette
estimable Espagnole mourut à Ma-
drid, le 25 novembre 1535. Elle
avait fait des Notes savantes sur
les anciens, des Commentaires sur
Aristote, et composé plusieurs poé-
sies : mais ces ouvrages ne sont pas
parvenus jusqu'à nous, et l'on ignore
même s'ils ont jamais été imprimés.

B—s.

GALLOT DE GENOUILLAC
(**JACQUES**), seigneur d'Acier, naquit
dans le Quercy vers 1466, de pa-
rents moins distingués encore par
leur noblesse que par les services
qu'ils avaient rendus à l'État; son
éducation terminée, Jacques Ricard de
Genouillac, son oncle, grand-maitre
de l'artillerie, l'appela près de lui;
et ce fut sous ses yeux que Galiot
fit ses premières armes. Il assista à
la bataille de Fornove, où Charles
VIII le choisit pour un de ses preux;
et il contribua à assurer le succès de
cette journée. Il combattit vaillam-

ment à Agnadel en 1509, fut nommé, en 1512, pour remplir provisoirement les fonctions de grand-maître de l'artillerie, et, peu de temps après, confirmé dans cette place, de laquelle, dit Brantôme, il connaissait les devoirs aussi bien qu'homme de France. Il donna des preuves de sa capacité à la bataille de Marignan, en 1515. Chargé ensuite de faire passer des secours dans Mézières, il s'acquitta de cette commission importante, et rejoignit l'armée dans le Milanais. Il était à la bataille de Pavie, et, dit encore Brantôme, « si le roi François l'eût voulu croire, peut-être ne l'eût-il pas perdue; ainsi le disait-on alors, car il faisait si bien jouer son artillerie que l'ennemi s'en sentit fort endommagé. » Le roi reconnut bien sa faute; et pour récompenser Galiot, il le fit son grand-écuyer. A la paix, Galiot se retira dans sa terre d'Acier, où il fit construire un château, et le meubla magnifiquement. Quelques courtisans en conçurent de la jalousie, et représentèrent au roi qu'il n'était pas possible que Galiot fit des dépenses aussi considérables sans avoir amassé beaucoup d'argent d'une manière illicite. « Le roi le manda » donc, afin qu'il eût à s'expliquer sur » sa fortune. Sire, lui dit Galiot, il » faut que je confesse que, quand je » vins à votre service, à la charge » des grands états que vous m'avez » donnés, je n'étois nullement riche; » mais que, par votre moyen et grâce, » je me suis fait tel que je suis. C'est » vous qui m'avez donné les biens que » je tiens : vous me les avez donnés » librement; mais, librement, vous » me les pouvez ôter, et suis prêt à » vous les rendre tous. Pour quant à » larcin, faites-moi trancher la tête » si je vous en ai fait aucun. Le roi fut » fort attendri de ce discours, et lui » dit : Mon bon homme ! oui, vous

» dites vrai de tout ce que vous » dit; aussi ne vous veux-je re » cher ni ôter ce que je vous ai do » vous me le redonnez, et moi je » le rends de bon cœur; aimez » et me servez toujours bien, co » vous avez fait. » Galiot fut no gouverneur du Languedoc en 1516, mais il ne jouit pas long-temps de ce nouvel honneur; il mourut l'année suivante, âgé de plus de quatre-vingt ans. — GALIOT D'ACIER (François), né en 1516, fils de Jacques Galiot de Catherine d'Archiac, fut élevé le plus grand soin : il eut pour précepteur Guillaume Mainus ou du Maine, abbé de Beaulieu, très habile homme qui lui fit faire de rapides progrès dans l'étude des langues anciennes; il eut ensuite les leçons de Guillaume Bouchet, qui lui expliqua les œuvres de Platon, et celles de D. Théocrène, tuteur des enfants de France. Il fut d'abord nommé sénéchal de Quercy, et, lorsqu'il alla prendre possession de cette place, il prononça une harangue latine, qui fut très applaudie. Galiot, destiné par sa naissance à l'état militaire, n'avait point de connaissances dans les exercices du corps, et il réussit dans tous. La bravoure qu'il montra dans les premières affaires, lui mérita la bienveillance du roi, qui lui donna la survivance de la place de grand-maître de l'artillerie. Il assista, avec son père, au siège de Luxembourg, et contribua à faire entrer des secours dans Landrecies. Comme il chercha toutes les occasions de se signaler, demanda avec empressement à partir du corps d'armée destiné à aller en Picardie à l'abri des excursions des Anglais; mais, prévoyant qu'il ne se porterait pas bien de ce côté, il sollicita la permission de se rendre en Italie, et fit une diligence telle, qu'il ne mit que huit jours

rir la distance qui le séparait lanez. Il commandait une com- à la bataille de Cerisoles, en et, ayant été renversé dans une de cavalerie, il fut retiré tout ri de dessous les pieds des che- et transporté à Carmagnole, mourut de ses blessures, quel- jours après. Son malheureux emblait prévoir ce fatal événe- car, en lui faisant ses derniers t, il lui avait dit : « Allez, mon allez quérir la mort en poste. » Sabat a publié la vie (ou plutôt égyptique) de François Galiot, e titre : *Vita Francisci Galioti ii turmarum ductoris et fam machinarumque bellicarum lid præfecti*, Paris, 1549, in-4°. s. lacteurs de la *Bibl. historiq.* nce ont dit, par erreur, que lie est celle de Pierre au lieu de ois Galiot, et ils l'ont évidem- confondu avec quelques-uns de cêtres, en plaçant sa mort à e 1447.

W—s.

LISSONNIÈRE. V. GALLISSON-

LITZIN (BASILE), surnommé rand, né vers 1655, d'une me et illustre famille de Rus- qui tirait son origine d'un kan e, se distingua, de bonne heure, n esprit et sa prudence, par œurs douces, polies, et par très grande aptitude aux af- . Il savait très bien le grec et le science alors assez rare dans cet e encore à demi-sauvage. C'était omme au-dessus de sa nation, l'élevation des sentiments, la té du jugement, et pour la gran- des vues, qui toutes avaient objet d'avancer les progrès de la ation, et d'imprimer un mouve- propre à dégrossir les mœurs s compatriotes, et à les débar-

rasser de la barbarie. Rempli des plus vastes desseins, jaloux d'éterni- ser sa mémoire par de tels services, Galitzin eût vraisemblablement chan- gé la face de la Russie, si le torrent des révolutions n'avait entraîné et en- glouti cet habile prince, dont les con- ceptions furent si hautes et si géné- reuses. Il eut du moins la gloire de préparer ce grand œuvre de la ré- forme, qui, dans la suite, immorta- lisa le czar Pierre. Dès le règne d'A- lexis-Michaëlovitz, les talents de Ga- litzin se développèrent : déjà l'indus- trie s'annonçait par des travaux utiles. Le Hollaundais Bothler construisit une frégate et un yacht, qui parurent sur le Volga aux yeux éblouis des Russes, et qui, peu de temps après, furent détruits par le rebelle Stenko-Rasïn. Foedor, successeur d'Alexis, qui se connaissait en hommes, nomma Ga- litzin ministre en 1680. Soutenu de l'autorité d'un maître plein de louables intentions, mais presque toujours va- létudinaire, il eut la hardiesse de ten- ter et d'exécuter la plus périlleuse des entreprises. Voulant désormais que le mérite l'emportât sur l'orgueil de la naissance, et croyant qu'il fallait ap- porter dans la société autre chose que des preuves de la vertu de ses ancêtres, Galitzin fit statuer qu'à l'avenir les pla- ces seraient données de préférence au talent, à l'ancienneté des services per- sonnels, et que les rangs héréditaires seraient abolis. L'anéantissement des vieux titres, qui furent solennelle- ment livrés aux flammes, et l'abolition de plusieurs prérogatives avilis- santes pour l'humanité, exaspérèrent singulièrement la haine de la noblesse contre l'auteur de semblables mesu- res; haine qui survécut à cet auteur, et qui influe encore aujourd'hui étrange- ment sur l'opinion des historiens, mais que ne professa jamais le peuple

russe. A la mort de Foedor-Alexio-witz, au mois d'avril 1682, Galitzin exerça le principal pouvoir durant la minorité d'Ivan et de Pierre, et sous la régence de leur sœur Sophie, princesse altière, d'une humeur vindicative, sanguinaire, et capable de tout sacrifier à l'ambition qui la dévorait. Malheureusement, soit que la reconnaissance l'aveuglât, soit plutôt qu'un excès d'ambition l'emportât au-delà des bornes du respect et de l'attachement qu'il devait à ses souverains légitimes, Galitzin seconda les projets de la princesse, qui réunit bientôt dans sa personne la puissance suprême, par des moyens odieux, en excitant, sous main, la fureur séditieuse des strélitz : cette milice massacra les seigneurs dévoués aux jeunes czars, parce que ces infortunés voulaient s'opposer à l'agrandissement de Sophie. Elle ne tarda point à trembler devant les instruments de sa cruelle politique. Cette princesse eut besoin de recourir à la dextérité, à la fermeté d'ame de son ministre, pour échapper à des dangers qu'elle s'était créés elle-même, en lâchant la bride aux passions d'une soldatesque accoutumée à mépriser toute discipline et à dicter la loi. Le 16 juillet de cette même année 1682, les strélitz, réveillés par le zèle de la superstition et du fanatisme, se soulèvent au nom de Dieu, et, transformés tout à coup en sectaires par les *Raspopites*, ou défenseurs de l'égalité des premiers chrétiens, tournent leurs armes contre la régente, et, conduits par le knès Chovans-Koi, marchent contre elle. Ce knès méditait les forfaits les plus inouis, en les couvrant du manteau sacré de la religion. C'en était fait de Sophie, et peut-être aussi des jeunes princes Ivan et Pierre; c'en était fait des grandes destinées de la Rus-

sie, sans l'active, l'intrépide prévoyance de Galitzin. Docile à ses avis, la princesse va, à douze lieues de Moscou, se renfermer dans le monastère de la Trinité, une des meilleures places fortes de l'empire; et, de là, elle appelle à son secours les boyards et leurs vassaux, qui s'empres-sent de répondre à cet appel. Sophie intimidée, à son tour, les séduit par le développement inattendu de ces forces, parlemente avec eux, fait périr leur knès Chovans-Koi; acte de rigueur qui les effraie à un tel point, que, pour désarmer, pour fléchir la régente, ils s'abaissent aux plus bizarres humiliations du repentir, et telles que l'histoire de France nous en offre l'exemple au temps de la ligue, lorsque frère Ange se rendit avec ses compagnons auprès de Henri III, afin de toucher le cœur de ce monarque, et d'obtenir leur grâce (*Voy. JOYEUSE*). L'esprit humain, à quelques nuances près, se ressemble dans tous les siècles et chez tous les peuples de la terre. Un plus redoutable appareil suivait les strélitz, qui, accompagnés de leurs femmes, portaient des billots, comme s'ils eussent demandé le supplice; au lieu que nos ligueurs ne portaient que des instruments de pénitence. Un orage qui devait écraser l'Empire fut donc, en peu de temps, conjuré par l'audace, par la sagacité, la présence d'esprit de Galitzin, qui, afin de pouvoir réprimer plus sûrement ces nouveaux prétoriens, relégua les plus mutins de cette turbulente milice, en Ukraine, à Kasan, et jusque dans la Sibérie. En usant de ce stratagème, il affaiblit le corps des strélitz, de manière à rendre leurs révoltes moins dangereuses, et ménagea au czar Pierre la facilité de le détruire plus tard. Les titres de généralissime, d'adminis-

teur de l'État et de garde-du-sceau, récompensèrent le courage et l'habileté que le ministre déploya dans ces circonstances critiques. L'empire, gouverné ensu par des principes d'une sage administration, respira durant quelques années, et présenta au-dehors un aspect plus imposant. La Russie dut à Galitzin le traité de *paix perpétuelle*, conclu le 6 mai 1686 avec la Pologne; traité qui garantissait au gouvernement la possession de provinces importantes, qui assurait aux Russes, dans ce royaume, la liberté de conscience, et procurait à l'Empire une alliance offensive et défensive, contre les Turcs, avec la cour de Vienne et la république de Venise. L'année suivante, le ministre, jaloux d'étendre les rapports politiques de ses compatriotes, envoya le prince Dolgorouki auprès de Louis XIV. On reçut cette ambassade *comme si elle fût venue des Indes*, dit Voltaire : elle devint l'objet de la curiosité générale, et l'on en célébra l'apparition par une médaille. Galitzin avait à cœur d'appeler et de fixer les arts dans sa patrie; mais les conjonctures n'étaient point favorables au ministre : il eût fallu, outre la vigueur du génie de Pierre, toute l'étendue de la puissance, tout l'ascendant des victoires de cet empereur, pour féconder et faire éclore ces précieux germes de civilisation. Les efforts de Galitzin furent pourtant couronnés de quelques succès, puisqu'ils piquèrent d'une généreuse émulation son jeune maître, qui dès-lors conçut le projet de vaincre des obstacles qui paraissaient invincibles pour tout autre que pour un souverain. Galitzin, non content d'appliquer ses soins aux travaux administratifs, songea à relever la gloire nationale. Il marcha donc en per-

sonne contre les Tatars de la Crimée, afin d'affranchir la Russie de la honte d'un tribut de 60 mille roubles, qu'elle s'était soumise à leur payer annuellement. On a souvent dénaturé les faits relatifs à cette première expédition, confondu les événements, et décrié injustement une entreprise dont les résultats furent cependant très heureux pour l'Empire. Ce ne fut point Galitzin, mais bien les Tatars eux-mêmes qui mirent le feu à des espèces de savannes, dans un espace de cent lieues, et qui, en allumant cet immense incendie, firent un désert entre eux et leurs ennemis. Les Russes se virent contraints de se retirer précipitamment. Les Criméens se nuisirent encore plus qu'aux assaillants, et se réduisirent à l'impuissance de hasarder désormais une invasion contre leurs anciens tributaires. Dans une seconde campagne, en 1688, Galitzin, après avoir nommé Mazeppa hetman des cosaques, voulant contenir les Tatars, présida, les armes à la main, à la construction d'une ville, ou forteresse, au confluent de la Samara et du Dniéper, la garnit d'artillerie, dans la vue de tenir en bride tout le pays; ce qui effectivement réussit à ce ministre-général. La preuve qu'il atteignit véritablement le but qu'il s'était proposé, c'est que, depuis cette époque, les Tatars cessèrent de ravager les provinces de l'intérieur de la Russie, et de se montrer redoutables. Galitzin, en créant cette forteresse, ouvrit en quelque sorte le chemin de la victoire aux généraux russes, et aplanit au czar Pierre les difficultés de la conquête de Pérékop et d'Azof. Une preuve péremptoire encore que ce ministre ne fut point battu, et que ses compatriotes surent apprécier l'importance de ces deux expéditions,

c'est qu'au retour de la deuxième, on frappa une médaille en son honneur; c'est qu'il reçut le surnom de *Grand*; témoignages qui sans doute se ressentirent un peu de l'adulation: ils excitèrent contre lui la jalousie des grands, et allumèrent la colère du czar Pierre, qui d'ailleurs avait à se plaindre de la hauteur et de l'ambition du généralissime. Cette ambition trop manifeste perdit Galitzin; et il mérita ses malheurs, s'il est vrai, ainsi que l'assure l'envoyé de Pologne en Russie, la Neuville, témoin oculaire, que ce prince entra, de concert avec Sophie, dans une conspiration tramée contre les jours de Pierre, en 1689. Cette conspiration ayant été découverte, les principaux complices furent punis du dernier supplice; Sophie fut confinée dans un couvent. La vie du ministre disgracié fut toutefois épargnée: il fut redevable de cette clémence à son neveu Boris Galitzin, que le czar affectionnait beaucoup. Pierre se contenta de reléguer Galitzin, avec ses enfants, d'abord à Poustozers-Koï (1), sous un climat glacial, près des frontières de la Sibérie; ensuite à Pinega près d'Arkhangel, d'où on lui permit enfin de se retirer dans une terre près de Moscou. Là, changé par l'adversité, dégoûté des grandeurs humaines, Galitzin renonça entièrement au monde, et ensevelit dans un couvent les souvenirs de l'ambition et de la gloire. Il y mourut octogénaire, en 1713, dans les exercices de la plus austère pénitence.

J—D—T.

GALITZIN (MICHEL 1^{er}, prince DE), de la même famille que le précédent, né le 11 novembre

1674, annonça, dès son enfance, des inclinations guerrières. À l'âge de douze ans, il entra comme simple volontaire dans le régiment de Semenofski, fit la campagne contre les Turcs, et eut la jambe percée d'un coup de flèche au siège d'Azof. La guerre ayant été déclarée à la Suède en 1700, il eut le commandement d'un corps qui entra dans la Lituanie, remporta quelques avantages sur l'ennemi; et, malgré deux coups de feu, dont l'un lui traversait le bras et l'autre la cuisse, il ne voulut pas abandonner un seul instant son régiment. En 1706, Pierre 1^{er} le fit colonel de ses gardes; et ce prince qui, comme on sait, pour établir la discipline dans ses armées, avait consenti à passer lui-même par tous les grades, n'en accordait qu'à la valeur et aux services rendus. Le prince de Galitzin fut envoyé, en 1711, au secours de Bialacerkiew, assiégé par les Tartares et les Polonais, et il les contraignit à en lever le siège. En 1715, il fut fait gouverneur de la Finlande, et conserva ce gouvernement pendant huit ans; sa justice et sa bonté lui obtinrent le glorieux surnom de *Finskiboy* (Divinité des Finnois): il contribua beaucoup à la victoire dont le résultat fut l'évacuation de toute la Finlande par les Suédois. (Voyez ARMFELD.) En 1720, Galitzin remporta un avantage sur la flotte suédoise dans la mer Baltique; ce succès était peu important en lui-même, mais c'était un des premiers que les Russes obtenaient sur mer: le czar en fut flatté, et il récompensa Galitzin par le don d'une épée garnie de diamants. Il le chargea ensuite de suivre les négociations qui se terminèrent par le traité de Neustadt, où la Russie obtint de si grands avantages. Galitzin eut ensuite le commandement des troupes chargées de la défense

(1) Et non à Kargapol, comme le rapporte la Neuville. quoique cet écrivain, tout-à-fait décrié aujourd'hui, prétende avoir entendu prononcer la sentence, qui portait, dit-il, *A Kurga, sicuti sunt le Pôles!*

ontières qui s'étendent d'As-
à la mer Noire. En 1724, il
la place de feld-maréchal; et,
50, l'impératrice Anne le nom-
sident du collège de guerre et
17: mais il ne jouit pas long-
de ces dignités; il mourut à
n, le 21 décembre 1730, em-
t la réputation du meilleur gé-
que la Russie eût produit jus-
s. C'était, dit Manstein, un
e de beaucoup de mérite, et qui
donné, dans toutes les occa-
de grandes marques de valeur
spacité. On rapporte qu'après la
de Liesna, qu'il gagna en 1708
s Suédois, Pierre I^{er}. le fit
le combla d'éloges, et termina
nviter à choisir lui-même sa
pense; Galitzin lui demanda le
d'un de ses ennemis, qui avait
u la disgrâce de l'empereur.

W—s.

LITZIN (DIMITRI I^{er}., prince
frère du précédent, fut l'un des
de Russie qui contribuèrent
; à l'élévation de l'impératrice
Il assistait à l'assemblée qui eut
près la mort de Pierre II, et y
sa de prévenir le retour du des-
ic, dont tous avaient eu à souf-
nus les règnes précédents, en
ant des conditions auxquelles
velle impératrice serait obligée
soumettre, et qu'elle s'engage-
par serment, à faire respecter,
son installation. Galitzin fut un
missaires chargés de la rédac-
cet acte, portant en substance:
l'impératrice prendrait l'avis
aut-conseil sur tous les objets
ortants; qu'elle ne ferait ni la
rre, ni la paix, et n'établirait
at de nouveaux impôts sans en
ir conféré avec les membres du
seil, et enfin qu'elle renonçait,
ir elle et ses successeurs, au

» droit de déclarer confisqués les
» biens des condamnés. » La nou-
velle impératrice signa cet acte sans
montrer aucune répugnance; mais lors-
qu'elle se fut assurée de la fidélité de
ses gardes, et qu'elle crut son autorité
suffisamment affermie, elle réunit les
grands, déchira cet acte en leur pré-
sence, et fit arrêter ceux qui y avaient
eu quelque part. Galitzin conserva
beaucoup de sang-froid dans cette
circonstance. « Ce que j'ai fait, dit-il,
» c'est en vue de la patrie; c'est pour
» elle que je souffrirai : je touche à
» la fin de ma carrière; ceux qui me
» feront pleurer, en pleureront plus
» long-temps que moi. » Il fut ren-
fermé à Schlüsselbourg, où il mourut
en 1738. — GALITZIN (Michel II,
prince DE) avait voyagé, dans sa jeu-
nesse, en Angleterre et en Hollande,
pour s'instruire de tout ce qui con-
cerne la construction, l'armement et
la manœuvre des vaisseaux. Lors du
rappel de sa famille à la cour, après
la mort de l'impératrice Anne, il fut
employé dans la marine, parvint au
grade de vice-amiral, et fut nommé
président de l'amirauté en 1756. Il
offrit la démission de ses emplois en
1762, à raison de son grand âge;
mais l'impératrice Catherine, qui ap-
préciait son mérite et les services
qu'il avait rendus à l'État, refusa de
nommer à ses places : ce fut seule-
ment l'année suivante, qu'il obtint
enfin la permission de quitter la mer.
Il mourut en 1764. — Plusieurs au-
tres personnages de la même famille
ont joué un rôle important dans les
fastes militaires de la Russie. C'est
un prince Galitzin qui battit les Otho-
mans près de Choczim en 1769, et se
rendit maître de cette place impor-
tante dont la prise fut suivie de la
conquête de la Moldavie. Le roi de
Prusse (*OEuvr. posth.*, tom. V) attri-

bue, il est vrai, l'avantage que les Russes obtinrent en cette occasion, moins à leur connaissance en tactique, qu'à l'ignorance des Turks; et il ajoute plaisamment « que pour se » faire une juste idée de cette guerre, » il faut se représenter des borgnes » qui, après avoir bien battu des » aveugles, gagnent sur eux un avantage complet. » — On voit encore en 1774 le major-général prince Galitzin attaquer deux fois le fameux Pougatschef, et remporter sur ce rebelle un avantage important. W—s.

GALITZIN (DIMITRI II, prince DE), nommé ambassadeur de Russie à la cour de Vienne en 1762, sut ménager habilement les intérêts de sa souveraine, signa, en son nom, différens traités, et s'acquit la réputation d'un ministre juste et plein de probité. Il fut remplacé, sur sa demande, en 1792; mais son grand âge ne lui permit pas de retourner en Russie, et il mourut à Vienne, le 30 septembre 1795, emportant les regrets des grands et du peuple. — GALITZIN (Dimitri III, prince DE), parent du précédent, joignait le goût des sciences à des connaissances très étendues en histoire et en littérature. Nommé ambassadeur en France en 1765, il se lia avec les hommes qui avaient alors le plus de célébrité; il était en correspondance avec Voltaire, et l'on a conservé plusieurs lettres, dans lesquelles ce grand écrivain le loue de ses belles qualités, et surtout de son esprit de tolérance. Le prince Galitzin passa à l'ambassade de La Haie vers 1775: pendant son séjour en Hollande, il publia une édition des Oeuvres d'Helvétius, augmentée du *Traité de l'homme et de ses facultés intellectuelles*, dont il avait acquis le manuscrit original. (Voy. HELVÉTIUS.) Lorsque la révolution française éclata,

il se retira en Allemagne, et s'y consacra entièrement à l'étude de l'histoire naturelle, qu'il avait toujours aimée avec passion. Les académies de Pétersbourg, Stockholm, Berlin et Bruxelles le comptaient déjà au nombre de leurs membres. Il fut président de la société minéralogique de Iéna, en fréquenta les séances avec assiduité, et lui fit don de son riche cabinet de minéraux. Il mourut à Brunswick, le 17 mars 1803. On a de lui plusieurs ouvrages, parmi lesquels on distingue les suivans: I. *Description physique de la Tauride* (la Crimée), *relativement aux trois règnes de la nature*, trad. du russe en français, La Haie, 1788, in-8°. II. *Traité de minéralogie, ou Description abrégée et méthodique de minéraux*, Maastricht, 1792, in-4°; nouv. édit., augmentée, Helmstadt, 1796, in-4°. L'auteur avait présenté cet ouvrage à l'académie de Bruxelles, qui lui en témoigna sa satisfaction en lui demandant à le publier dans ses recueils. III. *L'Esprit des économistes, ou les Économistes justifiés d'avoir posé, par leurs principes, les bases de la révolution française*, Brunswick, 1796, 2 vol. in-8°. On a encore du prince Galitzin, des *Notes et Observations sur l'Histoire de la guerre entre la Russie et la Turquie*, par Kéralio; un *Essai sur le quatrième livre de Végèce* (pour ce qui regarde les fortifications permanentes élevées au-dessus du terrain), inséré dans le *Journal des savans* (août, 1790, p. 530), et plusieurs *Mémoires* dans les Recueils des sociétés savantes. — Le prince Boris GALITZIN a cultivé la poésie française, et a donné *Diogène et Glycère*, et d'autres morceaux du même genre dans l'*Almanach littéraire* pour 1788. W—s.

L ou G A L (St.), seizième e Clermont, naquit vers l'an ent pour père un sénateur, eorge. Léocadie, sa mère, t de l'illustre martyr Vettius, mort à Lyon, dans la per-e Marc-Aurèle. L'exemple de i chrétiens fit du jeune Gall, remiers ans, un modèle de esque de pénitence. Lorsqu'il nu à l'âge de l'adolescence, chercha à le marier riche- ll, en ayant été instruit, se : la maison paternelle, et alla r au monastère de Cournon, nda l'habit religieux. L'abbé enta qu'il fallait le consen- son père : celui-ci reconnais- cette vocation quelque chose tuel, crut, quoique ce fils ne point devoir s'opposer à ion. Les vertus de Gall dans les progrès qu'il fit dans les divines, portèrent l'évêque ont, Quintien, à se l'atta- l fut fait diacre ; mais Thier- astrasie, informé du rare mé- ll, voulut l'avoir à sa cour, int, disent les historiens du issi cher à ce monarque et à se s'il eût été leur fils. Cepen- putation de Gall s'était répan- in ; et la ville de Trèves le au roi pour remplacer son qu'elle avait perdu en 527. ui ne voulait point s'en sé- e refusa. Mais le siège de ayant vaqué par la mort de (1), Thierry nomma Gall à n d'un autre sujet que le ait élu, et qui se présentait iches dons. Gall mourut en

Mendistes mettent entre Quintien et nommé Didier. Cette opinion est de Grégoire de Tours, qui dit *expressé- beatus Quintianus... ab hoc mundo Gallus in ejus cathedram episcopatus est.*

554, âgé de soixante-cinq ans, avec la réputation d'un pasteur vigilant et d'un saint évêque. L'Église l'honore le 1^{er} de juillet. Grégoire de Tours, dont St. Gall était oncle, a écrit sa vie. Fortunat a aussi célébré sa mémoire dans une épitaphe en vers, qui se trouve au 4^e livre de ses poésies, et qu'il mit ensuite en prose pour Grégoire de Tours, avec qui il était lié. St. - Gall assista aux quatrième et cinquième conciles d'Orléans, en 541 et 549, et prit part à tout ce qui s'y fit pour la réformation des mœurs. — GALL II, vingt-troisième évêque de Clermont, parvint à ce siège vers 650. Il est auteur d'une *Lettre à Didier, évêque de Cahors*, qu'Ussérius, dans son *Recueil de Lettres hibernoises*, a faussement attribuée au suivant.

L—r.

GALL (St.), abbé et fondateur du fameux monastère de son nom, nommé aussi *Gall d'Hibernie*, parce qu'il était né en Irlande, fut consacré à Dieu dès son enfance, et placé dans le monastère de Bangor, en Ultonie, où florissait une école célèbre que dirigeait St.-Colomban. Gall fut son disciple : sous un aussi bon maître, il se rendit habile dans la grammaire, la poésie et l'Écriture - Sainte, en même temps qu'il se formait à la piété et aux vertus religieuses. Le zèle des âmes ayant, en 585, porté St.-Colomban à quitter, avec la permission de son abbé, le monastère de Bangor et à passer en France, Gall fut un des douze religieux qui l'accompagnèrent pour l'aider dans son pieux dessein. Ils vinrent en Austrasie, où Thierry II les accueillit, et ils y prêchèrent la foi sous sa protection. Mais Saint-Colomban ayant osé représenter à Thierry, avec respect, et cependant avec une sainte liberté, qu'il serait plus digne d'un grand prince

comme lui de vivre avec une épouse légitime que dans le concubinage, des flatteurs, cette peste des cours, desservirent Colomban dans l'esprit du monarque. Il fut exilé, et retourna en Italie. Gall, déjà prêtre, retenu par une maladie grave, ne put le suivre, et resta dans la partie du royaume d'Austrasie, qui depuis a porté le nom de Suisse, où il y avait encore du bien à faire; il bâtit quelques cellules dans le voisinage de Bregentz, à deux lieues du lac de Constance. Tels furent les humbles commencements de la célèbre abbaye de Saint-Gall, dotée richement, depuis, par Charles-Martel et ses descendants, et érigée en principauté souveraine par Henri I^{er}. (1) Le siège de Constance, étant venu à vaquer, fut offert à l'abbé Gall, comme à la personne la plus digne de le remplir. Il le refusa, et proposa Jean, son disciple, qui fut agréé. Il refusa également la place d'abbé de Luxeuil, devenue vacante en 625 par le décès de Saint-Eustase. Valafride - Strabon, historien de St-Gall, fixe sa mort peu de temps après cette époque. Dom Maillon a prouvé qu'il fallait la reculer jusqu'en 646, au 16 octobre, jour où l'Église l'honore. Outre la vie de St-Gall par Valafride-Strabon, on en a une autre, écrite en vers, par le moine Notker, qui vivait au commencement du 10^e siècle. Le seul écrit de St-Gall qui soit parvenu jusqu'à nous, est un *Discours* qu'il prononça dans l'église de St-Étienne,

(1) L'abbaye de St-Gall a eu sa procurer, par le goût et la culture des bonnes études, une illustration plus honorable encore que ces magnifiques et nobles prérogatives. Elle a produit un grand nombre de savants religieux. L'amour des sciences ecclésiastiques s'y est conservé jusque dans ces derniers temps; et sa bibliothèque était célèbre. Elle quitta, au huitième siècle, la règle de S. Colomban pour prendre celle de S. Benoît. Elle devint, en 1692, le principal monastère de la congrégation bénédictine suisse, composée de neuf abbayes, trois prêtres et cinq monastères de filles.

le jour de la consécration de Jean, évêque de Constance. C'est un abrégé, fait avec beaucoup de méthode, de l'histoire de la religion, depuis la création du monde jusqu'au jugement dernier. Le style en est simple, plein de force et d'onction, et soutenu d'une érudition qui étonne pour ces temps-là. Henri Canisius est le premier qui ait fait connaître ce *Discours*, en l'insérant dans le 5^e vol. de ses *Lectiones antiquæ*, Ingolstadt, 1604, d'où il a passé dans le *Manuale biblicum*, Francfort, 1610, et dans les Bibliothèques des Pères, de Paris et de Lyon. Jacques Basnage l'a réimprimé dans son *Thesaurus monumentorum*, Amsterdam, 1725. Son titre le plus commun est celui de *Discours* ou *Sermon*; mais il porte aussi les titres d'*Abrégé de l'Écriture-Sainte*, d'*Abrégé de doctrine chrétienne*, et enfin de *Discours et manière de gouverner l'Église*. I.—r.

GALLAND (PIERRE), professeur au Collège-Royal de France, né vers 1510, à Aire en Artois, vint faire ses études à Paris, et acquit, en peu de temps, une connaissance très étendue des langues grecque et latine, des belles-lettres et de la philosophie. Il fut reçu maître ès-arts en 1537, et obtint, l'année suivante, la place de principal du collège de Boncourt. Il s'appliqua à y faire régner une exacte discipline, et à faire fleurir l'enseignement par le choix des professeurs. Ayant été élu recteur de l'université en 1543, il profita de cette circonstance pour demander quelques changements aux réglemens alors en vigueur, et les fit adopter contre l'avis de ses confrères. Ce fut l'année suivante, ou en 1545, que François I^{er} le nomma professeur d'éloquence au Collège-Royal; il passa ensuite à la chaire de langue grecque, fut pourvu

anonicat à Notre - Dame , et de la dysenterie en 1559, où, suivant Lamonnaye , ou ptembre. Il était alors âgé au cinquante ans ; et, comme on est par erreur qu'on a dit, dans *iotheca belgica*, qu'il était accablé de vieillesse. Son neveu et son oncle lui avaient succédé dans l'administration du collège de Boncourt; résultat de là des méprises que lui-même n'a pas su éviter. Galland était l'ami de Budé, de Jo. du Bellay, et il fut pour élève le savant Adrien de Vallerie. On a de lui : I. *Oratio in Francisco Francorum regi* Paris, 1547, in-4°. La traduction française, par Jean Martin, fut publiée la même année. II. *Pro Parisiensi contra novam acceptionem Petri Rami oratio*, ibid., in-4°. et in-8°. Ce Discours, dans lequel il prend la défense d'Aristote Ramus, est écrit avec une grande vivacité : ce fut le premier signal des persécutions faites à ce savant et malheureux philosophe (Voy. RAMUS). III. *De Captivitate et rebus à Fr. Lotharino Guisio, auspiciis Henrici III Armeni elegiacum*, ibid., 1558, in-8°. IV. *Petri Castellani, magni sacri palatii eleemosynarii, vita*, Paris, 1580, in-8°. Cette vie de Duchâtel est écrite et bien écrite. Ce fut Baluze qui l'a publiée avec des notes utiles. V. *Observations sur les Institutions de Quintilien*, insérées dans les Mémoires de Paris, 1549, in-fol., in-4°, et la première édition sous le titre de *Protores de agrorum limitibus institutionibus*, qu'il fit imprimer en manuscrit qu'il avait trouvé en

W—s.

GALLAND (AUGUSTE), conseiller

d'état, né vers 1570, était fils d'un officier de la maison de Navarre, particulièrement considéré de Henri IV pour sa probité et ses lumières. Il fit ses études à l'université de Paris, et exerça ensuite la profession d'avocat avec distinction. Il succéda à son père dans les emplois qu'il tenait de la maison de Navarre, mérita par ses services l'affection de son prince, et parvint enfin aux places de membre du conseil d'état et du conseil privé. Il fut nommé en 1626 pour présider le synode de Castres ; et comme il s'y montra opposé aux desseins du duc de Rohan, et que d'ailleurs il avait abandonné le parti des réformés après s'en être montré long-temps le défenseur, il ne faut pas être surpris que le duc de Rohan en ait fait un portrait peu avantageux dans ses *Mémoires* (1). Les recherches auxquelles Galland avait été obligé de se livrer pour faire revivre les droits du roi sur les domaines de la couronne aliénés par le malheur des temps, ou usurpés par les princes voisins, le déterminèrent à s'appliquer à l'étude de l'histoire. Les ouvrages qu'il a publiés, et ceux qu'il a laissés en manuscrit, prouvent qu'il joignait à beaucoup de patience de la bonne foi et un esprit de critique très estimable. On ne peut assigner d'une manière précise l'époque de la mort de Galland ; mais on sait qu'il ne vivait plus en 1645. On a de lui : I. *Discours sur l'état de la ville de la Rochelle et touchant ses anciens privilèges*, Paris, 1626,

(1) On envoya, dit le duc de Rohan, pour commissaire au synode, Galland, reconnu sans contredit pour habile homme, mais mercenaire, sans honte et sans conscience, avec des instructions tendantes à faire imputer la dernière prise d'armes du duc de Rohan, et à faire désavouer ses intelligences aux pays étrangers, et même, s'il se pouvait, le faire excommunier. (*Mémoires du duc de Rohan*, liv. IV, p. 4, tom. 1, deuxième part., édit. de 1736.)

in-4°; réimprimé sous ce titre, *Discours au roi sur la naissance, ancien état, progrès et accroissement de la ville de la Rochelle*, ibid., 1629, in-8°, et inséré à la fin du tome XIII du *Mercurie français*. Galland prouve dans cet ouvrage que les privilèges dont se glorifiait cette ville étaient des concessions des rois de France; et il y réfute un libelle publié par les révoltés, dans lequel on affirmait que Louis XI avait juré à genoux, entre les mains du maire, la confirmation de ces privilèges. II. *Traité du franc-alleu sans titre*, ibid., 1629, in-4°; 1657, in-4°: cette seconde édition est plus ample d'un tiers que la première. Il a été traduit en latin, et inséré dans le recueil de Schilter: *De feudis Imperii francici*. Furgole dit que c'est un factum en faveur des traitants qui avaient un intérêt à combattre le franc-alleu; mais qu'il a été réfuté sans réplique par Caseneuve. (*Voy. CASENEUVE.*) III. *Des anciennes enseignes et étendards de France; de la chappe de S. Martin; de l'office du grand sénéchal, dit Dapifer; de l'oriflamme ou étendard de S. Denis*, etc., Paris, 1637, in-4°; ouvrage rare et curieux: il a été inséré dans le tome II des *Antiquités de Paris*, par Sauval; et M. Poncelin en a donné une nouvelle édition, suivie d'une *Dissertation* très importante sur le même sujet, Paris, 1782, in-12. IV. *Mémoires pour l'histoire de Navarre et de Flandre, contenant le droit du roi au royaume de Navarre*, etc., Paris, 1648, in-fol. Cet ouvrage a été mis au jour par le fils de l'auteur, prêtre de l'Oratoire: il est divisé en deux parties; la première est une espèce de factum, écrit d'une manière solide, mais peu agréable;

la seconde renferme les preuves à l'appui du discours, et dans le nombre il s'en trouve de fort curieuses. Il a en outre laissé en manuscrit: I. Un *Traité des Albigeois et des Faudois*, 4 vol. in-fol. II. *Mémoires touchant le domaine*, in-fol. III. *Titres concernant l'Artois, la Franche-Comté, la Bourgogne, la Flandre*, in-fol. IV. *Inventaire du trésor des chartes de la Ste.-Chapelle de Paris*, in-fol. V. *Des Généalogies des familles nobles de France et de Paris*, 10 vol. in-fol. VI. Enfin une *Histoire de la réforme en France*, que son fils promettait de publier avec un *Discours* contenant la réutation des *Mémoires* du duc de Rohan. W—s.

GALLAND (ANTOINE), orientaliste et numismate, naquit en 1646, à Rollot, près Montdidier, en Picardie. Sa vie entière montre ce que peuvent produire l'amour de l'étude, une volonté ferme et des mœurs irréprochables. Par une rare persévérance dans ses travaux, Galland triompha des caprices de la fortune; par la droiture et la noblesse de son caractère, il put lutter contre un sort malheureux. Né de parents pauvres, il perdit son père à l'âge de quatre ans, se trouvant le septième enfant de la maison. Sa mère, réduite à vivre du très modique travail de ses mains, parvint à le placer dans le collège de Noyon. Le principal et un chanoine de la cathédrale, touchés de sa situation, se partagèrent charitablement les soins et les frais de l'éducation du jeune Galland. A l'âge de quatorze ans, il perdit à la fois ses deux protecteurs, et revint chez sa mère, ayant pour toute richesse la connaissance d'un peu de latin, de grec et d'hébreu, mais aussi un goût déterminé pour les lettres, et la ferme réso-

y adonner. Coi
 subvenir aux
 rigées l'achève
 fallut prendre un métier et
 ux lettres. Galland ne put
 qu'au an cette cruelle dis-
 tpartit un jour pour Paris,
 res fonds, dit M. de Boze,
 se d'une vieille parente qui
 ondition, et celle d'un bon
 ue qu'il avait vu quelque-
 in chanoine à Noyon. » La
 le sa résolution intéressa en
 : le sous-principal du col-
 essis lui fit continuer ses
 is il le confia aux soins de
 ed, docteur de Sorbonne.
 us heureux que ce dernier
 pouvait arriver à Galland ;
 t dire qu'il prépara, qu'il
 succès de sa carrière litté-
 e fortifia dans l'hébreu et
 langues orientales, suivit
 lu Collège-Royal, et même
 le faire le *Catalogue des*
s orientaux de la Sor-
 docteur Petitpied venait de
 chez M. Godonin, profes-
 collège Mazarin, lorsque
 intel partit en 1670 pour
 sade de Constantinople, et
 ui le jeune Galland, dont
 nçait à louer les travaux et
 L'intention de ce ministre
 mployer à tirer des églises
 es attestations en forme sur
 de leur foi, qui formaient
 jet d'une grande dispute
 uld et le ministre Claude.
 xquit en peu de temps, à
 ople, la connaissance du
 ire, par ses longues confé-
 e les prélats grecs, et tira
 ttestations et de nombreux
 ients sur les objets discutés
 . De la Croix, secrétaire
 le, ne parle pas de ces tra-

vau dans ses *Mémoires*; mais on
 peut croire qu'ils ne lui ont point été
 inutiles pour la composition de son
État présent de l'Église grecque et
maronite, publié en 1695, in-12, et
 réimprimé, sans aucun changement,
 sous le titre de *Turquie chrétienne*.
 Galland suivit encore M. de Nointel
 dans son voyage à Jérusalem, et en
 profita pour copier une foule d'ins-
 criptions, ou même pour les enlever,
 selon qu'il lui était possible. Mont-
 faucon en a publié quelques fragments
 dans sa *Palæographie*. De Syrie,
 Galland revint directement en France,
 et repartit aussitôt pour le Levant,
 dans l'intention de rassembler de nou-
 velles médailles. En 1679, il entre-
 prit un troisième voyage, chargé par
 la compagnie des Indes de rassem-
 bler ce qui pourrait enrichir le cabinet
 de Colbert. Cette commission ayant
 cessé par suite des changements arri-
 vés dans la compagnie, Colbert, et
 après sa mort, Louvois, chargèrent
 Galland de continuer ses recherches,
 et lui firent donner le titre d'*Anti-*
quaire du Roi. Au moment où il al-
 lait s'embarquer à Smyrne pour ren-
 trer dans sa patrie, il fut sur le point
 de périr dans un tremblement de
 terre. La maison qu'il habitait, s'é-
 croula; et il resta jusqu'au lendemain
 sous les décombres, respirant l'air
 avec peine, au moyen de jours inter-
 rompus, disposés par le hasard. A
 son retour à Paris, Thévenot, garde
 de la bibliothèque du Roi, et D'Herbe-
 lot s'aiderent de ses travaux. La mort
 lui ayant ravi l'un et l'autre de ces
 savants, il s'attacha à Bignon, protec-
 teur zélé des geus de lettres, et le per-
 dit l'année suivante: il semblait que
 ce fût le sort de Galland de perdre en
 moins de rien ces protections utiles,
 que le mérite le plus reconnu est quel-
 quefois long-temps à obtenir; mais

telle était l'estime qu'inspiraient ses connaissances et son caractère, que la mort ne le privait point d'un appui sans qu'il en retrouvât un autre. Foucault, intendant en Basse-Normandie, remplaça Bignon, à l'égard de notre savant qu'il voulait avoir auprès de lui. Placé dans une situation paisible, au milieu d'une belle bibliothèque et d'une nombreuse collection de médailles, versé dans la connaissance de l'arabe, du persan et du turc, langues qu'il s'était rendues familières pendant son séjour en Orient, Galland profita de cette retraite pour se livrer à la composition de divers ouvrages. En 1701, quoiqu'il résidât à Caen, le Roi l'admit à l'académie des inscriptions : il ne revint habiter Paris qu'en 1706, et, trois ans après, il obtint la chaire d'arabe au Collège-Royal de France. Ce savant homme mourut le 17 février 1715, à l'âge de soixante-neuf ans. Tel est le portrait qu'en a tracé M. de Boze, dans l'éloge qu'il en a fait, et dont nous avons tiré la substance de cet article : « Galland travailloit sans cesse en quelque situation qu'il se » trouvât, ayant très peu d'attention » sur ses besoins, n'en ayant aucune » sur ses commodités, remplaçant, » quand il le falloit, par ses seules » lectures, ce qui lui manquoit du côté » des livres; n'ayant pour objet que » l'exactitude, et allant toujours à sa » fin sans aucun égard pour les orne- » ments qui auroient pu l'arrêter. » Simple dans ses mœurs et dans ses » manières, comme dans ses ouvra- » ges, il auroit toute sa vie enseigné » à des enfants les premiers élé- » ments de la grammaire, avec le » même plaisir qu'il a eu à exercer » son érudition sur différentes matiè- » res. Homme vrai jusque dans les » moindres choses, sa droiture et sa

» probité alloient au point qu'il » daut compte à ses associés d' » pense dans le Levant, il leur » toit seulement un sol ou » quelquefois rien du tout, pour » journées qui par des conjon- » ctures favorables, ou même par des » chances involontaires, ne lui » pas coûté davantage. » Voici de ses ouvrages imprimés : I. *Lettres touchant la critique de M. Guillet, sur le voyage de de Spon*; imprimées dans la collection de de Spon, Lyon, 1679, in-12. II. *Proverbes remarquables, bons et maximes des Orientaux, traitez de leurs ouvrages arabes, persans et turcs, avec des remarques* 1694, in-12; Lyon, 1695; Paris, 1750, in-12; 1708, in-12. (CARDONNE.) Il y a des éditions de cette dernière édition qui ont le titre d'*Orientaliana*. Sous le titre de *Paroles remarquables*, imprimé l'ouvrage à la suite de *orientale*, éditions de 1776, et 1777, in-4°. III. *Lettre sur le chant l'histoire des quatre Gorgones prouvée par les médailles* 1696, in-12. IV. *Lettre sur quatre médailles antiques, par le P. Chamillard*, Caen, in-12. V. *Lettre touchant la explication d'une médaille du cabinet du Roi*, Caen, in-12. VI. *Lettre sur le sujet*, imprimée dans le *Journel des savants*, du 15 août 1705. VII. *Manière de ces deux lettres a été traduite en latin, et imprimée dans de la Bibliotheca nummica Banduri, de l'édition de J. A. Badius, Hambourg, 1719, in-8°. VIII. *Observations sur quelques notes de Tetricus le père, et d'autres rées du cabinet de M. Ballu* Caen, 1701, in-8°.*

progrès du café, traduit
 manuscrit arabe de la biblio-
 Roi, ibid. 1699, in-12. IX.
 et une nuits, contes arabes,
 en français, Paris, 1704-
 vol. in-12, réimprimés plu-
 s; la meilleure édition est
 donnée M. Caussin, Paris,
 vol. in-18, dont deux con-
 a suite, jusqu'alors inédite,
 et une nuits, de la traduction
 ur. C'est à cet ouvrage que
 doit, en grande partie, la
 dont il jouit; et comme
 es charmants vivront aussi
 ps qu'on attachera du prix
 nits d'une imagination fé-
 brillante, l'honneur de les
 : premier, communiqués à
 , lui assure un souvenir du-
 rant la mémoire des hommes.
 point ici le lieu d'émettre
 que raisonnée des *Mille et*
s. Les défauts qu'on repro-
 te collection de récits mer-
 tiennent à la manière dont
 : faite. Les savants sont par-
 opinion touchant l'époque à
 on l'a rédigée : les uns la
 au 8^e siècle de l'hégire, les
 au second ou au troisième :
 exameu un peu plus appro-
 l'ouvrage peut fixer nos senti-
 et égard. Un passage de Mas-
 crivain du milieu du 4^e siècle
 re, nous apprend que parmi
 traduits du persan en arabe,
 ait le conte intitulé, *Mille*
 qui conserve le même titre
 langue arabe, mais que le
 ppela les *Mille et une nuits* :
 tient, ajoute-t-il, l'histoire du
 le son visir et de ses deux
 Chyr-zad et Dyn-zad. » Qui
 traitait dans cette indication,
 ur Chehriar, le visir, et ses
 les Cheherzad et Dinarzad,

noms persans, et dont l'orthographe
 varie dans les divers manuscrits? Ce
 conte, le premier des *Mille et une*
nuits, a servi de canevas à la collec-
 tion; et l'éditeur a simplement éten-
 du le récit pendant mille nuits, quoi-
 que ce nombre déterminé fût pris
 dans l'origine pour un nombre indé-
 terminé. C'est ainsi que les Persans
 donnent aux ruines de Persepolis, le
 nom de *Hézar soutoun* (les mille co-
 lonnes), quoiqu'on ne trouve point de
 nombre de colonnes. Ainsi l'éditeur,
 au moyen de cette ruse, a pu faire
 entrer dans sa collection, tous les
 contes qui avaient cours parmi les
 Arabes; et en effet, quoique le célè-
 bre bibliographe Hadji-Khalfa ne
 parle point des *Mille et une nuits*,
 telles que nous les connaissons, ce-
 pendant il indique plusieurs des his-
 toires merveilleuses qui en font par-
 tie, sous leurs titres particuliers. Il
 est donc également inexact de dire
 qu'elles ont été composées dans les
 premiers siècles de l'hégire ou dans
 les derniers; mais on doit reconnaître
 qu'elles offrent la réunion de contes
 dont plusieurs avaient cours depuis
 long-temps parmi les Musulmans, et
 que cette réunion a été faite à une
 époque récente, qu'on ne peut toute-
 fois indiquer avec précision. Quant
 au style de Galland, s'il est souvent
 incorrect, on doit convenir qu'il est
 plein de naturel et de simplicité, en
 sorte, que malgré ses défauts il se-
 rait fort difficile d'en égaler le mérite.
 Tout le monde connaît l'anecdote
 suivante : Dans les deux premiers
 volumes de ces contes, l'exorde était
 toujours : « Ma chère sœur, si vous ne
 » dormez pas, faites-nous un de ces
 » contes que vous savez. » Quelques
 jeunes gens ennuyés de cette plate uni-
 formité, allèrent, une nuit qu'il faisait
 très grand froid, frapper à la porte de

l'auteur, qui courut en chemise à sa fenêtre. Après l'avoir fait morfondre quelque temps par diverses questions insignifiantes, ils terminèrent en lui disant : « Ah M. Galland, si vous ne devez pas, faites-nous un de ces beaux » contes que vous savez si bien. » Galland profita de la leçon, et supprima, dans les volumes suivants, le préambule insipide qui lui avait attiré la plaisanterie. X. *Relation de la mort du sultan Osman, et du couronnement du sultan Mustapha*, traduite du turc, Paris, 1678, in-12. XI. *Le Journal de Trévoux* contient de lui : 1°. *Lettres sur deux médailles de Gratien*, juill., 1701. 2°. *Observations sur l'explication d'une médaille grecque de Caracalla*, septemb., 1701. 3°. *Lettre concernant la découverte d'une médaille antique du tyran Amandus*, et la *Description de quelques autres médailles curieuses*, novemb., 1701. 4°. *Lettre à M. Morel, à l'occasion de sa Lettre latine touchant les médailles consulaires*, février et juillet, 1702. Ces lettres ont été traduites en latin, et insérées dans la *Bibliotheca nummaria* citée ci-dessus. XII. *Lettre écrite de Smyrne à M. Dodart, contenant quelques particularités remarquables sur la médecine pratiquée dans quelques îles de l'Archipel*, 1680. XIII. *Lettre écrite de Constantinople, touchant quelques particularités de l'Égypte*; dans le *Journal des savants*, de 1685. XIV. *Lettre sur une inscription latine découverte à Arles en 1643, avec une urne, des vases de verre, et autres objets*. XV. *Observations sur l'ambre jaune qui se trouve à Marseille au bord de la mer*. XVI. *Observations sur une carrière d'albâtre de différentes couleurs*. Nous indiquons ces trois derniers morceaux d'après l'abbé Goujet (*Hist. du collège de*

France). XVII. Galland a eu beaucoup de part au *Ménagiana*, dont le 1^{er}. vol. a paru en 1693, et le 2^e. en 1694, ainsi qu'à la *Bibliothèque orientale* de D'Herbelot, qui mourut avant que l'ouvrage fût entièrement imprimé. Quelques personnes ont prétendu que Galland avait composé la plus grande partie de cette bibliothèque; mais cette assertion est très hasardée : Galland a pu y faire des corrections, y fournir même des matériaux, puisqu'il a travaillé avec D'Herbelot, jusqu'à sa mort; mais tout. Il est certain que la préface est de lui, et que l'impression de l'ouvrage a été achevée par ses soins. Un exemplaire de la *Bibliothèque orientale*, chargé de nombreuses notes, additions ou corrections, écrites de sa main, a passé de France dans la bibliothèque Impériale de Vienne. XVIII. Enfin, Galland a fourni au Recueil de l'Académie dont il est membre, les dissertations et les mémoires suivants : 1°. *Discours sur quelques anciens poètes français et sur quelques romans gaulois peu connus*, tom. II, pag. 728. — 2°. *Traité de l'origine et de l'usage de la trompette chez les anciens*, tom. I, Histoire, pag. 104. — 3°. *Examen d'un passage d'Horace, Epist. lib. I, ibid.*, pag. 140. — 4°. *Le titre d'Asphalien donné par les Grecs à Neptune*, ibid., pag. 155. — 5°. *Explication d'une médaille grecque de Marc-Antoine et d'Octavie*, tom. III, p. 210. — 6°. *Explication d'une médaille grecque de Néron, frappée à Nicée*, ibid., p. 215. — 7°. *Sur une médaille de Néron*, avec cette inscription, *H. N. F.*, ibid., pag. 248. — 8°. *Les médailles de Dominus Dacianus, de Constantinus Junior, et de Constantius Gallus*, ibid., p. 250.

la différente signification de cette formule, S. C., ou (Senatus consulto) sur les médailles antiques, ibid., p. 260. *Monnaies de l'ancienne ville de Caesarea, à Vieux, dans la Normandie.* Nous apprenons par une lettre de l'abbé Baillié insérée dans ses Œuvres di-
 m. II, pag. 444, que c'est une discussion très vive sur une médaille qu'il attribue à Bérénice, femme de Julien, quoiqu'elle fût de Cléopâtre. Dans une de ses répliques, on lit le passage suivant, qui prouve l'étendue de ses travaux numismatiques: « Pythagore ne demanda à ses disciples que sept ans de silence pour s'instruire des principes de la philosophie, avant que de parler ou d'en vouloir juger. Je ne pense que personne l'eût exigé de lui, si on n'y eût gardé un silence plus long que dans l'étude des sciences. Ce silence a été de trente ans pendant tout ce temps-là, et je ne suis pas contenté d'écouter un grand nombre de maîtres habiles en leur art et d'examiner leurs leçons; j'ai encore manié et défilé plusieurs milliers de médailles grecques et latines, tant en France que dans la Syrie et dans l'Asie mineure, à Constantinople, à Alexandrie et dans les îles de l'Archipel. Le sort d'un amateur est bien déplorable au prix d'un expert dans les arts mécaniques. L'expert soumet son ouvrage à l'expérience, et choisit par lui-même ou par faveur, ne laisse rien en sa justice, et l'on ne peut s'en rapporter à un amateur qui n'a de l'acquiescement dans la coupe des médailles, et qui les examine avec autant de franchise

» que de bonne foi. » Depuis la mort de Galland on a publié: 1°. *Les Contes et fables indiennes de Pidpai et de Lokman*, Paris, 1724, 2 vol. in-12. C'est la traduction d'une partie de l'*Homaïoun naméh*, titre sous lequel est connue la version turque du livre de Calilah et de Dimnah. Cardonne en a publié la suite. 2°. *Dissertation sur une médaille grecque de l'empereur Diaduménien, frappée à Ephèse*; dans le *Mercure de France*, mai, 1739. 3°. *Relation de l'esclavage d'un marchand français de la ville de Cassis, à Tunis*; insérée dans le *Magasin encyclopédique* de 1809, I, 268, et II, 18, par les soins de M. Langlès; et réimprimée in-12, Paris, 1810, par les soins de l'auteur de cet article. Les manuscrits laissés par Galland, sont: I. *Histoire des princes de la lignée de Tamerlan, depuis le sultan Abou-Saïd - Bahadur, jusqu'au sultan Abou-Saïd - Kourkan*. C'est la traduction française, en 2 vol. in-4°, de l'ouvrage intitulé, *Mathlaa al-saadain (lever des deux constellations)*, composé en persan par le célèbre Abdel-rezzac. Cet ouvrage très important par les faits qu'il contient, l'est aussi sous le rapport des détails géographiques que l'auteur y a consignés. II. *Histoire othomane, traduite du turc de Naïma Effendi*; ouvrage très estimé des Othomans, et qui comprend leur histoire depuis 1001 jusqu'en 1065 de l'hégire. III. *Vocabularium turcico-latinum*, composé par Galland à Constantinople, et augmenté ensuite par lui. IV. Traduction de l'*Histoire de Djenguyz-Khan*, extraite de l'*Histoire persane de Mirkhond*. V. *Catalogue d'écrivains arabes, persans et turcs*. C'est un extrait de la *Bibliographie* de Hadjy-Khalfa. VI. *Journal de mon séjour*

à Constantinople pendant l'année 1672 et 1673. Tous ces divers manuscrits existent à la Bibliothèque royale. VII. *Dictionnaire numismatique, contenant l'explication des noms de dignités, des titres d'honneur, et généralement de tous les termes singuliers qu'on trouve sur les médailles antiques, grecques et romaines.* A peine Galland eut-il été appelé à siéger à l'académie des inscriptions, qu'il se crut obligé de lui consacrer tous ses instants. Ce fut pour cette illustre société qu'il entreprit son *Dictionnaire numismatique*; et il lui en légua le manuscrit en mourant. Depuis, ce manuscrit a passé dans la bibliothèque de M. de Boze, puis dans celle du président de Cotte. VIII. *Relation de ses voyages.* Le P. Brotier en possédait le manuscrit, et y attachait une grande importance; on ignore en quelles mains il a passé à la mort de ce savant. IX. *Traduction de l'Alcoran*, avec des remarques historiques et des notes grammaticales. Cet ouvrage, légué par Galland à l'abbé Bignon, est perdu aujourd'hui. X. *Nécrologe de la mort des savants pour chaque jour de l'année*, de 1500 à 1701, Ms. in-fol. Ce manuscrit singulier se trouvait, avant la révolution, dans la bibliothèque de M. Beaucousin, avocat au parlement. Il n'a point été inconnu à Mercier de S.-Léger, qui en a même fait une notice assez étendue, jointe à son exemplaire de l'*Histoire du collège de France*, de l'abbé Goujet. XI. *Relation d'un voyage fait à Constantinople*, en 1679 et 1680. XII. *Etat présent des îles de Samos, de Nicarie, de Pathmos et du mont Athos*, traduit du grec de Joseph Grégoire, archevêque de Samos. Ces deux manuscrits appartiennent à M. Langlès, qui se propose de

les publier. XIII. *Description de la ville de Constantinople. Relation des événements qui s'y sont passés à Constantinople*, en 1672. Ces deux manuscrits dus. Peut-être le journal de 1672 et 1673, que nous avons trouvé à la Bibliothèque royale partie de ce dernier manuscrit. *Traduction des Tables chronologiques de Hadjy-Khalifa.* Bibliothèque du roi. — GALLAN, neveu du précédent, se livra à l'étude des langues orientales, et eut pour carrière le drogoumanat. L'ouvrage suivant : *Recueil des cérémonies du pèlerinage à Mecque, auquel on a joint des écrits relatifs aux sciences et aux mœurs des Turcs*, Paris in-8°. On a encore de lui le récit de la prise de Constantinople par les Turks, traduit d'un grec, est resté manuscrit.

GALLARD (GERMAIN) de Sorbonne, grand-vicaire de Senlis, naquit en 1672 à Artenay, près Orléans. Ayant fait sa licence avec distinction, nommé en 1772 directeur de l'École-Royale militaire d'Orléans, il en remplit les fonctions pendant quatre ans. Alors M. de Rohan, évêque de Senlis, l'attacha à son diocèse en qualité d'official, grand-vicaire; et l'abbé Gallard occupa cette dernière place jusqu'à la révolution. Il joignait à l'esprit des connaissances de son état, une douceur, une bonté, une simplicité d'aménité, de douceur, et de sagesse et conciliantes. Son mérite fit jeter les yeux sur lui pour que le clergé de France voue ses œuvres de Fénelon. Il fut admis entre les mains des manuscrits de l'assemblée du clergé de 1763, et donna, pour les frais de l'im-

me de 40,000 fr. Mais les s que l'abbé Gallard avait à à Senlis, et peut-être aussi actions de la société où il était té pour les attraits de sa con- n, l'empêchèrent de terminer 'entreprise que son goût et its le rendaient néanmoins si à diriger. On fut obligé de lui e le P. Querbeuf, homme x, qui acheta l'édition en 9 °, et composa la vie de l'ar- e. Il est à croire cependant ôta du travail du premier seulement il fit quelques chan- à son plan et à la distribution rages. La révolution vint pri- e Gallard d'une place hono- fut obligé de se cacher. Lors- alme fut un peu revenu, il t de donner une édition des de M. de Beauvais, évêque t, qui avait été son ami. Elle t 1807, en quatre volumes à cependant, par des considé- particulières, l'éditeur n'inséra t discours prononcés aux as- du clergé, et deux sermons ne : on a dû trouver ces deux dans ses papiers. L'abbé Gal- nit joindre à cette édition un : l'auteur : mais son âge, sa e santé, et un peu de négli- l'empêchèrent d'achever cet lont il n'a paru qu'un frag- à l'abbé Gallard ne conduit : Beauvais qu'à l'entrée de la Ce morceau a été imprimé à

En 1809, on nomma l'abbé à une chaire d'éloquence sa- s la faculté de théologie de mais il n'accepta point cette uoiqu'il eût perdu toute sa

fortune, il ne voulut point prendre de fonctions sous un gouvernement dont il avait apprécié les vues; et il aima mieux vivre dans une honorable médiocrité, que de s'attacher à un régime qu'il méprisait. Il mourut à Paris le 11 mai 1812, victime d'une infirmité longue et douloureuse, qu'il a supportée avec résignation. Il avait été long-temps recherché pour les agréments de son esprit; et l'on peut regretter qu'avec beaucoup de goût pour juger les productions des autres, il n'ait pas attaché son nom à quel- que ouvrage, où il aurait fait sans doute usage des leçons et des conseils que personne ne savait mieux donner que lui.

P—C—T.

GALLAS (MATHIAS), feld-maré- chal des armées impériales, naquit, en 1589, dans le comté de Trente, d'une ancienne et illustre famille de ce pays. Il fut d'abord attaché comme page, et ensuite comme écuyer, à un seigneur de Bauffremont, qui, dans la guerre de l'Espagne contre le duc de Savoie, en 1616 et 1617, le fit enseigne. Gallas obtint ensuite le commandement de Riva, place forte située dans les mon- tagues, sur le lac de Garda : mais il le quitta bientôt, à la suite d'un démêlé qu'il eut avec un commissaire autri- chien, et il alla chercher fortune en Allemagne. Les services qu'il rendit, dans l'armée de Tilly, à Ferdinand II et à la ligne catholique en Bohême, sur le Rhin et ailleurs, lui valurent un avancement rapide. Il contribua au succès que les impériaux obtinrent sur les Danois, près de Brème, et à la victoire qu'ils remportèrent, en 1625, près de Steinfurt en West- phalie. Il fut, en 1629, major-général de l'armée qui, sous les ordres de Col- lalto, marcha contre le duc de Man- toue; et bientôt les infirmités du gé- néral l'ayant forcé à se démettre du

10 de messire Jean-Bte.-Marie de ancien évêque de Senas, prononcé nombre 1806, Paris, 1807, in-12 de

commandement, Gal'as le partagea avec Aldringer. Plusieurs avantages brillants et la prise de diverses places précédèrent celle de Mantoue, qui fut saccagée, et où se fit un butin immense. Gallas veilla ensuite, comme ministre plénipotentiaire de l'empereur, à l'exécution du traité de paix de Cherasco, conclu en 1650, puis retourna l'année suivante, en Allemagne, avec les troupes impériales et le titre de général de cavalerie. L'empereur l'éleva au rang de comte de l'Empire, et, après la bataille de Leipzig, gagnée par les Suédois, lui donna, sous Wallenstein, le commandement d'un des corps de troupes destinés à secourir la Bohême. Gallas justifia cette marque de confiance, en dégageant Pilsen, et en aidant à reprendre Prague. Il montra une bravoure extrême à la bataille de Nuremberg et à celle de Lutzen : il fut chargé ensuite par Wallenstein de menacer Dresde avec un corps de dix mille hommes, ce qui facilita la reprise des places dont les Suédois s'étaient emparés sur la ligne de l'Oder; de là il marcha au secours du duc de Bavière et de la ville de Ratisbonne : mais Wallenstein, qui déjà couvait des desseins ambitieux, lui avait donné l'ordre de rester sur la défensive. Cependant la prise de Ratisbonne força le généralissime à faire avancer des troupes pour couvrir Passau : Gallas défendit cette place, et aida ensuite à conquérir le Haut-Palatinat. Quand Wallenstein écrivit à ses généraux absents de venir le trouver pour obtenir un acquiescement à ses projets, ou pour s'assurer de leurs personnes en cas de refus, Gallas, instruit d'avance, se hâta d'arriver, mais pour voir par lui-même l'état des choses, et pour envoyer à l'empereur des avis d'autant plus certains.

Les éclaircissements qu'il donna conjointement avec Piccolomini, connaissent toute l'étendue du que l'on avait seulement soupçonné. Ferdinand II lui expédia une patente qui lui conférait le commandement suprême, enjoignait aux généraux et aux officiers de lui obéir en tout, et promettait l'oubli pour tout le passé. Rien de moins raisonnable que cette marque de confiance de l'empereur. Il était alors sous les yeux et au pouvoir de celui dont il tenait le sort et les mains, et qui avait un nombre d'espions, pour le surveiller et découvrir le secret de ses commissions. Les sentiments des chefs étaient incertains : il était douteux qu'ils pussent se fier aux promesses de l'empereur, et renoncer tout d'un coup aux brillantes espérances qu'ils avaient fondées sur Wallenstein. Il était trop de danger à essayer de l'arrêter comme un simple criminel, au lieu des gardes qui l'entouraient, une ville qui lui était entièrement vouée. Gallas, bien pénétré de la possibilité d'exécuter sa commission sous les yeux de Wallenstein, ne pouvait se concerter avec Aldringer de rien hasarder. La longue expérience de celui-ci avait commencé à lui offrir des soupçons du généralissime, et lui offrit d'aller trouver Aldringer. Sa proposition est acceptée avec discrétion. Profitant du succès de sa ruse, il charge Piccolomini de surveiller la conduite de Wallenstein, et se hâte de quitter Pilsen. Quand il passe, il fait connaître la conduite de l'empereur : les troupes se dispersent d'une manière beaucoup plus facile qu'il n'avait osé l'espérer, et l'empereur ne fait résistance. Il est difficile de défendre l'empereur contre une attaque dont il était menacé.

principales places de la Boprend toutes les dispositions res pour déjouer les entre-du rebelle, et marche vers e supérieure où l'approche du ard mettait tout en combus-ès la mort de Wallenstein, nd Il avait nommé généralis- n propre fils, Ferdinand roi gne : sous lui commandait qui exerçait réellement les is de général. L'armée impé- treprit le siège de Ratisbonne, allenstein s'était coutamment à ne pas vouloir tenter. Grâce rité de Gallas, cette ville fut d'ouvrir ses portes : les Sué- cent graduellement repoussés s du Danube, et enfin éprou- une défaite complète sous les le Nordlingen , le 6 septembre Cette victoire, qui causa au lier Oxenstiern la seconde mau- mit qu'il dit avoir passée en Al- e, remit les Impériaux en pos- de la Souabe, de la Franco- du cours du Rhin. Gallas avait e une armée française, come par le cardinal la Valette : il Philisbourg à la faveur des , et mit ensuite le siège devant Ponts. Les Français, joints aux érés d'Allemagne, l'obligèrent or, et demeurèrent maîtres de pagne : ils s'étaient déjà avan- qu'à Francfort-sur-le-Mein, lors- illas, les harcelant et leur cou- les vivres, les obligea à leur le songer à la retraite; il les nivit au-delà du Rhin, et se posta rs si avantageusement, qu'il les t à la fois hors d'état d'avancer ar marche et de l'attaquer. Ils rent cependant à lui échapper; poursuivit à travers le Hunds- mais leur vigoureuse résistance tques échecs qu'il éprouva, lui

furent manquer son but principal, ce- lui de prendre ses quartiers d'hiver en France. Il se vit contraint de ra- mener ses troupes par la Lorraine, l'Alsace et la Souabe, provinces déjà épuisées; et il perdit beaucoup de monde. Mais la retraite des Français, quoiqu'elle leur eût acquis beaucoup de gloire, lui avait donné la facilité de reprendre Maïence, et d'autres places sur le Rhin : il passa ce fleuve à Brissach, secourut Dole assiégé par le prince de Condé, et, fondant sur la Bourgogne, il fit mine d'assiéger Dijon, et vint investir Saint-Jean-de-Lône. Son armée, grossie de celles du duc de Lorraine, qui commandait en personne, et du roi d'Espagne, se montait à quatre-vingt mille hommes. La résistance courageuse de cette petite ville, mal fortifiée et mal pourvue de troupes, sauva Paris, où tout était déjà dans la consternation; car les ennemis avaient aussi fait des incursions en Picardie. La bravoure des habitants de Saint-Jean-de-Lône rendit nuls tous les assauts qui furent donnés : l'armée impériale, épuisée par les fatigues du siège et par la rigueur de la saison, diminuait chaque jour. Gallas, après avoir vu périr l'élite de ses troupes, fut obligé de s'en aller précipitamment, le 2 novembre 1636, abandonnant son artillerie et une partie de son bagage. L'année suivante, il reparut avec plus de succès sur la scène : il contraignit Banier à lever le siège de Leipzig, et le chassa de Torgau où il avait pris position. Gallas crut avoir mis son ennemi dans l'impossibilité de lui échapper; mais celui-ci arriva dans la Poméranie, en exécutant une retraite dont l'audace et la réussite paraissent également incroyables. Cependant Gallas, à qui l'on indique, près de Tribsee, un passage important qui n'était pas gardé avec assez

de soin, pénètre dans la Poméranie, réduit la plupart des places situées à la gauche de l'Oder; et les Suédois sont repoussés jusqu'aux bords de la Pène. Pendant près d'un an, la Poméranie fut le théâtre de la guerre entre les deux rivaux. Gallas, après avoir laissé des garnisons dans les places qu'il avait conquises, ainsi que dans les îles de l'embouchure de l'Oder, cantonna ses troupes dans la Saxe: mais la famine, qui bientôt régna dans ces contrées ravagées et apauvries, fit périr un grand nombre de soldats impériaux; d'autres désertèrent à l'ennemi. Banier, qui avait reçu de Suède des renforts, reprit, l'une après l'autre, toutes les villes de la Poméranie, força Gallas à se retirer, et le repoussa jusqu'en Silésie et en Bohême. L'empereur, voyant ses états héréditaires menacés, ôta le commandement à Gallas, qui resta dans l'inaction jusqu'en 1643. Alors la retraite de Piccolomini lui fit de nouveau confier le commandement: il se signala contre les Suédois en Bohême, en Moravie et en Silésie, et fut, au mois de décembre, envoyé avec l'élite des troupes contre Torstenson, qui, traversant la Saxe, était tombé sur le Holstein, et avait pénétré dans le Jutland. Gallas avait ordre de suivre, malgré la rigueur de la saison et la longueur de la marche, les mouvements rapides des Suédois: il vola au secours du roi de Danemark, joignit ses troupes à celles de ce prince, s'empara de Kiel, et ne douta pas un instant qu'il n'enfermât les Suédois, et ne les réduisit à la dernière extrémité; mais Torstenson prévint l'exécution de ce dessein. Un défilé était resté libre près de Sleswig; il en profita pour marcher au-devant de Gallas, et lui présenta la bataille, que celui-ci refusa: il sortit ensuite du Holstein, en faisant passer

son armée sous les retranchements des Impériaux. Ceux-ci se séparèrent des Danois, fort mécontents les uns des autres; et l'on frappa, à Hambourg, une médaille, avec ces mots « On » peut voir sur l'autre côté le narré » succinct des hauts faits de Gallas » dans le Holstein. » De l'autre côté, il n'y avait rien. Gallas, repoussé tout le long de l'Elbe, vint se retrancher à Bernbourg, où, malgré sa réunion aux Saxons, il fut réduit à la plus grande détresse, parce que les Suédois avaient choisi, en arrière de lui, des positions qui lui coupaient toute communication avec la Saxe et la Bohême. La famine exerça ses ravages dans le camp des Impériaux, et en fit périr un grand nombre. Une retraite qu'ils tentèrent sur Magdebourg n'améliora en rien cette situation désespérée: la cavalerie, en cherchant à s'échapper vers la Silésie, fut atteinte par Torstenson, près de Juterbock, et dispersée; le reste, en essayant de se faire jour les armes à la main, fut presque entièrement anéanti, près de Magdebourg, le 23 novembre 1644. De toutes ses troupes, Gallas ne ramena en Bohême que quelques milliers de soldats exténués; et cette campagne lui mérita, dit Schiller, la réputation d'être le premier général du monde pour perdre une armée. Cette catastrophe termina la vie militaire de Gallas: rongé par les infirmités que les fatigues de la guerre lui avaient causées, il mourut à Vienne, le 25 avril 1647. Son corps fut transporté à Trente, dans l'église des jésuites. Il était fort aimé des soldats, parce qu'il se montrait pour eux plein de bonté: mais, poussée à l'excès, cette qualité l'empêchait de faire observer exactement la discipline; et l'on prétend que c'est à cela qu'il faut attribuer une partie des revers qui finirent par l'acc-

purent néanmoins faire souvenir de ses exploits avant une guerre où il tint le milieu d'un grand général habile. E—s. I (GASPARD), issu d'une lignée du canton de Glarde Gaspard, chef du ce canton au service I^{er}, naquit en 1535. 1562 au service de France, capitaine en 1570, et ren 1573, sa compagnie Suisse. La guerre civile commencé en 1579, il fut mandant de quatre compagnies renvoyées encore sous Henri III, il commanda un corps de ses, de 1580 à 1587, en Dauphiné. Le roi le er, et lui accorda des blesses. La même année llati leva un régiment de es, traversa la Bourgolit de bons services à la arricades et au voyage de nri IV ayant succédé à Gallati, qui avait le plus ant sur ses soldats, dont, se rangea de son côté, a différence de religion : é de ses faveurs, et eut art au gain de la bataille 1 sept. 1589), dans la, remarquant la bravoure accourut à son secours, *Mon père, je viens acquérir de l'honneur* Il continua de se distinguer nombre de sièges et de lever des corps, qui és successivement et apveau. En 1603, il obtint ce des cent-suisse. En reine-mère l'envoya en demander la levée d'un

régiment de 5000 hommes : les cantons, en l'accordant, lui en donnèrent le commandement, et acceptèrent, à sa sollicitation, M. de Bassompierre pour colonel-général des Suisses. En 1616, ce corps fut créé régiment des gardes suisses, et Gallati en fut établi premier colonel-propriétaire. Il jouit de cette place jusqu'à sa mort, arrivée à Paris en 1629, après soixante-neuf ans de service. U—1.

GALLATIN (JEAN-LOUIS), médecin de la faculté de Montpellier, né à Genève en 1751, mourut en 1783. Il se distingua par son ardeur pour l'étude, et fit de rapides progrès dans la médecine. Après avoir obtenu le titre de docteur à Montpellier, il fut nommé médecin du duc d'Orléans. Il eut le bonheur d'être le disciple et l'ami de Tronchin. Étant devenu médecin de l'hôpital fondé à Paris par madame Necker, il se livra avec une vigilance et un zèle extrêmes au soulagement des pauvres qui étaient reçus dans ce nouvel établissement, et y perdit sa santé. On a de lui : I. *Dissertatio de aquâ*, in-4°. II. *Observations sur les fièvres aiguës*, in-8°, 1781. CH—T.

GALLE (PHILIPPE), graveur, marchand d'estampes, né à Harlem en 1537, vint s'établir à Anvers, où il forma une maison de commerce d'estampes assez considérable. Il dessinait correctement, et maniait le burin avec facilité; mais ses ouvrages manquent d'un certain effet. Il a mis au jour un grand nombre de recueils tant de sa composition que d'après plusieurs peintres flamands, tels que Martin Heemskerck, Martin de Vos, Stradan, le vieux Breughel et autres. Nous citerons, parmi ces différentes collections, une suite considérable de *Portraits des hommes célèbres des 15^e. et 16^e. siècles*; la *Vie et*

les miracles de sainte Catherine, en 34 pièces; différentes suites du *vieux* et du *nouveau Testament*, etc. En général, ces recueils sont assez estimés. Philippe est mort à Anvers en 1612.

— GALLE (Théodore), fils aîné du précédent, graveur et aussi marchand d'estampes, naquit à Anvers en 1560, et reçut de son père les premières leçons de son art. Il voyagea dans sa jeunesse en Italie, et séjourna assez long-temps à Rome. De retour à Anvers, il entreprit le commerce d'estampes, et publia une grande quantité d'ouvrages, soit de sa composition, soit d'après des maîtres flamands, tels que Rubens, Stradan, Martin de Vos et autres. Quoique ses ouvrages aient quelque supériorité sur ceux de son père, il fut loin encore d'atteindre au mérite de ceux de son frère Corneille : on y trouve de la roideur, et peu de conuissance du clair-obscur. Les principaux sont, la *Vie de saint Joseph*, en 28 planches; celle de *saint Norbert*; le *comte Ugolino avec ses enfants, dans la tour*; *Cornélie mère des Gracques*, etc.

— GALLE (Corneille), dit le *Vieux*, frère puîné du précédent, né à Anvers en 1570, fut aussi élève de son père, qu'il surpassa de beaucoup, ainsi que tous les graveurs de sa famille. Comme son frère, il fit le voyage d'Italie; mais il y séjourna beaucoup plus long-temps. Ce fut à Rome qu'il acquit cette correction, ce bon goût de dessin, qui caractérisent ses productions. Après y avoir exécuté plusieurs planches d'après des maîtres italiens, il revint à Anvers et se livra de même au commerce, sans cependant négliger son art. Corneille Galle a gravé beaucoup de portraits d'après Van Dyck, parmi lesquels on distingue ceux de *Charles 1^{er}*. et de *sa femme*; ceux de la *mère Anne de*

Jésus, carmélite; de *Dart fart*, peintre d'Anvers; et *lippe Rubens*; ce dernier Pierre-Paul. Dans le genre toire, on remarque particulièrement *Judith coupant la tête pherne*; les *quatre Pères de la Vierge dans une niche*: estampes d'après Rubens; *un mort*, d'après Raphaël; *une Vierge* d'après le même; *une Vierge Adam et Eve*, d'après Page; *à table chez le Pharisien*, Civoli; *l'Amour fouetté par le dieu*, d'après Augustin Carrache; d'autres morceaux, d'après Vanni, P. de Baillin, Théodore Zuccharo, Annibal Carrache. Corneille Galle a gravé le papier burin pur avec beaucoup de soin, son feuillé a le ragoût de l'ancien, la couleur de son burin est à son travail est large, moi chaque objet est traité suivant le caractère qui lui est propre.

— (Corneille), dit le *Jeune*, précédent, dessinateur et graveur, né à Anvers en 1600, fut élève de son père, et chercha à l'imiter, mais ne put jamais l'égaliser. Ses meilleures productions sont ses portraits, dans lesquels on distingue ceux de *l'empereur Ferdinand III*, de *l'archiduchesse d'Autriche*, son épouse; d'*Éléonore de Lorraine*, et de *Jean Moutiers*, peintre et graveur, d'après son maître. Ses morceaux d'histoire les plus remarquables sont : *Job querelle avec son femme*; *Saint Dominique prêchant au Mexique*; *Diépenbeck*; *une Nativité*, de D. Teniers; *Vénus allaitant son fils*, d'après Rubens; *Jésus-Christ au tombeau*, d'après G. de Crayer. Ses autres productions d'histoire sont plus faibles que ses portraits, parce qu'il n'a pas poussé l'étude du dessin aussi loin qu'il l'avait fait son père.

GAL ou GALLAEUS (SERVAIS), né à Amsterdam en 1627, mort à Paris vers la fin de 1709, exerça le ministère sacré auprès des églises protestantes de Ziericzee et de Harlem, puis à ses fonctions pastorales joignit celle de la littérature ancienne; I. Son édition de Lactance, Amsterdam, 1660, in-8°. Les catholiques reprochent d'avoir trop calomnié l'auteur, dans les notes dont il l'a accompagné. II. Ses *Dissertationes Sibyllis earumque oracula*, Amsterdam, 1688, in-4°, avec lesquelles sont au nombre de vingt-deux jointes une dissertation sur *Magusanus*, où il est question de la déesse *Nekalensia* annoncée plus d'érudition que de critique. III. Ses *Σιβυλλικὰ ὀρακλά*, hoc est *Sibyllina oracula*, cum: *Oracula magica Zoroastri; Astrampsychi oneirocritica*, ibid. 1689, in-4°, grec avec des notes et des commentaires auxquels s'applique le jugement porté sur le précédent article. projeté une édition de *Minutius*, qui n'a point paru.

M—ON.

GALLEGOS (FERDINAND), peintre espagnol, prit naissance à Salamanque, le 14 décembre 1461. Il fut élève de Berruguete : mais il surpassa tout le genre du célèbre Albrecht Dürer, de façon que l'on confondait ses ouvrages avec ceux de ce grand artiste. Quoiqu'à cette époque très-bons peintres florissaient en Espagne, on distingua toujours Gallegos par l'exactitude de son dessin et la finesse de sa composition. La beauté de ses figures et la beauté de son dessin. On a de lui, dans la cathédrale de Salamanque, une *Notre-Dame avec l'enfant Jésus* dans ses bras, et un de ses côtés S. Au-

dré, et de l'autre S. Christophe : ce tableau est très-estimé. Dans le cloître de la même église, on voit de la main du même peintre plusieurs tableaux représentant *S. Michel*, *S. Antoine*, et une *Adoration des Rois*. On connaît d'autres tableaux de Gallegos; mais ils ont été si maltraités par le temps, qu'on y distingue à peine quelques figures. Gallegos mourut dans sa patrie, âgé de quatre-vingt-neuf ans, en 1550 : cette époque fut le siècle d'or de la peinture en Espagne.

B—S.

GALLET (.), chansonnier français, né vers 1700, était épicier à la pointe Saint-Eustache, si l'on en croit la tradition; mais Marmontel, dans ses *Mémoires*, dit, rue des Lombards. La société de Piron, Collé, Favart, Panard, lui fit plus d'une fois négliger ses affaires commerciales, et il finit par faire banqueroute en 1751 : il se réfugia au Temple, lieu de franchise alors pour les débiteurs insolubles; et comme il y recevait tous les jours des mémoires de créanciers : « Me voilà, dit-il, au temple des mémoires. » La misère dans laquelle il tomba bientôt, n'altéra ni ses goûts ni sa gaieté : il buvait cinq à six bouteilles de vin par jour; ce qui finit par le faire trembler au point qu'il ne pouvait écrire. Il devint même hydropique; et ce fut de son grabat, qu'il écrivit à Colle trois couplets dont le dernier est si connu :

Autrefois, presque au même instant,
J'en aurais pu rimer autant
Que nous reconnaissons d'apôtres;
A présent j'abrège, d'autant
Qu'à l'église un prêtre m'attend,
Accompagné de plusieurs autres.

Il avait en effet été condamné par les médecins : lui-même croyait n'avoir plus qu'une dizaine de jours à vivre. Cependant il en échappa cette fois; il en fut quitte pour dix ou douze pon-

tions, qui lui firent rendre quatre-vingt-douze pintes d'eau. Il reprit son train de vie; et, au mois de juin 1757, il succomba à sa maladie. Quand son hydropisie fut sur le point de l'étouffer, le vicaire du Temple étant venu lui administrer l'extrême-onction : « Ah ! M. l'abbé, lui dit-il, vous venez me graisser les bottes; cela est inutile, car je m'en vais par eau. » Il avait été le maître en chansons de Collé, qui le maltraite dans ses *Mémoires*, tout en disant qu'il ne fit rien perdre à ses créanciers, pas même les intérêts. Pannard, différent de Collé, fut attaché à Gallet au-delà du tombeau. Marmontel l'ayant rencontré quelques jours après la mort de son ami, lui dit qu'il prenait beaucoup de part à son affliction : « Ah ! Monsieur, lui dit Panard, en pleurant, elle est bien vive et bien profonde : un ami de trente ans, avec qui je passais une vie... ! A la promenade, au spectacle, au cabaret, toujours ensemble ! Je l'ai perdu ; je ne chanterai plus, je ne boirai plus avec lui ! Il est mort. Je suis seul au monde ; je ne sais plus que devenir !.... Vous savez qu'il est mort au Temple ? Je suis allé pleurer et gémir sur sa tombe. Quelle tombe ! Ah ! Monsieur, ils me l'ont mis sous une gouttière, lui qui, depuis l'âge de raison, n'avait pas bu un verre d'eau ! » Les ouvrages de Gallet sont : I. *La Précaution inutile*, en un acte, 1736. II. *Le double tour, ou le prêt rendu*, en un acte, 1735. III. *Les Coffres*, en un acte, 1736. IV. *Prologue pour l'Opéra-Comique*, 1744. V. *Les Troqueurs* (sujet aussi traité par Vadé). VI. *Pic, Pan, Pon*, 1734. Ces six pièces, représentées sur le théâtre de l'Opéra-Comique, sont restées manuscrites. VII. *La Pétrade, ou Polichinelle auteur*, en

un acte, en prose et en vers quasi nouvelle, qui peut être présentée en personnes de lettres, seconde édition, mauvaise et non plus meilleure que la première, avec peu de correction et beaucoup d'augmentation, 1750, in-8°. C'est une parodie que l'indique le titre. VIII. *Anton, Panard et Pontau, Laetitia et Dondon*, parodie en un acte de *Didon* de Lefranc de Pompignan, 1734; resté manuscrit. IX. *Antonard et Pontau, M. Arrotte*, en un acte de la *Mérope* de Voltaire, 1745; manuscrit. X. *Quelques sons et Couplets*, qui n'ont jamais réunis, mais qu'on trouve dans recueils. Un des plus intéressants est le couplet sur M. Nègre, lieutenant-criminel, qui fut obligé de se décharger, à cause d'une négligence affreuse; et sur M. d'Arrotte, lieutenant-civil, qui avait un grand nombre de révérences et de saluts pour chaque personne, suivant son état et sa condition. Voici ce couplet :

Au Châtelet sont bien tenants
Deux lieutenants;
Et ces magistrats renommés
Sont bien nommés.
Monsieur le lieutenant-civil
Est très civil,
Et le lieutenant-criminel
Bien criminel.

MM. Moreau et Francis ont fait présenter, en 1806, sur le théâtre des Variétés, *Gallet, ou le sonnier droguiste*, vaudeville en un acte, qui n'eût pas été indigne d'un théâtre plus relevé. — Gallet, abbé qui a presque toujours suivi Fénelon, a écrit la vie de ce prélat sous ce titre : *Recueil de quelques vertus de Fénelon*, 1725, in-12. On a encore de lui : *Dissertation dogmatique et apologique sur la doctrine des indulgences, sur la foi des miracles et*

la rosaire, 1724, in-12. (able du *Dictionnaire des de M. Barbier.*)—GALLET, eur de dez, contemporain, qui en parle dans sa sardon la première édition), fit bâtir à côté de l'hôtel, rue St.-Antoine, une il y avait un cabaret, et lait aussi l'hôtel de Sully, u'ayant perdu sa maison venait encore y jouer sur ec les laquais et les maris les auteurs qui donnent ont confondu l'hôtel de la maison de Gallet qui aussi le nom. Gallet fut onné dans le *Sérieux et e*, hallet donné en 1627. is après on parlait encore Boileau le nomme dans sa qui est de 1667. A. B.—T. GTI (PIERRE-LOUIS) nae en 1724, et y passa la partie de sa vie: il entra de e chez les bénédictins, et ôt les traces des hommes ui ont illustré cet ordre avaux; il dirigea les siens uité et l'histoire littéraire que, dont il s'occupa pensa vie avec un zèle infatigut d'abord dans la céléde son ordre à Florence: lui fit obtenir la place de re et d'archiviste, et il récellent catalogue des ma'elle possédait en grand s lui servirent depuis à on ouvrage intitulé: *Ra-dell' origine e de' pri-ell' abadia Fiorentina*, 3, in-4°. Il avait trouvé dans ses archives, une'une abbaye appelée *della* qui depuis avait été réunie Florence. Ayant cru y dé-

couvrir la véritable origine de l'ordre des hiéronymites, il envoya au cardinal Querini cette chronique, que ce prelat transmit au s-ant religieux Felix - Marie Nérmi, abbé général de cet ordre: celui-ci opposa plusieurs documents, tendant à prouver que ces religieux avaient suivi primitivement la règle de S.-Augustin. Galletti publia sur ce sujet sa *Lettera intorno la vera e sicura origine del venerabile ordine de' PP. Girolamini*. Rome, 1755, in-4°. L'avantage lui resta dans cette discussion. Il s'occupait ensuite de quelques questions relatives à la géographie ancienne du territoire de Rome et des états du Pape. Il fit paraître une dissertation intitulée: *Capena municipio de' Romani*, Rome, 1756, où il établit que cette ville était autrefois au lieu où l'on voit aujourd'hui un vieux château ruiné, appelé *Civitacula*, sur lequel il donne de curieux renseignements historiques et diplomatiques. Cet ouvrage fut suivi, l'année d'après, d'un autre du même genre: *Gabbio antica città di Sabina scoperta ove era Torri, ovvero le grotte di Toro, discorso in cui si ragiona de' SS. MM. Getulio e Giacinto con varie notizie di alcuni luoghi circonvicini*, Rome, 1757, in-4°. fig. Il y donne des notices très importantes sur les actes de S.-Gétulien et de ses compagnons, indique la véritable situation du cimetière de St.-Hyacinthe, et procure de précieux éclaircissements sur la chronique de Farfa, écrite par Gregorius Cattinensis, et publiée par Muratori. Il donna encore une lettre sur Ascoli: *Lettera all' abate Cristofano Amaduzzi per servire ad illustrare la topografia del territorio di Ascoli nella Marca*; elle est imprimée dans le tome 18 de la *Nuova raccolta* de Calogerà. On s'était beaucoup occupé

des inscriptions antiques, dont le nombre est considérable à Rome; mais on accordait peu d'attention à celles du moyen âge : Galletti commença vers cette époque à en former une collection, qu'il a publiée en les divisant selon les nations qu'elles pouvaient intéresser. Il commença par celles de Venise : *Inscriptiones Venetæ infimæ ævi Romæ extantes*, Rome, 1757, in-4°. Il fit paraître en 1759, celles de Bologne, 1 vol. in-4°; en 1760, celles de Rome, en 3 vol. in-4°; en 1761, celles de la Marche-d'Ancône, et en 1766, celles du Piémont. Ces recueils ne l'empêchèrent pas de donner aussi divers écrits sur l'histoire, les antiquités et les rites ecclésiastiques, tels que : *Del vestarario della santa romana Chiesa discorso*, Rome, 1758. On y trouve des détails curieux sur l'office du *Vestararius*, qui consistait à garder et surveiller le vestiaire ou dépôt des habits sacerdotaux, et sur ceux qui l'ont exercé; le tout est appuyé sur des inscriptions, des diplômes et des monuments dont Galletti donne le premier la connaissance, ou dont il fait une heureuse application. *Memorie di tre antiche chiese di Rieti, S. Michelo Arcangelo al ponte, sant' Agata alla Rocca, e San Giacomo*, Rome, 1765. Ce sujet lui fournit encore l'occasion de publier des chartes et des monumens anciens. *Del Primicerio della S. Sede apostolica e di altri uffiziali maggiori del sagro Palagio Lateranense*, Rome, 1776, in-12. L'histoire des évêques de Viterbe présente des obscurités; Galletti en a éclairci plusieurs dans sa *Lettera à Giannantonio Beretta sopra alcuni vescovi di Viterbo*, Rome, 1759, in-4°. Galletti a inséré plusieurs morceaux intéressants dans le *Recueil de pièces anecdotes* qu'Amaduzzi a

fait paraître à Rome chez Pa (Voy. AMADUZZI). On lui doit *Homélies du vénérable Bède*, *Discours de Thomas-Philghirami de Volterra* (Voy. ILM), l'un adressé à Ferdinand d'Espagne, à l'occasion de la prise du royaume de Bugia en Afrique; l'autre est un éloge de Pierre de Viterbe évêque de Cesène, et le troisième une Oraison funèbre de Louis cathare de Cypre; et enfin *Discours de S. Basile-le-Grand sur une femme pieuse, appelée Thècle*. Les vertus et le mérite de Thècle lui obtinrent l'amitié des plus grands prélats : le cardinal de Passionei, qui avait succédé à cardinal Querini, dans l'office de thécaire du Vatican, avait un attachement particulier; Galletti écrivit sa vie sous ce titre : *Memoria per servire alla storia della cardinale Domenico Passionei*, Rome, 1762. Cette Vie est terminée. Recueil de lettres très intéressantes d'hommes d'état et de savants ont été en correspondance avec ce cardinal. Le pape Pie VI lui donna sa protection et même sa confiance; il lui conféra plusieurs dignités et le titre d'évêque de Viterbe. Ce savant infatigable est mort d'apoplexie le 15 décembre 1790, à soixante-six ans.

GALLI (FERDINAND). N. à BIENA.

GALLI (N.), natif de Viterbe, protestant réfugié à Londres : *Memoirs of the War in the Cevennes under colonel Casanova*, 1726, in-8°. Cet ouvrage généralement pour la traduction des Mémoires rédigés en français par le Cavalier lui-même. (V. CASANOVA).

plus vraisemblable que c'est action originale, composées des récits de ce chef de Camille pour laquelle la mémoire ne se fa pas toujours bien un livre contient des faits si ent contraires à la vérité, impossible que Cavalier les des tels que son historien les

V. S. L.

LICANUS (VULCATIUS), écrivains de l'histoire Antioy. SPARTIEN), prenait le *vir clarissimus*, ce qui indiquait sénateur; il ne doit pas confondu avec le consul de ce nom qui vivait sous Constantin : le premier florissait sous Dioclétien, vers

On a imprimé, sous son nom, l'ouvrage d'Avidius Cassius; cependant l'attribue généralement à

A. B — T.

LICCIOLI (L'abbé JEAN-BAPTISTE), savant orientaliste italien, né en 1786, à Venise, où il était mort en 1853, y professa, dans les collèges, les langues hébraïque, grecque. Profondément versé dans les langues orientales, il savait, notamment des précédentes, l'arabe, la chaldaïque, la latine, l'italienne, la française, l'anglaise; nous n'avons pas besoin de dire que sa pureté de sa nation avec pureté que d'élégance. Son amour pour les langues anciennes excité par son désir ardent d'être l'antiquité, tant profane que sacrée. Loin d'être avare du savoir qu'il avait acquis, son plus grand plaisir était de le communiquer à ses disciples; et ceux-ci, à qui, par sa manière surtout de leur en parler, il avait inspiré une sorte de respect pour les connaissances importantes son esprit était orné, le trouva jusqu'à dans les rues de

Venise, où il continuait, en quelque sorte, les leçons de sa chaire. C'était pour lui la plus douce des jouissances de satisfaire, en tout lieu, et dans toutes les occasions, un aussi louable empressement. Simple dans ses mœurs, modeste dans l'expansion de ses connaissances, comme dans son habillement et ses manières, on eût pris cet humble abbé pour le prêtre le plus ordinaire : il était d'ailleurs si prodigue envers les pauvres, que, malgré la fortune dont il jouissait, on le trouva dépourvu de tout à sa mort; et l'on découvrit alors qu'il y avait plusieurs familles qui ne vivaient que de ses bienfaits. Les ouvrages qu'il publia, sont : I. *Dizionario latino-italiano della sacra Bibbia*. II. *Dissertazione dell' antica lezione degli Ebrei e dell' origine de' punti*. III. *Pensieri sulle LXX settimane di Daniele*; volume plein d'érudition, dont toutes les universités italiennes lui firent des remerciements. IV. *Memorie Venete antiche profane ed ecclesiastiche*, en huit tomes. On regrette qu'il n'ait pas publié, avant sa mort, un grand ouvrage qui lui avait coûté vingt ans de travail, et dont le sujet comme le titre était : *Approssimazione della sinagoga alla nostra religione*. On a encore de lui des traductions italiennes, écrites d'après les originaux, et publiées à Venise de même que les livres précédents : ce sont celles de *l'Ecclésiaste*, et des différentes défenses de la religion chrétienne, écrites par Tatien, Athénagore, et autres apologistes des premiers siècles. Ce fut lui qui fit achever l'édition des *SS. Pères*, entreprise par Gallando. On lui doit encore la grande table des *32 vol. in-fol. d'Ugolini, Thesaurus antiquitatum sacrarum*; et de plus l'édition vénitienne de *S. Gregoire*

le *Grand*, en 17 vol. in-4°. Il fit, en outre, des additions au *Dictionnaire des sept langues*, dans lequel, à la vérité, l'abbé Cognolato trouva des erreurs qu'il lui reprocha : mais on reconnut bientôt que ces fautes ne devaient être imputées qu'à l'imprimeur.

G — N.

GALLIEN (PUBLIUS LICINIUS), issu d'une des plus illustres familles de Rome, et fils du célèbre Valérien, avait été associé à l'empire par son père. L'an 255 de l'ère chrétienne, il remporta une grande victoire sur les Germains, et prit, à ce sujet, le titre de Germanicus Maximus. L'année suivante, avec un corps de 10,000 hommes choisis, il défit, suivant un historien, 300,000 Germains ou Allemands aux environs de Milan, et battit les Hérules et les Francs. L'Empire romain était alors attaqué de tous côtés par les peuples voisins de ses frontières, par les Perses surtout, que commandait Sapor : Valérien (V. VALÉRIEN) fut vaincu et fait prisonnier par ce roi, l'an 260. Ce grand événement fit connaître le caractère de Gallien, qui, pendant les huit ans qu'il régna après la captivité de son père, ne tenta rien pour le délivrer, et se jouit au contraire de son malheur. La mollesse et l'insouciance de cet empereur firent de son règne une époque unique dans l'histoire : plusieurs personnages, qu'on a appelés les trente tyrans, furent proclamés empereurs romains dans différentes parties de l'Empire. A peine la nouvelle de la défaite de Valérien par les Perses fut-elle connue des Scythes, des Goths, des Germains, des Sarmates, des Allemands, des Francs et des autres ennemis de l'Empire, qu'ils coururent tous aux armes. Gallien, qui avait quelquefois des moments de vigueur, défendit Rome contre les

Allemands et les Francs, et le fit de se retirer. Ingenuus, un des raux de Gallien, se révolta lui, et se fit proclamer empereur en Pannonie et en Mœsie. Gallien se précipita contre lui dans l'Illyrie, et le mit en fuite ; le rebelle par ses soldats, ou se tua lui-même. Gallien montra en cette occasion la cruauté qui s'alliait dans son caractère avec la mollesse et le goût de la dissipation. Il ordonna à ses soldats de passer au fil de l'épée tous les habitants de la Mœsie indistinctement. Il écrivit à ses généraux : « Je ne serais content si vous faites péri- ment ceux qui ont porté le malheur contre moi, et qui auraient été tués dans une action : il faut que vous exterminiez, dans toute la ville, tous les mâles jennes et tous les vieillards ; n'épargnez aucun de ceux qui ont voulu ma perte, aucun de ceux qui ont mal parlé de moi, *le fils de Valérien*. Tuez, mettez en pièces sans pitié ; faites comme vous voulez que je ferais moi-même. » Régillianus, un autre des généraux de Gallien, vainqueur des Sarmates, fut proclamé empereur par les habitants de la Mœsie, et par les habitants de l'Asie qui avaient échappé à la main sacrée : il périt par les mains de ses soldats. Les Gaules, l'Espagne, l'Angleterre, reconnurent pour empereur Posthumus, l'un des généraux de l'Empire : il chassa les Germains des Gaules, et pendant sept ans. Gallien lui déclara la guerre sans pouvoir le vaincre. Posthumus se donna pour empereur à la fin de son règne. Victorinus, et périt à la fin de son règne. Lollianus, qui lui succéda, fut proclamé empereur par la ville de Byzance pour s'en faire un parti, sans que l'histoire apprenne

ressentiment. Désespérant de le maître de la place, il néce les habitants pour obtenir introduit : alors, au mépris role qu'il avait donnée, il fit a garnison au fil de l'épée; il se rendit précipitamment à où il assembla le sénat, et orpour la célébration de la année de son règne, une ont la pompe fut l'étalage le traordinaire du luxe et de la : il y parut en triompheateur u des sénateurs et des prêtres. e couvrit de ridicule, ce fut le e qu'il donna en même temps hommes déguisés en Goths, iates, en Perses et en Francs; il rappela les parades, en ce de Caligula et de Domitien. ule, Gallien joignit la cruauté : t la marche, quelques bouf-étant mêlés aux prétendus et les examinant avec une é affectée, on leur demanda ce cherchaient; ils répondirent laisamment : *Nous cherchons du prince*. L'empereur, insleur réponse, les fit impitoyat brûler vifs. Les Perses étaient s les plus redoutables ennemis npire : Baliste, qui avait été du prétoire sous Valérien, r courageux et habile, marcha eux, les chassa de la Cilicie à Lycaonie, en fit un grand e, enleva leur butin et leurs niers, et s'empara même des s de Sapor. Il fut, il est vrai, é puissamment par Odenat s ODENAT), le plus grand ur des Romains contre les . Odenat les chassa des terres npire, entra en Mésopotamie, et a jusque dans l'intérieur des e Sapor. Ce prince vint à sa tre, fut défait, et obligé de se

retirer dans Ctésiphon, sa capitale, dont Odenat fit le siège. Ce général eut de nouveaux avantages contre Sapor, assiégea encore la ville de Ctésiphon, et la prit. Gallien reconnut les services d'Odenat en se l'associant à l'empire. Il serait trop long de parler des autres généraux de Gallien qui profitèrent de sa mollesse et de son apathie pour se faire proclamer empereurs dans les provinces où ils commandaient. Les plus considérables furent Macrien et Émilien en Égypte; Auréole en Illyrie; Celse en Afrique; Valens et Pison, etc. Les Goths, qui avaient déjà passé l'Hellespont, et commis d'affreux ravages en Asie et dans la Grèce, où ils avaient pillé et réduit en cendres le fameux temple de Diane à Ephèse, firent une nouvelle irruption dans les provinces d'Asie, de Bithynie, de Pont, de Cappadoce, pendant que les Hérules, après avoir passé le Pont-Euxin, marchaient droit à Byzance. Gallien qui, comme on l'a déjà observé, savait retrouver du courage, courut au secours des provinces attaquées par les Goths, combattit et défait ces barbares. Il remporta une victoire non moins importante sur les Hérules; ensuite il tourna ses forces contre Auréole, qui s'avancait vers Rome dans l'intention de le déposer et de se faire proclamer seul empereur. Gallien l'atteignit, lui livra bataille, le vainquit, et le força de s'enfermer dans Milan, qu'il assiégea. Cet événement date du commencement de l'année 268 : tous les historiens prétendent que Gallien fut tué pendant le siège de Milan; mais ils ne sont pas d'accord sur les auteurs de sa mort, ni sur la manière dont il périt; il était dans la 55^e année de son âge, et régna depuis quinze ans. Il avait eu, de l'impératrice Cornélia Salo-

nina, un fils appelé Salominus Gallienus, qui fut tué très jeune, lorsque les Gaulois, en haine de l'empereur, se révoltèrent contre lui, et firent prendre la pourpre à Posthumus. Le sénat déclara Gallien ennemi de la patrie, et fit effacer son nom des monuments publics. Il est mis au nombre des mauvais empereurs à cause de sa cruauté, qu'il exerça surtout contre les soldats, dont il fit tuer quelquefois, en un jour, jusqu'à 3 et 4000 (ce qui peut paraître exagéré), et aussi à cause de la mollesse et des voluptés dans lesquelles il se plongeait, au mépris de sa dignité et de l'Empire qu'il avait à gouverner. Son apathie, et son insouciance sur les événements les plus funestes et les plus malheureux étaient telles, que, lorsqu'on lui apprit que l'Égypte était séparée de l'Empire, il répondit : *Quoi, ne pouvons-nous pas nous passer du Lin d'Égypte ?* A la nouvelle de la dévastation de l'Asie par les incursions des Scythes et par les fléaux de la nature, sa réponse fut : *Est-ce que nous ne pouvons pas exister sans la fleur de nitre ?* Il répondit dans le même sens, quand il fut informé de la perte des Gaules. Cet empereur avait des lumières; il était versé dans les arts et dans les lettres, et fut au premier rang des poètes et des rhéteurs de son temps. Claude, qui fut un bon empereur, eut la faiblesse de faire mettre Gallien, son prédécesseur, au rang des dieux (1). Q—l—r.

(1) On trouve des médailles de Gallien sur tous les côtés, et l'on en compte un grand nombre du Roi, qui a exercé la critique d'un grand nombre de auteurs du siècle passé. On trouve dans Banduri, le P. Harduini, dans Goltzius, Bandinius et Eckhel plusieurs la légende ainsi que celle de la tête de Gallien. On trouve aussi dans A. de la Roche, dans le Dictionnaire des médailles de France, plusieurs la légende.

GALLIMARD (JEAN-ETIENNE) mourut à Paris, sa patrie, le 12 1771, à l'âge de quatre-vingt ans; il s'était adonné principalement à l'étude des mathématiques, laquelle il a composée plusieurs ouvrages utiles, quoique d'une médiocre importance. I. *L'Arithmétique démonstrative*. II. *L'Algèbre, ou arithmétique littérale démontrée*. III. *Métrie élémentaire d'Euclide, des suppléments*, 1756, 1749 12. IV. *Science du calcul numérique, ou arithmétique raisonnée*, 1752, in-12. V. *Les Sections coniques, et autres courbes, traitées fondement*, 1752, in-8°. VI. *Méthode théorique et pratique de géométrie*, d'algèbre et de géomé-

trique, d'arithmétique et de géométrie, le tome XXVI de l'Académie des belles-lettres, pag. 551 et suiv. et chez Eckhel (*Doctrina numorum veterum*, in-8°, pag. 111). Il nous restera de lui que le buste de l'abbé de Vallonnet qui, suivant Banduri, paraît le plus approcher de la véritable figure de Gallien, nommé Galliana, dont l'abbé de Vallonnet, et qui fut mentionné par Celsus, qui écrit que la pourpre est tirée de l'Égypte, et que ce n'est pas de cette action hardie que l'empereur tira son nom. On trouve dans l'ouvrage de l'abbé de Vallonnet, une notice sur cette médaille en l'honneur d'un prince de Gallien, nommé Galliana, dont l'abbé de Vallonnet, et qui fut mentionné par Celsus, qui écrit que la pourpre est tirée de l'Égypte, et que ce n'est pas de cette action hardie que l'empereur tira son nom. On trouve dans l'ouvrage de l'abbé de Vallonnet, une notice sur cette médaille en l'honneur d'un prince de Gallien, nommé Galliana, dont l'abbé de Vallonnet, et qui fut mentionné par Celsus, qui écrit que la pourpre est tirée de l'Égypte, et que ce n'est pas de cette action hardie que l'empereur tira son nom.

T—r—l—r.

portée de tout le monde, 16. VII. *Théorie des sons et à la musique*, 1754, in-8°. VIII. *Alphabet pour la prompte et facile des enfants*, 1757, in-8°. *Le Pont-aux-ânes méthode nouvelle Barrême pour les faits*, 1757, in-8°. X. *Latine à l'usage des écoles*, proposée par lui : elle n'a point paru. Z. LINI (JEAN-ANDRÉ), célèbre, né en Italie, com-
réputation à Paris, et vint Londres, où il se montra plusieurs années avec succès maître de l'Opéra, en qualité de danseur : il fut depuis directeur des ballets. Il donnait en même temps des leçons de son art dans les maisons et dans les pensions considérables. En 1762, il publia *sur l'art de la danse*, in-8°, qui fut prôné alors, parais-
se que ce n'était guère répétition de ce qu'on trouve dans l'ouvrage de Cahusac, imprimé en 1754. Gallini avait un esprit fin et insinuant : la considération qu'il avait acquise était telle, que le comte d'Abingdon ne se sentait de difficulté de lui donner sa fille, mais cette alliance fut loin de lui être avantageuse. Gallini avait un genre de vie qui approchait beaucoup de la simplicité ; sa manière de vivre, et ses profits qui l'accompagnaient, lui permit d'accumuler une grande fortune. Il acheta, en 1770, le privilège du théâtre de Covent Garden, mais n'eut pas lieu de se féliciter de cette acquisition ; la salle fut brûlée en 1789 : 50,000 livres sterling furent perdues pour lui ; ses biens et accidents fréquents,

auxquels donna lieu l'exiguïté des bâtiments où il transféra son spectacle, le décidèrent à vendre son privilège. La location des vastes salles qu'il possédait dans Hanover-Square, soit pour des concerts, soit pour des bals, ou des lectures publiques, et les leçons de danse qu'il continua de donner jusqu'à sa mort, le dédommagèrent de ses pertes. Dans un voyage qu'il fit en Italie, le pape lui conféra l'ordre de l'Éperon d'or ; depuis il portait en Angleterre le nom de sir John Gallini. Il mourut le 5 janvier 1805. X—s.

GALLISSONNIÈRE (ROLAND-MICHEL BARRIN, marquis DE LA), lieutenant-général des armées navales de France, et associé libre de l'académie des sciences, naquit à Rochefort, le 11 novembre 1693. Son père, qui commandait la marine dans ce port, était aussi parvenu au grade de lieutenant-général par ses services éclatants : étant chevalier de Malte, il s'était trouvé au fameux siège de Candie. Il passa ensuite au service de France, et eut part à toutes les actions mémorables qui eurent lieu sur mer, jusqu'à la fin du règne de Louis XIV. Il se signala, entre autres, à la bataille de la Hogue, et fut chargé, avec deux vaisseaux, de défendre en 1702 l'estacade de Vigo contre les Anglais. Accablé par le nombre, il brûla son vaisseau, et fut mené prisonnier en Angleterre, où il prit une part active aux négociations qui amenèrent le traité d'Utrecht. Son fils suivit en tout point le glorieux exemple qu'il avait devant les yeux. Après avoir fait ses études à Paris, sous la direction de Rollin, qui conserva toujours pour lui le plus vif attachement, La Gallissonnière entra, en 1710, dans la marine, et ne tarda pas à s'y distinguer. Il fit le reste de la guerre, et s'efforça constamment par de nou-

veaux services, même en temps de paix, de mériter de nouvelles récompenses. Il fut fait capitaine de vaisseau en 1738, commanda, en 1741, le *Tigre*, dans l'escadre de Decourt, et fut ensuite chargé de convoier, avec deux vaisseaux, la flotte de la compagnie des Indes. Au retour de cette campagne, qui fut très heureuse, il apprit qu'on voulait lui donner le gouvernement de la plus considérable de nos colonies. Il représenta au ministre que son inclination le portait à servir l'état en combattant les ennemis sur mer, plutôt qu'en administrant une colonie. Ses observations furent goûtées; mais à peine avait-il obtenu le commandement d'un vaisseau, que le nouveau gouverneur que l'on envoyait au Canada, fut pris dans la traversée par les Anglais. Alors La Gallissonnière céda, sans murmurer, à la force des circonstances qui contraignaient son penchant. Il consentit à aller au Canada (1745), parce qu'il prévit qu'il s'y présenterait de fréquentes occasions de signaler son zèle; et comme il supposa qu'elles seraient plus rares pendant la paix, il exigea d'être rappelé quand elle serait faite. Il remplit le poste de gouverneur comme s'il ne se fût, toute sa vie, occupé que de cet objet, et administra en véritable homme d'état. Il établit à Québec un arsenal maritime et un chantier de construction, où l'on n'employa que des bois du pays. Il conçut, proposa et fit adopter le vaste plan dont il commença l'exécution, de joindre le Canada et la Louisiane par une chaîne de forts et d'établissements, le long de l'Ohio et du Mississipi, à travers les régions désertes qui séparaient ces deux colonies à l'ouest des lacs. A l'avantage d'établir entre elles une communication moins pénible et

moins longue que par le nord, se joignaient celui de pouvoir faire parvenir les dépêches en France, en hiver, par la Louisiane, tandis que l'embouchure du fleuve St-Laurent est fermée par les glaces; enfin, celui de resserrer les Anglais entre les montagnes et la mer. Par l'ordre qu'il établit, non seulement il les mit hors d'état de rien entreprendre, mais les succès que nos armes obtinrent, contraignirent nos ennemis à se tenir sur la défensive, et on les harcela tellement qu'on les força à désirer la paix. La Gallissonnière ne se contenta pas d'avoir ainsi assuré la tranquillité de la colonie à l'extérieur; il s'occupa aussi avec ardeur, de tout ce qui pouvait la faire fleurir, la rendre utile à la métropole, et procurer le bonheur de ses habitants. Il s'acquitt leur attachement, se fit aimer des sauvages, et emporta tous les regrets quand il revint en France, en 1749. L'année suivante, le roi le chargea, conjointement avec Silhouette, de régler avec les commissaires anglais, les limites entre le Canada et les autres colonies françaises dans le continent de l'Amérique septentrionale, et les possessions anglaises. Les mémoires qui furent publiés sur cet objet, prouvent avec quel soin La Gallissonnière avait, durant son gouvernement, recueilli les documents les plus étendus et les plus précis sur les vastes pays qu'il administrait. Cependant, malgré l'habileté des commissaires, l'on ne put s'entendre sur la fixation des limites. Aussitôt après son retour, La Gallissonnière avait été mis à la tête du dépôt des cartes de la marine: il s'appliqua à en accroître les richesses, excita les officiers à se livrer à l'étude de l'astronomie, leur facilita les moyens de cultiver cette science utile pour la navigation, et contribua

e exécuter les voyages de Cha-
 , de Bory et de l'abbé de la
 , dont les résultats furent de
 miner un grand nombre de po-
 s géographiques. En 1754 et
 , on lui confia le commandement
 scadres d'évolution , destinées à
 er aux officiers de la marine
 rands principes de tactique na-
 qui seuls assurent le succès des
 es. Il eut bientôt l'occasion de
 ire mettre en pratique ; et l'effet
 ra qu'il savait appliquer habile-
 la théorie qu'il enseignait. Les
 ends survenus au sujet des limi-
 tracer au milieu des terrains
 ges , entre les colonies de la
 e et de l'Angleterre, en Améri-
 avaient fini par des hostilités en
 pe. Louis XV voulut enfin met-
 n terme aux déprédations des
 is, qui, sans provocation et sans
 e déclaration de guerre, s'em-
 nt des vaisseaux marchands
 is, et même de ceux des autres
 is qui apportaient des marchan-
 en France. Une escadre fut ar-
 lans le port de Toulon, pour pro-
 le débarquement de douze mille
 nes, à la tête desquels le duc de
 lieu devait attaquer Minorque ;
 nna à La Gallissonière le com-
 ment de cette escadre, forte de
 : vaisseaux de ligne et de cinq
 es. Elle quitta Toulon le 10
 1756 ; le 18, elle mouilla devant
 rque. Les bonnes dispositions du
 le l'armée navale facilitèrent la
 nte ; et ensuite l'escadre alla éta-
 la croisière entre Majorque et
 rque, pour protéger le siège de
 n, et empêcher que la place ne
 des secours par mer. Le 17
 La Gallissonière eut avis de
 roche de la flotte anglaise, forte
 vize vaisseaux de ligne, dont un
 is ponts, et de cinq frégates, et

commandée par l'amiral Byng. Il fit
 aussitôt mettre la sienne en bataille,
 et marcher à l'ennemi. Le 19, les
 deux escadres furent en présence. La
 Gallissonière était, le 20 au matin,
 parvenu, par ses excellentes manœu-
 vres, à gagner le vent sur les Anglais :
 il allait les attaquer avec cet avantage,
 lorsqu'à midi le vent changea tout à
 coup en leur faveur. Il prit alors le
 parti de les attendre, content du bel
 ordre dans lequel sa ligne était for-
 mée et serrée. Le combat s'engagea,
 et dura près de quatre heures (*Voy.*
 BYNG). Les Anglais eurent un vais-
 seau désemparé, plusieurs furent très
 maltraités, d'autres souffrirent beau-
 coup dans leurs agrès : ils prirent
 la fuite ; et les Français, qui cepen-
 dant avaient le désavantage du nom-
 bre, restèrent maîtres de la mer.
 La Gallissonière qui n'avait d'autre
 intérêt à poursuivre un ennemi en
 désordre, que de prendre des vais-
 seaux qu'il avait déjà mis hors d'état
 de résister, sacrifia cette gloire facile
 à son devoir, qui lui ordonnait de
 rester devant Minorque, pour conti-
 nuer à mettre obstacle aux tentati-
 ves que l'on pourrait faire pour se-
 courir Mahon. La prise de cette for-
 teresse fut le fruit de cette victoire
 décisive, qui couronna sa carrière. De-
 puis quelques années, sa santé s'était
 dérangée. Il avait entrepris cette der-
 nière expédition contre l'avis des mé-
 decins, qui lui avaient annoncé sa
 mort comme prochaine, s'il se rem-
 barquait. Le désir de donner à sa pa-
 trie de nouvelles preuves de dévoue-
 ment, l'avait rendu sourd à ces re-
 montrances. Les pronostics sinistres
 se vérifièrent : il cacha ses maux tant
 qu'il put ; mais il fut enfin obligé de
 se démettre du commandement. Il re-
 vint en France, et se mit en route
 pour Fontainebleau, où était alors le

roi. Les forces lui manquèrent totalement à Nemours, où il mourut le 26 oct. 1756. Louis XV témoigna hautement ses regrets de la perte d'un serviteur si zélé, ajoutant qu'il l'attendait pour lui donner lui-même le bâton de maréchal de France, comme la récompense d'une campagne si glorieuse et si utile. A ses talents éminents, comme marin, La Gallissonnière unissait une infinité de connaissances. Il aimait et cultivait l'histoire naturelle. Dans toutes les îles où il abordait, il avait soin de semer des graines utiles, de planter des arbres fruitiers, et de naturaliser ainsi au loin les productions de nos climats. Il rapportait aussi des arbres étrangers, dont il enrichissait sa patrie. Il en avait recueilli un grand nombre dans sa terre, à quatre lieues de Nantes. Sérieux et ferme, mais en même temps doux, modéré, affable et intègre, il se faisait respecter et chérir de tous ceux qui servaient sous ses ordres. Il était adoré de ses matelots, témoins des soins continuels qu'il prenait pour conserver leur santé et veiller à leur bien-être. Tant de belles qualités étaient cachées sous un extérieur peu avantageux. La Gallissonnière était de petite taille et bossu. Lorsque les sauvages vinrent le saluer à son arrivée au Canada, frappés de son peu d'apparence, ils lui parlèrent en ces termes : « Il faut que tu aies une bien belle ame, puisqu'avec un si vilain corps, le grand chef notre père t'a envoyé ici pour nous commander. » Ils ne tardèrent pas à reconnaître la justesse de leur opinion, et entourèrent de leur amour et de leur vénération, en l'appelant du nom de père, l'homme qui ne se servit du pouvoir que pour améliorer leur sort. E—s.

GALLIZIN. *Voy.* GALITZIN.

GALLO (AGOSTINO), agronome célèbre d'Italie, naquit à Brescia en 1499. Quoiqu'il ne se fût pas livré à l'étude des lettres, il réunissait cependant à un esprit d'observation toutes les connaissances qui, à cette époque, pouvaient concourir à former un bon agriculteur. Son caractère moral et les utiles travaux auxquels il se livra pendant tout le cours de sa vie, lui attirèrent l'estime et l'amitié des hommes distingués de son temps. Il se livra à la culture des terres dans sa patrie, qui était alors la partie la plus fertile et la mieux cultivée de l'Italie. Non content d'observer les bonnes méthodes qu'il avait sous les yeux, il étudia les ouvrages des anciens et des modernes, fit de nouveaux essais, introduisit de nouvelles cultures, et parvint, après une longue expérience, à être le premier agronome de son siècle. C'est alors qu'il entreprit la rédaction d'un ouvrage, qu'il publia à l'âge de soixante-six ans, après y avoir travaillé pendant douze années. « Je n'ai rien écrit, ou très peu de chose (dit Gallo dans une de ses lettres), que je n'aye exécuté de mes mains, ou que je n'aye fait faire pour mon propre compte, ou que je n'aye vu pratiquer par les autres, ou enfin qui ne m'ait été certifié par des personnes dignes de foi. » L'on peut considérer Gallo comme le père ou le restaurateur de l'agriculture italienne : ses écrits présentent en effet des choses qu'on n'avait pas dites avant lui; et sa pratique, des méthodes et des cultures, inconnues à ses compatriotes, avant qu'il les introduisît parmi eux. Telle est, par exemple, la culture du riz, celle de la luzerne, qui n'était connue, à cette époque, qu'en Espagne : les Italiens avaient oublié le nom de cette dernière plante, et les grands

ges qu'en tiraient leurs ancêtres. L'ouvrage de Gallo, intitulé, *Le giornate dell' agricoltura et iaceri della villa*, etc., vit le jour en 1550, et n'était composé que de six journées : peu de temps après, l'auteur en ajouta trois dans une nouvelle édition, qui fut réimprimée plusieurs fois ; et, enfin, l'ouvrage parut en 1699, en vingt journées, et avec un certain nombre de figures. La dernière est la plus complète et celle de 1775, in-4°. ; elle renferme les lettres de l'auteur, avec l'instruction sur la culture du maïs, et des notes. Cet ouvrage a eu plusieurs éditions en italien, et a été traduit en notre langue. Haller, en parlant de Gallo, s'exprime ainsi : *Verbo-vox, omnia obvia, etiam aliena et ; non satisfacit mihi neque in s, neque in agrorum cultu. Critique est injuste, si ce n'est le rapport du style diffus, quoique élégant. La forme de dialogue, usitée à l'époque où écrivait Gallo, est encore à la verbosité de l'auteur : mais il ne mérite pas l'inculpation de plagiat, puisqu'ainsi que l'avons observé, il n'a, en général, donné des préceptes que d'après son propre expérience. Les *Vingt journées d'agriculture* offrent encore aujourd'hui aux cultivateurs pratiques l'éducation n'a pas été soignée, le style, sinon le plus complet, du moins des plus utiles qu'ils puissent trouver. On y trouve cependant plusieurs erreurs, quoique l'auteur combatte souvent ceux de son siècle. Il fut en 1570.* L.—12.

GALLOCHE (Louis), peintre français, né en 1670, mort en 1761, élève de Louis Boullogne, et en suite du célèbre Lemoyne les premiers principes de la peinture. Ses ouvrages ont été long-temps considérés

comme des ouvrages d'un ordre supérieur : ils ont un peu perdu depuis ; et Galloche, parvenu à un âge très avancé, a eu le malheur de survivre à sa gloire. Les artistes cependant montrent encore de l'estime pour ses productions, notamment pour sa *Translation des reliques de Saint-Augustin*, qui ornait autrefois l'église des Petits-Pères, et qui est vraiment un ouvrage distingué. En général ses compositions ont le mérite d'une ordonnance sage, d'un coloris soutenu et d'une belle entente du clair-obscur. Aussi la plupart des peintres en vogue qui l'ont fait oublier sous le règne de Louis XV, ont-ils été loin de l'égalier aux yeux des véritables connaisseurs. Il n'a pas du moins contribué, comme les Natoire, les De Troy, les Boucher, à la décadence de l'école française, si sensible dans le dernier siècle. Les meilleurs ouvrages de Galloche, après le tableau que nous venons de citer, sont, la *Résurrection du Lazare* ; le *Départ de St.-Paul, de Milet pour Jérusalem* ; l'*Institution des Enfants-trouvés* ; *Hercule et Alceste* ; la *Samaritaine* et la *Guérison du possédé*. Quelques-uns de ces tableaux sont encore placés dans les églises de Paris. Il traita le sujet d'*Hercule et Alceste* pour sa réception à l'académie royale de peinture. Galloche avait voyagé en Italie, et en avait rapporté un grand nombre d'*Études*, dont il tira un parti très avantageux dans la plupart de ses compositions. Il est aisé de voir, en effet, qu'il s'est principalement attaché à copier la manière des peintres célèbres. Si c'était un moyen assez sûr de ne point s'égarer, ce n'était pas du moins celui de se placer au rang des modèles. Ce peintre estimable avait obtenu du roi un logement au Louvre, et une pension. Il mourut recteur et chancelier de l'académie.

F. P.—1.

GALLOIS (JEAN), l'un des fondateurs du Journal des savants, né à Paris le 11 juin 1652, annonça, dès son enfance, d'heureuses dispositions que son père, avocat au parlement, cultiva avec le plus grand soin. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il tourna ses études vers la théologie, et chercha en même temps à se perfectionner dans la connaissance du grec et de l'hébreu, afin de pouvoir lire les Livres saints dans les originaux : il n'en continua pas moins à s'appliquer, dans ses moments de loisir, à la littérature et aux sciences ; et comme il était doué d'autant de mémoire que de jugement, toutes les choses qu'il apprenait se classaient dans son esprit sans confusion. A une instruction aussi solide que variée, il joignait le talent, assez rare alors, de bien écrire le français, de sorte que personne n'était plus propre que lui à rédiger un ouvrage destiné à faire connaître les productions littéraires et scientifiques des autres nations. Tel était l'objet du *Journal des savants* ; et le privilège en ayant été retiré à Sallo (Voy. SALLO), sur les plaintes de quelques écrivains qu'il avait censurés trop amèrement, Colbert le donna à l'abbé Gallois, en 1666. Il resta seul chargé de ce journal jusqu'en 1674 : mais il ne put pas toujours y travailler avec la même exactitude ; et enfin ses occupations le forcèrent à l'abandonner tout-à-fait (1). Colbert avait apprécié tout le mérite de Gallois ; il lui donna d'abord un appartement dans son hôtel, et il le mit ensuite de tous ses voyages à Versailles : on prétend que ce grand ministre avait le desir d'ap-

prendre le latin, et que Gallois chargé de le lui enseigner. Qu'en soit de cette anecdote, quoiqu'elle soit vraisemblable, il est certain que, tant que vécut Colbert, Gallois jouit de la plus haute faveur et ne fut jamais servi à son avantage. Jamais homme, si modeste ni si intéressé ; il ne possédait, par sa charge, que l'abbaye de Saint-Denis, d'un revenu si modique qu'il ne mit jamais à se dévouer à elle et il ne songea pas à en demander autre. Mais autant il était indifférent pour ce qui le concernait, autant il était actif lorsqu'il s'agissait de rendre des services pour un honneur et des lettres malheureux. On croit que Gallois fut lui qui donna au ministre de l'académie des inscriptions et belles-lettres quand il n'en fut pas membre : de l'académie des sciences en 1668, et il avait remplacé Boileau de l'académie française en 1673. Il fut reçu le 12 janvier, le même jour que Fléchier et Racine ; et c'était la première fois que l'académie eût fait deux réceptions le même jour, MM. Raynouard, Picard et de Fontenelle furent aussi reçus à l'Institut le 24 novembre 1807. La mort de son illustre protecteur obtint la place de garde de la bibliothèque du Roi ; et l'ayant occupée quelques années après, pour ne pas laisser dominer, on le nomma professeur de langue grecque au Collège de France. Lors du renouvellement de l'académie des sciences, il fut placé dans la classe de géométrie ; et il se proposait alors de publier le *Traité de géométrie* dont on n'avait encore qu'une édition latine défectueuse : mais il ne resta sans exécution. L'abbé mourut le 19 avril 1707, à l'âge de sa 75^e année, et fut in-

(1) L'année 1666 est la seule qui soit complète : en 1667, il ne parut que seize numéros ; en 1668, treize ; en 1669, quatre ; un en 1670 ; trois en 1671 ; huit en 1672, et un seul en 1674. Une partie de ces journaux a été traduite en latin, Francfort, 1671, in-8°.

Etienne - du - Mont. Malgré la médiocrité de sa fortune, il sembla plus de 12,000 voisins, dont le catalogue a été en 1710, in-12. Outre les *œuvres des savants*, on a de Gallois : I. *La Traduction latine du Traité de paix des Pyrénées*, 1659, in-fol. II. *Des Remarques sur le Projet de l'histoire de France dressé par Ducange*, imprimée dans la nouvelle édition de la *Biographie historique de France*, t. III. *Extrait du livre intitulé Observations physiques et mathématiques envoyées des Indes; titre de dom Quesnel toutes les effets extraordinaires observés dans les Mémoires de l'académie des sciences*, année 1692. III. *Conséquence à l'écrit de David Grégoire sur les lignes appelées Aliennes qui servent à transporter les figures*, ibid., année 1702. Gallois fut l'éditeur du *Breviarium mathematicum*, Paris, Muguet, 1679. (Voy. COLBERT, IX, 222.)

On peut consulter, pour plus de détails, l'*Éloge* de Gallois prononcé par Lamoignon à l'académie des sciences, dans les *Mémoires* du P. Nicéron, t. III; l'*Histoire critique des sciences*, par Camusat, édition de Paris, pag. 214-510; et les *Mémoires historiques sur le Collège de France*, par Goujet, t. II.

GALLOIS (PIERRE LE), bibliophile, qu'on a confondu quelquefois avec Galois, était né à Paris le 17^e siècle. Les détails de sa vie sont inconnus. Il est auteur des ouvrages suivants : I. *Conversations philosophiques extraites des conférences de M. l'abbé Baudelot*, Paris, 1722, 2 vol. in-12; elles eurent du succès et furent citées par Bayle en parlant de Galois dans

une de ses lettres à Minutoli. II. *Traité des plus belles bibliothèques de l'Europe*, ibid., 1680, in-12 (1). Chauvigné en cite une édition de Paris, 1685, et Nicéron deux autres, Paris, 1689, et Amsterdam, 1697, in-12; mais il est probable que les éditions de Paris ne diffèrent entre elles que par le renouvellement du frontispice. Ce livre, quoique très médiocre, est encore recherché de quelques curieux. Les chapitres les plus importants sont ceux qui traitent de l'invention de l'imprimerie, des premiers livres imprimés, et de la découverte de différents manuscrits dans les 15^e. et 16^e. siècles; mais ces matières sont traitées superficiellement, et Gallois n'a guère fait que traduire pour quelques parties l'ouvrage de Lomeier, de *Bibliothecis* (Voy. LOMEIER). Un plagiaire, encore plus hardi que Gallois, a inséré presque en entier le *Traité des bibliothèques*, sans en nommer l'auteur, dans l'*Idee générale des études*, Amsterdam, 1715, in-12. (Voyez le *Dictionnaire des anonymes*, de M. Barbier, n^o. 5157, et l'art. LIMIER.)

W—s.

GALLOIS (ANTOINE-PAUL LE), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né en 1640 à Vire en Normandie, professa la philosophie à l'abbaye de Saint-Wandrille, s'appliqua ensuite à la prédication, et brilla pendant vingt années dans les principales chaires de sa province, de la Touraine et de la Bretagne. La faculté de théologie de Caen ayant censuré quelques propositions extraites de ses sermons, il répondit à ses

(1) Il y a deux éditions de 1680. Celle qui me paraît être une réimpression est intitulée : *Traité historique des plus belles bibliothèques de l'Europe*. Elle est d'un format plus petit que l'autre. Ce sont deux éditions différentes; la justification n'est pas la même, quoique le nombre des lignes soit égal, et que la réimpression ait eu lieu, à quelques mois près, page par page.

contradictiens avec tant de force, qu'il les réduisit au silence: mais il renonça à la prédication; et, par le conseil de dom Audren, il résolut d'écrire l'*Histoire de Bretagne*. Il suivait ce projet avec beaucoup d'ardeur, lorsqu'il mourut d'apoplexie à l'abbaye du Mont-Saint-Michel, dont il était allé visiter les archives, le 5 novembre 1695, à l'âge de cinquante cinq ans. « C'était, dit Lobineau, un » homme d'un esprit étendu, vif, » pénétrant, d'une mémoire prodigieuse et d'une lecture immense. » On connaît, de ce savant religieux : I. *Oraison funèbre de la reine Marie-Thérèse d'Autriche*, prononcée à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés en 1683; l'*Éloge funèbre*, en latin, du chancelier *Letellier*, Paris et Rouen, 1685. II. *Abrégé de sermons de controverse*, Caen, 1684, in-4°. III. *Éclaircissements apologétiques sur quelques propositions de théologie, où l'on défend les expressions de l'Écriture-Sainte*, ibid., 1686, in-4°. IV. Différentes Pièces dans sa dispute avec la faculté de Caen. V. *Écrit sur une relique*, conservée à Rouen, dans le monastère de Bonne-Nouvelle, et appelée *velum veli Dei*. VI. *Trois dissertations* imprimées dans le II^e. tome de l'*Histoire de Bretagne*, la 1^{re}. et la 5^e. sur la date du 2^e. voyage de Saint-Germain en Angleterre, et sur celle du concile de Vannes en 468, et la 2^e. sur l'établissement de la religion chrétienne dans l'Ile de Bretagne, et sur ses premiers saints. Si l'on en croit dom Lecercf, l'*Histoire de Bretagne* aurait été presque entièrement achevée par les soins de dom Le Gallois, lorsqu'il fut surpris par la mort. Dom Lobineau contredit cette assertion, plus démentie encore par Lacroze. On lui fait assu-

l'auteur de sa vie, que dom Le Gallois n'a fait, de l'*Histoire de Bretagne* que le commencement du I^{er} et que c'est à lui, Lacroze due la plus grande partie de l'ouvrage. Lobineau ne dit rien que Lacroze peut y avoir

I.—Y. et

GALLOIS (LE). V. G et LEGALLOIS.

GALLONIO (ANTOINE) prêtre de la congrégation de l'Oratoire d'Italie, florissait à Rome à 16^e. siècle. Il se rendit cé plusieurs ouvrages, dont que sont pleins de recherches curieuses ouvrages, publiés la plupart sont : I. Une *Histoire des romaines*, 1591, in-4°. II. *de quelques martyrs*, 1597. III. *Vita beati P. Philippi annos digesta*, Rome, 1600. Maïence, 1602, in-8°. Aucun saint ne porte un plus grand d'authenticité que cette biog St.-Philippe Neri. C'est le r l'interrogatoire juridique de cinquante-trois témoins dignes et assermentés, entendus pour l'occasion de la canonisation du saint le nombre se trouvent six cent. A chaque fait un peu extra Gallonio indique les témoins vivaient encore alors. IV. *degli instrumenti di martiri varie maniere di martirizza*, Rome, 1591, in-4°. avec de dessinées par Jean de Guerradone, peintre du pape Sixte le vées en cuivre par Antoine T de Florence. On y voit repré divers instruments dont se s dans les temps de persécution païens, pour tourmenter les chrétiens qui ne voulaient pas à leur foi. Outre le prix que à l'ouvrage les figures, et le t

si les ont dessinées et gravées, a su lui donner un autre aspect. Il a réuni des monuments précieux des auteurs anciens, tant qu'ecclésiastiques, d'où résulte l'appui de l'authenticité des faits qu'il y rapporte, des preuves auxquelles il n'y a rien à opposer. Son ouvrage curieux avait originairement été composé en italien. L'auteur en fit une traduction latine, qu'il dédia au pape Clément VIII, et qui fut imprimée à Rome, en 1594, avec des gravures en bois. Elle fut réimprimée à Paris, 1659, in-4°, sous le titre de *Opera de Tempesta*, et à Anzio, in-12. V. *Liber apologeticus in Annalibus ecclesiarum Baronianis, de monachatu Gregorii papæ, adversus Dominum Bellottum monachum em.* Rome, 1604, in-4°. *ex officio vaticana.* Ce qui donna à ce livre, fut l'opinion émise par Baronius, dans ses Annales, que le pape Grégoire-le-Grand n'avait point été élu à l'ordre de St-Benoît, mais à l'ordre de St-Euicque, abbé d'Italie, dans l'Abrozze, lequel, pendant que St-Benoît établissait sa règle au Mont-Cassin, peuplait la Valérie d'un grand nombre de moines. Les religieux de Mont-Cassin s'élevèrent contre cette assertion qui enlevait à leur abbaye tout un de ses plus beaux ornemens. Ils publièrent un livre intitulé *Gregorius Magnus instituto in patriâ Benedicti restitutum*, dans lequel Gallonio écrivit pour soutenir le parti de Baronius, son confrère. D'après Bayle, qu'on n'obtint, dans cette dispute, la victoire dont il semble qu'on ne peut jamais s'écarter, surtout entre religieux. Gallonio accusa les hébreux de fabrication d'actes. Il y a plusieurs autres écrits de part et d'autre.

Dom Mabillon entra aussi en lice; il fit imprimer une dissertation, que l'auteur de la Bibliothèque des écrivains de St-Benoît dit être décisive en faveur de son ordre; chose qui peut être, mais qui laisserait moins de doute, si elle était avancée par quelqu'un qui ne fût point partie dans la cause. Gallonio mourut en 1617.

L—Y.

GALLOWAY (HENRI, marquis de RUVIGNY, comte DE), député de la noblesse protestante en France, qui, lors de la révocation de l'édit de Nantes, se réfugia en Angleterre, où il fut naturalisé et créé comte de Galloway, naquit en 1647. Il embrassa la profession des armes; et, général aussi malheureux qu'intrépide, il ne parut guère au champ d'honneur que pour recevoir des blessures et céder la victoire. Il déploya la plus brillante valeur à la journée de Nerwinde, où seul, à la tête d'un régiment de réfugiés de sa nation, dont il avait été nommé colonel après la mort du maréchal de Schomberg, il soutint les efforts de toute la gendarmerie française. La gloire qu'il s'acquit par cette belle action, lui fit bientôt obtenir le commandement en chef des troupes britanniques en Piémont, avec le titre d'ambassadeur près du duc de Savoie. Malgré ses talents diplomatiques, il ne put empêcher la cour de Turin d'abandonner la cause des alliés, et de faire sa paix particulière avec la France (1696). Lorsque le testament de Charles II, en appelant le petit-fils de Louis XIV à la couronne d'Espagne, eut remis l'Europe en feu, le comte de Galloway fut chargé de commander l'armée de la Grande-Bretagne, qui, de concert avec les forces du Portugal, devait attaquer Philippe V par l'ouest. L'une de ses premières opérations fut de mettre le

siège devant Badajoz, qu'il fut contraint de lever, après bien des pertes et ayant eu le bras droit emporté d'un coup de canon (1705). Sa blessure saignait encore, lorsqu'il vint à Lisbonne demander de nouveaux secours; et ses sollicitations furent si vives, que les Portugais consentirent enfin à faire, avec lui, une irruption en Espagne. La fortune parut, un moment, vouloir favoriser ses projets. Les deux armées combinées battirent l'arrière-garde du maréchal de Berwick, s'emparèrent d'Alcantara, et pénétrèrent jusqu'à Madrid, où le compétiteur de Philippe V et lord Péterborough ne tardèrent pas à les joindre. Galloway, fier de ces premiers succès, employa toute son influence pour déterminer les alliés à attaquer les troupes de France et d'Espagne, contre le sentiment de Peterborough. La bataille d'Almanza fut résolue (25 avril 1707). « Cette » journée, dit Rapin-Thoyras, fut » une espèce d'Hochstet, presque aussi » fatal aux affaires du roi Charles III » que celui d'Allemagne l'avait été au » duc de Bavière. » Les Anglais furent taillés en pièces; Galloway reçut deux coups de sabre au visage: les journaux français annoncèrent même sa mort. Le général des Portugais, Las-Minas, qui fut également blessé, vit périr à ses côtés sa maîtresse qui, vêtue en amazone, l'avait suivi dans le combat. Ce fut à la lâcheté des Portugais qu'on imputa cette terrible défaite: cependant un régiment de cette nation avait, dans la mêlée, montré le courage le plus héroïque; enveloppé par de nombreux bataillons ennemis, qui le chargeaient avec fureur, il se défendit avec tant d'opiniâtreté qu'on ne put jamais le rompre: les soldats ne voulurent entendre à aucune capitulation; tous furent

tués dans leurs rangs. Galloway, avoir réuni les débris de son s'appliquait, avec une dilig croyable, à réparer le désas manza. Il proposa aux ministres Charles III de tirer des garnisons toutes les troupes disponibles en former un corps capable de résister au duc d'Orléans. Ses conseils furent pas suivis: la prise de plusieurs autres places importantes fut la suite de cette faute. Galloway de retour en Portugal, voulut de nouveau la fortune. Il fut tué le 17 mai 1709, dans la plain dina, le marquis de Bay, général des Espagnols, fut mis dans une situation complète, et n'échappa qu'avec plus grandes difficultés à la mort. Ces défaites multipliées le firent peler en Angleterre. Les parlements voyaient avec peine l'élevé étranger, examinèrent sa conduite avec toute la partialité de Galloway, dont l'honneur se trouva attaqué, publia un mémoire justificatif, dans lequel il fit des reproches qui compromettaient Sundeville, gendre de Marlborough. Il fut que sa conduite avait été conforme à ses instructions, et que, si son sort avait toujours été malheureux, ne devait l'attribuer qu'à l'erreur du ministre, qui, pour favoriser son beau-père, avait constamment voyé à l'armée de Flandre les votes par le parlement pour d'Espagne. Les amis de Sundeville et de Marlborough, indignés de ces allégations, qu'ils regardaient injurieuses, n'ayant aucun d'intenter une action criminelle contre Galloway, firent voter des résolutions à Péterborough, qui toujours été opposé à ses projets. (Voyez PÉTERBOROUGH), et furent Galloway, avec am

resse à la reine Anne
Orbrough lui témoigna
sont, en lui faisant ôter
colonel des gardes à
daïses. En 1715, peu
ès l'avènement de Geor-
d'Angleterre, Galloway
1 de lord - justicier,
rlande, conjointement
de Grafton, jusqu'en
titre de vice-roi de ce
conféré au vicomte de
Il mourut, le 14 sep-
, dans une maison de
u'il possédait au comté
e.

N—E.

II (JEAN-PAUL), astron-
né à Salo, dans le Bres-
milieu du 16^e siècle, a
ars ouvrages, dont quel-
ivent qu'il se mêlait aussi
et d'astrologie. Il avait
strument au moyen du-
rait facilement les phéno-
l, à toutes les heures du
nit. Il fut l'un des pre-
res de la nouvelle aca-
à Venise en 1595. On
i: I. *De fabricâ et usu*
uranici tractatus, Ve-
in-fol. II. *De Themate*
irte fortunæ, divisione
nitatibus planetarum et
id medicandum accom-
primé avec un ouvrage
rt, sur la même matière,
]. III. *Theatrum mundi*
ubi astrologiæ princi-
ad medicinam acco-
graphica ad navigatio-
æ stellæ cum suis ima-
ndarium gregorianum,
1, in-4°. Suivant Lalande
ronomiq.), cet ouvrage
né sous ce titre : *Cæles-*
um et rerum ab ipsis
explicatio, ibid., 1605,

in-4°. Le *Theatrum mundi* a été
traduit en espagnol par Michel Perez,
Grenade, 1617, in-fol. Lenglet Dufres-
noy, trompé par le titre, a pris ce
Traité d'astrologie pour une Histoire
universelle, et il n'a pas su que c'était
une traduction; ainsi, après en avoir
rapporté le titre (*Méthode pour étu-*
dier l'Histoire, tom. X, pag. 148),
il a ajouté très plaisamment : Pas-
sable pour les faits qui regardent l'His-
toire universelle, et meilleur pour ce
qui intéresse l'Espagne. IV. *Della*
fabrica et uso del nuovo orologio
universale, e di nuovo stromento per
fare gli orologi solari, Venise, 1590,
in-4°. V. *Speculum uranicum*, ibid.,
1595, in-fol. VI. *De fabricâ et usu*
novi horologi solaris, lunaris, si-
deralis et in parvâ pyxide, ibid.,
1595, in-4°. C'est une traduction de
l'ouvrage indiqué sous le n°. 14, mais
augmentée de plusieurs chapitres et
d'observations nouvelles. VII. *Modus*
fabricandi horaria mobilia, perman-
entia cum acu magneticâ, ibid.,
1596, in-fol. VIII. *Della fabrica*
et uso di diversi stromenti di astro-
nomia et cosmografia, ib., 1597,
in-4°. fig. On a encore de Gallucci des
traductions en italien de la *Margarita*
philosophica de Grégoire Reisch, Ve-
nise, 1594, in-4°. ; du *Traité des*
proportions du corps humain d'Al-
bert Durer, avec l'addition d'un 5^e.
livre, ibid., 1594, in-fol. ; de la
Perspective de Jean, archevêque de
Cantorbery, ibid., 1593, in-4°. ; de
l'Histoire naturelle des Indes, par
Joseph Acosta, ibid., 1596, in-4°. ;
et d'un *Traité de la discipline mili-*
taire, par François de Valdes, ib.,
1626, in-8°. Ce traité, en italien,
fait aussi partie d'un Recueil où se
trouve, *Discorso al formare un*
squadrone, par J. Paul Gallucci,
Venise, 1641, in-4°, fig. W—A

GALLUCCIO (ANGE), jésuite, né à Macerata, dans la marche d'Ancône, en 1593, se fit un nom par ses talents oratoires ainsi que par l'élégance et la facilité de sa versification; il professa l'éloquence dans le collège de Rome pendant vingt-quatre ans, avec un applaudissement général, et mourut plus qu'octogénaire, le 28 février 1674. On a de lui plusieurs *Sermons* et *Discours d'apparat*, oubliés depuis long-temps: mais on cite encore quelquefois son *Histoire de la guerre des Pays-Bas, depuis l'année 1593 jusqu'à la trêve de 1609*, en latin (c'est la continuation de celle de Strada), Rome, 1671, 2 vol. in-fol.; en Allemagne, en 1677, 2 vol. in-4°. : elle a été traduite en italien par Jacques Cellési, jésuite. — GALLUCCIO (Charles), médecin, né à Messine, en 1633, d'une famille napolitaine, se fit agréger au collège de médecine du lieu de sa naissance, et s'y rendit célèbre par de profondes connaissances dans son art, par une pratique judicieuse et par de bons ouvrages. On a de lui: *Un Cours complet de médecine, suivant les principes de Galien*, divisé en 2 tomes. Il mourut au commencement du 18^e siècle.

L.—Y.

GALLURA (NINO ou UGOLINO DE), héritier de la famille Visconti de Pise et de la principauté de Gallura, en Sardaigne, était fils d'une sœur du comte Ugolin de la Gherardesca; mais sa naissance l'appelait à être chef du parti Guelfe, à Pise, tout comme Ugolino à être chef des Gibelins. Les intrigues de ce dernier brouillèrent et réconcilièrent, à plusieurs reprises, ces deux chefs. Le comte Ugolin abandonna son ancien parti, pour se frayer un chemin à la tyrannie, avec l'aide des Guelfes; Nino de Gallura, d'autre part, recher-

cha l'alliance des Gibelins, avec eux, la lib. Il était exilé lorsqu'Ugolin mort cruelle en 1288. Il Béatrix d'Este, qui, ap se maria avec Galeaz V gneur de Milan. Nino de rut sans enfants, vers l la principauté de Gallura: branche bâtarde de la mai

GALLUS (CAIUS, ou TITIUS) mérite une place parmi les hommes remarquables de Rome. Questeur dans l'an de Rome 576, édile curateur, préteur urbain peu d'années après, il porta ses talents le portèrent au consulat. Il fut revêtu de ce honneur conjointement avec M. C. Cellus, l'an 587. Il dut à ces circonstances qui favorisèrent son amour éclairé des lettres, l'*Andrienne*, le chef-d'œuvre de sa science et de la scène latine, présentée, pour la première fois, à son consulat, l'an 166: à l'occasion des fêtes de ce genre, le bruit courait qu'il n'était parvenu à la composition de ce chef-d'œuvre que cinq ou six ans avant vers l'an de Rome 582. avant la mort d'Ennius, le grand poète, il avait fait représenter les Apollinaires, le *Thyriarche* du théâtre romain, que c'est au mérite de ces deux grands hommes que les Romains attribuent la production des spectacles dans les fêtes consulaires. Gallus illustra encore sa vie par un triomphe sur les peuples de la Ligurie. Mais un événement de sa vie le rend surtout renommé: c'est sa biographie par un poète, tant à l'histoire des scie

le tribun militaire, et ser- les ordres de Paul-Émile, de son lieutenant, dans la guerre de Macédoine, lorsqu'il d'une belle nuit, à la fin e un combat devait s'enga- : les deux armées, tout à ne se couvre d'un voile fus soldats, effrayés de ce fus- sage, sont près de tout aban- pour n'écouter plus qu'une isensée. Gallus obtient de nile la permission d'assem- gions; il les harangue, leur la cause du phénomène et de l'éclipse. L'assurance et é de l'orateur rassurent le llus parvient enfin à dissiper générale, et ranime bientôt nt le courage abattu de ces destinés à vaincre le roi de e. Quelques auteurs racon- ait d'une manière un peu : ils prétendent que Sulpi- is, prévoyant une éclipse de r la nuit qui précéda la ba- Persée fut vaincu par Paul- t craignant l'étonnement que uène imprévu devait indu- ut causer aux soldats, les , et leur annonça que la lune ipsée, depuis la deuxième quatrième heure de la nuit; n qui fut la cause de la vic- n qu'il eu puisse être, Sulpi- s aura toujours la gloire d'a- le premier astronome, chez e guerrier et dans un siècle ru civilisé. Mais cette diver- écits n'est pas tout-à-fait in- aux yeux des astronomes. rait adopter la dernière de is, lorsqu'il pense que « la le employée par Sulpitius était assez bonne pour pré- rure et la durée de l'éclipse. » historien de l'astronomie,

observant que cette méthode était étrangère à Rome, semble croire qu'elle venait de l'Asie. Cependant Fréret remarque que la plus ancienne observation d'Hipparque est de l'an 162 avant J.-C. Or, comme la prédiction de Sulpitius Gallus, incontestablement la première de ce genre chez les Romains, est de l'an 168, époque à laquelle les tables d'Hipparque n'étaient pas construites, il faudrait supposer que ce Romain, ainsi que Thalès, se serait servi de quelque méthode orientale antérieure à Hipparque, et qui ne nous est point parvenue. Un passage de Pline l'ancien, peu connu sans doute, puisqu'il a jusqu'à présent été négligé par les biographes, semble indiquer que Gallus avait composé un livre, qui n'est pas parvenu jusqu'à nous. On peut croire que cet ouvrage était un traité particulier sur les éclipses; et c'est l'opinion du P. Hardouin. Cicéron loue beaucoup Sulpitius Gallus, de son extrême application à l'astronomie; Tite-Live, Valère-Maxime et Frontin n'ont pas oublié son nom. Plutarque rapporte que ce sévère Romain répudia sa femme parce qu'elle avait ôté son voile en public; et ce fut à Rome, fondée, depuis près de six siècles, le second exemple du divorce, dans ces temps austères où la morale publique exigeait, pour un outrage si léger, une réparation si rigoureuse. G. F—r.

GALLUS (AQUILIUS). Voyez AQUILIUS.

GALLUS (CNEUS, ou PUBLIUS, CORNELIUS), l'un des plus célèbres élégiaques romains, naquit, l'an de Rome 688, à Fréjus, suivant l'opinion commune (P. GIRARDIN); ou dans le Frioul, selon Blondus (Flavio Biondo), qui peut-être voulut flatter sa patrie, à la faveur d'une simple équivoque de mot; car le terme latin qui signifie

natif de Fréjus, peut signifier également originaire du Frioul. Du rang le plus obscur, Gallus s'éleva jusqu'à la faveur, et bientôt à l'amitié intime d'Auguste, auquel il rendit d'importants services pendant la guerre d'Alexandrie : il en reçut, pour récompense, la préfecture de l'Égypte; et la politique, eut, dans ce choix, autant de part que l'amitié. Si l'on en croit l'historien Dion, Auguste craignit de confier, à un homme distingué par sa haute naissance, le gouvernement d'une province nouvellement conquise, et dont la population inquiète et turbulente n'eût souffert qu'impatiemment le joug despotique d'un noble, familiarisé avec l'habitude du commandement : l'événement ne tarda pas à prouver la fausseté du calcul d'Auguste. Tant de grandeur et d'éclat éblouirent bientôt Gallus : frappée d'une contribution exorbitante, la ville de Thèbes se souleva toute entière; le préfet en ordonna le pillage suivant Annien, ou la détruisit de fond en comble, au rapport de quelques autres historiens. Son orgueil ne connut plus de frein; et la légèreté de ses propos ne respecta pas même la personne du prince : il se fit ériger des statues dans toute l'Égypte, et fit graver ses exploits sur les pyramides. Il fut rappelé de son gouvernement d'après les dénonciations de Valerius Largus, son collègue et son ami : Auguste, alors absent de Rome, chargea le sénat d'examiner la conduite de l'accusé. Unaniment condamné par les juges à une forte amende, et à la peine infamante de l'exil, il ne put survivre à sa honte, et se donna la mort à l'âge de quarante ou quarante-trois ans, vingt-six ans avant J.-C. Auguste ne put s'empêcher de donner des larmes à la perte d'un ami qui, malgré son ingra-

atitude, lui était cher encore. même à cette occasion, qu'il si l'on en croit Suétone : « » donc le seul qui ne pourra » cher à mon gré contre mes Aimé d'Auguste, Gallus le fit ment de Virgile, qui avait, consacré à son éloge une [14^e. liv. de ses admirables ques; éloge auquel il aurait su après la disgrâce de son ami épisode d'Aristée, qui ter même livre. C'est un trait de que nous ne craignons pas de indigne de Virgile, et que ne raient point, à nos yeux, des beaux encore, s'il eût été d'en faire, que ceux de Virgile. Si l'on considère, d'ailleurs, art facile ce magnifique épisode au sujet du 14^e. liv. des *Georgiques* ou se ramera, sans peine, du P. la Rue, qui rejette ce dote comme invraisemblable ou a relu, pour la centième dixième Églogue (1), on comprendra moins encore comment celui qui avait le courage de la conscrire admiration, aurait eu la hardiesse d'effacer ailleurs l'éloge de Virgile, quel il consacre un tribut si précieux si touchant. Indépendamment de nos traductions ou imitations du *Chalcis* (Voy. *EUPHONION*) sixième et la dixième églogue honorable mention, Gallus a composé quatre livres d'Épigrammes, les- lesquelles il célébrait, sous le nom de Lycoris, une certaine Cylla, la franchise de Volumnius : ces deux ne nous sont point parvenues, mais six Élégies que l'on a faussement publiées sous son nom, et que l'on voit dans le *Recueil d'Épigrammes et de petits poèmes anciens*.

(1) Publiée onze ans avant la mort.

pag. 425), paraissent être certain Cornelius Maximianus Truscus, poète du sixième siècle, il est vrai, ne fut pas et la barbarie de quelques exis, qui trahissaient le siècle de les lois du mètre quelque- lées, le retour fréquent des vieillesse et de décrépitude, poète mort volontairement à de son âge, suffisaient pour d'abord les yeux les moins Il en est à peu près de même ments d'une septième Étiégie ois Épigrammes, découverts és par Alde Manuce (1). Les ragments attribués à l'ami de ont été successivement imprimeuse, in-4°, 1501 (édition donnée par Pomponius Gaurasbourg, 1509; Bâle, in-8°, Paris, in-4°, sans date. On les ont réimprimés à la suite de Tibulle et Propertius, témoin de Barboiu, 1792, in-12; et Ponts, 1794, in-8°. La meilleure édition est celle qu'a donnée orff dans les *Poëtæ latini mi-* Gallus a été traduit en fran- Pezai. (V. PEZAI.) Quintilien e à Gallus la dureté de son vice qu'il avait probablement é à l'école des poètes d'Alexan- a d'Euphorion en particulier, ait pris pour modèle, et qui, S. Clément, ne pouvait être t harmonieux dans le style, il était si souvent et si profon- t obscur dans les choses.

A — D — R.

LIUS (ÆLIUS) est le premier eul des Romains qui ait péné- e une armée dans l'intérieur de e : il était de l'ordre équestre,

1 attribue aussi à Gallus le poème inti- ris, qu'on trouve dans quelques éditions le.

et fut nommé procureur de l'empereur Auguste en Égypte. Les Arabes faisaient par entrepôt presque tout le commerce de l'Inde, et passaient alors pour avoir amassé de grandes richesses : ils excitèrent l'avidité des Romains, et on résolut de soumettre les tribus de ce peuple éparses, et en apparence faibles et désunies. Ælius Gallus fut chargé de la conduite de cette guerre : il partit, l'an 25 avant la naissance de J. C., avec dix mille hommes. Dans ce nombre étaient compris mille Arabes Nabathéens : leur roi Obéidas était allié des Romains ; mais Sylleus, qui commandait ces troupes arabes, avait sur elles la principale autorité. Ce fut aux conseils de ce général arabe qu'Ælius Gallus eut l'imprudence de s'abandonner : Sylleus conduisit la flotte romaine d'écueils en écueils, en fit périr une grande partie ; il engagea ensuite, dans les déserts brûlants du Nedged, les légions romaines, qui, après six mois de marche, épuisées par les combats, les maladies et la disette, furent obligées de s'en retourner à la hâte, lorsqu'elles ne se trouvaient plus qu'à deux journées du pays des Aromates, qui était le but de leur expédition. Peut-être une défaite, ou quelque échec considérable dont les historiens romains n'ont point fait mention, fut-il la véritable cause de ce retour, qui ressembla beaucoup à une fuite précipitée, puisque l'armée ne mit que soixante jours à revenir en Égypte. Sylleus paya de sa tête sa patriotique trahison. Cette guerre, aussi injuste dans son principe que malheureuse dans son issue, donna aux Romains des connaissances positives sur l'intérieur de l'Arabie. Le géographe Strabon, qui était l'ami intime d'Ælius Gallus, nous en a transmis les détails ; Plin et Dion en

ajoutent qui ne se trouvent point dans le récit du géographe d'Amasée : mais il est difficile de les adapter à nos connaissances modernes, parce qu'en effet l'intérieur de l'Arabie nous est encore moins connu qu'il ne l'était aux Romains. Dion (liv. LIII, 29) ne nomme qu'une seule ville, celle des Athlules, située sur le rivage de la mer Rouge, où les Romains parvinrent à leur retour. Cette ville est celle que Strabon (liv. XVI, pag. 1128) nomme Athrulla. M. Gosselin rapporte ce lieu à Jathrippa de Ptolémée, la Yatrib des Arabes, ou Médine. Parmi les villes que nomment Strabon et Plin, M. Gosselin place Nigra à Maaden-el-Nokra; et la ville de Mariaba, que Plin met chez les *Calingi*, est, suivant le géographe français, celle de Marsyaba, que Strabon met chez les *Rhamnûta*, et elles représentent toutes deux la ville de la Mekke (*Recherches*, etc., tom. II, pag. 116). M. de Sacy (*Mém. de l'Académie des Inscriptions*, tom. XLVIII, pag. 514) semble vouloir restreindre encore davantage le trajet parcouru par l'armée romaine en Arabie; et il faut avouer que son raisonnement serait concluant, si ces mots de Plin, *cetera explorata retulit*, avaient le sens que leur prête ce savant orientaliste : mais nous croyons qu'ils en ont un tout différent. On ne doit pas oublier que l'expédition des Romains a duré six mois, et que dans un pays où les endroits fertiles sont séparés par de vastes déserts absolument stériles, on ne peut, sans périr, voyager lentement. Ce sont sans doute ces considérations qui ont porté M. Mannert (*Géograph.*, tome VI, pag. 116) à soutenir que la Mariaba de Plin était la même ville que celle dont cet ancien fait ailleurs mention sous le nom de Sabatha, et

à rapporter la ville de Na de même nom qu'Abulfed nord de Mareb, à vingt jc la Mekke, à dix de Sa pourrions encore ajouter q ton, nommé Chaalla dans que traversa l'armée romai rait bien être celui de Cha l'Arabie-Heureuse. Nous le le défaut de connaissances nous réduit sur ce point à c tures qui cependant ont le Ælius Gallus ayant pris pour son expédition d'Ar partie des troupes destinée l'Égypte, les Éthiopiens incursion dans cette provin peuples de la Thébàide se rent. Petronius, qu'Ælius G laissé en Égypte, et qui ment lui succéda dans le o ment de cette contrée, non réprima cette révolte, ma en Éthiopie, et fit prison reine de ce pays, nommé (*Voy. CANDACE*). Valois, et Simson ont avant nous l'erreur de Casaubon, qui notes sur Strabon et sur confond Ælius Gallus avec Gallus, qui fut son prédéce le gouvernement de l'Égypt Cornelius GALLUS.)

GALLUS (ÆLIUS), jur romain, est différent du préco vant quelques auteurs qui : qu'il florissait sous Auguste, mérité la confiance de cet em qu'il fut appelé par lui à l'i fonction de préfet de l'Égypt aiusi le troisième qu'Auguste voyé. Gallus avait composé *De significatione verborum jus civile pertinent*, dont A Macrobe et Festus font un f éloge, et citent quelques : mais qui n'est pas parven

es Pandectes n'en renferment
 nul fragment de peu d'import-
 e est peut-être le motif pour
 e jurisconsulte se trouve omis
 liste attribuée à Justinien des
 dont les écrits ont servi à la
 tion du Digeste, et qui existe
 e du manuscrit des Pandectes
 es. Quoi qu'il en soit, Gallus
 vent confondu mal à propos,
 es Latins eux-mêmes, tantôt
 nilius Gallus (*V. AQUILIUS*),
 avec le poète élégiaque Corne-
 llus. On trouve quelques dé-
 e sa vie, avec le recueil du
 fragments qui nous restent de
 us le tome II de la Collection
 par Mayans, sous ce titre :
Antarū ad triginta jurisconsult-
omnia fragmenta quæ extant
in civilis Corpore, Genève,
 2 tom. in-4°. P—N—T.

GALLUS (*CAIUS-VIBIUS-TRÉBO-*
NIUS) naquit dans l'île de Me-
 aujourd'hui Gerbi, sur la côte
 de Sicile. Les historiens ne nous ap-
 portent rien de sa famille. Il avait
 un commandement militaire sur les
 troupes de Mœsie, vers le milieu du
 siècle de l'ère chrétienne. Après la
 mort de l'empereur Diocèse, et le c
 qui fut fait de son armée par
 Maximin, les troupes romaines qui y
 étaient échappés, se joignirent aux
 troupes que commandait Gallus. Ce
 lui-ci, en se montrant sensible à la
 cause de Diocèse, et en feignant de vou-
 loir venger, gagna les cœurs de ses
 soldats, qui le proclamèrent empe-
 reur. Il avait environ quarante-cinq
 ans lorsqu'il reçut la pourpre. Le sé-
 néat confirma son election. Gallus trouva
 toutes les espérances. Au lieu de
 combattre contre les Goths, il fit une
 trêve de paix avec eux, leur laissa
 aller leurs prisonniers, et
 leur même à leur payer un tri-

but annuel considérable, à la seule
 condition qu'ils resteraient dans leur
 pays. Le nouvel empereur vint ensuite
 à Rome, et commença son règne en
 renouvelant tous les édits qui avaient
 été publiés contre les chrétiens par
 son prédécesseur, et en les faisant ri-
 goureusement exécuter. Il gouverna
 avec mollesse et insouciance. Les bar-
 bares en profitèrent : les Goths, tous
 les peuples riverains du Danube, fi-
 rent des irruptions en Mœsie et en
 Pannonie; les Scythes désolèrent l'Asie;
 les Perses entrèrent en Syrie et s'em-
 parèrent d'Antioche. Émilien (*Voy.*
ce nom), qui commandait en Mœsie,
 défit et chassa les barbares, et se fit
 proclamer empereur par son armée.
 Gallus, effrayé, donna ordre à Valé-
 rien de marcher contre le rebelle. Ce-
 lui-ci prit aussitôt le chemin de l'Ita-
 lie, et arriva en peu de temps au voi-
 sinage de Rome, où il rencontra Gal-
 lus et son fils Volusianus, à la tête
 d'une grande armée. Les troupes que
 commandait l'empereur, n'ayant que
 du mépris pour lui, le tuèrent avec
 son fils à la vue de l'armée d'Émilien,
 et proclamèrent auguste ce dernier.
 Gallus finit ainsi un règne de dix-huit
 mois.

Q. R—T.

GALLUS (CÉSAR), neveu du grand
 Constantin et frère de Julien, échappa
 au massacre de la famille impé-
 riale, qui signala les premiers jours
 du règne des fils de Constantin. La
 jeunesse de Gallus se passa dans de
 continuelles alarmes, et sous une sur-
 veillance ombrageuse. Cependant, en
 351, l'empereur Constance le créa
 César, lui donna en mariage sa sœur
 Constantine, et le chargea de combat-
 tre les Perses, qu'il défit en plusieurs
 rencontres. Gallus continua de gou-
 verner l'Orient, fut nommé deux fois
 consul : mais son pouvoir dégénéra
 bientôt en tyrannie, et ses vices se

développèrent avec violence. Vain, arrogant, soupçonneux, cruel, il désolait l'Orient par ses vengeances, et s'immolait les plus nobles victimes. Sa femme Constantine (*Voy. CONSTANTINA*) rivalisait de fureurs avec lui : Antioche voyait chaque jour proscrire quelque citoyen illustre. Clematius d'Alexandrie, Théophile, gouverneur de Syrie, périrent ainsi sous divers prétextes. Constance, informé des excès de Gallus, dissimula d'abord son ressentiment, tout en formant le dessein de le perdre ; et l'imprudent César courut au devant de sa vengeance, en faisant périr le préfet Domitien et le questeur Montius, deux créatures de l'empereur. Constance, poussé à bout, manda Gallus et sa femme, en leur écrivant les lettres les plus flatteuses. Constantina mourut en route. Gallus hésitait : un de ses officiers, nommé Scudilon, qui le trahissait, dissipa ses inquiétudes. Arrivé à Pettau, dans la Norique, il y fut arrêté par le comte Darbation, et conduit dans un chariot près de Pola, en Istrie. Constance, excité par ses favoris, chargea deux hommes dévoués, Eusèbe et Pentade, d'interroger Gallus et de lui faire son procès. Gallus eut la tête tranchée, en 354, dans la 29^e année de son âge. Les complices de ses crimes furent punis ; et peu s'en fallut que Julien, son frère, ne fût enveloppé dans sa disgrâce. La mort de Gallus délivra l'Empire, d'un monstre qui en eût égalé les plus odieux tyrans.

I.—S.—E.

GALLUS ou GALLO (THOMAS), l'un des plus célèbres théologiens de son siècle, d'abord chanoine de St.-Victor de Paris, ensuite abbé de Vercueil, plus connu par cette qualification que par son propre nom, florissait, non en 1400, comme l'ont dit Sixte de Sienne et François-Augustin

della Chiessa, qui le qualifient et ne le nomment point ; mais dans la 1^{re} moitié du 13^e siècle, comme l'attestent les chroniques de son ordre et les monuments du temps. On peut douter si le surnom de *Gallus* indique une origine française, ou s'il ne désignerait pas un nom de famille italien, qu'on aurait ajouté à son prénom, pour le distinguer d'un autre Thomas de St.-Victor, le prédécesseur de Hugues. Quoi qu'il en soit, il paraît qu'il fut chargé de professer la théologie à St.-Victor de Paris, lorsque le cardinal Bicchieri, légat en France vers 1208, accorda aux abbés de St.-Victor de grands privilèges. Ce cardinal ayant érigé depuis en abbaye la chapelle de St.-André de Vercueil, il y préposa Thomas, et le mit en possession des biens dont il avait richement doté cette abbaye (1). Après la mort du cardinal, une bulle de Grégoire IX confirma cette fondation faite en faveur des chanoines réguliers dont Thomas est qualifié abbé. Néanmoins Constantin Cajetan, d'après le livre des *Taxes* de la cour de Rome, et sont nommés *Cisterciens*, en 1464, les chanoines réguliers de St.-André, a fait de l'abbé de Vercueil un abbé de l'ordre de St.-Benoît. C'est qu'en effet cette abbaye ayant été donnée en commendé à François fils de Louis duc de Savoie, elle fut occupée temporairement à ce titre par un abbé de Cîteaux. Mais Thomas et les chanoines ses successeurs ne furent pas pour cela des Cisterciens. Le professeur de St.-Victor, dans sa chaire de Vercueil, eut bientôt rendu florissante l'école de philosophie et de théologie, ouverte dans cette ville, et à laquelle celles de Milan et de Pavie s'élevèrent réunies. La célébrité de Thomas de

(1) Voyez, à l'article FAOVA, la note relative au cardinal Bicchieri.

telle, que plusieurs des nombreux disciples qu'une éminente piété eût auprès de St. François d'Assise, ont ensuite adressés par ce saint à l'abbé de Verceil, pour y être instruits et perfectionnés dans les sciences divines. Tel fut, entre autres, Antoine Padoue, envoyé à Verceil, non pour y professer (comme on l'a par erreur avancé à son article); mais pour étudier, sous ce grand maître, la théologie et ce qu'elle avait de plus profond et de plus relevé. (Voyez les *Œuvres des Franciscains* et les *Sanctorum*). Le condisciple de St. Antoine de Marisc y fit de si rapides progrès en peu d'années, que l'abbé de Verceil disait d'Antoine, qu'il traitait par l'amour où la science divine ne pouvait atteindre. C'est ces motifs que Gabriel Bucelin, son confrère (1), et d'après l'abbé Valart, prévenus de l'opinion que l'auteur de *l'Imitation de Jésus-Christ*, supposé Jean Gersen et contemporain de St. François d'Assise, ne peut être le maître de théologie qui se distingua de son temps, ont voulu jusqu'à dire que c'était en effet ce même abbé de Verceil, le maître de St. Antoine de Padoue, l'interprète et commentateur des œuvres de saint Paul l'Aréopagite. Ce dernier titre lui fait confondre par Trithème et de Verceil avec Jean Scot, dit Ermine, qui avait également traduit les mêmes ouvrages. Cependant il est tant que cet abbé se nommait Gersen, soit d'après l'acte de donation de 1223 et la mise en possession de ses mains de l'abbaye de St.-André, soit d'après la bulle de Gré-

Thomas d'Aquin Ehrard, bénédictin, pro-
fesseur de Weisbrunn, auteur d'une édition latine
de l'imitation, avec une préface apologétique
sur Gersen, Augsbourg, 1724, et d'une Défense
du titre de Policrator Gerrenensis, contre le
docteur Kempense d'Amort, Augsbourg, 1729.

goire IX, de 1227, adressée à Thomas abbé de St.-André de Verceil, soit d'après un diplôme d'Amé III, comte de Savoie, de 1238, qui met sous sa protection ce même Thomas et ses chanoines, eux et leurs successeurs. Ces témoignages, rapportés par Amort (*Voyez FROVA*), prouvent encore qu'Ughelli et d'autres historiens se sont trompés en fixant l'époque de la mort de Thomas en 1226. Il résulte du sens de l'inscription même gravée sur sa tombe à St.-André de Verceil,

Bis tres viginti curabant mille ducenti
Anni, cum Thomas obiit venerabilis abbas,

que ce respectable abbé mourut en 1246, et, selon le nécrologe ancien de St.-Victor cité par le P. Jean de Toulouse, le 5 décembre de cette même année. Bucelin connaissait ce nécrologe, puisqu'il place sous ce jour le saint abbé, mais en y substituant le pseudonyme Gersen, dans son *Menologium Benedictinum*. Également instruit dans les lettres grecques et latines, et dans la théologie, Thomas a laissé des commentaires et des paraphrases que l'on rencontre dans les bibliothèques des diverses contrées où sa réputation s'était répandue. I. Des *Explications du Cantique des Cantiques*, que l'auteur interprète dans le sens *anagogique* de l'amour divin. J. Gerson a cité avec éloge cet ouvrage dans la préface de son *Commentaire sur le même cantique*. II. Une *Traduction paraphrasée des livres sur la hiérarchie et la théologie mystique*, attribués à St. Denys l'Aréopagite. On la trouve insérée dans la *Theologia mystica* de Jean Eckius, Ingolstadt, 1519, et réunie avec le *Commentaire* de Denis-le-Chartreux sur les mêmes livres, Cologne, 1526. Quant aux *Sermons* du prétendu Jean abbé de Verceil, que Constantin Cajetan tenait de l'abbé

Charles Steingel, et que Léon Allacci a notés dans ses *Apes urbanae* comme faisant partie de la bibliothèque Anicienne, il paraît certain qu'on a lu par erreur *Vercellensis* pour *Vincellensis*. Ces sermons sont de Jean, abbé de Vincelles, dont il est fait mention au tome IV du *Gallia Christiana*. G—CE.

GALLUS (SERVATIUS). Voy. GALLÉ.

GALLUZZI (TARQUIN), jésuite, né dans la province de Sabine en 1574, fut admis dans la société à l'âge de seize ans, et se fit bientôt une réputation assez étendue, par son talent pour la chaire. Il professa la rhétorique à Rome, et ensuite la morale, avec un grand concours d'auditeurs. Nommé enfin recteur du collège des Grecs, il en remplit les fonctions pendant dix-huit ans, et mourut le 26 juillet 1649, à soixante-quinze ans. De tous les discours de Galluzzi, celui qui eut le plus de succès, fut son *Éloge funèbre du cardinal Bellarmin*. Balzac, qui lui avait entendu réciter cette pièce, dit, « que la dignité de ses gestes, la grâce de sa prononciation, et l'éloquence de tout son corps, qui accompagnoit celle de sa bouche, le transporta en esprit, dans l'ancienne république. » On a encore de Galluzzi : I. *Carminum libri tres*, Rome, 1611, in-12.; nouvelle édition augmentée, ibid., 1616, in-12. : une partie des pièces qui composent ce recueil, a été insérée dans le *Parnassus societatis*, Francfort, 1654. Galluzzi est moins estimé comme poète que comme orateur. II. *Orationes*, Rome, 1617, 2 tom. in-12.; Cologne, 1618, in-12.; Paris, 1619 : ces différentes éditions ne contiennent ni l'*Éloge funèbre de Bellarmin*, ni les *Sermons sur la passion et la mort de J.-C.*, qu'il pro-

nonça en présence des pape et Urbain VIII; ces pièces imprimées que séparément, des recueils d'ouvrages du même : l'*Oraison funèbre du d' Ossat*, par Galluzzi, a été en français, mais d'une manière agréable. III. *Virgiliana vires et commentarii tres ad diá, comœdiá, elegiá*, Rome, in-4°. « Son dessein, dit Baillet cet ouvrage, a été de justifier, à quelque prix que parmi quelques raisonnements foibles, il s'en trouve d'autres soutenus même de beaucoup d'édiction et de plusieurs belles mes sur l'art poétique. » IV. *zione dell'antica tragedia del Crispo*, ibid. 1633, in-4°. « Traité de Crispus, dont il la défense, est l'ouvrage du cardinal Stefoni, son compatriote. » V. *In Aristotel decem moralium ad Nicænovæ interpretatio, commentationes*, Paris, tom. I^{er}, tom. II, 1645, in-fol. Ce traité sur Aristote, qu'il comptait qu'il professait la morale estimée. — François-Marie Gally, autre jésuite italien, mort à Rome, 1731, avec la réputation d'un saint religieux, est principalement connu comme auteur de la *P. Paolo Segneri juniore* doit encore : I. *Il rito di cele chiese*, Rome, 1722, *Vita di frà Bonaventura da Lona*, Naples, 1723, in-12.

GALLY (HENRI), théologien français, né en 1696 à Becken comté de Kent, mort le 7 août 1771 après avoir occupé successivement des bénéfices dans l'Église, de chapelain du roi. Il a laissé

vrages : I. *Les caractères mole Theophraste*, traduits du grec avec des notes et un essai sur l'art d'écrire des caractères, 1725, in-8°. II. *Considérations sur les mariages clandestins*, 1750, et 1751 avec des additions. III. *Dissertations contre l'usage de la méthode de prononcer les lettres conformément à l'accentuation*, 1755, in-8°. X—s.

LSUINTE (1), fille d'Athanaïus roi des Visigots, était sœur de la reine Brunehaut. Grégoire de Tours raconte que Sigebert, roi Clotaire I, indigné de ce que ses frères s'abaissaient à de bas amours, ou épousaient des filles de bas lieu, pour faire une alliance convenable à sa naissance et à sa dignité royale, envoya en Espagne des ambassadeurs avec de riches présents. Ils demandèrent en mariage Brunehaut, fille d'Athanaïus, princesse renommée pour accomplie. Sa reine ayant été agréée, Brunehaut vint en France, apportant avec elle de vastes trésors, dont son père voulait la doter. Soit que Chilpéric de Soissons, fût touché de la beauté que lui donnait son frère, soit qu'il fût tenté par l'appât d'une riche dot, il fit en 565 demander à Athanaïus sa fille, moins belle que Brunehaut, mais non dénuée de grâces, spirituelle et d'un rare mérite. Les mœurs de Chilpéric étaient suspectes, et l'on craignait son humeur volage. Il craignait ailleurs dans les lacs de la femme de Frédégonde, qui avait trouvé le moyen de lui faire renvoyer sa première femme. La reine Brunehaut, craignant le même sort, se refusait à ce mariage ;

nommé par quelques-uns Galronis et Ge-

et la jeune princesse elle-même le redoutait. Mais Athanaïus crut assurer suffisamment le bonheur de Galsuinde, en exigeant des ambassadeurs de Chilpéric de jurer au nom de leur maître « qu'il ne garderait point d'autre femme. » Ils le jurèrent, en tirant et agitant leur épée selon l'usage de leur nation. La princesse partit, non moins richement dotée que sa sœur, ayant un cortège magnifique, mais dans le cœur de tristes pressentiments. Elle reçut en route toutes sortes d'honneurs. Fortunat, qui la vit passer à Poitiers, dit qu'elle était dans un char d'argent. Chilpéric l'épousa, et pour douaire, ou, comme on disait alors, pour présent du matin, parce qu'il se mariait le lendemain des noces, lui assigna un riche apanage. Galsuinde d'abord plut à son mari ; il ne put même cesser de l'estimer : mais elle s'aperçut bientôt qu'une autre avait ses affections. Blessée de l'indifférence de Chilpéric, et peut-être plus encore de l'indignité de la personne préférée, elle se plaignit. Le roi chercha à l'apaiser par de douces paroles. L'injure continuant, elle lui demanda de retourner en Espagne, offrant de lui laisser les richesses qu'elle avait apportées. Quelques jours après, elle fut trouvée morte dans son lit. Grégoire de Tours dit que le roi la fit étrangler (1) par un de ses gens. Frédégonde fut regardée comme l'instigatrice de ce crime ; et l'on en douta moins encore quand on lui vit occuper la place de cette reine infortunée.

L—Y.

GALTIER (JEAN-LOUIS, et suivant d'autres JEAN - FRÉDÉRIC), avocat au parlement de Paris, né à St.-Symphorien (sans qu'on ait de

(1) *Eam iugillari iussit à puero mortuamque reperit in strato.* Greg. Tur., lib. IV, n°. 22.

plus ample désignation de sa patrie), et mort le 17 octobre 1782, est auteur des ouvrages suivants : I. *Le Monde*, traduit de l'anglais d'Adam Fitzadam, 1756, 2 vol. in-12. II. *Les Céramiques, ou les Aventures de Nicias et d'Antiope*, 1760, 2 vol. in-12; roman allégorique, divisé en douze livres, que les *Annales typographiques* de 1760 (I, 243) donnent à un M. de St.-Severin. III. *Les Confessions de Mlle. de Mainville à son amie*, 1768, 3 vol. in-12, roman qu'il ne faut pas confondre avec les *Mémoires de Mlle. de Mainville*, 1736, in 12, qui sont du marquis d'Argens. A. B.—T.

GALUPPI (BALDESSARO), dit *il Buranello*, du lieu de sa naissance, l'île de Burano près de Venise, fut un des plus grands compositeurs de l'Italie. Doué d'une gaieté, d'une vivacité qu'il conserva jusque dans sa vieillesse, il peut être regardé comme le père de l'opéra-comique italien. Il a su donner à ses chants une originalité, une verve, un esprit, une fécondité, qui le distinguent éminemment des autres compositeurs ses compatriotes. Galuppi naquit en 1703, et fit ses études musicales à Venise, au conservatoire *de gli Incurabili*, sous le célèbre Lotti, chef de l'école vénitienne. Il devint, en peu de temps, habile sur le clavecin, et fit exécuter, à dix-huit ans, son premier opéra, *les Amis rivaux*, qui n'eut aucun succès. Cet échec ne le découragea point : il travailla sur nouveaux frais ; et bientôt, guidé par l'impulsion du génie, il sut s'ouvrir la porte du sanctuaire des Muses. Il devint successivement maître de chapelle de St.-Marc, organiste de plusieurs églises, et chef du conservatoire où il avait fait ses études. A l'âge de soixante-trois ans, il fut appelé en Russie par Catherine, qui

lui donna un traitement de mille roubles, équipage et lui il y trouva un orchestre de qui ignorait jusqu'aux simple des *piano* et des *forte* ; son g bientôt vivifié. Après la repré de son premier opéra, *Didi donnée*, Catherine lui fit prés boîte d'or, enrichie de bri de mille ducats que la reine thage lui avait, disait-elle, le testament. Galuppi revint à 1768 : Burney l'y vit en sein d'une nombreuse famille d'honneurs et de biens. Galur rut en janvier 1785. Cet aim positeur conserva, jusqu'a moment, toute la richesse de gination. On a même prétend derniers opéras surpassent coup ceux qu'il écrivit dans sa Il disait que les qualités esser la musique devaient être : *vi chiarezza e buona modula* vain de froids rigoristes li chent-ils quelques fautes de tion. Quel est le maître célèb il n'en soit point échappé, q ne s'en soit pas quelquefois pour la plus grande vérité pression ? Par suite de l'us bare adopté par un peuple ic la musique, aucune des com de Galuppi n'a été gravée. beaucoup fait aussi pour l'é en trouvera la nomenclature ouvrages de la Borde et de Nous avons seulement un pour le clavecin de l'opéra *alla rovescia*, Leipzig, 1 quatre *Symphonies* tirées d vrages, *ibid.*, 1760.

GALVAM (DUARTE), portugais, naquit à Évora, d'une ancienne et illustre fa talents variés et sa profonde lui méritèrent la faveur d'Alp

1460, le nomma premier du royaume. Le successeur Jean II, le créa son secrétaire sous le règne d'Émanuel I, les fonctions d'ambassadeur près du pape Alexandre l'empereur Maximilien, le roi de France. En 1482, il fut envoyé en Éthiopie, chargé d'une ambassade, accompagné de riches présents, au roi de ce royaume choisit Galvam pour remercier cette princesse; il partit de Lisbonne le 7 avril 1482 avec l'escadre destinée à conquérir l'Inde le nouveau gouverneur Lope de Alvaregna. Galvam âgé d'un âge assez avancé, était fatigué de soutenir les fatigues d'un long voyage : aussi, ayant traversé la mer Rouge, il fut atteint d'une violente maladie, et mourut sur l'île de Camaraon, le 9 août 1482; on porta ses dépouilles à Lisbonne, quelques années après, on les transporta en Portugal sous les ordres du roi Émanuel. Galvam avait mis dans son testament, et dans un style élégant, les Chroniques de Portugal, écrites par Lopez; Sousa en mentionne dix sous le titre de *Chronica de Emanuel primo rey do Portugal*, 1726, in-folio. Galvam est mentionné dans un *Nobiliaire des portugaises*, qui existe dans la bibliothèque royale de Lisbonne et qui est fort estimé. B—s.

AM (ANTOINE), fils naturel de Galvam, prit naissance à Lisbonne en 1503. Après que Galvam eut achevé ses études, il embrassa la carrière de la mer, et s'embarqua en

1527 pour les Indes, où il se signala par sa valeur contre les Indiens insurgés. Le vice-roi don Nuno da Cunha le nomma aussitôt gouverneur des Moluques, qui refusaient de se soumettre au joug portugais. Galvam partit de Goa en 1528, n'ayant sous ses ordres que 150 de ses compatriotes. Il possédait la langue du pays, et était doué d'une rare éloquence : aussi, arrivé à sa destination, il ne lui fut pas difficile de ranger de son parti plusieurs peuples indigènes, avec lesquels il put former une armée de 5 à 600 hommes. Huit rois de ces contrées s'étaient ligués pour aller à sa rencontre. Galvam les joignit dans l'île de Tidor : n'ayant, dit-on, que 350 hommes, il en battit complètement 20,000. Ces rois n'ayant jamais voulu reconnaître le gouverneur portugais, Galvam les dépouilla de la couronne, et envoya leurs trésors à son souverain. L'armée et les peuples ses alliés voulaient le proclamer roi des états nouvellement conquis ; mais ce fidèle sujet, n'ayant pour but dans tous ses exploits que la gloire et le bien de sa patrie, ne voulut jamais y consentir. Galvam était un excellent marin. Ayant équipé deux vaisseaux, il parvint à purger les mers voisines des nombreux corsaires qui les infestaient. De retour dans son gouvernement, il s'occupait à faire régner partout l'ordre et la justice, lorsqu'il fut obligé de marcher contre les rois de Moro, Java, Banda et Amboine, qui venaient le combattre. Dans une seule bataille Galvam défit leurs armées, et les força de prêter hommage au roi de Portugal. Quand il put être convaincu que les Moluques obéissaient à son souverain, son premier soin fut de propager la foi. On vit alors ce même général si intrépide à la tête de son armée, un cru-

cifix à la main, prêcher publiquement l'Évangile, et convertir un grand nombre d'idolâtres, parmi lesquels on comptait deux rois avec leurs familles. Pour répandre de plus en plus le culte des chrétiens, il fit abattre plusieurs pagodes, et éleva à leur place autant d'églises, où il dépensa plus de 70,000 cruzades. Il fonda à ses frais, à Java, un séminaire consacré à l'instruction des enfants des infidèles, et mérita dignement le titre d'apôtre des Moluques. Galvam était juste, humain, traitait les Indiens avec la même bonté qu'il montrait envers ses compatriotes; aussi était-il également aimé et respecté des uns et des autres. Dans un voyage qu'il fit à Ternate, il fut reçu au milieu des acclamations d'un peuple immense, qui le proclamait son monarque. Des députés vinrent le prier d'accepter ce titre suprême; mais Galvam eut le courage de refuser la couronne une seconde fois. Il fut même obligé de s'enfermer dans son habitation, et de se faire entourer de ses gardes, pour se soustraire à la violence qu'on voulait lui faire à ce sujet. Quand il eut fait tout le bien possible aux peuples confiés à son gouvernement, il retourna en Europe (1540), espérant qu'après de si importants services, il aurait au moins obtenu l'estime de son maître; mais il fut trompé dans son attente. La calomnie et l'envie l'avaient déjà perdu dans l'esprit du souverain. Le roi Jean III, oubliant l'héroïque fidélité de Galvam, les immenses trésors que ce héros lui avait envoyés et les nouveaux états qu'il lui avait conquis, et qui produisaient un revenu annuel de plus d'un million de cruzades, lui fit le plus froid accueil, le destitua, et lui défendit de jamais reparaitre en sa présence. Galvam,

qui s'était ruiné au service de son roi (1), était réduit à un tel état de misère, que ce même homme qui méprisait les richesses de l'Orient, qui avait refusé deux couronnes, fut contraint, pour subsister, de se réfugier dans l'hôpital de Lisbonne où il vécut encore dix-sept ans et finit son illustre et malheureux règne le 11 mars 1557. Voici ce que s'exprime Faria de Sousa au sujet de ce grand homme, dans son *Asseguração da Índia Portuguesa*. « Sa renommée ne » jamais périr tant que le monde » durera; car ni les rois faibles » ni les méchants ministres, ni la » mort, ni les siècles d'ignominie » ne peuvent avoir de prise sur » sa réputation si justement méritée. Ces mêmes paroles ont été gravées sur le tombeau de Galvam. Les Portugais Couto et Freire font les plus grands éloges; et on trouve le détail de ses exploits dans les *Relações das viagens e descobertas das Portugaisas de Barro*. Galvam était versé dans les sciences sacrées et profanes, et très instruit en l'art militaire et la navigation. Il a laissé un ouvrage important intitulé *Tratados* (traité sur les différents chemins par où l'on allait anciennement aux Indes, et des découvertes anciennes et modernes jusqu'en l'Inde). Lisbonne, 1555, in-12; ibid., 1615, in-fol. de 100 pag. Cet ouvrage est écrit avec méthode, et a été un grand fonds d'instruction pour son auteur. Il fut traduit en anglais par luy-même, et corrigé par son fils; mais il ne fut publié d'abord séparément qu'en 1705, et l'auteur l'inséra ensuite dans sa collection de voyages, sous le titre de *The progress of the Portuguese Discoveries* de Jam. Stanier C.

(1) Il n'avait jamais voulu faire le roi de Java, auquel d'autres gouverneurs prétendaient.

1803, in-4°, tom. I. Galvani aussi écrit une histoire des arts partagée en dix livres, qui est parvenue jusqu'à nous. — L'émile GALVANI, mort en 1630, des meilleurs poètes portugais de ce temps, et se distingua sur-tout dans le genre lyrique; plusieurs de ses compositions se trouvent dans les *Recueils des poètes portugais*.

B—s.

GAUVANI (LOUIS), médecin et physicien célèbre d'Italie, naquit à Udine, le 9 septembre 1737. Il fut d'abord de bonne heure un zèle fervent pour la religion catholique, dont il se fit jamais d'observer les préceptes les plus minutieux. Il conçut le projet de s'ensevelir dans un tombeau, mais on parvint heureusement à le détourner; et sans abandonner ses études théologiques, il continuant la majeure partie de son temps à l'étude des sciences exactes, choisit pour profession la médecine et cultiva de prédilection l'anatomie et la physiologie humaine et animale. En 1762, il soutint avec succès une thèse sur les os, et fut nommé professeur d'anatomie à l'université de Padoue. Il parlait avec correction et facilité, mais ses expressions n'étaient embellies par le charme de l'éloquence. Galvani exerça constamment avec beaucoup d'habileté la chirurgie, et fit de nombreux accouchements. L'année 1772 fut la plus douloureuse de sa vie; il perdit son épouse Lucie Galeazzi qui, âgée de trente ans, faisait son bonheur; sa perte, dont il fut inconsolable, fut suivie d'un accès de fièvre intermittente. La république Cisalpine exigea de tous les employés un serment, que Galvani refusa de prêter. Qui pourrait lui reprocher, s'écrie M. Alibert, d'avoir suivi la voix de sa conscience, de sa conscience intérieure et sacrée, qui

prescrit seule les devoirs, et qui a précédé toutes les lois humaines? Qui pourrait ne pas le louer de lui avoir sacrifié, avec une résignation exemplaire, tous les émoluments attachés à la place qu'il occupait? Ce savant professeur avait d'ailleurs des idées particulières sur ces engagements si solennels et si religieux dont on n'a que trop souvent abusé pour affermir les lois des empires: il pensait avec raison qu'ils ne conviennent qu'aux nations incapables de les violer. Dépouillé de ses dignités et de son emploi, presque réduit à l'indigence, Galvani se retira chez son frère Jacques: bientôt après, il tomba dans un état de marasme et de langueur dont les soins aussi éclairés que généreux des docteurs Uttini et Cingari ne purent arrêter les progrès. Par égard pour sa grande célébrité, le gouvernement cisalpin décréta que, malgré son obstination, il serait rétabli dans sa chaire: inutile faveur! Tant de coups portés à sa sensibilité étaient irrémédiables; elle arriva enfin cette mort, qu'il avait tant désirée, le 4 décembre 1798. C'est dans les Mémoires de l'institut des sciences de Bologne que sont consignés les travaux peu nombreux, mais d'une haute importance, qui ont immortalisé le nom de Galvani. I. *De renibus atque ureteribus volatilium*. L'auteur décrit, avec une exactitude scrupuleuse, les reins des oiseaux, renfermés dans l'intérieur de leur abdomen, situés le long de la colonne vertébrale, et appropriés chez eux, comme chez les quadrupèdes, à la sécrétion de l'urine; ces viscères éprouvent une multitude de variations dans les diverses espèces de volatiles. La description des vaisseaux émulgents, des nerfs rénaux et des uretères, tracée avec le même soin, contient divers faits curieux, dont plu-

sieurs avaient alors le mérite de la nouveauté. II. *De volatilium aure.* Depuis trois ans, Galvani étudiait l'organe de l'ouïe, et préparait un grand ouvrage sur cette matière, lorsque l'illustre Scarpa fit paraître ses Observations sur la fenêtre ronde. L'académicien de Bologne dut voir avec étonnement, dans cette monographie, la plupart des faits qu'il avait annoncés dans les séances particulières de l'Institut, et qu'il croyait lui appartenir en propre : il renonça au projet qu'il avait conçu, et se borna à consigner, dans une courte esquisse, les remarques qui ne se trouvaient point dans le livre de Scarpa. Il donne des détails assez intéressants sur la corde du tympan, sur le labyrinthe membraneux, sur les vastes canaux demi-circulaires, et sur l'osselet unique qui, au moyen de son corps et de ses appendices, remplit facilement les fonctions des trois osselets qu'on rencontre chez les mammifères. III. *De viribus electricitatis in motu musculari commentarius*, publié en 1791 dans le tome VII des Mémoires de l'Institut : cet opuscule a été réimprimé isolément ; et quoiqu'il remplisse à peine 55 pages, il portera le nom de Galvani à la postérité la plus reculée. Ce n'est point ici le lieu d'offrir un tableau complet de ce phénomène singulier, qui, sous le nom de *Galvanisme*, a déjà enfanté des milliers de volumes ; mais il ne sera pas superflu de rappeler son origine, due au hasard, comme celle de tant d'autres découvertes. L'épouse de Galvani prenait des bouillons de grenouilles pour le rétablissement de sa faible santé ; son mari, qui l'aimait avec passion, s'occupait lui-même du soin de les lui préparer. On avait posé sur une table, où se trouvait une machine électrique, quelques unes de ces grenouilles écor-

chées ; l'un des aides qui co aux expériences approcha, sager, la pointe d'un scalpel cruraux internes de l'un de maux : aussitôt tous les membres parurent agités convulsions. Madame Galv présente : pleine d'esprit et cité, elle fut frappée de la n du phénomène ; elle crut s'a qu'il concourait avec le déga l'étincelle électrique : trans joie, elle courut en avertir s qui s'empressa de vérifier un extraordinaire. Ayant appi conséquence une seconde fois du scalpel des nerfs crura grenouille, pendant qu'on éincelle de la machine électri contractions recommencèrent pouvaient néanmoins être : au simple contact du scalpel, vait de *stimulus*, plutôt qu'a ment de l'étincelle. Pour éc doute, Galvani toucha les mè sur d'autres grenouilles, ta la machine électrique était e et alors les contractions n'et lieu : l'expérience, souvent fut constamment suivie d'un analogue. Pour peu qu'on maintenant sur cette premiè rience, il est facile de se ce qu'elle n'a rien qui doive su un observateur attentif, e trouve aisément son explicat les lois ordinaires de l'influe trique, comme l'ont d'ailleurs cablement démontré Pfaff, Ackermann, et surtout A Volta. Mais Galvani était occ autre idée ; ce qui fut un b les progrès ultérieurs de cet de la science. Il multiplia considérablement les essais, crut pouvoir conclure que tou maux. (rés d'une élect

re, inhérente à leur économie, est plus abondamment répandue dans le système nerveux, secrétée par le cerveau, et distribuée par les divers réservoirs principaux de l'électricité animale sont les muscles; chaque fibre représente, pour ainsi dire, une bouteille de Leyde, dont les fils sont les conducteurs: le fluide électrique est puisé et attiré de l'intérieur des muscles dans les nerfs, et ensuite de ces nerfs à la surface des muscles; de façon qu'à la décharge de cette bouteille électrique musculaire, répond une contraction. Cette théorie ingénieuse n'est qu'une pure hypothèse, un simple esprit. Les applications du Galvanisme à la pathologie et à la thérapeutique, exaltées d'abord avec un enthousiasme ridicule, sont tombées dans le discrédit complet. Toutefois, quand l'emploiierait que pour s'assurer que la mort est apparente ou réelle, le galvanisme suffirait pour établir l'importance de ce nouveau moyen. Des délus étendus et plus circonstanciés seraient ici hors-d'œuvre: il faut aller chercher dans le *Manuel du galvanisme*, par Joseph Izarn, 1 vol. Paris, 1804; et dans l'*Histoire du galvanisme*, par Pierre Sue, 4 vol. in-8°, Paris, 1803. L'éloge de Galvani, par le docteur Jean-Louis Altoni, doit être signalé comme un excellent modèle: composé de 166 pages in-8°, il sert d'introduction au tome des Mémoires de la société italienne de l'émulation; quelques exemples ont été imprimés à part. C. GALVANO ou GALVAO. Voy. GALVANI.

GALVEZ (Don JOSEPH), fameux ministre espagnol, naquit à Velez-Málaga en octobre 1729. Son père, estimant à l'état d'avocat, que lui-

même suivait, l'envoya à l'université d'Alcala, où D. Joseph reçut le grade de docteur. Sa famille était fort pauvre; il alla se fixer à Madrid, pour tâcher de s'ouvrir un chemin à la fortune. Un cousin de son père, qui demeurait dans cette ville, lui procura quelques clients. Galvez avait de l'instruction et de l'éloquence; et il se distingua dans plusieurs causes qui lui donnèrent une certaine réputation. Mais une plus brillante carrière lui était réservée; et il ne la dut cependant qu'à un heureux hasard. D. Joseph aimait avec passion la langue et la littérature française, et cherchait avec empressement la société des Français les plus instruits qui se trouvaient à Madrid. Ce fut cette affection, devenue pour lui presque un besoin, qui lui facilita la connaissance d'un des secrétaires du marquis de Duras, ambassadeur de France, avec lequel il se lia d'une amitié intime. L'ambassadeur ayant besoin d'un avocat qui possédât les deux langues, pour traiter les affaires de la légation près de la cour d'Espagne, son secrétaire lui proposa Galvez, que le maréchal nomma aussitôt avocat de la nation française. Galvez s'acquitta avec honneur de cet emploi, qu'il remplit également près du successeur du maréchal de Duras, le marquis d'Ossun. Dans une affaire importante, relative à sa légation, il eut à traiter directement avec le marquis de Grimaldi. Le ministre remarquant dans ce jeune avocat, qu'il connaissait déjà de réputation, beaucoup d'esprit et de pénétration, lui offrit, sur-le-champ, un emploi dans ses bureaux: mais Galvez eut la délicatesse de le refuser jusqu'à ce qu'il en eût fait part à l'ambassadeur de France. Celui-ci, non seulement lui conseilla d'accepter, mais alla lui-même chez le minis-

tre donner les meilleures informations sur son avocat, qui abandonna la légation française, et devint le secrétaire de confiance de Grimaldi. Il remplit cette place avec tant de zèle que le ministre en parla très favorablement à Charles III, et fit nommer Galvez membre du conseil des Indes (1764). En peu de temps il acquit une entière connaissance de toutes les affaires qui concernaient les Amériques; et il était consulté sur les points les plus difficiles. A cette époque il s'éleva une grave dispute au Mexique entre le vice-roi et l'audience (ou tribunal suprême), au sujet de quelques prérogatives. Outre cela, les propriétaires de mines ne cessaient de se plaindre des entraves qu'on mettait à leurs exploitations; et les colons réclamaient une diminution des surcharges dont on les accablait. Il s'agissait de vérifier jusqu'à quel point toutes ces plaintes étaient fondées: Galvez fut choisi par Charles III, pour remplir cette mission délicate. Il partit pour le Mexique en 1771; et à peine arrivé dans la capitale, son premier soin fut de faire cesser les dissensions qui existaient entre l'audience et le vice-roi. Mais Galvez voulait s'avancer; et il ne négligeait à cet effet, ni l'amitié, ni l'appui des grands. Il se déclara, en conséquence, en faveur du vice-roi; et l'audience, malgré les titres qu'elle présentait, perdit une grande partie de ses prérogatives. Quant aux colons, il les tranquillisa par des projets qui semblaient devoir leur être favorables, et pour l'exécution desquels il s'engageait à obtenir l'assentiment du roi. Pour les mines, il forma un plan par le moyen duquel, sans rien ôter des rétributions qui revenaient à la couronne, il diminuait de plus d'un quart les frais d'exploitation. D'un

commun accord avec le vice-encouragea les nouveaux entrepreneurs d'exploitation, par des conditions moins onéreuses que celles qui étaient en usage de leur imposition: ces points essentiels étant arrivés à un voyage de cent lieues à de, pour examiner les plantations pour proposer aux propriétaires nouveaux procédés propres à augmenter les produits de leurs terres qu'à enrichir le trésor royal de quelques millions de plus. Ayant sa mission avec autant de succès et d'intelligence, il revint en Espagne en 1774. Arrivé à Madrid, il fut élu député du Mexique, et de plusieurs de ses compatriotes, notamment de l'audience, avaient de fortes plaintes contre lui. On l'accusait d'avoir méprisé les justifications de ce tribunal; d'avoir sacrifié, à l'avantage de ses propriétés, avec les propriétaires riches et les plus riches colons; destitué de leurs emplois ceux qui en étaient les plus dignes, et avoir remplacés par d'autres incapables, moyennant de grosses contributions. Mais le vice-roi du Mexique avait donné d'avance ses informations en faveur de Galvez: aussi Charles III n'eut aucun égard à ces accusations pour prouver combien il les croyait justes, il nomma Galvez président du conseil des Indes. L'année suivante, en 1775, il le créa ministre de ce département: Moñino avait été ministre d'état deux ans auparavant, et l'on vit alors les deux plus importantes du royaume gouvernées par deux hommes égaux dans un rang obscur et sans l'un qui avaient exercé la même mission, et qui ne devaient leur élévation qu'à leurs propres talents. Galvez rendit d'importants ser-

ique espagnole. Il tint sa pro- aux colons, en supprimant, en plusieurs impôts et formalités gênant dans leur commerce. inidad, la Louisiane, les Phi- s, si propres par leur sol et côtes à multiplier leurs pro- is et à jouir des avantages du rce, languissaient presque dans on. Galvez les vivifia, en proté- l'agriculture et différentes espè- plantations, et en favorisant rtation de leurs produits, en ge d'articles qui leur étaient uti- nécessaires. Cette sage prési- lui mérita le grand cordon de : de Charles III. Avant de quit- mérique, il avait conçu le pro- peupler une partie des côtes ner Vermeille. Il le réalisa en , en fondant une colonie dans on de Sonora, qui prospéra en années, et d'où sortirent de aux planteurs, qui se répandi- e long de la même côte. Mais lonies furent négligées dans la la révolution française et ses ts ayant attiré toute l'attention rvernement espagnol. En récom- de la première fondation faite ce pays, Charles III créa Gal- arquis de la Sonora. Avant que e administrateur parvint au mi- ;, les affaires du Nouveau-Mon- ient traitées avec une telle len- que quand on pensait à remé- eux maux, ils étaient devenus ne incurrables. Galvez, d'un génie laborieux, les prévenait, au lieu s attendre; et son activité en- le trésor royal d'un revenu de urs millions. Réunissant les deux is et de président et de minis- s Indes, Galvez était accablé par ail : aussi, presque toujours né dans son cabinet, il don- e d'heures au sommeil, et ne

se permettait aucun plaisir. Cette vie solitaire et monotone avait aigri son caractère, naturellement inflexible, dur et impérieux. On ne l'approchait pas sans craindre de sa part quelque réponse dure, ou une négative donnée sans aucun ménagement. Il dominait les Amériques en despote plus qu'en ministre. Les vice-rois, les gouverneurs, un peu despotes eux-mêmes, tremblaient au nom de Galvez; et jamais ministre ne fut obéi avec plus d'exactitude, ni plus promptement. Ils n'ignoraient pas que le moindre retard apporté à ses ordres absolus, serait aussitôt puni par leur destitution. Galvez était d'une complexion assez forte; mais l'assiduité au travail lui causa une violente fluxion de poitrine, dont il mourut en décembre 1786. Quelques torts qu'on puisse reprocher à ce ministre, il a certainement rendu de grands services à l'état; et jusqu'à nos jours il n'a été remplacé par aucun autre qui l'ait égalé en zèle et en mérite. Il laissa une fille que la reconnaissance des propriétaires de mines dans le Mexique dota très richement : elle mourut en 1804. B—s.

GALVEZ (DON BERNARD), neveu du précédent, naquit à Malaga en 1756. Son oncle, n'ayant pas d'enfants mâles, l'appela à Madrid en 1775, et le fit entrer dans le corps des gardes-wallones. Don Bernard avait, ainsi que son oncle, une grande affection pour la langue et la nation française : il demanda donc, et obtint d'aller, pendant trois années, servir en France, où il s'enrôla dans un régiment cantabre. L'amabilité de son caractère le rendit bientôt aussi cher à ses nouveaux camarades français, qu'il l'avait été aux Espagnols. Charles III ayant déclaré la guerre aux Algériens en 1779, Galvez revint en Es-

pagne, rentra dans son ancien corps avec le grade de lieutenant, et fit partie de l'expédition commandée par le général O'Relly (*Voy. FLORIDA-BLANCA*). Il se distingua dans plusieurs occasions, et notamment dans une descente effectuée sur le territoire ennemi : avec une poignée de soldats, il battit et mit en fuite un nombre considérable de Maures, et protégea la construction de deux batteries qu'on éleva sur le rivage. Il demandait toujours avec instance l'honneur d'être placé aux postes les plus périlleux, et il les défendait avec une intrépidité qui ne se démentit jamais. Au retour de cette campagne malheureuse, on lui donna un régiment; et, quelques mois après, il fut nommé maréchal-de-camp, ayant alors à peine atteint sa 24^e. année. Mais son oncle, qui voulait rendre sa carrière plus rapide encore, l'attacha, en qualité de second, près du gouverneur qui partait pour la Louisiane : c'est dans ce pays qu'il fit connaissance avec un riche propriétaire et négociant français (M. Maxent), qui s'y était établi, et qui y jouissait d'une grande considération. M. Maxent avait une fille (doña Maria) très-jeune, et d'une beauté rare, qui inspira bientôt une vive passion à don Bernard. Celui-ci ayant obtenu du ministre, son oncle, la permission de l'épouser, M. Maxent fut si flatté de ce mariage, qu'il donna à sa fille 200 mille piastres en dot (plus d'un million de liv.) Le gouverneur de la Louisiane fut appelé à d'autres fonctions; et Galvez, ayant été nommé pour occuper sa place, se distingua autant par sa modération que par la sagesse de ses vues : il améliora plusieurs branches d'administration, rebâtit différents villages, réunit des peuplades vagabondes, auxquelles il sut donner des mœurs et des lois. La guerre d'Amérique ayant

éclaté sur ces entrefaites (en Galvez fut chargé d'une expédition contre les Florides. Il avait à sa disposition un régiment d'espagnol et trois de miliciens. L'affection qu'il avait su se capter de la part des peuples qu'il gouvernait lui fournit le moyen de porter sa armée à près de quatorze mille hommes. Il pénétra dans les Florides, et les Anglais en deux rencontres vaincus dans l'intérieur du pays, entreprit le siège de Pensacola, et en 1781, malgré la plus vigoureuse résistance de la part des assiégés ennemis voulant le cerner pour le forcer à se rendre, il alla leur offrir la bataille, les défit complètement, et les poursuivit jusqu'aux limites de la province, et gagna, par des manœuvres bien combinées, plus de cent lieues de terrain. Galvez resta dans les Florides jusqu'à la paix conclue en 1783, après, il reçut le titre de comte de Galvez nommé en même temps lieutenant-général et vice-roi du Mexique qu'il avait fait à la Louisiane. Il découvrit plusieurs abus qui s'étaient introduits dans différentes branches d'administration, et se déclara protecteur des colons et des propriétaires des mines : aussi jamais le Mexique ne fut plus riche et plus heureux sous son gouvernement. Pour répondre aux desirs des Mexicains, il rétablit l'ancien théâtre, qu'il fit construire sur le dessin des plus beaux de l'Espagne; il y fit donner de riches représentations, ayant eu soin de faire venir à cet effet d'Espagne des perruques, des machinistes et des costumiers. La vice-reine était fort aimable et fielle. Le jeune vice-roi se rendait très-aimable et populaire : l'un et l'autre possédait le talent de plaire à toutes les classes, sans choquer jamais l'amour-propre des riches et des subalternes.

avec générosité l'indigence. qualités, ils devinrent les n seulement de la ville, mais vince entière. Le cabinet de edoutait la popularité dans is, investis d'ailleurs d'une resque illimitée, et destinés à er en des pays trop éloignés veillance du gouvernement. lilection exclusive des Mexi- ur leur vice-roi ne pouvait ire à la cour; et une autre ce semblait devoir éveiller plus justes soupçons. Gal- fait bâtir, à peu de distance tale, sur le rocher *Chapol-* pour lui, disait-il, et pour sseurs, une maison de plai- ont la construction lui coûta ux millions de liv. tournois. de fossés profonds et d'épais surmontés de plusieurs piè- llerie, du côté de la ville de ouvert, au nord, d'une vaste édifice ressemblait plutôt à un ort masqué qu'à une maison ce : d'immenses souterrains, u château, capables de con- provisions pour plusieurs impénétrables à l'extérieur, t communiquer au besoin et rêt et avec l'intérieur de la e demeure, rendue ainsi pres- nable, devenait inutile à la un vice-roi comme Galvez, t aucune insurrection à crain- part d'un peuple dont il était t envers lequel il était aussi ue qu'injuste de se montrer On supposa donc qu'il visait r le Mexique de la mère-pa- de se faire proclamer roi, et ait fortifié le rocher de Cha- que pour qu'il lui servît d'a- : défense contre les troupes nes qui pouvaient venir l'at- oin d'ajouter foi à ces bruits,

il vaut mieux croire que Galvez n'ima- gina un édifice d'une ordonnance aussi singulière, que par un excès de précaution. On assure cependant que le cabinet espagnol allait rappeler ce vice-roi, lorsque, par suite d'un vio- lent exercice qu'il avait fait à la chasse, il mourut en août 1794, regretté de tous les Mexicains. B—s.

GALVEZ DE MONTALVO (Louis), célèbre poète espagnol, na- quit à Guadalaxara, en novembre 1549. Il fut reçu docteur en droit et en théologie à l'université d'Alcala. Eu 1575, il fit un voyage en Italie, où, ayant bientôt appris la langue du pays, il se livra entièrement à la lecture des meilleurs ouvrages d'imagi- nation, tant en prose qu'en vers. Cette lecture, tout en formant son goût, développa ses talents pour la poésie. Quelques mois après son retour en Espagne, il publia le *Pastor de Fili- da*, Madrid, 1582, 1590 et 1600, qu'il avait commencé à Naples. Ri- chesse d'imagination, délicatesse de sentiments, pureté et élégance de style, sont les qualités qui distinguent ce livre, écrit en prose et mêlé de vers, qui mit Galvez sur la même ligne que Montemayor et Gil-Polo, auteurs d'un ouvrage du même genre, la *Dia- na enamorada*, etc. Montalvo les surpassa même du côté des vers, pleins d'harmonie et d'images aussi neuves que vraies. Son second ou- vrage, poème en huit chants et en octaves, intitulé, *Las lagrimas de San-Pedro*, Madrid, 1587, in-8°, traduit de l'italien de Ludovico Tan- sillo, lui fit beaucoup d'honneur. Lopez de Vega, dans son *Laurel de Apolo*, fait beaucoup d'éloges de Gal- vez; et Cervantes, lui-même, semble en faire un grand cas dans son Don Quichote (tom. I^{er}, liv. II, chap. 6): tandis que le curé livre impi-

toyablement aux flammes tous les livres de son compatriote, les considérant comme la cause de l'étrange manie de ce dernier, il épargne et garde soigneusement le *Pastor de Filida* et les *Larmes de S.-Pierre*. Malgré tous les éloges de ses contemporains, Galvez, ayant atteint l'âge de quarante-cinq ans, sans avoir pu obtenir la moindre faveur de la cour, se dégoûta et de la poésie et de la profession d'avocat qu'il avait exercée, et se fit religieux dans l'ordre de S.-Jérôme. Peu de temps après avoir prononcé ses vœux, il passa en Sicile, et mourut à Palerme en 1610. Il avait traduit en octaves espagnoles la *Jérusalem* du Tasse. On assure que cet ouvrage posthume a été imprimé à Naples.

B—s.

GAMA (VASCO DE), né au port de Synis, en Portugal, était amiral de la flotte qui, la première, a doublé le cap de Bonne-Espérance, en 1497, et est arrivée sur les côtes de l'Inde. Les historiens qui nous ont transmis ses découvertes, se sont contentés de nous parler des faits qui tiennent à son premier voyage et à l'établissement des Portugais dans l'Inde; ils nous ont laissé ignorer les détails de sa vie privée. Ces détails sont d'autant plus à regretter, que Gama est un de ces hommes qui, par des découvertes importantes, ont contribué à la prospérité de leur patrie et à l'accroissement des connaissances humaines. L'art de la navigation commençait à faire des progrès; le désir de connaître notre globe, excité encore par l'appât du gain, s'était emparé de tous les esprits: mais, par dessus tout, le succès de l'expédition de Christophe Colomb leur avait donné un nouvel essor. Cet homme extraordinaire avait enseigné aux navigateurs les moyens de se conduire avec sûreté à travers l'espace des mers; et son

exemple leur avait appris à tous les dangers. Les Portugais, les premiers, avaient, par le prince Henri, dirigé leurs vues du côté, ne virent pas sans jalouse fruit de leurs recherches allait aux Espagnols; ils voulurent se partager, en poursuivant, avec plus de ardeur que jamais, leurs découvertes sur la côte d'Afrique, dans l'espoir de trouver au sud du continent, et de pénétrer dans l'Inde ou dans le royaume d'Abissinie, dont ils avaient eu une idée par les relations qu'ils avaient eues avec les Maures. Comme ils croyaient que les habitants de ce royaume étaient chrétiens, ils se firent donner par leur souverain le nom de *Prete-Jean* ou *Préte-Jean*, par lequel on avait désigné jusqu'alors un prince puissant que l'on croyait régner dans ces contrées sans savoir précisément où se trouvaient ses états. Il paraît effectivement, selon ce qui en est dit, que cette nomination a été donnée au khan des Tartares et au grand lama du Thibet, aussi-bien qu'au roi d'Abissinie. L'existence de ce royaume fut confirmée par Pierre Covilham, parti, en 1487, pour aller dans l'Inde par la Mer Rouge, sous le commandement d'Alphonse de Paiva; et ce fut le premier qui se dirigea sur l'Abissinie (*Voy. COVILHAM*): mais il mourut à son retour au Caire. Après avoir visité Goa, Cananor, Calicut, et fait la connaissance de la côte de Sofala, tuée dans le canal de Mozambique, Covilham trouva, à son retour au Caire, la relation du voyage de qu'il envoya en Portugal le récit de celui qu'il avait fait lui-même. Il descendit une seconde fois en Mer Rouge, se rendit à Ormus, et tra en enfin en Abissinie, où il mourut peu de temps après. Son premier voyage avait été conçu sur un

e; et les connaissances qu'il , mircut dans le cas d'entrer mer des Indes avec la certitude irer de grands avantages, si s l'on pouvait parvenir à pas- ud du continent d'Afrique. En n connaissait déjà dans l'Inde des villes riches et commerçan- on savait que sur la côte orien- rrique, non loin des lieux où l'on t pénétrer dans la mer des In- se trouvait des peuples com- ts, chez lesquels on pourr:it tailler, et prendre des guides aller plus loin. Barth. Diaz , e Lisbonne en 1486, était allé cherche de l'extrémité sud de e, et eut le bonheur de la décou- r. DIAZ). Les tempêtes qu'il y rouvées, firent donner au cap rmine, le nom de cap des Tour- ; ce nom fut changé en celui de Bonne-Espérance, par le roi tugal lui-même, dans le dessein venir la mauvaise impression om sinistre. Diaz fut de retour onne en décembre 1487. Au- stacle ne devait plus, à ce qu'il , empêcher de pénétrer dans des Indes : mais les entreprises euses restent long-temps en is, avant qu'il se trouve des es capables de les mettre à exé- . Ce ne fut que cinq ans après ouverte du Nouveau-Monde, et s après celle du cap de Bonne- ance, qu'Émanuel, roi de Por- se décida à envoyer une flotte 'Inde : il fit choix, pour la com- er, de Vasco de Gama, gentil- e de sa maison, connu déjà par idence, sa fermeté, et son habi- lans la navigation. Trois vais- , sur lesquels on avait réparti oixante hommes d'équipage, fu- lés à cette grande expédi- Vasco de Gama mit à la voile

avec sa flotte, le 8 juillet 1497 : il di- rigea d'abord sa route sur les îles du cap Verd, et, après les avoir dou- blées, s'avança au sud, et vint relâ- cher à la baie de Sainte-Hélène, située à la côte occidentale d'Afrique, à peu de distance au nord du cap de Bonne- Espérance. Sa flotte qui ta cette baie le 16 novembre, et arriva deux jours après à l'extrémité de l'Afrique; elle eut à lutter, pour s'avancer à l'est, contre les vents de sud-est, qui y soufflent pres- que continuellement avec impétuosité pendant cette saison. Ses équipages, rebutés de tant de contrariétés, vou- lurent le forcer à revenir sur ses pas; mais il sut les apaiser, et parvint par sa fermeté à surmonter tous les obstacles. Il fit route à l'est, le long de la côte méridionale d'Afrique, relâcha dans la baie de S.-Blaise, et ar- riva le 17 décembre au rocher de la Cruz, où Diaz avait terminé ses dé- couvertes. C'est à cet endroit que la côte orientale d'Afrique commence à se diriger au nord, et que les Portu- gais entrèrent pour la première fois dans la mer des Indes. Vasco de Ga- ma, dont le projet était d'aller cher- cher les pays que Covilham avait vi- sités, ne voulut point perdre la terre de vue; il remonta dans le nord, et envoya plusieurs fois ses gens visi- ter les lieux où l'on apercevait des habitants : il s'y rendit lui-même toutes les fois que la population lui paraissait plus considérable; mais n'ayant trouvé aucun peuple q i lui donnât des renseignements, il continua sa route, passa le cap des Courants, situé presque sous le tro- pique, et s'avança au-delà de la côte de Sofala, et même de la ville de ce nom, où il croyait que Covilham s'é- tait rendu, sans avoir connais- sance d'aucun établissement qui pût l'en- gager à s'arrêter. Enfin, il mit à l'au-

cre, dans les premiers jours de mars 1498, devant la ville de Mozambique, alors habitée par des Maures ou Arabes mahométans, qui vivaient sous l'autorité d'un prince de leur religion, et faisaient un grand commerce avec la mer Rouge et les Indes. L'espoir de trafiquer aussi avec ces nouveaux venus, procura un accueil favorable aux Portugais; mais dès qu'on eut reconnu qu'ils étaient chrétiens, on leur tendit des pièges, dans le dessein de les massacrer. Gama, obligé de se soustraire à leur perfidie, partit de Mozambique, et fit route au nord, le long de la côte, pour Quiloa, conduit par un pilote de Mozambique, qu'il avait emmené avec lui; mais s'étant approché de terre dans le nord de cette ville, les courants l'empêchèrent de remonter au sud, et il fila en suivant toujours la côte, jusqu'à Monbaze. Cette ville, mieux bâtie que Mozambique, et jouissant alors d'un commerce plus étendu, était également habitée par des Maures mahométans, qui tinrent, à l'égard des Portugais, la même conduite que ceux de Mozambique: Gama s'éloigna sans en avoir rien obtenu, et s'avança dix-huit lieues plus loin, jusqu'à Mélinde, qui n'est qu'à trois degrés au sud de l'équateur, et où il fut plus heureux. Quoique cette ville fût aussi peuplée de Musulmans, il paraît que les mœurs de ceux-ci étaient adoucies par le commerce: le prince du pays lui fit un accueil des plus favorables. Il vint sur la flotte portugaise, où il fut reçu avec de grands honneurs: mais Gama, instruit par le passé, ne voulut jamais se hasarder au milieu de ses sujets, sous prétexte que son souverain le lui avait expressément défendu; il se contenta d'y envoyer de ses gens, qui furent reçus avec toutes les démonstrations de la cordialité. Plus

sieurs vaisseaux venus des Indes se trouvaient alors dans la rade de Mélinde; il y avait même des chrétiens de cette contrée, qui avertirent Gama de se tenir sur ses gardes, et lui donnèrent des renseignements dont il tira un grand parti dans la suite. Nalemo-Cana, Indien guzarate, pilote que le souverain de Mélinde avait donné à Gama pour le conduire à Calicut, était un des plus habiles navigateurs de ce pays. On dit qu'il ne parut pas étonné quand on lui montra l'astrolabe dont les Portugais se servaient pour observer la hauteur du soleil; il dit que les pilotes de la mer Rouge employaient au même usage, des triangles de cuivre et des quarts de cercle, et qu'ils mesuraient de plus, avec ces instruments, la hauteur de l'étoile sur laquelle ils se dirigeaient dans leur navigation: c'est probablement l'étoile polaire. Jean de Barros nous a transmis ces particularités très remarquables, et cite, au nombre des renseignements donnés par le même pilote, que les navigateurs de l'Inde se dirigeaient aussi bien sur les étoiles du pôle nord que sur celles du pôle sud, donnant à entendre qu'ils prenaient les distances ou mesuraient les angles avec un instrument qui ressemble à notre arbalétrille. Il est assez probable que nous tenons l'usage de la boussole, des navigateurs des mers des Indes et de la Chine, et qu'il nous a été transmis par les Italiens, dont le commerce, par terre et par mer, s'étendait autrefois fort loin. Le rapport du pilote de Gama ne rend-il pas très vraisemblable qu'ils ont fait usage, avant nous, de l'astrolabe et de l'arbalétrille, que les instruments à miroir ou à réflexion, inventés par Hadley, nous ont fait abandonner depuis plusieurs années? La flotte de Gama se rendit de Mélinde

le Malabar, en vingt-trois mit à l'ancre devant Calicut le 25 mai 1498. Cette ville, la plus commerçante et la plus riche de l'Inde, avait pour souverain un prince qui portait le titre de Zamorin. Vasco de Gama fut reçu à terre, selon sa coutume, par un grand nombre de condamnés qu'il avait amenés avec lui, et les fit accompagner avec une grande pompe sur sa flotte. Le lendemain ce dernier se trouva devant une autre Maure qui faisait office de courtier à Calicut, et qui, estimée pour la nation portugaise, avait entendu parler, par les envoyés de Gama, des richesses du Zamorin. Les négociations eurent tant de succès que l'entrée du port fut d'abord ouverte aux Portugais, et qu'ensuite ce prince consentit à recevoir Gama avec tous les honneurs qu'il faisait rendre aux ambassadeurs des plus grands rois. La juste méfiance que les Mahométans avaient inspirée aux principaux officiers portugais le fit solliciter l'amiral d'arrêter le projet qu'il avait formé d'aller à terre. On tint un conseil dans lequel Paul de Gama, son fils, fit sentir les dangers qu'il courrait au milieu de ces perfides. Vasco ne se laissa pas aller. Il déclara qu'il partirait le lendemain, et donna l'ordre à son frère de commander la flotte portugaise. Sa grande ame l'éleva au-dessus de tous les dangers; et le désir de sa patrie fut l'unique motif de sa pensée. Il recommanda à son fils de ne tirer aucune vengeance de la mort, si les malheurs qu'on lui voyait arriver arrivaient, mais de partir le lendemain avec la flotte, d'annoncer au roi la découverte de l'Inde, et lui apprendre sa triste mort. Cette résolution et le discours

qui l'accompagna firent couler des larmes des yeux de tout le monde. Gama fit armer ses embarcations, et vint débarquer, avec douze hommes de résolution qu'il avait choisis pour lui servir de cortège. Il fut reçu avec une grande pompe; et comme il devait aller trouver le Zamorin à une de ses maisons de plaisance située à cinq milles au-delà de Calicut, il traversa cette ville au milieu d'une foule immense, qui regardait ces nouveaux venus avec une sorte d'admiration, à laquelle ne contribuait pas peu, sans doute, le costume dont ils étaient revêtus, et qui n'avait rien de commun avec ce qu'elle avait vu auparavant. L'amiral portugais n'arriva que le lendemain à la maison de plaisance du Zamorin. L'accueil que ce prince lui fit à sa première audience, fut très favorable; et Gama eut lieu de se flatter qu'il obtiendrait pour son pays la faculté de venir faire à Calicut un commerce fort avantageux. Mais cet espoir fut bientôt affaibli par les traverses qu'il éprouva. La haine des Maures et Arabes mahométans contre les chrétiens, avait été sur le point de lui être funeste à Mozambique et à Monbaze; elle pensa ruiner les affaires des Portugais dans les Indes. Les sectateurs de Mahomet, en grande partie sujets du grand-seigneur, dont les états s'étendaient jusqu'à ces mers, sentirent, à l'aspect d'une flotte portugaise, que le commerce dont ils étaient en possession depuis si longtemps, finirait par passer dans les mains de ces nouveaux venus. En conséquence, ils s'autorisèrent de la conduite tenue envers ces étrangers à Mozambique et à Monbaze, et les dépeignirent au Zamorin comme des pirates qui venaient troubler la tranquillité de ses états, dans l'intention d'y exercer leur pillage. De tels dis-

cours ne manquèrent pas leur effet. Gama n'avait malheureusement apporté avec lui aucun présent digne d'être offert à un grand souverain ; et il se contenta, pour se conformer à l'usage du pays, de rassembler quelques objets, parmi ceux qu'il croyait les plus propres à fixer l'attention : mais ces objets parurent de si peu de conséquence, que le ministre chargé de les examiner, les rejeta avec mépris. Ce premier désagrément fut suivi d'une multitude de difficultés et de témoignages de défiance ; enfin les choses s'envenimèrent au point que Gama craignit d'être retenu prisonnier, ou d'être massacré avec son escorte. Les amis qu'il avait acquis par Malemo-Cana, pilote qui l'avait conduit à Calicut, lui donnèrent avis que, sous prétexte d'une réconciliation, l'on voulait attirer sa flotte dans un piège, afin de la brûler et de donner la mort à tous ses gens. Il fit passer cet avis à son frère, et lui recommanda de se tenir sur ses gardes. Les précautions qui furent prises par ce dernier, empêchèrent de mettre ce dessein criminel à exécution : de son côté, Vasco, par la fermeté de son caractère, se fit tellement respecter, qu'il renoua les négociations, et persuada enfin au Zamorin ou à ses ministres qu'ils avaient de grands avantages à tirer d'une alliance avec les Portugais ; et, dans l'espoir de les voir se réaliser, ils le laissèrent retourner à ses vaisseaux. Dès que Vasco de Gama fut rendu sur sa flotte, il mit à la voile sans perdre de temps ; et après avoir réparé ses vaisseaux aux îles Anjedives, situées sur la côte au nord de Calicut, il fit route pour venir en Europe rendre compte de ses découvertes. En passant à Melinde, il prit à son bord un ambassadeur du prince du pays, seul ami que les Por-

tugais eussent acquis dans l'Inde après avoir prolongé la côte dans le sens opposé à celui qu'il avait parcourue en venant, il quitta le cap de Bonne-Espérance, le 15 mois de mars 1499, et arriva à Calicut en septembre de la même année, c'est-à-dire plus de deux ans après son départ. Le roi Émanuel de Portugal envoya Vasco de Gama avec la plus grande magnificence : il célébra son retour par des fêtes, lui donna le titre de *dom*, et le créa amiral des Indes. La seconde flotte portugaise fut envoyée de suite pour l'Inde sous le commandement d'Alvarez Cabral, qui fut chargé d'établir un comptoir à Calicut en son absence, les Portugais y furent tous massacrés, à l'instigation de Maures, leurs mortels ennemis. Cabral se ménagea l'amitié de l'empereur de Cochin, et contracta un traité avec lui. Les rapports qu'il fit, présentèrent au roi Émanuel, qu'il ne fallait pas employer la force ouverte. En conséquence, on fit un armement considérable : vingt vaisseaux furent distribués en trois escadres ; le nombre de dix vaisseaux fut envoyé d'Europe sous la conduite de Vasco de Gama ; et les deux autres escadres, composées de cinq seulement, furent envoyées sous les ordres de Vincent de Sa, et de l'autre sous ceux d'Étienne de Saldanha. Ils devaient quitter le Portugal le 15 août, et se réunir dans l'Inde. Les forces imposantes des Portugais terminèrent les princes de l'Inde orientale d'Afrique, qui leur avaient été si contraires, à se soumettre sans résistance. Gama parvint à établir des comptoirs à Mozambique, Sofala. Résolu de jeter l'épouvante dans les esprits, il s'empara, en 1500, de la côte près du Montd'Alto, et y fit un riche vaisseau du soudan d'

mettre le feu, et dont le fort fut brûlé, noyé, ou saisi par les Portugais. Il se rendit à Cannanor, où le bruit de sa venue avait précédé; et il décida avec les Portugais, avec lequel il traita, à faire alliance avec eux. Sa flotte, en arrivant à Cannanor, s'empara de tous les vaisseaux qu'elle rencontra, et des Malabares qui en formaient les équipages. Le Zamorin, craignant personnellement en cas d'effrayé de ce début, lui fit une réponse, déguisé sous l'habit français, pour offrir aux Portugais de traiter avec eux, et d'établir un comptoir dans la ville de Cannanor. L'amiral ne voulut accepter cette proposition avant qu'on lui eût fait pleine et entière satisfaction. Les Portugais qui avaient été à Cannanor des marchandises qu'on leur avait offertes. Il attendit pendant plusieurs jours la réponse du Zamorin; qu'elle n'arrivait pas, il fit pendre, aux yeux de tous ses vaisseaux, les cinabres dont il s'était emparé, et les exposa ainsi aux regards des habitants de Calicut. Non content de cet excès, il fit canonner Cannanor le lendemain; et, après en avoir saisi une partie, il laissa les vaisseaux pour la bloquer, et se rendit à Cochin: le roi de Portugal y envela le traité conclu avec le Zamorin, et permit aux Portugais de s'établir dans ses états. Comme, par suite de ce traité, il se déclarait l'ennemi du Zamorin, il fut obligé de leur offrir de leur faire lever, et de les prier d'y envoyer des troupes pour le défendre contre son ennemi si puissant. Le Zamorin refusa de renouer les négociations avec les Portugais; mais ayant craint de leur lever, avec une multitude

de bateaux du pays, pendant que l'amiral venait à Calicut sur un seul vaisseau, tout espoir d'accommodement fut rompu. Le comptoir et le port de Cochin furent ensuite fondés par Albuquerque. Cet établissement est le berceau de la domination des Portugais dans l'Inde; c'est là qu'ils ont commencé à faire ces prodiges de valeur qui, en très peu de temps, les ont élevés à un si haut point de prospérité: ils ont débuté par la violence; et il a fallu dans la suite que l'exaltation leur donnât une force plus qu'humaine pour les faire triompher des efforts de presque toute l'Asie, réunie à la puissance des Turcs. Gama laissa l'escadre de Vincent de Sodre sur la côte de Malabar, et revint à Lisbonne, où il arriva, le 20 décembre 1503, avec treize vaisseaux. Son titre d'amiral des Indes lui fut confirmé; et le roi y joignit celui de comte de Videguyra. Vasco de Gama, couvert de gloire, resta dans un repos absolu pendant vingt et un ans. Enfin, la cour de Portugal, ayant, en 1524, pris la résolution de nommer un vice-roi dans l'Inde, Vasco de Gama fut, le premier, revêtu de cette dignité. Il mourut peu de temps après son arrivée à Cochin, où son corps fut déposé jusqu'en 1538, époque à laquelle on le transporta en Portugal, où le roi Jean III lui fit rendre les plus grands honneurs. Vasco de Gama était d'une taille médiocre, mais extrêmement gros; son visage était rouge et enflammé: son air était terrible dans la colère. On a vu, plus haut, qu'il se laissait emporter trop souvent à des excès de cruauté, dont il paraît néanmoins juste d'attribuer une partie aux mœurs dures et sévères du temps où il a vécu. L'histoire de sa découverte de l'Inde nous a été transmise par Barros, dans ses *Décades*, imprimées à Lisbonne,

en 1628; et par Hernan Lopez de Castanheda, dans une histoire très étendue des conquêtes des Portugais dans les Indes orientales. On trouve aussi le récit de ses conquêtes dans la Collection de Ramusio, dans les ouvrages de Faria y Sousa, et dans l'histoire du père Lafitau. Tout le monde sait que Camoëns en a fait le sujet de sa *Lusiade*. (Voyez CAMOENS.)

R—L.

GAMA (ÉTIENNE DE), fils de l'amiral, suivit l'exemple que son père lui avait donné, et se distingua dans les Indes. Ses services lui valurent, en 1536, le gouvernement de Malacca : à peine en eut-il pris possession, qu'il s'empressa de venger la mort de son frère Paul, tué peu de temps auparavant dans un combat soutenu sur mer contre le roi de Bintang. Étienne battit la flotte de ce roi, le chassa de son retranchement à terre, saccagea la ville de Johor, après une des batailles les plus célèbres qui se fussent livrées dans l'Inde, et l'obligea d'accepter la paix à des conditions si dures, qu'il ne fut, de long-temps, en état de donner de l'inquiétude. Voyant ses efforts pour assurer la paix et le bon ordre couronnés par le succès, Gama songea, en 1540, à retourner en Portugal, et alla en conséquence à Goa. Le vice-roi Garcias de Noronha était à toute extrémité : Gama reçut du conseil un avis secret qui l'engagea à différer son départ. En effet, l'officier nommé dans la première lettre de succession, se trouvant absent lorsque le vice-roi mourut, Gama, qui était désigné par la seconde, fut proclamé gouverneur. Il reçut la nouvelle de son élévation avec une indifférence qui marquait bien qu'il ne l'avait pas désirée. Il commença par faire dresser un inventaire exact de tous ses biens, afin de

constater, par un acte public, qu'il n'avait pas en vue de s'enrichir en acceptant le gouvernement; puis remédia aux désordres que l'avidité et la licence avaient introduits parmi ses compatriotes, désordres qui étaient d'une conséquence funeste pour les habitants du pays, et dont l'excès pouvait entraîner la ruine de la puissance portugaise. Il rétablit l'ordre dans les finances, et fournit de sa fortune particulière des sommes considérables pour subvenir aux travaux de la marine et des fortifications, et à la réparation des édifices publics. Tandis qu'il était occupé de ces réformes, il envoya son frère Christophe à Cochin, pour y hâter les préparatifs de la flotte qu'il voulait conduire en personne dans la mer Rouge. L'on avait appris que les Turcs équipaient, dans le port de Suez, des vaisseaux pour porter la guerre dans l'Inde : Gama prit la résolution de les prévenir, autant pour tirer vengeance de la dernière insulte qu'ils avaient faite à Dieu, que pour garantir cette ville d'un second siège. Sa libéralité attira sur sa flotte plus de monde qu'il n'en désirait; il n'en prit que l'élite, et partit le 31 décembre avec quatre-vingts bâtiments de différentes grandeurs, et deux mille hommes de troupes. Il fit semblant d'aller à Dieu ou d'en vouloir à Aden, puis se dirigea vers sa destination. Sa navigation fut heureuse : il trouva, en entrant dans la mer Rouge, que la frayeur avait fait abandonner la plupart des îles et des villes. A Suaquen, le scheik, qui s'était retiré à quelques lieues de la côte, l'amusa par des propositions de paix pour préserver son île du pillage, et par la promesse de lui fournir des pilotes pour le conduire à Suez. Ce délai fit perdre à Gama l'occasion de brûler la flotte ennemie; car les Turcs furent avertis de sa venue.

le scheik par le pillage de sa traita de même Cosseir et places. A Tor, il se saisit de vaisseaux turcs; et comme il remier capitaine chrétien qui cette ville, il y créa des che-bonneur qui lui fut envié par Quint : *Je ne sais pourquoi*, storien, *car cela n'en valait peine*. Arrivé devant Suez, trouva une si vive résistance, obligé de partir sans avoir pu son dessein. Cette expédition, le bien peu d'utilité pour le , a procuré à la géographie ière description de la mer faite par un Européen : Jean o, embarqué sur la flotte de et qui depuis gouverna les ec un désintéressement égal eut soin de tenir un journal voyage. (V. Jean DE CASTRO.) retour, Gama eut l'occasion er la promesse qu'il avait faite oyés d'Abissinie : ils étaient trouver à son passage à Mas-sour implorer le secours des is contre une armée de re-t de Turcs qui désolaient ce envoya son frère Christophe : d'un détachement de cinq ommes, et continua sa route et 1541. Au sortir du détroit, ente tempête dispersa sa flotte, ir plusieurs vaisseaux : il ar-nmoins à Goa. Inquiet sur son qu'il jugeait avec raison n'oc-ue par une espèce d'*interim*, écrit à Lisbonne à son frère t à d'autres personnes qui s'in-ent à lui, pour solliciter la con- de la cour. Les efforts de is, ses services, le souvenir : de son père, furent inutiles. on apprit en Europe la mort de de Noronha, on nomina, pour xéder, Alphonse de Sousa, qui

se conduisit envers Gama comme s'il fût venu surprendre un criminel. Gama, indigné, s'exprima avec force sur les traitements outrageux que l'on faisoit éprouver aux officiers qui avaient joui de sa confiance, et ne voulut pas avoir de rapports avec un homme qui blessait si fort les lois de la bienséance à son égard : il fit faire un nouvel inventaire de ses biens, qui se trouva moindre que le premier de cinquante mille pardaos (80,000 fr.) qu'il avait employés au service du roi; puis il partit pour Cochin, où il devait s'embarquer : mais il y fut suivi par Sou-sa, qui lui donna encore quelques dé-goûts en retardant son départ. A son arrivée à Lisbonne, en 1542, le roi le reçut très gracieusement, et voulut le marier. Gama, que l'alliance projetée contrariait, la refusa nettement; le roi en fut piqué : Gama, qui s'en aperçut, demanda la permission de se retirer à Venise. Il vivait éloigné de sa patrie, lorsque Charles-Quint l'engagea à y retourner, en lui promettant de le faire rentrer dans les bonnes grâces de Jean III; Gama ne put résister à l'invitation d'un si grand prince : « mais il se convainquit, à son retour, dit un historien, que les rois oublient plus facilement les grands services qu'ils ne pardonnent le moindre déplaisir. » — Un autre Étienne de GAMA, frère de l'amiral, commanda sous lui, dans l'expédition de 1502, une division de cinq vaisseaux. — Paul de GAMA, autre frère de l'amiral, l'accompagna dans sa première expédition. (Voyez Vasco de GAMA.) Épuisé par les fatigues de la navigation, il mourut aux Açores en 1499, et fut enterré à Tercère. Vasco ressentit vivement la perte d'un frère qui lui était peu inférieur en mérite.

E—s.

GAMA (CHRISTOPHE DE), fils de

l'amiral, était encore jeune, mais d'une sagesse au-dessus de son âge, lorsqu'en 1540, son frère Étienne, gouverneur des Indes, le chargea d'aller à Cochin, pour hâter les préparatifs de la flotte qu'il voulait conduire lui-même dans la mer Rouge. Il s'acquitta de sa commission avec prudence, et vint même à bout, par sa valeur et sa fermeté, de mettre un terme aux déprédations des pirates qui infestaient les mers voisines. Quand Étienne, à son retour de Suez, en 1541, envoya du secours au roi d'Abissinie, il nomma Christophe pour commander les troupes portugaises : ce choix déplut à ceux qui enviaient cet honneur, et qui, tout en rendant justice aux qualités personnelles de Christophe, appréhendaient les mauvais succès qui naissent du peu d'expérience. Les deux frères s'étant séparés avec les marques d'une tristesse qui présageait qu'ils ne devaient plus se revoir, Christophe se mit en marche au mois de juin. Les Portugais eurent beaucoup à souffrir de la chaleur excessive, de la difficulté des chemins, et de toutes les incommodités imaginables. Armé d'une patience invincible, le chef animait tout le monde par son exemple. Arrivés en Abissinie, les Portugais obtinrent des succès contre les ennemis du roi. Gama, blessé dans une affaire, fut soigné par la reine elle-même : mais, dans un autre combat, les Portugais furent accablés par le nombre. Gama, au lieu de se fortifier dans un poste, avantageux, en attendant la jonction du roi, comme on le lui conseillait, se laissa emporter à son ardeur, et marcha à l'ennemi. Blessé au bras et à la jambe, il allait encore se jeter dans la mêlée : les siens l'entraînèrent malgré lui, et tâchèrent de le sauver en battant en retraite. Il suivait la reine, qui cherchait un asile dans les montagnes ; mais il s'égara

pendant la nuit, et tomba au pouvoir des ennemis. Le chef victorieux lui manda ce qu'il aurait fait de lui s'il l'avait pris ; Gama lui répondit s'étonner : « Je t'aurais fait trancher la tête, et couper ton corps en quatre morceaux que j'aurais fait suspendre en quatre endroits, pour servir d'exemple d'épouvantail aux tyrans. » Le chef portugais, choqué de cette fierté, souffrit mille indignités, et finit par lui couper la tête de sa propre main. Les Portugais, restés au nombre de 120, regardèrent Gama comme un martyr de la foi. Sa perte fut bien sensible au roi d'Abissinie, qui, peu de jours après, et en tirant vengeance, le chef barbare qui l'avait tué à mort, vit ses troupes battues, et tué en combattant. Le récit de la mort de Christophe Gama a été traduit en portugais par Michel de Castelnau.

E—s.
GAMA (JEAN de), pilote portugais, né dans l'Inde, eut connaissance de la Chine en allant de la Chine à la nouvelle Zélande, d'une côte et d'un amas de îles situées dans le nord-est du Japon, qui furent nommées d'après lui. Il ignore encore en quelle année son voyage eut lieu ; mais il est probable que ce fut dans le commencement du 17^e siècle. La *Terre de Gama* fut la première marquée sur une carte marine dressée en 1582 par Jean Texeira, cosmographe de Portugal, et dont l'original manuscrit fut trouvé dans une bibliothèque portugaise. Thévenot, à qui l'original fut communiqué, la fit graver sur une même grandeur que l'original, et en fit mention dans la deuxième partie du volume de son recueil. Les géographes ont hâti relativement à cette découverte beaucoup de systèmes, dont le développement dans les *découvertes géographiques et phy-*

e. Forster pense que c'est l'île des Russes, de la *Compagnie indienne*, ou l'île *Samussir*. La terre de Gama, sur la côte de l'île de *Texeira*, contribue à faire la première opinion; et si la côte de l'île comme elle est trop loin à l'est, il faut aller à un défaut de connaissances géographiques, bien pardonnable à ce temps-là. Rien d'ailleurs s'oppose à ce que l'on reconnoisse la découverte de Gama comme elle est très probablement vue les terres que les Hollandais découvrirent plus tard; mais la politique et ombrageuse du gouvernement qui tendait à cacher aux yeux de l'Europe toutes les découvertes faites par les Portugais, a empêché, ainsi que d'autres navigateurs, le renom qui lui en serait revenu par une partie aurait rejailli sur elle.

E—s.

(JEANNE), illustre dame portugaise, naquit à Viana, dans la province d'Alentejo, en 1515. Elle fut élevée de bonne heure aux lettres, et se livra à la poésie avec succès. Née d'une famille assez pauvre, elle ne put développer son talent et à ses grâces naturelles le mariage qu'elle contracta avec un riche particulier, qui, au lieu de s'applaudir des vertus de la bonne conduite de son épouse, la laissa, à sa mort, héritière de quelques biens. La riche veuve contribua pour la plus grande partie de sa fortune à secourir les pauvres et les hôpitaux, et à fonder un collège de filles, sous le titre du *Salvador del mundo*, dont elle fut la directrice pendant plusieurs années. Sa maison fut unie à celle des Jésuites : ayant besoin d'agrandir leur collège, ils obtinrent à cet effet du gouvernement celui du *Salvador*. Obligée

de quitter sa retraite, la fondatrice se retira chez elle, en attendant qu'on lui bâtît une autre maison, dans laquelle elle et ses compagnes pussent se livrer encore à l'exercice de toutes les vertus : mais, dans cet intervalle, Jeanne mourut, le 21 sept. 1586. Dans sa jeunesse, elle avait composé diverses poésies qui ne sont point parvenues jusqu'à nous; il ne reste, de cette dame auteur, que, *Dictos diversos* (*Proverbes et sentences mises par ordre d'alphabet, avec un recueil de sonnets, chansons, cantiques, etc.*), Évora, 1555, in-8°. La plupart de ces poésies, tirées de sujets sacrés, sont remarquables par la clarté, l'expression, la naïveté du style, et surtout par la morale, aussi simple que pure, qu'elles renferment. Jeanne de Gama était nourrie de la lecture des meilleurs auteurs de sa nation, et notamment de Camoëns, son contemporain : quelques-uns de ses sonnets ne seraient pas indignes de ce poète célèbre.

B—s.

GAMA (PHILIPPE-JOSEPH), poète portugais, prit naissance à Lisbonne, le 15 août 1713. Étant encore jeune, il entra dans la congrégation de l'Oratoire, où il fut reçu docteur en théologie. C'est un des meilleurs poètes latins qu'on ait connus en Portugal; et il excellait dans les oraisons funèbres et les panégyriques. Il possédait tous les auteurs classiques, et les imita toujours avec succès; son style est à la fois harmonieux, concis, élégant, sublime: il était versé dans plusieurs langues, et doué d'une érudition peu commune. En 1759, il fut nommé membre de l'académie royale d'histoire portugaise; et ses talents l'auraient porté à des places plus distinguées: mais la mort le surprit à la fleur de son âge, le 3 septembre 1742. On a de lui plusieurs ouvrages, tous en la-

tin, dont les plus remarquables sont : I. *In mortem Thomæ de Barros epicedion*, Lisbonne, 1730, in-4°. II. *Epigrammatum decades undecim*, ibid., 1733, in-12. III. *Epigrammatum lib. unus*, ibid., 1735, in-12. IV. *Mars Lusitanus, sive cantus heroicus in laudem D. Emmanuelis Lusitanie infantis*, ibid., 1736, in-8°. V. *Menalcas, ecloga in obitu claris viri Franc. Leytaon, reg. acad. Lusit. alumni*, ibid., 1740, in-4°. — On connaît aussi deux jurisconsultes de ce nom. Antoine GAMA, né à Lisbonne, et mort en 1579, fut conseiller-d'état et grand chancelier de Jean III, roi de Portugal, et laissa : I. *Decisiones supremi Lusitanie senatus*, Lisbonne, 1578; Francfort, 1599; Madrid, 1621; Anvers, 1650, in-fol. II. *Tractatus de sacramentis præstandis ultimo supplicio damnatis*, Lisbonne, 1554, in-4°. — Émanuel GAMA, mort en 1730, avocat au parlement de Paris, publia, dans cette ville, en 1726, une dissertation in-12 sur le *Droit d'aubaine* : l'auteur prétendait y prouver que ce droit ne devait s'étendre que sur les étrangers établis dans le royaume. B—s.

GAMA (ANTOINE-DE-LÉON Y), astronome et géographe de la fin du 18^e. siècle, naquit au Mexique. Né pauvre, il fut lui-même son maître, et, par des efforts soutenus, fit de grands progrès dans l'étude de l'astronomie, et joignit l'instruction à l'habileté. Il publia plusieurs *Mémoires sur les Satellites de Jupiter*, sur l'*Almanach* et la *Chronologie des anciens Mexicains*, et sur le *Climat de la Nouvelle-Espagne*; « Mémoires, dit » M. de Humboldt, qui annoncent » tous une grande justesse dans les » idées, et de la précision dans les observations. » Gama eut part au tra-

vail par lequel la longitude de Mexico fut déterminée avec plus d'exactitude qu'elle ne l'avait été jusqu'alors. Si les observateurs, comme ils l'assurent eux-mêmes, restèrent incertains de près d'un quart de degré, c'est qu'ils n'avaient pas d'observations correspondantes et ne calculaient que d'après d'anciennes tables. Le résultat de ces opérations est contenu dans une petite brochure écrite en espagnol par Gama, peu connue en Europe et intitulée : *Description orthographique de l'éclipse de soleil, du 24 juin 1778, dédiée à don Joachim Felasquez de Léon, Mexico, 1778, in-4°*. On voit que Gama était digne d'obtenir les bienfaits du gouvernement; mais il paraît que dans le nouveau Monde comme dans l'ancien, on tient quelquefois peu de compte des hommes de mérite. Sans fortune, forcé à soutenir une famille nombreuse par un travail pénible et presque mécanique, Gama fut, pendant sa vie, négligé par ses concitoyens. Ils l'ont comblé de louanges après sa mort, et l'ont cité avec orgueil aux Européens, qui se plaisent à accuser les créoles d'ignorance. Un Européen, le célèbre navigateur Malaspina, qui, pendant son séjour à Mexico, fit des observations avec Gama, avait cependant élevé la voix en faveur de ce savant, et l'avait recommandé avec beaucoup de chaleur à la cour. E—s.

GAMACHES (JOACHIM ROUAULT DE), maréchal de France, d'une maison très ancienne de Poitou, était fils de Jean Rouault, seigneur de Boumenard, chambellan du roi, tué à la bataille de Verneuil en 1424. Joachim, en récompense des services qu'avait rendus son père, fut placé près du jeune dauphin (Louis XI), et, ayant su captiver ses bonnes grâces, devint son premier écuyer. Il se

en 1441, à la prise de saint-Denis sur les Anglais, suivante, au siège d'Acqs. quoique brillants, étaient sur ceux que les Anglais et sur d'autres points; l'édes provinces ne permetleur opposer des forces en résister: il fallait combattier; et le roi profita des qu'il avait obtenus, pour de e trêve, d'abord de huit ui fut continuée de 1444 1448. Pendant ce temps-là, suivit le dauphin en Alleil alla offrir ses services à Frédéric. A la fin de la hâta de revenir en France, à la conquête de la Nor1449 à 1450: il se signalaent à la bataille de Furfarmée anglaise fut mise léroute. La conquête de la ivit celle de la Normandie; es fut nommé, en 1451, : de Blaye et de Fronsac, enlevés à l'ennemi. Dans née, il fut fait connétable ux. En 1452, il assista au astillon, en Périgord, et à assurer le succès de la mée sous les murs de cette fut tué le fameux Talbot, is grands hommes de guerre lustré le nom anglais (*Voy.* La France se trouvant alors it débarrassée de ses enne-maches fut envoyé en Anour tenter de s'opposer à la qui devait précipiter du aison de Lancastre; et il ne it que lorsque sa présence royaume fut jugée inutile. , devenu roi, le récompensa rices, en le créant maréchal Gamaches lui donna une preuve de son zèle et de sa

fidélité durant la guerre dite *du bien public*, parce qu'elle avait pour prétexte le soulagement des peuples, en défendant Paris contre les entreprises du comte de Charolois. Il fut fait alors gouverneur de cette ville, et, en 1472, chargé de défendre Beauvais contre le duc de Bourgogne. Le dévouement qu'il montra pendant ce siège, si fameux par l'héroïsme de Jeanne Hachette (*Voy. HACHETTE*), semblait devoir mettre le comble à la faveur dont il jouissait: cependant Gamaches fut arrêté, en 1476, par ordre du roi, et jugé par une commission, qui le condamna au bannissement, à une amende de 20,000 liv., et à la confiscation de ses biens. Ce jugement inique ne fut point exécuté; et Gamaches mourut dans ses terres, le 7 août 1478: il avait assisté à deux batailles et à dix-sept sièges. W — s.

GAMACHES (PHILIPPE DE), savant docteur de la maison et société de Sorbonne, et abbé commendataire de Saint-Julien-de-Tours, naquit en 1568: il fit une étude profonde des Pères et des antiquités ecclésiastiques, et professa la théologie avec réputation. Henri IV, en 1598, ayant fondé en Sorbonne deux chaires de théologie positive, assimilées aux chaires du Collège-Royal, elles furent conférées l'une à André Duval, l'autre à Philippe de Gamaches, « deux » sujets, dit l'auteur de l'*Histoire de l'université*, d'un mérite bien distingué. » (*Voy. DUVAL*.) Gamaches fut un des docteurs nommés pour examiner, en présence du cardinal de Richelieu, le livre de Richer, *de la Puissance ecclésiastique et politique*, et ne lui fut point défavorable: tout ce qu'on put obtenir de lui, et, le cardinal étant opposé à Richer, la résistance avait bien quelque mérite et supposait du courage, fut de convenir

que l'ouvrage avait été publié hors de saison, dans un temps de minorité, et que quelques propositions énoncées un peu hardiment avaient besoin d'explication. (Voy. RICHER.) Si l'on en croit Baillet, dans la vie de Richer, les adversaires de celui-ci, décidés à se procurer, à quelque prix que ce fût, une censure de son livre, firent obséder Gamaches mourant, par Mauclerc, qui lui extorqua, ou fit son possible pour lui extorquer une imputation, de la violence ou de la fausseté de laquelle on ne tarda point à avoir des preuves. Quoi qu'il en soit de cette imputation, où peut-être est-il entré un peu d'esprit de parti, on ne peut nier que Gamaches n'ait été un ecclésiastique plein de piété et de vertu, et d'un très beau caractère, un homme de lettres distingué, un docteur recommandable par ses connaissances et son érudition, et l'un des meilleurs théologiens du 17^e siècle. Il mourut en Sorbonne, à la suite d'une longue et douloureuse maladie, le 21 juillet 1625, et fut enterré dans la chapelle de cette maison. On a de lui : *Summa theologica*, Paris, 1627, 2 vol. in-fol. ; ce sont de doctes et excellents commentaires sur la *Somme de S. Thomas*. L—Y.

GAMACHES (ÉTIENNE DE), chanoine régulier de Sainte-Croix de la Bretonnerie, né en 1672, à Meulan, dans l'île de France, peut être regardé comme appartenant à l'école de Fontenelle. Il essaya de faire pour la métaphysique ce que son maître avait fait pour les sciences exactes, et publia quelques ouvrages qui annoncèrent, sinon un penseur profond, du moins un homme qui avait le talent de s'approprier les idées de ses prédécesseurs, en les présentant sous une face nouvelle et plus agréable. Les gens du monde furent surpris de

peuvent suivre sans fatigue et sans nuire des raisonnements qui leur parurent jusqu'alors inintelligibles. On doute que la réputation de Gamaches ne se fût étendue davantage si sa modestie lui eût permis d'avoir plus de productions. Il lui fut cependant possible de rester aussi inconnu qu'il l'aurait désiré ; et l'académie ne l'admit au nombre de ses membres, honneur qu'il méritait par ses travaux astronomiques. Gamaches mourut à Paris, en 1708, à quatre-vingt-quatre ans. On a de lui : I. *Système du cœur, ou la sagesse du cœur humain*, Paris, 1708, in-12, publié sous le nom de Clarigny. Cet ouvrage, dit Saurin, peu connu aujourd'hui, et d'ailleurs très digne de l'être, est divisé en discours remplis d'une méthode profonde, de raisonnements étendus et écrits d'un style noble et simple : il a été utile à plusieurs personnes qui ne se sont pas contentées de l'avoir lu. II. *Les Agréments réduits à leurs principes*, ibid., 1718, in-12. C'est un ouvrage du même genre, de la même méthode, et de la même honneur à sa sagacité et à son goût. L'abbé Goujet lui reproche d'avoir manqué de méthode, d'appesanti sur des objets mis à l'ordinaire, et d'en avoir négligé d'autres plus intéressants. Un homme d'esprit a appelé cet ouvrage le *livre des fines*, parce qu'il en contient un grand nombre, et même un trop grand nombre. III. *Nouveau système de l'astronomie physique, ou Principes généraux de la nature, appliqués au mécanisme astronomique, parés aux principes de la philosophie de Newton*, 1740, in-8, ouvrage (*Histoire de l'Acad.*

ient encore plus que le omet. L'auteur s'y prononcier les tourbillons de vec les nouvelles décon-philosophe anglais. Il avait, : , calculé des tables des r mouvements anomalisti-ages par l'apside, d'après is elles sont encore ma-'. *Système du philosophe* ibid., 1746, iii-8°. VI. *ns littéraires et philoso-* id., 1755, iii-12. Ce vo-omposé que de morceaux ; autres ouvrages de l'au-*Agréments du langage* t de la première disserta-titre, mis en tête de pla-aplaires, a fait croire que ; avait eu deux éditions.

W—s.

CORTI (ANDRÉ), chef de ne de Pise, de 1348 à famille de Gherardesca , nt long-temps, avait été à gouvernement de Pise , rincipaux chefs par la peste l'Europe en 1348. A la mte Renier de la Gherar-principal conseiller André i lui fut donné pour suc-'était un riche marchand, ; pendant des liaisons avec blesse de Pise. Il prit les apitaine-général et de con- : ses partisans furent dis- : le nom de Bergolini; ses par celui de Raspanti. An-cortti s'efforça d'ensevelir les anciennes divisions des les Gibelins, et d'entretenir ec la république de Flo-r faire fleurir le commerce. vers l'année 1354. — **GAM-** (françois), parent du pré-succéda, vers l'an 1354, ection du parti Bergolini et

de la république de Pise : mais Charles IV, empereur et roi de Bohême, étant venu en Italie l'année suivante, prit à tâche de renverser le gouvernment des Gambacorti, quoiqu'il eût promis par serment de le conserver. A l'occasion d'une querelle qu'il avait eue avec eux sur la possession de Lucques, il fit arrêter tous les chefs de la famille Gambacorti, le 21 mai 1355; et, après leur avoir arraché, par une cruelle torture, des confessions absurdes de conspirations contre lui, il fit trancher la tête, le 26 mai, à François Gambacorti et à deux de ses parents, et il punit du même supplice plusieurs de leurs partisans. S. S — 1.

GAMBACORTI (PIERRE), chef de la république de Pise de 1369 à 1392. Les Gambacorti, exilés de leur patrie en 1355, après la mort de leur chef, se retirèrent à Florence, d'où ils passèrent à Padoue et dans d'autres villes gnelles. Pierre Gambacorti, neveu de François, était reconnu comme leur chef. Les malheurs de sa famille et sa puissance passée le faisaient considérer comme l'égal des princes : mais toutes ses tentatives, et celles de ses alliés, pour le rétablir dans sa patrie, furent inutiles pendant quatorze ans; enfin la seconde expédition de Charles IV en Italie causa, en 1369, de nouvelles révolutions à Pise : Pierre Gambacorti, avec ses fils et Girard son frère, fut rappelé par ses concitoyens. Rentré dans sa patrie, couronné d'oliviers, le 24 janvier 1369, il jura de pardonner les offenses faites à sa famille, et tint parole. Il maintint l'indépendance de la république contre l'empereur lui-même, assura la paix et la prospérité de Pise, par son alliance avec Florence, et prit part à la guerre de la liberté contre le pape, en 1376; mais ce fut, pendant sa longue administration, la seule occasion où

il eut recours aux armes. Plusieurs fois, d'autre part, il fut médiateur de la paix entre les Florentins et le seigneur ou duc de Milan. Par ses vertus et sa sagesse il avait obtenu le respect de toute l'Italie, comme l'amour de ses concitoyens; il avait conservé beaucoup de modération et de modestie, ne se montrant à Pise que comme un homme privé : mais toutes les places importantes étaient accordées à sa famille; et ses neveux faisaient souvent sentir au peuple, par leur faste et leur insolence, qu'ils étaient sur le point de lui ravir sa liberté. Un ami et un confident de Pierre Gambacorti, Jacob d'Appiano, qu'il avait tiré de la misère et élevé aux plus hautes dignités, profita de ces semences de mécontentement, pour conjurer contre son bienfaiteur dans sa vieillesse : il le massacra, le 21 octobre 1392, au moment où Pierre Gambacorti se confiait à son amitié, et il fit périr ses deux fils par le poison. Jacob d'Appiano se fit ensuite nommer par le peuple, capitaine-général et seigneur de Pise (Voy. APPIANO). Il recourut à l'alliance des Raspanti, persécuta les Bergolini, et envoya en exil tout ce qui restait de la famille Gambacorti.

S. S. — 1.

GAMBACORTI (JEAN), chef de la république de Pise en 1403 et 1406. Après la mort de Pierre et de ses deux fils, Jean, son neveu, fut considéré comme le chef de sa famille. Déjà, par son arrogance, il avait peut-être contribué aux calamités qui avaient accablé les Gambacorti. Pendant les treize années qu'il passa en exil, il s'éloigna de plus en plus des vertus patriotiques qui avaient distingué ses ancêtres. Tandis qu'Appiano, le duc de Milan, et Gabriel Visconti son fils, régnèrent successivement à Pise, Jean Gambacorti, en leur suscitant des en-

nemis, cherchait bien plutôt d'acquiescer à une souveraineté perdue, et de rendre la liberté à sa patrie. Lorsque fin les Pisans furent assiégés par les Florentins en 1403, ils choisirent Gabriel Visconti, leur seigneur, qui leur rappelaient Gambacorti, dans l'espérance que celui-ci pourrait servir de médiateur entre eux et une république, dès long-temps alliée de sa patrie. Mais les Florentins rejetèrent sa médiation : ils pressèrent le siège, et Jean Gambacorti s'étant refusé pendant ce temps, de céder la seigneurie en profitant pour vendre, le 21 octobre 1406, l'entrée de la ville aux Florentins. Il le fit, il est vrai, dans une misère et la faim ne laissant aux Pisans aucune ressource aux Pisans : mais il n'avait point encore perdu l'espérance; et le traité de paix par lequel Gambacorti fut considéré par eux comme un traître, d'autant plus humiliant qu'il ne stipula que des conditions qui étaient personnelles, le fit passer à Florence, un capital de cent florins, et la souveraineté du comté de Bagno, qu'il transmit à ses descendants. S. S.

GAMBARA (LAURENT), poète latin moderne, né à Brescia, passa l'état de Venise, d'une famille noble, et qui donna à l'Église plusieurs cardinaux, florissait dans le dix-huitième siècle. Il s'attacha au cardinal de Bologne, fit partie de sa maison, et demeura long-temps à Rome avec lui. Il habita aussi Padoue : enfin qu'on lui adressa des vers de dix-huit syllabes, que lui adressa le poète Flaminio, nous apprend qu'il fit un voyage en Allemagne. Il était lié d'une amitié étroite avec Basile Zanchi, lequel, ainsi qu'on le voit, cultivait les muses latines. Poète, nous parle avec éloge de Gambacorti de ses ouvrages. Il est également connu par Lilio Gregorio Giraldi, et

ordé comme un des éclairés d'Italie, fût, et peu favorablement des poètes brescians.

au contraire, met ombre des mauvais le l'humiliant mépris vers, en inscrivant, plaire qu'il en avait, et et grossier (1) qui, is de tort au goût de ne flétrit celui qui en qu'ait été la cause de ret contre Gambara, ques modernes aient on, le cardinal Qui-nous semble, assez qu'elle peut difficile-ur celle de Paul Ma-ret reconnaissait les quel lui-même sou-ages. Cette remarque uvelle autorité, d'un laisse pas d'avoir du luste Lipse, reconnu itique, et qui parle de Laurent Gambara. ges que nous a lais-n compte six poèmes re beaucoup d'autres nsidérables, savoir: u *la découverte du e*, divisé en quatre l'entreprit à la solli-dinal Granvelle. Le nal, tandis qu'il était appris, de la bouche b, les détails de sou vait eu ensuite occa-récit à Charles-Quint, rand plaisir. II. *Ve-* dont le poète raconte

que, qu'on ne rapporterait resaire de justifier ce qu'on ecteur juge de la délicatesse

*rrdara volumina vatis
i tergo digna nato.*

l'origine et donne la description. III. *Caprarola*; c'est le nom de la plus belle maison d'Italie (1): Gambara décrit tout ce qu'elle a de remarquable. IV. *Expositi*, les Exposés; poème ainsi intitulé, parce qu'on y suppose que les deux personnages dont il y est question, *Leucé* et *Daphnis*, sont restés exposés dans l'île de Lesbos: c'est une sorte d'imitation de *Daphnis* et *Chloé* de Longus, mais fort au-dessous de son modèle. V. *Gigantomachia*, ou combat des géants. VI. *Anguis*: le poète y déplore la mort de Jean-François de Gambara et de son fils *Massée*. VII. Des *Épigrammes*, des *Épigrammes*, et d'autres pièces de vers, les unes religieuses, les autres profanes. Gambara condamna ces dernières au feu, quoiqu'elles formassent plus de dix mille vers, en regrettant le temps qu'il y avait perdu. Il fit plus; il composa un *Traité des moyens de perfectionner la poésie*, et de la rendre plus utile en la consacrant à la religion et à des sujets moraux: il s'attache à y prouver que ce bel art ne perdrait rien, en renonçant aux fables païennes, et qu'il lui resterait encore un champ assez vaste pour étaler toutes ses magnificences, et une infinité de sujets assez féconds sur lesquels le génie pourrait s'exercer (2). Selon Baillet, ce *Traité* aurait été imprimé à Rome, l'année même de la mort de l'auteur, arrivée en 1586, à l'âge de

(1) On en peut voir les plans et la description dans l'architecture de Vignole, édition de Daviler.

(2) Antoine Possevin, dans sa *Poétique*, parle d'un traité du même genre, qu'il compose, dit-il, à la prière de Laurent Gambara. Est-ce celui dont il est ici question? Le cardinal Quirinal (*Specimen*, etc. part. II, pag. 276) pense que non, et dit sa opinion du silence des auteurs de la *Bibliothèque des écrivains jésuites*, qui, à l'article *Antoine Possevin*, ne font aucune mention de ce traité, quoiqu'ils parlent de quelques autres ouvrages de Possevin, imprimés sous un autre nom que le sien.

quatre-vingt dix ans. Il y a trois éditions des Oeuvres de Gambara : deux de Rome, en 1581 et 1586, et une de Bâle, en 1555, où les vers de Laurent Gambara sont réunis avec ceux de son ami, Basile Zanchi. La *Gigantomachie* manque dans les deux éditions de Rome, et ne se trouve que dans celle de Bâle; et le poème intitulé *Anguis* n'est dans aucune des trois: mais il fut imprimé à part à Venise. Il y a eu, dans la famille Gambara, d'autres personnages qui ont joui d'assez de célébrité, soit dans les négociations et la politique, soit dans les lettres, pour mériter qu'on en fasse mention. — GAMBARA (Uberto), cardinal, nonce en Portugal sous Léon X, et en Angleterre sous Clément VII, puis évêque de Tortone, décoré de la pourpre romaine en 1533, exerça successivement les légations de Bologne, et de Parme et Plaisance. La maison Fornèse lui dut de se voir en possession de ces deux états. Il mourut le 14 février 1549, avec la réputation d'un habile politique, et d'un ami des lettres et des savants. — GAMBARA (Brunoro) comte de Prat'alboino, cultiva la poésie: il est auteur de plusieurs pièces de vers, imprimées parmi celles de François Spinula. — GAMBARA (Jean-François), cardinal, fils du précédent, naquit à Brescia le 15 janvier 1555, et exerça divers emplois importants sous le pape Jules III, et sous Pie IV, qui l'éleva au cardinalat. Il fut pourvu, par Pie V, de l'évêché de Viterbe, et mourut à Rome le 5 mai 1587, âgé de cinquante quatre ans, après avoir rendu de grands services à la maison d'Autriche. On trouve, dans le Recueil de Poésies diverses donné par Jérôme Ruscelli, plusieurs pièces de vers composées par ce cardinal. L.—Y.

GAMBARA (VÉRONIQUE), l'une

des dames les plus illustres au 16^m. siècle, naquit, précéda le 30 novembre 1511 le district de Brescia, à Prat'alboino, qui était, comme on l'a vu du précédent, l'un des fiefs de cette ancienne famille. Le comte son père, et sa mère qui appartenait à la maison des Pio, princes de Mantoue, avaient eu avant elle quatre autres filles, dont l'une seule fut cardinal: après elle, ils eurent encore deux autres filles, dont l'une sur nommée Isotte, malheureusement sonnée dans la fleur de l'âge, déjà un mérite égal au sien. Elle fut une femme d'esprit, et montra de bonne heure un goût et un génie pour les belles-lettres, et un goût pour les belles-lettres. Son caractère fut soigné et savant. Elle parlait le latin, et l'on croit même le grec, et l'on croit même le français. Lequel Camille Gambara, son frère, était profondément versé dans des raisons qui ont fait penser aussi cette langue, c'est qu'il est l'auteur d'une édition de grec de l'édition d'Alde qui se trouve dans une bibliothèque particulière d'un savant du 18^e. siècle, et qui est intitulée *Ad usum Veronicæ*. Les études les plus sérieuses, et des ouvrages de piété, ne l'effrayèrent pas; elle fut moins d'ardeur pour la philosophie, et il paraît certain qu'elle regrettait en cette faculté. Mais elle fut le plus décidé de ses goûts pour la poésie. Dès l'enfance, elle savait des sonnets fort agréables, et même en adresser un au pape, qu'elle ne connaissait pas personnellement; et ce restaurateur de la poésie italienne y répondit de mêmes rimes. Ce fut le commencement d'une liaison que Véronique avec le plus grand soin :

à mesure qu'elle les composait, et soumises à cet excellent orrigées d'après ses avis. Elle vers la fin de 1508, Gibert X, de Correggio, chef de cette maison; et elle lui donna deux ans après, et elle lui donna deux ans après. Une grave qu'elle eut alors, exigea de dont l'effet, disait-on, de terminer le cours de cette heureuse vie. Son mari, qui l'aimait avec tendresse, sacrifia au désir de la compensation d'une postérité plus nombreuse. Elle guérit, et soit par le remède ou par suite de la guérison, elle n'eut point d'autres ennuis. L'union des deux époux n'en fut point altérée; et lorsqu'elle put reprendre ses études poétiques, elle choisit, comme elle le fit auparavant, pour objet de ses études celui qui l'était de toutes ses études. Gibert de Correggio avait un talent de fort beaux yeux; et ses sonnets de sa femme, ont été, de suite, dont ils sont le sujet. Gibert mourut en 1518. Elle resta pénétrée d'une si vive douleur, qu'elle ne craignit point de s'engager, quoique jeune encore, en un veuvage éternel. Elle fit peindre ses appartements, qui ont toujours cette lugubre tendresse de deux vers de Virgile étaient sur l'entrée :

*vinum qui me sibi junxit amorem
ille habuit accam, servetque sepulchro*

qu'il se présentât dans la suite de plusieurs partis avantageux, plus fidèle que Didon à l'engagement qu'elle avait pris. Elle garda toujours seulement les robes, les et tout l'habillement noir d'une veuve, mais une voiture ou un char qui était traîné par les chevaux les plus rapides qu'elle pouvait trouver. On trouve dans une de ses lettres, six

ans après la mort de son mari, recommander à un ami de lui procurer un cheval de cette couleur, auquel elle compte en joindre quatre plus noirs que la nuit, et conformes, ajoute-t-elle, à ses principes. Restée usufruitière de tous les biens de son époux, et tutrice de ses enfants, l'administration des premiers, l'éducation de ses deux fils, Hippolyte et Jérôme, et le soin de leur procurer de l'avancement dans le monde, firent sa principale occupation : l'aîné parvint aux premiers emplois militaires auprès du grand-duc; et le second, qui prit l'état ecclésiastique, devint par la suite cardinal, comme l'était un de ses oncles. Mais elle trouva toujours du temps à donner aux Muses et aux études graves qu'elle avait cultivées dès sa jeunesse; aussi rencontre-t-on, dans quelques-uns de ses sonnets, des questions théologiques traitées avec autant d'habileté que d'orthodoxie, d'après Saint Paul ou d'après les Pères de l'Eglise. Lorsque, en 1529, Charles-Quint alla se faire couronner à Bologne par Clément VII, Véronique s'y rendit pour se réunir avec deux de ses frères, dont l'un était (*Brunoro*) gentilhomme de la chambre et général au service de l'empereur, et l'autre (*Uberto*) cardinal, légat du pape et gouverneur de cette ville, devenue alors un lieu de réjouissances et de fêtes, en même temps que le centre des intrigues politiques de toute l'Europe. Elle y fut reçue comme une princesse de son rang et de son mérite. Sa maison était à la fois une cour et une académie, où se rassemblaient tous les jours le Bembo, le Molza, le Mauro et plusieurs autres poètes et littérateurs les plus distingués de ce temps. Elle reçut encore une distinction plus marquée : Charles-Quint voulut, en retournant en Allemagne, passer et séjourner à Correggio. Vé-

ronique s'y rendit en toute diligence, pour ordonner les préparatifs de la réception du monarque. Il arriva en effet le 23 mars 1530, y resta deux jours, et partit aussi charmé des entretiens qu'il avait eus avec la dame de Correggio, que satisfait des honneurs qu'elle et toute sa famille lui avaient rendus. Il témoigna, deux ans après, combien ce séjour lui avait plu, en y passant une seconde fois, et s'y arrêtant même quelques jours de plus que la première. Le palais où ce prince fut reçu, était à l'extrémité du faubourg oriental de Correggio. Sous le nom modeste de *Casino*, il offrait toute la magnificence qui pouvait le rendre digne d'un souverain : les appartements, aussi vastes que nombreux, étaient en grande partie peints par le célèbre Antoine Allegri, dont on a illustré la patrie en joignant à son nom celui de Correggio, et que nous appelons le Corrège. Le Bembo parle de ce lieu de délices dans quelques-unes de ses lettres, et Véronique plus souvent encore et avec plus de complaisance dans les siennes. Elle y passa presque entièrement les dernières années de sa vie, simple, retirée au milieu de toutes ces grandeurs, et livrée à des études qui avaient presque toutes la religion pour objet : elle y mourut le 15 juin 1550, et fut enterrée auprès de son époux, dans l'église de St.-Dominique, où était la sépulture des seigneurs de Correggio. La nature ne lui avait pas prodigué les avantages extérieurs. Sa taille était très haute et très forte ; et si ses traits étaient sans laideur, ils étaient aussi sans grâce et sans délicatesse : mais elle était bien dédommée par les dons les plus rares de l'esprit. Une éloquence naturelle donnait à sa conversation un charme dont il était impossible de se défendre ; et même en

traitant les objets les plus sérieux y mettait un agrément qui disparaît l'austérité. Elle a laissé que quelques poésies d'un style, dont une partie a été dispersée dans différents recueils, et l'autre partie inédite : on les a rassemblées dans le dernier. On y a joint un certain nombre de ses lettres, qui sont écrites avec un coup d'élegance et de nature précédé de la vie de l'illustre. Ce volume forme un volume imprimé avec un coup de soin, qui a pour titre *Lettere di Veronica G. raccolte da Felice Rizzacchia*, 1759, grand in-8°.

GAMBART (ADRIEN), vicaire, modeste ecclésiastique du diocèse de Noyon, qui fit peu de bruit par son coup de bien, naquit à Noyon. Il se mit sous la discipline de Vincent de Paul, fut un des membres de sa congrégation, et vint son ami, et le coopérateur de ses pieux desseins. Gambart se consacra à l'instruction des pauvres et de la campagne, et mourut à Paris, en 1668. On a recueilli ses ouvrages sous le titre de *Missions paroissiales* (Paris, 1668, 8 volumes), et 6 volumes de Sermons sur les fêtes : le style en est simple et plein d'onction, et tel qu'il convient à la classe que Gambart avait choisie. Ces instructions sont encore précieuses aujourd'hui, et méritent d'être : les ecclésiastiques ont pour l'exemple de Gambart, se consacrer à l'enseignement du peuple. Il est aussi auteur d'une *Préface de saint François*, sous 52 emblèmes, Paris in-12.

GAMBOLD (JEAN), évêque

secte des Frères Moraves, na-
 commencement du 18^e. siècle,
 Haverford-West, dans le midi
 de Galles, et étudia à Oxford.
 en 1742, étant alors vicaire
 ton-Harcourt, une belle édition
veau-Testament grec, mais
 mettre son nom. Ce fut en
 qu'il embrassa les opinions des
 Moraves ou Frères-Unis, qui
 sirent pour ministre de leur
 ration établie à Londres par
 du parlement, en 1749 : il
 vers le même temps, sous le
Court Sommaire de la Doc-
tréienne, par demandes et
es, une apologie de sa con-
 à il s'efforce de prouver que ses
 avec les frères, et même ses
 ns pastorales parmi eux, sont
 fait compatibles avec son ferme-
 ment à l'église d'Angleterre.
 econde édition de cet ouvrage
 n 1767, in-12. Gambold, sacré
 dans un synode de sa commu-
 n 1754, montra beaucoup de
 ur en propager les principes :
 lit, en 1765, une congrégation
 vill en Irlande, et fit imprimer,
 7, un recueil intitulé : *Mari-*
Pensées et Reflexions théolo-
, tirées de différentes disser-
et discours du comte de Zin-
rf, de 1738 à 1747. Il revint,
 8, résider dans son pays natal,
 ford-West, où il mourut, le 13
 bre 1771, généralement estimé.
 lui a reproché qu'un peu d'eu-
 isme, mais qui était racheté par
 ndes vertus : il avait d'ailleurs
 mp d'érudition et des talents lit-
 s. Les savant imprimeur Bowyer
 oya, vers la fin de sa vie, à la
 tion de ses épreuves ; car, dans
 incipes de la secte, un évêque
 le comme un autre ecclésiasti-
 t peut être en même temps tail-

leur ou cordonnier. Ce fut lui qui,
 entre autres publications importantes,
 surveilla l'excellente édition des OEu-
 vres du chancelier Bacon, imprimée
 en 1765. Ses autres ouvrages sont
 principalement des *Hymnes à l'usage*
des frères, 1748, 1749 et 1752 ;
 des *Traités* et des *Traductions* de
 traités en faveur de son Église. On a
 imprimé ensemble, en 1789 ou 1790,
 les ouvrages de J. Gambold, précédés
 de sa Vie, 1 vol. in-8°. Il fut l'éditeur
 et le traducteur d'une partie de l'*His-*
toire du Groënland, Londres, 1767,
 ou 1768, 2 v. in-8°, écrite en alle-
 mand par David Crauz. Les Frères-
 Moraves adhèrent à la confession
 d'Augsbourg. On peut consulter sur la
 doctrine de cette secte paisible, l'*His-*
toire ancienne et moderne de l'é-
glise protestante des Frères-Unis ;
 par Crauz, Londres, 1780; et l'*Ex-*
position de la Doctrine chrétienne,
telle qu'elle est enseignée dans l'é-
glise protestante des Frères-Unis,
 Londres, 1784. X—s.

GAND (HENRI DE), célèbre théo-
 logien du 13^e. siècle. On n'est d'ac-
 cord, ni sur le nom de sa famille, ni
 sur le lieu de sa naissance ; il paraît
 certain, cependant, qu'il était né à
 Muda près de Gand, et que son nom
 était *Goethals*, ce qui le fait quel-
 quefois nommer, en latin, *Mudanus*
 ou *Bonicollius*. Il prit ses degrés en
 théologie à l'université de Paris, et s'ac-
 quit, par ses ouvrages, une réputation
 si grande, qu'il fut surnommé le *doc-*
teur solennel. Il devint chanoine, et
 ensuite archidiacre de l'église de Tour-
 nai, et mourut en cette ville en 1293,
 le 29 juin, suivant Foppens, ou le 8
 septembre, suivant Fabricius, à l'âge
 de soixante-seize ans. On citera de lui :
I. Quodlibeta theologica in libros
IV sententiarum, Paris, Badius ;
 1518, in-fol. ; réimprimé avec un

commentaire du père Vital Zucconi, emaldule, Venise, 1613, 2 vol. in-fol. II. *Summa theologiæ seu questiones ordinariæ*, Paris, id., 1520, in-fol. III. *De scriptoribus ecclesiasticis* : c'est la continuation du Catalogue des écrivains ecclésiastiques par Sigebert de Gemblours. Suffrid Petri la fit imprimer, pour la première fois, avec des additions de Silebert, dans le Recueil *De illustribus eccles. scriptor.*, Cologne, 1580, in-8°. ; Aubert le Mire l'insérée ensuite dans sa *Bibliot. ecclesiast.*, Anvers, 1639, in-folio, dont Fabricius a donné une édition avec des additions, des notes et des tables très amples, Hambourg, 1718, in-folio. IV. *Quodlibeta de mercimoniis et negotiationibus*, manuscrit ; il en existait une copie au monastère Sainte-Marie de Valenciennes ; *Summa poenitentia*, manuscrit que l'on voyait à Namur ; *Quodlibeta de variis materiis ordine alphabetico digesta*, manuscrit in-folio dans la biblioth. de St.-Martin de Louvain ; *De Castitate virginum et viduarum*, manuscrit au couvent de Tongres ; des *Sermons* sur différents sujets, et dont il existe plusieurs copies dans les Pays-Bas. On lui a attribué encore des *Commentaires* sur la physique et la métaphysique d'Aristote ; mais ils sont d'un certain Jean de Gand que, par corruption, on a nommé *Janduno* ou *Jandavo*. — C'est un autre Henri de GAND, chanoine de Tournai, au 12^e. siècle, qui est l'auteur d'une *Vie de Saint-Elleuthère*, évêque de cette ville, insérée dans les *Acta* de Bollandus, au 20 février.

W—s.

GANDELOT (L.), prêtre, né à Nolay, en Bourgogne, vers 1720, après avoir terminé ses études, embrassa l'état ecclésiastique, obtint une chapelle à la nomination des chanoines

de Beaune, s'établit dans cette ville, et y mérita la considération générale par sa piété, son érudition et la douceur de son caractère. Il a publié *l'Histoire de la ville de Beaune et de ses antiquités*, Dijon, 1772, in-4°, fig. : il combat l'opinion de ceux qui ont voulu placer à Beaune l'ancienne *Bibracte*, et rapporte l'origine de cette ville à un de ces camps établis par César, lorsque les Gaulois passèrent sous la domination romaine. Cet ouvrage avait coûté à son auteur vingt années de recherches et d'application : il est précédé d'un discours sur les mœurs des Gaulois, leurs usages, leur politique, leur religion et leur gouvernement. Ce morceau seul prouve des connaissances aussi étendues que solides, et beaucoup de sagacité. Ce fut l'abbé Gandelot qui enrichit Beaune du plant de Malaga, dont on voit encore des treilles et des berceaux dans les expositions les plus favorables. Ce savant respectable mourut à Beaune, le 2 avril 1785.

W—s.

GANDO (NICOLAS), habile fondeur en caractères, né à Genève vers le commencement du 18^e. siècle, mort à Paris vers 1767, vint établir dans cette dernière ville, une fonderie qui eut dans le temps une espèce de célébrité ; mais il se distingua surtout par le succès avec lequel il réussit à perfectionner l'impression de la musique. Son fils, Pierre-François, né à Genève en 1735, mort à Paris vers 1800, était associé à son commerce et à la composition de ses ouvrages ; ils ont publié : I. *Épreuves des caractères de la fonderie de Nic. Gando*, Paris, 1745, in-4°, contenant quarante-huit caractères différents, outre quinze alphabets de lettres de deux points. II. *Recueil d'ornements qui comprennent différentes combinaisons*

nettes, 1745, in-4°. III. *Autrement en forme d'un portail de l'e, sans date*; composition simple. IV. *Lettre de Francois Ganjeune, graveur et fondeur de lettres d'imprimerie.* (Paris, in-12, de 11 pag.) Elle est e contre Fournier le jeune, et déjà paru, à quelques changements, dans le *Mercur* de juillet la même année, pag. 175. V. *Variations sur le Traité historique et critique de M. Fournier me, sur l'origine et les propriétés des caractères de fonte pour l'impression de la musique*, Paris, in-4°. de vingt-sept pages. On a six morceaux d'ancienne musique provenant du fonds de Ballard, motet imprimé à la manière de 1700, avec une presse dont il se inventeur, où les notes et les chiffres s'impriment ensemble avec une grande précision (*Journ. des Savans*, oct. 1766). Fournier répliqua quelque temps après; et sa *Réponse* est au tome II de son *Manuel typographique*, dont elle forme les nos 289-306. Il y accuse fortement Gando de plagiat, et critique vivement leur musique imprimée. C'est dans le *Pseume CL*, petit morceau de M. l'abbé Roussier, imprimé avec les nouveaux caractères de Gando et fils (1765), in-4°. de huit pages dont trois en musique), offre la preuve d'une taille-douce; et l'œil en est plus agréable que ceux des essais de Fournier avait données dans son *Art typographique*. Les lettres, parfaitement dressées et sans aucune solution de continuité dans l'impression de Gando, semblent prouver que l'impression s'en est faite aux temps. Gando père était mort avant cette discussion. Ses descendants paraissent n'avoir pas donné

de suite aux procédés pour l'impression de la musique, mais ils ont continué de graver et de fonder des types; et c'est de leur fonderie que vient le beau caractère *parisienne* qui a servi à imprimer le *Nouveau dictionnaire de poche français et anglais*, de M. Th. Barrois, petit chef-d'œuvre typographique, qui a figuré, en 1806, à l'exposition publique des produits de l'industrie française. (C. M. P.)

GANDOLFO. (O.) DEZOTEUX.

GANDOLFO (DOMINIQUE-ANTOINE), savant religieux augustin, né à Vintimille, dans l'état de Gènes, acquit une réputation assez étendue par son talent pour la chaire, obtint le titre de prédicateur général de l'ordre, et fut nommé deux fois prieur de son couvent. Il était lié d'une étroite amitié avec le P. Aprosio, auquel il fournait des matériaux pour ses ouvrages, et qui le désigna pour lui succéder dans la place de conservateur de la riche bibliothèque de Vintimille: il mourut dans cette ville en 1707, à l'âge d'environ soixante ans. On connaît de lui: I. *Il Beneficatio Beneficente*, Gènes, 1679, in-12. C'est un sermon sur le dogme du purgatoire. II. *Notizia di un opera intitolata: Frutti dell'eloquenza agostiniana; ovvero panegirici, discorsi, e orazioni d'alcuni cospicui soggetti nella religione agostiniana, con quattro lettere curiose*, ibid., 1686, in-fol. de 4 pag. III. *Dispaccio istorico, raccolto da varie lettere e manoscritti*, Mondovi, 1695, in-4°. Philippe Hyac. Gandolfo, son neveu, est l'éditeur de ce recueil, qui contient vingt-quatre lettres de Magliabecchi, et plusieurs pièces de vers en latin et en italien adressées à Gandolfo. On apprend, par une de ces lettres, qu'il avait fondé à Vintimille une société litté-

raire sous le titre d'*Oscuranti*. Le sceau de cette société représentait un ciel parsemé d'étoiles, avec cette devise : *In obscuritate sidera*. IV. *Epitalamio nelle felici nozze celebrate trà Agostino Grimaldi e Girolama Spinola*, Gènes, 1697, in-4°. V. *De ducentis celeberrimis Augustinianis scriptoribus, qui obierunt post magnam unionem ordinis eremitici, usque ad finem Tridentini concilii, amplioris bibliothecæ Augustinensis edendæ prævia*, Rome, 1704, in-4°. Cet essai prouve dans l'auteur une grande érudition ; mais l'ouvrage dont il était l'annonce n'a jamais été terminé. VI. *De purpuratis Augustinianis, hoc est iis qui ex hoc ordine cardinalitiam dignitatem sunt adepti*. VII. *Poëtici flores Augustiniani*. Gandolfo avait promis de mettre au jour ces deux ouvrages après qu'il aurait publié sa Bibliothèque de l'ordre de S. Augustin. On ignore ce que sont devenus ses manuscrits. W—s.

GANGANELLI. Voy. CLÉMENT XIV.

GANGES (ANNE-ÉLISABETH DE ROSSAN, marquise DE), n'est célèbre que par ses malheurs : la nature et la fortune ne semblèrent l'avoir comblée de leurs dons, que pour la rendre victime d'un attentat presque sans exemple dans les annales du crime. Née à Avignon en 1636, elle avait à peine treize ans, quand elle épousa le marquis de Castellane, petit-fils du duc de Villars. Lorsqu'elle parut à Versailles, Louis XIV, très jeune encore, la distingua au milieu de cette foule de beautés qui ornaient la cour la plus brillante de l'Europe. L'extrême beauté de M^{me}. de Castellane, le nom de son mari, la fortune immense qu'elle lui avait apportée, et l'espèce de faveur dont le roi l'a-

vait honorée, tout contribua à la mettre à la mode ; et bientôt elle ne fut connue à Paris que sous le nom de la belle Provençale. Ses premiers liens furent bientôt rompus. Le marquis de Castellane, qui servait dans la marine, périt dans un naufrage sur les côtes de Sicile. La marquise, jeune veuve, riche, et sans enfants, vit la plus brillante jeunesse de la cour s'empresser autour d'elle, et brigner sa main. Son mauvais destin voulut qu'elle donnât la préférence au jeune Lanède, marquis de Ganges : elle l'épousa, en secondes noces, au mois de juillet 1658. Deux mois après la célébration du mariage, le marquis emmena sa femme à Avignon : les premières années de leur union furent sans nuages. Le marquis de Ganges avait deux frères (l'abbé et le chevalier de Ganges). Tous deux furent si vivement frappés des charmes de leur belle-sœur, qu'ils en devinrent subitement amoureux. Au bout de deux ou trois ans, il s'éleva quelque mésintelligence entre les deux époux : un goût de dissipation trop marqué d'un côté, de l'autre un peu de coquetterie, sans doute innocente, avaient causé cette légère dissension. L'abbé, naturellement intrigant, s'agrippait et raccommoiait à son profit les deux époux. Confident de tous les secrets de sa belle-sœur, il espérait rendre favorable à son amour ; mais ses vœux furent rejetés avec dédain dès qu'ils furent connus. Le chevalier, avec les mêmes prétentions, fit les mêmes tentatives, et ne fut pas mieux reçu. Les deux frères, ne pouvant réussir, se firent des confidences réciproques, et, confondant leur ressentiment, résolurent de se venger ensemble. Dès-lors ils cherchèrent tous les moyens de se défaire de leur belle-sœur ; et la marquise fut empoisonnée.

ème au chocolat : mais soit on versé d'une main encore e fût en trop petite quan- ue son effet fût affaibli par n'en ressentit qu'une légère ité; cependant ce crime ne gnoré. Le marquis, pour r les bruits qui s'élevaient lans la ville, proposa à sa ler passer l'automne dans e Ganges. La marquise y e qui peut paraître extraor- ais il y a toujours dans les s humains quelques circons- n ne peut expliquer. Il sem- la marquise prévint sa desti- dans une lettre écrite à sa tée du château de Ganges, voir traversé les sombres cettetriste demeure qu'avec nt d'effroi. Son mari, qui mpagnée, l'y laissa avec frères, et retourna à Avi- de temps avant de quit- ille, la marquise avait re- éritage considérable; et ce qu'elle se défiait déjà de la s laquelle elle était entrée, e même de son mari, c'est t fait, à Avignon, un testa- lequel elle confiait, en cas administration de ses biens Rossan, sa mère, jusqu'à de ses enfants. Ce testa- it le prétexte de vives per- e la part des beaux-frères uise : ils la pressèrent avec ce et de persévérance de le qu'elle eut la faiblesse d'y L'acte de révocation signé, lle tentative d'empoisonne- nite sur elle, et ne réussit que la première ; mais les aient trop avancés pour re- our la marquise, retenue au ndisposition, vitentrer dans e ses deux beaux-frères.

L'abbé tenait d'une main un pistolet, et de l'autre un breuvage empoisonné; le chevalier avait son épée nue sous le bras : « Il faut mourir, Madame, lui dit » l'abbé; choisissez le fer, le feu ou » le poison. » La marquise, hors d'elle-même, ne peut en croire ses sens : elle s'élançe de son lit, se précipite aux pieds des deux frères, et demande de quel crime elle est coupable. *Choisissez*, fut la seule réponse des assassins. Voyant que tout secours est impossible, que toute résistance est inutile, l'infortunée prend le verre que lui présente l'abbé, et elle avale le poison, tandis qu'il lui tient le pistolet sur la poitrine. Cette horrible scène terminée, les deux monstres se retirent, et enferment la victime dans sa chambre, lui promettant de lui envoyer un confesseur, dont elle avait sollicité le ministère comme une dernière grâce. La voilà seule : sa première pensée est de fuir; la seconde d'essayer divers moyens pour obliger son estomac à rejeter le poison qu'on l'avait forcée de prendre; elle y réussit en partie, à l'aide d'une tresse de ses cheveux qu'elle enfonça dans son gosier; puis s'approchant de sa fenêtre, elle se précipite, à moitié nue, dans la cour, bien que la fenêtre fût élevée de vingt-deux pieds : mais comment échapper à ses bourreaux? Ils vont être instruits de sa fuite; les scélérats sont maîtres de toutes les issues du château : l'infortunée marquise implore la compassion d'un domestique, qui la fait sortir dans la campagne par une porte des écuries; elle ne tarde pas à être poursuivie par l'abbé et par le chevalier, qui la font passer pour folle près du fermier chez lequel elle s'est réfugiée : c'est là que le crime devait être consommé. Le chevalier, qui jusqu'alors avait paru moins féroc que son frère, la suit de cham-

bre en chambre; parvenue à une pièce écartée, le scélérat lui donne deux coups d'épée dans la poitrine, et cinq coups dans le dos, au moment où elle cherchait à sortir. La violence des coups fut telle, que l'épée se rompit, et que le tronçon resta dans l'épaule. On accout aux cris que pousse l'infortunée : l'abbé, qui était resté à la porte pour empêcher qu'on ne la secourût, entre avec la foule. Furieux de voir que la marquise n'a pas encore succombé, il lui appuie son pistolet sur la poitrine : le coup ne part point. Les témoins, terrifiés jusque-là, se jettent sur l'abbé, qui, à force de se débattre, parvient à leur échapper. M^{me}. de Ganges survécut dix-neuf jours à cet affreux attentat, et n'expira qu'après avoir publiquement imploré la miséricorde divine pour ses assassins. Son corps fut ouvert; et l'on trouva les intestins brûlés par l'effet du poison. Son mari était présent à ses derniers moments : de fortes présomptions s'élevaient contre lui; mais la marquise, toujours compatissante au milieu des plus vives douleurs, fit tout ce qui était en son pouvoir pour dissiper les soupçons. Le parlement de Toulouse ne tarda pas à informer contre les coupables; et, par un arrêt rendu le 21 août 1667, l'abbé et le chevalier de Ganges furent condamnés à être rompus par contumace. Après avoir eu ses biens confisqués, avoir été dégradé de sa noblesse, le marquis fut condamné, par le même arrêt, à un bannissement perpétuel. Le chevalier se sauva à Malte, et fut tué, quelque temps après, dans un combat contre les Turcs. Quant à l'abbé, il passa en Hollande; et là, sous un nom supposé, il lui arriva des aventures qui pourraient faire la matière d'un ro-

man (1). Il existe une excellente *Histoire de la marquise de Ganges*, par M. de Fortia d'Urban, 1810, 11-12. Le récit des malheurs de M^{me}. de Ganges, plus ou moins surchargé de circonstances romanesques, se trouve dans plusieurs recueils : on en a même fait un roman, *la Marquise de Ganges* (par M. de Sades), 1815, 2 vol in-12. Avec le projet de rendre son héroïne intéressante, l'auteur n'a fait que l'avilir, en la faisant tomber dans les pièges les plus grossiers. La poésie a revendiqué ce triste sujet aux annales des tribunaux; et nous avons, de Gilbert, une *Héroïde* ou *Épître*, adressée par la marquise de Ganges à sa mère; on ne trouve dans ce morceau nulle trace du talent que Gilbert a montré dans d'autres pièces. Enfin, on a représenté sur le théâtre de la Gaîté, le 18 novembre 1815, *la Marquise de Ganges*, ou *les Trois Frères*, mélodrame, par MM. Boirie et Léopold, 1815, in-8.

B — 7.

GANNO (FRÈRE ÉTIENNE DE), né à Lavaur en 1480, d'une famille noble, entra de bonne heure dans l'ordre des cordeliers. Il est le premier qui ait écrit sur l'histoire de Toulouse, singulièrement défigurée par les fables dont il l'a surchargée. Selon lui, cette antique cité aurait été fondée du temps de la prophétesse Débora, par Limosin, neveu du patriarche Japhet. Il donne également une longue liste des rois qui ont régné à Toulouse avant la conquête des Romains; et ces monarques n'ont jamais existé que dans son imagination. Il est encore l'auteur d'une *Chronique* contenant les exploits de Charles-Martel et de Charlemagne, dans laquelle les mensonges ne sont pas épargnés. Nicolas Bertrand, For-

(1) Voyez les *Lettres historiques et galantes de madame Duoyre*.

edel, Antoine Noguier, n'ont fait, relativement aux antiquités de Toulouse, que copier les fictions d'Étienne de Ganno, dont l'ouvrage est manuscrit, au commencement du Livre blanc de l'hôtel-de-ville de Toulouse. Fontette (n^o. 37, 768) parle d'une ancienne édition in-8^o, imprimée sous Louis XI : l'auteur n'étant né qu'en 1480, l'édition doit être du temps de Louis XII.

L—M—E.

GANS ou GANZ (JEAN), jésuite allemand, né à Wurtzbourg en 1591, entra dans la Société en 1610, et s'y distingua par les progrès qu'il fit dans ses études : il s'appliqua, avec un égal succès, à la philosophie, à la théologie et aux mathématiques, et enseigna ces sciences dans les collèges de son institut ; après quoi il s'engagea par les quatre vœux. Alors il s'adonna à la prédication ; et, pendant plusieurs années, il remplit, aux grands applaudissements de ses auditeurs, les chaires des principales églises de l'Allemagne catholique, notamment de Gratz et de Vienne. La réputation qu'il se fit dans cette carrière, attira l'attention de Ferdinand, roi de Hongrie et de Bohême, fils de l'empereur Ferdinand II, et qui, lui-même, devint empereur après la mort de son père, sous le nom de Ferdinand III. Ce prince choisit le père Gans pour son prédicateur, se l'attacha, et s'en fit suivre dans ses voyages et à l'armée, lorsqu'il marcha contre les Suédois. Étant parvenu, en 1637, au trône impérial, il le prit pour son confesseur. On rapporte du père Gans que, se bornant scrupuleusement à ses fonctions spirituelles près du prince, il ne se mêla, pendant qu'il eut sa confiance, d'aucune affaire étrangère à son ministère, et ne recommanda, quoi que ce soit, à moins que ce ne fût pour des aumônes ou pour

des objets qui intéressassent essentiellement la religion : circonspection louable, et assez rare pour mériter d'être remarquée. Le zèle du père Gans pour le salut des âmes lui fit solliciter, près de ses supérieurs, la permission d'aller prêcher la foi à la Chine : demande qui lui fut refusée, parce qu'ils le crurent plus utile dans les postes qu'il occupait. Ce religieux mourut à Vienne dans la maison professe de la société, le 11 mars 1662, à l'âge de plus de soixante-dix ans. Il a publié : I. en allemand, quelques *Oraisons funèbres*, et plusieurs ouvrages ascétiques, parmi lesquels nous citerons seulement le *Gynécée de la maison d'Autriche*, ou *Vies des héroïnes de cette maison qui se sont le plus distinguées par quelque vertu d'une excellence particulière*. II. Quelques *Sermons* en latin. III. *Arboretum genealogicum exhibens omnes principes, qui lineâ rectâ à Rodolpho I, imperatore Austriaco descendunt*, Cologne, 1650 et 1658, in-folio. L'abbé Lenglet cite ce dernier ouvrage dans son Supplément à la *Manière d'étudier l'Histoire* ; il en parle comme d'une composition peu estimée, et où l'auteur a plus considéré le desir de plaire en flattant, que la vérité historique. J.—Y.

GANTEZ (ANNIBAL), né à Marseille, vers le commencement du 17^e. siècle, fut maître de musique à Aix, Arles, Avignon, Auxerre, puis à Paris, dans les églises de St.-Paul et des Innocents. Il était chanoine et prieur de la Madeleine, en Provence. Outre un *Recueil d'airs* et deux *Messes* en musique, il a publié un livre qui n'a d'autre mérite que la rareté, l'*Entretien des musiciens*, Auxerre, Jacques Bouquet, 1645, in-12, de 295 pag. : c'est un farrago divisé en cinquante-neuf lettres, pleines d'histoiettes ri-

dicules, de sentences et de façons de parler proverbiales : ce qu'il y a de plus curieux, est ce qu'il dit des musiciens de son temps. On peut consulter, sur Gantez, une lettre de l'abbé le Bœuf, insérée dans le *Mercur* de décembre 1738, et les *Mémoires pour servir à l'Histoire du diocèse d'Auxerre*, tom. I, pag. 708.

Z.

GARAIE (JA). V. LAGARAYE.

GARAMOND (CLAUDE), l'un des premiers et des plus célèbres graveurs et fondeurs de caractères, naquit à Paris, vers la fin du quinzisième siècle. Il fut le digne élève de Geofroy Tory, imprimeur du roi, et libraire en l'université de cette ville, auteur du *Champ-Fleury*, ou *l'Art de la proportion des lettres antiques, appelées romaines*. Garamond fit les poinçons et frappa les matrices pour les caractères romains de cet ouvrage, imprimé en 1526. Ses travaux le recommandèrent auprès du Protecteur des arts, François I^{er}, qui le chargea de graver, pour l'impression des auteurs anciens sur les dessins d'Ange Vergece, de Candie, son *écrivain royal*, les trois sortes de caractères grecs, dits *grecs du roi*, et connus seulement depuis sous le nom de *Garamond*: mais le nom du calligraphe méritait aussi une mention distinguée; et l'histoire de l'art doit rappeler ici l'éloge qu'Antoine Baif, Pierre Vittorio et de Thou ont fait de la forme élégante de l'écriture de l'artiste italien, dont il existe des manuscrits à la bibliot. du Roi. On est porté à penser que Conrad Néobar, imprimeur patenté de François I^{er}. dès 1538 pour l'impression royale des livres grecs, commença à faire usage des premières fontes des caractères gravés pour cet objet, dans ses éditions d'Aristote et de Philon. La date de l'impression de M. D. I. X, mise, par

l'erreur d'un chiffre transposé, au lieu de M. D. XL, a pu faire croire que l'ouvrage grec d'Eusèbe, publié par Robert Estienne en 1544, était le premier livre imprimé avec les caractères gravés par Garamond. (Voy. ROBERT ESTIENNE.) Si le trait vif et net de ces caractères, imitant d'ailleurs la grâce facile de l'écriture qui leur a servi de modèle, n'a pu être surpassé, les caractères romains du même auteur, par leur forme distincte et favorable à la vue, l'emportent encore sur ceux des meilleurs artistes postérieurs. Après la mort de Garamond, arrivée en 1561, la plupart des poinçons et matrices des caractères de sa fonderie passèrent dans les mains de Guillaume Lebé et de ses descendants; de là, dans celles de Fournier l'aîné: mais le frère de celui-ci témoignait en 1766, dans son *Manuel typographique*, ses regrets de la perte des beaux caractères grecs de Garamond. Ces caractères, dont les matrices paraissent avoir été acquises à la famille de Robert Estienne, furent rachetés par Louis XIII, de la république de Genève: mais depuis, au 18^e. siècle, on ignorait ce qu'ils étaient devenus. Les poinçons qui avaient été déposés à la chambre des Comptes, et retirés, étaient alors sans emploi: ils ont été remis en œuvre par M. Duboy-Laverne, en 1796, pour l'édition des *OEuvres* de Xénophon, sortie depuis peu d'années des presses de l'imprimerie royale; et ils ont repris ainsi leur première et ancienne destination.

G—CE.

GARAMPI (JOSEPH), savant antiquaire italien, né en 1725, était d'une famille distinguée dans la noblesse de Rimini. Son père n'épargna rien pour lui donner une excellente éducation littéraire, et le confia aux soins de Janus Plancus, qui s'était fait un nom comme érudit et comme na-

Voy. BLANCHI, IV, 441.)
 e bruit importun occasion-
 passage continuel des trou-
 ait alors lieu dans sa ville
 rampi se rendit à Florence,
 et l'amitié de Jean Lami,
 as célèbres philologues de
 ae; puis à Modène, où il
 tement avec Muratori, le
 las illustre qui fût alors en
 jeune comte alla ensuite à
 il s'adonna principalement
 es monnaies pontificales. Il
 rd remarquer par une belle
 n sur une monnaie de Be-
 de numo argenteo Bene-
 Pont. Max. dissertatio, in
 ad pontificiam historiam
 um et Joannæ papissæ fa-
 sellendam proferuntur ;
 numi aliquot romanorum
 hactenus inediti, et ap-
 rterum monumentorum,
 49, in-4°. A l'aide d'un
 compilé sous Nicolas I^{er}.,
 rectifie la chronologie des
 ont siégé dans le 9^e. siècle ;
 : des notices très curieuses
 ire de S.-Léon IV, sur la
 lu Vatican, sur la part que
 omain avait autrefois dans
 les papes, et sur d'autres
 intéressantes. Ce traité at-
 auteur la faveur de Be-
 Il ne fut pas difficile d'en-
 une comte à embrasser l'é-
 stique, pour lequel il avait
 inclination. Il obtint d'abord
 es archives secrètes du Va-
 bientôt après un canonicat
 e. Garampi puisa dans ce
 recoup de connaissances pro-
 indre de la lumière sur l'his-
 oyen âge, et à défendre les
 S.-Siège, qui avaient leur
 ns ces temps obscurs. Ga-
 onfondément attaché à ses

études, refusa la place de secrétaire
 secret; et le pontife, respectant le zèle
 du jeune savant, lui confia la garde
 des archives du château S.-Ange. Pen-
 dant qu'il se livrait à ces occupations,
 Garampi publia ses *Memorie eccle-
 siastiche appartenenti all' istoria ed
 al culto della beata Chiara di Ri-
 mini*, Rome, 1755, in-4°. Il y donne
 une légende de cette sainte (morte en
 1346), l'accompagne de notes dans
 lesquelles on trouve des remarques
 intéressantes sur les mœurs, les usa-
 ges et la langue à cette époque. Il y
 joint des dissertations qui éclaircissent
 plusieurs points importants relatifs à
 l'histoire de Rimini, principalement
 ce qui a rapport à l'hérésie des Pata-
 rins : ce livre est orné de gravures
 qui représentent des peintures et des
 mosaïques du moyen âge. Ce fut sans
 doute, en considération du canonicat
 qu'on lui avait conféré à la Vaticane,
 que Garampi composa un autre ou-
 vrage intitulé : *Notizie, regole e
 orazioni in onore de' SS. martiri
 della Basilica vaticana per l'e-
 sercizio divoto solito praticarsi in
 tempo che sta ivi esposta la loro
 sacra coltre*, Rome, 1756, in-12.
 Aux oraisons et aux prières qu'il a
 réunies, il joint des remarques his-
 toriques sur la *santa coltre*, espèce
 de couverture qui avait servi à trans-
 porter les corps des martyrs qui sont
 inhumés dans le lieu sur lequel on a
 bâti la Basilique. Il publia ensuite un
 autre ouvrage plus singulier : *Illustra-
 zione di un sigillo della Garfagna-
 na*, Rome, 1759. Le sceau qui fait
 le sujet de cette belle dissertation,
 était alors dans le musée de l'église
 S.-Sauveur à Bologne, et a passé de-
 puis dans l'immense collection du
 cardinal Borgia : ce sceau lui parut
 propre à prouver les droits du Saint-
 Siège sur la Garfagnana, petit pays

situé entre Modène et Lucques, dont les peuples de ces états et les papes se sont toujours disputé la possession. Garampi accompagna son explication de notions très importantes sur les sceaux, principalement sur ceux des papes, et sur le pays auquel celui-ci a rapport. L'année 1761 vit s'ouvrir pour Garampi une autre carrière, celle des nonciatures : Clément XIII, Clément XIV et Pie VI, l'employèrent dans plusieurs cours, et il leur rendit de grands services. Pie VI lui en donna la dernière récompense en le nommant cardinal. Garampi avait profité de ses voyages dans différentes parties du nord de l'Europe, et de sa résidence dans plusieurs états, pour acquérir un nombre considérable de livres curieux et singuliers, principalement sur toutes les parties de l'histoire ; et il forma à Rome une bibliothèque immense, dont le catalogue, fait avec soin, fut publié en 1796 par M. Mariano de Romanis, en sept volumes, grand in-8°, sous le titre de *Bibliotheca Josephi Garampi*, etc. De retour dans la capitale, Garampi partagea son temps entre cette ville et celle de Montefiascone, dont il était évêque. Il fut chargé de diriger le collège des Hongrois à Rome, et s'occupait toujours des études qui faisaient le charme de sa vie, et pour lesquelles il avait rassemblé tant de matériaux. C'était avec le secours de la riche bibliothèque qu'il avait formée, que Garampi espérait pouvoir au moins commencer l'ouvrage immense qu'il avait entrepris sous le titre d'*Orbis christianus*, dans lequel il comptait donner l'histoire des évêques de tous les pays. Ce savant prélat avait encore composé un ouvrage sur les monnaies des papes : *Saggio di osservazioni sul valore delle antiche monete pontificie*,

in-4°. sans date. Il y a beaucoup d'erreurs dans cet ouvrage : il est resté sans frontispice, et il y manque l'appendix et la table, la mort de l'auteur l'ayant empêché de le revoir. Ce livre est cependant très recherché, à cause des notices curieuses, des diplômes et des documents qu'il contient ; on y trouve d'abondants matériaux pour l'histoire des trésoriers, des maréchaux, des camerlingues de l'Église. La série des monuments commence en 1450, et finit en 1766, époque à laquelle on peut croire que l'impression a été entreprise : il n'en a été distribué qu'un très petit nombre d'exemplaires. Cet illustre cardinal est mort au mois de mai 1792, laissant, par les services qu'il avait rendus à l'état et aux lettres, de justes regrets. M. Jérôme Amat a donné une notice sur sa vie ; elle est en latin, et imprimée en tête du catalogue publié par M. de Romanis.

A. L. M.

GARANGEOT. Voy. GARENGEOT.

GARASSE (FRANÇOIS), jésuite d'une triste célébrité, et par celle que, de son temps, lui ont valu ses ouvrages, et par celle que, de nos jours, lui ont faite les attaques d'un écrivain fameux, naquit à Angoulême en 1585. Entré à quinze ans chez les jésuites, il y fit les quatre vœux en 1618, après avoir été employé pendant plusieurs années à l'enseignement. Doué d'un esprit vif, d'une imagination ardente, joignant à ces dons de la nature ce que devaient y avoir ajouté l'étude et beaucoup de lecture : parlant avec facilité, éloquent comme on l'était alors, c'est-à-dire sans discernement, sans goût, sans aucun sentiment des convenances, il se mit à prêcher, et le fit avec éclat dans les principales églises de France et de Lorraine, où la singularité de ses sujets, le feu ou plutôt

son débit, les bouffonnes encore les traits satiriques assaisonnait ses sermons, et un nombreux auditoire. Garasse fut dans ses écrits ce qu'il était dans ses discours, et y mit une modération : il attaquait ceux qu'il regardait comme ennemis des mœurs et de la morale évangélique ne le fût-il, et condamne le zèle, et point tempéré par la charité : mais il se permit des invectives, poursuivit avec acrimonie auteurs morts ou vivants, et des injures les plus grossières déchaîna contre le poète, et plus particulièrement contre le célèbre Étienne Pasquier, ses torts étaient d'avoir, en dédaigné pour l'université contre

Il est vrai que Pasquier dans ses plaidoyers et ses écrits, avait fait de la société et de son fondateur des traits des plus outrageants : mais la réplique n'en était pas moins faite de la part d'un religieux. Les faits sont rapportés, et l'on ne voit ici, quelques-unes de ses sorties, qu'on ne rencontre trop dans les écrits du P. Garasse qui ont donné à Voltaire le plaisir de faire du nom de Garasse une insulte. On ne peut dire qu'il ait fréquemment suivi cet exemple, et traité avec austerité et autant d'empressement les écrivains qui lui déplaisaient la passion aveugle même des supérieurs, et les entraîne à la conséquence ! Ce qui n'est en soi-même, c'est que devant les écrits de Garasse et la plume, l'historien de

son institut peigne ce père comme un modèle de douceur et de modération : *Modestia, affabilitate, mansuetudine supra modum amabilis*. Avec de si répréhensibles défauts le P. Garasse n'était pas sans des qualités estimables. L'hérésie, la dépravation des mœurs, l'impie, lui étaient odieuses ; et s'il péchait dans le mode en les attaquant, du moins la cause de son indignation était juste, et ses intentions étaient bonnes. Il avait de la piété, de la religion, et finit sa vie d'une manière qui prouve en lui beaucoup de charité. Retiré à Poitiers, et, suivant d'autres, relégué par ses supérieurs dans cette ville, où, pendant le séjour qu'il y fit, se déclara une maladie contagieuse, il sollicita et obtint la permission d'aller dans l'hôpital, soigner et consoler ceux qui en étaient atteints. L'ayant gagnée lui-même, il continua ses exhortations d'une bouche défaillante, et expira dans l'exercice de ces pieuses et dangereuses fonctions, le 14 juin 1651. Il semblerait qu'un si beau dévouement dût effacer bien des fautes et réhabiliter une réputation. Garasse n'eut pas le bonheur d'en obtenir cet avantage. Il a laissé de nombreux ouvrages dont les principaux sont : I. Des *Poésies latines* : elles consistent en des élégies sur la mort de Henri IV ; un poème sur l'inauguration de la statue colossale de ce monarque, au Pont-Neuf ; et un autre poème sur le sacre de Louis XIII à Reims : ces pièces passent pour n'être point sans mérite. II. L' *Oraison funèbre d'André de Nesmond, premier président du parlement de Bordeaux* : elle fut prononcée en 1616, et imprimée en 1656 avec les remontrances de ce magistrat. III. Deux écrits pseudonymes sous le nom d'un prétendu André Scioppius, frère de Gaspar connu par son extrême caus-

ticité : le premier de ces écrits, intitulé, *Elixir calvinisticum, seu lapis philosophiæ reformatæ*, etc., Anvers, 1615, in-8°; l'autre, *Horoscopus Anti-Cotonis*, etc., Anvers, 1614, in-4°, et Ingolstadt, 1616, in-4°; ouvrages satiriques, pleins de traits mordants, d'imputations odieuses et de grosses injures, tous deux dignes du masque sous lequel Garasse s'était caché, et qui ne convenait que trop au personnage qu'il y joue. Les historiens des jésuites n'ont pas jugé à propos de parler de ces deux productions. IV. *Le Banquet des sept sages, dressé au logis et aux dépens de Louis Servin, auquel est porté jugement tant de ses mœurs que de ses plaidoyers*, sous le faux nom de Charles de Lespinœil, Paris, 1617, in-8°; satire non moins violente contre cet avocat-général, connu pour ne point aimer les jésuites. V. *Le Rabelais réformé par les ministres, et notamment par Pierre du Moulin, ministre de Charenton, pour réponse aux bouffonneries insérées dans son livre de La Vocation des pasteurs*, Lyon, 1660, in-12; livre de controverse, et satire contre les ministres protestants, et notamment contre Du Moulin, que l'auteur accuse d'avoir imité Rabelais. VI. *Recherches des recherches.... d'Estienne Pasquier, pour la défense de nos rois, contre les outrages, calomnies et impertinences dudit auteur*, Paris, 1622, in-8°. Nous avons dit ce qui pouvait avoir échauffé la bile du P. Garasse contre Pasquier, mort depuis plusieurs années. Les *Recherches des recherches* distillent à chaque page, le fiel contre un homme dont Henri III avait cru devoir récompenser le mérite. Garasse ne s'en tint pas là, et continua d'outrager la mémoire de Pasquier dans ses autres ouvrages.

Tous ces attaques successives de Pasquier résolurent de leur père, et publièrent cont suite, sous le titre de *Défenses calomnies et impostures*, 1624, et ensuite sous celui de *Garasse* (1), une satire sat où ils rendent injures pour et outrages pour outrages (2). *Doctrine curieuse des beaux de ce temps, ou prétendus te tenant plusieurs maximes co à l'état, à la religion et aux mœurs, combattue et renver le père Garasse, de la comp Jésus*, Paris, 1623, in-4°. d'un style bouffon, nullement prié à la gravité du sujet, et ju plus propre à prêter au ridic combattre ceux que Garasse t vue. François Ogier, prédica temps, en fit une critique sou de *Censure de la doctrine ci* Paris, 1623, in-8°. Garasse par une *Apologie*, Paris, in-12. Des hommes sages s'e rent entre les deux champi la lutte finit par des lettres b de part et d'autre, lesquelles imprimées, Paris, 1624. Mal réconciliation, Garasse fit it l'année suivante, sous le faux Guay et avec le titre de A

(1) Paris, Baragne, 1627, in-8°. de au moins. La Monnoye a mal à propo tence de ce livre, dont Baillet (*Sati nelles*) ne parle, à la vérité, qu'en d'une manière inexacte. Cette erreur a casion à Prosper Marchand de donner riense bibliographie des *Anti*, au long u dans lequel il cite et décrit 294 *Anti* e désignés par Baillet, et y joint sur plu tre eux des remarques bibliographiqu riennes. (*Dic. hist. de Prosper Marcha Anti-Garasse*, tom. I, pag. 24-58.)

(2) L'ouvrage fut attribué à Nicolas quier; le premier, maître des requêtes, ditur des comptes. Une note de La M sée dans les *Jugements des savants* ferait croire qu'ils n'étaient pas les la *Défense*, et les empruntèrent, y et- » bonne p... nul des enfants d'E n tant cap... d'une composition si étaient pourtant reconnus pour des gra

2, une défense de sa *Doctrine*, dans laquelle il prétend se rétracter sa censure. *Somme théologique des capitales de la religion chrétienne*, 1625, in-fol. de 983^eme style et du même ton que les précédents. La Sorbonne prit en considération la censure qu'elle en fit le 7 septembre 1626, elle fut censurée comme contenant des hérésies, scandaleuses, et des falsifications de l'Écriture et des Pères. L'abbé de S.-Cyran écrivit cet ouvrage, et en releva avec force les erreurs. Il fut intitulé : *La Somme des faussetés capitales, ou la Somme théologique de Garasse*, 5 vol. in-4^o. Il devait y en avoir six, mais il n'en parut que deux, le premier et le troisième. Cette critique fut dans le temps pour eux ce qu'on peut ajouter à cette longue liste d'ouvrages du P. Garasse, *Élysien*, pour la réception de XIII, à Bordeaux ; un autre : *la ressemblance du soleil à la justice*, Bordeaux, environ vingt-quatre volumes. Écriture et sur des observations inédites. L.—Y. (JEAN DE), aventurier de l'histoire de l'Amérique naquit à Badajoz en 1511, et fut illustre, mais pauvre. Il chercha à améliorer sa fortune, à l'instar d'autres aventuriers, et partit pour l'Amérique, avec une lettre de recommandation du gouverneur du Paraguay, qui se servit de lui en qualité de secrétaire. Cette place ne pouvait convenir au caractère vif et en-

treprenant de Garay, qui sollicita vivement de l'emploi dans l'armée. Le gouverneur ne fit cependant aucune attention à sa demande; et ce ne fut que par un heureux hasard que Garay put faire connaître sa valeur et développer ses talents militaires, qualités auxquelles il dut les postes éminents qu'il occupa dans la suite. Un jour, se promenant à quelque distance de la ville, il vit, de loin, plusieurs Indiens armés qui s'avançaient vers un bois. Ayant monté sur un arbre et se cachant dans le feuillage, il put apercevoir que le nombre d'Indiens allait toujours en augmentant, et que tous se dirigeaient vers le même endroit. Il ne douta plus que leur dessein ne fût d'aller attaquer la ville, et qu'ils n'attendissent la nuit pour l'exécution de ce projet. Il descend aussitôt, et marchant avec précaution jusqu'à ce qu'il eût perdu de vue les Indiens, il prend ensuite une course rapide, et ne s'arrête que lorsqu'il rencontre quelques Espagnols auxquels il fait part du danger qui les menaçait. Garay en détache un pour aller avertir le gouverneur, rassemble tous ceux de ses compatriotes qu'il rencontre dans son chemin, les encourage, et se mettant à la tête de quarante hommes, qui n'avaient d'autres armes que leurs épées, il va attaquer plusieurs centaines d'Indiens. Ceux-ci, aux approches de la nuit, marchaient déjà vers la ville. Garay, suivi de sa petite armée, fond sur eux, et, malgré une grêle de flèches et de pierres qui tombaient sur lui, fait des prodiges de valeur, et parvient à arrêter leur marche, jusqu'à ce que les secours de la ville étant arrivés, les Indiens prirent précipitamment la fuite, laissant sur le champ de bataille un grand nombre de morts et de blessés. Pour récompenser le zèle et

la valeur de Garay, à qui, le premier, on devait l'avantage de cette victoire, le gouverneur ne s'opposa plus à ses desirs, et le nomma capitaine. Il le détacha bientôt après, avec quatre-vingts Espagnols, pour remonter le Parana. Après avoir essuyé mille dangers et découvert un pays immense, Garay fonda près de cette rivière, en juillet 1574, la ville de Santa-Fé de Vera-Cruz : mais avant de la voir finie, il fut obligé de courir au secours de son gouvernement, contre les Indiens Charruas. Il leur livra bataille près de la rivière d'Uragay, et les défit complètement. En considération de services aussi signalés, Philippe II le nomma lieutenant-général, et lui accorda ensuite le gouvernement de l'Assomption, dont il prit possession en 1576. S'étant transporté à l'ancien emplacement de Buénos-Ayres, il fonda de nouveau cette ville, en 1580, sur ses ruines mêmes, et l'entoura de fortifications. Garay avait l'esprit droit et le cœur bon. Se voyant contraint de s'opposer aux fréquentes attaques des Indiens, il pensa que le moyen le plus sûr d'épargner l'effusion de sang de part et d'autre, était de civiliser ces hordes sauvages. Accompagné donc d'un ecclésiastique aussi éclairé qu'humain, il parcourut diverses contrées de son gouvernement. La prudence, la douceur, les promesses, firent sortir de leurs bois et descendre de leurs montagnes ces mêmes Indiens qu'il ne voulait plus combattre. Il les divisa en différentes peuplades, leur fit bâtir des hameaux, des villages, leur donna un culte, des lois, et établit parmi eux des chefs qui, par une sage conduite, parvinrent à faire aimer le nom espagnol. Ces sauvages reconnaissant enfin dans Garay, non un ennemi redoutable,

mais un protecteur et un père, se soumettent comme tel, et étaient toujours prêts à s'armer pour sa défense. Après plusieurs autres courses eurent également un heureux succès, Garay remonta encore le Parana pour se rendre à l'Assomption, assailli par une affreuse tempête, fut obligé de débarquer dans un lieu inconnu, vers le 30°. degré de latitude, où pendant la nuit, tandis qu'il reposait dans sa tente, il fut surpris par des sauvages, qui le massacrèrent avec cinquante des siens ; il était âgé de cinquante-un ans. Ainsi meurt cet homme recommandable, qui si bien servi la cause de l'humanité et de sa patrie. B.

GARAYE (LA). V. LAGARAYE.
GARBELLI (PHILIPPE), savant érudit italien, né à Brescia en 1670, fit ses études chez les jésuites, lesquels lui montra toujours un attachement. A vingt-quatre ans entra dans les ordres sacrés ; et l'Innocent XII lui donna l'abbaye de Pontevecchio. Quoique sa santé fût naturellement faible, il se livra cependant à l'étude des auteurs anciens, et prit des notes qu'il a faites sur Polybe, soignées à la fin de la vie de Patrice de Sinop, dont il avait suivi les leçons de grec. Il écrivit le testament de ce célèbre professeur sous sa dictée, et lui consacra une belle épitaphe. Il commença aussi à écrire sa vie en grec ; Pierre-Louis Barzani la termina, et Garbelli traduisit le tout ; et cet ouvrage paru en grec et en italien, Br. 1760. in-8. Garbelli est l'auteur de deux Dissertations sur la vie d'Homère, et d'une autre sur le culte des Évangiles que possédait le monastère de Ste.-Julie, et qui avait fait une copie, que Bianchini a publiée dans ses *Vindiciae Sacrarum canonicarum*. La répu-

ir et du mérite de Garbelli venue à un si haut degré, que VI voulut l'attirer à Vienne réformer les études : Garbelli sa patrie ; et il répondit à une proposition qui lui fut faite l'empereur , en lui adressant une treclatine qui contenait ses idées de construction publique. Garbelli en 1750. On conserve de lui un grand nombre de lettres manus-

A. L. M.

BO (DINO DEL), médecin florentin vivait en Italie au commencement du 14^e. siècle. Son père, del Garbo, le mit de bonne heure sous Thadée, célèbre professeur à Florence, dont il devint bientôt un des disciples les plus distingués. Sa réputation lui obtint une chaire de médecine à l'université de Padoue, où il acquit une grande renommée par son éloquence. L'enseignement médical se bornait alors à commenter les ouvrages des auteurs anciens. L'élégance et la magnificence avec lesquelles il expliquait les œuvres de Galien et d'Aristote, lui donnèrent surtout une grande célébrité, et le firent surnommer **Expositor**. Le pape Jean XXII, qui fut le médecin, avait beaucoup d'amitié pour lui, et le combla de biens et de richesses. Il mourut à Padoue, vers l'an 1360, selon les uns à Florence, le 30 septembre, après avoir composé différents ouvrages, dont les suivans ont été publiés : I. *Enarratio cantionis Guidonis de Cavalcantibus ; de natura et origine amoris*, Venise, in-fol. II. *Tractatus cum tractatu de pondere et mensuris, necnon de emulsionibus et unguentis*, Ferrare, 1485, in-fol. ; Venise, 1556, in-fol. III. *lectiones in Hipp. de natura et origine febrium*, Venise, 1502, in-fol., avec

d'autres traités. IV. *Super 14 sententias primi Avicennæ, præclarissima commentaria quæ dilucidatorium totius practicæ generalis medicinalis scientiæ nuncupantur*, Venise, 1514, in-fol. V. *Expositio super canones generales de virtutibus medicamentorum simplicium secundi canonis Avicennæ*, ibid., 1514, in-fol., avec le précédent. VI. *De cæna et prandio epistola*, Rome, 1545, in-fol., avec les ouvrages d'André Thurinus. — **GARBO** (Thomas del), fils du précédent, exerça la médecine à Florence vers l'an 1567, et y acquit beaucoup de réputation. Les ouvrages qu'on a de lui sont : I. *Expositio super capitulo de generatione embryonis tertii canonis, seu xxiv Avicennæ*, Venise, 1502, in-fol., avec le traité de son père sur le même sujet. II. *Summa medicinalis, cui accedunt tractatus duo* : 1^o. *De restauratione humidi radicalis* ; 2^o. *De reductione medicinarum ad actum*, Venise, 1521, in-fol. ; Lyon, 1529, in-fol. III. *Consiglio contro la pestilentia*, Florence, 1576, in-8^o. ; avec d'autres ouvrages sur la peste. IV. *Commentaria in libros Galeni de febrium differentiis*, Paris, in-4^o.

CH—T.

GARÇAM (PIERRE-ANTOINE CORRÊA Y SALEMA), né à Lisbonne, vers l'an 1735, passe pour le meilleur des poètes lyriques portugais du 18^e. siècle. On a de lui des *Comédies*, des *Satires*, des *Sonnets*, que ses belles *Odés* ont fait un peu oublier. Il n'a point rimé ses vers lyriques. Ferreira, dans sa tragédie d'*Inês de Castro*, avait donné cet exemple ; et aujourd'hui, ce système, qui a été critiqué par quelques hommes de goût, paraît avoir prévalu dans l'ode et dans la poésie tragique. La manière de Garçam ressemble beaucoup à celle d'Ho-

race, qu'il a pris pour modèle; et M. Manoel lui a dit avec vérité, dans une ode sur les poètes portugais :

Coridon, Coridon, nos braços destes
As Musas te visitam, te basejam
Co' a harmonia do Pindo; e, em ti, as Graças
Canto de Horacio vertem.

« Corydon, Corydon, les Muses te
» visitèrent dans les bras de ces
» grands poètes: elles te parfumèrent
» de l'harmonie du Pinde; et les
» Grâces ont versé sur toi le chant
» d'Horace. » M. Manoel le désigne
par le nom de *Corydon*, qui était le
nom arcadien qu'il avait pris en en-
trant dans l'Arcadie de Coïmbre (*P.
DINIZ DA-CRUZ*). Garçam a terminé
ses jours d'une manière déplorable:
le gouvernement l'avait chargé de la
rédaction de la *Gazette de Lis-
bonne*; il y inséra quelques articles
qui irritèrent le marquis de Pombal,
alors tout puissant; et il fut en-
fermé dans un cachot, d'où il n'est
jamais sorti. D'autres attribuent sa
détention à une autre cause: étant
secrétaire du consulat à la douane, il
avait laissé introduire en fraude une
quantité considérable de corail; et
cette contrebande, outre le tort qu'elle
fit au trésor royal, entraîna la fail-
lite de plusieurs maisons de com-
merce (1). Quoi qu'il en soit, l'infor-
tuné mourut dans les fers vers 1775.
C'est à ce malheur que fait allusion
M. Manoel dans son ode à l'enthousiasme:

Coridon, Coridon, que improba estrella
Te dá nome immortal, fonte de invejas?
Pelos salões das honras
Te arremessa ás inasmorras
Onde os annos consomem, que deveram
Ser de ampla gloria e bouros assombrados.

» Corydon, Corydon, quel astre fu-
» neste te donne un nom immortel,
» source d'envie, et, l'arrachant aux
» salons de la grandeur, te précipite

(1) Ce qui pourrait faire douter que Garçam fût coupable dans cette affaire, c'est que son fils lui succéda dans le secrétariat du consulat.

» dans les cachots, où tu es
» des années qui devraient é-
» tonnées de gloire et de lau-
Les poésies de Garçam ont
primées à Lisbonne, en 1771.
On s'aperçoit aisément, dans
ses compositions, qu'il a
suivi les meilleurs modèles,
était pénétré de la lecture d'
dont il conserve constamme-
gance et la sévérité. Ses effo-
introduire dans la poésie por-
la manière et jusqu'au métier
grand poète, qu'il a obtenu
succès dans ses Odes, lui ont
justement le surnom de sec-
race portugais. Il fit aussi des
pour réformer le théâtre qui
la domination des Espagnols
tombe dans une totale décadence
où l'on ne connaissait que des
espagnoles et le petit nombre
médiées portugaises de Gil-V-
de Miranda. Sa première pié-
tulée *Theatro novo*, n'est,
gueur, qu'un exposé des idées
qu'il a adoptés sur l'art dramatique
et une critique sage des anciennes
médiées. C'est par un semblable
que Goldoni introduisit dans
du théâtre italien, par sa
Theatro comico; et Moratin
de faire de même en Espagne
sa comédie intitulée *el Caffè*.
conde pièce, *la Partida*, ou-
blée, est une satire du beau-
qui a beaucoup de ressemblance
le *Cercle* de Poinsinet.
était un des poètes portugais
propre à introduire dans sa
goût de la bonne école; et,
malheur qui lui arriva dans
de son talent, il aurait sans dou-
lisé de si belles espérances.

B—ss. et

GARCÈS (JULIEN), dominican
pauol, et premier évêque de

Mexique, naquit en Aragon, mille noble, en 1452, selon des écrivains, mais plus probablement en 1460. Ses supérieurs lui témoignèrent de heureuses dispositions pour les études à l'université : il y fut nommé docteur dans la faculté de théologie ; et, à son retour en Espagne, ses supérieurs le destinèrent d'abord à l'enseignement, et ensuite à professer la théologie en divers lieux de sa province. Cette nomination ne suffisant point à l'ardent Garcès, il se rendit à Madrid et se livra à la direction des études et à la prédication : il exerça le dernier ministère pendant plus de trente ans, avec un applaudissement général et avec tant de fruit, qu'il fut nommé évêque de Burgos, Fonseca, l'ayant nommé en qualité de prédicateur, à son tour, et le prit pour confesseur. Le cardinal Quint, informé des succès de Garcès, voulut l'entendre, et en fut si content, qu'il le fit son chapelain et prédicateur de la cour. Bientôt songeant à établir un évêché à Mexico, dans la province du Mexique nouvellement conquise, ce prince jeta les yeux sur Garcès pour remplir ce poste, et l'y nomma par un brevet le 15 septembre 1519 : mais des difficultés s'étant élevées à Rome sur la validité de la nomination, l'affaire demeura suspendue pendant plusieurs années ; en attendant que le siège se trouvant érigé canoniquement, Garcès fut sacré en 1527. Les premières années se passèrent encore avant qu'il eût se rendre à Tlascala : il était presque septuagénaire ; il ne possédait ni assez de cas ni des titres, ni des richesses, ni de la gloire mondaine, pour que ces avantages influassent sur sa détermination : mais il avait le bien à faire ; les Indiens étaient encore enveloppés des ténèbres

de l'idolâtrie, et ils avaient tout à souffrir des excès de leurs farouches vainqueurs : ce courageux vieillard n'hésita point. Il partit, accompagné d'un religieux de son ordre. Les Indiens trouvèrent dans Garcès un zèle missionnaire qui les instruisit, et un père qui s'occupait de soulager leurs maux. Pour lui, il ne perdit rien de la modeste simplicité dont il avait fait la règle de sa vie : un chapelain, deux domestiques, une pauvre Indienne, composèrent toute la maison du prélat. Économe sévère en tout ce qui le regardait, sa libéralité envers les pauvres n'avait point de bornes. Dieu sembla prolonger ses jours pour le bonheur de ce pauvre peuple. Il passa encore près de vingt ans avec les Indiens, sans cesse occupé de bonnes œuvres. Parvenu à l'âge d'environ quatre-vingt-dix ans, il fut pris d'une fièvre aiguë, et mourut saintement vers l'an 1547, pleuré et regretté de ses chers Indiens, dont il n'avait rien négligé pour adoucir le sort. Augustin Davila y Padilla et François Diégo, de l'ordre de Saint-Dominique, ont écrit la vie de ce saint évêque : le premier, dans son *Histoire de la province du Mexique*, et l'autre, dans celle d'Aragon. On a de Garcès : I. Une *Épître à N. S. P. le pape Paul III, en faveur des Indiens*. Il y peint en traits frappants la malheureuse condition de ces peuples, et cherche à leur concilier la bienveillance et l'intérêt du pontife, par tout ce que la charité, l'humanité et la justice peuvent inspirer de plus touchant. Padilla a inséré cette lettre dans son *Histoire*, et en a donné une traduction en espagnol. II. *Notes sur tous les ouvrages de S. Augustin*, écrites de la main de Garcès sur les marges d'une édition de ce Père. Garcès, en mourant, légua cet exem-

plaire au convent de Tlascala, où il était conservé. L—Y.

GARCIA ou GARCÍAS II, roi de Navarre, naquit à Tudela en 958 : il succéda à son père Sanche II, en 994, suivit les guerres que ce monarque avait entreprises contre les Maures, et remporta sur eux plusieurs avantages. Il fut nommé *le Trembleur*, non qu'il manquât de courage, mais parce qu'il tremblait effectivement lorsqu'on lui mettait la cuirasse un jour de combat. C'est à lui que l'on doit ce bon mot, attribué depuis à tant d'autres : « Mon corps tremble » des périls où mon courage va le » porter. » Mais ce tremblement n'était autre chose qu'une espèce de convulsion, causée par l'agitation où se trouvait son esprit guerrier, impatient de voler aux combats. Cependant, malgré tous ses succès, Garcia, ainsi que tous les autres princes chrétiens, avait un grand ennemi à craindre : c'était le redoutable Almansor. Ce prince avait, en peu de temps, repris la plupart des pays que les chrétiens avaient conquis sur les Maures, et menaçait de faire arborer, dans toute l'Espagne, l'étendard de Mahomet. Garcia se ligua alors avec don Bermudo, roi de Léon, et le comte de Castille ; ces trois princes gagnèrent, en 998, la fameuse bataille de Calacañor, où Almansor fut vaincu pour la seconde fois, et laissa, sur le champ de bataille, cinquante mille des siens. Garcia mourut peu de temps après (en 1001), après un règne de six ans et quelques mois, pleuré de ses soldats qui l'aimaient, et du clergé en faveur duquel il avait fait de nombreuses fondations, mais peu regretté de ses peuples, qu'il avait chargés d'impôts pour fournir à ses profusions. B—S.

GARCIA I^{er}. ou GARCÍAS FERNANDEZ, comte de Castille, naquit à

Burgos en 958, et succéda à son père, Fernand-Gonzales, en 970. Il commença son règne par un trait de générosité envers les turbulents comtes de Vela : cette famille avait eu des prétentions au pouvoir suprême, lors même que l'autorité fut conférée, pour la première fois, aux juges de Castille, Lâin Gaivez et Nuño Rasura. Ennemis déclarés de leurs maîtres légitimes, les comtes de Vela, très puissants par eux-mêmes, n'avaient jamais cessé d'armer tantôt les Maures, tantôt les princes chrétiens contre leur propre pays. Mais celui qui avait le plus à se plaindre de ces sujets ambitieux, était Garcia, qui s'en vengea en leur rendant tous les biens qui leur avaient été confisqués par Fernand-Gonzales, son père. Garcia était aussi bon capitaine qu'intrepide guerrier : il vainquit, trois fois de suite, Ordoñan, roi de Cordoue ; et ce fut le premier qui vengea la défaite des Espagnols à Alarcon, par la victoire complète qu'il remporta, sur le terrible Almansor, dans les plaines d'Osma, en 984. Peu de temps après, il eut la douleur de voir son fils, don Sauche, révolté contre lui par les insinuations secrètes de ces mêmes comtes de Vela, qu'il avait comblés de bienfaits. Don Sauche avait armé plusieurs rebelles, avec lesquels il osa livrer bataille à son père, qui, après l'avoir vaincu et fait prisonnier, lui pardonna, et lui rendit toute sa confiance. Pendant ce temps, Almansor, honteux de sa défaite à Osma, réunit des forces considérables, et se jeta sur les terres de Castille. Garcia alla à sa rencontre ; et la fortune se déclarait pour lui, lorsque, entraîné par sa valeur, il pénétra si avant dans la mêlée, qu'il fut fait prisonnier. Peu de jours après, il mourut de ses blessures (990). Les Maures, qui avaient si souvent redouté

ge, ne purent s'arrêter
sa fermeté au li... :
e, magnanime, il a
florissants, et s'était cons-
occupé du bonheur de ses
qui furent désolés de sa perte.

B—s.

GARCIA II, comte de Castille,
son père, don Sanche, en
yant alors à peine quatorze
ques factieux, poussés par les
des implacables comtes
excitèrent des troubles peu
à l'avènement : mais le jeune
la tête de ses troupes et de
e lui avait amenées son on-
sanche, roi de Navarre, bat-
rsa les rebelles, et rendit le
les états. Avec des talents et
is supérieurs à son âge, son
soin fut de rendre ses sujets
Ennemis des plaisirs, il écarta
soulé des jeunes courtisans,
durant des hommes probes et
ni avaient mérité la confiance
ère, il ne se réglait que par
seils ; aussi était-il adoré de
les : mais les comtes de Vela,
ibison la plus noire, dissipè-
les les espérances qu'on avait
de son sage gouvernement.
avait épousé sa cousine, fille
de Navarre ; et, allant au-devant
princesse, il devait passer né-
ment par les terres des Vela,
vertirent pas l'occasion d'exé-
rer infâme projet. Un de ces
s accompagnait le comte Gar-
royant fatigué de son voyage,
gea de venir à son château
prendre quelques rafraîchis-
; le jeune comte tomba dans
. A peine fut-il sur le seuil de
du château, que l'aîné des
Vela, qui était son propre par-
avançant comme pour lui bai-
ajin, lui plongea le poignard

dans le flanc. Garcia était à la fleur de
son âge, ayant à peine atteint sa 24^e.
année. Les gens de sa suite furent faits
prisonniers par les nombreux vassaux
des comtes de Vela. Mais l'oncle de
don Garcia, qui lui succéda, ne tarda
pas à venger sa mort : il ravagea les
terres des comtes de Vela qu'il prit
dans leur propre château, et qu'il
condamna au dernier supplice. La
maison de Castille se vit ainsi délivrée
de ses plus mortels ennemis : mais la
mort du dernier Garcia fut une perte
irréparable pour les Castillans. B—s.

GARCIA (ALEXIS), aventurier por-
tugais, naquit dans la province d'A-
lentejo, en 1485. Il paraît que dans sa
jeunesse il s'était appliqué à l'étude de
la nautique, par l'attrait des décou-
vertes que ses compatriotes venaient
de faire dans le Nouveau-Monde. Il
embrassa ensuite l'état militaire, et
obtint de son gouvernement la per-
mission d'être d'une expédition en-
voyée au Brésil. Alexis avait de l'in-
telligence et du courage, et put ainsi
se captiver la bienveillance du gou-
verneur, qui l'employa en diverses
occasions, soit pour faire des décou-
vertes dans l'intérieur du pays, soit
pour repousser les attaques des In-
diens, qui de temps en temps venaient
inquiéter les Portugais dans leurs éta-
blissements. Il y avait déjà long-temps
que Garcia cherchait à convaincre le
gouverneur, des avantages qui pour-
raient résulter pour la nation, si on
poussait les découvertes jusqu'au-delà
du fleuve Paragui (à présent de la
Plata). Entraîné par ses instances,
le gouverneur lui permit enfin de
partir, mais ne lui accorda que trois
Portugais pour l'accompagner. Alexis,
avec eux, et un fils, âgé à peine de
quatorze ans, se mit en route (en
1521), plein de courage et d'espoir,
se dirigea du côté de l'ouest ; et

ayant traversé le fleuve, il découvrit aussitôt des indices multipliés de filons d'or et d'argent qui le conduisaient aux mines abondantes de ces précieux métaux. Il arriva jusqu'aux frontières du Pérou : charmé du beau pays qu'il venait de parcourir, et chargé de richesses, il revint à l'endroit du fleuve d'où il était parti. Il jugea alors convenable d'y faire un établissement qui pût servir d'entrepôt à ceux de sa nation que le gouvernement choisirait pour pousser en avant ses découvertes, ou pour en profiter. Dans cette vue, il envoya deux de ses gens au gouverneur, pour l'informer du succès de son voyage. Alexis, entouré d'Indiens, avait d'avance cherché à gagner leur amitié, en vivant familièrement avec eux, et leur faisant les présents qui étaient le plus de leur goût. Mais sa confiance lui devint funeste. A peine les deux Portugais furent partis, que tandis qu'il s'entretenait familièrement avec les Indiens, ces sauvages se jetèrent sur lui, le massacrèrent avec le seul Portugais qui était resté avec lui, et firent prisonnier son fils, dont on n'eut plus de nouvelles depuis. — Il y a eu en Espagne plusieurs hommes illustres de ce nom, soit jurisconsultes, soit historiens, etc. Dans la première classe, on cite un Christophe, un François ; un François Ercilla ; un Nicolas, auteur d'un traité *De Beneficiis*, qui eut sept éditions, dont les dernières à Genève, 1656, 1658, in-fol. ; et un autre Nicolas, mort en 1745, qui a laissé des *Commentaires sur les décrétales*, Séville, 1750, in-fol. — Parmi les médecins, on nomme un Marc ; un Garcia-Carrero, dont on a *Disputationes medicæ in Galenum*, Valladolid, 1605, 1662, in-fol. — On distingue, parmi les littérateurs, un Garcia Rencijo,

auteur d'un *Art poétique*, Saque, 1592, in-4°. — Les ouvrages du mathématicien Garcia Ces sont appréciés encore de nos jours et ont mérité les éloges de de excellents écrivains dans cette science. Cerda, mort en 1760, et Bayls en 1796. B

GARCIA DE MASCARE (BLAISE), poète portugais, passa à Avo, dans la province de Beyra, le 3 février 1596. Tant qu'il suivait ses études dans l'université de Coïmbre, il devint amoureux d'une demoiselle du pays ; et ce fut cette passion qui développa en lui son goût pour la poésie : il commença à célébrer sa dame dans ses vers. Garcia avait cependant un rival qui épiait constamment les démarches de l'ayant, une nuit, surpris rôdant autour de la maison de sa belle, il quitta l'épée à la main, et, après un long combat, il le jeta sur le carreau. Arrêté presque aussitôt, d'après les lois sévères qui existaient contre les duels, il fut conduit en prison et chaîné avec d'autres coupables pour y subir la déportation. Mais lors de son départ, ayant trouvé le moyen de s'échapper, il passa à Madrid et demeura quelques mois. Sur ces entrefaites, ses parents et ses amis ne purent obtenir sa grâce, Garcia s'en alla à Carthagène pour retourner en Portugal. Au milieu de la traversée, attaqué par les Turcs, il tua de sa main leur commandant ; mais il n'échappa de ce danger que pour tomber en un autre non moins grand. Un nouveau corsaire vint encore attaquer le bâtiment qui le portait. Le page, blessé ou fatigué du combat, venait d'avoir lieu, n'était pas en état d'opposer la moindre résistance et furent faits prisonniers. Les corsaires, après avoir pris tout ce que

le laissèrent
 fut donc rédu
 ainsi que la Fr
 voyageant, pendant plusieurs
 pied, n'ayant d'autre gîte
 nue, et manquant souvent
 aire. Pour se délasser des
 voyage, il composait quel-
 sons, ou il se plaisait à lire
 s, qu'il portait toujours avec
 et enfin de sa famille des se-
 c lesquels il put retourner à
 , d'où il partit pour le Brésil
 avec le grade de sous-lieut-
 t, il eut l'occasion de se si-
 tre les Hollandais, avec les-
 agne était toujours en guerre.
 a au Brésil plusieurs années,
 le l'avancement. Mais ayant
 révolution inattendue qui af-
 nit le Portugal de la domina-
 Espagnols, sous laquelle il
 us soixante ans, Garcia re-
 bonne en 1640, pour assis-
 ironnement du duc de Bra-
 oclamé sous le nom de Jean
 à la capitale, il leva, en l'hon-
 monarque, une compagnie
 gentils hommes, dont il fut
 iue. Quelque temps après,
 imé gouverneur d'Alfayates,
 Garcia défendit courageuse-
 tre les attaques réitérées des
 s. Cependant, malgré sa
 t ses services, il fut accusé
 empé dans une conspiration,
 avec le cabinet de Madrid :
 été et conduit à la tour de
 Dans l'espace de plusieurs
 'avait jamais pu faire arriver
 plaintes jusqu'au Roi, ses
 i refusant ce qui était néces-
 r écrire : mais il y suppléa par
 . Il demanda, pour différents
 de la farine, des ciseaux et
 pour se désennuyer : avec
 qu'il coupa du livre, et qu'il

colla, avec la farine trempée dans
 l'eau, sur un feuillet blanc qu'il arra-
 cha du même livre, il composa, pour
 le roi, une lettre en vers, dans la-
 quelle il lui prouvait son innocence.
 Garcia avait observé, de sa fenêtre,
 un de ses amis rôdant tous les jours,
 à une heure fixe, autour de sa prison :
 il jeta donc la lettre, que son ami ra-
 massa et fit aussitôt parvenir entre les
 mains du roi. Mais Garcia avait des en-
 nemis, dont la malveillance lui laissait
 encore tout à craindre : il chercha donc
 à la prévenir. La nuit étant arrivée, et
 paraissant sombre et silencieuse, il
 put, à l'aide des draps de son lit, des-
 cendre depuis sa fenêtre jusqu'à la
 rue ; et, dès le matin, il se présenta
 au palais. L'état de détresse où était
 réduit un vaillant défenseur de la cou-
 ronne, toucha le capitaine des gardes,
 qui permit à Garcia d'entrer dans les
 appartements du monarque. Jean IV
 avait déjà lu sa lettre, et il en avait
 été attendri : il reconnut son innocence,
 et, en récompense de ses services,
 lui donna la croix de l'ordre militaire
 d'Avis. Garcia retourna dans son gou-
 vernement d'Alfayates ; et, quelque
 temps après, il se retira dans sa terre
 natale, où il se livra entièrement à la
 poésie, qu'il avait cultivée avec succès
 au milieu d'une vie tumultueuse. Il
 mourut le 8 août 1656. On trouve de
 ses compositions dans les recueils poé-
 tiques portugais ; mais son poème de
Viriato ne fut imprimé qu'après sa
 mort, à Coïmbre, 1699, in-4°. Ce
 poème, partagé en vingt chants et en
 octaves, a mérité les éloges des gens
 instruits, et notamment du P. *de los*
Reyes, littérateur très renommé. Peu
 de poètes ont mis dans un jour aussi
 favorable leurs héros, que Garcia l'a
 fait de ce Viriate, qui pendant si long-
 temps sut braver tout le pouvoir de
 Rome, et battit plusieurs fois ses for-

midables légions. La mort du héros lusitanien est peinte de main de maître ; et Garcia a employé dans cette circonstance toute la chaleur de son style, et tous les charmes du pathétique. Dans tout le poème, la versification est ordinairement harmonieuse et sublime, ornée d'images brillantes et de pensées heureuses. Le plan en est assez sagement conçu : mais il faut avouer aussi que dans l'action il manque parfois de régularité et d'ensemble ; et son style, cessant d'être sublime et élégant, devient, dans quelques endroits, diffus et ampoulé. Au reste, malgré ces défauts, le poème de *Viriato* contient assez de beautés en lui-même, pour qu'on puisse, après le Camoëns, placer Garcia à côté des meilleurs poètes épiques de sa nation.

B—s.

GARCIA DE PAREDES (DON DIÉGO), fameux capitaine, qu'on pourrait nommer le Baïard espagnol, naquit à Truxillo (patrie connue de vaillants capitaines, comme Cortez, Pizarro, Sotomayor, etc.) en mai 1466. Sa famille était une des plus illustres de l'Espagne : le père de don Diégo, dans les guerres de Ferdinand V contre le roi de Portugal, suivit toujours la bonne cause, et rendit d'importants services à son souverain. Il exerça de bonne heure son fils au métier des armes ; et à l'âge de douze ans, déjà couvert d'une armure, don Diégo signala sa valeur contre les Portugais. Parvenu à sa dix-huitième année, soit par sa taille presque gigantesque, soit par sa force et son air martial, il rappelait ces héros si célèbres parmi les Grecs. Sa force, surtout, était si extraordinaire, que les Trenk, les Orloff, etc., peuvent à peine lui être comparés ; on assure que, très jeune encore, avec une seule main, il arrêta une roue de

moulin dans son mouvement rapide. Jusqu'à l'âge de cinq ans, cette vigueur excessive lui souleva une fièvre brûlante laquelle il lui arriva fréquemment de briser tout ce qu'il trouva sous sa main. Et il se maltraita soi-même. Et suivit son père à la guerre d'Alcázar et il servit sous Ferdinand dans les fameux sièges de Baeza, et de Malaga. Ce monarque, au lieu d'exploits du jeune guerrier, ne valait de sa propre main, fit ensuite les plus périlleuses prises. C'est dans cette campagne que Garcia connut un digne compagnon de gloire, le grand Gonsalve de Cordoue qui était à peu près de son âge, et le quel il se lia de l'amitié intime. Après la prise de Grenade, il se retira dans sa patrie, et après, il eut la douleur de perdre son père. Impatient du repos, il passa en Italie, où les hostilités commençaient entre Charles VIII et Ferdinand le Catholique. Ses parents, on ignore par quel motif, ne voulaient pas qu'il quît sa terre natale. Privé de tous soins, de son armure et de son cheval, il se vit contraint de poursuivre son projet, d'enlever les chevaux à son cousin. Sa peine fut-il à quelques lieues de la ville, qu'il se vit attaqué par quelques hommes d'armes envoyés par ses parents, qui lui intimèrent de se retirer sur le chemin. Garcia, naturellement vaillant, les engagea d'abord à se retirer, mais leur entreprise ; mais voyant qu'ils voulaient absolument l'arrêter, il ne sut plus se contenant sur eux, plus terriblement foudroyé, il en tua deux, et contint les autres à prendre la fuite vers Rome, il y fut parfaitement

Alexandre VI, qui son pa-
 et qui parvint à le r r au-
 e lui en qualité d'offi de sa
 Tous les braves i vou-
 éprouver le courage et la force
 rrier espagnol; mais ils appri-
 entôt, par expérience, com-
 était dangereux de le provoquer.
 Négo se lassait de l'oisiveté où
 contraint de languir, et aurait
 quitté Rome, sans les ins-
 réitérées du pape, et du cardinal
 al, qui était son cousin. Enfin
 occasion se présenta, où il put
 r encore sa valeur : les Orsini,
 is déclarés des Borgia, avaient
 s armes contre Alexandre VI,
 s fils, le duc de Valentinois:
 fut alors nommé capitaine
); et, après avoir défait les en-
 dans plusieurs rencontres, il
 argé de s'emparer de Monte-
 e, où ils s'étaient enfermés.
 de leur longue résistance, et
 ant d'instruments pour escala-
 muraille, il fait faire une
 de piques et de boucliers,
 jusqu'aux créneaux, terrasse
 eux qui lui disputent le pas-
), descend dans la ville, et,
 main d'Hercule, rompt les ver-
 t les cadenas de la porte prin-
 ; il ouvrit ainsi une entrée aux
 s du pape, qui s'emparèrent
 lace, et firent un grand nom-
 prisonniers. Après cette expé-
 , il alla joindre les Espagnols
 isaient le siège d'Ostie, vail-
 nt défendue par Guerri. L'intré-
 lon Diégo monte le premier
 brèche, et, en ayant éloigné
 emis, *Suivez-moi, Espagnols,*
 t-il, *je vous frayerai le che-*
 : *la victoire!* Tout le monde ac-

Les faits et les suivants sont constatés par
 des contemporains, comme Pulgar, Var-

court à sa voix, et la ville est prise
 en moins de deux heures. Une trêve
 de quelques mois donna lieu à Gar-
 cia, de retourner en Espagne; mais
 Louis XII, ayant renouvelé les pré-
 tentions de son prédécesseur à la
 couronne de Naples, Ferdinand réso-
 lut de conquérir ce royaume; et
 ayant mis sur pied une puissante
 armée, elle se réunit (en 1500) au port
 de Palos (*Voyez FERDINAND*), sous
 les ordres du fameux Gonsalve de
 Cordoue. Garcia alla bientôt rejoindre
 son ancien compagnon d'armes, qui,
 connaissant son intelligence et sa va-
 leur, lui donna un commandement
 dans les troupes qu'il envoyait, par
 ordre de Ferdinand, au secours des
 Vénitiens. Ceux-ci, commandés par
 le général Pesaro, assiégeaient dans ce
 moment Céphalonie, que les Turcs
 leur avaient enlevée: Garcia ne tarda
 pas à mériter l'estime de ce général,
 et à se faire craindre des ennemis,
 qui, ne pouvant le vaincre par la
 force ni par la valeur, résolurent de
 se rendre maître de sa personne par
 la ruse. Garcia se faisait toujours re-
 marquer, au milieu des bataillons,
 et par sa taille, et par l'impétuosité de
 son courage: dans une attaque où il
 se trouvait, comme à l'ordinaire, à la
 tête des plus vaillants, les assiégés lui
 jetèrent plusieurs agraffes de fer,
 réunies ensemble, qui, s'accrochant à
 sa cuirasse, leur donnèrent le moyen
 de l'enlever tout vivant, et de le re-
 tirer ainsi dans la ville. Garcia ne
 s'était pas dessaisi de son épée ni de
 son bouclier; il se défendit pendant
 toute une journée contre une foule
 de Turcs, qui ne purent parvenir à
 l'abattre: épuisé de fatigue et tout cou-
 vert de sang, il tomba enfin sans con-
 naissance, fut chargé de chaînes, et
 enfermé dans une tour, où il était
 soigneusement gardé. Un peu guéri de

ses blessures, et ayant recouvré une partie de ses forces, il vint à bout de briser ses fers, presque au moment où le général vénitien donnait le dernier assaut à la place : s'étant emparé des armes d'une sentinelle, qu'il terrassa, don Diégo s'ouvrit un passage hors de sa prison, et, combattant dans les rues, il ne contribua pas peu au succès de cette journée, si favorable aux armes des chrétiens. Après la prise de Céfalonie (1501), il se rendit à la demande d'Alexandre VI, qui l'appelaient encore au secours de son fils, le duc César Borgia. Don Diégo, en combattant toujours les Orsini, s'empara en peu de jours de Jofora et de Faënza; et, dans la dernière de ces places, il ne se signala pas moins par son humanité que par son courage. L'impitoyable duc voulait faire passer tous les habitants au fil de l'épée; mais Garcia indigné s'y opposa en disant : *N'espérez pas pour cela le secours de mon bras : je suis ici comme soldat, et non comme assassin ; et un vrai soldat n'ensanglante jamais la victoire.* Le duc se vit contraint de pardonner aux vaincus. Depuis ce moment, don Diégo abandonna à jamais la cause des Borgia, et alla se réunir au *Grand capitaine* qui avait déjà pénétré dans les états napolitains. Envoyé avec 3000 hommes à la découverte du pays, il prit aux Français les châteaux de Cosenza et de Manfredonia. Au siège de Canosa, il obligea deux fois les ennemis à se renfermer dans leurs retranchements : cette place étant tombée au pouvoir des Espagnols, les Français vinrent l'assiéger à leur tour. Ces derniers rivaux de gloire, pour signaler le commencement de ce siège par quelque exploit éclatant, invitèrent les Espagnols à choisir onze de leurs champions, pour combattre

contre un égal nombre de l'esprit de chevalerie était vigueur parmi les deux na cartel fut accepté. Don Dié dans ce moment, de gar cause des blessures qu'il a dans les derniers combats, informé de ce défi solennel. gré l'épuisement de ses fo instances de ses chefs, il du nombre de ceux qui t mesurer avec les França combat, il eut souvent à choc de trois des plus vail ses adversaires. Après six combat, les juges du can rent que la victoire demet taine de part et d'autre. Ga qu'il eût son épée et pre son armure brisées, s' vouloir vaincre ou mourir; obligé d'obéir aux ordres *Grand capitaine.* A pei il se rendit maître de l Rufo, et était de l'avant; les batailles de Seminara guo'es (1503). Chargé de de cette dernière place, i d'assaut. Pierre d'Aramb commandait, s'était réfug château, d'où il avait obté cia un sauf-conduit pour avec les siens : ce dernier de défiance, alla visiter l accompagné seulement de ciers; il soupa amicale Arambure, et se retira e une chambre qu'on lui avai Pendant ce temps, les croyant pouvoir se rendre maîtres de la place, s'ils s' de Garcia, avaient résolu prendre, tandis qu'il serait li meil. Par le moyen d'une fa s'introduisirent dans sa cha don Diégo, s'étant éveillé da moment, et se doutant de l

bas du lit, par son épée, et
 gea bientôt à prendre la suite.
 pagnols, qui ga nt les por-
 château, accoururent au bruit ;
 apprenant la cause, ils vou-
 n'on pendit sur-le-champ les
 les : *Non*, leur dit Garcia, *ils*
incus, honteux de leur con-
méprisons donc une lâche
nce, qui n'ajouterait rien à
loire : faisons mieux, il faut
ardonner. Garcia fit ensuite
 arambure avec tous les Fran-
 leur donna une escorte, afin
 e fussent pas insultés. De Céri-
 il alla occuper les places de
 rmano et de Rocca-Guillerma.
 ssage du Garigliano, ce fut
 qui détermina le *Grand capi-*
 livrer la bataille, et qui en
 le succès. Garcia s'était déjà
 de Rocca-d'Andria, fort placé
 e droite du fleuve; mais Gon-
 e trouvait dans une position
 ritique (*Voyez GONSALVE*):
 600 hommes qui lui restaient,
 ut à combattre plus de 30,000.
 ppriétaire des talents et de la
 de Garcia, il n'en dédaignait
 conseils. S'entretenant un jour
 n Diégo, sur les forces supé-
 des ennemis, celui-ci ne put
 imuler le danger qui menaçait
 espagnole: *Garcia*, dit alors
 re, *puisque vous ne connais-*
s la crainte, ne veuillez pas
faire connaître pour la pre-
fois. Garcia, piqué de cette
 ; résolu de s'en venger par
 on d'éclat. Les Français avaient
 à la gauche du pont qu'ils
 établi sur le Garigliano, une
 , qui incommodait fort les Es-
 , et qui empêchait le *Grand*
 ne de hasarder aucun combat:
 ; donc tâcher de mettre cette
 hors d'état de nuire aux

troupes espagnoles; et c'est ce que
 Garcia imagina de faire. Le jour
 suivant, sans faire part à personne
 de son idée, il se présente sur le pont,
 armé de toutes ses armes, et défie les
 plus braves des Français de se me-
 surer avec lui. Les Français ne firent
 d'abord aucun cas de ses paroles; mais
 voyant qu'il avançait toujours, mal-
 gré la résistance des avant-postes, ils
 crurent que ce n'était - là qu'une ruse
 de Gonsalve, et que ce champion
 isolé allait bientôt être suivi par toute
 l'armée espagnole, dont le projet,
 selon eux, était de s'emparer du pont.
 Tous les Français chargèrent alors
 sur ce même pont; et Garcia soutint
 seul, comme un nouvel Horace, le
 choc de tant d'adversaires. Tantôt en
 reculant, tantôt en tenant pied ferme,
 il les avait attirés au milieu du pont,
 où ils masquaient la batterie qui se
 rendait si formidable aux Espagnols.
 Il crie alors de toutes ses forces : *Aux*
armes, Espagnols! Mais plusieurs
 bataillons de son camp s'étaient déjà
 ébranlés pour venir à son secours.
 Le combat s'engage; la batterie ne
 peut plus faire feu sur les Espagnols
 sans écraser auparavant les Français;
 et les premiers, grâce à l'intrepide
 valeur de Garcia, finirent par se ren-
 dre maîtres de la moitié du pont. La
 batterie est aussitôt démontée; et, le
 jour suivant, Gonsalve livra la ba-
 taille du 8 décembre 1503, qui fut si
 favorable aux Espagnols. Le vaillant
 Garcia commandait l'avant-garde:
 heureux d'avoir réussi dans son pre-
 mier projet, et contribué à cette vic-
 toire, il passa ensuite à Sora; et en
 peu de jours, il soumit ce duché. De-
 là il se transporta à Naples que Gon-
 salve venait de conquérir ainsi que
 tout ce royaume. Il donna alors à
 Garcia, en récompense de ses ser-
 vices, la terre de Colonetta. La guerre

d'Italie étant terminée, Garcia retourna en Espagne, où il reçut le plus favorable accueil des rois catholiques. La malveillance des envieux cherchait déjà à indisposer Ferdinand contre le *grand capitaine*. Dans une occasion où Garcia se trouvait dans une des salles de la cour, plusieurs gentilshommes, parlant entre eux, semblaient vouloir mettre en doute la probité de Gonsalve. Garcia, irrité de leurs propos, et conservant toujours une sincère amitié pour son ancien compagnon d'armes, interrompfit ces médisants, et leur dit d'un air terrible : *Quiconque ose injurier l'honneur sans tache du Grand capitaine, n'a qu'à lever ce gant* ; et il jette le sien au milieu de la salle. Le roi, qui avait écouté cette conversation, se présente, lève le gant, le rend à Garcia, et dit aux gentilshommes : *Retirez-vous, messieurs ; il ne faut pas mal parler de celui qui vient de me conquérir un royaume*. Il félicita ensuite Garcia de son amitié pour Gonsalve, et l'engagea à ne pas donner de suites à ce qui était arrivé. Don Diégo était un sujet aussi brave que fidele ; et Ferdinand crut devoir le ménager, quelle que fût son opinion à l'égard du *grand capitaine*. Garcia se rendit bientôt à Truxillo, sa patrie, où il fut reçu au milieu des acclamations d'un peuple nombreux. Il se maria dans cette ville, à l'âge de quarante ans ; mais, bientôt après, Ferdinand l'envoya auprès de son allié, l'empereur Maximilien, qui s'était déclaré chef de la ligue de Cambrai contre la république de Venise (1508) ; et Garcia se trouva aux sièges de Vérone et de Vicence. Il continua à se couvrir de gloire dans les armées de Charles-Quint, et notamment à la bataille de Pavie (1525). Il suivit ce monarque à

Bologne, où, après son couronnement (1528), ce prince le créa duc de l'*Éperon d'or*. Mais Garcia ne put pas long-temps à cette cour. Une chute de cheval lui occasionna une violente fluxion de poitrine, et mourut en 1530, à l'âge de quatre-vingt ans. On mit une superbe épitaphe sur son tombeau, par le cardinal Borromée. On trouve dans les détails plus circonstanciés de ses exploits dans la *Chronique du grand capitaine*, écrite par Fernandès del Pulgar, Alcalá, dans Tomasio de Vargas, Valence, 1621. Garcia lui-même avait écrit sa vie, pour l'instruction de son fils unique, afin que dans les occasions (dit le titre) *en défense de son pays, de sa patrie et de sa personne, comme Espagnol et chevalier ; a toujours Dieu devant ses yeux, qu'il l'aide dans toutes ses actions*. Dans ce récit, écrit par Fernandès del Pulgar, et qui se trouve inséré dans la *Chronique de Fernandès del Pulgar*, on admire également la modestie de l'auteur en parlant de lui-même, et de ses sentiments d'un bon père dissimule pas ses erreurs et ses fautes, afin qu'ils puissent servir de leçon à un fils qu'il aimera à voir parfait. Quand on inhuma don Diégo, on le trouva tout couvert de cicatrices : ce brave guerrier vaillant, aussi franc, aussi loyal que Baiard, son contemporain, trouvé à quinze batailles, avait pris huit places et trois villes, commandant toujours des corps assez nombreux dans les conditions les plus difficiles. Son courage et d'intelligence, de même que Baiard, ni au moment de la fortune, ni au moment de l'infortune, ni occupé aucunement dans les armées. M7

tranche, excité
l'estime de ses
souverains; et

ce, de comédie et d'histoire de
ips, qui ne célèbrent la fidéli-
valeur et le caractère de don
Garcia de Paredès. B—s.

(GIAS-LASO ou GARCILASO)

VEGA (1), célèbre poète es-
l, naquit à Tolède, d'après le
le plus certain, en 1503. Il
ls puiné d'un autre Garcilaso,
ber d'état des rois catholiques,
mbassadeur à la cour de Rome,
commandeur de Léon, et de
ette de Guzman, dame de Ba-
terre considérable de l'illustre
i de Guzman, où l'on voit en-
me fontaine, qui existe depuis
rs siècles, et qui porte le nom
rcilaso, cette famille étant déjà
nement alliée à celle de Guzman.
and V donna au père de Gar-
le nom de la Vega, en mémoire
ombat singulier que le premier
contre un Maure des plus vail-
sur la Vega, ou plaine de Gre-
combat célébré dans les ro-
s et histoires espagnoles de ce
Garcilaso était né pour la vie
être et solitaire, si l'on en juge
poésies, qui ne respirent toutes
amour, la paix, et qui man-
t l'extrême douceur de son ca-
t. Cependant, sa naissance l'ap-
au métier des armes, il passa
dans les camps, et sa carrière
illante et tumultueuse. Il entra
ne heure dans les armées de
s-Quint, suivit ce monarque
a guerre du Milanéz (1521), et
jeune encore, il se distingua
valeur, surtout à la bataille de
En 1525, il servait dans le
espagnol qui, joint à l'armée

impériale, se distingua par sa bra-
voure contre les Turcs. En recon-
naissance de son courage, Charles-
Quint lui conféra, à Vienne, la croix
de l'ordre de Saint-Jacques. Garci-
laso jouissait des bonnes grâces de
l'empereur : mais une aventure ga-
lante pensa les lui faire perdre à ja-
mais. Un de ses cousins devint amou-
reux d'une dame de la cour, qui avait
mérité l'affection de Charles-Quint. Il
paraît que Garcilaso favorisa de tous
ses moyens la passion de son parent,
dont les intentions étaient pures :
l'empereur ayant appris ce fait, exila
le cousin, et relégua Garcilaso dans
une île du Danube. Pendant sa dé-
tention, qui ne fut pas de longue du-
rée, il fit une de ses *Canciones*, où
il déplore son malheur, et célèbre en
même temps les charmes de la con-
trée qu'arrose le divin fleuve du
Danube. (*Darubio rio divino*.) En
1535, il fut de l'expédition que Char-
les-Quint entreprit contre Tunis, et il
en rapporta de la gloire et des bles-
sures. Il passa ensuite quelque temps à
Naples et en Sicile, où il se livra à son
occupation favorite, la poésie. Mau-
dissant la guerre, il se plaisait à créer
dans son imagination une Arcadie ro-
manesque; et il n'en restait pas moins
soldat. Cependant Garcilaso avait du
courage, et ne manquait pas de ta-
lents militaires : aussi, nous le voyons
suivre (en 1536) l'armée impériale en
France, ayant sous ses ordres trente
compagnies de troupes espagnoles :
cette campagne fut la dernière de Gar-
cilaso; et, dans la funeste retraite de
Marseille, il trouva une mort digne
de sa valeur. Plusieurs paysans fran-
çais, s'étant renfermés dans une tour,
ils inquiétaient de là fortement l'ar-
mée impériale dans sa retraite : l'em-
pereur ordonna à Garcilaso de pren-
dre cette tour d'assaut; il exécuta cet

1 le nomme aussi *Garcias-Laso*, et plus
cément; mais abusivement *Canciones*.

ordre avec moins de prudence que de valeur : ayant monté, le premier, à l'assaut, il fut renversé par un quartier de pierre qui l'atteignit à la tête; blessé mortellement, on le transporta à Nice, où il mourut au bout de vingt-quatre jours, en novembre 1536, étant alors âgé de trente-trois ans. Les armes et les lettres pleurèrent sincèrement sa perte; l'empereur lui-même en fut si touché, que la tour ayant été emportée, il fit pendre vingt-huit paysans qui restaient de cinquante, qui en formaient la garnison. Garcilaso s'était marié, à vingt-cinq ans, avec une dame aragonaise, Doña Hélène de Zuñiga, dont il eut un fils qui, à l'exemple de son père, termina sa vie à la fleur de son âge (en 1569), dans un combat contre les Hollandais. Si la vie militaire de Garcilaso n'est pas sans gloire, il doit surtout sa réputation à son mérite littéraire, qui l'a fait nommer le réformateur de la poésie espagnole, et qui a fait époque dans son siècle. Les Espagnols possédaient déjà une espèce de poésie plusieurs siècles avant la naissance de Garcilaso (1). Les premières compositions connues furent des romances, nées peut-être dans les montagnes des Asturies; et les premiers peuples chez lesquels on puisse trouver une poésie moins incorrecte, ce sont les Valenciens et les Catalans, qui écrivaient dans leur langue particulière. Le dernier de ces troubadours fut Jacques Roig, mort au commencement du 15^e siècle (2). Dans les royaumes de Léon et d'Aragon, où

(1) *Colección de Poesías Castellanas anteriores al siglo XV*, de don Ant. Sanchez, Madrid, 1782, 4 vol. in-8°. Dans cette collection l'on trouve le poème du *Cid*, écrit vers le milieu du onzième siècle; celui d'*Alexandre-le-Grand*, qui appartient au douzième; les poésies de l'archevêque de Hita, qui vivait au commencement du treizième, et les poèmes de Barceo, mort en 1268.

(2) *Los Donés de Roig*, Valence, 1735, in-4°.

le dialecte castillan dominait connaissait d'abord que ces romances, composées de red ou d'assonantes (1), chaque étant sujet à une mesure de *trochées*. Presqu'en même temps furent les vers de *Arte mayo* posés de douze syllabes, ceux-ci, où Alphonse-le-Sage qu'il avait appris d'un savant à faire la pierre philosophe par le moyen de laquelle il augmenta ses revenus :

La piedra que llaman filosoficada
Sabia fazer, e mi la enseñada.
Fiximos la juntos, despues solo yo.
Con que muchas veces creció mi ca

Dans ce même siècle (au milieu) un religieux bénédictin, Bartrudius, introduisit les vers appelés *mar* par les Italiens, et alexandrins Français :

Quiero far una prosa en roman paladiu
En el qual suele el pueblo hablar a su

Mais ce mètre, depuis longtemps n'est presque plus en usage en France. Ce ne fut que sous le règne de Jean II, grand protecteur des poètes, qui régna de 1401 à 1454, que la poésie espagnole prit un caractère vraiment national : ce prince fut entouré de lui les plus habiles poètes valenciens, et les poètes catalans les plus renommés; et c'est à cette époque qu'on vit paraître le savant marquis de Villenas, Jean de Mena, le duc de Mendocze de Santillana, Jean de Caceres, etc., et que la versification française prit à quelques règles, d'après des poètes, donnés par ces derniers. Mais cette versification était très informe, lorsque le Dante,

(1) Les redondilles sont de quatre vers, dont le premier et le troisième riment ensemble, et le second et le quatrième riment ensemble, comme dans le vers suivant : *La vida es sueño, y la muerte es nada*. L'assonance est appelée *consonancia*. L'assonance est l'écho de la voyelle, et non de la couse du vers auquel elle répond, comme dans le vers suivant : *La vida es sueño, y la muerte es nada*. etc. Quand la romance est composée de rimes redondilles, celles-ci changent de rime vers à vers : si elle est composée d'assonances, elle ne change de rime que dans toute la romance.

Sannazar, s'était
 en Italie et dans toute
 la sagesse et le
 positions. Vinrent enfin Bos-
 cilaso, unis dès leur enfance
 intime amitié. Pénétrés l'un
 du mérite de ces trois grands
 et nourris de leur lecture,
 tent d'opérer une réforme
 dans le mauvais goût qui
 encore. Ce fut Boscan qui,
 entra en lice : il introduisit
 les *canzoni*, les *stanze*,
assyllabes italiens ; et ses
 tent couronnés par le succès.
 ne fit que le suivre ; mais il
 ranche, le talent de le sur-
 t il approche plus de la dou-
 la mollesse de Pétrarque,
 e son rival imite plus heu-
 t la précision et l'énergie
 . Tous les poètes, leurs
 rains, s'élevèrent contre une
 qui les condamnait ; mais ils
 au évoquer les ombres illus-
 tres prédécesseurs : le génie
 sages novateurs triompha
 cabales. Garcilaso et Boscan
 le titre de *Pères de la bonne*
Garcilaso fut nommé *le Pé-*
espagnol, *le prince de la*
pagnole ; et la grande ré-
 péra. Elle fut suivie par de
 auteurs⁽¹⁾, jusqu'à l'apparition
 de Gougora, qui semblait
 s à tâche de hannir à jamais
 ût : mais, malgré tous ses ef-
 ceux de ses partisans, sous
 es de Charles-Quint, et des
 lippes, ses successeurs, l'Es-
 : féconde en bons poètes ; et
 urs, les Iriarte, Cienfuegos,
 Arellano, Quintana, et sur-

mitateurs, en adoptant les mètres ita-
 luits par Boscan et Garcilaso, ont
 onservé leurs redondilles, leurs asso-
 es octaves connues en Espagne depuis
 e.

tout Melendez-Valdez, ont fait goûter
 à l'Espagne les charmes de la vraie
 poésie. Boscan, qui survécut de six
 années à Garcilaso, recueillit les ou-
 vrages de ce dernier ; mais la mort le
 surprit avant qu'il pût les publier. La
 première édition connue est celle de
 Venise, 1555, in-8°. Le célèbre
 grammairien, Fr. Sanchez (*Sanctius*)
 avait corrigé ce qu'il avait trouvé de
 défectueux dans la plus ancienne édi-
 tion ; mais la plus estimée est celle de
 Madrid, 1765, in-16 : elle contient
 une préface, et des notes, qui an-
 noncent, dans l'éditeur anonyme, un
 littérateur aussi sage qu'éclairé. On
 voit que ce n'est point par la multitude
 de ses ouvrages que Garcilaso est ar-
 rivé à l'immortalité, puisqu'ils sont
 tous contenus dans un petit volume ;
 mais ce volume renferme tout ce qui
 peut servir de modèle aux meilleurs
 poètes de sa nation. Le genre le plus
 particulier à Garcilaso est le tendre et
 le pathétique, qui règne au plus haut
 degré dans toutes ses compositions.
 Parmi les sonnets, qui sont au nombre
 de trente, il faut distinguer celui qui
 commence,

O dulces prendas por mi mal halladas, etc.

et l'autre,

Si quezas y lamentos pueden tanto, etc.

M. Sismondi a traduit ce dernier avec
 autant de précision que d'élégance (1).
 Mais ce qui mit le comble à la gloire
 de Garcilaso, ce fut la première de
 ses trois églogues, qui a servi de mo-
 dèle à une foule d'imitateurs qui n'ont
 pu l'atteindre. Cette pièce, d'environ
 quatre cents vers, fut écrite à Naples,
 où l'auteur s'était pénétré en même
 temps de l'esprit de Virgile et de celui
 de Sannazar. Deux bergers, Salicio
 et Nemoroso, se rencontrent, et,
 par leurs chants plaintifs, ils expri-

(1) *Littérature du midi de l'Europe*, tom. III,
 pag. 272.

nent tour à tour la douleur que cause à l'un l'infidélité,

Por ti el silencio de la selva umbrosa;

et à l'autre, la mort de sa bergère.

Como al partir del sol la sombra crece.

« Il y a dans le premier, dit M. Sismondi (1), une mollesse, une délicatesse, une soumission; dans le second, une profondeur de douleur; dans tous deux, une pureté de sentiment pastoral, qui frappent encore davantage, lorsqu'on se rappelle que l'écrivain était un guerrier destiné à périr peu de mois après dans les combats. » Chaque vers charme à la fois par la vérité d'un sentiment exalté, mais touchant; par l'heureux choix de l'expression, et par une harmonie qui ne laisse rien désirer à l'oreille. « Cependant, ajoute M. Bouterweck, le chant de Nemoroso attache plus fortement encore, peut-être parce qu'il remue avec plus de douceur. L'endroit où il parle de la boucle de cheveux de sa maîtresse,

Una parte guardé de tu cabellos,

qu'il porte sur son cœur, et dont il ne se sépare jamais, n'a point de modèle ni chez les anciens ni chez les modernes (2). » Garcilaso a écrit aussi des Élégies, dont l'une fut composée au pied du mont Etna; elles se trouvent dans le même volume. Indépendamment du rare mérite de toutes ses compositions, qui ont placé l'au-

teur au premier rang parmi les poètes lyriques et bucoliques de sa nation, la seule élogue que nous venons de citer aurait suffi pour lui assurer une gloire immortelle. B—s.

GARCÍAS-LASO ou GARCILASO DE LA VEGA, surnommé *l'Inca*, historien espagnol, naquit à Cuzco en 1530. Il était fils d'un gentilhomme espagnol, nommé don Diego, qui avait suivi Pizarre à la conquête du Pérou. Sa mère, issue de la famille des Incas, tomba en partage à don Diego, à la prise de Cuzco en 1525. On suppose qu'après la naissance de Garcilaso, don Diego se maria avec la princesse américaine, après lui avoir fait embrasser le christianisme. Quoiqu'il en soit, c'est du côté de sa mère que revint à Garcilaso le surnom d'Inca. Celui-ci passa sa jeunesse au Pérou, où il apprit les premiers éléments des sciences d'un prêtre instruit et attaché à son père. Il s'appliqua de bonne heure à connaître l'histoire de son pays, recueillant toutes les traditions et les témoignages qui pouvaient l'éclaircir sur cet objet. Sa mère même l'aidait dans ses recherches, et lui fournissait tous les détails qu'elle connaissait, concernant son illustre et malheureuse famille. Souvent Garcilaso faisait des courses dans le Pérou; et comme il en connaissait la langue, il interrogeait les nationaux qui étaient le plus en état de lui donner des renseignements utiles. Il apprit et transcrivit les cantiques les plus anciens de cette contrée, qui, en rappelant les faits les plus remarquables, et en célébrant les héros les plus fameux parmi les Incas, lui fournirent aussi beaucoup de lumières. Confrontant donc les faits qu'il avait pu recueillir, soit des indigènes, soit des Espagnols (en ce qui avait rapport aux derniers temps), avec les ouvrages qu'ils avaient écrits

(1) *Littérature du midi de l'Europe*, tom. III, pag. 277.

(2) Depuis les élogues de Jean de la Encina (dit encore M. Bouterweck) le genre pastoral n'avait fait aucun progrès en Espagne. Garcilaso imita les élogues de Virgile et de Sannazar, et fonda dans cette imitation, d'une manière si heureuse, le caractère de la poésie romantique et la correction des anciens, que ses élogues, dont l'une est un chef-d'œuvre, surpassent de beaucoup toutes les poésies italiennes du même genre, si l'on excepte l'*Arcadie* de Sannazar. (*Littérat. espagn.*, tom. I, pag. 251.)

le Pérou (1), il re-
 actitude de ces rs, et
 composer lui - une
 èle de cette partie de l'A-
 éridionale. Mais à peine
 ni tous les matériaux pour
 son travail, qu'un ordre
 verain vint l'en arracher.
 ait très considéré par les na-
 yys, qui le regardaient avec
 le respect qu'ils croyaient
 descendant de leurs prin-
 es. Garcilaso lui-même,
 urs d'autant d'esprit que
 , montrait des sentiments
 éruvien plutôt que d'un Es-
 e glorifiait surtout de por-
 d'Inca. On assure que le
 ix Philippe II, redoutant
 de Garcilaso dans un pays
 avait pas être aimé lui-même
 r l'Inca en Espagne. Garcil-
 traint d'obéir. Arrivé à Val-
 1560, il reçut de Philippe
 id accueil. On lui assigna
 une demeure dans la ville
 dique pension. Il se livra
 occupation favorite: mais,
 xès qu'obtinent ses ouvra-
 ppe II ne lui permit jamais
 un rang, ni d'occuper au-
 dans sa cour. Il mourut
 68, en regrettant sa patrie,
 ique de son maître lui dé-
 mais de retourner. Les ou-
 cet historien a laissés, tous
 st, sont : I. *Première par-*
ommentaires royaux qui
e l'origine des Incas, de

olera, attaché à l'expédition du Pé-
 histoire des Incas, et notamment la
 Viracocha; mais il ne parait pas
 l'imprime. Pierre Cieça n'a publié
 re partie de sa *Cronica del Peru*
 ia, in-fol.) Diego Fernandez ne
 aucun détail sur ce qui a précédé
 Voy FERNANDEZ. XIV, 38a.) *L'His-*
icoouverte et de la conquête du Pé-
ar Zarate, AVERS, 1655, est beau-
ans.

leurs lois et de leur gouvernement,
 Lisbonne, 1609, in-fol.; traduit
 en français, par Dalibard, Paris,
 1744, 2 vol. in-12. La traduction alle-
 mande donnée par G. C. Böttger,
 (Nordhausen, 1787, in-8°.) n'est
 pas complète. II. *Seconde partie des*
Incas ou Histoire générale du Pé-
rou, Cordoue, 1616, in-fol.; Lisbonne,
1617, in-fol.; Madrid, 1722, 1725,
2 tom. en un vol. in-fol.; ibid., 1750,
2 vol. in-fol., par les soins d'André
Gonzalez Barcia. Cette histoire a été
traduite en anglais par Rigaud, Lon-
dres, 1688, in-fol.; et en français,
par Baudoin; la première partie,
Paris, 1633, in-4° (1); et la deu-
xième, sous le titre d' Histoire des
guerres civiles des Espagnols dans
les Indes, causée par les soulève-
ments des Pizarres et des Almagres
au Pérou, etc., ibid., 1646, in-4°.
 L'édition d'Amsterdam, 1757, 2 vol.
 in-4°, recherchée à cause des figures
 gravées par Bern. Picart, ne contient
 que la première partie: l'histoire de la
 Floride et la relation du P. Hennepin
 forme le 2°. vol. III. *Histoire de la*
Floride, par l'Inca, Lisbonne, 1605,
in-4°; Madrid, 1723, 2 tom. en 1
vol. in-fol.; avec l'histoire du Pérou,
 Madrid, 1804, en 4 vol., petit for-
 mat. Cette édition est fort estimée.
 L'histoire de la Floride avait été trad.
 en français par Richelet, Paris, 1670,
 2 vol. in-12, et en allemand par H. L.
 Meier, d'après la version française,
 Zelle, 1753, in-8°. Cette histoire
 est moins estimée que celle qu'avait
 publiée en portugais (Evora, 1557,
 in-8°.) un anonyme désigné seule-
 ment par ces mots, *por hum Fidalgo*
de Elvas, et qui a été traduite en
 français par M. D. C. (Citri de la

(1) C'est par erreur qu'on lit sur le titre: *Escrite*
en lengua peruviana, par l'Inca Garcilasso de
la Vega.

Guette), Paris, 1685, in-8°. Il n'y a que les traducteurs de Garcilaso et ceux qui possèdent sa langue, qui le jugent sans prévention, et par conséquent sans injustice. On se contente ordinairement de dire que son style est ampoulé; comme si la sagesse du plan, de la conduite, et l'exactitude des faits, dans un ouvrage aussi important que l'*Histoire*, ne méritaient pas d'être prises en considération, et qu'elles ne pussent effacer des taches légères qu'on eût pu remarquer dans la diction. Sans doute Garcilaso n'est pas exempt de défauts. L'extrême rapidité avec laquelle il écrivait, l'a entraîné quelquefois à des répétitions inutiles. Né dans un climat brûlant, il en conserve les impressions; et les matériaux sur lesquels il travaillait, notamment pour son histoire du Pérou, ne consistant, en grande partie, qu'en des cantiques qu'il avait pu recueillir, son style se ressent, dans plusieurs endroits, de ce ton inspiré, propre, chez tous les peuples, à ces sortes de compositions. Mais son style, cependant, est toujours rempli de coloris et de vigueur. Sa narration intéresse; et la vérité de ses images transporte souvent le lecteur au milieu des scènes qu'il décrit. Garcilaso n'avait pu se former sur les grands modèles d'un Tite-Live et d'un Tacite; aussi n'a-t-il pas la pureté de Mariana, ni la marche sévère de Solis: mais il possède, en revanche, les premières qualités d'un historien; il est fidèle, sans prévention, et ne flatte pas le pouvoir aux dépens de la justice. Enfin, quels que soient les défauts qu'on puisse reprocher à cet historien, on ne doit pas oublier que c'est à lui que nous devons l'histoire la plus exacte de ces peuples intéressants, jusqu'alors si peu connus de nous. *Herrera* est sans doute supérieur à Garcilaso: mais

cet écrivain recommanda posé son histoire du Nou sur un grand nombre de tandis que, pour écrire ce et de la Floride, Garcilas son patriotisme et son gén

GARCÍAS (GRÉGOIRE dominicain, né en 1554 Andalousie, passa en Am neuf ans au Pérou, et y fruit le ministère évan; long séjour et ses cour pays lui fournirent l'oc connaître en détail; ce q tre l'idée de composer dont le but serait de rec tout ce qui concernait Pérou, jusqu'à sa conqué pagnols; 2°. l'origine c habitants; 3°. si l'Évangi prêché dès le temps des matériaux que Garcias a blés étaient déjà très abo qu'il fut envoyé au Mexi journa trois ans. Il pe projet; mais la masse de qu'il recueillit devint si e qu'il renouça à publier i semble de son travail. en Europe, vers le comm XVII°. siècle, il fut no de théologie morale au St.-Dominique de Baéça. ses moments de loisir pe ordre tout ce qu'il avait r origine des Indiens, et espagnol sous ce titre: *Indiens du Nouveau M née, avec un discours nions relatives à ce su* 1607, 1 vol. in-12; *Mi* 1 vol. in-fol. Garcias, passé en revue tous les compatriotes qui avaien découverte et la conqurique, examine séparé opinion sur la population

l'expose, présente les ob-
 elle fait naître, et fait sui-
 i des réponses auxquelles
 nt donner lieu. Son opinion
 Amérique n'a pas été peu-
 ne seule nation : il pense
 venu, à des époques diffé-
 s habitants des diverses
 monde; idée très raisonna-
 fait honneur au jugement
 ien. La seconde édition fut
 l'auteur de l'*Essai chrono-*
pour l'histoire générale
ide. Ce nouvel éditeur fit
 d'additions; de sorte que
 l'on avait jusqu'alors ima-
 l'origine des Américains et
 anière dont le Nouveau-
 ait été peuplé, s'y trouve
 exposé avec une érudition
 une, mais qui n'est pas tou-
 saire. On a encore de Gar-
ication de l'Évangile dans
du Monde, du vivant des
Baëza, 1625, in-8°. Il n'a-
 le sentiment dicté par une
 nal entendue, qui suppose
 sciples immédiats du Sau-
 morté la foi dans le nouvel
 e. Ce savant missionnaire
Baëza en 1627. F—s.
 AS Y MATAMOROS (AL-
 savant Espagnol, naquit à
 n 1490. Il appartenait à une
 mille. Un de ses ancêtres,
 trouvé à la célèbre bataille
 (1340), avait tué un si-
 mbre de Musulmans, qu'Al-
 Castille voulut qu'il ajoutât
 celui de *Mata-Moros* (Tue-
 Le talent de Garcias fut très
 et à l'âge de dix-sept ans, il
 gradué dans les deux facul-
 tédait tous les auteurs clas-
 ces et latins, et était doué
 dition peu commune et bien
 son siècle : il était surtout

versé dans la littérature de son pays,
 et écrivait le latin avec pureté et élé-
 gance. Il avait embrassé l'état ecclésias-
 tique; et l'on assure qu'il avait beau-
 coup de talent pour la chaire. Il ne nous
 reste de cet auteur qu'un seul ouvrage,
De Academiis et doctis viris Hispaniæ,
 qui se trouve inséré dans l'*Hispania illustrata*,
 Alcalá, 1553, in-8°; ce dernier ouvrage n'est qu'une conti-
 nuation de l'ouvrage de Garcias, et il
 lui est peut-être inférieur dans le style.
 On rappelle dans l'un et dans l'autre les
 sociétés littéraires, les académies et les
 savants qu'avait produits l'Espagne de-
 puis les temps des Romains jusqu'au
 15^e. siècle de l'ère chrétienne. Le tout
 est écrit avec jugement et impartialité;
 et ces ouvrages ont fourni beaucoup de
 lumières à Nicolas Antonio, pour sa
Bibliotheca hispana. B—s.

GARÇILASSO. V. GARCIA LASO.

GARCZYNSKI (ÉTIENNE), gen-
 tilhomme polonais, se distingua par
 ses talents et son savoir dans le
 dernier siècle. Après avoir été maré-
 chal des états à Fraustadt, et dé-
 puté à la diète générale, il devint
 castellan de Gnesne, Kalisch et Po-
 sen. Les services qu'il rendit en 1757
 pendant les délibérations relatives à la
 Courlande, le firent nommer vaïvode
 de Kalisch et de Posen. Il mourut
 en 1755, dans un âge très avancé : on
 prétendit qu'il avait été empoisonné.
 Il laissa des *Discours* prononcés à la
 diète, et un ouvrage intitulé : *Ana-*
tomia erzeczy Pospolitey, etc.,
Anatomie du royaume de Pologne,
 Varsovie, 1751; Berlin, 1753,
 in-4°. C—AU.

GARDANE (JOSEPH - JACQUES),
 médecin provençal, né à la Ciotat,
 jouissait à Paris d'un grande réputa-
 tion vers le milieu du 18^e. siècle. Après
 avoir reçu le titre de docteur en méde-
 cine à l'université de Montpellier, il

se rendit à Paris, devint docteur-régent de la faculté de médecine de cette ville, et y fixa son séjour. Livré alors tout entier à son goût pour l'étude, ses travaux ne tardèrent pas à le faire connaître, et lui ouvrirent les portes des académies de Montpellier, de Nanci, de Marseille et de Dijon. Il dirigea plus particulièrement ses vues sur les parties de la médecine qui ont un rapport immédiat avec la salubrité publique; et il paraît s'être appliqué, d'une manière spéciale et avec un zèle digne d'éloges, à l'étude des maladies des artisans, et à la recherche des moyens propres à alléger les maux de cette laborieuse et intéressante partie de la société. Vivement pénétré de l'état déplorable dans lequel languissaient à Paris une foule de malheureux vénériens de tout sexe et de tout âge, qui se consumaient dans d'horribles douleurs avant de pouvoir être soumis à leur tour au traitement barbare et routinier qu'on leur faisait subir à Bicêtre, il obtint de l'autorité supérieure un local où ces malheureux étaient admis, chaque jour, à recevoir les secours de l'art; là on leur distribuait, gratis, les médicaments qui leur étaient nécessaires, et dont ils faisaient usage à leur domicile, sans se détourner de leurs occupations, et avec la simple attention de se présenter, tous les trois ou quatre jours, pour faire connaître leur état, et pour rendre compte de l'effet des remèdes. La direction de ce traitement populaire antivénérien lui ayant été confiée, il y rendit de grands services aux indigents, et eut occasion d'y constater, par les plus heureux succès, l'efficacité de la méthode simple et facile qu'il proposait de substituer au traitement banal et rebutant de Bicêtre, et qu'il eut l'honneur d'y mettre le premier en usage. Pour dé-

truire ou pour diminuer du mal vénérien, il est le premier qui ait fait sentir d'assujétir les filles par des visites périodiques très régulières, et de mettre à l'instant en recl qui présentent les moindres signes d'infection. Il fut, en outre, membre du bureau des vaccinations, et il porta dans l'exercice de sa nouvelle fonction, le même zèle et la même activité, les mêmes lumières et la même philanthropie dont il se servit pour donner des preuves. Ses ouvrages, qu'il a publiés, sont peu connus, mais il n'est pas douteux qu'il a mérité de figurer parmi les productions du génie et de l'immortalité; mais ils ne sont pas souvent des vues utiles et bien observées. Il a écrit: I. *Preuve du noble désintéressement de l'auteur, de ses sentiments et de son bon esprit et de ses vues utiles et bien observées, qui ont pour but d'utilité générale, qui ont été ou moins recommandées par ses observations sur la manière d'inoculer la petite vérole*, 1767, in-12. II. *Mémoire dans lequel on prouve l'impossibilité de néantir la petite vérole*, 1768, in-12. Les projets de l'auteur, victorieusement soutenus dans le temps par les raisons de Paulet en faveur de la méthode de l'élite d'anéantir cette maladie par elles-mêmes devant les yeux de la vaccine. III. *Conjectures sur l'électricité médicale*, Paris, in-12. A la suite de ce livre on trouve plusieurs observations sur les maladies nerveuses guéries par l'électricité, l'auteur a fait imprimer ses recherches sur la colique paralytique, production remarquable de la méthode recommandée par De Haë

du traitement empirique : le rapprochement des deux modes prouve que tout l'avantage de la méthode drasvoit, par exemple, que cent cinquante-trois malades depuis janvier 1755 jusqu'en 1767, ont été traités de cette manière à l'hôpital de la Pitié à Paris d'après cette méthode, a eu que soixante-quatre guérissons, portion infiniment plus petite que celle qu'on obtient avec la méthode adoucis-
 sante. *Commentaire sur la puerilité animale*, traduit du latin de Pringle, etc., Paris, 1752. V. *Recherches pratiques sur différentes manières de guérir les maladies vénériennes*, 1775, in-8°; en allemand, 1776. Cet ouvrage, conforme à la saine doctrine, et rédigé avec leur esprit, est destiné à servir de différentes méthodes empiriques pour le traitement de la syphilis. On y sent la préférence que l'auteur donne au sublimé-corrosif mélangé avec les autres préparations mercurielles. VI. *Mémoire sur l'usage et les dangers des remèdes antivénériens*, Paris, 1776. Ce Mémoire fait suite à plusieurs autres recherches. VII. *Observations et peu coûteux de guérir le mal vénérien*, Paris, 1776. L'auteur indique comme les plus propres à remédier à la maladie, 1°. l'administration du sublimé par la solution de mercure par les frictions, avec les précautions et les attentions spécialement exigées par les circonstances où se trouve chaque malade; 2°. les visites régulières prescrites plus haut. VIII. *Ma-*

nière sûre et facile de guérir les maladies vénériennes, Paris, 1773, in-12. Après avoir décrit avec beaucoup de clarté et d'exactitude, quoique d'une manière sommaire, les différents symptômes de la maladie vénérienne, l'auteur expose dans cet ouvrage, avec tous les développements convenables, la méthode mixte qu'il avait proposée et employée avec le plus grand succès, méthode qui consiste à mettre simultanément en usage la solution aqueuse du sublimé à l'intérieur, et les frictions mercurielles à l'extérieur. (Voyez GARDANE-DUPORT.) IX. *Gazette de santé*, depuis 1773, jusqu'à 1776. X. *Avis au peuple sur les asphyxies ou morts apparentes et subites, contenant les moyens de les prévenir et d'y remédier, avec la description d'une nouvelle boîte fumigatoire portative*, Paris, 1774, in-12., fig. Quoique cet ouvrage ne soit plus en rapport avec les connaissances chimiques, on y trouve des idées très saines sur divers genres d'asphyxie, et des détails fort utiles à connaître sur leurs causes et sur les moyens de les prévenir et d'y remédier. XI. *Almanach de santé*, Paris, 1774. XII. *Détail de la nouvelle direction du bureau des nourrices*. Cette production peut être consultée avec fruit par ceux qui s'occupent de cette branche importante de l'administration publique. XIII. *Secret de Sutton dévoilé, ou l'Inoculation mise à la portée de tout le monde*, Paris, 1776, in-12. XIV. *Éloge historique de Bordeu*, 1777, in-8°. XV. *Traité des mauvais effets de la fumée de la litharge* (traduit du latin de Samuel Stockhusen), pour servir à l'histoire des maladies des artisans, Paris, 1776, in-12. Le mérite du texte de cet ouvrage est relevé par les notes du traducteur. XVI. *Caté-*

chisme sur les morts apparentes ou asphyxies, Paris, 1781, in-8°. Cet ouvrage n'est autre chose que l'Avis au peuple sur le même sujet, publié en 1774, mais étendu, simplifié, dégagé de toute espèce de théorie, et rédigé par demandes et réponses, pour être à la portée de tout le monde. Antoine de Torres en a donné une traduction en italien, Venise, 1787. Quoique nous reconnaissons, avec tous les bons esprits, les inconvénients et les dangers des ouvrages de médecine populaire, nous ne pouvons nous empêcher de faire une honorable exception en faveur de ce catéchisme : non-seulement il peut être placé sans danger entre les mains de toutes les classes de lecteurs, mais encore il ne peut que contribuer à détruire une foule de préjugés funestes qui sont encore répandus dans le peuple sur les causes et le traitement des asphyxies. XVII. *Mémoire concernant une espèce de colique observée sur les vaisseaux*, Paris, 1783, in-8°. Cette colique, décrite par quelques auteurs, sous le nom de *colique bilieuse*, et spécialement observée chez les officiers de marine, est une véritable colique métallique, selon Gardane : il l'attribue à la peinture des chambres qu'habitent les officiers à bord des vaisseaux, et ne lui oppose d'autre traitement que celui de la colique des peintres. XVIII. *Des Maladies des Créoles en Europe, et Observations sur celles des gens de mer, et sur quelques autres plus fréquemment observées dans les climats chauds*, Paris, 1784, in-8°. Le long titre de cet ouvrage indique assez les objets qui y sont traités : on y trouve des remarques judicieuses et des observations fort justes sur la constitution, le tempérament des Créoles, et sur la nature des maladies auxquelles ils sont spécialement exposés. **CA — T.**

GARDANE-DUPORT (C) chirurgien, né à Toulon le 15 novembre 1746, mort à Paris le 1815, fut reçu maître en chirurgie de Paris, le 16 1782, après avoir soutenu la luxation de la clavicule, et la sidence de P. Sue, une thèse *De jugulo luxato*, 16 pag. publié en outre un ouvrage titre : *Méthode sûre de maladies vénériennes parment mixte*, Paris, 1780, seconde édit., revue et augmentée. Mémoire sur la salivation, plusieurs observations pratiques in-8°. Cette méthode est à la même que celle qui fut en 1773, par le médecin du roi sous le titre de *Manière* : L'auteur avoue même que se peut être regardé comme une édition de celui du médecin danois, dont il se dit le parefois il a modifié l'ordre des et a donné plus de développement à certains objets, qui ne sont, de sorte, qu'indiqués dans le livécédent. Il a traité surtout de rhée avec beaucoup plus de

CA
GARDAR, navigateur suédois dans le 9^e siècle. Les expéditions maritimes étaient alors le grand objet de l'ambition des habitants du nord. Gardar en entreprit une dans l'arctique, en partant du Groenland septentrional vers l'an 864, et qui était encore inconnue avant lui. Il fit le tour de l'Islande, et lui donna le nom de *Gardars-Holm* (île de Gardar). Cette île remarquable, connue sous le nom d'Islande, qui fut une colonie de Norvégiens pendant un long-temps une république indépendante, et qui tomba sous le pouvoir des rois de Norvège.

GARDAZ (FRANÇOIS-M.

en Bugey, vers 1777, le compatriote du fameux , qui lui procura les moyens de ses études. Ayant achevé son cours de droit, il revint à exercer la profession d'avocat; occupait plus de littérature, des anciennes, que de jurisprudence. Quoiqu'élevé en partie par son père, il n'en avait pas suivi les principes, et lors de la restauration (1814), il fut un des premiers à se présenter pour les descendants de Louis XVI. Les évènements de 1815 l'affectèrent si vivement qu'au mois de septembre de cette année, s'imaginant que son père avait une seconde fois été assassiné, il tomba en démence, dans les convulsions de la fièvre antipéristaltique (il avala, dit-on), le 27 septembre 1815. Voir I. *Essai sur la vie et les ouvrages de Linguet, où ses démêlés avec les avocats sont éclaircis, on trouve des notes et des extraits de son ordre et à l'éloquence de son père*, 1809, in-8°. Cet ouvrage est un tissu de plagats: par le parallèle entre J.-J. Rousseau et Montesquieu (pag. 47 et 48) et pour mot de la *Dissertation sur les monuments antiques*, I (V. CÉRUTTI). II. *Vœux et réalisés à l'occasion du rétablissement des successeurs de S. Louis sur le trône de France par M. l'abbé Delille, suivies de quelques considérations sur le fatalisme et de l'irrégularité*, 1814 (avril), in-8°. III. *Quelques réflexions dans les journaux; entre autres dans le Journal de Lyon*, de l'ouvrage de M. Biliion, *Observations sur les justices de paix*, 1814, in-8°. A. B.—T.

GARDE (ANTOINE-ESCALIN DES AIMARS, baron DE LA), connu d'abord sous le nom de capitaine *Polin*, naquit vers l'an 1498 au village de la Garde en Dauphiné, d'une famille pauvre et obscure. Echappé de la maison paternelle pour suivre un simple caporal en qualité de gendarme, il se fit au service de sa compagnie, il s'éleva successivement, par son mérite, au grade de soldat, d'enseigne, de lieutenant et de capitaine, dans un temps qu'on n'accordait ce dernier grade qu'à des gens de marque ou d'un mérite distingué. Langey du Bellay, lieutenant-général dans le Piémont, l'homme le plus adroit, le plus pénétrant de son temps, en fit son ami, son confident, lui donna des leçons de politique, et le présenta à François I^{er}. : ce prince frappé de son discernement l'envoya en ambassade à Venise, où La Garde conclut un traité d'alliance offensive et défensive entre cette république et la France contre Charles-Quint. Ce succès lui valut l'ambassade de Constantinople en 1541, pour le même objet. La négociation présentait de plus grandes difficultés; mais l'adroit négociateur trouva dans les ressources de son esprit de quoi faire entrer Soliman II dans les intérêts de son maître. Pendant son séjour à Venise, il s'était appliqué à étudier la marine. A son retour de Constantinople, il fut nommé par François I^{er}. général des galères, place occupée jusqu'alors par les personnes de la plus haute naissance. C'est alors qu'il prit le titre de baron de la Garde, du nom de cette seigneurie qu'il avait achetée. Il rassembla tout ce qu'il put trouver dans les ports de la Méditerranée des débris de la marine française, se joignit à Barbe-rousse, et seconda ce fameux marin pendant la campagne de 1543 sur

les côtes d'Italie. Chargé du commandement des troupes en Provence en l'absence du comte de Grignan lors des sanglantes exécutions de Mérindol et de Cabrières, il seconda la fureur du baron d'Oppède contre les Vaudois, et s'y porta avec d'autant plus de zèle que les arrêts du parlement d'Aix, les ordres du roi, et le désir de se laver du soupçon répandu par ses envieux qu'il avait du penchant pour le mahométisme, semblaient justifier à ses yeux les plus grandes cruautés. Après ces sanglantes expéditions, il alla servir contre les Anglais sous l'amiral d'Annebaut. C'est dans cette guerre qu'il apprit aux Français à mettre de l'ordre dans la manière de ranger les vaisseaux, de combattre et de faire le service de l'artillerie. Il poussa les ennemis sur leurs côtes, et fit une descente dans l'île de Wight, qu'il ravagea. A son retour, il fut destitué de sa place de général des galères, et condamné à une prison perpétuelle, à cause de son expédition contre les Vaudois : mais son affaire ayant été révisée en 1551, il fut déclaré innocent, et alla servir en Toscane sous Paul de Thermes. Comme il revenait de conduire à Rome les cardinaux de Lorraine et de Tournon, il rencontra vingt-quatre gros vaisseaux espagnols, qui transportaient dix mille soldats à Gènes. La Garde n'avait que deux galères : il arbore pavillon impérial, fait dire aux Espagnols qu'il menait en Espagne la reine de Hongrie, demande un salut de toute l'artillerie, et sans leur donner le temps de recharger leurs canons, il arbore pavillon français ; il foud sur eux avec impétuosité, coule à fond deux de leurs vaisseaux, en prend quinze richement chargés, et disperse les autres. En 1553, la

charge de général des galères ayant été rendue, on lui donna le commandement de la flotte qui portait l'armée destinée à faire la conquête de l'île de Corse. Cette guerre eut des succès rapides ; La Roche déploya les mêmes talents : l'activité de Doria et la retraite de l'ennemi firent manquer l'expédition ; elle alla ensuite recueillir sur les côtes d'Italie les débris de l'armée française après la défaite de Nervesa. Un épais brouillard l'ayant forcé de se retirer au milieu de la flotte de l'ennemi, beaucoup plus considérable que la sienne, il sut se tirer de ce danger par l'habileté de ses manœuvres, et rentra à Marseille sans avoir perdu un seul de ses vaisseaux. La fortune lui fit perdre ses talents inutiles : il tomba dans l'oubli ; on le destitua même de sa place, qui ne lui fut rendue qu'en 1566. Il contribua aux victoires de Jarnac et de Montcontour. En 1569, il reçut ordre d'aller bloquer la Rochelle par mer, pendant que le duc d'Anjou l'assiégeait par terre. La flotte des rebelles, commandée par Montgommery, fut battue ; et les meilleurs matelots, qui étaient restés, désertant par haine, tous ses projets étant aussitôt déjoués à l'ennemi, il ne put empêcher la prise de la ville. Le duc d'Anjou le fit mettre en prison : on le garda de toute l'armée. Le prince, voyant aussitôt son injustice, qui excita de grands murmures dans les troupes, le fit mettre promptement en liberté, et lui offrit son amitié. Ce dernier le décida à exécuter son projet de traiter formé depuis quelque temps ; il quitta la cour, se retira au village de Brantôme, où il avait reçu la naissance, et mourut d'hydropisie en 1578, laissant un fils unique, plus d'honneur que de bien à son père. Il était

privée, magnifique dans lation, doux en société, conversation. On lui dut ion de galères plus so-faciles à mouvoir qu'elles auparavant. Les combats uient que confusion; il ap- r les flottes par escadres, lites à se secourir mutuel-

T—D.

ILL, professeur de mé- : mathématiques, membre ie des sciences, inscrip- illes-lettres de Toulouse, rrespondant du célèbre e Jussieu à l'académie sciences en 1755, mou- avril 1808, à un âge Pendant trente ans il s'oc- onstance de la traduction d'Hippocrate, qui parut nées avant sa mort, sous l'anonyme et sous le titre *Traduction des œuvres mé- Hippocrate sur le texte is Foës*, Toulouse, 1801, 1^{re}. Quoique plusieurs par- ivres d'Hippocrate eussent s en différents temps par ombre d'auteurs, personne eil n'avait osé entrepren- ucune langue moderne, la des œuvres complètes du médecine: aussi, quoique rdeil ne renferme que les res sections de l'édition de 'il ait supprimé la huitième nme apocryphe, elle est la lète que nous possédions. t également auteur d'une *ernard de Jussieu sur lo* érée dans le Recueil de l'a- s sciences (1). CR—T.

1. dans son édition des OEuvres de 305 et suiv.), rapporte, concer- une anecdote remarquable répétée lement à la *Correspondance de* 6.

GARDEN (FRANCIS), magistrat et littérateur écossais, plus connu sous le nom de lord Gardenstone. na- quit à Edimbourg en 1721. S'étant attaché à la jurisprudence, il fut recu, en 1744, membre de la faculté des avocats, et se distingua au barreau, moins par la profondeur et l'étendue des connaissances que par la sagacité de son esprit, la justesse et l'impartialité de ses opinions. Les dis- tractions de la société, où il se faisait remarquer par une originalité piquante et par un esprit d'indépendance qui lui donnait un air de rudesse, avaient, ainsi que le goût de la littérature et des beaux-arts, beaucoup nui à ses progrès dans les études sévères qu'exigeait sa profession. Il donna de bonne heure des preuves de talent pour la poésie. Etant, vers 1755, shérif du comté de Kinkardine, il eut occasion d'apprécier le mérite naissant du poète Beattie, et lui procura tous les encouragements qui étaient à sa portée. Garden fut nommé solliciteur du roi en 1764, et ensuite l'un des juges de la cour de session et de celle du justicier, qui sont en Écosse les cours suprêmes de judicature, tant civile que criminelle. Il avait fait, en 1762, l'acquisition du domaine de Johnston, près du village de Laurence-Kirk, dans le comté de Kinkardine. Témoin du sort misérable des paysans, il forma alors le projet de l'adoucir, au moins pour ceux qui l'environnaient, et consacra la plus grande partie de sa fortune à étendre ce village et à l'embellir. Une foule d'artisans de tout genre vinrent s'y fixer, attirés par les offres très libérales qu'il leur fit, et auxquelles il ajouta encore de nouvelles facilités par la suite. Il essaya d'y établir plusieurs sortes de manufactures, sans beaucoup de succès d'abord, et avec de

grands frais qu'il supporta seul sans être découragé. Cependant le village s'agrandissait sensiblement : en 1779, il obtint qu'il fût érigé en bourg de baronie, avant, entre autres avantages, celui d'un magistrat particulier. On y vit enfin prospérer une manufacture de toile et une blanchisserie. Ces détails de bienfaisance faisaient sa plus douce occupation. « J'ai essayé » en quelque sorte, dit-il dans un de » ses écrits, d'une grande partie des » plaisirs que les hommes poursuivent ; mais aucun ne m'a été aussi » sensible que celui que j'ai recueilli » de l'accroissement de mon village. » L'état de sa santé lui faisait désirer d'habiter un climat plus doux que celui de l'Angleterre ; il vint passer quelque temps en France en 1786, et parcourut ensuite plusieurs autres parties de l'Europe, formant des collections d'objets d'histoire naturelle et d'arts, et tenant un journal de ses observations. Il revint au bout de quelques années dans son pays natal, où il reprit ses fonctions judiciaires. Il y avait près d'Edimbourg une source appelée St-Bernard's-Well, dont les eaux renommées autrefois pour leurs qualités médicales, avaient été abandonnées. Lord Gardenstone acheta ce terrain, y construisit un bâtiment et y attacha des commis chargés de distribuer de ces eaux, moyennant une très modique rétribution, aux habitants d'Edimbourg, qui en font le but de leur promenade du matin. Il s'occupa, dans ses dernières années, de la publication d'un recueil intitulé, *Mélanges en prose et en vers*, dont les meilleures pièces lui sont attribuées ; ainsi que de celle des Observations qu'il avait faites dans ses voyages. Un volume de ces observations parut en 1791, grand in-12, sous le titre de *Souvenirs d'un voyageur (Travelling*

memorandums) ; un second en 1792. Ils furent lus avec intérêt. Ils sont écrits avec chaleur, renferment des choses intéressantes, et des observations qui se rapportent particulièrement à la peinture de l'agriculture. On y trouve des notions d'hygiène à l'usage des voyageurs, une haine qu'il portait au despotisme, la superstition, anime son style. On n'est pas étonné de voir adopté avec enthousiasme ces principes qui ont dirigé le premier de la révolution française ; mais les patriotes lui ont reproché d'être sévère dans cet enthousiasme, après les horreurs qui l'ont précédé. Le dernier écrit qu'il publia fut une *Lettre aux habitants de Kirk*. Ce philanthrope mourut le 17 juillet 1793. Un troisième volume de *Travelling memorandum* fut publié après sa mort, et qui contient ses jugements sur quelques-uns des plus beaux ouvrages de sculpture de l'Italie, et d'une Notice sur sa vie.

GARDIE (PONTUS, baron, feld-maréchal et sénateur) était né en France, où Jacques de la Gardie possédait une manufacture de Russol, la Garnazon. Après avoir servi en Danemark, où il lui confia plusieurs commissions militaires. Ayant été fait prisonnier par les Suédois à la prise de Varberg, en 1565, il passa au service d'Éric XI prince s'étant livré à des cruautés qui le rendirent odieux. La Gardie passa dans le parti de Jean et Charles, frères du roi, et manda l'armée qu'ils avaient levée de concert avec Éric Leijonhœrd prit Stockholm. Peu après

sur le trône, et donna des préclatantes de sa faveur au général qui avait contribué à son élévation.

Gardie devint successivement lieutenant, baron, feld-maréchal, sénateur, ambassadeur en France, en Espagne, à Rome, et obtint en mariage la fille naturelle du roi. Ses troupes militaires se déployèrent sur la Livonie dans la guerre contre les Russes. Un accident termina ses jours le 5 novembre 1585; il se noya dans le port de Narva, où le vaisseau qu'il conduisait avait fait naufrage. Ses descendants ont formé une des familles les plus remarquables de Suède. C—AU.

GARDIE (JACQUES, comte DE LA), sénateur et sénateur de Suède, fils du précédent, né en 1585, mort en 1642, obtint, sous le règne de Charles IX, le commandement des troupes suédoises contre les Russes, et conduisit avec autant de valeur que de sagesse. Il soumit une grande partie de l'Empire moscovite, et poussa sa marche victorieuse jusqu'à Moscou. Les Russes avaient conçu une vénération pour lui, qu'ils plaçaient son nom dans leur calendrier, et adressèrent des hommages religieux. Les divisions intestines s'étant élevées à la guerre, les états de Nowgorod s'adressèrent au général suédois pour négocier une trêve, et pour offrir la couronne à un prince de Suède. De la Gardie sollicita Gustave-Adolphe, et était en train de succéder à Charles IX, quand vint son frère, le duc Charles-Pierre: mais des raisons d'état ayant empêché le départ de ce prince, les états firent un autre choix. La guerre recommença, Gustave-Adolphe se rendit lui-même à l'armée commandée par De la Gardie, et fit ses premières armes sous ce grand capitaine, qui continua de prendre des

places et de gagner des batailles. Après avoir donné des preuves brillantes de ses talents pour la guerre, De la Gardie se distingua comme pacificateur, et dirigea les négociations qui, en 1617, amenèrent la paix de Stolbowa: il devint ensuite sénateur, et fut mis à la tête du département de la guerre. Après la mort de Gustave-Adolphe, il obtint une place parmi les tuteurs de Christine. Il avait épousé la comtesse Ebba de Brahé, alliée à la famille Vasa, et avec qui Gustave avait voulu partager le trône. C—AU.

GARDIE (MAGNUS-GABRIEL DE LA), fils du précédent, et successivement grand-chancelier et grand-sénéchal de Suède, naquit en 1622. Il avait reçu de la nature un extérieur distingué, une imagination brillante et une mémoire heureuse: ces avantages furent relevés par une éducation très soignée, et par des voyages dans les principaux pays de l'Europe. Lorsque le comte de la Gardie parut à la cour de Christine, cette princesse le combla des distinctions les plus flatteuses: on prétend même qu'elle eut le projet de l'épouser, et qu'elle ne renouça à ce projet que par égard pour les représentations du chancelier Oxenstiern. En 1642, elle envoya le comte comme ambassadeur en France, et lui donna une suite de deux cent cinquante personnes. A son retour, il épousa la princesse Euphrosine, cousine de la reine, et sœur du prince Charles-Gustave, qui succéda à Christine, sous le nom de Charles X. La faveur du comte excita cependant la jalousie: il fut desservi à la cour, ne sut point déjouer l'intrigue, et reçut l'ordre de se retirer dans ses terres. La reine, qui le soupçonnait d'ingratitude, ne revint pas de ce soupçon, et conserva jusqu'à sa mort de l'éloignement pour ce favori, qu'elle avait

voulu placer sur le trône. Mais De la Gardie reparut avec éclat, lorsque Charles-Gustave, son beau-frère, fut parvenu au trône; il eut même l'ambition de courir la carrière des armes, et il obtint un commandement en Livonie. Le roi ne fut cependant pas toujours satisfait de sa conduite, et désapprouva les mesures qu'il avait prises dans quelques circonstances importantes. Une nouvelle carrière s'ouvrait à son ambition pendant la minorité de Charles XI. Placé au nombre des tuteurs de ce prince, il se fit un parti puissant, obtint la dignité de grand-chancelier, et dirigea toutes les négociations. Il maintint même assez long-temps son influence depuis que le roi eut été déclaré majeur; et ce fut lui qui décida Charles à joindre ses armes à celles de Louis XIV, pendant la guerre qui commença en 1672. Les armes suédoises ayant éprouvé pendant cette guerre des revers sensibles, le crédit de De la Gardie baissa; et le parti qui lui était opposé ayant obtenu la confiance du roi, il fut éloigné des affaires. Lorsque le décret des états, qui parut en 1680, eut donné à Charles le droit de réclamer les terres de la couronne aliénées sous les règnes précédents, le comte de la Gardie ne fut point épargné, et il perdit les vastes domaines qu'il avait obtenus de la munificence de Christine et de Charles X. N'ayant point d'autres ressources, il se trouva dans la situation la plus pénible: après avoir vécu encore quelques années dans l'indigence, il mourut en 1686. Ainsi se termina la carrière d'un homme qui avait pu se flatter de ceindre le diadème, qui s'était allié à la famille royale, qui avait fait construire trois châteaux et seize églises dans ses terres, et qui, pendant vingt ans, s'était vu l'arbitre des destinées de l'état.

Toute cette grandeur fut oubliée; on conserva le souvenir de favori de la fortune avait fait sciences, les lettres et les arts se plaît encore en Suède à qu'il réunissait les savans châteaux, qu'il protégeait les qu'il eut trois bibliothèques imprimerie qui mit au jour ouvrages importants; qu'il fit blier dans un dépôt public monumens de l'histoire du qu'étant chancelier de l'université d'Upsal, il enrichit la bibliothèque de manuscrits les plus précieux qu'il possède, et en particulier de *Codex argenteus*. (V. UPLAND.) Le comte de la Gardie s'était fait connaître dans l'étranger comme un protecteur éclairé des talents; un Mécène généreux. Il fut nommé à Mézerai, lorsque ce comte perdit celle qui lui avait été donnée en France. (V. CHRISTINE.)

GARDIE (Comtesse DE) était née comtesse de Taubert; elle épousa le comte Pontus de la Gardie, général au service de Suède. Elle fut aimée par la naissance, la beauté, elle le fut davantage par ses qualités de l'esprit et du cœur. Elle mourut le 1761 dans la province de Dalécarlie, elle apprit qu'on avait juridiquement douze femmes liennes accusées de magie, et qu'on allait prononcer son arrêt de mort. Elle s'instruisit des détails de cette cause, et vainquit que l'accusation n'était que l'ignorance du peuple, avait été par des juges crédules. Elle fit des représentations à Stockholm, elle obtint que le procès s'arrêtât et jugé par un autre tribunal. Les femmes dalécarliennes furent déclarées innocentes; et celle qui les avait accusées vit se joindre à leur recon-

usage de la nation entière. Il fut qu'une médaille serait frappée perpétuer le souvenir de cette bienfaisance. Peu après, madame la Gardie donna une autre des sentiments qui la distinguent, en cherchant à détruire le préjugé qui régnait encore en Suède sur l'inoculation. Elle engagea les paysans à lui confier leurs enfants, et les fit inoculer par un habile médecin. Lorsqu'ils furent retournés elle les renvoya dans leurs familles ; et cet exemple fit sur la multitude la plus forte impression. La dame de la Gardie mourut en 1764, d'une fièvre maligne qu'elle soignait ses domestiques, qui furent atteints ; et cet acte de dévouement couronna les vertus qui lui ont fait l'ornement de sa vie.

C—AU.

GARDIN DUMESNIL (JEAN-BAPTISTE) naquit, en 1720, au village de Saint-Cyr, près de Valogne, en Normandie. Ses premières années furent consacrées à l'étude des lettres ; et sa vie entière s'est passée à cultiver et à les enseigner. Il fut professeur au collège de Saint-Cyr, dans l'université de Paris, et fut élu, le 1^{er} janvier 1758, professeur de rhétorique au collège de Saint-Cyr, son nom se distingua par son honneur parmi ceux des illustres professeurs qui firent, pendant le dix-huitième siècle, la gloire de cette université. Une connaissance approfondie de des langues grecque et latine, un esprit solide, un goût sûr, et une méthode admirable pour transmettre à ses élèves la science qu'il possédait, et inspirer l'amour de l'étude, le firent à jamais le modèle de tout professeur. Son goût est suffisamment prouvé par ses *Synonymes français* eux-mêmes. Quant à son talent

pour l'instruction, nous en avons pour garants des membres distingués de la nouvelle université, qui se souviennent avec reconnaissance d'avoir été ses élèves, et qui lui rendent le plus honorable témoignage. En 1764, après la suppression des jésuites, Gardin Dumesnil fut chargé de la direction du collège de Louis-le-Grand : il sut, malgré des circonstances difficiles, établir dans cette maison un ordre et une discipline qui firent le plus grand honneur à son caractère et à son habileté, comme principal. Retiré dans son pays natal, plusieurs années avant la révolution, il employait le fruit de ses économies à répandre des bienfaits sur ses concitoyens : les habitants de Saint-Cyr n'oublieront jamais l'école qu'il avait fondée chez eux pour l'instruction gratuite de leurs enfants. Malgré la médiocrité de sa fortune, il avait fait bâtir, à ses frais, pour le logement du maître et la tenue des classes, une maison commode et agréable, et avait assuré, pour toujours, par une rente constituée, la subsistance et les honoraires de l'instituteur : celui-ci devait, non seulement donner l'instruction primaire et indispensable, mais encore savoir le latin, et l'enseigner aux deux enfants de l'arrondissement qui montreraient le plus de dispositions pour cette étude. Dans le temps du désordre et de l'anarchie, l'école fut anéantie ; et le fondateur se vit forcé de se retirer dans une terre étrangère, avec l'habile maître qu'il avait associé à ses vues généreuses. Rentré dans sa patrie à la fin de nos premiers troubles civils, il termina, en 1802, dans le lieu de sa naissance, une carrière qui fut toute entière consacrée au bien public et à la pratique des vertus. Les *Synonymes français* de l'abbé Girard avaient suggéré à Gardin Dumesnil l'idée de

composer les *Synonymes latins*, qu'il fit paraître pour la première fois en 1777, in-12, et dont il donna, en 1788, une seconde édition in-8°, revue, corrigée, et considérablement augmentée. « Cet ouvrage (dit M. Bc̄jot, qui, dans ce temps, en fut le conseiller) m'a paru devoir être très utile, non seulement à la jeunesse, pour l'instruction de laquelle il a été principalement entrepris, mais encore à tous ceux qui, composant en latin, voudront s'attacher d'une manière particulière à la propriété des termes. » M. Jannet en donna une troisième édition, Paris, veuve Nyon, 1813, in-8°. Sans dénaturer l'ouvrage, il a cherché à faire disparaître quelques inexactitudes échappées à l'auteur : il a supprimé des étymologies hasardées ou tirées de trop loin ; il a ajouté un grand nombre d'exemples, qui forment un bon quart de l'ouvrage ; enfin il a vérifié et rétabli un très grand nombre de citations, d'après les *index* imprimés à la fin des bons auteurs classiques, et d'après les meilleurs dictionnaires, etc. On a conservé, dans cette dernière édition, l'Épître dédicatoire qui se lisait dans les deux précédentes : elle fut adressée, en 1777, au recteur (M. Duval) et à l'université de Paris ; la latinité en est pure ; l'auteur y développe les motifs de son entreprise avec cette candeur et cette modestie qui conviennent si bien aux hommes de lettres (1). J—r.

GARDINER (Étienne), évêque de Winchester et grand-chaucelier d'Angleterre, naquit environ l'an

1483, à Saint-Edmond-sur le comté de Suffolk. On a été fils naturel de Lionel W évêque de Salisbury, beau-roi Édouard IV : ce prélat, par sa turpitude, avait fait sa concubine à un de ses domestiques, nommé Gardine Étienne porta depuis le heurieuses dispositions par éclat à Cambridge, où il fit des rapides dans le grec, acquiescilité étonnante d'écrire élég en latin, en formant son celui de Cicéron, et se re habile dans l'un et l'autre réputation lui mérita, au l'université, la protection de Norfolk, ministre d'état, et de secrétaire du cardinal Henri VIII, l'ayant trouvé occupé, par l'ordre du car rédiger le plan d'un traité q changer le système politique rope, et faire beaucoup d' l'Angleterre, fut si satisfait travail, qu'il résolut dès-lors ployer dans les affaires les portantes. Les talents diplo de Gardiner parurent avec u éclat dans la fameuse affaire vorce. Nommé, en 1528, commissaires chargés d'aller cette graude affaire à Rome, à faire donner des pouvoirs ples au légat Campège, et à adjoindre le cardinal Wol cela se fit à la parfaite satisf roi, d'Anne de Boulen, et du ministre, qui, par des let eales, lui en témoignèrent le naissance. On a prétendu q cette mission, il avait eu l'ord du cardinal, de traverser la tion ; mais ce fait est pleinem par Strype, qui a eu à sa di toutes les particularités de

(1) M. N. L. Achaintre a donné les *Synonymes latins*, par M. Gardin Dumesnil, nouvelle édition revue, corrigée sur l'édition originale, et augmentée de 400 synonymes avec explications, Paris, Aug. Delalain, 1815, in-8°. Cet excellent ouvrage avait été traduit en allemand par J. C. T. Irnsati. (Voy. FRANZOSI.) On a encore de Gardin Dumesnil, des *Précipos de rhétorique tirés de Quintilien*, 1762, in-12. A. B—r.

le, dans la correspondance manuscrite de Gardiner. Ce fut, dit-on, cette circonstance, qu'il ménagera l'esprit des cardinaux en faveur d'Olsey, durant une maladie grave du roi Henri VII, qu'il avait le plus grand espoir de le faire monter sur le trône pontifical, si le rétablissement de ce prince n'eût rendu toutes ses mesures inutiles. Le succès de sa négociation fut, à son retour, l'archidiaconé de York, l'entrée au conseil privé et la qualité de secrétaire d'état, une grande influence dans toutes les affaires, et, en 1531, l'évêché de Winchester. Son zèle pour seconder les vues du roi, s'accrut par tant de faveurs : il obtint de ce prince le suffrage de l'université de Cambridge pour le divorce ; il fut avec Cranmer à la sentence qui prononça la séparation, alla en France pour suivre la ratification à Marseille, et l'entrevue qu'eurent en cette ville le pape et le roi de France, et fut, conjointement avec Bonner, l'un des conseillers de Henri et de Cranmer au concile, dans le cas où l'on aurait voulu procéder contre eux. Mais Henri VIII se fut déclaré chef suprême de l'Église anglicane, Gardiner, chargé, par la convocation ou assemblée du clergé de 1532, de rédiger l'adresse de cette assemblée au roi, le fit de manière à réduire la suprématie royale aux choses purement temporelles : il y insistait fortement sur la distinction et l'indépendance de ces deux puissances, sur le droit inhérent à la puissance ecclésiastique d'exercer le pouvoir législatif dans les choses spirituelles, et sur la primauté divine du Saint-Siège dans ces choses. Cette adresse, qui tendait à rendre illusoire le nouveau titre de roi, déplut beaucoup à ce prince, et fut très-mauvais gré au rédacteur. L'évêque de Winchester, ayant

cherché à se justifier par une lettre apologétique, où il insistait de nouveau sur la même doctrine, et s'autorisait en cela des principes établis par le roi lui-même dans son ouvrage contre Luther, le monarque ne parut pas moins choqué de l'apologie qu'il ne l'avait été de l'adresse. Mais ce prélat courtisan ne tarda pas à changer de langage : il sut conserver et même augmenter son crédit, non seulement par le zèle avec lequel il servit son maître dans tous les démêlés qu'il eut avec la cour de Rome, mais encore par sa promptitude à revenir contre les principes qu'il avait établis au nom de la convocation de 1532. Il s'était, en effet, mis trop en avant dans les différends de Henri avec le pape, pour ne pas faire un pas de plus en adhérant enfin à la suprématie royale, dont il devint l'un des plus grands promoteurs. Ce fut pour défendre cette nouvelle prérogative, qui rendait Henri chef suprême de l'Église anglicane, tant au spirituel qu'au temporel, que Gardiner publia, en 1534, son petit traité *De verâ obedientiâ*. Henri l'avait envoyé, à cette époque, ambassadeur en France, d'où il fit expulser le célèbre Polus, le plus grand adversaire des nouveautés qui s'introduisaient en Angleterre. Il continua encore à avoir, pendant plusieurs années, la confiance de son maître ; et, pour s'y conserver, il se pliait à toutes ses bizarreries, se prêtait à tous ses caprices. Il prit part à la procédure contre Catherine Howard, quoiqu'il eût les plus étroites liaisons avec la famille de cette reine ; il conniva à tout ce que fit Henri contre les catholiques, pour maintenir sa suprématie. Mais son attachement aux dogmes de l'Église, attaqués par les protestants, lui suscita de fâcheuses affaires de la part de ceux qui cherchaient à les faire prévaloir.

en Angleterre. Durant son ambassade en France, il avait été consulté par Henri sur les propositions que lui faisaient les princes protestants d'Allemagne, pour l'engager à adopter la confession d'Augsbourg, et il lui avait écrit fortement pour l'en dissuader ; de sorte que la démarche de ces princes était restée sans effet. Il participa même à tous les actes de rigueur exercés par le roi contre les prédicants des nouvelles erreurs ; ce qui fit former à Cranmer le projet de le perdre. Cet archevêque fut entré dans son dessein le vice-gérant Thomas Cromwell, qui avait conservé contre lui un vif ressentiment, parce que c'était au mépris de l'avis de ces deux promoteurs du luthéranisme, qu'il avait pressé vivement auprès du roi la rédaction et le bill des articles qui consacraient l'ancienne doctrine, et proscrivaient la nouvelle hérésie. Ce fut encore par son conseil, et même à sa suggestion, que le monarque signa l'ordre de faire enfermer la reine Catherine Parr à la Tour, et de faire procéder contre elle comme hérétique : cet ordre, ayant été découvert par l'imprudence du chancelier Wristhsly, fut révoqué ; mais le roi, honteux de la découverte, se montra fort indisposé envers celui qui lui avait conseillé de le donner. Cranmer avait encore des sujets particuliers de vengeance ; celui, entre autres, d'avoir été sur le point d'être enfermé à la Tour, à la sollicitation de l'évêque de Winchester. Croyant l'occasion favorable pour perdre son ennemi, il ne négligea rien pour le rendre suspect au monarque ombrageux. Mais les protestations de Gardiner, et le souvenir de ses anciens services, détournèrent l'orage, ou du moins empêchèrent que ce prélat ne fût arrêté. Cependant il ne put regagner la faveur de son maître, qui l'exclut du conseil

de régence, destiné à gouverner le royaume pendant la minorité d'Edouard VI. Sous ce nouveau règne, Gardiner tomba dans la disgrâce plus complète. Rigoureux opposant à la réforme de Henri VIII, il s'opposa constamment aux réformes entreprises et exécutées par le roi : il n'approuvait ni les réformes envoyées dans toute l'Angleterre, ni l'établissement de la nouvelle doctrine par les prédicateurs chargés de la prêcher. La lettre qu'il écrivit au visiteur Godsolve, respectueux pour la vigueur épiscopale ; aussi en faveur de la *Fleet*, où il fut en prison pendant toute la session de 1547, de peur qu'il ne trahît, dans la chambre des lords, les grands changements que le roi proposait d'y faire passer. Son prison à la faveur d'une armistice, ses ennemis le pouvaient dans son diocèse, épièrent ses vices, le dénoncèrent au conseil. Son grand crime était de ne reconnaître, dans le conseil de régence, le droit d'exercer la suprématie pendant la minorité, pour faire de nouvelles lois en matière de religion, ayant voulu l'obliger de le faire le jour de Saint-Pierre, dans la cathédrale de Londres, sur cette occasion, il refusa d'abord de se charger de cette mission ; mais, sur les instances sollicitations du duc de Northumberland, qui gouvernait le royaume sous le titre de protecteur, il céda, quoiqu'avec une extrême répugnance, à ce qu'on exigeait de lui. Son sermon roula principalement sur le principe de la suprématie qu'il développa dans toute sa plume, sans toutefois s'expliquer sur la question particulière qui faisait l'objet de la contestation. La con-

ce silence affecté, le fit incarner à la Tour, dans un appartement où il fut traité avec la plus grande rigueur, privé de toute communication avec ses amis, même avec le chapelain et ses livres. La dissonance du duc de Sommerset lui fit voir quelque espoir de liberté. Il ayant constamment refusé de se reconnaître coupable d'aucun délit, et de d'être jugé, l'on ne fit que l'errer davantage : on sequestra le duc de ses bénéfices. Enfin, une commission, composée de ses évêques et présidée par Cranmer, le cita à comparaître devant elle : il eut beau protester contre la partialité de ses juges, l'incompétence des laïcs qui en étaient membres pour juger un prince, sa déposition n'en fut pas prononcée, et sa personne plus respectée que jamais, malgré l'appel qu'il avait interjeté de la sentence rendue dans cet état, fut de s'occuper à faire en vers les endroits de la Tour-Sainte les plus relatifs à sa position. A l'avènement de la reine Marie, la fortune se déclara en faveur de Gardiner de la manière la plus éclatante : lorsque cette princesse quinze jours après être montée sur le trône, alla visiter la Tour de Londres, l'évêque de Winchester la conduisit au nom des illustres personnages détenus avec lui ; et dès qu'il eut ouvert les portes de la prison s'ouvrirent pour lui et pour ses compagnons de captivité. Il fut choisi successivement pour célébrer les obsèques du roi à Westminster, en présence de la cour, et pour faire le couronnement de la nouvelle reine, qui l'éleva à la haute dignité de chancelier du royaume, et l'investit de toute sa confiance. Quoique ce prélat fût alors âgé

de soixante-dix ans, quoique ses longs malheurs, et une captivité de cinq ans, eussent semblé devoir affaiblir son esprit, il déploya néanmoins les plus grands talents et la plus grande activité dans cet important ministère : il y avait une armée sur pied qui pouvait causer des inquiétudes ; il trouva le moyen de la licencier, sans qu'il en résultât aucun trouble : les coffres étaient sans argent ; il les remplit avec du papier qui eut un cours avantageux : des querelles civiles et religieuses partageaient le royaume ; il les tempéra par de sages réglemens, surtout en proscrivant les dénominations odieuses d'*hérétiques* et de *papistes*. Le père et les complices de Jeanne Grey, que le duc de Northumberland, son beau-père, avait fait couronner reine, reçurent leur grâce ; et il ne tint pas à lui que le duc lui-même ne l'obtient aussi. Il fit publier un excellent réglemant sur les monnaies ; fit remettre les taxes imposées sous Édouard VI, consolider les dettes contractées sous ce prince, abolir les lois de Henri VIII sur les crimes de haute-trahison, étrangement multipliés, et qui furent réduits aux termes modérés de la loi de la 25^e. année d'Édouard III. Une opération beaucoup plus difficile que les précédentes, était celle de faire supprimer, par le parlement, les actes du divorce passés sous Henri VIII, et dont il avait été un des plus ardens promoteurs ; il en vint cependant à bout, et sut faire retomber sur Cranmer tout l'odieux de ces actes : le rappel de ceux qui avaient été passés sous Édouard VI, relativement à la réformation, fut encore son ouvrage. Enfin le mariage conclu entre la reine et Philippe d'Espagne, à des conditions infiniment avantageuses à l'Angleterre, fut l'effet d'une négociation

extrêmement délicate, dans laquelle il déploya les talents d'un grand homme d'état. Tout cela, disent les auteurs de la *Biographie britannique*, lui fit d'autant plus d'honneur, qu'il n'y employa que son adresse et son éloquence, sans corruption, sans violence, quoi qu'en aient pu dire quelques écrivains. Il est néanmoins constant que Charles-Quint lui avait fait passer 400,000 liv. pour rendre favorables au mariage les membres du parlement les plus récalcitrants. Des raisons d'amour-propre et de politique le rendaient difficile sur l'affaire du schisme, dont il avait été un des agents les plus actifs; il redoutait d'ailleurs l'arrivée du cardinal Polus, nommé légat apostolique pour consommer la réconciliation de l'Angleterre avec le Saint-Siège, de peur que ce cardinal, pour lequel la reine avait une singulière affection, ne lui ravit son crédit et son influence. Mais enfin il fallut se rendre aux volontés de cette princesse: Polus, après avoir été arrêté long-temps dans son voyage, sous divers prétextes, par les intrigues de l'évêque de Winchester, débarqua en Angleterre. Gardiner, en sa qualité de chancelier, le présenta au parlement, qu'il avait déjà préparé à la réunion; et le dimanche qui suivit ce grand événement, il y mit le sceau par un sermon qu'il prêcha en présence du roi, de la reine, et du lord maire, lorsque le cardinal fit son entrée dans la cité. La santé de Gardiner déclinait sensiblement: son état ne l'empêcha pas cependant d'ouvrir le parlement de 1555; il y parla même, peu de jours avant sa mort, avec une force, une éloquence et une présence d'esprit qui ne se ressentaient nullement de son âge et de ses infirmités: il ne put aller jusqu'au bout de la session, et

mourut de la goutte le 12 1 de la même année. Le cardinal qui n'avait pas de motif prévenu en sa faveur, re événement comme fatal à l'état, et parlait de cette per étant presque irréparable circonstances délicates où l'ovait. Gardiner fut un des pl ministres de son siècle: les du parlement, et les *Négoci* Noailles, en fournissent de sans nombre. Ses talents et naissances parurent toujours au niveau des postes in qu'il occupa graduellement aperçut encore mieux après par la confusion qui régna i ministration du royaume. (homme habile à concilier le à se faire estimer de tous b réfléchi dans ses démarches déré chez les puissances ét jouissant d'une très grande dans son pays, ce qui l'avai clure du parlement sous Edo tant on redoutait qu'il n'em corps d'adopter les grands: ments qu'on voulait introduir un crime du mariage de la re avec Philippe d'Espagne: i princesse le voulait absolu l'adresse que mit Gardiner traité, dont toutes les clau: à l'avantage de son pays, plus grand honneur au deb dedans du royaume. Il étai ment attaché à la constiutit toujours en éloigner toute étrangère, contenir la pr royale, et assujétir les bulk crits de Rome aux formes k garantissaient les libertés d anglicane, et l'indépendanc de la couronne quant au ten maxime était d'avoir des p courts et fréquents; par-là

venient des longues souffrances de sa vie. On trouve, sur cette partie de sa vie, dans les OEuvres diverses de Hume, un dialogue assez piquant entre lui et le cardinal Polus. Ses opinions religieuses ne sont pas également faciles à justifier, surtout ses variations en matière de doctrine : Harrington l'appelle un *protestant catholique*, et un *catholique protestant*. Dans le fait, il mit en cela plus de politique que de bonne foi. Sous Henri VIII, il fut un des principaux agents du divorce, un des plus grands promoteurs du schisme, et l'un des plus zélés apologistes de la suprématie royale. Au commencement du règne d'Édouard VI, il approuva la communion sous les deux espèces, consentit à la suppression des communautés ecclésiastiques, et se serait prêté à divers changements encore plus considérables. Il n'était pas pour le mariage des prêtres, de peur que les soins domestiques ne les détournassent des fonctions ecclésiastiques, et ne fissent convertir au profit de leurs familles des fondations consacrées à l'hospitalité et aux charités. Il était fortement attaché au dogme de la présence réelle ; mais il rejetait celui de la transsubstantiation, et ne voyait guère, dans la messe, qu'un sacrifice commémoratif. Ses sentiments, sur divers autres points essentiels, n'étaient pas plus exacts. Gardiner avait d'ailleurs montré, en plusieurs occasions, une âme élevée, un caractère ferme et un cœur généreux : il resta constamment attaché au cardinal Wolsey dans sa disgrâce, au duc de Norfolk dans ses malheurs, à la mémoire de Henri VIII après la mort de ce prince. Son palais servit de maison d'éducation à plusieurs jeunes gens de famille, qui, depuis, rendirent de grands services à leur pays. Son

de grossesse de la reine pour obtenir la liberté de plusieurs des premiers. On trouve, sur cette partie de sa vie, dans les OEuvres diverses de Hume, un dialogue assez piquant entre lui et le cardinal Polus. Ses opinions religieuses ne sont pas également faciles à justifier, surtout ses variations en matière de doctrine : Harrington l'appelle un *protestant catholique*, et un *catholique protestant*. Dans le fait, il mit en cela plus de politique que de bonne foi. Sous Henri VIII, il fut un des principaux agents du divorce, un des plus grands promoteurs du schisme, et l'un des plus zélés apologistes de la suprématie royale. Au commencement du règne d'Édouard VI, il approuva la communion sous les deux espèces, consentit à la suppression des communautés ecclésiastiques, et se serait prêté à divers changements encore plus considérables. Il n'était pas pour le mariage des prêtres, de peur que les soins domestiques ne les détournassent des fonctions ecclésiastiques, et ne fissent convertir au profit de leurs familles des fondations consacrées à l'hospitalité et aux charités. Il était fortement attaché au dogme de la présence réelle ; mais il rejetait celui de la transsubstantiation, et ne voyait guère, dans la messe, qu'un sacrifice commémoratif. Ses sentiments, sur divers autres points essentiels, n'étaient pas plus exacts. Gardiner avait d'ailleurs montré, en plusieurs occasions, une âme élevée, un caractère ferme et un cœur généreux : il resta constamment attaché au cardinal Wolsey dans sa disgrâce, au duc de Norfolk dans ses malheurs, à la mémoire de Henri VIII après la mort de ce prince. Son palais servit de maison d'éducation à plusieurs jeunes gens de famille, qui, depuis, rendirent de grands services à leur pays. Son

courage se soutint également dans la bonne et la mauvaise fortune. Il était circonspect à l'égard du peuple, pour lequel il craignait que l'amour des nouveautés n'amenât l'anarchie, et il redoutait les innovations jusque dans l'enseignement grammatical (*Voyez СРЕКЕ*). On lui a reproché trop d'ambition, et même de la dissimulation : sa conduite envers le cardinal Polus pour retarder son arrivée en Angleterre, de peur qu'il ne le supplantât, fournirait quelques traits à l'appui de ces deux reproches. S'il ne fût pas entré de si bonne heure dans la carrière politique, il avait tout ce qu'il faut pour aller loin dans celle des sciences : ses talents naturels avaient été cultivés par d'excellentes études pendant qu'il était à l'université. Quoiqu'il fût plus homme d'état que théologien, il était néanmoins très versé dans le droit canon et même dans le droit civil ; l'étude des lettres grecques et latines avait formé, comme on l'a dit, et perfectionné son style. Ses lettres, en anglais, offrent plus de correction, plus d'aisance, plus d'élégance, qu'aucune de celles des hommes d'état et des littérateurs de son temps : celle, surtout, qu'il écrivit de Rome, relativement au divorce, quoique fort longue, est d'une telle pureté de style, qu'on y retrouve encore aujourd'hui une fraîcheur qui semble convenir à des temps moins reculés, où la langue anglaise avait acquis plus de formes, plus de facilité et d'élégance. Gardiner publia plusieurs Pièces sur les affaires qui, de son temps, agitèrent l'Église et l'état : quelques-unes sont restées sous le voile de l'anonyme, dont il s'était enveloppé ; d'autres n'ont jamais vu le jour. L'ouvrage qui fit le plus de bruit, et dont le mérite subsiste encore auprès des anglicans réformés, fut

son traité latin, intitulé, *De verâ obedientiâ*, Londres, 1534, réimprimé plusieurs fois depuis en latin et en anglais, avec préface de Bonner. L'objet de cet ouvrage, comme nous l'avons déjà remarqué, est de détruire la primauté du pape, et de lui substituer la suprématie royale. Lorsque l'auteur fut rentré sous l'obéissance du pontife romain, le docteur Turner traduisit cet ouvrage en anglais, et l'accompagna d'une préface et d'additions, pour mettre dans le plus grand jour la conduite contradictoire de Gardiner. Ce traité, dans lequel il est plus souvent orateur que dialecticien, est rempli, au jugement de Collier, d'arguments étrangers à la question : il est, en général, assez faible, sans suite, et ressentant trop le jargon de l'école. En 1551, il donna une *Explication de la foi catholique sur le sacrement de l'autel*, contre la *Défense de la doctrine du sacrement de l'eucharistie de Cramer* : celui-ci soutint son livre ; l'autre répliqua l'année suivante par un ouvrage intitulé, *Confutatio cavillationum*, etc., qui fut imprimé à Paris sous le nom de *Marcus Antonius Constantius*, théologien de Louvain : il l'avait composé pendant sa détention à la Tour. T—D.

GARDINER (RICHARD), écrivain anglais, né en 1723 à Saffron-Walden, dans le comté d'Essex, se distingua, étant encore à l'université de Cambridge, par son talent pour la poésie latine, et par un esprit piquant et enjoué, mais trop satirique, et que malheureusement l'âge et l'expérience ne purent jamais modifier. Avec des avantages personnels et la protection de la famille Walpole, il aurait pu jouir d'une existence paisible et considérée ; mais il essaya et se dégoûta successivement

et mourut mécontent des de lui-même. D'abord compayeur des troupes anglaises dre, simple soldat sous le Cumberland en Allemagne, diacre, lieutenant de grenalieu-tenant de marine, etc., mis en prison pour dettes, il ans les derniers temps de sa orps perdu, dans le parti de ion. Il mourut en 1782, cinquante-huit ans, horrible-ment de la goutte, n'ayant onserver un ami, en querelle rec sa femme et ses enfants. publié, entre autres ouvrages, l'*Histoire de Pudica et de amants*, sous le nom sup-*Dick Merry Fellow*; en n *Journal* bien écrit d'une ion aux Indes occidentales, a *Martinique et la Guade-* t autres îles sous le Vent s au roi de France; des es relatifs à la campagne ; des Pamphlets. Un Re- ses petits poèmes, prolo-épithaphes, épigrammes, ots, chansons, épilogues, ité inséré dans un volume *Mémoires de la vie et des le R. ch. d G -rd-n-r*, ou *Merry Fellow, de sérieuse et se mémoire*, Kearsley, 1782, 10y. l'*European Magazine* e 1782, pag. 286.) X—s.

DINER (GUILLAUME), gra- glais, né à Dublin en 1766, d'un huissier (crier) : au : l'école, on le destina à l'état sticité; mais ses heureuses dis- s pour l'art du dessin enga- ses parents à l'en tirer, et voyé à l'académie royale de où il obtint des distinctions. nu à Londres, il fut attaché à un peintre de portraits, fit le

métier de comédien, revint à son pre- mier travail, et suivit enfin le conseil que lui donna F. Grose de s'adonner à la gravure, en lui promettant de lui pro- curer de l'occupation. Il s'y appliqua avec tant de succès, que Bartolozzi se glo- rificait d'avoir été son maître, et a laissé paraître sous son propre nom plusieurs des gravures de Gardiner. La vue de ce dernier, fort affaibli par suite d'une imprudence, le détermina à entrer dans la carrière ecclésiastique. Après deux ans, passés dans cette intention, au collège Emmanuel, Gardiner découvrit, dit-il, qu'un Irlandais n'y pouvait pas espérer une place d'associé; il se mit alors à copier à l'aquarelle des portraits à l'huile, genre dans lequel aucun artiste anglais ne lui disputait la supériorité. Il quitta encore une fois son état pour s'établir libraire, mais ne réussit point. Ces contrariétés, jointes à des souffrances corporelles insupportables, le déterminèrent à se donner la mort. Il se tua le 8 mai 1814. On a publié dans les journaux anglais de cette date, quelques pages trouvées sur sa table après sa mort, et qu'il adressait à un ami : on y trouve des détails sur sa vie, et l'on y recon- naît un homme d'un esprit cultivé, mais disposé à l'exaltation. On cite de lui la gravure de quelques parties des figures qui ornent les ouvrages sui- vants : *Illustrations of Shakespeares; OEconomy of human life* (Foy. DODSLEY); *Mémoires de Gram- mont*; l'édition donnée des *Fables de Dryden*, par lady Beauclerc, etc. Nous connaissons aussi de lui plusieurs estampes représentant les mois de l'année, et dont la plu- part portent le nom de Bartolozzi. Il ne connaissait que Bartolozzi, Schiavo- netti et Tomkins qui lui fussent supé- rieurs dans son art, en Angleterre.

X—s.

GARELLI (PIE-NICOLAS), bibliothécaire de l'empereur à Vienne, naquit en 1670 à Bologne, où son père (J.-B. Garelli) exerçait la médecine avec une telle distinction, que l'empereur Léopold l'appela auprès de lui vers la fin du 17^e. siècle pour en faire son médecin particulier, charge qu'il conserva jusqu'à sa mort, arrivée le 15 décembre 1732. Le jeune Garelli avait suivi son père à Vienne; il y fut reçu docteur en 1696, fut nommé premier médecin de l'archiduc Charles, et accompagna ce prince dans ses voyages en 1705. C'est en cette occasion qu'il eut le bonheur de guérir d'une maladie dangereuse le roi de Portugal, qui lui témoigna sa reconnaissance par un présent de la valeur de 30,000 florins, et en le décorant de l'ordre de Christ. Après son retour à Vienne, il fut nommé conseiller impérial, et en 1712, premier médecin de la personne de l'empereur, qui le nomma en 1723 son premier bibliothécaire. L'académie des Curieux de la nature l'avait reçu dans son sein, sous le nom de Calligènes, en 1720. Il mourut le 21 juillet 1739, sans avoir rien publié qu'une Dissertation, *De viviparâ generatione* (Vienne, 1696, in-8^o), qu'il fit paraître sous le nom du docteur J. Jérôme Sbaraglia son professeur, et quelques Lettres éparses dans divers recueils. On en trouve une dans le Journal des savants de 1729, par laquelle il se plaint à l'abbé Bignon d'une édition furtive, faite à Rome, de la gravure des médaillons des douze Césars du cabinet des Chartreux de Rome, et dont il espérait donner lui-même une bonne description. Garelli s'était formé une nombreuse et riche bibliothèque; il la laissa à son fils unique, sans en avoir détaché que 1932 volumes choisis, qui man-

quaient au trésor littéraire; la garde lui était confiée, et il supplia l'empereur d'accepter. Il ne lui survécut pas long temps, mourut, âgé de vingt-deux ans, le 15 septembre 1741, après avoir légué sa bibliothèque à l'usage public, avec un fonds de 10000 florins pour l'entretenir. Elle fut en 1746 à celle du collège Talmey et le savant Michel Denis a en 1780, le catalogue des articles curieux qu'elle renferme. (Mém. de l'Acad. des Sciences, XI, 85.) C

GARENCIERES (THÉODORE), médecin, né à Paris, se fit d'abord être destiné à lutter toute sa vie contre l'injustice du sort. Reçu, à vingt ans, docteur en médecine à l'université de Caen, il passa son temps à sa terre, abjura la religion catholique et se fit agréger à l'université de Ford. Plein du sentiment de son indignité et de confiance dans l'avantage de cette agrégation il se renferma dans des illusions d'orgueil jeunesse lui promettaient gloire et fortune, la gloire et les richesses devint médecin de l'ambassadeur de France; mais ce faible avantage fut pas de longue durée. Bientôt en butte aux caprices de la fortune, au lieu des biens et de la gloire dont son imagination s'était bercée, il ne trouva que la pauvreté et la misère; et malgré son coup de savoir et une sollicitation, il mourut à Londres dans l'extrême pauvreté, après avoir publié les ouvrages suivants: I. *Angliæ seu tabes Angliæ*, Londres, 1647, petit in-12; II. *Angliæ seu tabes Angliæ*, où l'auteur fait d'efforts pour distinguer la phtisie glaise de la phtisie tuberculeuse, mais où l'on trouve peu d'utiles et quelques bonnes

es à beaucoup d'hypo-
traduction en anglais des
de Michel Nostradamus,
672. III. *Traité en an-*
s propriétés et les vertus
ture de corail, Londres,
СН—Т.

GEOT (RENÉ - JACQUES DE), fils d'un chirurgien
de Bretagne, petite ville où
il mourut à Cologne le
nombre 1759, d'une attaque
à l'âge de soixante-
après avoir fait ses huma-
après le degré de maître es-
dia les éléments de la chi-
son père. Il fut ensuite
pendant cinq ans, soit à
Angers, soit dans les grands
de la marine, et fit deux
sur mer. Muni d'un cer-
de connaissances qu'il avait
us ces différentes sources,
Paris à vingt-trois ans.
était sans fortune, il se mit
irurgien qu'on tolérait alors
rieur des écoles de méde-
i, à la faveur de cette légè-
, exerçait la petite chirur-
rberie. Là, Garengeot eut
l'entendre les professeurs
té de médecine, et il sut
cet avantage. Ayant eu le
se faire connaître de Wins-
it, pendant six ans, des ins-
amiliaires de ce grand an-
n même temps, il suivait
ité les leçons des plus ha-
sseurs de l'école de chirur-
stait régulièrement aux vi-
x opérations que faisaient à
u Méry et son successeur
Il était, en outre, parvenu
rau chirurgien Arnaud, dont
e était très étendue. De si
moyens d'instruction ne de-
être perdus pour Garen-

geot. A l'exemple de beaucoup d'hom-
mes d'un grand talent, il aurait
cependant été condamné à une éter-
nelle obscurité, si Mareschal, pre-
mier chirurgien du roi, dont la géné-
rosité éclairée savait aller au devant
du mérite dépourvu de fortune, ne
lui avait fait obtenir la maîtrise qu'il
n'était pas en état de payer. Agrégé
ainsi, en 1725, à la communauté des
chirurgiens de Paris, Garengeot dé-
buta dans l'enseignement par un cours
d'anatomie. Son nom, qui commença
dès-lors à s'étendre au-delà de l'étrouite
enceinte des amphithéâtres, se répandit
bientôt dans les pays étrangers,
et lui procura l'entrée de la société
royale de Londres, où il fut reçu en
1728. Peu de temps après, il fut
nommé démonstrateur royal aux éco-
les de chirurgie, membre de l'aca-
démie royale de chirurgie, dans les
Mémoires de laquelle il a inséré un
grand nombre d'observations sur dif-
férentes maladies chirurgicales; et
en 1742 il obtint la place de chi-
rurgien-major du régiment du roi.
Garengeot a la gloire d'avoir puis-
samment contribué à arracher la chi-
rurgie à cet état d'abjection et d'avi-
lissement dans lequel elle croupissait
encore de son temps. Il fut un des
plus zélés et des plus ardens défenseurs
des droits et des prérogatives
des chirurgiens, à une époque où les
médecins n'étaient pas accoutumés à
les regarder comme leurs égaux.
Dans les discussions où il s'est sou-
vent engagé sur ce sujet, on lui a re-
proché de ne s'être pas toujours ren-
fermé dans les bornes de la modé-
ration, d'avoir plus d'une fois sacrifié
la vérité à son amour-propre,
d'avoir soutenu les assertions les plus
fausses, et, entre autres, d'avoir osé
dépouiller Harvey de la découverte
de la circulation du sang, pour en

donner la gloire, de son autorité privée, à Rueff, chirurgien suisse. Les critiques du temps l'ont accusé d'avoir montré un ton peu modeste, des prétentions outrées, trop de jactance, et de s'être plus d'une fois approprié les observations et les découvertes des autres. Son extrême crédulité et son amour pour le merveilleux qui lui faisaient également admettre les fables et la vérité, lui ont suscité d'autres reproches non moins graves; et parmi les histoires apocryphes dont on l'accuse, celle qui a le plus contribué à lui donner le titre de menteur, a pour objet un nez arraché, tombé dans la boue, lavé dans du vin chaud, remis et maintenu à sa place au moyen d'un bandage approprié, et si parfaitement réuni que la cicatrice était entièrement terminée au bout de quatre jours. Plusieurs faits analogues, consignés dans d'autres auteurs ou récemment observés, exigent cependant qu'on cesse de placer cette observation au rang des fables, et demandent au moins qu'on suspende son jugement. Imperturbable au milieu de tant de critiques lancées de tous côtés contre lui, Garengot saisissait avec ardeur toutes les occasions d'écrire qui se présentaient à lui. Il a laissé les ouvrages suivants : I. *Traité des opérations de chirurgie*, Paris, 1720, 1731 et 1749, 3 vol. in-12; traduit en anglais, Londres, 1725, in-8°; en allemand, Berlin, 1733, in-8°. Cet ouvrage renferme la doctrine des plus habiles chirurgiens du temps, Arnaud, Thibaut, Petit, Ledrau, Lapeyronie, Guérin père, etc. La première édition publiée avant que Garengot eût obtenu la maîtrise, présente les noms de ces praticiens aux différents articles qui leur appartiennent : dans les éditions subséquentes, leurs noms se trouvent supprimés en beaucoup

d'endroits. II. *Traité de mens de chirurgie*, Par Haye, 1723, in-12; Paris 2 vol. in-12, augmenté de traduit en allemand, Berlin in-8°; Paris, 1729, 2 vol. avec des figures très défectu ouvrage passe pour un des de Garengot : il fut néanmoins critiqué; Vignerot fabricant d'instruments de se plaignit de ce que l'aute approprié plusieurs de ses vertes, et força Garengot ses torts. III. *Myotomie et canine*, ou la manière quer les hommes et les chie d'une myologie ou histoin des muscles, Paris, 1724 1750, 2 vol. in-12. Au de Haller, c'est le plus mauvrages de Garengot; reprer tant plus défavorable que d critiques l'auteur ne sortait amphithéâtres, où il était e sorte regardé comme le f banal. IV. *Splanchnologie, té d'anatomie concernan cères*, Paris, 1728, 1735 Paris, 1742, 2 vol. in-12, mauvaises figures; traduit mand, Berlin, 1733, in-8° toutes les productions de celle qui a été la plus critiqu trouve quelques faits nouve sur les artères intercostale sinus de la dure-mère, et de choses empruntées à Mo à Winslow. A la fin de o Traité est une *Dissertation gine de la chirurgie et de cine, sur l'union de la m la chirurgie, et sur le pa ces deux sciences*, dans l'auteur s'efforce de prouv chirurgie fut inventée la et qu'à l'époque de leur se

gie ne fut jamais subordonnée à la médecine. V. *L'Opération ille par l'appareil latéral, Méthode du frère Jacques, et de tous ses défauts*, est une réduction qui a pour but de que cette méthode doit son et presque toute sa perfection aux chirurgiens français. On n'a pas le véritable inventeur *es à la Garengot*, instrument de chirurgie destiné à l'extrac-tion des moëles. On sait seu-lement que Garengot lui a fait subir des modifications qui, en ren-dant facile l'usage de cet instru-ment, y ont irrévocablement at-taché son nom. En général, quoique les ouvrages de ce laborieux chirur-gien ont été vivement critiqués, et qu'il n'a pas mérité de l'être, ils seront toujours lus avec intérêt par ceux qui sont curieux de voir le progrès de l'art; et il faut en parler avec Morand, dans les opus-cules que l'on trouve un *Éloge de Garengot*, dont nous avons beau-coup de copies, qu'ils sont indispensa-bles à ceux qui voudront connaître l'état de la chirurgie pendant une partie des 17^e. et 18^e. siècles.

GR—T.

GR—T. (Dom JEAN), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Lavre-de-Grâce vers 1627, entra dans l'ordre de Saint-Benoît, et fut élu abbé de son ordre en 1647. Son goût pour les études usitées dans sa con-grégation le fit distinguer de ses su-périeurs, et l'annonça, au sortir de son noviciat, comme un sujet dont ils pouvoient tirer parti pour leurs tra-vaux. Il fut envoyé à St-Ouen de Rouen, où il s'occupa, avec beaucoup d'assi-duité, à corriger, tant sur les manus-crits que sur les anciennes éditions, les ouvrages de Cassiodore,

dont il publia, en 1679; une nou-velle édition, l'une des bonnes qu'il a données la congrégation de St-Maur. (Voy. CASSIODORE.) L'ouvrage est dédié à M. le Tellier, chancelier de France, et précédé d'une Disserta-tion dans laquelle dom Garett prouve contre l'opinion du cardinal Baro-nius, que Cassiodore a été bénédictin. On trouve, dans la même Disser-tation, les témoignages et jugements qu'ont portés de Cassiodore les diffé-rents auteurs. Les notes et observa-tions, dont l'édition est accompa-gnée, sont, dit Baillet, savantes et judicieuses. Si l'on en croit dom le Cerf, Garett aurait été aidé, dans son travail, par dom Nicolas Nourrit; et c'est à ce religieux que l'on devrait la préface de cette édition, la Vie de Cassiodore et les tables: mais l'abbé Goujet, qui paraît avoir pris des ren-seignements exacts, contredit dom le Cerf sur ce fait, et assure que dom Nourrit n'a eu d'autre part à l'édition, que d'en soigner l'impression. Depuis le travail de dom Garett, on a découvert, dans les archives de Vérone, un ouvrage de Cassiodore sur les Actes et les Épîtres des apô-tres, et sur l'Apocalypse, publié par le marquis Scipion Maffei, sous ce titre: *Cassiodori complexiones in Epistolas, Acta apostolorum et Apocalypsim*, in -8^o. , Vérone, 1721; réimprimé à Rotterdam en 1758. Cette découverte laisse incom-plète l'édition donnée par dom Garett, laquelle toutefois n'a pas cessé d'être estimable, et réunit, lorsqu'elle pa-rut, les suffrages des savants. Dom Garett, religieux aussi modeste que docte, mourut, fort regretté de sa congrégation, à l'abbaye de Jumièges, le 24 septembre 1694, ou, sui-vant la Monnoye, dans les *Notes sur les jugements des savants de Baillet*,

le 4 du même mois. — Jean GABET, chanoine régulier, né à Louvain, fut pénitencier à Gand. Il a écrit sur l'Eucharistie, le Sacrifice de la messe, l'Invocation des saints, et sur d'autres sujets de théologie. Ses ouvrages ne sont qu'un recueil de passages des Pères, fait avec beaucoup de soin, de recherches, d'exactitude, et rangés avec méthode mais pas toujours appliqués avec assez de critique. Il mourut à Gand, le jour de Pâques de l'an 1571. — Son frère, Henri GABET, médecin de l'électeur de Mayence, avait étudié la médecine à Padoue, et y avait pris le bonnet de docteur. On a de lui un *Recueil de consultations*. Il mourut le 7 avril 1602. I.—r.

GARIBALD, fils et successeur de Grimoald, fut proclamé roi des Lombards en 671 : il ne demeura que trois mois sur le trône. Ses sujets, qui n'aimaient pas Grimoald, son père, s'empressèrent de rappeler Pertharite, leur ancien roi, aussitôt que Grimoald fut mort; et Garibald, qui était encore enfant, fut, à ce qu'on croit, enfermé dans une forteresse.

S. S.—r.

GARIBAY Y ZAMALLOA (ÉTIENNE), historien espagnol, naquit à Mondragon en Biscaye, l'an 1525. Il était l'un des hommes les plus instruits de l'Espagne, possédait le grec et le latin, et était très versé dans l'histoire de son pays. Il fut, pendant quelques années, bibliothécaire de Philippe II, qui le nomma historiographe du royaume, en 1563. C'est alors que Garibay, entièrement livré aux devoirs de son emploi, imagina d'écrire une chronique générale. Il parcourut à cet effet une grande partie de l'Espagne, s'arrêtant dans tous les couvents dont les bibliothèques renfermaient quelque manuscrit utile et intéressant. Après avoir voyagé deux

années, et recueilli un assez grand nombre de matériaux, il se livra à son travail pendant six années, et son manuscrit à Philippe II, qui obtenu son approbation, publia l'ouvrage sous le titre de, *Quatre Livres des Chroniques, et l'Histoire universelle de tous les rois d'Espagne*, Anvers, 1571. 2 vol. in-fol. Garibay s'était travaillé à Anvers, et avait suivi lui-même la correction de son ouvrage; c'est pourquoi cette édition, indépendante de l'exécution typographique, est beaucoup plus préférable à celle de Cologne, de 1628, 4 tom., 2 vol. in-fol. Cette histoire ne manque ni de mérite; et c'est au zèle infatigable de l'auteur, qu'on doit la chronique la plus complète qui eût paru jusqu'alors, et qui, dans la suite, a été beaucoup de lumières aux écrivains qui lui ont succédé. Le style n'est pas cependant bien correct; et les manuscrits que Garibay a consultés, il a quelquefois suivis des traditions fautivees et peu sûres, qu'il n'a point corrigées avec une sage critique. Au moins, on consulte encore dans ses chroniques, qui, dans le détail, ont eurent beaucoup de succès, et méritèrent la faveur de succéder à Philippe II. Quelques années après, Garibay publia, *Illustration des Éclaircissements sur les généalogies des rois d'Espagne, de France, de Hongrie, de Constantinople, de Philippe II, et les fils de ce monarque*, Madrid, 1576 ou 80, 2 vol. L'auteur avait promis d'autres ouvrages, qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous. Il mourut à Valladolid, en 1599.

B—

GARIDEL (PIERRE), médecin botaniste provençal, naquit à Arles, le 1^{er} août 1659. Il remporta une grande distinction la ch

nsiée à l'université d'Aix, et résultat de ses herborisations les belles campagnes qui entourent cette cité célèbre. Son ouvrage de cent planches assez finement imprimé avec soin, et même d'une certaine sorte de luxe, aux frais de son oncle, sous ce titre : *Histoire naturelle qui naissent aux environs de la Provence*, Aix, 1715, a prétendue nouvelle édition, 1723, ne diffère de celle de son oncle par la substitution d'un autre auteur. Les Baubins, Lobel, Rivin, Belleval, Barrelier, avaient travaillé dans les champs délicieux du midi de la France : Garidel dignement sur leurs traces, ne se contenta pas de glaner ; il recueillit, étudia, perfectionna les méthodes et les observations de ses prédécesseurs. Les plantes qu'il décrit sont rangées par ordre alphabétique, et quelques-unes s'y trouvent dessinées et gravées pour la précision. Telles sont, entre autres, le lin visqueux, et l'ibéride à feuilles de lin. En parlant du chêne à feuilles de hêtre, l'auteur ne se borne pas à la description de cet arbrisseau ; il donne l'histoire de l'insecte précieux qui s'y trouve. Garidel mourut en 1737, laissant un riche herbier, acheté par son oncle Félix, qui l'offrit au collège des médecins de Nancy, dont il est membre. L'illustre Tournefort, qui, comme Garidel, lui a donné le nom de *Garidella*, un genre de plante renonculacée, dont on ne connaît pas l'espèce alors connue sous le nom de beau ciel de la Crète, de nos départements méridionaux.

C.

GAUDEL (PIERRE), historien, mort en 1584, par erreur. *Gabriel* dans le *Dictionnaire universel*, naquit à

Montpellier vers la fin du 16^e siècle (1). Il fit de très bonnes études au collège de cette ville, prit ses degrés en droit, et, ayant embrasé l'état ecclésiastique, fut pourvu d'un canonicat à la cathédrale. Il mourut dans sa patrie, vers l'année 1670, dans un âge fort avancé. On connaît de lui les ouvrages suivants : I. *L'Origine, les changements et l'état présent de l'église cathédrale de Saint-Pierre de Montpellier*, ibid., 1631, in-12 ; 1634, in-8°. II. *Maguelone suppliant au Roi*, 1633, in-8°. III. *Les Gouverneurs anciens et modernes de la Gaule-Narbonnoise, ou de la province du Languedoc*, ibid., 1645 ; 1669, in-4°. IV. *Series episcoporum Magalonensium et Montispeliensium ab anno 451 ad ann. 1652*, Toulouse, 1652 et 1665, in-fol. ; la seconde édition est augmentée. Cet ouvrage contient un grand nombre d'actes précieux : il est rédigé avec plus de goût et plus d'ordre que les autres écrits de l'auteur ; ce qui donna peut-être lieu au reproche qu'on lui fit, dit-on, de son vivant, d'avoir prêté son nom au P. Bonnefoy, jésuite, qui en était le véritable auteur. La *Bibliothèque des écrivains de la société* semble confirmer ce bruit, puisqu'il y est dit que le P. Bonnefoy a publié la suite des évêques de Maguelone, sous un nom étranger, *alieno nomine*. Cependant le ton général de l'ouvrage, les faits que l'auteur rapporte comme lui étant personnels, ou comme en ayant été témoin oculaire, ne permettent pas de croire à cette supposition. Une autre preuve qui la dément encore, c'est

(1) On ne connaît pas l'année précise de sa naissance ; mais il nous apprend lui-même qu'il avait reçu la tonsure en 1597, et les quatre ordres mineurs en 1600, étant déjà chanoine d'Aiguemortes : d'où l'on peut conclure qu'il était né vers 1582 ou 1584.

que M. de Colbert, évêque de Montpellier, conservait dans sa bibliothèque le premier essai manuscrit de cet ouvrage (V. le *Catal. Colb.*, tom. II, p. 446). V. *Epitome rerum in inferiore Occitania pro religione gestarum ab excessu Henrici IV regis, usque ad ann. 1657*, Montpellier, 1657, in-4°. VI. *Idée de la ville de Montpellier, recherchée et présentée aux honnêtes gens*, ibid., 1665, in-fol. ; ouvrage rare et estimé pour les particularités curieuses qu'il renferme, quoiqu'on reproche à l'auteur d'y avoir mêlé des faits hasardés : mais le style en est ampoulé, et de trop fréquentes digressions en rendent la lecture désagréable (1). Il est divisé en quatre parties ; et DeBure remarque que, dans tous les exemplaires, la troisième partie commence à la page 75, sans doute par la suppression de quelques pièces préliminaires. VII. *Discours de la guerre contre ceux de la religion, depuis 1619 jusqu'à la réduction, et la paix de Montpellier*. Il existait des copies de cet ouvrage à la bibliothèque de Saint-Germain-des-Prés : dom Vaissette s'en est servi dans son *Histoire de Languedoc* ; et le P. Desmolets en a inséré un *extrait* dans le tome X de sa *Continuation des Mémoires de Sallengre*. W—s.

GARIN, poète français du 12^e. siècle, n'est connu que par un fabliau dont Fauchet a conservé le prologue dans son *Recueil de l'origine de la langue et poésie françoise*. Le style de cette petite pièce est agréable ; mais le sujet en est beaucoup trop licencieux. Il existe un ouvrage en rime de la même époque,

intitulé : *Garin le lothorain*. Borel, dans son *recherches et antiquités* a confondu le nom du personnage de ce roman avec l'auteur. La Monnoye a repris de Borel dans ses bibliothèque de Duverdi donne le roman de *Garin de Flagy*, poète inconnu anciens bibliothécaires. Il paraît avoir mieux rencontré à Hugues Metel (Voy. METELLUS.)

GARIOPONTUS, marocain, de l'école de Salamanque dans le 11^e. siècle. Les auteurs le désignent sous les différents noms de *Warimpotus*, *Raimripotus*, *Garimpotus*, *Garnipulus* ; mais ils ne nous ont transmis sur sa vie : on ne sait que ce qu'il a écrit et la partie tirée des auteurs qui ont précédé, et particulièrement de Priscien. Un style barbare et un semblage de mots grecs et arabes, rendent extrêmement difficiles les ouvrages qu'on a de lui sous les titres suivants : I. *De causis, accidentibus et curatione libri VIII*, Lyon, 1511, Bâle, 1536, in-8°. II. *Poëma Galeni de ægritudinibus ad pedes*, Lyon, 1526. III. *Ad totius corporis ægritudinem præceos, libri VIII*, 1531, in-4°.

GARISSOLES (ANTOINETTE), ministre protestant et docteur en théologie, naquit à Montauban de parents calvinistes, et fut dans cette religion. Il avança en naissant de grandes dispositions pour l'étude : elles furent cultivées avec soin ; et ses progrès furent si rapides qu'ils surpassèrent même

(1) Dans l'épître dédicatoire de ce livre, l'auteur se plaint de ce que sa plume est devenue languissante par le nombre des années. Il devoit être âgé au moins octogénaire.

idait. Quand il en sortit, il écrivait le latin avec une ferveur. Il réussit également ses études de philosophie et de théologie. Il avait à peine vingt ans, lorsque le synode de Casse capable d'exercer le ministère évangélique, et le mit à la tête de l'église de Puy-Laurens. Là il s'acquitta de cet emploi avec les talents qu'il y déploya, et écrivit plusieurs ouvrages importants. Il fut élu, en 1627, à Montauban, à exercer les fonctions de pasteur en même temps, plusieurs synodes le désignèrent pour une chaire de théologie dans l'église protestante de cette ville.

Il cultivait la poésie latine; lui dans cette langue des ouvrages, que leur facilité, leur pureté et une rare pureté d'expression approchent de ceux des beaux siècles de la latinité. Il assista à divers conciles de sa communion, et notamment à celui de Charenton, tenu à la fin de 1644 et au commencement de 1645. On fut même choisi modérateur, et répondit en cette qualité à l'interrogatoire du commissaire du roi, par le gouvernement. Ce synode ayant fait achever l'ouvrage sur les controverses de (Voy. CHAMIER), chargé de répondre et Charles son collègue, de répondre aux questions de la présence

de la transsubstantiation, et sur l'autorité de l'Église et des conciles. Garissoles mourut à Montauban, en 1650. Il a laissé des ouvrages théologiques et des poésies latines. On a de lui : I. Un Livre de sermons intitulé *La Voie du salut*, et ses *sermons de théologie*. II. Un *Discours de Christo mediatore*, Genève, in-4°. III. *Decreti synodali Charentonensis de impu-*

tionis peccati Adæ explicatio et defensio, Montauban, 1646, in-8°.

Ce livre, composé par ordre du synode, valut à Garissoles beaucoup de louanges de la part de ceux de sa religion. IV. *Pauli Caroli et Antonii Garissolii, utriusque pastoris et professoris in academiâ Montaubanensi, explicatio catecheseos religionis christianæ*, Genève, 1654, in-8°. V. Un *Poème latin* sur le couronnement de la reine Christine, et diverses *Pièces de vers* adressées à ses amis. VI. Un *Poème épique* de dix mille vers, divisé en douze livres, sur les exploits de Gustave Adolphe, roi de Suède, sous ce titre : *Adolphidos, sive de bello Germanico, quod incomparabilis heros Gustavus Adolphus magnus, Suecorum, Gothorum, Vandalorumque rex, pro Germaniæ procerum et statuum libertate gessit*.

Garissoles, de l'avis de Grotius, dédia ce poème à la reine Christine, et envoya son fils à la cour de Suède le lui présenter. La princesse agréa cet hommage avec bienveillance, caressa et fit défrayer le fils, et combla le père d'éloges et de présents. VII. Un *Poème latin* à la louange des quatre cantons protestants de la Suisse, lequel leur fut aussi porté par le fils de Garissoles. Les cantons reconnurent noblement cet envoi, et écrivirent à Garissoles une lettre honorable, qui fut imprimée avec l'Éloge de ce ministre, composé par M. Cathala, avocat à Montauban, et inséré dans le Recueil de l'académie de cette ville; publié en 1745.

L—Y. GARLANDE (JEAN DE), poète et grammairien du XI^e siècle. Balle et Pits l'ont cru Anglais : mais les rédacteurs de l'*Histoire littéraire de France* revendiquent cet

écrivain; et la principale raison dont ils s'appuient, c'est qu'on ne connaît en Angleterre aucune famille du nom de Garlande, tandis que (comme on le verra dans l'article suivant), il en existait une en France qui jouissait déjà au XI^e. siècle des privilèges de la noblesse. Le peu qu'on sait de Garlande, se réduit donc à des conjectures. Ceux qui le font naître en Angleterre, conviennent qu'il avait fait ses études en France, le seul pays où elles fussent alors florissantes. Les autres pensent qu'il alla en Angleterre à la suite de Guillaume I^{er}., et qu'avec la protection de ce prince il y ouvrit une école qui eut bientôt une grande célébrité; qu'enfin, las du séjour de ce pays, il revint dans sa patrie, où il mourut vers 1081. On a, sous le nom de Jean de Garlande, un grand nombre d'ouvrages; mais on n'est pas certain que tous soient du même écrivain : I. *De mysteriis Ecclesiæ carmen et in illud Commentarius*. Ce Poème est dédié à Foulques, évêque de Loudres. Polyc. Leyser en a inséré le prologue et le premier chapitre dans son *Historia pœseos mediæ ævi*. II. *Facetus* : ce titre singulier cache un Poème en cent trente-sept distiques sur les devoirs de l'homme. Il a été commenté par un ancien scholiaste, et imprimé avec d'autres opuscules du même genre, Lyon, Jean Desprez, 1489, in-4^o.; ibid., Jacques Arnoulet, sans date; Cologne, 1520; et séparément, avec son Commentaire, Deventer, 1494, in-4^o. III. *De contemptu mundi*. Ce Poème, attribué par erreur à S. Bernard, est divisé en trois livres, dont le dernier ne paraît pas achevé; il fait partie du Recueil qu'on vient d'indiquer, et a été imprimé seul, avec un Commentaire, Caen, s. d., in-4^o. Dom Mabillon l'a

inséré, d'après un manuscrit contenant de nombreuses variantes, dans son édition des OEuvres de S. Bernard (1). IV. *Floretus*, ou *Liber Floreti*. C'est une espèce de centon formé des plus beaux endroits, ou du moins de ceux que Garlande avait jugés tels, dans les ouvrages qui faisaient sa lecture. On en trouvera l'analyse dans l'*Histoire littéraire de France*. Cet ouvrage, qu'on a aussi attribué à St.-Bernard, était estimé qu'il en a paru dix éditions dans l'espace de vingt ans (1505 à 1525), et que plusieurs écrivains, entre autres Jean Gerson, ont pris la peine de l'expliquer par des Commentaires. V. *Metricus de verbis deponentialibus libellus, cum Commento*, Anvers, 1486, in-4^o. VI. *Cornutus sive disticha hexametris moralia*, publié avec le *Cornutus novus* d'Otton de Lunebourg, par Jean Drolshagen, lecteur en droit à Zwoll, ibid., 1481, in-4^o., et seul, Haguenau, 1489. VII. *Opus synonymorum sive multivocorum*, Reutlingen, 1487; 2^e. édition, 1488, in-4^o., avec un Commentaire d'un Anglais, nommé Galfred, et un Traité *De æquivalencis*, Paris, 1494; Cologne, 1495; Londres, 1496, in-4^o.; seul, mais avec le Commentaire de Galfred, Londres, 1505, in-4^o., et enfin dans le Recueil de Polyc. Leyser, déjà cité. VIII. *Libellus de verborum compositione*, 1560, in-4^o. IX. *De orthographiâ*. On ne croit pas qu'il ait été imprimé. Fabricius pense que c'est à un Jean de Garlande, différent du grammairien, qu'il faut attribuer un *Compendium alchymix*, Bâle, 1560, in-8^o., avec un Commentaire d'Arnold de Villeneuve, et réimprimé, ibid., 1571, avec un autre Traité de Lan-

(1) Tom. II, pag 294.

ventura, *De ratione conficiendi s philosophici*. On peut pour plus de détails l'*Histoire de France*, tom. VIII, 33-98, et le *Dictionnaire de* i, édition de 1759. W—s.

RLANDE (1), famille conside de la Brie, connue avant le ècle, et qui a fourni des hom- listingués par leur valeur ou a capacité qu'ils ont montrée les emplois importants dont ils té honorés. Les deux person- de cette famille qui appar- ent le plus particulièrement à ire, sont Anseau et Étienne de ude, miuistres de Louis VI, Gros. Anseau était fils de Guil- : 1^{er}, sénéchal de France, et de Gislebert, qui suivit Gode- de Bouillon en 1096 à la con- de la Terre-Sainte, et se dis- a au siège de Nicée. Il avait en- la disgrâce du roi Philippe 1^{er}. des raisons sur lesquelles les rs contemporains ne s'expli- t pas. Les seigneurs mécontents rent offrir de se mettre à leur our faire la guerre au roi. An- déclara qu'il ne consentirait ja- à les aider dans leurs projets inels, mais que, s'ils avaient de s motifs de plainte, il se charge- volontiers de les exposer et de ire vaioir. Cette conduite lui ren- faveur de son prince, et Louis VI ontant sur le trône le rappela à ur. Il le nomma, peu de temps s, à la place de sénéchal, va- : par la mort de Gui de Roche- dont Anseau avait épousé la et en fit son principal ministre. nes, l'un des fils de Gui de esfort, irrité de la préférence ac-

cordée à Garlande, se rangea du parti des mécontents. Fortifié dans son château de la Ferté, il n'en sor- tait que pour ravager les pays voi- sins et dépouiller les malheureux voyageurs qui traversaient ses terres. Son frère, le comte de Corbeil, lui ayant fait quelques représentations sur l'indignité de sa conduite, il le fit enlever un jour qu'il se promenait seul et sans armes, et l'enferma dans un cachot. Anseau résolut d'arrêter ce désordre: il se ménagea des intel- ligences dans le château de Hugues, et, suivi seulement de quarante hom- mes, se rendit sous les murs à l'ap- proche de la nuit. Une porte lui est livrée par un de ses affidés; mais tandis qu'il s'avance dans l'obscurité, l'éclat des armes donne l'éveil aux gardes: il est assailli dans un passage où il ne pouvait se défendre; en- touré de toutes parts et couvert de blessures, il est fait prisonnier. Au- seau ne pouvait échapper à la mort, si Hugues se fût trouvé à la Ferté: mais il en était absent pour quelque expédition; et le roi, ayant su le mal- heur arrivé à son ministre, fit presser le siège du château avec une telle vi- gueur qu'il fut enlevé, et les deux pri- sonniers délivrés. Les Anglais, maî- tres alors de la Normandie, alimen- taient les troubles civils, tantôt en fa- vorisant les rebelles contre leur sou- verain, et tantôt en vendant chère- ment au roi des secours pour l'aider à soumettre des sujets trop redou- tables. Louis VI sentit enfin que les étrangers étaient ses véritables enne- mis, et leur déclara la guerre: mais, dit Hénault, il n'était plus temps; les Anglais étaient devenus trop puis- sants, et Louis, trahi par ses vassaux, battu dans plusieurs rencontres, fut obligé de demander la paix. Dans le nombre des seigneurs mécontents, on

C'est cette famille qui a donné son nom à la *arlande*, nommée aujourd'hui par corrup- *hallaude*.

distinguait le sire du Puiset, dont le château avait été pris et démantelé deux fois dans l'espace de neuf années; mais ces revers n'avaient pu le corriger, et il continuait toujours ses déprédations. Le roi ordonna à Garlande de faire une troisième fois le siège de ce château, et de le raser entièrement. Anseau entoura donc la place; et il se préparait à y donner l'assaut, quand le sire du Puiset, l'ayant rencontré dans une sortie, courut à lui, et le tua d'un coup de lance, en 1118. Le château fut pris quelques mois après; mais le sire du Puiset, étant parvenu à s'échapper, s'embarqua pour la Terre-Sainte, et mourut dans la traversée. W—s.

GARLANDE (ÉTIENNE DE), frère d'Anseau, fut élu évêque de Beauvais, n'étant encore que simple clerc, à la recommandation de Philippe I^{er}. : mais Yves de Chartres s'opposa à cette élection, fondé sur ce qu'elle était contraire aux canons de l'Église; et, dans les lettres qu'il écrivit au pape à ce sujet, il peignit Étienne sous des couleurs si peu favorables, qu'il ne put être confirmé dans cette dignité. Le roi chercha à le dédommager par le don de plusieurs bénéfices; et, peu de temps après, il le fit nommer archidiacre de Paris, et doyen de Sainte-Croix d'Orléans: mais l'ambition d'Étienne n'était pas satisfaite; et il essaya plusieurs fois de se faire élire évêque, toujours en vain. Anseau étant devenu sénéchal, fit nommer Étienne chancelier, place qui n'avait point alors, il est vrai, l'importance qu'elle a eue dans la suite, mais qui n'en était pas moins une des premières de l'État. Guillaume, l'un de leurs frères, ayant succédé à Anseau, Étienne profita de son crédit sur l'esprit du roi, pour retenir dans ses attributions l'administration de la

justice et celle des finances, qui avaient appartenu jusque-là au sénéchal. Guillaume mourut vers 1120; et Étienne, craignant de voir passer dans une autre famille la charge de sénéchal, s'en fit pourvoir, malgré sa qualité d'ecclésiastique; ce qui occasionna un grand scandale, et fut le motif de la lettre de Saint-Bernard à l'abbé Suger, dans laquelle il reproche à Étienne son ambition démesurée et le mépris qu'il semblait faire des lois de l'Église. Étienne n'était cependant pas le premier prélat qu'on eût vu à la tête des armées: mais ces exemples avaient été moins fréquents qu'ils ne le furent dans la suite. Les plaintes devinrent si vives, qu'il pressentit qu'il ne garderait pas long-temps cette charge, et il forma le projet de s'en démettre en faveur d'Amaurice Montfort, qui avait épousé sa nièce, fille unique d'Anseau. Le roi refusa de souscrire à cet arrangement; et Étienne, oubliant tout ce qu'il devait à son prince, se ligua contre lui avec Amaurice et d'autres mécontents. Il ne tarda pas à reconnaître l'énormité de sa faute; il demanda et obtint son pardon, et se démit de toutes ses charges en 1131, sans aucune condition. Il ne quitta cependant la cour qu'en 1137, après la mort de Louis-le-Gros, et se retira dans son abbaye de Ste.-Croix d'Orléans, où il mourut vers 1150, dans un âge très avancé. W—s.

GARMANN (CHRISTIAN - FRIÉDRIC), né à Mersbourg, en Misnie, le 19 janvier 1640, mourut le 15 juillet 1708. Quoique simplement revêtu du modeste titre de licencié en médecine, il obtint la charge de physicien de la ville de Chemnitz et de son district. Il fut membre de l'académie des Curieux d'Allemagne, et communiqua un grand nombre d'ob-

cette société savante. On es ouvrages suivants: I. *Physico-medicus de genu numerosiore*, Leipzig-4°. II. *De miraculis libri tres, quibus prærtatio de cadavere et genere*, ibid., 1670, 1704, in-4°: cette derest la seule recherchée; o ne contenait qu'un seul age est rempli d'une érudite, et si chargé de citations, ine à distinguer le texte. érudité qu'il montre à tout ur ne laisse échapper au de déclamer contre l'Ée, en lui attribuant tousstitutions et croyances positives aux reliques vraies II. *Homo ex ovo*, Chelsea, in-4°. IV. *Garmanni virorum clarissimorum centuria*, Rostoch et 4, in-8°. La plupart de ces t remplis de faits incroyables et d'observations extraordinaires, t trop crédule Garmaun a s discernement, dans une urs. On y trouve, par istoire d'un homme qui petits chats blancs en rand nombre d'observations de ce genre, où l'on voit, des crapauds, des vipères, des salamandres, s, etc., rendus par les le vomissement, par le

CA—T.

HE (FRANÇOISE DE ROELA) a eu, dans le XVI^e. instant de célébrité par plus sensible que puisse e personne de son sexe. our de la reine de Navarre était très proche parente, son esprit, ainsi que sa

naissance, semblaient lui donner le droit de se choisir un époux. Parmi les jeunes seigneurs qui paraissaient le plus empressés à lui plaire, elle distingua le duc de Nemours; et trop confiante dans ses serments, elle eut la faiblesse de céder à ses desirs. Les circonstances éloignèrent le duc de la cour; et bientôt elle eut la douleur d'apprendre qu'oubliant ses promesses, il avait demandé la main de la veuve du duc de Guise, assassiné devant Orléans. Elle voulut en vain s'opposer à ce mariage: le duc de Nemours soutint qu'il ne pouvait être engagé envers une personne qui s'étoit déclarée pour les nouvelles opinions; et le pape prononça de la même manière. Le roi Henri III chercha à consoler cette dame, en érigeant pour elle en duché la terre de Loudun; et il l'autorisa à faire prendre à son fils, le titre de prince de Genevois. Varillas, en parlant de cet événement dans son *Histoire de Henri III*, a commis bien des fautes, qui ont été relevées par Bayle, avec beaucoup de solidité. (*Voy. le Dict. de Bayle, art. Garnache.*) W—s.

GARNET (HENRI), jésuite anglais, impliqué dans la conspiration des poudres, naquit à Nottingham, de parents catholiques, en 1555, sous le règne de la princesse Marie, et dans un temps de troubles religieux. Parvenu à l'âge d'adolescence, il fut envoyé en Italie, et y prit l'habit de jésuite, à l'âge de vingt ans. Après qu'il eut achevé ses deux ans d'épreuve, il continua ses études, et eut l'avantage d'avoir pour maîtres Bellarmin et le savant Clavius: il fit, sous ce dernier, tant de progrès dans les mathématiques, que Clavius, l'un des bons géomètres d'alors, étant tombé malade, Garnet le remplaça dans sa chaire, et en soutint l'illustration. Le P. Garnet

n'était pas moins instruit dans les lettres divines et humaines. Il savait parfaitement l'hébreu, et le professa dans le Collège romain. Il y donna aussi des leçons sur les questions les plus relevées de la métaphysique. A un jugement solide et une pénétration vive, le P. Garnet joignait des mœurs simples et douces, de la candeur, le talent de persuader, et beaucoup de zèle pour la religion catholique, qu'il était affligé de voir se perdre dans sa patrie. Le désir de contribuer à l'y soutenir suivant son pouvoir, lui fit solliciter de ses supérieurs la permission de se joindre aux missionnaires qui y travaillaient. Il ne fut point effrayé des risques qu'il aurait à courir. Ayant obtenu l'objet de sa demande, il passa en Angleterre en 1584. Deux ans après, il fut mis à la tête de la mission, et n'omit rien pour maintenir dans la foi ancienne ceux qui la professaient, et pour y rappeler ceux qui s'en étaient écartés. Il y avait déjà dix-huit ans qu'il était occupé de ces utiles et périlleux travaux, lorsque des seigneurs anglais, aigris des persécutions qu'éprouvaient les catholiques, au mépris des promesses que le roi Jacques I^{er}. avait faites à son avènement au trône, et animés d'un faux zèle, résolurent de mettre fin, par le plus horrible des complots, aux cruautés qu'on exerçait contre eux. Leur plan était, au moyen de trente-six barils de poudre, déjà placés sous la salle où devait se tenir le parlement, d'ensevelir sous ses décombres le roi, les deux chambres et tous les assistants. Heureusement cette trame se découvrit, lorsque tout était prêt pour l'exécution : mais auparavant, Catesby, homme de condition, et l'un des principaux conjurés, ayant quelques scrupules qu'il voulut dissiper, s'était adressé en confession

au jésuite Grienwell, et dévoilé toute la conjuration, dit-on, fit tout ce qui fut possible pour détourner Catesby d'un tel dessein : mais celui-ci, persistant à son projet, pria Grienwell de consulter Garnet, aussi son confesseur de la confession. Garnet se trouva embarrassé à cette étrange demande. Il réprimanda sévèrement Catesby d'avoir entendu de pareilles choses d'être venu les lui répéter. Mais, pendant ce temps il lui ordonna d'usage de se servir de son pouvoir sur Catesby, pour le faire renoncer, lui et ses complices, à son projet. Pour lui, retenu par sa conscience de la confession, prévoyant tous les maux qui résulteraient de la révélation des catholiques d'une révolte, il garda, non sans être en proie à de grandes inquiétudes, son silence. Deux mois s'étaient passés sans que la punition des coupables. Ils furent chargés aucun prêtre catholique n'était soupçonné d'avoir tre dans la conspiration, lorsque tout à coup un bruit se répandit que les conjurés n'y étaient point étrangers. Le roi Cecil mit ses agents à la recherche ; et Garnet fut trouvé chez un valet, chez un catholique, nommé Abington. Lui, et son confrère Oldecorne, connu aussi sous le nom de Hall, furent mis en prison, et interrogés à différentes reprises. Nonobstant le point de preuves contre Garnet, on chercha à le surprendre, en le plaçant dans un piège. On mit Oldecorne dans un cachot voisin du sien. Un valet préposé à la garde de Garnet fut chargé de se donner pour un catholique, afin de gagner sa confiance. Ce rôle de perfide fut joué avec tant d'adresse, que Garnet fut pris. Cet homme l'avertit, contre son intérêt, qu'Oldecorne était dans le voisinage, et lui montra

elle ils pouvaient se parler. Garnet voulût se confesser, il cherchât quelque consolateur, avec Oldecorne, un dans lequel il avoua qu'il connaissait de la conspiration qui fut avidement recueillie par les gens apostés. Il n'en fallut pas davantage pour faire déclarer Garnet coupable de haute trahison. Il en vain que, ne connaissant pas la vérité, on lui interdisait toute révélation à cet égard. Il fut condamné, le 1606, à être pendu, et fut le 3 mai suivant. Il protesta de son innocence sur l'échafaud, et demanda son âme à Dieu, et ce qu'à son occasion l'on ne lui fit pas plus durement les catholiques. Un immense concours de peuple s'était accouru pour voir mourir ce grand jésuite, nom que donnaient à Garnet, même les protestants, et qu'il justifia par son héroïsme. Ses membres, séparés, furent exposés dans différents quartiers de Londres, comme d'un traître. Les historiens n'hésitent point à prononcer que Garnet fut justement puni. Hume dit éminemment, mais sans en apporter de preuves, que les jésuites Tenesley et Garnet écartèrent les scrupules qui retenaient encore les catholiques. Selon de Thou, Garnet se vint, dans son interrogatoire, avouer la conspiration, mais sans particularités, avant d'être informé en confession. Le duc d'Épernon-Jean, dans une apologie composée exprès, justifie

l'apologie, en réponse à l'acte d'accusation par le juge des plaids communs, Cook, est devenue rare (Foy. EUBAËLE à pour titre: R. P. Eudæmon-Juannis à soc. Jesu ad actionem proditoriam

Garnet et les jésuites, sur tous les points. L'abbé Millot ne trouve pas de motifs suffisants pour les accuser de complicité : enfin, ce qui paraît encore plus décisif, Antoine Lefèvre de la Boderie, homme éclairé et d'un caractère irréprochable, alors ambassadeur en Angleterre, depuis beau-père d'Arnauld d'Andilly, et qui, étant sur les lieux, a pu prendre des renseignements exacts, assure, dans ses négociations, que les jésuites étaient innocents de cette atrocité. Quelques écrivains ont même imputé au ministre Cécil, d'avoir ourdi les fils du complot, pour perdre les catholiques, et d'en avoir présenté l'appât à quelques-uns d'eux d'un esprit exalté, lesquels donnèrent dans le piège. Les jésuites ont mis Garnet au nombre des martyrs de leur ordre (1). On lui doit en anglais, entre autres opuscules théologiques, divers traités sur les Sacraments, etc. ; ils se trouvent joints au *Catéchisme* de Pierre Canisius, qu'il avait lui-même traduit en anglais, Londres, 1590; St.-Omer, 1622, in-8°. L—r.

Edoardi Coqui, apologia pro R. P. Garneto Anglo, ejusdem soc. sacerdote, Colonia, 1610, petit in-12 de 359 pag. Eudemmon non seulement y justifie Garnet et les autres jésuites accusés ; il y défend encore la doctrine de la société contre les imputations de ses ennemis.

(1) Voyez Alegambe, *Bibl. Script. soc. Jesu*, pag. 507. « Laplace assure que pendant le temps qu'il était pensionnaire aux jésuites anglais, à St.-Omer, il y vit solenniser annuellement la fête d'Oldecorne, Garnet et Campian. » Eudemmon termine son apologie par l'histoire d'un épi miraculeux, dont De Thou lui-même n'a pas dédaigné de parler. Jean Wilkinson, catholique zélé, curieux de se procurer quelque relique du P. Garnet, s'était, après l'exécution, approché de l'échafaud sous lequel de la paille avait été répandue. Un épi, imbibé du sang de Garnet, s'étant présenté à lui, il le recueillit avec empressement, et le porta à une dame catholique, qui l'enferma dans un vase de cristal. Cet épi, dit-on, ayant été examiné quelques jours après, on vit avec étonnement qu'il offrait la parfaite ressemblance du visage de Garnet. Quoi qu'il en soit de cette merveille, il est certain que le bruit s'en répandit dans Londres, et que le concours des catholiques pour aller le voir attira l'attention du gouvernement. L'épi alors fut remis à l'ambassadeur d'Espagne, qui l'envoya au collège anglais de Liège. L'abbé Felles écrivait, en 1797, que cet épi était entre les mains d'un de ses amis, qui le conservait.

GARNET (THOMAS), médecin anglais, né en 1766, à Casterton, près de Kirkby-Lonsdale, dans la province de Westmoreland, fut placé à l'âge de quinze ans, comme apprenti, auprès d'un chirurgien apothicaire, homme très versé dans la connaissance des sciences exactes, qu'il enseigna avec succès à son élève : mais la chimie attira plus particulièrement son attention. Il suivit ensuite, à l'université d'Edimbourg, le cours de médecine du D^r. Brown, dont il adopta la doctrine nouvelle avec enthousiasme. En 1787, il publia une Leçon sur l'hygiène (*Lecture of health*), et prit, l'année suivante, le degré de docteur en médecine. Après avoir perfectionné ses études par la fréquentation des hôpitaux de Londres, il exerça sa profession, d'abord à Bradford, dans le comté d'York, où il donna des leçons particulières sur la physique et la chimie, et où il écrivit un Traité sur les eaux d'Horley-Green (*Horley-Green Spa*), et un autre sur l'Optique, qui, inséré dans l'*Encyclopédie britannique*, fut l'objet de beaucoup d'éloges. En 1791, le D^r. Garnet transféra sa résidence à Knaresborough, où il eut de la vogue, et s'occupa de l'analyse des eaux de Harrogate, dont il donna le résultat au public. En 1795, ayant formé le projet de passer en Amérique, il n'attendait plus, à Liverpool, que l'occasion du départ d'un vaisseau, lorsqu'il fut vivement sollicité de donner, dans cette ville un cours de leçons sur la physique, la chimie et d'autres sujets : ces leçons eurent un si grand succès, qu'il fut invité à les répéter à Manchester, où elles furent également goûtées. Il renonça alors au projet de quitter sa patrie, et s'étant mis sur les rangs pour la chaire de professeur fondée à Glasgow par Anderson, il

l'obtint, en 1796 ; mais, malgré la réputation dont il y jouissait, il la résigna en 1799, pour accepter la place de professeur de physique, de chimie et de mécanique, qui lui fut offerte par l'Institution royale récemment établie à Londres. Des contrariétés lui firent abandonner cette place peu de temps après : il résolut de ne professer dorénavant que pour son propre compte, fit construire et approprier à cet objet une salle particulière, et y donna successivement un cours de zoonomie et un autre de botanique, en continuant d'exercer avec réputation sa profession de médecin. Il y avait à peine quelques semaines qu'il avait été nommé médecin du dispensaire de Ste. - Marie - le - Bone, à Londres, lorsqu'il y contracta, dans sa visite journalière, une de ces fièvres désignées sous le nom de *typhus*, et qui causa sa mort, arrivée le 28 juin 1802. Outre les écrits que nous avons cités, on a de lui : *Observations faites dans un voyage dans les montagnes et dans une partie des Isles occidentales de l'Ecosse*, 1800, 2 vol. in-4°, avec 50 planches gravées à l'aquarelle, d'après des dessins faits sur les lieux par M. W. H. Watts, qui avait accompagné l'auteur. Plusieurs de ses écrits scientifiques ont été insérés dans le 1^{er} vol. des *Annales de philosophie, d'histoire naturelle, de chimie, etc.*, 1801, in-8°, et dans les *Mémoires de la Société médicale de Londres, de l'Académie royale d'Irlande, et d'autres Compagnies savantes*. On a publié, après sa mort, par souscription, au profit de ses enfants, ses *Leçons populaires* (*Popular lectures*) sur la zoonomie, ou les lois de la vie animale, dans l'état de santé et dans l'état de maladie, 1 vol. in-4°, 1806, ou 1807, imprimé à Londres. Le volume est orné d'un portrait de

ur, et commence par une Notice sa vie. On trouve dans ses ouvrages beaucoup de recherches, de la fé et de l'intérêt. X—s.

ARNIER (ANTOINE), historien, Besaçon vers 1520, embrassa l'état ecclésiastique, et fut d'abord attaché au cardinal de Granvelle, en qualité de secrétaire. Ce prélat ayant même d'apprécier ses talents, le nomma à l'empereur Charles-Quint, qui le prit à son service et l'honora de sa confiance. Garnier obtint le grade de chanoine, et la place d'écolâtre de l'école cathédrale d'Arras; il mourut en cette ville, le 26 janvier 1578, à l'âge d'environ soixante ans. Il avait laissé un manuscrit : *Res à Carolo Quinto tractatae gestae*. Cet ouvrage est par Ferréol Locrius; mais on ne s'il en existe encore des copies. Un autre Antoine GARNIER, né vers le 16^e. siècle, à Gy, petite ville du comté de Bourgogne, fut fait prieur du collège de Dole, et obtint, en 1571, une chaire de langue grecque à la université. Il fut ensuite nommé professeur au parlement de cette ville; en était vice-président en 1619. Il avait été employé dans plusieurs négociations en Flandre et en Suisse.

W—s.

ARNIER (ROBERT), poète tragique, naquit à la Ferté-Bernard, dans le Maine, en 1545. Ses parents le destinaient au barreau, l'envoyèrent étudier le droit à Toulouse. Le jeune Garnier, préférant les Muses à la loi, cultiva la poésie, et fut nommé en 1565, à l'académie des Floreaux. Cependant, ayant acquis des connaissances en jurisprudence, il remplit successivement les fonctions d'avocat au parlement de Paris, et de lieutenant-criminel au même tribunal : mais, livré par goût à l'étude des poètes classiques, il publia, en

1568, la tragédie de *Porcie*. Cette pièce, bien supérieure à toutes celles qui avaient paru jusqu'alors sur le Théâtre français, obtint un grand succès. Encouragé par ce premier triomphe, il donna successivement sept autres tragédies, dont la dernière, *Bradumante*, fut représentée en 1580. Charles IX et Henri III, qui honoraient Garnier de leur estime, lui offrirent des places éminentes que sa modestie et un caractère indépendant l'empêchèrent d'accepter. Il jouissait de toute sa gloire, lorsqu'un événement affreux l'exposa au plus grand des dangers. Pendant l'épidémie de 1583, qui moissonna des milliers de malheureux, les domestiques de ce poète, profitant de cette cruelle circonstance, essayèrent de l'empoisonner avec toute sa famille, pour piller sa maison. L'épouse seule avala le fatal breuvage, et n'évita la mort qu'à l'aide des secours qui lui furent promptement administrés. Les scélérats, soupçonnés et bientôt convaincus, périrent sur l'échafaud. Henri IV, étant monté sur le trône, sut apprécier le mérite de Garnier : ce bon prince, ami des lettres et protecteur de ceux qui les cultivaient, le nomma conseiller-d'état. Mais Garnier, devenu inconsolable depuis la mort de son épouse qu'il venait de perdre, se retira au Mans, et y mourut en 1601, âgé de cinquante-six ans. Il fut inhumé dans l'église des Cordeliers de cette ville, où sa famille lui fit ériger un tombeau, qui a été détruit par les Vandales de 1793. Nous avons de ce poète : I. *Plaintes amoureuses*, Toulouse, 1565, in-8°. II. *Hymne de la monarchie*, Paris, 1568, in-8°. III. *Huit Tragédies*, savoir : *Porcie*, épouse de Brutus; *Hippolyte*, fils de Thésée (Racine a traité le même sujet dans Phèdre); *Cornélie*, épouse

de Pompée : c'est la plus mauvaise pièce de l'auteur; *Marc-Antoine* : le récit de la mort de ce triumvir, devenu l'amant de Cléopâtre, a de la verve et présente de fortes images; *La Troade*, ou *la Destruction de Troie* : cette pièce a sur les autres du même auteur, le mérite d'être plus en action qu'en récits; *Antigone*, imitée de Stace : écrite avec chaleur; *Sedecie*, ou *la Prise de Jérusalem*; *Bradamante*, sujet tiré de l'Arioste : cette pièce eut un succès prodigieux. Toutes ces tragédies, excepté la dernière, sont accompagnées de chœurs imités des Grecs. Elles furent réunies dans un seul volume, sous ce titre : *Les Tragédies de Robert Garnier, conseiller du roi, lieutenant-criminel au siège présidial du Maine, (dédiées) au Roi de France et de Pologne*, Paris, 1580, in-12; *ibid.*, 1582, 1585, 1599, 1607; Lyon, 1585, 1592, 1601, 1606; Toulouse, 1588; Niort, 1589; Rouen, 1599, 1609, 1616, 1618. Ce grand nombre d'éditions prouve les succès obtenus par l'auteur, et le suffrage unanime de ses contemporains. En effet, Ronsard, La Croix du Maine, de Thou, Robert Estienne et Pasquier le mettent bien au-dessus de Jodelle et de tous les autres poètes français qui l'avaient précédé. Sainte-Marthe ajoute qu'il n'est inférieur à aucun des anciens. Cet éloge est d'une exagération ridicule. L'auteur des *Trois Siècles* atteste que plusieurs de nos poètes tragiques n'ont pas dédaigné d'y puiser des idées, et se sont bornés à en rajouter les expressions. « Garnier, dit La Harpe, connaissait les anciens. Presque toutes ses pièces sont tirées du théâtre des Grecs, ou imitées de Sénèque. Il offre quelques scènes touchantes; mais il tombe trop souvent dans l'enflure, et pro-

» digne, comme Ronsard, les épithètes néologiques et les adjectifs latinisés. » Les défauts signalés par La Harpe, tiennent à la barbarie du français que l'on parlait au 16^e siècle. A cette époque, la tragédie était encore dans son enfance; et le génie de Garnier, bien inférieur à celui du grand Corneille, ne put aller plus loin, parce qu'il n'eut point de modèle à suivre.

L—v.

GARNIER (SÉBASTIEN), procureur du roi au bailliage de Blois, était né en cette ville au 16^e siècle. Deux poèmes épiques, *la Henriade* et *la Loyssée* n'avaient pu garantir son nom de l'oubli; et ses ouvrages, échappés même aux recherches si minutieuses de l'abbé Goujet, paraissaient condamnés à une obscurité éternelle, lorsqu'on en publia une nouvelle édition à Paris, 1770, in-8^o, dans le dessein, dit-on, d'humilier Voltaire. S'il était possible de le croire, jamais la haine n'aurait été plus aveugle : car comment établir la supériorité de bauches informes et grossières sur les chefs-d'œuvre d'un de nos plus grands poètes? *La Henriade* de Garnier est divisée en seize livres : les deux premiers furent imprimés à Blois, veuve Gomet, 1594; les huit derniers l'avaient été l'année précédente, chez le même imprimeur, in-4^o : les six autres livres n'existent en manuscrit dans aucune de nos grandes bibliothèques, et on présume qu'ils sont perdus. L'auteur, dans une Épître à Henri IV, annonce que le desir seul de perpétuer le souvenir des grands événements dont il a été le témoin, l'a engagé à prendre la plume; que, sentant bien son insuffisance et la témérité de son entreprise, il a tenté plusieurs fois de l'abandonner; mais qu'il n'a pu se résoudre à la laisser imparfaite. Il ajoute qu'ayant es-

si long ouvrage au préjudice propres intérêts, il supplie le roi de lui faire sentir les effets de sa modicité; ce qui lui facilitera la continuation de ses autres travaux. Vient ensuite une élégie également adressée au roi dans laquelle, par un mélange de modestie et de modestie remarquable d'orgueil et de modestie, il se compare à Virgile, et se vante d'une pension, promettant, et se vante de composer des ouvrages qui effaceront tous ceux de l'antiquité. Suivent plusieurs pièces où l'auteur se donne à lui-même de nombreuses louanges, et déclare à ses dévotionnaires qu'il les tient pleins d'ignorance s'ils ne montrent leur esprit par de nombreuses productions supérieures aux productions de ce qu'il croyait naïvement imiter. Le poème commence avec une description de Paris, et finit à la destruction de la ligue. La marche des événements est la même que dans l'histoire; le style est rude, grossier, inégalement de fautes contre la versification; il y a cependant des morceaux écrits avec chaleur, et d'autres qui montrent que l'auteur avait lu les anciens. Les trois premiers livres de la *Loyssée* furent imprimés à Paris chez la veuve Gomet, 1595, in-4°. Le commencement de ce poème est la conquête de l'Égypte par St. Louis. Comme il n'a pu être terminé, on en peut dire que l'auteur n'avait pas reçu de succès et de louanges auxquels il croyait mériter, et qu'il retourna à ses occupations. Cependant ses amis donnèrent encore plus de louanges à ce poème qu'à la *Henriade*; l'un d'eux qui a dit, dans un sonnet, que l'auteur est jaloux de cet ouvrage, et que l'auteur a écrit une lettre de plus, lui aurait fait honneur de l'*Odyssee*. On voit que les jeux de mots ne sont pas d'une nouveauté bien récente. W—s.

GARNIER (PHILIPPE), né à Or-

léans vers la fin du 16^e siècle, fut, par la modicité de sa fortune, obligé de quitter sa patrie et de chercher au loin un sort plus heureux. Il le trouva auprès d'un jeune seigneur allemand, auquel il donnait des principes de langue française, et par le crédit duquel Garnier devint professeur de la même langue dans l'université de Léna. Sous le même titre, il passa depuis dans celle de Leipzig, où il mourut vers 1655. On a de lui : I. *Thesaurus adagiorum gallico-latinorum*, Francfort, 1612, in-8°. II. *Præcepta gallici sermonis ad perfectiorem ejusdem lingue cognitionem necessaria*, Strasbourg, 1624. III. *Gemulæ gallicæ lingue, latinæ, italicæ, germanicæ adornatæ*; dialogues longtemps estimés des étrangers, dont surtout on recommandait la lecture aux voyageurs allemands, comme aussi pleins d'agréments que de clarté. La première édition est de 1625, et la dernière de 1648. P—D.

GARNIER (JEAN), l'un des plus savants jésuites de son temps, naquit à Paris en 1612, et entra dans la société en 1628, ayant à peine seize ans. Il s'y annonça avec des dispositions qui firent pressentir qu'un jour il en serait un des membres les plus célèbres. Il passa près de 40 ans de sa vie dans la carrière de l'enseignement, et professa successivement, avec un applaudissement général et une égale distinction, les humanités, la rhétorique, la philosophie et la théologie. Il n'acquiesça pas moins de réputation par ses travaux ecclésiastiques, et ses judicieuses décisions dans la résolution des cas de conscience. Il cultiva aussi le champ de l'érudition vers laquelle son goût le portait, et mit beaucoup de soins et d'application à la recherche des anciens manuscrits, pour en enrichir la bibliothèque des

jésuites. Il avait passé un demi-siècle dans ces doctes occupations, lorsque, en 1681, ses supérieurs le députèrent à Rome pour des affaires de leur ordre. Il se mit en route; mais étant tombé malade en passant à Bologne, il fut obligé de s'y arrêter, et y mourut au bout de quinze jours, le 16 octobre de la même année. Le P. Garnier joignait à beaucoup de lecture et à des connaissances fort étendues en divers genres, les qualités qui font l'homme aimable, et la piété et la vertu d'un excellent religieux. Il nous reste, du fruit de ses veilles : I. *Organi philosophiæ rudimenta*, Paris, 1651, réimprimé et augmenté en 1677. II. *Theses de philosophiâ morali*, Paris, 1657. III. *Regulæ fidei catholicæ, de gratiâ Dei per Jesum-Christum*, Bourges, 1655, in-4°. IV. *Juliani Eclanensis episcopi libellus missus ad Sedem apostolicam, notis illustratus*, Paris, 1668, in-8°. Ce Julien était un fameux pélagien. V. *Marii Mercatoris antiquissimi et æqualis sancti Augustini opera in duos tomos divisa, cum notis et dissertationibus*, Paris, 1673, in-fol.; ouvrage enrichi de pièces, notes, dissertations, préfaces et commentaires savants sur les hérésies de Pélagie et de Nestorius. Baillet reproche à Garnier d'avoir noyé le texte dans les commentaires, et surchargé ceux-ci d'une érudition oiseuse : cependant le cardinal Noris, disposé peu favorablement en faveur du P. Garnier, et qui avait fait quelques critiques de ce jésuite, en eut regret, lorsque le *Marius Mercator* parvint à sa connaissance; et il convint que, si ce livre avait été imprimé avant qu'il fit paraître son Histoire pélagienne, il ne l'aurait pas publiée. Les Dissertations du P. Garnier ont été réimprimées dans l'*Appendix* de St. Augustin, Anvers,

1703, in-fol. VI. *Liberat Breviarium cum notis et tionibus*, Paris, 1675, in-4°. un exposé succinct de la Nestorius et des Eutychie *Systema bibliothecæ collisiensis Societatis Jesu*, Paris, in-4°. de 120 pag. Après un abrégé de la bibliothèque de Louis-le-Grand, qui alors plus de trente-deux tomes, l'auteur en expose les et sous-divisions. Quoique la générale fût principalement à la distribution du local, est remarquable, en ce qu'il système bibliographique le taillé et surtout le plus rare eût encore paru. VIII. *Lilinus romanorum Pontificum* des notes historiques et trois dissertations. L'auteur prouve la première, que le pape H. été véritablement condamné 6°. concile, comme fauteur sie des monothélites, quoiqu' temps il convienne que ce point professé cette erreur. I aussi que les actes de ce concile point été falsifiés. Il donne deuxième dissertation, des curieuses sur les inscriptions criptions des lettres des pap les variations qu'elles ont si troisième contient des recherches l'origine du *pallium*. IX. *ment aux œuvres de Théodore* publié par le P. Hardouin, sous le titre de *Auctarium reli Cyrensis episcopi, seu tomus V*, 1684, in-fol. Il y choses de Théodoret dans ce mais on y trouve quatre dissertations dont la vie de Théodoret, un de ses écrits et de sa doctrine posent les trois premières; quatrième, l'auteur donne

île. Le P. Garnier, au lieu de Théodoret, semble le partie, et le traite en pluoits avec peu de ménagement de ce V^e. volume, seoge du P. Garnier. — Pierre-Ignace), jésuite, né 1692, est connu par unlé : *Pensées du marquis la religion et l'Église*. Ce fut à Avignon, en 1763, ins. — GARNIER (Julien), né à Conneré, au diocèse vers 1670, entra dans la n de St.-Maur en 1689. de la nature un esprit sué des plus heureuses diset porté par goût à l'appliit de rapides progrès dans livines et humaines, se lialement à l'étude de la lan- e, et en acquit une con- profonde. Ses talents, ses ouces et prévenantes, le maître et aimer des mem- plus illustres de la con- et dom Mabillon le der e collaborateur. Ses supé- élèrent à Paris en 1699, o 1, le chargèrent de pré- matériaux d'une nouvelle *St. Basile*, plus correcte scédentes. Il se livra tout travail, rechercha les mas œuvres de ce saint doc- bornant point à ceux qui nt dans les bibliothèques de ation, mais fouillant dans épôts littéraires. Il collation- ces manuscrits avec exacti- ans ce travail par dom Faligieux et trésorier de l'ab- Denis. Non seulement dom rigea le texte de *St. Basile*, fit une version nouvelle ; vingt ans d'un travail as- l donna son premier vo-

lume sous ce titre : *Sancti patris nostri Basilii Cæsareæ Cappadociae archiepiscopi omnia opera quæ extant, vel quæ ejus nomine circumferuntur, ad manuscriptos codices gallicanos, vaticanos, florentinos et anglicos necnon ad antiquiores editiones castigata*, etc., Paris, Coignard, 1721, in fol. Dans la préface, dom Garnier rend compte de son travail, et discute l'authenticité de quelques écrits attribués à St.-Basile par plusieurs savants. Il se fonde surtout sur la différence du style, pour décider qu'ils n'appartiennent pas à ce saint docteur. Dom Lecerf, dans sa *Bibliothèque*, donne une ample analyse de cette préface. Rien, au reste, ne manque à l'édition : notes érudites, variantes, vie du Saint, tables amples et commodes. Le 2^e. tome parut en 1722. Dom Garnier n'eut pas le temps de donner le 3^e. qu'il avait préparé. Exténué de travail, il fut attaqué d'une maladie grave, qui obligea ses supérieurs de le mettre en pension chez les frères de la Charité, à Charenton, pour y recevoir les secours nécessaires au rétablissement de sa santé. Loin de la recouvrer, il y mourut le 3 juin 1725, âgé seulement de cinquante-deux ans. Sa perte fut vivement sentie dans sa congrégation, qui pouvait encore attendre de lui des travaux utiles à la religion et aux lettres. Le 5^e. vol. de *St. Basile* ne parut qu'en 1750, par les soins de dom Prudent Maran. (Voy. ST. BASILE.)

L—Y.

GARNIER (CHARLES - GEORGE-THOMAS) naquit à Auxerre, le 21 septembre 1746. Il fit d'excellentes études au collège du Plessis ; et comme ses parents le destinaient à la magistrature, il exerça, pour s'y préparer, la profession d'avocat, dans laquelle il se distingua de très bonne heure

par des Mémoires pleins d'esprit et de raison : car la faiblesse de son organe ne lui permit jamais de développer son talent dans les audiences. Un penchant décidé le porta à consacrer à l'étude et à la culture des lettres tous les moments de loisir que lui laissait l'exercice de sa profession. Dès 1770, il commença à publier dans le *Mercur de France*, sous la désignation pseudonyme de M^{lle}. Ragner de Malfontaine, des Proverbes dramatiques, où le naturel du dialogue, la vérité des caractères, l'heureuse invention du sujet et l'habileté dans la composition des scènes, mêlaient beaucoup d'intérêt et d'agrément au précepte moral qui était toujours le but de chacun de ces petits drames. Ils attirèrent l'attention de M^{me}. de Pralay, chargée alors de diriger l'éducation de la jeune princesse de Condé ; et elle les regarda comme singulièrement propres à l'amusement de son élève. Non seulement elle fit jouer par la princesse et ses compagnes, à l'abbaye de Panthemont, ceux de ces proverbes qui étaient imprimés, mais elle fit des démarches pour en découvrir l'auteur, et pour l'engager à lui donner de nouveaux ouvrages du même genre. M. Garnier ne se refusa point à cette prière, et composa plusieurs autres proverbes pour l'éducation de M^{lle}. de Condé. Ceux-ci, réunis aux premiers, furent recueillis et publiés en 1784, sous ce titre : *Nouveaux Proverbes dramatiques, ou Recueil de comédies de société, pour servir de suite aux Théâtres de société et d'éducation*, par M. G^{**}, Paris, Cailleau, 1 vol. in-8°. Ils furent réimprimés sous le même titre à Liège, chez Desoër, en 1785, et insérés depuis dans différentes collections. Une des lectures favorites de M. Garnier, c'étaient nos vieux romans

de chevalerie; et il s'amusa à en rédiger quelques-uns en langage moderne. Il fit ce travail notamment sur *l'Histoire du noble et vaillant chevalier Théséus de Conlogne et de son fils Gadifer*, et sur *l'Histoire des nobles et vaillants chevaliers Valentin et Orson*. Ces productions sont restées inédites ; mais ceux qui en ont lu les manuscrits, assurent qu'il est impossible de traiter ce genre avec plus de succès, et de mieux conserver dans notre idiome actuel la couleur du temps et la naïveté gasloise, qui fait le charme de ces sortes de lectures. On est redevable aux travaux de cet estimable littérateur de la collection qui a paru sous le titre de *Cabinet des Fées, ou Collection choisie de Contes de Fées et autres Contes merveilleux*, 1785, 41 vol. in-8°. et in-12, et de celle des *Voyages imaginaires, Songes, Fictions et Romans merveilleux*, Paris, Cuchet, 1787, 59 vol. in-8°; de l'édition des *OEuvres badines complètes du comte de Caylus*, Paris, Visse, 1787, 12 vol. in-8°; de celle des *OEuvres complètes de M. le comte de Tressan*, Paris, Cailleau, 1787, 12 vol. in-8°; et enfin de celle des *OEuvres complètes de Regnard, avec des remarques sur chaque pièce*, par M. G^{**}, Paris, imprimerie de Monsieur, 1789, 6 vol. in-8°. (réimp. en 1810, 6 vol. 8°), dans laquelle se trouvent insérées les meilleures scènes que cet auteur avait composées pour le Théâtre italien. Toutes ces différentes publications sont faites avec le soin et la conscience d'un homme qui, étranger à toute spéculation mercantile, se plût dans son travail, et se fait un amusement de ses recherches. Ces occupations littéraires n'empêchèrent pas M. Garnier de payer à son pays le

que lui doit t t h
e le servir dans pu-

En 1791, il l.....
ire du roi à Paris, près le tri-
du 3^e. arrondissement; et deux
près, il revint dans sa ville na-
xercer, près le tribunal du dé-
ment, la charge de commissaire
avoir exécutif. Sa modestie, sa
ur, la simplicité de ses ma-
s et la plus parfaite égalité d'hu-
, faisaient rechercher sa société
empressement; un enjouemen
et spirituel, animé par d'in-
tes saillies qui ne blessaient
l'amour-propre, donnait ur
ne tout particulier à sa conver-
sation. Il eut pour amis tous ceux
écurent familièrement avec lui;
on peut assurer que jamais, quoi-
chargé d'un ministère rigoureux,
se fit un ennemi. Il avait ur
, moins âgé que lui de lui
auquel il était tendrement atta-
ché et dont il ne s'était presque ja-
séparé. Ce frère, qui avait oc-
cupé une place importante dans l'ad-
ministration du département de Pa-
is fut persécuté en 1792, et forcé
d'expatrier l'année suivante pour
sauver sa tête à la proscription. Cette
situation douloureuse et les inquié-
tudes qu'elle entraînait avec elle af-
fectèrent profondément Garnier, et
conduisirent à la malignité d'une fièvre
dont il fut atteint en février 1795,
et qui l'emporta en peu de jours au
cours de sa 49^e. année. Z.

GARNIER (JEAN-JACQUES), his-
torien de France, naquit à Go-
bourg du pays du Maine, le 18
septembre 1729, de parents pauvres, qui
donnèrent une éducation supé-
rieure à leur fortune. Pour n'être pas
chargé, il se rendit à Paris à
l'âge d'environ dix-huit ans, dans
l'espoir de trouver quelque place.

Quoiqu'il eût voyagé à pied et avec
la plus stricte économie, il n'avait que
vingt-quatre sous dans sa poche,
lorsqu'il arriva dans la capitale. En
passant par la rue de la Harpe, il vit
des enfans de différents âges se pré-
cipiter en foule par une porte qu'une
inscription en lettres d'or placée au-
dessus lui apprit être la porte du col-
lège d'Harcourt. Il entre avec eux;
tous se dispersent aussitôt dans les
classes: il reste seul dans la cour. Le
sous-principal, qui le prend pour un
élève, lui ordonne d'entrer avec les
autres. Garnier lui répond qu'il a
terminé son cours d'études, et qu'il
vient à Paris pour tirer parti du peu
qu'il sait; il ne lui dissimule pas
sa situation. Le sous-principal l'in-
terroge, et, satisfait de ses réponses,
lui procure une place au collège d'Har-
court: c'est là que moyennant plusieurs
années d'un travail assidu le jeune
Garnier se mit en état d'aspirer à pren-
dre rang parmi les hommes capables
de servir utilement les lettres par leurs
travaux et leurs veilles. La protection
du ministre Saint-Florentin lui obtint
ensuite la place de professeur d'hé-
breu au collège de France, et en-
suite celle d'inspecteur. C'est en cette
qualité qu'il a rendu les plus grands
services à ce collège: aidé par l'astro-
nome Lalande, il parvint, à force
d'efforts et de démarches, à relever
cet établissement et à le rendre à sa
dignité première. Garnier, en 1761,
obtint un prix proposé par l'acadé-
mie des inscriptions et belles-let-
tres, sur la question qui consistait
à examiner « ce qui est resté en
France, sous la première race de
nos rois, de la forme du gouver-
nement qui subsistait dans les Gau-
les sous la domination romaine. »
Il fut admis dans cette compagnie,
dont il remplit toutes les espérances

par son zèle et par ses travaux; les Mémoires qui se trouvent de lui dans son recueil sont en grand nombre, et se recommandent presque tous par l'importance des sujets et par la manière dont ils sont traités. Ils sont relatifs aux paradoxes philosophiques chez les anciens, aux lois militaires des Grecs, surtout à la philosophie de Platon, auteur pour lequel Garnier avait une admiration qui allait jusqu'à l'enthousiasme. Il aimait aussi les Stoïciens; et son Mémoire sur la vie et les ouvrages d'Épiciète montre combien il était profondément versé dans la connaissance de leurs écrits. Sa conduite a prouvé encore mieux combien il s'était pénétré de leurs maximes, combien il était digne de les pratiquer. Il vendit une maison de campagne qui faisait ses délices, pour secourir un négociant de ses amis, qui éprouvait de l'embaras dans ses affaires. Le débiteur mourut insolvable. Quelque temps après, on pressa Garnier de paraître avec les autres créanciers; il s'y refusa opiniâtrément. « Puisque quelqu'un doit perdre, dit-il, la préférence appartient à ses amis; je la réclame à ce titre. » Réponse admirable, qui serait plus célèbre si elle était d'un ancien. Lorsqu'on vint, en 1790, lui annoncer qu'il fallait prêter serment à la nouvelle constitution acceptée par le roi, il ne balança pas entre ses principes et ses intérêts, et sortit du Collège-Royal aussi pauvre qu'il y était entré. Il avait publié en 1764 un ouvrage intitulé *l'Homme de lettres*, dans lequel il s'est peint lui-même. Il donna, l'année suivante, un *Traité de l'éducation civile*, qui est comme la suite du précédent. Ces deux ouvrages eurent peu de succès, parce que, dit M. Dacier, la

philosophie, qui en est l'ame, n'étant pas au ton de la philosophie du jour, parut âpre, sauvage et surannée. Il publia ensuite *l'Origine du gouvernement français*, 1765, in-18. Ce petit ouvrage est le Mémoire qui avait remporté le prix sur la question proposée par l'Académie, dont nous avons parlé plus haut. Aussi érudit et moins systématique que Dubos, l'auteur s'appuie de faits incontestables, et n'admet que des conséquences rigoureuses. Après la mort de Villaret, Garnier fut choisi pour continuer *l'Histoire de France* commencée par l'abbé Velly. Garnier a écrit la moitié du règne de Louis XI, et a terminé à peu près à la moitié du règne affreux de Charles IX: il avait composé le reste de ce règne; mais par délicatesse il ne voulut pas publier des faits peu honorables pour la royauté, dans un temps où l'on en sapait les fondements; et ce même motif l'a vraisemblablement déterminé à détruire son manuscrit. Cette perte est peu regrettable; Garnier n'est pas superficiel comme Velly, ni déclamateur comme Villaret; mais il a moins de goût et d'esprit que le premier, moins de talent que le second: il est froid, prolix et monotone. La révolution, en forçant Garnier d'interrompre ce travail, le rendit à ses anciennes études, pour lesquelles il était plus propre; et il lut à l'Institut, dans lequel il fut admis lors de la nouvelle organisation, deux Mémoires, dont un a été inséré dans le tome II du recueil de la classe d'histoire et de littérature anciennes. On a encore de lui des *Éclaircissements sur le Collège de France*, in-12 (1789), ouvrage dont le Journal des savants de 1790 donne un extrait fort détaillé. M. Barbier lui attribue: *Le Commerce romain à sa*

place, 1756, in-12; *le Bâtard légitime*, ou *le Triomphe du comique larmoyant* 1757, in-12. Lalande, toujours ami de Garnier, lui avait fait obtenir du ministre une pension de 1200 francs, au moment où, avant d'avoir été admis dans l'Institut, il était réduit à la plus grande détresse. Il mourut peu d'années après, le 21 février 1805, dans la 75^e. année de son âge. Il a mérité par ses écrits l'estime de la postérité; et ses vertus inspirèrent l'admiration et le respect (F. BOISGELIN). W—n.

GARNIER-DESCHENES (EDME-HILAIRE), né à Montpellier, le 1^{er}. mars 1727, fut notaire à Paris, puis administrateur de l'enregistrement et des domaines, et y est mort le 6 janvier 1812. Il était membre de la société d'agriculture du département de la Seine, et l'on trouve son éloge dans le tome XVI des *Mémoires* de cette compagnie. On a de lui : I. *La Coutume de Paris, mise en vers* (français, de 8 syll.), avec le texte à côté, Paris, 1768, petit in-12; troisième édition, 1787, in-18. II. *Traité élémentaire de géographie astronomique, naturelle et politique*, 1798, in-8°. III. *Recherches sur l'origine du calcul duodécimal*, 1800, in-8°. IV. *Observations sur le projet de Code civil*, 1801, in-8°. V. *Traité élémentaire du notariat*, 1807, in-8°. VI. *Formules d'actes à joindre au Traité élémentaire*, 1812, in-4°. VII. *Des Mémoires*, dans ceux de la société d'agriculture de Paris. A. B—T.

GAROFALO, ou GAROFANO (BENVENUTO TISIO, dit LE), peintre, né à Ferrare en 1481, mort en 1559. Ayant étudié sous de mauvais maîtres, il ne composa d'abord que des tableaux médiocres; mais, à l'âge de vingt-cinq ans, il se rendit à Rome, où il fit une étude si appro-

fondie des chefs-d'œuvre de Raphaël, son contemporain, qu'il ne tarda pas à se placer au rang des plus habiles imitateurs de ce grand peintre. On a de lui une excellente copie de la fameuse Transfiguration, copie qui a long-temps appartenu au cardinal Mazarin, et qui a fait partie de la belle collection du Palais-Royal. Il avait ordinairement soin de peindre un œillet dans tous ceux de ses tableaux qui étaient de son invention. C'était par allusion à son nom, qui en italien signifie œillet. On trouve également cette fleur dans les deux beaux portraits que cet artiste a faits de lui-même. On dit que, dans les vingt dernières années de sa vie, le Garofalo employait tous les dimanches et les jours de fête à peindre gratuitement pour les monastères. Un jour l'Arioste vint le voir au moment où le peintre composait un tableau du *Séjour des Élus* : « Vous devriez bien, » lui dit en riant le poète, me mettre » dans votre paradis; car je ne » prends pas trop le chemin de l'au- » tre. » Cette idée bouffonne sourit au peintre; et l'Arioste figura bientôt sur la toile entre sainte Catherine et saint Sébastien. Dans un autre de ses tableaux, le Garofalo représenta *l'Enfant Jésus jouant avec un petit singe sur les genoux de la sainte Vierge*. Ce mélange d'idées religieuses et burlesques qui nous paraîtrait aujourd'hui si blâmable, était alors dans le goût du temps, et ne scandalisait personne. On attribue au surplus au Garofalo plusieurs ouvrages qui ne sont pas de lui. Il y a même de l'incertitude sur l'époque de sa naissance comme sur celle de sa mort; et nous n'avons pu que nous en rapporter à cet égard au plus grand nombre des écrivains qui ont parlé de ce peintre. F. P—T.

GAROFALO (BLAISE), en latin *Caryophilus*, laborieux antiquaire, né à Naples en 1677, embrassa l'état ecclésiastique, et acquit une connaissance parfaite, non seulement du grec et du latin, mais encore de l'hébreu. Ses travaux littéraires ayant étendu sa réputation dans toute l'Italie, les académies s'empressèrent de l'admettre au nombre de leurs associés. Le pape Clément XI et le cardinal Passionei faisaient grand cas de son érudition; ils lui procurèrent les moyens de satisfaire, en voyageant, le désir qu'il avait de vérifier différents points d'antiquité. Il était en correspondance avec le prince Eugène de Savoie, qui le détermina à se rendre à Vienne, où il devint l'homme de confiance et comme le favori du cardinal Trautson, archevêque de cette ville : il y mourut, fort âgé, en 1762. On connaît de lui les ouvrages suivants : I. *Considerazione intorno alla poësia degli Ebrei et dei Greci*, Rome, 1707, in-4°. Après avoir cherché à prouver que, de toutes les langues, l'hébreu est la plus claire, parce que l'arrangement des mots y suit l'ordre naturel des idées, il fait voir que c'est à tort qu'on a voulu trouver quelque analogie entre la poësie des Hébreux et celle des Grecs, puisque les vers hébreux ne sont pas composés de syllabes de différentes mesures, et qu'ils ne diffèrent de la prose que par le choix des expressions et par la rime. Cette opinion avait déjà été émise par Jean Leclerc, qui se félicite (*Biblioth. choisie*, tom. xx, p. 169) de s'être rencontré avec un homme aussi savant que Garofalo. II. *Osservazioni sopra la lettera del D. Barnabo Scacchi fatte in difesa delle considerazioni intorno alla poësia degli Ebrei*, Venise, 1711, in-4°. : c'est une défense de l'ouvrage précédent; mais Garo-

falo crut devoir la publier sous un nom supposé, et il prit celui d'*Octavio Maranta*. III. *Trattato in difesa delle considerazioni del marchese Orsi sopra il libro: Della maniera di ben pensare, etc.*, Rome, 1708, in-4°. (*Foy. BOUVOUAS et ORSI*.) IV. *Dissertationes miscellaneæ*, ibid., 1718, in-4°. Ces dissertations sont au nombre de six; la première, qui est la plus importante, traite du commerce des anciens : ce recueil devait avoir une suite, qui ne parut point. V. *In anaglyphum grecum dissertatio epistolaris*; elle est imprimée avec l'explication de ce monument, par le comte Camille Silvestri, Rome, 1720, in-8°. VI. *De antiquis marmoribus dissertationes II*, Vienne, 1738, in-4°. L'auteur fait, dans la première, l'énumération des carrières de marbre qui étaient connues des anciens : il traite, dans la seconde, des ouvriers, de leurs outils, et des moyens de transport qu'ils employaient; dans la troisième, des droits que les carrières payaient à l'état; et enfin, dans la quatrième, des privilèges accordés aux ouvriers en marbre. Elles ont été réimprimées, Utrecht, 1743, in-4°. , avec deux dissertations de Pascal Garofalo, jurisconsulte : *Altero de thermis herculaneis nuper in Dacia repertis*; *altero de usu et præstantiâ thermarum herculanearum*. Ces deux dernières dissertations, dédiées au comte Hamilton, gouverneur du banat de Temeswar, avaient déjà paru à Vienne en 1757, et à Mantoue en 1759, in-4°. L'auteur essaie d'y déterminer la position de ces bains dont il vante l'efficacité dans les affections siphilitiques; il recherche d'où leur venait le nom de *bains d'Hercule*, et fait voir, par les médailles et les inscriptions que l'on y a trouvées, qu'ils n'ont été

que sous Anto e-P
eterum clypei
ura quæ ad p ro-
le militiam pe., ex-
et illustrantur, Leyde,
 4°. ; ouvrage plein d'érudi-
 s estimé. VIII. *De antiquis*
genti, stanni, æris, ferri,
e fodinis, Viennæ, 1757,
 est le pendant de son ou-
 les marbres. Garofalo an-
 depuis 1718, un traité *de*
blicis; mais il n'a point été
 W—s.

AULT (FRANÇOIS), sieur
 es, trésorier de l'épargne
 on père, mit pendant sa
 son attention à faire con-
 ressorts de la finance fran-
 s la partie des monnaies. Né
 dans le 16°. siècle, mort
 ers 1632, nous lui devons :
Paradoxes sur le fait de
ye, Paris, 1578. II. *Traité*
es d'argent trouvées en
ouvrage et police d'icelles,
 179. III. *Recueil des prin-*
ernain en 1577, touchant
e par écus, et suppression
par sols et livres, Paris,
 V. *Sommaire des édits*
concernant le cours des
es, Paris, 1595. V. *Re-*
des monnoyes, poids et
de nombrer des plus re-
s nations du monde, ré-
ceux des François, Paris,
 I. *Mémoires et Recueil des*
poids, mesures et mon-
nciens et modernes, Paris,
 a dernière édition du Som-
 s édits royaux est de 1652.

P—D.

RICK (DAVID), célèbre ac-
 teur dramatique, était petit
 t négociant français, réfugié

en Angleterre par suite de la révoca-
 tion de l'édit de Nantes. Son père, qui
 avait pris du service dans l'armée et
 s'y était distingué, était en recrute-
 ment à Hereford, lorsque David vint
 au monde dans une auberge, en 1716.
 Ce fut à l'école de Lichtfield, résidence
 habituelle de ses parents, que com-
 mença son éducation : il y montra peu
 d'application aux études classiques, et
 même peu de goût pour les jeux favo-
 ris de son âge ; mais il se plaisait à
 écouter des histoires pour avoir le
 plaisir de les raconter à son tour. Le
 goût de la représentation théâtrale cap-
 tiva bientôt toute son attention, et il
 sut le communiquer à ses camarades.
 A onze ans, il joua avec applaudisse-
 ment le rôle principal dans la comédie
 de l'*Officier recruteur*. Vers 1730,
 son oncle, riche marchand de vins,
 établi à Lisbonne, l'appela auprès de
 lui dans la vue de le former à son
 commerce ; mais ayant éprouvé quel-
 ques dégoûts, David revint au bout
 d'un an dans son pays, et rentra à
 l'école de Lichtfield, où il fit fort peu
 de progrès. L'instruction qui lui fut
 vraisemblablement la plus profitable,
 fut celle qu'il reçut des leçons de Sa-
 muel Johnson, en 1735. Johnson, qui
 depuis s'est acquis un si grand nom
 dans la littérature anglaise, faisait
 alors, pour subsister, l'éducation de
 quelques jeunes gens de Lichtfield. Il
 devint le précepteur de Garrick, qui
 avait quelques années de moins que
 lui ; aussi fut-il encore plus son ami que
 son maître. Au bout d'un an, ils for-
 mèrent le projet d'aller ensemble vi-
 siter la capitale. Garrick paraissait
 destiné à la carrière du barreau. Un
 legs de 1000 livres st. que lui fit son
 oncle, lui donna les moyens de se pré-
 parer à l'exercice de cette profession
 par les études nécessaires. Il entra, en
 1737, au collège de droit de Lincoln's.

inn ; mais les succès que ses manières polies et agréables, autant que son esprit vif et piquant, lui procuraient si facilement dans les sociétés où il fut introduit, lui rendirent bientôt insipides les graves études du collège. En 1757, il étudiait les sciences logiques et mathématiques à Rochester ; mais son penchant pour le théâtre contrariait toutes les intentions de sa famille. L'affection qu'il avait pour sa mère, l'avait porté à réprimer autant qu'il pouvait ce penchant : après la mort de ses parents, il entreprit, en société avec son frère, le commerce des vins ; mais cette société ayant été dissoute très peu de temps après, Garrick résolut de tenter enfin sur un théâtre public l'essai de son talent pour la déclamation. Son goût, exercé par la fréquentation des gens de lettres, s'était manifesté par quelques articles de critique dramatique, qui parurent dans les journaux. Une sage défiance l'engagea à ne donner à son premier essai que le moins d'éclat possible. Sous le nom fictif de Lyddal, il suivit une troupe de comédiens, qui se rendait de Londres à Ipswich ; et ce fut sur le théâtre de cette ville qu'il débuta en 1741, dans le rôle d'Aboan de la tragédie d'*Oroonoko*. Son succès fut complet ; et dès-lors il dit adieu au barreau et au commerce. Les applaudissements qu'il recueillit successivement dans plusieurs autres rôles, soit tragiques, soit comiques, même dans les rôles d'arlequin, affermirent sa résolution de se vouer à une carrière où il se sentait comme entraîné par la nature. A son retour à Londres, les directeurs des deux principaux théâtres, Drury-lane et Covent-garden, dédaignèrent d'abord l'acquisition d'un jeune comédien d'un extérieur peu imposant, et dont la méthode de dé-

clamation contrariait d'ailleurs une trine vénérée des traditions. Le théâtre de Goodman's-field, plus poliment fréquenté par la bourgeoisie, profita de cette erreur. Garrick reçut avec empressement. Par ses auteurs dramatiques qu'il avait cités, Shakespeare avait surcité son admiration, et il avait trouvé dans ses tragédies les modèles mieux assortis à ses besoins que ce fut celui de Richard III qu'il choisit pour faire son début sur un théâtre de la capitale : il rendit ce rôle passionné et très fatigant avec une énergie extraordinaire, et qui lui valut les plus grands applaudissements de ses spectateurs, étonnés de trouver un jeune homme de vingt-deux ans possédant un talent qui suppose une longue et profonde de la nature. Il éclipsa dès sa première apparition, les plus grands acteurs de la scène anglaise. Des applaudissements dont l'opinion faisait autorité gagnèrent leurs suffrages aux applaudissements du parterre. Pope, sur la fin de sa carrière, déroba à sa retraite de Twickenham pour assister à une des représentations de Richard III. Il fut ravi de voir Garrick, et dit au lord Orrery qui l'accompagnait : *J'ai bien peur que ce jeune homme ne se perde ; il n'aura point de rivaux*. Richard fut donné six ou sept fois de suite, et fut suivi de la représentation de plusieurs autres pièces, où le talent de Garrick se soutint avec avantage. La cour et la ville avaient de brillant désirant jouir de ce prodige, le théâtre de Goodman's-field attirait une affluence à laquelle n'était guère accoutumée. Les directeurs des grands théâtres, forcés de croire au mérite du nouvel acteur, considérant la désertion de leur

l'appauvrissement de leur irent alors tout en œuvre re le théâtre rival, et provo- acte de l'autorité supérieure donnât la suppression. Le le Goodman's-field en pré- , et entra en arrangement Garrick ne s'était pas borné d'acteur. La société de lui avait communiqué le goût et il avait composé, entre au- ges, deux petites pièces qui é jouées avec succès, *le Va- ur*, et *le Léthé*, où lui-même it trois rôles différents. Le : Drury-lane s'empessa de un talent qui pouvait re- oire déchu; mais Garrick, ir contracta un engagement ageux avec le directeur, ac- invitation pour donner quel- ésentations sur le théâtre de et partit en 1742 avec Woffington. L'enthousiasme dans cette ville le talent de alla jusqu'à la frénésie : tel n été des plus chauds, l'em- nt du public pour l'entendre, résulta une épidémie qui om de *fièvre de Garrick*. à Londres quelques mois : conformément à son enga- il parut sur le théâtre de ane, et continua de s'y presque tous les jours, dans et dans la petite pièce, et d'y ne égale admiration. Ses suc- et troublés un moment par estation où l'avait entraîné nesse irréfléchie faite à l'un marades, le vieux et suscep- cclin; contestation qui fut tre éclaircie par quelques ts publiés de part et d'autre, e les partisans de Garrick it à coups de bâton dans le En 1745, il fit un nouveau

voyage à Dublin, et partagea avec Tho- mas Shéridan, fils de l'ami du doc- teur Swift et père de Richard Brinsley Shéridan, la direction d'un théâtre situé dans Smock-alley. Ce fut l'an- née suivante, qu'il joua à Covent-gar- den, pour la dernière fois comme ac- teur salarié. Ses succès, par l'effet de son esprit d'ordre et d'économie, lui avaient procuré une aisance qui le mit en état d'acheter, en 1747, la moitié de la direction de Drury-lane; et il se vit avec Lacy, à la tête d'une troupe choisie d'acteurs, qui se perfectionnè- rent chaque jour par ses leçons. Ce fut Johnson qui composa, pour l'ou- verture, un prologue que les Anglais placent pour le mérite immédiatement après le fameux prologue de la tragédie de *Caton*. Garrick, nourri de préceptes de cet écrivain religieux, s'appliqua à épurer la littérature dramatique, en bannissant du répertoire les pièces es- sentiellement licencieuses, et en pur- geant les autres des obscénités qui pouvaient les déparer. Cette réforme rendit au théâtre un grand nombre de spectateurs, que la décence en avait éloignés jusque-là. *Garrick*, a dit Johnson, *a augmenté le fonds de nos plaisirs innocents*. Il s'attacha aussi à faire triompher le bon goût de la lit- térature, à bannir l'emphase de la tra- gédie, et la bouffonnerie de la scène comique. Il réveilla l'émulation des auteurs dramatiques par la générosité de ses procédés. Grâce à son exemple, et à la sorte de discipline qu'il établit dans sa troupe, la profession de comé- dien cessa d'être un motif d'exclusion de la bonne compagnie. En 1752, il fit un voyage en France; mais il retourna en Angleterre très peu de temps après. La supériorité de son talent, et l'éclat de ses succès, ne pouvaient manquer de lui susciter des ennemis, occupés constamment à détruire la popularité

qu'il avait acquise, et à mortifier un amour-propre qu'ils savaient fort irritable. Les circonstances vinrent malheureusement favoriser les efforts de la malveillance. On avait reproché à Garrick de la mesquinerie dans les moyens secondaires qu'il employait pour intéresser le spectateur. Il répondit à ce reproche en associant au charme des vers et de la déclamation toutes les séductions que peuvent offrir la musique, la danse et les décorations. Le célèbre Noverre se chargea de composer, pour son théâtre, des ballets, et de les faire exécuter par une troupe de danseurs étrangers, mais dont aucun n'était Français. La guerre éclata entre la France et l'Angleterre avant l'exécution de ce plan; mais cette considération n'en détourna point le directeur, qui ayant fait pour cet objet des frais considérables, n'était pas disposé à les perdre. C'est en 1755 que fut donné un divertissement de ce genre, sous le nom de *la Fête chinoise*. Les ennemis de Garrick, affectant du patriotisme, préparaient, par des circulaires et des articles de journaux, une opposition de la part des classes inférieures de la nation. Deux représentations du ballet avaient été assez paisibles; mais on s'attendait que la troisième serait troublée par l'effet de ces manœuvres. Garrick, dans l'espoir de conjurer l'orage, avait annoncé pour la première pièce *Richard III*, le triomphe de son talent: un ordre du roi avait autorisé cette représentation, et Sa Majesté elle-même y assista. Cependant, à peine le ballet fut-il commencé que la présence, sur un théâtre anglais, d'un si grand nombre d'artistes étrangers, qu'on se plaisait à désigner indistinctement sous le nom de *Français* et de *papistes*, porta au plus haut degré d'exaltation l'animosité nationale. Les spectateurs qui remplissaient les loges, prirent

parti pour la pièce que les autres avaient interrompue; les hommes de distinction se levèrent dans le parterre pour se faire entendre; les personnes des plus hauts rangs furent tirées, et le sang fut beaucoup de tumulte et de désordre. La fureur fut principalement contre les lustres et les décorations; fut tel qu'il fallut un travail pour le réparer. Le directeur n'était pas borné à la salle de théâtre; toutes les vitres des appartements de Garrick furent cassées. L'annonce que la pièce qui avait causé l'occasion du tumulte ne serait reprise, et le public ne fut pas satisfait: mais, en 1763, le directeur annonça que les places à l'opéra seraient supprimées dorénavant; les représentations de pièces nouvelles; ses ennemis s'autorisèrent à se lever sur la scène pour faire innovation pour susciter de la terre un nouveau tumulte. Le directeur se désista de son intention. On voulut contester au comédien Moody à demander pardon au public, mais on empêcha un forcené de monter au théâtre. Moody s'y résigna avec dignité. Pour calmer les esprits, Garrick promit que Moody ne monterait plus sur la scène jusqu'à ce qu'il eût recouvré la faveur du public; dès qu'il fut seul avec lui, au lieu de le louer, au contraire, au cou, lui témoigna son mépris et lui assura la continuation de son traitement. Le besoin de distractions à ces contraires ne put rétablir sa santé altérée, et il fit un voyage sur le continent où il avait épousé en 1749 une jeune femme aussi distinguée par son esprit et ses qualités morales que par sa beauté et par ses grâces, et

ne la première danseuse de
 Il parcourut avec elle l'Ita-
 ce et l'Allemagne, et trouva
 accueil flatteur, particulière-
 ment du duc de Parme. Pen-
 sif à Paris, il vit souvent
 de Clairon, dont il avait au-
 supériorité dès son premier
 Paris en 1752; il publia à
 son honneur une gravure faite sur un
 Gravelot, et intitulée *La
 accomplie*. On raconte que
 ces soirées où ils donnaient
 devant une société choisie,
 montrant de leur talent, Garrick
 et mademoiselle Clairon si elle
 jouait la gamme des passions, et
 sa réponse qu'elle ignorait
 attendait par-là, il se mit à
 jouer par le seul jeu de la physio-
 nomie le cercle des passions
 et s'élevait par degrés des
 plus aux plus compliquées. Il
 vint en Angleterre en 1765. Les
 jours qu'il mit alors entre ses jours
 de représentation, lui laissaient du loisir
 qu'il employa à composer plusieurs
 pièces dramatiques. Son admiration
 pour Shakespeare, et les services qu'il
 rendus à sa mémoire, l'avaient
 rendu sorte associé à la gloire de
 ce poète. Il n'aimait pas qu'on
 parlât devant lui avec tiédeur.
 à Paris, il avait refusé de voir
 le blanc, qui lui paraissait avoir
 son idole avec peu de res-
 pect. Sa incorporation de Stratford sur
 son lieu natal de Shakespeare,
 et la lecture des lettres de bourgeoisie,
 dans une boîte faite du
 bois mûrier que le poète lui-
 même avait planté. Ce fut cette
 circonstance qui inspira à Garrick, l'idée
 du Jubilé, ou fête en l'honneur
 de l'Avon, dont l'exécution
 eut lieu dans les premiers jours de sep-
 tembre 1769. Un amphithéâtre

ayant été élevé pour cet objet, et
 décoré à grands frais, sur le bord de
 la rivière, des billets d'invitation furent
 distribués avec profusion dans la capi-
 tale et les provinces. On y vit bientôt
 une grande affluence d'amis des lettres
 et de gens du bon ton. La solennité
 commença par une cérémonie reli-
 gieuse et une espèce de procession
 au cimetière: un dîner magnifique,
 un concert, un bal paré et un bal
 masqué, une course de chevaux, la
 lecture d'une Ode composée par
 Garrick à l'honneur de Shakespeare,
 furent les principaux divertissements
 qui remplirent les trois jours que dura
 le Jubilé; mais ils furent contrariés
 par le temps le plus défavorable à
 une fête champêtre. C'était d'ailleurs
 une sorte de cohue; et le plaisir ne
 répondit pas à l'attente des curieux.
 Foote, l'un des plus redoutables en-
 nemis de Garrick, et connu par sa
 causticité, avait assisté au Jubilé; et
 il en a fait, dans une de ses farces,
 une description qui n'est pas dépour-
 vue de vérité. Ce moderne Aristopha-
 ne préparait même une parodie de la
 cérémonie de Stratford, lorsque l'em-
 barras de ses affaires domestiques, en
 le réduisant à recourir à la bourse de
 l'homme qu'il ne cessait de décrier, lui
 fit abandonner ce projet favori. Gar-
 rick, pour se dédommager des dépen-
 ses considérables que lui avait occasion-
 nées le Jubilé de Stratford, s'avisait de le
 transporter, en lui donnant une forme
 dramatique, sur le théâtre de Drury-
 lane. Cette spéculation eut un heureux
 résultat; quatre-vingt-douze représen-
 tations données de suite, purent à
 peine satisfaire l'empressement du pu-
 blic. La mort de Lacy, en 1773, fit
 retomber sur son associé, la direction
 entière du théâtre de Drury-lane, et
 Garrick en resta chargé jusqu'en 1776,
 époque à laquelle il en vendit la moi-

tié, en même temps qu'il fit sa retraite comme comédien, et adressa au public des adieux touchants. Cette retraite lui était commandée par le délabrement de sa santé. Il était, depuis long-temps, tourmenté par la goutte, et surtout par des douleurs insupportables, qu'on attribuait à l'existence d'une pierre dans la vessie, ce qu'il n'avait jamais voulu permettre de vérifier par l'introduction de la sonde; et les remèdes qu'il avait employés contre ses maux, les avaient plutôt aggravés qu'adoucis. Il mourut le 20 janvier 1779. L'ouverture du corps fit voir que sa maladie consistait en une paralysie des reins. Son corps fut porté, avec une très grande pompe, à l'abbaye de Westminster; et il fut déposé dans l'endroit consacré aux poètes, et près du monument de Shakespeare. L'un de ses admirateurs, M. Albany Wallis, lui fit élever, à ses frais, en 1797, un monument d'un style élégant, exécuté par Webber. David Garrick était d'une taille peu élevée, mais bien prise; et ses membres, bien proportionnés, avaient acquis par les exercices de la danse et de l'escrime, beaucoup de souplesse et de grâce. Il avait le teint brun; ses traits étaient réguliers et agréables, ses yeux noirs et bien fendus, son regard pénétrant et plein de feu. Il avait une voix sonore, mélodieuse, flexible, qui se faisait entendre au loin, sans effort et sans éclat. On remarquait qu'un murmure (*wisper*) de Garrick n'était jamais perdu pour le spectateur même le plus éloigné de lui, tandis que la déclamation emphatique des autres acteurs n'en était pas toujours entendue. Ce qui était plus étonnant encore, c'est la facilité avec laquelle sa figure prenait alternativement l'expression forte et vraie des passions les plus diverses et des ca-

ractères les plus opposés: la majesté royale, la magnanimité, l'amour, la fatuité, l'air commun, l'air de jeunesse et la décrépitude du vieillard, la gaieté, le désespoir, la folie, la stupidité, paraissaient s'y retracer sans effort. Son jeu muet avait la plus grande expression, et il produisait un effet surprenant dans l'imitation de l'agonie et de la mort. « C'est dans le grand art de parler » aux yeux, a dit Voltaire, qu'ex- » celle le plus grand acteur qu'ait ja- » mais eu l'Angleterre, M. Garrick, » qui a effrayé et attendri parmi nous » ceux mêmes qui ne savaient pas sa » langue. » Un fait dont l'authenticité nous est garantie, prouve jusqu'à quel point il possédait l'art d'imiter les diverses physionomies des hommes. Après la mort de Fielding, quelques-uns de ses amis, réunis dans un club, exprimaient le regret qu'on eût négligé de transmettre par la peinture les traits de ce romancier célèbre. Le peintre Hogarth dit qu'il l'avait plus d'une fois, mais inutilement, pressé de lui donner quelques heures pour faire son portrait. Garrick observa qu'il ne serait peut-être pas impossible de réparer cette négligence, et que si l'artiste voulait prendre son crayon, il allait essayer de lui offrir la physionomie de leur ami; et sur-le-champ il présenta sur sa propre figure une ressemblance de Fielding qui parut si frappante, qu'Hogarth, qui assurément pouvait en bien juger, n'hésita point de tracer, sur ce singulier modèle, l'esquisse unique qu'on ait du visage de l'auteur de *Tom Jones*. C'est celle qui a été gravée et placée à la tête des *Œuvres de Fielding*, Londres, 1784, 8 vol. in-8°. (1) Le talent de Garrick s'était

(1) Arthur Morphy, dans l'*Essai sur la vie et le génie de Fielding*, imprimé au commencement de ces *Œuvres*, prétend qu'Hogarth fit ce portrait.

né, non seulement par l'étude
ion, mais aussi par l'obser-
la nature même. C'est au
l'un de ses amis, dont la
lorable d'une fille chérie
é la raison, qu'il dut l'oc-
server les signes extérieurs
maladie morale, pour en of-
résentation pathétique dans
roi Lear. Peu de personnes
ortée d'apprécier les efforts
étaient ses succès. « Je le
fois, a dit un écrivain,
de jouer le rôle de Richard
était étendu sur un lit de
comme le Germanicus ex-
dans le tableau du Poussin,
; , défait, sans respiration,
de sueur, et incapable de
: bras. » On a reproché à
lusieurs imperfections de ca-
In goût désordonné pour la
: portait, en quelque sorte,
: la flatterie. Le suffrage des
s plus éclairés ne pouvait
ire, s'il n'y pouvait ajouter
individu le plus insignifiant.
dité d'éloges le disposait à
me crédulité. David Mallet,
res, en profita pour faire
t jouer sa tragédie d'*Elvire*,
adant à Garrick qu'il lui re-
petite place dans la *Vie du*
Earlborough. Mais le vice qui
le p us les belles qualités de
c'était le sentiment de jalou-
ui causaient les hommages
mérite de ses camarades. Il
dant forcé de reconnaître la
té que Barry avait sur lui,
ôle d'Othello; rôle que lui-
près un essai malheureux,
devoir abandonner. Dans
il avait aussi que *Barry*

venir, partie à l'aide d'une espèce de
mais nous sommes certains qu'en cela
a été mal informé.

faisait l'amour mieux que lui; mais
ce fut peut-être le seul acteur dont
il ne traversa point les succès. Il ne
pardonna jamais à Thomas Shéri-
dan, le talent qu'il déployait dans le
rôle du roi Jean, de la tragédie de
Shakespeare, et qui lui avait mé-
rité l'approbation de George II, le-
quel d'ailleurs n'aimait point Garrick.
George II ne pouvait, dit Davies, se
persuader que celui qui retraçait,
avec tant d'énergie, les atrocités d'un
Richard III, fût réellement un honnête
homme. Garrick, ne pouvant suppor-
ter cette injustice, arrêta les repré-
sentations du *Roi Jean*. Il était aussi
tourmenté par une crainte du ridi-
cule, qui se trahissait par les précau-
tions qu'il prenait pour y échapper,
ou par l'affectation d'assurance avec
laquelle il l'anticipait lui-même. Ainsi,
il crut devoir faire précéder la céré-
monie de son mariage, ainsi que son
début dans le rôle de Macbeth, et son
retour de France, par la publication
de quelques pamphlets, où il faisait
semblant de s'égayer à ses propres dé-
pens. C'est avec une grande injustice
qu'on l'a accusé d'avarice. Avant sa
fortune, il s'était sans doute mon-
tré économe: depuis il vécut avec une
grande magnificence. Il avait une belle
maison à Londres, élégamment meu-
blée, et une jolie maison de campagne
à Hampton, où il recevait quelque-
fois les hommes qui avaient le plus
d'influence dans l'état. Il était toujours
obligeant, familier, charitable, souvent
généreux. Tel l'ont représenté ceux qui
furent le plus à portée de le bien con-
naître, et particulièrement Johnson,
dont cependant l'affection pour lui n'é-
tait plus la même depuis l'époque de
sa célébrité. Johnson, qui avait cou-
tume de faire des collectes, pour les
malheureux, parmi ses amis les plus
opulents, a dit que « Garrick dou-

» nait plus d'argent qu'aucun autre particulier d'une fortune égale en Angleterre. » On le trouvait toujours disposé à appliquer à un objet de charité, le produit d'une représentation. Il s'occupa, dans ses dernières années, de l'exécution d'un plan en faveur des comédiens que l'âge ou les infirmités forçaient à se retirer du théâtre, et il donna de fortes sommes pour cet objet. Sa fortune, il est vrai, était considérable, puisqu'elle s'élevait, à l'époque de sa mort, à 140,000 liv. sterling. La considération dont ce célèbre acteur a joui dans le monde, peut se mesurer par les noms de quelques-uns des hommes qui l'admirent dans leur intimité; ce furent le comte de Chatam, lord Lyttelton, le duc de Devonshire, le duc de Nivernois, ambassadeur de France près la cour de Saint-James, M. Necker, etc. Comme écrivain, on ne peut le placer qu'au second rang. Ses ouvrages divers prouvent beaucoup d'esprit, de la fécondité dans l'invention d'un sujet, la connaissance du monde, du talent pour une satire fine et piquante, et le secret d'aiguiser l'épigramme, dont il faut dire, à son éloge, qu'il ne se servit jamais que pour repousser des attaques injustes. Sa versification est facile et correcte. Voici le titre de ses productions dramatiques, qui sont, pour la plupart, de petites comédies, ou des pièces à ariettes: *Le Valet menteur*, 1741; *Miss in her teens* (1), dont l'idée est tirée, dit-on, d'une pièce de Dancourt; *Le Lethé*, 1740, repris en 1745 avec le second titre d'*Ésope parmi les Ombres*; *les Fées*, opéra, musique de Smith, 1755; *Lilliput*, 1756; *L'Homme coquet*, 1757; *le Tuteur*,

1759, dont il dut l'idée à *la Pupille*, de Fagan; *le Bon ton dans l'antichambre* (*High life below stairs*), 1759; *l'Enchanteur, ou Amour et magie*, 1760; *l'Invasion d'Arlequin*, 1761 (inédite); *le Fermier de retour de Londres*, 1762; *le Mariage clandestin*, 1766, comédie très estimée, que Garrick fit en société avec Colman (trad. en français, par madame Riccoboni, 1768, in-8°.); *Neck or nothing* (qu'on dit être, à peu près, une traduction du *Crispin rival de son maître*, de Lesage), 1767; *la Fille de campagne*, 1767, c'est *l'Épouse de campagne*, de Whycherley, refondue; ce dernier avait imité *l'École des femmes*, de Molière; *Cymon*, 1767; *Coup d'œil derrière la toile, ou la nouvelle répétition*, 1767; *le Jubilé*, 1770; *l'Institution de l'ordre de la Jarretière*, 1771; *la Veuve irlandaise*, 1772; *le Conte de Noël*, 1774; *Réunion de société*, 1774; *le Bon ton dans le salon* (*Bon ton, or High life above stairs*), 1775; cette pièce a été attribuée à tort au général Burgoyne; *le Premier jour de mai*, 1775; *les Candidats de théâtre*, 1775. Plusieurs des pièces que nous venons de citer, se font encore applaudir aujourd'hui sur le théâtre. Garrick a composé, en outre, un très grand nombre de ces prologues et épilogues qu'un acteur récite sur le théâtre anglais, avant et après la pièce; c'est un genre de composition pour lequel il avait beaucoup de talent et une incroyable facilité. Il a fait subir des changements considérables, et heureux en général, à plusieurs des pièces de Shakespeare, de Ben Johnson, de Shirley, de Soutthern, etc.; mais il méconnut le goût de ses compatriotes lorsqu'il se hasarda à leur offrir sur la scène la tragé-

(1) Nous ne hasarderons pas de traduire ce titre en français, non plus qu'un autre, cité plus loin.

die de Hamlet tranché, entre
 meuse scène des acteurs. Ce
 mérite n'était pas propre à lui
 server la faveur du public; et
 raît, lui-même, en avoir fait en
 que sorte abjuration, en ne pu
 point son travail sur cette tra
 Ou a imprimé à Londres, en 1
 en 2 vol. in-8°, les *Œuvres*
ques de Garrick, avec une
 biographique et des notes; m
 recueil est loin d'être complet:
 de ses *Œuvres dramatiques* a
 en 1798, Londres, 3 vol. in-12.
 connaît un très grand nombre d
 dotes intéressantes sur Garrick.
 en rapporterons deux ou trois,
 contribueront à le faire connaître
 différents aspects. Un homme
 b'e avait emprunté de lui une
 de 500 livres sterl., de laqu
 lui avait fait son billet; mais u
 vers de fortune le ruina ensuite
 rement. Ses parents et ses an
 coisèrent pour satisfaire ses c
 ciers; et ils convinrent de se r
 ;
 à cette occasion, dans un bar
 Garrick en étant informé, au lieu de
 profiter de la circonstance pour pré
 senter sa réclamation, adressa à son
 débiteur le titre de sa créance, en
 l'invitant à le jeter au feu au
 milieu de la fête. Une jeune dame, qui de
 vait prétendre à une grande for une,
 ayant vu Garrick dans un des rôles
 où il paraissait avec le plus d'avan
 tage, conçut tout à coup pour lui
 une passion qui résista à toutes les re
 présentations des personnes qui s'in
 téressaient à elle. On s'avisa à la fin
 de la conduire au spectacle un soir
 que Garrick devait représenter un per
 sonnage des plus ignobles. Il le rendit
 avec tant d'effet, que la dame se trou
 va guérie pour toujours de sa passion.
 Nous ajouterai qu'il témoigna tou

jours de l'éloignement pour les dis
 cussions politiques. Ceux qui desirer
 connaître plus en détail cet homme
 célèbre, dont l'histoire se rattache
 à celle de la plus brillante époque
 du théâtre anglais, doivent lire les
*Mémoires de la vie de D. Gar
 rick*, par Thomas Davies, 2 vol. in-
 8°, Londres, 1780, réimprimés de
 puis; et la *Vie de Garrick*, par Ar
 thur Murphy, 2 vol. in-8°, Londres,
 1801. C'est à la sollicitation de John
 son que Davies, le comédien, écrivit son
 ouvrage, intéressant, impartial, et au
 quel il était également propre par ses
 talents, sa profession, et ses liaisons
 sociales; et c'est Johnson lui-même qui
 lui donna des renseignements sur la
 première partie de la *Vie* de son ami.
 L'ouvrage de Murphy est orné d'un
 portrait de Garrick, gravé d'après
 Reynolds. Il a été traduit en français
 par M. de Marignié, Paris, an ix
 (1801), in-12. Il existe un ouvrage
 intitulé: *Garrick ou les acteurs an
 glais, ou observations sur l'art dra
 matique*, trad. de l'anglais, 1769,
 in-12. MM. Armand Gouffé et G. Du
 val ont donné au théâtre des Trouha
 dours, *Garrick double*, comédie
 vaudeville en un acte, 1800, in-8°;
 cet acteur figure encore dans le *Por
 trait de Fielding*, vaudeville de MM.
 Ségur jeune, Desfaucherets et Des
 prés, joué en 1800. M. Radet a
 donné le 15 avril 1815, au théâtre
 du Vaudeville, *Garrick et les comé
 diens français*, en un acte. X—3.

GARRIÉL. Voy. GABRIEL.

GARSAULT (FRANÇOIS-ALEXAN
 DRE DE), fut capitaine des baras
 de France, membre de l'académie des
 sciences, et mourut paralytique,
 en 1778, à l'âge de 85 ans. Doué de
 beaucoup d'ardeur pour l'étude, et
 d'une activité rare, il se livra à un
 grand nombre de recherches variées,

et s'occupa spécialement d'hippiatrie, d'équitation, de mécanique, d'histoire naturelle, de littérature et des arts. Il dessinait souvent les figures des nombreuses planches qui ornent ses ouvrages, et en a gravé lui-même plusieurs. Ses productions ne sont pas toujours des chefs-d'œuvre, ni des modèles de goût; mais elles ont toutes un but d'utilité qui les rend plus ou moins recommandables. Les ouvrages suivans fournissent la preuve de cette assertion. I. *Anatomie générale du cheval, traduite de l'anglais de Snap*, Paris, 1733, 1737, in-4°, avec figures dessinées et gravées par le traducteur. C'est le premier traité complet de l'anatomie du cheval, qui ait été publié en français. II. *Le nouveau parfait Maréchal, ou Connaissance générale et universelle du cheval*, in-4°, 1^{re} édition, La Haye, 1741; dernière édition, Paris, 1805. Quoique vieilli à beaucoup d'égards, surtout sous le rapport de la description et du traitement des maladies du cheval, cet ouvrage peut encore être lu avec fruit; il sera toujours utile à ceux qui dirigent des haras, ou qui s'occupent d'une manière quelconque de l'étude et de l'éducation des chevaux. III. *Le Guide du cavalier*, Paris, 1769, in-12. L'honneur de la traduction, que cet ouvrage a reçu en allemand, Berlin, 1770, in-8°, prouve suffisamment son mérite. IV. *Traité des voitures*, Paris, 1756, in-4°: on y trouve la description d'une voiture qui n'est pas susceptible de verser, et dont l'auteur se servait lui-même. V. *Faits des causes célèbres et intéressantes*, Amsterdam, 1757, in-12. Cet ouvrage, remarquable par les détails qu'il renferme sur les différens genres de supplices, est d'ailleurs un abrégé commode d'une volumineuse compilation (V. GAYOT); mais le style en est peu

agréable. VI. *Notionnaire ou riel raisonné de ce qu'il y a dans les connaissances acquises depuis la création du Monde*, 1761, in-8°, fig. Cette compilation aujourd'hui surannée et condamnée à juste oubli, a été refondue et complétement augmentée par Moreau de la Motte, Paris, 1804, 2 vol. in-8°; révisé sous le titre d'*Encyclopédie de géométrie*, en 1807. VII. *L'art du mrier raquetier*, Paris, 1767, in-fol. VIII. *L'art du ferruqu baigneur, etc.*, Paris, 1767, in-fol. IX. *L'art du cordonnier*, Paris, 1767, in-fol. X. *L'art du tisserand*, Paris, 1769, in-fol.; traduit en allemand, Berlin, 1788, in-4°. XI. *de la lingère*, Paris, 1771, traduit en allemand, Berlin, 1774, in-4°. XII. *L'art du bourrelli sellier*, Paris, 1774, in-fol.; en allemand, Berlin, 1790, in-4°. XIII. *Figures des plantes et de leur usage en médecine*, Paris, 1767, 5 vol. gr. in-8°. Ce sont 730 planches dessinées par Garsault, et gravées par les meilleurs artistes. Elles ont été d'abord sans aucun texte, et ont été l'année suivante sous ce titre d'*Encyclopédie abrégée de 719 plantes animales*, en 730 planches gravées par Garsault, suivant le plan de la Matière médicale de Garsault, Paris, 1767, 5 vol. gr. in-8°. Ces planches ont été adaptées les mêmes planches au *Notionnaire raisonné universel de médecine*, par Delabeyrie et Moreau de la Motte, Paris, 1733, 4 tom. en 8 vol. reproduit sous le titre de *Dicti des plantes usuelles*, Paris, 1795, 8 vol. in-8°, avec 760 planches. Ces planches, dessinées avec beaucoup de soin et de pureté, et gravées en général très bien gravées, laissent peu de chose à désirer sous le rap

formation extérieure, du port et de l'aspect général des plantes; mais il ne manque souvent de détails nécessaires sur les organes sexuels, et les parties de la fructification. On a aussi que Garsault se soit souvenu de les désigner par leur seule appellation, sans y ajouter le nom de l'arbre, ainsi qu'il a eu soin de faire pour plusieurs. Malgré tant de défauts divers, Garsault, envoyé en France dans les haras et dans différentes provinces, avait coutume de recueillir tout ce qui intéressait l'éducation et le perfectionnement des races aux plus estimées, et d'en informer ainsi le ministère sur un des objets les plus importants de la richesse nationale. **GR—T.**

GRANTH (Sir SAMUEL), poète et homme d'État anglais des 17^e. et 18^e. siècles, issu d'une bonne famille du comté de Devon, étudia à Cambridge, fut reçu avocat en 1691, et s'établit ensuite à exercer en qualité de médecin. Le collège de médecine de Londres, dont il fut élu membre en 1692, était alors en cours de l'établissement des dispensaires, ou salles de consultations médicales et de pharmacie, en faveur des pauvres malades: Granth se montra très actif pour l'encouragement de ces établissements utiles, et s'attira par là le mécontentement de quelques membres du collège, et encore plus celui des apothicaires. Il résolut de se faire en ridicule; et c'est ce qu'il réussit à faire: beaucoup d'esprit et de talent lui firent un poème en six chants, intitulé *le Médecin sans sens*, publié en 1699. Ce poème fut extrêmement goûté dans le public, eut en quelques mois de nombreuses éditions, qui furent suivies de plusieurs autres. Chacune contenait des améliorations; et celle de 1711, qui est la sixième, comprend un grand nombre de descriptions et d'épisodes

nouveaux. En 1697, le jour de Saint-Luc, suivant un usage annuel, il avait prononcé, devant le collège de médecine, un discours latin, d'un style élégant, et dans lequel aucune espèce de charlatanisme n'échappait à ses épigrammes. Comme médecin, Granth avait une pratique fort étendue. Il joignait, à ses talents divers, des manières aimables, un esprit de société agréable et facile, surtout un rare désintéressement. Ce fut lui qui, en 1701, indigné de voir le corps de Dryden honteusement délaissé en attendant le dernier honneur d'un cercueil, fut le premier à proposer, et à provoquer, par son exemple, une souscription pour fournir aux frais de l'enterrement: il prononça, à cette occasion, un discours funéraire, et suivit le convoi jusqu'à l'abbaye de Westminster. Il fut un des membres de ce fameux club de Kit-Kat, composé d'hommes aussi distingués par leur esprit ou par leur rang que par leur attachement à la maison d'Hanovre; et il y manifesta ses sentiments politiques dans une suite d'épigrammes, improvisées sur les toasts du club, et qui furent gravées sur les verres des convives. George I^{er}., à son avènement au trône, le créa chevalier avec l'épée du duc de Marlborough, le nomma son médecin, et premier médecin de l'armée. Il mourut le 18 janvier 1718-19, âgé d'environ quarante-six ans. Granth était d'une constitution faible, qu'on attribuait à l'abus qu'il faisait des jouissances sensuelles. On a rapporté différentes particularités qui feraient douter de l'orthodoxie de ses sentiments religieux. Pope, dont il a encouragé les talents naissants, a essayé de le venger de cette inculpation, mais d'une manière assez singulière, pour ne pas dire absurde: « C'était, dit-il, le meilleur des hom-

» mes. Les mauvaises langues, ajoutent-il, et les méchantes âmes, ont jeté des soupçons d'irreligion jusque sur ses dernières années, comme ils avaient fait sur sa vie; mais si jamais il y eut un bon chrétien, sans savoir qu'il le fût, c'est le docteur Garth. » On raconte qu'étant un jour interrogé par Addison sur sa croyance religieuse, il répondit qu'il était de la religion des hommes sages; mais que, pressé de s'expliquer davantage, il ajouta que les hommes sages gardent leur secret. Il fut l'ami d'Addison et même celui du lord Lansdown, malgré la différence de leurs opinions. Attaché au lord Godolphin et au duc de Marlborough, il leur resta fidèle dans leur disgrâce. Le désintéressement était un des traits marquants de son caractère; et l'on a dit de lui qu'aucun médecin ne savait mieux son art, ni moins son métier. Son principal ouvrage, le *Dispensaire*, est assez peu lu aujourd'hui, excepté le sixième chant. L'ouvrage est écrit avec facilité, mais on y trouve peu de poésie, au jugement de Johnson; et s'il n'est jamais au-dessous, il s'élève rarement au-dessus de la médiocrité. Voltaire en a porté un jugement plus favorable, mais qui a sans doute peu d'autorité. Le poème de Garth, dit-il, sur les médecins et les apothicaires, est moins dans le style burlesque que dans celui du *Lutrin* de Boileau. Les mauvais auteurs et les prétendus beaux-esprits de sa nation n'y sont pas plus épargnés. Rien de plus riant et de plus neuf que ses descriptions; mais elles sont trop chargées à la manière anglaise. Il y a peut-être plus de finesse et de pensées que dans le *Lutrin*; mais la composition n'en est pas aussi sage ni aussi régulière. Le poète anglais se jette quelquefois dans des plaisanteries si bas-

ses, ou dans des digressions si savantes, qu'on perd à tout moment son dessein de vue, et que tour à tour on s'imagine lire un poème ou purement comique, ou purement sérieux; au lieu que dans le *Lutrin*, l'héroïque et le comique sont, pour ainsi dire, entrelacés avec tant d'art, qu'on n'y aperçoit jamais l'un sans l'autre, et que deux genres si opposés semblent se prêter réciproquement des grâces mutuelles. Le *Dispensary* commence à peu près ainsi :

Muse, raconte-moi les débats salutaires
Des médecins de Londres et des apothicaires.
Contre le genre humain si long-temps réuni.
Quel dieu pour nous sauver les rendit ennemis?
Comment laissèrent-ils respirer leurs malades?
Pour frai per à grands coups sur leurs chers cama-

rades?
Comment changèrent-ils leur coiffure en armet,
La seringue en canon, la pillule en boulet?
Ils connurent la gloire; acharnés l'un sur l'autre,
Ils prodiguaient leur vie, et nous laissions la nôtre.

Garth a composé en outre beaucoup de petits poèmes, et a donné, sur la fin de sa vie, une édition des *Métamorphoses* d'Ovide, traduites par différents auteurs, en 1717 : la traduction du 14^e livre, et celle de l'histoire de Cippus, au 15^e, ainsi que la préface, sont de lui.

X—s.
GARUFFI (JOSEPH MALATESTA), littérateur et antiquaire, né à Rimini, en 1655, embrassa l'état ecclésiastique, et s'appliqua à l'étude avec un zèle extraordinaire, sans pourtant négliger ses devoirs : il devint archiprêtre du diocèse, fut fait conservateur de la fameuse bibliothèque Gambalunga, et mourut dans sa patrie, vers 1710. Il était membre de plusieurs académies, et entre autres, de celle des Arcadiens de Rome, où il était connu sous le nom d'Agamede-Sciatta. Ginelli lui donne de grands éloges, et déclare qu'il a souvent profité de ses lumières. On connaît de lui : I. *Il sole tramontato, ovvero orazione funebre nell'essequie solenni del P. Tommaso Fabrizio*, Rimini, 1674,

. *Il Rodrigo, dramma per* Rome, 1677, in-12, réimprimé. C'est, suivant Tiraboschi, le premier exemple en Italie, de ce à un seul personnage. *Rime ou poésies diverses en ottava rima*, 1682, in-12. IV. *Totale alfabetico-istorica di tutti dell' Ungheria*. Bologne, 1680. V. *Italia academica demie aperte a pompa e alle lettere più amene nelle città di Roma, di Napoli, di Palermo, di Palermo, di Palermo, di Palermo*, Rimini, 1688, in 8°. ; *Il Tasso* : il devait avoir une suite qui n'a paru. VI. *Lucerna lagrum, inscriptiones ac sepulchra, in urbe, tum christianorum, tum in urbe, tum christianorum, tum in urbe, tum christianorum*, Rimini, 1692, in-4°. Cet ouvrage a été réimprimé dans le tome VII, 2^e. partie du *Trattato della Italia* de Burmann : on y trouve une critique aussi judicieuse que polie dans les *Acta eruditiorum*, 1695. VII. *Vita e milizia di beato Amato*, Venise, 1698, in-8°. VIII. *Il genio de' letterati colle notizie più scelte de' libri moderni*, Forli, 1708, 1709, 3 vol. in-4°. ; *Il Tasso* : commun, mais aussi peu utile. On regrette que l'auteur n'ait pas trouvé placé dans une édition où il aurait pu se procurer plus facilement des ouvrages dont la connaissance eût été utile à ses lecteurs. On trouve de Garuffi : *Poëtici musei, seu distichorum centuria*, *Alphabeticum comae aenigmatica*, *Alphabeticum comae aenigmatica*, annonçant d'autres ouvrages qui sont restés en manuscrit : *Malatestarum à Lucæ, et Calumniis vindicatum*; *Aria in quosdam chemicos, et insculptos orificio olle inventæ*; enfin, les *Annales de Rimini*, en italien. —

GARUFFI (Joseph Malatesta), critique italien, de la même famille que le précédent, né dans le 16^e. siècle, prit la défense du Roland furieux de l'Arioste, dans les ouvrages suivants, qu'Apostolo Zeno cite avec éloge dans ses notes sur la Bibliothèque de Fontanini : *Della nuova poesia ovvero della difesa del furioso, dialogo*; Vérone, 1589, in-8°. *Della poesia romanese, ovvero delle difese del furioso, ragionamento secondo e terzo*, Rome, 1596, in-4°. Il a aussi publié une apologie du Tasse, intitulée : *Il Rossi, ovvero il parere sopra alcune obbiezioni fatte dall' infarinato academico della Crusca intorno alla Gerusalemme liberata, di Torquato Tasso, dialogo*. Rimini, 1589, in-8°. W—3.

GARVE (CHRISTIAN), né à Breslau le 7 janvier 1742, étudia à Francfort-sur-l'Oder et à Halle, fut nommé en 1763 professeur extraordinaire de philosophie à Leipzig, et quitta ces fonctions en 1772, pour se retirer dans le sein de la vie privée. Ce philosophe appartient au premier rang de ceux qui ont illustré l'Allemagne vers la fin du dernier siècle, non qu'il ait créé aucun système qui lui soit propre, mais précisément, au contraire, par sa rare impartialité, à une époque où des systèmes nouveaux obtenaient tant de sectateurs enthousiastes, et où les partisans des anciennes doctrines repoussaient avec une prévention souvent trop aveugle les nouvelles tentatives. Garve professa un éclectisme éclairé, et le fonda sur une judicieuse et vaste érudition ; il s'attacha spécialement à l'étude de la philosophie morale. Son caractère et sa vie, parfaitement d'accord avec ses maximes, semblèrent faire revivre parmi nous l'image des sages de l'antiquité. Garve, disait Kant, est un véritable philoso-

phe dans la légitime acception du terme. Une longue et cruelle maladie remplit ses dernières années. Pendant cet intervalle, il continua ses travaux avec une sérénité d'esprit inaltérable : de son lit de mort, il dicta, à une main amie, son beau traité *De la patience*, ouvrage déjà aussi utile que remarquable en lui-même, mais qui inspire une sorte de respect religieux, et qui doit porter avec lui une persuasion profonde, lorsqu'on voit un tel exemple s'unir à de semblables préceptes. Il mourut à Breslau, le 1^{er} décembre 1798. La logique lui est redevable de plusieurs matériaux précieux, et en particulier, de notions judicieuses sur la théorie morale de la vraisemblance, théorie trop peu approfondie encore aujourd'hui. Il prête, à l'histoire de la philosophie, des points de vue nouveaux et féconds. On lui doit un tableau fidèle et rapide des divers systèmes des anciens et des modernes, sur les principes fondamentaux de la philosophie morale. Sa doctrine était pure; il l'exposait d'une manière aimable et douce. Écrivain élégant et correct, il traitait les sujets qu'il avait embrassés avec autant de goût que de sagesse; il les enrichissait avec abondance, les ornait, sans effort, des connaissances les plus variées en histoire, en philosophie, en littérature. Il connaissait parfaitement le cœur humain et l'esprit de son siècle : sa modestie égalait l'amour qu'il professait pour la vérité. « L'histoire de la philosophie, dit Garve, n'est pas seulement le tableau des vies et des opinions des différents philosophes; elle est essentiellement le récit et l'explication des révolutions diverses que la science humaine a éprouvées depuis l'origine jusqu'à l'âge présent; et, pour qu'on puisse dé-

couvrir les causes qui ont amené ces révolutions successives de la science, il faut connaître, avant tout, quelle est la voie par laquelle la nature conduit l'esprit humain à la même science. » Garve en a écrit une bonne histoire de la philosophie ne peut être exécutée qu'un vrai philosophe, par un philosophe même d'un mérite supérieur. Selon lui, il est un certain cercle dans lequel se meut la sagesse humaine, de sorte qu'il n'a jamais pu avoir fait de grands progrès sans qu'elle ne semble revenir sur elle-même et tourner à son point de départ. La philosophie, en suite et la même constante nature observe dans la marche de la morale des choses, semble se repaître suivant le même ordre, dans le développement des connaissances; on dirait qu'elles ont leur naissance, leur enfance, leur jeunesse, leur maturité, leur vieillesse, leur crépitude et leur mort : d'ailleurs, les premiers sages de l'antiquité et c'est l'état sauvage; l'empirisme et l'imagination survient, et c'est l'état de barbarie que qu'offrirent les nations de l'antiquité à la première époque de la civilisation; puis on observe, on croit que la raison s'appuie sur l'analyse et une sorte de bon sens pratique; on a une naissance à la sagesse : tels furent les premiers sages de la Grèce; on généralise, on établit des lois, on trace des règles, on donne d'après les principes, et on passe aux effets aux causes, et c'est le commencement de la science; enfin on abuse de la science, on se perd dans les spéculations, dans les subtilités et le doute naît de cet abus. La philosophie, dit encore Garve, ne s'élève pas au plus haut point de la science, atteint aussi le plus haut point de popularité, et semble ve-

toute l'autorité de la raison et de ce même bon sens qui avait occupé sa place. C'est de ces conseils donnés par l'histoire de la philosophie et du nouveau caractère de l'homme pris à la fin du dernier siècle et constituée en une véritable science destinée à servir de flambeau aux autres. Lui-même a donné des exemples remarquables de ce qui doit être suivie pour diriger le véritable esprit des philosophes de l'antiquité : il a en particulier mêlé avec sagacité les opinions stoïciennes et de la seconde école sur la sensation et sur la liberté (1). Mauso, digne ami de Leibniz, qui inséra plusieurs de lui dans ses *Mélanges*, Dittmar, ont, à l'envi, recueilli de ses vertus et de ses *Les Archives littéraires*, à Paris il y a quelques années III, page 361), ont aussi rendu tribut à sa mémoire dans son sur son traité *De la parole* qui a enrichi la langue allemande par un assez grand nombre de mots, parmi lesquelles on remarque celles de l'*Éthique*, de la *Rhétique*, et de la *Politique* d'Aristote ; des *Offices* de Cicéron ; des *Recherches philosophiques* de Burke ; *Le zèle de nos idées du grand homme* ; des *Principes de la philosophie morale* par Adam Ferguson ; *Principes de morale et de politique* par B. Paley ; du *Portrait de Frédéric II et Philippe, le Macédoine*, par Gillies ; de *Le système des nations*, par Adam Smith ; des *Recherches* d'Alexandre sur le génie, etc., etc.

(1) Le jugement porté sur le caractère de Leibniz dans l'*Histoire comparée des systèmes de philosophie*, première partie, chap. 13.

Les principaux ouvrages dont il a enrichi la philosophie sont les suivants : I. *Dissertatio de nonnullis quæ pertinent ad logicam probabilium*, Halle, 1766, in-4°. II. *Dissertatio de ratione scribendi historiam philosophicam*, ibid. III. *Sur les penchants* (en allemand), ouvrage couronné au concours par l'académie de Berlin ; Berlin, 1769, in-4°. IV. *Progr. legendorum philosophorum nonnulla et exemplum*, ibid., 1770, in-4°. V. *Remarques* (en allemand) *sur la morale, les écrits et le caractère de Gellert*, ibid., 1770, in-8°. La traduction de cet écrit, en français, fut partie de la traduction des ouvrages de Gellert, par L. Ch. Pajon, 1772. VI. *Dissertation* (en allemand) *sur l'union de la morale et de la politique*, etc., Breslau, 1788, in-8° ; traduite en français, Berlin, 1789. VII. *Recherches* (en allemand) *sur divers objets de la morale, de la littérature et de la vie sociale*, Breslau, 1792-1797, trois parties in-8°. Le dernier volume contient ses idées *Sur la société et la solitude*. VIII. *Tableau* (également en allemand) *des principes les plus remarquables de la philosophie morale, depuis Aristote jusqu'à nos jours*, en tête de sa traduction de l'*Éthique d'Aristote*, et réimprimé séparément, Breslau, 1798, in-8°. IX. *Quelques considérations sur les principes les plus généraux de la philosophie morale* (en allemand), ibid., 1798, in-8°. X. *Recherches sur l'épreuve des facultés* (en allemand.) [*Nouvelle Bibliothèque des sciences*, VIII^e. volume, page 1^{re}. à 44 ; — 201 à 251 ; 1769.] XI. *Sur la mélancolie, et en particulier sur l'humour propre aux Anglais* (en allemand.) [Même Recueil, tom. I^{er}, pages 51 à 77 ; 1798.] XII. *Sur*

l'existence de Dieu, Breslau, 1802, in-8°; ouvrage posthume (en allemand.) La littérature allemande lui est encore redevable de plusieurs productions ingénieuses, de politique, d'histoire, de biographie, et parmi lesquelles on distingue : 1°. *Sur le caractère des paysans, considéré dans son rapport avec les propriétaires de terres et le gouvernement*, dont trois parties ont paru à Breslau de 1792 à 1797, et dont il n'a pu achever la quatrième; 2°. *Sur l'état de la Silésie à diverses époques*, ibid., 1789, in-8°; 3°. *Quelques traits de la vie et du caractère de Paczensky de Tenczin*, ibid., 1795; 4°. *Fragments d'un tableau de l'empire, du caractère et du gouvernement de Frédéric II*, ibid., 1798, 2 vol. in-8°. (1); 5°. *Considérations sur quelques particularités dans les ouvrages des écrivains anciens et modernes, et particulièrement des poètes* (dans la Nouvelle Bibliothèque allemande des sciences, tome x, pages 1^{re}. à 57, 198 à 210; 1670); 6°. *Le présent du jour de Noël*; — *Lettres sur Émilie Galotti* (dans le Philosophe d'Engel); 7°. *Sur les vœux non accomplis*; — *Sur la beauté d'un pays montueux* (dans les *Délassements* de Becker); 8°. *Parallèle entre Marc-Aurèle et Frédéric II, entre Frédéric le Grand et Adrien* (dans le *Journal allemand* de Genz, 1795, et les *Annales de la monarchie prussienne*, 1798); 9°. un grand nombre d'autres morceaux détachés dans ces mêmes journaux, ceux de Brunswick, de la Silésie; la Bibliothèque générale

1) Le roi de Prusse faisait le plus grand cas du talent et du caractère de Garve. Chaque fois qu'il venait en Silésie pour les grandes revues, il ne manquait pas, au moment de son arrivée à Breslau, de faire appeler ce savant professeur, pour s'entretenir familièrement avec lui tous les moments qu'il avait de libres.

allemande; les *Mémoires* (démie royale de Berlin. Une de ces fragments ont été réunis par lui en 1796, sous le titre de *Mélanges*, Breslau, 1799. Sa *Correspondance* avec quelques autres amis, a été publiée à Breslau, en 1803, 2 vol. in-8°.

GARZI (Louis), peintre né à Pistoie, en Toscane, et après avoir étudié les principes de son art chez un peintre nommé Salomon Boccali, il se perfectionna sous André Sacchi, aussi le maître de Carle Maratta, louable émulation s'établit entre deux élèves : Sacchi les affaiblit également, parce qu'ils semblaient vouloir lui faire également honneur, quoique Carle Maratta dans la suite, plus de célèbre que son condisciple, nos artistes regardent aujourd'hui auquel des deux ils doivent donner la préférence. Il y a une analogie remarquable entre la manière de ces dignes émules. Leurs tableaux, surtout, se ressemblent tellement qu'il faut avoir le goût très exercé pour en faire la distinction. Appelés à Rome, où il devait entreprendre plusieurs ouvrages, Garzi fut arrêté par la voûte de l'église de Saint-Marc, et se hâta de revenir à Pistoie, où il ne cessa plus d'être occupé. Les peintures qui ornent l'église des Stygmates sont considérées comme son chef-d'œuvre : on remarque qu'il n'avait plus de quatre-vingts ans quand il commença. Les jeunes artistes de Rome, par avance, de ce qu'ils voyaient sa folle présomption, se hâtaient à le tourner en dérision. Informé de la défaveur que cela lui causait, il cherchait à répandre ses productions de sa vieillesse, et se donna de grands soins pour ne laisser

la critique, et les efforts qu'il te occasion lui coûtèrent la vie. vivement regretté par le pape t XI, qui, malgré les basses vres des envieux, n'avait jassé d'honorer et d'employer nts. Garzi a réussi dans pres- s les genres de peinture. Il avait ention et de l'esprit. Son des- t pur, sa touche moelleuse et son coloris léger et gracieux : lait à peindre les groupes d'en- les figures de Vierges; et il en- aussi bien la perspective que ecture. Il est mort en 1721.

F. P — T.

IZIA HIDALGO (JOSEF), ha- inre espagnol, naquit à Mur- 1656, d'une famille illustre, xuvre. Dès l'âge de quatorze se livra à la peinture; et ses rs maitres furent le chevalier r et Gilart. Eu 1676, étant à il prit des leçons de Piètre de e, de Salvator Rosa, et de Marata. De retour en Espa- l demeura quelques années à e, pour étudier les ouvrages nes, et des Ribalta. Il obtint rs les premiers prix dans les académies de cette ville (1), et sa plusieurs ouvrages. S'étant orté à Madrid, il travailla avec Jean Carreño, aux tableaux lire de St.-Philippe el Real. Il ontemporain de Palomino; mais i, envieux de la réputation que s'était acquise, et de l'estime Carreño l'honorait, lui jura une implacable et eut avec lui plus dispute sérieuse. Garzia, qui it l'épée mieux que son adver- lui imposa silence : mais celui- vengea dans ses *Vies des pein-*

tres célèbres, où il ne parle de son ennemi qu'une seule fois, et comme en passant, dans l'article *Conchillos*. En 1700, Garzia fut nommé par l'Inquisition censeur des peintures publiques; Philippe V le choisit pour son peintre en 1705, et lui conféra la croix de St.-Michel. Garzia n'avait qu'une assez faible santé: s'étant retiré dans le monastère de St.-Philippe, il y mourut vers l'an 1712, à l'âge de cinquante-six ans. On a un grand nombre d'ouvrages de cet artiste, dont les plus remarquables sont à Valence. La *Bataille de Lépante*, qui se trouve dans l'église de St.-Jean de-l'Hôpital. — Un *St.-Joseph*, dans celle de St.-André. — Dans le couvent de St.-Dominique, un grand tableau représentant *St.-Joachim et St.-Thomas*. — Le *Martyre du vén. Ortiz*, dans l'église de St.-Augustin. — On trouve à Madrid 24 tableaux, représentant la *Vie de St.-Augustin*, dans le cloître de l'église du même nom. Dans un de ces tableaux, on voit le portrait de l'épouse de Garzia, sous la figure d'une jeune femme qui, accompagnée d'autres fidèles, font de riches présents à St.-Augustin. Le principal mérite de Garzia consiste dans la composition, le coloris, la grâce et la pose des figures, qui se font admirer, surtout, par leur expression et le moelleux de leurs formes. Cet artiste était aussi un fort bon graveur. Il a laissé un cahier (publié en 1691), qui contient une école suivie de dessin, et où il traite de l'anatomic, des différentes manières de peindre, de la composition des couleurs, et de la manière la plus facile de graver à l'eau-forte; avec des notices assez curieuses sur plusieurs anciens artistes espagnols. — GARZIA DE MIRANDA, surnommé *el Manco* (le Mauchot) parce qu'il avait la main droite coupée et

1 y a dans Valence deux académies de peinture : l'une pour ceux qui ne sont pas nés Valenciens et l'autre pour ceux qui le sont. On en a ajouté une troisième en l'honneur de celle dite des *Etrangers*.

qu'il peignait avec la gauche, a laissé d'excellents tableaux. Il fut aussi peintre de Philippe V, avec 2500 ducats de pension; il mourut à Madrid le 8 mars 1749. — GARZIA (Reynoso), Andaloux, mort en 1677, fut encore un peintre renommé, ainsi que GARZIA-SALMERON, mort en 1666. — Parmi les sculpteurs du nom de Garzia, il faut distinguer Fernand, François, Jean, et les deux frères Michel et Jérôme, chanoines de St.-Sauveur de Grenade. B—s.

GARZONI (JEAN), savant médecin, littérateur et historien du 15^e siècle, naquit à Bologne en 1419, d'une famille noble et illustrée depuis long-temps par les premiers emplois de cette république. Bernard Garzoni son père, nommé médecin du pape Nicolas V, emmena ce fils à Rome, où il étudia pendant quatre ans les lettres latines sous le célèbre Laurent Valla. Il cultiva l'amitié de plusieurs autres savants, et particulièrement de Théodore Gaza. Après la mort de son père, il retourna dans sa patrie, et continua ses études littéraires sous la direction d'Urceus Codrus. Ce ne fut qu'à l'âge de trente-huit ans qu'il commença d'étudier en médecine, et il en avait quarante-sept quand il fut reçu docteur. Peu de temps après, le sénat le nomma premier professeur de philosophie et ensuite de médecine à l'université. Il suivait, dans l'une et dans l'autre de ces sciences, l'école d'Aristote, ou plutôt des docteurs arabes qui dénaturaient le péripatétisme en l'enseignant: aussi ne manqua-t-il pas de s'appliquer à l'astrologie judiciaire, qu'il regardait d'après eux comme un appui indispensable de l'art du médecin. Il était du reste infatigable au travail, passionné pour l'honneur de sa patrie, et profondément versé dans l'érudition sacrée et

profane. Il écrivit la vie de illustres Bolognais, celle d'un nombre de saints, une Histoire de Saxe, et quelques autres d'histoire; mais privé, comme il était de son temps, des lumières critiques, forcé par les préjugés qui couvraient encore toutes les branches de la littérature, à se laisser aller par les bruits populaires et les opinions reçues, entraîné par l'usage qui dominait alors à tout ce qui était ancien, à la singularité et de grandeur, dit dans ses histoires une infinité de fables, de personnages d'imagination et de récits extraordinaires. Heureusement passèrent en sa parole, dans les écrits de ses contemporains qui vinrent après lui Ghirardacci, Vizzani, et autres. Jean Garzoni fut quelquefois obligé de se distraire de ses études d'entrer, comme ses ancêtres, dans les premières magistratures. Plusieurs fois nommé l'un des consuls et l'un des tribuns du peuple, il se tra dans ces places beaucoup de sagesse, de prudence, et de zèle pour l'intérêt public. Il mourut, dans une épidémie qui fit en Italie de grands ravages; il avait alors vingt-six ans. Son état de santé dans lequel il était fort enclin à sa chaire de médecine, occupa la plus grande partie de son temps; ce n'était pas seulement de l'usage et de ses lumières qu'il aidait les gens qui suivaient ses leçons, lorsqu'il leur voyait des défauts et peu de moyens de fortune, il prenait chez lui, les nourrir et encourageait à mêler d'autant à celle de la médecine, le zèle dans la carrière littéraire, et de leurs succès. Sa réputation avait acquise d'être le meilleur

ngue latine qu'il y eût alors e, lui attirait de toutes parts andes et des importunités, omposition de discours d'ap-compliments, de harangues, ncer dans les solennités pu-et jamais il ne refusait ces s de complaire à des maisons es, à des corporations poli-ou simplement à des amis. Si te, à tant d'occupations, la ndance très active qu'il en-avec ceux-ci, qui étaient très ix, et parmi lesquels se trou-es hommes du premier rang, es princes, et presque tous mes distingués alors dans les on aura peine à comprendre uvât encore assez de loisir rir le grand nombre d'ou-pu'il a laissés et dont la plus artie seulement a vu le jour. cipaux de ceux qui ont été im- sont : I. *De rebus Ripanis, per Theodorum Quatrinam impressus*, Ancône, 1576. *lignitate urbis Bononiæ comitus*; dans le tome XXI des *rerum italicarum*, de Mull. II. *De Joannis Bentivoli seestis ad Joannem Bentivolum m libellus*, publié par le P. Zaccaria, dans son *Iter litan per Italiam*, page 341. *rebus Saxonie, Thuringie, triæ, Misnie et Lusatiæ, et de Friderici Magni libri duo ad simum Fridericum Saxonie*, etc. Ce livre, écrit vers l'an fut imprimé à Bâle en 1518, avec une préface d'Érasme l a été depuis inséré dans plu-ceneils historiques en Allema- l'a souvent attribué à son éditeur, Érasme Stella, de , qui avait été disciple de i; mais on a la preuve cer-

taine qu'il était de ce dernier, dans un lettre de Frédéric, duc de Saxe, datée de Sienne, où ce prince et Garzoni lui-même étaient alors, pour le remercier de lui avoir dédié cet ouvrage, qu'il a lu, dit-il, avec le plus grand plaisir, et dont il ne tardera pas à lui témoigner sa reconnaissance. Cette lettre, et la réponse de Garzoni, que le comte Fantuzzi cite tout entières, tome IV de ses *Notizie degli scrittori Bolognesi*, se conservent en original à Bologne, dans la Bibliothèque des dominicains, parmi les manuscrits de l'auteur. V. *De Miseriâ humanâ*, Strasbourg, 1505, in-4°; sans compter les *Vies* de plusieurs saints, tels que saint Christophe, saint Dominique, saint Antoine abbé, saint Thomas-d'Aquin, saint Pierre martyr. Quant à ses ouvrages inédits, on peut dire qu'ils sont innombrables : les titres seuls remplissent 15 pages in-fol., dans le livre de Fantuzzi, que nous venons de citer. La plus grande partie est conservée dans trois bibliothèques de Bologne, celles de l'Institut, des Dominicains, et des chanoines de Saint-Sauveur. La première de ces bibliothèques en possède la collection la plus complète; et ce sont les manuscrits originaux, dont les deux autres n'ont pour la plupart que des copies. Trois volumes entiers d'ouvrages de médecine, et sur des cahiers séparés; une prodigieuse quantité de *Vies* et de *Panegyriques de saints*, de *Harangues* prononcées dans des solennités civiles ou scolaires, et d'autres *Discours* publics de différents genres; des *Questions de littérature ancienne, de morale et de philosophie* traitées, soit en forme de dialogue, soit en discours direct; des *Morceaux* particuliers d'histoire sur les événements les plus remarquables du 15^e. siècle, etc., occupent une

place considérable dans cette riche bibliothèque. Ce que celle de Saint-Dominique possède de plus important, et qui manque à celle de l'Institut, ce sont dix livres de *Lettres familières* : un choix bien fait, dans ce volumineux recueil, ne serait peut-être indifférent ni pour l'histoire proprement dite, ni pour l'histoire littéraire de ce temps-là. Garzoni avait épousé une fille de la noble maison de Zambecari; elle lui donna quatre fils, et il eut la douleur d'en perdre trois dans une seule année — Marcel, qui survécut, eut pour fils Fabrice GARZONI, qui devint un savant anatomiste, et fut professeur de philosophie et de médecine comme son aïeul. La bibliothèque de l'Institut de Bologne a de lui deux ouvrages inédits sur des sujets relatifs à son état de médecin. Il était ami intime du célèbre Varchi; et l'on trouve, parmi les poésies de ce dernier, un sonnet, où il l'invite à quitter l'étude d'Aristote et celle d' Hippocrate, pour venir goûter avec lui les délices de la campagne. G—É.

GARZONI (THOMAS), auteur italien du bon siècle, mais qui est mis au nombre des écrivains bizarres plutôt que des bons écrivains, naquit à Bagnacavallo dans la Romagne, au mois de mars 1549. Son enfance annonçait un prodige; il n'avait que onze ans, et étudiait les belles-lettres sous Philippe d'Orziolo d'Imola, lorsqu'il composa un poème, *in ottava rima*, sur les jeux mêmes des enfans et sur leurs petits combats. Envoyé à quatorze ans à Ferrare, il y commença l'étude du droit, qu'il alla ensuite continuer à Sienne. Il avait dans ce changement un autre but, c'était d'épurer son langage et son style, et de se défaire, en écrivant, des mauvaises locutions lombardes. Il commen-

ça aussi un cours de philosophie; mais il se fit tout à coup une révolution dans ses sentimens et dans ses idées : avant d'entrer dans le monde, il s'en dégoûta, c'est du moins ce que Nicéron dit de lui dans ses Mémoires (tome xxxvi), et il alla, en 1506, prendre à Ravenne l'habit de chanoine régulier de Latran; il n'avait alors que dix-sept ans. Depuis ce moment, Garzoni se livra à l'étude avec une nouvelle ardeur : la philosophie, la théologie, l'histoire, les langues savantes et même l'hébraïque, l'espagnole parmi les langues vivantes, furent à la fois l'objet de ses travaux. On ignore s'il commença de bonne heure la composition de plusieurs ouvrages qu'il fit paraître successivement en peu d'années. Le premier qu'il publia, est un ouvrage satirique et singulier, intitulé : *Il teatro de' varj diversi cervelli mondani*, Venise, 1583, in-4°. Les cervelles humaines y sont divisées d'abord en cinq espèces, dont chacune est plus ou moins subdivisée, et le tout forme une suite de cinquante-cinq discours. La première division est propre à faire sentir l'avantage que les diminutifs et les augmentatifs donnent à la langue italienne. *I cervelli*, les cervelles, dans le sens absolu du mot, sont les bonnes cervelles, les unes paisibles et reposées, les autres braves et guerrières, d'autres gaies et joviales, et adroites et rusées, vives et éveillées, ou judicieuses et subtiles, ou sages et intelligentes, ou vertueuses et nobles. Chacune de ces qualités est le sujet d'un discours où l'auteur en rassemble différents exemples, tirés de l'histoire ancienne et moderne. Après *le cervelli*, viennent *i cervellini*, les petites cervelles, qui sont vaines, inconstantes, changeantes, légères, curieuses, lunatiques, colériques,

capricieuses, es ;
 ire fournit encore, de au-
 discours, des tra des dif-
 ices : *i cervelluzzi*, sont en-
 s ; ils sont paresseux , désœu-
 upides, insensés, balourds ,
 , désagréables , insipides ,
 irrésolus, faibles, obtus ,
 , mais, imbécilles, etc. : *i*
tti valent encore moins ; les
 ervelles de ce genre ne sont
 ment bornées, mais méchan-
 ardes, mordantes, pédantes-
 phistiques, etc. Vient enfin
 statif *cervelloni*, qui est pris
 il doit l'être, en bonne part.
 es cervelles sont expérimentés,
 fermes, libres, hardies,
 , graves, industrieuses, in-
 s, et même cabalistiques, ce
 ût à l'auteur un sujet d'éloges
 tout le reste : mais *i cervel-*
 qui sont un autre augmen-
 semblent au contraire ce qu'il
 pire au monde, de plus vi-
 le plus vil ; et les vices que
 leur attribue, fournissent à
 s la matière de ses dix-neuf
 discours. Ce livre fut traduit
 çais par Gabriel Chappuis,
 1586, in-16. Le plan, et en
 sorte la structure de l'ouvra-
 t donner une idée de la plu-
 ceux du même auteur. Le plus
 rable parut le second, et c'est
 célèbre ; il est intitulé : *Piaz-*
verale di tutte le professioni
ndo, Venise, 1585, in-4°.
 ite, en cent cinquante-cinq
 s, de toutes les professions
 mes, depuis les rois, les prin-
 es tyrans ; les prélats, les
 , chanoines, et chevaliers
 s religieux ; les savants et doc-
 ms toutes les facultés ; les pro-
 s de toutes les sciences ; les
 is, les poètes et les orateurs ;

les devins, les sibylles et les prophètes ; les courtisans et les courtisanes ; les hérétiques et les inquisiteurs ; les sauteurs, danseurs, coureurs, faiseurs de tours, etc., jusqu'aux arts purement mécaniques, et aux métiers les plus communs et les plus vils. Dans chacun de ces discours et sur chacune de ces professions, l'antiquité, l'histoire moderne, et même contemporaine, fournissent à l'auteur des moyens d'étaler son érudition et ses connaissances, sans qu'il en résulte ni un très grand plaisir, ni une véritable instruction pour le lecteur. Cet ouvrage, qui contient plus de huit cents pages in-4°, fut traduit en latin par Nicolas Bellus ; et publié dans le même format à Francfort-sur-le-Mein, en 1623. *L'Hôpital des fous* suivit de près ; il est intitulé : *L'Hospitale de' pazzi incurabili, con tre capitoli in fine sopra la pazzia*, Venise, 1586, in-4°. de 95 pag. Garzoni passe en revue, à sa manière, dans 33 discours, toutes les sortes de fofies ; et ce qu'il y a ici de particulier, c'est une prière qu'il adresse, à la fin de chacun de ces discours, à l'un des dieux ou déesses du paganisme, pour la guérison de l'espèce de fous dont il vient de parler. L'ouvrage fut traduit en français par François de Clavier, sieur de Longval, Paris, 1620, in-8°. *La sinagoga degl'ignoranti* parut trois ans après à Venise, in-4°, l'année même de la mort de l'auteur, qui mourut dans sa patrie le 8 juin 1589, n'étant âgé que de quarante ans. C'est celui de ses ouvrages dont l'idée est la plus philosophique ; mais il l'a exécuté dans le même genre que tous les autres, et avec plus d'érudition que de philosophie : il y examine, dans 16 discours, ce que c'est que l'ignorance ; combien il y en a de différentes es-

pèces; quelles en sont les causes; quelle en est la propriété ou la matière; à quels signes on la reconnaît; combien de choses la fomentent et l'entretiennent; quelle est la profession de l'ignorant; quelles sont ses fonctions dans le monde, ses actions, ses occupations, ses prouesses, etc., etc. On n'est pas surpris de voir l'auteur donner pour principale occupation, aux ignorants, de blâmer les sayants et les gens de lettres, de les calomnier auprès des princes, des grands, des autorités, des gens du monde; cela était ainsi avant lui, et le sera encore après nous. On ne publia que depuis sa mort, un de ses opuscules intitulé : *Il mirabile cornucopia consolatorio*, Bologne, 1601, in-8°. espèce d'ouvrage burlesque à la louange des cornes, qu'il avait écrit, dit-on, pour consoler un mari d'un certain accident dont elles sont l'emblème. Il avait laissé, en manuscrit, un ouvrage plus considérable, qui avait pour titre, *Il serraglio degli stupori del mondo*: il était divisé en dix *apartements*, selon les différents objets admirables et extraordinaires, tels que les monstres, prodiges, prestiges; les sorts, les oracles, les sibylles, les songes, les curiosités astrologiques, les miracles, et toutes les merveilles, tirés des meilleurs auteurs, des historiens, des poètes, et dont il entreprenait d'examiner la probabilité ou l'improbabilité, selon les lois de la nature. Barthélemi Garzoni, son frère, prélat de Saint-Ubalde d'Engubio, et théologien privilégié de la congrégation de Latran, fit imprimer ce manuscrit avec des notes, Venise, 1615, in-4°, volume de près de 800 pages, où l'érudition est prodiguée, et les citations entassées plus encore que dans les ouvrages précédents. Garzoni avait donné, un an avant sa

mort, une édition, en trois volumes in-fol., des Œuvres latines de Hugues de saint Victor, chanoine de cette maison à Paris dans le 12^e. siècle, d'après l'édition, en pareil nombre de volumes, donnée à Paris en 1526, mais avec des apostilles, des notes, et des scholies de lui, et une vie de cet écrivain. Les auteurs de *l'Histoire littéraire de la France*, tom. XII, lui reprochent, avec raison, d'avoir, dans cette vie, par un zèle mal entendu pour l'honneur de son corps, et sans égard pour la vraisemblance, qualifié notre Victorin chanoine régulier de Latran. On lui attribue encore, mais avec peu de certitude, deux ouvrages intitulés, l'un *l'Homme astratto*, Venise, 1604, in-4°, et l'autre, qui paraît assez dans son genre, *La vita delle donne illustri della Scrittura sacra, con l'aggiunta delle donne oscure e laide dell' uno e dell' altro Testamento*, Venise, 1588. G—i.

GARZONI (PIERRE), sénateur vénitien, historiographe de la république, florissait à la fin du 17^e. siècle et au commencement du 18^e. Ses actions eurent sans doute moins d'éclat que ses ouvrages; on sait peu de circonstances de sa vie, et l'on ignore l'époque précise de sa naissance et de sa mort. Il reçut, le 10 juin 1690, du conseil des dix, la mission de continuer l'histoire de Venise, conduite jusqu'en 1690 par le dernier sénateur-historiographe, Michel Foscarini. On sait que Sabellio, qui n'était point sénateur, commença au 15^e. siècle cette histoire; que le sénat adopta l'ouvrage, pensionna l'auteur, et à partir de cette époque lui choisit dans son propre sein des continuateurs. Navagero fut en mourant trop difficile sur son ouvrage, et le fit habiller sous ses yeux; le

ts où Sabellico les avait con-
 on histoire est un des chefs-
 le la latinité moderne. Paul
 le premier continuateur qui
 langue italienne; Paul Mo-
 qui le suivit, recommença
 latin; mais Baptiste Nani,
 si Foscarini, redonnèrent à
 la préférence. Garzoni em-
 même langue; il reprit les
 qu'es années avant celle où
 les avait laissés, et fut, dou-
 près sa nomination, en état
 r la première partie de son
 l avait eu à parcourir une
 lorieuse pour la république,
 a guerre contre les Turcs,
 : moment où, sous divers
 , ils rompirent la paix en
 avec l'empereur, obtinrent
 s effrayants, et vinrent enfin
 : siège devant Vienne, jus-
 où ils furent défaites par les
 hrétiennes combinées, et,
 second échec plus sanglant
 premier, forcés, en 1699,
 r la paix. Venise y avait con-
 e tous ses moyens, et sur-
 une puissante diversion
 Morée. Foscarini n'avait eu,
 si dire, à raconter que des
 s; le sénat était impatient
 succéder des récits qui in-
 nt sa gloire. Aussi, quoi-
 'exception du seul Nani qui
 ssé publier de son vivant la
 e partie de son histoire, le tra-
 ous les autres historiographies
 remis au conseil des dix, et
 qu'après leur mort, ce con-
 t-il enjoint à Garzoni, par un
 particulier, lors même de sa
 ion, de lui livrer, de deux
 eux ans, ce qu'il aurait ache-
 son ouvrage. Cette première
 divisée en seize livres, parut
 le sous ce titre : *Istoria della*

*repubblica di Venezia in tempo della
 sacra lega contra Maometto IV e
 tre suoi successori, gran sultani de'
 Turchi, di Pietro Garzoni senatore.*
 Venise, Manfré, 1705, 2 volumes
 gr. in-4°. L'intérêt du sujet, la ma-
 nière dont il est disposé et traité, le
 style concis et brillant de l'auteur, lui
 procurèrent un succès que n'avait en-
 core eu aucun de ses devanciers. Trois
 mille exemplaires de cette première
 partie furent enlevés en deux ans, et
 Manfré fut obligé de la réimprimer en
 1707. La seconde partie fut publiée
 en 1716, chez le même libraire, aussi
 in-4°; elle est intitulée : *Istoria della
 repubblica di Venezia, ove insieme
 narrasi la guerra per la successione
 della Spagna a Carlo II.* Le succès
 ne fut pas inférieur à celui de la pre-
 mière partie; deux autres éditions fu-
 rent épuisées en peu de temps, et la
 quatrième, qui parut en 1719, est
 annoncée comme *revue par l'auteur.*
 En supposant que celui-ci eut à peu
 près quarante ans, lorsqu'il fut nom-
 mé historiographe et garde des archi-
 ves secrètes, emploi qui était toujours
 joint au premier, il était donc né vers
 1652, et vécut au moins soixante-
 sept ou soixante-huit ans. G—É.

GASCA (PEDRO DE LA), évêque
 espagnol, naquit à Plasencia, en juin
 1485. Il fit ses études avec succès
 dans l'université d'Alcala, et il passait
 pour un excellent théologien. Mais ce
 qui le distinguait surtout, c'était un
 esprit pénétrant, souple, adroit, et
 une profonde connaissance des hom-
 mes et des affaires. En 1525, il fut
 fait conseiller de l'inquisition. Dans
 les discussions qui survinrent entre le
 pape Clément VII et Charles-Quint,
 cet empereur, ayant besoin d'un
 homme habile qui conférât avec le
 pontife, afin de le détacher de son
 alliance avec la France et l'Angle-

terre, le grand-inquisiteur lui proposa la Gasca, qui fut envoyé à Rome en 1527. Mais Clément VII ne pouvait plus, ou ne voulait pas se détacher de la ligue, appelé *sainte*, dont il s'était déclaré chef; et la mission de la Gasca n'obtint pas un heureux résultat. Il y déploya cependant tant de zèle et d'intelligence, que Charles-Quint ne cessa pas, pour cela, de l'employer dans les affaires les plus délicates. En 1542, il l'envoya en Angleterre, avec des instructions secrètes pour l'ambassadeur d'Espagne. Il s'agissait de détacher Henri VIII des intérêts de la France, et de porter ce monarque à conclure une alliance offensive et défensive contre François I^{er}. Quoique l'ambassadeur jouât le premier rôle dans cette négociation, l'on n'en dut la réussite qu'à l'habileté de Gasca, qui la dirigea. Mais la mission qui lui fit le plus d'honneur, fut celle du Pérou, où on l'envoya en 1546. Gonzales Pizarro, frère du conquérant, ayant battu ceux qui restaient de la faction d'Almagro, s'était formé un puissant parti, et, pouvant disposer d'une armée dévouée à ses intérêts, avait conçu le projet ambitieux de se faire couronner roi de cette riche partie de l'Amérique. Charles-Quint, après une guerre ruineuse, et la défaite qu'il avait essuyée à Cériseles (1545), n'était pas en état d'envoyer du secours au Pérou, déchiré par la guerre civile. Il choisit à cet effet la Gasca, qu'il nomma président de l'audience royale de Lima, avec des pouvoirs illimités. Malgré son âge et la faiblesse de sa complexion, la Gasca se soumit à la volonté de son souverain, et s'embarqua dans le courant de mai, sans troupes et sans argent, pour aller apaiser, à 4000 lieues de la métropole, une rébellion redoutable. La Gasca aborda à

Panama, où était la flotte de Gonzales : il s'y présenta comme un envoyé de paix, chargé uniquement de rétablir la justice, et d'accorder une amnistie générale. Il insinua, en même temps, qu'une flotte de 40 voiles, et portant une armée de 15,000 hommes, devait être sortie, dans le mois de juin, du port de Séville, pour venir apaiser les troubles du Pérou, en cas qu'il n'obtint pas de succès par les voies de la modération et de l'équité. Sa conduite adroite, son âge, son maintien, l'éloquence de ses discours, et la simplicité de ses manières, lui gagnèrent l'affection des officiers de terre et de mer, qu'il sut détacher des intérêts de Gonzales; et il se vit maître bientôt de toute la flotte. Gonzales, abandonné des siens, refusa de se soumettre, et se porta secrètement à Cuzco, où il avait laissé l'élite de ses troupes, tandis que Gasca, suivi de presque toute la flotte de Gonzales, alla débarquer à Tumbès (1547). De là, il fit savoir, par une proclamation aux habitants de la plaine du Pérou, la mission dont il était chargé par l'empereur; invita tous les bons citoyens à réunir leurs efforts aux siens pour rétablir l'ordre et la tranquillité. Par une autre proclamation, il accorda une amnistie générale à tous les déserteurs, et promit des récompenses à ceux qui s'armèrent pour défendre la cause légitime. Par ces sages dispositions, il se vit bientôt à la tête d'une armée respectable, qu'il exerça lui-même, et avec laquelle il s'avança vers Cuzco, dans le mois de décembre. Gonzales Pizarro, qui n'ignorait pas les rapides progrès de la Gasca, et sa marche vers la capitale, avait réuni, de son côté, une armée assez forte, et alla se camper sur la plaine de Xaguijagana, pour couper le passage à la Gasca.

si, se trouvant vis-à-vis de l'armée Gonzales, au lieu de courir les hasards d'un combat, pratiqua l'usage des intelligences avec les principaux officiers de Gonzales, les persuada par ses promesses et par ses menaces; et, en peu d'heures, il dissimula sans effusion de sang, une armée qui pouvait disposer du Pérou, et remettre la couronne à son chef. Après avoir fait punir de mort tous les fauteurs de la révolte, la Gasca se montra un bon politique qu'un habile administrateur : il éloigna cette multitude d'indigènes dont le Pérou était rempli, distribua des récompenses aux vaincus, pardonna aux moins coupables, parmi les révoltés, régla l'administration de la justice et la perception des revenus publics, en même temps qu'il publia divers réglemens pour libérer les Indiens de l'oppression ; et le Pérou dut, à la Gasca, des lois et un bon gouvernement, et sa tranquillité. Sa mission étant remplie, il remit tous ses pouvoirs à l'audience royale, qui l'avait efficacement secondé par ses efforts, et s'en retourna en Espagne en 1549. Charles-Quint le récompensa avec distinction, et lui conféra l'évêché de Palencia. La Gasca, qui s'était montré politique habile, administrateur intègre; après avoir été élevé d'un capitaine que la fortune avait si long-temps favorisé, passa le reste de ses jours dans l'exercice de sa vertu : honoré de son souverain, et respecté de ses compatriotes, mourut dans un âge assez avancé, le 2 août 1560.

B—s.

GA S C O I G N E (SIR GUILLAUME), un magistrat anglais, dont la vertu, l'intégrité et la fermeté de caractère le firent obtenir une place dans le conseil privé, naquit, vers l'an 1550, à Wood, village de l'Yorkshire, et mourut entre Leeds et Knarsborough.

Quand il n'aurait fait que mettre un frein à la licence et aux rapines des gens de justice, il aurait des droits à la reconnaissance de ses compatriotes : mais il était destiné à rendre de plus importants services à son pays, en donnant à la magistrature de grands exemples de courage. Après avoir successivement rempli, l'espace de trois années, avec autant de probité que de talent, les fonctions d'avocat du roi, et de juge des plaids communs, il fut nommé, en 1401, grand-justicier d'Angleterre (ou plutôt premier juge du banc du roi), par Henri IV, dont il avait administré les biens, pendant la durée de l'exil où ce prince, n'étant encore que duc d'Hércford, fut condamné par Richard II. C'est dans cette place éminente, qu'il se conduisit avec une énergie peu commune, dans deux occasions bien remarquables. Richard Scrope, archevêque d'York, ayant été pris les armes à la main contre son roi, fut accusé, devant le grand-justicier, du crime de haute-trahison. Le Gascoigne, juge séculier, ne pouvait, sans enfreindre les libertés ecclésiastiques, juger un archevêque : sa conscience lui faisait un devoir de se déclarer incompetent. Il ne balança point à se récuser; et, quoiqu'il eût reçu de la cour les plus fortes injonctions, il ne voulut jamais prononcer sur une affaire dont la connaissance lui était interdite par la loi. Cette résistance ouverte à des volontés trop hautement manifestées, lui fit encourir la disgrâce du monarque, mais sans ébranler sa vertu. Un des compagnons de débauche du prince de Galles, depuis Henri V, fut traduit, pour un crime capital, au tribunal des juges du banc du roi. Au jour fixé pour le jugement, le prince se rendit avec éclat à l'audience, et prit publiquement le coupable sous sa protection : sans se lais-

ser intimider par une démarche si extraordinaire, Gascoigne condamna l'accusé. Alors le fougueux Henri, ne pouvant plus contenir son ressentiment, s'élança vers le juge, encore assis sur son siège, et s'oublia jusqu'au point de le frapper. Le magistrat offensé, mais toujours calme, ordonna, d'un air grave et sévère, aux officiers de justice, de s'emparer du prince, et de le conduire à la prison du banc du roi. Ce ton imposant étonna Henri, qui rentra sur-le-champ en lui-même, et ne fit aucun effort pour se soustraire à ceux qui vinrent le saisir. De vils courtisans cherchèrent à noircir auprès du roi la conduite de Gascoigne; mais ce monarque, qui savait apprécier les hommes, méprisa leurs rapports, et, dans le transport de son admiration, s'écria : « Heureux le » prince qui possède un magistrat » assez courageux pour faire exécuter » les lois contre un tel criminel ! mais » plus heureux encore le père dont le » fils peut se soumettre à une telle » punition ! » Cet événement a souvent été célébré par les poètes, particulièrement sous le règne d'Élisabeth; et, dès avant l'année 1592, il avait fourni, à un auteur dramatique de cette nation, le sujet d'une pièce intitulée : *The play of king Henri V*. Gascoigne fut chargé, par Henri IV, de plusieurs négociations importantes; et il ne contribua pas peu à apaiser les troubles occasionnés par la révolte de Henri Percy, comte de Northumberland. On peut dire à sa louange, qu'il n'eut aucune part aux manœuvres lâches et odieuses dont se servit Ralph Nevil, comte de Westmorland, pour se rendre maître des principaux chefs de l'insurrection. On ignore l'époque précise de sa mort. Quelques auteurs la placent en 1411, d'autres en 1413, et même en 1414. Son corps fut in-

humé avec pompe dans l'église de Harwood, son pays natal. N — Z.

GASCOIGNE (GEORGE), poète anglais, naquit à Walthamstow, dans le comté d'Essex, dans la première partie du 16^e. siècle. Après avoir fait des études classiques, il entra à Lincoln's-inn, pour y étudier la jurisprudence, mais il y donna presque tout son temps à la poésie, surtout érotique, et qui pis est, à la société des libertins à la mode : sa conduite fut connue de son père, qui le déshérita. Gascoigne passa alors en Hollande, où il prit du service sous le commandement du prince d'Orange, obtint un régiment, et se distingua par sa bravoure. De retour en Angleterre, il rentra dans la société de Lincoln's-inn, où il s'occupa de la composition de plusieurs ouvrages en vers et en prose, d'un genre plus moral que ceux de sa jeunesse, qu'il se reprochait alors amèrement. En 1575, il accompagna la reine Élisabeth dans un de ses pompeux voyages à travers son royaume, et composa, à cette occasion, un divertissement en vers. Il passa ses dernières années à Walthamstow, et mourut à Ramford, dans le comté de Lincoln, le 7 octobre 1577. Comme poète, il jouissait, de son temps, de beaucoup de réputation : on trouve, dans ses poésies, de l'imagination, de la verve, une versification facile et harmonieuse, et du talent pour la satire; mais l'extrême rareté de ses ouvrages a beaucoup contribué à diminuer sa réputation. On cite de lui quatre pièces de théâtre, dont une tragédie de *Jocaste*, traduite d'Euripide, in-4^o, 1565. A la tête d'un de ses écrits, se trouve un portrait de l'auteur, représenté sous les armes, tenant son fusil d'une main, et des livres et une écriture dans l'autre; au bas, on lit cette devise qu'il avait adoptée :

Tam Marti quàm Mercurio. Ses divers écrits ont été réunis en 2 vol. in-4°, imprimés, le premier, en 1577, le second en 1587. Son ami, George Wetstone, a publié, après sa mort, un opusculé, intitulé, *Mémorial de la vie exemplaire et de la fin pieuse de George Gascoigne* : cet opusculé est très rare. X — s.

GASMANN (FLORIAN-LÉOPOLD), célèbre compositeur allemand, naquit en 1729, à Brux, en Bohême : il apprit les premiers éléments de son art au collège des jésuites de Commotau, puis voyagea en Italie pour se perfectionner. Il revint à Vienne en 1762, appelé pour composer la musique des ballets de la cour. Quatre ans après, il retourna à Venise, où le docteur Burney le vit en 1770 : il revint dans la suite à Vienne, et s'y occupa de rédiger le catalogue de la bibliothèque impériale de musique, qui passe pour la plus nombreuse de l'Europe. On doit à Gasmann la formation d'un établissement utile, et qui ne peut qu'honorer sa mémoire, une caisse de secours pour les veuves des musiciens, qu'il ouvrit en 1772 : chaque veuve y reçoit une pension de 400 florins; et, pour subvenir à cette dépense, les directeurs de l'établissement donnent tous les ans, dans l'avent et en carême, des concerts brillants, dans lesquels on exécute les nouvelles et les meilleures productions des grands maîtres. Gasmann mourut le 22 janvier 1774. Il a travaillé pour l'église, pour le théâtre et pour la chambre. On cite son *Dies ire*, et son oratorio de *Betulia liberata*. Gerber a donné le catalogue de ses opéras. Les auteurs du *Dictionnaire des musiciens* regardent comme un conte fait à plaisir l'anecdote relative à Haydn, qui est rapportée dans la notice sur ce musicien célèbre, publiée en 1810. Z.

GASPARI (JEAN-BAPTISTE DE'), né en 1702, à Levico, dans l'évêché de Trente, après avoir fait ses études à Vicence et à Padoue, vécut quelque temps à Venise du produit de ses occupations littéraires. L'archevêque de Saltzbourg l'appela auprès de lui, et le chargea d'écrire l'histoire de sa principauté : mais Gaspari fut dégoûté de ce travail, par les tracasseries que lui suscita le clergé du pays. Il quitta Saltzbourg en 1742, pour se rendre à Dresde, parce que l'évêque de Cracovie lui avait fait espérer une place en Pologne, pays alors gouverné par l'électeur de Saxe : ce projet ne réussit pas; mais la cour de Vienne l'appela à Castiglione, où il fut nommé membre de la régence. Il s'éleva, contre son administration, des plaintes qui l'engagèrent à se rendre à Vienne pour se justifier : il fut reconnu innocent; et, pour le dédommager des peines qu'il avait éprouvées, on le nomma membre de la régence de la Basse-Autriche, professeur en droit public et en histoire de l'Empire à l'université de Vienne, et inspecteur des écoles. Il mourut dans cette ville, le 28 octobre 1768. Gaspari s'était occupé d'un ouvrage, de *caussis Imperii germanici*, dont il avait publié les prolegomènes, sous le titre de *Positiones juridico-historicæ de systemate imperii Romanorum germanici*. La mort l'empêcha d'achever ce grand ouvrage : il se vengea des contrariétés qu'il avait essayées à Saltzbourg, par un ouvrage polémique, qu'il intitula : *Ἀδυστάξιμος ἐπιπορευτικός vindiciæ adversus sycophantas Jwavienses*, Cologne, 1741, in-4°. Son principal ouvrage, *Archiepiscoporum Salisburgensium res usque ad Westphalicos conventus in lutheranismum gestæ*, fut publié après sa mort, par son frère, en 1780, à Venise, en un

vol. in-8°. Nous observons que le nom latin de Gaspari est *de Gasparis*. Voyez *Della vita, degli studj e degli scritti di Gio. Batt. de Gaspari*, Venise, Zatta, 1780, in-8°. S — L.

GASPARINO, surnomme BARZIZIO ou BARZIZZA, du nom du lieu de sa naissance, village d'ailleurs obscur aux environs de Bergame, y naquit vers l'an 1570. Il fit avec une grande application et de grands succès les études littéraires qu'on faisait alors; mais un instinct délicat et un goût naturel pour le beau lui firent bientôt sentir le vice de ces études. On y mettait en oubli Cicéron, Virgile, César, tous les vrais modèles d'une latinité pure; et l'on n'offrait pour modèles à la jeunesse que des auteurs, capables de corrompre et le style et l'esprit. Gasparino s'aperçut de cette erreur; et il étudia, pendant plusieurs années, ces grands maîtres, particulièrement Cicéron, qu'il s'efforça constamment d'imiter. L'amour du travail était sa seule passion dans l'âge où il en est d'autres qui ne se font que trop écouter. S'étant consacré de bonne heure à l'enseignement, il ouvrit à ses disciples les sources du bon goût, où il avait puisé lui-même, et qui étaient ignorées dans la plupart des autres écoles. Après avoir professé pendant plusieurs années dans sa patrie, il se rendit la première année du 15^e siècle, à Milau, auprès de Jean Galéas Visconti, qui occupait encore le trône ducal; il alla ensuite se fixer à Pavie, et y resta jusqu'en 1406: alors il se rendit à Venise, où il donna des leçons publiques. La république venait d'ajouter Padoue à ses possessions de terre-ferme: elle y avait transféré l'université qui était auparavant à Trévise; et, voulant donner un grand éclat à cette école, elle y rassemblait les plus habiles professeurs. Gasparino ne

pouvait manquer d'être du nombre; il fut choisi pour y enseigner les belles-lettres, et bientôt le concours extraordinaire de ses disciples et les hommes distingués qui s'élevèrent parmi eux, prouvèrent qu'on ne pouvait faire un meilleur choix. Il eut, à cette époque, la douleur de perdre un frère aîné qu'il aimait tendrement, et ne s'en consola qu'en se chargeant de huit enfants que ce frère laissait en bas âge et sans fortune, quoiqu'il fût marié lui-même, qu'il ne fût pas riche, et qu'il eût aussi plusieurs enfants. Mais il se vit bientôt hors d'état de porter des charges aussi pesantes; et, pour surcroît, les vivres ayant éprouvé à Padoue un renchérissement excessif, il fut obligé d'envoyer sa famille à Ferrare, et de la remettre aux soins et à la générosité du comte Louis Bonifazio, l'un des principaux seigneurs ferrarois et de ses plus intimes amis. Le comte justifia cette noble confiance; et Gasparino, tranquille sur l'existence des siens, put commencer à payer peu à peu les dettes que sa détresse l'avait forcé de contracter, et se livrer avec plus de liberté d'esprit à l'instruction de la jeunesse. Quoique sa réputation l'eût fait appeler à l'université de Bologne, il s'était décidé à ne pas abandonner celle de Padoue; mais la guerre l'en chassa en 1412, ainsi que tous les autres professeurs. Réfugié à Venise, il se trouva dans un si déplorable état, qu'il fut réduit à vendre ses livres. Enfin la paix lui permit de retourner à Padoue; et la nouvelle ardeur qu'il montra pour y rétablir de bonnes études, lui ayant valu de la part du prêteur Fantin Dandolo une augmentation d'honoraires et d'autres encouragements, il se vit bientôt dans une position plus heureuse, qui lui permit de rappeler sa famille auprès de lui. L'étude de

ne cessait point de l'occuper dans les moments de loisir que lui laissent ses fonctions. Ou s'en apercevait l'élégance de son style, soit dans ses discours éloquents qu'il était invité à prononcer, soit dans ses lettres, qu'on pourrait appeler ses ouvrages. Ses talents, ses mœurs, sa piété, lui avaient procuré un grand nombre d'amis parmi les hommes du premier rang et du premier mérite, et dans les états de Venise et ailleurs. Il jouissait enfin de la plus agréable existence la plus honorable et la plus douce, et comptait y passer le reste de sa vie, lorsque Philippe Visconti, ayant recouvré la couronne, voulut y ranimer le goût de la guerre et relever les établissements détruits. Barzizza était né à Venise : il fut appelé en conséquence au moment où il s'y attendait. Cela dérangeait tous ses projets, et lui ôtait toutes ses habitudes, et le fit faire accuser d'ingratitude par les magistrats de Padoue et le sénerien ; mais il y aurait eu trop de peine à désobéir, et pour lui, et pour ses enfants, dont toute la modeste fortune était dans les États du prince. Il se rendit donc, quoique avec une répugnance, et se rendit au prince, dont l'accueil, les honneurs et les bontés honorables et généreux, le firent passer du sacrifice qu'il avait fait de sa liberté à bientôt admis dans la plus intime familiarité de ce prince, dont il est loin de tracer un portrait plus exact que Furietti l'a fait dans notre Barzizza (1), mais qui,

(1) *Im erat princeps, dit ce biographe, in natura a fortuna omnia ornamenta etc.* ; tandis que tous les historiens de Philippe Visconti, avec une taille pressee, une extrême laideur, un regard incertain, une négligence de tout soin

dans la retraite habituelle et presque inaccessible que sa timidité naturelle et les disgrâces de sa personne lui faisaient préférer à l'éclat d'une cour, ne laissait pas d'approcher de lui des hommes de mérite, des savants, et de se plaire à leurs entretiens. Tout le temps que laissaient à Gasparino son professorat et ses assiduités auprès du duc, il l'employait à la révision et à la correction d'anciens manuscrits ; tels, entre autres, que ceux des *Institutions oratoires* de Quintilien, et les *Traité de Cicéron sur la rhétorique*, qui avaient été trouvés dans un état de mutilation et de désordre auquel il paraissait presque impossible de remédier. C'est à lui autant qu'à Pogge et à Léonard Aretin, que nous devons le Quintilien tel qu'il est parvenu jusqu'à nous ; et c'est à lui seul qu'on a l'obligation d'avoir, pour ainsi dire, sauvé de ses ruines le beau traité de l'*Orateur*. Ce fut au milieu de ces travaux qu'il atteignit la vieillesse, et qu'il fut surpris par une maladie qui l'enleva en peu de jours, l'an 1431, à l'âge d'un peu plus de soixante ans. Il n'a laissé d'autres ouvrages que des harangues et des lettres, un petit *Traité de la composition* ; un autre de l'*Orthographe*, imprimé à Paris, en Sorbonne, sans date, in-4°. et à Venise, 1554 ; et l'*Étymologie des mots latins*, Brescia, 1563. Ses *Lettres* sont de deux espèces ; il écrivit les unes à ses amis et à des hommes puissants, ou constitués en dignité : il ne composa les autres que pour s'exercer à écrire en latin dans le style épistolaire, en prenant toujours Cicéron pour modèle. Ces dernières, au nombre de cent soixante-cinq, ont été anciennement imprimées à Paris,

et de toute propriété sur sa personne, etc., qui prouvent qu'il était loin d'avoir autant à se louer de la nature que de la fortune.

et forment une espèce de monument typographique. Dès les premières années de l'invention de l'imprimerie, Jean de la Pierre, prieur de la maison de Sorbonne, fit venir, de Maïence à Paris, trois imprimeurs (Voy. Guil. FICHET, et GERING), il leur donna un local en Sorbonne; et les lettres de Gasparino furent le premier ouvrage qui sortit de leurs presses, en 1470, sous ce titre: *Gasparini Pergamensis (lisez Bergomensis) epistolarum opus per Joannem Lapidarium Sorbonensis scholæ priorem multis vigiliis ex corrupto integrum effectum, ingeniosâ arte impressoria in lucem redactum*, in-4°, réimprimé à Bâle, 1489, in-4°; et Deventer, 1496, in-4°. Ses autres *Lettres*, ses *Harangues* et son *Traité de la composition* étaient restés inédits. Le savant Furicetti, depuis cardinal, les recueillit, et les publia, précédés d'une élégante préface et d'une vie de Gasparino Barzizza, Rome, 1723, in-4°. (Voy. FURIETTI.) La lecture de cet intéressant recueil prouve que c'est à très juste titre que Gasparino est regardé comme un des principaux restaurateurs de la saine littérature et de la bonne latinité au 15^e siècle. Le volume est terminé par quelques harangues et quelques lettres de Guiniforte Barzizza, son fils, élevé à son école, orateur et philologue comme lui, et en qui l'on aperçoit aussi, quoique dans un moindre degré, les fruits de l'étude assidue des anciens modèles de l'éloquence et du goût.

G—É.

GASSE. Voy. WACE.

GASSENDI (PIERRE GASSEND (1)

(1) Il signait ordinairement *Gassend*, quelquefois *Gassendy*; et une branche de sa famille a conservé cette dernière orthographe. Poirson, dans une lettre insérée au *Magasin encyclop.*, 1815, II, 339, le nomme *Gassend*. La célébrité de ses ouvrages écrits en latin, sur le titre desquels on lisait *Gassendi* (génitif de *Gassendus*), a fait prévaloir l'orthographe généralement adoptée.

plus connu sous le nom de), mérite une des premières places parmi les philosophes. Mieux apprécié peut-être, jusqu'à ce jour, par les étrangers que par ses propres compatriotes, trop éclipsé par Descartes, Gassendi a exercé sur la marche de la philosophie et des sciences une influence importante; et il doit recouvrer, dans l'histoire littéraire, le rang élevé qui lui appartient. Antiquaire, historien, biographe, physicien, naturaliste, astronome, géomètre, anatomiste, prédicateur, métaphysicien, helléniste, dialecticien, écrivain élégant, érudit guidé par une sage critique, il a parcouru le cercle, presque entier, des sciences et des arts, à une époque où les sciences et les arts venaient seulement de renaitre: il a porté partout un excellent esprit, de laborieuses et d'ingénieuses recherches. Il fut, en France, le premier disciple de Bacon, le digne ami de Galilée et de Képler, le précurseur de Newton et de Locke. Il est vrai qu'il n'aspira point à la renommée; mais ce doit être un motif de plus, pour nous, de soigner les intérêts de sa gloire. Gassendi naquit au village de Chasterrier, près de Digne, en Provence, le 22 janvier 1592. Ses parents vivaient dans une obscure médiocrité: ils étaient pieux; Gassendi puisa, de bonne heure, auprès d'eux, ces mœurs douces, simples et pures qu'il conserva toute sa vie. Nous trouvons en lui une exception bien rare, il est vrai, à la maxime générale qui condamne les enfants très précoces à ne donner que de trompeuses espérances. A quatre ans, il débitait, de mémoire, de petits sermons, et se débattait, pendant la nuit, à la surveillance de ses parents, pour observer les astres. A dix ans, il harangua l'évêque de Digne, Antoine de Bes-

dans le cours de sa visite pas-
 x qui frappa tellement ce pré-
 dès ce moment, celui-ci annonça
 qu'il serait un jour. Gassendi
 alors des leçons du curé de son
 après les avoir entendues, il al-
 lier, de lui-même, à la lucur de
 e de l'église. Il apprit la rhéto-
 Digne, et y composait de pen-
 nées. Il vint à Aix suivre le
 e philosophie sous le P. Phil.
 , grand-carme, qui pressentit,
 , l'insuffisance du péripatéti-
 ui régnait dans les écoles. A
 is, il emporta, au concours,
 e de rhétorique à Digne; puis,
 il se destinait à l'état ecclésias-
 il retourna à Aix apprendre la
 e, l'Écriture sainte, le grec,
 u. Il se livra, avec quelque
 à la prédication, obtint la
 ile de Forcalquier, puis celle
 ion. Il prit le bonnet de docteur
 ion, et fut nommé prévôt du
 : de cette ville. A vingt-un ans,
 it à la fois, au concours, les
 aires de philosophie et de théo-
 ans l'université d'Aix, se résér-
 conde, et dicta son premier
 e vive voix. On a justement
 que la plupart des hommes
 fait faire des pas marqués aux
 s, se sont formés d'abord en
 aut. Gassendi, obligé de se
 rer, dans ses leçons, aux doc-
 reques et aux méthodes éta-
 n sentit bientôt l'imperfection.
 ta de la faire aussi reconnaître
 ic, quoiqu'avec la réserve na-
 à son caractère, lorsqu'il fit
 r à la fois les thèses pour et
 Aristote; thèses dans les-
 il répondit lui-même en grec
 rechu. Déjà il commençait à
 en secret, un grand nombre de
 itiques sur le fondateur du Ly-
 Faur de Pibrac, maître des re-

quêtes, lui ayant envoyé un exem-
 plaire de la *Sagesse* de Charron, il
 goûta beaucoup cet ouvrage; et l'on
 voit, par sa réponse, que ses lectures
 favorites étaient Sénèque, Cicéron,
 Plutarque, Juvénal, Horace, Lucien,
 Juste Lipse, Érasme. Elles devaient
 disposer son esprit à quelque indé-
 pendance dans les idées, le diriger à
 un éclectisme éclairé, et lui faire as-
 socier le goût de la bonne littérature
 aux recherches scientifiques. Ses loi-
 sirs étaient souvent employés à des
 travaux anatomiques et astronomi-
 ques. Il a avoué qu'un certain attrait
 pour l'astrologie n'avait pas été étran-
 ger, dans le commencement, à ce der-
 nier ordre d'études; mais il s'affranchit
 bientôt de ce préjugé, et concourut
 puissamment à le combattre. Pourvu
 d'un bénéfice à la cathédrale de Di-
 gue, Gassendi donna, en 1623, la
 démission de sa chaire, pour se li-
 vrer avec plus de liberté aux travaux
 de l'étude; et, dès l'année suivante,
 il commença à se faire connaître par
 la publication des deux premiers livres
 de ses *Exercitationes paradoxice*
adversus Aristotelem. Un debutaussi
 hardi excita une grande attention, lui
 suscita des adversaires parmi les par-
 tisans des idées dominantes, lui ob-
 tint de nombreux suffrages parmi les
 esprits indépendants. Il parut presque
 intimidé lui-même de l'avoir tenté;
 mais, s'étant produit dans le monde
 savant, il desira s'éclairer par des
 observations et des conseils, et for-
 mer des relations utiles. Il fit diverses
 courses en Provence et en Dauphiné,
 vint à Paris, voyagea dans les
 Pays-Bas et la Hollande. se lia avec
 les savants, visita les établissements,
 consulta les bibliothèques. Il avait de-
 siré voir l'Italie, mais il n'exécuta jamais
 ce voyage. Il avait projeté d'accom-
 pagner, à Constantinople, l'ambassa-

deur, Henri de Gournay, avec une colonie d'hommes instruits, qui se promettaient un grand fruit de ce pèlerinage scientifique; mais ayant eu le regret de voir s'évanouir le plan qui avait été conçu, il dut se borner à quelques promenades dans le midi de la France, qu'il sut rendre, cependant, très fructueuses pour les sciences naturelles. Pendant son séjour à Marseille, en 1656, il vérifia l'observation de Pithéas, renouvelée par Cassini, justifia l'ancien astronome contre Strabon et Polybe, et, en rectifiant, à l'aide des éclipses de lune, les cartes hydrographiques de la Méditerranée, abrégea de deux cents lieues l'étendue que les cartes, d'après Ptolémée, donnaient à la longueur de la Méditerranée. En 1658, le comte d'Alais, Louis de Valois, depuis duc d'Angoulême, venu en Provence, sut apprécier notre philosophe, l'honora de son intimité, et s'honora lui-même en l'encourageant dans ses recherches. Ce savant, demeuré fidèle dans toutes les agitations politiques auxquelles il avait été exposé, fut présenté, en 1641, par la protection de ce prince, pour l'agence générale du clergé; mais Gassendi, attachant plus de prix à la tranquillité qu'à la fortune, céda cette place, après quelques contestations, à l'abbé d'Hugues, son rival. On pensa un instant à lui, pour l'éducation de Louis XIV, en 1645. Il fut nommé lecteur de mathématiques au Collège-Royal de France, par les soins de l'archevêque de Lyon, frère du cardinal de Richelieu. Il est remarquable que l'affection de ce prélat, la renommée et le mérite de Gassendi, ne lui valurent jamais le faveur du premier ministre. La reine Christine, du fond de la Suède, rechercha son commerce. On remarque, dans leur correspondance, la lettre que le philosophe lui écrivit sur son abdication.

Frédéric III, roi de Danemark, deux papes, plusieurs princes français, lui témoignèrent leur estime; le cardinal de Retz appréciait son mérite; Mademoiselle lui montra plusieurs fois, et particulièrement dans sa maladie, une bienveillance empressée. Gassendi eut au Collège-Royal, un concours nombreux d'auditeurs; il y mit en honneur l'étude de l'astronomie, trop négligée jusqu'alors: mais l'enseignement fatigua sa poitrine; et, après avoir langué et souffert quelque temps, il mourut le 14 octobre 1655, victime de la manie de signer, qui régnait alors chez nos médecins, et qu'il avait souvent condamnée (1). Il fut enterré à St.-Nicolas-des-Champs, dans la chapelle de St.-Joseph, où l'on voit son mausolée et son buste. Gassendi eut le bonheur de vivre dans un siècle où les savants formaient et entretenaient mutuellement des relations étroites et nombreuses; rapports que nos associations académiques ont depuis consacrés, régularisés sous une forme plus solennelle, mais, peut-être, par des liens moins intimes. Ils se communiquaient réciproquement leurs observations et leurs doutes, s'adressaient leurs ouvrages, s'excitaient, se soutenaient; et les hommes qui, occupant un rang élevé, avaient plus de goût pour le savoir que de loisir pour le travail, s'honoreraient d'entrer dans cette sorte d'alliance. Gassendi dut à des liaisons de ce genre les plus utiles secours dans ses recherches, ou les plus heureuses occasions pour ses découvertes; mais c'est aussi par de telles relations qu'il rendit à son tour les plus éminents ser-

(1) Son héritage, montant à 40,000 liv., eut par son testament, à la fille de sa sœur, épouse de Pierre Gassendi. De ce mariage est issue la famille Gassendi, qui existe encore aujourd'hui dans le département des Basses-Alpes, et à laquelle appartient le comte Gassendi, général d'artillerie.

leiresc, et Gauthier, prieur de cette abbaye, furent ses premiers amis, ses premiers guides en physique et de l'astronomie. Le physicien et de l'astronome Pierre Lhuillier, l'ami de Balzac romaine, fut le compagnon de voyage en Hollande, et le confident habituel de ses travaux. Le fils naturel puis légitimé de Lhuillier, dut à l'étroite affection que son père à Gassendi, les soins que ce dernier donna à son éducation. Gassendi désirait, méritait l'amitié de Galilée; Elie Diogène de Genève, les mit en relation. Le philosophe français admirait la direction donnée aux sciences physiques par le Bacon de l'Italie. Gassendi correspondait fréquemment avec Galilée, et en reçut, en présent, le premier de ses télescopes. Il apprit avec tonnement et douleur les dangers dont Galilée était menacé, et se donna dans sa captivité par des lettres à respirer une philosophie douce et libre. Il partageait l'opinion de Galilée sur le mouvement de la Terre, mais il crut, alors, devoir s'imposer une extrême prudence: en profitant de son estime pour le savant persécuté, il s'abstint de s'expliquer sur ce point, et attendit un moment plus favorable à la vérité. Il eut une correspondance suivie avec Galilée, H. Dupuy (*Erycius Puteanus*), Boulliau, Sickard, et les astronomes les plus célèbres de son siècle. Il fit des observations en commun avec Galilée et Mydorge, trésorier de l'abbaye, qui passait pour un des premiers mathématiciens de son temps, et avec La Mothe-le-Vayer. Il reçut un anneau à Marseille, lorsque cette ville singulière eut enfin échappé à sa longue captivité, et n'en obtint pas, au retour, tout le retour de reconnaissance qu'il avait droit d'en attendre.

Il reçut de Hobbes les plus grands témoignages d'estime, et applaudit lui-même au livre de ce philosophe; plutôt frappé, peut-être, par l'originalité de ses vues, que convaincu de la solidité de ses principes. Il vécut dans un commerce intime avec le P. Mersenne, pour les intérêts duquel il s'engagea dans une vive discussion contre Robert Fludd. Ses relations avec Descartes commencèrent par des égards mutuels. La longue controverse qui s'engagea ensuite entre eux, les éloigna quelque temps l'un de l'autre, et ne fut pas exempte de personnalités. Dans cette querelle, que Baillet a jugée avec partialité, si Gassendi, le premier, attaqua la doctrine de Descartes, le premier, parut oublier les procédés, et joignit trop souvent la hauteur et le dédain à la défense de ses hypothèses. Enfin l'abbé d'Estrées, depuis cardinal, réconcilia deux philosophes dont la lutte elle-même devait être si utile à la philosophie. Gassendi fut lié avec les plus illustres savants de son temps. Il se réunissait souvent à Gentilly, près de Paris, avec La Mothe-le-Vayer, Diodati, Naudé, etc., pour se livrer ensemble à des conversations savantes, dont Naudé a recueilli les fruits dans son *Syntagma reimilitaris* (Rome, 1637); réunions qu'on prit alors pour des parties de plaisir. Il assistait, les samedis, à une sorte d'académie privée, formée, pour les sciences mathématiques, par Boulliau, Pascal, Roberval, etc. Il connut Cassini, jeune encore; il légua à Montmor son exécuteur testamentaire, le soin de tous ses manuscrits. Au milieu de relations si nombreuses, avec une correspondance si active, il laissa peu de disciples, proprement dits, parce qu'il ne prétendait point en faire. Il était plutôt un centre de communications libres

et confiantes, que le chef d'une école. Parmi ce petit nombre de disciples, on compte Molière, Bachaumont; on ne sait guère quelle place y assigner à Cbapelle, qui, souvent, après le dîner, ivre, essayait d'enseigner la philosophie de Gassendi aux valets de ses hôtes : mais le rang le plus éminent appartient sans doute à François Bernier, qui a porté sa philosophie jusqu'au Mogol; qui l'a résumée, mise en ordre et présentée, pour la première fois, en français, dans l'abrégé lumineux que nous indiquerons plus bas. La nature et le nombre des liaisons savantes que Gassendi entretint toute sa vie, donnent un prix singulier au recueil de ses Lettres imprimées, et font vivement regretter celles qui ont été perdues. On y trouve éparées une foule d'observations de détail, de vues utiles, et des matériaux abondants pour l'histoire littéraire de son siècle. Voici la récapitulation des principaux ouvrages de Gassendi, avec la date des premières éditions qui en ont été données; date qui n'est pas sans importance pour lui conserver, sur divers points, la priorité qui lui appartient.

- I. *Exercitationes paradoxice adversus Aristotelem*, etc., Grenoble, 1624.
- II. *Phenomenon rarum Romæ observatum*, etc. Amsterdam, réimprimé à Paris sous le titre de *Parhelia seu soles IV spurii qui circa verum, Romæ die 20 martis 1629, apparuerunt*, etc., 1630, in-4°.
- III. *Epistolica dissertatio in qua præcipua principia philosophiæ Roberti Fluddi deteguntur*, etc., Paris, 1651; réimprimée dans le 5^e. vol. des Oeuvres complètes, sous le titre de *Examen philosophiæ Fluddanæ*.
- IV. *Mercurius in sole visus et Venus invisæ*, Paris, 1651.
- V. *Proportio gnomonis ad solstitialem umbram observata*

Massiliæ, 1636, et la Haye, 1656.

- VI. *Observatio de Septo cordis pervio*, Louvain, 1640.
- VII. *Disquisitio metaphysica adversus Cartesium*, Paris, 1642.
- VIII. *De vitâ N. Fabr. Perescii*, etc., Paris, 1641.
- IX. *Epist. XX de apparente magnitudine solis*, etc., Paris, même année.
- X. *De motu impresso à motore translato*, Paris, id. et 1649.
- XI. *Novem stellæ visæ circa Jovem*, ibid., 1643.
- XII. *Disquisitio metaphysica seu dubitationes et instantiæ adversus Cartesii metaphysicam*, Amst. 1644.
- XIII. *Vita Sancti Dominici primi Diniensis episcopi*, etc., dans le 2^e. vol. des Bollandistes, au 13 janvier 1644.
- XIV. *Oratio inauguralis*, Paris, 1645.
- XV. *De proportionibus quæ gravia decidentia accelerantur*, etc., ib. 1646.
- XVI. *Apologia adversus J. B. Morinum*, etc., publiée, sans son aveu, par Neuré et Basanc, à Lyon, 1649.
- XVII. *De vitâ et moribus Epicuri, libri VII*, Lyon, 1647.
- XVIII. *Institutio astronomica*, etc., Paris, même année.
- XIX. *De vitâ, moribus et placitis Epicuri, seu animadversiones in lib. X Diogenis Laertii*, Lyon, 1649.
- XX. *Synagmus philosophiæ Epicuri*, etc., ib., 1649.
- XXI. *Pièces relatives à la discussion élevée entre Gassendi et Morin*, Paris, 1650.
- XXII. *Lettre à Honoré Bouche, historien de Provence*, à la tête de son histoire, 1652.
- XXIII. *Feb. Caramuel ad Gassendum*, et *Fr. Gassendi responsio de infallibilitate papæ*, 1660.
- XXIV. *Appendix cometæ*, Lyon, 1658.
- XXV. *Tychonis Braheï, Copernici, Purbachii et Regiomontani vitæ*, Paris, 1654.
- XXVI. *Romanum Calendarium compendiosè expositum*, etc., ib. id.; *Notitia ecclesiæ Diniensis*, etc., ib. id.; *Abacus sestertiorum*, id.; *Manuductio ad theoriam musices*, id., etc.

Tous ces ouvrages ont été réunis par les soins de Montmort et de Sorbière, dans l'édition complète publiée à Lyon en 1658, et réimprimée à Florence en 1728 par les soins d'Averrani, en 6 vol. in-fol. On y a joint le *Syntagma philosophicum de Gassendi*, qui en forme les deux premiers vol. ; les *Commentarii de rebus caelestibus*, qui en forment le 5°. ; un recueil de ses Lettres, qui composent le 6°. ; et divers autres écrits posthumes. Nous apprenons du père Bougerel que plusieurs autres manuscrits inédits et un assez grand nombre de Lettres de notre philosophe, se trouvaient dans la bibliothèque de M. Thomassin de Mananges, président au parlement de Provence. Ce biographe nous en a fait connaître plusieurs, qu'il avait en occasion de consulter. Nous remarquons, en particulier, les Instructions qu'il avait rédigées pour les missionnaires envoyés dans le Levant, sur la méthode pour observer les éclipses. On peut aussi regretter ses Sermons, qui nous l'eussent montré sous un aspect que ses autres travaux ne nous laissent pas connaître. Si Bacon a eu le mérite de poser les maximes et de tracer les règles qui devaient préparer la restauration des sciences physiques, un mérite peut-être égal appartient à ceux qui, les premiers, ont développé ces maximes et mis ces règles en valeur ; tel fut surtout Galilée, qui sut exécuter la restauration conseillée et annoncée par le chancelier d'Angleterre : Gassendi a partagé cet honneur. Il avait médité Bacon ; il l'a analysé et jugé, dans son *Syntagma philosophicum*, d'une manière vraiment supérieure. Suivant les traces de Galilée, il a, comme lui, interprété la nature. Il n'a fait, il est vrai, qu'un emploi borné des applications de la géométrie, parce qu'il n'é-

tait pas mathématicien profond ; et c'est le seul mérite qui lui ait manqué, peut-être, dans un haut degré : mais il a du moins marché, avec une grande persévérance, dans la route de l'observation méthodique. Il a répondu à l'appel de Képler, et préparé la voie à Cassini, qui s'est fait souvent un devoir de lui rendre hommage. Gassendi a le premier observé le passage de Mercure devant le disque du soleil : les aurores boréales, les parhélies, les conjonctions de Vénus et de Mercure, les occultations des satellites de Jupiter, les propriétés de l'aiguille aimantée, la communication du mouvement de la chute des graves, lui fournirent le sujet de recherches intéressantes, plutôt par occasion que par suite d'un plan formé. En écrivant les vies des astronomes les plus renommés de son temps, et dans la préface qui les précède, Gassendi, quoiqu'il ne s'annonce que comme biographe, a traité d'une manière rapide et lumineuse l'histoire entière de l'astronomie ancienne et moderne. Dans sa controverse avec Robert Fludd et avec Morin, il a fait triompher, avec le calme et l'évidence de la raison, les sages principes de l'expérience sur les doctrines superstitieuses qui, s'autorisant de traditions secrètes, d'opérations mystérieuses, abusant même des idées les plus respectables, couvraient d'un nuage épais l'étude de la nature, et cherchaient à exercer encore alors un reste d'empire. Il a concouru, avec Galilée et Torricelli, à établir la doctrine du vide, qui a ouvert ensuite la voie aux grandes découvertes de Newton. La Provence lui doit de précieux matériaux sur son histoire particulière. Ses recherches sur celle du calendrier romain, sur l'évaluation du sesterce et la comparaison des mesures alors usitées en France, n'ont

pas été sans utilité. Mais c'est surtout dans les efforts qu'il a tentés pour attaquer la doctrine péripatéticienne des écoles, et pour réhabiliter Épicure, que Gassendi a montré l'alliance d'une vaste érudition, d'une saine critique et d'une raison indépendante. Cette double entreprise était également difficile : elle exigeait une grande hardiesse pour lutter contre les préjugés existants ; il fallait renverser une sorte de despotisme établi depuis plusieurs siècles ; il fallait justifier un philosophe entièrement discrédité depuis bien plus long-temps encore. Cette tentative, il est vrai, avait déjà été faite, mais avec peu de succès, surtout à l'égard d'Épicure. Marcile Ficin (*V. FICINO*) et l'académie florentine avaient déjà opposé l'autorité de Platon à celle d'Aristote ; et leurs travaux avaient obtenu quelques applaudissements en Italie, quelques imitateurs en Allemagne. Louis Vivès, Ramus, Sébastien Basson, François Patricius et d'autres modernes avaient aussi attaqué de front le péripatéticisme ; Richard Simon a même supposé que ce dernier a servi de guide et de modèle à Gassendi. (*Bibl. crit.*, p. 100.) Aucun adversaire cependant n'avait employé un plus grand nombre et un choix plus savant de raisonnements et d'autorités contre les doctrines régnautes. Loin de partager l'opinion de Richard Simon, nous sommes foudés à penser que la connaissance acquise plus tard par Gassendi des écrits de Fr. Patricius, fut un des principaux motifs qui le détournèrent d'achever son ouvrage, de peur de paraître répéter ce qui avait été dit avant lui ; il se décida aussi par la crainte de s'exposer à de trop fortes préventions en s'élevant, aussi vivement, contre l'enseignement établi ; il est probable enfin qu'il reconnut lui-

même par la suite, dans ses ce une exagération dont nous ne | en effet les trouver exempt | sendi avait, au reste, attaqu | l'Aristote du Lycée que celui d | modernes, assez différent du | mais il ne devait, par cette | même, qu'exciter encore plus | sition ; et il y avait certaineme | quelque prise en portant ses | au-delà de la mesure. Ses *E* | *tiones paradoxicae* furent juge | remont par Jousius et Morho | battues par Henri-Ascagne Er | à Rostock, par Walsoff, Une | etc. Elles ont été appréciées a | d'impartialité par J. H. Bocke | *crit.*, p. 591), et surtout par | professeur Buhle, dans l'*Hist* | sciences et des arts publié à | gue. La précaution que Gasse | prise, pour ne point paraître | de front le prince du Lycée. | gnant de poser simplement d | blèmes, ne put tromper la p | cite des péripatéticiens de son | Une rumeur générale s'éleva | lui : mais les esprits supérieur | plaudirent, du moins en secret. | ment approchait où le trône d' | serait renversé, et où ce grau | sophe, après un triomphe si | si absolu, serait traité avec u | table injustice, ou livré même | sorte d'oubli, en attendant q | ment vraiment impartial, q | être nous manque encore. La r | d'Épicure était encore chargée. | thèmes que les Stoïciens ava | cumulés contre lui, depuis | siècle. Philelphe, Alexander | xandro, Cœlius Rhodiginus | terranus, Pic, Bapt. Guarini | Ant. Bouciarius, Menzoli (*F* | *nius*), André Arnaud, etc. avai | cessivement tenté de rappeler, | philosophie, une attention plus

s ils avaient eu à lutter contre fortes préventions. Avant de *Épicure*, il fallait le faire connaître ; c'est ce qu'entreprit Gassendi, entreprise demanda des travaux énormes. Il fallut, d'après les rétablir *Épicure* dans son origine primitive ; rassembler, mettre en ordre, discuter les témoignages recueillis à sa vie et à ses maximes, qui ont survécu aux siècles. Gassendi n'aurait point les erreurs du philosophe, surtout celles qui se trouvent dans les livres par l'enseignement de lui-même, en combattant avec bonne foi ; il réunissait toutes ses forces pour les preuves de la simplicité et l'immortalité de l'âme : mais il est évident combien la morale d'*Épicure* a été dénaturée, avec quelle facilité on avait calomnié ses mœurs et sa doctrine ; il montra que la morale recommandée par *Épicure* n'avait été réellement, dans son principe comme dans ses exemples, la paix intérieure et le bonheur obtenus par la modération dans les vices et la pratique de la vertu ; tous les fragments qui nous restent, sous une forme systématique, transmis sur la doctrine d'*Épicure* par son auteur lui-même, par ses disciples, Hermachus, Colotes, Lucilius et autres successeurs. Il vit dans ce philosophe, un observateur de la nature et le grand physicien de l'antiquité, et, dans l'expérience, l'explique les phénomènes et la connait les lois générales ; fondant la morale sur les facultés et la destination de l'homme, la logique sur la conduite de l'esprit. Il expliqua les préventions que les stoïciens et les platoniciens modernes ont conçues, et cherché à répandre

contre lui ; et, dans son Commentaire sur le 10^e. Livre de Diogène Laërce, il acheva de réunir tout ce que les traditions de l'antiquité peuvent nous offrir de lumières sur une branche aussi importante, et alors si peu étudiée de l'histoire de l'esprit humain. Brucker a pensé que Sébastien Basson a pu fournir à Gassendi l'occasion de ce beau travail, que l'on peut comparer aux restaurations exécutées par le génie des architectes, sur les débris des monuments antiques. H. Dupuy (*Erycius Puteanus*) avait du moins communiqué, dès 1627, son éloge d'*Épicure* à Gassendi : mais on voit, par la réponse de ce dernier, qu'il s'occupait déjà de ce sujet. Chapelain et Ménage l'encouragèrent beaucoup à compléter et publier son ouvrage. Plusieurs cependant, et malgré les précautions qu'il avait prises, lui reprochèrent son attachement à un système réprouvé. Jacques Thomasius et Hermann Conring mirent quelque vivacité dans cette censure ; Samuel Parker y porta plus de modération ; Ménage a payé un juste tribut d'éloges à la sage et profonde érudition que Gassendi a déployée dans le Commentaire sur le 10^e. Livre de Diogène Laërce, et dans les huit Livres sur la vie et les mœurs d'*Épicure*. En examinant aujourd'hui, avec impartialité, la discussion qui s'éleva entre Descartes et Gassendi, on ne peut se dissimuler que celui-ci eut vraisemblablement sur son adversaire la supériorité que donne une dialectique pressante et exercée. Il saisit, avec une singulière habileté, les côtés faibles des systèmes physiques et métaphysiques que Descartes élevait avec tant de hardiesse et d'assurance. Il découvrit surtout le vice de l'opinion sur les idées innées, de l'emploi du doute méthodique, de la preuve de

l'existence de Dieu par son idée. Descartes affecta presque toujours, dans cette controverse, un ton de supériorité qui lui offrait l'avantage apparent et facile de ne répliquer que par de nouvelles affirmations, absolues, mais gratuites : quelquefois aussi il se renferma dans un silence dédaigneux et prudent. Descartes écrivait en français, Gassendi en latin : le premier avait pour lui tous les avantages de l'originalité; ses créations étaient neuves, offraient un ensemble imposant : le second s'attachait à des critiques de détail, élevait des doutes, employait l'arme du raisonnement. Descartes dut donc réunir de plus nombreux et de plus éclatants suffrages; il dut avoir tous les dehors du triomphe, alors même qu'il était véritablement réfuté : mais les écrits de Gassendi, quoique moins lus, préparaient, en secret, l'action des causes qui devaient amener la chute du cartésianisme; ils répandaient des semences que d'autres mains ont cultivées et qui ont germé un siècle plus tard. Perrault, dans ses *Hommes illustres*, et le père Méné, dans l'*Éloge de Gassendi*, ont esquissé quelques traits du parallèle entre Descartes et ce philosophe; et il est en effet peu de contrastes plus frappants que celui qui se présente en comparant, entre eux, ces deux illustres rivaux. Il n'y eut pas moins d'opposition entre les caractères de leurs esprits qu'entre les principes de leurs doctrines. Le génie de Descartes, plein d'originalité, d'énergie et d'audace, aspirait en tout à être créateur; la raison de Gassendi, réservée, prudente, calme, investigatrice, s'attachait en tout à juger sainement : Descartes, renfermé en lui-même, s'efforçait de reconstruire la science entière avec les seules forces de la méditation; Gassendi, observant la nature, étudiant les écrits des sa-

ges de tous les siècles, s'efforçait d'ordonner les faits, et d'obtenir un choix éclairé entre les opinions. Le premier, procédant à la manière des géomètres, demandait à quelques principes simples, une longue étendue de corollaires : le second, imitant les naturalistes, rassemblait un grand nombre de données, pour tirer, de leur comparaison, une solide conséquence. Le premier montrait une habileté admirable dans l'art de former un système : le second excellait dans la critique des systèmes d'autrui. L'un, dogmatiste absolu, aimait à parler en maître, peut-être parce qu'il éprouvait une conviction profonde, et ne supportait pas la contradiction sans impatience : l'autre, dialecticien exercé, démêlait, avec art, les objections, se défiait aussi de lui-même, et se rendait facilement aux doutes qui lui étaient présentés. L'un fit de grandes et de véritables découvertes, et s'égarait dans de téméraires hypothèses : l'autre rassembla un grand nombre de vérités partielles, et détruisit surtout un grand nombre d'erreurs. L'un, déployant toute la hardiesse de la synthèse, s'éleva plus haut qu'aucun des modernes qui l'avaient précédé dans la région transcendente des sciences : l'autre, employant toute la sagacité de l'analyse, choisit, assembla les matériaux propres à servir de base à l'édifice, et en examina la solidité. Tous deux avaient jugé en hommes supérieurs les vices de la philosophie de leur siècle, avaient senti le besoin de la réforme : mais Descartes, rejetant avec une sorte de dédain les secours que lui offrait la raison des âges précédents, voulut recommencer à neuf l'édifice tout entier; Gassendi invoqua cette raison des temps anciens, mais en soumettant ses traditions à une révision sévère et à un

me éclairé. Celui-là se plon-
 bord dans un vide immense
 et, en liberté, jeter les théories
 nçut, et n'en devint que plus
 tif pour avoir commencé par
 : le second s'étudia d'abord à
 à observer, et parut souvent
 r, dans ses conclusions, au
 sme, parce qu'en résultat il
 fruit des opinions erronées ou
 euvres insuffisantes. Descartes
 et remua son siècle : il eut des
 siastes passionnés, des adver-
 ardents ; mais la secte qu'il
 onnée s'est dissipée prompte-
 il apparut comme un météore
 ; dont l'éclat éblouit les re-
 Gassendi répandit au loin une
 : égale et douce ; l'influence
 exercée, a été plus durable peut-
 quoique moins sensible. Le
Syntagma philosophicum, que Gas-
 aissa après sa mort, renferme
 ble de la doctrine qui lui est
 : il offre plutôt une philosophie
 que qu'une philosophie origi-
 ne choix et une réunion d'idées
 itées aux diverses écoles de l'an-
 plutôt qu'un système neuf. C'est
 ue la logique, en général, y
 tée d'après Aristote, quelle que
 prévention que Gassendi eût,
 i jeunesse, manifestée contre la
 le de ce grand homme. La mé-
 que, la morale, et la physique
 , sont conformes aux opinions
 ure ; toutefois, avec les modifi-
 que demandent les principes
 stianisme : on y retrouve même
 e de Porphyre. Il admet, avec
 ciens, une âme matérielle du
 , et suppose, dans l'homme,
 mes, l'une simple et raisonna-
 utre matérielle et animale. Cet
 e est précédé d'un tableau som-
 t raisonné des principales doc-
 les anciens et des modernes sur

la logique ; tableau tracé avec une
 rare précision, qu'on peut considérer
 comme la première esquisse de l'his-
 toire de la philosophie, vraiment di-
 gne de ce nom, qui ait été publiée en
 France : il eût mérité d'être reproduit
 en français, et détaché de l'ensemble
 de l'ouvrage. Nous ne pouvons ter-
 miner cet article sans réclamer, de
 nouveau, en faveur de Gassendi
 (comme l'a fait pour la première
 fois l'auteur de cette notice, dans l'*His-
 toire comparée des systèmes de phi-
 losophie*), la priorité de la doctrine
 psychologique sur la génération des
 idées, dont Locke est, parmi nous,
 regardé comme l'auteur. Les objec-
 tions élevées contre l'hypothèse des
 idées innées, l'explication du mode
 de formation des notions abstraites,
 telles que Locke les a développées, se
 trouvent déjà, en principe, dans les
 écrits polémiques de Gassendi contre
 Descartes, et dans son *Syntagma
 philosophicum*. La réfutation de l'apo-
 théose des idées innées, est surtout
 traitée avec détail dans les premiers
 de ces écrits : on ne peut douter qu'ils
 n'aient ouvert ainsi la carrière au mé-
 taphysicien anglais. Dès 1654, Gau-
 tier Charleton avait fait connaître à
 Londres la philosophie de Gassendi
 dans sa *Physiologia Epicuro-Gas-
 sendo-Charletoniana* (Voyez Mor-
 hoff, t. II, p. 183; Pasch, *Intr. in
 Phil. moral. vet.*, p. 688.). La 2.^e
 édition du *Syntagma philosophicum
 Epicuri* avait été publiée à Londres
 en 1668. Locke vint à Paris en 1675,
 et n'acheva son *Essai sur l'Entende-
 ment humain* qu'en Hollande, à la
 suite de ce séjour : alors les *Ouvres*
 complètes de Gassendi étaient déjà
 imprimées depuis dix-sept ans. Resti-
 tuons donc à la France une conquête
 qui lui appartient. Au reste, Gassendi
 ne l'a point présentée comme une dé-

couverte proprement dite; il a même contribué à prouver que le vrai système de la génération des idées avait été connu des anciens, et d'Épiscure en particulier. La lettre de Gassendi à Caramuel sur l'infailibilité du pape, a pu fournir des preuves solides pour le maintien des maximes qui fondent les libertés de l'Église gallicane, et qui ont été développées par le grand Bossuet. On a cherché, plusieurs fois, à faire naître des soupçons sur les sentiments religieux de Gassendi : son estime pour la philosophie d'Épiscure, mal comprise, quelques-unes de ses liaisons, mal interprétées, ont fourni le prétexte à cette accusation, que sa vie entière a suffisamment repoussée. Le peuple de la Provence l'avait surnommé *le saint Prêtre* : en effet, il a toujours rempli d'une manière exemplaire les devoirs que ce ministère lui imposait. Bayle, et quelques autres, d'après cet auteur, l'ont rangé au nombre des sceptiques : le grand Arnauld lui-même regardait, par ce motif, la lecture de ses écrits comme n'étant pas sans danger; mais ils ont été trompés par la situation dans laquelle Gassendi s'était placé lorsqu'il attaquait Descartes : il opposait des doutes aux affirmations d'un philosophe dogmatique; il découvrait, il exagérait peut-être la faiblesse de la raison humaine en combattant un adversaire qui se confiait, avec trop de témérité, aux forces de cette puissance intellectuelle; il tendait à renverser un édifice trop légèrement élevé, plutôt qu'il ne cherchait alors à lui en substituer un plus solide. Sorbière a justement observé que Gassendi a fait l'emploi le plus heureux de la méthode socratique; sa controverse avec Fludd en offre spécialement un exemple digne de survivre à la discussion qui lui en a fourni la matière.

Il avait un talent naturel pour l'emploi de l'ironie; mais il n'en faisait usage qu'avec une modération pleine d'égards. Son esprit était rempli de finesse, de pénétration; son style, d'élégance et de clarté. Ses mœurs étaient douces, simples, enjouées même; son commerce, confiant et sûr; l'aménité respirait dans ses manières; sa modestie ajoutait encore aux charmes de son entretien. Marivat, ayant fait avec lui le voyage de Paris à Grenoble, sans soupçonner son nom, voulut, en arrivant, être présenté au célèbre Gassendi : il fut très surpris de retrouver en lui le compagnon aimable avec lequel il avait conversé pendant toute la route; ce trait rappelle celui de Platon, lorsqu'il revint de Syracuse en Grèce. Sa vie était aussi austère que laborieuse. Il manque à sa gloire d'avoir fait quelques-unes de ces grandes découvertes qui marquent dans l'histoire des sciences; il manque à sa renommée d'avoir fait un système : mais peu d'écrivains ont embrassé des sujets plus variés, et ont laissé un recueil de matériaux plus nombreux et plus utiles. L'académie de Marseille, justement reconnaissante des services que Gassendi avait rendus à ses navigateurs, du monument qu'il avait élevé en l'honneur de son ancien astronome Pithéas, proposa, en 1766, au concours, l'éloge du prévôt de Digne : le prix fut remporté par le P. Merc, dominicain, dont le *Mémoire* a été publié en 1767. Les autres sources à consulter, sur la vie et les travaux de Gassendi, sont les suivantes : Bernier, *Abrégé de la philosophie de Gassendi*, 7 vol. in-12, Paris, 1678; Samuel Sorbière, *Préface mise en tête des OEuvres complètes de ce philosophe*; le P. Bouffrel, *Vie de Gassendi*, Paris, 1757; *la même*, par M. de Camburat, avec

son système, *Bouillire critique et histoire de la Vie de Gassendi*, 1757, in-12, par le; Bayle, article *Gassendi*, autres passages; mais *de quelques pièces concernant la philosophie*, Amsterdam, 1684, Fabricius, *Hist. bibl.*, *Dornius ad Jonsium, cta eruditorum*, de 718, page 519; *Bail-Descartes*, tom. 1^{er}, tome, *Jugement des sages*, p. 389; *Pope Blount*, *loges de Lorenzo Cras-* p. 296; Perrault, *Hom-*, t. 1^{er}; Loret *Mus.*, t. 1, lettre 43; l'abbé de *Mmoires*, p. 11; Bouche, *Provence*; Saint-Évre-*ment sur les sciences*, er Charlton, *Physio-* ondes, 1654; Budée, le, *Histoire de l'erudi-* mand), p. 555; etc.; on, Morhoff, Thoma-*in Couring*, déjà cités; rries, *Dissertatiuncula* *losophica de Renati Car-* ionibus à Gassendo im-*trecht*, 1691, qui ren-*ement très impartial sur* dispute; J.-Henri Buhle, .591; Brucker, *Hist. crit.* iv, p. 505, ou l'on trou-*il nombre d'autres cita-* mportantes: l'on doit cou-*le 11^e vol. de l'histoire* , par le même professeur *s l'Hist. gén. des Science* publiée en allemand, par e de Göttingue), l'analyse *l'écrit la plus judicieuse qui* anue sur la philosophie de *nfin, l' Histoire comparée*

des systèmes de philosophie, par l'au-*teur de cette notice. On regrette que* Mathurin de Neuré, à qui Henri-Louis-*Hubert de Montmor, le généreux ami* de Gassendi, avait remis les *Mé-* moires qu'il avait ramassés de toutes *parts sur ce philosophe, n'ait point* publié sa vie, comme il l'avait promis : *les rapports qu'il avait eus avec lui,* eussent donné à cet ouvrage un mérite *particulier.* D. G—o.

GASSER (ACHILLE-PIRMINIUS), *en latin Gassarus ou Gassarius,* fils d'Ulric Gasser ou Gassar, chi-*rurgien de l'empereur Maximilien I^{er},* naquit à Lindau en 1505. Il fut reçu *docteur en médecine à Avignon, en* 1528; de là il se rendit à Augsbourg, *où il exerça la médecine jusqu'à sa* mort, arrivée le 4 décembre 1577. *On a de lui : I. Aphorismorum Hip-* pocratis methodus nova, studio Gasp. *Wolfii Tigurini in lucem data, St.-* Gall, 1584, in-8°. II. *Epistola me-* dica ad Conrad. Gesnerum parmi *les lettres de Conrad Gesner, page* 45 de l'édition de Zurich, 1577, *in-4°. III. Curationes et observa-* tiones medicæ, Augsbourg, 1668, *in-4°. IV. Collectanea practica et* experientia propria; dans les *Con-* sil. med. de Velchius, Ulm, 1676, *in-4°. V. Historia de gestatione* foetus mortui; dans les *Med. obser-* vat. de Rembert Dodonée. VI. *An-* nales reipublicæ Augustanæ, Ha-*nau, 1593, in-fol.; édition citée par* Draud, Lipenius, Struvius et Len-*glet, et reproduite à Bâle en 1596,* sous ce titre : *Achillis Gassari, D.* med. *Annales de vetustate originis,* amœnitate sitûs, splendore ædifi-*ciorum ac rebus gestis civium rei-* publicæque Augustanæ. Vogt croit *que l'impression de cet ouvrage com-* mencée réellement en 1593 par Guil. *Anton, imprimeur de Hanau, fut ar-*

rétée, et l'édition supprimée exactement. Ces Annales n'ont été publiées que long-temps après, sur le manuscrit de l'auteur, par J. B. Meinken, dans le tom. I^{er}. des *Scriptores rerum Germanicarum*, Leipzig, 1745, 3 vol. in-fol. VII. *Historiarum et chronicorum mundi epitome*, Bâle, 1532, 1535, in-8°. VIII. *Sciaterium pedarum*. IX. *Otfridi Evangelia gothica*, Bâle, 1571, in-8°. C'est la première édition de ce curieux fragment de littérature française. Gasser l'avait copié de sa main, et y avait joint un glossaire : Conrad Gesner, auquel il l'envoya, n'ayant point trouvé d'imprimeur qui voulût s'en charger, Flaccius Illyricus, ami intime de Gasser, en fut l'éditeur. X. *De regibus Hierosolymitanis chronica rapsodia*, Bâle, 1555, in-8°. Jac. Brucker a donné une Dissertation *De vitâ et scriptis Gassari*, insérée dans le tom. x des *Amœnitates* de Schelhorn. CII—T.

GASSER (SIMON-PIERRE), professeur de l'économie politique à Halle, et conseiller privé du roi de Prusse, naquit à Colberg, en 1676, et mourut à Halle dans le mois de novembre 1745. Après avoir fait ses études à l'école de Stettin sous un habile recteur appelé Pompeo, et dans les universités de Leipzig et de Halle, il fut, en 1700, chargé de l'éducation du jeune baron Euden qu'il accompagna en Hollande, où il suivit les leçons des plus célèbres professeurs de l'université d'Utrecht. Il visita ensuite avec son élève les différentes cours de l'Allemagne et de l'Italie. A son retour à Halle, en 1706, il y fut reçu docteur en droit, et obtint une place de professeur extraordinaire en 1710. Employé ensuite par le gouvernement prussien, dans l'administration publique, il fut le premier,

en Allemagne, qui conçut l'idée de traiter l'économie politique comme une science. Après avoir rempli successivement quelques fonctions à la chambre des échevins, à Magdebourg, il fut en 1721, appelé avec le titre de conseiller de guerre et des domaines, à une chaire de professeur ordinaire de droit à Halle. Nommé conseiller privé en 1727, il remplit la première chaire qu'on eût fondée en Allemagne pour l'enseignement de l'économie politique. Dans un grand nombre de ses ouvrages, tous publiés en latin et qui traitent des questions de droit, nous indiquerons deux dissertations assez curieuses qu'il offrit de soutenir n'étant qu'étudiant; elles ont pour titre : I. *De coelibatu pœnæ nomine imposito*, Halle, 1705, in-4°. II. *De causis cur Musæ sedem suam in montibus collocaverint*, Halle, 1729, in-4°. Mais son *Introduction aux sciences économiques, politiques et domaniales*, Halle, 1729, in-4°. (le seul ouvrage qu'il a publié en allemand), est sans doute la plus remarquable de ses productions littéraires. En comparant ce premier essai dans une science absolument neuve au commencement du 18^e. siècle, avec les lumières et les résultats que nous en recueillons aujourd'hui, on s'étonnera de la rapidité des progrès de l'esprit humain dans le court espace d'un siècle.

B—H—D.

GASSER (JEAN-MICHEL), orientaliste d'Allemagne, naquit à Schwiebfurt, le 14 janvier 1700, et fit ses études à Halle. En 1724, il commença à enseigner dans l'école de cette ville, devint recteur de Calbe, sur la Saale, quatre ans après; et, en 1732, il passa au rectorat du gymnase luthérien de Halle : enfin il professa la philosophie à Erlang, en 1753, et mourut le 28

janvier de l'année suivante. On doit à ce savant quelques ouvrages, parmi lesquels on distingue : I. *Historia rectorum Halensium post emendationem sacrorum ante gymnasium conditum*, Halle, 1743, in-4°. II. *Rectorum Halensium à condito gymnasio vitæ*, ibid., 1744, 1745, in-4°. III. *Progr. de origine artis typographicae*, ibid., 1740, in-4°. IV. *Progr. de συαχθια Solonis, de συαχθια Romanorum, de συαχθια Hebræorum, de συαχθια Patris cœlestis per filium indulta*, ibid., 1747, 1749. V. *Essai d'un nouveau plan d'études pour le gymnase de Halle*, ibid., 1753, in-4°, en allemand. Gasser est encore auteur de divers opuscules dont on trouve la nomenclature dans Meusel, *Lexique des écrivains allemands*, morts de 1750 à 1800.

J — N.

GASSION (JEAN DE), maréchal de France, naquit à Pau, en 1609, d'un président à mortier du parlement de cette ville. Il fit ses premières armes en Piémont et dans la Valteline, sous les ordres du duc de Rohan. La grande réputation de Gustave-Adolphe, roi de Suède, déterminale jeune Gassion, avide de s'instruire dans l'art de la guerre, à aller joindre, en Allemagne, l'armée de ce prince, alors l'école la plus célèbre de l'Europe. Il y fut accueilli par Gustave, avec la plus grande distinction ; et sa conduite brillante à la bataille de Leipzig, en 1631, et au passage du Lech, lui acquit son estime et sa confiance. Une gratification considérable que Gassion obtint du Roi, en récompense d'une action d'éclat, ayant été distribuée par lui à ses compagnons d'armes, ce procédé généreux augmenta encore les bonnes dispositions de ce prince en sa faveur ; et il ne tarda pas à en ressentir les heureux

effets. Gustave, qui méditait le siège d'Ingolstadt, étant allé reconnaître la place de fort près, et un boulet de canon ayant tué son cheval, Gassion se trouva là le premier pour relever le roi tout couvert de sang et de boue ; cet empressement lui valut un régiment, faveur qui fut accompagnée d'un compliment flatteur : *Le régiment que je vous donne, lui dit Gustave, sera un régiment de chevet, car on pourra dormir auprès en toute sécurité.* Gassion, qui s'était encore distingué aux sièges de Biberach, de Donawerth et d'Augsbourg, obtint un brillant succès sur les Autrichiens, en favorisant la jonction d'un renfort devenu très nécessaire à l'armée suédoise, pressée, près de Nuremberg, par celle de Wallenstein, forte de 60,000 combattants. Ce service était si important dans cette circonstance, que Gustave le força de lui demander la grâce qui lui serait la plus agréable. Gassion ayant répondu *qu'il souhaitait être envoyé encore au-devant du corps de troupes que sa Majesté attendait* : — *Marche, lui répondit ce prince, en lui sautant au cou ; je répons de tout ce que tu laisses ici ; je garderai tes prisonniers, et t'en rendrai bon compte.* Enchanté de sa fidélité, autant que de son courage, il lui confia le commandement de la compagnie destinée à sa garde. Gassion était à la veille d'obtenir du roi des récompenses encore plus magnifiques, et même les premiers grades militaires, lorsque la mort vint surprendre ce grand prince, au sein de la victoire, le 16 novembre 1632, dans les plaines de Lutzen. Gassion, ayant perdu son bienfaiteur, prit le parti de retourner dans sa patrie, et d'y amener son régiment. Sa réputation, qui l'y avait devancé, rendit tous les généraux français ja-

lonx de l'avoir dans leur armée. Ayant rejoint celle du maréchal de la Force, en Lorraine, il signala son arrivée dans ce duché, par la défaite d'un corps de 1600 Lorrains, à la suite de laquelle il s'empara de plusieurs places, telles que Charmes, Neuchâtel, et ravitailla Chasté. Le nom de Gassion portant la terreur chez l'ennemi, il attaqua, en 1635, avec 500 chevaux, le fameux Jean de Wert, qui en avait 6000, le battit, et lui fit 1500 prisonniers. Les années suivantes, il se distingua encore aux combats de Raven, de St.-Nicolas, au siège de Dole, à la prise de Turin, sous le maréchal d'Harcourt, et à celles d'Hesdin et d'Aire. En 1639, Gassion fut envoyé à Rouen, à l'occasion d'une insurrection qui avait eu lieu dans cette ville, et contribua à y ramener le calme. Ce qu'il y eut de particulier dans cette circonstance, c'est qu'il fut, sous les ordres immédiats du chancelier Séguier, chargé de rétablir l'ordre, avec le commandement général des troupes. La gloire dont se couvrit Gassion dans les diverses occasions que nous avons citées, lui mérita le grade de maréchal-de-camp; mais cette gloire fut encore surpassée par celle qu'il acquit, le 19 mai 1645, à la célèbre journée de Rocroi. Le duc d'Enghien, depuis, le grand Condé, alors âgé de vingt-deux ans, commandait l'armée française. La cour lui avait donné le maréchal de l'Hôpital, comme une espèce de Mentor; il s'agissait de secourir Rocroi, vivement pressé par les Espagnols: mais avant d'arriver dans la plaine qui entoure cette ville, il fallait traverser des défilés très étroits, au milieu des bois qui la circonscrivent; difficultés qui rendaient cette entreprise extrêmement délicate. Gassion, qui était allé à la découverte, et qui même était parvenu à intro-

duire 500 hommes dans la ville, ayant fait un rapport favorable aux intentions du prince, la bataille fut résolue, malgré l'opposition du maréchal. Le général espagnol, qui la désirait aussi vivement que les Français, parce que sa présomption lui faisait regarder la victoire comme assurée, laissa passer, le 18 mai, l'armée française par les défilés, sans l'inquiéter, et la laissa même se former en bataille dans la plaine, presque à portée du canon, espérant la faire prisonnière toute entière. Le combat ayant commencé le 19 à la pointe du jour, Gassion, chargé du commandement de l'aile droite, sous les ordres du duc d'Enghien, ayant pris en flanc l'aile gauche des ennemis, tandis que le prince l'attaquait de front, cette aile fut bientôt rompue. Dès-lors la bataille étoit gagnée (*Foy. CONDÉ*), si le maréchal de l'Hôpital eût été aussi heureux à la gauche, qu'il commandait. Le prince, ayant été forcé de voler à son secours, Gassion n'en conserva pas moins son avantage, et, poursuivant l'ennemi l'épée dans les reins, tailla en pièces tout ce qui lui opposait quelque résistance. Après l'action, le prince lui dit obligeamment, en l'embrassant, que *c'était à lui qu'il était redevable de la victoire*. La bataille de Rocroi fut suivie du siège et de la prise de Thionville, où Gassion fut blessé dangereusement, et reçut le bâton de maréchal de France, pour fruit de ses glorieux services. L'année suivante, ayant été chargé du commandement d'un corps d'armée, destiné à agir en Flandre, sous les ordres de Gaston, duc d'Orléans, il contribua à la prise de Gravelines. En 1645, il se rendit maître de Béthune, de St.-Venant, d'Armentières, ainsi que de plusieurs autres places. Dans le mois de mai 1646, le maréchal

ant rencontré un
 ignoles, forte et re-
 Bruges et Dur
 le déficit entièrement.
 après, une autre divi-
 e nation, commandée
 Caracènes, éprouva le
 perdit un grand nom-
 La prise de Courtrai,
 et de Duinkerque, sui-
 cet avantage. Le ma-
 sion, toujours actif et
 termina cette campagne
 ment qu'il l'avait com-
 é de conduire un convoi
 , un corps ennemi,
 nq régimens d'infante-
 valerie, ayant tenté de
 issage, il le défît entiè-
 500 hommes, fit 500
 à euleva 1200 chevaux
 métendards. En 1647,
 sold, ayant entrepris le
 trecies, les maréchaux
 de Rantzau, qui commé-
 mée française, eurent
 demêlé assez vif, et
 is à temps pour secon-
 suite de ce fâcheux con-
 sion, qui avait pris la
 siéger Lens. Ce fut de-
 te place qu'il trouva le
 lonieuse carrière. Il ve-
 une demi-lune, dans
 it logé, lorsque s'aper-
 assiégés avaient établi
 n face, et qu'ils se pré-
 fendre à l'aide d'un feu
 usqueterie, il ordonna
 tre; mais comme les
 nt, il s'y précipita lui-
 premiers, pour donner
 autres, avec ce cou-
 rdeur naturelle qui ne
 jamais. Sa valeur lui
 ; atteint à la tête d'une
 net, lorsqu'il faisait des

efforts pour arracher un pieu, il mou-
 rut cinq jours après, le 2 octobre
 1647, à Arras, où on l'avait trans-
 porté. *La France*, dit Montglat à
 cette occasion, *en gagnant une bi-
 coque, perdit un grand capitaine.*
 Sa mort vint à propos, dit Réboullet,
 pour le mettre à couvert des ressentiments
 du cardinal Mazarin, qu'il avait
 personnellement offensé, par des
 discours outrageants, et qui, à son
 tour, se disposait à s'en venger, et
 avait supposé, pour le perdre, qu'il
 avait le dessein de se soustraire à
 l'obéissance du roi, en se formant un
 petit état indépendant, avec les
 places sises au-delà de la Lys, dont
 il avait le gouvernement. Guerrier in-
 fatigable, soldat intrépide, toujours
 à cheval pour harceler l'ennemi, rien
 ne paraissait impossible à son cou-
 rage. Lorsqu'on opposait au cardinal
 de Richelieu quelques difficultés sur les
 opérations militaires, il répondait ordi-
 nairement qu'*elles seraient levées
 par Gassion.* Un jour, un officier en
 présentait une à ce général, qui parais-
 sait insurmontable; il en reçut cette
 réponse : *J'ai dans ma tête, et je
 porte à mon côté tout ce qu'il faut
 pour la vaincre.* Ce général si hardi,
 si téméraire même dans les combats
 particuliers, était fort prudent lorsqu'il
 s'agissait d'une affaire générale, dont
 il calculait d'avance toutes les chances.
 Quelques historiens, car il faut con-
 sidérer les héros sous toutes les faces,
 l'ont accusé de présomption, de rap-
 acité, et même de peu d'humanité
 dans la guerre. Gassion est mort cé-
 libataire; il disait, lorsqu'on l'invitait
 de contracter une union, qu'*il ne fai-
 sait pas assez de cas de la vie pour
 en faire part à quelqu'un.* Gustave-
 Adolphe le pressant un jour à ce sujet,
 et lui proposant un parti fort riche :
 Sire, lui répondit-il, j'ai beaucoup de

Respect pour le sexe; mais je n'ai pas d'amour : ma destinée est de mourir soldat et garçon. Il existe une *Histoire du maréchal de Gassion*, Paris, 1673, en 4 volumes in-12, par l'abbé de Pure, si fort ridiculisé par Boileau. Cet ouvrage, assez mal écrit, renferme néanmoins des faits assez piquants. Le médecin Théophraste Renaudot avait donné *la Vie et La Mort du maréchal de Gassion*, Paris, 1647, in-4°; et l'avocat P. L. Moline a publié son *Éloge historique*, 1766, in-8°.

P—E.

GASSNER (JEAN-JOSEPH), regardé comme un thaumaturge par ses partisans, et comme un charlatan par le plus grand nombre de ses adversaires, naquit, le 20 août 1727, à Bratz, près de Pludentz, sur les frontières du Tyrol et de la Souabr. Après avoir achevé ses études à Inspruck et à Prague, il embrassa l'état ecclésiastique, et obtint en 1758 la cure de Klösterle, diocèse de Coire, dans le pays des Grisons. Il y avait quinze ou seize ans qu'il remplissait ses modestes fonctions, à l'entière satisfaction de ses supérieurs et de ses paroissiens, quand le bruit se répandit qu'il guérissait toutes sortes de maladies par l'imposition des mains, sans aucun remède et sans rétribution; qu'il avait même guéri une comtesse de Wolfegg, en lui envoyant sa bénédiction. Les malades accourent à Klösterle de toutes parts, d'abord par cinquante ou soixante, bientôt par cinq et six cents : enfin cédant aux instances qu'on lui faisait de se mettre plus à la portée d'un grand nombre d'infirmes, qui ne pouvaient entreprendre le pénible voyage du pays montagneux des Grisons, il obtient de son évêque la permission de s'absenter de sa cure pour quelque temps, et se rend successivement à Wolfegg, à Weingarten, à

Ravenspurg, à Detlang, à Kü à Morspurg et à Constance, exorcisant et guérissant les Le cardinal-évêque de cette ville, soupçonnant de l'illusion la fraude dans ces guérisons, miner le thaumaturge par le de son séminaire. Gassner fa fession de foi la plus orthodoxe qu'il n'a jamais eu la pi de se donner pour un saint, un homme à miracles, et qu' qu'user du pouvoir conféré p nation à tous les prêtres et m simples exorcistes (1) de cha nom de Jésus Christ, les di sont, dit-il, plus souvent c pense, la cause de nos mal raconte à qui veut l'entendr tourmenté long-temps lui-mê mal de tête intolérable et d'a firmités auxquelles les medici pruck n'avaient rien pu com il avait d'abord, et inutileme ché quelque remède dans li des ouvrages de médecine: s nant enfin que la cause de sa pouvait être surnaturelle, il a dié tout ce qu'il avait pu se de livres sur les obsessions, convaincu par le succès de s cismes, tant sur lui que sur tres, que les maladies qui l'humanité sont de trois espè unes, purement naturelles, quement du ressort de la m d'autres, peut-être aussi nom sont purement diaboliques et tes par une obsession. Un es fait avec foi par un prêtre quel par l'invocation du saint noi sus, doit les guérir infailible il ne guérit qu'en partie cell troisième espèce, produites

(1) L'ordre d'*Exorciste* est un des qu'on appelle mineurs, et qui précède diaconat.

tion et où l'invasion diabolique compliquée avec une cause. Surpris d'une si étrange le prélat renvoya Gassner cure de Klösterle, en 1774. informations qu'il fit prendre compte, l'ayant convaincu de sa foi, de sa soumission bonnes mœurs, il lui permit ir et de continuer ses exorcismes qu'il fit avec le plus grand élan, à Sulzbach et à Radepuis décembre 1774 jusqu'à l'année suivante. Les malades qui accouraient à ces parties de l'Allemagne, et même de la France (1), jours croissant. On y voyait des juifs et des protestants, des enfants de six à sept ans, et une foule qu'il était impossible de supprimer sans collusion avec l'exorciste. Un officier public, tenait les interrogations, des réponses moindres circonstances : ce procès-verbal était signé, chaque jour, par les notables d'entre les nobles, les ecclésiastiques et par les médecins, protestants, lorsqu'il s'en tenait à l'assemblée. Après une ou deux sessions générales faites au château de Gassner, s'il avait lieu de juger de l'obsession ou circonscription, on faisait par faire ce qu'il appelait l'exorcisme probatoire, en sommant le diable d'opérer sur le patient par les symptômes de la maladie par laquelle il avait coutume de le tourmenter. Si aucun signe extraordinaire ne se manifestait, la maladie était déclarée naturelle ; et l'on passait à un autre malade, le plus souvent, les con-

vulsions ou les cris du malade annonçaient la présence de l'esprit malin, et sa docilité à la voix de l'exorciste. Dans les commencements, celui-ci passait de suite à la conjuration définitive, et renvoyait le malade guéri ou se croyant tel. Les protestants, si nombreux en Allemagne, ne manquèrent pas de dire que ces prétendus signes, ces convulsions n'étaient que des grimaces convenues d'avance, ou échappées à des gens crédules, dont on avait frappé l'imagination. Pour convaincre les esprits-forts, Gassner en vint à prolonger, outre mesure, ses exorcismes probatoires, pendant plusieurs heures, interrogeant en latin les gens du peuple ou les enfants, et s'attachant surtout à ordonner au diable de produire, à son commandement, les variations les plus extrêmes et les plus subites dans le pouls du malade ; ordonnant à la fièvre de ne se manifester qu'à une main, de passer de l'une à l'autre, de là au pied, etc. Les médecins qui tenaient le poignet du patient, étaient stupéfaits de ces effets singuliers dont ils ne pouvaient rendre raison. L'exorciste triomphait, et défiait hautement la critique. Le duc de Wurtemberg, oncle du roi actuel, ayant témoigné l'intention d'examiner par lui-même ces faits merveilleux, Gassner le supplia respectueusement d'exécuter son projet ; et pour bannir jusqu'à l'ombre du soupçon de charlatanisme, il le pria de nommer les médecins qui devaient l'accompagner, les malades sur lesquels l'opération devrait avoir lieu, et les témoins qu'il jugerait à propos d'admettre au nombre des spectateurs. Toutes ces précautions furent observées. Un des médecins prend le bras de son malade, au pouls duquel Gassner avertit qu'il va faire passer successivement tous les caractères et toutes les espèces de pulsations. L'ex-

(1) C'est le procès-verbal de l'exorcisme du 20 août 1775, à Sulzbach, n.º. 148, pag. 195 du *Le comte de Faubert, grand-bailli d'épiscopat de Bourgogne, demeurant à Paris, et de Bourbon-Lainy, y fut guéri, ou* etc.

périence fut complète : à la demande successive du médecin et à la parole de l'exorciste, le pouls passa successivement par toutes les variations dont il peut être susceptible. Ce procès-verbal, signé par les témoins les plus considérables, et muni de la signature et du sceau du prince, fut apporté à Paris, dans un voyage que le duc y fit vers 1777, et plusieurs personnes en ont eu communication (1). Gassner devait avoir, et eut en effet, de nombreux contradicteurs. Outre les articles de gazettes, on vit pleuvoir les pamphlets pour et contre ses opérations. Quelques faits furent révoqués en doute : on cita des guérisons qui n'avaient été ni radicales ni complètes, quoiqu'il eût la ressource d'attribuer ce mauvais succès au peu de foi du malade. En général, on contestait peu des faits qui étaient de notoriété publique ; on discutait seulement s'ils étaient le résultat de moyens naturels, de prestiges, ou de miracles réels. Ses plus redoutables adversaires parmi les catholiques, furent le P. Sterzinger, théatin, et le célèbre médecin Ant. de Haen. Le premier, ayant fait le voyage de Munich à Ratisbonne, pour assister à l'un de ces exorcismes, n'y vit rien qui lui parût bien merveilleux et qu'il ne crût pouvoir expliquer par quelque principe physique, peut-être encore inconnu, mais qui se découvrirait un jour comme l'électricité, le magnétisme, etc. Il publia contre ces opérations plusieurs écrits, dans lesquels on l'a même accusé d'avoir montré peu de bonne foi. De Haen n'avait pas vu Gassner; mais ayant été chargé par l'impératrice-reine, peu d'années auparavant, d'examiner de prétendus possédés, il avait établi à Vienne un

(1) Voyez la *Règle suprême de vérité* (par l'A. de M.), Paris, 1808, in-8°, et le *Choix des Lettres édifiantes*, par le même auteur, tom. I, pag. 305.

hôpital *ad hoc*, avait suivi de près leur traitement, et s'était convaincu que ces malheureux n'étaient que des maniaques ou des personnes affectées d'autres maladies nerveuses. Quant aux opérations merveilleuses du curé de Klösterle, il s'en fit rendre un compte exact par ses nombreux correspondants, en examina les procès-verbaux authentiques; et, convaincu que plusieurs de ces effets singuliers ne pouvaient s'expliquer par des causes naturelles, qu'on ne pouvait cependant qualifier de miracles des scènes qui finissaient par donner plus de scandale que d'édification, il conclut que si l'on veut les expliquer, il faut les regarder comme des opérations diaboliques (1). C'est ainsi qu'il termine son traité de *Miraculis*, composé sur cette matière, qu'il paraît discuter plutôt en théologien qu'en médecin. L'opinion de ce savant professeur, les pamphlets du P. Sterzinger, les déclamations des journalistes qui calculaient combien de millions de florins l'affluence des malades et des curieux faisait sortir annuellement des divers petits états d'Allemagne, pour enrichir les aubergistes de Ratisbonne ou d'Ellwang (car le désintéressement de Gassner ne fut jamais mis en doute); le bruit qu'on répandait malignement que ces conjurations *au nom de Jésus*, n'étaient qu'un premier pas pour provoquer le vœu du rétablissement des jésuites (2); enfin cette épi dénie d'obsessions dont le nombre semblait augmenter à vue d'œil, tou

(1) *Regero.... encomiastes ejus nos cogere i dicamus Gassneri portentia opera diaboli em Haen, De miraculis, pag. 144. Paris, 1778, in-11*

(2) De Haen allègue ce motif d'après un procès du protocole de l'exorcisme de Marie-Anne Trébin, religieuse de Munich, possédée par six millions de diables. Cette pièce, contre laquelle les partisans de Gassner se sont élevés et faux, porte divers caractères de supposition. Elle paraît en 1776, sous ce titre : *Ellwangischer Pr toll vom 8 dec. 1774, etc.*, in-8°, de 119 pag. allemand.

circonstances de l' -
 autorités supérieures L'évê :
 stance, les arche le r
 et de Saltzbourg (2) défendi-
 as leurs diocèses cette manière
 par les esprits de ténèbres.
 II, par un rescrit impérial de
 5), obligea l'exorciste de quitter
 sone. Le prince-évêque de cette
 qui l'avait dès le commencement
 son chapelain de cour, avec le
 e conseiller ecclésiastique, lui
 de continuer, pendant quelque
 ses opérations à Ellwang, où
 encore le 21 octobre 1777. Ne
 it cependant résister plus long-
 à la force de l'opinion publique,
 at lui donna, dans son diocèse,
 : de Bondorf, où Gassner, ren-
 : paisibles fonctions du minist-
 istoral, mourut obscur et ignoré
 vril 1779. De Haen le repré-
 comme un homme jovial et enu-
 ré de toute mélancolie : suivant
 , ce bon curé avait l'air si peu
 ien que ceux qui l'ont comparé à
 er, et lui ont supposé les secrets
 étendu magnétisme, n'ont pas
 né plus juste que le médecin de
 e. Le désintéressement de Gass-
 qui n'acceptait jamais rien des
 les sous aucun prétexte, et sa
 sion entière à ses supérieurs,
 lent au moins déposer en faveur
 bonne foi. Il prétendit défendre
 trine par les deux opuscules sui-
 , qu'il fit imprimer en allemand :
Veise fromm und gesund zu
1, oder nützlicher Unterricht
c'est-à-dire, Instruction pour
vaincre le diable, Kempten, 1774,
 : 9°. édit., Augsbourg, 1775,
 , de 56 pag., avec le portrait de
 ser. II. *Antwort*, etc., c'est-à-

dire, *Réponse aux remarques de la*
gazette de Munich, Augsbourg, 1774,
 in-8°. Mais le nombre des ouvrages pu-
 bliés à son occasion devint bientôt si
 considérable qu'on en a fait une biblio-
 graphie spéciale, sous le titre de Bi-
 bliothèque magique (*Zauberbiblio-*
thek), 1776, in-8°, de 94 pag., sans
 nom d'auteur ni lieu d'impression. On
 y trouve la notice raisonnée de plus de
 quatre-vingts articles (1) ; et l'on en
 compterait plus de cent, si l'on y ajout-
 ait ceux qui ont paru depuis. Les plus
 importants sont, la *Vie de Gassner*,
 avec l'*extrait du protocole d'Ell-*
wang, 1775, in-8°, de 32 pag., et
 la *Description des opérations mer-*
veilleuses qui ont eu lieu à Sulzbach
en 1775, avec l'addition de celles
d'Ellwang, du 21 octobre 1777,
 Francfort, 1778, in-8°. de CLXXX et
 303 pag. Tous ces ouvrages sont en
 allemand. — Nicolas GASSNER, pein-
 tre de paysage, né à Francfort sur le
 Mein, vers le milieu du 17^e. siècle,
 s'appliqua surtout à la miniature. Il
 passait pour avoir des connaissances
 fort étendues en médecine, en philoso-
 phie et même en théologie : l'agrément
 et la variété de ses conversations le
 faisaient rechercher, et il fut employé
 dans les cours de Copenhague, de
 Dresde, de Cassel, etc. Un de ses
 ouvrages les plus estimés est la suite
 des douze mois, en douze beaux pay-
 sages qui ornent le cabinet de l'empereur,
 à Vienne. C. M. P.

GAST (JEAN), historien anglais,
 né en 1716, à Dublin, mort en 1788.
 Son père, officier français, avait quitté
 Bordeaux, pour cause de religion ;
 sa mère était parente du président de

lettre pastorale du 6 décembre 1775.

id du 15 mars 1775 et du 5 janvier 1776.

Herbert. *Hist. by the night*. tom. II, p. 521.

(1) Les 32 premiers avaient déjà paru, sous le
 même titre, dans le tome XXIV, pag. 609 et suiv.
 de la *Bibliothèque allemande universelle*, publiée
 à Berlin par Nicolai. En lisant ces notices, on s'a-
 perçoit aisément qu'elles sont rédigées par un
 protestant.

Montesquieu. Gast reçut sa première instruction dans l'école diocésaine de St.-Patrice, à Dublin, et acheva ses études au collège de la Trinité. Il entra dans les ordres, après s'être marié, et fut d'abord chapelain d'une congrégation française à Portarlington, et en 1744, curé de St.-Jean de Dublin. A ces fonctions, l'entretien d'une famille nombreuse l'obligea d'en ajouter d'autres, et particulièrement celles de maître d'école; il y était également propre par son savoir et par son zèle. Il publia, en 1753 ou 1754, les *Rudiments de l'Histoire grecque*, en forme de dialogues, en un volume in-8°. Cet ouvrage fut très bien accueilli. C'était, à ce qu'il paraît, le premier écrit sur ce sujet, dans la langue anglaise, où l'auteur, profondément versé dans les langues anciennes et doué d'un esprit indépendant, eût remonté aux écrivains originaux, mais sans se laisser entraîner aveuglément à leurs opinions. L'érudition et l'exactitude s'y allient à la chaleur et à l'élégance du style. Gast en donna ensuite une continuation, mais en quittant la forme dramatique, qui coupait désagréablement une narration animée. L'avantage qu'il eut de compter parmi ses écoliers le petit-fils d'un des grands dignitaires de l'église d'Irlande, servit plus à sa fortune que son mérite personnel, retenu dans l'obscurité par sa modestie. Il fut alors pourvu de deux bénéfices lucratifs, l'archidiaconat de Glandelagh, et la cure de St.-Nicolas, à Dublin. Il abandonna presque entièrement les fonctions de l'enseignement, devenues trop fatigantes pour son âge. Il publia en 1782, in-4°, l'*Histoire de la Grèce, depuis l'avènement d'Alexandre de Macédoine, jusqu'à sa soumission définitive à la puissance romaine*. C'était la continuation de

l'ouvrage que nous avons cité, et a réimprimé depuis, également de la forme dramatique. Ce livre d'une réputation méritée dans une robe savante. Il a été traduit en français (par madame de Villeroy inséré par Leuliette dans le 2^e tome de son *Histoire de la Grèce traduite de plusieurs auteurs anglais*, Paris, 1807, 2 vol. (Voy. LEULIETTE). On a aussi de Gast des *Lettres d'un ministre de l'église d'Irlande à ses paroissiens catholiques romains*. X-

GASTALDI (JÉRÔME), cardinal naquit à Gènes au commencement du 17^e siècle, d'une famille distinguée dans la diplomatie. L'état ecclésiastique que qu'il embrassa de bonne heure lui fit choisir Rome pour sa résidence. En 1656, pendant la peste qui ravagea cette ville, ou je ne sais sur lui, pour la charge de nonce apostolique à Venise, il se fit remarquer par sa fermeté et sa sagesse. Il se fit ensuite nommer nonce à Constantinople. Il saisit avec empressement cette occasion de satisfaire sa ambition pour la véritable gloire, d'être utile à ses semblables, et de paraître, dans cette circonstance, avec un courage héroïque et un dévouement sans bornes. Après avoir été nonce à Venise, il fut nommé nonce à Rome, et par la suite général de santé; et, dans ses diverses fonctions plus pénibles et plus importantes encore, il déploya une même prévoyance, la même fermeté, la même intrépidité, et la même ardeur pour le bien public. Une conduite si généreuse, mais qui ne lui valut pas toujours aux honneurs et à la fortune, lui ouvrit le chemin à de hautes dignités. Il fut fait archevêque de Bénévent, légat de Bologne, et ne fit pas moins admirer sa vertu sous la pourpre que dans l'habit infect des hôpitaux. Sous le titre de *Tractatus de avertendâ et*

l' *peste, politico-legalis*, Bonna, 1684, in-fol., il a laissé un ouvrage justement estimé, dans lequel il a transmis à la postérité le fruit de ses observations sur la peste de Rome, et l'histoire des moyens de salubrité, de police et d'hygiène qui furent employés avec succès contre cette terrible peste. Ce respectable prélat mourut en 1685. CM—T.

STALDY (JEAN-BAPTISTE), médecin, naquit à Sisteron en 1674, et mourut à Avignon en 1747. Il fut d'abord un jeune homme dans cette ville, trouva tant de moyens de satisfaire son goût pour l'étude, qu'il se décida à s'y fixer. Après s'être inscrit à la faculté de médecine d'Avignon, il en occupa la chaire de précepteur avec distinction, et y enseigna pendant environ quarante ans. Il fut aussi avec zèle à la pratique des hôpitaux; et il rendit de grands services à cette ville, pendant la peste qui la ravagea en 1720. Ses principaux ouvrages sont : *Institutiones medicinae physicomicae*, Avignon, 1715, in-12. Les principes qu'il y développe sont fondés sur la théorie de Descartes. Il a un grand nombre de *Questions médicales* et de *Dissertations académiques*, publiées séparément en latin. La plus remarquable a pour objet l'emploi des bains froids dans le traitement des rhumatismes; l'auteur rapporte plusieurs exemples de guérisons de ces affections rhumatismales entièrement guéries par ce moyen: de ces diverses productions sont pleines d'idées fausses, d'hypothèses et d'opinions surannées. Il est étonné surtout que l'auteur n'ait point altéré dans la cataracte. Joseph GASTALDY, fils du pré-

cédent, membre de la société de médecine de Paris, et médecin en chef de l'hôpital des Fous à Charenton, exerça la médecine pendant quarante ans, soit à Avignon, soit à Paris. Il avait acquis beaucoup d'expérience dans le traitement de l'aliénation mentale: il mourut à Paris d'une attaque d'apoplexie en janvier 1806, sans avoir laissé aucun ouvrage digne d'être transmis à la postérité. C'est à lui qu'est dédiée la 5^e. année de l'*Almanach des Gourmands*. CM—T.

GASTAUD (FRANÇOIS), né à Aix, en Provence, d'une famille considérée dans le pays, entra chez les pères de l'Oratoire, dès l'âge de quatorze ans. Il fit son cours de philosophie à Marseille, et celui de théologie à Arles, où il eut pour maître le père Quiquenan de Beaujeu, qui, depuis, fut évêque de Cahors. Sorti de l'Oratoire à l'âge de dix-neuf ans, il vint à Paris et prit les ordres. Joignant à la vivacité provençale un jugement solide et des connaissances assez étendues en littérature, écrivant avec goût, parlant purement et avec aisance, il courut la carrière de la chaire, et fut, pendant quelque temps, habitué à la paroisse de St.-Paul, où ses sermons rassemblaient un nombreux auditoire. La mort d'un frère, avocat célèbre au parlement de Provence, le rappela à Aix. Il résolut non seulement de s'y fixer, mais même de remplacer son frère au barreau. Il lui fallait pour cela faire de nouvelles études: il se retira à la campagne pour s'y livrer plus librement, revint prendre ses grades, et se fit recevoir avocat, après avoir obtenu de la cour de Rome les dispenses nécessaires. Il ne se distingua pas moins dans la plaidoirie qu'il ne l'avait fait dans la prédication; et ce qui est encore plus digne d'éloge, il se chargea toujours, de

préférence et avec un désintéressement louable, des causes des ecclésiastiques et des pauvres. Malheureusement, l'éclat de talents si utilement employés, et accompagnés de qualités estimables, même de véritables vertus, fut un peu terni par les torts de l'esprit de parti. Gastaud professait ouvertement des opinions que l'Église avait réprouvées. Il était ami du P. Quesnel, et l'un de ses plus grands admirateurs. Ennemi passionné des jésuites, il avait, en 1717, plaidé dans une cause importante, où ces pères étaient intéressés, et l'avait gagnée contre eux. Il les poursuivait en toute occasion à outrance, et se montra un de leurs plus ardens adversaires dans l'affaire scandaleuse du P. Girard. Il écrivit avec peu de ménagement contre M. de Belzunce, évêque de Marseille, et l'un des plus respectables prélats du clergé de France. Quelques-uns même lui imputent de n'avoir pas été étranger à la folie des convulsions. Il fut exilé à Viviers en 1727, et rappelé huit mois après. Exilé de nouveau, en 1751, dans la même ville, il y mourut d'une hydropisie de poitrine, le 18 mars 1782, et fut, à cause de ses opinions, que sans doute il ne voulut point rétracter, privé de la sépulture ecclésiastique. On a de Gastaud : I. Un *Discours prononcé au Val-de-Grâce, à l'occasion des prières de quarante heures pour Louis XIV.* II. Un *Recueil d'homélies sur l'Épître de St. Paul aux Romains*, 2 vol. in-12, Paris, 1699. Il y donne l'explication littéraire et morale du texte de cette Épître : à la tête du 1^{er} volume, se trouve l'éloge de ce saint apôtre (1). III. *Oraison funèbre de Mad. T**** (Ti-

(1) Le P. Lelong s'est trompé, en attribuant cet ouvrage à Joseph Gastaud, frère de François, et supérieur du séminaire d'Uzès.

quet), *exécutée en 1699, avoir attenté à la vie de son n* 1699, in-4°; plaisanterie de son qui ne coûta à Gastaud que quatre heures de son temps, et n'avait point sorti du cercle étroit elle avait pris naissance, mais imprimée à son iusu. Le P. Chamer, dominicain et célèbre prêtre, la prit au sérieux, et y crut les moines intéressés, en fit la que. Gastaud répondit avec assésel, et le public s'amusa de ce (Voy. CHAUCHEMER). Tous écrits avaient paru avant que Gastaud retournât à Aix. IV. *La Jaque des jésuites démasquée, et messire Ignace de Foresta de longne, évêque d'Apt.* V. *Les sions, ou les Erreurs de l'Évêque de Marseille* (Belzunce), ou *Jactation des différents arrêts dulement de Provence contre ce p* 1710, in-12. VI. *Réflexions ques sur le Mandement du prélat sur la grâce, en deux l* Ouvrages de circonstance, aujourd'hui oubliés.

GASTON, vicomte de Béarn des seigneurs français qui se distinguèrent le plus dans la première croisade. Avant son départ, il publia une ordonnance pour le maintien de la paix entre ses sujets, monument précieux de l'état de la législation à cette époque (1). Il joignit ensuite Rainier comte de Toulouse, et dut bien à sa naissance qu'à ses belles actions l'honneur de commander une partie de l'armée des croisés. Il contribua à la prise de Nicée en 1097; eut une part à la victoire signalée remportée sur les Sarrazins, près d'Antioche, l'année suivante; marcha ensuite à Jérusalem, dont le siège avait été

(1) M. Michaud en a donné un extrait dans son *Histoire des Croisades*, t. I.

sola, fut chargé de la construction des machines destinées à protéger l'approche des murailles; preuve de ses connaissances dans ce qui composait alors l'art de la guerre; enfin il fut un des chevaliers qui montèrent les premiers à l'assaut, et qui décidèrent, par leur exemple, du sort de cette ville. Après la prise de Jérusalem, il s'embarqua au port de Laodicée, et arriva à Constantinople, où il reçut de l'empereur l'accueil le plus distingué. Gaston revint peu de temps après dans ses états; mais, au bout de quelques années, il prit de nouveau les armes contre les infidèles, et mourut en Espagne en combattant pour la foi. Tous les historiens contemporains vantent la bravoure et l'habileté de Gaston. Guillaume de Tyr, Raimond d'Agiles et l'abbé Guibert, lui donnent de magnifiques éloges. C'est sans aucun fondement que l'abbé de Vertot a dit que Gaston demeura à Jérusalem, et qu'il consacra le reste de sa vie au soulagement des pauvres, dans la maison des Hospitaliers de St. Jean, dont il avait pris l'habit.

W—s.

GASTON. Voy. FOIX et ORLÉANS.

GASTON (MARIE - JOSEPH - HYACINTHE DE), poète français, né à Rhodéz en 1767, vint fort jeune à Paris, et fut élevé au collège du Plessis. Appartenant à une famille distinguée, il embrassa de bonne heure la profession militaire; et il avait à peine vingt ans, qu'il servait déjà en qualité de capitaine de cavalerie. Forcé, par les orages de la révolution, de s'exiler de sa patrie, il se réfugia à Coblenz, servit dans l'armée de Condé, et se rendit à Hambourg, où l'un de ses oncles lui fournit une modique somme avec laquelle il fit à pied le voyage de St.-Petersbourg. Arrivé dans cette

capitale, il n'eut d'autre ressource pour subsister, que celle de donner des leçons de français; mais enfin la fortune cessa de le persécuter. Le comte de Romanzoff, ce ministre protecteur des lettres, lui fit composer des pièces de théâtre pour les fêtes qui se donnaient à la cour, lui confia la direction du *Journal littéraire* de St.-Petersbourg, et lui fit accorder par l'impératrice Catherine II une place à la bibliothèque impériale. Rendu à ses goûts littéraires, Gaston crayonna les premiers vers de sa traduction de l'*Énéide*, pour laquelle il devait trouver dans Delille un rival si redoutable. D'un caractère doux, modeste et plein de franchise, Gaston fut accueilli dans les meilleures sociétés de St.-Petersbourg, et y trouva une utile diversion à ses travaux. Les troubles qui désolaient la France paraissant enfin apaisés, il conçut l'espérance de revoir sa famille; et les libéralités du czar Paul I^{er}. lui permirent bientôt de réaliser ses vœux. Ce monarque, qui l'honorait d'une estime particulière, lui assigna, sur sa cassette, une pension de 2400 fr., le créa chevalier de Malte, et, pour comble de faveurs, voulut que ses bienfaits le suivissent en France. Gaston, libre désormais de toute inquiétude, ne songea plus qu'à travailler à sa traduction de l'*Énéide*. Il en publia quelques fragments, qui furent accueillis favorablement. Encouragé par ce début, et redoutant la rivalité du célèbre Delille, il se hâta de faire paraître les quatre premiers livres de son *Énéide*; il obtint quelque succès, et le ministre Fourcroy, qui était parent de l'auteur, fit déclarer son ouvrage classique. On touchait à l'époque de la première organisation des lycées; Gaston fut nommé proviseur de celui de Limoges. C'est en remplissant

cette place, qu'il fit imprimer les 5^e., 6^e., 7^e. et 8^e. chants de sa traduction, qui fut entièrement terminée en 1807. Cette première édition, qu'il dédia à ses frères, vit le jour à Paris, en 3 vol. in-8^o. (1) Elle fut épuisée en moins d'un an, et l'auteur en publia une seconde en 4 vol., avec le texte en regard. Ce succès ne s'est pas soutenu, parce que l'opinion des connaisseurs, qui finit toujours par prévaloir, a placé cette version au rang des ouvrages médiocres de notre littérature. De toutes les qualités essentielles au poète, celle que Gaston laisse le plus à désirer dans sa traduction de l'*Énéide*, est la sensibilité. Il ne s'attache point à rendre ces nuances délicates qui révèlent la manière de sentir du poète latin. Une figure, un tour heureux, une expression dictée par l'âme, placés comme sans dessein au commencement d'une phrase, suffisent quelquefois pour lui donner du mouvement. Voilà de ces choses qui ne doivent jamais échapper au traducteur; et malheureusement Gaston ne les supprime ou ne les altère que trop souvent. Ce n'est pas qu'il n'ait fait une grande étude du rythme et des formes de notre poésie; mais plus occupé de ses propres idées que de celles de Virgile, et ne visant qu'à l'effet, il ne cherche jamais à s'identifier avec cet admirable modèle: il croit compléter les tableaux de ce grand poète, lorsqu'il les défigure ou les termine par des images mesquines. Ce qui est encore à remarquer, c'est que Gaston ne cherche souvent à embellir ainsi Virgile, qu'après avoir échoué dans la manière de rendre ses pensées, ou après l'avoir

(1) Dès 1796 il avait fait imprimer à St.-Petersbourg, les six premiers chants, in-4^o. Quant à l'édition faite en France, le premier volume est de 1803, le second de 1806, le troisième de 1807, in-8^o.; la seconde édition, 1808, 4 vol. in-12, est la seule qui contienne le texte.

mutilé. On pourrait citer, à ce sujet, la description de la tempête suscitée par Junon, l'épisode de Laocoon, et une foule d'autres morceaux dans lesquels le traducteur ne se fait pas scrupule d'abrèger considérablement Virgile. Cependant quelques personnes, jugeant en masse du travail de Delille, comparé à celui de Gaston, ont voulu insinuer que ce dernier était le plus fidèle traducteur; et ils en donnaient pour raison que la traduction de Gaston n'excédait que de trente-huit vers le poème de Virgile, tandis que celle de Delille contenait trois mille onze vers de plus que l'*Énéide*. Il est ridicule que l'on veuille juger des vers par un calcul arithmétique: mais que diront ces calculateurs, si on leur prouve que ce n'est qu'en tronquant Virgile d'une part, et en y ajoutant des vers d'une autre, que Gaston est parvenu à donner à sa traduction à peu près la même étendue que celle du poème latin? Delille, au contraire, s'écarte peu de son modèle: il cherche à en exprimer jusqu'aux moindres détails, et surtout à s'approprier ses tournures et ses expressions. On a dit qu'il paraphrasait continuellement Virgile: s'il le fait, c'est toujours lorsqu'il y est forcé par la différence des langues, et qu'il ne peut rendre autrement la pensée de l'original. C'est particulièrement dans le 4^e. livre de l'*Énéide*, que l'on voit comment, sous la plume de Gaston, tous les traits de sentiment se décolorent. Didon, dans Virgile, s'entretient-elle de sa passion; c'est l'attendrissement de son âme qui reporte son souvenir sur l'époux qu'elle a perdu, et qui lui fait avouer, presque involontairement, qu'elle reconnaît les feux dont elle avait brûlé: Gaston lui fait dire froidement qu'Énée a seul troublé le calme de ses sens; il supprime ensuite le beau mouvement ren-

fermé dans cette apostrophe : *Antè, pudor, quàm te violèm !* Il en est de même de ce vers attendrissant ,

Interea et tacitum vivit sub pectore vulnus,

auquel il croit donner plus d'énergie en disant qu'elle a senti ses feux courir *de veine en veine*, parce qu'il s'est rappelé l'ode de Sapho : ailleurs il nous représente Junon portée sur les ailes du Zéphyr, lorsqu'il s'agit de la peindre courroucée et emportée sur son char par les aquilons furieux. C'est surtout dans les fortes situations qu'une chose mise hors de sa place devient un contre-sens. Pourquoi, dans la description de la tempête, ne nous montre-t-il pas, comme Virgile, *Énée* frissonnant et tendant les bras vers le ciel ? Dans le songe du 2^e. livre, a-t-il conservé cette sublime image de Troie expirante, qui, par la bouche de son héros, recommande ses dieux à Énée : il en est de même de cet hémistiche, *quantùm mutatus ab illo!* qui renferme un sentiment profond. Enfin il n'y a pas jusqu'à ce soupir sorti lentement du fond des entrailles d'Hector, qui ne donne une teinte lugubre au récit de ce songe, et qui ne soit encore un coup de pinceau que le traducteur aurait dû chercher à rendre. Il y a cependant des descriptions dans lesquelles son talent se montre avec moins de désavantage : celles, par exemple, qui ne comportent pas la peinture des mouvements de l'âme. Dans le sentiment il n'y a qu'un point à saisir, et il ne peut être saisi que par celui qui sent fortement ; tandis que dans une description le poète peut varier davantage ses couleurs. Au reste, la traduction de Gaston gagne beaucoup lorsqu'elle n'est comparée ni à Virgile ni à Deffle. Quoique le coloris en soit pâle, et que la recherche s'y fasse quelquefois aper-

cevoir, elle est cependant écrite avec élégance, et offre des vers faciles et assez harmonieux, et même, dans de certains passages, de l'élevation et de la force. Dans les derniers chants de cette traduction, il y a une progression sensible pour le talent ; soit parce que l'auteur, docile à la critique, a cherché à se rapprocher davantage de Virgile ; soit parce qu'il n'avait pas à lutter contre les beautés inimitables des premiers chants de l'*Énéide*, beautés qui étaient le plus contraires à son genre de talent. La traduction de Gaston est accompagnée de notes, où l'auteur montre de l'érudition et du goût, et développe d'excellents principes de morale. Avec de tels principes, peu d'hommes pouvaient remplir plus dignement les fonctions qui lui furent confiées dans l'instruction publique ; mais sa santé s'altérant continuellement, il ne s'éloigna plus de la capitale. C'est là qu'au milieu de cruelles souffrances, fut terminée sa traduction de l'*Énéide*, et qu'il reçut les témoignages les plus flatteurs du grand-maître de l'université et de plusieurs hommes de lettres. Le comte de Romanzoff, qui, à cette époque, fit un voyage à Paris, vint le visiter, et lui porta des paroles satisfaisantes de la part de l'empereur Alexandre. Mais ces douces jouissances, loin de causer une diversion à ses maux, ne servirent qu'à faire consumer plus rapidement les restes de sa vie languissante. Signalant ses dernières volontés par un acte de bienfaisance, il légua une dotation considérable à l'hospice de Rhodes, et mourut, d'une maladie de poitrine, le 14 décembre 1808. Gaston a aussi composé deux tragédies, l'une représentée sur le théâtre de St.-Petersbourg, et l'autre qui devait l'être aux

Français, et dont le sujet, emprunté de Métastase, était *Artaxerce*. Ses autres ouvrages sont des poésies fugitives éparses dans divers recueils, une *Déclaration des Français restés fidèles au Roi* (Francfort, 1793, in-8°), et un poème sur les Quatre âges de la femme, auquel il n'eut pas le temps de mettre la dernière main, et dont on connaît divers fragments. B—L—T.

GASTRELL (FRANÇOIS), évêque anglais, né en 1662, à Slapton, au comté de Northampton, étudia à Oxford, fut nommé en 1684 prédicateur de la société de jurisprudence de Lincoln's-inn, et choisi, en 1697, pour prononcer les huit discours théologiques fondés par Boyle, à Oxford, discours qu'il fit imprimer la même année. Des *Considérations sur la Trinité*, publiées en 1702, où il combat l'opinion de Collins et de Clarke, ses *Institutions chrétiennes*, en 1707, et des *Remarques sur la Doctrine de l'Écriture touchant la Trinité* par Clarke, le firent connaître avantageusement, lui procurèrent la faveur du gouvernement, et, entre autres bénéfices, l'évêché de Chester, en 1714. Sa faveur finit avec le règne de la reine Anne; mais cela ne l'empêcha pas de déployer, en plusieurs circonstances, la fermeté de son caractère. En 1717, l'université d'Oxford ayant été attaquée dans la chambre des pairs, pour une émeute qui avait eu lieu à Oxford le jour anniversaire de la naissance du prince de Galles, Gastrell prit avec chaleur la défense de ce corps, tout en condamnant sa conduite déloyale. Il s'engagea, en faveur de la même université, dans une vive contestation avec l'archevêque de Cantorbéry, qui prétendait dispenser des exercices académiques les sujets nommés par le roi

aux emplois ecclésiastiques. La cour du banc du roi ayant décidé en faveur du candidat, Gastrell en appela au jugement du public, dans un écrit imprimé, pour lequel il reçut les remerciements de l'université. Il s'opposa fortement, quelque temps après, aux procédés de la chambre des lords contre Atterbury, et censura avec sévérité la conduite violente des évêques ses collègues, dans cette occasion, quoiqu'il détestât d'ailleurs les principes de l'évêque de Rochester. Il mourut le 24 novembre 1725. Ses *Institutions chrétiennes*, ou *la véritable parole de Dieu*, sont le plus estimé de ses ouvrages. On cite aussi de lui, *La Prouve morale d'un état futur*, in-8°, sans nom d'auteur. X—2.

GATAKER (THOMAS), théologien et critique anglais, né à Londres en 1574, et élève de l'université de Cambridge, fut successivement instituteur particulier, prédicateur de Lincoln's-inn, et recteur de Rotherhithe, au comté de Surrey. Il parcourut, en 1620, les pays étrangers, se faisant remarquer par son zèle pour le protestantisme. Un ouvrage qu'il avait publié en 1619, in-4°, contre les loteries et jeux de hasard, sous le titre de *Discours sur la nature et l'usage des loteries*, traité historique et théologique; fit alors beaucoup de bruit, et donna lieu à différentes objections, auxquelles il répondit en 1623: il publia ensuite quelques ouvrages de controverse. Choisi membre de l'assemblée des théologiens, convoquée à Westminster, lors de la guerre civile, il partagea leurs travaux sur la Bible; et ses *Notes sur Isaïe*, sur Jérémie et ses Lamentations, sont, dit-on, le meilleur commentaire qui ait paru sur ces ouvrages. S'étant rompu un vaisseau de la poitrine en prêchant, et étant alors fort âgé, il n'en fut que plus assidu à ses travaux de

cabinet, et donna successivement au public un grand nombre de savants écrits. Il fut, en 1648, le premier des quarante-sept ministres qui signèrent la remontrance adressée à l'armée contre le dessein de juger et de faire périr le roi. Il mourut en 1654, dans sa 80^e. année, après avoir été marié quatre fois. C'était un homme modeste et sans ambition, qui refusa plus d'une fois des bénéfices considérables, pour n'être l'esclave d'aucun parti. Ne jouissant, par sa cure, que d'un revenu très modique, ses paroissiens, qui savaient qu'il était mal avec le parti dominant, n'eurent pas honte de réduire encore ce revenu, en refusant de lui payer les dîmes établies. L'étude paraissait lui tenir lieu de tout. Nous ne citerons que quelques-uns des ouvrages qu'il a laissés. I. *De nomine tetragrammato*, 1645, en défense de la manière ordinaire de prononcer en anglais le mot *Jehovah*. II. *De diphthongis sive bivocalibus*, 1646. Essai de prouver qu'il n'y a point de diphthongues, et que deux voyelles ne peuvent jamais s'unir de manière à former une syllabe. III. Une édition et une traduction des *Méditations de Marc-Aurele-Antonin*, avec un discours préliminaire sur la philosophie des stoïciens, et un commentaire : le discours préliminaire a été réimprimé dans ses *Opera critica*, et dans l'édition de Marc-Antonin, donnée par Stanhope, en 1697. IV. *Défense des annotations*, etc., 1653, in-4°. Gatakér, dans ses notes sur Jérémie, avait attaqué le fameux astrologue Lilly, pour avoir dit que son art avait été révélé au monde par les anges, et l'avait même traité de buse (blind buzard) : l'astrologue lui ayant répondu dans son *Annus tenebrosus*, il répliqua par la défense ci-dessus. Lilly ayant fait réponse à cet écrit dans un

pamphlet, où il reproche à son antagoniste son avarice, et l'accuse de prostituer son ministère à des intérêts terrestres. Gatakér publia un *Discours apologétique*, en 1654, l'année même de sa mort : cet événement n'arrêta point le ressentiment de Lilly, qui continua de l'exprimer dans d'autres écrits. Une partie des ouvrages de Gatakér a été recueillie sous le titre d'*Opera critica*, Utrecht, 1668, in-fol. Saumaise, Colmiès et d'autres savants ont rendu hommage à ses talents comme critique. Cependant Baillet, tout en reconnaissant son savoir, son exactitude et sa sagacité, lui reproche, non sans raison, d'avoir été trop hardi dans ses conjectures. Gat. ker voit souvent J. C., S. Paul, les évangélistes et les PP. de l'Église sous le Portique : il ne tient pas à lui qu'on ne les prenne pour des disciples de Zénon. X—s.

GATBLED ou GADBLED (CHRISTOPHE), l'un de ces savants utiles dont le nom échappe quelquefois à la renommée, mais à qui les amis des sciences aiment à rendre la justice qui leur est due, naquit vers 1734, à Saint-Martin-le-Bouillant, diocèse d'Avranches ; il embrassa l'état ecclésiastique, fut reçu bachelier en théologie à l'université de Paris, obtint à Caen un canonicat dans la collégiale du Saint-Sépulcre, et y fut nommé professeur royal de mathématique et d'hydrographie. Il a beaucoup contribué à répandre le goût des mathématiques dans l'université de cette ville ; et les élèves qu'il y a formés, ont conservé un vif souvenir de son zèle et de ses talents. L'abbé Gadbled était un des membres les plus recommandables de l'académie des belles-lettres de Caen ; et l'amitié dont l'honoraient d'Alembert, Lavoisier, Vicq d'Azyr, Lagrange, etc., prouve qu'il était digne de figurer sur un plus grand

théâtre. Après avoir enseigné la philosophie pendant vingt ans, et les mathématiques pendant quinze, avec le plus grand succès, il fut enlevé par une mort prématurée, le 11 octobre 1782, et le public fut privé des ouvrages importants qui avaient occupé ses loisirs; les seuls qu'il ait publiés, sont : I. *Exercice sur la théorie de la navigation*, Caen, 1779, in-4°. II. *Exposé de quelques-unes des vérités rigoureusement démontrées par les géomètres, et rejetées par l'auteur du Compendium de Physique*, imprimé à Caen en 1775, petit in-12, destiné à l'instruction de la jeunesse, Amsterdam, 1779, in-8°. de 39 pages.

C. M. P.

GATES (HORACE), général, Anglais de naissance, mais naturalisé américain, naquit vers 1728 : quoiqu'avec de l'inclination pour la littérature, il entra de bonne heure dans la carrière militaire. Il fit ses premières armes sous le prince Ferdinand, depuis duc de Brunswick, et fut le compagnon d'armes de Burgoyne, qu'il était destiné à combattre un jour et à vaincre. Il fut envoyé ensuite en Amérique, s'y distingua dans diverses occasions, et servit avec le grade de capitaine d'infanterie dans l'armée du général Braddock. Il revint en Angleterre après la paix de 1765; mais le goût qu'il avait pris pour le séjour du Nouveau-Monde, le détermina à vendre sa commission, et à y retourner. Ayant acheté un domaine dans la colonie de Virginie, Gates y résida paisiblement jusqu'à l'époque qui vit éclater la guerre de l'indépendance : il reprit les armes pour sa patrie adoptive, et pour la défense d'une cause qui lui paraissait la seule juste. Ses talents militaires, son expérience, et surtout sa réputation de prudence, le portèrent rapidement aux grades supé-

rieurs. Il fut investi du commandement en chef de l'armée américaine du nord, dont il vint prendre possession en septembre 1777 : cette armée n'était composée en très grande partie que de milices, mais qui s'augmentaient et s'aguerrissaient chaque jour. L'armée anglaise, commandée par le général Burgoyne, d'abord nombreuse et composée de vétérans, était considérablement affaiblie par les combats, les maladies et la défection : elle s'était d'ailleurs trop habituée à compter sur l'inexpérience de l'ennemi. Autant par l'effet des fautes de son chef que par l'habileté de Gates à en profiter, elle se trouva, le 13 octobre 1777, enveloppée de tous côtés, par l'ennemi, à Saratoga, sans aucun moyen apparent de retraite, et ayant à peine des provisions pour trois jours. Burgoyne jugea à propos de former, de ses principaux officiers, un conseil, qui ne trouva pas même, pour se réunir, un endroit à l'abri de la canonnade et de la mousqueterie de l'ennemi; de sorte qu'un boulet de dix-huit livres traversa la table autour de laquelle on délibérait. L'avis unanime fut qu'il fallait entrer en négociation avec le général Gates. Ce dernier, quoiqu'il eût combattu contre son pays, n'en avait point détaché son affection : ce fut ce sentiment, comme son humanité, qui inspira ses égards pour ceux de ses compatriotes que le sort de la guerre avait rendus ses prisonniers (1), et qui dirigea encore sa conduite généreuse dans cette circons-

(1) On peut citer surtout les égards qu'il témoigna à lady Ackland, épouse du brave et malheureux major des grenadiers anglais, femme aussi intéressante par son courage et par sa constance à partager le sort de son mari, que par les extrémités auxquelles elle fut réduite. Les papiers publics du temps en donnent des détails, qu'on trouve aussi retracés d'une manière très touchante dans l'ouvrage intitulé : *L'Étranger en Amérique* (*The Stranger in America*), par Janson, publié en 1768.

tance. Parmi les articles de la capitulation qu'il proposa, quelques-uns blessaient le point d'honneur des soldats anglais : Burgoyne lui déclara que ses soldats périeraient jusqu'au dernier, plutôt que de se soumettre à déposer les armes dans leur camp, et à le faire autrement qu'au commandement de leurs propres officiers. Non seulement Gates consentit sans difficulté à changer ces articles, mais au moment de l'exécution de la capitulation, le 18 octobre, il eut la délicatesse de consigner les soldats américains dans leurs lignes, pour ne pas les rendre spectateurs de l'humiliation d'un ennemi, dont les longs mépris auraient pu justifier quelque représaille. Il se montra également supérieur au ressentiment des injures personnelles à l'égard du général anglais, dont les épigrammes et les jugements dédaigneux sur son caractère militaire lui étaient bien connus : il ne s'en vengea que par une plaisanterie. (*Voy. BURGoyNE.*) La modération de la conduite de Gates formait un contraste avec celle des Anglais, victorieux en ce moment sur un autre point, et spécialement avec celle du général Vaughan, qui mettait tout à feu et à sang sur son passage, et qui venait de brûler jusqu'à la dernière maison de la petite ville d'Esopus, ou Kingston. Il écrivit à ce général une lettre pleine de reproches, en lui prédisant qu'il pourrait avoir lieu de se repentir de sa barbarie. L'affection que Gates conservait pour son pays natal, son horreur et son mépris pour le ministère qui l'avait entraîné dans la guerre, et ses vœux pour un rapprochement entre la mère patrie et les colonies, se trouvent fortement exprimés dans une lettre dont il chargea le général Burgoyne, et qu'il adressa au comte de Thanet, membre de la cham-

bre des pairs d'Angleterre, avec lequel il avait été intimement lié autrefois. La lettre, malgré l'opposition des ministres, fut lue à haute voix à la chambre des lords par le marquis de Rockingham, et y fit beaucoup de sensation. Gates prit, le 25 juillet 1780, par le choix du congrès, le commandement de l'armée américaine du midi, dans la Caroline septentrionale. Il avait sous ses ordres cinq à six mille hommes, presque tous de milice, lorsqu'il fut attaqué, dans une position très défavorable, à Camden, par le lord Cornwallis, qui, à la tête de quatorze cents hommes de troupes réglées, et de cinq à six cents miliciens, mit presque aussitôt en déroute les milices américaines, que leurs officiers s'efforcèrent inutilement de rallier : un seul régiment, celui de la Caroline septentrionale, se défendit jusqu'à la dernière extrémité. Ce revers fut d'autant plus sensible au général Gates, qu'au moment où il s'occupait à le réparer autant qu'il était en son pouvoir, le congrès américain lui retira le commandement avec une rigueur de procédés qui fut généralement blâmée. La nouvelle de la mort de son fils unique, jeune homme d'une grande espérance, vint ajouter à ses chagrins. Le général Green, qui remplaça Gates, chercha à le dédommager de l'injustice du gouvernement; et tous les officiers s'empressèrent de rendre hommage à sa conduite et à des talents que les circonstances n'avaient pas secondés. Lorsqu'il passait à Richmond pour retourner dans ses foyers, quatre commissaires vinrent, au nom de la chambre des députés de Virginie, lui exprimer leur estime et leur reconnaissance « des glorieux services » qu'il avait rendus, et dont aucun » revers de fortune n'était capable

» d'effacer le souvenir. » Il se retira dans une ferme qu'il possédait dans le comté de Berkley, avec quelques-uns de ses esclaves, qui ne voulurent jamais le quitter. Il donna la liberté à tous les autres, après avoir assuré la subsistance de ceux d'entre eux qui se trouvaient sans ressources. Il mourut le 10 mars 1806, à soixante-dix-huit ans, emportant avec lui le sentiment de l'estime publique pour ses talents et pour ses qualités sociales.

X—3.

GATTAMELATA (ÉTIENNE), condottiere et généra' des Vénitiens, était de Narni, et avait fait ses premières armes au service de l'Église : il passa, en 1434, au service des Vénitiens, et fut fait capitaine-général de leur armée, sur la démission du marquis de Mantoue. Cependant il fut plusieurs fois obligé de céder le commandement suprême, dans la guerre contre le duc de Milan, à de nouveaux condottieri, qui, mettant à la solde de la république des armées plus nombreuses que les siennes, s'en réservaient la direction. Le zèle de Gattamelata ne se démentit point, dans quelque rang qu'il fût placé : et la Seigneurie fut si contente de ses services, qu'elle lui accorda la noblesse de Venise, le 8 octobre 1438, avec un palais dans la ville, et de riches pensions. Gattamelata mourut le 8 janvier 1443 : les Vénitiens lui firent élever un tombeau et une statue équestre à Padoue, par Donatello, célèbre sculpteur florentin.

S. S—1.

GATTEL (CLAUDE-MARIE), né à Lyon, le 21 avril 1743, y fit une partie de ses études, qu'il vint achever au séminaire S.-Sulpice, à Paris : il alla ensuite professer la philosophie à celui de Lyon, et fut, en 1766, nommé professeur de philosophie au collège royal de Grenoble. Ce collège ayant été, en

1786, donné à la congrégation de S.-Jos. ph, Gattel le quitta, et s'adonna entièrement à l'étude des langues. Lors de l'établissement des écoles centrales, il eut la chaire de grammaire générale à Grenoble; et lors de l'organisation de l'université, il fut nommé proviseur du lycée de cette ville. Il s'était démis de cette place depuis peu de temps, lorsqu'il mourut le 19 juin 1812. On a de lui : I. *Mémoires du marquis de Pombal*, traduit de l'italien, 1785, 4 vol. in-12. Cet ouvrage ne porte pas le nom de Gattel; et l'on a quelque raison de douter qu'il soit de lui. II. *Nouveau Dictionnaire espagnol-français et français-espagnol, avec l'interprétation latine*, Lyon, 1790, 3 vol. in-8°. III. *Nouveau Dictionnaire portatif de la langue française*, 1797, 2 vol. in-8°, très bon manuel; réimprimé en 1803, loin de l'auteur, à son insu, et avec des additions qu'il n'approuvait pas toutes : aussi ne donna-t-il le titre que de seconde édition à celle qu'il venait de mettre sous presse quand il mourut, et qui parut sous le titre de *Dictionnaire universel portatif de la langue française, avec la prononciation figurée*, 1813, 2 vol. in-8°. IV. *Nouveau Dictionnaire de poche, français-espagnol et espagnol-français*, 1798, 2 vol. oblong. V. *Dictionnaire espagnol-anglais et anglais-espagnol*, 1803, 2 vol. oblong. VI. *Grammaire italienne de Veneroni, entièrement refondue*, 1800, in-8°. VII. *Inscriptions en vers, mises au-dessous des noms des hommes illustres du Dauphiné, à la fête du 14 juillet*, 1802, in-8°. VIII. *Dictionnaire français et espagnol, et espagnol et français*, 1801, 2 vol. in-4°.; 1803, 2 vol. in-4°.

A. B—7.

GATTENHOF (GEORGE-MATHIEU), médecin allemand, né en

Männerstadt en Franconie, vint à Göttingue et à Wurzburg et reçut à l'université de cette ville le titre de maître-ès-arts, puis en 1748, après avoir dissuadé le calcul des reins et de la peine revêtu du doctorat, il se vint oisier pour exercer à Bruchl'année suivante à Gerns fonctions de médecin-physicien, en 1750, à l'université de Heidelberg pour occuper la chaire d'anatomie. Il fut successivement nommé à celles de physiologie, de médecine pratique, de médecine vétérinaire et de botanique. Il joignit à cet honorable titre les titres de vice-chancelier, de docteur en droit latin et archiâtre du prince-évêque de Spire. Gattenhof mourut le 1788. Pendant près de 30 années il avait parcouru la carrière professorale, et pourtant il n'a laissé qu'un seul ouvrage; et bien que décoré de distinctions brillantes, mérite peu de la postérité. Les bibliographes lui attribuent en effet que de dissertations, soutenues par des candidats qui en sont réputés les auteurs. Il suffira d'en citer quelques-unes : I. *De ventriculi et intestini crassi habenda in ordinandis medicamentorum vi*, 1756. II. *De curis infantum a medicis*, 1766. III. *De sanguinis sic dicti inflammatione*, 1766. IV. *De inflammatione, resp. Odendahl*, 1766. V. *De inflammationis causis et remediis, præmisso Protocollum De viribus vitalibus*, 1766. VI. *Plethora*. VII. *De intussumptione therapia*, 1781. VIII. *De intussumptione fallaciae, et pleuritidis momenta*, 1786. Les pa-

thologistes regardent comme assez judicieuse la doctrine de l'auteur sur les phlegmasies, dont il s'est occupé avec une sorte de prédilection. X. *De naturæ circa longevitatem regulis*, 1771. XI. *Stirpes agri et horti Heidelbergensis, ordine Ludwigii, cum characteribus Linnæanis, Hallerianis, aliorumque, in usus academicorum*, 1782, in-8°. J. G. A. Varnhagen a recueilli, traduit en allemand, et publié en 1794 à Dusseldorf, les thèses de Gattenhof en un volume in-8°. C.

GATTERER (JEAN-CHRISTOPHE), né le 13 juillet 1727, à Lichtenau dans le territoire de la république de Nuremberg, fut un des savants les plus distingués de l'Allemagne. Sa vie, comme celle de la plupart des hommes de lettres qui se vouent à l'instruction de la jeunesse, ne présente rien de bien remarquable. Après avoir fait ses études à l'université d'Altorff, qui dépendait de Nuremberg, il fut placé, en 1755, comme instituteur au gymnase de cette ville. Ce fut là que naquit sa fille Philippine, mariée à un M. Eugerhard, à Cassel, et connue dans la littérature allemande par ses poésies lyriques. En 1758, Gatterer fut appelé à Göttingue comme professeur d'histoire, place qu'il remplit jusqu'à sa mort, qui eut lieu le 5 avril 1789. Depuis 1770 il portait le titre de conseiller aulique du roi de la Grande-Bretagne. La géographie, l'histoire, la généalogie des maisons souveraines, le blason, la diplomatie, ou l'art de lire et de juger les chartes et écrits du moyen âge, sont les parties que Gatterer enseigna avec le plus grand succès pendant sa longue carrière académique; et l'on peut dire que les progrès que l'étude des sciences historiques a faits en Allemagne depuis le milieu du dernier siècle, sont en

grande partie dus à Gatterer, qui a porté, dans l'enseignement de cette science, l'usage de combiner le synchronisme avec la chronologie ; méthode au moyen de laquelle on embrasse d'un coup-d'œil tout ce qui, dans une certaine époque, s'est passé de remarquable. Cependant Gatterer n'a pas laissé un seul ouvrage qui lui donne une place parmi les écrivains classiques de sa nation : néanmoins, si l'on doit autant d'estime à celui qui a posé les bases d'un édifice, qu'à celui qui sur de bonnes fondations élève une construction solide, Gatterer doit être regardé comme un écrivain du premier mérite. Aussi ses ouvrages sont-ils entre les mains de tous ceux qui veulent faire une étude plus que superficielle de l'histoire universelle. La plupart de ses ouvrages ont été rédigés pour l'usage des auditeurs qui fréquentaient les cours de Gatterer ; et en les jugeant, il ne faut pas perdre de vue cette circonstance ; car elle explique le grand nombre de choses qui n'y sont qu'indiquées, et dont Gatterer réservait le développement à ses leçons. Dans tous, il a déposé les résultats des recherches les plus savantes et les plus laborieuses, dirigées par un esprit éminemment critique et par un excellent jugement. Gatterer a publié successivement sept Abrégés de l'histoire universelle, dont aucun n'a été achevé, parce qu'à mesure que les premiers volumes d'un de ces livres s'épuisaient, l'auteur avait agrandi ses vues et fait de nouvelles recherches qui le rendaient mécontent de son travail, et lui faisaient changer de plan. Comme Gatterer a consigné dans chacune de ces éditions le résultat des travaux qui l'avaient particulièrement occupé dans l'intervalle d'une époque à l'autre, on est obligé de réunir toutes ces éditions,

qui ne se répètent nullement. Quoique nous ayons qualifié ces ouvrages d'Abrégés, on est étonné de la foule de faits qui y sont consignés : à chaque page, on est frappé de traits de lumière qui éclaircissent le chaos de l'histoire ancienne. La diction de l'auteur n'est ni élégante ni même pure. La concision qu'il affectait, fait souvent tort à la clarté ; et son style est déparé par un mauvais goût, qu'il faut pardonner à un professeur qui a passé sa vie dans une petite ville, sans autre société que celle de ses collègues et de ses disciples. Nous allons donner les titres des sept Abrégés historiques de Gatterer, tous écrits en allemand. I. *Manuel de l'histoire universelle dans toute son étendue, depuis l'origine du monde jusqu'à celle de la plupart des états actuels (Handbuch der allgemeinen Weltgeschichte)*. Le premier volume parut à Göttingue, en 1761, in-8°, et fut réimprimé en 1765. Du second volume il n'existe que la première partie, qui parut en 1764, et renferme l'histoire de la Chine, du Tibet et du Japon. II. *Précis de l'histoire universelle dans toute son étendue, depuis l'origine du monde jusqu'à nos jours (Abriss der Universalhistorie)*. Il n'en a paru que le premier volume, Göttingue, 1765, in-8°. III. *Introduction à l'histoire universelle synchronistique (Einleitung in die synchronistische Universalhistorie)*. Il en parut deux vol. in-8°, en 1771. Cette introduction sert de commentaire aux Tables que l'auteur avait publiées en 1766, sous le titre de *Synopsis historię universalis sex tabulis comprehensa*, in-fol., et dont une nouvelle édition avait paru en 1769. IV. *Précis de l'histoire universelle dans toute son étendue (Abriss der Universalhistorie)*,

, 1773, in-8°. C'est une édition du n°. II, mais en refondue. V. *Histoire dans toute son étendue schichte in ihrem ganzen*, vol. 1^{er}. ou première période à Cyrus, Göttingue, 8°. ; vol. 2^o., deuxième période à Cyrus jusqu'à la grande des peuples, Göttingue, n'a paru de ce second volume première et faible partie, et l'histoire des Perses et VI. *Abrégé de l'histoire*, vol. 1^{er}., Göttingue, 8°. (*Kurzer Begriff der sichte.*) C'est un abrégé du VII. *Essai d'une histoire de du monde, jusqu'à la de l'Amérique (Versuch emainen Weltgeschichte)*, 1792, in-8°. Ce sont nos. V et VII qui renferment recherches savantes et des notes lumineuses. Les autres sont historiques de Gatterer contemporaines qui sont consignés, un Journal qu'il publia de 1771, sous le titre de *Bi-historique universelle*, et paru seize vol. in-8°. , soit de commentaires de l'académie de Göttingue. Ce recueil renferme des notes de Gatterer, sur la Thrace et de Thucydide, sur l'époque ou dacique des peuples et sur l'origine sarmatique des Huns, sur les Alains. L'auteur d'un excellent ouvrage sur la chronologie historique de Göttingue, en 1777, in-8°. Voici les titres de ses ouvrages sur la généalogie: I. *Historica dominorum Holz-um ab Aspach, cum codic-atico multisque figuris in*, Nuremberg, 1755, in-

fol. Le premier volume seulement de cette généalogie a été imprimé; mais la totalité de l'ouvrage est entre les mains de la famille de Holzschuher. II. *Tables généalogiques pour l'histoire universelle*, vol. 1^{er}., Göttingue, 1790, in-4°. Ce volume ne renferme que les tables de l'histoire ancienne. III. *Précis de la généalogie*, Göttingue, 1788, in-8°. Les écrits de Gatterer sur le blason, sont: 1°. *Abrégé du blason*, Göttingue, in-8°. , 1773. 2°. *Blason pratique*, Nuremberg, 1791, in-8°. Sur la diplomatique il a écrit: 1°. *Elementa artis diplomaticæ universalis*, Göttingue, 1765, in-4°. , fig; le 1^{er}. vol. seulement a paru. 2°. *Epitome diplomaticæ*, Göttingue, 1773, in-8°. Cet ouvrage est aussi resté incomplet. 3°. *Précis de la diplomatique*, Göttingue, in-4°. , 1798. 4°. *Diplomatique pratique*, Göttingue, 1799, in-4°. Gatterer avait publié, en 1775, un Précis de la géographie, qu'il relit ensuite pour le donner en 2 vol., en 1789, et dans une nouvelle édition augmentée, en 1793. Ce petit ouvrage, qui n'est presque qu'une nomenclature, fait époque dans l'histoire de la géographie, par la méthode scientifique que l'auteur y a introduite. On trouve un éloge de Gatterer, par Heyne, dans le XIV^e. vol. des *Mémoires de la société royale de Göttingue*.

S—L.

GATTI (SALVATORO), gentilhomme gibelin, profita de la translation du S.-Siège à Avignon, pour s'emparer de la souveraineté de Viterbe. Il accueillit dans cette ville, au mois de janvier 1328, l'empereur Louis IV; et il lui témoigna de plusieurs manières son empressement à le servir. Mais Louis, qui ne croyait devoir aucune fidélité aux Italiens, qu'il méprisait, se trouvant pressé d'argent à

son retour de Rome, fit saisir le seigneur de Viterbe, et le fit mettre à la torture, pour savoir de lui où il avait déposé son trésor. L'empereur, après avoir enlevé ainsi trente mille florins à Salvestro de Gatti, le priva de la seigneurie de Viterbe, n'osant pas laisser une ville aussi importante entre les mains d'un homme qu'il avait si cruellement et si injustement offensé.

S. — 1.

GATTI (JEAN OU JEAN-ANDRÉ), dominicain, naquit à Messine, non en 1440, comme Mongitore l'a répété, dans sa *Bibliothèque de Sicile*, d'après plusieurs autres biographes, mais plus vraisemblablement vers 1420, puisqu'on s'accorde à placer sa mort en 1484, et qu'on sait qu'il était alors dans un âge avancé. Son père, issu d'une famille considérable de Girgenti, l'ancienne Agrigente, le fit élever avec le plus grand soin; et le jeune Gatti surpassa même les espérances qu'avaient fait concevoir ses heureuses dispositions. Il avait étudié la philosophie et la théologie avec un tel succès, que peu de ses contemporains pouvaient lui être comparés dans ces deux sciences: il possédait, en outre, les mathématiques, l'astronomie, et il était très savant en droit. Il fit un voyage dans la Grèce pour se perfectionner dans la connaissance de la langue grecque, et se rendit ensuite à Rome pour y apprendre l'hébreu. Sa mémoire était si prodigieuse qu'il n'oubliait jamais ce qu'il avait lu une seule fois; aussi disait-il à ses amis, que si, par un accident, les Livres saints étaient perdus, il se flatterait de pouvoir les rendre sans en rien omettre. Après son admission dans l'ordre des dominicains, il se livra d'abord à la prédication, et professa ensuite la théologie à Bologne, à Florence et à Ferrare, avec une affluence

extraordinaire d'auditeurs. Dans une assemblée de l'ordre, qui eut lieu à Rome, il expliqua, en présence de Nicolas V, plusieurs points de doctrine, avec tant de clarté et d'érudition, que le pape, étonné, lui demanda s'il était docteur en théologie; et sur sa réponse, qu'il n'avait jamais reçu ce grade, le pape voulut le lui conférer lui-même sur-le-champ. Le cardinal Bessarion, qui appréciait le mérite de Gatti, le fit envoyer en Sicile, en 1468, avec le titre d'inquisiteur général de la foi. Le zèle éclairé avec lequel il remplit cette commission, le rendit fort agréable au roi Ferdinand II; ce prince le nomma, en 1472, à l'évêché de Cefalu, d'où il fut transféré, en 1475, à Catane, par le pape Sixte IV: mais ce changement ayant déplu au roi, parce qu'il avait été fait sans sa participation, Gatti revint à Cefalu, où il demeura encore quelques années, gouvernant son diocèse avec sagesse. Sur la fin de sa vie, il se retira au convent des dominicains de Messine, et y mourut, comme on l'a dit, en 1484. Il n'avait publié aucun ouvrage; et la plupart de ceux qu'il avait composés sont perdus. Mongitore dit qu'il avait dans la bibliothèque des dominicains de Palerme, un vol. in-4°. contenant deux *Sermons* prononcés par Gatti, devant le pape Paul II, le jour de l'Annonciation et le dimanche de la Passion; un *Discours* prononcé devant Sixte IV, à l'audience donnée par ce pontife aux ambassadeurs du roi d'Aragon, et enfin les *Oraisons funèbres* des cardinaux Latini et Abbi.

W — 1.

GATTI (BERNARDIN), peintre italien du 16^e. siècle, fut surnommé *il Sojaro*, à raison de sa gaité naturelle et de son penchant à la plaisanterie. On n'est pas d'accord sur le lieu

naissance : Verceil , Pavie ,
me , se disputent l'honneur de
oir donné le jour. Il fut l'élève
rrègè ; et on retrouve dans ses
ositions quelque chose de la ma-
de son maître. Vasari , Lom-
 , et Orlandi parlent de cet artiste
foge. Pordenone l'avait associé à
avaux ; et , après sa mort , Gatti
a la *Vie de la Vierge* , qui dé-
église Sainte-Marie de Plaisance ,
enant si bien sa manière que tous
bleaux paraissent être de la
: main. Gatti travailla aussi avec
el Agnolo aux décorations de l'é-
Notre-Dame *Steccata* de Parme ;
en peignit seul la grande tribune
1666. Parmi les ouvrages de cet
e , on cite : *l'Adoration des*
tableau à l'huile qu'on a vu quel-
emps au Musée de Paris ; la *Mul-*
ation des pains , fresque qui
ait le réfectoire des chanoines
iers de Crémone , mais qui avait
âtée par un peintre ignorant ;
ension du Sauveur , fresque , dans
e Saint-Sigismond de Crémone
nt Orlandi vante le coloris , qui
de celui du Corrège ; *Saint-*
ge à cheval , tuant le dragon ,
ue , à Sainte Marie de Plaisance.
érôme GATTI , peintre , né à
gue dans le 16^e. siècle , étudia
ord la musique , et se fit une répu-
assez étendue par son talent sur
olon. Il était déjà âgé , lorsqu'il re-
a à la musique pour s'appliquer à
einture. Il entra dans l'école de
-Antoine Franceschini , et y fit des
rès très rapides ; mais , quoiqu'il
anquât pas d'imagination et qu'il
apable de créer des sujets , il s'at-
principalement à faire des copies
tableaux de son maître. Orlandi
ependant de lui un tableau repré-
ant le *Couronnement de Char-*
Quint , dans lequel , dit-il , les ré-

gles de la perspective sont assez bien
observées ; et les galeries particulières
de Bologne renferment quelques mor-
ceaux de cet artiste , qui mourut en
cette ville en 1626. — Olivier GATTI ,
peintre et graveur , né à Parme dans
le 16^e. siècle , vint s'établir à Bologne ;
et il y demeura depuis plus de trente
ans , lorsqu'il fut agrégé à l'acadé-
mie de peinture de cette ville , en 1626 :
il avait appris à graver au burin , de
Jean-Louis Valerio ; et quoique , dit
Orlandi , il n'ait pas égalé son maître ,
plusieurs de ses estampes sont recher-
chées pour leur beauté. On distingue
dans le nombre , une *Ste. Vierge ca-*
ressée par l'Enfant Jesus , d'après le
Garbieri.

W—s.

GATTINARA. *V.* ARBORIO.GAUBERTIN. *V.* BOITEL (Pierre).

GAUBIL (ANTOINE) , savant jé-
suite et missionnaire à la Chine , a
rendu , par ses nombreux et importants
travaux , les plus grands services à la
littérature de l'Asie orientale. Il était
né à Gaillac , dans le haut Languedoc ,
le 14 juillet 1689. Entré dans la com-
pagnie des jésuites en 1704 , il fut
envoyé à la Chine en 1723 , et se mit
dès-lors à étudier les langues chinoise
et mandchou. Il y fit de si grands
progrès , que , suivant le P. Amiot , les
docteurs chinois eux-mêmes trouvaient
à s'instruire avec lui. Ces graves et or-
gueilleux lettrés étaient dans le plus
grand étonnement de voir cet homme ,
venu de l'extrémité du monde , leur
développer les endroits les plus diffi-
ciles des *King* , leur faire le parallèle
de la doctrine des anciens avec celle
des temps postérieurs , leur citer les
livres historiques , et leur indiquer à
propos tout ce qu'il y avait eu de re-
marquable dans chaque dynastie ; et
cela avec une clarté , une aisance , une
facilité qui les contraignaient d'avouer
que la science chinoise de ce docteur

européen surpassait de beaucoup la leur. Ces études qu'on croit capables d'absorber la vie d'un homme, ne suffisaient pas encore à l'esprit infatigable du missionnaire. Les devoirs de son état qu'il remplissait avec ardeur et constance, les sciences exactes et principalement l'astronomie dont il s'occupa toujours avec prédilection, partageaient son application sans l'affaiblir. On le voyait souvent, après avoir consacré des nuits entières à contempler les astres, passer de l'observatoire à l'autel, de l'autel à la chaire, de la chaire au tribunal de la pénitence, sans mettre entre ces différents exercices aucun intervalle de repos. Une santé robuste, un tempérament à l'épreuve de tout, favorisaient encore l'incroyable activité de son esprit. Quand il arriva à la Chine, les circonstances n'étaient plus aussi favorables aux missionnaires qu'elles avaient paru l'être pendant quelques années. L'empereur *Ching-Tsou*, que les Européens nomment *Khang-Hi*, n'était plus. Son successeur avait apporté sur le trône les préjugés les plus défavorables aux propagateurs de la foi chrétienne. Gaubil néanmoins fut bientôt distingué, et nommé par l'empereur interprète des Européens, que la cour chinoise consentait à recevoir comme artistes et mathématiciens, tout en les repoussant ou en les persécutant comme missionnaires. Il y avait alors à Peking des collèges où de jeunes Mandchous venaient étudier le latin, pour être ensuite employés dans les affaires avec les Russes. Le P. Parennin qui en avait la direction étant venu à mourir, le P. Gaubil fut choisi pour le remplacer. Il fut de plus interprète pour le latin et le tartare; charge que les relations établies entre la Russie et la Chine ont rendu très importante. Tra-

duire du latin en mandchou les ches du sénat de Pétersbourg mandchou ou du chinois en la réponses des cours souveraines; faire concorder les idiomes plus disparates que l'esprit humain; écrire, parler, composer, au milieu des hommes amis de l'exactitude, et les plongés aux minuties de leurs langues de leur écriture; s'acquitter ces devoirs, à toute heure, séparation, devant les ministres, l'empereur lui-même; demeurer sé aux malentendus qui ne manquer d'avoir lieu entre nations comme les Russes et les Chacune entêtée de ses usages l'ignorance la plus profonde du peuple avec lequel elle trait monter toutes ces difficultés plus de trente années, et mé toutes parts l'estime et l'admiration mieux fondées: voilà l'un des P. Gaubil à la gloire. Cet illust missionnaire nous en présente bien tres encore. On a peine à croire où il trouvait le temps que avoir demandé la composition ouvrages, presque tous complets fonds, et roulant sur les matières plus épineuses. Son premier fut un *Traité historique et critique l'astronomie chinoise*. Il y fit que l'opinion sur l'antiquité de fondée sur de prétendues observations astronomiques qui remontent millions d'années, n'est pas française à la Chine, et n'y a été créée que par quelques particuliers ouvrage est plein d'extraits de chinois les plus authentiques, rite, sous ce rapport, la plus confiance, même indépendamment la sagacité et de la critique sûre teur. On en peut dire autant de *Mémoires sur la même matière*

partie la plus intéressante du d'Étienne Souciet. On trouve dans ce Recueil, le Journal du P. Gaubil, de Canton à Peking, un morceau a été inséré par Prévost le tom. v de l'Hist. des Voyages trad. franç. du *Chou-King* (Paris, 1771, in-4°.) est l'ouvrage qui fait d'honneur au P. Gaubil. Ce livre que peut être regardé comme un beau monument de l'antiquité chinoise : il renferme des traditions antiques sur l'histoire de la Chine empereurs, même avant l'établissement des dynasties héréditaires. Le titre *Iu-Koung*, dans lequel on trouve une description géographique de l'empire Chinois au 23^e. siècle de notre ère, est à lui seul un trésor estimable ; et les discours monarques qui font la base de presque tout l'ouvrage, ne sont pas sans intérêt quand on réfléchit à l'époque où ce livre a été rédigé, et quand on songe au mérite de l'invention de ces premiers auteurs de maximes, et de ces maximes devenues triviales, par leur justesse et leur énergie les ont fait passer dans la bouche de tous les hommes. Mais le style dans lequel est écrit le *Chou-King* se ressent du style où il a été composé : son langage est excessif, le choix des mots qui y est employé, l'espèce de figures qu'il y rencontre, font qu'aucun écrivain chinois ne saurait lui être comparé pour la difficulté, et qu'on peut être sûr de lire tous les autres, même ceux de Confucius, et n'entendre pas un mot de celui-ci. C'est en quelque sorte une autre langue, qui diffère du chinois moderne, que ce dernier ne diffère de tout autre idiome. On ne peut juger par-là quels obstacles dut surmonter Gaubil, tout aidé qu'il était de sa connaissance du mandchou, et de ses traductions faites par les Tartares.

On est donc également surpris et affligé quand on voit l'éditeur du travail de Gaubil, Deguignes, diminuer l'honneur qui doit en revenir au missionnaire, en réclamant pour lui-même quelque part dans un ouvrage auquel il n'a sans doute coopéré que bien faiblement : car, quelque connaissance qu'ait eue du chinois le savant académicien, on a peine à croire qu'il ait prétendu corriger le missionnaire, et rendre sa version plus littérale. Les notes qui sont au bas des pages du *Chou-King*, extraites pour la plupart des commentaires et des gloses originales, sont presque toutes du P. Gaubil, et apportent un grand secours dans la lecture du texte, qui, sans elles, serait souvent tout-à-fait intelligible. L'*histoire de Gentschican et de toute la dynastie des Mongoux* (Paris, 1759, in-4°.) est encore un ouvrage qui eût suffi à la réputation d'un autre écrivain. Le père Gaubil paraît être un des premiers missionnaires qui aient tiré parti de la connaissance du chinois, pour acquérir des lumières sur l'histoire de la Tartarie et des autres pays situés aux environs de la Chine. Cette connaissance est en effet tellement indispensable, que, sans elle, l'homme le plus instruit ne peut éviter les plus grossières erreurs, en parlant de l'origine des Mongols, de celle des Turks, des Ouigours et des autres nations qui, après avoir pris naissance en Tartarie, se sont fait connaître en Occident par leurs conquêtes. Les chroniques persanes, les traditions mêmes des Tartares, conservées par quelques auteurs musulmans, ne sauraient, passé une certaine époque, entrer en comparaison avec les annales chinoises, qui ont toute la certitude que peut avoir une histoire écrite par des voisins et des contemporains. Le P.

Gaubil a su habilement profiter des secours que lui fournissaient les écrivains chinois. L'auteur cependant était mécontent de son ouvrage, si l'on en croit le P. Amiot; et un exemplaire imprimé que possédait ce dernier, était, suivant lui, surchargé de notes et de corrections marginales. Il s'en faut beaucoup assurément que Gaubil ait extrait des annales chinoises tout ce qui avait trait à son sujet; et avec les seuls livres que nous avons à Paris, il ne serait pas difficile de composer une histoire des Mongols, dix fois plus considérable que la sienne. Mais cette dernière n'en a pas pour cela moins de mérite; et à quelques inexactitudes près, inexactitudes qui la plupart proviennent de fautes typographiques, c'est le seul ouvrage imprimé où les personnes qui n'entendent pas le chinois, puissent trouver des points de comparaison avec ce que les Persans nous ont conservé sur le même sujet. Sur le même plan que l'*histoire des Mongoux*, le P. Gaubil avait composé celles de plusieurs dynasties chinoises, et il en avait envoyé les manuscrits en Europe. La seule qui se soit retrouvée jusqu'à présent, est celle de la grande dynastie des *Thang*, dont le commencement a été inséré à la fin du 15^e. volume des Mémoires concernant les chinois, sur un manuscrit qui était entre les mains de De Guignes, et dont la suite, imprimée d'après un manuscrit du bureau des longitudes, forme la plus grande partie du tome XVI de la même collection, publié en 1814. Dans cette histoire comme dans celle des Mongoux, le texte historique est à chaque instant interrompu par des notes, dont la partie biographique des grandes annales a le plus souvent fourni la matière, et qui forment une sorte de commentaire perpétuel, rempli de faits curieux

et de détails instructifs. Gaubil donnait rarement dans l'esprit de système, et ses livres contiennent en général beaucoup de faits et peu de conjectures: on est donc surpris qu'il ait présenté comme un fait qui n'avait pas même besoin de discussion, le rapprochement hypothétique et hasardé des Huns et des Hioung-nou, que De Guignes a reproduit de puis, mais en cherchant au moins à l'appuyer de réflexions propres à lui donner quelque vraisemblance. Un reproche semblable peut être fait au savant missionnaire, au sujet des *Hoëi-hou*, qu'il prend pour les Ouigours, confondant ainsi une nation célèbre qui habitait la petite Boukharie, dès le second siècle avant notre ère, et un autre peuple tartare qui ne fut connu que vers le 7^e. siècle, et qui vivait au nord du fleuve Toula et jusqu'auprès du lac Baikal. Le P. Visdelou a aussi supposé démontrée cette identité, que rien de positif n'appuie, si ce n'est la ressemblance des noms (1). A la suite de l'histoire des *Thang*, et d'après un manuscrit qui s'est aussi trouvé dans le bureau des longitudes, on a imprimé le *Traité de la Chronologie chinoise*, ouvrage complet où toutes les questions relatives à l'antiquité se trouvent discutées et résolues, quand il était possible qu'elles le fussent. Fréret, qui attachait un grand prix à l'histoire chinoise, et qui, sans avoir étudié la langue, a trouvé le moyen, à force de critique et de patience, de composer des mémoires qui ne sont pas sans mérite, avait reçu une copie de l'ouvrage de Gaubil; et c'est de là qu'il avait tiré la plus

(1) Dans mes *Recherches sur les langues tartares*, j'ai cherché à soutenir de quelques faits l'identité des Hoëi-hou et des Ouigours, supposée par Gaubil et Visdelou, mais sans prétendre en faire la démonstration, et surtout sans transporter le pays des Ouigours de Tourfan et de Khamet aux bords de la Selinga et du Baikal.

partie de ses a-
 : les résultats du travail ou
 re fussent par-là e les
 les savants, il était fort utile
 faire connaître de quelle ma-
 nère avait envisagé son sujet
 enchaînement de preuves il y
 mené : à l'évidence près, dit
 , on trouve dans le traité du
 missionnaire toutes les autres
 qui peuvent entraîner. Il pa-
 re l'édition du *Traité de chro-*
no, faite avec soin d'après le ma-
 du bureau des longitudes, ne
 s'est trouvée entièrement conforme
 à un manuscrit qui faisait partie
 de la bibliothèque du P. Brotier.
 Le P. Gaubil, qui entretenait
 une correspondance active avec plu-
 sieurs savants d'Europe, ne s'atta-
 chait pas, en leur envoyant ses ou-
 vrages, à en faire des copies parfait-
 ement identiques. A chaque copie, il
 ajoutait ou modifiait quelque chose,
 et la personne à qui il s'adres-
 sait ou d'après les découvertes qu'il
 avait faites lui-même. Au reste,
 les cartes ne sont jamais bien com-
 plètes ; et la plupart ne roulent
 que sur des accessoires tout-à-fait in-
 importants. Nous devons réclamer, pour
 un savant missionnaire, un opus-
 cule paru à Paris, en 1785, sous
 le titre de *Description de la ville de*
Peking, etc., par MM. Delisle et
 de Lamoignon, in-4°. L'original de cette des-
 cription, et le plan qui l'accompagne,
 ont été envoyés par le P. Gaubil à
 l'académie de Pétersbourg ; et c'est là
 où Delisle s'en était procuré une
 copie. En la publiant à son retour, il
 nous doute mieux fait de conser-
 ver le manuscrit du missionnaire, et de le
 faire parler dans l'ouvrage, que de le
 faire parler les fonctions et le langage de
 l'auteur, dans un sujet qui lui était
 étranger, et auquel le nom d'un voya-

geur décrivant ce qu'il avait vu, pou-
 vait seul donner quelque intérêt. Une
 notice sur le Tonking et la Cochinchine,
 où se trouvent réunis tous les do-
 cuments fournis sur ces contrées par
 les écrivains chinois (*Lettres édifi-*
es, tom. xxxi) ; une autre du même
 genre, sur le Tibet, sur les îles Lieou-
 kieou, et sur la conquête du royaume
 des *Olet* ou *Eleuthes* (insérée dans
 le même recueil) ; une lettre à la so-
 ciété royale de Londres, qui a été tra-
 duite en anglais et imprimée dans les
Transactions philosophiques ; deux
 autres lettres sur des sujets relatifs à
 la mission de la Chine, et publiées
 dans le recueil des *Lettres édifiantes*,
 tom. xvi et xxvi, composent
 la liste de ceux des ouvrages du P.
 Gaubil qui ont été imprimés. Si l'on
 ajoute à cette liste une foule de lettres
 et de mémoires, adressés à Fréret, à
 Delisle, au P. Souciet, à l'académie
 des inscriptions, à celle de Péters-
 bourg, etc., les uns imprimés par
 extrait, les autres restés en manuscrit,
 on aura l'idée des travaux auxquels a
 dû se livrer ce missionnaire. Il fut
 nommé, en 1747, membre de l'aca-
 démie de Pétersbourg ; et celle des
 sciences de Paris le reçut, sur la pro-
 position de Delisle, au nombre de ses
 correspondants. Il venait de terminer
 le mémoire sur le Tonking, quand il
 fut saisi d'une maladie violente, qui
 l'enleva le 24 juillet 1759, après
 trente-six ans de séjour à Peking, et
 soixante-onze ans de la vie la plus la-
 borieuse et la plus utile aux sciences
 et à la religion. Gaubil est incontesta-
 blement celui de tous les Européens
 qui a le mieux connu la littérature chi-
 noise, ou du moins qui en a su faire
 les applications les plus utiles et les
 plus multipliées. Plus fécond que Pa-
 rennien et Gerbillon, moins systé-
 matique que Prémare et Fouquet,

plus profond qu'Amiot, moins léger et moins enthousiaste que Cibot, il a traité à fonds, avec science et critique, toutes les questions qu'il a abordées. On ne peut faire à ses ouvrages qu'un seul reproche fondé; c'est qu'ils sont écrits dans un style qui en rend quelquefois la lecture fatigante. Gaubius, en apprenant les langues de la Chine, avait à peu près oublié sa langue maternelle : mais ce défaut qui pourrait lui faire tort dans l'esprit des gens du monde, n'est rien pour les savants auxquels ses travaux sont destinés; et ces derniers n'en conserveront pas moins pour sa mémoire toute l'admiration et toute la reconnaissance que peut justement lui mériter une longue suite de travaux estimables et tous dirigés vers des objets utiles.

A. R.— T.

GAUBIUS (JÉRÔME-DAVID GAUBE, plus connu sous le nom de), naquit à Heidelberg, dans le Bas-Palatinat, le 24 février 1705, d'une famille distinguée et éprouvée par toutes les vicissitudes de la fortune. Quoique né protestant, Jérôme-David fut confié, pour sa première éducation, à des jésuites, qui cultivèrent, avec le plus grand soin, les heureuses dispositions qu'il avait reçues de la nature. De cette école, il passa dans celle que Frauke, protestant très rigoriste, venait d'établir à Halle : celui-ci apprécia très mal son disciple, qui fut enfin envoyé par son père près de son frère, Jean Gaubius, qui pratiquait la médecine avec beaucoup de réputation à Amsterdam (1). Cet oncle, qui devint un second père pour son neveu, lui conseilla d'aller passer un an à Harder-

(1) Il a même laissé trois Lettres intéressantes sur des objets d'anatomie, qui, d'abord publiées à Amsterdam en 1736, ont été réimprimées et conservées dans la collection des ouvrages de Ruisch. Manget attribue encore d'autres productions à Jean Gaubius.

wick, et il lui fournit les moyens de suivre les leçons de Moor, qui enseignait avec éclat dans l'université de cette ville : la célébrité et le voisinage de l'école de Leyde l'attirèrent ensuite. Boërhaave, qui se trouvait à la tête de l'enseignement de la médecine, était alors le professeur le plus renommé de l'Europe. Ce grand homme témoigna de l'affection à Gaubius, et il présida même la thèse que celui-ci soutint pour être reçu docteur en médecine, et dans laquelle il disserta sur les parties solides du corps humain : ainsi, dès son début dans la carrière, il se montra attaché à la doctrine du solidisme. Peu après, Gaubius voyagea en France, où il s'appliqua dans la capitale, et sous les meilleurs maîtres de ce temps, à l'étude spéciale de l'anatomie, de la chirurgie et des accouchements. Au bout d'un an de séjour à Paris, Gaubius retourna à Heidelberg, en passant par Strasbourg, où il s'arrêta quelque temps. Rappelé bientôt en Hollande, par son oncle, qui lui donna sa fille en mariage, il continua à se livrer à l'étude des sciences physiques, et il commença à pratiquer assidument la médecine, sous les auspices de son beau-père. Nommé médecin de la ville de Deventer, il fut appelé, en 1727, à Amsterdam, que ravageait alors une épidémie meurtrière; et il resta dans cette capitale jusqu'en 1729, c'est-à-dire, jusqu'à la cessation de la maladie, pendant le long cours de laquelle il montra autant de dévouement que de lumières et d'humanité. Boërhaave, sentant diminuer ses forces avec l'âge, fit nommer Gaubius son successeur dans la chaire de chimie. Les services rendus à l'état pendant la dernière épidémie qui avait désolé Amsterdam, dispensèrent notre savant médecin du titre de sujet ou de citoyen de la républi-

qu'alors nécessaire pour pou-
 re professeur. Gaubius vint
 s'asseoir, jeune encore, en
 près de Boërhaave, d'Albinus,
 Dyk et de Van Royen, ses au-
 autres : il se montra d'une ma-
 avantageuse, qu'il fut, deux
 ès, promu à la chaire de mé-
 qu'il réunit à celle de chimie.
 e de la vie de Gaubius fut con-
 s-lors tout entier au professo-
 la pratique, qui ne l'empêchè-
 int de publier, à plusieurs épo-
 es ouvrages plus ou moins im-
 s, et dont quelques-uns lui don-
 s droits au souvenir de la posté-
*dissertatio inauguralis de soli-
 tani corporis partibus*, Leyde,
 in-4°. C'est la dissertation qui
 le thèse pour son doctorat. II.
*de vitæ longæ à chemicis pro-
 spectatione*, ibid., 1734. Ce
 s, prononcé en prenant pos-
 de la chaire de médecine, est
 ainsi que le premier, d'un style
 ment approprié au genre et
 enités académiques. III. *Li-
 de methodo concinnandi for-
 nedicamentorum*. Cet ouvrage
 portant, réimprimé souvent,
 lquefois sous le titre de *Me-*
 , parut d'abord à Leyde, en
 in-8°. Il a été traduit en fran-
 çais, 1749, in-12. L'art de
 er, si important dans la pra-
 e la médecine, se trouve ici à
 eur des connaissances les plus
 s de la chimie à cette époque; et
 ontre simplifié et épuré par un
 ement fondé sur l'observation
 longue et sage administration
 dicaments : c'est un des titres
 re les plus éclatants de Gaubius.
*regimine mentis quod medi-
 est*, Leyde, 1747. Notre au-
 èsente dans ce discours, pro-
 n terminant son premier rec-

torat, une psychologie médicale, dans
 laquelle il indique, avec de nombreux
 détails, les effets qui sont le résultat
 de l'empire du corps sur l'ame; ma-
 tière délicate à traiter, à cause des dif-
 ficultés et des écueils qu'elle présente
 à chaque pas. La Mettrie, qui ne se
 contentait point d'afficher le matérialis-
 me, mais qui voulait encore persua-
 der au public que la plupart des grands
 médecins partageaient son opinion,
 crut avoir trouvé un partisan et un
 appui dans Gaubius. Celui-ci, grave-
 ment offensé, profita de la cérémonie
 dans laquelle il quittait son second
 rectorat en 1763, pour se laver d'un
 injurieux soupçon; et il reprit la
 même matière, et traita le même su-
 jet par de nouveaux arguments. Ces
 deux discours, réunis sous un titre
 commun, et imprimés à Leyde en
 1769, ont été répandus et admirés
 dans toute l'Europe savante. V. *Ins-
 titutiones pathologiæ medicinalis*,
 in-8°, Leyde, 1758, souvent réim-
 primé. Les éditions les plus com-
 plètes sont celles de Hahn, 1781, ou
 Vienne, 1782, et celle d'Ackermann,
 Nuremberg, 1787. M. Sue, doyen
 d'âge actuel de la faculté de médecine
 de Paris, a traduit cet ouvrage en
 français, et l'a publié dans cette ville
 en 1770. La traduction allemande, de
 C. G. Gruner, est enrichie de notes
 et d'une Vie de l'auteur, Berlin, 1784;
 ibid., augmentée, 1791. Gaubius avait
 commenté, vingt ans de suite, les
 Instituts de Boërhaave, avec les mo-
 difications graduelles que le progrès
 rapide des sciences exigeait. Ces mo-
 difications ayant fait, en quelque sorte,
 disparaître le texte des leçons, Gau-
 bius publia une pathologie toute nou-
 velle, où, cessant d'être mécanicien
 absolu avec son maître, il se rappro-
 cha sagement de la doctrine des ani-
 mistes, ou, si l'on veut, des partisans

des forces vitales ; et il s'éleva, dans cette production, au plus haut point de son beau talent. VI. *Adversariorum varii argumenti liber unus*, Leyde, 1771, in-4°. La forme de cet ouvrage a permis à Gaubius d'y déployer l'étendue et la variété de ses connaissances en histoire naturelle, en physique et en médecine. Les articles dont ce recueil se compose, sont une analyse des eaux de la mer qui baigne les côtes septentrionales de la Hollande. On y trouve, en outre, des considérations médicales sur l'usage de l'eau de mer dans plusieurs affections, et surtout dans les obstructions des glandes : il détermine ailleurs la nature de plusieurs huiles essentielles, et il donne une classification nouvelle de leurs produits, qu'il a divisés en sept genres. L'analyse du poivre n'est pas la moins intéressante de ce recueil. On y voit encore Gaubius, sinon introduire, au moins accrédi-ter l'usage raisonné de la racine de Jean Lopez, apportée des Indes-Orientales, et que l'on emploie avec succès dans les flux diarrhœiques et dysentériques. Les fleurs de zinc (*oxide de zinc sublimé*), déguisées dans un remède secret, sont reconnues, et leur emploi bien indiqué. La distillation de l'huile de vitriol (*acide sulfurique*), l'analyse du borax, du sel ammoniac (*muriate d'ammoniaque*), et l'usage d'un instrument propre à porter dans les intestins la fumée du tabac, sont encore consignés dans ces *Adversaria*. Gaubius, recteur pour la troisième fois de l'université de Leyde, prononça, en sortant de cette magistrature académique, un discours non moins remarquable que les deux autres dont nous avons déjà parlé ; en voici le titre : VII. *Oratio panegyrica in auspiciis tertii sæculi Academiæ batavæ quæ Leydæ est*, 1775, Leyde, in-

4°. Ce discours renferme l'h aussi intéressante que glorieux travaux qui assignent aux Ho une place si distinguée dans le littéraire. La collection des Mé de l'académie des sciences de offre quelques écrits de Gaub nombre desquels on remarq observation sur une inoculati ne fut pas suivie du succès q attendait. Gaubius partit de isolé, pour en tirer une cor trop générale ; et il conçut et à inspirer une méfiance et u vention trop grandes contre u tique dont l'expérience a depu tré les incontestables avantage tes les dissertations et discours miques de Gaubius ont été r sous le titre d'*Opera academiæ*, Leyde, 1787, in-4°. On passer sous silence les scrvic raires que ce savant professeur dus, en se faisant l'éditeur d plus beaux ouvrages de Pros pin (*De præsagiendâ vitâ e ægrotantium libri VII*), de cimasié de Cramer, et en cont pour beaucoup à la traductio tin et à la publication de la *E la nature*, de Swammerdam, 1737, 2 vol. in-fol. Il ne faut p blier de dire que Gaubius ava sa jeunesse, cultivé les muses avec quelque succès : il se raj talent dans un âge avancé, et 1768, pour célébrer l'époqu majorité du stathouder Guilla des vers latins qui furent ap Comme tous les savants opul sa nation, Gaubius étalait un l ble, et justifié par son obje une belle bibliothèque aussi que nombreuse, et une ampl tion d'histoire naturelle, part ment riche en minéraux. Ces scientifiques et littéraires,

aucoup de soins et de dépenses de longues années, étaient les à tous ceux qui pouvaient leur : Gaubius les montrait sur le plaisir aux étrangers. Épuisé comme professeur, comme et comme praticien très très consulté, Gaubius mourut le 27 novembre 1780, âgé de soixante-trois ans, laissant après lui, comme héritière, une fille unique, héritière d'une grande fortune. La mort de Gaubius fut un sujet d'affliction et de douleur pour toute la Hollande, et en particulier pour l'université de Leyde. Les nombreuses académies répandues en Europe, et auxquelles il appartenait, témoignèrent aussi les regrets qu'il inspirait sa perte. En France, Voltaire prononça son éloge dans l'assemblée publique de la société de médecine : il est inséré dans les premiers volumes de l'His-
toire des Mémoires de cette compa-

D—G—s.

GAUCHAT (GABRIEL), né en 1709 dans le département de la Bourgogne, abbé com-
muni-naire de Saint-Jean de Falaise, de l'ordre de Prémontré, et prieur de Saint-Étienne, fut, pendant quelque temps, directeur de la société des prêtres des Missions étrangères. Il fit de la défense de la religion, contre les incrédules, son occupation principale, et ne fut ni un ennemi zélé, ni un de leurs moins dangereux adversaires. Ses écrits sont remplis de raisonnements solides, et d'un style, dit un critique, une touche littéraire qui leur donne du poids. Il emploie contre eux l'ironie avec beaucoup de finesse, et fait passer sur eux le ridicule dont ils ont souvent essayé de couvrir ceux qui défendent les principes religieux. La sécheresse de la controverse ne le fait pas sentir dans ses écrits, qui au contraire de la chaleur

et un intérêt qui attache. L'auteur toutefois y eût été plus pressant encore, s'il eût su davantage serrer sa matière, et être un peu moins diffus : du reste, il écrit avec facilité, clarté et décence. L'abbé Gauchat mourut à la fin de 1779, ou vers le commencement de 1780 : il était docteur en théologie, et membre de l'académie de Villefranche. On a de lui les ouvrages suivants : I. *Rapport des Chrétiens et des Hébreux*, 3 petits v. in-12, 1754. II. *Lettres critiques, ou Analyse et réfutation de divers écrits contraires à la religion*, de 1755 à 1763, Paris, 19 vol. in-12. C'est le plus considérable des ouvrages de l'abbé Gauchat, et celui qui lui valut son abbaye. III. *Retraite spirituelle*, 1755, 1 vol. in-12. IV. *Le Paraguay, conversation morale*, 1756, 1 vol. in-12. V. *Catéchisme du Livre de l'Esprit*, 1758, 1 vol. in-12. VI. *Recueil de piété, tiré de l'Écriture sainte*, 3 vol. in-12. VII. *Le Temple de la vérité*, Dijon, Desaint, 1748, 1 vol. in-12. VIII. *Harmonie générale du christianisme et de la raison*, 1766, 4 vol. in-12. IX. *Extrait de la morale de Saurin*, 2 vol. in-12. X. *La philosophie moderne analysée dans ses principes*, 1 vol. in-12. XI. *Le philosophe du Valais*, 2 vol. in-12. L—Y.

GAUCHER (CHARLES-ÉTIENNE), graveur, né à Paris en 1740, élève de Basan et de Lebas, a gravé d'une manière très soignée un assez grand nombre de petits portraits de format in-8°, parmi lesquels on distingue celui de la reine, épouse de Louis XV ; il a gravé aussi en petit différents sujets d'histoire pour la Galerie du Palais-Royal, et celle des Peintres flamands, etc. On a de lui une petite estampe d'un fini précieux, d'après le dessin de J. M. Moreau, représentant le *Couronnement de Voltaire*

au Théâtre français, et une autre petite de forme ronde, représentant les Adieux de Louis XVI à sa famille. Gaucher était fort instruit; il a laissé différents ouvrages de littérature sur les beaux-arts : les principaux sont, une *Iconologie, ou Traité complet des allégories ou emblèmes*, 1796, 4 vol. in-8°; un *Traité d'anatomie* à l'usage des artistes : il a fait tous les articles des graveurs en taille-douce dans le Dictionnaire des artistes de l'abbé Fontenai, et un grand nombre d'*Opuscules* sur les beaux-arts, imprimés dans les journaux du temps. On lui attribue le *Désaveu des artistes*, 1776, in-8°. Gaucher est auteur d'un opéra-comique en trois actes, intitulé *l'Amour maternel*, reçu au théâtre Favart, mais qui n'a pas été joué. On a de lui aussi, dans le *Recueil des voyages*, une *Relation* en vers et en prose, assez gaie, d'un voyage fait au Havre-de-Grâce en 1783, avec une société d'artistes connus. Gaucher est mort à Paris en 1804. P—E.

GAUDEN (JEAN), évêque anglais, né en 1605 d'un ecclésiastique du comté d'Essex, était en 1640 chapelain de Robert, comte de Warwick, et se rangea, comme lui, du parti du parlement, au commencement de la guerre civile. Choisi pour prononcer un sermon devant la chambre des communes, il s'en acquitta de manière à mériter un riche présent, et obtint l'année suivante le doyenné de Bocking. Il était au nombre des théologiens réunis à Westminster en 1643; mais son nom fut ensuite rayé de la liste, pour les scrupules qu'il manifesta à l'occasion du *covenant*. Dès qu'il vit qu'au lieu de réformer, le parlement travaillait à détruire, il déclara ouvertement son opposition, signa la protestation adres-

sée à l'armée, et fit paraître plusieurs écrits contre les excès du dominant. Peu de jours après l'éclosion de Charles I^{er}., il publia comme l'ouvrage même de ce prince, le fameux *Eikon Basilike* ou *Portrait de sa Majesté dans sa solitude et ses souffrances*, ouvrage qui n'eut pas moins de cinquante éditions dans le cours de l'année, et qui fut regardé comme le mieux écrit dans la langue anglaise. Il a été traduit du français par P. Porée, Rouen, in-12. Les différents ouvrages de Gaucher pour la défense de l'église catholique et de ses ministres, ne furent pas de conserver ses services sous le gouvernement de Charles II, et lui valurent, au rétablissement de Charles II, en 1660, l'évêché d'Exeter; mais cette faveur ne lui parut pas proportionnée à son mérite : il pensait que les services qu'il avait rendus à la monarchie justifiaient la publication de *l'Eikon Basilike*, et il insista dans une pétition adressée par lui à Charles II en 1661, « que l'on » avait été fait en roi devait être » compensé en roi. » Ses mérites et son dévouement à la cause catholique firent transférer en 1662 à l'évêché de Worcester; mais c'était encore peu pour son ambition : il avait osé sur le riche évêché de Winchester et le chagrin de se voir frustrer cette espérance avança vraisemblablement sa mort, arrivée quatre ans après. Quoique sa veuve ait prétendu que *l'Eikon Basilike*, qu'elle appelle *le Joyau*, sur lequel il fit sa fortune, avait été écrit par elle, le style simple et noble de cet ouvrage diffère trop du style brut et presque oriental de Gauden que cette assertion ait pu être

ralement adoptée : elle a été le sujet d'une longue controverse. Burnet et plusieurs autres écrivains ont jugé que l'ouvrage ne pouvait être que de Charles I^{er}. lui-même (Voyez DUPPA) : mais Burnet n'avait pas connaissance de plusieurs documents historiques qui ont été produits depuis, notamment d'une lettre adressée par Gauden au chancelier Clarendon, pour réclamer le mérite et la récompense de sa pieuse imposture ; lettre qui se trouve imprimée dans les Papiers d'état (*State papers*) de Clarendon. Malcolm Laing, auteur d'une *Histoire d'Écosse*, 2 volumes in-8°, 1800, pense que l'*Eikon Basilikè* est l'ouvrage de Gauden. « Si jamais imposture littéraire fut excusable, dit cet historien, ce fut sans doute celle de » Gauden ; elle aurait pu sauver les » jours du roi, si le livre eût paru » huit jours plus tôt. » Gauden était un prédicateur éloquent, un homme d'esprit, adroit, mais vain et ambitieux. On a de lui beaucoup d'écrits, la plupart inspirés par les circonstances. Nous n'en citerons que la *Vie de Hooker*, placée à la tête d'une édition des *Ouvrages de Hooker*, qu'il donna en 1661, et un *Discours sur la beauté artificielle en fait de conscience entre deux dames*, publié après sa mort en 1662. X—s.

GAUDENCE (SAINT), évêque de Brescia en Lombardie, vivait dans le 4^e. siècle. Sa science, sa piété, lui ayant fait dès son jeune âge une réputation, et attiré des honneurs qui blessaient sa modestie, il résolut de se dérober à cette dangereuse célébrité, et entreprit par dévotion le voyage de Jérusalem. Saint Philastre, dont il était l'ami et probablement le disciple, étant mort pendant que Gaudence était en Orient, le clergé

et le peuple de Brescia voulurent l'avoir en sa place pour évêque, et s'engagèrent même par serment à n'en point accepter d'autre. Saint Ambroise, métropolitain de Brescia, approuva ce choix, et en informa Gaudence : mais comme il connaissait sa répugnance pour toute sorte d'élevation, il lui enjoignit d'accepter l'épiscopat sous peine d'excommunication ; Gaudence obéit, et fut sacré évêque vers l'an 387. Il fut l'un des députés que le concile de Rome, tenu en 405, et l'empereur Honorius, envoyèrent à Constantinople, à Arcade, empereur d'Orient, pour l'engager à traiter saint Chrysostôme avec plus de douceur : cette députation n'eut point, en faveur du saint archevêque, l'effet désiré ; au contraire, Gaudence et ses compagnons éprouvèrent, de la part d'Arcade, toutes sortes de mauvais traitements, et même furent mis en prison. Cette rigueur n'intimida point Gaudence : généreux défenseur de l'opprimé, il refusa constamment de communiquer avec Attique, intrus placé sur le siège de Constantinople, après la mort d'Arsace substitué à saint Jean-Chrysostôme. Nous avons encore la lettre que ce saint docteur écrivit à l'évêque de Brescia pour le remercier. Quelques-uns placent la mort de saint Gaudence en 410 : il est plus probable qu'il vécut jusqu'en 420 ; et même, suivant le père Labbe, jusqu'en 427, date du commencement de l'épiscopat de Paul, son successeur. On a de saint Gaudence : I. *La vie de saint Philastre*. II. Un *Éloge* du même. Il en avait composé quatorze semblables, qu'il avait prononcés d'année en année : un seul nous est resté. III. *Traité*s ou *Sermons*, qui ont été insérés dans la grande Bibliothèque des pères. Bénévole, officier distingué, qui, pour

n'avoir point voulu rédiger un édit contre les catholiques, avait encouru la disgrâce de l'impératrice Justine, qui était arienne, demanda au saint une copie de ces discours pour son usage; et c'est à cela que nous devons leur conservation. Le premier de ces sermons fut prononcé par Gaudence, le jour de sa consécration; dans le deuxième, il parle de l'eucharistie, et de la transsubstantiation, d'une manière si précise, qu'il est impossible de douter que ce ne fût dès-lors un dogme reconnu par l'Église; dans le dix-septième, prononcé lorsque les reliques des quarante martyrs furent placées dans l'église de Brescia, la doctrine catholique sur le culte des reliques est exposée d'une manière non moins claire. La plupart de ces discours avaient été composés et prononcés pendant la semaine de Pâques, pour l'instruction des nouveaux baptisés. Il y a encore de ce saint quelques lettres. Tous ces écrits, avec ceux de Philastre, ont été réunis dans une édition donnée par les soins du cardinal Quirini, Brescia, 1732, in-fol.; il y en avait eu deux éditions antérieures, savoir : *Sancti Gaudentii Brixiae episcopi sermones cum Ramperti et Adelmani opusculis*, Augsbourg, 1577, in-4°, et celle de 1710. (Voy. P. GAGLIARDI.) I.—Y.

GAUDENZI (PELLEGRINO), poète et littérateur italien, né à Forlì en 1749, y fut élevé dans le séminaire, et fit sa rhétorique sous le célèbre Ramanzini, d'Este. La nature, qui avait formé Gaudenzi pour les lettres, semblait lui avoir fait un mystère de sa vocation : mais la lecture des poèmes d'Ossian, que Ramanzini lui fit connaître, le porta vers la poésie, pour laquelle il s'était montré jusque-là insensible. Après avoir terminé ses études, il s'était attaché comme précep-

teur à la famille du marquis Paolucci; mais cédant à la fantaisie dont il était poursuivi, à l'agitation qu'il éprouvait depuis que l'esprit *ossianique* s'était emparé de lui, il abandonna sa patrie, ses parents; et seul, sans appui, sans relations, presque sans aucune ressource, il se rendit, en 1775, à Padoue, portant avec lui une sensibilité vive, un enthousiasme ardent, et une âme brûlante, cachée sous un extérieur de glace. Il fallait deviner un talent que sa taciturnité l'empêchait de manifester aux autres, et dont sa modestie dérobaît à lui-même la connaissance. Césarotti seul le découvrit : l'esprit de Gaudenzi n'avait besoin que d'une direction, et il la reçut de ce célèbre littérateur. Gaudenzi eut bientôt appris la langue grecque; il se livra entièrement aux lettres : il étudia aussi les mathématiques; et il y aurait fait des progrès, si la poésie ne l'avait distrait. Il passa plusieurs années dans une sage obscurité; et malgré l'extrême modicité de sa fortune, il refusa constamment tous les avantages qu'on lui offrait, parce qu'ils auraient pu le distraire du système d'étude auquel il s'était obstinément consacré. Ses premiers essais excitèrent l'étonnement de l'Italie, qui, fatiguée de produire tant de versificateurs, admira un jeune poète qui s'élevait au sublime. Gaudenzi, inspiré aussi par le génie de Klopstock, autant que par celui d'Ossian, consacra sa lyre à chanter un des mystères de la religion; et il sut enlever encore, après Milton, un noble laurier. Il fit paraître, à Padoue, en 1781, son poème intitulé, *la Nascita di Cristo*, en trois chants; la conception en est singulière : il n'y décrit pas seulement, comme on pourrait le croire, l'histoire de la naissance du Sauveur, mais ses effets pour la rédemption du

On admire avec raison sa science et sa force de la crèche, et surtout le phétisme de David sur l'histoire de Christ, et celle du christianisme jusqu'à Constantin. Bientôt il parait un petit poème diatrique, *la Campagna*. L'académie Padoue, qui se forma en 1623, eut le mérite de lui faire obtenir cette faveur à son mérite honorable suffrage de Césarotti, de cette compagnie. Gaudenzi montra une excellente critique et une force de raisonnement qui égala l'impétuosité de son imagination. Il tira de nombreux fruits de son travail et de ses doctes veilles : une maladie nerveuse, produite par une organisation particulière à laquelle la singularité de ses talents donnait son caractère, maladie que la continuité de son esprit agacé, détruisit les espérances qu'il avait conçues, et l'emporta le 27 mars 1674, à trente-cinq ans. Le second des *Saggi dell' accademia Padovana*, contient un *Mémoire critique de la vie de Cicéron* et de *Plutarque*. Césarotti a fait un portrait de ce morceau d'une courte et vive plume qui fut son digne pendant.

A. I. M.

DENZIO (PAGANINI) naquit à Poschiavo, petite ville des Grisons; mais ayant vécu toujours en Italie, et occupé pendant vingt-un ans une chaire dans l'université de Pise, il est regardé comme un Italien. Il eut le bonheur de donner dans sa patrie un maître fort utile qui lui fit faire de bonnes études,

et, ce qui valait encore mieux, lui inspira pour toute sa vie l'amour des lettres et du travail. Il parcourut ensuite les principales universités de l'Allemagne; et le fruit qu'il retira de ces leçons de leurs plus savants professeurs, lui donna dès-lors l'idée de chercher à obtenir une chaire dans quelque école célèbre. L'application qu'il avait donnée à la théologie, la connaissance qu'il avait acquise non seulement du grec, mais de l'hébreu et du chaldéen, lui firent découvrir beaucoup d'erreurs dans le calvinisme, qu'il avait professé jusqu'alors : il se fit catholique, et craignant d'être persécuté dans son pays, ayant même, assure-t-on, commencé à l'être, il passa en Italie, séjourna quelque temps en Lombardie, et se rendit enfin à Rome, où il espérait que son savoir et son changement de religion lui feraient trouver facilement à se placer. En effet, quoique Paul V, qui occupait alors la chaire de St.-Pierre, ne protégeât point les gens de lettres, et qu'il les regardât même comme dangereux, Gaudenzi se fit bientôt des protecteurs dans le sacré collège, et parmi les savants. Il obtint enfin la place de professeur de langue grecque dans le collège de la Sapience. Cette étude était alors extrêmement négligée à Rome; il fit tous ses efforts pour en ramener le goût, en adressant des exhortations éloquentes et remplies de chaleur à ceux qui venaient l'entendre. Par un contraste singulier, plus son imagination s'enflammait et plus ses discours prenaient de véhémence, plus l'action, cette partie si importante de l'art oratoire, lui manquait, plus son corps était immobile et sa voix monotone, sans inflexion et sans accent; mais on était entraîné par l'énergie de ses expressions, quoique en général peu élégantes, et par la force de ses rai-

sonnements. L'élection du pape Urbain VIII, Barberini, lui fit espérer de nouvelles chances de fortune; et il se promit de ne rien négliger pour obtenir la faveur de ce pontife, ami des lettres. Regardant toujours la théologie comme la première des sciences à Rome, il commença par publier, en 1625 et 1626, un savant ouvrage en deux parties, sur les dogmes et les rites de l'ancienne Église; il y réfutait, avec sa chaleur accoutumée, les erreurs des calvinistes qu'il avait par tagés autrefois. Il les combattit plus directement encore dans un volume qu'il publia l'année suivante, contre la *Panstratia*, de Chamier, l'un de leurs principaux docteurs. (Voy. СНАМІЕР.) Cette double preuve de son zèle n'ayant produit aucun des effets qu'il avait espérés, il résolut de quitter Rome. En 1628 il obtint, par l'entremise du sénateur Florentin Nicolini que le grand-duc avait député auprès du pape, la place de professeur de belles-lettres à Pise que Louis Scapinelli laissait vacante, et qu'il avait remplie, quoique né aveugle, avec le plus brillant succès. Cette université était alors la plus florissante de l'Italie, et réunissait les plus célèbres professeurs. Gaudenzio fit de nouveaux efforts pour se montrer digne de paraître au milieu d'eux. Il se proposa surtout de prouver combien la connaissance de l'histoire, de la politique et de la philosophie, est utile et même nécessaire à l'éloquence. Tacite, pour l'histoire et la politique, était le principal objet de ses explications, et Platon pour la philosophie: en vertu de son amour pour Platon, il avait déclaré la guerre, et presque voué une haine personnelle, à Aristote et à ses sectateurs. Il expliquait aussi la philosophie de Démocrite, d'Épicure et de Lucrèce, dans laquelle il

était très savant. Il publia successivement et presque sans interruption, un grand nombre d'opuscules sur ces matières et sur plusieurs autres sujets. Il avait pour cela une commodité que pourraient lui envier tous les écrivains qui mettent leur gloire à multiplier leurs productions, et à occuper d'eux sans cesse le public: le grand-duc lui avait, dit-on, accordé la permission d'avoir chez lui une imprimerie; et Gaudenzio se serait apparemment reproché de la laisser sans travail un seul jour. Ferdinand II avait pour lui une bienveillance particulière. Il l'invitait souvent à sa table avec d'autres savants, et se plaisait à l'entendre traiter, sans préparation et avec une abondance inépuisable, tous les sujets qui lui étaient proposés. Notre professeur se faisait gloire de posséder ce talent au suprême degré, et le possédait en effet de manière à causer de la surprise, et autant de plaisir qu'on en peut avoir à entendre un orateur qui joint une figure lourde, insignifiante, un extérieur dépourvu de toute grâce, et un style inculte comme sa personne, aux autres désagréments dont nous avons parlé. Le grand-duc aimait surtout à lui faire dire son opinion sur le mérite des savants et des gens de lettres qui étaient alors en réputation: Gaudenzio les jugeait sans malveillance et sans envie, mais avec une entière franchise. Toutes les autres nations, disait-il, ont subi l'esclavage: la liberté appartient en propre aux peuples de la Rhénie, mes compatriotes, et je la conserverai jusqu'à ma mort. Il était d'ailleurs plein de probité, de vertus, et d'un attachement à toute épreuve pour la famille des Médicis: mais il prenait trop peu le soin de cacher la haute opinion qu'il avait de ses talents et de son savoir; et les fréquentes saillies

l'amour-propre, jointes à la fa-
me dont il jouissait auprès du
, lui firent beaucoup d'ennemis.
vantait même d'être bon poète
es deux langues, quoiqu'il ne fit
es vers latins médiocres et de
savaits vers italiens : ce qui doit
ordre, c'est qu'il y eut à Flo-
quelqu'un qui le crut sur sa pa-
t qui renouvela pour lui les hon-
de la couronne poétique. Elle
décernée par Scipiou Capponi,
a d'un grand repas : cela put
es les convives ; mais celui qui
la couronne et celui qui la reçut,
t également la chose au sérieux.
iblesses et ces ridicules ne doi-
en ôter à Gaudenzio de l'estime
son amour pour les sciences,
l'étude, pour l'instruction de la
se, à l'étendue de ses connais-
, et à ce désir même de l'appro-
publicque, qu'il conserva jus-
t fin de sa vie. Il mourut le 3
: 1648, la vingt-unième année
n professorat à Pise, âgé de
nte - trois ans, et fut enterré
mpo - Santo. On inséra dans
itaphe ces deux vers qu'il avait
eu de temps avant sa mort :

me genuit, docuit Germania, Roma
uit, nunc audit Etruria culta doceatem.

n, *Mém. des hom. ill.*, t. xxxi,
roni, *Vite Italarum doctrinâ
entium*, tom. xiv, ont donné
g catalogue de ses ouvrages ; il
: dans ce dernier 12 pag. in-8°.
it caractère. Nous ne citerons
: les articles principaux : I. *De
tiones VIII extrâ ordinem*
t, an. 1629 ; Florence, 1630,
ce sont des discours sur diffé-
sujets de rhétorique, de politi-
d'histoire. II. *Expositionum
arum libri duo, quibus etiam
t, Suetonio, aliisque lux con-
r, cum additamento eritico,*

Florence, 1631, in-8°. III. *Oratio-
nes XIV*, Pise, 1634. IV. *Accade-
mia disunita*, ibid., 1635, in-4° ;
ce sont des dissertations italiennes,
lues à Pise, dans l'académie des Désu-
nis, dont l'auteur était membre, et
qui roulent sur la philosophie, la mo-
rale, les antiquités, la poésie et l'his-
toire. V. *Chartæ palantes, in quibus
oratoria et poetica sic exercentur,
etc.*, quinze morceaux différents, élo-
gés, harangues, dissertations, etc.,
en langue latine, Florence, 1638,
in-4°. VI. *Obstetrix litteraria, sive
de componendis et evulgandis libris
dissertationes undecim et epigram-
mata*, Florence, 1638, in-4° : troi-
sième recueil de morceaux détachés,
dont les sujets se rapportent tous à
son titre. VII. *Academicum instar,
in quo ex multigenâ disciplinâ non
pauca strictim enarrantur*, etc.,
Florence, 1639, in-4° : quatrième re-
cueil de dissertations, de discours et
de petits traités historiques et philo-
logiques, au nombre de vingt-sept. VIII.
*De evulgatis romani imperii arcanis,
iis præcipuè quæ ad electionem et
successionem imperatorum faciunt:*
dissertation suivie de huit ou dix au-
tres, sur différents sujets de critique
et d'histoire, Florence, 1640, in-4°.
IX. *De Pythagoreâ animarum
transmigratione opusculum ; acce-
dunt exercitationes de Aristoteleo
veterum contemptu*, etc., Pise,
1641, in-4°. X. *De philosophiæ
apud Romanos initio et progressu*,
etc., Pise, 1645, in-4°. Ce livre est
devenu très rare ; il est regardé comme
le meilleur ouvrage de son auteur. XI.
*De candore politico in Tacitum dia-
tribæ XIX*, Pise, 1646, in-4°,
etc., etc.

G—É.

GAUDIN (LOUIS-PASCAL), pein-
tre espagnol, né à Villa-Franca, dio-
cèse de Barceloue, en 1556, étudia

... et plusieurs tableaux
pour la grande Chartreuse, entre au-
tres une suite offrant la *Vie de S.
Bruno*, que les connaisseurs voient
toujours avec plaisir. Il parcourut plu-
sieurs provinces d'Espagne, où il
laissa un grand nombre d'ouvrages de
sa main, qui lui acquirent tant de ré-
putation, que le pape Grégoire XV
le fit inviter de venir à Rome travail-
ler au palais de Monte-Cavallo, et à
la basilique de St.-Pierre. Sur le point
de partir, le P. Gaudin tomba malade
et mourut dans son monastère, le 20
août 1621. Dans la *Vie* de ce doc-
teur artiste, on le nomme, entre au-
tres éloges, *Vir quidem picturæ arte
præclarus, theologia præclarior,
virtuteque (patrum qui cum eo vixe-
runt testimonio) præclarissimus*. Ses
principaux ouvrages sont : huit ta-
bleaux de la *Vie de St.-Bruno*, dont
on conserve copie dans le monastère
de *Scala Dei*. — Une excellente *Con-
ception*. — Six grands tableaux de la
Vie de la Vierge, qui se trouvent
dans le ...

quelques autres ouvrages de controverse, dont on trouve les détails dans Moréri. — GAUDIN (Jean), jésuite de Poitiers, né en 1617, passa toute sa vie à enseigner, et à composer des livres propres à faciliter l'instruction et les études de la jeunesse, et à la former aux langues grecque et latine. Tous les ouvrages sortis de sa plume sont dirigés vers ce but; les principaux sont : I. Une *Grammaire latine*, qui n'a peut-être pas toute la précision de celles qu'on a faites depuis, mais qui est remarquable par sa clarté et la bonne exposition des principes. II. *Epigrammatum libri tres*, Limoges, 1661, in-12. III. *Apparatus græco latinus, cum interpr. gallicâ*, Paris, 1681, in-4°. IV. *Trésor ou dictionnaire des langues latine, françoise et grecque*, Tulle, 1677; Limoges, 1709, 2 vol. in-4°. V. *Rudiment de la langue latine*, souvent réimprimé. Les ouvrages de Jean Gaudin se distinguent par la pureté de la diction, par des définitions, où la clarté se réunit à la brièveté, et par des observations aussi judicieuses que solides. — GAUDIN (J...), ex-oratorien, abbé, et vicaire-général de Nebbio, en Corse, conseiller-clerc au conseil souverain de cette île, membre de l'académie de Lyon, juge et bibliothécaire de la Rochelle, mort le 30 nov. 1810, a publié : I. *Inconvénients du célibat des prêtres, prouvé par des recherches historiques*, Genève, Pellet, 1781; Paris, Lejay, 1790, in-8°. Le même ouvrage a paru sous le titre de *Recherches historiques sur le célibat ecclésiastique*, Genève, Pellet, 1781. II. *Traduction de différents traités de morale de Plutarque*, Paris, Debure, fils aîné, 1777, in-12. III. *Mémoires de Jean Graham, marquis de Montrose, contenant l'his-*

toire de la rébellion de son temps, traduits de l'anglais, Paris, Prault le jeune, 1768, 2 volumes in-12. IV. *Voyage en Corse* (en vers et en prose), et *vues politiques sur l'amélioration de cette île*, Paris, 1788, grand in-8° : l'ouvrage est suivi du *Discours de réception* de l'auteur à l'académie de Lyon. V. *Gulistan ou le jardin des roses, traduit du poëme de Saadi*, 1789, in-8°; et 1791, avec un *Essai historique sur la législation de la Perse*. VI. *Avis à mon Fils âgé de sept ans*, 1805, in-12.

L—Y.

GAUFFIER (LOUIS), peintre français, né à la Rochelle, en 1761, étudia les premiers principes de son art sous l'académicien Taraval. Ses progrès furent extrêmement rapides; il remporta le premier prix de peinture en 1784, et ce fut son tableau de *la Cananéenne* qui lui mérita cet honneur. Gauffier dut être d'autant plus flatté du suffrage de ses juges, qu'il avait eu cette fois, pour concurrent, le jeune et célèbre Drouais (1). Envoyé à Rome par le gouvernement, il y composa plusieurs ouvrages dignes de sa réputation. Son tableau d'*Alexandre mettant son cachet sur la bouche d'Éphestion* (le seul tableau qu'il ait terminé de grandeur naturelle), le fit recevoir à l'académie royale de peinture, en qualité d'agrégé. Malheureusement la carrière de cet artiste ne fut pas aussi longue que brillante. Il mourut à Florence le 20 octobre 1801, à peine âgé de quarante ans. Sa santé, qui avait toujours été faible et chancelante, ne lui avait jamais permis d'entreprendre de très grandes compositions; mais il est aisé de juger, en voyant ses ta-

(1) Auteur d'un autre tableau de *la Cananéenne*, que les artistes regardent comme un chef-d'œuvre, et qu'on voit au Musée du Louvre.

bleaux de chevalet, que s'il n'avait pas été enlevé aux arts à la fleur de l'âge, nous le compterions aujourd'hui au nombre des maîtres de l'école française. Les productions les plus remarquables de L. Gauffier, après celles que nous venons de rappeler, sont : *Les dames romaines faisant don de leurs bijoux au sénat, dans un temps de calamité publique* ; *Le sacrifice de Manué* (ce tableau a été gravé) ; *Les trois anges apparaissant à Abraham* ; *Jacob et Rachel* ; *Achille reconnu par Ulysse* ; *Les dames romaines exhortant Véturie à fléchir la fureur de Coriolan* ; *La Vierge servie par les anges*, etc. Ce n'est point la vigueur du dessin qui caractérise principalement le talent de ce peintre. Sa manière est plus pure, plus fine, plus gracieuse qu'énergique. Peu d'artistes ont montré autant de goût. Gauffier n'était pas seulement un bon peintre d'histoire ; ses fonds de tableaux prouvent qu'il excellait dans le paysage. Il y a même lieu de croire qu'il était fait pour s'élever, dans ce genre, fort au dessus de ses rivaux. — Pauline Châtillon, son épouse et son élève, avait aussi beaucoup de talent. On a d'elle plusieurs tableaux pleins de délicatesse, qui ont été gravés en Angleterre, par Bartolozzi. Cette dame avait étudié d'abord sous ce même Drouais que nous avons nommé plus haut, et dont Gauffier s'était montré le digne émule. Elle mourut à Florence en 1801, environ trois mois avant son mari, qui, déjà souffrant et mélancolique, ne put résister au chagrin de l'avoir perdue. F. P.—T.

GAUFRIDI ou GOFFRIDI (1) (Louis), curé de l'église collégiale des Acoules, dans la ville de Marseille, et

brûlé comme *sorcier* en 1611, était né à Beauvezer, près la ville de Colmars, aux montagnes de Provence, diocèse de Senz. Il avait été élevé par un oncle curé. Ayant lui-même embrassé l'état ecclésiastique, d'où semblaient devoir le repousser ses inclinations corrompues, il donna dans des travers et des désordres que d'abord il sut cacher, mais qui ensuite occasionnèrent un scandale épouvantable, consommèrent sa perte, et le firent périr par le plus horrible des supplices. Doué de talents et d'une tournure d'esprit agréable, qui lui faisait présenter sous un jour plaisant les choses les plus simples, il s'était fait admettre dans les meilleures sociétés de la ville. Quelques-uns disent que curieux de livres de magie, à force d'en lire, il se persuada ou feignit d'être persuadé qu'il était sorcier, et que le diable lui avait donné le pouvoir d'inspirer à sa volonté de l'amour aux femmes, pour lesquelles il avait plus de goût que son état ne le permettait : il assurait que, pour cela, il lui suffisait de souffler sur elles. On assure qu'il souffla beaucoup. Reçu dans l'intimité d'une famille ancienne et très considérée de Marseille, il abusa de sa confiance ; et s'étant fait le confesseur d'une jeune personne de seize ans, nommée Madelène de Mandols, il parvint à la séduire et à lui persuader de se laisser initier dans les mystères de sa prétendue magie. Revenue à elle néanmoins, et agitée de remords, elle se retira dans un couvent d'Ursulines, et y prit le voile. Gaufridi, voulant à tout prix recouvrer cette victime de ses honteux désordres et la compagne de ses mystérieuses folies, fit croire aux religieuses qu'une légion de diables s'était déjà emparée ou allait s'emparer de leur monastère. Cette menace donna lieu, de la part de ces filles simples, à mille

(1) Bouché, historien de Provence, l'appelle *Jauffred*.

gances qui percèrent dans le et donnèrent occasion à la jus- s'en mêler. Le parlement d'Aix a. Madelène, dans son interro- , se prétendit possédée par le *Asmodée*. Tantôt elle louait li; d'autres fois, elle l'accusait es les plus abominables. Lui- soit que la crainte lui eût aliéné , soit qu'en effet il se fût per- u'il était sorcier, avoua un com- avec les diables, parla du sabat, int d'avoir fait usage, à l'égard lélène, de caractères magiques, ir employé sur elle d'autres sor- Le parlement d'Aix le crut, et amna à être brûlé vif, comme le de magie, de sorcellerie, é et de lubricité abominable. fut exécuté le 30 avril 1611 : nent du supplice, le malheu- aufridi donna des marques de plutôt que de repentir. Malgré ment et la terrible catastrophe fut le résultat, et quoiqu'en il régnât encore parmi le pen- : grande crédulité au sujet des ons magiques (1), ce qu'il y ors de gens judicieux ne crurent la sorcellerie de Gaufridi. Voici nt Bouche, docteur en théolo- t auteur contemporain, parle événement. « J'ai, dit-il, vu , en mes plus jeunes ans, ce nage, dans la ville d'Aix, cette innée 1611; mais, qu'il fût sor- magicien, et que les filles dont arlé dans son histoire, fussent lement possédées, les plus clairs de ce temps et de celui où je iment que c'est une impos- Le même auteur rapporte que

la demoiselle Madelène, ayant, en 1653, quarante-deux ans après l'exécution du jugement, reparu, et été accusée de beaucoup de niaiseries qu'on lui avait suscitées en la ville de Marseille, et, pour cela, remise en la conciergerie. . . ., enquis par lui, et priée de dire la vérité. . . elle répondit, « qu'on avait *cru fort légèrement*, » et qu'en ce qui avait été écrit à cet » égard, il n'y avait que des illusions. » Bouche cite d'autres témoignages d'une assez grande autorité, desquels il résulte que Louis Gaufridi n'était nullement magicien. Enfin, le parlement, mieux informé alors, renvoya la demoiselle Madelène absoute : mais, parce que le peuple s'imaginait « que toutes sortes de malheurs, maladies, grêle ou tempêtes lui devaient arriver, si cette femme retournait librement dans le monde, le parlement la remit entre les mains de ses parents et alliés, pour la garder secrètement, et qu'elle ne retournât plus converser parmi le peuple. » Depuis ce temps, peu de procès ont été intentés pour le même crime; et Louis XIV, en 1672, rendit un édit qui défendait à tous les tribunaux de son royaume, d'admettre les simples accusations de sorcellerie. Ceux qu'on a dits sorciers, et qui, depuis ce temps, ont été condamnés, le furent, non simplement comme *sorciers*, mais comme *profanateurs* ou *empoisonneurs*. L—Y.

GAUFRIDI (JEAN-FRANÇOIS DE), chevalier, baron de Tretz, fils d'un président à mortier du parlement de Provence, naquit à Aix, en 1622. Destiné dès ses jeunes ans à la magistrature, après avoir fait les études convenables à cet état, il devint conseiller à la même cour en 1660, et s'y distingua par ses talents. A ces fonctions qu'il remplissait avec une grande assiduité, il sut joindre d'autres travaux. Son génie le portant aux re-

P. Michaelis, dominicain, avait en vain la demoiselle de Mandols à la Sainte- il publia à cette occasion son *Histoire de sion et conversion d'une pénitente, ré- r un magicien*, etc., Paris et Douai, 80.

cherches historiques, il entreprit une histoire de son pays, d'après celles de Bouche et de César Nostradamus. Il s'attacha surtout au premier, et s'étudia, soit à corriger ses erreurs, soit à le débarrasser de beaucoup de longueurs, de choses inutiles et de digressions qui en rendaient la lecture fatigante. Il ne réussit point complètement dans son projet. Si l'on en croit Papon, qui a travaillé sur le même sujet, Gaufridi, en faisant des corrections, tomba lui-même dans des fautes nouvelles, qu'une étude plus approfondie des chartes et des anciens monuments aurait pu lui faire éviter. Privé de la vue dans ses derniers ans, il ne put publier son travail, et la mort le surprit avant qu'il l'eût fait paraître. Il laissa ce soin à l'abbé Gaufridi, son fils, qui le mit au jour, sous le titre d'*Histoire de Provence*, Aix, 1694, 2 vol. in-fol. : elle fut réimprimée en 1755, avec de nouveaux titres. « Cette Histoire, dit le *Journal des savants*, de 1699, est exacte pour les faits, éloignée de la médisance et de la flatterie. Le style en est châtié et noble; l'auteur y a cherché la vérité avec des soins infinis. » Tel est le jugement qu'en portaient des critiques contemporains. De plus modernes, et Papon, déjà cité, en jugent moins favorablement : ils reprochent à Gaufridi de ne point citer ses autorités, de n'être véritablement exact et de ne pouvoir servir de guide que pour le 16^e. siècle, et enfin d'affecter un style déclamatoire, qui nuit à l'intérêt, diminue la confiance, offense le goût et ne convient nullement à la gravité du genre. Gaufridi mourut à Aix, le 9 novembre 1689, à soixante-sept ans. — Son père, Jacques DE GAUFRIDI, président à mortier au même parlement, se démit de sa charge à l'occasion des troubles sur-

venus à Aix en 1669, se retira en Languedoc dans une solitude profonde, et passa le reste de ses jours dans la retraite. Il laissa une espèce de justification de la conduite qu'il avait tenue dans ses négociations avec la cour, et dans ses travaux pour procurer la liberté de sa patrie, imprimée en 1687, sous ce titre : *Les Emplois de M. le président Gaufridi*, in-12 de 112 pages, avec son portrait. On conserve encore de lui une *Histoire manuscrite de Provence, depuis 1628 jusqu'en 1660*. Il mourut à sa maison de campagne le 10 juillet 1684. L.—r.

GAUGER (NICOLAS), né auprès de Pithiviers, vers 1680, crut pouvoir trouver à Paris un heureux supplément à la modicité de sa fortune. Il avait, d'après son inclination, étudié de bonne heure cette partie de la physique qui s'appuie sur des expériences. Il s'attacha, sans charlatanisme, à répéter ces mêmes expériences en présence de plusieurs personnes, dont la générosité lui fournit le moyen de subsister avec honneur. Tranquille du côté de l'existence, il voulut s'adjoindre d'utiles amis. Son caractère, son genre d'étude, lui valurent l'intimité du P. Desmolets, de l'Oratoire, et du chevalier de Louville, avec lesquels il entretint, jusqu'à sa mort, une correspondance littéraire. Le chevalier de Louville disait, à qui voulait l'entendre, que Gauger était celui de tous les physiciens qui parvenait aux plus sûrs résultats en faisant les expériences de Newton. Notre physicien mourut en 1730, après avoir publié : 1. *Mécanique du feu, ou l'art d'en augmenter les effets et d'en diminuer la dépense*; première partie, contenant le *Traité des nouvelles cheminées, qui s'échauffent plus que les cheminées ordinaires, et qui*

point sujètes à fumer, Paris, 1749, in-12 orné de douze s; ouvrage qui a été souvent mé, et traduit en différentes (*Voy. DESAGULIERS*), et dans on trouve une grande partie entions en ce genre, qu'on a données comme nouvelles. On e la description de ces chemi- de poiles fort sains, à double d'air, de l'invention du même dans la *Collection des ma-* de l'académie, année 1720, à 222. Le procédé de Gau- nt été suivi, pour la première r un chartreux, frère de l'au- es cheminées faites d'après les principes, prirent le nom de es à la chartreuse. II. *Lettre réfrangibilité des rayons de ère et sur leurs couleurs*, e plan d'un traité général umière, 1728. III. *Lettre à Conti, noble italien, donnant des difficultés de Rizetti, la différence de réfrangibi- rayons de lumière, et de e, contre l'immutabilité de uleurs*, 1728. Cette lettre, e la précédente, se trouve tome v des *Mémoires de lit-* lu P. Desmolets. IV. *Théo-* nouveaux thermomètres et tres de toutes sortes de gran- Paris, 1722 (1). D'après le titre, prenons que Gauger était avo- arlement de Paris et censeur es livres. P—D.

HE (JEAN-FRÉDÉRIC), théo- protestant saxon, naquit en à Waitersdorf, dans la Basse- Après avoir fait ses études à et à l'université de Wittem- fut d'abord instituteur dans

différentes maisons, fut nommé en 1715 pasteur à Ober-Neu-Schönberg, et en 1724, à Helbigsdorf, dans le diocèse de Freyberg. Il mourut dans cet emploi en décembre 1755. Cet auteur a enrichi d'un grand nombre d'ouvrages historiques la littérature allemande; on distingue dans le nombre : I. *Le Dictionnaire historique des héros et des héroïnes, contenant l'histoire des faits et gestes des officiers de terre et de mer, etc. de toutes les nations, des temps les plus reculés jusqu'à nos jours, appuyée par des témoignages authentiques*, Leipzig, 1716, in-8°. II. *Dictionnaire généalogique-historique de la noblesse de l'Empire germanique, avec des notes biographiques, principalement sur les ministres d'état*, etc., Leipzig, 1719, in-8° : la seconde édition, ibid., 1740, 2 vol. in-8°, contient plus de six mille articles. En 1774, il a été publié encore un autre second et dernier volume de cet ouvrage, qui renferme la *Généalogie des plus anciennes familles nobles dans les trois royaumes du Nord*. III. *Commentatio historica de ecclesiæ Misnensis olim archidiaconalibus et archidiaconis speciatim in Lusatiâ*, dans les *Fragmenta Lusatica*, P. IV, n°. 3. IV. Dans la continuation du *Recueil des affaires théologiques, anciennes et modernes (en allemand)*, 1729, une *Biographie abrégée de Godefroi Arnold*, et une *Notice de son histoire de l'église et des hérétiques*; une autre *Notice sur le fameux apostat Juste-Paul Boening; Critique et notice sur les écrits publiés par la commune des Hernhutes dans la Haute-Lusace; Biographie du docteur Jules-François Lütken; Notice historique sur l'établissement de la doctrine de Phil. Melancthon*

1 une édition augmentée de l'ouvrage à sous le titre de *Revolution du Pro-*, Paris, 1710.

en Saxe, et spécialement sur une version en langue bohémienne, qui a été supprimée; une Notice historique du projet de Justin Ernst, baron de Wetz, d'établir une société de Jésus, etc. Gauhe a aussi écrit une Histoire de l'église et de la réformation en Hongrie et en Transsylvanie. Cet ouvrage, qui se trouve encore manuscrit à Vienne, a éprouvé, à ce que raconte Dietmann (1), un sort bien singulier. Le plan en avait été publié en 1723. B—H—D.

GAULLE (DE). Voy. DEGAULLE.

GAULLYER (DENIS) naquit le 2 février 1688, dans ce bourg de Cléry, en Orléanais, que la dévotion de Louis XI et d'Henri III a rendu célèbre. Après ses premières études au collège d'Orléans, Gaullier fit à Paris son cours de philosophie, à la fin duquel il reçut le degré de maître ès-arts. Dès-lors il se fixa à ce qu'il regardait comme sa véritable vocation; car il se crut appelé exclusivement à l'étude de la grammaire, des humanités, de tout ce qui peut semer de fleurs la carrière dans laquelle le jeune ami des lettres fait ses premiers pas. Ses écrits tendirent uniquement vers ce but. Les encouragements, ou plutôt les éloges qu'on lui prodigua, l'égarèrent au point que, dans l'université de Paris, il se crut seul en droit de traiter de la grammaire, de l'éloquence et de la poésie. Dans l'avertissement placé à la tête de son *Abrégé de grammaire françoise*, il parle de ses prétentions avec une naïveté véritablement rare. L'université de Paris le crut sur parole; car, non contente d'adopter ses ouvrages, elle l'admit au nombre de ses membres, comme récompense de son zèle à faciliter les travaux des jeunes étu-

(1) *Le Clergé de la Saxe électorale* (en allemand), tom. I, p. 217-221.

dians. De professeur de cinquième, au collège du Plessis, il parvint à la chaire de seconde, qu'il occupait lorsque son caractère impétueux devint une frénésie tellement violente, qu'on fut obligé de le déposer à l'hospice de Charenton, où il mourut le 24 avril 1736. Il nous reste de Denis Gaullier: I. *Règles pour la langue latine et françoise, à l'usage des collèges de l'université*, Paris, 1716, 1719, 5 part. in-12. L'abbé Goujet prétend que ces règles tiennent au système de Gaspar de Tende, également connu sous le masque du sieur de l'Étang. II. *Poèmes de S. Grégoire de Naziance, traduits en latin, avec des notes grammaticales*, Paris, 1718, in-12. III. *Recueil des fables d'Ésope, de Phèdre et de Lafontaine, qui ont rapport les unes aux autres, avec de petites notes françoises*, 1721. IV. *Lettres de Cicéron à ses amis, rangées par ordre chronologique*. V. *Recueil des pièces de vers les plus belles et les plus faciles, tirées des poètes latins*, 1722; *Abrégé de l'Épigrammatum delectus, augmenté de quelques épigrammes d'Owen et autres modernes*. Des notes de Gaullier, les unes sont grammaticales, les autres historiques, suivant la marche uniforme adoptée dans tous ses écrits. VI. *Cornélius Népos, avec des notes françoises*. VII. *Abrégé de la grammaire françoise, comprenant la syntaxe, les règles de la prononciation, de l'orthographe et de la versification*, Paris, 1722. VIII. *Traduction des épigrammes de Martial, en vers et en prose*. Gaullier y met à contribution tous les poètes français: il recourut à des amis pour le complément de sa traduction, Paris, 1738. IX. *Règles poétiques, tirées d'Aristote, de Despréaux et*

célèbres auteurs, Paris, 1728. L'ouvrage passe pour le meilleur qui soit sorti des mains de ce laborieux écrivain; l'ordre et la méthode y tiennent ce que le style a souvent de lourd. La publication de ce traité de poétique occasionna de vives discussions entre l'auteur et le célèbre Rollin, qui proscrivait, dans ses célèbres études, la lecture de Térence, qu'autorisait Gaultier. L'un prit parti contre ce dernier. *Écrits de Térence, Cicéron, César, Saluste, etc., justifiés contre la censure de Rollin, avec des remarques*. Traité des études; Paris, 1728, in-12, en trois parties, et de 600 pages. XI. *Selecta carmina, orationesque quorundam in universitate Parisiensi professorum*, 1727, in-12. L'édition de ce livre valut de nouveaux ennemis à l'auteur. Les journalistes de Trévoux se joignirent, en prenant le ton Jeannotique pour en annoncer la publication. « Ce sont, disaient-ils, trois-cent-cinquante pages, en quatre-vingt-quinze petites pages de vers, et quinze à vingt pages composées en cinquante strophes par dix-sept fameux professeurs de l'université de Paris. » L'auteur relève énergiquement cette plaisanterie, en renvoyant aux satires aux épigrammes, alors multipliées, contre les jésuites. XII. *Épigramme de M. Lefevre pour les universités, avec des notes par M. Gaultier*. XIII. *Florus, avec des notes et une traduction; première partie*. *Florus, avec des notes*, Paris, in-12, de 16 et 248 pages. Les notes sont autre chose que la traduction d'environ la moitié du texte, dire des passages les plus difficiles renvoyée à la fin du volume. Il fallait de donner une nouvelle

édition de l'*Apparatus Ciceronis*; déjà même il en avait publié le *Prospectus*, quand sa mort en empêcha l'exécution. P—D.

GAULMIN (GILBERT), savant critique, né à Moulins, en 1585, s'est acquis une réputation assez étendue, moins par les ouvrages qu'il a laissés, que par ses liaisons avec les érudits et les beaux-esprits de son temps. Il appartenait à une famille de robe très considérée; et il fut successivement pourvu de différents emplois honorables. Pendant les troubles de la Fronde il resta attaché au cardinal Mazarin, et lança contre ses ennemis, de sanglantes épigrammes; Patin en a inséré quelques-unes dans ses Lettres. En 1649, Gaulmin était intendant du Nivernais; il fut fait ensuite maître des requêtes, puis conseiller d'état, et mourut à Paris, le 8 décembre 1665, âgé de 80 ans. On assure que son curé ayant refusé de le marier, il déclara que la demoiselle qui était présente devenait sa femme; et que c'est de là que les mariages clandestins sont appelés des mariages à la *Gaulmine*. Il était grand amateur de nouvelles, et avait un plaisir singulier à les répéter, assaisonnant ses récits de remarques plaisantes et spirituelles: aussi, dès qu'il paraissait au Luxembourg, il était entouré d'une foule d'auditeurs. Ménage rapporte que, voyant un jour un laquais mêlé dans la foule, Gaulmin voulut l'envoyer plus loin: « Mon sieur, lui répondit-il, je tiens place ici pour mon maître. » Costar dit que Gaulmin possédait toutes les langues, mais qu'il excellait particulièrement dans la connaissance du grec, de l'hébreu, de l'arabe, du turc et du persan. Colomiès, Nic. Bourbon et Baillet lui ont donné aussi de grands éloges: Saumaise au contraire le trou-

vait seulement bon pour causer et se faire écouter par les ignorants, mais incapable de rien produire qui pût satisfaire les gens instruits. (V. SAUMASSE.) Ce jugement paraîtra sans doute bien sévère. On connaît de Gaulmin : I. Des *épigrammes*, des *élégies*, des *odes*, des *hymnes*, en latin; des *Vers sur la prise d'Arras* (1), que Ménage trouvait admirables, mais que La Monnoye, critique plus judicieux, juge inférieurs à ceux de Lucain. Ménage aurait désiré que l'on publiât un recueil des poésies de Gaulmin : ce vœu n'a pas été accompli. II. Des traductions latines des romans de *Rhodante et Doxicles*, par Théodore Prodromus, Paris, 1625, in-8°, et d'*Ismène et Isménie*, d'Eumathe (Voy. EUMATHE), Paris, 1618, in-8°. III. *In Hamedallæ Casbinensis Persæ sapientiam universi, epistola dedicatoria*, Paris, 1641, in-8°. IV. Des *Notes* sur le traité de Psellus, *De operatione Dæmonum*, dont il publia, le premier, le texte grec avec la traduction latine de Pierre Morel, Paris, 1615, in-8°. V. *De vitâ et morte Mosis libri tres, hebr. et lat. cum notis*, Paris, 1629, in-8°. Cet ouvrage est d'un rabin; Gaulmin le publia avec une version et des notes; J. A. Fabricius en donna une nouvelle édition, Hambourg, 1714, in-8°. VI. Des *Remarques sur le faux Callisthènes*. VII. *Livre des lumières en la conduite des rois, composé par le sage Pilpay*, Paris, 1644, in-8°. Prosper Marchand attribue à Gaulmin cette traduction, que le frontispice donne à David Sahid, d'Isphahan. Enfin, il a laissé en manuscrit plusieurs pièces de vers, une tragédie d'*Iphigénie*, que Colomès dit être dans la manière d'Eschyle; des *No-*

tes sur *Le Commentaire de David Kimchi, sur les psaumes*; d'autres sur les questions hébraïques de J. Drusius, qui sont conservées à la bibliothèque du Roi. W—s.

GAULT (EUSTACHE et JEAN-BAPTISTE), prêtres de l'Oratoire, évêques de Marseille. Ces deux frères, qu'on ne peut guère séparer, puisqu'ils passèrent presque toute leur vie ensemble, et qu'ils furent associés aux mêmes travaux apostoliques, naquirent à Tours, d'une famille honorable de cette ville; l'aîné en 1591, et le cadet en 1595. Ils entrèrent, en 1618, dans l'Oratoire, et méritèrent la confiance du cardinal de Berulle, qui s'en servit utilement pour la fondation de divers établissements de la nouvelle congrégation : ils se consacrèrent spécialement aux fonctions du ministère évangélique, parcoururent avec succès la carrière des missions, et travaillèrent avantagement à la réformation du clergé, sous l'autorité de plusieurs évêques, qui les admirèrent dans leur confiance. Le cardinal de Sourdis, archevêque de Bordeaux, les fit connaître au cardinal de Richelieu. Ce ministre, qui cherchait partout les meilleurs sujets, pour les placer à la tête des diocèses, nomma Eustache, en 1659, à l'évêché de Marseille; mais ce digne prélat mourut à Bazas, le 15 mars 1640, dans le palais épiscopal, entre les bras de son frère, et sous les yeux de M. Litolfi-Maroni, son ami, qui se chargea de prononcer son oraison funèbre : il avait reçu ses bulles, mais il n'avait pas eu le temps d'être sacré. Il réunissait à la plus haute piété le goût des belles-lettres. Il eût été très loin dans la carrière de la prédication, si la faiblesse de sa santé lui eût permis de suivre son zèle en ce genre. Nous avons de lui : I. *Discours de l'état et couronne de Suède, divisé en dix*

(1) Ils sont insérés dans le *Menagiana*, tom. I, pag. 217.

chapitres, cinq géographiques et cinq historiques, faits par E. G. T. (Eustache Gault Tourangeau), prêtre de l'Oratoire; in-8°, au Mans, 1633; Paris, même année; au Mans, 1656. II. *Généalogie des Hérodès, avec de petites notes très utiles pour l'explication des difficultés des évangiles et des actes des apôtres. Il avait préparé celle des Césars, avec une notice très exacte de l'Empire, et plusieurs autres pièces concernant les intérêts des princes, qu'il connaissait bien; mais il n'eut pas le temps de les publier.* III. Une nouvelle édition de la *Description de la Terre-Sainte*, par Adrichomius (Voyez les *Mélanges de Vigneul-Marville*). Il a laissé plusieurs manuscrits. IV. *Discours pour convier les souverains à peser combien il importe à l'Église et à l'état que les lettres ne soient pas attachées à un seul ordre.* Ce discours avait été composé à l'occasion des difficultés que les jésuites élevèrent sur le traité fait entre le sieur Gault et les jurats de Bordeaux, pour mettre le collège de Guienne sous la direction de la congrégation de l'Oratoire. M. Hernant, qui l'attribue faussement à M. Hallier, en a fait un grand usage dans l'Apologie de l'université de Paris contre les jésuites. — J. B. GAULT succéda à son frère dans l'évêché de Marseille. Il s'était proposé de suivre l'exemple de St.-Charles Borromée dans le gouvernement de son diocèse. Les pauvres, les personnes de mauvaise vie, et les galériens, furent le principal objet de son zèle : il travailla utilement à ramener les uns et les autres à la pratique des devoirs de la vie évangélique. Les médecins lui ayant conseillé d'aller prendre l'air à sa terre d'Aubagne, pour se remettre d'un si pénible ministère : « Dieu, leur répondit-il, ne m'a pas fait baron d'Aubagne, mais évêque de Marseille. »

Il continua donc ses pénibles travaux, et mourut en odeur de sainteté le 23^e. jour de mai 1643. Lorsque son corps fut exposé dans la cathédrale, il se fit un concours prodigieux des habitants de tous les environs de Marseille, pour honorer celui qu'on appelait le saint évêque. On ne put le mettre en terre, de peur de soulever le peuple. On se contenta de l'enfermer derrière une grille de fer, où il resta exposé à la vénération publique. Il s'opéra à son tombeau un grand nombre de miracles, qui furent vérifiés dans le temps par les commissaires du vice-légat d'Avignon, à la réquisition des consuls de Marseille. L'assemblée du clergé de France, de 1646, écrivit au pape pour demander sa béatification. Cette lettre rendait témoignage aux miracles opérés sur son tombeau; elle ne produisit point l'effet désiré, parce que le pape répondit qu'on n'avait pas besoin de canoniser celui que le peuple avait honoré d'un culte public. L'abbé des Fontaines, parent du défunt, reprit en 1679, l'affaire de sa béatification, et la poursuivit avec beaucoup de zèle; mais il ne réussit pas mieux que ne l'avait fait l'assemblée du clergé. On peut voir tous les détails de cette affaire, avec les pièces justificatives, dans un manuscrit conservé à la bibliothèque de Ste.-Geneviève, coté H, n°. 883. La vie de ce saint évêque a été composée par le père Senault, quatrième général de l'Oratoire, Paris, 1647, in-8°. T—D.

GAULTIER (WALTERIUS), non moins célèbre comme théologien que comme homme d'état, naquit à Orléans dans le 9^e. siècle. Après avoir perfectionné ses connaissances dans l'école épiscopale de sa ville, il en devint évêque vers l'an 876; et deux ans après, il présida l'assemblée synodale de Bou-sur-Loire, dont les réglemens

ou capitulaires de discipline nous restent encore. Ce prélat développa dans la jurisprudence romaine, des connaissances tellement solides, qu'il devint le conseil des princes de son temps. Charles-le-Chauve le plaça près de Louis-le-Bègue, afin qu'il aidât le jeune prince des lumières de son expérience. Carloman nomma Gauthier son ambassadeur auprès de Louis de Germanie. Il obtint, dans ses négociations, tant de succès, que, par la libéralité de ces deux princes, il répara les ravages que les Normands avaient faits dans son diocèse. Cet habile et savant prélat mourut en 892, le 12 des calendes de mars. Ses *Capitulaires* se trouvent dans la *Collection des conciles*, avec les *Notes* du jésuite Coilot. Les *Statuts*, insérés dans la bibliothèque des PP., sont de son neveu, mort archevêque de Sens, après avoir sacré roi de France, Raoul, fils de Richard, duc de Bourgogne. P—D.

GAULTIER (Le *chancelier*), en latin GUALTERIUS ou GUALTERUS, confondu par quelques écrivains avec le suivant, était Français de nation, et florissait au 12^e siècle. On ignore son origine, le lieu et la date de sa naissance. Quelques-uns disent qu'il accompagna Godefroi de Bouillon dans son expédition de la Terre-Sainte: mais rien n'appuie cette opinion; et il n'en est fait aucune mention dans ses écrits. On y apprend seulement qu'il passa en Palestine avec les croisés (et peut-être croisé lui-même); que dans ce voyage, il devint chancelier de Roger, prince d'Antioche: *Ego ipse Gualterius cancellarius*; et qu'après des succès et de la prospérité, il y éprouva, comme le prince au service duquel il était, de cruels revers: *Utriusque fortunæ particeps existens*. En effet, Roger, après avoir remporté sur les Turcs une victoire si-

gnalée, et mis la ville d'Antioche dans un état florissant, leur ayant livré imprudemment une seconde bataille en 1119, la perdit complètement, et y périt. La plus grande partie de son armée ayant été détruite, ce qui échappa à la mort, tomba dans la plus dure captivité. Gaultier fut une des victimes de la barbarie du vainqueur, et eut tant à souffrir, qu'il avoua que sa tête s'affaiblit par la dureté de sa prison. Il a écrit l'histoire de ces événements. Son ouvrage est divisé en deux parties: la première contient les succès des chrétiens, les victoires remportées par Roger, et tout ce qui a rapport à son administration, tandis qu'il gouverna l'état d'Antioche; la seconde, les malheurs de ce prince, digne d'un meilleur sort, sa défaite, sa mort, et les suites fâcheuses qu'elle eut pour sa principauté. Cette relation était restée inédite. Jacques Bongars la publia dans sa collection des auteurs des croisades, intitulée: *Gesta Dei per Francos*, 2 vol. in-fo. La relation de Gaultier y a pour titre, *Gualterii cancellarii bella Antiochena*, et tient le 7^e rang dans la collection. Le style en est, comme celui du temps, fort incorrect, mais les faits sont curieux; et c'est toujours une œuvre précieuse qu'un morceau d'histoire de ces temps éloignés, écrit par un témoin oculaire. — GAULTIER DE TÉROUANE, chanoine et archidiacre de l'église épiscopale de cette ville, vivait vers l'an 1120; Valère André le confond avec le précédent. Casimir Oudin semble incliner vers la même opinion, Gaultier le Chancelier, dit-il, ayant pu, après son retour d'Orient, être nommé chanoine de Térouane. Dom Rivet décide formellement la question, fondé sur la différence du style dans les deux auteurs, si sensible, selon lui, qu'il est impossible d'y reconnaître la même

plume. D'ailleurs, le chanoine de Térouane, dans ses écrits, ne dit pas un mot du voyage d'Orient, quoiqu'il parle de ces contrées à l'occasion de celui qu'y fit Robert le jeune. Les Bollandistes partagent le même sentiment. Quoi qu'il en soit, il est certain que c'est à Gaultier, chanoine de Térouane qu'on doit l'*Histoire de la vie et du martyre de Charles-le-Bon, comte de Flandre*, assassiné le mercredi des Cendres, 2 mars 1127, à Bruges, dans l'église de St.-Donatien, et qu'il la composa par ordre de Jean son évêque. Cet écrit n'a été imprimé qu'en 1618, sans nom d'auteur, par les soins du père Sirmond, sur un manuscrit de l'abbaye d'Igny. Les Bollandistes l'ont réimprimé dans leur collection, sous la date du 2 mars, d'après quatre anciens manuscrits qui l'attribuent à Gaultier.—GAULTIER de COUTANCES, *Gualterus de Constantiis*, que les auteurs du *Gallia christiana* nomment *Walterius*, naquit, suivant quelques-uns, en Angleterre, et suivant d'autres, à Coutances en Normandie, d'où ils prétendent qu'il tire son surnom. Il appartenait au sang royal de son pays, par Gonille, sa mère. Étint entré dans l'état ecclésiastique, il y fut successivement revêtu de plusieurs dignités, que, peut-être, il posséda en même temps. On le voit d'abord chanoine de Rouen, ensuite archidiaque d'Oxford; après, trésorier de l'église de Rouen, puis évêque de Lincoln, en 1185, d'où il fut transféré à l'archevêché de Rouen, l'année suivante. On le surnomma *le Magnifique*: en effet, il joua un grand rôle dans les affaires publiques de son temps: fut chargé de négociations importantes, et envoyé plusieurs fois vers Philippe-Auguste, avec lequel la cour d'Angleterre était alors en démêlé. Il jouit du plus grand crédit sous Henri

II et sous Richard-Cœur-de-lion. Il avait assisté, en 1187, à la célèbre assemblée de Gisors, où Philippe-Auguste et Henri se croisèrent; lui-même s'était croisé dans le concile de Londres, en 1175. En 1190, il partit pour la guerre sainte, avec Richard, qui avait succédé à son père; mais le roi, arrivé en Sicile, le renvoya pour mettre un frein à l'audace ambitieuse de Guillaume de Longchamp, évêque d'Ely, qui troublait le royaume. Richard, à son retour de la Terre-Sainte, ayant été retenu prisonnier par l'archiduc d'Autriche, Gaultier employa tous ses soins et son crédit pour ramasser les sommes nécessaires à la rançon de son maître, et resta lui-même en otage à sa place, jusqu'à ce qu'elle fût payée. La Normandie étant rentrée, en 1204, sous la domination des rois de France, deux cent quatre-vingt-douze ans après la cession en fief qui en avait été faite au duc Rollon, et Philippe-Auguste s'étant rendu à Rouen pour en prendre possession, il fut reçu magnifiquement par Gaultier, qui, en sa qualité d'archevêque de la capitale du duché, eut l'honneur de ceindre l'épée au roi, et de le revêtir des ornements ducaux. Il mourut le 16 novembre 1207. Sa lettre à Hugue, évêque de Durham, se trouve dans les *Normannica* de Camden: il avait composé d'autres ouvrages, dont Pits donne les détails. L—Y.

GAULTIER (PHILIPPE), *Philippus Gualterus de Insulis*, né à Lille en Flandre dans le 12^e siècle, passa une partie de sa jeunesse à Châtillon; ce qui l'a fait nommer aussi *Gualterus de Castellione*, ou *Castellionensis*, pour le distinguer d'autres Gaultier ses contemporains, et surtout d'un *Gualterus de Insulis*, évêque de Maguelone, qui le précéda de près d'un siècle: cela n'a pas

empêché que dans la suite on ne les ait souvent confondus. Quelques auteurs parlent d'un voyage à Rome par notre Ph. Gaultier, qui, de retour en Flandre, fut fait chanoine, et ensuite prévôt de la cathédrale de Tournai. On croit qu'il mourut en cette ville, en 1201. Ce qui a transmis son nom à la postérité, est un poème héroïque latin en dix livres, en vers hexamètres, intitulé *Alexandris, sive Gesta Alexandri magni*, qui parut vers 1180. Cette *Alexandreïde* eut tant de vogue que dans le siècle suivant, lorsque Henri de Gand écrivait son *Traité des hommes illustres*, on la substituait aux poèmes des anciens dans les écoles de la Belgique. On voit en effet, dans plusieurs manuscrits de cet ouvrage, des indices qui confirment cette remarque de Henri de Gand. Il n'en faudrait pas conclure que l'*Alexandreïde* eût quelque droit d'entrer en parallèle avec l'*Énéïde*. Gaultier n'a rien de comparable à Virgile. On pourrait, sous quelques rapports, l'assimiler à Lucain. Il marche comme lui sur les pas de l'histoire; et Quinte-Curce est son fidèle guide. On trouve, chez l'un et l'autre poète, de grands sentiments, des peintures énergiques et de l'enflure. Gaultier n'est point dépourvu d'imagination ni de verve. Il a quelquefois de beaux détails, des expressions heureuses, et même des vers qui sont devenus proverbes, tels que ceux-ci par exemple :

*Incidis in Scyllam cupiens vitare Charybdin,
Instabile est regnum quod non clementia firmat.*

On lui a reproché, de son temps, d'avoir mal observé les règles de la quantité dans plusieurs noms-propres grecs ou asiatiques, ce qui n'est pas très important : mais ce qui nuit plus à son poème, c'est un vice domi-

nant dans ces siècles barbares, c'est la recherche des pointes, des contrastes de mots et autres puérités alors à la mode, dont on voit un exemple dès le premier vers :

*Gesta ducis Macedam totum digesta per orbem --
Musa refer, etc.*

Et ailleurs :

Inclitus ille Clitus, etc., etc.

Telle est encore l'affectation de mettre à la tête du premier mot de chaque livre une des lettres qui forment le nom de *Guillelms*, à qui l'*Alexandreïde* est dédiée. Ce Guillaume avait été évêque de Tournai, et ensuite archevêque de Sens et de Reims. Parmi ces goûts bizarres du temps, on distingue encore celui d'introduire partout la religion. Aussi le chanoine Gaultier n'a-t-il pas manqué d'amalgamer, et quelquefois assez adroitement, des idées théologiques et des histoires de la Bible avec l'histoire d'Alexandre. On est fort étonné aujourd'hui de rencontrer là nos mystères; mais cela est moins étrange que de les voir, vers le même temps, représentés avec une vogue étonnante par des histrions sur leurs tréteaux ambulants. Malgré tous ces défauts, on peut regarder ce poème, et la *Philippide* de Guillaume le Breton, qui parut environ soixante ans après, comme deux phénomènes assez brillants au milieu des épaisses ténèbres qui couvrirent l'Europe depuis la décadence de l'Empire romain jusqu'à la renaissance des lettres en Italie. On a de Philippe Gaultier : 1. *Alexandreïdos lib. X*. La première édition, dont le titre est *Gesta Alexandri magni*, est demi-gothique, in-4°, sans indication de lieu ni d'année. Les autres sont de Strasbourg, 1513, in-4°; Ingolstadt, 1541, in-8°; Lyon, Rob. Granjon, 1558, in-4°; Ulm, 1559,

St.-Gall, 1659 et 1693, dernières sont les meilleures. *Uli tres contra Judæos, in formam conscripti*, Leyde, 1-12; dans le Recueil intitulé: *aliquot Gallie et Belgii in opuscula sacra*. III. *De initate tractatus*, publié en 1612 par Bernard Pez, tom. II, t., part. 2. Quant au Recueil des latines qu'on voit en manuscrit à la bibliothèque du Roi à Paris, n. 3245, sous le nom de *de Insulâ*, contenant des tiriques sur les dérèglements de l'école, il paraît constant que ces ne sont pas de Gaultier de St.-Gall, mais d'un autre Gaultier, sur *Mapes* ou *Mapæus*, archidiacre d'Oxford, et chapelain de Henri VIII, roi d'Angleterre, vers l'an 1540.

GAULTIER (1) (PIERRE), né à St.-Gall, dans le Poitou, en 1516, y exerça pendant six ans les fonctions de maître d'école. Il vint ensuite poursuivre ses études à Paris, où il mourut le 10 octobre 1546, âgé de 30 ans. Il s'y livra tout entier à l'étude de l'éloquence et de la philosophie, qu'il enseignait alors avec succès. Talon et Pierre Ramus, ses contemporains, les familles les plus distinguées s'empressèrent de lui donner leurs enfants; et la réputation qu'il acquit comme professeur, parvint jusqu'au célèbre chancelier de l'hôpital. Ce grand homme fit volontiers de se charger, à la campagne, de l'éducation de ses petits-fils. Il mourut, et passa douze ans de sa vie en exil pendant cet exil. Ce fut pendant cet exil qu'il conçut et exécuta le pro-

jet d'un Commentaire sur Horace, tel qu'il n'en existait point encore parmi les nombreux interprètes de ce poète (1). Sa méthode, en effet, est peu commune; il suit et analyse le texte de son auteur, en le soumettant successivement aux règles de la dialectique, de la grammaire et de la rhétorique. Cet ouvrage singulier, et presque unique dans son genre, terminé dès 1573, ne parut cependant complet, pour la première fois, qu'en 1587, à Bâle, in-4°. Cinq ans auparavant, l'auteur en avait donné à Paris un extrait in-8°. Mais ayant survécu neuf ou dix ans à l'édition de Bâle, Chabot employa tout ce temps à rassembler de nouveaux matériaux, et à augmenter considérablement son Commentaire. Malheureusement ces nouveaux fruits de son travail tombèrent, après sa mort, entre les mains de Grasser, qui les entassa au hasard dans l'édition de 1615, in-fol. N'ayant point su distinguer toujours les citations d'avec les réflexions qu'elles amenaient, il a souvent confondu les unes et les autres; souvent donné comme pensée de l'auteur, ce qui n'est qu'une simple citation: en sorte que cette seconde édition est, sous tous les rapports, fort inférieure à la première, qui a son côté curieux, et même utile. Chabot était l'homme de son temps le plus sobre et le plus régulier dans sa conduite; il avait pour le monde, et surtout pour les grands repas, un éloignement qui tenait de l'aversion. Indépendamment de ses goûts studieux, quelques infirmités habituelles, la surdité entre autres, lui rendaient pénible et insupportable le commerce de la société. Il mourut âgé de plus de quatre-vingts ans, vers l'an 1597, après

(1) *Gualterius Chabotinus*, et souvent et simplement sous le nom de son école de la sacre.

(1) On lui a mal à propos reproché d'avoir pillé *Torrentius*; le commentaire de ce dernier ne parut qu'en 1607, environ dix ans après la mort de Chabot.

avoir supporté trois fois, avec une patience vraiment philosophique, le pillage de son bien, pendant les guerres civiles.

A.-D.-R.

GAULTIER (CLAUDE), avocat au parlement de Paris, qu'une éloquence impétueuse et caustique rendit un moment célèbre, naquit en 1590. Il n'est guère connu aujourd'hui que par ces vers de la 19^e. satire de Boileau :

Dans vos discours chagrins, plus aigre et plus mordant,
Qu'une femme en furie, ou Gaultier en plaidant.

Si l'on en croit Brossette, on le surnomma *Gaultier la gueule*; et quand un plaideur voulait intimider sa partie, il le menaçait *de lui lâcher Gaultier*. Souvent la crainte d'avoir contre soi un si redoutable adversaire, le fit prendre comme défenseur par des personnes qui lui préféraient d'autres avocats. Il se chargeait sans peine des affaires les plus délicates; et même, après sa mort, plusieurs causes qu'il avait entreprises, ne furent point plaidées, parce qu'aucun de ses confrères ne fut assez hardi pour les défendre. Mais cet orateur si véhément avait besoin de la solennité des audiences pour animer son génie; le feu de son imagination s'éteignait entièrement dans le silence du cabinet. C'est ce qui explique, dit l'abbé Goujet, le peu de succès qu'obtinent ses plaidoyers imprimés (2 vol. in-4°), qui étaient le fruit de la réflexion. Il mourut à Paris le 16 septembre 1666, n'en ayant publié que le premier volume (en 1662). Gabriel Guéret, son confrère et son ami, donna le second en 1669, après en avoir fait disparaître toutes les taches qu'il crut y trouver. Mais ni le zèle de cet éditeur, ni les louanges excessives qu'il prodigua, dans une longue préface, à son ami, ne purent échauffer l'indifférence du public. En effet, des plaidoyers sans chaleur et sans

mouvement, écrits d'un style tour emphatique et trivial, de déd'injures aussi grossières qu'indescentes, et surchargés de citations, ne pouvaient faire fortune dans un siècle brillant et poli de Louis XIV.

N-

GAULTIER (JEAN-BAPTISTE) théologien appelant, était né à Paris en 1685. Il étudia au séminaire de St.-Magloire à Paris, mais ne prit que le grade de bachelier en Sorbonne, et ne fut que vicaire-général. Une position le fit accueillir de M. de Meaux, évêque de Boulogne, qui le nomma à la prêtrise, le nomma professeur de théologie, et lui accorda sa confiance. Gaultier composa plusieurs ouvrages écrits pour ce prélat, entre autres en 1723, deux *Mémoires sur les plaintes portées contre son gouvernement*. A la mort de l'évêque de Meaux, il s'attacha à l'évêque de Mont-Cambrai, qui avait à cœur de s'environner des jansénistes les plus purs. Il était chez lui sous le nom de bibliothécaire; mais, en paroissant s'occuper que de mettre en ordre les livres de l'évêque, il composait des instructions, des mandements, des remontrances, des lettres de réprimande. Le prélat revêtit ensuite de son évêché, et la *France littéraire* lui doit, qu'il fut l'auteur de plusieurs ouvrages publiés par MM. de Langle et de Gaultier résida chez ce dernier qu'en 1758, époque de la mort de Colbert, et vint ensuite se fixer à Paris. Il vécut dans une retraite pro- ignoré des hommes, et occupé en faveur de sa cause. Ce fut lui qui rédigea la *Préface historique* en tête des Œuvres de M. Colbert. Il est l'auteur de la lettre adressée à M. de Langle, successeur de Colbert, dans le parti on appelait agréé

ges d'*Héliodore* ; et il en adressa au même prélat deux autres du même genre. Toujours curieux de mériter aux évêques le respect de son époque, il écrivit sur le même évêque de Troyes (Poncet), à l'égard d'Angers (de Vaugiraud), à l'égard de Sens (Languet), qui en effet méritaient d'être blâmés comme tel théologien. Les autres écrits de Gaultier, sur ces matières, sont trois autres lettres contre les jésuites, au sujet des cérémonies chinoises ; cinq lettres pour les carmelites du faubourg de Paris ; une *Vie de Soanen*, in-4°, et quatre lettres en faveur du parlement contre les évêques en 1752 et 1753, etc. (1). Il n'eût pas cherché de modération dans ses pamphlets. Gaultier était d'ailleurs d'un caractère brusque et dur, et devenait plus acéré quand il s'agissait des intérêts de son parti. Cependant il ne manquait quelquefois à laisser les évêques se débrouiller à leur tour, et à tourner son zèle contre les philosophes. Il donna dans ce genre une *me de Pope convaincu d'impiété*, suivi de plusieurs lettres destinées à prémunir les fidèles contre la débauche, 1746, in-12 ; *Réfutation de la voix du sage et du peuple*, les *Lettres Persanes convaincues d'impiété*, 1751, in-12 : enfin un grand et le dernier ouvrage de ce genre, ce sont les *XVII Lettres critiques* contre Berruyer, 1756, in-12. On trouve à la fin du 3°. une bonne traduction de la *Épître à Diognète*, dont l'original grec n'est pas bien connu.

1. *Le règne de la Vie, et l'idée des ouvrages de Gaultier, évêque de Montpellier, avec la critique de ses lettres*, 1750, in-4° ; *Critique du discours donné au collège des jésuites de Paris le 10 août 1750*, 1751, in-12 ; *Lettres critiques pour les carmelites du faubourg de Paris*, 1758, in-12 ; ces lettres sont au nombre de cinq. *Histoire abrégée de la décadence de Louis XIV*, 1754, in-12.

L'abbé Gaultier revenait de Louviers à Paris, lorsque la voiture où il était, versa près de Gaillon, et il mourut des suites de sa chute le 30 octobre 1755.

P. C.—T.

GAULTIER DE LA CROZE (JACQUES DE), originaire de Galargues, fils d'un autre Jacques de Gaultier, qui eut la plus grande part à l'établissement des réfugiés français, après la révocation de l'édit de Nantes, dans les états de l'électeur de Brandebourg, et gendre du savant Mathurin *Veysière de la Croze*, fut lui-même un homme de lettres assez distingué. Il présida à l'éducation des cinq princesses, filles du roi de Prusse, Frédéric-Guillaume I^{er}, et obtint pour prix de ses services et de son vaste savoir, la place de bibliothécaire et de garde du cabinet des médailles du roi. Il mourut à Berlin, en 1765. V. S. L.

GAURI, sultan ou souverain des Mamelouks, régna sur l'Égypte, vers l'an de l'hégire 920 (ou 1514). Il s'était déjà mesuré avec Bajazet II ; et l'un et l'autre potentat avaient fait succéder une paix feinte à des succès balancés, lorsque Sélim I^{er}, héritier du ressentiment de son père, résolut la perte du redoutable Égyptien. Pour mieux cacher ses projets, le sultan Sélim feignit de marcher contre les Persans, et vint camper près d'Alep. Il se disposait à changer de route et à se diriger sur l'Égypte, lorsque Gauri, attentif à ces mouvements qui l'inquiétaient, se trouva à la rencontre des Othomans, avec une armée presque aussi nombreuse que la leur. La paix et la guerre étaient également en suspens, lorsque les Mamelouks, que Gauri ne désavoua pas, pillèrent quelques chameaux conduits au camp de Sélim. Celui-ci, saisissant ce prétexte, attaqua sur-le-champ Gauri, tout disposé à le rece-

voir. La bataille se donna à Buri-vaik, l'an de l'hégire 925. Les Mamelouks commençaient à se croire vainqueurs, lorsque Caït-bey, gouverneur de Damas, et Gazeli-bey, gouverneur d'Alep, trahirent ouvertement Gauri, et passèrent du côté de Sélim. Les braves Mamelouks se virent forcés de céder au nombre. Sultân Gauri, furieux de sa défaite, ne voulut pas y survivre : il se jeta à travers la mêlée, renversant tout ce qui se présentait devant lui, et appelant à haute voix Sélim pour le combattre ou mourir de sa main. Enfin, las de tuer et couvert de sang, hors d'haleine et écœuré de rage, il tomba mort au milieu des Othomans, qu'il avait abattus de tous côtés, sans avoir reçu aucune blessure. Ainsi périt cet intrépide guerrier qui, pour avoir été trahi par la fortune, n'en méritait pas moins d'être favorisé par elle. Sa prévoyance, sa valeur et sa noble fierté le rendirent digne d'être le chef de cette fameuse milice des Mamelouks, soldats souverains, qui ne mettaient à leur tête que le plus habile et le plus brave de leurs égaux.

S—Y.

GAURIC (Luc), mathématicien et astrologue, né le 12 mars 1476, à Gifoni, dans le royaume de Naples, s'appliqua à l'astrologie judiciaire, et obtint, par ses succès dans cette vaine science, une réputation qu'il n'aurait jamais acquise par ses connaissances positives. Il paraît qu'il était sans fortune, et qu'il fut d'abord obligé pour vivre de donner des leçons de mathématiques. Scalerig le père fut de tous ses élèves celui qui lui fit le plus d'honneur, et qui lui témoigna aussi le plus de reconnaissance de ses soins. L'événement ayant justifié quelques-unes de ses prédictions, il quitta le métier ingrat et pénible de maître d'école pour celui d'astrologue, plus honorable alors et surtout plus lucratif. Cependant il

apprit, à ses dépens, que ceux qui venaient le consulter ne désiraient de connaître l'avenir qu'autant qu'il leur était favorable. Bentivoglio, seigneur de Bologne, était détesté du peuple pour ses cruautés : Gauric lui prédit qu'il serait chassé de ses états ; ce qui n'était pas difficile à prévoir, d'après la disposition des esprits. Le tyran, irrité de sa hardiesse, le condamna à cinq tours d'estrade ; il souffrit long-temps des suites de ce supplice, qu'il aurait évité avec un peu plus de prudence (1). Catherine de Médicis lui demanda ensuite l'horoscope de Henri II ; mais il n'employa cette fois que des termes vagues et qui ne pouvaient le compromettre, ni lui ni son art. Gauric professait les mathématiques à Ferrare, en 1531 ; et il prononça cette année un discours latin à la louange de l'astrologie. Quelque temps après, il se rendit à Rome, où il parvint à se faire de puissants protecteurs. Le cardinal Farnèse lui fit obtenir, en 1545, l'évêché de Civitavecchia ; mais il s'en démit au bout de quatre années, et revint à Rome, où il mourut le 6 mars 1558, dans sa quatre-vingt-deuxième année. Il est inhumé dans l'église d'*Ara Celi*, avec une épitaphe. Les *Œuvres* de Luc Gauric ont été recueillies et publiées à Bâle, 1575, 3 vol. in-fol. On y trouve l'*Éloge de l'astronomie* ou de l'astrologie, car l'auteur confondait ces deux sciences ; une *Description de la sphère céleste* ; un *Traité du mouvement des cinq planètes* ; des *Notes sur les tables astronomiques* d'Élisabeth d'Es-

(1) Tollius, dans son traité *De infelicitate tyrannorum*, et après lui Teissier, disent que Gauric mourut des mauvais traitements que lui fit éprouver Bentivoglio ; mais c'est une erreur. Boccadati introduit cet astrologue dans ses *Ragguagli di Parnasso* ; et Apollon lui demande pourquoi il n'a pas prévu le sien propre. Gauric répond que c'est parce qu'il ignorait l'instant précis de sa naissance. Le dieu se moque de cette défaite, et raille ensuite les astrologues. Ce morceau de Boccadati mérite bien d'être lu.

d'Alphonsé-le-Sage ; un *Calendrier ecclésiastique* ; le *Calendrier de César* ; plusieurs *Traité astrologiques* ; une *Méthode pour apprendre la grammaire des sortes de personnes, dans de trois cents heures* (douze heures) ; l'*Eloge des grands, des poètes anciens et de la noblesse*. La plupart de ces ouvrages avaient déjà été imprimés. Les suivants ne font que le recueil qu'on vient d'inventer. I. *De conceptu naturæ et tripartitu ex Valenti Antiocheno*, Venise, 1555, in-4°. II. *De rebus miraculosis in passione observatis ; item de anno, die et hora conceptionis, natiuitatis et resurrectionis Christi*, Rome, 1559 ; Paris, 1553, in-8°. III. *Ars mystica de quantitate unius in componendis versibus latinis*, Rome, 1545, in-4°. IV. *Deliciae poetarum italicarum*, Venise, 1567, in-fol., à la suite du *Primum mobile* d'Érasme et enfin des *Notes sur l'Almageste* de Ptolémée, sur le *Traité des sciences* d'Abraham Judæus, et des *Épigrammes sur les jours criminels* de Gauric a été insérée dans les *Mémoires de Nicéron*, t. IX.

W—s.
RIC (POMPONIO), Pomponius, poète que sa fin tragique rend encore plus que ses vers, est célèbre. Il était frère du célèbre, et né comme lui à Gifoni, en 1515, professeur d'humanités à Naples. Doué d'un génie de beaucoup d'esprit, et avisé, il eut la passion des lettres et se livra à leur étude avec la même ardeur. Il y acquit des

connaissances aussi variées qu'étendues. Il avait fait de grands progrès dans l'architecture, et il en composa différents traités. Il écrivit aussi, en latin, sur la sculpture et les sculpteurs anciens, Pise, 1504, et Florence, 1508, in-8°. Quelque conjecturale que soit la physiognomonie, cet art de connaître le caractère et les inclinations des hommes, et de deviner leurs habitudes par les traits de leur visage, l'avait séduit. Il s'en était sérieusement occupé, et croyait y avoir réussi. Mais la poésie fut ce qu'il cultiva avec le plus de soin. Il lut les écrits des poètes grecs et composa leurs vies, ainsi qu'un traité *De arte poetica*, Rome, 1541, in-4°. Il parut de lui un grand nombre de pièces en vers qui eurent du succès. Il fit des épigrammes, des élégies, des Chants d'amour, célébra la beauté des dames qu'il servait, et ne sut ou ne voulut pas se taire sur les faveurs qu'il prétendait en avoir reçues. Étant, dit-on, parvenu à lier un commerce galant avec une femme de qualité, il eut la vanité et l'imprudence de laisser entrevoir dans ses vers ce succès flatteur : sans la nommer, il la désigna de manière à la compromettre, fait qui en Italie, autrefois du moins, ne se pardonnait pas, et ne fut pas pardonné. L'amant indiscret périt victime, ou de la jalousie, ou de la vengeance. Un jour, étant parti de Sorrento pour aller à Castel-à-Mare, il disparut tout à coup, sans que depuis on ait pu savoir ce qu'il était devenu. On présuma qu'ayant été attaqué en route par des hommes apostés, il avait péri, lui, ses chevaux et ses gens, et que pour ne laisser aucun indice de ce crime, le tout avait été jeté dans la mer. Tollius a donné à ce poète une place parmi les illustres lettres *malheureux* dont il a fait l'his-

Si celui-ci le fut, quoique puni
sevérement, c'était un peu sa
le.

L—Y.

GAUSSIN (JEANNE-CATHERINE),
chère actrice de la comédie fran-
aise (1). Son nom de famille était
Gaussem. Elle était fille d'une ou-
vrreuse de loges, et d'Antoine *Gaus-
sem*, ancien laquais de l'acteur Ba-
ron. Sa mère se nommait Jeanne *Col-
lot*, et se faisait appeler M^{lle}. *Defry*.
Douée d'une figure charmante et
d'une intelligence précoce, la jeune
Gaussin s'exerça, dès l'âge de quinze
ans, à jouer la comédie de société. A
dix-sept ans, elle prit un engagement
au théâtre de Lille, où ses succès en-
rent assez d'éclat pour motiver l'ordre
qu'on lui donna de venir débiter à
Paris (en 1731). Elle obtint, sur le
premier théâtre du royaume, parti-
culièrement dans les rôles de *Junie*,
d'*Iphigénie* et d'*Andromaque*, des
applaudissements unanimes, et fut
reçue vers le milieu de la même
année. Ce fut peu de temps après,
que Voltaire, enchanté de ses dispo-
sitions, lui confia le rôle de *Zaïre*.
Elle y surpassa les espérances du pu-
blic et celles même de l'auteur. Quel-
que belle que soit cette tragédie, dont,
suivant l'expression reçue, M^{lle}. *Gaus-
sin* créait le premier rôle, il n'y eut
qu'une voix pour attribuer en très
grande partie à l'actrice, le succès de
la pièce. Voltaire, au surplus, lui
en fit honneur de la meilleure grâce,
dans sa jolie épître, qui commence
ainsi : *Jeune Gaussin, reçois mon
tendre hommage*. Une autre fois,
écrivant à un ami, au sujet des pre-
mières représentations de *Zaïre*, il
s'exprima en ces termes : « J'ai bien

(1) S'il faut en croire De Létriset le chevalier de
Mouby, ses prénoms étaient *Marie-Madelène*.
Heureusement cette différence ne mérite que peu
d'attention.

peur de devoir aux grands
noirs de M^{lle}. Gaussin. au
acteurs et au mélange
plumets et des turbans,
autre croirait devoir à
De tous les poètes dramatique
eurent à se féliciter, pour le
pre compte, des talents enchan-
de cette actrice, Nivelles de la
ne fut pas le moins recon-
Si je n'ai pas essuyé de rai-
disait-il, dans une épître ren-
blique,

Je n'en dois qu'à toi seul un éternel
Enfin, on ferait un volume
les louanges rimées dont M^{lle}.
sin fut accablée pendant plus
ans. Nous croyons devoir
aux journaux du temps,
rement au *Mercur*, les
qui seraient curieuses de lire
ces galantes. En 1752, M^{lle}.
eut, dans *Bérénice*, un succ-
et d'autant plus flatteur qu'
où la célèbre Lecouvreur av-
principal rôle de cette
1729), la représentation n-
duit que peu d'effet. Tout-
nales du théâtre font men-
triomphe de M^{lle}. Gaussin sui-
lustre devancière. On rapport
sentinelle, placée sur le devai-
coulisse, se mit à fondre en l-
et laissa tomber son fusil, m-
cupée de son devoir qu'atten-
le jeu de l'actrice. Cette anecd-
nit dans le temps le sujet de
mauvais vers, qui en const-
thenticité. Le talent de M^{lle}.
n'était pas très varié : au
obligée de se renfermer da-
cercle, et d'abandonner av-
et aux Clairon ce qu'on
rôles de force, c'est-à-di-
exigent de la véhémence,
torité et un grand déve-
passions extrêmes. M

reconnue et incon-
 is ceux que caracté-
 lire douce, naïve et
 figure, dit La Harpe,
 ou organe, tout en
 our exprimer la ten-
 ait *des larmes dans*
 n'est pas inutile d'ob-
 expression figurée,
 abusé, fut originaire-
 par La Harpe, en
 M^{lle}. Gaussin.) Elle
 et servit surtout par
 et d'ingénuité qui
 sionomie. A l'âge de
 elle faisait encore il-
 lules de jeunes amou-
 lement dans celui de
 tracle), qu'elle rem-
 ps avant sa retraite,
 et une naïveté char-
 ant l'abbé de Fontenay
 à ce sujet : « C'est à
 médecine est redevable
 amoureuses ingé-
 rtes de personnages
 u théâtre long-temps
 ussin; et il ne faut
 Euvres de Molière,
 r. On sait quelle ré-
 ebric s'était faite dans
 ole des femmes. Ce
 des motifs de piété
 n quitta la carrière du
 y a de certain, c'est
 été, avec un danseur
 imé *Tavolaigo*, un
 rti (1), elle devint très
 se dégoûta de sa pro-
 tectora du théâtre, en
 ut le 9 juin 1767.
 es de lettres qui ont
 ussin, font l'éloge
 sociales. Elle était,

disent - ils, bonne, modeste; spiri-
 tuelle, et amie d'une douce gaieté. L'a-
 necdote suivante servira du moins à
 prouver son désintéressement. Elle
 avait vécu, dans sa jeunesse, avec
 Bouret, devenu si fameux par son
 opulence. Jeune lui-même, et n'ayant
 alors que l'espoir de parvenir, cet
 amant passionné avait eu la faiblesse
 de signer un billet en blanc à M^{lle}.
 Gaussin, qui demeurait libre de le
 remplir comme elle le jugerait conve-
 nable. Devenu fermier-général et mil-
 lionnaire, Bouret se rappela son im-
 prudence: il n'était pas sans inquié-
 tude sur l'usage que son ancienne
 maîtresse pouvait avoir fait de son
 blanc-seing; mais, à peine instruite des
 alarmes du financier, M^{lle}. Gaussin
 lui renvoya le billet, sur lequel elle
 n'avait écrit que ces mots: *Je pro-*
metts d'aimer Gaussin toute ma vie.
 On ajoute qu'émerveillé de ce beau
 trait, Bouret s'empressa d'envoyer à
 sa généreuse amie une écuelle d'or,
 pleine de doubles louis. Il est à re-
 marquer que deux de nos plus célè-
 bres actrices, M^{lle}. Gaussin et *Dan-*
geville, se retirèrent du théâtre le
 même jour. Les regrets que cette dou-
 ble perte causa aux amis de l'art dra-
 matique, se trouvent bien exprimés
 dans le discours de rentrée pronon-
 cé par Dauberval, au nom des comé-
 diens français, le 11 avril 1763. On
 trouve son Éloge dans le *Nécrologe*
des Hommes célèbres de France,
 1768, au tome III, page 116.

F. P—T.

GAUTHEROT (NICOLAS), né à Is
 sur Tille, en 1753, prit à la cathé-
 drale de Dijon, où il avait été enfant
 de chœur, les premières leçons de
 musique; il devint l'un des plus sa-
 vants démonstrateurs pour le clave-
 cin et la théorie musicale. Musicien pro-
 fond, Gautherot n'exécutait pas; mais

(1) de coups sa femme; il mon-
 out elle; le premier mai
 1767, en 1769.

il savait, par des principes sûrs, enseigner les combinaisons infinies qu'offre la musique; et il s'était attaché à fonder sa *Théorie des sons* sur l'application et l'examen des vibrations de divers instruments, et principalement du *tam-tam* des Chinois. Il s'occupa aussi des sciences physiques, et des mystères de l'électricité et du galvanisme, découvertes dont il cherchait à pénétrer les causes, et sur lesquelles il lut plusieurs Mémoires à la première classe de l'Institut. Ses *Recherches sur l'action de l'électricité dans les appareils galvaniques*, ont été consignées dans le *Journal du Galvanisme*, de M. le docteur Nauche, année 1803. Gautherot y a constaté, par des observations faites avec soin, l'influence de l'humide dans le développement de l'électricité galvanique, et assigné le rapport que la surface des métaux peut avoir avec ce développement. Il s'occupait de recherches et d'expériences nouvelles dans cette partie de la science, à laquelle il sacrifiait son temps, sa fortune et même sa santé, lorsqu'il mourut, à Paris, le 29 novembre 1803.

G—CE.

GAUTHEY (Émilan-Marie), né à Châllon-sur-Saône, le 3 décembre 1732, vint étudier les mathématiques à Versailles, chez son oncle, professeur des pages. Il entra ensuite à l'école des ponts et chaussées, que dirigeait alors le célèbre Perronet. Les états de Bourgogne le nommèrent sous-ingénieur en 1758; et, peu de temps après, il fut élu membre de l'académie des sciences de Dijon. Étant occupé, en 1767, de tracer une route de Châllon à Toulon sur Arroux, il reconnut que l'on pouvait conduire, à l'étang de Long-Pendu, point de partage d'un canal proposé depuis long-temps pour joindre la Saône à la

Loire, une quantité d'eau beaucoup plus considérable qu'on ne l'avait cru jusqu'alors. Une fois convaincu de cette possibilité, l'exécution de cette grande entreprise devint le principal objet vers lequel il dirigea ses travaux. Il visita les grands ouvrages de ce genre qui existaient en France; et profitant de ce que l'expérience avait appris, il rédigea, à ses frais, les projets détaillés du canal dont on vient de parler. Pendant long-temps, il ne fut donné aucune suite à ces projets, parce que la compagnie qui devait les entreprendre ne put parvenir à trouver les fonds nécessaires. Mais, enfin, leur importance ayant été appréciée par les états de Bourgogne, ils se chargèrent de les exécuter, au moyen d'un emprunt qu'ils furent autorisés à ouvrir. Les travaux, commencés en 1783, furent terminés en 1791; et depuis cette époque, le canal du Centre, de Châllon jusqu'à Dijon, sur vingt-trois lieues de longueur, n'a cessé d'être navigable. Le nombre de ses écluses est de quatre-vingt. Gauthey avait été nommé ingénieur et directeur-général des canaux de la Bourgogne en 1782. Outre le canal du Centre, il a fait exécuter dans cette province beaucoup de grands travaux, dont les principaux sont: les Quais de Châllon-sur-Saône; le Pont de Navilly, sur le Doubs; la Portion du canal de jonction de la Saône à l'Yonne, comprise entre la première de ces rivières et la ville de Dijon; enfin la Partie du canal du Doubs à la Saône, située sur le territoire de l'ancienne province de Bourgogne. Ces deux derniers canaux avaient été commencés en 1783, en même temps que le canal du Centre; et comme ils joignent la Méditerranée à l'Océan, par le Rhône d'un côté, et de l'autre

par la Loire, la Seine et le Rhin, on frappa à cette occasion une médaille, portant pour légende : *Utriusque maris junctio triplex*. Ces travaux acquirent à Gauthey une grande réputation; et il paraît qu'ils devaient être récompensés par la décoration de l'ordre de Saint-Michel, lorsque les troubles de la révolution sont survenus. Les événements ayant réuni, en un même corps, les ingénieurs des pays d'état et les ingénieurs des ponts et chaussées de France, Gauthey fut nommé inspecteur-général, et appelé à Paris en cette qualité en 1791. Son caractère ardent ne lui permettait d'être indifférent sur rien; et, pendant plus de seize ans, il a pris la part la plus active à toutes les discussions auxquelles ont donné lieu les différents projets soumis à l'examen du conseil. Les fatigues qu'il essuya, dans une tournée faite en Provence, au moment des plus fortes chaleurs, lui causèrent une strangurie, qui l'emporta le 14 juillet 1806, à l'âge de soixante-quatorze ans. Il avait été nommé membre de la légion d'honneur à l'époque de sa création, et commandant de cette légion quelques années après. Les propriétaires du canal de Briare l'avaient choisi pour leur conseil. Chalon, sa ville natale, a fait exécuter son buste en bronze, en reconnaissance des services qu'elle en a reçus. Gauthey était doué d'une grande aptitude au travail, d'un tempérament robuste, et d'une indépendance de caractère remarquable; ses mœurs étaient pures, et sa probité inflexible. Son père, qui était médecin, lui avait laissé une très médiocre fortune, qu'il n'a jamais songé à accroître, ses affaires personnelles ayant toujours été celles dont il s'est le moins occupé. Il n'a point eu d'enfants d'un mariage contracté à plus de soixante ans avec

une de ses parentes : mais il a élevé chez lui plusieurs de ses neveux; et toute sa famille a constamment été pour lui l'objet d'une généreuse bienfaisance. Il a laissé plusieurs ouvrages imprimés, dont les principaux sont : I. Un *Mémoire sur l'application de la mécanique à la construction des voûtes* (1772, in-4°), dans lequel il répond aux objections faites par Patte contre la solidité de la coupole de l'église de Sainte-Geneviève. II. Un *Mémoire contenant des expériences sur la charge que les pierres peuvent supporter*, imprimé dans le *Journal de physique* du mois de novembre 1774. III. *Divers Mémoires sur les écluses et le canal du Centre*, imprimés vers 1780, parmi ceux de l'*Académie de Dijon*. IV. Une *Dissertation sur les dégradations survenues aux piliers du dôme du Panthéon français, et sur les moyens d'y remédier* (Paris, 1798, in-4°). V. Un *Projet de dérivation jusqu'à Paris, des rivières d'Ourcq, Théroutenne et Beuvronne, d'une part, et des rivières d'Essonne, Juigne, Orge, Yvette et Bièvre, d'autre part*, 1803, in-4°. VI. *Lettre au préfet du département de la Seine, au sujet de la dérivation de la rivière d'Ourcq* (Paris, 1803). Gauthey s'occupait depuis plusieurs années, lorsque la mort l'a enlevé, de réunir, dans un *Traité complet sur la construction des ponts et des canaux navigables*, les résultats de ses recherches et de sa longue expérience. Cet ouvrage, laissé en manuscrit, ne sera point perdu pour les progrès de l'art : M. Navier, neveu de l'auteur, et lui-même ingénieur distingué, en a déjà publié, en 1809 et 1813, 2 volumes in-4°, enrichis d'additions considérables, et d'un éloge historique

de l'auteur. On a aussi imprimé le *Discours prononcé, le 14 juillet 1806, sur la tombe de M. Gauthier, par M. Lefebvre*, 1806, in-4°. G1—D.

GAUTHIER (FRANÇOIS), chanoine régulier de l'ordre de Prémontré, observance réformée, né à Barle-Duc, vers le milieu du 16^e siècle, enseigna pendant long-temps la philosophie et la théologie dans sa congrégation, et y occupa différentes supériorités; après quoi il fut pourvu du prieuré-cure d'Évilly en Champagne. Il a publié : I. Une *Dissertation* dans laquelle il défend une ancienne tradition de l'ordre de Prémontré sur une apparition de la *Ste.-Vierge à St.-Norbert*, où elle lui désigna la forme et la couleur de l'habit de son institut. L'abbé Hugo, dans la *Vie* de ce saint, avait traité cette apparition de *fiction*, et cherché à prouver que cette tradition ne remontait pas à des temps fort anciens. Le père Gauthier la défend, sinon avec des arguments auxquels il n'y ait rien à répondre, du moins avec des raisons plausibles et une érudition qui lui fit honneur. II. *L'Apologie de la même dissertation*; c'est une réponse à l'abbé Hugo : la *Dissertation* et l'*Apologie* parurent à Paris, chez la veuve Chardon, in-4°, et dans le *Journal de Soleure* en 1705. Il avait encore composé un *Dictionnaire de l'origine des choses*, 3 vol. in-fol. « Ouvrage, dit dom Calmet, d'une étendue et d'une science immense, qui coûta vingt années de travail à l'auteur. » Il était entièrement achevé et prêt à être mis sous presse, lorsque le père Gauthier mourut à Évilly, le 1^{er} septembre 1629. Ce religieux, aussi recommandable par ses vertus que par ses profondes connaissances, fut regretté des savaux et de ses confrères. L—Y.

GAUTHIER (FRANÇOIS), prêtre, né dans le 17^e siècle, à Rabodange, près de Falaise, avait pour les négociations une certaine habileté naturelle, qu'il ignora long-temps lui-même, et que le hasard seul lui fit découvrir. Une affaire personnelle l'ayant obligé de passer en Angleterre, il y devint aide de l'aumônier du maréchal de Tallard, ambassadeur de France. Après le rappel du maréchal, il continua de demeurer à Londres, n'ayant, dit Voltaire, d'autre emploi que celui de célébrer la messe dans la chapelle privée du comte de Gallas, ambassadeur d'Allemagne. Il avait appris l'anglais; et comme il aimait l'étude, il s'était rendu familiers les meilleurs ouvrages écrits dans cette langue. Un homme d'esprit et qui parle agréablement sur des matières intéressantes, doit finir toujours par se faire écouter. Ce fut ce qui arriva à l'abbé Gauthier. Admis dans les meilleures sociétés, il fut bientôt recherché de plusieurs personnes considérables et initiées dans les affaires publiques. Le parti opposé à Marlborough voulait la paix avec la France, parce que c'était le moyen de lui ôter le commandement de l'armée, et de diminuer son crédit. L'abbé Gauthier fut mis dans la confiance de ce plan, et chargé d'entamer, avec le ministre français, une négociation qu'on pouvait désavouer, si la proposition était mal reçue. Sur la fin de janvier 1711, il arrive à Versailles, se rend chez le marquis de Torcy, et lui dit, sans autre préambule : *Vouslez-vous la paix, Monsieur? je viens vous apporter les moyens de la traiter. C'est, à M. de Torcy, demander à un mourant s'il voulait guérir. Les négociations furent dès-lors suivies secrètement, et se terminèrent par la paix d'Utrecht en 1713. L'abbé Gauthier*

fut récompensé du zèle et de l'intelligence qu'il avait déployés dans cette affaire, par le don des abbayes d'Olivet et de Savigny; il reçut aussi des présents considérables du roi d'Espagne et de la reine Anne. Ce négociateur mourut le 15 juin 1720. Son portrait a été gravé par Hortemels et par Desrochers. W—s.

GAUTHIER (FRANÇOIS), imprimeur, né dans le 17^e. siècle à Marnay, petite ville de Franche-Comté, exerça son état à Besançon, où il mourut en 1730. Il est auteur de *Noëls au patois de Besançon*, très inférieurs aux *Noëls bourguignons* de La Monnoye, mais dans lesquels on trouve cependant des traits piquants, et des descriptions pleines d'originalité, entre autres celle de la procession générale. Il s'en est fait un grand nombre d'éditions, dont la meilleure est celle de 1751, 2 vol. in-12. On doit trouver en tête un avertissement de quatre pages sur les différentes pièces qui composent ce Recueil, et qu'on a retranché mal à propos des éditions suivantes. Le rédacteur de cet article en prépare une nouvelle, qui sera augmentée d'un glossaire contenant l'explication des mots les plus difficiles du patois bisontin. W—s.

GAUTHIER (FRANÇOIS-LOUIS), bachelier en théologie, curé de Savigny, né à Paris le 29 mars 1696, et mort dans la même ville le 9 octobre 1780. Il exerça les fonctions du ministère pastoral pendant plus de cinquante-deux ans, avec un zèle qui ne s'est jamais démenti, et qui n'a cessé de produire, dans la paroisse de Savigny, les fruits les plus abondants par les instructions solides et multipliées qu'il y faisait régulièrement, par ses pieuses fondations et ses charités, et par la décence qu'il vit à bout d'y établir dans la célébration

de l'office divin. Son opposition à la signature pure et simple du formulaire, le fit exclure de la France. Il adhéra à l'appel, au réappel et au concile d'Utrecht. Cette manière de penser ne l'empêcha pas de recevoir plusieurs fois des marques d'estime de la part de M. de Vintimille, dont le frère était seigneur de Savigny. Il publia de son vivant : I. *Traité contre les danses et les mauvaises chansons*, 2^e. édition, 1775, in-12. II. *Traité contre l'amour des parures et le luxe des habits*; 1779, in-12. III. *Réflexions sur les O de l'Avent*, 1780, in-12. IV. *Réflexions chrétiennes sur les huit béatitudes*, 1783, in-12. Il a laissé un grand nombre d'autres ouvrages manuscrits, deux volumes d'*Instructions familières pour les dimanches et les fêtes*, impr. en 1784, 2 vol. in-12; cet ouvrage a une suite restée en manuscrit. T—D.

GAUTHIER (M^{lle}.), comédienne, né à Paris en 1692, reçue au théâtre en 1716, retirée en 1723, morte religieuse aux Sœurs Carmelites de Lyon, en 1757, s'est rendue moins célèbre par ses succès dans la carrière théâtrale que par sa conversion subite et presque miraculeuse. Elle venait d'atteindre sa 30^e. année; et, suivant ses propres expressions, elle était plongée à Paris dans une mer de délices, lorsque l'idée de renoncer entièrement au monde lui fut tout à coup inspirée par une messe qu'elle avait eu la fantaisie d'entendre à l'occasion de l'anniversaire de sa naissance (le 26 avril 1722). Vainement tous ses amis, ses parents, ses protecteurs voulurent la détourner d'un projet dont ils supposaient qu'elle se repentirait tôt ou tard : elle persista héroïquement dans sa pieuse résolution; et, aussitôt après le jour

de Pâques, époque où elle obtint sa retraite, elle partit pour une maison religieuse du Mâconnais, d'où elle se rendit à Lyon au couvent dit de l'*Antiquaille*. Recommandée par le respectable Languet, curé de St.-Sulpice, M^{lle}. Gauthier n'eut pas de peine à obtenir la protection de l'archevêque de Lyon, Villeroy, qui lui facilita en peu de temps l'entrée du couvent des Carmélites, où elle prit le saint habit, après trois mois d'épreuves (le 20 janvier 1725) : le prélat présida lui-même à la cérémonie, qui, malgré l'extrême rigueur de la saison, avait attiré un immense concours de spectateurs. La sœur *Augustine de la Miséricorde*, c'est ainsi qu'on appela dès-lors M^{lle}. Gauthier, vécut trente-deux ans dans le fond de son cloître, sans éprouver d'autre regret que celui de n'y être pas entrée plus tôt, et sans rien perdre de sa gaieté naturelle. La vivacité qu'on lui connaissait s'était changée en ferveur pour ses devoirs de religion ; et l'on rapporte qu'étant devenue aveugle dans les dernières années de sa vie, elle ne voulut jamais permettre qu'on la servit en aucune manière. Une pension de 1000 francs qu'elle avait obtenue en quittant le théâtre, lui fournissait les moyens de se livrer à son goût pour la bienfaisance ; et ses pieuses relations avec la reine Marie Leczinska, qui ne dédaignait pas de lui écrire, lui procuraient dans le couvent une considération qu'elle ne cherchait pas. Objet de la curiosité publique non moins que de la vénération des fidèles, la sœur Augustine recevait de fréquentes visites : elle les aimait beaucoup, dit-on, parce qu'elle aimait à parler ; et l'on ajoute que sa conversation était extrêmement agréable. Le pape lui avait donné un bref pour paraître au parloir, à visage décou-

vert. (Les personnes qui rapportent ce fait n'en font pas connaître les motifs.) La conversion de M^{lle}. Gauthier dut paraître d'autant plus extraordinaire aux habitants de la capitale, que cette actrice, alors dans la fleur de l'âge, n'avait rien annoncé jusque-là qui ressemblât à de la dévotion ; son caractère était impétueux, hardi, porté au plaisir, et le nombre de ses amants avait été considérable. On raconte qu'éprise d'une passion malheureuse pour son camarade de théâtre, Quinault-Dufresne, et ne pouvant décider ce grand acteur à l'épouser, elle en conçut un chagrin si profond, que cette circonstance fut regardée par quelques personnes comme le principe secret de sa vocation. Du reste, elle n'était pas sans talent pour la comédie. Ce fut M^{lle}. Gauthier qui créa le rôle de la tante dans le *Mariage fait et rompu de Dufresny* ; et il paraît qu'elle jouait avec beaucoup de succès celui de M^{me}. *Jobin* dans la *Devineress*. Elle était grande et bien faite, dit Dacles, et son teint avait de la fraîcheur. Elle faisait des vers passables, et peignait très bien en miniature. La vigueur de son bras était prodigieuse, et peu d'hommes auraient lutté contre elle. Le comte de Saxe, dont la force était devenue célèbre, étant un jour parvenu à lui faire ployer le poignet, déclara que, de toutes les personnes qui avaient voulu s'essayer contre lui, il n'y en avait guère qui lui eussent résisté aussi long-temps. Elle roulait une assiette d'argent comme une ombie. Cette fille, vraiment extraordinaire, qui est devenue l'édification de son siècle, a écrit elle-même l'histoire de sa conversion. Cette relation contient une foule de détails circonstanciés, peu susceptibles d'analyse, mais qui ne laissent pas d'être curieux et

attachants. On la trouve dans le premier volume d'une compilation publiée par Laplace, sous le titre de *Pièces intéressantes et peu connues*.

F. P—r.

GAUTHIER (HUGUES), médecin du roi, docteur en médecine de l'université de Montpellier et de la faculté de Paris, naquit à Riceys, en Bourgogne, et mourut vers 1778. Sa vie n'a rien fourni aux biographes qui soit digne d'être transmis à la postérité; mais, outre plusieurs Mémoires insérés dans différents recueils, il a laissé les ouvrages suivants: I. *Introduction à la connaissance des plantes, ou Catalogue des plantes usuelles de France*, Avignon et Paris, 1760, in-12; Paris, 1785, in-8°. Ce petit ouvrage, dans lequel les plantes employées en médecine sont classées d'après leurs qualités physiques dominantes, telles que la douceur, l'amertume, l'acidité, l'âcreté, etc., est remarquable par la précision avec laquelle l'auteur indique les vertus qu'on leur attribuait alors. II. *Manuel des bandages de chirurgie*, 1760, in-12. Cet ouvrage, que nous n'avons pu nous procurer, paraît n'avoir pas mérité d'être cité par Haller. III. *Éléments de chirurgie pratique*, faisant partie des œuvres de Ferrein, tome 1^{er}, 1771, in-12. Ces éléments, rédigés d'après les leçons de Ferrein, dont Gauthier fut l'ami et le disciple, quoique incomplet à beaucoup d'égards, sont dignes de la réputation de cet illustre professeur. IV. *Dissertation sur l'usage des caustiques pour la guérison des hernies*, 1774, in-12. L'auteur établit que le peu de succès des anciens dans l'emploi de ce moyen, tient uniquement aux vices de leurs procédés; mais qu'en se servant de l'acide sulfurique, le seul caustique dont il recommande

l'usage dans cette opération, elle est d'une efficacité certaine, et exempte de tous dangers. — GAUTHIER, médecin de Nantes, a présenté, en 1717, à l'académie des sciences, une machine de son invention pour dessaler l'eau de la mer. — GAUTHIER (JEAN), Montalbansais, docteur en médecine de Montpellier, médecin du roi, a écrit un petit *Traité de la maladie vénérienne*, 1617, in-12; compilation au-dessous du médiocre.

CH—r.

GAUTHIER (JEAN), chirurgien-major des cheveau-légers de la garde sous Louis XV, né à Montainville, près de Versailles, le 16 juill. 1717, fit la campagne de 1761 en Allemagne, et y rendit à la maison du roi, ainsi qu'à toute l'armée, de signalés services, que le roi crut devoir récompenser par des lettres de noblesse et l'honorable titre de chirurgien consultant de ses armées. En 1775, il fut décoré de l'ordre de St. Michel, et devint chirurgien de Louis XVI et de Monsieur, frère du roi: en 1777, il fut nommé chirurgien-major en chef et inspecteur des départements de la guerre, de la marine, des affaires étrangères et des hôpitaux militaires. Il était membre honoraire de la société d'émulation, des sciences, arts et belles-lettres de Liège; des académies de Londres et de Berlin. Extrêmement attaché à la famille royale, il ne dissimula pas ses sentiments, même au milieu des fureurs de la révolution. Son grand âge, les services qu'il avait rendus dans Versailles qu'il habitait, et le respect qu'on lui portait, furent sa sauve-garde. Il mourut, dans cette ville, le 22 septembre 1803, non moins recommandable par la pureté de ses mœurs et les lumières de son esprit, que par son zèle à secourir les pauvres qui récla-

maient les secours de son art. Il a laissé de nombreux écrits, pleins de faits curieux et de notes sur des opérations chirurgicales très singulières : ils auraient besoin d'être mis en ordre ; et une plume un peu exercée aurait pu en tirer un parti utile à l'art. Ils sont restés entre les mains de sa veuve.

L—Y.

GAUTHIER DE LA PEYRONIE, ancien commis des affaires étrangères, ensuite correcteur à l'imprimerie nationale, mort en 1804, a donné : I. *Voyages de M. P. S. Pallas, en différentes provinces de Russie, et dans l'Asie septentrionale, traduits de l'allemand*, 1789-93, 5 vol. in-4°, plus 1 vol. de pl. II. *Essai historique et politique sur l'état de Gènes*, 1794, in-8°. III. *Voyage en Islande, par ordre de S. M. Danoise, traduit du danois* (d'Olafsen et Povelsen), 1802, 5 v. in-8°, et atlas in-4°. Les trois premiers volumes seulement sont de Gauthier de la Peyronie ; les deux autres sont de M. Liornierod, Norvégien.

Z.

GAUTIER, sire d'YVETOT, valet-de-chambre du roi Clotaire I^{er}, ayant perdu les honnes grâces de son maître par suite de quelques intrigues, quitta la cour de France, et passa dans les pays étrangers, où, pendant dix ans, il fit la guerre aux ennemis de la foi. Au bout de ce temps, espérant que la colère du roi serait enfin apaisée, il s'en revint, passant par Rome, où le pape Agapet lui donna des lettres de recommandation pour Clotaire. Il arriva à Soissons, alors capitale du royaume, le vendredi saint de l'année 556 ; et ayant appris que le roi était à l'église, il alla l'y trouver, se jeta à ses pieds, et le conjura de lui pardonner, par les mérites de Jésus-Christ crucifié : mais

Clotaire, sans égard pour son humble prière, sans respect pour la sainteté du lieu, ayant reconnu Gautier, lui plongea son épée dans le cœur. Le pape, instruit de cet acte de cruauté, menaça Clotaire de l'excommunication, s'il ne se hâtait de réparer son crime : Clotaire érigea alors la seigneurie d'Yvetot en royaume, pour être possédée par les héritiers de Gautier, et leur en fit expédier des lettres signées de lui, et scellées de son sceau. Tel est l'origine que Robert Gaguin donne au royaume d'Yvetot : mais l'abbé de Vertot, dans une *Dissertation*, insérée dans les *Mémoires de l'académie des inscriptions*, tome IV, démontre que le récit de Gaguin est fabuleux ; que ce n'est que dans l'intervalle de 1370 à 1592, que les seigneurs d'Yvetot ont pris la qualité de roi, fait prouvé par des titres, mais sur lequel les historiens contemporains ne s'expliquent pas, de sorte qu'on est réduit à des conjectures sur l'érection de la terre d'Yvetot en royaume. M. Duputel, de l'académie de Rouen, a néanmoins entrepris, de nos jours, de rétablir ce fait au nombre des événements historiques. Voyez le *Précis analytique* des travaux de cette académie, 1812, in-8°, pag. 181 (1).

W—G.

GAUTIER (HUBERT), nommé, mal à propos, Henri, par l'historien de Nîmes, naquit dans cette ville, de parents protestants, le 21 août 1660. D'abord docteur en médecine, il changea bientôt de profession, en'raîné par son goût pour les mathématiques, fut fait ingénieur du roi dans la ma-

(1) On peut encore consulter les *Preuves de l'histoire du royaume d'Yvetot*, par Jean Hambl, Paris, 1631, in-4 ; la *Dissertation sur ce prétendu royaume*, par l'abbé des Thuilleries, dans le *Dictionnaire de la France*, tom III ; et enfin l'excellent *Essai Dissertation de Foucaigne sur le même objet* dans le tome premier de la *Description de la Haute-Normandie*, par Toussaint Duplessis.

rine, ensuite inspecteur-général des ponts et chaussées, et eut une grande part aux travaux qui se firent de son temps en Languedoc. Gautier ne se borna pas aux études relatives à son art : il cultiva aussi les belles-lettres, la physique, et crut à l'astrologie judiciaire. Il a publié un assez grand nombre d'ouvrages. I. *Traité de fortifications avec l'examen des méthodes dont on s'est servi jusqu' alors pour fortifier les places*, Lyon, 1685, in-12. II. *Traité des armes à feu, tant des canons dont on se sert sur terre et sur mer, comme des mortiers, pour le jet de la bombe, avec la manière de diriger leur portée*, ibid. III. *Dissertation sur les eaux minérales de Bourbonne-les-Bains, où il est démontré, par une expérience, que la chaleur de ces eaux ne provient que d'un ferment*, Troyes, 1716, in-8°. IV. *Nouvelles conjectures physiques concernant la disposition de tous les corps animés* (Maux, 1721). V. *La bibliothèque des philosophes et des savants, tant anciens que modernes, avec les merveilles de la nature, où l'on voit leurs opinions sur toutes sortes de matières physiques, comme aussi tous les systèmes qu'ils ont pu imaginer jusqu'à présent sur l'univers, et leurs plus belles sentences sur la morale, et enfin les nouvelles découvertes que les astronomes ont faites dans les cieux*, 1723, 2 vol. in-8°; id., 1733-34, 3 vol. in-8°. Compilation insignifiante, par ordre alphabétique : Alexandre, Cyrus, le prophète Isaïe, y figurent dans le nombre des philosophes. VI. *Nouvelles conjectures sur le globe terrestre*. VII. *Histoire de la ville de Nîmes et des antiquités de Nîmes*, 1724, in-8° : production superficielle, sans exactitude, sans critique

et sans style. VIII. *Traité de l'art de laver les différents dessins qu'on envoie à la cour*, Lyon, 1687, in-12. IX. *Traité de la construction des chemins, tant de ceux des Romains que des modernes, dans toutes sortes de lieux; les Arrêts, édits, et déclarations du roi, concernant les ponts et chaussées; Dissertation sur les projets des canaux de navigation, d'arrosage, et pour la conduite des fontaines; autre Dissertation sur la conduite des mâts pour les vaisseaux du roi, depuis les forêts où on les abat, jusques dans les ports de mer auxquels on les destine*, Paris, 1715, in-8°; ibid., 1721, 1728, 1751; traduit en allemand, Leipzig, 1759, in-8°. X. *Traité des ponts, la manière de les construire, tant ceux de maçonnerie que de charpente, sur toutes sortes de sujets*, Paris, 1716, in-8°; id., édition augmentée, 1723, 1728, 1765, in-8°, avec 26 planche. XI. *Dissertation qui résout les difficultés sur la poussée des voûtes et des arches à différents surbaissements, sur les piles, les voussoirs, la charge des pilotis, le profil des murs qui doivent soutenir des terrasses, des remparts, etc.* Dans cet ouvrage, Gautier cherche à réfuter quelques principes de Vauban sur la poussée des terres, et il critique ce que Lahire a écrit sur cette matière : il a été réfuté lui-même dans les *Mémoires de l'académie des sciences*, année 1726. Gautier leva les *Cartes* des diocèses de *Toulouse*, de *Béziers*, d'*Agde*, de *Nîmes*, d'*Uzès* et d'*Alais* : la dernière est restée inédite. L'évêque Fléchier l'avait converti en 1689; il mourut philosophiquement, à Paris, le 27 septembre 1737. V. S. L.

GAUTIER. Voyez GAULTIER, GAUTHIER, et WALTER.

GAUTIER DAGOTY (JACQUES), Marseillais, souvent désigné sur ses ouvrages sous le titre de Gautier père, et de Dagoty père, florissait à Paris dans la dernière moitié du 18^e. siècle, et fut membre de l'académie des sciences de Dijon. Peintre, graveur, anatomiste, il s'occupa de physique, d'histoire naturelle, et se donna pour l'inventeur de l'art de graver et d'imprimer en couleurs naturelles. Leblon avait cependant employé, avant lui, un procédé semblable, avec cette seule différence, que Gautier mettait quatre couleurs en usage, tandis que Leblon n'en employait que trois. Les nombreuses planches qu'il a imprimées par cette méthode, constituent son principal titre à la renommée: elles offrent néanmoins une teinte si sombre, des dessins si imparfaits, et tant de confusion dans les couleurs, que, malgré les laborieux efforts de l'auteur et de plusieurs de ses fils pour mettre sa méthode en vogue, elle est complètement tombée en désuétude, et paraît condamnée à un juste oubli. Plusieurs de ses ouvrages ont pour objet la physique, l'histoire naturelle, la peinture; les autres, et ce sont les plus importants, concernent exclusivement l'anatomie: I. *Myologie de la tête*, en huit planches, Paris, 1745, grand in-4°. II. *Myologie du pharynx, du tronc, et des extrémités*, en douze planches, Paris, 1748, grand in-4°. Ces deux collections, imprimées en couleur, ainsi que toutes celles qui ont été publiées par l'auteur, ont été gravées d'après les dissections, et avec les tables explicatives de Duverney; on les trouve quelquefois réunies sous ce titre: *Myologie complète, ou Description de tous les muscles du corps humain*, formant vingt planches, Paris, 1746, grand in-4°.

III. *Anatomie complète de la tête et de toutes les parties du cerveau*, huit planches, avec les tables explicatives, Paris, 1748, grand in-4°. Cette partie représente l'origine des nerfs, diverses coupes du cerveau, propres à en faire ressortir les différentes parties; elle valut à l'auteur une gratification de 600 fr., qui lui fut accordée par le roi. IV. *Anatomie générale des viscères, angiologie et névrologie, avec la figure d'un hermaphrodite décrit par Mertrud*, dix-huit planches, Paris, 1752, in-4°. V. *Exposition anatomique de la structure du corps humain, contenant la splanchnologie et la névrologie*, vingt planches, Marseille, 1759, 1765, 1770, in-fol.; un supplément a été ajouté à la dernière édition. VI. *Exposition anatomique des maux vénériens, sur les parties sexuelles de l'homme et de la femme*, quatre planches, Paris, 1773, in-fol. Le bubon, les choux-fleurs, et les chancres, sont les seules affections vénériennes qui soient représentées dans cette collection. VII. *Exposition anatomique des organes des sens, jointe à la névrologie entière du corps humain*, sept planches, Paris, 1775, in-fol. Les tables explicatives contiennent différentes hypothèses sur l'électricité animale, et sur le siège de l'ame. VIII. *Anatomie des parties de la génération de l'homme et de la femme, avec ce qui concerne la grossesse, l'accouchement, et l'angiologie du fœtus*, Paris, 1778, in-fol.; seconde édition, augmentée de la coupe de la symphise, et de la description des parties susceptibles d'être intéressées dans cette opération, huit planch., Paris, 1785, in-fol. Parmi les autres productions de Gautier Dagoty père, nous placerons: IX. Une *Lettre concernant le nouvel*

primer les tableaux avec couleurs, Paris, 1749, in-12, auquel on doit le grand nombre de planches que l'auteur a consacrées à n'employer que les couleurs bleu, le jaune et le rouge, et les couleurs qu'il regardait comme imitatives. X. *Nouveau système universel*, Paris, 2 vol. in-12, premier volume, publié en 1750, sous le titre que nous venons de citer, a pour objet de combattre l'existence de l'attraction universelle, et l'existence du vide, sa nécessité pour le mouvement, et autres choses de rêveries, ridicules et fausses, d'une sorte de système qui ne peut avoir de pouvoir opposer à celui de Newton. Le second volume, in-12, parut sous le titre de *Essai sur la formation ou génération des couleurs*, ou *génération des couleurs*, et leur séparation en couleurs primitives, au moyen du blanc; il nie que le blanc soit le résultat de la réunion des autres couleurs, et qualifie d'hypothèses les couleurs les plus évidentes et les plus découvertes du philologiste, et leur substitue, avec les plus bizarres, les idées les plus extravagantes. XI. En réponse à trop justes critiques que l'abbé de la Motte semblable production, publia sous le titre de *Refutation de la défense des Newtoniens*, œuvre pleine de frivoles argumens, d'expériences inexac-tes, il fait les plus vains efforts pour rendre son ridicule système, in-12, fig. XII. La *Zoogénération des animaux*, 50, in-12, est un ouvrage de la réfutation des différens des ovaristes, des séminaristes, sur la génération.

Par des hypothèses tout aussi gratuites que celles qu'il combat, et par de prétendues expériences entièrement fausses et controuvées, l'auteur cherche à établir que l'embryon existe tout formé dans la semence du mâle, avec laquelle il est lancé, pendant la copulation, dans la matrice de la femelle, où il ne fait que se développer. XIII. *Les Observations sur la physique, l'histoire naturelle, et la peinture* (origine primitive du *Journal de physique*, que rédige aujourd'hui M. de la Métherie), sont un recueil d'observations, d'extraits, de mémoires et de critiques sur ces différens objets, et constituent le premier journal français qui ait été consacré aux sciences physiques. De 1752 à 1755, il en parut dix-huit Numéros en deux éditions, l'une formant 6 vol. in-4°, l'autre de format in-12 : la première renferme un grand nombre de planches imprimées en couleur; la seconde en est privée. Toussaint continua ce journal sous le titre d'*Observations périodiques sur la physique, l'histoire naturelle et les arts*, ou *Journal des sciences et des arts*, avec des planches imprimées en couleur, par Gautier fils, 3 vol. in-4°, contenant les six derniers mois de 1756, et l'année 1757. L'abbé Rozier, d'abord simple collaborateur de Gautier, ayant pris la direction de ce journal, Gautier se plaignit au garde-des-sceaux, et fit renouveler son privilège; mais, par suite d'un arrangement entre les deux auteurs, le nouveau rédacteur continua de le publier, sous son propre nom, avec des figures en taille-douce. (Voy. ROZIER.) XIV. *Observations sur la peinture et sur les tableaux anciens et modernes*, Paris, 1753, 2 vol. in-12. XV. *Collection de plantes usuelles gravées en couleur*, Pa-

ris, 1767, in-4°. Ce recueil, que l'auteur promettait de porter jusqu'à 500 plantes, est resté incomplet par la saisie de prise de corps des graveurs. Il n'en a paru que trois livraisons : la première renferme douze plantes, et la dernière quatorze. Pendant l'interruption forcée de cette entreprise, Renaud s'en empara, et donna une suite à cette *Collection*, avec des planches gravées en noir, sur lesquelles il faisait appliquer des couleurs en détrempe; ce qui exigeait plus de temps, de travail et de dépense, que le procédé de Gautier, et n'en eut pas plus de succès pour cela. Ce dernier promettait de joindre à son recueil un texte in-8°, où il devait donner la nomenclature de Tournefort, celle de Linné, et son propre système, dans lequel les plantes, dépouillées des organes de la fructification (telles qu'on les voit, dit-il, la plus grande partie de l'année), devaient être classées en 22 familles, d'après la considération des racines; en dix familles, sous le rapport des tiges; et en vingt-six, relativement aux feuilles. XVI. En février 1768 (*Journ. des sav.*, 1768, p. 143), Gautier publia un *Prospectus*, où il annonçait une nouvelle collection de plantes gravées en couleurs naturelles, contenant les plantes purgatives tirées du jardin du Roi et de celui des apothicaires de Paris : elle devait être composée de soixante-quatre planches, et présenter, en français, la description et les vertus médicales de ces plantes. Mais cette nouvelle entreprise ne fut pas plus heureuse, et fut promptement arrêtée, probablement faute de souscripteurs. A en juger par les dessins incorrects et défectueux des huit plantes que renferme le sixième cahier de ce recueil, le seul qui paraisse avoir été publié,

Paris, 1776, in-4°. La botanique et l'art de la peinture ont peu perdu à l'interruption de cet ouvrage. Gautier père, plus digne d'être cité par l'extrême variété et la grande quantité de ses productions, que par la justesse de son esprit, la profondeur de ses vues ou l'utilité de ses ouvrages, eut à soutenir une foule de discussions polémiques, et des tracasseries sans nombre, pendant sa laborieuse carrière; il mourut à Paris, vers la fin de 1785, et à un âge très avancé, par suite d'un événement que Bachaumont raconte de la manière suivante : Gautier avait été rayé de la liste des membres de l'académie des sciences de Dijon, par les intrigues de Maret, secrétaire de cette société, avec lequel il avait eu querelle; ce dernier, ayant eu la méchanceté de faire insérer, quelque temps après, cette nouvelle dans les journaux, Gautier, en la lisant dans une feuille publique, en fut si péniblement affecté, qu'il tomba à l'instant dans un accablement profond, qui le conduisit rapidement au tombeau. — GAUTIER (Arnaud Éloy), fils de précédent, auquel il succéda dans l'art de graver et d'imprimer avec les quatre couleurs, a donné des soins aux ouvrages suivants : I. *Observations périodiques sur l'histoire naturelle, la physique et les arts, avec des planches en couleurs naturelles, Journal commencé en 1752, et continué, en 1771 et 1785, par Rozier, et par une société de gens de lettres et d'académiciens*, in-4°. La mort de Gautier fils, arrivée dès le quatrième Numéro, empêcha la continuation de ce *Journal*, qui commençait à devenir intéressant, et devait paraître une fois par semaine. II. *Planches d'histoire naturelle gravées en couleur*, Paris, 1757, in-4°.

collecion, pure et simple, et de, des gravures contenues neuf volumes du *Journal* a été plusieurs fois question (article), depuis son origine 1771, époque à laquelle ozier y a introduit les figures en noir. III. *Cours complet*, peint et gravé en couleur, expliqué par Jadelot, Nanci, n-fol.: l'auteur a réuni, dans il, toutes les planches anatomiques qui avaient été gravées et publiées à différentes époques par son GAUTIER (Jean-Baptiste) (1), à Paris en 1786, a donné, sous de *Galerie française*, une collection de portraits des hommes et des célèbres qui ont paru en France, avec un abrégé de leur vie, 1770, grand in-4°. On a eu une livraison par mois, de chacune de six portraits, et 160 pages de texte: il n'en a eu que les deux premières livraisons (mai et juin 1770), l'auteur a obtenu son privilège à Hérisson, et a publié un second volume (in-8°), 1772, avec des portraits par Cochin. Gautier donna *Monarchie française, ou chronologie des portraits des rois et des chefs des familles*, Paris, 1770, entreprise plus malheureuse que la précédente, puisqu'il ne fut qu'une livraison, contenant des portraits (en pied) des rois, depuis Pharaon jusqu'à Childébert, accompli chacun de deux ou trois pages.

— GAUTIER DAGOTY (Edouard), cinquième fils de Jacques,

né à Paris vers l'an 1730, annonçait, par souscription, en 1781, une *Histoire naturelle, ou Exposition générale de toutes ses parties, gravées et imprimées en couleurs naturelles*: la première partie, contenant le règne minéral, devait avoir de quatre-vingts à cent planches, et devait paraître par livraisons de dix planches chacune, grand in-4°. (*Journal de physique*, avril 1751, page 321.) C—T.

GAUTIER DAGOTY (Edouard), fils de Jean Fabien, a fait faire quelque progrès à l'art de la gravure en couleur à plusieurs planches. Cet artiste a publié, vers 1780, une livraison de 12 estampes dans ce genre, gravées d'après les tableaux de la galerie du Palais-Royal: cet ouvrage, qui devait avoir une suite, n'a pas été continué faute de souscripteurs. Ces sujets sont, la *Léda*, de Paul Véronèse; le *Cupidon*, du Corrège; la *Vénus à la coquille*; deux autres *Vénus*; *Jupiter et Io*, d'après le Titien; l'*Amour et Psyché*, du Guide; la *Baigneuse*, de Le Moine; *Joseph et Putiphar*, d'Alexandre Veronèse; le *S. François*, de Van Dyck; la *Madelène*, de Lebrun; et la *Bethsabée*, de Bounieu. Dégoûté du peu de succès de cette entreprise, Gautier se retira en Italie, et mourut à Milan en 1784.

— On connaît d'autres artistes du nom de Gautier ou Gaultier: Léonard GAULTIER, graveur au burin, imitateur de Crispin de Pas, né à Maïence en 1552. On a de lui plusieurs estampes dans le genre de l'histoire, d'après ses dessins, et d'après différents maîtres. — Nicolas GAUTIER, né à Paris en 1575, a gravé divers sujets de l'histoire d'Henri IV. — GAUTIER (Pierre), peintre et graveur, qui vivait dans le siècle dernier, a gravé divers sujets d'histoire, d'après Solimène: il s'était fixé à Naples. P—E.

ce personnage ne nous est connu que par la notice de M. Ersch, *Les Mœurs littéraires*, le *Dictionnaire des Provinces*, tome des *avant*, liv. 1770.

GAUTIER DE COINCY (1), connu aussi sous le nom de *Danz-Gautier*, poète français du 13^e siècle, sur lequel on n'a que des renseignements assez incomplets, naquit vers l'an 1177; il embrassa la vie religieuse en 1193, à l'abbaye St.-Médard de Soissons, fut fait, en 1214, prieur de Vic-sur-Aisne, et mourut, en 1236, à l'abbaye de St.-Médard, dont il était prieur depuis trois ans. Le recueil de ses chansons est, suivant l'abbé Lebeuf, un des plus beaux monuments de notre poésie, sous les règnes de Philippe-Auguste et de Louis VIII: il en existait des copies dans les bibliothèques de N. D. de Soissons, de St.-Corneille de Compiègne, et du chapitre de Paris. C'est du manuscrit de St.-Corneille, que Lebeuf a tiré la complainte sur l'enlèvement du corps de Ste.-Léocade, qui passe pour un chef-d'œuvre de naïveté.—M. de la Borde, dans son *Essai sur la Musique*, mentionne, parmi les chansons du 13^e siècle, celles de Gautier d'Espinois et de messire Gautier d'Argies, ami de Richard de Fournival. W—s.

GAUTIER DE MORTAGNE (*Walterus de Mauritania*), théologien du 12^e siècle, disciple d'Auhry ou Alberic, chef de l'école de Reims, qui, depuis, fut évêque de Bourges, ouvrit lui-même une école publique dans l'abbaye de St.-Remi, et ensuite à Laon, dont il devint évêque en 1155. Il compléta, par des traités latins sur *l'ordre et le mariage*, le cours de théologie que son compatriote Hugues de Mortagne avait entrepris. Outre ces traités restés manuscrits, d'Achery, dans son *Spicilege* (tom. II, p. 459), a conservé *cinq lettres* de ce prélat,

(1) Coincy, petite ville du Soissonnais, où Gautier était né. C'est par erreur que les continuateurs du Dictionnaire de Moréri le nomment *Gautier de Coigny*.

sur des questions de théologie et de dévotion. On en trouve des extraits en français, dans le tome IV de l'histoire ecclésiastique de Normandie, ouvrage anonyme, composé par l'abbé Trigan, curé de Digoville. La cinquième de ces lettres est adressée au moine maître Pierre: ce maître Pierre est le célèbre Abailard; et l'objet de cette lettre est relatif à la Trinité, sur laquelle, comme on sait, l'amant d'Héloïse eut d'abord des principes qui différaient de ceux que professaient les théologiens. On a encore imprimé une autre lettre de Gautier, sur une question de théologie, à laquelle Arnoul, archidiacre de Seès, avait donné lieu. Cette pièce, que Hugues Mathou a imprimée dans ses observations sur Robert Poulet (*Pullus*), est, quoi qu'il en dise, de Gautier de Mortagne, et non d'un Guillaume de Mortagne, auquel, trompé par l'initiale G ou W, employée indistinctement, à cette époque, au commencement des noms de Gauthier, Guillaume, etc., il attribue mal à propos et contre toute vraisemblance. Les recherches que nous avons eu occasion de faire à cet égard, nous ont déterminés à nous ranger, contre le P. Mathou, de l'avis de l'abbé Trigan, qui l'a justement combattu. Gautier mourut et fut inhumé à Laon, en 1174.

D—s.

GAUTIER DE SIBERT, de l'académie des inscriptions et belles-lettres, naquit à Tonnerre, en Bourgogne, d'une famille alliée à celle du fermier-général du même nom. Destiné à exercer une place dans la finance, son penchant irrésistible pour la littérature l'emporta sur le vœu de ses parents. Dénué d'ambition, et au-dessus du besoin, il vint à Paris cultiver les lettres en paix, et faire de l'étude son occupation favorite. En

l'académie des inscriptions ré-
 sa son zèle par une place d'as-
 sistant de Sibert a enrichi le
 de cette société savante de
 mémoires : Sur la loi Sempro-
 nia sur la question, *S'il y a eu un*
du tiers-état, sous les deux
res races de nos rois; Sur les
eligieuses, civiles et politi-
s anciens peuples, relative-
la barbe et à la chevelure;
 nom de cour plénière; sur la
phie de Cicéron; et Sur la
nce qui existe entre la doc-
trine des philosophes académi-
ques et des philosophes scepti-
 caux lui doit encore les ouvra-
 ges : I. *Variations de la*
politique française dans son gou-
vernement politique, civil et mili-
taire Histoire du gouvernement
France depuis Clovis jusqu'à
l'édit de Louis XIV, 4 volumes
 Paris, 1765; ib. 2^e. édition,
 l'auteur y suit graduellement
 les lois de la monarchie
 absolue, la nature des revenus pu-
 blics, les mutations des domaines et
 les mutations de la noblesse, l'ac-
 croissement et l'affaiblisse-
 ment de la juridiction ecclésiasti-
 que, les assemblées de la na-
 tion, du gouvernement féodal, etc.,
 et de l'accroissement successif
 des prérogatives de la noblesse; du
 mariage, ainsi que des droits et
 des devoirs des différentes charges de la
 cour. Les formules de Marculfe,
 capitulaires de Charlemagne, les
 coutumes et établissements de saint
 Louis sont aussi expliqués et com-
 parés. Cet ouvrage, très utile à ceux
 qui occupent de notre ancienne his-
 toire, est écrit avec clarté; mais on y
 peut désirer plus de critique, et
 plus de citations plus multipliées des dif-
 férents ouvrages, soit manuscrits ou
 imprimés, qu'il a mis à contribution,

et qui forment ses autorités. II. *Vies*
des empereurs Tite, Antonin, et
Marc-Aurèle, 1769, in-12. III.
Histoire des ordres royaux, hospi-
taliers et militaires de Saint-Lazare,
de Jérusalem, et de Notre-Dame
du Mont-Carmel, Liège et Bruxel-
 les, 1775, in-4°. Cet ouvrage a un
 but d'utilité assez bien rempli; cepen-
 dant on y remarque quelques taches,
 qui prouvent que l'auteur n'était pas
 profondément versé dans l'étude de
 la langue grecque. IV. *Considérations*
sur l'ancienneté de l'existence du
tiers-état, et sur les causes de la
suspension de ses droits pendant un
temps, 1789, grand in-8°. Lors de
 la suppression des académies, Gau-
 tier de Sibert est retourné à Tou-
 nerre, où il avait des propriétés, et
 où il est mort en l'an vi (1798).
 C'est à tort que quelques biographes
 l'ont placé parmi les membres de l'Ins-
 titut; il n'a jamais été affilié d'aucune
 manière à ce corps savant. P—E.

GAUTRUCHE (PIERRE), né à Or-
 léans, en 1602, baptisé sous le nom de
 Pierre, prit quelquefois, dans ses ou-
 vrages, celui de Denis, qu'il reçut en
 1624, en entrant, contre le vœu bien
 prononcé de sa famille, dans la société
 des jésuites, au milieu desquels il vé-
 cut cinquante-sept ans. Suivant l'usage
 de son institut, il professa successivement
 les humanités, la philosophie,
 la théologie, et spécialement les ma-
 thématiques, dans lesquelles il fit,
 pour son siècle, des progrès assez
 marquants. Pendant un long séjour à
 Caen, ce professeur se comporta de ma-
 nière à mériter l'estime de M. Huet,
 évêque d'Avranches. Ce savant prélat,
 tout en regardant comme des trésors
 les livres du jésuite, le caractérise cepen-
 dant en lui donnant le titre de *vir*
diffusæ eruditionis. Le P. Gautroche
 prétendit un instant se livrer au mi-

nistère de la chaire ; mais ayant eu la bonne foi de reconnaître qu'il ne pouvait y obtenir de grands succès, il renonça pour toujours à marcher sur les traces des Delarue et des Cheminai. Son grand mérite fut de connaître sa mesure, en se livrant presque exclusivement à la composition des livres élémentaires, alors assez rares, et cependant nécessaires aux collèges de son ordre. S'il faut en juger par le grand nombre des éditions, il paraît qu'on n'avait alors en France rien de meilleur en ce genre, que l'Histire sainte et l'Histoire poétique de notre auteur. Les connaissances relatives aux études préliminaires ayant acquis, depuis, plus de précision et de clarté, les ouvrages de Gautruche ont cessé d'être recherchés. La treizième édition de l'Histoire sainte, imprimée à Rouen, sous la rubrique de Bruxelles, est de 1706. Ce laborieux écrivain mourut préfet des classes, au collège de Caen, le 30 mai 1681, très regretté d'une société aux intérêts de laquelle il se montra complètement dévoué. Nous avons de lui : I. *Histoire sainte, avec l'explication des points controversés de la religion chrétienne*. La meilleure édition est celle de 1692, 4 vol. II. *Mathematicæ totius institutio*, Caen, Cavelier, 1655 ; 1656. III. *Institutio totius philosophiæ cum introductione ad alias facultates*, 4 vol. in-12, 1655. IV. *Scopulinorum dogmatum, etc.*, 1673 ; ouvrage de parti, oublié dès sa naissance. L'abbé Goujet prétend qu'il n'est connu que de nom. V. *L'Histoire poétique, pour l'intelligence des poètes et auteurs anciens* ; précis méthodique de toute la mythologie, adopté dans les collèges avant l'*Appendix* du père Jouvenci. La 18^e. et dernière édition de l'Histoire poétique de Gautruche, Paris, Legras, 1725, est re-

vue et augmentée par l'abbé B^{***} (de Bellegarde). Le Dictionnaire des anonymes attribue cette édition à Bannier ou à Barillon. P—D.

GAUZBERT ou GOSBERT, moine de Fleury, au 9^e. siècle, fut élevé dans cette célèbre abbaye, où était établie une école fameuse, et fit de grands progrès dans les sciences et dans les beaux-arts. Il cultiva particulièrement la poésie. Son occupation principale était de copier les meilleurs livres de l'antiquité ; et, avant la révolution, on avait encore à Fleury, *la vie de St. Benoît, par le pape St. Grégoire-le-Grand*, que Gauzbert avait écrite de sa main, comme l'atteste cette inscription : *Hic est liber Sti.-Benedicti quem obtulit ei frater Gauzbertus*. A la tête du livre était placé un poème, en vers élégiaques, à la louange de St.-Benoît. Aimoin, religieux de Fleury, l'a inséré dans un sermon sur le même saint, que le père Dubois, céselin, et depuis abbé de Beaulieu, en Argoonne, a donné au public. On cite de lui une autre pièce de vers, dans le genre de celles qu'on nomme *acrostiches*, lesquels alors étaient fort en usage, et où les auteurs du temps rivalisaient à qui y réunirait et parviendrait à vaincre plus de difficultés. Celle dont il s'agit, était à la louange de Guillaume, comte de Blois. Les premières et les dernières lettres des vers forment celui-ci :

Te virtute crucis orat, Guillelmo, orant.

Et comme ce tour de force ne lui suffisait pas, Gauzbert construisait tellement sa pièce, que le même vers, sans interrompre le sens, le partageait en quatre parties égales, et formait une croix au milieu, de sorte qu'il était répété six fois ; *Difficiles nuge*. La jurisconsulte Marc-Antoine de Dominici, qui avait reçu cette pièce du père Labbe, l'a fait imprimer dans ses

ti familia rediiva, d'où elle é dans l'*Histoire de Blois*, du in Jean Bernier. L.—Y.

UZLIN (1), cinquante - quatre évêque de Bourges, était fils l de Hugues-Capet (2); sa mère connue. Il fut élevé avec soin e monastère de Fleury, et y eut naître le célèbre Abbon, qui en bbé. Il fit de si grands progrès es lettres divines et humaines, assit pour un des hommes les nstruits de son temps; *totius iæ vir, gravisque auctoritatis*. ait pas moins profité dans la piété. u roi Robert, plus encore pour nnes qualités qu'à cause du lien g qui les unissait, il avait su er l'entière confiance de ce : , qui n'entreprenait presque l'important qu'il ne l'eût con- Abbon étant mort, le 15 no- e 1004, Robert donna à Gauz- bbaye de Fleury. Les moines rent de le recevoir, à cause du dé- e sa naissance : mais l'autorité i prévalut. Gauzlin eut un autre nd avec Foulques, évêque d'Or- au sujet de la dépendance de onastère : cette affaire s'arran- ar la médiation de Fulbert de res. Le siège de Bourges ayant , en 1015, Robert lui donna cet éché. Même opposition à son ation, de la part des habitants urges et du chapitre, toujours e sur l'illégitimité de sa nais- : en vain le roi ordonnait; on d'obéir. Gauzlin prit le parti à Rome, où il fut reçu avec oup d'honneur par le pape Be-

autres le nomment Gauzlin, Gauscelin, e Josselin.
on Pierre de St-Romuald, Cuilliant (Tré- onal. et Autor.), fait Gauzlin frère na- e Hugues-Capet; Mézeray, au contraire o de son *Abregé chronologique*, tom. II), lls du roi Robert; tous deux se trompent, aitre eux l'autorité des historiens contem-

noit VIII. Il fit admirer dans cette ville, sa science, ses vertus, et particulièrement son éloquence, dans un discours qu'il prononça en présence du pontife : il en obtint un rescrit, qui ordonnait à Geoffroi, comte de Bourges, de l'introniser. De leur côté, les chanoines, las d'être privés de leur revenu, que le roi avait fait saisir, finirent par se soumettre. Gauzlin assista au concile d'Airy et d'Orléans (1020 et 1022); et il eut part aux principales affaires ecclésiastiques de son temps. Il avait, avec l'archevêché de Bourges, conservé l'abbaye de Fleury : l'église de ce monastère ayant été incendiée, il la fit rebâtir magnifiquement à ses frais. Il mourut, le 2 septembre 1029, en faisant la visite de son diocèse. André, un de ses moines, a composé sa Vie, restée manuscrite. Il n'est pas douteux que ce grand et savant prélat n'ait beaucoup écrit; presque rien de lui néanmoins n'est parvenu jusqu'à nous. On connaît seulement : I. Deux *Lettres*, dont l'une est adressée à Oliba, évêque de Vich, en Catalogne, au sujet de la mort du frère de ce prélat; l'autre, au roi Robert, qui l'avait consulté à l'occasion d'une prétendue pluie de sang, tombée sur une des côtes maritimes de l'Aquitaine. Gauzlin répond au roi que ce doit être le présage de quelque malheur, et appuie son sentiment de différents exemples tirés de l'histoire ancienne. La physique, depuis, a démontré qu'il n'y avait rien que de naturel dans ces phénomènes. II. *Discours prononcé en présence du roi Robert, pour assurer à S. Martial le titre d'apôtre, contre ceux qui voulaient qu'il ne fût que confesseur*. Ce discours est inséré dans les actes du concile de Limoges de 1031. Plusieurs lettres de Fulbert sont adressées à Gauzlin. L.—Y.

GAVANTI (BARTHELEMI), en latin *Gavantus*, général des barnabites et consultant de la congrégation des rites, était né à Monza, et vivait au commencement du 17^e. siècle. Il professa avec distinction dans les collèges de son ordre, fit une étude particulière de ce qui concerne les cérémonies de l'Église, les rites usités dans les temps anciens, et publia divers écrits sur cette matière. Il mourut à Milan en 1638. On a de lui : I. Un commentaire sur les rubriques du *Missel* et du *Breviaire* romain, qui a eu diverses éditions, et dont la meilleure est intitulée : *Gavanti thesaurus sacrorum rituum, seu commentarius in rubricis Missalis et Breviarii romani, cum novis observationibus et additionibus Merati*, Turin, 5 vol. in-4^o. avec figures, de 1736 à 1740, et réimprimé, cette même année, à Venise, 2 vol. in-fol. On reproche à Gavanti de n'avoir point assez approfondi sa matière, d'avoir trop donné à la spiritualité et trop peu à la critique, d'avoir rempli son ouvrage d'idées mystiques et peu naturelles, d'avoir adopté des explications forcées et arbitraires, et de s'être souvent contredit. D'autres, ce semble avec raison, en convenant que Gavanti a quelquefois négligé les explications littérales pour s'attacher à l'esprit des cérémonies, trouvent ce jugement beaucoup trop sévère, et n'en regardent pas moins son livre comme un ouvrage précieux, non seulement par le mérite des recherches et la profondeur de l'érudition, mais encore par les avantages que peuvent en retirer les âmes pieuses. Aucun, suivant eux, n'est plus propre à inspirer du respect pour la religion chrétienne, et à faire sentir la dignité et la majesté des cérémonies de l'Église : au reste, si quelque chose manquait à l'œuvre de

Gavanti, les observations de Merati, exactes, solides et lumineuses, suppléent abondamment à ce qui lui aurait échappé. Claude Arnaud, oratorien et docteur en théologie, a fait un Abrégé en latin du *Traité des cérémonies ecclésiastiques de Gavanti* (Rome, 1631, in-4^o), et a ensuite traduit cet abrégé en français (Toulouse, 1650, in-12). II. *Manuale episcoporum*, Paris, 1647, in-4^o. III. *Praxis visitationis episcopalis et synodi diocessanae celebranda* (Rome, 1628, in-4^o). Ces deux ouvrages sont instructifs, estimés, et faits pour être consultés dans l'occasion par tous ceux qui sont chargés du gouvernement d'un diocèse. On conuait encore de P. Gavanti, une Dissertation dans laquelle il cherche à prouver que le Nathanaël de l'Évangile n'est autre que St.-Barthélemi. L—y.

GAVARD (HYACINTE), médecin et anatomiste, né à Montmélan l'an 1753, fut de bonne heure conduit à Paris par l'amour de l'étude et par le besoin de s'instruire ; il arriva dans cette capitale à l'époque où Desault répandait le plus grand éclat sur l'enseignement et sur la pratique de la chirurgie, et où il introduisait, dans l'étude de l'anatomie humaine, une méthode et une précision inconnues jusqu'alors. Gavard devint son disciple, et se livra, sous lui, avec tant d'ardeur à l'étude de l'anatomie, qu'il ne tarda pas à se distinguer parmi les nombreux élèves qui se pressaient autour de ce grand chirurgien. Il fut bientôt en état d'ouvrir lui-même des cours. L'admirable précision qu'il mettait dans ses descriptions anatomiques, les avantages inappréciables de cette méthode simple et rigoureuse qu'il avait puisée aux leçons de son maître, et les considérations physiologiques qu'un des premiers parmi les mé-

il sut ajouter à l'ari expositif
 raphique des or lui atti-
 un grand conc s d'auditeurs.
 gnement public de la médecine
 alors d'être élevé en France ,
 organisation des écoles de santé,
 degré de splendeur dont on ne
 trouver d'exemple, ni chez les
 is, ni chez aucune nation mo-
 Gavard sut tirer parti d'une
 stance aussi favorable à son ar-
 pour l'étude : ses rapides pro-
 dans les différentes parties de
 decine le firent choisir, par le
 rnement, pour donner les se-
 de l'art aux élèves de l'école de
 ; et il fut nommé ensuite mem-
 bre
 société de médecine de Paris.
 quelquefois reproché aux scien-
 tifiques, et à l'anatomie en par-
 r, d'endurcir le cœur et de tarir
 urce des plus douces affections
 ime : Gavard fournit une preuve
 rquable de la fausseté de ce
 gé. Jamais personne ne fut pé-
 d'un amour plus ardent pour
 ranité, d'une haine plus inflexi-
 ontre les oppresseurs, de plus
 reur pour l'impureté et le char-
 isme ; et personne ne fit des
 : plus sincères et plus cons-
 pour l'amélioration de la triste
 ition humaine. Convaincu que l'i-
 nance est la source de tous nos
 urs, que l'instruction, ce pre-
 besoin de tous, est le plus grand
 fait de la société ; vivement touché
 tre de l'ignorance profonde dans
 elle on laisse croupir la classe la
 nombreuse et la plus malheureu-
 u peuple, et des inconvénients
 hés à la méthode généralement
 sage pour apprendre à lire et à
 e aux enfants, il imagina une
 ode simple et facile, propre à
 igner en même temps ces deux
 es, au moyen d'un procédé qui a

plusieurs rapports avec le système
 monitorial de Lancaster. I. L'ouvrage
 utile qu'il a publié sur cet objet a pour
 titre : *Méthode pour apprendre, en
 même temps, à écrire, à lire, et à
 écrire sous la dictée, à l'usage des
 écoles primaires*, Paris, an III, in-
 8°. Cette méthode, que l'auteur s'était
 proposé de mettre en pratique pour
 l'instruction primaire de tous les pe-
 tits ramoneurs de Paris, fut employée
 par lui, à l'école de Mars, avec le plus
 grand succès. Elle exige beaucoup
 moins de temps pour apprendre à la
 fois à lire et à écrire, qu'on n'en met,
 selon la méthode ordinaire, pour en-
 seigner chacune de ces choses séparé-
 ment. Elle est beaucoup plus écono-
 mique, et offre le très grand avantage
 de simplifier, d'étendre et de multi-
 plier l'enseignement, au point qu'avec
 un petit nombre de professeurs on
 peut former un très grand nombre
 d'élèves. « Il ne faut pour cela que
 placer, dans les écoles, un tableau
 sur lequel on trace les lettres, les
 syllabes, etc. Si l'école était trop nom-
 breuse, l'instituteur pourrait se faire
 aider par un adjoint qui parcourrait
 les rangs, pour redresser les fautes
 des élèves, et s'assurer de leur bonne
 prononciation. » Les autres ouvrages
 de Gavard sont : II. *Traité d'ostéo-
 logie, suivant la méthode de De-
 sault*, Paris, 1791, 2 vol. in-8° ; 2.
 édition, revue et augmentée d'un *Trai-
 té des ligaments*, Paris, 1795, 2 vol.
 in-8°. III. *Traité de myologie*, Pa-
 ris, 1791, in-8° ; 2. édition, revue
 et corrigée, Paris, 1802, in-8°. IV.
Traité de splanchnologie, Paris,
 1800, in-8°, revue et corrigée,
 Paris, 1802 et 1809, in-8°. Tous
 ces traités, remarquables surtout par
 la méthode sévère et la rigoureuse
 précision qu'il introduisit le premier
 dans les ouvrages d'anatomie, assu-

GAVANTI (BARTHELEMI), en latin *Gavantus*, général des barnabites et consultant de la congrégation des rites, était né à Monza, et vivait au commencement du 17^e. siècle. Il professa avec distinction dans les collèges de son ordre, fit une étude particulière de ce qui concerne les cérémonies de l'Église, les rites usités dans les temps anciens, et publia divers écrits sur cette matière. Il mourut à Milan en 1638. On a de lui : I. Un commentaire sur les rubriques du *Missel* et du *Bréviaire* romain, qui a eu diverses éditions, et dont la meilleure est intitulée : *Gavanti thesaurus sacramentorum rituum, seu commentarius in rubricas Missalis et Breviarii romani, cum novis observationibus et additionibus Merati*, Turin, 5 vol. in-4^o. avec figures, de 1736 à 1740, et réimprimé, cette même année, à Venise. 2 vol. in-fol. On reproche à Gavanti de n'avoir point assez approfondi sa matière, d'avoir trop donné à la spiritualité et trop peu à la critique, d'avoir rempli son ouvrage d'idées mystiques et peu naturelles, d'avoir adopté des explications forcées et arbitraires, et de s'être souvent contredit. D'autres, ce semble avec raison, en convenant que Gavanti a quelquefois négligé les explications littérales pour s'attacher à l'esprit des cérémonies, trouvent ce jugement beaucoup trop sévère, et n'en regardent pas moins son livre comme un ouvrage précieux, non seulement par le mérite des recherches et la profondeur de l'érudition, mais encore par les avantages que peuvent en retirer les âmes pieuses. Aucun, suivant eux, n'est plus propre à inspirer du respect pour la religion chrétienne, et à faire sentir la dignité et la majesté des cérémonies de l'Église : au reste, si quelque chose manquait à l'œuvre de

Gavanti, les observations de Merati, exactes, solides et lumineuses, suppléent abondamment à ce qui lui aurait échappé. Claude Arnaud, oratorien et docteur en théologie, a fait un Abrégé en latin du *Traité des cérémonies ecclésiastiques de Gavanti* (Rome, 1651, in-4^o.), et a ensuite traduit cet abrégé en français (Toulouse, 1650, in-12). II. *Manuale episcoporum*, Paris, 1647, in-4^o. III. *Praxis visitationis episcopalis et synodi diocesanæ celebrandæ* (Benois, 1628, in-4^o.) Ces deux ouvrages sont instructifs, estimés, et faits pour être consultés dans l'occasion par tous ceux qui sont chargés du gouvernement d'un diocèse. On conçoit encore de P. Gavanti, une Dissertation dans laquelle il cherche à prouver que le Nathanaël de l'Évangile n'est autre que St. Barthelemi. L—y.

GAVARD (HYACINTE), médecin et anatomiste, né à Montmélan l'an 1753, fut de bonne heure conduit à Paris par l'amour de l'étude et par le besoin de s'instruire ; il arriva dans cette capitale à l'époque où Desault répandait le plus grand éclat sur l'enseignement et sur la pratique de la chirurgie, et où il introduisait, dans l'étude de l'anatomie humaine, une méthode et une précision inconnues jusqu'alors. Gavard devint son disciple, et se livra, sous lui, avec tant d'ardeur à l'étude de l'anatomie, qu'il ne tarda pas à se distinguer parmi les nombreux élèves qui se pressaient autour de ce grand chirurgien. Il fut bientôt en état d'ouvrir lui-même des cours. L'admirable précision qu'il mettait dans ses descriptions anatomiques, les avantages inappréciables de cette méthode simple et rigoureuse qu'il avait puisée aux leçons de son maître, et les considérations physiologiques qu'un des premiers parmi les mé-

ort du dernier comte de ce son arrivée en Angleterre, n reçut en présent, outre Man, les 32,000 liv. qu'Édouard I^{er}. avait destinées à l'entrecent quarante chevaliers qui porter son cœur à Jérusalem il fut nommé grand-chambsecrétaire d'état, et il gouverna le royaume en qualité de premier ministre. Alors son pouvoir n'eut bornes; les principaux emements conférés à ses créatures, revenus publics dissipés en tournois, où le favori, affecte paraître que tout couvert nants de la couronne, éclipsés par sa magnificence la et le roi même. L'extravagance d'Édouard II allait ce point que souvent on lui dire que si son pouvoir égale tendresse, il placerait Gaveston le trône. Aussi disait-on puement que ce prince était en-

Édouard n'eut pas plutôt s présents que lui fit son re Philippe-le-Bel lors de son avec Isabelle de France, qu'il na à son favori. Il prodiguait se à ce mignon le nom de et comme les grands met- e l'affectation à ne l'appeler re Gaveston, le monarque une proclamation pour que eût à donner au premier mi- titre de comte de Cornouailles. ranges faveurs, de si grands s ne rassasièrent point encore eux et prodigue Gaveston. « Il le roi de telle façon, dit Au-Duchesne dans son Histoire tleterre, qu'il n'avait bien sou- en son épargne pas de quoi ir aux dépenses de sa maison, uisait même la reine Isabeau le nécessité qu'elle fut fina-

lement contrainte d'en avertir le » roi Philippe son père. » Gaveston ne put supporter avec modération tant de prospérité. Enivré de sa puissance, il devint orgueilleux et insolent; il accabla la noblesse anglaise de ses dédains, et l'exaspéra par ses railleries insultantes. La reine elle-même ne put trouver un abri contre les traits de sa malignité. La haine que de tels procédés devaient inspirer aux grands, était encore accrue par les abus de la plus tyrannique administration. Le premier ministre s'était, par ses concussions et ses violences, rendu l'objet de l'exécration du peuple. Enfin l'indignation générale, et les remontrances du parlement, forcèrent le roi d'éloigner de sa personne l'odieux favori. Nous ne répéterons point ici des faits qui ont été rapportés ailleurs. (V. ÉDOUARD II.) Il nous suffit de dire que, chassé trois fois du royaume par la haine nationale, Gaveston revint toujours auprès de l'aveugle Édouard; que l'adversité ne put vaincre son arrogance, et que les barons, las de son joug, ayant pris les armes pour consommer sa ruine définitive, parvinrent à le faire prisonnier, et lui tranchèrent la tête; fin déplorable sans doute, mais assurément bien méritée. Le corps de Gaveston fut d'abord transporté au couvent des Dominicains d'Oxford, où il resta plus de deux ans sans sépulture, à cause d'une sentence d'excommunication lancée contre le favori; mais il fut ensuite enterré avec magnificence à Langley, dans le comté d'Héreford, où le roi fonda un couvent de Jacobins chargés de prier Dieu pour le repos éternel d'un homme qu'il avait tant chéri. N—x.

GAVINIÉS (PIZZAZ), né à Bordeaux, le 26 mai 1726, d'autres disent le 11, parut à treize ans au Con-

cert spirituel, et réunit tous les suffrages par la supériorité de son jeu sur le violon. Il fut en effet l'un des virtuoses les plus parfaits qu'ait produits la France. Son exécution était brillante et rapide; il lisait à livre ouvert et sans hésiter toute espèce de musique. Les sons qu'il tirait de son instrument, étaient si beaux et si touchants, que Viotti, après l'avoir entendu, n'hésita pas de l'appeler le *Tartini français*. A l'expression la plus pathétique dans l'*adagio*, Gaviniés unissait un talent totalement opposé, celui de broder et de varier la musique qu'il exécutait, au point qu'on l'a entendu jouer plusieurs fois de suite le même concerto, de manière à le rendre méconnaissable. Tout Paris a connu sa fameuse *Romance*, dont il improvisait, sur le violon, les variations avec tant d'art, qu'il arrachait des larmes à tous ses auditeurs. Dans sa jeunesse, une intrigue d'amour lui fit quitter brusquement Paris; il fut arrêté à quatre lieues de la capitale, et demeura un an en prison. En 1794, le conservatoire de musique le nomma un des professeurs de violon de cet établissement. Il en remplit les fonctions jusqu'à sa mort, arrivée le 9 septembre 1800. On a de Gaviniés un opéra en trois actes, intitulé *Le Prétendu*, joué avec succès, aux Italiens, en 1760; des *concertos*, des *sonates*, et un Recueil intitulé, *Les vingt-quatre matinées*, dans le genre des *Caprices* de Locatelli (1). Madame Pipelet (au-

(1) Gaviniés avait de la littérature; il fut lié particulièrement avec J.-J. Rousseau. Nous tenons de feu l'abbé Roussier, intéressé à connaître la vérité du fait, que Gaviniés fut le véritable auteur de l'*Errata de l'Essai sur la musique ancienne et moderne*, de Laborde, publié sous le nom l'une d'elle, et dont on n'avait jamais connu l'auteur. On sait que Laborde fut un des destructeurs les plus acharnés de Rousseau. Le livre que nous venons d'indiquer, écrit avec une logique vigoureuse, a pour objet de venger le citoyen de

aujourd'hui Madame de Salm) a publié, en 1802, un *Éloge historique de Pierre Gaviniés*. M. Fryolle a publié *Notices sur Corelli, Tartini, Gaviniés, Pugnani et Viotti*, 1810, in-8°, avec cinq portraits. D. L.

GAVIROL (SOLIMAN ben), l'un des plus fameux rabbins qui aient écrit en arabe, était natif de Malaga, florissait à Saragosse dans le 11^e siècle, et mourut, suivant Zacut et Yachia, à Valence, en 1070. Il cultiva avec succès la grammaire, la philosophie, l'astronomie, la musique, et les autres sciences: mais la philosophie morale et la poésie firent ses délices; il réussit tellement dans cette dernière, que Charizi trouve ses vers admirables et supérieurs à ceux de tous les autres poètes: il porte un jugement aussi favorable concernant sa manière d'écrire sur la philosophie morale, genre dans lequel il a composé deux chefs-d'œuvre en arabe; le premier est intitulé, *Tikkun middot*, ou *Correction des mœurs*, divisé en cinq sections, qui traitent des cinq sens, des vertus et des vices, de leurs rapports, et qui se trouve en cette langue originale à la Bibl. bodl., n^o 358 du nouveau catalogue d'Uri, parmi les manuscrits hébreux. Suivant une note qu'on lit dans ce manuscrit, il aurait été composé à Saragosse, l'an des Grecs 1428 (1116 du christianisme). Mais deux manuscrits que Rossi possède de la traduction en hébreu, que Judas Ben-Tibbon fit de cet ouvrage, portent l'un et l'autre que Gavirol le composa l'an 801, ou 1045. Voy. le *Catalogue raisonné des manuscrits de Rossi*, tome II,

Genève des injures du musicien français. Laborde se repandit en invectives nouvelles dans le *Supplément* à son *Essai*; et le digne anonyme, ce plûtôt, Gaviniés, si le fait est certain, répliqua par un écrit intitulé: *Mon dernier Mot*. Voyez les diverses éditions des Œuvres de Rousseau.

p. 129, et III, p. 123, à l'art. des manuscrits 384 et 1246, où il relève une erreur de l'édition de Riva, à Trente, en 1562, et de Wolf, qui confondant une lettre avec une autre, fixe l'époque de la composition de cet ouvrage à l'an 808, ou 1048. Un troisième manuscrit, dont Rossi a fait postérieurement l'acquisition, confirme la leçon des deux qu'il avait déjà; et s'il est vrai, comme les écrivains hébreux l'attestent, que Gavirol mourut en 1070, il n'est point douteux que leur leçon ne soit préférable à celle du manuscrit arabe de la Bibl. bodl. Le second ouvrage de notre auteur sur la morale a pour titre : *Mivchar appenim*, *Choix de perles*. Plusieurs l'attribuent à Jedaïa Appeniui, ou Bedrachi; mais il est certainement de Gavirol. Le temps où vivait Ben-Tibbon, traducteur de Gavirol, prouve, d'une manière péremptoire, que l'ouvrage est de ce philosophe, puisque Bédrachi, auquel on l'attribue, vivait un siècle après lui. Gavirol a composé en hébreu divers ouvrages et beaucoup de poésies, dont Rossi parle dans son *Dict. hist. des aut. hébr.*, à son article. (*Voy. JEDAÏA.*) J—N.

GAWRY (Le comte de), seigneur écossais, qui, mécontent de l'administration du duc de Lennox et du comte d'Arran, ministres de Jacques VI, roi d'Écosse, entra dans une conspiration formée par une partie de la haute noblesse, pour expulser du royaume ces favoris universellement détestés. Son château de Ruthwen fut choisi pour le lieu de l'exécution de ce dessein; et ce fut cette circonstance qui fit donner aux conjurés le nom de *Lords de Ruthwen*. C'est en effet dans ce château qu'ils tinrent leur souverain captif, jusqu'à ce qu'il eût consenti à l'éloignement de ses mi-

nistres. (*Voy. JACQUES I^{er}*, roi d'Angleterre.) Quoique les coupables eussent pris la précaution de se faire solennellement amnistier par une déclaration royale (1582), cet énorme attentat ne resta pas long-temps impuni; car le premier acte de Jacques VI, rendu à la liberté, fut de rappeler le comte d'Arran, et de le rétablir dans toute sa puissance. Les Lords de Ruthwen furent alors contraints de prendre la fuite, pour se soustraire aux persécutions de l'implacable favori. Gawry, qui avait empêché les conjurés de sacrifier le comte d'Arran à leur haine, avait des droits à la reconnaissance de ce dernier : mais il fut cruellement trompé dans son attente. Sous prétexte d'un nouveau complot, il fut arrêté, livré à un tribunal, qui le condamna à perdre la tête; et l'exécution suivit immédiatement la sentence (1584). Le supplice de Gawry laissa dans le cœur de ses enfants un profond ressentiment contre le roi, qui l'avait souffert, après avoir accordé au comte un pardon spécial. Ils crurent toutefois devoir étouffer quelque temps le cri de la vengeance. Enfin, après seize ans de dissimulation, ils résolurent d'immoler Jacques aux mânes de leur malheureux père. Dans cette vue, ils invitèrent ce prince à se rendre à leur maison de Perth, pour assister, disaient-ils, à la découverte d'un trésor qui y était caché. Au jour indiqué, le roi arriva sans défiance et presque sans suite. Aussitôt un des fils de Gawry le fit entrer dans une chambre solitaire, où un homme, armé de toutes pièces, avait été aposté pour lui donner la mort. A l'aspect de son roi, l'assassin laissa échapper le fer de ses mains. Mais le fils de Gawry, accablant Jacques de reproches, tira son poignard, qu'il se préparait à

enfoncer dans le cœur de ce prince, lorsque l'homme armé s'écria que, lui vivant, il ne laisserait pas égorger à ses yeux son souverain, et courut ouvrir une fenêtre, tandis que le roi repoussait vivement son antagoniste. Alors Jacques, appelant à son secours, cria avec force : *Au meurtre ! on m'assassine !* Quelques gens de la suite du roi, qui étaient dans la rue, reconnurent la voix de leur maître : ils franchirent en un instant l'escalier, et, s'élançant dans l'appartement, parvinrent à dégager le prince des mains de son meurtrier, qui, accablé par le nombre, eut bientôt mordu la poussière. Comme ils s'attendaient à être attaqués par l'aîné des fils de Gawry, qui ne s'était point encore montré, ils enfermèrent le roi dans un cabinet, dont ils résolurent de défendre l'entrée. Dans l'instant, le traître fondit sur eux, une épée dans chaque main, accompagné de plusieurs domestiques armés, et le combat devint furieux. Les défenseurs de Jacques étaient dans le plus grand danger d'être forcés, lorsqu'un d'eux s'écria : « Hélas ! » vous avez tué le roi, notre maître ; » voulez-vous aussi avoir notre vie ? » Gawry, étonné de cette exclamation, suspendit son attaque : aussitôt, un des serviteurs du roi, profitant de ce moment, le saisit au milieu du corps, et le jeta sans vie à ses pieds. Ses domestiques, le voyant mort, s'enfuirent en désordre. Jacques, ainsi délivré par la bravoure de quatre sujets fidèles, se jeta sur-le-champ à genoux pour remercier Dieu d'une si grande faveur. Nous avons pris pour guide, dans cette narration, un historien anglais, distingué, et qui nous a paru préférable à Grégorio Leti, que néanmoins les éditeurs d'un *Nouveau dictionnaire historique* ont, à l'exemple de Moréri, jugé à propos de co-

pier, bien que le récit de cet écrivain soit peu vraisemblable. N—Z.

GAY (JEAN), poète anglais, d'une ancienne famille de Devonshire, naquit en 1688, à Barnstaple, ou près de cette ville. Il y reçut une excellente éducation d'un habile maître d'école (M. Luck, connu par un volume de vers en latin et en anglais). Gay, qui n'avait pas de fortune à espérer de ses parents, fut placé comme apprenti chez un marchand de soie, à Londres. La duchesse de Montmouth le tira du comptoir, et le prit pour secrétaire. Sa première production fut un poème intitulé les *Amusemens de campagne*, qu'il dédia à Pope, dont la réputation commençait alors à jeter un grand éclat. Pope fut sensible à cet hommage. Le caractère doux et facile, et la conversation spirituelle de Gay, l'attachèrent encore plus que ses vers ; et rien depuis n'altéra leur amitié réciproque. Pope a eu sur Gay l'avantage d'exprimer ce sentiment en plus beaux vers. Le caractère de Gay était celui d'un homme franc, naturel, un peu timide, craignant d'offenser les grands et réussissant peu auprès d'eux ; car il disait ce qu'il pensait et comme il le pensait. Il était le camarade de plaisir de tous les beaux-esprits de son temps, et l'objet de la prédilection particulière de chacun d'eux ; ce qui ne doit point étonner, son talent poétique étant assez au-dessus du médiocre pour faire estimer et rechercher ses ouvrages, et pas assez transcendant pour déconcerter les faibles. Sa bonté et son amabilité rendaient ses rivaux mêmes contents des succès qu'il obtenait ; aussi la faveur publique le récompensa presque toujours de chacune de ses productions, et quelques-unes ont obtenu une vogue momentanée beaucoup au-dessus de leur mérite réel. Tel fut entre autres l'opéra du *Gueux* (the

Beggar), sorte de vaudeville, dont le héros est un voleur de grand chemin, condamné à être pendu, et l'héroïne une fille publique. Une partie du succès de cette pièce fut sans doute due à la licence des scènes, qui est grande, même pour le théâtre anglais; cependant il faut remonter jusqu'à Aristophane, jusqu'à l'ancienne comédie grecque, pour trouver dans l'histoire de l'art dramatique des exemples de cynisme effronté pareils à ceux qu'offre le théâtre anglais. *Polly*, ou la suite de l'opéra du *Gueux*, que Gay composa, ne put être représentée; mais la défense des magistrats accéléra le débit de la pièce imprimée. On attribue à Gay l'invention de la tragédie burlesque; il donna une pièce de ce genre intitulée, *Comment l'appellez-vous?* qui eut beaucoup de succès (1). Il a aussi composé pour le théâtre une tragédie qui a pour titre, les *Captifs*, un opéra intitulé *Achilles*; des comédies, la *Femme dans l'embarras* et la *Répétition à Gotham*, la *Femme de Bath*, et enfin, *Trois heures après le mariage*: ces comédies n'eurent que très peu de succès; la dernière est une satire contre le docteur Woodward, composée en société avec Pope et Arbuthnot. Gay a aussi publié une tragédie pastorale, intitulée *Diane*. Johnson condamne avec sévérité et même avec humeur ce genre de poésie, qu'il trouve indigne d'une nation instruite et policée. *L'Amynte* est la meilleure réponse que l'on puisse opposer à cette fausse doctrine; et même, après l'avoir lue, on sent que ces sortes de compositions pourraient acquérir encore plus de

(1) L'Opéra du *Gueux* et le *Comment l'appellez-vous*, traduits en français par Patus, font partie du *Choix de petites pièces du théâtre anglais*, 1756, 2 vol. in-12. On a aussi l'Opéra du *Gueux* en trois actes, prose et vers, traduit de l'anglais par A. Hallam, Londres, 1750, in-8., mauvaise traduction.

vérité, de passion et de mouvement. Les *Fables*, que Gay composa pour l'éducation du jeune duc de Cumberland, et dont la première partie parut en 1726 (1), sont le plus connu et le meilleur de ses ouvrages. On l'a accusé de ne s'être pas fait une idée aussi exacte de ce genre de composition que La Fontaine, de l'avoir confondu avec celui des contes, des allégories, des apologues; on a dit aussi que la langue anglaise n'était pas propre aux fables: rien de tout cela n'est vrai; les inventions du fabuliste anglais paraissent le plus souvent très heureuses; ses réflexions sont justes et spirituelles; son style est doux, gracieux, enjoué: mais Gay n'est jamais qu'un habile versificateur, et La Fontaine se montre souvent un grand poète. La Fontaine enrichit sa langue et la crée; Gay fait un assez bon usage de la sienne. On lit volontiers toutes ses fables: on relit avec délices et on retient un grand nombre de celles de La Fontaine. Les six églogues rustiques, intitulées la *Semaine du Berger*, furent composées par Gay pour plaire à Pope, qui désirait ridiculiser Addison et tous ceux qui prétendaient que les églogues de Philipps étaient préférables à celles de Pope, parce qu'elles se rapprochaient davantage du langage et des mœurs des pâtres anglais: mais le naturel plaît toujours; il peut exciter le rire, mais il n'est pas ridicule; il n'y a que l'affectation qui le soit. Gay sut peindre avec tant de vérité, dans ses églogues, les mœurs des paysans d'Angleterre, qu'elles eurent plus de succès que celles de Pope et de Philipps. C'est peut-être un des meilleurs et le plus original

(1) La deuxième partie des fables de Gay ne fut publiée qu'après sa mort, vraisemblablement à cause des traits qu'il y lance contre les hommes d'état et les courtisans, dont les promesses l'avaient trompé. X-2.

de tous ses ouvrages : mais comme les peintures qui s'y trouvent tracées sont locales, leur mérite diminue, et leur effet s'évanouit, si on veut les transplanter; on a donc eu tort d'essayer de les traduire. Gay a composé deux petits poèmes, tous deux en trois chants, l'un intitulé, *l'Éventail*; l'autre, *Trivia*, ou *l'Art de se promener dans les rues de Londres*. Le premier est médiocre, et fondé sur des fictions mythologiques usées : il n'en est pas de même du second, qui est plein de tableaux vrais, variés, agréables, bien versifiés. C'est dans ces sujets grotesques que Gay réussissait le mieux; et, pour emprunter les expressions d'un autre art, il était en poésie un bon *peintre de genre*. Les *Poésies mêlées* de Gay consistent en épîtres, chansons, balades et autres petites productions échappées à sa plume facile et élégante : il n'y en a aucune de très remarquable; et elles ne sont, dit Johnson, ni très estimées, ni tout-à-fait méprisées. Gay acquit, par ses ouvrages et les dons de l'amitié, une fortune assez considérable; il obtint la faveur des grands, et en reçut des encouragemens et des places : il était né avec le caractère le plus heureux, et cependant il périt victime des revers de la fortune, de l'ambition trompée, et des dispositions de son esprit, aussi prompt à concevoir des espérances qu'à se laisser abattre quand elles étaient déçues. Il avait placé ses capitaux dans les fonds de la compagnie de la mer du Sud, et il les perdit : nommé secrétaire d'ambassade à la cour de Hanovre, il accompagna, en cette qualité, le lord Clarendon; mais à peine furent-ils arrivés au lieu de leur résidence, que la reine Anne mourut, et Gay se trouva sans place et sans fortune. Le prince et la princesse de Galles,

qui le protégeaient, étaient montés sur le trône : Gay crut qu'il allait devenir puissant et heureux; on lui offrit une place de gentilhomme-huissier de la princesse Louise, fille du roi : il se regarda comme insulté, refusa, n'obtint rien de plus; et malgré le succès des ouvrages qu'il publia depuis, il conçut une telle mélancolie de cette disgrâce, qu'il en mourut, le 4 décembre 1732, à l'âge de quarante-quatre ans. Le duc et la duchesse de Queensberry avaient cherché à le consoler, et l'avaient recueilli chez eux. Le duc, qui connaissait son peu d'ordre et d'économie, poussa même ses bontés pour lui jusqu'à prendre soin de ses affaires et de régler sa dépense. Il faut que les amis de Gay aient, ainsi que lui, vivement ressenti l'injustice qu'il éprouva de la part du roi et de la reine; car dans l'admirable épître au Dr. Arbuthnot, qui sert de prologue à ses satires, Pope n'a pas craint d'exhaler ses sentiments à cet égard : « Bénis soient les grands, dit-il, et » pour les amis qu'ils m'enlèvent, et » pour ceux qu'ils me laissent ! car ils » m'ont laissé Gay ; ils me l'ont laissé » pour me montrer le génie abandon- » né dans sa fleur, et n'obtenant pour » prix d'une vie sans tache, que les » larmes de Queensberry et les vers » qu'un ami prononce sur sa tombe. » (1) Gay fut enterré dans l'église de l'abbaye de Westminster. Le

(1) Nous n'avons pu nous servir ici de la traduction que Delille a faite de cette épître, traduction d'ailleurs si exacte et si poétique; mais malheureusement, dans cet endroit, le poète français n'a ni traduit, ni imité : il a composé; et, ce qui est fâcheux, c'est que ses vers admettent de Gay une idée toute contraire à la vérité. Du reste, s'il y a moins de sensibilité que dans les vers de Pope, il y a peut-être plus d'esprit, de verve et de mouvement :

O grands ! mon intérêt s'accorde avec le vôtre :
Je hais la flatterie, et vous la bonne foi ;
Citoyen rampe chez vous, et Gay veut chez moi.
Ciel ! fais-moi, comme Gay, vivre et mourir sans
maître !
Savoir vivre et mourir, c'est le seul art possible.

et la duchesse de Queensberry rent élever un monument; et en composa l'épithaphe. Cazin a été une édition des œuvres de traduites en français. Madame éralio a traduit ses *Fables*, suivi poème de l'*Éventail*, Paris, 1, in-12. Les *Fables* ont été im- lepuis, en 1785, Paris, in-8°; out été traduites en vers fran- par M. Joly, de Salins), Paris, le, 1811, in-18. M. de Mau- aussi donné les *Fables choi- de Gay, mises en vers fran-* Paris, 1784, in-12. M. Hen- dans sa *Poétique anglaise*, huit une de ses églogues rusti- et deux de ses fables. Le duc de nois, M. Ginguené, et quelques s fabulistes français et étrangers, ussi puisé dans le recueil de fa- de Gay(1). Enfin M. Millon de a imité, en vers français, le e intitulé, l'*Éventail* (2). W—R.

AY (THOMAS), dominicain pro- l, oublié dans les *Scriptores or- prædicat.*, et dans le *Dictionn. Provence*, né à Tarascon, et re- x du couvent de cette ville, prit le de docteur en théologie, et pro- long-temps dans son ordre avec oup de succès. Il cultivait aussi la iture, et surtout la poésie latine. usage de ce talent, et de l'habi- u'il y avait acquise par la lec- le Virgile, d'Ovide et des meil- auteurs de l'antiquité, pour cé-

On trouve la traduction de vingt-huit fables dans le *Fablier anglais* de M. Amar Du-1802, in-8°. Christophe Anstey, poète an- tradit en vers latins un Choix des fables; et ces traductions, estimées pour la pu- style, ont eu plusieurs éditions.

L. Barbier, dans la table du *Dictionnaire rages anonymes et pseudonymes*, attribue 181 Gray un poème intitulé l'*Éventail*; et 11, pag. 265, n° 2169, il donne le titre re ainsi conçu: L'*Éventail*, poème traduit glais (de Gray), en trois chants, par M. d de Missi, à Paphos, 1768, in-12. Il est que M. Barbier a confondu Jean Gay avec Gray (Foy. THOMAS GRAY.)

lébrer, en vers, les hommes illustres de son ordre. Ses ouvrages ont été im- primés sous le titre de *Ager domi- nicanus; unà cum fragrantibus li- bris in eo crescentibus, elogiis rhythmicis exornatus*, Valence, 1691, in-4°.

L—Y.

GAYA (LOUIS DE), sieur de Tré- ville, capitaine au régiment de Cham- pagne, vivait sous le règne de Louis XIV, et a laissé divers ouvrages qui ne sont pas sans intérêt; mais on n'a pu trouver aucun détail sur sa nais- sance ni sur sa mort. Ses ouvrages sont: I. *L'art de la guerre, où l'on voit les fonctions de tous les offi- ciers de cavalerie, d'infanterie, d'artillerie, et des vivres, depuis le général jusqu'au simple soldat, dédié au Roi*, Paris, 1677, 1678, 1689, 1692, in-12. II. *Traité des armes*, 1678, in-12, fig. III. *Céré- monies nuptiales de toutes les na- tions*, Paris, 1680; La Haye, 1681, in-12, peu commun: Casimir Fres- chot en a donné une traduction ita- lienne, Venise, 1683, in-12. IV. *Histoire généalogique et chronolo- gique des Dauphins de Viennois, depuis Guignes, en 1227, jusqu'à Louis V, fils de Louis-le-Grand*, Paris, 1683, in-12. V. *Les huit ba- rons ou sieffés de l'abbaye de St.-Corneille de Compiègne, leur ins- titution, leur noblesse, et leur anti- quité* (avec le catalogue des abbés), Noyon, 1686, in-12. C. T—Y.

GAYOT DE GENOUILLAC.

Foy. GALIOT.

GAYOT DE PITAVAL (FRAN- çois) naquit à Lyon, en 1673. Il prit d'abord le petit collet, qu'il quitta pour joindre deux frères qu'il avait au service. Il abandonna le métier des armes, pour se faire avocat, en 1713, âgé d'environ quarante ans, et mou- rut, en 1743, après avoir éprouvé,

ut ajouter à l'aride exposition des organes, lui attirant grand concours d'auditeurs. ment public de la médecine s d'être élevé en France, sation des écoles de santé, s de splendeur dont on ne or d'exemple, ni chez les i chez aucune nation mo- vard sut tirer parti d'une ce aussi favorable à son ar- l'étude : ses rapides pro- les différentes parties de ne le firent choisir, par le ent, pour donner les se- art aux élèves de l'école de l fut nommé ensuite me. bre iété de médecine de Paris. quefois reproché aux scien- ques, et à l'anatomie en par- endurcir le cœur et de tarir des plus douces affections : Gavard fournit une preuve ble de la fausseté de ce Jamais personne ne fut pé- u amour plus ardent pour é, d'une haine plus inflexi- les oppresseurs, de plus pour l'imposture et le char- ; et personne ne fit des us sincères et plus cons- r l'amélioration de la triste humaine. Convaincu que l'i- est la source de tous nos , que l'instruction, ce pre- in de tous, est le plus grand e la société; vivement touché de l'ignorance profonde dans on laisse croupir la classe la breuse et la plus malheureu- uple, et des inconvénients à la méthode généralement pour apprendre à lire et à ix enfants, il imagina une simple et facile, propre à : en même temps ces deux u moyen d'un procédé qui a

plusieurs rapports avec le système monitorial de Lancastré. I. L'ouvrage utile qu'il a publié sur cet objet a pour titre : *Méthode pour apprendre, en même temps, à écrire, à lire, et à écrire sous la dictée, à l'usage des écoles primaires*, Paris, an III, in-8°. Cette méthode, que l'auteur s'était proposé de mettre en pratique pour l'instruction primaire de tous les petits ramoneurs de Paris, fut employée par lui, à l'école de Mars, avec le plus grand succès. Elle exige beaucoup moins de temps pour apprendre à la fois à lire et à écrire, qu'on n'en met, selon la méthode ordinaire, pour enseigner chacune de ces choses séparément. Elle est beaucoup plus économique, et offre le très grand avantage de simplifier, d'étendre et de multiplier l'enseignement, au point qu'avec un petit nombre de professeurs on peut former un très grand nombre d'élèves. « Il ne faut pour cela que placer, dans les écoles, un tableau sur lequel on trace les lettres, les syllabes, etc. Si l'école était trop nombreuse, l'instituteur pourrait se faire aider par un adjoint qui parcourrait les rangs, pour redresser les fautes des élèves, et s'assurer de leur bonne prononciation. » Les autres ouvrages de Gavard sont : II. *Traité d'ostéologie, suivant la méthode de Desault*, Paris, 1791, 2 vol. in-8°; 2^e édition, revue et augmentée d'un *Traité des ligaments*, Paris, 1795, 2 vol. in-8°. III. *Traité de myologie*, Paris, 1791, in-8°; 2^e édition, revue et corrigée, Paris, 1802, in-8°. IV. *Traité de splanchnologie*, Paris, 1800, in-8°, revue et corrigée, Paris, 1802 et 1809, in-8°. Tous ces traités, remarquables surtout par la méthode sévère et la rigoureuse précision qu'il introduisit le premier dans les ouvrages d'anatomie, assu-

dit-on, parmi les savantes, de découvrir, devant la maison qu'elle occupée; et cet usage subsista temps même après sa mort. Ce vers 1455, que Gaza fit le voyage Rome. Il savait parfaitement le grec qu'il avait étudié sous Victorius Feltre; et le pape voulait l'employer à traduire, dans cette langue, quelques uns des meilleurs ouvrages grecs. La traduction des Problèmes d'Aristote, dont il se chargea, le mit en concurrence avec George de Trébizonde (voy. GEORGE), qui les avait déjà traduits, mais lui concilia l'estime et la protection du cardinal Bessarion (voy. Bessarion). Il traduisit aussi les Poèmes d'Alexandre d'Aphrodise; la Géographie d'Élien; le traité de la Cosmologie, par Denys d'Halicarnasse; les cinq Homélie de St. Jean Chrysostôme, sur l'incompréhensible nom de Dieu; l'Histoire des animaux, d'Aristote (Venise, 1476, in-fol.), et celle des plantes, par Théophraste (Paris, 1529, in-8°.) Ces deux dernières traductions furent la principale occupation de ses dernières années. Elles ont été réimprimées fréquemment; mais l'estime dont elles ont joui, est considérablement diminuée. Gaza a mis en grec deux ouvrages de Cicéron, le Traité de la vieillesse et le Songe de Scipion: ces traductions, aujourd'hui oubliées, ont été autrefois très recherchées, à en juger au moins d'après le nombre des éditions. (1) Parmi les productions originales de Gaza, on distinguera toujours sa Grammaire grecque, en quatre livres, ouvrage

excellente, imprimé très souvent, en totalité ou par partie. Elle est écrite en grec; Erasme a traduit en latin les deux premiers livres: d'autres savants, Héresbach, Tusanus, Crocus, Élie André, en ont complété la traduction, et l'ont éclaircie par des remarques. Les Grecs font le plus grand cas de cette grammaire. Le diacre Néophyte a publié, en 1768, à Bucharest, où il était professeur de grec, un immense Commentaire, de 1208 pages, in-fol., sur le 4^e livre seulement. Plus récemment, en 1780, Daniel Kéramefs, moine de Patmos et professeur de grec dans le gymnase de cette île, a fait imprimer, à Venise, un autre Commentaire sur le même livre. Gaza est encore auteur d'une Lettre grecque à Philelphe, sur l'origine des Turcs, imprimée avec la traduction latine de Sébastien Castellion, dans l'*Histoire des Turcs* de Chalcondyle, Bâle, 1556, et avec la version de Léon Alacci dans ses *Symmetica*, Cologne, 1653; d'une Paraphrase en grec de la *Batrachomyomachie*, publiée, il y a quelques années, par M. Fontani, d'après un manuscrit de Florence; d'un Traité des mois antiques, que Perellus a traduit en latin, et dont il y a plusieurs éditions, une entre autres de Paris, 1530, in-8°. Nous n'en faisons l'observation que parce que feu M. Harles, dans la Bibliothèque grecque (tome x, pag. 392), a pu croire que cette édition n'existe pas: il se trompait. Nous laisserons chercher dans Fabricius, dans Hody et dans Bærner, les titres des ouvrages inédits de Gaza. Ce qu'on n'a pas imprimé de lui est d'un si faible intérêt, qu'il est douteux qu'on puisse jamais penser à le publier. Son commentaire sur les Tableaux de Philostrate paraît cependant mériter plus d'attention, quoiqu'il soit assez pro-

(1) Quelques bibliographes se sont trompés évidemment, en lui attribuant la version grecque de l'*Imitation de J.-C.*, publiée à Poitiers sans nom d'auteur et sans date. Cette traduction, faite sur l'édition latine du jésuite Sommalus, postérieure de cent ans à Théodore Gaza, n'est autre que celle de George Mayr (Augsbourg, 1615), altérée et contrefaite.

ble que celui qui se donnerait la peine de le chercher et de l'examiner, n'y trouverait que des scholies de peu d'importance. Théodore Gaza mourut, en 1478, dans un bénéfice qu'il avait obtenu dans l'Abbruzze, par la faveur du cardinal Bessarion.

B—ss.

GAZA (JEAN de), ou Jean le Grammairien, naquit à Gaza, on ne sait pas précisément à quelle époque ; mais sûrement il est postérieur au poète Nonnus, dont il s'est fait l'imitateur et presque le copiste. Sa description en vers d'un tableau cosmographique que l'on voyait à Gaza, ou à Antioche, est le seul ouvrage que nous ayons de lui. Ce poème n'est pas composé de sept cent vingt six vers iambiques, comme l'a dit Fabricius, et comme on l'a redit d'après lui, ni de sept cent un vers iambiques, comme l'assure M. de Sainte-Croix, dans le *Journal des savants*, d'avril 1789, mais de sept cent un vers héroïques, et d'une préface de vingt-cinq vers iambiques. Rutgers a inséré cet opuscule dans le septième chapitre du second livre de ses *Leçons diverses*, et il y a joint quelques notes. Il n'en existe pas d'autre édition.

B—ss.

GAZAEUS. VOY. ÉNÉE DE GAZA.

GAZAIGNES (JEAN-ANTOINE), chanoine de St-Benoît de Paris, caché sous le nom d'*Emanuel-Robert de Philibert*, docteur en théologie, ancien chanoine de Toulouse, né en cette ville le 23 mai 1717, composa et publia les *Annales des soi-disant jésuites*, Paris, 1764, 5 gros vol. in-4°. C'est du moins sous ce nom et ces qualités que la France littéraire de 1769, tom. 1, pag. 565, désigna l'auteur de cet ouvrage, bien reconnu aujourd'hui pour être Jean-Antoine Gazaignes. (Voyez le *Dictionnaire des anonymes et pseudonymes*.)

Gazaignes, sous ce masque, est blâmé dans son Recueil tout ce qu'il imputé de mal aux jésuites. On trouve néanmoins, dit-on, quelques renseignements précieux sur cette société célèbre. La justice et l'intérêt voudraient que, quand on a fait mention du mal, on fit aussi mention des services rendus. Peut-être balançant le tout, ceux sur lesquels on appelle le blâme et la haine trouveraient avoir encore de assez fondés à l'estime publique. Ce n'est pas ainsi qu'on écrit, sous l'influence de la passion et de l'esprit de parti. Outre les cinq volumes imprimés, Gazaignes en avait composé plusieurs autres, restés manuscrits. Il a écrit le voyage de Vienne, tout pour compléter ses *Annales*, sous le titre d'*appelant*, mais ne fut point publié de la constitution du clergé. L.

GAZAVON, prince de la race d'Arscharouni, en Arménie, vers la fin du 4^e siècle de notre ère. Il était fils de Sbantarad, prince de la race Kamsaragan, issue de la race Arsacides de Perse ; sa mère, Artabanis, était de la race royale Arsacides d'Arménie. Vers l'an 380, le roi d'Arménie Arscharak II, irrité de ce que la famille Kamsaragan se trouvait plusieurs fois opposée à sa tyrannie, qu'elle avait défendu avec succès contre lui, la liberté des priméniciens, voulut se venger des Kamsaragans de cette maison : il parvint à se rendre maître de la personne de Nerseh, le plus jeune d'entre eux ; et il le fit périr avec ses parents, à l'exception de Scharad, qui s'enfuit chez les Grecs. Ses fils, Schavarsch et Gazavon, princes revinrent quelques années après dans leur patrie, avec l'aide de l'empereur romain, qui remplaça sur le trône d'Arménie, Bab, fils d'Arscharak.

t été détrôné par les Persans. vra bientôt toutes les possessions avaient appartenu à sa famille. Gazavon succéda peu après à dans la souveraineté des provinces Arscharouni et de Schirag, sur les rives de l'Araxes. Vers 388, lorsque l'Arménie fut partagée entre les Grecs et les Persans, il suivit le roi Arsachak III dans la partie occidentale de ce pays, qui resta restée, sous la suzeraineté de l'empereur romain : toutes ses possessions, qui se trouvaient dans la partie orientale de l'Arménie soumise aux Persans, furent envahies par le roi Khosrov, qui en était souverain. L'an 388, Gazavon se trouva à la bataille de Van, dans la province de Van, où se livra entre les rois Khosrov et Arsachak ; ce dernier fut vaincu, et perdit la vie qu'à l'impétuosité de son caractère, qui l'arracha des mains de Pagratide, général de Khosrov, il l'avait enveloppé. Gazavon se réfugia dans les montagnes avec ses ennemis, et protégea sa retraite jusque dans la ville d'Eriza, dans la partie de l'Arménie qui restait soumise à Arsachak. En l'an 386, mort du roi Arsachak III, Gazavon fut nommé, par l'empereur romain, général de toutes les troupes qui se trouvaient dans la portion orientale de l'Arménie soumise à sa puissance, et de tous les princes qui l'habitaient. Le général, et ces princes, furent satisfaits de ce que l'empereur ne leur avait point donné de terres, et écrivirent à Khosrov, roi de l'Arménie persane, pour faire un arrangement avec lui : ils promirent de le reconnaître pour leur souverain, à condition qu'il leur rendrait leurs possessions, ou bien qu'il leur donnerait d'autres en échange. Gazavon accepta ces propositions avec joie, et devint,

par ce moyen, roi de toute l'Arménie, en payant un tribut égal aux Romains et aux Persans. Pour récompenser Gazavon, il ordonna que, désormais, lui, et tous les princes de sa race, prendraient le nom de la race des Arsacides, d'où ils tiraient leur origine. Deux ans après, en l'an 388, le roi de Perse, irrité de ce que Khosrov avait placé, sans sa participation, sur le trône pontifical d'Arménie, saint Sahag, de la race des Arsacides, envoya en Arménie son fils Ardaschir pour détronner ce prince, qui vint lui-même se remettre entre les mains des Persans. Gazavon rassembla un grand nombre de guerriers, et voulut résister aux Persans, qui s'emparèrent, par la perfidie, de lui, et de son fils Hrabad. Ardaschir laissa une puissante armée persane en Arménie, pour y maintenir Vrhamschaboun, frère de Khosrov, qu'il avait placé sur le trône ; et il emmena à Ctésiphon (en arménien *Dispon*), le roi Khosrov et son général Gazavon. Schavarsch, frère de Gazavon, et les princes Amadouni, Bargev et Marnouel, rassemblèrent des troupes, et tentèrent de les délivrer, en attaquant dans leur route, les Persans qui les conduisaient : leurs efforts furent inutiles, et ils payèrent de leur vie leur généreux dévouement. Le roi Khosrov fut enfermé dans le fort de l'Oubli, dans la Susiane, avec Gazavon et son fils Hrabad : Gazavon y mourut au bout de deux mois, en l'an 389. Les biens de toute la famille Kamsaragan furent réunis au domaine royal par Vrhamschaboun. S.M.—N.

GAZET (GUILLAUME), en latin *Gazaus*, historien, né à Arras en 1554, embrassa l'état ecclésiastique, professa les humanités au collège de Louvain, fut nommé vers 1580 curé de Ste. -Madelène d'Arras, et ensuite chanoine de la collégiale d'Aire, et

mourut dans sa patrie le 25 août 1612, à l'âge de cinquante-huit ans. On a de lui plusieurs ouvrages concernant l'histoire des Pays-Bas, utiles quoique superficiels, et annonçant un écrivain crédule et peu judicieux. La liste qu'on en trouve dans les Mémoires de Nicéron, tom. XLIII, est assez complète. On se bornera à citer ici les principaux : I. *L'Ordre et suite des évêques et archevêques de Cambrai, plus le catalogue et le dénombrement des saints honorés spécialement dans ce diocèse*, Arras, 1597, in-8°. II. *L'Ordre des évêques d'Arras; plus le catalogue des saints honorés dans ce diocèse*, ibid., 1598, in-8°; nouvelle édition augmentée, et dans laquelle on a refondu la succession des archevêques de Cambrai, ibid., 1604, in-8°. III. *L'Histoire de la manne et de la sainte chandelle conservées en la ville et cité d'Arras*, imprimée à la suite de l'ouvrage précédent; puis séparément, 1599, 1612, 1625, 1682 et 1710, in-12. IV. *Tableaux sa rés de la Gaule Belgique selon l'ordre et la suite des papes et de tous les évêques des Pays-Bas, avec les saints qui sont honorés en tous leurs diocèses; et la Bibliothèque sacrée des Pays-Bas, contenant les théologiens, canonistes, scholastiques et autres écrivains célèbres*, ibid., 1610, in-8°. La Bibliothèque sacrée contient des articles qui ont été omis par Valère André et ses continuateurs. Gazet promettait une Bibliothèque générale des Pays-Bas; mais il ne l'a point exécutée. V. *Vies des saints, avec des exhortations morales*, Reims, 1615, 2 vol. in-8°. VI. *Histoire ecclésiastique des Pays-Bas, contenant l'ordre et suite de tous les évêques et archevêques de chaque diocèse,*

le catalogue des saints, les fondations des églises, etc.; plus la succession des comtes d'Artois et les choses mémorables arrivées de leur temps, Valenciennes, 1614, in-4°. On a refondu dans ce volume les différents écrits de Gazet sur les Pays-Bas. VII. *Vie de S. Waast, évêque d'Arras*, ibid., 1622, in-8°; 1682 et 1701, in-12; elle est extraite du recueil qu'on vient de citer. VIII. *Magdalis, tragedia sacra*, Douai, 1589, in-8°. IX. *Des Ouvrages ascétiques*. — GAZET (Alard), bénédictin, neveu de Guillaume, né à Arras en 1566, fit profession à l'abbaye de St-Waast, remplit avec distinction les différents emplois de son ordre, fut fait prévôt de St.-Michel d'Arras, et mourut dans cette ville au mois de septembre 1626, à soixante ans. Il est principalement connu par l'excellente édition qu'il a donnée des *Ouvrages de Cassien*, avec des corrections et des notes, Douai, 1617, 2 vol. in-8°; Arras, 1628; Paris, 1647; Leipzig, 1722, in-fol. La dernière est la plus estimée. On a encore de ce savant religieux: *Disquisitiones duæ de officio sive horis B. M. Virginis; De officio defunctorum*, Arras, 1622, in-8°. — GAZET (Angelin), frère du précédent, né à Arras en 1568, mort en 1633, entra, en 1581, dans la société des jésuites, où il fut recteur des collèges d'Arras, de Valenciennes et de Cambrai. Il publia, en vers iambes et sczons, écrits d'un style assez élégant et assez piquant, des *Pia hilaria*, qui ont été plusieurs fois imprimés, Pont-à-Mousson, 1625; Anvers, 1629, in-12; Lille, 1658, in-8°. (1) W—4.

(1) GAZET (Nicolas), religieux de l'abbaye de Saint-François, professeur de théologie, né aussi à Arras, et probablement de la même famille.

HASSAN, grand-amiral et ministre de l'empire ottoman à la fin du dernier siècle, de la plus basse extraction, à de hautes dignités. Dans un pays où ce n'est comptée pour rien, l'ignorance, les talents, et le plus des intrigues, portent aux premiers rangs, une semblable fortune se renouvelle fréquemment, et on ne doit être étonné. L'origine de son nom est très incertaine : on croit qu'il naquit en Perse durant le règne de Nadir-chah, et qu'après la mort de ce prince, il fut enlevé par un parti turk, dans une expédition que le sultan l'arracha à sa famille, et le vendit en esclavage, lorsqu'il était encore très jeune; d'autres, et cette opinion est la plus répandue, prétendent qu'il vit le jour à Rodosto, petite ville sur le Propontide, à peu de distance de Constantinople : du moins c'est dans ce lieu qu'il y passa ses premières années. Un goût naturel le portait à l'étude des armes, et l'empire ottoman étant en paix, il s'enrôla dans les milices que les régences de Syrie ont droit de lever dans l'empire musulman, et vint à Alger. A son retour, l'état faisait la guerre à quelques tribus africaines qui avaient été sous le joug. Après des preuves de bravoure, Hassan fut promu à divers grades, reçut le commandement en chef des troupes de la province, et obtint enfin le gouvernement de Tremsen. La perspective d'une élévation future, les succès obtenus par Hassan, éveillé-

rent la jalousie des envieux; une faction puissante, à la tête de laquelle on voyait le parent du bey, parvint à le renverser : sa vie même fut menacée; et il ne la conserva qu'en se retirant en toute diligence en Espagne, abandonnant ses biens et sa maison, chargé seulement de quelques bijoux de prix. Le roi d'Espagne, Charles III, lui fit un accueil plein de bienveillance, et lui donna des lettres de recommandation pour le roi de Naples Ferdinand IV, son fils. De Naples, où il fut également bien reçu, Hassan passa, en 1760, à Constantinople, avec des lettres très expressives du monarque, qui, l'ayant pris sous sa protection, le recommandait à son ministre. Mais à peine y était-il débarqué, que les députés de la régence d'Alger, instruits de son apparition, le réclamèrent auprès du divan, comme sujet d'Alger; et Hassan fut saisi, chargé de fers, et conduit dans un cabot. Le ministre de Naples intercédait vivement pour lui; et, ce qui est digne de remarque, la Porte dut, à l'entremise d'une cour infidèle, la conservation d'un bon musulman, qui devait un jour servir si utilement sa patrie. Hassan recouvra donc sa liberté et son bagage déjà saisi; bien plus, au bout de quelques mois, il obtint le commandement d'une frégate de 50 canons. Le sultan, alors régnant, désirait, avec ardeur, mettre l'empire sur un état militaire imposant; il était flatté d'admettre, parmi les officiers de marine, un sujet très expérimenté, et capable de faire honneur aux armes ottomanes. En 1768, lorsque la guerre éclata entre la Porte et la Russie, Hassan était vice-amiral. La marine turque, depuis long-temps déchuë, ne possédait aucun homme de mer doué d'une capacité réelle; elle se ressentait de l'influence de trente années de paix,

précédents, a donné l'histoire remarquable et les malheurs d'Adam, et une de notables recherches et morales en divers lieux, Arras, 1696. Il y a trente-un Sermons N. Gazet le quelques autres ouvrages dont L. donne la liste; mais les titres n'en sont pas, à en juger par celui que nous avons
A. B-1.

pendant lesquelles les croisières se bornaient aux parages voisins, non pour former la marine et l'exercer, mais seulement pour lever des impôts. Il n'existait aucune école : dans la construction des bâtimens de guerre, on suivait les anciennes proportions, et les règles abandonnées depuis long-temps par les autres puissances ; les gens de mer ignoraient la discipline, et restaient dans la plus fatale ignorance : les forces de terre étaient à peu près dans le même état. Encore que Hassan ne possédât point la théorie de la science navale, il connaissait cependant les vices de la marine des Turks, et l'utilité d'une réforme générale à cet égard. Les opérations militaires commencèrent en 1769. Hassan eut le commandement de l'escadre destinée à la défense de l'Archipel : mais la Porte n'agissait que faiblement de ce côté, regardant comme impossible l'apparition d'une flotte russe dans la Méditerranée ; et l'ennemi était sur le point d'entrer dans l'Archipel qu'on doutait encore de ses mouvemens. Nous n'entrerons pas dans le détail de cette campagne ou des expéditions subséquentes dirigées par Hassan : il nous suffira de dire que, par sa rare activité, il sut remédier à plusieurs vices de la marine othomane, et se distingua particulièrement dans un combat naval, livré en face de Scio, le 5 juillet 1770, et dans lequel, les deux vaisseaux amiraux, turk et russe, après s'être rencontrés, vivement attaqués et défendus, sautèrent en l'air l'un et l'autre : Hassan gagna la terre couvert de blessures. Le commandement de la flotte lui avait été remis ; car le capitain-pacha s'était retiré avant que l'affaire fût engagée : ce fut lui qui conduisit la flotte à l'abri dans le port de Chesine, où les Russes l'incendièrent, par le peu de courage de

cet même capitain-pacha. L'année suivante, Gazi-Hassan força les Russes à lever le siège de Lemnos, laissant leurs batteries en son pouvoir. Ce succès releva le courage des Othomans, et fit donner à Hassan-pacha l'intendance de l'arsenal. Cette même année le sultân l'éleva à la dignité de capitain-pacha (grand amiral). Hassan la conserva pendant les régnés de Moustafâ III et d'Abdoulhamid, et jouit de la faveur et de l'estime de ces deux princes. Il fut successivement chargé de réduire le fameux cheikh Dhafer, les rebelles Ibrahim et Mourad-Bey ; de rétablir l'ordre dans la Morée, en 1779, et de diriger diverses expéditions dans les guerres que se firent la Porte et la Russie au sujet de la Crimée. Ses efforts ne furent point couronnés de succès dans la guerre de 1778 ; et s'il donna de nouvelles preuves de bravoure, on put blâmer l'audace inconsidérée qui lui fit exposer, sans utilité et sans réflexion, les forces navales de l'empire. Le peuple qui, jusqu'alors, lui avait été très favorable, se tourna contre lui ; et dans ces entrefaites le sultân Selim étant parvenu au trône (le 7 avril 1789), Hassan-pacha fut déposé et confiné à Ismaïl, dont il eut le commandement. Dans le diplôme d'investiture, on lui donait le titre de pacha d'Orzakow, lui imposant par-là l'obligation tacite de reprendre promptement cette place. Les opérations militaires de 1789 ne furent point favorables à la Porte. Alors, les ennemis de Hassan voulant le perdre entièrement, conseilèrent à Selim de le choisir pour grand-vézyr, persuadés que son élévation, dans des circonstances aussi difficiles, était le plus sûr garant de sa chute. Hassan fut donc placé à la tête du ministère, poste qu'il avait toujours refusé ; mais comme il prévoyait l'issue de la guerre,

availla sans relâche à obtenir modement honorable. Les s de la Suède, la mort de eur Joseph II, la situation po le la France s'opposèrent à ce d'ailleurs le divan espérait que ne ferait sa paix avec la Porte, urait plus alors à combattre ussie; mais le vézyr, à la tête mée composée de recrues in- nées, et dépourvue de vivres mitions, ne put s'opposer aux de l'ennemi : il fut sacrifié. redemanda le sceau de l'em- yant voulu opposer quelque ce au capidji qui lui fut en- Schiumla, il fut tué en fév. ou 790, et sa tête fut envoyée à tinople(1). L'écrivain qui nous i les faits dont se compose le (*Voyez les Mines de l'O- tom. III et IV*), trace ainsi rait de ce ministre fameux : tait moyenne et son tempé- robuste : une barbe bien four- de longues moustaches ajou- la dureté naturelle de sa phy- e; une activité infatigable était ue di tinctive de son caractè- sion d'accumuler, trop com- n Orient, le rendit avare et upuleux sur les moyens de ir; mais il savait, dans le be- employer ses trésors pour le l'empire. Plusieurs établisse- l'utilité publique furent élevés as : musulman zélé, il obser- rupuleusement les préceptes eligion. Sévère à l'extrême, il it aucun compte de la vie des s : pendant son expédition en , il fit élever, dans les environs olizza, une pyramide formée s qu'on avait abattus par ses ; en Égypte, il sacrifia un

(1) *Moniteur* du 21 mars 1790; *Mercur* de lu 9 avril 1791.

nombre infini d'habitants, soupçon- nés d'attachement aux beys Mourad et Ibrahim; à la suite d'un combat na- val engagé légèrement et dont l'issue fut fatale à la marine othomane, il fit pendre ou décapiter six principaux officiers, quoiqu'il ne dût s'en pren- dre qu'à lui du mauvais succès de l'af- faire : l'esprit d'insubordination des troupes et du peuple peult à peine atténuer l'horreur de ces exécutions. Mais Hassan avait conçu les plus grands projets de réforme pour la ma- rine othomane : pendant la durée de son capitain-pachalik, les arsenaux su- rent dans une pleine activité; il avait même obtenu de la Porte la permis- sion d'employer dans les arsenaux musulmans des ingénieurs européens ; mais les préjugés pernicious d'une na- tion fanatique, et les intrigues du di- van, firent échouer la plupart de ces projets; et tous les efforts, toute l'ac- tivité de Hassan, se bornèrent à dimi- nuer les vices de la marine et les abus de l'administration turkes, sans pou- voir les détruire entièrement. J—N.

GAZIUS (ANTOINE), d'une fa- mille originaire de Crémone, étudia la médecine à Padoue, sa patrie, et y reçut le bonnet de docteur. Il se proposait même d'y exercer son art; mais peu satisfait du faible degré d'es- time que ses compatriotes accordaient à ses talents, il alla pratiquer la mé- decine dans d'autres villes, et le fit avec tant de succès qu'il acquit une grande réputation et beaucoup de richesses. Lorsque les progrès de l'âge lui firent sentir le besoin du repos, il revint à Padoue, s'y livra unique- ment aux travaux du cabinet, et em- ploya le reste de sa vie à polir ou à composer les ouvrages qu'il a laissés au public. Ce fut dans ce travail, et à l'âge de plus de quatre-vingts ans qu'il fut surpris par la mort, le 3 septembre

1530. Ou lui doit : I. *Florida corona medicinae, sive de conservatione sanitatis*, Venise, 1491; Lyon, 1500, 1514, 1516, in-4°; 1534, in-8°; Strasbourg, 1546, in-8°; Padoue, 1549. C'est un Traité d'hygiène fort étendu et fort complet pour le temps : l'auteur y passe en revue toutes les choses dont l'usage peut contribuer à la conservation de la santé. II. *De somno et vigiliâ libellus*, Bâle, 1539, in-fol. Ce livre a été imprimé avec les œuvres de Constantin l'africain. III. *De ratione evacuandi libellus, sive quo medicamentorum genere purgationes fieri debeant*, Bâle, 1541, in-fol.; ibid., 1665, in-8°. Cet ouvrage se trouve avec le *Methodus medendi* d'Albucasis, et commenté par George Piccasis, avec les *Regulae universales curationis morborum* d'Arnauld de Villeneuve. IV. *Ærarium sanitatis, de vino et cerevisiâ*, Augsbourg, 1546, in-8°; Padoue, 1549, in-8°.

CII—T.

GAZOLA (JOSEPH), médecin, naquit à Vérone en 1661. Après avoir fait de bonnes études dans sa patrie, il se rendit à Padoue pour y étudier les mathématiques. Il se livra ensuite à l'étude de la médecine, reçut le bonnet de docteur en cette faculté; et, de retour à Vérone, en 1686, il donna tous ses soins à la fondation et à l'organisation d'une société qu'il consacra à la culture des sciences physiques et mathématiques. Cette académie, qui reçut le nom de *gli Aletofili*, fit l'ouverture de ses séances le 1^{er} décembre de la même année; mais, bientôt après, Jean de Pesaro, ambassadeur de Venise en Espagne, arracha Gazola à ses occupations chéries, et l'entraîna avec lui à Madrid. Pendant un séjour d'environ trois ans qu'il fit dans cette ville, il publia un livre in-

titulé: *Entusiasmos medicos physicos y astronomicos*, Madrid, 1689. La reine régente, à laquelle Gazola avait délié son ouvrage, le recommanda à l'empereur Léopold, qui le reçut au nombre de ses médecins, en 1692. En quittant Madrid, il se détermina à voyager : il parcourut presque toute la France, s'arrêta à Paris pour y voir les membres de l'académie des sciences; et, à son retour à Vérone en 1697, il reprit ses anciennes occupations, et pratiqua la médecine avec beaucoup de distinction jusqu'à sa mort, arrivée le 14 février 1715. Ses autres ouvrages sont : I. *Origine, preservativo e rimedio del corrente contagio pestilenziale delle bue*, Vérone, 1712, in-4°. C'est l'histoire d'une maladie qui régnait alors parmi les bœufs en Italie, où, suivant un usage digne d'être imité, les médecins se sont, de tout temps, beaucoup attachés à l'observation des épizooties. II. *Il mondo ingannato da falsi medici*, Pérouse, 1716, in-8°; sixième édition, Trente, 1718, in-12; Venise, 1747, in-4°; en espagnol, Valence, 1729, in-8°, sous le titre de *El mundo ingannado per los falsos medicos*; en fr., Leyde, 1735, in-8. avec ce titre : *Préservatif contre le charlatanisme des faux médecins*. Cet ouvrage, composé de cinq discours, fit beaucoup de bruit dans le temps; il suppose un esprit très philosophique, beaucoup d'amour pour la vérité, et fait l'éloge des talents, des sentiments nobles et du caractère libéral de l'auteur.

CII—T.

GAZOLDO (JEAN), de Gatte, poète lauréat, qui florissait vers la fin du 15^e siècle, a laissé un poème latin, excessivement rare, dont le titre est *Anthropoviographia*, in-8°. de vingt feuillets non chiffrés, mais signaturés,

gaise, du 1^{er} mars 1708, in-4°. II. *Éloge de Roger de Piles*, à la tête de ses *Vies des Peintres*, Paris, 1715, in-12. III. *Mopsus, seu schola Platonica de hominis perfectione*, Paris, 1721, in-12; c'est un poème-élégiaque, d'environ 700 vers, sur la morale païenne, plein de grâce, d'harmonie, et d'une onction persuasive que l'on ne rencontre pas toujours dans les écrits même de Platon. IV. Des *Dissertations* dans les Mémoires de l'Académie des inscriptions; savoir: (au tome 11) sur le *caractère de Pindare*; sur la *Cyropédie de Xénophon*; sur *l'usage que Platon a fait des poètes*; sur *l'Églogue*, sur *la manière dont Virgile a imité Homère*; sur un *passage de Cicéron, où il est parlé du tombeau d'Archimède*; sur *l'ancienneté des symboles et des devises, prouvée par l'autorité d'Eschyle et d'Euripide*; sur *l'ironie de Socrate*; sur son *démon familier*; sur ses *mœurs, relativement à l'accusation de pédérastie*. (Au tome 14), *Recherches sur la vie de Roscius le comédien*; sur les *imprécations des pères contre les enfants*. (Tome 5 de l'Histoire), *Discussion d'un passage de Pindare*; *Mémoire sur la vie Orphique*. (Tome 5 des Mémoires). *Qu'il ne peut y avoir de poème en prose*. Cette assertion, incontestable quant aux langues anciennes, n'est pas aussi susceptible de démonstration par rapport aux langues modernes. (Tome 6), sur *l'Élégie grecque et latine*; sur la *Galerie de Versailles*. V. L'abbé d'Olivet a recueilli les *Poésies latines* de Fraguier, et les a publiées avec celles de Huet, Paris, 1729, in-12: il y a joint les trois *Dissertations* précitées sur Socrate. Il a reproduit les mêmes poésies, Paris, 1758, in-12, dans le recueil intitulé: *Poëtiarum ex acu-*

demia gallicâ qui latinè aut græcè scripserunt carmina. Le *Santolius pœnitens*, que l'on attribue à Fraguier, est de Rollin. On a deux *Éloges* de Fraguier: l'un par de Boze, au tome VII des *Mémoires de l'Académie des inscriptions*; l'autre par d'Olivet, en tête du recueil indiqué ci-dessus. On peut aussi consulter les *Mémoires* de Nieéron, tome XVIII. D. L.

FRAICHOT (CASIMIR), bénédictin, né, vers 1640, à Morteau, petite ville de Franche-Comté, fit profession de la vie religieuse, en 1665, à l'abbaye Saint-Vincent de Besançon. Lors de la conquête de cette province par les Français, il passa en Italie, où il trouva un asile dans les couvents de son ordre. La paix lui ayant permis de rentrer dans sa patrie, il se retira à l'abbaye de Luxeuil, et y mourut le 2 octobre 1720, dans un âge avancé. Il avait laissé des *Mémoires* de sa vie, que l'on conservait à la bibliothèque de Favernay. La dispersion de ce dépôt littéraire, détruit pendant la révolution, n'a pas permis de vérifier si, à l'exemple d'Armellini (*Bibliotheca Casinensis*), suivi par D. Calmet, dans sa *Bibl. de Lorraine*, on doit lui attribuer les ouvrages publiés en Italie et en Hollande sous le nom de Casimir Freschot, et desquels M. Barbier a donné une notice intéressante dans le *Magasin encycl.* de déc. 1815. Ce qui semble autoriser ce doute, c'est que la famille Fraichot, encore existante en Franche-Comté, a toujours écrit son nom de cette manière. (V. FRESCHOT.) W—s.

FRAÏN (SÉDASTIEN), avocat au parlement de Bretagne, né à Rennes dans la dernière moitié du 16^e siècle, exerça pendant quarante ans sa profession avec la plus grande distinction. Suivant un usage assez suivi par les bons avocats de son temps, et qui pourrait,

pendant lesquelles les croisières se bornaient aux parages voisins, non pour former la marine et l'exercer, mais seulement pour lever des impôts. Il n'existait aucune école : dans la construction des bâtimens de guerre, on suivait les anciennes proportions, et les règles abandonnées depuis long-temps par les autres puissances; les gens de mer ignoraient la discipline, et restaient dans la plus fatale ignorance : les forces de terre étaient à peu près dans le même état. Encore que Hassan ne possédât point la théorie de la science navale, il connaissait cependant les vices de la marine des Turcs, et l'utilité d'une réforme générale à cet égard. Les opérations militaires commencèrent en 1769. Hassan eut le commandement de l'escadre destinée à la défense de l'Archipel : mais la Porte n'agissait que faiblement de ce côté, regardant comme impossible l'apparition d'une flotte russe dans la Méditerranée; et l'ennemi était sur le point d'entrer dans l'Archipel qu'on doutait encore de ses mouvemens. Nous n'entrerons pas dans le détail de cette campagne ou des expéditions subséquentes dirigées par Hassan : il nous suffira de dire que, par sa rare activité, il sut remédier à plusieurs vices de la marine ottomane, et se distingua particulièrement dans un combat naval, livré en face de Scio, le 5 juillet 1770, et dans lequel, les deux vaisseaux amiraux, turk et russe, après s'être rencontrés, vivement attaqués et défendus, sautèrent en l'air l'un et l'autre : Hassan gagna la terre couvert de blessures. Le commandement de la flotte lui avait été remis; car le capitain-pacha s'était retiré avant que l'affaire fût engagée : ce fut lui qui conduisit la flotte à l'abri dans le port de Chesine, où les Russes s'incendièrent, par le peu de courage de

cet même capitain-pacha. L'année suivante, Gazi-Hassan força les Russes à lever le siège de Lemnos, laissant leurs batteries en son pouvoir. Ce succès releva le courage des Othomans, et fit donner à Hassan-pacha l'intendance de l'arsenal. Cette même année le sultan l'éleva à la dignité de capitain-pacha (grand amiral). Hassan la conserva pendant les règnes de Moustafa III et d'Abdoulhamid, et jouit de la faveur et de l'estime de ces deux princes. Il fut successivement chargé de réduire le fameux cheikh Diahir, les rebelles Ibrahim et Mourad-Bey; de rétablir l'ordre dans la Morée, en 1779, et de diriger diverses expéditions dans les guerres que se firent la Porte et la Russie au sujet de la Crimée. Ses efforts ne furent point couronnés de succès dans la guerre de 1788; et s'il donna de nouvelles preuves de bravoure, on put blâmer l'audace inconsidérée qui lui fit exposer, sans utilité et sans réflexion, les forces navales de l'empire. Le peuple qui, jusqu'alors, lui avait été très favorable, se tourna contre lui; et dans ces entrefaites le sultan Selim étant parvenu au trône (le 7 avril 1789), Hassan-pacha fut déposé et confiné à Ismaïl, dont il eut le commandement. Dans le diplôme d'investiture, on lui donnait le titre de pacha d'O-zakow, lui imposant par-là l'obligation tacite de reprendre promptement cette place. Les opérations militaires de 1789 ne furent point favorables à la Porte. Alors, les ennemis de Hassan voulant le perdre entièrement, conseilèrent à Selim de le choisir pour grand-vézyr, persuadés que son élévation, dans des circonstances aussi difficiles, était le plus sûr garant de sa chute. Hassan fut donc placé à la tête du ministère, poste qu'il avait toujours refusé; mais comme il prévoyait l'issue de la guer-



gaise, du 1^{er} mars 1708, in-4^o. II. *Éloge de Roger de Piles*, à la tête de ses *Vies des Peintres*, Paris, 1715, in-12. III. *Mopusus, seu schola Platonica de hominis perfectione*, Paris, 1721, in-12; c'est un poëme élégiaque, d'environ 700 vers, sur la morale païenne, plein de grâce, d'harmonie, et d'une onction persuasive que l'on ne rencontre pas toujours dans les écrits même de Platon. IV. Des *Dissertations* dans les Mémoires de l'Académie des inscriptions; savoir : (au tome 11) sur le caractère de Pindare; sur la *Cyropédie de Xenophon*; sur l'usage que Platon a fait des poëtes; sur l'Églogue, sur la manière dont Virgile a imité Homère; sur un passage de Cicéron, où il est parlé du tombeau d'Archimède; sur l'ancienneté des symboles et des devises, prouvée par l'autorité d'Eschyle et d'Euripide; sur l'ironie de Socrate; sur son démon familier; sur ses mœurs, relativement à l'accusation de pédérastie. (Au tome 14), *Recherches sur la vie de Roscius le comédien*; sur les imprécations des pères contre les enfants. (Tome 5 de l'Histoire), *Discussion d'un passage de Pindare*; *Mémoire sur la vie Orphique*. (Tome 5 des Mémoires). *Qu'il ne peut y avoir de poëme en prose*. Cette assertion, incontestable quant aux langues anciennes, n'est pas aussi susceptible de démonstration par rapport aux langues modernes. (Tome 6), sur l'Épigramme grecque et latine; sur la *Galerie de Verrès*. V. l'abbé d'Olivet a recueilli les *Poésies latines de Fraguier*, et les a publiées avec celles de Maucot, Paris, 1729, in-12: il y a joint les trois *Dissertations* précitées sur Socrate. Il a reproduit les mêmes poëmes, Paris, 1758, in-12, dans le recueil intitulé *Poëtaum ex aca-*

demia gallica qui latinè aut græcè scripserunt carmina. Le Santolius *pœnitens*, que l'on attribue à Fraguier, est de Rollin. On a deux Éloges de Fraguier: l'un par de Boze, au tome VII des *Mémoires de l'Académie des inscriptions*; l'autre par d'Olivet, en tête du recueil indiqué ci-dessus. On peut aussi consulter les *Mémoires de Nieéron*, tome XVIII. D. L.

FRAICHOT (GASPAR), bénédictin, né, vers 1640, à Morteau, petite ville de Franche-Comté, fit profession de la vie religieuse, en 1665, à l'abbaye Saint-Vincent de Besançon. Lors de la conquête de cette province par les Français, il passa en Italie, où il trouva un asile dans les couvents de son ordre. La paix lui ayant permis de rentrer dans sa patrie, il se retira à l'abbaye de Luxeuil, et y mourut le 2 octobre 1720, dans un âge avancé. Il avait laissé des *Mémoires* de sa vie, que l'on conservait à la bibliothèque de Faverney. La dispersion de ce dépôt littéraire, détruit pendant la révolution, n'a pas permis de vérifier si, à l'exemple d'Arnellini (*Bibliotheca Casimensis*), suivi par D. Calmet, dans sa *Bibl. de Lorraine*, on doit lui attribuer les ouvrages publiés en Italie et en Hollande sous le nom de Casimir Freschot, et desquels M. Barbier a donné une notice intéressante dans le *Magasin encycl.* de déc. 1815. Ce qui semble autoriser ce doute, c'est que la famille Fraichot, encore existante en Franche-Comté, a toujours écrit son nom de cette manière. (F. FRAICHOT.) W—s.

FRAIN (SÉBASTIEN), avocat au parlement de Bretagne, né à Rennes dans la dernière moitié du 16^e siècle, occupa pendant quarante ans sa profession avec la plus grande distinction. Suivant un usage assez suivi par les bons avocats de son temps, et qui pourrait,

en faisant ce travail avec soin, produire les résultats les plus avantageux, il ne manquait jamais au retour de l'audience, de noter les arrêts remarquables auxquels il avait assisté; il joignait des notes et des recherches à ceux de ces arrêts ou qui avaient été rendus sur sa plaidoirie, ou qui, à raison de leur importance, méritaient une attention particulière. C'est à un travail de ce genre que nous devons les ouvrages de Henrys, de Louet, d'Augéard, etc. Le recueil de Frain ne fut cependant pas publié de son vivant; mais à sa mort, arrivée en 1645, ses héritiers s'empressèrent de le faire paraître sous le titre d'*Arrêts du parlement de Bretagne, pris des Mémoires de feu M. Sébastien Frain*, Rennes, 1646, in-4°. Cette première édition fut bientôt suivie d'une seconde; mais, dans l'une et l'autre, on inséra plusieurs arrêts qui n'avaient pas été recueillis par Frain. Ces mêmes arrêts furent également imprimés à la suite d'une édition du texte de la Coutume de Bretagne, à Rennes, en 1674. Cette supercherie engagea Hévin, célèbre avocat au parlement de Rennes, à préparer une troisième édition du Recueil de Frain: il en retrancha tout ce qui n'était pas sorti de sa plume, et y ajouta des dissertations nouvelles sur toutes les matières traitées par Frain. Cette édition parut à Rennes en 1684, et forme 2 volumes in-4°. C'est la seule qui soit aujourd'hui recherchée. Le travail d'Hévin n'a pas peu contribué à son succès: ses dissertations en sont un des principaux mérites; on y remarque surtout, à la fin du 2^e volume, une histoire du droit romain dans les Gaules, remplie des recherches les plus savantes, et des vues les plus profondes sur la véritable origine du droit français.

P—N—T.

FRAIN (JEAN), écuyer, seigneur du Tremblay et de la Martinière, né à Angers en 1641, mourut le 24 août 1724. Il était fils d'un échevin, et il fut, en 1666, conseiller au présidial de sa patrie; mais des difficultés survenues entre lui et ses confrères l'obligèrent à se démettre de sa charge. Il se livra alors tout entier à la littérature, sans néanmoins sortir jamais de la classe des écrivains les plus médiocres. Frain avait beaucoup lu, mais mal digéré ses lectures; il était d'ailleurs très entêté de ses opinions, et, sur la fin de ses jours, il devint tout-à-fait misanthrope. Il avait été l'un des trente premiers membres de l'académie d'Angers, établie en 1685. On a de lui: I. *Traité de la vocation chrétienne des enfants*, Paris, 1685. II. *Conversations morales sur les jeux et les divertissements*, Paris, 1685. III. *Nouveaux essais de morale*, Paris, 1691: ouvrage estimé de Mabilon. IV. *Essai sur l'idée d'un parfait magistrat*, Paris, 1701. V. *Lettre sur le Parrhasiana de Leclerc*, insérée dans le *Journal de Trévoux* de 1702. VI. *Traité des langues*, Paris, 1705; Amsterdam, 1709, in-12: livre utile, quoique peu profond. VII. *Lettre aux journalistes de Trévoux, sur le Traité du jeu, par Barbeyrac* (*Journal de Trévoux*, avril, 1710); *Réponse à la lettre de Barbeyrac* (*Mémoires de Trévoux*, juillet, 1715). L'auteur combat la trop grande condescendance de Barbeyrac pour les joueurs. VIII. *Discours sur l'origine de la poésie, sur son âge, sur le bon goût*, etc., Paris, 1715, in-12: ouvrage dont le style ne répond point au sujet. IX. *Lettre sur la phantasmalogie*, 1715. X. *Critique de l'Histoire du concile de Trente de fra Paolo; des Lettres et Mémoires*

intitulés : I. *Moyse Bayle au souverain et à la Convention*, II. *Réflexions sur les hôpitaux, particulièrement sur ceux de ; et l'établissement d'un mont-ité*, 1800, in-8°. B—U.
ESCHOT (CASIMIR), laborieux in, traducteur et compilateur, a i, en Italie et en Hollande, de à 1716, un grand nombre rages, dont quelques-uns peu-encore être consultés avec fruit. On trouve le détail, au nombre 5, dans la Notice sur la vie et ouvrages de cet écrivain, que M. er a insérée au *Magasin encycl.* 5, VI. 304). Nous n'indiquerons s suivants : I. *Li pregj della à Veneta, abbozzato in un o d'arme di tutte le famiglie, e*, 1682, in-12. C'est un jeu ason fait à l'imitation de celui rianville avait publié en 1660. *Mémoires de la cour de Vienne*, ne, in-12, 1705, 1706. III. *Nou- relation de la ville et répu- s de Venise*, Utrecht, 1709, . IV. *État ancien et moderne uchés de Florence, Modène, oue et Parme*, ibid., 1711, 1°. V. *Histoire abrégée de la et de la province d'Utrecht*, 1713, in-8°. VI. *Histoire reuse et badine du congrès et ville d'Utrecht*, in-12 (ib. 1715), *Histoire du congrès et de la paix eckt*, ib. 1716, in-8°. La plu- le ces ouvrages sont anonymes; ues-uns ont une dédicace signée ., d'autres portent le nom de asimir Freschot, B. B., ce qui fait attribuer à dom Casimir hot, bénédictin (F. FRAICROT). ngustin FRESCHOT a publié sur aire de Bohême deux ouvrages par le P. Eiber, jésuite, dans *otitia regni Bohemiæ*, d'après VI.

la *Biblioth. Mencken.*, pag. 579 : I. *Insulæ Pragensis ornamenta, seu vitæ episcoporum et archiepisc. Pra-gensium*, Nuremberg, 1716, in-fol. II. *Ducum et regum Bohemiæ cor-onæ seu vitæ*, ibid., 1717, in-fol. W—s.

FRESEN (JEAN-PHILIPPE), théo- logien protestant, né en 1705, aux environs de Creuznach, dans le Pala- tinat, fut l'un des professeurs les plus estimables de l'académie de Giessen, et mourut dans cette ville, le 4 juillet 1761. On connaît de lui, en alle- mand : I. *Pensées sur le Christ*, Zullichau, 1743, in-8°. II. *Notices exactes sur la doctrine des hernhutes*, avec une préface et des notes, Franc- fort, 1746-51, 4 parties in-8°. III. *Notice de l'établissement fondé à Darmstadt pour les juifs convertis au christianisme*, Darmstadt, 1738, in-fol. Il avait eu la plus grande part à cet établissement. IV. *Notice de la vie, de la mort et des écrits de J. Alb. Bengel*, Francfort, 1753, in-8°. V. *Le Triomphe de la vérité sur l'incrédulité, ou Cowersion du baron G. Ch. de Dyhern*, ibid., 1760, 1766, in-8°. et beaucoup d'au- tres écrits théologiques. W—s.

FRESNAIS (JOSPH-PIERRE), né à Fretteval, près de Vendôme, s'est rendu utile aux lettres en faisant passer dans notre langue les chefs-d'œu- vre de Sterne, de Wieland, et d'au- tres compositions agréables. Ses tra- ductions sont élégantes sans manquer à l'exactitude; et il sait assez bien con- server, à chaque auteur, le caractère qui lui convient. On a de Fresnais : I. *La Sympathie des ames*, traduite de Wieland, Amsterdam (Paris) 1768, in-12. II. *Histoire d'Agat- thon*, ou *Tableau philosophique des mœurs de la Grèce*, imitée du même, Paris, 1768, in-12, 4 vol. III.

œuvre de l'anglais de M^{me}. Brook
Paris, 1770, in-12, 4 vol. V.
Le Guide du fermier, traduit
l'anglais d'Arthur Young, Par
1770-82, in-12, 2 vol. Dans
ouvrage, se trouvent deux traités
Fresnais; l'un sur l'art de faire
bière, l'autre sur la fabrication
pain de pomme de-terre. IX.
Le voyage sentimental, traduit
Sterne, Londres (Paris), 178
in-12; plusieurs fois réimprimé.
*La Vie et les opinions de Tristra
Shandy*, traduites du même, en s
ciété avec M. de Bonnay, Paris, 178
in-12, 4 vol. Z.

FRESNAYE (JEAN VAUQUEL
DE LA), né en 1536, à la Fresnaye
en Normandie, d'une famille noble
ancienne de la province, perdit sa
père de bonne heure, et hérita de
plusieurs terres endettées, que sa
mère parvint à dégager. Il étudia
sous les maîtres qui avaient alors la
plus de réputation, se lia d'amitié
avec la plupart des poètes de

pres ronds. Le titre ne porte point e, mais bien le lieu de l'impression le nom de l'imprimeur; Bologne chez Justinien de Herberaria (iera). Ce typographe imprimait l'œuvre, dans les dernières années du 16. siècle (1495 et suivantes). Le poëme de Gazoldo, inspiré, à ce qu'il paraît, par la lecture du 7. livre de l'histoire naturelle de Pline, est une espèce d'épique sur les misères de la vie, il fait une longue énumération, et oublie une maladie, alors révoquée, sur laquelle il n'ose décider si elle est venue d'Italie qui l'a donnée à la France, ou si elle est venue de France à l'Italie.

Ant Itali Gallis vel Gallis nobis

Le poëme est dédié au cardinal Sigismond de Gonzague, légat du Saint-Siège, Mathieu Cavutius, de Crémone, la substance de l'ouvrage dans ce qui suit :

la, qui esse hominis, qui necesse laboris, legat hunc librum : sic, puto, cautus erit.

Le poëme commence au 2. feuillet ; il finit au feuillet C recto, et il est suivi de six pages de notes ou de variantes mêlées, qui se terminent au feuillet verso de la signature E, et de six autres pages, dans lesquelles il y en a de très licencieuses pour la diction et le style. Le poëme ne s'élève guère au-dessus du médiocre. Gazoldo doit avoir laissé beaucoup de poésies que celles du recueil que nous parlons. Gossroy Tory (inus) de Bourges, à la suite de l'édition, sans date, de Valerius Probus, interprétant les Romanorum littéraires comme une pièce en cinq distiques, est cité dans l'épître *echo resonabili, ex Jo. Gazoldo* par l'auteur, qui ne se trouve pas dans l'édition. Il n'y a rien de Gazoldo dans les *Deliciae poetarum italicarum* de Berni dans les *Carmina illustrium poetarum italicorum*, édition de Florence, 1720. Ce Gazoldo paraît être le même que le pape Léon X comptait

parmi les parasites de sa cour, et aux dépens duquel il s'amusait quelquefois d'une manière assez peu hospitalière; témoin ce qu'en rapporte Giraldi, dans son *Dialogue de Poësis suorum temporum*, Opp., p. 547. (Voyez la *Vie de Léon X*, par Roscoe, t. III, p. 368 et suiv. de la traduction française, première édition.) M—ON.

GAZON-DOURXIGNÉ (SÉBASTIEN-MARIE-MATHURIN), né à Quimper-Corantin, mort le 19 janvier 1784, s'adonna aux lettres, et y obtint quelques succès. Ses productions, sans être d'un mérite éminent, annoncent du goût et de la littérature; mais ses vers sont médiocres et loin de ressembler à ceux d'Ovide, qu'il avait pris pour modèle. On a de lui : I. *Trois Lettres sur les tragédies d'Aristomède, d'Épicharis et de Sémiramis; Examen des deux Iphigénies*. II. *L'Ami de la vérité, ou Lettres impartiales sur les pièces de théâtre de Voltaire*, Amsterdam, 1767, in-12. Ces critiques sont ses meilleurs ouvrages. III. *Histoire de Céphale et de Procris*, 1750, in-12. IV. *Essai historique et philosophique sur les principaux ridicules des différentes nations*, 1766, in-12. V. *Les Jardins*, poëme, traduit du latin, du P. Rapin, 1772, in-12. C'est plutôt une imitation qu'une traduction fidèle; et elle n'égale point le mérite de l'original. VI. *Éloge de Voltaire*, 1779, in-8°. VII. *Antenor, ou la République de Venise*, poëme, 1748, in-12. VIII. *Une Ode sur les conquêtes du roi; des Épîtres à Voltaire et aux Muses; Ariadne à Thésée, Héloïse à son époux, Apollon et Daphné*, héroïdes; *Alzate, ou le Préjugé détruit*, Berlin, 1752, in-8°. pièce en un acte, non représentée, et qui ne mérite pas de l'être. Z.

GAZZANIGA (JOSEPH), compositi-

LEDOX LIBRARY



Bancroft Collection.
Purchased in 1893.

